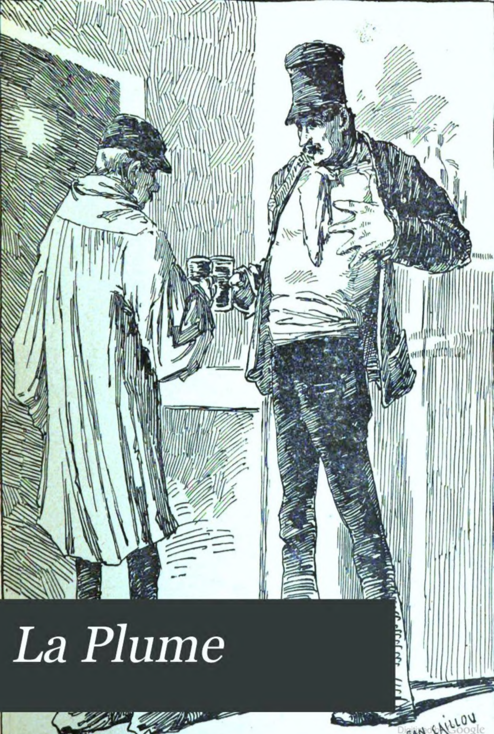
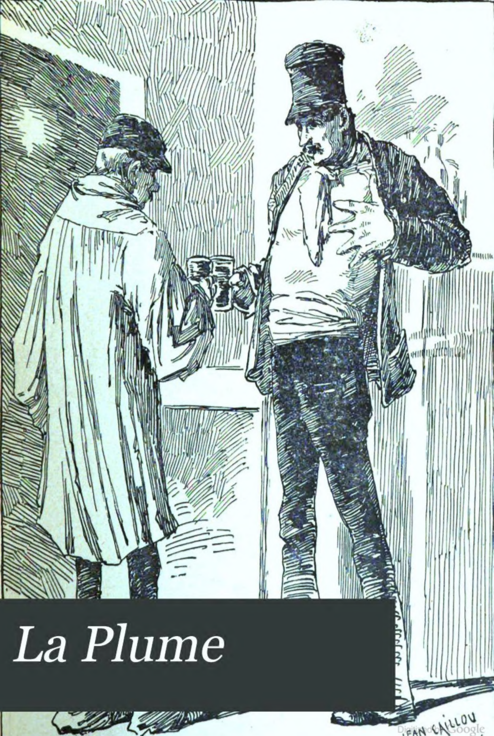


La Plume

Digitized by Google

La Plume



Digitized by Google

Library of
Princeton University.

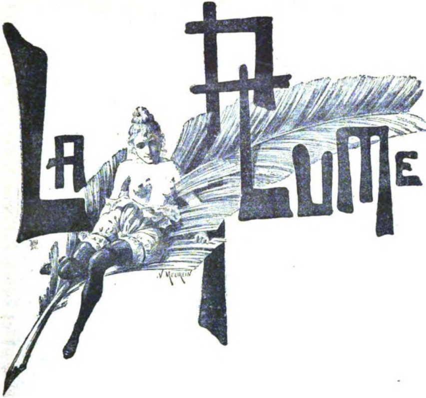
Dei Sub Numine Viget

Romance
Seminary.

Presented by
The Class of 1890.

Digitized by Google

Digitized by Google



TROISIÈME ANNÉE

ADMINISTRATION & RÉDACTION

PARIS

31, RUE BONAPARTE, 31

Digitized by Google

LA PLUME

(Année 1891)

La Plume

paraît le 1er et le 15 de chaque mois ; elle publie des Poésies, Contes, Biographies, Nouvelles, Fantaisies, Etudes, Critiques, Comédies, Romans et donne le compte-rendu le plus complet qui soit du mouvement intellectuel de la quinzaine ; chaque livraison contient un portrait — hors texte — et un autographe d'écrivain ou d'artiste en vue, d'un Jeune autant que possible.

Elle forme à la fin de l'année un beau volume illustré

ABONNEMENTS :

PARIS, DÉPARTEMENTS & UNION POSTALE : Un an **10** francs.

Les abonnements partent du premier de chaque trimestre.

LE NUMÉRO : **50** centimes

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de LA PLUME

(Il paraît un volume par trimestre. — Ces éditions ne seront jamais réimprimées)

I. — **Dédicaces,** poésies, par Paul Verlaine ; tirage à 350 ex. numérotés : 50 ex. sur papier à la forme (chaque ex. contient la signature autographe de l'auteur et le nom du souscripteur — de plus une épreuve avant la lettre, sur Japon laminé, du portrait dessiné par A.-F. Cazals et gravé sur bois par Maurice Baud, accompagne ces volumes ; l'épreuve, numérotée et signée par Paul Verlaine) chaque ex : 20 fr.— 50 ex. sur simili-hollande : 5 fr. — 250 ex. ordinaires à 3 fr. — Chaque ex. contient le portrait de l'auteur.. *(épuisé)*

II. — **A Winter night's dream,** *(Le Songe d'une Nuit d'Hiver)*, poème lunatique, par Gaston et Jules Couturat, de l'Ecole Funambulesque ; tirage à 250 ex. numérotés : 25 ex. sur Japon à 20 fr. — 25 sur papier à la forme à 5 fr. — 200 ex. sur simili-hollande à 3 fr. Chaque ex. contient le portrait des deux auteurs. *(épuisé)*

III. — **Albert,** roman, par Louis Dumur : tirage à 500 ex. numérotés : 25 ex. sur Japon à 20 fr. — 475 ex. sur simili-Japon à 3 fr. — Chaque ex. contient le portrait de l'auteur.

IV. — **Les Cornes du Faune,** poésies par Ernest Raynaud : tirage à 162 ex. numérotés : 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. sur simili-hollande à 3 fr. — Chaque ex. contient le portrait de l'auteur.

V. — **Le Fi Bâlouët**, études de mœurs paysannes, par Jacques Renaud, tirage à 212 ex. numérotés : 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 200 ex. sur simili-Japon à 3 fr. — Chaque ex. contient le portrait de l'auteur.

VI. — **Les Tourmentes,** poésies par Fernand Clerget, tirage à 162 ex. numérotés : 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. sur simili-hollande à 3 fr. — Chaque ex. contient le portrait de l'auteur.

VII. — **Thulé des Brumes,** légende moderne, par Adolphe Retté, tirage à 312 ex. numérotés : 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 300 ex. sur simili-Japon à 3 fr. — Chaque ex. contient le portrait de l'auteur.

VIII.— **Quand les Violons sont partis,** poésies par Edouard Dubus, tirage à 162 ex. numérotés : 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 sur simili-hollande à 3 fr. — Chaque ex. contient le portrait de l'auteur.

Toutes les demandes de volumes doivent être adressées à M. Léon DESCHAMPS, Directeur de **La Plume.**

Digitized by Google

La Plume

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

BI-MENSUELLE

Directeur et Rédacteur en chef Léon DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL
Secrétaire de la Direction : Léon DEQUILLEBECQ
Administrateur-Gérant : Léon MAILLARD

Frontispice gravé à l'eau-forte par Charles Cain

TROISIÈME ANNÉE

PARIS
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
31, rue Bonaparte, 31

MDCCCXCI

TROISIÈME ANNÉE — N° 41

—

1er Janvier 1891

ABONNEMENTS :
UN AN........... 10 fr.
—
Le Numéro : 50 cent.

La Plume

Numéro exceptionnel consacré au

SYMBOLISME
de

JEAN MORÉAS

SOMMAIRE

Texte :

ADMINISTRATION & RÉDACTION
36, Boulevard Arago, 36
PARIS

Directeur-Rédacteur en chef de la Revue : Léon DESCHAMPS

NOTE

A partir de ce numéro, LA PLUME paraîtra avec SEIZE PAGES de texte au lieu de HUIT, et un supplément hors texte, illustré. L'abonnement annuel sera porté au prix uniforme de DIX FRANCS pour Paris, la Province et les Pays d'Union Postale. Tous les abonnements partiront du Premier Janvier : à l'expiration des abonnements en cours, l'Administration de la Revue fera présenter une quittance représentant le montant exact de la somme nécessaire pour faire terminer l'abonnement avec le N° du 15 Décembre 1891.

IL NE SERA PLUS ACCEPTÉ QUE DES ABONNEMENTS D'UN AN.

La présente augmentation du prix d'abonnement n'est pas applicable aux abonnés ni aux lecteurs habituels de LA PLUME ; nos clients actuels ayant contribué par leur précieux concours, à faire de la Revue ce qu'elle devient aujourd'hui, notre devoir est de les en récompenser dans la mesure de nos forces. C'est dans ce but que l'Administration de LA PLUME a décidé de recevoir, à L'ANCIEN TARIF, c'est-à-dire 5 fr. par an, jusqu'au 15 janvier, toutes les demandes d'abonnement qui lui parviendront. Cette date est le dernier délai accordé aux acheteurs au numéro.

Plus que jamais, LA PLUME marchera dans la voie suivie jusqu'à ce jour ; elle est et veut rester un organe libre ouvert à tous les talents et plus spécialement aux Jeunes. Exempte de parti-pris d'École, la Revue laisse à chacun la facilité d'exprimer TOUTE sa pensée :

POUR L'ART ! voilà son unique devise.

LA DIRECTION

AVIS DIVERS

Tous les services gracieux seront supprimés le 15 janvier. Néanmoins, l'Administration de la Revue considérera comme anciens abonnés ou acheteurs au numéro les personnes ayant à un titre quelconque reçu LA PLUME pendant plus de trois mois.

Les premiers nous avons fait de grands sacrifices : à nos amis de prouver, à leur tour, qu'ils sont réellement dignes de ce titre et que leur concours nous est acquis pour la réalisation de l'œuvre entreprise par LA PLUME.

—o—

Bibliothèque Artistique et Littéraire. — Les quatre volumes qui paraîtront en 1891 seront choisis parmi les suivants : **Le Fi Bâlouët**, (prose) par Jacques Renaud, étude puissante et finement ciselée qui rappelle, personnalité littéraire mise à part, le chef-d'œuvre de Camille Lemonnier : *Le Mort*. — **Sur Champ d'or**, (poésies) par ce très curieux artiste qui a nom Laurent Tailhade. — **Quatre Nouvelles**, (prose) par Jean Jullien, directeur d'*Art et Critique* et l'auteur du *Maître*, pièce saluée du titre de chef-d'œuvre dramatique par toute la Critique indépendante. — **Alternances**, (poésies), par Fernand Clerget, le délicat poète que connaissent bien nos lecteurs. — **Iconostase**, (prose) par Jean Moréas, le chef incontesté du Symbolisme, le jeune Maître dont le présent livre : *Le Pèlerin Passionné* fait tant de bruit en ce moment dans la Presse. — Et enfin **La Prostituée**, étude psychologique, signée par le prince des Prosateurs français, notre vénéré maître et ami Léon Bloy. Ce livre sera une révélation : on croit trop généralement — ou l'on feint de croire — que l'auteur du *Désespéré* est un écrivain violent qui ne peut exister hors l'Imprécation : la **Prostituée** sera une œuvre qui prouvera le contraire tout en ouvrant à la psychologie un domaine inexploré jusqu'à ce jour.

Rappelons que des quatre volumes parus dans la série : **Dédicaces**, par Paul Verlaine, **A Winter Night's dream**, par Gaston et Jules Couturat, **Albert**, par Louis Dumur et **Les Cornes du Faune**, par Ernest Raynaud, les deux premiers sont complètement épuisés et que les deux autres vont l'être incessamment.

—o—

Concours de Sonnets. — Prière aux retardataires de nous envoyer le plus tôt possible leur vote pour la désignation des récompenses. A partir du 10 janvier, il ne sera plus tenu compte des suffrages exprimés : la nécessité du tirage nous imposant un minimum de cinq jours pour pouvoir publier les résultats du concours dans le numéro du 15 janvier.

Rappelons en passant, la façon avec laquelle procède le Comité pour décerner équitablement les récompenses suivant les suffrages exprimés : une Mention très honorable valant deux Mentions honorables, un Troisième prix deux Mentions très honorables et ainsi de suite, il est attribué à chaque sonnet désigné par une Mention honorable : *un point* ; pour une Mention très honorable : *deux points* ; pour un Troisième Prix : *quatre points* ; pour un Second Prix : *huit points* ; pour un Premier Prix : *seize points*. De plus comme il est plus honorable d'être signalé par cinq personnes pour une mention, que par une seule pour un premier prix, que si cinq personnes signalent le même sonnet il y a chance qu'il soit meilleur que le sonnet remarqué par une seule personne, il est attribué à chaque sonnet ayant obtenu au moins cinq suffrages, quels qu'ils soient, un supplément de 10 points, de cinq à dix, deux points par suffrage exprimé, au-dessus de dix suffrages, chacun augmente le total des points obtenus par le relevé des récompenses de trois points nouveaux qui s'y ajoutent. Par exemple, un sonnet ayant obtenu 5 premiers prix (soit $5 \times 16 = 80$ points), 10 seconds prix ($10 \times 8 = 80 + 80 = 160$ points), 9 troisièmes prix ($9 \times 4 = 36 + 160 = 196$ points), 7 mentions très honorables ($7 \times 2 = 14 + 196 = 210$), 12 mentions honorables ($12 \times 1 = 12 + 210 = 222$) comptera 222 points de récompenses et comme il aura $5 + 10 + 9 + 7 + 12 = 43$ suffrages, il y aura lieu d'ajouter $43 \times 3 = 129$ points de suffrages aux 222 points de récompenses, soit : $222 + 129 = 351$ points, valeur représentative du sonnet exprimée par le vote.

—o—

Numéros Exceptionnels. — A l'étude, Numéros : des **Félibres** (avec Charles Maurras, F. Mistral et une traduction de ce dernier par Jean Moréas) ; du **Mirliton** (avec Oscar Méténier et Aristide Bruant) ; des **Incohérents** (avec Jules Lévy, Grand-Prêtre, et Jules Chéret, le maître dessinateur) ; des **Funambulesques** (avec Th. de Banville et Laurent Tailhade) ; des **Bretons** (avec Ch. Le Goffic et E. Renan) ; des **Socialistes-Révolutionnaires** (avec Léon Cladel, R. Bernier, Tabarant, Museux, Veidaux, etc., etc.).

—o—

Portraits et Autographes. — Anatole France (Etude par Louis Labat), Frédéric Mistral, Paul Bonnetain (étude par Lucien Descaves), Aristide Bruant (étude par Oscar Méténier), Jean Jullien, Jacques Renaud, Laurent Tailhade, Jules Lévy, Th. de Banville, Ch. Le Goffic, Oscar Méténier, Jean Ajalbert, Paul Adam, Maurice Bouchor, Emile Blémont, Stéphane Mallarmé, Georges Darien, Edouard Dubus, Alfred Vallette, Emile Michelet, Guy de Maupassant, René Ponsard, Francis Poictevin, Adrien Remacle, Paul Redonnel, Paul Roinard, Achille Delaroche, Maurice du Plessys, Jules Chéret, Raymond Loithe, Sully-Prud'homme, Stuart-Merrill, Emile Zola, etc.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 41

1er JANVIER 1891

LE SYMBOLISME DE JEAN MORÉAS

Lire dans le prochain numéro :

L'IDOLE DES MOUCHES

(M. Edmond de GONCOURT)

par

LÉON BLOY

—

A CLAUDIUS POPELIN (Sonnet Autographe inédit)

par

ANATOLE FRANCE

Et des articles de MM. **Henri Bossanne, Fernand Clerget, J. Daniaux, Dauphin-Meunier, H. Durand-Tahier, Eugène Elleau, Alcide Guérin, Maurice Kreutzberger, Louis Labat, René Le Clerc, Marc Legrand, Y. Rambosson et Pierre Trimouillat.**

—

PORTRAIT & SIGNATURE AUTOGRAPHE D'A. FRANCE

(Dessin de Louis Dupuis)

NOTRE PROCÈS

Le 19 novembre dernier, la Neuvième Chambre du Tribunal de la Seine condamnait, par défaut, La Plume, *en la personne de son gérant à* **15 jours de prison et deux mille francs d'amende,** *pour un Sonnet paru dans le supplément du 1er Novembre (Sonnet n° 41).*

Sur opposition à ce jugement l'affaire revenait le 31 Décembre devant la même Chambre, présidée par M. Toutée ; ministère public : M le Substitut Sauvagrol. Notre gérant était assisté de Me Fernand Labori, l'un des plus brillants avocats du Barreau de Paris, qui avait bien voulu mettre son grand talent au service de La Plume.

M. Léon Deschamps, appelé comme témoin, a expliqué au tribunal, grâce à l'obligeance de M. Toutée, qui n'est pas l'ogre que nous croyions, ce qu'est La Plume, *son but et quels sont ses collaborateurs réguliers. Voyant le bon effet produit par les paroles de notre Directeur, M. le Substitut s'est trahi en indiquant, dans une interruption, de quel esprit relevaient ces poursuites dirigées contre un journal d'artistes. Nous renvoyons le lecteur à la note parue en tête des Pièces condamnées de Richepin, il trouvera là le secret de l'affaire.*

L'auteur de cette note ne fait plus partie de notre Rédaction : il est même parmi ceux qui attaquent violemment notre Revue.

Si nous sommes poursuivis, c'est à cause de lui : raison de plus pour montrer notre indépendance en prenant hautement la responsabilité de cette note, considérée à tort par le Parquet comme un défi à la Justice. Il y a là une sommation, irrespectueuse peut-être, à M. Jules de Glouvet, mais rien qu'une sommation de confrère à confrère : M le Procureur général aurait eu le beau rôle, en oubliant la querelle de M. de Glouvet ; il ne l'a pas fait, nous le regrettons — et nous nous inclinons. Que sa conscience soit aussi exempte de remords que la nôtre peut l'être !

Enfin, le tribunal a réduit la peine à **Mille francs d'amende**, *sans prison et ce nous est une suffisante garantie qu'il a compris la pureté de nos intentions.*

N. D. L. R.

LA POÉSIE NOUVELLE

—

Jean MORÉAS

—

L'auteur des *Syrtes* et des *Cantilènes* publie aujourd'hui même, chez le « bibliopole » Léon Vanier, un nouveau recueil de vers, dont l'apparition sera hautement célébrée dans le pays latin, où M. Jean Moréas marche suivi, dit-on, de cinquante poètes, comme un jeune Homère conduisant ses jeunes homérides. On cite le café où chaque soir l'aède du symbolisme enseigne les rhapsodes de l'avenir.

M. Jean Moréas est né à Athènes, il y a trente-quatre ans à peine. Il a dit lui-même, dans un rythme bizarre qui lui est cher :

Je naquis au bord d'une mer, dont la couleur passe
En douceur le saphir oriental. Des lys
Y poussent dans le sable. . . . . .

Il descend, si j'en crois ses biographes, du navarque Tombazis, que les marins de l'Archipel nomment encore dans leurs chansons, et de Papadiamontopoulos, qui mourut en héros dans Missolonghi. Mais, par son éducation intellectuelle, par son sentiment de l'art, il est tout Français.

Il est nourri de nos vieux romans de chevalerie et il semble ne vouloir connaître les dieux de la Grèce antique que sous les formes affinées qu'ils prirent sur les bords de la Seine et de la Loire, au temps où brillait la Pléiade. Il fut élevé à Marseille et, sans doute, il ranime, en les transformant, les premiers souvenirs de son enfance, quand il nous peint, dans le poème initial du *Pèlerin passionné*, un port du Levant, tout à fait

dans le gout des marines de Vernet et où l'on voit « de grands vieillards, qui travaillent aux felouques, le long des môles et des quais ». Mais Marseille, colonie grecque et port du Levant, ce n'était pas encore pour M. Jean Moréas la patrie adoptive, la terre d'élection. Son vrai pays d'esprit est plus au nord; il commence là où l'on voit des ardoises bleues sous un ciel d'un gris tendre et où s'élèvent ces joyaux de pierre sur lesquels la Renaissance a mis des figures symboliques et des devises subtiles.

M. Jean Moréas est, avec MM. Charles Morice, Charles Vignier et Laurent Tailhade, une des sept étoiles de la nouvelle pléiade. Je le tiens pour le Ronsard du symbolisme.

Il en voulut être aussi le du Bellay et lança, en 1885, un manifeste qui rappelle quelque peu la *Deffense et illustration de la langue françoise*, de 1549. Il y montra plus de curiosité d'art et de goût de forme que d'esprit critique et de philosophie. L'esthète de l'école, c'est bien plutôt M. Charles Morice en qui je devine quelque profondeur, bien que je ne l'entende pas toujours. Car il est nuageux. Mais il faut souffrir quelque obscurité chez les symbolistes, ou ne jamais ouvrir leurs livres. Quant à M. Jean Moréas, tout difficile et (comme ils disent) abscons qu'il soit par endroits, il est poète assurément, poète en quelque manière et très artiste à sa façon, Son nouveau livre surtout, son *Pèlerin passionné* vaut qu'on en parle, d'abord parce qu'on y trouve çà et là de l'aimable et même de l'exquis et aussi parce que c'est l'occasion pour le critique de s'expliquer sur quelques questions qui intéressent l'art de la poésie. M. Jean Moréas et son école ont rejeté les règles de la vieille prosodie. Ils se sont débarrassés de la césure que les romantiques, dans le vers brisé, et les parnassiens gardaient encore. Ils repoussent l'alternance systématique des rimes féminines et des rimes masculines; ce n'est pas tout. Ils riment richement quand il leur plaît, et se contentent, quand il leur plaît, de la simple assonance. Ils se permettent l'hiatus; ils élident parfois l'*e* muet devant une consonne et enfin ils font des vers de toutes mesures, de ces vers, comme l'a dit finement M. Félix Fénéon, « encore suspects », dont les six pieds et demi inquiètent l'oreille, et de ces vers plus longs encore où la syntaxe se joue avec facilité. Qu'on m'excuse d'entrer ainsi dans la technique de l'art : il s'agit de poésie, et il n'est pas vain de rechercher si ces nouveautés sont heureuses et permises.

Il est certain qu'elles ont l'inconvénient de nous troubler dans nos habitudes. Mais c'est un inconvénient commun à tous les changements. Il faut savoir le souffrir à propos. Si l'on vit, il faut consentir à voir tout changer autour de soi. On ne dure qu'à ce prix, et si la mobilité des choses nous attriste parfois, elle nous amuse aussi. Le conservatisme à outrance est aussi ridicule en art qu'en politique, et je ne sais lequel est le plus vain, à cette heure, de réclamer le rétablissement du cens en matière électorale ou de la césure au milieu du vers alexandrin.

L'incessante métamorphose de tout ne surprend ni n'effraye. Elle est naturelle. Les formes d'art changent comme les formes de la vie. La prosodie de Boileau et des classiques est morte. Pourquoi la prosodie de Victor Hugo et des romantiques serait-elle éternelle? Je ne vois guère que les vieux lions de 1830, s'il en est encore, pour gémir de ce qui se passe aujourd'hui en poésie. Les révolutionnaires s'étonnent seuls qu'on fasse des révolutions après eux.

Oh! si notre prosodie était soumise à des lois naturelles il y faudrait bien obéir, à ces lois. Mais visiblement elle est fondée sur l'usage et non sur la nature. Pour peu qu'on examine les règles on en voit l'arbitraire. Nous sommes un peuple médiocrement musical et qui ne chante pas volontiers. Les commencements de notre vers sont d'une si rude barbarie qu'aucun poete n'oserait y regarder s'il avait le malheur de les connaitre. La rime fut originairement un grossier artifice de mnémotechnie et le vers un aide-mémoire pour des gens qui ne savaient pas lire. Et si l'on avait quelque peine à croire qu'un moyen mnémotechnique se soit transformé avec le temps en un bel effet d'art, il suffirait de songer que dans l'architecture des Grecs une poutre posée sur des piliers de bois devint l'architrave et que chaque bout de la charpente du toit se changea en un triglyphe de marbre.

Quand on entre dans le détail de la versification on voit que toutes les prescriptions auxquelles obéissent les poètes sont arbitraires et récentes. Elles durent peu. Elles dureraient moins encore si le sentiment de l'imitation n'était très fort chez les hommes et surtout chez les artistes. En fait, une forme de vers ne dure pas beaucoup plus qu'une génération de poètes. Pour peu qu'on étudie les changements nouvellement introduits dans le vers français, on trouvera des raisons suffisantes, je crois, de se résigner et de dire : « C'était fatal. » La suppression de la césure n'est qu'un pas de plus dans une voie dès longtemps suivie. Le vers brisé de nos vieux romantiques est aujourd'hui tenu pour exemplaire et admis par tous les lettrés. Les réformes prosodiques de 1830 sont acceptées par tout barbacole capable de brocher au hasard des morceaux choisis pour les classes, par l'anthologiste le plus machinal, par le plus mécanique collecteur de poésies. Or le vers brisé devait conduire au vers à césure mobile, lequel aboutissait au vers sans césure : c'était nécessaire. Et Malherbe nous enseigne qu'il ne faut pas chercher de remède aux maux irrémédiables.

J'aurai peu de chose à dire de l'alternance des rimes. C'est une obligation assez nouvelle, qui n'existait pas encore dans toute sa rigueur du temps de Ronsard. J'avoue que je suis choqué quand un poète y manque par mégarde; l'impression pénible que j'éprouve provient moins, peut-être d'une délicatesse de l'oreille, que du sentiment d'une irrégularité qui me trouble dans mes habitudes. Tout au moins je sais bien que je n'éprouve plus de malaise quand la non-alternance est cherchée et voulue. L'effet, incontestablement, en peut être agréable. C'est le sentiment de M. Théodore de Banville, le plus habile des poètes à manier les rythmes.

M. Jean Moréas et ses amis prennent en outre avec la rime quelques libertés qu'on peut aussi défendre. J'ai jadis récité dévotement, en bon par-

nassien, les litanies de Sainte-Beuve à Notre Dame la Rime, rime tranchant aviron, frein d'or, agrafe de Vénus, anneau de diamant, clé de l'arche. Je ne renie pas ma foi. Mais je puis, sans apostasie, reconnaître que la prosodie qui s'en va était bien livresque quand elle exigeait que la rime fût aussi exacte pour les yeux que pour l'oreille. Le poète, à ce coup, accorde trop au scribe. On voit trop qu'il est homme de cabinet, qu'il travaille sur du papier, qu'il est plus grammairien que chanteur. C'est le malheur de notre poésie d'être trop littéraire, trop écrite ; il ne faut pas exagérer cela. Et si les symbolistes retranchent quelque chose sur la symétrie graphique de la rime, je ne leur en ferai pas un grief trop lourd. Autre question. Faut-il les blâmer de se permettre l'hiatus quand l'oreille le permet ? Non pas : ils ne font là que ce que faisait le bon Ronsard. Il est pitoyable, quand on y songe, que les poetes français se soient interdit pendant deux cents ans de mettre dans leurs vers *tu as* ou *tu es*. Cela seul est une grande preuve de la régularité de ce peuple et de son obéissance aux lois.

Faut-il crier à la barbarie parce que M. Jean Moréas a mis dans un vers :

Dieu ait pitié de mon âme !

Qui ne sent au contraire que certains hiatus plaisent à l'oreille ? ces chocs de cristal que font les voyelles dans les noms de *Néère* ou de *Leuconoé* et qui ne sont en somme que des hiatus charmants au dedans d'un mot, par quel sortilège deviendraient-ils inharmonieux en sonnant aux bords voisins de deux mots d'un vers ? Mais il suffit d'avoir lu Ronsard pour savoir comment l'hiatus peut entrer dans la mélodie poétique. A tout prendre, les nouveautés des symbolistes sont plutôt des retours aux usages anciens. C'est ainsi qu'ils comptent dans un vers de cinq pieds, *nommée Mab* pour quatre syllabes, comme on faisait autrefois. On en verra plus loin l'exemple. Et cependant, ils se permettent parfois mais rarement, comme dans les chansons populaires d'élider à leur fantaisie la muette devant une consonne. Ils disent : *n'mmé Mab*. La licence est grande, mais sans cette licence ou la précédente il est impossible de mettre *prie-dieu* dans un vers. J'ai, je crois, énuméré toutes les audaces du *Pèlerin passionné* et, à tout prendre, il n'en est pas une seule qui n'ait été appelée et souhaitée et d'avance bénie par Banville, notre père, qui a dit : « L'hiatus, la diphtongue faisant syllabe dans le vers, toutes les autres choses qui ont été interdites et surtout l'emploi facultatif des rimes masculines et féminines, fournissaient au poète de génie mille moyens d'effets délicats, toujours variés, inattendus, inépuisables. »

Et Banville, laissant flotter les rênes, n'a-t-il pas dit encore :

« J'aurais voulu que le poète, délivré de toutes les conventions empiriques, n'eût d'autre maître que son oreille délicate, subtilisée par les plus douces caresses de la musique. En un mot, j'aurais voulu substituer la science, l'inspiration, la vie toujours renouvelée et variée à une loi mécanique et immobile.

Les rêves, les désirs du plus chantant de nos poètes, les symbolistes ont essayé de les réaliser. Ils ont assez et trop fait pour lui plaire. On dit que le maître s'étonne et s'effraye aujourd'hui des nouveautés qu'il appelait naguère. Cela est bien naturel. On ne serait point artiste si l'on n'aimait point par dessus tout et d'un amour jaloux les formes dans lesquelles on a soi-même enfermé le beau. On en devine, on en pressent de nouvelles ; mais celles-ci, dès qu'elles se montrent, sont importunes et font dire : « J'ai assez vécu ! » Hélas ! le critique ne doit pas céder aux charmes des regrets ; il lui faut suivre l'art dans toutes ses évolutions et craindre de prendre pour incorrection et barbarie ce qui est recherche nouvelle et nouvelle délicatesse.

Pour ma part, la prosodie de M. Jean Moréas déconcerte un peu mon goût sans le trop blesser. Elle contente assez ma raison :

Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.

Mais la langue, voilà qui m'agrée moins ! je la trouve, entre nous, effroyablement insolite et terriblement insolente. Elle vous a des airs de se moquer du monde qui me font beaucoup de peine. Sur ce point encore, qui est le grand point, je ne voudrais pas être plus conservateur que de raison et me brouiller avec l'avenir. L'expérience montre que la langue change comme la prosodie. Elle s'use même plus vite, puisqu'elle sert davantage. Dans les temps d'activité intellectuelle, elle fait chaque année, et pour ainsi dire chaque jour, de grands gains et de grandes pertes.

Je ne sais si aujourd'hui nous pensons bien ; j'en doute un peu ; mais, certes, nous pensons beaucoup ou du moins nous pensons à beaucoup de choses et nous faisons un horrible gâchis de mots. M. Jean Moréas, qui est philologue et curieux de langage, n'invente pas un grand nombre de termes ; mais il en restaure beaucoup, en sorte que ses vers, pleins de vocables pris dans les vieux auteurs, ressemblent à la maison gallo-romaine de Garnier, où l'on voyait des fûts de colonnes antiques et des débris d'architraves. Il en résulte un ensemble amusant, mais bizarre et confus. Paul Verlaine l'a appelé :

Routier de l'époque insigne,
Violant des villanelles.

Et il est vrai qu'il est de l'époque insigne et qu'il semble toujours habillé d'un pourpoint de velours. Je lui ferai une autre querelle. Il est obscur. Et l'on sent bien qu'il n'est pas obscur naturellement. Tout de suite, au contraire, il met la main sur le terme exact, sur l'image nette, sur la forme précise. Et pourtant, il est obscur. Il l'est parce qu'il veut l'être ; et s'il le veut, c'est que son esthétique le veut. Au reste, tout est relatif ; pour un symboliste, il est limpide.

Mais ne vous y trompez pas : avec tous les défauts et tous les travers de son école, il est artiste, il est poète ; il a un tour à lui, un style, un goût, une façon de voir et de sentir. Çà et là, il est exquis, comme, par exemple, dans le petit poème que voici, et qui s'entend fort bien de lui-même. Il faut seulement vous rappeler que *cou-*

lomb était, dans l'ancienne langue, le nom du pigeon, et qu'il est resté dans le parler vulgaire, bien que d'un usage assez rare. Voici :

Que faudra-t-il à ce cœur qui s'obstine;
Cœur sans souci ah, qui le ferait battre?
Il lui faudrait la reine Cléopâtre,
Il lui faudrait Helie et Mélusine,
Et celle-là nommée Mab, et celle
Que le soudan emporte en sa nacelle.

Puisque Suzon s'en vient, allons
Sous la feuillée où s'aiment les coulombs,

Que faudra-t-il à ce cœur qui se joue;
Ce belliqueur, ah, qui ferait qu'il plie!
Il lui faudrait la princesse Aurélie,
Il lui faudrait Ismène dont la joue
Passe la neige et la couleur rosine
Que le matin laisse sur la colline.

Puisqu'Alison s'en vient, allons
Sous la feuillée où s'aiment les coulombs.

Petit air de viole, mais convenez que cela, comme dit Verlaine, est gentiment violé. Pour le surplus, je vous renvoie au *Pelerin passionné*. On y trouve des pièces plus originales pour le tour et pour l'image, dont, à vrai dire, je ne pourrai pas citer beaucoup de vers sans glose, commentaire et lexique.

Car, en définitive, M. Jean Moréas est plutôt un auteur difficile. Du moins il n'est point banal, cet Athénien mignard, épris d'archaïsme et de nouveautés, qui combine étrangement dans ses vers le pédantisme élégant de la Renaissance, le joli mauvais goût du style rocaille et le vague inquiétant de la poésie décadente. On dit qu'il va, par le pays latin, suivi de cinquante poètes, ses disciples. Je n'en suis pas surpris. Il a, pour les attacher à son école, le savoir d'un vieil humaniste, un esprit subtil, le goût des belles et longues disputes et des combats d'esprit. Et si certaines parties restent nuageuses dans son enseignement comme dans son œuvre, ces obscurités ne sont pas pour éloigner de lui une jeunesse avide d'ésotérisme, qui, en art comme en science et en morale, écoute les mystes et les mages et se voue aux arcanes.

ANATOLE FRANCE.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro, un article de notre Rédacteur en Chef : L'Art devant la Loi.

EXTRAIT DE L'ŒUVRE POÉTIQUE

DE

Jean MORÉAS

LES SYRTES (1884)

—

QUE L'ON JETTE CES LYS...

Que l'on jette ces lys, ces roses éclatantes,
Que l'on fasse cesser les flutes et les chants
Qui viennent raviver les luxures flottantes
A l'horizon vermeil de mes désirs couchants.

Ah! ne me soufflez plus le musc de votre haleine,
Ah! ne me fixez pas de vos yeux fulgurants,
Car je me sens bruler ainsi qu'une phalène
A l'azur étoilé de ces flambeaux errants.

Ah! ne me tente plus de ta caresse avide,
Ah! ne me verse plus l'enivrante liqueur
Qui coule de ta bouche, amphore jamais vide,
Laisse dormir mon cœur, laisse mourir mon cœur!

Mon cœur repose ainsi qu'en un cercueil d'érable
Dans la sérénité de sa conversion,
Avec le vain regret d'un bonheur misérable
Ne trouble pas la paix de l'absolution.

—o—

LES BONNES SOUVENANCES

Irisant le ciel gris de nos mornes pensées,
Ravivant les soleils éteints des renouveaux,
Elles passent toujours au fond de nos cerveaux,
Un bon souris sur des lèvres jamais plissées.

Leur regard est l'aurore, et leur natte tressée
Est fulgurante ainsi que l'éclat des flambeaux,
Leur regard est la nuit et, sur le cou massée,
Leur chevelure est bleue ainsi que les corbeaux.

Aux accords pénétrants d'anciennes ritournelles,
Elles bercent nos cœurs pleins d ennuis ; ce sont elles
Qui pansent doucement nos blessures mortelles.

Elles qui sur nos cils viendront sècher nos pleurs,
— Et le Temps, émondeur de beautés et de fleurs,
Met sur leur front vieilli de plus fraiches couleurs.

—o—

CHANSON

Je veux un amour plein de sanglots et de pleurs,
Un amour au front pâle orné d'une couronne
De roses dont la pluie a terni les couleurs,
Je veux un amour plein de sanglots et de pleurs.

Je veux un amour triste ainsi qu'un ciel d'automne,
Un amour qui serait comme un bois planté d'ifs
Où dans la nuit le cor mélancolique sonne.
Je veux un amour triste ainsi qu'un ciel d'automne,
Fait de remords très lents et de baisers furtifs.

—o—

II

LES CANTILÈNES (1886)

—

VOIX QUI REVENEZ...

Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix :
Refrains exténués de choses en allées,
Et sonnailles de mule au détour des allées,
— Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Flacons, et vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.
Senteurs en des moissons de toisons recelées,
Chairs d'ambre, chairs de musc, bouches de giroflées.
— Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

En ce matin d'hiver et d'ombre, l'alouette,
En ce matin d'hiver, l'alouette est muette.
Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Les lys sont coupés dans le jardin, et les roses ;
Et les iris au bord des eaux, des eaux moroses.
— Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

—o—

LES PALES FILLES...

Les pâles filles de l'argile
S'en vont hurlant par les chemins,
Et dans un transport inutile
Sur leurs seins nus crispent leurs mains.

Lèvre vaine de ses carmins,
Orgueil de la hanche nubile :
Senteurs fugaces de jasmins.
O cette extase puérile !

TOI dans qui j'ai constitué
Pour me consoler de la terre,
L'amour stérile et solitaire

Dors ton sommeil impollué
Sous la pierre que ne soulève
Que la force occulte du rêve.

—o—

LA DÉTRESSE DIT...

La DÉTRESSE dit : Ce sont des songes anciens,
Des songes vains, les danses et les musiciens.
La tête du Roi ricane du haut d'une pique ;
Les étendards fuient dans la nuit, et c'est la panique,

La DÉCRÉPITUDE dit : Etes-vous fous vraiment,
Vraiment, êtes-vous fous d'avoir encor cette pose
D'avoir encor sur les dents ce sourire charmant,
Ce sourire devant le miroir, et cette rose
Dans votre perruque, ah ! vraiment, quelle est cette pose !

Le TEMPS dit : Je suis le Temps, un et simultané,
Et je stagne en ayant l'air de celui qui s'envole,
Mirage fruste et kaléidoscope frivole,
Je vous leurre avec l'heure qui n'a jamais sonné.

Alors MAYA, Mayâ l'astucieuse et la belle
Pose ses doigts doux sur notre front qui se rebelle
Et câline susurre : Espérez toujours, c'est pour
Votre sacre que vont gronder les cymbales vierges,
Et vous aurez l'or et la pourpre de Bedjapour,
Esclaves dont le sang teint les cordes et les verges.

—o—

MÉLUSINE

(Fragment)

Les unes sous les hauts hennins
L'œil à mainte feintise idoine,
Aux traînes que portent des nains
Par les escaliers de sardoine ;

D'autres dont la grâce florit
Comme une branche neuve, et toutes ;
Et la pucelle qui sourit
Au chevalier vainqueur des joutes :

Festins mentis aux affamés,
Promise nef qui soudain cule
Leurre de fleuves, tôt humés,
Dans la hagarde canicule.

Indicible et le front vêtu
De pierres gemmes en guirlande,
Par quel géant gardée es-tu
Aux grottes de Nortoberlande

La prime et l'ultime et pennon
Où l'aure des promesses joue,
Et molette de bon renom
Brochant le Désir qui s'ébroue !

—o—

III

LE PÈLERIN PASSIONNÉ

—

LE TROPHÉE

Mirage coloré, fragrance
De jeunes jardins, et de carrefour rance ;
Doux frôler susurré comme d'une source,
Râper anxieux comme d'une étoffe rebourse :
Il est un Monstre.

O toi, ô toi, ton âge le connut
Alors que fleur il eut,
Et jusqu'au seuil de son automne empressé.
Ah toi, bénie qu'elle soit, la tutélaire voix
Qui terrassé le fit sur les pavois
Bruissant à ta fortune.
Car n'es-tu pas, celui pour qui, ores, en vain
Saturne vente à la poupe ;
Et qui peut, s'il le veut, goûter l'instant frivole, comme un vin
Qui rit dedans la coupe !

—o—

ÉGLOGUE A ÆMILIUS

Alors que j'étais, ô Æmilius, le nouveau
Temps, alors que, la feuille de primerole ;
Que mon âge allait plus éclairci que l'eau
De la source matutinale en sa rigole
De gravier : devis ni son,
Fredons comme de tourtres et passes,
N'envolaient de ma bouche aimée des Grâces.
Mais soupirer et complainte et tenson.
O Æmilius, pourquoi, sur l'agreste flûte, ai je
Dit l'automne maligne et le cortège
Des pluies, alors que Flora versait
Beau-riante l'étrenne de sa corbeille,
Et, d'un tortis, Cyprine mes boucles pressait,
O Æmilius : et la barbe, à peine, entour l'oreille
Me naissait ?

L'été, maintenant, grandit l'ombre de mes pas ;
La mi été, maintenant, boit la rosée. Ah, n'est-il pas
Levé, l'astre qui fait s'ouvrir la fleur tardive
Du safran! Æmilius, Æmilius, voici bruire
L'heure au roseau que mon souffle avive,
L'heure de lamenter.
Ore je vous vais dire :
La folâtre Amarylle, et le joyeux Tityre.

—o—

AGNÈS

(fragment)

. . . .

« Sœur douce amie, » lui disais-tu, « douce amie,
Les étoiles peuvent s'obscurcir et les amarantes avoir été
Que ma raison ne cessera mie
De radoter de votre beauté.
Car Cupidon ravive sa torche endormie
A vos yeux, à leur clarté ;
Et votre regarder, » lui disais-tu « est seul Mire
De mon cœur attramenté. »
C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était par un soir de la mi-automne.

« Vos cheveux traînent jusqu'en bas et nimbent votre face
Et vos sourires sont les duègnes de votre vertu ;
Ah, prenons garde que notre âme ne se fasse
Putain, Madame », lui disais-tu.
« Vos cheveux traînent et vos yeux portent d'azur à la fasce
D'or, et votre corps est de lys vêtu ;
Ah, prenons garde que notre désir ne se farde
Pareil à quelque gnome tortu. »
C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était par un soir de la mi-automne.

« Sœur douce amie, » lui disais tu, « mon cœur est moire
D'eaux claires sous les midis.
Madame, » lui disais-tu, « mon cœur est grimoire
Tout couvert de signes maudits ,
Et je vous eusse cédée pour mille besants et voire
Pour quelques maravédis.
Sœur douce amie, » lui disais-tu, « pieux cloître
Est mon cœur, et sainte fleur en paradis. »
C'était (tu dois bien t'en souvenir), c'était par un soir de la mi-automne.

—o—

GALATÉE

(fragment)

« Oublie, ô Cyclope, sauve tes vœux
Du réseau gracieux
D'un regarder où tu te fis enclore.
Déjà, sous un chef verdissant la source bruit,
Déjà l'églantier se colore,
Déjà l'arbre sylvestre porte fruit.
Oh, pourquoi, Cyclope, en toi l'hiver encore ;
Et que n'es tu pressant les pis abondants
De la génisse profitable !
Vois les taureaux mêler leurs cornes, entends
Bêler tes brebis à l'étable. »

Vieux Mélibée, ainsi tu parles.
« Les autans
Soufflent malins aux tiges qui florissent,
Maligne est la pluie aux épis qui mûrissent.
Et l'arc d'Eros, si les traits ne partent doubles, blesse
Soulas et liesse.
Si la mare, au roseau, si l'onde pure, au peuplier, il faut,
Soupire-t-elle la palombe après le gerfaut,
La carpe après l'hameçon ? Après le taon sonore,
Soupire-t-il le bœuf ? O Cyclope, oublie ore,
Dame qui n'a franchise. Sache, plutôt, que le verger
D'épices soit garni, ou qu'un feuillage étranger
Ente l'antique tronc, et que, dans la corbeille

Faite de baguettes de saule, et d'osier léger,
Avecque soin le lait se caille. »

Ainsi tu parles, vieille
Cotytaris.

Oublie! oublie! Euh, foin
De vos thriacles, belitres, botteleurs de foin,
Langues radoteuses! Qu'il ait
Un bois retors et de mainte coudée
Le front d'un cerf nouvellet,
Que, badin, le cerf aux abois frappe
L'herbe d'un pas alterné,
Ou que, surpris, le chien du Ménale
Par le lièvre soit mené.
Que l'homme amputé de sa dextre
Tire l'épée à-deux-mains,
Que le perclus vainque à la course
Atalante aux pieds soudains,
Que la mule rétive et la cavale
Mâchent comme gingembre leur mors,
Et qu'elle se rengorge, la taupe.
De deux yeux d'Argus : alors
Lorsque vous aurez dit : Oublie, oublie, ô Cyclope!
Vos bouches parleront selon leur nature de bouche, et non
Telle la peau d'un vieil onagre
Qui résonne au tympanon.

—o—

UN TROUPEAU GRACIEUX...

Un troupeau gracieux de jeunes courtisanes
S'ebat et rit dans la forêt de mon âme.

Un bûcheron taciturne et fou frappe
De sa cognée dans la forêt de mon âme.

Mais n'ai-je pas fait chanter sous mes doigts
(Bûcheron frappe!) la lyre torse trois fois!

(Bûcheron, frappe!) N'est-elle pas mon âme,
Comme un qui presse de rapides coursiers!

—o—

JE NAQUIS AU BORD D'UNE MER...

Je naquis au bord d'une mer dont la couleur passe
En douceur le saphir oriental. Des lys
Y poussent dans le sable, ah, n'est-ce ta face
Triste, les pâles lys de la mer natale;
N'est ce ton corps délié, la tige allongée
Des lys de la mer natale!

O amour, tu n'eusses souffert qu'un désir joyeux
Nous gouvernât; ah, n'est-ce tes yeux
Le tremblement de la mer natale?

—o—

MOI QUE LA NOBLE ATHÈNES...

Moi que la noble Athènes a nourri,
Moi l'élu des Nymphes de la Seine,
Je ne suis pas un ignorant dont les Muses ont ri.

L'intègre élément de ma voix
Suscite le harpeur, honneur du Vendômois;
Et le comte Thibaut n'eut pas de plainte plus douce
Que les lays amoureux qui naissent sous mon pouce.

L'Hymne et la Parthénie, en mon âme sereine,
Seront les chars vainqueurs qui courent dans l'arène;
Et je ferai que la Chanson,
Soupire d'un tant! courtois son,
Et pareille au ramier quand la saison le presse.
Car par le rite que je sais,
Sur de nouvelles fleurs, les abeilles de Grèce
Butineront un miel Français.

Jean MORÉAS.

JEAN MORÉAS

SYMBOLISTE

Jean Moréas est un poète symboliste. Que le lecteur qui sourit de cette qualité de symboliste me permette de lui faire observer qu'à toutes les époques il y eut des « écoles », que c'est le public qui les invente bien plus que les auteurs, que *symboliste* enfin n'est pas plus drôle que *romantique, parnassien* ou *naturaliste*, et même présente une signification plus aisée à saisir.

Les symbolistes estiment que tout se mêle en nous. Ce que je pense, disait à propos de l'un d'eux leur ami Jules Tellier, se teinte de ce que je fais et vois. Ce que je fais et vois se transforme au gré de ce que je pense. Si je veux conter ma vie *réelle*, il me faudra trouver des symboles assez compréhensifs pour embrasser toute ma pensée et toute ma vision. Pour le philosophe d'aujourd'hui, il n'y a ni matière ni esprit ; simplement des phénomènes. Pour l'artiste de demain, il n'y aura ni des psychologies ni des collections de faits, il y aura des symboles.

Je ne m'attarderai pas à démontrer que cette formule exprime la tendance de l'art tout entier, car j'entrevois que cela nous mènerait à affirmer que l'histoire du symbolisme se confond avec l'histoire de l'art lui-même. Et cette constatation qui fortifie, selon les uns, la situation de nos symbolistes, puisqu'elle leur donne d'excellents ancêtres, pourrait, selon quelques autres, diminuer l'originalité de leur esthétique.

Pour être juste, on conclura qu'ils se font de leur art l'idée même qu'en eurent à toutes les

époques les grands artistes. Et voilà une première raison de leur ouvrir quelque crédit.

On en a beaucoup parlé, du symbolisme ! Les chroniqueurs répètent à chaque occasion que la « nouvelle génération » ruine l'esprit français, et de cette catastrophe ils portent grand deuil, quoique, pour dire vrai, plusieurs d'entre eux ne puissent en être atteints.

Jusqu'à cette heure « le symbolisme » a donné, il faut l'avouer, de maigres résultats. Il a permis à quelques critiques mal dégrossis de se donner des airs, en bafouant la nouvelle manière, d'écrire eux-mêmes comme Voltaire. D'autre part, il a été une commodité pour bon nombre d'écrivains, aussi dénués de syntaxe que de métaphysique, qui prétendirent justifier tout au court leur galimatias en affichant qu'ils renouvelaient la littérature française.

Il me semble qu'on doit souhaiter que quelque lumière soit portée dans cette petite question littéraire des « Décadents » et des « Symbolistes », obscurcie par trop de quolibets et de barbarismes.

En vain plusieurs d'entre ces messieurs ont-ils publié des livres et des revues remplis d'intérêt. Un beau poème idéologique de M. Mathias Morhardt, un programme systématique et très abondant de M. Charles Morice, des vers de MM. de Régnier, Gustave Kahn, Charles Vignier et de plusieurs autres que j'hésite à ranger dans cette école aux limites flottantes, ne sont pas allés jusqu'au public. Des symbolistes, on ne connaît guère que leurs prétentions, et on sourit! mais c'est exactement l'aventure du romantisme, du parnasse et du naturalisme dans leurs premiers temps. Le seul grief un peu sérieux que l'on peut opposer aux symbolistes, c'est d'avoir trop négligé jusqu'à cette heure de parfaire quelque chef-d'œuvre. Mais n'est-ce pas la coutume chez les jeunes gens de différer cette formalité ?

* * *

A mon avis, le *Pèlerin passionné*, que vient de publier M. Jean Moréas, l'un d'eux, est ce chef-d'œuvre dont l'absence mettait à la gêne ceux qui, ayant de la sympathie pour le monde « symboliste », ne savaient comment s'en expliquer avec les personnes prévenues.

Voilà bien le livre réclamé par tous les lettrés à leur librairie, et où ils trouveront poussés au type tous les caractères, défauts et qualités de l'école.

On comprend en quel sens je dis ici chef-d'œuvre. Il ne s'agit pas de ces ouvrages que l'Etat brevète et qu'il inscrit dans les programmes de l'Université, de l'Odéon et de la Comédie-Française, subventionnés à cet effet ! Non ! mais voici une œuvre exécutée après de longs efforts, conforme à la conception de son ouvrier, appropriée aux besoins intellectuels d'un groupe chaque jour grossissant, et telle enfin qu'elle pourra servir de modèle à d'autres compagnons.

Le *Pèlerin passionné*, l'un des plus délicieux titres que j'aie rencontrés dans l'interminable catalogue de la littérature, nous émeut depuis un an qu'on l'annonce. L'ayant lu avec la plus vive sympathie, je ne saurais m'en cacher, mais aussi avec défiance (on a tant de désillusions dans la littérature à préfaces !) je suis assuré que ce petit livre, alors même que les jeunes poètes auront délaissé son auteur qui est aujourd'hui leur idole, demeurera un document dans les bibliothèques de lettrés. Passionner quelques milliers de ses contemporains, témoigner auprès de quelques centaines dans la postérité, c'est le propre d'une œuvre type. Et voilà pourquoi je goûte le *Pèlerin passionné*.

Et après cela, si quelqu'un, ayant ouvert ce livre, n'y voit rien de clair, la définition que j'en donne ne se trouvera pas contredite, car Jean Moréas exerce une façon de maîtrise sur ces jeunes littérateurs, précisément parce qu'il exprime, et dans un relief très net à mon jugement, ce qu'ils ont de particulier et de différent.

Certains mathématiciens de ce temps se sont spécialisés de telle sorte qu'ils ne peuvent être entendus dans leurs plus hauts problèmes que par six ou sept esprits en Europe. Une situation analogue, avec toutes les différences que j'y vois, n'est-elle pas faite à ceux qui raffinent infiniment les délicatesses de la pensée ? Ils demeureraient fort isolés si la mode ne venait prendre par la main nos jolies précieuses de salon pour les conduire jusqu'au poète. Qu'elles l'abordent, tous se décident, et nos professeurs eux-mêmes !

Charmante récompense ! Mais de cette heure, très prochaine, Moréas n'a aucune impatience. Hors le plaisir de concentrer et travailler son génie naturel, son détachement est tel qu'aucun homme plus que celui-ci ne peut être assuré de son salut éternel si, comme je le crois, la vraie vertu est de se cultiver soi-même avec ardeur.

* * *

Moréas fit voir ses premières cultures dans les *Syrtes* et dans les *Cantilènes*, petits livres de vers fort commentés dans les chapelles amies et rivales. Lui-même se commentait dans des façons de manifestes dont la conviction nuisit peut-être à la persuasion.

La doctrine pourtant en était excellente. Moréas exprimait une vive répulsion pour le naturalisme, alors en vogue, si totalement dépourvu de curiosités intellectuelles, et qui, romantisme dégénéré, n'a retenu de son ancêtre que le souci du pittoresque. Il insistait encore sur cette vérité que les faits ne sont rien, mais que les idées qu'ils signifient, les analogies qu'ils évoquent, sont tout.

La réalité, qu'il s'agisse des choses d'aujourd'hui, de l'histoire ou de la mythologie, n'offre aucun intérêt artistique. Elle est même un mot dépourvu de sens.

La réalité, on ne peut trop le répéter, varie avec chacun de nous ; elle est l'ensemble de nos habitudes de voir, de sentir et de raisonner. Tout ce qui tombe au cours de la vie dans notre conscience se greffe sur notre moi pour en devenir une parcelle vivante. Le reste est poussière qui glisse sur notre âme sans la pénétrer ; et il est même douteux si cette poussière existe, car elle a disparu avant que nous l'ayons distinguée.

LA PLUME, supplément du 1er Janvier 1891

Digitized by Google

L'univers est une fresque que nous composons, avec un génie plus ou moins facile de décorateur.

Quand Moréas, pour son *Agnès* ou sa *Galatée*, emprunte à la mythologie ou à l'histoire des personnages, il n'a guère souci de ce qu'on désigne du nom médiocre de vérité (vérité des historiens ou des réalistes), mais se préoccupe uniquement de cette vérité supérieure qui est la beauté. C'est l'esthétique de Gœthe disant : « Mon Philémon et ma Baucis n'ont aucun rapport avec le célèbre couple et avec la tradition qu'il rappelle. J'ai donné ces noms à mes deux époux uniquement pour *relever leur caractère*, comme ce sont des personnages et des situations semblables, la ressemblance des noms a un *effet heureux.* »

Relever le caractère de ses pensées, leur faire produire un effet heureux, voilà bien tout l'art. Avant d'exprimer quoi que ce soit, il faut le transformer en substance poétique, et c'est pour n'y avoir jamais failli que celui qui a écrit *le Pèlerin passionné* est un artiste.

Je sais qu'on chicanera Jean Moréas sur son vocabulaire, mais vraiment, en théorie, il a trop raison! Ses mots et ses coupes de phrases étonnent quelques-uns? Eh bien! il leur rappelle comment Fénelon estimait que depuis le seizième siècle « on a appauvri, desséché et gêné notre langue ». Il les renvoie à ce chapitre où La Bruyère déplore la perte de vocables « qui pouvaient durer ensemble d'une égale beauté, et rendre notre langue plus abondante ». Il mentionne fort à propos que jadis les adjectifs : *chaleureux, valeureux, haineux, jovial, courtois* et bien d'autres, dont nous nous accommodons, se virent frappés d'ostracisme. Pour sa part, Jean Moréas s'est créé un style poétique avec les *Chansons de geste* et les *Fabliaux* qu'il connaît comme aucun spécialiste, avec Rabelais et la Renaissance. Et ce qui m'étonne autant que l'érudition, très réelle et très savoureuse, de ce style composite, c'est son fondu, son unité.

* * *

C'est que ce poète grammairien possède un goût jamais en défaut. Et pour ma part, quand je ne serais pas touché de ce qu'il y a de volonté dans cet art, et quand je répugnerais à l'archaïsme, je ne pourrais m'empêcher de chérir Jean Moréas pour la faculté, qu'il pousse à un degré prodigieux, d'éliminer tout ce qui est vulgaire, pâteux, dissonant, et d'ordonner des mots métalliques et colorés, des images brèves et intéressantes, avec la sûreté d'un sauvage assemblant les pierres de ses colliers de danse.

Je dis « sauvage » parce que, dans son travail dernier, l'artiste qui trie, pour en faire un tout vivant, des beautés amassées, ne peut se décider que par une illumination de l'instinct où la réflexion seule serait insuffisante. Le don par quoi Moréas imagine des rythmes nouveaux et distribue sur son sujet des nuances pittoresques qui nous eussent échappé, est tout indépendant des esthétiques dont il le fortifie. Notre ami, que son talent a fait français, est né dans Athènes, de cette race mêlée, sensuelle, élégante et vigoureuse de la Grèce moderne. J'incline à croire qu'il tient de là ce goût singulier et toujours identique à soi-même par où il étonne notre esprit tout d'abstraction et le force jusqu'à l'admiration. Et comment son grand-père eût-il été un de ces rudes et pittoresques corsaires des guerres de l'Indépendance, sans que le génie du petit-fils en gardât quelque vertu? L'empreinte de ces choses héroïques et de la vie hygiénique des aventuriers ne peut mourir si vite.

J'ai vu à Paris des filles avec les beaux yeux des marins qui ont longtemps regardé la mer. Elles habitaient simplement Montmartre, mais ce regard qu'elles avaient hérité d'une longue suite d'ancêtres ballottés par les flots me parut admirable dans les villes. Ainsi ce qu'on goûtera profondément dans le caractère de Jean Moréas et dans son *Pèlerin passionné*, c'est la part d'instinct que lui ont façonné ses aïeux.

Dans notre littérature d'élégiaques fatigués et de logiciens énervés (je parle des meilleurs), il fait voir cette même sensualité et cette simplicité de préoccupations qui caractérisent les grands poètes de la Renaissance. Aventure ironique, mais rationnelle, en somme, c'est cette organisation de *primitif* qui lui vaut d'être le poète le plus autorisé des *décadents*.

Et je conclus sur cette « nouvelle école » en disant, ce qui est en vérité trop évident, qu'il n'y a jamais eu de littérature de décadence et qu'on voulut leur infliger là une épithète déraisonnable; la qualité de poète implique nécessairement une spontanéité et une fraîcheur d'impression qui sont tout au contraire le privilège des races neuves, comme il apparaît bien par l'exemple de Jean Moréas.

MAURICE BARRÈS.

LA PRÉFACE

du

PÈLERIN PASSIONNÉ

—

Avoir contemplé, en cet ouvrage, tel apparat d'architectures, tant fussent-elles jugées magnifiques ! Avoir ouï tels sons, tant fussent-ils goûtés délectables ! — C'est en avoir contemplé la fausse face, c'est en avoir ouï le discord.

Rechercher, en cet ouvrage, une Idée se voulant son but à elle-même, un Sentiment répercuté dans son sens immédiat, — c'est mésestimer de l'Art en sa totalité, et du mien-ci en son essence.

Car celui-là seul se pourra dire légitimement éjoui de mes oèmes, qui aura su scruter en quelle manière une Sentimentale Idéologie

et des Plasticités Musiciennes s'y vivifient d'une action simultanée.

Dirai-je, maintenant, de mes innovations rhythmiques, que le los et la complicité des plus affinés jeunes hommes de ce temps les sigillent à la disgrâce de ceux-là qui de prudence s'aggravent ! Et n'ai-je, déjà, fait preuve de quelque supériorité en la poétique réglementaire ? et qui me saurait tenir en suspicion !

Considérez que le long repos fixe par quoi le décasyllabe el l'alexandrin sont suspendus, les distingue rhythmiquement de tous les autres vers français. Or, allonger (jusqu'où la nécessité musicale décidera en chaque occurrence) l'octosyllabe conformément à sa césure muable, accorder des polyphonies adéquates à la pensée exprimée, par un lacis de vers inégaux, selon la conception, toutefois élargie de La Fontaine ; user de la rime — ores riche de consonnes, ores alanguie jusques à l'assonance — uniment comme d'un moyen rhythmique sans en faire le vers tout entier, l'omettre, même, voilà des témérités dont la Poésie Française se louera dans le Futur.

J'eusse pu amplifier sur tout cela. Mais à quoi faire ? puisque ce dont nous voulons enchanter le Rhythme, c'est la divine Surprise, toujours neuve ! Et nous savons aussi comme la réflexion en pénètre mal le mystère.

Quant au style, il y aurait à ratiociner ; et j'estime que depuis le seizième siècle finissant « on a appauvri, desséché et gêné notre langue. » C'est Fénelon qui parle.

Il est vrai que la révolte romantique régénérera un vocabulaire qui dépérissait, d'une multitude de termes proscrits. Mais n'ont-ils pas péché, ces d'ailleurs admirables romantiques, le plus souvent, par une syntaxe décousue, je dirai sans race ! *Ils omirent aussi maints mots, maints tours précieux de l'ancienne langue, qu'ils ne pouvaient, alors, soupçonner dans son intégrité.*

Pour qui sait, dans notre littérature médiévale un riche héritage se recèle. Ce sont les grâces et mignardises de cet âge verdissant, lesquelles, rehaussées de la vigueur syntaxique du seizième siècle, nous constituerons — par l'ordre et la liaison inéluctables des choses — une langue digne de vêtir les plus nobles chimères de la pensée créatrice.

A ceux qui m'opposeront la difficulté de réintégrer un antique parler, je répondrai que nos plus illettrés scribes entendent parfaitement — grâce à l'opiniâtreté de tel et tel de nos aînés — plus d'un mot inconnu, il y a quelques dizaines d'années. Puis, je les renverrai à ce chapitre où La Bruyère déplore la perte de vocables « qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté, et rendre une langue plus abondante. » On y apprendra que du temps où cet écrivain florissait, les adjectifs : chaleureux, valeureux, haineux, fructueux, jovial, courtois *et bien d'autres dont nous nous accommodons, se virent frappés d'ostracisme.*

Au résumé :

Dans ces poèmes-ci, lecteur, tu trouveras (en même temps que d'aucunes miennes nouvelletés) instaurées les coutumes de versification abolies par la réforme, tempestive à son heure, peut-être, mais insolite, de Malherbe, duquel je sais priser les hauts dons.

Conséquemment, j'y poursuis, selon une évolution logique et indubitable, dans les idées et les sentiments, comme dans la prosodie et le style, la communion *du Moyen Age Français et de la Renaissance Française,* fondus *et* transfigurés *en le principe (lequel ne semble pas où le Naturalisme, déjà caduc, le voulut abaisser) de l'Ame moderne.*

Pour finir, je te prie, lecteur, de ne me point cuider quelque raisonneur à priori, *car, j'obéis autant et plus qu'un autre au Dæmon qui me prêche. Je te dirai seulement (en paraphrasant Carlyle) qu'en matière d'Art sérieux, ce n'est pas un transitoire éclair d'intuition qui suffira ; c'est une* illumination délibérée *du sujet tout entier — qu'il faut.*

Paris, 24 novembre 1890.

Jean MORÉAS.

LES ANNALES
DU
SYMBOLISME

Les manifestations littéraires se succèdent vite et nombreuses en France. Nulle n'aura eu, croyons-nous, une fortune plus laborieuse que *le Symbolisme.* Hostilité plus ou moins avouée de ses aînés et de la presse, inertie maugréante du public, dont l'acquiescement se refuse toujours longtemps aux innovations qui le troublent dans ses habitudes, voire puérilités dangereuses de certains des siens : il eut tout contre lui, et s'il parvint à s'imposer, ce fut de haute lutte.

On aura peine à concevoir dans l'avenir par quelle étrange aberration du sens critique, cette splendide renaissance, attestant une fois de plus notre prodigieuse vitalité artistique, ait pu, dès l'abord, être taxée de « *Décadence.* » Ce qui était en décadence, vers l'an 1883 c'était précisément l'état où les *Symbolistes* trouvèrent l'idée poétique, malgré « l'honorable et mesquine tentative des Parnassiens, » comme la qualifia M. Moréas, par euphémisme courtois.

Le vigoureux effort du Romantisme pour affranchir le vers d'entraves illogiques, imaginées par quelques esprits étroits des XVI[e] et XVII[e] siècles, s'était arrêté à

mi-route, avant d'atteindre le but. Ce magnifique élan lyrique qui, par les *Méditations* de Lamartine, les *Poèmes* d'Alfred de Vigny, *Les Contemplations* et *La Légende des Siècles* de Victor Hugo, fut, un instant, sur le point d'édifier définitivement la vraie poésie, n'avait pas tardée à dégénérer en une lamentable déclamation, en une fade parodie des plus nobles sentiments. A ses meilleurs moments, du reste, il avait fait preuve des vues les plus superficielles, et de tendances à envisager les choses par le côté extérieur et décoratif qui aboutirent, surtout aux temps du *Parnasse*, à une sorte de reportage documentaire plus ou moins bien rimé. Il avait donc failli à presque toutes ses belles promesses d'antan, quand le *Naturalisme* vint le déposséder.

Celui-ci, qui n'était, au fond, que l'exagération des mêmes procédés, de la même observation superficielle, moins la fantaisie, qu'on remplaça, sous prétexte de *réalité*, par la description impassible de toutes les scatologies, afficha la prétention, avec quelques notes prises au jour le jour, et fort de certaines théories soi-disant scientifiques, de nous donner le portrait fidèle de l homme et de la société. C'est alors que la langue, quelque peu violentée déjà par les Romantiques fut réduite au pitoyable jargon que tous les vrais artistes ont pu déplorer. L'impuissance du Naturalisme à nous rendre vraiment l'âme et la Nature elle même est aujourd'hui évidente. Et une des preuves les plus décisives en est que jamais poète, c'est-à dire la quintessence de l'écrivain, le créateur d'âmes par excellence, n'a pu s'y acclimater. Les seuls écrivains de cette école qui resteront, tels Stendhal, Balzac, Flaubert, — elle les a d'ailleurs indûment captés, — furent, par leur côté supérieur, hautement idéalistes.

A ce degré d'étiage étaient donc tombées la langue et la poésie, quand une poignée de jeunes écrivains conçurent le projet audacieux de réveiller l'idéal endormi, comme « l'escholier » François Villon, les « *Belles Dames du temps jadis*. » Réunis au hasard des circonstances, mais par la même ferveur d'art, ils se mirent vite d'accord sur les principes essentiels. Villon, Rabelais, Shakespeare, Edgar Poe, Vigny, Charles Baudelaire étaient les maîtres dont ils se réclamaient le plus volontiers. Certaines petites feuilles littéraires s'honoraient de leurs productions, au grand scandale des rares lecteurs que déconcertait cet art insolite. Les jeunes néophytes, Jean Moréas, Charles Morice, Laurent Tailhade, Maurice Barrès, Charles Vignier, Félix Fénéon et d'autres, méditaient donc une rénovation littéraire, quand un auxiliaire imprévu vint se joindre à eux.

Un poète qui avait figuré au groupe « *Parnassien* », mais un peu comme un enfant perdu, Paul Verlaine, retour du pays de la Bible et du *Sherry brandy*, après diverses excursions à l'étranger, rencontra les novateurs en pleine effervescence. Il proposait à leur admiration trois nouveaux artistes, les « Poètes maudits » Tristan Corbière, Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé, qu'il eut le premier, l'honneur de révèler aux lettrés. Sous l'impulsion de ces esprits originaux, la conception des jeunes écrivains s'accentue et prend un caractère plus définitif, mais en déviant, peut-être, un peu du vrai but à atteindre. *Les Amours jaunes*, *L'après-midi d'un Faune*, *l'Hérodiade*, les proses et vers si étrangement suggestifs d'Arthur Rimbaud, deviennent leurs Bibles. Paul Verlaine arrivait lui-même, à la tête d'une œuvre déjà imposante : les *Poèmes Saturniens*; les *Fêtes Galantes*, les *Romances sans paroles*, *La Bonne Chanson*, *Sagesse*. Rompant avec la rhétorique parnassienne, il avait, le premier, trouvé la musicale expression de toute la mélancolie mystique et sensuelle de l'âme moderne, opprimée par tant de siècles de culture artificielle, qu'il lui semblerait doux se réfugier dans le bégaiement puéril des primitifs.

« ... Vers le Moyen-Age, énorme et délicat. »

Des trois poètes révélés par Verlaine, le premier était mort, le second disparu, peut-être vers quelque mystérieuse Atlantide : il fallait donc se contenter de converser avec eux par leurs œuvres. Mais M. Mallarmé, lui, était heureusement bien vivant. Les jeunes artistes fréquentèrent à ses mardis, et eurent la bonne fortune d'ouïr développer devant eux, avec cette bonhomie simple et ce geste inspiré qui le caractérisent, les ingénieux et subtils aperçus dont l'auteur de *L'après-midi d'un faune* sème ses moindres entretiens. C'est là aussi qu'ils rencontrèrent cet autre génial écrivain et étincelant causeur, Villiers de l'Isle-Adam, que, depuis la mort aveugle a ravi à l'affection des lettrés, mais pour le placer définitivement dans la gloire.

Entre temps des volumes de vers se publient : *Jadis et Naguère* de Paul Verlaine, *Les Syrtes* de Jean Moréas, *Le Jardin des Rêves* de Laurent Tailhade, puis *Les Complaintes* de Jules Laforgue. Des Revues se fondent : *La Revue Indépendante* de Félix Fénéon ; *La Revue Contemporaine* de M. Edouard Rod ; *Les Taches d'encre* que Maurice Barrès dirigea et rédigea seul, pendant plusieurs mois, avec toute l'ingéniosité et le talent qui caractérisent ce charmant esprit. C'est sous sa plume que parurent les premiers articles décents sur Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, et les idées chères à la jeunesse littéraire d'alors.

Toute cette effervescence artistique ne pouvait demeurer longtemps localisée dans l'enceinte des cénacles. Une amusante parodie aida à sa diffusion. Deux jeunes poètes, Gabriel Vicaire et Beauclair publièrent en 1885, chez *Lion Vané* — *Byzance* — *Les Déliquescences*, par *Adoré Floupette, poète décadent*, recueil de vers avec préface, où étaient ridiculisés un peu les vouloirs et l'écriture de leurs amis. Ce petit livre eut, dans toute la presse, une fortune inouïe. Les chroniqueurs quotidiens prirent à la lettre ou affectèrent de confondre cette charge caricaturale avec les œuvres sérieuses des jeunes écrivains : certains même semblèrent croire à l'authenticité du prétendu Floupette. Des articles parurent qui signalaient au public ce scandale littéraire. Mystificateurs, fous et *décadents* furent les moindres épithètes dont on gratifia les nouveaux venus Quelques-uns pourtant, — des lettrés — essayèrent d'être équitables. Paul Bourget, dans *Les Débats* reconnut que ces jeunes gens avaient « le sens du *Mystère*. » Paul Arène, au *Gil Blas*, les exhortait à ne pas s'émouvoir des plaisanteries dont ils étaient l'objet, reppelant que lui-même avait, dans *Le Parnassiculet*, parodié, jadis, les Parnassiens, ses amis, sans nulle intention de méconnaître leur valeur littéraire. M. Paul D'Armon, dans *La France Libre*, tout en faisant quelques réserves sur leur style, déclaré obscur, constata que ces « décadents » étaient d'exquis musiciens et des peintres subtils, et rattacha leur conception philosophique à l'*Inconscient* de Hartmann et au Bouddhisme. Enfin, M. Paul Bourde, publia sur eux, au *Temps* du 6 août 1885, un long article qui vaut d'être rappelé, car il marque une date.

Se faisant, à son tour, l'écho des préjugés courants

sur les jeunes écrivains, il les portrayait ainsi : « La santé étant essentiellement vulgaire et bonne pour les rustres, le *décadent* doit être au moins névropathe, et recourir à la seringue de Pravaz, pour obtenir l'état morbide qui lui convient... Au moral, il est catholique pour pouvoir blasphémer Dieu et pimenter ses plaisirs par l'idée du péché... En littérature, il a pour père direct Baudelaire. » M. Bourde reprochait, lui aussi, aux *décadents* l'obscurité de leur phrase, mais rendait justice à leurs reformes rythmiques. « Ils se sont affranchis, disait-il, de la césure et de l'alternance des deux rimes. Ils obtiennent, avec des rimes exclusivement féminines, des pièces chuchotantes, aux nuances effacées, avec des rimes exclusivement masculines, des sonorités redondantes, impossibles sous le joug des anciennes règles. »

Cet article, bien qu'il fut un sérieux effort vers la compréhension des idées nouvelles, enfermait assez d'erreurs et d'injustices pour nécessiter une réponse. Un des poètes du groupe les plus fréquemment pris à partie dans cette critique, et les plus en vue, d'ailleurs, par le talent, M. Jean Moréas se chargea de formuler, pour le public, les principes de la nouvelle esthétique. Au journal *Le XIXe Siècle* du 11 août 1885, il fit justice du portrait fantaisiste que M. Bourde avait tracé des jeunes écrivains et revendiqua pour eux le titre de *Symbolistes* qu'il corrobora de citations d'Alfred de Vigny, d'Edgar Poe, de Stendhal et de Baudelaire. « Les prétendus décadents, écrivait-il, cherchent, avant tout, dans leur art le pur concept et l'éternel *symbole.*» Ce caractère mélancolique de leur poésie, que l'on blâme, leur est commun avec tous les grands poètes, d'Eschyle à Victor Hugo. Leurs trouvailles de style ou l'étrangeté de leur syntaxe ne sauraient effaroucher les grammairiens, quand Littré a accueilli celles de Théophile Gautier. Pour *l'obscurité* qu'on leur reproche, consultons plutôt Edgar Poë : « Deux choses sont éternellement requises : l'une, une certaine somme de complexité, ou mieux de combinaison : l'autre, une certaine quantité d'esprit *suggestif*, quelque chose comme un courant souterrain de pensée, non visible, indéfini... C'est *l'excès* dans l'expression du *sens* qui ne doit être qu'*insinué*, c'est la manie de faire du courant souterrain d'une œuvre le courant visible et supérieur qui change en prose de la plate espèce, la prétendue poésie de quelques soi-disant poètes. »

Malgré ces déclarations nettes et catégoriques et la répudiation de l'étiquette saugrenue de *décadents*, l'équivoque n'en continua pas moins dans la presse et le public, où l'on confondit, comme à plaisir, les plaisanteries avec les œuvres sérieuses et les farceurs avec les vrais artistes. Quelques jeunes littérateurs, même, dans un esprit mieux intentionné qu'habile, relevèrent cette étiquette, qu'on eut dû vouer à l'oubli par le silence et le mépris, et l'arborèrent comme drapeau. Leur responsabilité est donc grande dans l'injustice qui poursuit encore aujourd'hui l'effort artistique de notre génération auprès des mal informés.

L'année 1886 est décisive pour le *Symbolisme*. A cette époque, en effet, les idées prennent leur forme à peu près définitive, les groupes s'organisent, et une campagne vraiment systématique s'engage pour soutenir et propager les principes nouveaux. Des nouveaux venus de talent, M. Jules Laforgue, qui avait déjà publié *Les Complaintes*, M. Paul Adam, l'auteur de *Soi*, M. Gustave Kahn, se joignent aux premiers militants. Ce dernier, esprit organisateur, fonde *La Vogue* et tente de coaliser, dans un effort unanime, diverses petites feuilles littéraires, plus ou moins indépendantes, qui entretenaient l'équivoque dans le public. La tentative échoua et *La Vogue* dût continuer seule le bon combat. C'est là que parurent *Les Illuminations* et *Une Saison en enfer* d'Arthur Rimbaud ; *Les Moralités légendaires*, *Le Concile féerique* de Jules Laforgue ; *Les Palais Nomades* de Gustave Kahn ; des poèmes et des proses de Jean Moréas ; enfin une nouvelle forme de vers, dérivée de Rimbaud et des rythmistes gothiques, appelée à une fortune retentissante sous le vocable de *Vers libre* — bien qu'il n'y ait pas à proprement parler de vers *libre* : toute phrase rythmique ainsi désignée obéissant à des lois intrinsèques parfaitement *nécessaires*.

En cette même année, MM. Jean Moréas et Paul Adam publièrent, en collaboration, *Le Thé chez Miranda* et *Les Demoiselles Goubert*. Le premier de ces livres, recueil de nouvelles un peu jeunes, était plutôt intéressant par les préludes qui les intersemaient. Le second n'était, dans la pensée des deux auteurs, qu'une parodie du roman naturaliste, dont les procédés mesquins étaient mis en relief par l'opposition de figures symboliques. Les chroniqueurs de la presse quotidienne n'y voulurent voir que des bizarreries de style; et telles phrases de Jean Moréas : *« C'est l hiénale nuit... »* ou *« Sous le poids des ciels aplanes... »* devinrent le « tarte à la crème » de toutes les railleries sur le Symbolisme. La critique prit pour base de ses jugements des productions qui n'avaient eu pour l'auteur que l'importance d'un aimable passe-temps.

Mais des œuvres plus sérieuses parurent, et dont on parla. Ce furent les *Cantilènes*, vers, par Jean Moréas. S'y affirmait la conception nouvelle du rythme, et une rare aptitude à saisir et à exprimer, dans une langue et une syntaxe formées à bonne école, l'âme de la légende et de la chanson populaire. Partout l'idée apparaissait enguirlandée du décor symbolique des analogies. *Le Figaro*, dans un de ses suppléments, cita une des poésies du volume, les plus belles et les plus connues : *La Détresse*.

Tout l'été la presse de Paris et de province publia, à propos de ces livres des articles sur la nouvelle école, mais toujours avec le même parti pris d'injustice et de plaisanterie connues. C'est alors que *Le Figaro*, pour placer sous les yeux de ses lecteurs les pièces du procès, pendant entre les jeunes écrivains et leurs critiques, et leur permettre de prononcer en connaissance de cause, demanda à M. Moréas de formuler en ses colonnes le manifeste du Symbolisme. Cet article parut au supplément du 18 septembre 1886. Après avoir rappelé que la littérature comme les autres arts, ne saurait rester stationnaire, l'auteur essayait d'analyser la nouvelle manifestation que, par une inexplicable antinomie, on taxa de décadence. « Que lui reproche-t-on? L'abus de la pompe, l'étrangeté de la métaphore, un vocabulaire neuf où les harmonies se combinent avec les couleurs et les lignes : caractéristiques de toute renaissance. » La dénomination de *Symbolisme* déjà proposée, peut seule caractériser la tendance actuelle de l'esprit créateur en art. Et pour en suivre l'exacte filiation, il faudrait remonter jusqu'à Alfred de Vigny, Shakespeare, et les Mystiques. Cependant Baudelaire doit être considéré comme le vrai précurseur du mouvement. « M. Stéphane Mallarmé — on oubliait Gérard de Nerval — le lotit du sens du mystère et de l'ineffable : M. Paul Verlaine brisa en

son honneur les cruelles entraves du vers que les doigts prestigieux de M. Théodore de Banville avaient assoupli auparavant.

Et quel labeur sollicite, apres eux, les nouveaux venus ? « Ennemie de l'enseignement, la déclamation, la fausse sensibilité, la description objective, la poésie symboliste cherche à vêtir l'Idée d'une forme sensible qui, néanmoins, ne serait pas son but à elle-même, mais, tout en servant à exprimer l'idée, demeurerait sujette. L'Idée à son tour ne doit point se laisser voir privée des somptueuses simarres des analogies extérieures : car le caractère essentiel de l'art symbolique consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'Idée en soi. Quant aux phénomènes, ils ne sont que les apparences sensibles destinées à représenter leurs affinités ésotériques avec les Idées primordiales.

« Pour la traduction exacte de sa synthèse, il faut au symbolisme un style archétype et complexe : la bonne langue, instaurée et modernisée, d'avant les Vaugelas et les Boileau, la langue de François Rabelais et de Philippe de Commines, de Villon, de Rutebœuf et de tant d'autres écrivains libres et dardant le terme acut du langage, tels des toxotes de Thrace leurs flèches sinueuses.

« Le Rythme : l'ancienne métrique avivée : un désordre savamment ordonné ; la rime illucescente et martelée comme un bouclier d'or et d'airain, auprès de la rime aux fluidités absconses ; l'alexandrin à arrêts multiples et mobiles ; l'emploi de certains nombres impairs.

« La conception du roman symbolique est polymorphe : dédaigneux de la Méthode puérile du Naturalisme, il édifie une œuvre de *déformation subjective*, fort de cet axiome : que l'art ne saurait chercher en l'*objectif* qu'un simple point de départ extrêmement succint. »

Ce manifeste, fort discuté dans toute la presse, fut soumis par M. Anatole France (*Le Temps* du 26 septembre 1886) à une longue et docte analyse.

La Revue Indépendante reprit en 1887, sous la direction de MM. Edouard Dujardin et Félix Fénéon, ses destins interrompus depuis la fin de 1884. Le programme portait que la revue se tiendrait « aussi loin de l'esprit académique que *des vaines agitations décadentes*. » Cependant, à côté des néo-naturalistes et autres écrivains similaires, quelques symbolistes y furent accueillis. Jules Laforgue, Verlaine, Mallarmé y donnèrent des vers. Ce dernier tint même, pendant une année entière, la chronique théâtrale, où il prodigua sur l'art du théâtre nombre d'aperçus neufs et originaux. Jean Moréas y publia *L'Empereur Constant* (paraphrase) et *Aucassin et Nicolette*, adaptation remarquable de l'exquis roman du Moyen-Age. Gustave Kahn, lui aussi, y fit paraître quelques-uns de ses poèmes, où il excelle à faire chanter, sur des rythmes d'une musique très spéciale, la complexité infinie des émotions lyriques.

La Revue Wagnérienne avait été fondée, en 1886, encore par M. Dujardin, dans un but d'art parallèle, pour propager et préciser l'esthétique musicale de Wagner. Cependant, le mouvement symboliste s'étendait en France et en Belgique. Nombre de jeunes écrivains qui s'étaient tenus jusque-là à l'écart ou combattaient de leur côté pour les mêmes idées, se rapprochèrent du groupe primordial. A Liège, une petite revue mensuelle, *La Wallonie*, qui travaillait vaillamment, depuis quelque temps, à la cause littéraire, appela à sa rédaction, en 1887, un groupe de symbolistes parisiens qui s'y rencontrèrent avec leurs confrères de Belgique. Depuis, d'autres sont venus les rejoindre : et aujourd'hui, presque tous ceux qui ont un nom ou quelque talent dans le Symbolisme y ont donné des œuvres : Stéphane Mallarmé, des vers et proses ; Jean Moréas, des fragments très remarqués du *Pèlerin Passionné* ; Henri de Régnier quelques-uns de ses beaux poèmes d'*Episodes* et de *Poèmes anciens et romanesques* ; Francis Vielé-Griffin, l'auteur de *Joies* et d'*Ancœurs*, plusieurs pièces d'un rythme très délicat ; Stuart Merrill, l'auteur des *Gammes*, peut-être, ses plus belles musiques allitératives : Charles Van Lerberghe, *Les Flaireurs*, essai de drame avec orchestre ; Maurice Maeterlinck, *l'Intruse*, la meilleure de ses compositions, qui eurent un juste retentissement : Emile Verhaeren, George Knopff, Adolphe Retté, Albert Saint-Paul, Achille Delaroche, Albert Mockel, P.-M. Olin, etc., des fragments de leurs œuvres. Depuis quelques mois, *La Wallonie*, dont le succès va grandissant, a eu l'idée originale de consacrer un numéro spécial à chacun de ses rédacteurs.

A Paris, cependant, d'autres périodiques, *La Cravache* de M. Georges Lecomte, *La Revue Indépendante* dont Gustave Kahn partagea, en 1888, la direction avec M. Dujardin, entretenaient la ferveur autour des idées nouvelles. Mais ces revues réunissaient dans un large éclectisme des écrivains de tendances fort diverses, souvent même opposées. En juillet 1889, Gustave Kahn, de concert avec Adolphe Retté, auteur des *Cloches en la Nuit*, eurent l'idée de réunir les jeunes littérateurs dans une revue plus franchement symboliste. *La Vogue* renaquit donc de ses cendres. Malheureusement, elle n'eut qu'une durée éphémère.

Aujourd'hui, à l'exception de *La Wallonie* de Liège qui s'est fait une place à part, et des *Entretiens politiques et littéraires* qui semblent se spécialiser dans la prose, le *Symbolisme* n'a pas d'organe officiel.

Mais plusieurs périodiques se disputent l'honneur de lui donner asile : *La Revue Indépendante*, sous la nouvelle direction de M. de Nion, le *Mercure de France*, de M. Alfred Valette, et enfin *La Plume* de M. Léon Deschamps, qui sert si heureusement de trait d'union entre la jeune littérature d'aujourd'hui et de demain.

La période héroïque, d'ailleurs, semble à peu près close, pour faire place à celle du travail silencieux et fécond. Les réformes rythmiques et esthétiques intronisées par le Symbolisme sont aujourd'hui acceptées par tous les écrivains doués de quelque talent ou qui ont le souci de l'art vrai. La critique elle-même semble les reconnaître, enfin, comme l'évolution nécessaire de notre littérature. Nous n'en voulons pour preuve que les articles qui leur furent consacrés dans des encyclopédies telles que *Le Grand Dictionnaire Larousse*, et des périodiques graves, comme *La Nouvelle Revue* et *La Revue des Deux-Mondes*, ainsi que tous ceux qui accueillent déja et accueilleront encore le nouveau livre de Jean Moréas et les autres que vont publier les écrivains symbolistes.

Sous le titre : *Symbolistes et Décadents*, M. Maurice Peyrot (Nouvelle Revue du 1er Nov. 87) essayait, en effet, de caractériser, plus impartialement que ses devanciers, les tendances de la littérature nouvelle. Il reconnaissait qu'on ne pouvait refuser aux *Symbolistes* « d'heureuses innovations dans des coupes hardies du vers, et un sentiment incontestable du son musical de la

phrase. » Mais il blâmait encore « leurs vers de treize pieds, ne rimant que pour l'oreille ou pas du tout, l'obscurité voulue de leur style, et, (on ne sait trop pourquoi), *la tournure allemande* de leur phrase. » Il contestait leur originalité, en ce genre d'écrire, dont Maurice Scève, poète français du XVIe siècle, avait usé, avant eux, et la nouveauté de leur philosophie qu'il voulait voir déjà toute entière chez Protagoras, Hume, Berckeley, etc. Ce ne serait pas, on l'avouera, une preuve bien concluante de la fausseté des doctrines nouvelles, qui n'ont pas la prétention d'être inouïes, mais plus profondes et artistiquement vraies que celles du *Naturalisme*. « Le romancier et le poète, ajoutait M. Peyrot, doivent écrire pour tout le monde, et non pour une catégorie restreinte d'adep-tes. »

Après lui, M. Brunetière, (Revue des Deux-Mondes du 1er Nov. 1888), apprécia les Symbolistes, plutôt dans leur influence, disait-il, que pour leur mérite personnel ou leurs œuvres qu'on attendait encore (?) Il constatait que cette influence correspondait « à une révolution prochaine du goût littéraire. »

Dans les trois grandes périodes de la littérature française, depuis le XVIIe siècle jusqu'à aujourd'hui, il voyait trois modes d'écrire correspondants à trois arts différents. L'école classique avait intronisé un style de structure architecturale; l'école romantique, éprise de *pittoresque*, de lignes moins sèches, voulu plutôt lutter avec la peinture; enfin, la dernière venue, l'école Symboliste semblait devoir, désormais, rivaliser avec la musique. Réagissant contre le préjugé de la forme, outrée chez les Parnassiens, qui faisaient de la poésie « un pur badinage et de l'*or* même de la rime un clinquant, les Symbolistes ont groupé autour d'eux tous ceux qui croient qu'on peut faire entrer dans un vers des idées ou des sentiments. Et, dans un temps où, sous prétexte de *Naturalisme*, on avait réduit l'art à n'être plus qu'une imitation du contour extérieur des choses, ils ont paru rapprendre aux jeunes gens que les choses ont aussi une âme. » Mais, à leur tour, ils semblent oublier un peu que *l'imitation de la nature*, sans être tout l'art, en est au moins la condition première. Et, peut-être, aussi, se sont-ils trop séparés des Parnassiens. En rimant moins bien que ses prédécesseurs, on sera toujours suspect de pouvoir moins qu'eux dans leur art. Et de fait, certains écrivains de la nouvelle école ont donné des vers qui ne sont souvent qu'une espece de prose, ou même quelque chose qui n'est ni prose ni vers. L'obscurité de leur style aussi est blâmable, et, d'ailleurs, peu nouvelle, puisqu'on la trouve déjà chez *Maurice Scève*. Quoi qu'il en soit, peut-être doteront-ils la langue de qualités nouvelles.

Nous ne citerons que pour mémoire l'article de M. Jules Lemaître dans *La Revue Bleue* (janvier 1888) Ce critique, toujours partial, quand il s'agit d'art nouveau, ne voulut voir chez les écrivains symbolistes, — qu'ils confondait malignement, du reste, avec quelques extravagants sans autorité, — qu'une recrudescensce de *l'harmonie imitative*, florissante au temps de l'abbé Delille. A peine eut-il le demi-courage de rendre une justice restrictive à Paul Verlaine, lui-même, dont le nom est, aujourd'hui consacré.

Onpeut voir, néanmoins, par l'analyse des articles précédents, que, s'il subsiste encore des injustices et plus d'un préjugé en les raisonnements spécieux de la critique, elle tend généralement à se faire plus compréhensive et affecte des formes au moins courtoisses.

M. Brunetière avait donné quelques-unes des raisons de l'évolution littéraire vers le Symbolisme. Un poète de l'école, M. Charles Morice fit un livre entier, *La Littérature de tout à l'heure*, pour demontrer, de façon plus complète, cet aboutissement esthétique, depuis trois siècles. Fort commenté dans la presse, à son apparition, cet ouvrage dénotait chez l'auteur de rares aptitudes à la synthèse et le sens d'un art hautement idéaliste. Il restera comme source de renseignements précieux pour l'histoire du Symbolisme. On regrette seulement qu'en une si volumineuse critique nulle place n'ait été accordée à l'art si haut et précieux du Moyen-Age et de la Renaissance. Mais on y peut louer sans réserve plus d'un chapitre intéressant, tel celui qui a pour titre : *Commentaire d'un livre futur*. Espérons que M. Morice ne nous fera pas trop attendre la mise en œuvres d'un thème si magistralement exposé.

Il est matériellement impossible, vu l'espace mesuré dont nous disposons, d'apprécier ici, même brièvement, l'œuvre de tous les écrivains qui se rattachent à la conception symboliste. Nous nous bornerons donc à citer des noms, laissant à l'avenir le soin de marquer leur valeur respective. Et nous prions ceux qui pourraient être oubliés en cette nomenclature de ne pas s'en formaliser, ni attribuer ce silence à quelque mauvais vouloir, loin de notre pensée.

Une place à part doit être faite à deux écrivains enlevés a la jeune littérature, par une mort prématurée : Jules Laforgue, un humoriste délicat et poète psychologue très personnel, et Ephraïm Mikhaël qui n'eut pas le temps de donner une note très originale, mais fit preuve pourtant de quelque talent, dans les fragments qu'il nous laisse.

Les jeunes poètes, dont les noms suivent, sanctionnent par leurs œuvres, les unes déjà parues, les autres très prochaines, l'évolution du Symbolisme : MM. Jean Moréas, Charles Morice, Gustave Kahn, Laurent Thailhade, Charles Vignier, Francis Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Stuart Merrill, Achille Delaroche, Maurice du Plessys, Adolphe Retté, Albert Saint-Paul, Ernest Raynaud, Louis Dumur, Edouard Dubus, Pierre Quillard, Edouard Dujardin, Ferdinand Hérold, Mathias Morhardt, Gabriel Mourey, Jules Bois, Dauphin Meunier, Albert Mockel, Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren, etc., etc...

Quelques écrivains exclusivement prosateurs s'y rattachent également : M. Maurice Barrès, dont les livres, *Sous l'œil des Barbares*, *Un homme libre*, charment par la grâce platonicienne qui enguirlande une très subtile psychologie ; Francis Poictevin, un styliste aux nuances complexes et fines ; Paul Adam, un romancier puissant ; Bernard Lazare, etc.

De jeunes artistes du plus haut talent tentent dans leurs arts respectifs une rénovation analogue à celle des Symbolistes en littérature : les musiciens Gaston Dubreuilh et Henri Quittard ; le peintre Paul Gauguin qui unit à la coloration savante des *Impressionnistes* une puissante simplification de lignes et un symbolisme très suggestif. On pourra se faire une idee de ce talent original par la belle composition qui orne ce numéro.

Parmi les critiques adressées aux écrivains de la jeune école, quelques-unes, celles de M. Brunetière, entre autres, leur reprochent de manquer de talent et de n'avoir encore produit aucun chef d'œuvre. Nous n'aurons garde de prêter au ridicule de prouver par

aison démonstrative la valeur des écrivains précités : leurs œuvres se défendent assez d'elle-même aux yeux des juges non prévenus. Mais en admettant même qu'ils aient moins de talent que leurs devanciers, ou, si l'on veut, qu'ils n'en aient aucun, cela ne préjugerait en rien de la légitimité et de la nécessité de leur rénovation artistique. Un mouvement littéraire ne peut être jugé d'après la valeur des individualités qui le composent, mais dans ses principes, l'ensemble de ses résultats et son influence. Or, on ne saurait refuser au mouvement actuel d'être d'un haut intérêt, et, s'il ne réalise lui-même tous ses vouloirs, de préparer au moins les voies à leur accomplissement. Et, de fait, presque tout ce qui a été créé, en art, de grand et de durable, le fut par la mise en œuvre, dévolue à des génies supérieurs, d'idées d'abord élaborées en groupe et par des harmonies de volontés. L'objection est, d'ailleurs, tellement banale qu'elle pourrait s'appliquer à toutes les écoles littéraires. Que reste-t-il du Romantisme, qui compta dans ses rangs tant d'écrivains de valeur si diverse ? Sauf Lamartine, et Vigny, qui furent plutôt des précurseurs, peut-être, au plus, trois poètes : Victor Hugo, Musset, Gautier. L'avenir reconnait toujours les siens, et, seul, sanctionne les œuvres vraiment fortes.

Or, que veulent les écrivains actuels ? — Edifier enfin l'art sur ses bases logiques et nécessaires ; en bannir tout le parasitisme et le faux-semblant qui, sous les plus fallacieux dehors, s'y étaient subrepticement glissés. Et, pour ce, remonter aux sources, à toutes les sources : de l'étymologie, de la langue, du rythme, de la vraie conception poétique.

Il faut toujours, a dit profondement Spinoza, envisager chaque chose « *sous un caractère d'éternité*. » La science moderne a prouvé que le monde extérieur n'était qu'une manifestation de *l'énergie*, le lieu des symboles sensoriels, l'opacité de nos représentations. Ces apparences qui obéissent aux mystérieuses lois du changement, nous ne sommes pas maitres de les modifier à notre gré : elles s'imposent à nous comme *l'illusion la plus forte*, mais seulement comme telle. Derrière chaque forme transitoire, le poète doit donc percevoir la force, l'énergie, l'âme qui crée perpétuellement des phantasmes et demeure une et identique en son principe. « La Poésie, dit très bien Emerson, est le perpétuel effort vers l'expression des choses, effort qui, dépassant le corps brut, pénètre sa vie, sa raison d'être, et voit, derrière l'effet éphémère et fugace, la nécessité immanente de sa cause... La Poésie se révèle en ce trait essentiel, qu'en chaque minute de son harmonie s'exhibe une activité mentale témoignée par *un emploi nouveau de l'idée et de l'image*, par une volonté surnaturelle de *la perception des analogies* : autant de mots, autant de poèmes... Peu nombreuses sont les idées, innombrables les formes, en le vestiaire spacieux aux manteaux bigarrés dont se vêt *l'Unité* toujours pareille » (1).

C'est donc à titre de pur symbole, et comme vêtement de l'Idée, que le Poète doit considérer le monde extérieur. On voit, par là, l'inanité de cette critique qui nous fut si souvent adressée que, de par notre conception artistique, « le monde moderne nous est interdit. » *Modernisme* et *Archaïsme*, en art, sont un non sens, et ne sauraient faire question. On ne peut demander compte au Poète pourquoi il a élu de préférence telle époque, tel décor plutôt que tel autre. Il choisit celui qui localise le mieux, qui vêt du merveilleux adéquat les évolutions de tel état d'âme.

Une erreur singulière de l'esthétique dite classique fut, en effet, de considérer, tacitement ou non, la poésie comme l'expression brève et facilement mnémonique de faits objectifs. Si, en vérité, on ne peut lui refuser le pouvoir, en ses modes inférieurs, d'être le résumé fulgurant ou le héraut d'expériences acquises, comme elle le fut en Grèce, par exemple chez les *Gnomiques*, on doit reconnaitre qu'en sa plus haute acception, elle est une vision spéciale des choses, un état d'âme original.

Et cette vision quasi divinatoire, dont les synthèses pourront se résoudre, dans le futur, en la diversité des réalisations objectives, ce lien mystique des phénomènes, quel est-il ? — *Le Rythme*. C'est par le rythme que l'art prend conscience de l'unité des apparences, c'est lui qui extériorise en symboles éternels l'enchaînement des lois universelles, absconses sous la complexité des phénomènes. Et quand le rythme s'accroit de sonorités, comme dans le langage, il devient la musique, musique spéciale, certes, de sons articulés.

Citons ici, après M. Brunetière, car il nous sert, ce fragment de Carlyle. « La poésie, dit-il, est métrique, a une *musique*, est un *chant*... Musical ! que de choses tiennent en cela ! une pensée musicale est une pensée parlée par un esprit qui a pénétré dans le plus intime de la chose, qui en a découvert le mystère le plus intérieur... La signification de chant *va profond*. Une sorte d'inarticulée et insondable parole qui nous amène au bord de l'infini, et nous y laisse par moments plonger le regard... *Voyez profondément, et vous verrez musicalement.* »

Nous nous bornerons à remarquer, en passant, pour ceux qui nous reprochent de n'être pas « *modernes*, » que la poésie ainsi comprise rentre, au contraire, dans le grand courant de l'évolution psychique moderne, voire contemporaine, où le sens musical a acquis de si prodigieux developpements.

Une conception musicale de la poésie impliquait, à la fois, des modifications dans la métrique et dans la langue. Il fallait, pour circonscrire le rêve, non plus le vers classique, aux arrêtes fixes et conçu sur un type invariable, qui n'existe qu'escorté d'un second et pourrait s'isoler en distiques dans des assemblages qui n'ont de *strophes* que le nom : mais un vers, une strophe, dont l'unité fut plutôt *psychique* que syllabique, et variable, en nombre et en durée, selon les nécessités musicales. Et, pour ce, la mise en œuvre de tous les moyens de la linguistique et de la sonorité : le timbre le ton, le poids, le mouvement, la couleur, la rime, l'allitération, l'assonnance interne ou finale, etc. De là, la création du vers, appelé à tort *vers libre*, puisque tous ses éléments s'ordonnent selon les nécessités logiques, et ne comportent aucun arbitraire. Et rien ne ressemble moins à « une prose rythmée » ou « un mélange de prose et de vers », inférieur à la technique parnassienne, comme on l'a prétendu.

Il fallait, d'autre part, pour traduire les synthèses idéales de la poésie, une langue moins analytique et, forcément, moins claire que celle de la prose : « Ce double état de la parole étant, selon l'expression de M. Stéphane Mallarmé, brut ou immédiat ici, là essentiel ; » ou encore, comme dit Ronsard, « deux sœurs ennemies. » Il est non moins évident que plus la phrase obéira à la conception musicale, moins elle sera accessible logiquement. Et ce, sans qu'on nous puisse

(1) Traduction des *Entretiens politiques et littéraires*.

raisonnablement reprocher d'imiter Lycophron ou de refaire Maurice Seive, avec nous ne savons quelles « tournures allemandes » qui n'ont pu venir qu'à l'esprit de critiques trop peu familiers avec notre langue française d'avant les grammairiens. Si l'on veut bien, d'ailleurs, le remarquer, les deux poètes savants qu'on nous objecte n'ont fait qu'obéir, pour la forme de leurs compositions, aux nécessités mêmes des sujets qu'ils traitaient. Mais leur exemple ne saurait faire loi. Aussi, que quelques jeunes littérateurs, sous prétexte de « suggestion » ou « d'ésotérisme », et obéissant à des influences mal interprétées, aient parfois écrit un pathos illisible, nous n'y contredirons pas. Leur excuse était dans une ferveur de néophyte qui se leurre lui-même. Mais cette gourme une fois jetee, il y aurait péril, semble-t-il, à poursuivre ce jeu extravagant et un peu puéril.

Le labeur qui, désormais, s'impose aux jeunes écrivains est de se créer enfin ce style « archétype » que réclamait M. Moréas dès 1886, et qu'il réalise si pleinement aujourd'hui en son *Pèlerin passionné*. C'est de rompre delibérément avec le jargon contemporain, pour instaurer dans la syntaxe quelques-unes des formes savantes et délicates de ces merveilleux artistes du Moyen-Age et de la Renaissance, dont les moindres chansons sont de purs bijoux richement ouvrés. Quelque précieuses qu'aient été, en effet, aux débuts du mouvement symboliste, certaines influences contemporaines pour aider à dégager l'art de la vacuité naturaliste, et quelque admiration et reconnaissance que nous leur gardions, ces influences, en se prolongeant, ne pourraient que devenir néfastes. Ce qu'elles eurent d'excellent, d'ailleurs, transparaitra en l'œuvre symboliste, comme le fleuve garde le parfum des terroirs qu'il traversa.

Renouons donc, par dessus les âges dits classiques, la vraie tradition de la bonne langue française. Chez les Gothiques, en vérité, gisent, enfouis sous la poussière des siècles, des trésors idoines à vêtir de splendeurs les idées et les sentiments les plus complexes de l'âme moderne. « Là doncques, Poètes, dirons-nous encore, — paraphrasant Joachim Du Bellay, — marchez courageusement vers cette enchanteresse Brocéliande : et des vierges dépouilles d'elle ornez vos temples et autels. Ne craignez plus ces oies criardes, ces impuissants Aristarques, leurs faux oracles, ny leurs flesches rebouchées. Vous souvienne de votre ancienne Lutèce, seconde Athènes, et de votre Hercule Gallique tirant les peuples apres luy par leurs oreilles, avec une chaine attachée à sa langue. »

Aujourd'hui, tous les esprits éclairés de la presse et du public ont compris que vous étiez une force et reconnaissent la haute valeur de votre mouvement. Tous ne demandent qu'à applaudir à vos œuvres. Et s'il restait quelques attardés pour renouveler contre vous qui luttez et souffrez à la gloire de l'Art, des plaisanteries vaines et surannées, pour laisser tomber de « leur bouche de sphinx sans énigme, avec la sonorité d'un baillement emphatique, ces paroles : « Littérature de Décadence ! » vous passerez, haussant les épaules, et plaignant cette incurable ignorance ou cette mauvaise foi, incapable de s'intéresser à n'importe quoi de grand et de beau. Et forts du témoignage irréfragable de votre conscience, vous marcherez, calmes et résolus, vers les voies élargies de l'avenir.

ACHILLE DELAROCHE.

Conférences de Maurice Barrès

Notre ami Maurice Barrès vient de remporter deux éclatants succès comme conférencier : à l'Odéon, il a parlé sur *Ignace de Loyola* ; au théâtre d'Application, sur le *Jeune homme moderne*.

A propos de cette dernière conférence, un rédacteur Allemand qui se pique de parisianisme à la *Vie Parisienne*, avec la plus plate ignorance du sujet traité, a voulu expliquer à ses lecteurs que M. Barrès avait « déchiré » MM. Paul Bourget, de Vogüé et Lavisse. C'est n'avoir rien compris au thème de M. Barrès, qui a pris au contraire ces écrivains comme les représentants les plus autorisés de certaines manières récentes de comprendre la vie et s'est borné à joindre ses idées personnelles sur la question à l'exposition toute sympathique de leurs systèmes.

L. D.

Nos Soirées Littéraires

1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.

Assistaient à la soirée du 20 décembre : MM. Henri Chateau, Docteur Gérard, Ernest Raynaud, Maurice Baud, Trachsel, Léon Duvauchel, André Veidaux, Jean Surya, Gabriel de la Salle, Maurice du Plessys, Georges Docquois (décadence), Gaston Méry, Vernhes, A.-F. Cazals, Alphonse Demare, Museux, Pierre Vernay, Jules Laloue, Paul Gabillard, René Le Clerc, Jean Moréas, Pierre Lamarche, Abel Pelletier, Pierre Trimouillat, de Menorval fils, Yvanhoé Rambosson, Hyren Nilhoc, Louis Dumur, Camille Mauclair, Yann Nibor, Thierry, Charles Maurras, Nidrausen.

Pièces dites ou chantées : André Veidaux : *Assassin*. — René Le Clerc : *Comédie des Baisers*. — Pierre Trimouillat : *M'sieur Alphonse au Théâtre-Français*. — Abel Pelletier : *Prière*. — A.-F. Cazals : *Les Ephèbes*. Georges Docquois : *Décadence*. — Yvanhoé Rambosson : *Lâché !* — Léon Duvauchel : *Paysagiste*. — Pierre Lamarche : *L'Araignée* ; *Le Cigale et le Fourmi*. — Pierre Vernay : *Le Bonnet de Colette*. — Elleau : *L'Inoculé*. — Camille Mauclair : *L'Avertisseur*. — Pierre Trimouillat : *Les Pochards*. — Gabriel de la Salle : *La Guillotine*. — Yann Nibor : *La Dent du Père Thomas*. — Thierry. — *Le Boul'Miche* (Elleau). — Henri Chateau : Yann Nibor : *Les Matelots Chauffeurs*.

Présidence de Léon Deschamps.

Œuvres de Jean Moréas

Les Syrtes, (poésies), les **Cantilènes**, (poésies), le **Pélerin passionné**, (poésies). **Les premières armes du Symbolisme**, (prose — 1 fr.)
Chaque volume 3 fr. 50.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay.— Typ. et lith. Joseph ROYER.

BULLETIN FINANCIER

La bourse est absolument dans la même situation que les jours précédents, c'est-à-dire que l'on constate toujours la même absence d'affaires. Si ce n'était que les quelques réalisations qui se font dans la crainte que le prix des reports de fin d'année ne soit très élevé et quelques ventes pour se créer des disponibilités en vue de la souscription à notre nouvel emprunt, que l'on suppose devoir être émis le 12, l'on pourrait dire qu'il ne se fait aucune transaction.

Quoique les ventes signalées ci-dessus soient de peu d'importance, elles amènent cependant une baisse sensible sur nos rentes, ainsi que sur les diverses valeurs.

L'Italien est en baisse de 0.65 à 93.75 On annonce de nouvelles et importantes livraisons de titres pour la fin du mois Selon nous ce n'est pas fini, nous renouvelons le conseil de vendre.

- Le 3 0/0 clôture à 94,73. Amortissable 97.15, 4 1/2 p. 0/0 104.15. Italien 93 75. Portugais 58 fr. Hongrois 92 fr. Extérieure 75 fr. Turc 18,40. Russe, 1888, 96,70 Russe, 1889, 97 5/8. Egypte 48 ,75 Banque Ottomane 604.62. Rio 540,95. Alpines 203 12

Marché animé sur l'action de la compagnie nouvelle des Châlets de nécessité, entre 643 et 646 fr.

RUD'ŒIL.

LES LIVRES

Chez **Vanier** : *Le Pèlerin Passionné*, poésies, par Jean Moréas. (Voir dans ce numéro, articles de Anatole France et de Maurice Barrès.) — 3 fr. 50.

Le Poème de la Chair, poésies, par Abel Pelletier.

Chez **Savine** : *Caboche-de-Fer*, études, par Auguste Gaud (3 fr. 50). — Lire dans le prochain numéro, la critique de ce livre, par Jacques Renaud.

Chez **Perrin** : *Un Simple*, roman, par Edouard Estaunié (3 50). Début très remarquable que nous sommes heureux de signaler.

Chez **Lemerre** : *J.-J. Rousseau et les Femmes*, étude philosophique par Hippolyte Buffenoir. (une plaquette : 1 fr.) Cette étude est très intéressante, mais pourquoi diable l'auteur annonce-t-il, sur la couverture de l'ouvrage, une lettre de M. Berthelot ? Cette lettre est banale — vous l'aviez pensé ? — et le besoin de la reproduire sent le provincial de quinze lieues...

Chez **Lecomblez** : *Flumen*, poésies, par Pierre Dévoluy (1 fr.) :

Un réconfort sort de la foudre et nous tient droits.

Ce calembour est extrait de *Flumen*, livre très sérieux, croyez-le, mais dénonçant trop un expérimenté dans l'art poétique.

×

Les Vieux, drame en un acte, en prose, par Ernest Bosiers (ouvrage tiré à 150 ex. numérotés et hors commerce). Cette petite pièce procède du genre créé par Van Lerberghe et continué par Maurice Maeterlinck— à qui la pièce est dédiée. Beaucoup de talent, mais trop de réminiscences.

LES THÉATRES

Théâtre-Libre. *La fille Elisa*, pièce en 3 actes, par Jean Ajalbert (d'après le roman des frères de Goncourt. Tentative intéressante et qui a réussi complètement.) Succès pour Antoine qui a *plaidé* le second acte, mieux que beaucoup d'avocats ne l'auraient su faire. — *Conte de Noël*, mystère en deux tableaux, par A. Linert. Ce qui n'est un mystère pour personne, c'est que l'auteur, un bon petit jeune homme, qui aime sûrement bien fort sa maman, a fait un four complet. Par contre, notre camarade Janvier s'est taillé dans la soirée un triomphe magnifique. Retenez ce nom : Janvier — c'est celui de l'un des plus grands artistes du théâtre nouveau.

Vaudeville. *Madame Mongodin*, vaudeville, par Blum et Toché. Ça suffit, n'est-ce pas ? Aussi l'heureux Vaudeville tient-il un succès durable.

Déjazet. *Ferdinand le Noceur*, nouveau triomphe pour Gandillot.

Gymnase. *L'Obstacle* petit four (c'est le Jour de l'an) de première classe, par Madame Alphonse Daudet — qui n'aime pas *La Plume*, paraît-il.

Renaissance. *Les douze femmes de Japhet*, opérette de Victor Roger. Soyons indulgents !

LES REVUES

La Revue Indépendante verse de vraies larmes à propos de la condamnation prononcée par le Tribunal de la Seine contre *La Plume* (quinze jours de prison, 2 000 fr. d'amende, pour publication d'un sonnet jugé trop décolleté) : le rédacteur de la note en question n'approuve pas « la spéculation plus commerciale au fond que littéraire » de notre Concours de Sonnets : cette désapprobation est tout à la louange du naïf rédacteur, elle prouve qu'en matière de comptabilité ledit rédacteur est très peu ferré — quand il s'agit de l'argent des autres ; mais où le monsieur devient lyrique, c'est lorsque, pris d'un beau zèle, il se solidarise avec nous — oh ! imprudent jeune homme !... vous joindre à des *spéculateurs* de notre espèce ! Vous n'y pensez pas ? — et lorsqu'il affirme ne pas vouloir nous laisser SUPPRIMER sans discussion !... Ça c'est gentil ; mais nous prévenons et très amicalement, qu'il le croie bien, le pitoyable confrère que *La Plume* est si peu près de la mort, qu'elle double son nombre de pages; de plus, tout en remerciant de ses conseils et de sa pitié le bon camarade ci-dessus, nous lui rappelons quelques souvenirs : tous ceux qui ont annoncé notre mort ont disparu dans les six mois qui suivent la prédiction.... Dieu fasse qu'il y ait une exception à la règle ! — **Le Mercure de France** publie une page posthume inédite du grand Villiers. — **Art et Critique** exhale le chant du cygne : lire cette maîtresse page de Jean Jullien, notre très cher ami, à laquelle il sera répondu dans *La Plume*.

×

Errata : Au Concours de Sonnets, lire (Sonnet CXXIX) : au 2me vers : *foudre* au lieu de *poudre*. — Au 3me, *Des* au lieu de *Ces*. — Au 5me, *Ton* au lieu de *Son*. — (Sonnet CXXX) 4me vers, *Champs* au lieu de *Chambres*.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

Docteur L. Mme R... n'est plus à Paris. J'ignore absolument son adresse. ∿∿ **G. d'H.** *182, boul. St Germain.* Ai bien regretté de ne pas avoir été là pour vous recevoir : avez été si bon pour moi autrefois que m'en souviendrai toujours ∿∿ **L. L.** *Bayonne.* Félicitations ! Pour prochain. ∿∿ **H. D.** *Rouen.* Une autre s. v. p. ∿∿ **H. D. T.** *rue des Beaux-Arts.* Aurez épreuves. ∿∿ **G. L.** *Bd Clichy.* Ai mieux à faire qu'à être l'ennemi que supposez : relisez, vous comprendrez mieux. ∿∿ **G P.** Ne vous tourmentez pas : c'est notre affaire, vous n'êtes en rien compromis dans les poursuites dirigées contre la Revue ∿∿ **E. S.** *Lançon* (B.-du-Rh.). C'est fait. ∿∿ **G. W.** *Arras.* Très bien ! Merci. ∿∿ **J. V.** *St-Etienne.* Inscrit pour « Cornes » — Diable d'homme, avez de l'esprit comme vingt ! D... a été très flatté de vos vers critiques : son bulletin vous favorise .. chut !!! ∿∿ **Romain D.** *St-Péter-bourg* Ce numéro a été remplacé par table 1889. Vérifiez : nos se suivent. ∿∿ **G. B.** *Condom* Pardonnez-moi, mon cher confrère, suis si surmené ! Reçu, merci. ∿∿ **P. R.** *Nusseau.* Envoyez 1 fr. 50 s. v. p. reste est accepté. ∿∿ **H. B.** *Besançon.* Et bien, entendu, suivant votre lettre et la mienne. Amitiés. ∿∿ **J. M. G.** *Vienne.* Inscrit pour « Cornes » Nos expédiés. Non pour Annales. Nous redevez en tout, avec « Cornes », 12 fr. 10. Amitiés. ∿∿ **J. P. D.** *Cannes.* Inscrit pour « Cornes ». No expédié. N'ai pas vu lettre adressée à C... Voici son adresse : 39, rue des Lombards, ∿∿ **L. L.** *Bayonne.* Merci, merci, mon camarade. Ai vu le charmant D... (qui m'a fait lever de très bonne heure !) Irai vous serrer la main d'ici 3 mois, Article est parfait ; vais le compléter avec deux lignes que ne pouviez mettre sans savoir ce que je sais ∿∿ **J. R.** *Loublande.* Retournez moi copie des conditions spéciales, qu'avez oubliées. Amitiés. (Entendu pour « Cornes ». ∿∿ **M. B.** *Bd St-Germain.* Ai fait pour le mieux. ∿∿ **M. M.** *Volvic.* Parfait. Ferons table en question. Amitiés. ∿∿ **J. R.** *Arc de Triomphe.* Compris. Mille amitiés. ∿∿ **F. J. M.** *Limoges.* Irai vous serrer la main au printemps. Amitiés. ∿∿ **S. M.** *New-York.* Reçu. Amitiés.

A tous les amis qui ont écrit à l'occasion du Jour de l'An : ***Merci, mes très chers, excusez votre affectionné et recevez ses meilleurs vœux en retour des vôtres.***

La Plume *est en vente à Paris, chez : Brasseur ; galerie de l'Odéon ; H. Chacornac, 11, quai St-Michel, Albert Savine; 12, rue des Pyramides ; Paul Sévin, 8, boul. des Italiens ; Mme Duval, 51, rue Claude Bernard ; kiosque 117, boul. St-Michel (Mme Martin) ; kiosque 113 n° 7 boul. Saint-Michel (Mme Clément) ; kiosque 116, place du Théâtre Français (Mme Boursin) ; kiosque 246, boul. des Capucines, en face Grand Hôtel (Mme Denas) ; librairie Demay, 21, rue de Châteaudun ; kiosque 297 : place Saint-Germain-des-Prés (Mme Brevet). Bailly, librairie de l'« Art indépendant », 11, chaussée d'Antin ; Léon Vanier, 19, quai Saint-Michel ; Librairie du Merveilleux, 29, rue de Trévise ; Dentu, 36 bis, avenue de l'Opéra. A Bruxelles chez P. Lacomblez, libraire et correspondant spécial de la Revue à Genève et en province, chez tous les principaux libraires.*

En vente aux bureaux de LA PLUME

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de la Revue

I. *Dédicaces*, poésies, par Paul Verlaine, 50 ex à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr. .... épuisé
II. *A Winter night's dream* (*Le Songe d'une Nuit d'Hiver*), poème lunatique, par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr., et 200 à 3f. épuisé
III. *Albert*, roman, par Louis Dumur, 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 ex. à .... 3 fr.
IV. *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud, 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à .... 3 fr.

(Il paraît un volume par trimestre. — Cette édition n'est pas réimprimée)

Léon Deschamps. — *A la Gueule du Monstre*, poésies, in-18 Jésus, vélin teinté ; *Contes à Sylvie*, nouvelles ; *Le Village*, roman de mœurs paysannes. chaque volume .... 3 fr. 50
Léon Bloy. — *Le Désespéré*, 1 vol. ; *Un brelan d'Excommuniés* (2 fr.) ; *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, 1 vol. ; *Le Pal*, pamphlet (très rare) (les 4 nos 2 fr.) ; *Christophe Colomb devant les Taureaux*, 1 vol. Chaque vol .... 3 fr. 50
Maurice Maeterlinck. — *Serres Chaudes*, poésies ; *L'Intruse* ; *Les Aveugles* ; *La Princesse Maleine*, drame. Chaque vol .... 3 fr. 50
Paul Redonnel. — *La Mort du Vieillard*, poème (épuisé). *Liminaires*, poésies, (sous presse).
Henri Bossanne. — *Les Ephémérides* (3 fr. 50), *Fleurs Sauvages*, poésies .... 1 fr. 50
Henry Cormeau. — *Le temps d'amour* (3 fr. 50) ; *Les Lundis de la Campagnarde*, poésies .... 1 fr.

LA PLUME, année 1889, un fort beau volume broché, (très rare), 20 fr.
» année 1890, un vol. (très rare), 20 fr.
(Envoi franco contre mandat ou timbres)

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER.

TROISIÈME ANNÉE — N° 42

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier et ne sont acceptés que pour un an

15 Janvier 1891

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit

La Plume

REVUE DE LITTÉRATURE, DE CRITIQUE & D'ART INDÉPENDANTS

BI-MENSUELLE

Directeur et Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL
Secrétaire de la Direction : Léon DEQUILLEBECQ

SOMMAIRE

Texte :

Illustrations :

Portrait et signature autographe d'Anatole FRANCE.

(Dessin de Louis DUPUIS).

ADMINISTRATION & RÉDACTION

36, Boulevard Arago, 36

PARIS

CONCESSIONNAIRES GÉNÉRAUX *pour la vente en gros*

BELGIQUE ET HOLLANDE : Paul Lacomblez, éditeur à Bruxelles, (abonnements et vente au n°)
SUISSE ET ALLEMAGNE : Agence des Journaux, à Genève.
AUTRES PAYS : Aux Bureaux de la Revue.
PARIS : Léon Vanier, 19, quai St-Michel.

DÉPOTS POUR LA VENTE AU DÉTAIL A PARIS :

Léon Vanier. — **Brasseur**, *galerie de l'Odéon.* — **Paul Sévin**, *8, Boul. des Italiens.* — **Albert Savine**, *12, rue des Pyramides.* — **Demay**, *21, rue de Châteaudun.* — **Bailly**, *11, Chaussée-d'Antin.* — **Dentu**, *avenue de l'Opéra.* — **Me Clément**, *kiosque 113, en face n° 7, boul. St-Michel.* — **Mme Martin**, *kiosque 117, en face Cluny.* — **Mme Donas**, *kiosque 216, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel.* — **Mme Brevet**, *kiosque 297, place St-Germain-des-Prés.*

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

NOTE

A partir de ce numéro, LA PLUME paraîtra avec SEIZE PAGES de texte au lieu de HUIT, et un supplément hors texte, illustré. L'abonnement annuel est porté au prix uniforme de DIX FRANCS pour Paris, la Province et les Pays d'Union Postale. Tous les abonnements partiront du Premier Janvier : à l'expiration des abonnements en cours, l'Administration de la Revue fera présenter une quittance représentant le montant exact de la somme nécessaire pour faire terminer l'abonnement avec le N° du 15 Décembre 1891.

IL NE SERA PLUS ACCEPTÉ QUE DES ABONNEMENTS D'UN AN.

La présente augmentation du prix d'abonnement n'est pas applicable aux abonnés ni aux lecteurs habituels de LA PLUME ; nos clients actuels ayant contribué par leur précieux concours, à faire de la Revue ce qu'elle devient aujourd'hui, notre devoir est de les en récompenser dans la mesure de nos forces. C'est dans ce but que l'Administration de LA PLUME a décidé de recevoir, à l'ANCIEN TARIF, c'est-à-dire 5 fr. par an, jusqu'au 20 janvier, toutes les demandes d'abonnement qui lui parviendront. Cette date est le dernier délai accordé aux acheteurs au numéro.

Plus que jamais, LA PLUME marchera dans la voie suivie jusqu'à ce jour ; elle est et veut rester un organe libre ouvert à tous les talents et plus spécialement aux Jeunes. Exempte de parti-pris d'École, la Revue laisse à chacun la facilité d'exprimer TOUTE sa pensée :

POUR L'ART ! voilà son unique devise.

LA DIRECTION

AVIS DIVERS

Tous les services gracieux ont été supprimés le 15 janvier. Néanmoins, l'Administration de la Revue considérera comme anciens abonnés ou acheteurs au numéro les personnes ayant à un titre quelconque reçu LA PLUME pendant plus de trois mois.

Les premiers nous avons fait de grands sacrifices ; à nos amis de prouver, à leur tour, qu'ils sont réellement dignes de ce titre et que leur [illegible] leurs nous est acquis pour la réalisation de l'œuvre entreprise par LA PLUME.

—o—

« **La Plume** » a la très grande joie et la bonne fortune de pouvoir annoncer à ses abonnés et à ses lecteurs qu'elle voit sa Rédaction s'augmenter de celle d'**Art et Critique.**

Désormais M. Jean Jullien, ex-Directeur-Rédacteur en chef d'**Art et Critique**, l'auteur de cette savante étude : **Le Théâtre vivant**, de ce chef-d'œuvre ; **Le Maître** et de cette puissante page de psychologie : l'**Echéance**, sera chargé de la critique dramatique à **La Plume**.

Enfin la partie artistique sera confiée à trois critiques spéciaux : MM. X*** (un maître qui chez nous veut garder l'anonyme pour nous faire un salon exceptionnel) Jules Antoine et Charles Saunier.

La partie critique de **La Plume** est donc fixée ainsi :

Critique littéraire : Anatole France, Maurice Barrès, Charles Morice, Abel Pelletier, Jacques Renaud, Georges Lecomte et Camille Mauclair.

Critique dramatique : Jean Jullien (théâtres littéraires) Marcel Bailliot (Théâtre-Libre) et Georges Roussel (Théâtres de genre).

Critique musicale : Une surprise pour nos lecteurs.

Critique artistique : X*** (salon du Champ-de-Mars) Jules Antoine (salon des Champs-Elysées et Expositions) Charles Saunier (Etudes spéciales).

Faut-il aussi rappeler que Léon Bloy et Léon Cladel restent nos fidèles collaborateurs ? que Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Jean Moréas, Stuart-Merrill, Jean Rameau, Jean Richepin, Maurice Bouchor, Ernest Raynaud, René Ghil et Gabriel Vicaire ne négligeront rien pour charmer les âmes impressionnables ? que Lucien Descaves, Georges Darien, Alexandre Boutique, Louis Dumur, Oscar Méténier, J.-H. Rosny, Maurice Maeterlinck et Achille Delaroche aiguisent leurs plumes et fixent leurs loupes ? Que tous les Jeunes, nos amis, enfin, sont avec nous ?...

Si oui, voilà qui est fait : maintenant à l'œuvre !

L. D.

NUMÉRO du « MIRLITON » (voir 4e page couverture).

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Chez **Fischbacher** : *Culs-de-lampe*, poésies, une plaquette, par Albert Boissière (1 fr. *franco*). V. à la *Critique littéraire*, l'article d'Abel Pelletier.

Bibliotheque artistique et littéraire : *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud, tirage à 162 ex. numérotés : 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 sur simili-hollande à 3 fr. Le volume est maintenant livré à tous les souscripteurs.

LES THÉATRES

Gaîté. *La Fée aux chèvres*, opéra-comique en trois actes et 14 tableaux de MM. Paul Ferrier et A. Van Loo, musique de Varney.

Nouveau Cirque : *A la cravache*, revue.

Comedie-Française. *Une conversion*, 1 acte par M. de Courcy.

LES REVUES

Art et critique disparait, mais **La Plume** a le bonheur de s'attacher l'exceptionnelle rédaction de cette malheureuse mais brave feuille qui « tombe le front haut en pleine victoire ». L'**Echo de la semaine**, les **Entretiens politiques et littéraires**, la **Wallonie**, la **Jeune Belgique**, le **Bulletin des Sommaires**, la **Revue Méridionale, des Hommes**, par Boyer d'Agen (Savine éd.), le **Mercure de France**, la **Revue Européenne**, la **Mouche** (Bravo ! Saulgrain), la **Revue de la Littérature moderne**, **Rouen-Artiste**, la **Revue d'Histoire Contemporaine**, la **Petite Revue**, l'**Eclaireur**, la **Normandie-Artiste**, le **Micro-Journal**, l'**Etoile**, la **Revue Blanche**, les **Coquelicots**, le **Biographe**, le **Gri-Gri**, le **Chat Noir** (Krysins qui ne compte pas, contre.... non, c'est ridicule ! Salis, voyons, ne tolérez plus ces bêtises là dans votre artistique journal...) la **Revue des Deux-Frances** Dieu ? on le voit dans le Notariat !!!! *cf.* Paul Auvard), le **Glaneur**, l'**Ermitage** (un mot s. v. p. : est-ce à notre Rédacteur en chef que s'adresse cette phrase : « salué par de *complaisants* amis » relevée dans la critique d'*Albert* ?) reparaissent sur la brèche. Un nouveau venu : **Le Gueux**, (35, rue d'Hauteville) et enfin des paresseux : les **Annales Gauloises**, l'**Echo de Gascogne**, les **Annales artistiques**, (Dieu, protège moi !) la **Revue Normande et Parisienne**, les **Ecrits pour l'Art**, la **Revue Exotique**, le **Nord Littéraire**, se font désirer. D'autres encore ne nous arrivent plus : les **Abeilles Normandes** (nous ont envoyé le N° du 15 nov. sur toute l'année 1890 — ce qu'à Bayeux on appelle faire l'Echange !!!!) l'**Union des Jeunes**, la **Revue de l'Art**, le **Trouvère**, le **Paris-Jeune**, le **Carillon** (mort, ressuscité, remort et reressuscité pour manger Trézenik), **Nos Tablettes**, **Le Sylphe**, **Lucifer**, la **Cigale**, le **Grillon**, la **France Littéraire**, la **Revue Parisienne**, les **Sa ons**, l'**Institut Populaire**, les **Débuts**, le **XXe Siècle Littéraire**, la **Nuova Filosofia** (elle est philosophique, celle-là : nous a envoyé un N° en une année pour avoir l'échange demandé par elle !) l'**Avenir dramatique**, le **Réveil littéraire**, le **Journal des Beaux-Arts**, la **Gazette dito**, la **Vita Nuova**.

X

Tous les dimanches à partir du 11 janvier, les rédacteurs et les amis d'*Art et Critique* pourront se retrouver au café Gutemberg, 25, boul. Poissonnière, de 4 à 7 heures.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 42 — 15 JANVIER 1891

L'Idole des Mouches

Théophile Gautier !... Une huitre dans une perle.

Œuvres inédites de CAÏN MARCHENOIR.

Belzébub, *Idole des mouches !* Pourquoi suis-je obsédé de ce Dieu, au moment même où j'ai résolu d'écrire une *dernière* fois sur M. Edmond de Goncourt adoré de tant de potaches littéraires ?

On en pensera tout ce qu'on voudra, mais j'ai cette coutume, avant d'aborder n'importe quel sujet pouvant être exploité par l'entendement, d'écouter attentivement ce qui sonne dans mon imagination, — persuadé que chaque heure de la vie intellectuelle évolue dans une vibration spéciale dont il n'est pas possible de s'évader sans insanité.

Les idées s'invoquent et se confédèrent mystérieusement selon la loi des similitudes. Si l'austérité proverbiale de notre littérature pouvait s'accommoder d'une métaphore, je nommerais cela le raccrochage prostitutionnel des entéléchies vagabondes.

Si, par exemple, il est impossible d'excogiter la tristesse sans qu'aussitôt vienne s'offrir la concomitante notion de la mort, à combien plus forte raison le souvenir de M. de Goncourt et de sa *Faustin* n'induirait-il pas aux recollections diaboliques ?

Je viens de relire pour la troisième fois depuis dix ans, ce roman célèbre, et je pense qu'en voilà décidément pour l'éternité. Je n'étais pas au tiers du volume que, déjà, la plus sale engeance m'avait investi. Il me semblait entendre grincer sourdement tout autour de moi d'opaques fantômes et des polymorphes ténébreux. D'horribles gueules se baisaient inhumainement dans les coins, et le phosphore littéraire de cet alambic traînait sa lueur sur ce cauchemar...

C'est alors que je me suis souvenu de cette Idole des mouches, Dieu *stérile* d'Accaron, qu'on ne pouvait pas consulter sans en mourir, disent les Écritures, et qui commande souverainement aux démons des possédés.

M. Edmond de Goncourt est, parmi les écrivains modernes, celui, peut-être, qui a eu le plus la puissance d'attirer à lui les cantharides et les bourdons de la phrase dont la mort, suivant Salomon, est capable de faire puer les parfums. Les parfums, hélas ! les onguents mêmes que ce romancier olfactif a si laborieusement combinés pour en saturer le plus insalubre autel où les maringouins idolâtres aient jamais pu s'asphyxier !

* * *

La vibration célébrale qui correspond à *La Faustin* me paraît être le Diabolisme absolu. Et cette opinion n'est certes pas pour diminuer une pareille œuvre.

Le Diable est, après Dieu, la plus grande force cachée. C'est le geôlier de l'Irrévocable.

À Claudius Popelin,
peintre, émailleur et poète

Claudius, tout nous trompe et tout n'est qu'apparence,
Mais il est parmi nous des sages, des devins
Habiles à tirer ces fantômes divins
Qui charment les longs soirs où l'âme est en souffrance.

Le secret éternel trahit notre espérance ;
Poète au doux parler et peintre aux belles mains,
Tu fus bon entre tous d'aviver nos chemins
Et des fleurs de l'émail et de chansons de France.

Tu le sais bien, qu'il n'est qu'un [illegible] trésor,
Cher disciple d'Hermès à la baguette d'or :
Ceux-là seuls ont vécu qui [illegible] les choses.

Heureux qui, comme toi, répand à tous les yeux
Les formes de son rêve heureusement écloses
Et riches à jamais d'un don mystérieux !

Anatole France

C'est lui qui répond de l'âme humaine quand on la transfère dans le désespoir. C'est lui qui se charge d'essuyer les yeux en pleurs avec des racloirs de tessons brûlants, de réconforter les faméliques en les saturant de chaux vive, de réchauffer les loqueteux entre les parois des glaciers, d'empiler finalement les carcasses des soleils éteints sur le lit des agonisants pour stimuler leur courage et la dépouille de tous les morts est lessivée par ses lavandières.

Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas,

disait un poète. J'imagine que ce vers, l'un des plus étrangement profonds qu'on ait écrits, pourrait servir de rigoureuse épigraphe à ce chef-d'œuvre de la damnation littéraire.

Ce serait une enquête sans intérêt de s'informer du précieux cœur de M. Edmond de Goncourt. Cet organe en friche n'est probablement ni chaud ni froid et j'ignore si la tiédeur même est à supposer. Il faut d'abord écarter l'hypothèse de toute palpitation généreuse ou seulement instinctive et se souvenir qu'on est en présence d'un personnage exceptionnel intégralement confisqué par son cerveau. On ne trouverait pas en littérature d'autre exemple d'une aussi totale résorption des facultés de sentir par la faculté de vouloir.

Au fond, c'est tout simplement l'état d'une horrible mort. Car ce que veut et propose M. de Goncourt, c'est l'*Idolâtrie littéraire*, l'idolâtrie des formes et des vocables, telle que Gautier l'avait annoncée à Flaubert qui s'en alla méditer aux lieux solitaires pendant que M. de Goncourt, en hauts talons cramoisis, paissait les fidèles dans le nouveau temple dont il allait être le grand pontife.

A sa parole, on évacua l'âme humaine comme on ne l'avait jamais évacuée et les candélabres d'une esthétique de néant s'allumèrent autour du Lama puissant qui supplantait les anciens Dieux.

L'Idole même s'incarnait en lui, la ténébreuse Idole des mouches qui domine sur les Chérubins des abîmes et dont la face est obnubilée par le nuage bourdonnant des adorateurs du Vide.

* * *

Ainsi m'apparaît, sous le voile transparent d'un anthropomorphisme cocasse, le diabolisme essentiel que je dénonçais tout à l'heure.

La Faustin, je pense, doit être considérée comme la plus haute expression *liturgique* de ce fétichisme. Je défie qu'on nomme un livre contemporain plus épouvantable.

Tous les démons peuvent s'atteler aux brancards des lettres, ils ne pourront jamais camionner une œuvre de profanation plus œcuménique, de corruption plus précise et plus circonspecte, de vacuité plus éloquente, plus autoritaire, et de plus altissime dédain pour la folle Croix du Seigneur Jésus. Mais tout cela n'est rien en comparaison du délire glacial de l'idolatrie esthétique.

L'auteur, — le plus auteur qui soit de tous les auteurs, — se manifeste à chaque page, ainsi qu'un peseur fabuleux qui tient la balance. D'un côté, toute la joie et toute la douleur de l'homme et cela ne pèse absolument pas, aussitôt qu'une *phrase écrite* est déposée dans l'autre plateau. L'appareil chavire avec force, lançant vers le ciel tous les lys coupés dont le genre humain s'enorgueillissait depuis les siècles — en même temps que le ramage syllabique est soutiré vers la terre par les désirs pieux d'une soupirante aristocratie de troubadours.

Le Messie ne s'appellera plus le Verbe, il se nomme désormais la Phrase. C'est la caricature de l'Infini, c'est l'infécondité même déclarant son antagonisme à la Parole Initiale qui fit éclater les douves de l'ancien chaos.

C'est la sénile et dindonnière suffisance d'un empirique superbe jetant à la Vie profonde l'invective de son démenti et promulguant la force divine d'un balbutiement capable d'aggraver l'immobilité des morts !

Il semble vraiment que les adorateurs de M. de Goncourt « connaissent » assez peu leur maître. Ils parlent volontiers de son effrayante pénétration d'observateur, de la péremptoire sérénité de ses analyses et de la surfine qualité de ses intuitions, — sans s'apercevoir qu'ils sont aux pieds d'un simulacre pronominal tellement inhabité qu'en tamisant la poussière, on n'y trouverait pas même un parasite *vivant* d'un de ces rongeurs qui pullulaient dans la colossale figure du dieu Sérapis, quand Théodose la fit éventrer à coups de hâches consulaires, il y a juste quinze cent-deux ans.

Une chose qui est à ravir, c'est l'émulation victorieuse, le délire grandissant des écoliers du prophète, dont quelques-uns ont dépassé leur initiateur en accomplissant de plus grands miracles, et qui, néanmoins, lui continuent leurs prostrations caudataires.

Evidemment la prose corsetée, odoriférante et vertugadine du père de *Chérie* et de *La Faustin* doit paraître déjà quelque peu caduque aux Annibals du décadentisme qui escaladent, chaque matin, les Alpes de la plus inaccessible grammaire. Mais il leur plaît de toujours vénérer en lui le premier élu de l'introuvable Divinité dont ils sont, à

leur tour, les emphatiques et tâtonnants vaticinateurs.

Cela jusqu'à l'heure plus ou moins prochaine où les murs de Byzance venant à croûler enfin, de célestes et resplendissants Janissaires, dont la main ne sera pas du tout respectueuse, iront abîmer prêtres et fidèles dans les gouffres les plus inviolables de la Propontide....

* * *

J'ai dit que *La Faustin* était un épouvantable livre. J'ose espérer qu'on ne me soupçonnera pas d'un bégueulisme exalté. Je n'ai pas encore, il est vrai, la réputation d'un pornographe, mais on assure que je suis un scatologue des plus estimés, très idoine, par conséquent, à la manipulation des sales matières et ne boudant pas à l'asticot. On ne pensera donc point, je me plais à le supposer, que certains pastels de lupanar ou d'alcôve aient eu le pouvoir de me beaucoup ravager.

Néanmoins, comme je n'ai qu'un très faible espoir d'être vaguement compris, je prie très affablement le gracieux lecteur de se reporter à mon titre et de ne point exiger de moi des indignations étrangères à l'objet de cet entretien.

Je suis parfaitement assuré qu'un grand artiste peut tout exprimer des réalités d'ici-bas, à la condition de ne pas leur livrer son âme, en les épousant.

Le paradis des spéculations supérieures est, d'ailleurs, impossible à concevoir sans un préalable discernement des fumiers humains dont les hypocrites ou les moralistes idiots réprouvent la divulgation.

Ne sait-on pas qu'il est des gens que Shakespeare scandalise et qui brûleraient le *Jugement dernier* de Michel Ange, sous prétexte de nudité, comme, si ce n'était pas terriblement moral d'être nu quand on est damné et qu'on dégringole dans les enfers !

Mais laissons cela. M. de Goncourt n'est ni Shakespeare ni Michel-Ange et l'audace de ses peintures est fort dépassée, depuis dix ans, par la porcherie dégrafée d'un assez grand nombre d'étudiants de nos dégoûtantes mœurs, — lesquels n'ont pas même, littérairement, l'excuse du pied de cochon que la truffe absout de son infériorité.

Je n'avais en vue que l'Idolatrie littéraire dont ce vieillard est le somnambule pontife et j'estime que ce nouveau culte est la plus évidente manifestation *diabolique*.

Il est impossible d'écrire ou de prononcer plusieurs fois ce dernier mot sans se rappeler le livre célèbre d'un des plus glorieux écrivains du siècle.

Barbey d'Aurevilly ne craignit pas de l'inscrire sur un pennon rouge, ce mot redoutable, au seuil même d'un édicule du plus grand art, bâti de ses catholiques mains pour que le véritable Seigneur y fût adoré.

Ah ! on a dit de cette œuvre tout ce qu'on a voulu. Les sottises de l'anathème et les âneries de la critique s'y sont épuisées. Les sacristains et les anti-sacristains l'ont également incriminé de sadisme et de sacrilège. Un anachorète sagace renommé pour sa prudence, a prétendu que l'auteur était un érotomane affronteur de Dieu qui avait dû se donner au diable.

Personne n'a su voir ou n'a voulu voir l'incroyable simplicité de ce vieil enfant qui recommençait les sublimes tailleurs d'images d'autrefois, en faisant brâmer les Sept Péchés Capitaux sous les bottines d'or de l'Immaculée Conception.

Si la justice intellectuelle devenait possible, on apercevrait probablement quelques précipices entre ce chrétien sans détours qui racontait, comme au Moyen-Age, l'abomination du monde en se souvenant de la Rédemption, — et le pédagogue de l'Oméga littéraire qui distribue, chaque dimanche, à ses disciples éperdus, l'eucharistie savoureuse de sa personnalité.

* * *

Il est vraisemblable que *La Faustin* surnagera seule, de tous les livres signés de Goncourt, après la mort de leur fatidique auteur.

C'est à travers ce sombre vitrail que l'apercevra la postérité, si toutefois la postérité peu lointaine que nous présagent les temps actuels, peut apercevoir quelque chose.

Alors, on lui décernera l'effrayant honneur d'avoir ensemencé le genre humain d'une prévarication nouvelle qu'on a bien pu connaître longtemps avant lui, mais qui n'avait pas authentiquement le droit d'exister.

Ce n'est pas d'hier qu'on abuse de la parole ou de l'écriture pour l'extermination de la pensée. On avait vu même, déjà, de lamentables intelligences prostituées à l'adoration des vocables. Mais cela se passait dans les solitudes et dans les ténèbres, parce que l'Ame humaine, quoique en agonie, exigeait encore qu'on la respectât.

Maintenant, c'est une Ecole et même une Académie. L'*Académie des Goncourt !* Satan tient enfin ce qu'il a mendié dix-neuf siècles : une sortable contrefaçon du Verbe incarné que pût adorer en conscience et propager de gaîté de cœur, l'adolescente oligarchie de nos mandarins !...

Ce serait drôle, pourtant, n'est-il pas vrai ? qu'une après-midi de dominicale séance, le VRAI Belzébub fit son entrée dans le palais de ces moucherons et d'une voix qui supposerait la magistrature de tous les abîmes, leur notifiât, approximativement, la *phrase* tragique et suprême de Victor Hugo, vociférée depuis cinquante ans par les cabotins du monde entier : MESSIEURS, VOUS ÊTES TOUS DES POSSÉDÉS !

LÉON BLOY

NUITS BLANCHES

—

O nuits, qu'êtes-vous devenues,
Nuits d'amour et de voluptés ?
Doigts chatouillant les hanches nues
Pour des ivresses tard venues,
Draps d'un geste au loin rejetés,

Baisers humides de salives
Et de sang jailli sous les dents,
Langues qui cherchent, convulsives,
Entre les lèvres, les gencives,
Baisers mignards, baisers ardents,

Baisers boudeurs qui font la moue,
Baisers rieurs en un méplat
Mettant leur fossette à la joue,
Baiser qui mord, baiser qui joue,
Baiser de paix ou de combat ?

Oh ! les tresses déchevelées,
La tempe, la nuque, le cou :
Baisers s'abattant par volées
Sur les chairs à peine frôlées,
Comme un essaim léger et fou !

Heures de charnelle folie !
Ventre pur, d'ombre enveloppé,
Col qui se renverse et qui plie,
Seins dont on a la paume emplie,
Mollet vibrant et pied crispé,

Bras enlaçants à la peau fraiche,
Flancs ronds où couve une chaleur,
Long râle dans la gorge sèche,
Vague odeur de rose et de pêche
Qu'exhale la poitrine en fleur,

Pantellement, intime étreinte,
Lourd sommeil après le plaisir
Gaufrant la peau de son empreinte,
Haltes soudaines dans la crainte
D'épuiser trop tôt le désir,

Aveux fous que l'on balbutie
Cœur contre cœur, éternité
En une minute saisie,
Sourire las qui remercie,
Œil perdu de félicité !...

Nuits que la fatigue prolonge,
O nuits que respectait le jour,
Hélas ! dans l'ennui qui me ronge,
Pour moi vous n'êtes plus qu'un songe,
O folles nuits, ô nuits d'amour.

De vous, ô belles nuits passées,
Il ne me reste qu'un portrait,
Un paquet de lettres froissées,
Des tresses d'or cent fois baisées
Et l'impérissable regret !

Marc LEGRAND.

L'Art devant la Loi

—

Le 19 novembre dernier, le tribunal correctionnel de la Seine fut saisi de deux affaires de Presse.

Dans l'une, dix-neuf journaux parisiens, représentant un tirage de *trois millions d'exemplaires par jour*, étaient poursuivis pour publication anticipée de documents si importants, que cette publication et les appréciations les accompagnant, pouvaient décider du sort de deux vies humaines. Inutile d'ajouter que le lucre, seul, avait décidé ces journaux à risquer la Correctionnelle.

Dans l'autre affaire, une revue *exclusivement artistique et littéraire*, était accusée d'avoir publié **un sonnet** portant atteinte à la morale publique : ladite revue tire à *onze cents exemplaires tous les quinze jours*, elle n'est point vendue sur la voie publique et sa clientèle se recrute toute parmi les artistes.

Les indiscrétions commises par les dix-neuf journaux précités vont sûrement faire tomber une tête sous l'échafaud. Mais qu'importe une tête qui tombe, si le tirage monte...

La publication du sonnet incriminé peut, tout au plus, et cela en acceptant de se placer au point de vue où s'est placé le Parquet de la Seine, faire dilater quelques rates — ou suggérer des pensées de haute philosophie (notre point de vue à nous).

Les uns, ceux qui n'ont en vue que l'Argent, ceux qui gagnent, réunis, environ **cinq millions de francs** par an, ceux qui sont lus par le gros public bestial et facilement impressionnable, ceux qui ont commis le délit en se servant du tire-l'œil d'un titre en caractères typographiques spéciaux (il s'agissait d'un cas d'hystérie, de cochonnerie bête et révoltante) ceux-là sont condamnés, eux les riches, à des amendes variant de *deux à cinq cents francs*.

L'autre, la sincère revue littéraire, qui coûte mille francs par an à son Directeur, celle qui a publié sans signature, sans réclame, sans titre à tapage et noyé dans 47 autres un sonnet condamnant l'acte sexuel qui n'a en vue que le plaisir de la chair, celle-là qui fait penser, qui parle d'artistes pauvres, les tire de l'hôpital et se déclare leur fidèle admiratrice et très humble servante, celle-là enfin, qui dédaigne la pornographie déguisée pour servir l'Art pur et indiscu-

tablement désintéressé, est punie de **Deux mille francs d'amende** et de **quinze jours de prison.**

Attrapez, les artistes !

*
* *

On l'a deviné : il s'agit de *La Plume*.

Bien des lecteurs ont dû être étonnés quand ils ont su que notre revue, l'enfant gâtée des Maîtres de l'Art contemporain, s'est rendue coupable d'outrage aux bonnes (?) mœurs. Et si je n'indiquais pas le titre du sonnet poursuivi, on pourrait croire à une mauvaise plaisanterie de ma part. Pourtant il n'y a rien de plus vrai. L'Art, en notre publication, est condamné à 15 jours de prison, le vilain, et deux mille francs d'amende, le tres riche !!! pour avoir mis sous les yeux de nos vénérés maitres : Emile Zola, Guy de Maupassant, Edmond de Goncourt, Léon Cladel, Armand Silvestre, le sonnet envoyé au concours de Poésie sous le nº 41 (1er nov. 1890).

La moralité de M. Jules Simon, abonné de *La Plume* et philosophe pornographique, comme chacun sait, a paru en danger, aux yeux du Parquet. Et ce dévergondé Léon Bloy, dont les écrits ici même révèlent la seule culture du divin Marquis, et cet abbé qui dirige un lycée dans le Nord de la France, et cet évêque qui nous honore de sa collaboration, sont-ils assez coupables, les malheureux, de contribuer par leur *copie*, à pervertir ce bon public de la Morale selon M. Quesnay de Beaurepaire !

Car, il n'y a pas à dire, nous l'outrageons cette morale : la décision de la neuvième chambre en fait foi. La loi est en danger ; demandez à nos collaborateurs et amis Gustave Rivet, Clovis Hugues, Maurice Barrès, etc., etc. députés et par conséquent législateurs ? Ah ! folâtre et cher Paul Bourget, matérialiste Louis Le Cardonnel, athée Joséphin Péladan, sceptique Charles Buet, tremblez ! notre revue, la vôtre, honorés confrères, celle de l'Art indépendant et pauvre, est convaincue d'outrages à la Morale !

*
* *

Mais assez de récriminations, il faudrait pourtant en finir une bonne fois avec ces foudres trop souvent dirigées sur nos œuvres.

Lorsque le Ministre de l'Instruction (et de la morale) publique autorise les Œuvres de Rabelais et de Musset pour l'éducation des fillettes de 8 à 12 ans ; quand, lorsque ces fillettes ont 14 ans, on leur donne des livres à gravures indiquant les diverses phases de la maternité — sans doute pour parfaire leur éducation — quelles conditions doit remplir un artiste, s'il veut développer devant M. Renan, devant les docteurs Jules Gérard, A. Cabanès et Monnereau, devant ses confrères Jules Claretie, Catulle Mendès, Huysmans, Jean Richepin, François Coppée, Paul Verlaine, Mallarmé, Jean Moréas, Théodore de Banville, Emile Bergerat, Anatole France, Jules Lemaître, etc., etc., ses idées philosophiques et littéraires ? De quels voiles faut-il entourer sa Pensée avant de la mettre sous les yeux de M. Alexandre Dumas fils ! Car, notre revue n'est envoyée qu'à de vrais artistes — exception faite pour M. Alphonse Daudet — et à d'éclairés amis des lettres. Ces derniers ont-ils senti leurs fronts rougir en lisant le sonnet de M. X*** ? Répondez, pauvre M. de Rotschild ?

Nous tenons à la disposition du Parquet notre livre des services : M. de Beaurepaire pourra se convaincre que nulle fillette ne dévore *La Plume* entre les deux tartines beurrées de son goûter. A moins que Mme Sarah Bernhardt... Mais ce n'est pas supposable !

*
* *

Les artistes, en général, n'aiment pas fréquenter dame Thémis ; elle a la main trop lourde — et puis elle incompète, comme dit maître Bergerat. Quand l'on se remémore les condamnations prononcées jadis contre des œuvres d'Art, on est obligé de constater une chose : Vingt ans plus tard, l'œuvre délictueuse est qualifiée de chef-d'œuvre !

La bizarrerie des choses appelait devant la Cour d'appel de Paris, le même jour que nous, une affaire dont *Madame Bovary* fournit les éléments. Il y a quelques années le roman de Gustave Flaubert se voyait accoler, par le Parquet, l'étiquette — oh ! peu infâmante à nos yeux ! — d'outrage aux bonnes mœurs. Aujourd'hui, ces mêmes magistrats de la Seine **protègent** le chef-d'œuvre ! ils défendent d'y toucher, eux qui l'ont condamné ! et, cette dernière semaine, un monument est érigé en honneur de Gustave Flaubert, ce profanateur de la Morale !

L'Art est le plus souvent inspiré par les mœurs, il les suit au jour le jour, il les fixe, et parfois il les devance. La Loi, elle, retarde toujours, parce qu'elle est une conséquence des mœurs et qu'elle dérive d'elles. MM. les magistrats devraient se rappeler cela lorsqu'ils retirent les droits civils d'un citoyen coupable d'avoir élevé des âmes avec des moyens réprimés par ces justes lois, ces bonnes lois, si dures aux artistes et si douces aux financiers véreux — voleurs des petites, moyennes et grosses bourses.

Et puis, en voilà une bonne blague : faire juger l'Art par la Morale ! La morale de qui ? la mole de quoi ? Quelles mœurs sont les bonnes ? Un renseignement, s'il vous plait ?... Tel père de famille conduit son fils dans certains lieux, afin que ledit fils ne prenne pas de bonne heure les habitudes que garda un grand duc pendant toute sa vie ; tel autre père, préfère un fils qui « se fréquente dans les petits coins » à un enfant qui satisfait naturellement aux desirs reçus de Dieu même. Lequel de ces deux pères a les meilleures mœurs ? Quelle morale est la bonne ?

*
* *

Nous avons fait opposition au jugement qui nous frappait. Notre cause était celle de tous les artistes, nous l'avons soutenue fermement. On a vu le résultat.

Si notre attente a été déçue, nous avons pour nous consoler la joie d'avoir fait notre devoir, tout notre devoir, et la satisfaction de compter

parmi ceux qui nous devancèrent sur les bancs du Palais de Justice de la Ville-Lumière ces grands criminels qui s'appellent : Jean Richepin. Camille Lemonnier, Lucien Descaves, Paul Bonnetain — c'est-à-dire la fine fleur de la littérature contemporaine.

LÉON DESCHAMPS

Sonnet pour le véritable Amphytrion

Quand j'ai dîné mon saoul dans ta riche maison,
Il me prend un regret des sauces disparues,
Et de tes nobles vins, — qui mouilleront les rues, —
Et des mets sans pareils engloutis à foison !

O potages exquis ! marée et venaison !
Pâté qui, pour une heure,-ô doux tampon ! - m'obstrues !
Légumes conseilleurs de choses incongrues !
Blancs sorbets ! fruits dorés par un autre horizon,

Amis, qui vous laissez — les agapes finies —
Presque sans résister conduire aux « gémonies »,
Chers passagers, à vous ce salut fugitif !

Pourquoi donc, ô Nature, inexorable aïeule,
Trois fois marâtre envers le tube digestif,
As tu localisé tout le goût... dans ma bouche ?

1890. *J. DANIAUX.*

Anatole FRANCE [1]

C'est par un volume de vers que les plus distingués de nos prosateurs se sont annonces dans les lettres. Le vers est comme un creuset où l'imagination s'épure, rejette ses scories. Puis, il n'est guère que cette langue, suffisamment imprécise, pour traduire les premières émotions de la sensibilité, encore vagues et, pour ainsi dire, lointaines. Je n'avance rien dont notre littérature ne fournisse la preuve. M. Alexandre Dumas, qui devait traiter la Poésie si cavalièrement dans la préface du *Bijou de la Reine*, n'avait pas toujours eu de ces dédains pour elle. Pauvre petite maîtresse abandonnée qui avait tort aux yeux de l'infidèle, comme toutes celles que l'on trahit ! M. Paul Bourget avait publié la *Vie Inquiète* et *Les Aveux* quand l'*Irréparable* vint l'asseoir, parmi les maîtres du roman, à la place qu'on sait — la première. Il n'est pas jusqu'à M. Jules Lemaître — le Jules Lemaître des *Débats* et de la *Revue Bleue* qu'on a pu comparer à un abbé de l'autre siècle, coquetant dans la littérature comme dans le salon d'Artémise, s'y divertissant de tout, de tous et de toutes, — il n'est pas, dis-je, jusqu'à M. Jules Lemaître dont on ne cite les *Petites Orientales*. J'arrive par lui à son confrère en critique, M. Anatole France. Assurément, aucun de ceux qui lisent dans *Le Temps*, chaque dimanche, ces fines études où tant de sens est concentré en quelques cent lignes, n'ignorent qu'il y a dans son passé, antérieurement à *Sylvestre Bonnard*, au *Livre de mon ami*, à *Thaïs*, deux recueils de vers dont le deuxième au moins est un chef-d'œuvre. Et je me figure que ceux qui l'ignorent en sont avertis par quelque chose dans la « manière » de M. Anatole France. Quoi au juste ? Peut-être le nombre, peut-être la limpide abondance de sa prose. La poésie est, pour l'écrivain, une saine gymnastique. Elle assouplit la pensée en l'obligeant à tenir dans la mesure de huit, dix ou douze syllabes ; elle donne au style le relief et la couleur ; elle exerce l'esprit à chercher la distinction dans l'idée, la rareté dans le terme. Si les vers de M. Anatole France ne sont pas connus en raison de leur mérite, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Voilà beau temps que la première édition en est épuisée. On se demande pour quelles raisons il s'en tient là. C'est que peu de poètes savent procurer des satisfactions aussi délicates : je voudrais l'indiquer comme je l'ai senti ; il semble qu'en parlant d'un auteur aimé, l'on prolonge l'espace de tête à tête des lectures, l'on se maintienne sous le charme. Et peu de jouissances sont comparables à celles que donne la critique, quand elle n'a qu'à exprimer une sympathie.

I.

Les *Poèmes dorés* sont l'œuvre d'un jeune chez qui la maturité de l'esprit a devancé l'âge. M. Anatole France a déjà beaucoup appris, retenu et réfléchi ; son livre contient et condense d'autres livres. L'émotion qui lui a dicté ses vers — toute poésie naît de là — est moins sentimentale que scientifique. Elle porte cette marque spéciale où se reconnaissent le travail et la lecture. N'oublions pas qu'il est fils d'un libraire. Sans sortir de chez lui, il a pu vivre dans la précoce familiarité des idées de son siècle. La plupart d'entr'elles ont laissé leurs traces sur son intelligence malléable Il entre dans la formation d'une conscience des éléments très multiples, et elle n'arrive à l'homogénéité que par des séries de sélections. Donc, je le répète, il est évident, de prime abord, à l'inspiration composite des *Poèmes dorés*, que M. Anatole France a beaucoup lu. Il a pris de bonne heure, comme M. Paul Bourget, le mal du livre — celui de tous les maux qui se gagne le plus vite, pour ne plus se perdre. Il y a gagné de devenir un érudit ou un bibliophile. Je n'ai pas l'avantage de le connaître, mais on me l'a représenté aimant à flâner sur les quais, à s'arrêter devant les étalages. Bibliophile, on l'est à tout âge. Ceci me remet en mémoire le cas d'un lycéen de treize ans, lequel n'aspire jamais aux vacances que pour revenir s'extasier devant la bibliothèque commençante où s'étalent les somptueuses rangées de ses « Jules Verne ». D'ailleurs, il ne se contente pas d'en admirer la reliure : il les lit, avec frénésie, avec enthousiasme. Son père l'y encourage. — « Je ne m'étonnerais pas, me confiait le brave homme que, petit à petit, ce culte pour les *Voyages Extraordinaires* amenât mon fils à aimer l'*Odyssée*, le plus ravissant livre d'aventures qui soit au monde. »

Revenons aux *Poèmes dorés*. Ce par quoi ils sont jeunes, c'est le souffle de fièvre qui les traverse. Ils sont l'image indécise et flottante d'une conscience non encore sûre d'elle-même non encore définitive, et qui se cherche dans la diversité des influences subies. Mais déjà l'on y voit transparaître une personnalité. Les grandes lignes s'accusent, chargées de détails d'emprunt que le temps fera disparaître. Je doute, par exemple, que M. Anatole France utilise à nouveau le moule où ont été fondus le sonnet de *Mauvais Ouvrier*, les strophes du *Refus* et le poème d'*Homaï*. Pourquoi ? Parce qu'ils portent leur date. Ils sont d'une époque où prévalaient exclusivement les formules du Parnasse. M. France n'y était et n'y voulait être que parnassien. Dans *Homaï* surtout, il se ressentait du voisinage de M. Leconte de Lisle. Les *Poèmes Barbares* avaient donné le ton à ces périodes grandiloquentes. Remarquez que je n'en méconnais ni n'en veux diminuer la valeur. J'estime qu'*Homaï* figurerait dignement à côté de certaines pièces de Gautier, si l'on m'accorde que le grand Théo fut plutôt le premier des

(1) Poésies : *Les Poèmes dorés*. — *Les Noces Corinthiennes* (Lemerre, éditeur, 1873 et 1876).

parnassiens que l'un des derniers romantiques. L'artiste y pousse la forme à une perfection telle, qu'une rime médiocre — *sein* accouplé à *divin* — m'a laissé penaud et, je ne sais vraiment pour quel motif, dépité. Ça n'a été qu'une impression instantanée mais assez étrange. Somme toute, la part une fois faite à la mode, il resterait des *Poèmes dorés*, en dernière analyse, force choses ingénieuses et originales, parfois profitables, et qui se ramèneraient à trois catégories distinctes.

La première comprendrait un certain nombre de pièces conçues dans un sens très moderne : *A la lumière*, les *Cerfs*, la *Mort du Singe*, les *Sapins*, les *Arbres*, — élégantes variations sur le double thème de la conservation des forces et de l'éternité de la matière. C'est un partisan de l'idée transformiste qui a écrit le beau poème des *Cerfs*. Nous sommes au lendemain de la publication en France des œuvres de Darwin. N'est-ce pas curieux que les théories du célèbre naturaliste anglais aient eu, chez nous, une pareille fortune ? Dans le détail, elles offrent un ensemble de déductions — le plus merveilleux qu'ait obtenu la méthode expérimentale. Dans l'ensemble, lorsqu'il s'agit d'en tirer une conclusion morale, elles ont je ne sais quoi qui révolte, comme un suprême déni de justice. Nous sommes un peuple qui mettons partout du sentiment, et là même où il n'a que faire. A ce point de vue, on établirait d'intéressantes comparaisons entre les systèmes de Buffon, de Cuvier, de Lamarck, d'une part ; celui de Darwin, de l'autre. Le système de Darwin s'approprie exactement au caractère égoïste et positif de la race anglo-saxonne. Il ne laisse de marge à aucune hypothèse généreuse. Pour moi, j'ai besoin de croire que la Nature, en créant, distribue également aux êtres le droit à la vie. Je ne comprends pas le faible sacrifié au fort, l'individu à l'espèce. Je me suis d'ailleurs habitué à considérer l'espèce comme une classification arbitraire, une convention de notre esprit qui, pour inventorier plus commodément les individus, groupe sous la même dénomination ceux que rapprochent des particularités communes. Il me paraît, en d'autres termes, que la Nature ne crée et ne connaît que l'individu. Prétendre qu'elle le sacrifie à l'espèce me fait l'effet d'un non-sens. Mais je n'ai pas à discuter les théories darwiniennes. Il me suffira de constater qu'elles reçoivent de singuliers tempéraments dans les vers de M. France. C'est toujours du petit drame des *Cerfs* que je parle. L'un des deux animaux tombe, frappé à mort par son adversaire. Le poète ne juge pas qu'il soit à plaindre :

> Douce aux destins nouveaux, son âme végétale
> Se disperse aisément dans la forêt natale ;
> L'universelle vie accueille ses esprits :
> Il redonne à la terre, aux vents aromatiques,
> Aux chênes, aux sapins, ses nourrissons antiques,
> Aux fontaines, aux fleurs, tout ce qu'il leur a pris.

Un anglais n'eût pas trouvé cela. Est-ce du transformisme ? Oui, évidemment, — et aussi du panthéisme consolant et doux, à la façon grecque. J'ai rapporté une impression identique d'un autre endroit du livre. Il s'agit de la pièce le *Désir*, pièce bizarre dont les deux parties ont été composées à six ans d'intervalle, ce qui atteste au moins, chez l'auteur, une volonté de réflexion persévérante et tenace. Avec le *Désir*, mieux encore avec *Théra*, avec *Marine* qui passerait pour du plus pur Théocrite, j'aborde un second ordre d'idées. On décerne couramment l'épithète d'« athénien » à M. Anatole France. Elle s'adapte à sa personne, à son talent, à la disposition habituelle de ses idées. On me conte qu'il raffole d'André Chénier. Mais son hellénisme a des raffinements que Chénier ignore et suppose une tout autre culture. Il y a un point de contact entr'eux : le sentiment grec. Tous deux ont aimé la vie de la même manière, comme on devait l'aimer jadis sous l'adorable ciel de l'Attique, parce qu'elle est la splendeur des apparences. Mais où Chénier se joue, M. France apporte ses préoccupations de philosophe. Le monde païen, par reconnaissance pour les Lois physiques, intelligentes et bonnes, les divinisait, faute de les comprendre. M. France s'est pris aussi de gratitude envers elles. Il leur a su gré de s'être affirmées glorieusement par la Lumière ; d'avoir fait de la Beauté leur premier agent, de l'Harmonie l'élément premier de toute joie et de toute grâce. Ceci plutôt sous-entendu qu'exprimé dans les *Poèmes dorés*. Il faut, pour en trouver le développement, attendre jusqu'aux *Noces Corinthiennes*. Et puis, souvenons-nous que l'œuvre poétique de M. France a pris naissance au Parnasse. Le poète avait rencontré là de jeunes fervents d'art, curieux des littératures et des civilisations disparues, lesquels se passaient, en guise de mot d'ordre, les fameux vers *A la Beauté*, de M. Leconte de Lisle :

> Elle seule survit, immuable, éternelle.
> La mort peut disperser les univers tremblants ;
> Mais la Beauté flamboie, et tout renaît en elle,
> Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs.

L'esprit du Nord avait triomphé avec le Romantisme ; l'esprit du Midi prenait sa revanche avec le Parnasse, qui marquait surtout une renaissance gréco-latine. Les néo-grecs d'alors, c'était M. Leconte de Lisle, déjà nommé, — celui qui écrivait *Glaucé*, *Hélène*, *la Source*, *les Erynnies* ; — c'étaient M. Sully Prudhomme, et M. Armand Sylvestre ; c'était, enfin, M. Anatole France.

J'ai dit qu'on découvrirait au moins trois états d'esprit dans les *Poèmes dorés*. Voici le troisième. M. France a fait ses études chez des prêtres. Il a eu la Foi, dans sa jeunesse. C'est une de ces circonstances qui influent sur toute la vie. M. Renan a raison, « la foi a ceci de particulier que, disparue, elle agit encore. » L'homme qui a possédé la Foi n'arrive que très exceptionnellement à l'indifférence religieuse. Est-ce qu'on remplace par une quiétude insolente, par le détachement souverain des grands problèmes qui se partagent les âmes, cette paix intérieure que donne la certitude et qui meurt avec elle ? D'un ancien croyant, on ne fera jamais un vrai sceptique. On en ferait plutôt un athée : la négation de Dieu n'est au fond que l'exaspération du Doute ; les natures extrêmes ont de ces violences qui confessent Dieu du seul fait qu'elles le bravent. La foi de M. Anatole France s'est moins perdue que désagrégée, que transformée et décomposée en des infinités d'incertitudes. Le mystère l'attire, l'inconnu le sollicite et le retient. Quand il demande aux étoiles : « Avez-vous, comme notre terre, des vivants dont la pensée cherche à communiquer avec la nôtre ? » il ne fait que prolonger, au-delà des limites terrestres, le sentiment de la fraternité et de la solidarité évangéliques. Rien ne lui demeure étranger de ce qui touche à nos destinées futures. Il excelle à dire tout ce qui est vague, tout ce qui a un fond d'énigme : les rêves sans correspondance extérieure, les adieux sans lendemain, les subtiles et mutuelles attirances des cœurs à travers l'espace : tout ce qui se prolonge et va s'achever dans les inquiétantes régions en deçà desquelles s'arrête la connaissance. Il a des récits amoureux : *Dernières tendresses*, *Le Vénusberg*, *Le Basilic*, d'où s'échappe un parfum d'exquise miséricorde. En somme, M. Anatole France, élevé par des maîtres catholiques, a cru à la lettre du dogme ; il en subit encore l'esprit : voilà son doute. Mais ce doute, observera-t-on, est celui d'à peu près tous nos contemporains ? Nous allons voir ce qui l'en distingue ; où, quand, comment il se résout en une philosophie singulière et nouvelle.

II

Il y a eu, dans l'existence de notre poète, une heure où il a dû accomplir en pensée — peut-être au réel, ce que j'ignore, — le pèlerinage de M. Renan à l'A-

cropole. Lamentable fin de choses! Il ne restait du Parthénon que des murs qui s'effritaient pierre à pierre. L'abandon régnait avec le silence dans le naos où l'Athénè d'or et d'ivoire avait reçu les hommages d'un peuple. Un jour, des Barbares étaient venus du septentrion, qui avaient mutilé les frises du temple et, s'en étant partagé les débris, avaient soustrait au soleil qui les contemplait envieusement ces chefs-d'œuvre de lumière. Alors, parmi ces ruines, il fut saisi du sentiment de la tristesse universelle. Il comprit qu'avec Athénè, la sagesse divine s'en était allée du monde. Le jour où l'Orient nous avait imposé ses croyances troublées, mystiques et douloureuses, l'ostentation et la pompe de ses cérémonies, c'en était fait dorénavant de la gaîté et de la grâce qui jadis souriaient aux hommes par les yeux bleus de la Déesse. On avait exilé la Raison de ses autels; on avait oublié volontairement qu'en elle résidaient la force, l'équilibre et la vérité durables; que toute beauté émanait d'elle et retournait à elle; qu'elle s'était manifestée superbement par les écrits des philosophes, les fictions des poètes, l'œuvre des sculpteurs, des peintres et des architectes. Par elle on aimait la vie, car l'aimer c'était honorer les dieux qui la donnent. On aimait la justice, parce qu'elle est le principe de l'harmonie dans l'Etat; la bonté parce qu'aucune joie n'existe en dehors du commerce des hommes; la Beauté, parce qu'elle révèle et reflète aux yeux périssables la splendeur immortelle. Mais voici que dans une bourgade de la Palestine un prophète s'était levé, qui allait bouleverser les coutumes, les idées et les systèmes. Il se proclamait le Messie et il était né d'une Vierge. Les femmes le suivaient parce qu'il était d'un abord familier, simple et doux; que ses cheveux blonds lui encadraient le visage comme d'une auréole; que ses paroles émouvaient les cœurs comme une musique; qu'il remettait leurs fautes aux pécheresses et qu'enfin quelque chose de surnaturel était en lui; les hommes, parce qu'il annonçait la venue de Dieu, le règne des petits, l'humiliation du puissant et l'exaltation de l'humble, le triomphe de la charité sur l'égoïsme, le commencement de l'égalité, la fin de tous les esclavages. En même temps, il prêchait une doctrine austère: le renoncement aux biens d'ici-bas, trompeurs et transitoires, en échange des biens éternels que Dieu dispense à ses élus; le mépris de cette vie mauvaise et pleine de larmes; la préparation constante, par l'immolation de la Chair, à une vie meilleure; le respect de soi par la chasteté; la prière, la pénitence et le jeûne. La raison était une orgueilleuse qu'il fallait réduire. Dieu ne veut pas être compris mais aimé. A ceux qui le servent, il réserve une éternité de délices; à ceux qui le méconnaissent, une éternité de peines. Or, les princes des prêtres ayant pris ombrage de ces doctrines, celui qui les enseignait fut accusé de corrompre le peuple, et il périt par la croix. Mais douze ignorants qu'il avait choisis pour ses disciples s'en allèrent les répandre par toute la Terre. L'humanité sentit passer sur elle un frisson étrange. Comme elle ne s'attachait autrefois qu'à célébrer la vie, elle en vint à désirer éperdûment la mort, — purificatrice et rédemptrice. Elle recula démesurément le terme de ses espérances. L'homme ne dit plus à son semblable: « Réjouissez-vous! » mais « Veillez et priez, car la mort peut frapper chez vous à toute heure. » Un trouble profond saisit les âmes, également partagées entre l'amour et l'épouvante. L'intelligence eut ses révoltes, d'où sortirent les hérésies et les schismes. L'art porta la marque de cette agitation des consciences. Les lignes pures symétriques et amples de l'architecture antique firent place aux courbes désordonnées et tourmentées de l'ogive. Au lieu de salles régulières, vastes et claires, on eut des corridors longs, tortueux, obstrués de colonnes, fermés au soleil. La pensée perdit de son éclat et de son assurance. L'ère s'ouvrit des controverses puériles. Et nous, enfants d'une race vieillie, héritiers, bon gré et mal gré, de ses croyances et de ses doutes, nous errons dans l'angoisse, ballottés de la négation à l'affirmation contraire, de la certitude à la libre-pensée, ne rencontrant, d'une part comme de l'autre, qu'ignorance et qu'intolérance, appelant la Raison à notre aide, la Raison souveraine que Phidias avait représentée armée du casque et de la lance, pour signifier qu'elle seule pouvait garder dignement la maison et la Cité.

Ayant eu la vision de ces choses, M. Anatole France en conçut une vive tristesse. Il eut le regret des temps héroïques où le Bonheur habitait parmi les hommes. Il songea que le christianisme avait désuni les cœurs, jeté en eux un germe de deuil et d'incurable mélancolie. Et il écrivit les *Noces corinthiennes*.

Hippias aime Daphnè. Elle l'aime et lui est promise. Comme sa mère Kallista, Daphnè s'est convertie à la religion nouvelle. Est-elle bien chrétienne, la jeune fille? Un reste de piété survit en elle pour les dieux de son enfance. Ils étaient si charmants, ces génies qui peuplaient l'air, la terre et les eaux, et comment se défendrait-elle de les invoquer quelquefois dans son esprit? D'ailleurs n'ont-ils pas toujours les hommages de son père et de son fiancé? Or une maladie redoutable met en péril les jours de sa mère. Kallista est la néophyte qu'embrasent toutes les ardeurs célestes. Elle a entendu la parole de l'apôtre à l'église de Corinthe: « Si une vierge se marie, elle ne pèche pas, mais elle sera affligée dans sa chair, et je voudrais le lui épargner. » Elle la commente en l'appliquant à sa fille:

Enfant, bien que peut être un terrestre dessein
Ait jadis un moment troublé ton jeune sein,
Dans les bras d'un époux tu ne veux pas descendre
Ni goûter des baisers plus amers que la cendre.
Tu ne veux pas semer dans le trouble et l'effort
Pour grossir la moisson du mal et de la mort!
Certes, la veuve est bonne et la vierge est meilleure!

Or, il n'est pas temps pour elle de mourir, car elle n'a pas travaillé suffisamment dans la vigne du divin Maître. Et pour obtenir de Jésus sa guérison elle fait ce serment devant son image:

Je jure sur le Livre inspiré par l'Esprit,
Je jure devant toi, sur le quadruple écrit
De l'Aigle, du Taureau, du Lion et de l'Ange,
De t'offrir une épouse agréable en échange
De ma force perdue et de ma guérison.
Christ! je prendrai pour toi l'époux en ma maison.
Que je vive! et l'enfant que tu m'avais donnée,
Daphné, ma fille heureuse, à l'autel amenée,
Pour que soit accompli le plus sacré des vœux,
Recevant ton anneau, coupant ses longs cheveux,
S'offrira toute à toi, sans qu'un fils de la femme
Ait pour elle chanté l'impur épithalame.

Ainsi, la voilà rompue, la chaîne de fleurs qui unissait la vierge au fiancé. Daphnè s'enfermera dans sa demeure désormais sans charme. Elle préparera dans le silence, la méditation et la prière, l'hymen spirituel auquel sa mère la destine. Une année se passe. Nous sommes à la veille du jour où, devant l'évêque Théognis, elle prononcera le vœu de renoncement aux joies mortelles. Hippias arrive, ayant achevé un long voyage. Il vient réclamer son épouse. Mais Daphnè ne saurait lui appartenir. D'abord, en apprenant la nouvelle, il ne comprend pas, il s'étonne; ensuite il s'exalte: que lui veut-il, le dieu galiléen qui lui prend sa Daphnè, et de quelle injuste colère peut-il le poursuivre? Son désespoir trouve des accents d'une tendresse infinie. Dans la poitrine de Daphnè se ravive une passion mal éteinte. On se jettera aux pieds de Kallista, on fléchira l'inflexible. Soudain, Kallista se montre. A la vue des amants, que sa brusque apparition rend muets de stupeur, elle éclate en malédictions, elle chasse Hippias en le couvrant d'anathèmes. Daphnè n'a plus qu'à subir son destin ou qu'à mourir. Mais après qu'elle a voulu appartenir à un autre, Jésus la trouverait indigne des noces mystiques. Elle donne ren-

APPENDICE (du 1er Janvier. — N° 41)
À
LA PLUME
Revue de Littérature, de Critique et d'Art indépendants

RÉDACTEUR EN CHEF : LÉON DESCHAMPS

1891

ÉTRENNES SYMBOLISTES

L'Art est immanent et panthée.

I

« Rechercher, en cet ouvrage, une idée se voulant son but à elle-même, un sentiment déporté dans son sens immédiat — *c'est méconnaître de l'Art* ***dans sa totalité*** *et du même coup son essence.*

... *Poursuivre*, — selon une évolution logique et indéfinissable — dans les idées et les sentiments, comme dans la prosodie et dans le style, la *communion* du Moyen-âge français et de la Renaissance française, *fondus et transfigurés* en le principe de l'Ame moderne. »

Ainsi exposé avec l'autorité et la splendeur de sa [illegible] leçon, Jean Moréas, le principe de l'art enfin né, ainsi fixe-t-il les deux pôles de l'orientation désormais consentie ; ainsi lève-t-il d'un geste irrémissible la lumière [illegible].

L'Art est, en effet, en exercice, le verbe de la Nature. Il coexiste aux phénomènes dont il est l'interprétation. L'Art n'est ni des temps ni des lieux ; l'Art est immanent et panthée. Attestons qu'il n'est déterminé que par sa propre causalité ou disons d'un mot — puisqu'il nous est permis de reprendre le langage des âges de la vérité — qu'il ne procède pas de la Terre. Formule du Monde, l'Art est identique comme l'Ether par qui nous vivons et c'est précisément à cause de ce caractère d'infini que nous ne pouvons le concevoir et le réaliser que dans sa « modalité de relation », la Poésie.

[illegible] et tout re-
[illegible] la Mémoi-
re — c'est-à-dire, pour qui entend bien, du temps terrestrisé — les Muses. Or les Muses, véritablement ! n'ont bien de la Terre que leur bouche, anneau de leur médiation. Du Ciel, elles en sont par tout le reste de leur adorable personnalité, par tous les traits sous lesquels l'Iconologie symbolique nous les montre : par les plumes, parfois, de leur tête, monument de leur indulgente vindicte; par, de leur lyre, l'Or, leur neveu en le libéral Soleil ; par le chaste apparât impalpable dont leur sein épargne nos yeux (et cet apparât, c'est la trame de l'air qui, bien que nous étant commun avec elles, n'appartient qu'incomplètement à l'infirmité de notre nature), oui, par tous les traits, j'ai bien dit, sous lesquels parait l'Idéal en leur neuf personnes radieuses.

Les Muses par ainsi sont les publicatrices de la révélation ideique, Rien d'étranger ou d'antipathique à leur ministère ne se montre dans leur verbe plus que dans leurs traits. Or, tandis que l'impropre Science, que l'Empirisme, que Pallas, lourde des armes de la Terre dont elle est l'infirme effigie, prononce, haute d'un court orgueil, des paroles d'angoisse et d'obscurité, les Muses, tandis, irradient en Symboles le dépôt de leur Tout-Trésor ! Elles parlent : l'Univers s'illumine. Leur bouche est le giron de la lumière !

Le Symbole donc est la fleur de leurs lèvres. Issu de la « Cause identique », il est à la fois sa substance et sa figuration. Corollaire de l'Eternité, il est le rayon du sans-borne. Nulle mesure ne peut l'exprimer : le verbe de la Terre est son serf, passif et glorieux.

C'est tellement qu'investi du ministère symbolique,

Digitized by Google

le Poëte, délié du temps et de l'espace, les formules sans les représenter. Riche du Savoir qu'il tient de la Révélation sans réserve, l'Univers est sa panoplie. Voyez aussi de quelle main souveraine il taille dans les temps; de quels flambeaux sauf de nuit il irradie sa prêtrise! et reconnaissez, fronts obscurs! combien il serait sacrilège à son rite, combien il serait attentatoire à sa fonction qu'il pliât à de sordides liens un sacerdoce qui n'a sa légitimité que dans sa suprématie! Ne vous étonnez donc plus qu'il constitue ses poëmes de tout l'Elément incessant; qu'il leur donne, au mépris ou plutôt en dehors de toute convention empirique, l'architecture *nécessaire*; qu'il assigne à son ouvrage les *conditions extérieures* harmoniques à son essence et à son objet. Oui, c'est à ces causes et à ces fins souveraines que le Poëte installera sa vision dans le décor afférent, dédaigneux de tout historicisme intrus; qu'il affranchira sa parole des lisières de l'Immédiat et qu'ouvrier de l'Or! il ne consentira à laborer que dans un verbe ramené à la noblesse de son origine, épuré des sceaux de la mésalliance et de la Sénilité. Et ce n'est voire qu'à ce prix qu'il pourra édifier une œuvre durable et véridique parce qu'elle aura été, pour parler comme Spinosa, émise sous son angle d'éternité.

II

Le Symbole donc étant le Mode, quel instrument adoptera l'interprétation, en l'espèce l'interprétation latine représentée dans sa norme verbale présente, la syntaxe française?

Le Poëte, venons-nous de dire, ramènera à la dignité de son ascendance la langue véritablement choisie dont il est le légataire. En d'autres termes, il rompra en toute rigueur avec les préjugés, conventions, abus, mesquineries de la grammaire consentie depuis trois cents ans. Il rendra à la Syntaxe épuisée le haut sang de ses vertes années. Il fera reparaître au jour l'antique chaîne gallique ensevelie sous la pompe prestigieuse et stérile des 17e et 18e siècles, embourbée sous les pas barbares de la catastrophe romantique.

C'est à cette œuvre de réparation que, certes! fut *prédestiné* Jean Moréas. Et ce n'est pas en vain que j'aurai souligné ce mot: prédestiné. N'y a-t-il pas un caractère de fatalité dans ce fait d'un Hellène d'éducation sauvegardée, ouvrier d'une restauration greco-latine? Et puisque nous sommes ici entre poëtes, on ne me dira pas téméraire d'y voir proprement une *élection* (oui, j'entends que ce mot soit pris dans son sens mystique) et d'estimer absolument conforme à la logique des évènements que le petit-fils d'un des libérateurs de la Grèce, ait été dévolu à une œuvre de l'espèce précisément conséquente de toute libération politique: je veux dire une œuvre de régénération philosophique et littéraire.

Car c'est bien une essentielle œuvre de régénération que tente, sur les pas de Jean Moréas, le Symbolisme présent. Considérez en effet ceci: l'esprit greco-latin, défleuri par la Réforme religieuse et philosophique du XVIe siècle tudesque, énervé par un sommeil de 300 ans d'incertitude, écrasé par une rescousse germanique (plus rhétorique que critique, cette fois, il est vrai) dans l'évènement funeste du Romantisme, l'esprit greco-latin a pourtant survécu à ces épreuves. Il devait reparaître dans sa formule gallo-latine, par des mains j'ai dit gardées pures à cette résurrection. Qu'on me permette donc, au risque d'ironies profanes, de voir dans cet ensemble de circonstances quelque chose de fatal qui n'est pas peu pour nous réconforter.

Pour nous réconforter, ai-je dit: et pour nous réjouir ajouterai-je. Car le réveil de l'esprit gallo-latin marque la ruine à bref délai de l'empirisme germanique. Il marque non moins véridiquement la renaissance de la vraie poësie. Il marque conséquemment la déchéance sans retour de la philosophie gratuite, de l'expérimentation illusoire, de la critique sans légitimité de l'élaboration romantico-naturaliste.

Les esprits d'intuitivités enthousiastes — pour qui nous dissimulerions mal notre sympathie — sont libres aux plus légitimes des causes, de voir dans cette littérale renaissance le signe de tout un ensemble de phénomènes sociaux. Quoiqu'il en doive être, l'esprit de réaction barbare ou anti-latine (de quelques noms qu'il se soit coiffé dans les trois siècles dont il est vieux et dont il meurt, bien moins, il est vrai, que de l'usurpation) cet esprit, dis-je, que vous le nommiez de ses formes littéraires les plus récentes: romantique, parnassien ou naturaliste, est irréparablement ruiné. La formule rythmique et syntaxique de l'âge d'égarement vient de s'écrouler pour jamais sur des fronts d'ailleurs pardonnés. La Poesie nouvelle se met en marche pour la Terre promise. Sur un dernier honneur à Moïse, elle s'ébranle au pas de Josué, — je veux dire d'un Jean Moréas que son caractère d'élection oblige à ne pas décliner cette tâche de salut.

Maurice Du PLESSYS.

1er Janvier 1891.

Anatole France

LA PLUME, supplément 15 du Janvier 1891

lez-vous pour la nuit à son cher Hippias et va mourir auprès de lui, ayant bu d'un philtre acheté par une sorcière.

III

Des drames de cette sorte, il a dû s'en produire beaucoup aux premiers âges de foi. Tenez pour certain qu'il s'en produit encore de nos jours. Si les murs des cloîtres n'étaient d'aussi terribles silencieux, sans doute nous conteraient-ils de tragiques et singulières histoires. C'est que, depuis deux mille ans, le même conflit passionné se livre dans les cœurs féminins entre l'amour divin et l'amour profane. Plus que nous, hommes, — qui cependant ne saurions aimer Dieu à moins de lui attribuer en notre esprit une forme concrète, — la femme, dont les facultés de cœur se développent souvent en raison des facultés imaginatives, a besoin de le *voir* sous des traits définis, se rapprochant de la perfection autant que l'on voudra, mais qui, comme toute, pourraient être ceux d'une humanité idéale. Or le Christianisme a ceci de nouveau que non content de lui « anthropomorphiser » son Dieu, il le lui donne comme ayant vécu littéralement de notre vie terrestre, s'étant mêlé au commerce des hommes, ayant souffert leurs souffrances physiques, — toutes particularités d'ailleurs indéniables et ayant force de réalité historique. Notez en outre qu'une des comparaisons les plus familières de Jesus, c'est celle de fiancé des âmes. Et voilà qui, mettant Jésus et l'homme en balance dans les affections féminines, suffit à peupler les couvents de créatures ardentes, romanesques et, dans un certain sens, aventureuses. Et ne m'objectez pas que, dans l'amour divin, l'objet de la possession est lointain ou posthume : car, en vérité, qu'importe à la femme, pourvu qu'elle ait l'assurance d'y trouver un jour, fût-ce au-delà des bornes de ce monde et de cette vie, la satisfaction du désir d'infini qu'elle porte en elle ?

Les Noces Corinthiennes ont la beauté simple et durable des chefs-d'œuvre, et non pas seulement par la forme admirable de sobriété, d'onction et de délicatesse. Cela est grand, puissant et douloureux comme une tragédie d'Euripide. L'idée même de Fatalité n'en est pas absente. Seulement, le sens du mot s'est déplacé. La Fatalité des temps actuels, c'est le Dieu jaloux qui prend les amours d'Hippias et de Daphné comme une offense. Je ne nie pas que la philosophie de M. Anatole France ne ressemble parfois à un jeu d'analyste, à la savante ironie d'un dilettante. Mais là-dessus je me réserve, comptant m'y arrêter spécialement et tout à loisir quand paraîtra le troisième volume de *La Vie littéraire*. Et alors, traitant la question de loin, examinant les conquêtes récentes de l'esprit critique dans tous les domaines de la pensée : histoire, roman, poésie, théâtre, je tâcherai de montrer comment M. Anatole France, après Michelet, M. Renan et M. Taine, à côté de M. Paul Bourget, depuis ses vers de jeunesse jusqu'à ses derniers livres, a le plus contribué à sa victoire.

Louis LABAT.

L'EDEN

Le fleuve de lait, le fleuve de sang, le fleuve
Du triomphe et du calme éternels, où s'abreuve
Le couple agenouillé sur la terre encor neuve,
Coule vers l'infini du dernier Océan.

Pas une feuille ne remue aux lourds feuillages,
Pas un être ne songe à de prochains pillages :
Le fleuve coule sans secousse, sans sillages,
Dans une paix sublime et semblable au néant.

Jamais le ciel ne s'assombrit d'une nuée,
L'homme ici ne connaît ni gloire ni huée :
Il aime, dans un incomparable décor ;

Il aime et prie et se recueille, au Sein d'une aube
Où la nuit perpétuellement se dérobe :
Pour son cœur, les midis, les soirs, sont l'aube encor.

Fernand CLERGET.

L'Heure en Exil

(Un volume sous presse, — Léon Vanier, éditeur)

Toutes lunes à leur décours
Et les nuits dévorant les jours

Monte en l'air froidi des cieux mornes,
Monte la Mare malitorne,

Cependant que le vent sans voix
S'efforce à pleurer Autrefois.

— « Ah ! vent des Lyres heptacordes
Que ma main encor vous accorde

Et retienne, fût ce qu'un jour,
Toutes lunes à leur décours,

Toutes lunes dans les cieux mornes
Dessus la Mare malitorne.

Car nul soleil n'éclairant plus
Ce monde où je suis malvoulu,

A la nuit ma main mal idoine
Pour fleurs ne cueille que limoine.

Où verrai-je ce que je crois ? » —
Mais le vent demeure sans voix.

— Ah ! vent des Lyres en souffrance
Reprenez-vous d'inespérance.

Décongelez l'air hyalin
Qu'adhalent de souffles malins

Pour causer méchefs et le pire
Les Licornes et les Lampyres... » —

Mais le flot pestilentiel
Envahit le Noir éternel

Dauphin MEUNIER.

Mariage d'Inclination

Le marquis n'avait plus le sou.
C'est pour cela qu'il est mort fou
Dans sa tourelle hypothéquée.
« Morbleu ! s'est dit son héritier,
« Parce qu'on est d'un sang altier,
« Votre existence est donc manquée ?

« J'ai mon nom. C'est un capital ! »
Il rencontre — c'était fatal —
La fille de monsieur Fripouille.
Monsieur Fripouille a le magot.
— C'est bon, dit le noble cagot,
Je prends la fille et la grenouille !

— Beau-père, j'ai seize quartiers !
— Moi, j'ai deux millions entiers,
Ou cent mille livres de rente.
Si je crève, ma fille a tout.
— Ma foi, c'est ce superbe atout,
Mon cher beau-père, qui me tente.

— J'ai gagné mon bel argent blanc
Pendant la guerre en spéculant
Sur les souliers et la farine.
— Veinard ! moi je fus poursuivi
Pour un maigre bijou ravi
A ma maîtresse, une coquine...

— Dans mon pays où, trop connu,
On me traite de parvenu,
De vieux fripon, de rien qui vaille,
J'ai juré de ne plus aller.
Puis, ce serait me ravaler.
Fi de l'insolente canaille !

— Au cercle, où je tournais le roi
A l'écarté, j'ai contre moi
Quelques sots, pétris de bêtise.
La main dans le sac ils m'ont pris.
Arrière, ces petits esprits !
Imbéciles, je vous méprise.

— Ah ! mon gendre, aimable vaurien,
Je vous estime, et je vois bien
Que vous êtes un bon apôtre !
— Beau-père, parole d'honneur,
Vous aurez causé mon bonheur !
Nous sommes dignes l'un de l'autre.

— Oui, mais aurez-vous des enfants ?
Car malgré nos airs triomphants,
Ma fille a l'baleine puante.
Vous me paraissez scrofuleux.
C'est qu'il faut être scrupuleux
Quand on est classe dirigeante !

Henri BOSSANNE.

« *La Décoration et l'Art Industriel à l'Exposition de 1889* » *par M. Roger Marx (ancienne maison Quantin, éditeur).*

—

A nulle autre époque plus que de nos jours le souci de la destinée de nos arts industriels n'a préoccupé l'opinion. Les discours naguère entendus à la Chambre des Deputés, lors de la discussion du budget des Beaux-Arts, témoignent de l'intérêt que le gouvernement semble prendre à la question et un récent article du « *Matin* » — ce journal-thermomètre de l'actualité — prouve que le grand public même n'y est pas indifférent.

Personne mieux que M. Roger Marx ne pouvait nous renseigner avec exactitude sur l'état actuel de nos arts somptuaires : — ses nombreux écrits sur la matière, ses conférences, ses discours et surtout son dernier et précieux ouvrage « *La Décoration et l'Art Industriel à l'Exposition de 1889* », le désignaient nettement à l'interwiewer en quête de documents.

L'éloge de M. Roger Marx — critique et écrivain — n'est point à faire ici ; — tous les lecteurs du « Voltaire » de « l'Illustration » etc., et, d'une façon générale tous ceux qu'intéresse l'examen esthétique contemporain ont eu, en maintes circonstances, l'occasion d'apprécier la rectitude de jugement, l'érudition complète et la précision de style du jeune inspecteur des musées, du collaborateur de Castagnary à la direction des Beaux-Arts. Il nous suffira, pour l'instant, d'examiner et de retenir les conclusions portées en son écrit.

Le vaste cadre de l'Exposition Universelle de 1889 — où se trouvaient rassemblés, comme en un faisceau, les échantillons les plus variés de la production industrielle et artistique de ce temps — fournissait à l'observateur et au savant une occasion unique d'évoquer, en son ensemble, un tableau complet de l'effort contemporain.

Après avoir successivement étudié et décrit les multiples étalages des exposants de toute race, ayant tout supputé et tout jugé, M. Marx conclut que nos ouvriers, souvent égalés du reste par ceux des autres nations, ont acquis, chacun en sa spécialité, une indiscutable et prestigieuse habileté. On ne saurait pousser plus loin la technique ni l'apprentissage du métier ; mais là seulement se borne le talent de nos décorateurs ; — tous, sauf de brillantes et rares exceptions, ne sont en somme que d'adroits contrefacteurs du passé. L'auteur, à ce propos, se plaît à citer, comme preuve de son dire, l'exemple typique d'un tapissier « si bien parvenu au trompe-l'œil fac-similaire que force lui fut d'affirmer *neuves*, au moyen d'une pancarte les tapisseries de sa fabrication » — Et l'ironie du conférencier s'égaie justement de si ridicules procédés Il repousse comme indignes de ses éloges ces œuvres de patience stérile, où ne se découvre point une lueur d'imagination créatrice. — Car il ne pense pas que les produits des industries de luxe doivent être, en cela, jugés différemment de ceux de la peinture ou de la statuaire. — Une même loi régit toutes les branches de l'Art, qui ne vit que de mouvement et de transformations et qui, immobilisé et fixé, dépérit bientôt et meurt. L'Histoire a fait la preuve de cette vérité et tous les philosophes l'ont admise.

Recherchant dès lors la cause de l'inertie de nos industries d'art, avec l'espoir d'en déduire plus sûrement ensuite le remède, M. Roger Marx l'a cru rencontrer dans le degré d'infériorité marquée où nos mœurs les ont reléguées. Par une comparaison rapidement établie entre la situation de nos décorateurs et celle des peintres, des sculpteurs, des architectes ; il nous montre les faveurs de l'Etat, injustement réparties, se répandre presque uniquement sur les uns à l'exclusion des autres. Aussi les honneurs prodigués à ceux-ci ont-ils suggéré à ceux-là l'ambition d'y atteindre. Plus d'hésitation désormais Sans s'attarder à mesurer la vigueur de sa vocation, dès qu'un adolescent s'est senti de ce qu'on nomme, d'un vocable vulgaire et pittoresque, « *du goût* » sa résolution est prise. « *Anch'io son pittore* » s'écrie l'infortuné, aiguillonné par un illusoire appétit de renommée et de lucre,— ne songeant guère que ce cri arraché à la conscience du génie subitement révélé, ne devrait être répété qu'en tremblant.

Combien sont-ils que leurs dons insuffisants ou incomplets ont trahi et qui, plus sages fussent devenus de vaillants artisans, de féconds ornemanistes ! —

C'est la profusion de ces forces à jamais annihilées et perdues que déplore notre auteur ; c'est le moyen de réparer ces pertes qui le préoccupe.

A son avis la Vanité, qui a fait le mal, doit fournir aussi des armes pour le combattre. Puisque l'appât de la Gloire a causé toutes les désertions, que la gloire se fasse indistinctement accessible à tous. Que les décorateurs, au même titre que les peintres et les sculpteurs, soient admis à partager les mêmes récompenses qu'une seule exposition rassemble leurs ouvrages et que des encouragements identiques les incitent également aux travaux de la découverte. Une double amélioration sera du coup atteinte, car, « en voyant les céramistes, les verriers, les émailleurs, les orfèvres, les ébénistes, les ferronniers etc., participer à nos salons annuels le public cessera d'établir de vaines catégories entre les différents artistes, et en même temps son goût « s'épurera » —.

Bien que pour des raisons, dont le développement viendrait mal à propos ici, cette créance en la perfectibilité du *goût public* nous apparaisse comme une aimable utopie ; la réforme projetée par M, Roger Marx nous semble à ce point adéquate au but poursuivi que nulle autre, plus pratique, ne saurait quant à présent, lui être substituée.

C'en est assez, sans doute, pour attacher à sa réalisation ceux auxquels ce devoir incombe.

Quoi qu'il arrive, M. Roger Marx aura rendu service et ce ne sera pas l'un de ses moindres mérites que d'avoir, depuis ses débuts et l'un des premiers, combattu et lutté sans trêve pour le triomphe d'une cause, dont le succès intéresse également la gloire de notre art national et la prospérité du pays.

H. DURAND-TAHIER.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Les Cornes du Faune, par Ernest Raynaud.

Le livre est divisé en cinq parties : *Paysages, Pastels, Les Cornes du Faune, Intermède Deuils et Joies* ; dans cette classification non-arbitraire, le lecteur sagace peut découvrir autre chose qu'une fantaisie d'auteur : à mon sens, il y peut distinguer les éléments précis d'un tempérament de poète.

Quelque gouailleur qu'il paraisse au prime abord, Ernest Raynaud est, derrière son verbe ironique et froid, un contemplatif. Sa mainte fois merveilleuse vision colore tout ce qu'elle touche, l'harmonise, le dégrossit — paresseusement — pour en faire une œuvre d'art. Simple nuance indécise d'abord, le monde extérieur placé devant l'âme du poète se traduit par des couleurs plutôt que par des formes, (d'un paysage) au milieu desquelles va s'exhaler le parfum discret et subtil d'une pensée vague, puis précise, qui finira par noyer ces couleurs en se fondant avec elles. Dès lors cette âme contemplative est émue : les couleurs et les parfums se nuancent de douceur : c'est le pastel dans tout son charme mélancolique, — mais c'est aussi l'instant de réactivité puissante qui dénonce au poète la nature de sa création subjective et le fait se raidir contre ce semblant d'émotion qu'il condamne sans savoir pourquoi. Affaire de milieu, d'éducation, de convention. Ce fort ne veut pas être pris pour un doux — il prononce : faible — et au besoin il se donnera comme un méchant (comme une femme, dit-il) pour dérouter les suppositions inquiétantes. Puis, voulant se prouver à lui-même qu'il a raison, il feint de placer la Matière au-dessus de l'Esprit, il chante les Cornes du Faune, ne se doutant pas que tout aussitôt sa nature contemplative se compliquera de méditation et prendra une éclatante revanche en le faisant triste, triste à mourir, de ses sots préjugés. Les intermèdes tentés par lui n'y feront rien : les deuils et les joies des heures passées revivront dans sa mémoire, lui suggérant ses plus beaux vers :

Ce qui n'est plus, la fleur du rêve le décore :
O mirage ! elles sont plus troublantes encore
Tes paroles, Amour, dès que leur bruit s'est tu !

. . . .

Mes candeurs, mes vertus, comme autant de colombes,
...A les considérer mortes, mon cœur se fend.
..Vous, bois profonds, où je m'en allais ombragé,
Votre charme dolent ne me pénètre plus !
J'aimais une aux yeux bleus plus qu'il n'aurait fallu,
Sa trahison m'a laissé tout découragé.

Gardez votre or, ô troupeau roux des chevelures !
Gardez pour d'autres, yeux de flamme, vos brûlures !
Mon pauvre cœur n'est plus vivant que pour souffrir.

Les soirs exquis n'ont plus d'oreillers pour mes rêves.
La belle fleur que j'ai cueillie était trop brève,
O quand — simplement comme un qui s'endort — mourir !

C'est la fin, combien plus convaincue et sincère que certaines autres parties du volume !

Étant donné un pareil tempérament d'artiste, il est aisé de démontrer — amusement de critique ergoteur — quelles sont dans les *Cornes du Faune*, les pièces venues et écrites d'un seul jet et quelles sont les autres, avec leur degré dans la création. Un sonnet tout en couleur sera né d'une vision passagère interrompue ; celui qui aura des couleurs mêlées à des parfums, sera une œuvre ayant atteint le deuxième degré de transformation ; si ce même sonnet possède un tercet ou même deux ayant trait à la « bagatelle » tenez pour assuré qu'il est le produit d'une vision soutenue mais chassée comme importune. Enfin, si les trois qualités natives du poète, la couleur (joie des yeux), le parfum (joie du cœur), la mélancolie (triomphe de l'âme) se rencontrent dans le même quatorzain, affirmez hautement que ce quatorzain est le produit d'une gestation régulière

Voulez-vous des exemples ? Prenez presque tous les sonnets du volume prenant le titre spécial des *Cornes du Faune* (3e partie) et plus spécialement le sonnet :

La nuit a des velours où brûle une poussière...

C'est dire que l'œuvre nouvelle d'Ernest Raynaud est absolument personnelle et que son livre forme un tout complet. Chose trop rare, hélas ! à l'heure actuelle, après les erreurs du romantisme et les mesquineries livresques des parnassiens.

La forme est ce qu'elle doit être : libre quand la Pensée le veut, sévèrement classique quand il s'agit de fixer un type de beauté relevant de l'esthétique enseignée sur le quai. Ce qui plaît en Raynaud, c'est qu'il est poète surtout et qu'il ne théorie point. Celui-là au moins nous laisse agir à notre guise : il n'a pas la prétention de nous imposer sa façon de voir et de sentir — en quoi il montre que la saine raison peut faire bon ménage avec la modestie d'un très exquis poète.

SAINTE-CLAIRE

X

Le Poème de la Chair, par Abel Pelletier.

Voici enfin, parmi les jongleries du Verbe trahissant l'impuissance de penser et les abdications pessimistes d'une jeunesse sans énergie, un livre sain et viril, où l'auteur a exprimé, en une langue sobre et pourtant pleine de trouvailles, des idées personnelles sur un thème rebattu, idées dont il a su tirer de fières et consolantes conclusions. L'œuvre d'Abel Pelletier est une psychologie sans mièvrerie, profonde, sévère, et décèle chez son auteur une franchise, une volonté réfléchie, un dédain des compromissions et des énervements — en un mot, les éléments d'une personnalité. Un aveu net des délices, des défaillances d'une passion sentie sincère, un réveil brusque (Fierté quand même), puis, après de courts bonheurs,

l'éclosion apaisante d'un mépris intime de la femme, accru par la contemplation de la pure Beauté — telles sont les phases qui menent l'auteur à spiritualiser l'amour, à n'y voir desormais qu'un paroxysme de vie et d'action, l'épreuve salutaire des vrais hommes. Ainsi le *Poeme de la Chair* prelude dignement à la *Vie acceptée*. Puisse Abel Pelletier synthetiser sous ce titre de son futur volume de vers les espoirs en l'avenir d'une génération naissante qui *ne ceut pas* du pessimisme.

Cette œuvre de travailleur est écrite en une langue serrée, ardue, toute d'abstraction, qui lassera vite les passants et exasperera les symbolo instrumentistes, mais où éclatent parfois d'admirables images immatérielles, d'un effet saisissant par leur simplicite même : elles font prévoir qu'assouplie, et moins strictement adequate, la pensée d'Abel Pelletier se cristallisera en une langue neuve, debarrassée de lieux communs, et ne demandant qu'au pur intellect et sa clarté logique et la floraison intense de ses images.

Camille MAUCLAIR.

×

Culs-de-Lampe, par Albert Boissière. — 1 fr. chez Fischbacher, 33, rue de Seine — Vingt-deux sonnets où l'auteur qui cherche vraisemblablement sa voie oscille entre un realisme timide et un symbolisme qui n'étant pas maitre de ses moyens étale toutes les ficelles de l'école. De ci de là, quelques vers à idée laissant entrevoir que M. Boissiere peut faire et fera mieux quand il voudra être lui-même et non plus l'éleve de M. Mallarmé et consorts.

A. P.

LE THÉATRE MODERNE

Nous avons eu un nouveau théâtre : le *Théâtre-Moderne* qui, parait-il, était appelé a rendre les plus grands services aux jeunes auteurs L'ouverture longtemps differée a eu enfin lieu mardi 30 décembre devant un public assez restreint mais bien dispose à encourager l'entreprise hardie de M. Penaud. (La fermeture a eu lieu deux jours plus tard.)

Au programme : un Prologue de M. Georges Lefevre, *Robert Burat* de Georges Bertal et *La Commandante* de P. Viteau. La piece de resistance était le drame en 3 actes de M. Bertal qui ne présente rien de particulierement moderne et qui est même d'une grande banalité. Interprétation médiocre qui jette un nouveau froid dans la salle insuffisamment chauffée.

La Commandante est une saynette qui ne parait ni supérieure ni inferieure aux levers de rideau du Théâtre-des Gobelins.

Le Théâtre Moderne possede un bataillon d'ouvreuses très correctement stylées. En admettant, ce qui est douteux que chaque spectateur veuille bien se devetir, elles auront à peu pres, en garde, un pardessus pour deux ouvreuses.

En somme, en jugeant avec indulgence cet essai nouveau il est à désirer que le prochain spectacle soit meilleur et que les pieces recues soient mieux choisies.

M. Penaud n'y faillira point — si le théâtre s'ouvre jamais!

Marcel BAILLIOT.

LES CHANSONS DE LA PLUME

M'sieur Alphonse aux Français

Air : *du bal à l'Hôtel-de-Ville* (de Mac-Nab)

A François Badran.

Phrasie un jour me dit : C't'hiver
J'n'ai vu qu'des pièc's folâtres...
Mèn'moi donc voir un drame en vers
Dans un d'nos grands théâtres.
— J' te l'accorde, et on
S'pay'ra l'Odéon,
Qu'j'y fais, — si t'as d'la braise.
A m'dit : — C'est plus cher,
Mais, j'préfèr', mon cher,
La Comédi' Française...

Tiens, pour voir la têt' que j'y f'rais,
Faut qu' dans l' mond' j' roul' ma bosse.
Seul'ment y faudra fair' des frais
Presqu'autant qu' pour un' noce !
Parait qu'au foyer
On peut coudoyer
Un journalisse, un prince...
Faut êtr' bien frusqué,
Pour n'êtr' pas r'marqué
Comm' si qu'on soit d' province !

Le lend'main, mis comm' des rentiers,
Plus d'casquett' ni d' blous' bleue,
D'vant l' guignol trois quarts d'heure entiers
On poirotte à la queue.
Aux plac's à vingt sous
(y en a pas au d'ssous)
Nous grimpons quatre à quatre,
Mais pour se mettre en
plein dans l' premier rang,
A presque fallu s' battre !

Mais, m'dit Phrasie, est-c' que tu sais
L' nom d' la pièce ? — Ah ! j' m'en fiche !
Tout c' qu'on joue est chouette aux Français
Pas besoin d' voir l'affiche !
Un typ', l'air farceur,
Cri' que l' régisseur
Va v'nir fair' une annonce,
Et qu' pour le public
Spécial qui rappliqu',
On va jouer « M'sieur Alphonse *»...*

Y faisait chaud à c' paradis
Pir' que dans un' fournaise.
Zut ! je cuis dans mon jus, que j'dis,
J' m'en va m' mettr' à mon aise.
Mais l' plus rigolo,
C'est qu'un vieux tableau
Cri, pas'que j'ot' ma veste.
J' lui dis : J' suis moral,
N'appell' pas l' cipal :
Je n' veux pas r'tirer l' reste !...

Un p'tit vieux tout ratatiné
M'affirm' qu'y n'est pas d' mise
Dans un théât' subventionné
De s' mettr' en bras d' chemise.
Y m' prévient que l'on
Va m' fiche au violon
Se j' ne r'mel pas ma p'lure.
Je l'envoi s' coucher ;
Comme y veut s' fâcher
J'y cogn' su' l' coin d' la hure !

Bref, j'ai passé la nuit au bloc,
Rempli d' poivrots et d' grinches,
Mêm' que ça m'a procuré l'occ-
-asion d'voir des aminches.
L' vieux qu' j'avais mouché
D' nous s'est entiché
Et maint'nant y m' régale...
— Tous trois on n'ira
Plus qu'à l'Opéra —
L' jour d' la fêt' Nationale !

Pierre TRIMOUILLAT.

Soupirs en la Brise

—

Valse, les valses de délices —
C'est vers les plantes d'émeraude
Un vent furtif et doux, qui rôde
Sur le mystère des calices.

Charme l'oreille qui s'étonne,
Au chant d'une voix qu'elle adore,
Tels, les accords d'une mandore
Lointaine, dans l'or d'une automne.

L'ombre s'emplissait d'âmes blanches
Qui se chuchotaient du silence,
Et des coups d'ailes, en cadence,
D'un vol de sylphes, sous les branches.

Mais quelle voix pleure en l'allée...?
— Timbre d'une voix ancienne !
...J'ai cru reconnaître la sienne
— Quelle douceur, chère en allée,

Soupire âme musicienne.

Maurice KREUTZBERGER.

AU RÉGIMENT

I

La Salle de police

—

A huit heures, rappel aux consignés. Des quatre coins de la cour les polichinelles en bourgerons blancs convergent vers le corps de garde, sans hâte, avec le pas cadencé de terrassiers revenant de l'ouvrage — tandis que les hommes de corvée, les reins pliés, le nez à terre, manœuvrant à deux mains les fagots sans manches qui leur servent de balais, recueillent de ci de là, quelques brins de paille isolés. — A ce moment, excités par toute une journée de grand air, cuirassés contre l'émotion du premier début, les hommes rivalisent de plaisanteries grossières où se fait jour le besoin d'épate particulier au soldat, la vantardise où s'illusionne son esclavage.

Derrière leurs caporaux de semaine, ils se rangent — un par ci, dix par là — lentement, avec des poses gouailleuses, le sergent de garde épèle la liste des noms; y répondent des « *présents* » diversement articulés — crânerie ou distraction. — Puis, sur deux rangs mal formés, le cortège s'ébranle escorté par l'ennui du caporal-geôlier, qui fait sonner mélancoliquement son trousseau de clefs. Clefs lourdes, mal forgées, ayant ce je ne sais quoi de grotesque, de non-classé, des instruments très-anciens, dont la rouille a déformé les contours : comme de vieilles servantes usées qui ont perdu jusqu'à l'apparence de leur sexe. Tous les jours, cependant elles servent encore par habitude, leur grincement plaintif dans les serrures, trahissant seul leur mécontentement.

Une par une maintenant défilent des formes vagues, ridicules : deux jambes flageolantes sous un sac de toile gonflée qui frappe à chaque pas les jarrets tendus. Ce sont les hommes punis emportant leurs paillasses, la tête disparue, les épaules enfouies, sous la charge. A pas plus espacés, à files plus irrégulières, ils marchent vers le fond de la cour, là-bas, près des urinoirs, où se dissimule, honteuse, la porte de la « *maison de campagne* ». — Et toujours mélancolique, suit le geôlier, avec le tintinnabulement de ses clefs balancées. — Tel un bouc conducteur sonnant les sonnettes de son cou. —

Une porte ouverte, une porte fermée, nous y voilà : une salle oblongue, haute comme un puits. Sur le grand plancher sur élevé formant lit de camp, les paillasses étendues forment de longues taches blanches dans la clarté assombrie qui s'épand des plâtres blancs. En face, trois lucarnes grillées laissent voir par petits morceaux l'azur du ciel qui s'éteint ; et, dans l'ombre entourante, c'est l'inattendu de lambeaux de soie bleue collés à cru sur le mur.

Dans la nuit des appels s'entendent, désordonnés ; cris de bêtes encagées auxquelles sourit malgré tout la coutumière cellule. De lit à lit, de décousus colloques où se fondent la gaîté faubourienne et les réminiscences des rustres à qui pèsent les corvées de caserne et en ruminent les puériles minuties. Et les anecdotes spéciales, les vantards souvenirs de punitions jadis infligées où chacun apporte l'orgueil bon enfant du chasseur racontant les coups heureux. Histoires et chansons connues d'avance, toutes les mêmes, où s'ébaudit leur cerveau enfantin, où se plaît l'esprit de révolte incomplètement comprimé. Et, par sursauts, l'accoutumé refrain des serfs à la chaîne : Cent jours, deux cents jours à faire ! On est de la classe où on n'en est pas ; vive la classe !

Puis, dans l'ombre grandissante, les voix baissent de ton ; s'affaiblissent en murmures, s'éteignent une à une comme des flammes que souffle une bouche invisible. Des corps se retournent et se détendent sur les pailles écrasées ; quelques obstinés luttent encore, mais les reparties se font attendre, coupées de silences longs.

Un ronflement — un autre — un autre. Dans la première poussée du sommeil désiré perce la symphonie rythmée des souffles : timbres clairs de chanterelles, sons aigres de violons désaccordés, cris coupés de clairon qui s'enroue, notes grêles de coqs au matin, bourdonnements graves de cloches suspendues. — Puis, tout se fond et se mêle, comme un orchestre bien réglé, en un tutti doux et lent qui semble une chanson de vieille au coin du feu.

Sur les toiles s'allongent les corps détendus que

nul spasme de rêve ne secoue. Ainsi rangés côte à côte, immobiles, on dirait des cadavres endormis sur les dalles d'une morgue — et, machinalement, l'oreille cherche le bruit de la douche tiède qui laverait les corps décomposés pour la dernière visite.

René LE CLERC.

CHANSON

—

Les étoiles brillaient au ciel sombre des nuits comme des épingles d'or dans des cheveux noirs.

Le jeune troubadour, beau comme les séraphins des missels, le visage nimbé de l'or de ses cheveux blonds, chantait devant la fenêtre ogivale.

Il chantait les songes délicieux dont son âme était pleine ; il chantait l'aurore d'opale et les frémissements des bois ; puis c'étaient les combats, les mêlées, les tournois. Toutes ses chansons d'amour ou de guerre, il les disait et le vent des soirs d'automne emportait ses paroles.

Il chantait quand s'ouvrit la fenêtre ogivale où parut la fille du comte.

Et la fille du comte lui dit :

« Beau troubadour, veux-tu mon cœur pour le bercer de tes chansons ? »

Le poëte ne chanta plus et répondit :

« Belle des belles, je t'aime tant que l'aigle ne chérit pas plus les rayons du soleil ! Je t'aime comme jamais roseau n'aima l'eau de sa source, comme jamais poëte n'aima sa lyre ! Si tu voyais mon cœur, il est comme une nef de cathédrale où brulerait toujours une lampe devant toi. Mais mes yeux sont las de pleurer...

— Beau troubadour, et pourquoi pleurer ?

— Belle des belles, je suis manant !

— Beau troubadour, mon père est le premier près du roi, tu seras comte et tu m'auras ! »

Y. RAMBOSSON.

LE BOUL' MICH'

—

SONNET IMPRESSIONNISTE

—

Neuf heures : *vers Bullier, toute une foule monte.*
Les cafés au dedans regorgent de buveurs ;
On se serre la main et, vite, on se raconte
Les bruits du jour. Le Boul' est rempli de clameurs.

Dix heures : *Les jupons troussés, l'œil vif, sans honte,*
Des catins par le bras tirent les promeneurs
Essayant d'entraîner jeune ou vieux qui remonte.
Un groupe vient, hurlant : ce sont les vadrouilleurs.

Onze heures : *moins de bruit. Sur un banc, un pochard*
S'endort paisiblement. « Voilà qu'il se fait tard,
Rentrons, dit un bourgeois à sa femme, très grasse.

Minuit : *c'est la descente. On gueule de l'argot.*
Un roulement, là-bas, c'est le tramway qui passe...
Et pour apothéose... un profil de sergot !

Eugène ELLEAU.

A L'OPÉRA

—

NOUVELLE

—

Tous les Parisiens connaissent Antonia, la fille au front hautain, dont les démêlés avec un prince russe, son amant, firent scandale, l'automne dernier.

C'est qu'elle n'est point du tout banale, Antonia ; et les désœuvrés du club ou du boulevard, qui ont, parfois, le goût intelligent, savent admirablement ce qu'ils font, quand ils s'occupent d'elle. Il y a courtisanes et courtisanes, comme il y a fagots et fagots, et pour ne parler que des manières et de l'esprit, cette courtisane-là, je vous jure est de la plus aristocratique espèce.

Je ne suis point renseigné sur sa généalogie ; mais on me dirait que dans ses veines coulent deux ou trois gouttes du sang de Ninon, — vous savez, la fameuse Ninon ! — que je répondrais : « C'est fort possible ! »

Antonia, vous le croirez sans peine, est très supérieure à la moyenne des gens de haute allure qui fréquentent chez elle et s'y attardent.

Elle reçoit des *poulets* sans nombre, venus de partout, et fort sots pour la plupart. Mais ses pattes de mouche à elle, ses pattes de mouche qui racontent les fantaisies de son imagination ou de son cœur ; — car cette incroyable femme a même un cœur, — ces pattes de mouche-là ne manquent ni de grâce, ni d'esprit, ni de style : bien mieux, c'est presque l'adorable langue des drôlesses lettrées du dernier siècle...... Vous conviendrez que l'éloge n'est pas mince.

Son hôtel est un musée : vous n'en doutez pas. A-t-elle choisi toute seule les merveilles qui encombrent son salon, sa salle à manger, sa chambre à coucher, son boudoir ? Est-ce elle qui a acheté ces inestimables chefs-d'œuvre, que quelques privilégiés — amants ou amis — ont pu admirer à leur aise, les bienheureux !.... Ces Rembrandt, ces Delacroix, ces Corot ; ce Meton, que le Louvre voudrait avoir ; ce Ruysdaël, que Rothschild pourrait payer de sa fortune ; ces deux marines de Monet, fongueuses et terribles ; ce plâtre, signé Rodin, ce plâtre qui semble de la chair, où la vie éperdue et damnée crie, dans un entrelacement de femmes lascives ? Tout cela a-t-il été discerné par elle et payé par elle ? Je vous avouerai que je n'en sais rien, Antonia, ne m'ayant jamais honoré

de ses confidences. Je ne la connais, en somme, que pour l'avoir vue ainsi que vous, ainsi que tout le monde, au Bois, où elle est comme chez elle et où sa mine altière et son geste d'impératrice n'ont jamais paru deplacés à personne.....

Donc ce soir-là, Antonia s'ennuyait. Depuis sa rupture avec le prince, elle les voyait revenir presque chaque soir, les soirs d'ennui. Elle se sentait du vide à la tête et au cœur. Il lui manquait quelque chose; il lui manquait *quelqu'un*. En vérité, elle l'avait aimé, son prince, aimé à sa façon sans doute; — avec de l'orgueil, de la sensualité, de la haine, de l'égoïsme et des colères terribles, Mais, tout de même, elle l'avait aimé.

Et voilà qu'il était parti; — parti en la chargeant de malédictions, d'abominables malédictions. Et il ne reviendrait jamais, sans doute; car à ses plaintes furieuses elle avait comme une femme qu'elle était, répondu par de cinglants outrages et proféré les mots qu'on n'oublie pas...,. Si elle avait su, pourtant!..... Mais, bah! ce qui était fait était fait : il n'y fallait plus songer.

Elle sonna, et Palmyre accourut, Palmyre, la très rousse et très désirable soubrette, que d'aucuns, — et non des plus mauvais juges, — préfèrent à sa maîtresse même. Antonia, d'ailleurs ne l'ignore point, et ne songe nullement à s'en offenser; trouvant de fort bonne foi, la chose tolérable, presque licite.

Elle a décidément de l'esprit, la petite-fille de Ninon.

Comme Palmyre, plantée devant-elle, l'interrogeait du regard :

« Allez dire qu'on attelle et revenez vite; vons m'aiderez à m'habiller. »

Quand elle eut rejoint sa maîtresse, Palmyre, selon son habitude se mit à causer familièrement avec elle, tout en la servant de ses adroites mains.

Après quelques banales interrogations, la curieuse soubrette demanda « qui Madame attendait.

— Personne, répondit Antonia.

— Madame va sortir, cependant ?

— Sans doute.

— Et Madame sortirait seule ?

— Absolument seule. »

Palmyre n'osa questionner davantage, s'informer du lieu où Madame allait; mais ses yeux s'étaient ouverts tout grands, sa bouche béait, sa physionomie exprimait une stupéfaétion sans bornes.

Cette stupéfaction, les abonnés de l'Opéra l'éprouvèrent à leur tour, quand ils virent Antonia, que n'accompagnait aucun homme, entrer dans une loge et s'y installer tranquillement.

C'était un vendredi. Toute la *Société* se trouvait là.

Plus pesant que jamais, enfoncé, enfoui dans son fauteuil d'orchestre, le baron Castagnède, le très célèbre banquier, regardait à droite et à gauche, paraissait s'ennuyer ferme, et, de temps à autre, baillait avec énergie : M. le baron, qui goûtait peu la musique, était venu pour voir *Coppélia*..... ou la *Korrigane;* je ne sais plus au juste. Ces demoiselles du corps de ballet l'intéressaient fort et tenaient plus de place, à coup sûr, dans sa pensée que les pauvres diables, trop naïves victimes de ses savantes conbinaisons financières. On ne peut guère, il est vrai, même avec une âme sensible, s'intéresser à cette race éternelle des gogos. Ces gens-là, en affaires, courent toujours d'eux-mêmes à leur perte; ce sont les clients du désastre. S'ils se ruinent après tout, c'est qu'ils le veulent bien; s'ils se suicident, c'est que l'autre monde les attire et qu'il leur plait de *changer de vie :* Telle était, du moins l'opinion du baron, qui faisait des mots a ses heures.

Pas très loin de lui, le marquis de Combrailles, qui joue si mal et triche si bien; qui s'est fait chasser déjà de trois cercles, où l'on n'est guère scrupuleux, pourtant; qui aime la dame de pique, cette triste vieille sans esprit et sans âme, comme on n'a jamais aimé une vraie femme, une femme de chair et de sang; qui l'aime d'une passion unique et folle, jusqu'au crime inclusivement; le marquis de Combrailles, qui a dévoré en six mois la dot de sa femme et réduit celle-ci à fuir devant les mauvais traitements, devant les menaces, devant les coups; ce petit homme vicieux et lâche se carrait, se pavanait, souriait à tous, se souriait à lui-même, et goûtait le plus sincèrement du monde, les honnêtes distractions de la musique et de la danse, en attendant le logique et très assuré couronnement de son intéressante carrière : la police correctionnelle.

Au premier étage, dans une loge de face, la belle Madame Gercourt, dont par parenthèse, le masque commence à s'empâter beaucoup, dont la démarche s'alourdit, dout la màturité s'accentue, étalait non sans majesté, ses formes opulentes. Sa fille était près d'elle. Le gendre, — le fameux gendre! — avait accompagné ces dames. Inutile de rappeler, je pense, que Mme Gercourt a marié sa fille, tout récemment, et que l'honnête homme choisi par cette mère prévoyante, pour assurer le bonheur de son enfant, était, depuis dix ans, son amant à elle, — et l'est toujours! La jeune femme du reste, sait la vérité, toute la vérité, et ne songe nullement à se plaindre. Avec un mari de cette sorte, on est infiniment plus libre. Or, à l'école de sa sainte mère, cette pratique épouse à très vite appris que la liberté est le plus inappréciable des biens. Elle agit donc très hardiment, en femme, qui ne se sent point esclave. Son mari approuvant cette façon de faire la paix, une paix habile et profonde, règne à la maison. Tout s'y passe en famille, et comme Monsieur, Madame et bellemaman, comprennent supérieurement la vie, il n'y a peut-être pas dans la haute société parisienne, un seul ménage à trois plus uni.

Du reste, chez les gens du monde, dans la bonne, la meilleure société, l'accord, un accord tacite se fait très vite, entre mari et femme, — je parle des ménages intelligents, — lorsque la morale toute seule est en jeu. — Regardez plutôt cette blonde, mince et aristocratique personne, Mme de St-Christol, que le *Faublas,* — une feuille indigne, qui ne respecte rien, — appelle si méchamment Mme Marneffe. C'est elle, en somme, qui a fait la haute situation de son mari. Je sais bien qu'elle n'y a point travaillé sans aide; ses collaborateurs, même, ont été nombreux. Mais enfin, privé d'une telle femme, M. de St-Christol, qui demain, peut-être sera Directeur à

son ministère, eût végété dans les bas emplois ; car son mérite ne s'impose guère. Grâce à l'infatigable activité de cette épouse rare, — pas si rare, peut-être ! — il a monté, monté. Nullement bégueule, du reste, ce mari, et nullement jaloux. Mme de St-Christol va où elle veut, fait ce qu'elle veut : il ne s'occupe pas plus de sa femme qu'il ne se soucie des autres femmes. Comme M. Marneffe, qu'il semble avoir choisi pour son modèle en toute chose, le sexe l'intéresse peu : c'est qu'il ne s'ennuie jamais tout seul.

Bien d'autres encore se prélassaient, ce soir-là, dans les fauteuils d'orchestre, s'épanouissaient dans les loges, portant haut la tête, payant d'audace. Le cynisme souriant servait de masque à l'infamie ; les toilettes éclatantes, la soie, le velours, les dentelles, les diamants, couvraient insolemment les chairs souillées, avec l'exorbitante prétention de cacher les souillures.

M. de Lauzerte faisait le beau, faisait l'empressé, à son poste habituel, je veux dire la loge du comte de Rochecorbon, dont il possède la confiance et dont il convoite la femme. M. de Lauzerte, d'ailleurs, qui a le geste, l'accent d'un honnête homme, qui vous regarde en face comme un honnête homme, est un escroc avéré, que les scrupules d'intérêt comme les délicatesses d'amitié n'embarrassèrent jamais. Mme d'Etigrefeuille, en robe montante, le front pudique, l'œil presque scandalisé, semblait une vierge de livre d'heures égarée dans un livre obscène ; et cela voulait donner à entendre, paraît-il, qu'elle n'a jamais dormi sur le cœur de son cocher. Sa belle-sœur aussi était là. Oh ! sa belle-sœur ! Quel formidable tapage éclata, lorsque... ! Mais à quoi bon rappeler cette histoire, et tant d'autres encore, qui ne sont point à l'honneur, certes, des gens *comme il faut*, de cette *société* toute en dorure, toute en ornements extérieurs, en beautés de surface, société pourrie au fond, qui se vante si hautainement et, disons-le, si plaisamment, d'être *la bonne*.

Mieux vaut supposer, en somme, que la pourriture n'a pas tout gagné, qu'il est encore, en haut comme en bas, de belles âmes généreuses et fortes, et qu'on arriverait, sans doute, en se donnant un peu de peine, à distinguer des hommes sans tare et des femmes sans tache dans cette foule superbe et glacée, qui se rend à l'Opéra, certains soirs, avec l'intention plus ou moins profonde d'entendre de la musique et d'applaudir des danseuses.

Quels pouvaient bien être les sentiments d'Antonia, tandis que ce public d'abonnés, plus distrait encore que de coutume, et pour cause ; plus chiche que jamais d'applaudissements, examinait la courtisane avec une si avide, si longue et si malveillante curiosité ? Quelles pensées devaient s'agiter dans cette tête orgueilleuse et folle ? Il serait malaisé de le dire : les lorgnettes braquées sur Antonia ne semblaient guère l'émouvoir, et son visage demeurait impénétrable.

A l'entracte, elle quitta sa loge et se dirigea vers le foyer, où elle s'assit.

Alors, le scandale fut à son comble. En vérité, cela passait la permission, une pareille audace ! Il fallait qu'on le lui fit comprendre, et bien vite ! Elle se déciderait, peut-être, à partir, elle se sauverait, sans doute, chassée du Temple de l'Art par le mépris des honnêtes gens.

Et cette foule élégante et irritée n'eut plus qu'une pensée, plus qu'un but : se débarrasser d'une fille. Pour cela, tous les moyens seraient bons : on les employa tous. On prononçait son nom très haut ; on se la montrait du doigt ; on parlait d'elle devant elle, sans aucune espèce de contrainte et comme on eût parlé d'une chose à vendre ; on disait : voici ce qu'elle vaut... voilà ce qu'elle coûte. Des femmes passaient, la touchant presque, la dévisageant, avec ce cruel sourire et cet air de gifflable impertinence, qui est l'apanage des *gens comme il faut*.

Mais elles perdaient leur temps, ces nobles dames ; mais ils s'ingéniaient en vain, ces galants Messieurs : Antonia ne quittait point la place, Antonia ne courbait point le front, non atteinte, même pas effleurée par cette avalanche de mépris. Très calme, très douce, très haute, elle rendait sourire pour sourire, et son dédain à elle, dédain de reine, dédain de déesse, les écrasait tous !

Et, tout à coup, elle fit un mouvement, elle eut un geste superbe, elle dit :

Alcide GUÉRIN.

(A suivre)

Nos Soirées Littéraires

1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.

Assistaient à la 1re réunion de janvier : Paul Verlaine, Jean Moréas, Maurice du Plessys, Achille Delaroche, Alfred Gauche, Yann Nibor, H. Durand-Tahier, Museux, Gabriel de la Salle, Louis Miot, L. Bourgaut-du-Coudray, Amable Cocambois, Hyren Nilhoc, Léon Lefebvre, René Le Clerc, André Veidaux, Degeorge, Alphonse de Bévylle, Y. Rambosson, Charles Maurras, Paul Gabillard, Diana Morelly, Paul Roinard, Castelin, Pierre Trimouillat, Saulgrain, Marcel Bailliot, Janvier et Laudner (du Théâtre-Libre), Demare, Charles Morice, etc., etc.

Pièces dites : Y. Rambosson : *Sonnet*. — André Veidaux : *Blasphème insignifiant*. — Yann Nibor : *L'aumônier de Marie*. — Amable Cocambois : *L'Ane* (Bourgaut-du-Coudray). — Pierre Trimouillat : *M'sieur Alphonse aux Français*. — René Le Clerc : *Finis Coronat opus*. — Gabriel de la Salle : *Avenir des Gueux*. — Marcel Bailliot : *L'Abricot* ; *Youp lon là !* — Yann Nibor : *Accouchée à l'œil*. — Y. Rambosson : *L'Art immarcessible*. — Pierre Trimouillat : *Le Bègue*. — Laudner : *Le Vent* (E. Haraucourt). — Marcel Bailliot : *Les Dos*. — Yann Nibor : *Muffée de Mathurin*. — Léon Deschamps : *Agnès*, *Eglogue à Paul Verlaine* (Jean Moréas : **Le Pèlerin Passionné**). — H. Durand-Tahier : *Green* (Paul Verlaine). — Gabriel de la Salle : *Ne plus être*. — Y Rambosson : *Un visage reste* (Charles Morice).

Présidence de Léon Deschamps.

Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay.— Typ. et lith. Joseph ROYER.

Résultats du Scrutin
pour le
CONCOURS DE SONNETS

Premier Prix : Marcel NOYER. — Sonnet no **134** *(Les Crucifiés)*. (252 points représentés par les suffrages de MM. Leon Bloy, Michel Abadie, Léon Dequillebecq, René Ponsard, Alphonse Cornet, Georges Waterlot, Ryo Ménarlec, Duthil de Nérac, Ch. Cognier, Achille Rouquet, François Coulon, S. Renard, Louis Dumur, Alphonse Demare, Y. Rambosson, Jean Surya, Joachim Gasquet, E. Lechevallier, A. Moreau, Paul Rouget, M. Scheneider, Stéphane Servant, Aristide Estienne, Auguste Barrau, Malterre, André Durieux, J. Degalves, Abel Pelletier, Louis Miot, Michel Mourlevat, Vincent Huet, Raymond Lotthé et Leon Lefebvre. — *5 premiers prix, 4 seconds prix, 7 troisièmes prix, 6 mentions très honorables et 4 mentions honorables, soit 33 suffrages exprimés).*

Deuxième Prix : Bénoni GLADOR. — Sonnet no **122** *(Le Calvaire)* 255 points, représentés par *6 premiers prix, 4 seconds prix, 3 troisièmes prix, 12 mentions très honorables et 4 mentions honorables*, soit 29 suffrages exprimés — 4 de moins qu'au sonnet précédent.

Troisième prix : Jules LALOUE. — Sonnet no **127** *(Sonnet pour Isabeau, la gente bachelette)*. (161 points representés par *1 premier prix, 3 seconds prix, 4 troisièmes prix, 9 mentions très honorables et 9 mentions honorables*, soit 26 suffrages exprimés).

Mentions très honorables :

Sonnet no **42** (*La Bénédiction*) par Léon Leclère (156 points.

Sonnet no **113** *(Fin d'Automne)* par Paul Rouget (149 points).

Sonnet **8** (*Le Mâle*) par Camille Soubise (144 points).

Sonnet no **125** (*Amours mystiques*) par P. Vigné d'Octon (133 points).

Sonnet no **65** (*Le jeune prêtre)* par Paul Valéry (119 points).

Sonnet no **132** (*Vision*) par Jules Lamore (115 points).

Sonnet no **60** (*La femme*) par Stéphane Servant (110 points). — *Cet auteur a obtenu un total de 303 points pour ses 4 sonnets.*

Sonnet no **43** (*Anima*) par Jean Nymphéas (109 points)

Sonnet no **18** (*Billets doux*) par Michel Abadie (103 points).

Sonnet no **24** (*Phryné*) par Camille Mauclair (100 points).

Viennent ensuite avec le plus de points et par rang d'ordre les sonnets nos **89, 64, 61, 128, 23, 2, 7, 15, 70, 144, 45, 81, 136, 63, 137, 145, 39, 16, 12, 50, 49, 20, 66, 123, 44, 124, 78, 90, 133, 34, 58, 76, 93, 105, 106, 100, 99, 15, 48** et **121.**

Prière aux lauréats de donner leurs adresses. Les récompenses seront envoyées gratuitement et le plus tôt possible.

Notre ami Paul Redonnel, etant retenu dans le Midi pour raisons de santé, nous sommes obliges, vu le travail immense resultant de l'agrandissement de *La Plume*, de nous adresser à d'autres dévouements plus à même de nous aider ; le secretariat de la Rédaction de la Revue est desormais confié aux anciens secretaires d'*Art et Critique*, MM. Marcel Bailliot et Georges Roussel, qui ont fait leurs preuves à la revue-sœur defunte. De plus notre confrère Leon Dequillebecq, le poète bien connu, devient Secrétaire de la Direction. Toute l'ancienne Rédaction d'*Art et Critique*, Jean Jullien en tête, vient renforcer la nôtre : c'est dire que *La Plume* tient à rester à la hauteur des sympathies qu'elle a trouvées chez tous les artistes et qu'elle fera tous ses efforts pour s'en rendre digne. N. D. L. R.

BULLETIN FINANCIER

Marché ferme et bonnes tendances. Le 3 0/0 est surtout l'objet de nombreuses transactions et s'avance de 95.43 à 95.47 1/2.

L'emprunt nouveau a des demandes à 94.70.

Des personnes généralement bien informées affirment que le nouvel emprunt est environ quinze fois couvert.

L'ensemble de la cote profite de ces bonnes dispositions. Les fonds d'état sont fermes, specialement les divers fonds russes, le Portugais et l'Extérieure.

Les demandes sont egalement nombreuses sur les valeurs, notamment sur le Foncier qui atteint le cours de 1500 fr. Cependant il faut faire une exception pour le Rio qui a perdu 25 fr. environ depuis quelques jours par suite d'ordres de ventes importants venant de Londres.

Le 3 0/0 clôture à 95.47 1/2 ; 3 0/0 nouveau 94.10 ; 4 1/2 0/0 104 65 ; Italien 92,45 ; Portugais 57 3/8 ; Hongrois 91 9/16 ; Exterieure 75,75 ; Turc 19,22 ; Russe, 1888, 97 3/8 ; Russe, 1889, 98 ; Egypte 489 68 ; Banque Ottomane 622 50 ; Rio 563,57 ; Alpines 217 50 ; Tharsis 152,50 ; Douanes 473,12 ; Foncier 1500.

Marche tres mouvementé sur l'action du Comptoir des fonds nationaux qui s'avance de 562 à 568.

Il se fait toujours un bon nombre d'opérations sur l'action de la Compagnie nouvelle des Châlets de nécessité, entre 654 et 660. Cette société vient d'obtenir de nouvelles concessions, aussi croyons-nous que la hausse va s'accentuer.

RUD'ŒIL.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

H. C. *Neuilly*. — Reçu. ~ **H. C.** *Angers*. — B. Coffre « Winter » ; t'ai envoyé les deux suivants, soit 6 fr. : faut-il te réserver les futurs ? Amitiés. ~ **S. S.** *Montluçon*. — Soyez sans inquiétude. Quant à F. L. c'est un voleur : demandez à Longuet à Royer ou à... votre serviteur. ~ **C. R.** *Beaucaire*. — Inscrit votre ami. Merci. Bulletins ont été annulés, signataires n'étant ni abonnés, ni lecteurs achetant régulièrement chez nos correspondants. ~ **E. G.** *rue Littré*. — Bulletin annulé : et notre contrôle ? Vous l'oubliez ! **E. D.** — Mlle, vous me semblez bien connaître H. C... Enfin ! ~ **J. K.** *Londres*. — Parfaitement nous contrôlons et les résultats sont édifiants pour certains confrères ! ~ **P. S.** *Aix*. — Acceptons ce premier abonnement, mais renouvellement sera au nouveau tarif. **M** R. habite à Fresselines (Creuse). ~ **L. B.** *Rennes*. — Inscrit. Mille bons souhaits. ~ **G. P.** *Paris*. — Mais, mon cher ami, ne vous faites donc pas de bile : c'est fini. Merci quand même et mille amitiés. ~ **E. S.** *Marseille*. — Reçu. ~ **A. B.** *Thiberville*. — Francs nécessaire. ~ **F. R.** *Genève*. — Autographe retardait. Amitiés. ~ **J. S.** *Panama*. — Expédié. ~ **J. St-C.** *Paris*. — Merci, cher confrère, de votre précieux et solide concours. ~ **J. R.** *Loublande*. — Tout reçu. Amitiés. ~ **M. M.** *Volvic*. — Merci, merci. ~ **A. des J.** *Genève*. — Pris en note. ~ **Cécile F.** *Montpellier*. — Vous avez vu la raison du retard, moderniste ? Êtes comprise parmi les privilégiés à demi tarif. ~ **E. L.** *Belfort*. — Oui, J. R. est le même. Reste accepté. ~ **H. C.** — **A. B.** — **J. M.** — *Angers*. — Entendu. ~ **E. R.** *La Chapelle*. — Très bien, mais repondez directement ? ~ **M. D.** *rue Alfred Stevens, Paris*. — Entendu ~ **M. M.** *Gand*. — Transmets à P. L. Merci, mon excellent confrère. ~ **P. T.** *La Roche sur Yon*. — C'est nous qui vous remercions. ~ **C. M. L.** *rue Beaumur*. — Reçu, mais réclamations du d' avait précédé, car j'avais mis q. en rec. Porte en compte. ~ **L. d'A.** *Florence*. — Reçu, merci, accepté. ~ **P. L.** *Bruxelles*. — Entendu. Lettre suit. ~ **J. V.** *St-Etienne*. — E. R. va vous repondre. Acceptons envoi. ~ **P. S** *Aix en Provence*. — Entendu. Des choses bien, très bien, mais des faiblesses : voyez trop la rime et pas assez le vers. Autre chose s. v. p. ~ **T. B.** *Lavaur*. — Reçu. ~ **M. A.** *Aix en Provence*. — Accepte. Vu Maurras hier : parfait. ~ **C. B.** *rue Gambetta, Lyon*. — Profitez-vous de la faveur accordée ? ~ **E. de B.** *Bruxelles*. — Prière de tout adresser, désormais, à Paul Lacomblez, notre concessionnaire général pour Belgique et Hollande ; Nous redevez un franc. ~ **C. L. G.** *Le Havre*. — Entendu pour le tout. Amitiés, vilain paresseux ! ~ **A. G.** *Grande-Chaumière*. — Vous parlerai du banquet en temps et lieu. ~ **A. M.** *Luçon*. — Merci, mon cher ami : on m'a déjà offert six fois plus que l'amende ! Cela prouve que notre œuvre est bien conçue et que nous sommes aimés. Mais, à vous comme aux autres, je refuse. Je travaille pour payer seul. ~ **Eugène Benoist** *Niort*. — Ai chargé quelqu'un de compétent pour arranger votre affaire. Vous écrira. Mille amitiés. ~ **J. R.** *Loublande*. — N'envoyez rien, sommes en compte. Bien pour reste. ~ **A.** *Béziers*. — Reçu. ~ **F. C.** *Panissière*. — Merci. ~ **J. S.** *Panama*. — Inscrit. ~ **A. B.** Tu n'es pas « concerné ». Accepte copie. ~ **Dr A. C.** *Paris*. — Votre reab' n'est parvenu qu'après votre carte. Tout s'explique ainsi. ~ **G. de la M.** *St-Jacques*. — Inscrit. ~ **A. B. L.** *rue Turbigo*. — Entendu. ~ **J. O.** *Nantes*. — Merci, mon vieux. Comprends silence ? ~ **E. M.** — **M. B.** — **E. R.** — **A. C.** *Nantes*. — Quatre fois merci. Vous recommandons inédit, surtout ; pas de blagues ! ~ **G. T.** *Vannes*. — Accepté. ~ **F. B.** *Toulouse*. — Merci affectueusement mon cher confrère et Maître. ~ **H. L.** *rue Pierre-au Lard*. — Ecrivez copie sur feuille blanche et sur un seul côté de la feuille ; ne pouvons publier vers parlant d'hirondelles, de ruisseaux et de patriotisme : il faut du nouveau à tout prix. Cordialités. ~ **E. B.** *Conilly*. — Entendu. ~ **F. M.** *rue Poliveau*. — Acceptons le tout.

LIVRE D'OR DE LA PLUME

EXPOSITIONS

PARIS

Pavillon de la ville de Paris. — Exposition des Indépendants, mars 1891.
Artistic Hall, 84, rue de Clichy. — Exposition permanente, ventes, tombola.
Galerie Petit. — Exposition internationale de peinture.
Thatse d'application. — Petit Salon.
Galerie Durand-Ruel. — Exposition, tableaux, pastels et sculptures.
Bénézit, 21, rue Chaptal. — Exposition de peinture et gravure.

PROVINCE

Lyon. — Exposition des Beaux Arts. — Février 1891.
Bordeaux. — Exposition universelle internationale du 1er mai au 5 novembre 1891.
Rennes. — Exposition le 12 février 1891. (Date d'envoi expirée).
Toulouse. — Exposition le 15 mars 1891. (Concours).
Bordeaux. — Exposition annuelle le 1er mars 1890.

ETRANGER

Berlin, — Exposition internationale 1891.
Kinston. — (Jamaïque) 27 janvier 1891. — Admission avant le 1er mai 90.
Barcelone. — Exposition du 29 mars au 1er juin.
Milan. — Exposition le 1er juin 1891.
Moscou. — Exposition française, 1er mai 1891.
Chicago. — 1892.

Lire dans le prochain No de La Plume :

ARISTIDE BRUANT
par Oscar MÉTÉNIER

NUMÉRO EXCEPTIONNEL consacré au MIRLITON

A St-Lazare, Les P'tits joyeux, etc., etc. par
ARISTIDE BRUANT

Ce numéro contiendra une page de musique, dix-sept compositions du dessinateur célèbre Steinlen, et des articles de nos meilleurs collaborateurs.

En vente aux bureaux de LA PLUME

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de la Revue

I. *Dédicaces*, poésies, par Paul Verlaine, 50 ex à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr. .... épuisé
II. *A Winter night's dream (Le Songe d'une Nuit d'Hiver)*, poème lunatique, par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr., et 200 à 3f. épuisé
III. *Albert*, roman, par Louis Dumur. 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 ex. à......... 3 fr.
IV. *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud. 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à........................... 3 fr.

(Il paraît un volume par trimestre. — Cette édition n'est pas réimprimée)

Léon Deschamps. — *A la Gueule du Monstre*, poésies, in-18 Jésus, vélin teinté ; *Contes à Sylvie*, nouvelles ; *Le Village*, roman de mœurs paysannes. chaque volume .... 3 fr. 50
Léon Bloy. — *Le Désespéré*, 1 vol. ; *Un brelan d'Excommuniés* (2 fr.) ; *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, 1 vol. ; *Le Pal*, pamphlet (très rare) (les 4 nos 2 fr.) ; *Christophe Colomb devant les Taureaux*, 1 vol. Chaque vol............... 3 fr. 50
Maurice Maeterlinck. — *Serres Chaudes*, poésies ; *L'Intruse ; Les Aveugles ; La Princesse Maleine*, drame. Chaque vol.................... 3 fr. 50
Jean Jullien. — *L'Echéance*, un acte en prose, précédé d'un *Essai sur le Théâtre vivant*.... 1 fr. 25
Paul Redonnel. — *La Mort du Vieillard*, poème (épuisé). *Liminaires*, poésies, (sous presse).
Henri Bossanne. — *Les Ephémérides* (3 fr. 50), *Fleurs Sauvages*, poésies..................... 1 fr. 50
Henry Cormeau. — *Le temps d'amour* (3 fr. 50). *Les Lundis de la Campagnarde*, poésies..... 1 fr.

ART & CRITIQUE, collection complète (84 Nos) 50 fr.
LA PLUME, année 1889, un beau vol. broché, 20 fr.
— année 1890, » » 20 fr.

(Envoi franco contre mandat ou timbres)

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER.

ABONNEMENTS
10 Fr. par An.

Le NUMÉRO : 50 centimes.

TROISIÈME ANNÉE. N° 43
1er Février 1891.

LA PLUME

Revue Littéraire et Artistique bi-mensuelle

NUMÉRO EXCEPTIONNEL CONSACRÉ A

ARISTIDE BRUANT

ET AU

MIRLITON

A St-Lazare

SOMMAIRE

Texte :

Oscar MÉTÉNIER : *Aristide Bruant.* — **Aristide BRUANT** : *A St-Lazare* (dessin de Lautrec) ; *A St Ouen* (Musique de A. Bruant) ; *Grisette* ; *Heureux* ; *Les petits Joyeux* (Musique de A. Bruant). — **Alexandre BOUTIQUE** : *A propos du Symbolisme.* — **CRITIQUE LITTÉRAIRE** : Jacques Renaud, *Casse-le-Fer* (A. Gaudi) ; **Henri ALBERT**, *Hedda Gabler* (Ibsen) ; **Abel PELLETIER**, *Le Bon d'Enfance* [illegible] Séverin). — **Léon DEQUILLEBECQ** : *Primevères* (Pierre et Paul) ; *Les Ricochets* [illegible] (Pierre Dévoluy). — **CRITIQUE DRAMATIQUE** : Jean Jullien, *Les Cent.* — **CRITIQUE D'ART** : Jules Antoine, [illegible] *Expositions Internationale* ; **Charles SAUNIER**, *A propos du Luxembourg* ; **A. B.**, *Paris-Champs* (Cerise-Gaillard). — **J. LARRIEAU** : *La Courtisane*, *Lever du soleil.* — **J. VACOUTAT** : *Parodie.* — **Léo d'AGENI** : *Amour.* — **Alcide GUÉRIN** : *A l'Opéra* [illegible]. — **LA QUINZAINE** : *Nos Soirées, les Livres, les Théâtres, les Revues, Échos d'Art et de Littérature, Bulletin* [illegible], *Petit Courrier.* — **SUPPLÉMENT HORS TEXTE** : **Aristide Bruant** dans son cabaret du *Mirliton*, composition de STEINLEN. — **ILLUSTRATIONS DANS LE TEXTE** : Dessins inédits de LAUTREC, STEINLEN, Jean CAILLOU, etc.

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 36, Boulevard Arago, PARIS.
Directeur de la Revue : LÉON DESCHAMPS

Digitized by Google

LES LIVRES

Chez **Vanier** : *Peines de Cœur*, poésies, par Jean Surya (édit. de luxe, 1 fr.) ; *La Ballade des Vingt-Huit jours*, par Léon Durocher, dessin de Georges Bellanger (0, 60) ; *Primevères*, poésies, par Pierre et Paul (1 fr.) ; *Les Holocaustes*, poésies, par Léonce de Larmandie (1 fr.).

Chez **Lacomblez** (Bruxelles) : *Le Don d'enfance*, poésie, par Fernand Séverin (3 fr. 50) ; *Les Quatre Faces*, prose, par Bernard Lazare (1 fr.).

Chez **J. Roumanille** (Avignon) : *Plou et Souleio*, poésies en langue provençale, par Marius André (3 fr. 50) M. Ch. Maurras rendra compte de ce beau livre dans un prochain numéro.

Chez **Marpon et Flammarion** : *Paroles d'un Révolté*, par Pierre Kropotkine, ouvrage publié, annoté et accompagné d'une préface par Elysée Reclus (3.50).

Aux bureaux de la **Révolte** (140, rue Mouffetard) : *La Société au lendemain de la Révolution*, par Jehan Le Vagre (0, 75) ; *La Morale anarchiste* (0, 10) ; *Aux Jeunes gens* (0, 10) par Pierre Kropotkine. Publications socialistes très estimées des connaisseurs.

Chez **Quantin**. *Le Yacht*, par Philippe Daryl. — Sous une couverture somptueuse, un ouvrage technique, d'une lecture agréable. Les Yachtmen, y trouveront un résumé très complet de ce genre de sport, et les philistins y, apprendront les règles et les ressources de la navigation de plaisance. J. A.

—

(Un compte-rendu spécial est fait pour tous les livres envoyés en double exemplaire).

—

On désire acheter d'*occasion* : 1° *Histoire de la Caricature en France*, par J. Grand-Carteret ; 2° *A Cœur Perdu*, par J. Péladan ; 3° Le *Mariage de Loti*, par P. Loti. Ecrire C. P., bureaux de *La Plume*.

N. C.

LES THÉATRES

Comédie-Française. *Thermidor*, boucan en 4 actes, paroles de Coquelin-le-Grand, musique par Lissagaray, décours de notre précieux ami Victorien Sardou.

Odéon. *Les Faux Bonshommes*, pièce en 3 actes, par Barrière et Capendu. On se demande pourquoi une subvention ?

Théâtre d'Application. *De fil en aiguille*. 4 actes, de Gandillot. Il parait que c'est d'un raide ! Albert Wolff a été scandalisé, mais Sarcey, qui se plaît aux cochonneries, a ri à ventre déboutonné.

Renaissance. *L'Hôtel Godelot*. Une reprise, un vaudeville, et c'est de Sardou ; oh non ! n'en parlons pas.

Théâtre d'Art. *Les Cenci*. Un drame noir, ce qu'on a ri ! Pauvre Shelley ; qu'avais-tu fait à ces jeunes gens ! Cet âge est sans pitié.

Cluny. *Le Carnaval d'un merle blanc*. Quand les théâtres de vaudevilles n'ont plus rien à jouer, ils remontent cette ineptie. Il parait qu'il y a des gens qu'elle amuse. On demande à les voir.

Folies-Dramatiques. *Paris-Folies*. C'est une revue ; on en annonce d'autres encore :

> Au nom de votre Christ, au nom de votre race,
> Grâce, grâce pour nous, Messeigneurs !

Théâtre-Libre. Malgré les mesures ridicules de notre gouvernement libéral, les représentations du Théâtre-Libre à la Porte-Saint-Martin s'annoncent comme un grand succès ; tant mieux pour l'Art nouveau. — Le prochain spectacle de M. Antoine se composera de *La Meule*, de notre ami M. Georges Lecomte, attendue avec impatience.

G. R.

LES REVUES

Les Jeunes, une nouvelle revue tirée artistiquement sous les presses de l'*Anthologie belge*, (A. de Nocée, directeur), viennent de voir le jour à Bruxelles. La devise : *Ose* ! promet beaucoup... — **Moréas est le** dieu du jour : tous les confrères discutent les théories symbolistes émises par les porte-paroles de l'Ecole, dans notre numéro 41 : les *Echos de l'Anjou* approuvent et publient la Préface-Manifeste du *Pèlerin passionné*, le **Chat Noir** se hérisse, d'autres se fâchent tout rouge — quelques-uns attendent pour se prononcer.

Nos Soirées Littéraires

1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.

Assistaient à la Soirée du 17 janvier : Mmes Fanny Billet, S. Rivolta, Jeannine D'Ors, Diana Marelly etc, etc. MM. Jean Moréas, André Veidaux, Edouard Dubus, G.-Albert Aurier, A.-F. Cazals, Hyren Nilhoc, le dessinateur Jules Duchenne, Y. Rambosson, A. Demare, Yann Nibor, H. Douriez, Adolphe Gensse, Georges Roussel et Marcel Bailliot, nos nouveaux secrétaires de Rédaction, Sallé, de Ménorval fils, Jules Laloue, Abel Pelletier, Camille Mauclair, Achille Delaroche, Amable Cocambois, Henri Bersang, Charles Bourgault-Ducoudray, Léon Lefebvre, Ed. Degeorges, Armand Coppin, Robineau, P.-J. Fisher (tous trois réd. de l'*Anarchie*), Jean Court, R. Caullier, Dufour, Ch. Brou, C. Palanque, A. Dupuis, Paul Cohen, Armand Dennery, E. Dujardin, Jean Surya, Albert St-Paul, Ernest Raynaud, Albert Haüg, Julien Leclercq, René Le Clerc, Dauphin-Meunier, Léon Deschamps, etc., etc.

(Se sont excusés par lettres : Fernand Clerget, Paul Vérola, Maurice Bouchor, Jean Rameau, Léon Duvauchel, Stéphane Arnoulin, Léo Trézenick, Willy (Henri Gauthier-Villars), Raymond Lotthé et Jules Fleurichand, chroniqueur à l'*Information Parisienne*).

Compte-rendu : Y. Rambosson : *Cheveux épars* ; André Veidaux : *Le Violoncelle* ; Yann Nibor : *Le Petit Jean-François* ; Adolphe Gensse : *Ritournelle* ; Lallé : *Le Bal à l'Hôtel-de-Ville* (Mac-Nab) ; Jules Laloue : *Sonnet* ; A.-F. Cazals : *Fable Express* ; Abel Pelletier : *L'Obsession* ; Mme X*** : *Aénor* ; Paul Cohen : *Le Crime de Pierrot* ; Marcel Bailliot : *Le Potache* ; Ernest Raynaud : *Une fête chez le Président* ; Yann Nibor : *La chanson du Chapeau-Rouge* ; Amable Cocambois : *Trois Rondels* (Ch. Bourgault-Ducoudray) Marcel Bailliot : *Lamentations d'un Saltimbanque* ; Mme X*** : *L'Absente* (Achille Delaroche) ; Sallé : *Le Vrai Potache* ; Y. Rambosson : *Marseillaise* ; Edouard Dubus : *Vers badins* ; Yann Nibor : *Muffée de Mathurins* ; Camille Mauclair : *Nocturne en bleu et argent* ; Sallé : *Sur la ligne* ; Camille Mauclair : *Chambre déserte* ; Marcel Bailliot : *On n'peut p'us !* ; A. Cocambois : *La Fée* ; Dufour : *Ultima Verba* ; Albert St-Paul : *Fable* ; Edouard Dubus : *Vers du Père Didon*.

(Accompagnateur-pianiste : Paul Cohen).

Présidence de Léon Deschamps.

—

A partir de ce numéro, il ne sera plus accepté d'abonnements à tarif réduit.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 43 — 1er FÉVRIER 1891

Aristide BRUANT

—

Il y a six ans, je me trouvais attablé une nuit au fond du " Sénat ", l'arrière-salle du Château-Rouge, le bouge fameux, trop connu aujourd'hui de la rue Galande. A cette époque, le refuge du père Trollier n'était point encore catalogué parmi les curiosités parisiennes qu'il est de bon goût de visiter entre une heure et deux heures du matin. C'était un cercle très fermé, dont seuls quelques rares initiés avaient le droit de franchir impunément le seuil.

Gamahut y faisait encore des poids et Jouineau, un poète que la Centrale nous a ravi, y disait ses vers.

Je corrigeais à ce moment les épreuves de mon premier livre, *La Chair*, et j'étais venu là pour demander à Jouineau une de ses chansons que je me proposais d'introduire dans une étude d'argot intitulée : *En Famille*.

Très flatté, Jouineau se mit à ma disposition et me chanta tout son répertoire : une parodie de *Carmen*, *Bras-de-fer*, *la Tourterelle*, etc.

Comme rien de tout cela ne me satisfaisait :

— Attendez, me dit-il, je vais vous en pousser une dont vous serez content... C'est une de mes dernières.

Et sur le champ, il entonna *A Montpernasse*.

Alle avait pus ses dix huit ans,
All'tait pas jeune d'puis longtemps
Mais a' faisait encor' la place
A Montpernasse !

Très frappé par l'odyssée de la pauvre fille « *à qui son dos cardait la peau* », j'en fis mon compliment sincère à Jouineau : pourtant un doute s'éleva dans mon esprit, je trouvais cette cruelle ballade si supérieure à tout le reste !

Je demandai :

— Elle est bien de vous, n'est-ce pas ?

— Oh ! Monsieur ! fit le poète indigné de mon soupçon.

— Vous me permettez de l'imprimer ?

— Comment donc ! seulement... ne mettez pas mon nom... Vous savez... je vis tranquille maintenant, je ne tiendrais pas à ce qu'on sût...

Je connaissais mon Jouineau par cœur ; j'attribuai cette discrétion si rare chez un poète à un intérêt d'ordre privé, dans lequel l'Art n'avait rien à voir et je me conformai à son désir.

Le lendemain j'envoyais à mon éditeur la chanson, que *son auteur* m'avait crayonnée sur un coin de table entre deux verres de mélé-cassis, et je l'annotais avec ce simple renvoi au bas de la page : *authentique*.

A cette époque, je ne connaissais Bruant que pour l'avoir vu une fois ou deux chez Salis, et pour l'avoir entendu chanter ses œuvres première manière au concert de la Scala. Je savais qu'il était l'auteur de ces deux petits chefs-d'œuvre : *A la Villette* et *A Saint-Lazare*, mais je l'avoue à ma honte, c'était tout.

Ma confusion fut grande, lorsque plusieurs mois après l'apparition de mon livre, un hasard me fit tomber entre les mains un numéro du *Mirliton*, qui contenait *A Montpernasse*.

Bruant n'avait pas réclamé. J'étais fondé à croire qu'il n'avait pas lu *La Chair*. J'eus le tort de ne pas prendre les devants.

L'an dernier, au cours d'une soirée passée à Montmartre, en compagnie de Laurent Tailhade, l'exquis poète, et comme nous sortions d'une vague brasserie :

— Entrons chez Bruant, me proposa mon compagnon, nous n'y boirons peut-être pas de très bonne bière, mais nous y trouverons des amis.

— Chez Bruant ? Je n'y suis jamais allé et je vous avouerai que j'ai commis à son préjudice un plagiat involontaire... Ainsi donc, je ne tiendrais pas...

— Raison de plus ! Il faut connaître Bruant, ne serait-ce que pour lui expliquer comment votre bonne foi a été surprise. Il est garçon d'esprit et vous me remercierez de vous avoir conduit chez lui... Vous verrez !

Un instant après, il me présentait au cabaretier du *Mirliton*.

— Ah ! c'est toi Méténier, me dit Bruant en me serrant la main, ça me fait plaisir de te voir, parce que je te gobe... T'es le seul à Paris avec moi qui sache en entraver sérieusement... et du vrai ! J'viens de faire paraître mon bouquin, je vas t'en donner un exemplaire... avec une dédicace

Et il me remit un volume à la première page duquel il avait malicieusement écrit :

A Oscar Méténier
l'auteur d' « A Montpernasse »
Cordialement
A. Bruant.

Ce fut sa seule vengeance.

Tel fut le prélude d'une amitié solide pour l'homme que j'ai appris à connaître depuis et qui n'a d'égale que mon admiration pour l'artiste.

∴

Aristide Bruant est né à Courtenay (Loiret), le 6 mai 1851, mais Paris le revendique comme sien à juste titre.

C'est à Paris où il est venu tout jeune qu'il s'est trouvé pour la première fois aux prises avec la vie inclémente, qu'il a appris à en connaître les misères ; c'est à Paris que vraisemblablement il finira ses jours.

Débarqué pauvre sur le pavé de la grande ville, comme il fallait vivre, Bruant entra comme employé dans une compagnie de chemin de fer, mais l'indépendance de son caractère s'accommodait mal de la servitude à laquelle le condamnait son manque de fonds.

Vivant au milieu du peuple, il avait en germe ce talent d'observation qui devait plus tard se développer si merveilleusement. Une sympathie naturelle l'attirait vers les humbles, les méconnus, les opprimés qui souffraient comme lui. Il résolut de se faire le chantre des misérables et tout le temps que lui laissaient ses heures de bureau, il le passait avec eux, s'assimilant leur langage, étudiant leurs mœurs, puis rentré chez lui, le soir, il s'essayait à analyser ses impressions, à les rendre en conservant aux traits qui l'avaient frappé leur caractère pittoresque.

Il comprenait déjà quelle originalité se dégage de la langue primesautière de la rue et quelle œuvre de pitié peut sortir de la notation exacte des mille petits faits de la vie populaire, même sous la forme ironique et légère, quoique brutale, qui caractérise sa manière.

Mais il comprit aussi que si cette tentative purement artistique lui gagnerait l'estime des lettrés, elle ne lui assurerait point des moyens d'existence. Et c'est ainsi que sans renoncer à célébrer les bons voyous, auxquels il a voué une affection qui ne s'est jamais démentie, il fut amené à composer, avec l'approbation de dame Censure, une série parallèle de chansons, dont la plupart comptèrent parmi les plus grands succès de ces dernières années : *Le Boulevard des Étudiants, Henri IV a découché, Le 113e de ligne, La Femme, La Braise, C'est pas vrai,* etc... etc.

Non content d'en écrire les paroles et la musique, il s'en fit le créateur et le premier il inaugura sur la scène un genre qui a eu par la suite de nombreux imitateurs.

Bruant sait trouver l'air qu'on retient, qu'on fredonne en sortant et dont on reste obsédé, l'air qui s'applique au texte, tellement qu'on ne saurait dire si les paroles ont été faites pour la musique ou la musique pour les paroles.

De là, la vogue immense qui l'accueillit, et qui rendit ses débuts à la fois si brillants et si difficiles, car il eut à lutter contre la jalousie et la mauvaise foi des vieux cabots, que gênait sa jeune gloire.

N'importe, dès qu'il paraissait en scène, une tempête d'acclamations le saluait ; le peuple avait reconnu l'un des siens ! Quant à lui, gagnant à présent en une soirée ce qu'il gagnait autrefois en une semaine, il avait conquis sa liberté. Au reste, il attachait peu de prix.

Un moment vint cependant où il se sentit écœuré, dégoûté de la vie des coulisses. Il avait acquis une notoriété suffisante ; les célèbres parmi les plus célèbres (j'ai nommé Paulus), lui demandaient des chansons ; il lâcha les planches et on ne l'entendit plus que dans les cénacles, notamment à l'ancien Chat Noir, où il lança *A la Villette,* ce pur joyau, *La Marche des Dos* et toute la série de ses chansons de quartier. Lorsque Salis émigra rue de Laval, Bruant loua le local du boulevard Rochechouart.

Le *Mirliton,* ce cabaret inouï où la plus exquise grossièreté remplace la fatigante urbanité était fondé.

Le rêve de Bruant était réalisé, que dis-je ? Il est aujourd'hui dépassé.

Car en même temps qu'il a gagné ses galons de capitaine dans l'armée littéraire, le petit employé de la Compagnie du Nord est en train de faire fortune.

Salué comme un confrère par les plus hautes personnalités du journalisme, discuté par la grande critique comme les auteurs les plus en vogue, le cabaretier du boulevard Rochechouart a écrit un livre qui restera : livre d'une gaieté amère et d'une philosophie bien noire sous son apparence frivole et dans sa forme brutale : *Dans la Rue.*

L'épigraphe donne la note juste.

> T'es dans la ru', va, t'es chez toi !

C'est le lamento du misérable qui ne sait où il couchera le soir, le chant de victoire du marlou, la plainte de la marmite, et pour qui sait penser, c'est surtout un long cri de colère contre l'injustice suprême qui condamne les uns à avoir faim tous les jours quand à côté, les braiseux de naissance, peuvent vivre sans être forcés de truquer.

> Ces gonc's-là, ç'en a t' i' d' la chance,
> Ça mange et ça boit quand ça veut.

Je ne sais personne pour avoir compris mieux que Bruant et exprimé comme lui dans leur véritable argot, l'argot de 1890, l'inconscience de ces parias de la société, qui, mon Dieu ! ne sont pas plus mauvais que le commun des mortels, — et combien plus intéressants ! — mais restent voués, de par leur origine et leur éducation, à une existence qu'il est de bon ton de qualifier d'inavouable. Pourquoi inavouable ?

Je les plaignais ; depuis que je les ai vus de près et que j'ai lu Bruant, je les excuse et je n'éprouve plus pour le condamné, qui entend du fond de sa cellule, monter l'échafaud, qu'une immense pitié.

Je ne me sens pas la force d'en vouloir au pauvre bougre qui ne sait pas, tant il grelotte, si c'est la fièvre ou ben la faim, je ne lui en veux pas, dis-je, s'il escarpe le pante qui veut suivre sa gouge.

La Société le traite en ennemi, il lui rend la pareille et à l'heure même où il commet son crime, il croit se défendre... simplement et il est sincère.

On veut faire de la plupart des criminels des irresponsables. Ce sont surtout des inconscients. Il est vrai que l'inconscience peut être considérée comme une des formes de l'irresponsabilité,

mais dans tous les cas, c'est Bruant qui le premier a mis le doigt sur la plaie.

C'est un philosophe profond en même temps qu'un observateur implacable. Indépendamment de ces pièces socialistes, humaines, qui forment la partie sérieuse de l'œuvre du chansonnier, son premier volume contient des chansons et des monologues où les petits vices, les petits travers, les petites passions du peuple sont étalés crûment et gaiement. Je citerai notamment *Amoureux, Gréviste, Lézard*.

Et toujours, qu'il nous donne froid dans le dos avec *A Montrouge*, qu'il nous émeuve avec sa *Fantaisie triste* ou que l'ironie de sa *Bonne année* nous fasse sourire, Bruant reste l'esclave du mot exact, l'amoureux de la vérité que ne peut déconcerter aucune énormité.

Une conscience d'artiste servie par un admirable tempérament

∴

Bruant a trois domiciles : au-dessus de son cabaret, un appartement où il a logé sa famille ; « son château », une petite maison qui fait le coin de la rue Cortot tout au haut de la Butte Montmartre — c'est là qu'il prend ses quartiers d'hiver ; — enfin rue des Saules « sa ferme » qu'il habite l'été.

Imaginez sur la pente nord de la Butte, un vaste clos, plein de fleurs et d'arbres, que se partagent dix locataires. Un peintre, un sculpteur, de petits employés habitent de primitives baraques construites en planches et dissimulées sous un fouillis de verdure.

Pas de bruit que le chant du coq ou l'aboiement des chiens, s'il survient un visiteur. On se croirait à dix lieues de Paris. C'est tout au fond de ce clos que Bruant a planté sa tente.

Cachées par des massifs de sureaux et de rosiers, à l'ombre de hauts châtaigniers, il a élevé trois maisonnettes distinctes sur une terrasse surplombant la rue Saint-Vincent. Il en a fait sa chambre à coucher, son cabinet de travail, sa salle à manger.

Des plantes grimpantes les recouvrent et forment un dôme naturel, qui font de cette installation très complète, un séjour embaumé et toujours frais, même dans les plus chaudes journées de l'été. A côté, les communs ; la cuisine, l'office, la chambre d'Adolphe, à la fois jardinier, valet de chambre et sommelier ; plus loin un poulailler, un pigeonnier, etc.

Le tout borné à l'est par un parterre, à l'ouest par un potager minuscule. Bruant rêve de s'agrandir, de louer, puis d'acquérir tout le clos qui touche au « château » par son extrémité.

Nous verrons, je vous le prédis, Bruant propriétaire.

En attendant, il adore sa ferme qu'il ne voudrait jamais quitter.

Il se lève tard, fait un tour de jardin en sabots et veste du matin, suivi de ses chiens, puis déjeûne. Le couvert est toujours mis pour les camarades qui ne reculent pas devant une ascension matinale : je dois dire en passant que Bruant est le plus affable et le plus dévoué des amis.

Puis Bruant passe dans son cabinet de travail, s'assied devant son piano ou devant sa table et se met à l'œuvre.

— Il n'y a que dans ce décor, dit-il, au milieu de ce grand calme, que l'inspiration me vient.

Disons un mot de son procédé de travail. Bruant n'invente rien, mais si une idée, un mot, fait surgir en lui un sujet de chanson, il y pense longuement ; il coupe mentalement ses couplets, puis il écrit.

Parfois la chanson vient d'un seul jet ; le plus souvent il l'écrit dix fois avant de se déclarer satisfait et de la fixer dans une forme définitive. S'il doit employer un mot d'argot, il s'enquiert, s'assure qu'il est encore dans la circulation, qu'il n'a pas été remplacé par un neuf. Il a le souci de l'exactitude poussé au suprême degré ; il veut être actuel, précis. Rien n'égale sa joie de découvrir le premier un vocable nouveau et d'en user. De là, cette intensité d'expression, si frappante dans la moindre de ses œuvres.

A six heures, Bruant dîne très légèrement ; il fait son « lézard » jusqu'à neuf. Alors il s'habille, endosse à regret sa veste de velours à côtes, chausse ses bottes, jette son grand manteau sur ses épaules, se coiffe de son vaste chapeau, siffle ses chiens qu'il adore et descend au boulevard.

Déjà le personnel du *Mirliton* est à son poste, un pianiste-accompagnateur, le caissier, deux chanteurs. La porte du cabaret, fermé pendant le jour, est ouverte et les consommateurs affluent.

Au milieu d'eux, très à l'aise, Bruant circule, tutoyant l'un, éclaboussant l'autre d'une épithète gaillarde, saluant à leur entrée les femmes d'un refrain impertinent que tous reprennent en chœur, respectueux seulement pour l'armée française, en l'honneur de laquelle il prescrit un ban traditionnel.

Et c'est une joie, une gaieté débordante sans cesse entretenue par le Maître, dont la verve insolente et gauloise ne tarit jamais et qui ne se répète pas. Il chante son répertoire, alternant avec ses deux aides, et de dix heures du soir à deux heures du matin, le cabaret ne désemplit pas.

Tout Paris a passé là, entre ces quatre murs garnis de portraits, de tableaux réalistes illustrant pour la plupart une œuvre du chansonnier — à noter spécialement deux toiles superbes et un fusain de Lautrec — et tout Paris y repassera.

Qui sort de chez Bruant, fatalement y revient.

On rit, on chante; Maxime, le légendaire et impassible garçon, sert de la bière, l'unique boisson « *permise* » aux consommateurs ordinaires, et Bruant trinque avec ses clients, ceux-là surtout qu'il a le plus malmenés ; on achète des chansons, des volumes, qu'on veut agrémentés d'une dédicace ou bien le *Mirliton*, l'organe de la boîte, car la boîte a un organe dont la collection vaudra cher dans dix ans, un organe « *paraissant très irrégulièrement une douzaine de fois par an. — Abonnement 3 francs pour Paris.* »

Bruant en est naturellement le directeur en ce

qui concerne la partie littéraire. La rédaction ? Les amis de la maison. La partie artistique est confiée à Steinlen, Steinlen, l'alter ego du chansonnier, le Bruant du crayon.

Tous deux se complètent et je ne crois pas désobliger l'auteur de *Dans la Rue* en disant que je ne sais pas ce que je dois le plus admirer du texte ou de la façon dont Steinlen l'a compris et illustré.

J'ai devant moi la collection de cet étonnant *Mirliton*. J'y trouve des dessins soulignés par des devises typiques. Un marlou lisant le journal : *— Guerre aux bonneteurs ! Suppression de la prostitution !... Ben quoi ?... Alors, ils veulent qu'on les saigne !*

L'indignation d'un autre racolé par une femme : — *Comment ! A m'appelle ! Alors quoi ?... J'ai donc l'air d'un pante !*

∴

Bruant prépare un second volume, et celui-là consacrera définitivement sa réputation. Je connais nombre des pièces qui le composeront et ce sera pour beaucoup une suprise de voir quelle maîtrise a atteint le poète, combien son observation s'est affinée, s'il est possible.

Il me reste maintenant à remercier le directeur de *La Plume* de m'avoir choisi pour présenter aux lecteurs de sa revue un grand artiste à son aurore, mais qu'un avenir prochain consacrera définitivement.

Oscar MÉTÉNIER

A SAINT-LAZARE

C'est de d'la prison que j't'écris,
Mon pauv' Polyte,
Hier je n'sais pas c'qui m'a pris,
A la visite ;
C'est des maladi's qui s'voient pas
Quand ça s'déclare,
N'empêch' qu'aujourd'hui j'suis dans l'tas,
A Saint-Lazare !

Mais pendant c'temps-là, toi, vieux chien,
Quéqu'tu vas faire ?
Je n'peux t'envoyer rien de rien,
C'est la misère.
Ici, tout l' monde est décavé,
La braise est rare ;
Faut trois mois pour faire un linvé,
A Saint-Lazare.

Vrai, d'te savoir comm'ça, sans l'sou,
Je m'fais un'bile !
T'es capabl' de faire un sal'coup,
J'suis pas tranquille.
T'as trop d'fierté pour ramasser
Des bouts d'cigare,
Pendant tout l'temps que j'vas passer,
A Saint-Lazare.

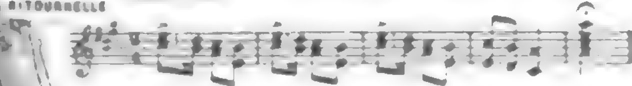
Va-t'en trouver la grand'Nana,
Dis que j'la prie
D'casquer pour moi, j'y rendrai ça
A ma sortie.
Surtout, n'y fais pas d'boniments,
Pendant qu'je m'marre
Et que j'bois des médicaments,
A Saint-Lazare.

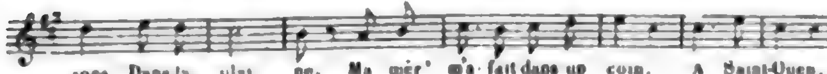
Et puis, mon p'tit loup, bois pas trop,
Tu sais qu't'es teigne,
Et quand t'as un p'tit coup d' sirop
Tu fous la beigne ;
Si tu t'fa:sais coffrer, un soir,
Dans un' bagarre,
Y'a pus personne qui viendrait m'voir,
A Saint-Lazare.

J'finis ma lettre en t'embrassant,
Adieu, mon homme,
Malgré qu'tu soy'pas caressant,
Ah ! j't'ador' comme
J'adorais l'bon Dieu comm' papa,
Quand j'étais p'tite,
Et qu'j'allais communier, à
Saint'-Marguerite.

Aristide BRUANT

Mont-martre 1885.





Un jour qu'i' faisait pas beau,
Pas ben loin du bord de l'eau,
Près d'la Seine;
Là où qu'i' pouss' des moissons
De culs d'bouteill' et d'tessons,
Dans la plaine;
Ma mèr' m'a fait dans un coin,
A Saint-Ouen. (bis)

C'est à côté des fortifs,
On n'y voit pas d'gens comifs
Qui sent' l'musque,
Ni des môm' à qui qu'i' faut
Des complets quand i' fait chaud,
C'est un lusque
Dont les goss's ont pas d'besoin,
A Saint-Ouen. (bis)

A Paris, ya des quartiers
Où qu'les p'tiots qu'ont pas d'métiers,
I's s'font pègre;
Nous, pour pas crever la faim,
A huit ans, chez un biffin,
On est nègre,
Pour vivre, on a du tintoin,
A Saint-Ouen. (bis)

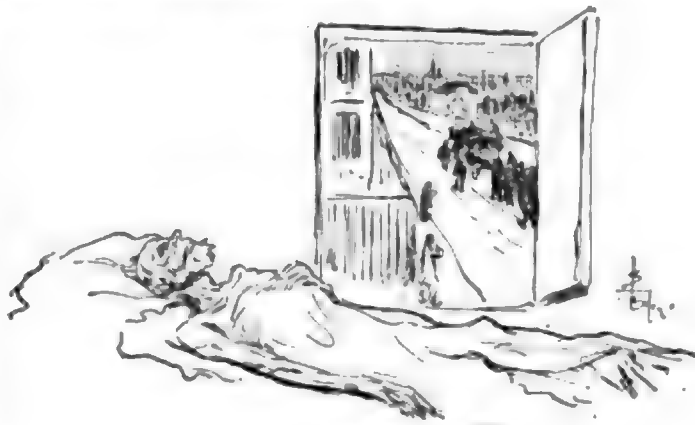
C'est un métier d'purotin,
Faut trimarder dans Pantin,
En savates,
Faut chiner pour attraper
Des loupaqu' ou pour chopper
Des mill' pattes;
Dame on nag' pas dans l'benjoin,
A Saint-Ouen. (bis)

Faut trottiner tout' la nuit
Et quand l'amour vous poursuit,
On s'arrête...
On embrasse... et sous les yeux
Du bon Dieu qu'est dans les cieux...
Comme un' bête,
On r'produit dans un racoin,
A Saint Ouen. (bis)

Enfin je n'sais pas comment
On peut y vivre honnêt'ment,
C'est un rêve;
Mais on est récompensé
Car, comme on est harassé,
Quand on crève...
El' cim'tière est pas ben loin,
A Saint-Ouen. (bis)

ARISTIDE BRUANT

Mont-martre, Villa des Saules, 1893.



Coquette

Non… vrai… ça m'fait naquer du fla !
Si ça continu' gare aux beignes.
J'en ai mon pied de c'loubé-là,
J'vas laisser tomber les châtaignes.
Vous m'direz : — Quoi donc… t'es cocu ?
— Non, c'est ma lesbomb' qu'est coquette :
A'dépens' tout pour sa toilette
Et moi j'ai rien à m'fout' su' l'cul.

2

Vous me r'direz : Mon vieux cochon,
Quand on veut qu'eun' marmott' turbine
Faut pas qu'alle ay'l'air d'un torchon
Ni qu'a' soy' trop dans la débine.
— Oui… mais ça m'fait r'naquer du fla
D'avoir l'air d'un mac à la mie,
Quand on s'paye eune anatomie
Et eun' gueul' comm' la cell' que v'là.

3

J'en connais des tas… des peinards
Qui s'font casquer par leur lesbombe
Des trottinett' et des fouit'nards,
Au lieur que moi faut que j'me bombe
Et que m'men aill', clopi, clopant,
Avec mes ribouis en pantoufe',
Pendant que l'vent du Nord i'soufe
Par les trous du cul d'mon grimpant.

4

Et faut qu'madame aye un Jersey,
Et des peign' en célunoïde
Pour mett' su' son casque !… eh ben ! vrai…
J'te vas en foute Adélaïde !
Si a'veut pas s'faire eun' raison,
Un matin j'y jambonne l'blaire
Et pis après je m'fais la paire
Et j'prends eun' gonzesse en maison.

Aristide BRUANT

Mont-martre, Villa des Saules, 1890.

Digitized by Google

HEUREUX

Fait rien froid... j'ai la gueule en feu...
Et les deux arpions à la glace,
Et l'blair' qui coul' comme eun' Wallace...
S'rait ben temps que j'me chauffe un peu.
J'vas 'core aller av'nu' Trudaine
Oùsque la Compagni' des Eaux,
Pour remplacer celles d'la Seine,
Fait poser des nouveaux tuyaux.

L'gardien des travaux fait du rif
A ménuit... et comme il est zigue,
l'laiss' toujours chauffer mézigue,
Et rôtir mon morceau d'lartif.
Presque tout's les nuits, c'est ma rente,
Moi, j'gouap' pas à la faridon,
J'aim' ben m'chauffer la peau du vente
Quand ej' n'ai rien d'cuit dans l'bidon.

C'est d'jà rupin, mais c'est pas tout :
Ya les tuyaux oùsque l'on couche,
Pour pas s'enrhumer, on les bouche
En pendant un sac à chaque bout ;
Fait chaud là-n'dans comm' dans eun' cave,
Et quand on y est bâché... Barca !
Mon vieux salaud, minc'qu'on l'entrave :
On s'lèv'rait pas pour faire caca.

Et pis, doucett'ment, on s'endort,
On fait sa carne, on fait sa sorgue,
On ronfle, on fait son tuyau d'orgue
Et l'tuyau ronfle encor' pus fort...
Alors, on sent comme eun' caresse,
On s'allong' comm' dans un bon pieu...
Et l'on rêv' qu'on est à la messe
Où qu', dans l'temps, on priait l'bon Dieu.

Aristide BRUANT

Mont-martre, Château des Saules, 1890.

Extrait du Journal « LE MIRLITON »

DANS LA RUE

(Dessin de Steinlen)

Comment! a m'appelle!... moi!... Alors, quoi... J'ai donc l'air d'un pante ?

Digitized by Google

LES DOS

(Dessin de Steinlen)

Pas d'cœur ?... On en a d'trop... C'est c'qui nous perd.

Digitized by Google

DANS LA RUE

(Dessin de Steinlen)

V'là l'hiver faut qu'je m'fasse chauffer.

Digitized by Google

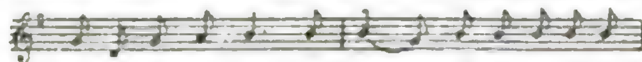
LES DOS

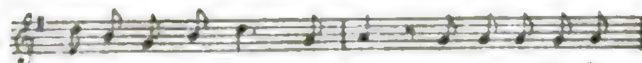
(Dessin de Steinlen)

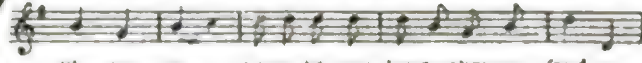
— Guerre aux bonneteurs!... suppression de la prostitution!!... ben quoi ?... alors ils veulent qu'on les saigne!

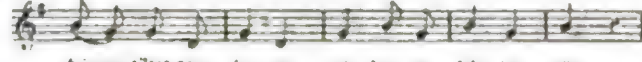
Digitized by Google

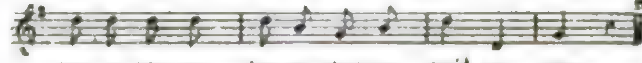
LES PETITS JOYEUX











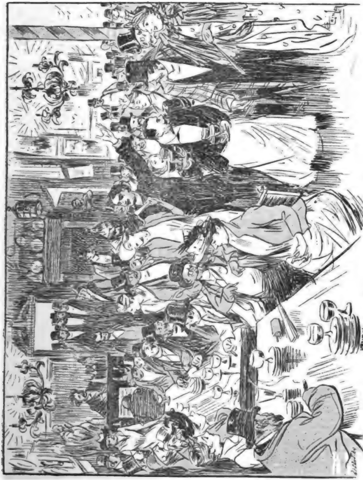
C'est nous les p'tit's marlous qu'on rencont' su' les buttes,
Là oùsque le pierrot au printemps fait son nid.
Là oùsque dans l'été nous faisons des culbutes.
Avec les p'tit's marmit's que l'bon Dieu nous fournit.

Refrain :

C'est nous les joyeux,
Les petits joyeux,
Les petits marlous qui n'ont pas froid aux châsses,
C'est nous les joyeux,
Les petits joyeux,
Les petits marlous qui n'ont pas froid aux yeux.

C'est nous qu'on voit passer avec des nœuds d'cravate
Des bleus, des blancs, des roug' et des couleur caca ;
Et si nos p'tit's gonzess's trouv' un peu la savate,
Nous avons des pantoufl's pour leur-z-y fout' dans l'cul.

au refrain.



ARISTIDE BRUANT dans son cabaret du *MIRLITON*

LA PLUME, supplément du 1er Février 1891

Digitized by Google

Su' l'boul'vard extérieur nous faisons not' mariol',
Et pis l'soir quand les ren'ti' et bourgeois sont couchés,
Nous chauffons les morlingu' aux bons passants en riolle,
Pendant qu'nos p'tit's marmit's vid'nt les bours's des michés.

au refrain.

S'i' veut ben s'laisser faire, on fait pas d'mal au pantre,
Mais quand i' veut s'monter en bas lar' d' potin,
On y fout gentiment un p'tit coup d'lingu' dans l'ventre,
Pour y apprendre à gueuler à deux heur's du matin.

au refrain.

Quand faut aller servir d'ins les Pays d'l'Afrique,
Où qu'tout l'monde est soldat malgré son consent'ment...
On nous envoi' garder les bataillons d'Afrique,
A caus' que j'y aimions pas l'gouvernement.

au refrain.

Un coup qu'on est là-bas on fait l'picard tout de suite ;
On fait pas d'réclamations, on s'tient clos on s'tient coi,
Y en a mêm' qui finiss'nt par ach'ter eun' conduite
Et qui d'viennent d'honnêt's homm's sans trop savoir pourquoi

Refrain :

C'est nous les joyeux,
Les petits joyeux,
Les petits marlous qui n'ont pas froid aux châsses,
C'est nous les joyeux,
Les petits joyeux,
Les petits marlous qui n'ont pas froid aux yeux.

ARISTIDE BRUANT

Mont-martre, Villa des Soules, 1889.

LES DOS

(Dessin de Steinlen)

— J'te dis que j'veux aller au bal à c'soir !
— Au bal à c'soir !... Et pis d'main on s'les cal'ra avec des briques... est-c'pas ?

Digitized by Google

LES DOS

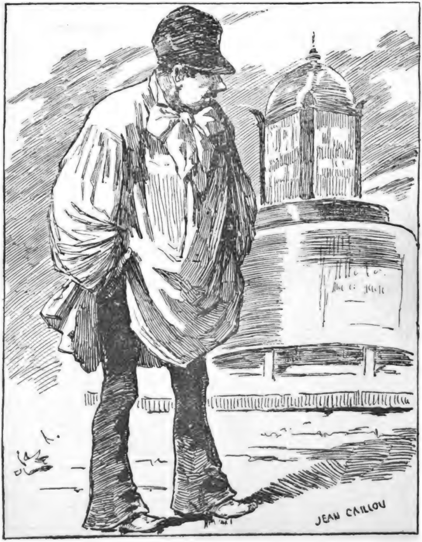
(Dessin de Steinlen)

Si on pourrait vivre toute sa vie comme ça, on penserait jamais à faire des sales coups.

Digitized by Google

DANS LA RUE

(Dessin de Steinlen)

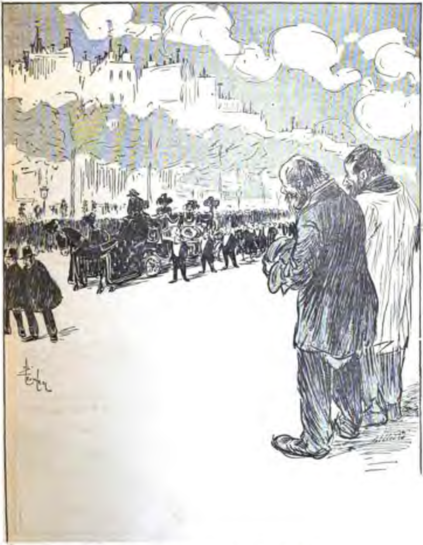


Plus d' marmite, plus d' bouillon !

Digitized by Google

DANS LA RUE

(Dessin de Steinlen)



Sûr qu'en v'là un qu'est pas mort de faim.

Digitized by Google

A propos du Symbolisme

Mon cher ami,

Très curieux, précieux pour les Annales des Lettres, votre numéro 41, — entre tant d'autres, d'ailleurs.

Discuter le Symbolisme, indiquer, dans cette poétique maintenant affirmée de toutes pièces, ce que j'admets d'une part, ce que je repousse de l'autre ; contester, non la nouveauté à quatre ou cinq ans près de la théorie dans son ensemble, mais la nouveauté de chacun de ses éléments pris à part ; reconnaître, ce qui est incontestable, que l'école nouvelle vient à son heure, qui est l'heure d'agonie d'une école condamnée par ses excès mêmes, et surtout par ses erreurs ; montrer dans le mouvement symboliste une réaction, que ses adeptes militants semblent prendre pour une révolution ; montrer que c'est un pas en arrière et non en avant, mais reconnaître cette réaction nécessaire contre : l'abus du descriptif accablant, le parti-pris de coprologie, l'obstiné ravalement de l'humanité à ses bas instincts et la négation de ses aspirations nobles ; accueillir cette manifestation littéraire comme œuvre utile, confluente à un courant qui doit, qui va purifier la littérature et rendre à l'Âme humaine la place qu'elle y a perdue ; — voilà qui demanderait des développements pour lesquels le temps me manque et me manquerait votre patience.

Il me faudrait au cours de cet examen démontrer que ne vit-on en l'homme qu'une âme (ce qui est tomber d'un excès dans l'autre), il serait outrecuidant de vouloir nous subjuguer par un sens seulement : l'ouïe, en demandant au Verbe la seule musique... Il me faudrait prouver l'indissoluble fusion dans un seul art (le nôtre) des autres arts, et que c'est une simple question de dose... Ecrire n'étant à vrai dire que parler, il me faudrait affirmer une vérité de Monsieur de la Palice : « En parlant, il est indispensable de dire quelque chose » ; et si l'art (même celui de la poésie pure) consistait à être compris du plus petit nombre possible, le plus grand poète serait celui qui seul s'entendrait lui-même (le diable m'emporte ! il existe) ; mais alors pourquoi *publier* ? écrire n'implique-t-il pas le vœu d'être lu, comme parler, celui d'être écouté ?... Il me faudrait démontrer que, à part des restitutions d'archaïsmes aussi nécessaires que les créations néologiques, la langue médiévale (même en poésie) doit être laissée au Moyen-Age, — à peine de nullité devant le tribunal de l'avenir, qui demandera à notre époque ses fruits linguistiques propres, concomitants à ses fruits intellectuels : sa langue et sa pensée liées intimement... Il me faudrait recourir à Calino, qui dirait volontiers : « Laissons aux écrivains du Moyen-Age, à eux seuls, le droit de dire : Nous autres, gens du Moyen-Age... » ; et quand j'aurais compulsé les vieux poètes invoqués, mes mains seraient pleines de documents bien inutiles pour prouver ce dont personne ne doute : à savoir qu'ils parlaient, à quelques hardiesses près, la langue de leur temps, que la prétendue naïveté de leurs tours syntaxiques était le *summum* de la rhétorique d'alors, que leur charme et leur force réside surtout dans les pensées exprimées, dans les sentiments éveillés, et que s'ils nous sont aujourd'hui compréhensibles après des siècles de transformation lente mais continue pour la langue, à plus forte raison devaient-ils être compris, et facilement, par leurs contemporains. Il me faudrait encore...

Mais quoi ! N'est-il pas évident qu'entre : être obscurs, et : être les héritiers directs, rentrant en possession, de l'esprit de notre race, trésor longtemps enfoui sous le monceau des fleurs de la grande éloquence, il y a autant de différence qu'entre les ténèbres et le jour ?

La foi restaurée, ou une foi nouvelle germant des ruines de l'ancienne (rien ici de l'inepte Libre-Pensée), la nation française recouvrera la sérénité d'âme des époques heureuses parce que religieuses ; les consolantes croyances doreront la vie obscure des médiocres et des infimes, qui seront toujours, hélas ! le grand nombre ; le *mol* oreiller du doute, qui, l'expérience est faite, devient le sac d'épines de la négation et de la désespérance, sera remplacé par le chevet, clément aux lassitudes, maternellement arrangé par une Religion protectrice des humbles et des faibles. Et des poètes, naïfs en leurs cœurs rénovés, bien plutôt qu'en leur syntaxe, chanteront ces temps nouveaux.

Si le Symbolisme, avec ses tendances mystiques, idéalistes, religieuses, n'a apporté qu'une pierre, fût-ce une toute petite pierre, à la salutaire réédification, il aura fait œuvre durable.

Si, dans le mètre du vers, dans la rime, dans le mouvement rhythmique des mélodies du Verbe, il abroge d'ores et déjà d'inutiles conventions, sans toutefois porter atteinte au charme musical surtout là rigoureusement exigé, il fait œuvre utile en nous offrant du nouveau, ce qui est déjà quelque chose — mais il fait bien plus ! il élargit le cercle restreint de la forme poétique, brise quelques entraves, au profit de qui ? — de la Pensée, qui alors, loin d'y être plus emmurée, plus absconse, devra s'y mouvoir plus aisément, y apparaître plus large, plus lumineuse.

Le Manifeste des Symbolistes est net ; il est même séduisant dans le magnifique article que M. Achille Delaroche a eu le soin cependant, je l'en félicite, d'écrire *en clair*, comme disent les télégraphistes.

Mais, vous savez, mon cher Deschamps, ce que je pense des programmes littéraires. Je les mets volontiers dans le même sac que les professions de foi politiques.

Littérairement, tenez, j'ai été vivement impressionné jadis par certains livres de M. Zola. Pour le roman (je me cantonne là), à part ce que j'y ai mis et y mettrai de moi-même, je dois rendre cette justice au chef du Naturalisme, *moi qui ne me suis jamais dit naturaliste*, que j'ai subi son influence, comme d'ailleurs il a subi celle de ses aînés, et que résolument je retiens, me venant de lui, le souci des personnages rendus visibles, tangibles pour ainsi dire.

Mais quand je lus ses manifestes !...

Si j'étais de caractère à m'accrocher à quelqu'un ; si certaines de ses œuvres subséquentes n'avaient suffi à me désenchanter, comme ses manifestes m'auraient détaché de lui !

Du moins, il m'avait pris par des œuvres, — pour lesquelles mon admiration reste inébranlée.

Les symbolistes me prendront-ils ?

Des œuvres, Messieurs, des œuvres !

« Le Pèlerin passionné », oui, oui....

Mais ça me semble rudement réclamer une glose explicative... Et je préfère, par sympathie, ne pas encore juger de Moréas et du Symbolisme sur cette œuvre.

Néanmoins, tout en admettant que le Symbolisme ait imposé sa langue ou qu'il ait transigé avec la nôtre, je reconnais à Moréas un caractère littéraire bien personnel, une conscience d'artiste chercheur, et surtout une longue et patiente ténacité, qui suffiraient à légitimer son succès actuel.

Votre numéro, mon cher, a dû lui causer une délicieuse émotion.

A peine a-t-il dû être contrarié d'un détail — peu important, en somme.

Pourquoi diable avez-vous fait imprimer sur la couverture son nom : JEAN MORÉAS en caractères six fois au moins plus hauts que ceux du mot : *Symbolisme!*

Sa modestie probablement, son dévouement à sa cause littéraire à coup sûr, ont dû s'en alarmer....

Amicalement vôtre

Alexandre BOUTIQUE.

23 Janvier 1891.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Caboche-de-fer, par Auguste GAUD.

Caboche-de-fer est l'histoire d'un soldat de la première République, qui se fait prêtre parce qu'il a vu tuer, après avoir combattu contre lui sans le reconnaître, son frère qui a pris du service à l'étranger. Les aventures de Kerjaunic, surnommé Caboche, narrées avec complaisance, sont trop impersonnelles, trop mêlées aux généralités historiques, pour requérir vivement l'attention. J'aurais voulu, et cela m'eût intéressé autrement que le récit de ses exploits collectifs, que M. Gaud nous dise quelles épreuves de la conscience a subies cet homme au moment de quitter l'armée. Il dit simplement : « Une idée bizarre et absolument inexplicable pour tous ceux qui, jusque-là, m'avaient connu, avait *oblitéré* toutes mes facultés. » Tôt désabusé, d'ailleurs ; et ayant cédé à l'égarement d'une vocation menteuse, il en porte le poids jusqu'à quatre-vingt-dix ans, sans que rien, — en la longue confidence épisodique recueillie par l'auteur, avec des minuties, des invraisemblances, — laisse entrevoir chez l'abbé Kerjaunic une pensée, une âme ; autre chose que le jouet presque des événements.

Caboche-de-Fer meurt en héros, — pendant « l'Année Terrible, — comme beaucoup d'autres sont morts.

Viennent ensuite, étiquetées *Histoires naïves et scabreuses*, une dizaine de nouvelles, un peu naïves, très peu scabreuses, qui néanmoins rachètent les défauts de la nouvelle première. De l'observation, des décors sobrement décrits... Je reprocherai pourtant à M. Gaud sa prédilection pour les aventures extraordinaires ou bouffonnes ; ce qui donne à son livre une valeur plutôt anecdotique. Puis ses descriptions sont entachées d'un soupçon d'exagération. Je doute, par exemple, qu'il ait vu une paysanne si en penaillons que celle-ci : « Les pieds nus dans de gros sabots ; sa jupe d'indienne, exiguë, effiloquée, montrait ses jambes jusqu'aux genoux ; ses mamelles flasques comme une outre vide, ballotaient sous sa chemise de toile bise ; et de sa coiffe crasseuse s'échappaient des mèches « d'une tignasse rousse que le peigne n'avait point « assouplies »

Très mêlé, donc, est ce volume, empreint de quelques tâtonnements, — dont la meilleure page, peut-être, s'appelle *Le Réveil de Mariette*.

Les yeux mi-clos sous la retombée des rideaux, une petite fille écoute les premières rumeurs de la ferme à l'éveil du jour. Sa mère vaque aux travaux du ménage, prépare le repas des travailleurs, et avec plus de sollicitude, peut-être, la pâtée des bêtes. Dans la basse-cour, ce sont des battements d'ailes, des claironnées de coqs, le clapotement des eaux bourbeuses où barbottent les canards. L'enfant voit les domestiques s'attabler, manger gloutonnement la soupe ; puis, eux partis pour le labeur, « où s'enlisent les bœufs dans la terre grasse, » le fermier revient dans la cuisine. C'est le jour où sa belle-mère vient toucher la rente que lui paient ses enfants. Et les deux rustres, en une causerie (non prise sur le vif, car les paysans sont avares de leur pensée), décident qu'ils ne paieront plus, que la mère a sûrement un « magot » qui sera chipé par leur sœur, tous les deux s'encolérant « contre la vieille qui, pour les gruger, s'obstinait à vivre ; » — et, aux yeux de l'enfant, épouvantée, surgit la vision d'un grand trou où descend un cercueil, sur des cordes, — en grinçant.

Telle page est d'un artiste digne et consciencieux, — et permet d'espérer, en le roman rural annoncé, *Gueule Rouge*, une étude sincère et vécue. — J'y souhaiterai seulement un peu plus d'émotion, — une plus puissante évocation de la vie des choses.

Jacques RENAUD.

×

Hedda Gabler, drame nouveau, d'IBSEN.

Il était permis d'attendre avec une certaine impatience la nouvelle création du grand dramaturge norvégien. Il y a quelques semaines déjà, il promettait à son petit cénacle du Café Américain de Munich, « quelques nouvelles diableries » pour les Etrennes. Maintenant qu'elle a paru en volume, que partout, sauf en France, peut-être, les tendances en seront discutées, il nous a semblé intéressant d'analyser hâtivement cette pièce. Son sujet est plus décevant que jamais.

Il y a deux ans, dans la *Femme de la Mer*, Ibsen avait conclu pas une acceptation de la vie, et l'on pouvait espérer que ses théories en s'affirmant davantage, en deviendraient moins négatives. Mais pas un rayon de soleil ne vient éclairer son œuvre nouvelle.

Le personnage principal est une femme toujours. Celle-ci n'a rien de la grandeur de Nora ou de Mme Alving, elle est de la race des Rebecca West (Kosmenholm), un démon de féminité ; armée des pistolets du général Gabler, elle cherche et elle donne la mort. Hedda Gabler, fatiguée des plaisirs de jeune fille et voulant se marier à toute force, a épousé un jeune professeur en herbe, Jorgen Tesman, parce qu'il était le seul prétendant sérieux et qu'il n'était pas *trop* ridicule. Tout ce qu'il y avait de lâche en elle l'avait fait se réfugier dans le mariage, mais toute sa fierté, le sang du général qui bouillait dans ses veines, se révoltaient contre des devoirs abhorrés, contre une maternité sans plaisir pour laquelle elle ne se sentait pas de vocation. Mais il lui manque aussi le courage de l'action, de l'action libre de l'amour qui s'élève au-dessus des mœurs et des conventions. Son opposée est la douce Thea Elvsted. Elle aussi s'est mariée sans amour, mais sans hésitation elle quittera son foyer pour suivre celui qu'elle aime, le génial Eilert Lovborg. Celui-ci n'est pas un spécialiste comme Jorgen Tesman, il ne s'arrête pas à fureter dans les bibliothèques, mais son esprit lucide conçoit toutes les grandeurs de l'Avenir. Aussi avec l'insouciance du génie, s'est-il laissé aller à des « irrégularités » qui émeuvent la petite ville et compromettent son avenir. Voilà pourquoi le philistin Tesman l'a dépassé dans sa carrière et se voit à la veille d'obtenir le professorat.

Entre ces deux couples pleins de contrastes se déroule le drame, et si Jorgen et Thea se meuvent au grand soleil, types de l'humanité moyenne, les figures d'Eilert et de Hedda s'illuminent d'un mystérieux reflet de grandeur et d'étrangeté symbolique. Comme tout ce qui est sauvage et libre, terrifiantes comme les forces de la nature, leurs deux destinées s'attirent et se repoussent tour à tour. Et la lâcheté coupable de Hedda, qui l'a fait abandonner le bien-aimé de jadis, la poussera diaboliquement à vouloir une seule fois tenir entre ses mains une vie humaine pour la faire sombrer couverte de beauté. Dans un dîner d'hommes, où il en a fait la lecture, dîner suivi d'une nocturne débauche, Lovborg égare le manuscrit de son œuvre, le rêve de son génie ; son histoire de l'Avenir. Tesman, pour le mettre en sûreté, emporte chez lui le précieux document. Mais Hedda s'en empare et avec une joie perverse, elle détruit un à un, en les jetant au feu, ces feuillets noircis, l'« enfant » spirituel de celui qu'elle avait aimé. Affolé de remords, voyant le fruit de sa pensée perdu pour jamais, Eilert se suicidera avec le pistolet qu'ironiquement compatissante lui tendra Hedda. Elle espère que sa mort sera belle, qu'elle sera témoin « *enfin une fois d'une action* ». Mais quand elle apprend que la balle lui a traversé le bas-ventre et dans le boudoir encore de l'actrice Diana, elle se sent prise d'un immense dégoût et elle meurt comme lui, en se frappant — à la *tempe*.

La pièce finit sans réconciliation sentimentale, sans que se déchire, seulement un instant, le sombre voile qui l'enveloppe dès le début. Ibsen s'y est maintenu dans toute la force de son talent. Pas un détail inutile, pas une scène superflue. En ces dialogues courts et heurtés comme la vie, il a fait de l'Art, de l'Art pur.

Il y a plus de trente ans déjà, dans les « *Guerriers d'Helegeland* » (1858), Ibsen avait évoqué la grande ancêtre de sa Hedda Gabler. C'était l'antique Brunhilde que nous connaissons tous — la farouche Hjordis de la légende islandaise. Jusqu'à sa mort, elle poursuit Sigurd de sa haine et meurt avec lui, sachant qu'en lui seul aurait été le bonheur.

Ibsen a-t-il voulu soutenir une these ? nous ne le savons pas. D'ailleurs quel autre avis saurait énoncer le public, si ce n'est celui du conseiller Brack, le Desforges de la pièce, de Brack contemplant le corps de Hedda morte : « *On ne fait pourtant pas une telle chose.* »

Henri ALBERT.

×

Le don d'Enfance, par Fernand Severin.

—

C'est une suite de poèmes où les sentiments ne vivent que de nuances parfois indécises, parfois aussi d'un charme très doux montant jusqu'à l'exquisité. Le tout enveloppé d'une fierté, naïve par endroits et d'un mysticisme poussé un peu loin, de fois à autre, mais qui n'ont rien de choquant. De ci, de là, au milieu de strophes trop souvent ternes des vers à noter véritablement frappés et suggestifs à la façon de tels de Villiers.

Abel PELLETIER.

×

Primevères, par Pierre et Paul.

—

Opuscule printanier comme son titre. J'ignore l'âge de Pierre et celui de Paul. Pour amoureux qu'ils puissent être, leurs vers n'en sont pas moins excessivement... jeunes. En cela se décèle leur grâce. Un sonnet dédié à François Coppée se termine par :

Car je pris un baiser pour chasser cette abeille.

Vraiment, on ne peut mieux. Les femmes, en ce volume sont le plus souvent brunes. Il y est question de la lune aussi.

×

Les Holocaustes, par Léonce de Larmandie.

—

Superbe en sa fierté, ce livre est consacré à l'héroïsme. Il plaira, non tant par la forme que par l'idée dominatrice. C'est une œuvre mâle qu'anime un souffle continu. Il y aurait bien quelque chose à reprendre ça et là. Pourquoi des expressions douteuses ? Rares, heureusement ; mais à une telle hauteur le poète ne doit-il pas tendre à la perfection même ?

×

Flumen, par Pierre Dévoluy.

—

Symbolique, le titre ne s'explique qu'à la lecture. Excellent résumé des impressions et des aspirations les plus visiblement nobles, ce poème se développe rapide et clair à travers des miroitements d'un style très pur. Moral et philosophique en sa hardiesse, plein d'enseignements, il a sa place marquée dans les bibliothèques des gens du monde épris de littérature.

Léon DEQUILLEBECQ.

CRITIQUE DRAMATIQUE

—

Théâtre d'Art. — *Les Cenci*, tragédie en 5 actes et quinze tableaux, de Shelley, traduction de Félix Rabbe.

Tout le monde connait l'histoire de Beatrice Cenci, cette jeune Romaine de la Renaissance qui vengea l'inceste par le parricide et fut décapitée en l'an 1599. Stendhal nous a donné la traduction d'un récit contemporain qui semble fidèle ; et, il l'a fait précéder d'un parallèle entre Don Juan et François Cenci, parallèle dans lequel le grand peureux cherche à définir le caractère de ce farouche Romain défiant l'Eglise et la société par la monstruosité de ses crimes. Shelley a poussé plus avant l'étude de ce personnage quasi héroïque ; et c'est l'âme de François, c'est l'âme de Beatrice qu'il a voulu présenter symbolisant, l'une la perversité humaine, l'autre l'innocence. Cenci n'est plus seulement l'homme qui veut étonner ses contemporains par la furie de ses débordements, c'est le criminel blasé qui rêve de l'au-delà pour satisfaire son instinct ; haïr un ennemi et l'assassiner, est vulgaire, haïr ses enfants, se réjouir de leur mort est un plaisir plus âpre et plus raffiné ; outrager une femme, chose banale ! violer sa propre fille, souiller son jeune corps et souiller cette âme dont on admire la fierté et la pureté, la damner avec la sienne, voila ce qu'il faut pour satisfaire ce precurseur du divin marquis. Beatrice n'est plus la fille retenue dans le lit de son père par des considérations mystiques, c'est la vierge plus épouvantée de sa propre profanation que de tous les crimes commis par son père, la vierge aussi haute en vertu que Cenci est grand en vice, affolée après l'outrage, se révoltant contre l'indifférence humaine et se faisant justice, la vierge protestant de son innocence devant Dieu, le Pape et jusqu'au pied même de l'échafaud, quoique coupable en fait.

Montrer ces deux êtres dans la Rome du XVI^e siècle au milieu d'un monde de cardinaux fanatiques et de prélats sournois, avait séduit le socialiste Shelley, il y voyait plutôt matière à développements philosophiques que jeu de scènes et dépassant Shakspeare il s'est élevé dans cette œuvre à la hauteur des grands tragiques grecs. L'action est nettement présentée, simplement conduite en tableaux courts et saisissants qui suivent pas à pas les évènements. Pas de ficelles, pas de métier. Quand le moment est venu d'exprimer les sentiments qui agitent son âme, l'action s'arrête, et le personnage déclame un monologue, non point surchargé de fastidieuse rhétorique : mais nourri d'une philosophie des plus substantielles. L'invocation de Cenci, ses malédictions, l'hallucination de Béatrice, ses imprécations contre la cruauté humaine, faites de métaphores dantesques animant les forces entières de l'univers, sont d'admirables pages, que termine prodigieusement la tirade définitive du doute matérialiste : « Et, s'il n'y avait rien après la mort ? »

Au point de vue théâtre quelques personnages secondaires gagneraient peut-être à être mis plus en lumière ; mais l'auteur a voulu sans doute ainsi donner plus de relief aux deux héros. Il est regrettable qu'une telle œuvre n'ait pas été traduite par un écrivain plus expert en théâtre, il eût évité certaines tournures de phrases, certains mots « à emboitage » qui ont fort malencontreusement égayé la salle. Il est très regrettable aussi que les acteurs chargés de l'interprétation aient fait preuve d'une inexpérience absolue et joué cette tragédie en mélo : que diable, on ne s'attaque pas à de pareilles œuvres pour debuter ! Du reste, *Théâtre d'Art* ou *Théâtre Français* qui pourrait jouer dignement *les Cenci* ? L'œuvre dépase le cadre de nos scènes, bonnes tout au plus pour représenter un incident de la vie journalière ; il faudrait un cirque immense avec une estrade en plate-forme sur la piste, des artistes géants et pas d'oripeaux, pas de toiles peintes. Je me rallie pour cette œuvre générale et surhumaine au *théâtre*

tout nu, que M. Sarcey conseillait naguère pour la représentation des piécettes de M. Jules Lemaître.

Je m'en voudrais de décourager de jeunes artistes qui se sont donné, j'en suis sûr, un mal infini pour monter *les Cenci*, et cela par pur amour de l'art ; ils doivent être malgré tout félicités de nous avoir montré ce que la pruderie anglaise et l'ineptie française prohibent. M. Prad a du métier, il a joué Cenci en bon comédien, mais rien qu'en comédien ; Mlle Camée a tenu le rôle écrasant de Béatrice avec force et habileté ; dans les deux derniers actes elle a fait preuve d'un réel talent, bien qu'un peu trop déclamatoire et pas assez entre cuir et chair. Allons M. Paul Fort, un bon point mais, à l'avenir, donnez-nous des spectacles plus à la portée de votre troupe et surtout, ne jouez plus les prélats.

Nous avons remarqué avec joie que presque toute la grande critique était absente de Montparnasse : parbleu il y avait ce soir là une première de Gandillot !

Jean JULLIEN.

CRITIQUE D'ART

Galerie Petit : *Exposition Internationale*

Ce sont toujours les mêmes artistes que l'on retrouve dans ces expositions, — précurseurs des salons du mois de mai, — et malheureusement aussi souvent les mêmes œuvres. M. Blanche, qui s'est voué au portrait, reparaît constamment avec les mêmes toiles dont la correction, poussée volontairement jusqu'à la bizarrerie, finit par laisser l'impression d'un procédé systématique comme celui de Bonnat. Le portrait de la petite fille assise, dont la tête émerge seule du bas de la toile, tandis qu'elle se reflète entière dans une glace lointaine, est d'une fausse originalité, qu'accuse encore son exécution correcte et sage.

M. Montenard avec ses effets de soleil, à l'aspect désagréable d'un écolier récitant, sans comprendre, une leçon déjà mille fois dite. M. Dauphin, qui l'imite, n'est pas plus intéressant, et les quelques paysages gris qu'il risque à cette exposition sont tout à fait insignifiants. M. Stevens, est lassant lui aussi, avec ses marines, lisses, sans valeurs et sans caractère ; c'est à peine si deux esquisses de mer calme et correcte, sujet propice à son talent d'une élégance vieillie, méritent quelque attention.

Puis viennent les timides pleinairistes actuels avec leurs œuvres faussement hardies ; M. A. Point avec sa baigneuse en sucrerie, qui donne une sensation de fadeur ; M. Dinet et sa timorée tentative de un en plein soleil ; M. Edelfelt à qui l'originalité de ses paysages finlandais, donne un certain intérêt, et M. Dumoulin qui expose des vues de Rome, traitées en pochades, sans aucun caractère.

Les religieuses et l'intérieur de M. Laurent Desrousseaux, ont quelque charme, malgré trop de distinction dans la facture, pour de tels sujets.

M. Lagarde, a repris la manière de M. Puvis de Chavannes, et après avoir monté la gamme ordinaire de la couleur de ce peintre, se l'est appropriée ; ce n'est pas sans attrait.

Les paysages de M. Emile Barau, sont souvent gris et lourds, mais toujours sincères et personnels, qualités appréciables. Ce peintre ne sent pas le soleil, comme en témoigne une des toiles exposées, mais devant la nature grise et les campagnes tristes, il a trouvé des accents véritablement pénétrants.

M. Billotte, est aussi plus sensible aux paysages mélancoliques qu'à tous autres. Sauf le reproche que sa facture uniforme et monotone alourdit certaines parties de ses toiles, cet art simple est agréable.

M. Zorn n'est que le tiers d'un peintre de talent ; il n'a jamais pu dépasser l'ébauchage d'une œuvre, et malgré son métier, n'a encore produit aucune toile achevée. C'est un exemple néfaste d'une habileté prématurée.

Les toiles de M. Gœneutte semblent manquer même de métier ; les chairs sont bâties comme de la maçonnerie et, dans les vues de Venise, des taches noires salissent les horizons lumineux,

M. Desboutins est plus graveur que peintre ; c'est ce qui explique l'infériorité des œuvres qu'il a envoyées ici.

En somme l'intérêt de cette exposition se concentre sur les œuvres de MM. Sisley et Forain.

M. Sisley, un impressionniste toujours militant, quelquefois inégal, mais toujours convaincu et sincère. Les paysages sont robustes et lumineux.

M. Forain, n'a envoyé qu'une toile inachevée, dans laquelle, il y a beaucoup de choses à critiquer, le sol lourd et sans profondeur, les lointains trop sacrifiés aux deux personnages de premier plan, et au cheval du second ; mais en revanche ces figures ont tout le modernisme si personnel du dessinateur satirique du *Courrier Français*, le maître de la caricature moderne.

Jules ANTOINE.

A propos du Luxembourg

Lorsque l'Administration des Beaux-Arts, avec une petite somme, a acheté le plus grand nombre d'œuvres d'art possible, une question terrible surgit, qui hante et trouble la douce quiétude des fonctionnaires de la rue de Valois : Que fera-t-on de tout celà ? — Car, en art comme en économie politique il n'y a pas de place pour tout le monde.

Les musées, les palais, les réserves, les greniers sont pleins, il faudrait des crédits pour faire de nouvelles salles au Louvre, créer de nouveaux dépôts d'art. Or, l'État si prodigue lorsqu'il s'agit d'inutiles constructions administratives ou gouvernementales, devient terriblement avare lorsqu'on lui demande un peu d'espace et de lumière pour les œuvres d'art dont il est le gardien.

Que fera-t-on de tout cela ? — Chaque année cette question se pose, n'est pas résolue, à la plus grande colère des artistes qui ont leurs œuvres mal placées, des critiques sincères et des amateurs pour qui, contempler librement une œuvre d'art est une joie.

L'exiguité du Louvre donne journellement lieu à des réclamations justifiées : dernièrement c'était le portrait du *général Prim* qui disparaissait, pour être au reste replacé trop haut, dans une perspective fausse qui nuit à l'ensemble. Millet, Decamps, Rousseau conquièrent les honneurs de la Grande Galerie française mais sont remplacés dans le trou obscur où ils gisaient par les Chintreuil, les Courbet, les Diaz dont ils prennent la place. Le *couronnement de Napoléon Ier* fait un effet médiocre à une place où le *Naufrage de la Méduse* faisait très bien. — Expédients indignes d'une nation qui se pique d'aimer l'Art !

Mais où l'incurie, l'insuffisance éclatent bellement, c'est dans cette baraque de carton-pâte qui tient lieu de musée, au Luxembourg. Telle œuvre de peinture ou de sculpture qui, au Champ-de-Mars ou aux Champs-Elysées, sous le jour pur

des grands vitrages, dans la précision de la lumière tamisée, triomphait par un charme de fraîcheur par la rectitude de contours impeccables et la grandeur de son ensemble, apparaît tout autre au Luxembourg. Sous le jour brumeux d'un vitrage bas et terne, dans la cohue pressée des toiles et des cadres, des bronzes et des marbres, cette même œuvre se rapetisse, perd ses qualités, se disloque : où l'esprit avait la souvenance d'une image pure, d'une gamme de tons harmonieux, apparaît une difforme création de tonalité boueuse.

La débâcle est trop réelle pour que l'esthète ne s'y arrête pas. La sculpture, le plus ornemental des arts, en souffre peut-être encore plus que la peinture. Aussi, au Luxembourg, dans ce couloir morose, mélange de marbres et de parapluies, toutes les œuvres statuaires s'écrasent-elles les unes les autres. Pour certaines la disgrâce est terrible.

Tanagra, de M. Gérôme, aux Champs-Elysées fit de l'effet, attira l'attention. Ici cette figure se disloque, se mignardise, perd toute grandeur, sa coloration devient fumeuse. *Gilliatt*, de M. Carlier, un des meilleurs morceaux de la statuaire comtemporaine si intéressant à contourner, à étudier dans son anatomie puissante et le jeu de ses muscles, placé dans un coin, perd une partie de son intérêt. *La Sirène* de Puech, groupe d'une grâce infinie dans la terreur anxieuse de l'adolescent enveloppé, caressé par les grandes ailes cachant les enroulements quameux du monstre, ne fait guère plus d'effet que tel morceau médiocre qui l'avoisine. L'admirable figurine de Meunier perchée, ainsi qu'un bibelot quelconque, au-dessus des vitrines contenant les belles médailles de Chaplin et de Roty, fait médiocre figure. — Les anciennes œuvres ne sont pas mieux partagées : voyez le *St-Jean-Baptiste*, de Rodin, presque ridicule de vie au milieu du triste entourage de momies signées Cavelier, Thomas, Guillaume... l'accueillante tête de femme du même artiste masquée par un groupe poncif, le groupe symbolique de Carrier-Belleuse, la série de bronzes placés devant le Musée, dont les contorsions diverses font un effet des plus désagréables.

Il importe de remédier à une si déplorable installation. La sculpture, art essentiellement décoratif, régi par des lois impérieuses, exige un placement spécial sous peine de nullité. — *L'Art Moderne*, signalait dernièrement l'effet médiocre produit au British Muséum par les frises du Parthénon, posées simplement sur une cimaise alors qu'on devrait les voir de bas en haut, — à l'école des Beaux-Arts, avec plus de sans-gêne encore, elles sont simplement placées à terre. — Ce qu'il faut à la sculpture, c'est un espace suffisant pour que chaque œuvre puisse être vue d'ensemble, et surtout de la lumière. La lumière, ce privilège des terres méridionales, ce facteur puissant de développement dans l'Art grec et romain. Par des moyens artificiels, on la devrait amener abondante et claire afin de remédier aux tristes conditions climatériques des pays du nord où le contour perd sa netteté, où le marbre le plus blanc s'attriste.

L'œuvre d'art exige un jour large et franc et non la demi-obscurité louche d'une maison borgne.

Charles SAUNIER

PARIS CÉLÈBRE

Galerie contemporaine

M. Cortès-Gaillard (C.-G. Argus) a eu l'ingénieuse idée de réunir sous ce titre : « Paris célèbre », plus de cinq cents figures parisiennes en un tableau au crayon, exécuté avec la conscience, le talent et l'exactitude qui caractérisent ses œuvres antérieures, notamment ses portraits.

Il avait à procéder à une sélection judicieuse et à vaincre les difficultés d'un groupement aussi vaste. Il s'en est tiré à merveille : d'une part, toutes les classes libérales de Paris y sont représentées sans acception ni exclusion d'aucune sorte ; de l'autre, chaque physionomie, malgré les exigences de la perspective, y accuse ses traits essentiels, sa caractéristique.

Nous avons eu sous les yeux le dessin original : il nous a procuré l'amusante illusion d'un défilé du *Tout-Paris* à quelque grande première ou au Vernissage, — avec cette différence, toutefois, que pas un visage n'arrêtait notre regard sans qu'immédiatement sur nos lèvres vînt un nom appartenant à l'élite des arts, de la science, des hautes fonctions de l'Etat, ou de littérature. Dans cette foule de personnages, pas un qui ne fût « quelqu'un ».

Obéissant à une affinité bien naturelle, nous avons surtout remarqué les artistes et les écrivains, deux classes auxquelles le dessinateur ne devait pas manquer de faire la place large dans cette sorte de panorama du Paris intellectuel.

C'est ainsi que nous y avons reconnu bien des personnalités aimées de nous à divers titres, — quelques unes vénérées.

Citons au hasard : Léon Cladel, Jean Richepin, Sully-Prudhomme, François Coppée, Paul Verlaine, Catulle Mendès, Jean Rameau, Pierre Loti, Léon Vanier, Paul Bourget, Lucien Descaves, Antoine, Jules Roques, Séverine, Théodore de Banville, Emile Goudeau, Emile Bergerat, Léon Bloy, Alexandre Boutique (Dalmont), Elisée Reclus, Anatole France, Clovis Hugues, Georges Darien, Rachilde, Mme Clovis Hugues, Léon Dier, Maurice Bouchor, Raoul Ponchon, Stéphane Mallarmé, Joséphin Soulary, Augusta Holmès, Forain, Willette, Bruant, Jules Jouy, Jean Moréas, Louis Dumur, Arsène Houssaye, Oscar Méténier Ernest d'Hervilly, Paul Ginisty, Paul Alexis, Paul Bonnetain, Mistral, Chéret, Melchissédec, et d'autres encore dont les noms viendraient sous notre plume — comme les visages ont défilé sous nos yeux — si la place ne nous manquait.

Œuvre intéressante à tous les titres, le « Paris célèbre » d'Argus sera gradé avec le plus grand soin et tiré sur beau et fort papier, de façon à satisfaire les plus difficiles collectionneurs.

Qui n'a pas projeté maintes fois de recueillir, pour son plaisir ou comme documents, une centaine, une cinquantaine au moins de portraits réunissant les artistes et les poètes préférés ? Mais que de temps et quelle dépense à la recherche et pour l'achat de photographies ou de numéros d'illustrés !

Le tableau d'Argus répond à toutes recherches de ce genre ; quant à la dépense... Par souscription payable à la livraison seulement, il ne sera vendu qu'au prix de cinq francs l'exemplaire.

C'est une heureuse idée qu'a eue là M. Cortès-Gaillard ; nous ne craignons pas de lui prédire un beau succès.

A. B.

LA COURTISANE

Ses bras oints de parfums, la courtisane, dans
La gaze du péplum qui la dévoile entière,
Brille, et sur la rondeur des genoux impudents
S'allume en cercle d'or la fauve jarretière ;

Pour le sourire faux de ses trente-deux dents
L'artiste a modelé la plus fine matière ;
Et l'éclair de ses yeux sous leur arcade altière
Semble un reflet d'enfer dans deux miroirs ardents.

Ce soir, dans son ennui, stupidement impure,
Elle a nonchalamment dégrafé sa guipure,
Et, fière d'étaler deux cuisses de velours,

Elle coule au vieillard des œillades lascives,
Baise son crâne jaune et tend à ses gencives
La fraise dont fleurit le bout de ses seins lourds.

Lever de Soleil

Tableau oriental.

Dans le ciel vague où vibre une aile de Condor,
Pétille brusquement une fine étincelle
Qui jette dans la brume un vivant reflet d'or,
Comme un sequin jailli d'une riche escarcelle ;

La flamme lentement, comme un fleuve, ruisselle,
Et l'Orient vermeil qu'embrase Messidor
Semble l'ardent corset d'un Cid Campéador
Qui pend dans son galop des astres à sa selle.

Puis l'horizon rougi n'est qu'une mer de sang,
Et le premier rayon de soleil qui descend
Des grands Cieux rajeunis dont l'Occident s'azure,

Brille comme le glaive altier du Dieu vainqueur,
Qui, las, après avoir frappé la Nuit au cœur,
Jette l'arme où rutile encore la blessure.

Joseph LARRIBAU

8 décembre.

SONNET

(Parodie du III[e] Pastel : *Les Cornes du Faune* d'Ernest Raynaud).

Ah ! par ce temps glacé, plaignons les égoutiers
car leurs sourcils blonds ont comme des stalactites
quand ils vont le matin déboucher des conduites —
De Paris n'est-ce pas le plus dur des métiers ?

Sous les sombres Ponceaux qu'il leur faut nettoyer,
Sur leurs lèvres de forme très hétéroclite
leurs nez à la Roxelane que rien n'abrite
perçoivent les odeurs arrivant des éviers.

L'empeigne de leurs bottes qu'ils ont frottées d'axonge
S'imprègne cependant comme ferait l'éponge ;
Sans chaussettes leurs pieds en deviennent tout bleus.

Oui tous ! mais comme les chevaliers d'un autre âge
ils vont quand même, et boueux, en preux, devant eux.
Ah ! crions leur : bravo ! Admirons leur courage !

Jules VACOUTAT.

SONNET

A M... V...

Quand le Maître absolu des effets et des causes
l'impitoyable Eros, le Dieu cruel et beau
Aura scellé sur moi le marbre du tombeau,
Mon âme animera l'âme triste des choses.

Tu reverras mes yeux au front des nuits moroses,
Eclairer ton chemin de leur pâle flambeau ;
Et tu retrouveras, encor chaud, un lambeau
de mon cœur palpitant, au cœur saignant des roses.

Et tu reconnaîtras dans la chanson des bois
Le murmure adouci de ce qui fut ma voix :
Tu te rappeleras notre ivresse suprême.

Et le dôme argenté des ramures en fleurs,
Te rendra la rosée ineffable des pleurs
Que j'ai versés le soir où tu m'as dit « je t'aime ».

Léo d'AGENI

Florence, Janvier 91.

A L'OPÉRA

NOUVELLE

(Suite et fin)

« Quand vous me regarderez ! »

On s'arrêta brusquement. Bien sûr, on avait mal entendu.

« Oui, reprit-elle, emportée et violente, quand vous me regarderez !.... Ah ! ma présence ici vous étonne, vous scandalise... Voyez-vous cette drôlesse, qui se permet de venir à l'Opéra, le jour des *honnêtes gens* (elle souligna avec ironie ces deux mots), et qui y vient seule !.... Mon Dieu ! oui, toute seule !... Pas d'ami qui soit là près de moi, qui me fasse respecter. Quelle effronterie, hein ! quel cynisme !...»

Elle se leva, impérieuse :

« Allons, finissons-en avec ces grimaces ! Je vous vaux bien, je suppose. Je suis une fille, parbleu ! qui vous dit le contraire ? Mais vous (elle regardait les femmes), qu'est-ce que vous êtes donc ? Ne faites pas tant les fières. Je vous connais, moi ! Je sais vos secrets, vos intrigues, vos lâchetés, vos ordures, tous vos vices. Oui, je sais tout, puisqu'*ils* me disent tout, les lâches !... Ah ! vos maris sont de délicieux maris, galants et discrets, mesdames !... »

Elle éclata d'un rire strident. Puis, d'une voix que la colère faisait trembler :

« Mais, pour une parole, mais pour un baiser, pour un regard, pour une sale caresse, ils me feront le récit très détaillé de leur nuit de noce ; il vous deshabilleront devant moi, corps et âme, haïssables créatures que vous êtes ! On est obligée de leur fermer la bouche, à la fin : ils deviennent ennuyeux ; ils vous raconteraient ce qu'on ne leur demande pas... »

— « Très chic ! » dit le petit vicomte de Quissac, un idiot qui avait des lueurs.

Antonia poursuivit :

« C'est vrai, pourtant, que je suis une créature

infâme, une fille à tout faire, la boue des chemins, la vase des ruisseaux, une honte, un opprobe, un détritus, un vomissement ; c'est vrai que je me fais horreur et dégoût à moi-même ; mais vous êtes, malgré tout, mes belles dames, un peu plus sales, un peu plus noires, un peu plus abominables que moi.... mais vous me scandalisez !... mais vous me soulevez le cœur !... et je me trouve, moi qui vous dis ces choses, très pure, très blanche et parfaitement sainte, quand je me regarde et... quand je vous regarde....

— Epatant ! » s'écria encore de Quissac, très *en lueurs*, décidément.

La rage d'Antonia croissait toujours. Elle avait perdu toute mesure. Voilà, maintenant, qu'elle devenait cynique et grossière comme une fille saoûle, lâchant à flot les mots qui salissent les lèvres, crachant pêle-mêle des outrages, des menaces, des malédictions, des ordures, un tas de choses horribles et de choses obscènes.

« Petite baronne de Lesbos, hurlait-elle, — et son bras étendu la désignait à tous, l'infortunée baronne — toi qui te caches — en ce moment, derrière ta *camarade*, veux-tu que... »

Elle n'acheva pas. Une main s'appuya sur son épaule, et elle entendit une dure voix qui lui disait :

« Il faut vous en aller ! »

Antonia n'obéit point, tout de suite. Elle demeurait sans bouger, indécise.

Mais la voix commanda, de nouveau :

« Allons, dépêchons-nous !

« Soit, répondit-elle, je me retire, Monsieur l'Officier de paix ; mais que vos agents ne me touchent point. »

Elle jeta un dernier regard, un regard de défi, sur cette foule, que son audace avait domptée, et qui ne fit pas seulement entendre un murmure.

Puis, comme elle était satisfaite, en somme, d'elle-même et de son petit effet, comme elle avait dit à peu près tout ce qu'elle voulait dire, l'étrange et maîtresse fille que plus rien ne retenait donc en ce lieu, trouva tout simple de s'en aller ; elle se dirigea, très hautaine, vers la porte, gagna l'escalier, qu'elle descendit avec lenteur, presque avec majesté, et sortit, sans proférer une parole, — méprisante et apaisée....

C'était *Rigoletto* qu'on jouait, ce soir-là. L'œuvre de Verdi fut trouvée fade. Le quatuor n'eut aucun succès.

ALCIDE GUÉRIN

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay.— Typ. et lith. Joseph ROYER.

Les récompenses destinées aux lauréats du Concours de Sonnets ne pourront être expédiées que dans deux mois. Les livres, par contre, sont à la disposition de MM. Marcel Noyer et Bénoni Glador, aux bureaux de la Revue.

×

Procédés du *Théâtre d'Art* : Vous recevez un fauteuil pour la première, vous prenez une voiture, vous vous dirigez à l'autre extrémité de Paris, là-bas à Montparnasse et le contrôleur, M. Jules Méry, vous dit galamment (après vous avoir laissé une demi-heure à la porte) : Montez aux troisièmes galeries ! — le paradis de l'endroit. — Du *paradis*, vous jetez un coup d'œil sur les fauteuils, dont l'un vous était *offert*, et vous y voyez votre concierge, votre bottier, la fruitière du coin, le charbonnier, etc. etc. Vour réclamez, on vous offre la *place des musiciens*.

Il y a là une grossièreté sans précédent, commise inconsciemment : aussi beaucoup de confrères ont-ils purement et simplement rendu la fallacieuse invitation. Et *pas un journal* n'a rendu compte de la soirée. Espérons que cette leçon portera fruit dans l'esprit de la Direction de ce théâtre.

×

En lecture au *Théâtre Libre* : *La Famille*, pièce en 4 actes, en prose, par André Veidaux. Nous promettons au vaillant directeur de ce théâtre une soirée à succes s'il ose... car la pièce en question est œuvre socialiste par excellence et les crétins qui sifflaient aux *Chapons* auront là une occasion de se faire étriller s'ils recommencent leurs cris d'oies empalées.

×

A propos du *Théâtre Libre* : *La Fille Elisa*, pièce de M. Jean Ajalbert, d'après le roman d'E. de Goncourt, vient d'être interdite au Théâtre de la Porte St-Martin. Esthétique mauvaise, paraît-il. — Toujours l'État maître de danse !

×

LES... MORTS :

Octave Feuillet, Adolphe Belot, Van Marcke, artiste peintre, Mlle Zénaïde Fleuriot, les peintres Eug. Lamy et Eugène Charpentier, le musicien Danois de Muls Vielhems Gade. — Très malade : du Boisgobey.

×

Après la querelle Renan-Goncourt, la querelle Daudet-Montaigut-Montépin : Ces deux derniers, le premier surtout, affirment que l'*Obstacle* est un plagiat de leurs œuvres. On n'a pas idée de ça ! Est-ce que Dickens a jamais réclamé, lui ? Aussi Tartarin-Daudet vous appelle-t-il Montaigut : « Jeune homme ! » — Ça baisse, vieillard ! ça baisse et c'est ridicule un vieux qui s'obstine.

×

Un projet de création d'un théâtre historique et d'un théâtre lyrique nationaux est à l'étude à la *Revue d'Histoire Contemporaine*. Demander renseignements au Directeur, M. A. Froustey-Bouvard, 11, rue de Cluny à Paris.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Abonnements sur tout le Réseau

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest, fait délivrer, sur tout son réseau, des Cartes d'abonnement nominatives et personnelles (en 1re, 2e et 3e classe), pour 3 mois, 6 mois ou un an.

Ces Cartes donnent droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit.

Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue.

Il est facultatif de régler le prix de l'abonnement de six mois ou d'un an, soit immédiatement, soit par paiements échelonnés.

Ces abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

BULLETIN FINANCIER

Le marché est bon. La rente bien tenue maintient son cours précédent de 95.60.

Le nouveau 3 0/0 a des demandes à 96.10.

Les divers fonds étrangers sont sans changements notables, il en est de même pour les valeurs.

En vertu d'un ukase impérial, les titres de l'emprunt russe 4 1/2 pour 0/0 1875 sont appelés au remboursement pour le 1er mai et cesseront de porter intérêt à partir de cette date.

En même temps S. M. l'Empereur a autorisé l'émission d'un Emprunt consolidé 4 0/0 or de 320 millions de francs, exclusivement affecté jusqu'à due concurrence à la conversion et au remboursement de l'Emprunt 4 1/2 0/0 1875, le surplus dudit Emprunt devant être remboursé en especes,

Les demandes de conversion seront reçues à Paris chez MM. de Rothschild frères, 21, rue Laffitte, jusqu'au 21 janvier aux conditions suivantes :

Contre 100 liv. st. ou 2.520 francs de capital nominal Emprunt 4 1/2 0/0 1875, acceptés en payement au pair, plus de 3 mois d'intérêts, du 1er octobre 1890 au 1er janvier 1891, soit 2.548 fr. 35, on recevra :

5 obligations de 500 francs, rapportant 20 francs d'intérêts annuels, jouissance du 1er janvier 1891, de l'Emprunt consolidé 4 0/0 or, à 485.75 .... 2.428 75

Et une soulte en espèces de 119 60

Total égal 2.548 35

Toujours un bon courant de demandes sur l'action de la Compagnie nouvelle des Chalets de nécessité entre 668 et 670 francs.

Transactions nombreuses sur l'action du Comptoir des fonds nationaux qui s'avance de 565 à 570 francs.

RUD'ŒIL.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

P. V. *hôpital St-Antoine.* — Avez reçu ? Mille amitiés et vœux de prompt rétablissement. ~ **P. V.** *rue Montaigne.* — Avons maudit contretemps ! ~ **M. N.** *Colmar.* — Entendu. Allons nous plaindre à éditeur. ~ **E. B.** *Nantes.* — Accepté. ~ **A. B.** *Angers.* — Reçu. ~ **M. B.** *Roussines* — Entendu. X... est en Turquie !! ~ **C. P.** *Senonches.* — Nos objets se sont croisés. Prends tout le reste en note. ~ **A. M.** *Luçon.* — C'est bien cela. (Vérifiez prix du T. L. Ne me rappelle plus ce qu'ai payé) Entendu pour reste. ~ **L. A.** *rue Turenne.* — Inscrit. ~ **E. d'H.** *Orléansville.* — Entendu. ~ **E. P.** *Vevey.* — De la part de F. R. ~ **Mme R.** — *Redon.* Offert par un ami. ~ **G. T.** *Vannes.* — Merci, merci, entendu. ~ **A. O.** *Vannes.* — Transmis la lettre au Parquet ! Insérerons l'autre si intérêt le permet. Mille cordialités. ~ **E. P.** *Rouen.* — Accepté. ~ **L. L.** *Beauvais.* — C'est fait. ~ **E. G.** *Paris.* — Entendu. ~ **J. D.** *Belgique.* — Inscrit. ~ **G. P.** *Paris.* Ne devez rien avant le 1er avril. Amitiés. — **J. B.** *Bourges.* ~ Accepté. C'est parfait ! ~ **A. L.** — *Maubeuge.* — Ne vous inquiétez pas, tout va bien. ~ **C. P. des A.** Très bien, mais devons d'abord contenter les nôtres. ~ **E. R.** *bureau 38.* — Au prochain. ~ **C. M.** *Castel-Moron.* — No demandé vaut 1 fr. 50. ~ **P. S.** *Aix* — Passe au prochain. C'est bien, quoique irrégulier. ~ **P. V.** *Montpellier.* — Voyez le dernier numéro envoyé. Acceptons article, en principe, sauf à voir. ~ **M. N.** *Colmars.* — Avez reçu ? ~ **C. S.** *av. du Maine.* — N'avions pas adresse ! devons être excusés. ~ **E. C.** *rue de Charonne.* — Impossible : d'abord nos abonnés. — **L. F.** *av. de Breteuil.* — Félicitations et... plus tôt possible. ~ **G. C.** *rue Littré.* — Entendu. ~ **F. R** *Genève.* — Avez reçu ? Entendu pour reste ; ne craignez rien de Q. de B. ~ **C. Gaucher.** *Paris.* — Transmis. Merci et toutes amitiés. ~ **S.** *rue de l'Abbaye.* — La franchise est mon défaut, donc... ~ **J. C.** *rue Victor-Massé.* Inscrit. ~ **E. M.** *Nantes.* — Reçu. ~ **A. M.** *Luçon.* — Avez 5 fr. 50 au crédit. Donc n'envoyez rien sans notre avis. Reste accepté. Mille amitiés. ~ **P. R.** *Montpellier.* — Lettres se sont rencontrées en route. Entendu pour vers. Amitiés. ~ **J. A.** *rue de Lille.* — Entendu. ~ **G. T.** *Vannes.* — Reçu. — **M. B.** *Broussines.* — Reçu ~ **A. C.** *Nantes.* — Reçu. Amitiés à la vieille branche d'O... ~ **E. B.** *rue d'Offémont.* — **A. C.** *rue de Clichy.* — **Divers :** Bénissez Dame Poste !!

EXPOSITIONS

PARIS

Pavillon de la ville de Paris. — Exposition des Indépendants, mars 1891.
Artistic Hall, 84, rue de Clichy. — Exposition permanente, ventes, tombola.
Galerie Petit. — Exposition internationale de peinture.
Theatre d'application. — Petit Salon.
Galerie Durand-Ruel. — Exposition, tableaux, pastels et sculptures.
Bénezit, 21, rue Chaptal. — Exposition de peinture et gravure.

PROVINCE

Lyon. — Exposition des Beaux Arts.
Bordeaux. — Exposition universelle internationale du 1er mai au 5 novembre 1891.
Rennes. — Exposition le 12 février 1891. (Date d'envoi expirée).
Toulouse. — Exposition le 15 mars 1891. (Concours).
Bordeaux. — Exposition annuelle le 1er mars 1890.

ETRANGER

Berlin. — Exposition internationale 1891.
Barcelone. — Exposition du 29 mars au 1er juin.
Milan. — Exposition le 1er juin 1891.
Moscou. — Exposition française, 1er mai 1891.
Chicago. — 1892.

Lire dans le prochain No de La Plume :

L'ARTICLE DE LÉON BLOY

et ceux de MM. **Jean Jullien, Léo Trézenik, Jules Antoine, Stuart-Merrill, Alexandre Boutique, A.-F. Cazals, Paul Redonnel, Pierre de St-Jean, Léon Dequillebecq, Alphonse Boubert, Paul Tremblay, Jean Berri, Albert Boissière, Raoul Buloz, Félix Malterre, Emile Métaireau, Henri Geoffrion, Paul Souchon, Gustave Tual, Edmond Perrée, Louis Fabre,** etc., etc.

Portrait et autographe de PAUL REDONNEL
(Dessin de R. Lotthé)

En vente aux bureaux de LA PLUME

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de la Revue

I. *Dédicaces*, poésies, par Paul Verlaine, 50 ex à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr. .... épuisé
II. *A Winter night's dream (Le Songe d'une Nuit d'Hiver)*, poème lunatique, par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr., et 200 à 3f. épuisé
III. *Albert*, roman, par Louis Dumur. 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 ex. à......... 3 fr.
IV. *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud. 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à......................... 3 fr.

(Il paraît un volume par trimestre. — Cette édition n'est pas réimprimée)

Léon Deschamps. — *A la Gueule du Monstre*, poésies, in-18 Jésus, vélin teinté ; *Contes à Sylvie*, nouvelles ; *Le Village*, roman de mœurs paysannes. chaque volume .... 3 fr. 50
Léon Bloy. — *Le Désespéré*, 1 vol. ; *Un brelan d'Excommuniés* (2 fr.) ; *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, 1 vol. ; *Le Pal*, pamphlet (très rare) (les 4 nos 2 fr.) ; *Christophe Colomb devant les Taureaux*, 1 vol. Chaque vol.............. 3 fr. 50
Maurice Maeterlinck. — *Serres Chaudes*, poésies ; *L'Intruse ; Les Aveugles ; La Princesse Maleine*, drame. Chaque vol................... 3 fr. 50
Jean Jullien. — *L'Echéance*, un acte en prose, précédé d'un *Essai sur le Théâtre vivant*.... 1 fr. 25
Paul Redonnel. — *La Mort du Vieillard*, poème (épuisé). *Liminaires*, poésies, (sous presse).
Henri Bossanne. — *Les Ephémérides* (3 fr. 50), *Fleurs Sauvages*, poésies..................... 1 fr. 50
Henry Cormeau. — *Le temps d'amour* (3 fr. 50); *Les Lundis de la Campagnarde*, poésies..... 1 fr.

ART & CRITIQUE, collection complète (84 Nos) 50 fr.
LA PLUME, année 1889, un beau vol. broché, 20 fr.
— année 1890, » » 20 fr.

(Envoi franco contre mandat ou timbres)

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER.

TROISIÈME ANNÉE — N° 44

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier et ne sont acceptés que pour un an

15 Février 1891

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit

La Plume

REVUE DE LITTÉRATURE, DE CRITIQUE & D'ART INDÉPENDANTS

BI-MENSUELLE

Directeur et Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL

Secrétaire de la Direction : Léon DEQUILLEBECQ

SOMMAIRE

Texte :

Illustrations :

Portrait et signature autographe de Paul REDONNEL

(Dessin de Raymond LOTTHÉ)

CONCESSIONNAIRES GÉNÉRAUX *pour la vente en gros*

BELGIQUE ET HOLLANDE: Paul Lacomblez, éditeur à Bruxelles, (abonnements et vente au n°
SUISSE ET ALLEMAGNE : Agence des Journaux, à Genève.
AUTRES PAYS : Aux Bureaux de la Revue.
PARIS : Léon Vanier, 19, quai St-Michel.

DÉPOTS POUR LA VENTE AU DÉTAIL A PARIS :

Léon Vanier. — **Brasseur**, *galerie de l'Odéon.* — **Paul Sévin**, *8, Boul. des Italiens.* — **Albert Savine**, *12, rue des Pyramides.* — **Demay**, *21, rue de Châteaudun.* — **Bailly**, *11, Chaussée-d'Antin.* — **Dentu**, *avenue de l'Opéra.* — **Mme Clément**, *kiosque 113, en face n° 7, boul. St-Michel.* — **Mme Martin**, *kiosque 117, en face Cluny.* — **Mme Denas**, *kiosque 246, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel.* — **Mme Brevet**, *kiosque 297, place St-Germain-des-Prés.*

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de *La Plume*

—o—

Le Fi Bâlouët

étude de mœurs paysannes

par JACQUES RENAUD

—

Tirage à deux cent douze exemplaires numérotés à la presse, *dont 12 sur Japon impérial à 20 fr. l'un et 200 sur simili-japon à 3 fr. Chaque exemplaire contient le portrait et la signature autographe de l'auteur.*

⁂

La Revue fait un chaleureux appel à tous les camarades pour que cette édition du premier livre de Jacques Renaud ne tombe pas tout entière dans les mains des bibliophiles qui guettent nos publications pour les garder, *sans être coupées*, dans leur bibliothèque.

Le petit chef-d'œuvre du jeune écrivain demande à être apprécié ; nous promettons d'avance un fin régal littéraire à ceux qui estiment qu'un livre est fait pour être lu et non pour figurer comme curiosité dans une collection d'objets rares.

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Chez **Lacomblez** (Bruxelles) : *La Flûte à Siébel*, poésies, par Max Waller, papier vergé : 3 fr. ; 75 ex. sur papier Van Gelder : 10 fr. (v. article de Léon Dequillebecq).

Chez **Lemerre** : *Les Flûtes de Jade*, poésies, par Henry Mériot ; préface de Joséphin Péladan, 3 fr. (v. art. Joséphin Péladan).

Chez **Charpentier** : *Le Magot de l'oncle Cyrille*, roman, par Léo Trézenik (3 fr.) (v. art. de A. Boutique). — *Les Pommiers en fleur*, poésies, par Emile Blémont (3 fr. 50) (v. art. de Louis Labat). — *La Lutte pour l'Amour*, nouvelles, par Oscar Méténier, (3 fr. 50).

Chez **Savine** : *Vieux*, roman, par Albert Aurier (3 fr. 50). — *Ceylan et les Indes*, illustré de 119 dessins, par Mgr Zaleski (3 fr. 50).

Chez **Genonceaux** : *La sanglante ironie*, roman, par Rachilde, avec une préface de Camille Lemonnier (3 fr. 50).

Chez **Léon Vanier** : *Le Livre de l'Amitié*, poésies, par Emmanuel Signoret (3 fr. 50).

Chez **Laurens**, 6, rue de Tournon : *La Garonne*, (de la série les *Fleuves de France*) par Louis Barron, avec nombreuses illust. de A. Chapon (10 fr.)

Comptoir d'édition : *L'Infâmant*, roman, par Paul Vérola (3 fr. 50). (V. art. de Marcel Bailliot).

Impr. de la Caravane (Avignon) : *Les Deux Seignol*, roman idéaliste, par J.-Irenée Avias (2 fr.)

Chez **Buschmann** (Anvers) : *La Vieille Fille*, drame en 3 actes, en prose, par Ernest Bosiers (100 ex. numérotés et hors commerce).

Chez **Caillere** (Rennes) : *Leperdit*, poème, par Léon-L. Berthaut (0 fr. 50).

Chez **Ordinaire** (Besançon) : *Fleur d'Italie*, scène dramatique, en vers, par Frédéric Delacroix (hors commerce).

Nota. — *La Direction de la Revue ne peut distribuer aux collaborateurs attitrés pour la Critique Littéraire que les ex. remis en double. Avis aux auteurs.*

LES THÉATRES

Châtelet. *Jeanne d'Arc*, de Joseph Fabre, musique de Benjamin Godard. Un bon gros drame bien conduit et joliment écrit. Un superbe décor au 1er acte, et une Jeanne d'Arc admirable, Mme Segond-Weber.

Théâtre-Historique. *Sainte-Russie*, de MM. Gugenheim et Le Faure. Jules Verne et d'Ennery mêlés. Le héros de l'affaire, c'est le chemin de fer transcaspien. Il y a là-dedans un Anglais bien perfide, un Français bien malin, un tas de Russes épatants. Aimez-vous l'Alliance Russe ? On en a mis partout. Autrement...

Nouveautés. *Les Coulisses de Paris*, revue. Mon Dieu, mais il y a dans cette œuvre dramatique des jambes qui ne sont pas mal du tout. On ne doit pas s'embêter dans les coulisses des Nouveautés, mais dans la salle !

Menus-Plaisirs. *Un maître de langues*, de MM. Crisafulli et Carcenac. Ça n'est pas aussi cochon que Sarcey pouvait l'espérer d'après le titre. On s'accorde à reconnaître qu'il y a une scène assez gaie. M. Derenbourg quitte le fauteuil directorial. Au plaisir de ne plus le revoir.

Théâtre-libre : Les représentations de M. Antoine à la Porte St-Martin ont très brillamment réussi. *La mort du Duc d'Enghien*, de M. Hennique, *La tante Léontine, tout pour l'Honneur*, de M. Henri Léard, et surtout l'*Ecole des Veufs* l'œuvre si remarquable de M. Georges Ancey, ont remporté devant le grand public un succès incontestable et significatif. La mauvaise humeur des grands critiques, la mauvaise foi évidente de M. Sarcey, si justement traité par M. Ancey, et des autres Pessard n'y ont rien fait et M. Antoine peut être fier de cette belle campagne.

G. R.

LES REVUES

L'Echo de Gascogne, reproduit une excellente page de notre ami Jules Renard *(Sourires pincés)*. — Nous recommandons tout particulièrement le **Bulletin des Sommaires** (44, rue Beaunier, Paris) à ceux qui veulent être tenus au courant du mouvement intellectuel. — Nouvelles Revues : **Le Sillon** (Ernest Bouhaye, — 31, rue de Chabrol, Paris ; mensuelle ; 16 pages ; 3 fr. par an).— **Le Gueux** (E. Héros, 35, rue d'Hauteville, mensuel, illustré, 4 pages — ne se vend pas). — **Le Magazine français illustré** (mensuel, 144 pages, 45, rue Laffite — 12, 15, 18 fr. par an, suivant pays) et enfin on annonce **La Conque**, revue tirée à 100 ex. sur simili-hollande ; Rédac. en chef : Pierre Louys, collab. : Paul Valéry, Mario de St-Ygest, H. Bérenger, Maurice Quillot, E. Fazy, etc., etc. (La collection comprendra 12 numéros seulement et le prix en est fixé à *cent* francs). — La **Jeune Belgique** (numéro triple, avec Maeterlinck, B. Lazare, P. Verlaine etc., etc.) — Le **Mercure**, l'**Ermitage**, le **Magasin littéraire et scientifique** (de Gand), les **Entretiens** sont aussi à lire cette quinzaine.

Nos Soirées Littéraires

1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.

Assistaient à la Soirée du 7 février : Mme Fanny Billet. MM. Jules Méry, Yann Nibor, Maurice du Plessys, Jean Moréas, Auguste Chauvigné, Abel Pelletier, Hyren Nilhoc, Armand Dupuis, Marius Bergeret, Ernest Raynaud, Alcide Guérin, Museux, Gaston Peifier, Albert Tripier, E. Julien, Jean Surya, P.-J. Fisher, Auguste Dupuis, Eugène Lemercier, Pierre Trimouillat, Yvanhoé Rambosson, Henri Sallé, Charles Maurras, André Veidaux, Gaston Noury, Albert Brière, Georges Beaujon, René Tardivaux, Sarcey de Suttiers, Paul Gabillard, F.-A. Cazals, Camille Mauclair, Elleau, Jules Puig, René Le Clerc, Vital de Cock, Castelin, Saulgrain, Philippe Aubert, St-Pol Roux, P. Cohen, Léon Dequillebecq, etc...

Compte-rendu : Henri Sallé : *Innocence* ; Eugène Lemercier : *les impressions de Gugusse* ; Pierre Trimouillat : *M'sieu Alphonse aux Français* ; Yvanhoé Rambosson : *la Famille Vénus* ; F.-A. Cazals : *les Ephèbes* ; Louis Gaillard : *le divin semeur* ; Elleau : *simple récit* (William Pebeyre) ; Georges Beaujon : le *rosaire du passé* ; Jules Mery : *Océan* (St-Pol Roux); Sallé : *le Pendu* (Mac-Nab) ; Elleau : *l'Inoculé* ; Ph. Aubert : *la Vision* (Surya) ; R. Le Clerc : *la Statue* ; Vital de Cock : *Souvenir d'un grand prix* ; Saulgrain : *Fin de siècle* ; Camille Mauclair : *les Miroirs* ; A.-F. Cazals : *Sonnet de bienvenue.*

Présidence de R. Le Clerc.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 44 15 FÉVRIER 1891

A la Soirée littéraire et artistique *de* LA PLUME *qui aura lieu le samedi 21 février, il sera donné lecture des trois sonnets ayant obtenu les premières récompenses à notre dernier Concours.*

Tous les camarades sont priés de bien vouloir honorer de leur présence cette soirée ouverte à tous les artistes.

LA DIRECTION

Revanche des Lys

—

26 Janvier 1891

On les avait assez profanées, ces fleurs de mystère qui signifient la pureté même et qui, pendant dix siècles, ont germé sur le symbolique azur de la monarchie! Tant de bêtes les avaient foulées qu'elles étaient devenues des fleurs de boue, des fleurs de honte et de bêtise, du fumier de fleurs dont les ruminants faméliques ne voulaient plus.

Le sabot des porcs n'ayant pas suffi, l'innocence elle-même s'était chargée de les polluer et l'on pouvait croire, n'est-ce pas? que, de ce coup, c'était bien fini.

Les blancs calices, vaincus et déshonorés, avaient été livrés au saccage sans merci des quatorze armées du sentimentalisme religieux et littéraire.

Le « bien aimé » du Cantique n'osait plus « se repaître » en leur voisinage et les collines de Bether ou de Galaad refusaient, avec une sourcilleuse énergie, l'hospitalité de leurs cimes à un oignon virginal si profondément déconsidéré.

A l'exception de la Liturgie qui ne connaît pas de vissicitudes, le bannissement de ce vocable flétri était décrété partout et le besoin d'en faire usage était devenu l'abomination de la vie, l'effrayante ressource des guenilleux de la poésie pour dissimuler leurs nudités lamentables, — tellement la bave du dragon de la candeur l'avait maculé!

On avait inventé la pivoine et la chrysanthème et jusqu'aux puantes orchidées du Tropique dont la cancéreuse magnificence ravissait l'âme compliquée des horticulteurs.

Bref, la traditionnelle royauté des lys semblait finie à jamais, de toutes manières, défunte sans aucun espoir de résurrection et c'est tout au plus si deux ou trois solitaires s'en souvenaient encore avec émotion, dans des Scéthés prodigieusement lointains où le monopole des grands bazars de littérature venait expirer.

***

Eh! bien, voici la surprise. Les lys reviennent, offensivement ramenés par une demi-douzaine de poètes dont deux au moins, je l'avoue, m'ont accablé de stupéfaction.

Il était assez difficile, on en conviendra, de se représenter Jean Richepin et Raoul Ponchon, par exemple, coalisés avec Maurice Bouchor pour le renouvellement de la forme la plus angélique et la plus divine que le christianisme ait enfantée.

Le seul énoncé de ce prodige ressemble à une mystification. Mais la chose même est beaucoup plus incroyable que tout ce qu'on en pourrait conter.

J'eus l'autre jour, la curiosité de voir et d'ouïr, au petit théâtre des Marionnettes de la galerie Vivienne, le *Noël* de Maurice Bouchor, où si on veut, le *Mystère de la Nativité, mis en vers, en quatre tableaux*, dont les rôles sont lus, derrière la coulisse, par MM. Jean Richepin, Raoul Ponchon, Félix Rabbe et Amédée Pigeon.

J'allais là, je le déclare, supérieurement armé, treillissé, caparaçonné et même grillagé de scepticisme. Ma défiance est à peu près infinie de ces démarquages d'un passé brûlant de foi au profit des ambitions marécageuses d'une esthétique de mécréants.

Je m'attendais à entendre et à contempler une de ces machines tout à fait bien que les dames peuvent applaudir sans éventail ni décrottoir et que la critique la moins débottée sait encourager du bout des doigts, sans convulsive trépidation de la caroncule.

Enfin, malgré le préalable certificat de l'ami très sage qui m'avait embarqué dans cette galère, je me croyais à peu près certain d'avaler, trois heures durant, quelque sous-pastiche des sublimes divertissements sacrés dont le Moyen-Age attisait son cœur en édulcorant sa misère, et cela conçu dans l'odieux esprit des *restitutions* archaïques où s'enlise depuis si longtemps déjà la littérature française.

Comment prévoir que j'allais trouver, dans

cette pauvre petite salle, une émotion telle qu'après trois jours de lapidation, d'écartellement et de trépan, je n'ai pas encore cessé d'en être rempli ?

***

Mais je veux qu'on m'entende bien. Il ne s'agit pas ici d'une émotion d'art. Ce qui la fait naître, cette émotion, est beaucoup plus haut que les formules et c'est même, je le crois, *essentiellement* différent des spéculations de la poésie. Chose assurément mystérieuse et des moins faciles à expliquer.

Maurice Bouchor, auteur du *Faust moderne* et dédicataire privilégié des *Blasphèmes* de Jean Richepin, ne se distinguait pas de la multitude lyrique par une décourageante aristocratie de catholicisme.

Même dans la brochure imprimée de son *Noël*, l'introduction sous forme d'épître à un enfant, toute gracieuse et simple qu'elle est, donne faiblement l'idée d'un fils de l'Eglise émancipé des blagues poussiéreuses de l'éducation libérale. Ce poète, en somme, ne doit pas être infiniment séparé, quant au sens religieux, des bondieusards de la tolérance universelle.

Par conséquent, son art seul, quel qu'il fût, d'ailleurs, n'était pas assez pour produire l'effet inouï, la surprise d'âme et la totale réduction du cœur que je désespère de suffisamment exprimer.

Faudrait-il supposer, alors, quelque intervention inconnue, d'ordre ineffable, quelque ancien soupir voyageur qui aurait traversé la forêt des siècles, pour expirer à la fin dans ce lieu des rimes frivoles, dans ce pénombral cerveau de chanteur qu'une Volonté sans commencement ni terme lui aurait assigné comme un tabernacle définitif ?

Je consens qu'on m'inflige les plus raffinés tourments si je crois possible une autre genèse du *Noël* de Maurice Bouchor.

***

Analyser une pareille œuvre serait imbécile. La plus amicale tentative de compte-rendu équivaudrait à l'acte bestial de lapider un de ces rayonnants tissus d'araignée champêtre, opalisés par les luminaires des cieux, qu'à l'aube adorable de certains jours on croirait les voiles en filigranes diamantés de la douce lune qui les aurait, en fuyant, suspendus à tous les balcons des bois.

Tout ce qu'on peut faire, en vérité, c'est de désigner par leurs noms les quatre tableaux : l'Etable de Bethléem,— les Bergers aux champs, — l'Etoile des Mages, — l'Adoration.

La simplicité de ces choses est telle qu'en comparaison, le babil des petits enfants est transcendant et logarithmique. C'est un paradoxe, une utopie de simplicité !

Connaissez-vous, en littérature, un *don* plus rare ? La simplicité de Bouchor est si merveilleuse qu'il peut, sans inconvénient, délier la langue des bêtes et leur donner jusqu'à la puissance de prophétiser et de convertir.

Thomassin dit quelque part : « Je ne désespère pas tout à fait des animaux brutes. Il ne me paraît pas impossible que je les voie quelque jour penchés et adorant. » Maurice Bouchor qui n'a sans doute pas lu cet oratorien célèbre, pense comme lui, instinctivement, et cela seul confère à son très candide poème une irrésistible vertu d'attendrir.

Rien n'égale la douceur de cet initial tableau qui détermine souverainement et du premier coup l'orientation du drame, où les rôles importants sont tenus par le bœuf et l'âne, après que l'archange Gabriel leur a départi le langage humain.

L'allégresse infiniment humble de ces animaux sans péché qui n'en peuvent plus de savoir que Jésus va naître, est pénétrante comme la lumière. L'âme vaseuse du spectateur est subitement clarifiée.

Ce qui tombe, alors, c'est la pluie des lys, des grands lys pâles, éclatants et silencieux de l'adoration la plus pure. La suavité de cet instant n'est pas exprimable. Un effluve de réconciliation et d'amour qu'on croirait eucharistique, émane positivement de ces bestiaux en carton, charitables et rudimentaires, qui dialoguent saintement par la voix émue des invisibles récitateurs.

***

Mais ce qui me touche plus profondément encore, c'est de penser que l'auteur et les interprètes ont eux-mêmes subi, nécessairement, le despotisme d'ingénuité que dégage leur évangélique fabulation.

Car de tels effets ne sont pas possibles à des coryphées ordinaires. Il n'est pas dans le cœur humain de vibrer à ces profondeurs, suivant le caprice des inconstants chatouilleurs de pieds dont nous gratifia le dilettantisme.

Que des infidèles notoires, tels que Jean Richepin, aient été séduits par ce rêve de restaurer un art d'autrefois, dont l'adolescence éternelle pût être opposée au crétinisme perclus du théâtre contemporain, et qu'une levée de poètes, sans credo ni sacrements, mais archiconfraternels dans cette aventure, ait été possible ; cela saute aux yeux. Mais qu'ils aient pu réussir au point

de ressembler, pendant trois heures, à des thaumaturges inspirateurs du grand Amour, sans y laisser quelques copeaux essentiels de leurs téguments d'impies, c'est ce que contredit tout d'abord le plus rapide examen de la brochure de Maurice Bouchor.

Quant à l'interprétation *mélodique* de ses humbles et glorieux vers par les compagnons audacieux que je nommais tout à l'heure, elle est tout simplement adorable.

On ne me soupçonnera pas, je suppose, de vouloir flagorner le Catilinaire Jean Richepin dont l'astrakan m'horripile et qui, naguère, fit sortir de moi quelques adjectifs estimables qui ne seront jamais pardonnés.

Je suis donc tout à fait à l'aise pour déclarer que sa voix d' « ange Gabriel » et de « roi nègre » m'est une obsession depuis cette soirée bienheureuse.

Je l'entends toujours, cette voix d'ébène et de clair de lune, cette voix languide et profonde, comparable seulement à des amalgames de lumière. C'est la caresse indicible du rayon perdu de quelque effrayante étoile qui ferait bouillir les immensités, à soixante milliards de lieues de nos cabanons.

Ce serait à croire que ce mercenaire de la poésie sacrilège a retrouvé, par cette occasion, sa véritable âme et que cet imperceptible théâtre, si prodigieusement élargi par sa présence, est l'unique endroit où il s'interrompe enfin, quelquefois, de *jouer des rôles* et de bafouer sa propre nature. .

*
* *

Que servirait d'ajouter des lignes à ce *memorandum* déjà trop long d'une soirée qui me consola, pour quelques jours, des irrévélables dégoûts de la fonction littéraire ?

Je n'avais pas à raconter ce *Mystère* qui m'a donné la sensation d'un rêve infiniment pur et très supérieur en délices aux plus authentiques chefs-d'œuvres de l'art humain. Je n'ai pas caché, d'ailleurs, qu'une telle besogne me paraissait aussi bête qu'impossible.

Je m'arrêterai donc brusquement ici, en suppliant Maurice Bouchor et ses agréables compères de considérer surtout en moi le porte-paroles de quelques fauves méconnus qui ne dévorent habituellement les images démonétisées du Dieu vivant que pour se consoler, comme ils peuvent, de ne pouvoir pâturer des lys.

LÉON BLOY.

PANMUFLISME

A Léon Deschamps.

« Avec le panmuflisme actuel... »
(GUSTAVE FLAUBERT.)

Embourgeoisés de Panmuflisme
sont tous ! — Vont spéculant sur l'Isthme
de Suez ; — vont ânonnant Peinture ;
vont parlottant Littérature...!

Sont acrobatans Moralistes
vulgairissimes panmuflistes. —
En Thurindangeaugeant l'Histoire
vont bien panmuflisant la Gloire !

L'amour —, est-ce pas grand dommage ? —
se résout en Panmuflirtage,
et, pour l'imiter, la musique
se dissout au Panmuflistique.

Le Panmuflisme est médecin
sans diplôme ; il est assassin
sans courage, apôtre sans foi ;
acteur sans art, juge sans loi...

Le panmufliste qu'on connaît
fabrique un bien singulier compte :
c'est deux mille pour un sonnet
et trois pour le Comptoir d'Escompte !

Hélas ! même la Jugerie
est tombée en Panmuflerie.
Thémis est morte et Roublardise
règne seule en Panmuflardise !

Tout n'est que Panmuflouerie !
Ah ! qu'on en pleure ou qu'on en rie
C'est ainsi ! Et la politique :
O mes amis ! quelle boutique !

Sur le fumier du « Ça ira »
c'est à qui panmufleurira ;
et sous les lambels de Paris
on voit : trois Panmufleurs-de-lys !

Allez donc Tous, grands Panmufleurs !
Ceignez vos occiputs de fleurs ;
déboulonnez les braves gens
d'antan : goinfrez-vous des argents !

Gouvernez l'Univers entier !
Actuellement *tout sentier*
mène à Vous ! —
Toi, pauvre Flaubert,
dors, à jamais, sous l'arbre vert.

Pierre de SAINT-JEAN.

Paul REDONNEL

Un jour, je ne sais en quel temps, P.-L.-M. amena des pays ensoleillés un poète très précieux, dépourvu de banalité, Paul Redonnel, homme de bien, écrivant mieux.

De son œuvre, l'image symbolique pourrait être une vieille église désaffectée, à la voûte surbaissée dont les murailles auraient revêtu le manteau de rouille des siècles, si doux à l'œil. Qu'un rayon de soleil l'éclaire et vous concevez l'idée de l'âme de ce poète, si l'âme peut, sans sacrilège, s'égaler à quelque chose dans l'ordre sacro-saint.

Dans l'ombre des arceaux, vous serez effleuré par des vols d'esprits, vous entendrez sourdre vaguement des voix des pierres psalmodiant des cantilènes ou proférant des cris de douleur. Ce sont des femmes qui se lamentent sur les trésors de tendresse perdus, sur le destin d'une vie solitaire où leur cœur stérilisé n'a connu nulle joie, puis des voix d'hommes exhalant un bruit de sanglots. Puis le soleil éclatant sur la verroterie des vitraux, les atomes suspendus tournoient dans l'air rythmiquement, s'entrecroisent et semblent s'animer d'un souffle mystérieux. Quelque chose comme un sourire enveloppe l'autel sans tabernacle. Un peu de la clarté sereine des cieux s'épand et les damnés font place au concert des Anges.

Ainsi Paul Redonnel, tel qu'il se manifeste en son œuvre.

En plein Paris même ce Parisien (car il l'est essentiellement devenu) n'apercevra les bibelots ou les magots, les flaneurs des boulevards et jusqu'aux belles en qui fleurit l'éternel printemps de l'amour qu'à travers la lanterne magique de son cerveau. Alors, toutes les merveilles du monde dont se trouve ici la synthèse s'alignent en bouts rimés à sa fantaisie. Parfois, il lui plait d'enguirlander ces fleurs de sa pensée de rimes qu'on croirait cueillies dans un magasin de modes :

Les lys en larmes ont penché leurs calices
Les rosiers grimpeurs ont perdu leurs fleurons.
. . . .
Nous cueillerons aux Avrils les tubéreuses.

Ou bien, encore, il chante : REMEMBRANCE DE FEUILLES MORTES.

Une jeune vierge passe
La lune se brise lasse

que sa langueur harmonique et ses consonnances heureuses graveront à jamais dans la mémoire des jeunes filles qui la diront.

La plaquette de début de Paul Redonnel fut, si je ne me trompe *La mort du Vieillard*.

Depuis lors, les *Liminaires* sont nés.

Le poète s'est tracé sa route ; il a choisi son allure. Son originalité a pris son développement normal. C'est plaisir de voir comme la flamme de cet audacieux esprit mord la strophe et la module pour construire à son génie un nid pareil à nul autre.

Il fait une œuvre utile dont il lui sera tenu compte, car la gloire de l'entreprise est tentante ; mais, combien grand est le péril.

Pour obtenir l'effet saisissant, la forme séduisante, la beauté toujours sereine, sa pensée doit tendre sans relâche vers l'étoile infiniment petite qui marque le nord.

Dans les régions inexplorées où cet avide d'inconnu ne crait pas d'aventurer son rêve, fréquentes sont les bourrasques. Il le sait.

Qu'importent les tempêtes et les affres et les mortelles angoisses ! Celui-là ne connaitra jamais les délices de l'empyrée qui reculerait d'effroi devant les espaces et dont le cœur environné d'un triple airain n'est pas à l'abri de toute crainte.

D'ailleurs, il faut reconnaître à Paul Redonnel le mérite grand entre tous du succès..

Il a dans son audacieuse tentative pleinement réussi.

LIMINAIRES renferme de merveilleux trésors de poésie, bijoux d'un travail achevé, d'une beauté surprenante.

Nombreuses sont les revues qui comptent Paul Redonnel parmi leurs collaborateurs. A la *Revue des Traditions populaires*, il a donné entre autres choses deux contes exquis *Mus de misère*, *le Loup et le Renard*. La spirituelle grand-mère dont il les tient n'a pas perdu son temps : ce poète a le don de sympathiser avec les simples comme avec les superbes et de faire de l'or d'un rien.

A la *Plume*, il tient un rang distingué par ses notes suggestives, ses articles à l'emporte-pièce, sa science, son culte pour l'Art.

Sa tendance manifeste l'a conduit à l'érudition. De là peut être son goût, sa recherche continuelle du rare.

Sa verve est raisonneuse et mathématique et son orgueil fait songer à la *tristesse du diable* de Leconte de l'Isle :

Silencieux, les poings aux dents, le dos ployé
Enveloppé du noir manteau de ses deux ailes.

Encore à ces vers du même :

Les monotones jours comme une horrible pluie
S'amassent, sans l'emplir dans mon éternité.
Force, orgueil, désespoir, tout n'est que vanité
Et la fureur me pese et le combat m'ennuie.

Je ne cite pas ceci pour le seul plaisir.

Redonnel a bellement paraphrasé le célèbre maitre du Parnasse contemporain dans la *ballade* que vous savez :

Or, nous sommes ceux qui toujours s'ennuient
Et qui voudraient savoir le devenir
. . . .
. . . .
Car nos fanges à nos rêves s'essuient.

La grandeur tragique de cette désespérance est humainement superbe. J'ai bien le droit de dire, sans comparer autrement, qu'entre le maitre vénéré et Paul Redonnel, il y a dans le concept parité.

Dans les cas trop rares où Paul Redonnel marivaude, les dames n'ont d'autre ressource que l'éventail.

Dans les jolis riens qu'il dit si bien en si beaux vers, ce ne sont pas les mots qui blessent, mais sa manière de chatouiller le cœur à l'endroit sensible. Cela lui vaudra de n'être jamais classique dans les pensionnats de demoiselles.

Hier que la brise fit se lever bleu des voiles
En un susurrement très confidentiel.

Ses strophes, savamment forgées, retiennent l'attention.

S'aimer deux et partant s'aimer seul
. . . .
Et des deux âmes l'une seule à genoux
C'est ainsi que jadis nous nous aimâmes.

Le citer ou l'analyser, d'ailleurs, est vain ; il faut le lire pour suivre le développement de sa pensée, pour apprécier comme il convient sa sensibilité qui se guinde par pudeur et ne se décèle qu'en nuances d'une extrême délicatesse.

L'homme incarne bien en lui l'idéal accepté : stature puissante, front pensif, visage d'une pâleur mate, un peu mobile, aux contours un peu vagues avec on ne sait quel reflet blond caressant le bas du visage comme d'un reflet de clair de lune, tel est Paul Redonnel.

En cette époque fin de siècle où quelques-uns frottés de littérature jouent si facilement de l'épaule ou du coude pour se faire une place, trafiquent d'une ombre de talent, s'épuisent à la poursuite de problématiques fortunes en de tristes besognes, Paul Redonnel s'est gardé des sales compromissions. Il médite, il étudie, il travaille et demeure fidèle au Bien, au Beau, au Vrai... Chose rare !

Léon DEQUILLEBECQ.

VITRAIL

Au maître Paul Verlaine.

S'il était une femme en désir d'un amant,

Saintement à genoux sur la plus froide dalle,
— Fors qu'elle serait belle et nue entièrement —
En une floraison d'ors lumineux et calmes,
L'air d'une vierge en deuil de mystique tourment.

La chevelure éparse et jointes ses mains pâles ;
— En dépit du douloir consenti, fait à Dieu —
Douce comme une sainte en conquête de palmes,
Et que vers l'idéal fuyant montât son vœu.

Sourde à la syndérèse et quand même coupable
— La grâce, après la coulpe, et tous les pieux dons—
Mais lente, roulerait, en ses yeux, une larme :
La prière, pour joie, et pour deuil, le pardon.

Secoué hardiment le doute qui m'accable,
— Devant elle à genoux et le plus fervemment —
J'irais sans les fumous qui troublent et l'alarment,
Au bas du piédestal faire le bon serment ;

Le serment sage et vrai sans aucun stratagème,
— Puisque elle serait belle et nue entièrement —
De ne lui dire point, ni jamais, que je l'aime,

S'il était cette femme en désir d'un amant.

Paul REDONNEL.

BAGUES

Ses doigts aux bagues barbares...

JEAN MORÉAS.

Bagues des hauts héros casqués pour le combat
Dont les rubis d'enfer fulgurent, sang et flamme,
Au geste ailé qui rue autour de l'oriflamme
La fanfare de fer hurlant comme un sabbat !

Bagues des blancs vieillards surgis parmi les cierges
Pour les alleluias d'un faste épiscopal
Qu'ils sacrent, les deux bras raides d'orgueil papal
Et le regard dardant le bleu dédain des vierges !

Bagues des reines d'or ceintes de samit noir,
Dont les doigts emperlés constellent les hymnaires
La nuit, sous le vitrail lourd de lueurs lunaires,
Quand le tonnerre est mort aux orgues du manoir !

Stuart MERRILL.

JE BOIS...

Je bois pour oublier les peines infinies
Qui harcèlent mon cœur et troublent mon cerveau,
Et qui font à mon cœur de rudes gémonies ;
Et dans le Vin je cherche un idéal nouveau,
Que ne m'ont pas donné les Prières bénies !...

Contre moi les Douleurs ont donné, réunies ;
Et, ne sachant plus rien, sinon que leur niveau
Monte bien au-dessus de toutes les Sanies,
Je bois !...

Je suis maintenant en tout pareil aux Momies ;
Rien ne peut me toucher, attendant le caveau
— Quand mes Peines enfin seront toutes finies —
Je vais sans nul Espoir au-devant du tombeau
Et, sans me repentir de Fautes trop punies.
Je bois !...

Alphonse BOUBERT.

I

La Racoleuse

Quand le gaz illumine, à la chute du jour,
D'un joyeux clair-obscur l'asphalte et la chaussée,
Quand la foule affairée, aux logis dispersée
Laisse un accès plus libre au bruyant carrefour,

La fille de trottoir apparaît à son tour
Et la gorge en avant, la jupe retroussée,
L'œil provocant où luit sa lubrique pensée,
Elle passe, excitant jeune et vieux à l'amour.

Comme une actrice en scène, elle s'est maquillée,
Elle accoste les gens d'une voix éraillée.
Et son œil guigne l'homme... ou plutôt son métal...

Et tout en racolant, elle songe... peut-être
Que ses jours finiront sur un lit d'hôpital
Où son triste destin déjà l'avait fait naître.

II

A la Morgue

Pour repaître ses yeux des restes d'une... grue,
Pour voir ses traits flétris, son teint blafard, verdi,
Sa bouche grimaçante et son œil agrandi,
A la Morgue une foule avide est accourue !...

On raconte qu'hier — la neige tombant drue —
Dans sa ronde nocturne, un agent engourdi
Avait soudain heurté le cadavre raidi
De cette malheureuse, à l'angle d'une rue...

On transporta l'épave humaine à l'hôpital.
Puis la mort constatée.... ô dénouement fatal !
Sur le marbre, à la Morgue, on la mit nue et glabre !

Et ce corps convulsé, rigide, repoussant,
Poursuit toujours son rôle en ce temple macabre,
Et même dans la mort, arrête le passant !...

Paul TREMBLAY.

A Jean Moréas.

Ses baisers ont la tiédeur
Des brises d'été par les charmilles
Et l'enivrante senteur,
Des foins verts tombant sous les faucilles.
Dans la nuit de ses cheveux,
Dont la rivière s'épand croulante,
J'ai caressé les chers vœux
Par qui s'émeut mon âme dolente.
Elle qui fut le Passé,
Qui fait que mon Présent s'illumine,
Guide mon cœur harassé
Vers le Futur lointain qui chemine.
Elle est le pain nourrissant,
Le flambeau qui marche sur la route,
Et son œil compatissant,
Va ralliant le rêve en déroute.
Elle est aussi, quelques fois,
Celle qu'attristent les nuits sans lune.
Et l'âme qui, maintes fois,
En peine, rode devers la Dune.
Larme froide, doux baiser,
Sourire navré, lys, ancolies,
Aube rose, espoir brisé,
Soupirs frissonnants, lents d'agonies,
Tout ce qui vibre c'est toi,
Toi la plus bonne, toi la plus belle !
Toi dont le parfum furtif m'appelle,
Toi pleurant de mon émoi !

Jean BERRI.

RONDELS MYSTIQUES

La Vénus
— Le Calvaire. — La Croix —
L'Hostie

A Léon Deschamps.

I

Rédemptrice que j'attendais
au fond du cœur enfin venue,
dans l'éparre noir de la nue
venue aux horizons lactés.

Quoique par Eux jouée aux dés.
fut dès le vieux Rien ta chair nue,
rédemptrice que j'attendais,
au fond du cœur enfin venue,

au Bethléem, ton royal dais,
le lent Mage Mal s'insinue
pour ta gloire d'où provenue,
promise aux albes Haydées,
rédemptrice que j'attendais.

II

Ascendons le cruel Calvaire
contempteurs du fatal Ecrit.
Pour le Mage Mal qui prescrit
les affres mères de l'ovaire,

en fut-il ainsi de l'esprit,
abortif, pulvé comme verre,
ascendons le cruel calvaire,
contempteurs du fatal Ecrit

Les ronces à ceux qu'on révère
font la rose rouge qui rit
au flanc flagellé ; — comme Christ,
rayonnants sous la Croix du Vers,
ascendons le cruel Calvaire.

III

Car elle est pesante la Croix
aux lourdes rimes symboliques
qui forniquent diaboliques,
étant Satan le Roi des Rois.

L'on tourne pour entrer dans Troie
sur ce cheval de bois, Public,
car elle est pesante la Croix
aux lourdes rimes symboliques.

Les Simon épars sont, je crois,
bons secoureurs de peine épique.
Le lent Mage Mal de sa pique
m'indique la sanglante Voie,
car elle est pesante la Croix.

IV

Qu'importe si je communie
o femme en ton Toi rénové.
sur cette croix en double V
dédoublée où rien ne se nie !

Hostie, en ton cycle béni
à toujours je reste enclavé.
Qu'importe si je communie
ô femme en ton Toi rénové.

L'itérative litanie
que le Mage Mal a trouvée,
je la clos en un pur ave.
Ton cœur à mon cœur sert de nid :
qu'importe si je communie !

Albert BOISSIÈRE.

SONNET

A Madame Féline S...

Je bénis le Destin qui vous fit aussi belle
Je bénis Cupidon qui me rend si jaloux,
Et la blanche Vénus, qui vous créa comme Elle,
Avec un front si pur, et des regards si doux.

Vous ne me verrez pas, pourtant, à vos genoux,
Protester d'une amour qui serait éternelle,
Ni, comme un troubadour, aux doux sons de sa vielle
Vous chanter : « Je vous aime, et n'aimerai que vous ».

Sur l'Océan, parfois, un voyageur fait voile.
Fixant d'un œil ardent une tremblante Etoile.
La nuit vient et finit qu'il la regarde encor ;

Mais l'Etoile est bien loin, pour qu'il puisse lui dire,
« Qu'elle est belle ! » et pourtant, il la regarde luire...
C'est moi, le voyageur ; et vous, l'Etoile d'Or.

Raoul BULOZ.

De Profundis !

Chaque jour qui s'écoule est une pelletée
Ajoutée à la terre où dorment nos amours
Qui ne sont plus pour vous, belle aux yeux de velours,
Qu'une loque indécente à la borne jetée.

Ils étaient si gentils, ces deux beaux jumeaux nés
D'un rêve que vos yeux avaient créé, peut-être.
Il aurait mieux valu pour eux de ne pas naître,
Puisque tous deux sont morts et morts assassinés.

Le vôtre était tout prêt, comme la feuille tombe
Quand l'arbre endolori ne peut plus la nourrir ;
Le mien, plus vigoureux, ne voulait pas mourir,
Le mien s'est défendu sur les bords de la tombe.

Oh ! vous ne savez pas le charme qui défend
Des griffes de l'autour la blanche tourterelle !
J'ai laissé vivre encor, mon amour doux et frêle
Parce que j'eus pitié de ses larmes d'enfant.

Madame, j'ai beaucoup souffert sans en rien dire :
J'ai bien souvent grincé des dents sur le chemin
Où vous m'avez donné le premier jour la main,
Mais je vous aimais trop, hélas ! pour vous maudire.

Enfin le dernier soir, sous un ciel radieux,
J'ai de vos trahisons fait une atroce corde
Et j'ai dans son berceau, j'ai, sans miséricorde,
Etranglé mon amour en détournant les yeux.

Félix MALTERRE.

Mes Souhaits tardifs

A F. G.

Nous allons commencer, mignonne, un an nouveau,
Les deux pieds dans la neige et le front dans la brume,
Le corps bleui de froid devant l'âtre qui fume,
Mais le sang jeune encore et l'espoir au cerveau.

Puisqu'elle veut partir sans que son ciel s'allume,
Sans qu'un pleur de regret perle à son œil si beau,
Puisqu'elle nous maudit des vœux dont on parfume
Le cœur chaste et naïf de sa sœur au berceau ;

Laissons-la donc mourir cette gueuse d'année !
Sourions à sa sœur qui nargue son aînée ;
Et puisque tout est mort, brisé, fleur et ciel bleu,

Semons dans nos cœurs pleins d'amour, tremblants de fièvres,
Des germes de baisers, ces douces fleurs des lèvres
Que nous pourrons cueillir le soir au coin du feu.

Emile MÉTAIREAU.

Derrière un Cercueil

Je traversais pensif un jour le Boulevard,
Lorsque sur mon chemin je vis un corbillard :
Deux hommes seulement accompagnaient la bière.
Qu'elle est triste la mort qui jusqu'au cimetière
N'a que deux seuls regrets pour suivre son convoi !
« Quel chagrin pour ces gens, me dis-je alors en moi !
« Pour supporter leur peine il leur faut du courage. »
Je me rapprochai d'eux : Ils parlaient d'héritage.

Henri GEOFFRION.

La Mort du Soleil

A Jean Richepin.

La Mer, la douce Mer tout le jour s'est pâmée.
Elle allongeait son corps frissonnant aux baisers
Du Soleil qui, d'en haut, couvait sa Bien-Aimée.

Câline, elle léchait les rayons sur la grève
Et tendait des bras nus vers son royal Amant
Et ses grands yeux bleuis prenaient un teint de rêve.

Sa gorge ruisselait et s'offrait provocante.
Son ventre poli s'arrondissait et, puissant,
Il haletait parfois et se crispait d'attente.

Et tout le jour la Mer s'était ainsi pâmée,
Savourant la splendeur des rayons déversés
Sur sa chair bleue et mollement inanimée.

∴

Le Soleil tendrement la caressait de flammes
Qui chantaient tout autour des rythmes amoureux
Et se mouraient en de confus épithalames.

Et la Mer devenait plus belle et plus lascive,
Elle avait lentement laissé tomber ses bras ;
Humidement elle étalait sa langueur dive.

Alors le grand Soleil subit son attirance
Et peu à peu, sans savoir, d'un lumineux pas,
Il descendit vers la Mer pleine d'indolence.

La douce Mer le prit sur elle palpitante
Et le Soleil pressé par ses deux bras nerveux
Fit jaillir vers le ciel une vapeur sanglante.

∴

Puis, la Lune, profonde, apparut sur l'espace,
La Veuve aux pleurs moirés, à la figure lasse,
Promena sur le monde un regard douloureux
Et les étoiles d'or l'escortaient dans les cieux.

Paul SOUCHON.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Les Flutes de Jade, par Henry Mériot (1)
(Ecrit pour les Flutes de Jade)

La Littérature commence par l'Abstrait ; l'Art par le type ; ils finissent dans l'analyse et les images.

La Poésie n'interprète d'abord que l'âme collective d'une religion ou d'une race ; et sa dernière évolution seule aboutit à l'expression individuelle.

Schlomo, les grands prophètes, célèbrent les sentiments d'Israël ; les leurs ne sont que des cris de la conscience publique.

L'opinion allemande qui dissocie l'*Iliade* en fragments aédiques, montre bien le caractère impersonnellement national de l'œuvre.

Un seul poète, le plus grand qui ait paru depuis Mosché, le Dante, ce Pape éternel du lyrisme moderne, ce colosse de Rhodes de l'inspiration qui enserre dans l'envergure de son aile et l'antiquité et le Moyen-Age et la Renaissance, ce géant qui devrait avoir presque les honneurs du demi-dieu, — Alighieri seul a su

(1) Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs la préface qui précède le beau livre de H. Mériot. C'est une des meilleures pages du fier écrivain qui se dénomme lui-même : le Sar Joséphin Péladan. N. D. L. R.

joindre l'Abstrait de trois époques à sa personnalité sans que son caractère cyclique écrase sa propre entité, ni que celle-ci déforme le plus grand des Abstraits, l'Abstrait catholique.

Mais l'humanité épuisa son génie à produire la *Divine Comédie* : cette trilogie surhumaine, pleine de mystère, aussi complète de synthèse que la Somme et cependant aussi passionnelle, humaine et vibrante que tout Shakespeare, le grand Will.

Depuis, le poète n'a plus écouté le cœur de son époque ; il n'a exprimé que le sien et il l'a exprimé d'abord intime, puis coloré, puis extravasé de nervosisme.

En France, Villon me paraît le premier venu du lyrisme individuel : et nul ne l'a mieux dit que le ciseau du malheureux et noble Etcheto.

Lamartine a été un météore d'abstraction lyrique, avec Chateaubriant, le plus complet des hommes du siècle et peut-être le plus admirable. Tout le Romantisme est dans les Martyrs.

Hors ces deux hommes du passé attardés en notre âge, l'évolution s'appelle Chénier, Hugo, Gautier, Banville, Baudelaire, Verlaine et Vigny.

Les derniers vers écrits dans la prison d'André sont déjà des vers de peintre : Victor Hugo ne peut se qualifier que le Rambrandt de la poésie, le grand maître de l'effet. La diversité de ses moyens expressifs est éclatante. Gautier concrétise encore plus l'image, il émaille, il marquète, il burgaute et cisèle : personne n'eut jamais plus d'exactitude dans le rendu et de justesse dans la métaphore.

M. de Banville n'est pas un Véronèse comme Gautier ; il n'use pas du clair-obscur perpétuel d'Hugo, il exaspère les couleurs, échevèle les lignes ; comme composition, il rappelle le Palais du T. et Pippi, avec l'exécution d'un Tiepolo.

Baudelaire est le terrible confesseur des âmes damnées ; c'est l'aumônier du désespoir ; c'est un Dante au mauvais lieu. Quant à Verlaine, il introduit l'hystérie et la musique dans la poésie.

Celui dont je vais dire les mérite est un poète concret à l'expression imitative des Beaux-Arts qui a pour parrains intellectuels Gautier et Banville.

×

M. Henri Mériot est un lyrique d'art : mais outre l'âme exquisement bonne et enthousiaste jusqu'à de sublimes ingénuités, il doit peut-être un peu de son originalité à son métier.

Le poète des *Flutes de Jade* est un relieur maître en son état. Marié et père, adoré et adorant, le cœur débordant encore d'amitié, il séduit par une sorte d'effusion constante ; c'est un aimant et un admirant, comme on dirait c'est un nerveux-sanguin ; toujours son tempérament moral le maintient tendre et artiste, à travers la vie et malgré ses traverses.

Je me le figure posant une dentelle de fer à froid sur un maroquin du Levant et se parlant ses vers, composant pour ainsi dire à l'établi et habillant sa pensée comme le livre qu'il tient, avec de beaux tons, de fermes dorures en un soin égal et double.

Rien d'aussi somptueux dans la variété et le bon goût que les poèmes de Mériot. On dirait que c'est un chant de travail, si les fioritures, les arabesques ne donnaient l'impression d'un long labeur où l'inspiration sans doute a dicté, mais cette dictée, l'artiste l'a calligraphiée avec onciales d'outremer sur champ d'or. Il blasonne son émotion des plus brillants émaux : sa muse ne pose le pied que sur le vair et la contre-hermine. Ce poète familial et presque dédaigneux de l'or, essaime les gemmes et les métaux précieux à tous ses vers, qui ont des reflets de vitrail et des sonorités vénitiennes.

×

En 1880, le relieur-poète commençait ainsi son recueil des *Scabieuses* :

Ainsi je jette aux vents, ces vers que j'ai glanés
Pensif, en regardant les étoiles écloze, —
Humble essaim d'oiseaux bleus s'envolant vers l'Aurore
Epris à tout jamais des climats fortunés.
. . . .
Or, ils ont au départ salué le grand-prêtre
Hugo, Musset, Gautier, le maître ciseleur,
Et tous ceux dont le front a gardé la pâleur
Du baiser de la strophe ardente ou longue à naître.

Une préface du très sympathique poète des *Baisers*, Victor Billaud, ouvrait ce premier recueil, où les *Scabieuses* sont comparées à une chorie Camaldule mêlée de Pisanes joyeuses. En insistant sur l'ymagier poétique, je pourrais faire tort au vibrant viril et d'un large souffle qui termine ainsi une ode à la cathédrale :

Quand dressant dans la nuit, comme deux sœurs jumelles,
Les pics silencieux de tes aiguilles frêles,
Amante, tu t'endors au baiser du zéphyr ;
De tes clochers pensifs, entourés de mystère,
Le front heurte les cieux, les pieds fouillent la terre,
Et laissent dans notre âme un puissant souvenir.

En épigraphe de ses *Flutes de Jade*, Mériot eut dû copier le premier quatrain de *La Coupe* :

Comme Benvenuto, le subtil ciseleur,
Artiste convaincu, j'ai, pendant dix années,
Vu naître lentement sous mes mains étonnées
Une coupe d'airain où j'ai mis tout mon cœur.

Dans ses flancs niellés, j'ai buriné l'histoire
De quelques jours heureux qui planent sur ma nuit.
. . . .

×

L'exécution des *Flutes de Jade* l'emporte techniquement sur le faire élégant mais parfois un peu mol des *Scabieuses*. Ce que Edmond de Goncourt a dénommé l'écriture-artiste trouve en Mériot une formule poétique correspondante. On sent des préoccupations de rendre dignes d'un peintre dans l'expression du plus vif sentiment.

Le titre même énonce la tendance ; l'indication du jade révèle l'ébloui des gemmes ; un sensationnel des choses précieuses, rares ou éclatantes.

La statuaire Chryséléphantine que nous entendons mal aujourd'hui, même après avoir vu la restitution faite par Simart pour le duc de Luynes, aurait un tenant dans la musique de vers qui, au lieu des appellations rustiques, dédaigneux du roseau de Terpandre et de la syrinx primitive, choisit la pierre orientale la plus féminine, ce jade qui semble fait avec un rayon de lune pâle tombé dans un coin de mer lumineux.

Cependant le côté peintre du talent de Mériot ne s'enlise pas aux maniérismes douteux du Décadentisme. Sa muse, parée en iconostase, soulève d'un fort battement de sein le plectrum d'orfèvrerie, et les bracelets lourds et brillants n'alourdissent pas le geste de vie.

Sa vie noblement artisane pondère et équilibre l'émotion et le soin du rendu pittoresque et les assagit sans les restreindre.

Pourquoi citer en exemple le fragment quand, au tourner de quelques pages, l'in-extenso parlera plus et mieux ; mais je veux donner ce bel élan du premier recueil :

Puis l'art, nous reste à nous, les Jeunes, qui portons
Son drapeau ; nous aimons nos vers sombres et mâles ;
Qu'importe si la veille a laissé nos fronts pâles,
Et si, le livre un jour achevé, nous partons ?

Nous serons toujours grands en restant solitaires ;
Rêveurs échevelés loin des orgueils humains,
Nous irons sous les cieux nous tenant par les mains,
Demander aux forêts leurs solennels mystères.

Lors, ouvrant aux déçus qui n'ont plus d'avenir,
Mon cœur glacé, mais fort, la lèvre souriante,
Pour qu'ils fassent ainsi, dans l'œuvre patiente,
Je boirai longuement le vin du Souvenir.

Paul Redonnel

LA PLUME, supplément du 15 Février 1891

×

Je profiterai de mon rôle de présentateur poétique pour jeter aux échos incertains une remarque d'une colossale importance, née au long et au veiller des études occultes, et que Fabre d'Olivet fit avant moi en ses ouvrages, si beaux qu'ils ont passé inaperçus et le restent.

L'idée universitaire sur la poésie ancienne est frappée au coin de l'incompréhension absolue : au collège de France, on conférencie sur Homère, sans plus de jugement précis que sur un Lamartine.

Cependant le grand cycle ancien où trône Homère obéissait à des lois d'une esthétique toute différente de la nôtre ; Dante, le dernier, a suivi la grande voie hiératique des Eschyle et des Sophocle. Après l'Alighieri, la pensée moderne, détachée de la religion sainte, s'est subjectivée en chaque talent : on se chante depuis Villon jusqu'à Musset, soi et ses joies et ses peines ; on tente la convergence de sa personne à l'absolu.

L'aède ancien œuvrait plus haut et sous les formes plastiques comme dans les rythmes Homériques ; le Mystère, seul sujet et seul but de l'Art, élevait les lettres jusqu'aux nombres ; le Prométhée Eschyle s'appel'erait de son vrai nom une communion cérébrale anticipée, pressentiment eucharistique.

Si merveilleuses que soient les poésies individualistes de Byron, de Lamartine, de Baudelaire, on oublie trop que les poésies primitives étaient littéralement paroles divines ; prières, prophéties, arcanes et législation y étaient contenus.

Jusqu'à Dante, le grand poète initié et prêtre d'une prêtrise secrète se considérait comme un Père de l'Eglise éternelle du Verbe.

Ce fut donc l'adorable alliance de la vérité et du beau, qui rendit la poésie primitive purement intellectuelle : de là l'épithète, désormais sans réalité, de langue des Dieux.

A moins de remonter plus haut dans le passé que les origines grecques : Orphée se profile comme l'initiateur de toute la poésie occidentale ; combien l'évolution a dévié de sa pureté originelle ; quel écart entre la céleste inspiration du début et le monomanie descriptive de soi et de l'entour qui règne aujourd'hui; je ne saurais y insister ; la patence dépassse tout soulignement même.

×

Si, descendant de la considération morale supérieure, je me mets au point de vue de la satisfaction dilettante, tout change et la poésie individuelle et artiste, où je trouve un moi aussi exagéré que le mien et des images pour mes sens, me donnera des joies sans hauteur mais infiniment vives.

L'Art synchronise sa poursuite de l'effet avec la volonté pittoresque de la poésie ; Mériot rime des aquarelles, des eaux-fortes, tandis qu'un Besnard, un Zorn, une Louise Abbema, se laisse séduire par le ton rare, voluptueux et indéfini.

La sensation envahit l'esprit, comme une végétation luxuriante noierait sous ses frondaisons un obélisque au milieu d'un bois ; — et bientôt le monolithe de la pensée aura disparu sous le pullulement des formes colorées inconscientes.

Il faut le dire cependant, à la louange du poète des *Scabieuses* ; s'il n'aborde pas la métaphysique, du moins l'omnisme anime ses ciselures et ses enluminements, et rarement poète cérébral, il est toujours poète sentimental.

Lord Byron a défini un jour « la Poésie c'est le Cœur ». Mériot pourrait contresigner cette pensée, mais son cœur il ne nous le présente pas nu, à l'état viscéral ou abstrait ; il l'enferme dans un custode de métal précieux, ciselé sur tous ses bords, incrusté de pierreries : et le reliquaire vaut la relique.

L'absurde et injuste reproche de froideur fait à son maître direct, Théophile Gautier, on ne le lui fera pas; la larme brille visiblement en ses émois et brille plus éclatante que le diamant semé en ses images. C'est là le charme et l'originalité du poète-relieur, de vêtir somptueusement les émotions d'un cœur simple enthousiaste et bon. Réunir ainsi aux raffinements du décadent le velouté d'âme de l'artiste ingénu ; greffer sur l'artificiel de l'exécution la sincérité la plus sympathique ; augmenter de bonté d'âme les réalisations de beauté littéraire : voilà le jugement qui me vient après la lecture de ces *Flutes de Jade*, aux airs Renaissance, Moyen-Age, Moderne tour à tour.

×

La Fatalité est parfois une Muse, même dure. L'Ange qui nous garde s'efforce incessamment de sublimer nos peines en profils d'âme ; et Mériot, qui doit gémir de son exil en province, de son obligation matérielle de travail, doit peut-être son plus grand charme à sa solitude et à son établi. Garderait-il dans la cohue malhonnête du Paris littéraire son ingénuité : quand il parle de ses enfants dans ses lettres, il en parle si autrement que les autres ! Cet ébloui d'orfèvrerie, ce rêveur d'iconostase, s'éblouit plus encore à regarder son foyer familial.

En lui, l'artisan du moyen-âge revit ; la simplicité attribuée à Nicolas Flamel, je la lui trouve.

Il apparait cet ymaigier qui tout le jour évoque de son pinceau éclatant sur le vélin les Fées et leur séjour chimérique, les Hérodiade et les pompes Byzantines et qui, le soir venu, se sent heureux et bénit la vie, quand il s'assied devant un frugal repas, entre sa femme et ses enfants. Ce prodigieux évocateur de richesses semble n'aimer dans la Femme que l'âme de la matière ; et son goût somptuaire n'est pas le désir des précieux métaux, mais un entrainement de spiritualité vers la Beauté dans la Matière.

Et si j'ai bien montré l'ingénu poète, on le verra semblable en son art à une reliure de cèdre constellée de pierreries, aux gardes de soie, au fermail d'or, et qui renfermerait une imitation de Jésus-Christ.

Poète joaillier, il sertit avec un soin infini, et autour de la sertissure il fleuronne, il gemmise, et bien il fait : la monture ne sera jamais assez belle, où il enserre pour y mirer le nôtre, son beau cœur.

Joséphin PÉLADAN.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Comédie-Française. — *Thermidor*, en 4 actes et en prose, de M. Victorien Sardou.

Ce fut un spectacle bien attristant que la seconde de *Thermidor*, on se serait cru en pleine réunion publique à la salle Favier. Entendre dans la maison de Molière, sur un accompagnement de sifflets à roulette, les invectives imbéciles des spectateurs, n'a rien de drôle ; que ces gens sont stupides ! Et ce, pendant que Lissagaray enroué vociférait du haut d'une avant-scène : « Savez-vous ce que c'est qu'un Jacobin ? » et que sur la scène Coquelin, le seul, en redingote grise, dévoré d'une sourde rage ouvrait de temps en temps la bouche, comme une carpe qui prend de l'air. L'exécution que les gens de goût auraient dû faire depuis longtemps au nom de l'art, ce sont les politiciens qui l'ont faite ! C'est bien peu honorable pour la Comédie-Française, pour M. Sardou et pour le grand républicain Coquelin qui, parait-il, a été le meneur en cette affaire.

Nous avions déjà l'histoire de la Révolution à la Dumas père, nous l'avons maintenant à la Sardou ; c'est une concurrence déloyale au père Loriquet. De-

puis longtemps on sait heureusement à quoi s'en tenir sur les 1.200 exécutions de la Terreur ; mais, je ne suis ici, ni pour faire de la controverse historique, ni pour causer politique, parlons de la pièce. *Thermidor* vaut les dernieres productions du maitre, ces pièces faites pour l'argent et non pour l'art ne peuvent être discutées au point de vue littéraire, nous nous bornerons donc à en apprécier commercialement la valeur marchande. Est-ce que *Thermidor* était une bonne affaire ? Je ne le crois pas et si l'auteur a mis vingt-trois ans pour faire cette compilation grotesque, je crains bien qu'il ne couvre jamais ses frais.

M. Sardou s'est dit que la Révolution et la Religion pouvaient encore émouvoir le public comme-il-faut de la Comédie, à condition de dénigrer l'une et d'exalter l'autre. Partant de là, il a fouillé les archives anti-révolutionnaires, découpé des fragments de discours, transcrit des anecdotes, collectionné des citations, des mots plus ou moins apocryphes et les a tant bien que mal ajustés sur le thème que voici : Labussière ci devant comédien, bureaucrate au comité de Salut Public, où sa principale occupation, chose bizarre, consiste à soustraire les dossiers qui lui sont confiés, rencontre un officier des ses amis. Cet ami (Martial) revenu de captivité, est à la recherche de sa fiancée (Fabienne). Il la retrouve, mais en son absence, Fabienne a successivement rencontré : 1° son ancien domestique Héron devenu chef de la police qui, ne pouvant la violer, demande sa tête à Robespierre ; 2° un évêque qui, alors qu'elle croit son fiancé mort, la consacre au service de Dieu. Ces veux ne l'empêchent d'ailleurs pas de revenir à Martial dès qu'elle le voit et de chercher à fuir avec lui. Cependant Héron a envoyé le dossier de Fabienne au Tribunal sous pli recommandé, impossible à Labussière de subtiliser ce dossier ou d'en substituer un autre ainsi que le lui conseille l'excellent Martial ; Fabienne est arrêtée, elle va être jugée. Par bonheur on apprend la chute de Robespierre, tout est sauvé ! Non, car le tribunal fonctionne et l'on conduit la jeune fille à l'échafaud. L'intelligent Labussière pour l'arracher à la mort veut lui faire avouer qu'elle est enceinte ; mais, la vierge chrétienne bien plus vierge que chrétienne, puisque tout à l'heure elle reniait son Dieu, préfère mourir plutôt que de laisser planer un soupçon sur sa virginité ; cocasse ! Quant à Martial il se fait casser la tête par un gendarme. Eh bien, sans les intermèdes de Lissagaray et consorts coupant à point des tirades démesurées, mettant du mouvement dans des scènes sans action, sauvant les situations ridicules, je crois que le public payant, malgré les périodes à effets écrites pour lui, malgré la sympathie inspirée par les personnages, malgré la sensiblerie, eût délaissé le bureau de location. Mauvaise affaire, je vous dis.

— D'accord, me répondra-t-on, la pièce est faible, Sardou ne se pique pas de faire des peintures de mœurs ou des études de caractère, il est bien plus fort, il fait du théâtre ! et quel habile metteur en scène !

Je me demande vraiment en quoi peut consister cette habileté légendaire dont on nous parle toujours sans l'expliquer jamais ! Pour moi je trouve que *Thermidor* fait uniquement de récits, est absolument antiscénique ; en dépit des ficelles qui l'assujettissent de tous côtés, le drame mal charpenté ne tient pas en équilibre, et, question politique à part, c'est une pièce qui sonne faux, de la contrefaçon d'art dramatique. Les quatre tableaux sont unis entre eux par un ensemble de coïncidences enfantines, le *deus ex machina*, Labussière se prête avec une complaisance extraordinaire à toutes les péripéties de l'action, il se cache, mais il va partout ; on ignore qui il est, mais tout le monde le connait, c'est un personnage en caoutchouc, Fabienne et Martial sont coulés dans le même moule. L'intrigue nouée par une lettre, l'inévitable lettre, la lettre fatale se termine par la non moins fatale mort des deux amants, voilà qui ne dépasse pas les moyens ordinaires de nos dramaturges. Puis quel tact, quelle délicatesse de touche dans les scènes comiques, (car, il faut bien faire rire le public, il digèrerait mal sans cela), celle du dernier acte est particulièrement odieuse. En entendant ce dernier acte, je me rappelais le cinquième acte si grand, si beau de la *Patrie en Danger* de de Goncourt, qui reproduit à peu près la même situation ; que M. Sardou le lise, et il verra la différence qu'il y a entre l'œuvre d'un artiste et la sienne.

J'ajoute que l'exposition est présentée avec une maladresse rare et réglée d'une façon piteuse : MM. Coquelin et Marais sont d'abord assis à droite sur une brouette et se racontent leurs histoires, c'est long. Quand ils sont fatigués, ils passent à gauche, s'asseyent sur le rebord d'un bateau et recommencent, c'est très long, à ce moment on a crié : « assez ! » Notez que pendant que Coquelin le regarde et l'écoute, Michel déclame pour la salle. Le deuxième acte n'est pas mieux ordonné : Imaginez une chambre avec une fenêtre et une porte sur la rue Beautreillis à gauche, et deux portes sur la rue Antoine, l'une au fond, l'autre à droite et à deux battants, pour permettre à Strogoff de faire des sorties de bravoure ; comment diable la maison est-elle construite ? Au troisième acte une scène de petits jeunes gens qui jouent au chat perché, est reglée comme une saynète de distribution de prix et jouée de même, l'entrée de Marteau n'est point mal non plus. Cet acte est la résurrection complète de Michel Strogoff, pour Dieu, pour la patrie et pour le Père ! Le quatrième alors est déplorable : ça le public du corps de garde et de la geole ? ça les fonctionnaires de la Convention ? ça la canaille ? ça des gens qui vivent, agissent et se meuvent ? Allons donc ; ce sont des mannequins du musée Grévin ! De plus on a affublé ces braves gens de costumes qui les font ressembler à des figurants d'opérette ou des chienlits de carnaval. C'est fort bien de consulter les estampes du temps ; mais, encore faut-il le faire intelligemment, si vous croyez nous donner la tonalité de l'époque et rendre l'aspect loqueteux du peuple avec ces costumes éclatants qui furent des exceptions dans le moment, vous vous trompez lourdement. Les décors du premier, du trois et du quatre sont fort beaux, celui du deux avec ses accessoires peints rappelle l'exposition des incohérents ; pour cent sous on pourrait acheter des tableaux du temps à Drouot.

On ne peut guère parler des interprètes après une soirée aussi mouvementée, tous étaient nerveux et très mauvais. M. Marais cependant s'est fait remarquer par ses gestes, ses poses et ses inflexions de voix qui, comme on l'a dit, sont tout à fait dans la note de l'Ambigu, et pas dans celle de la maison de Molière. Il est vrai qu'aujourd'hui dans cette maison, il y a si peu d'artistes et tant de cabotins !

Jean JULLIEN

Critique Musicale

Du pontifiant Benjamin Godard — ce porteur de reliques solennel qui tient toujours le dais de la conversation — se joue actuellement, au Châtelet, une musique de scène plus rasante encore que l'oratorio commis par le R. P. Fabre à la louange de sainte Jehanne d'Arc. On y trouve des marches guerrières, funèbres, sacrées, des chants de victoires, des entrées de ribaudes, des ballets, pas une idée.

Les feuilles quotidiennes jugent ça avec leur coutumière incompétence ; les appréciations des journaux spéciaux ont plus de poids, beaucoup plus :

Le *Monde artiste* trouve la musique de *Jeanne d'Arc* « quelconque » et s'écrie » Tout cela est gris, gris, gris. » Il a raison, le *Monde artiste*.

L'*Art musical* déclare que ces pages « comptent parmi les mieux venues dans l'œuvre de M. Godard. » Il a raison, l'*Art musical*.

***

A Nice, d'opulents rastaquouères applaudissent le *Richard III* que mon ami Blavet, trop délicieusement paresseux pour tirer un drame de son propre fonds, construisit avec des matériaux empruntés au grand Will : souvent la peur d'un mal nous conduit dans Shahespeare. York contre Lancastre, seigneurs déguisés en bouffons, coupes remplies de narcotique, rose rouge contre rose blanche ; Richard, veuf de la reine Anne, aime la fille de la veuve d'Edouard IV et se voit fortement battu en brèche par la veuve d'Henri VII. L'Eco'e des veufs, quoi !

C'est tout le jugement qu'il convient de porter sur la musique, si j'ose m'exprimer ainsi, du toulousain Salvayre.

***

Pour célébrer le 100e anniversaire de la naissance d'Hérold — comme le temps passe ! — M. Paravey, qui ne recule devant aucune dépense, ordonna de jouer le *Pré aux Clers* tout entier, et un acte de *Zampa*. Ouf !

Puis, fatigué d'un tel effort, le Coupeau de l'opéra-comique rentra chez lui, cuver son vin.

***

A Rouen, égorgement de *Lohengrin*. On a coupé la plupart des chœurs, et des choristes mâles aussi, je crois, car, ces voix grinçantes de castrat, ça n'est pas naturel. Et quel soprano ! je demande l'interdiction de cette *Fille Elsa*.

***

Quelques pièces inédites, aux Concerts :

L'ouverture de *Brocéliande*, proprette, essentiellement sans flamme, d'un monsieur Lambert que les programmes de Lamoureux, avisés, qualifient de « très jeune élève de Massenet. » Né en 1856, le moutard.

Chez Colonne, trois petits morceaux d'un vieux petit organiste de petit talent : *Air à danser, Chanson d'Orient, Histoire bizarre*. Sec, pauvre, et plat.

Bien supérieur au Dubois *la Vision de Jeanne d'Arc*, de Paul Vidal. Jolie phrase de violon (les voix des Saintes) qui servira de thème à la marche finale ; effets de trompette ingénieux ; adroite impression des cloches du Sacre rendue par cor et harpes en sons harmoniques ; pour terminer, marche archaïque en *do* majeur, visant au Bach, s'arrêtant à Saint-Saëns. — Texte en prose de Maurice Bouchor.

Le 15 février, audition au Châtelet du *Réveil de Galathée* de mon copain Gabriel Pierné, qui a su composer une œuvre élégante et fine sur la baveuse poésie de M. Paul Collin. D'ailleurs, les vers idiots ne lui ont jamais fait peur. Ainsi...

Je vous préviens que je vais lâcher la bride aux souvenirs d'enfance : c'était en 1883, la Bourgogne était heureuse. Mais pas moi ; Pierné non plus. Pour faire une noce de tous les dieux avec des modistes enclines à mal tourner, nous avions besoin d'une quarantaine de francs ; là-dessus il nous manquait deux louis. Comme nous roulions les plus sinistres pensers, un envoyé de la maison Leduc vint demander à mon génial camarade si, « des fois il n'aurait pas une villanelle, un rondeau, quelque chose du XVIe siècle. — Je vais chercher dans mes tiroirs, répondit l'astucieux compositeur, repassez dans une heure. » Et, sans débrider, il me fallut confectionner d'ineptes strophes en vieil françois de fantaisie.

Ce mal dont j'ay l'âme chagrine,
Ce mal qui tant me faict souffrir,
Pris sur ta lèvre purpurine
Un baiser le pourrait guérir.
Ou, de despit, je perds la teste,
Ou plus qu'engelots suis heureux.

Pendant que je gribouillais, Pierné pianotait du mineur pour se résoudre en un majeur triomphal sur la conclusion :

Choisis et m'ouvre, ô ma Lucette,
Le Ciel, l'Enfer... ce que tu veux !

Ah ! l'accord équivoque, polisson, qui soulignait le *Ce que tu veux !*

Une heure après, le bonhomme revenait, et, en échange de la ballade (je crois bien que ça s'appelait ballade) « retrouvée dans un de mes cartons, » expliquait mon collabo, nous recevions de quoi mettre à mal tout l'atelier où nos petites modistes s'abîmaient les doigts. Elles étaient pour rien, cette année-là.

Il me reste à peine la place de vous parler du *Réveil de Galathée*. La première partie « Transformation de Galathée » — rien des baraques foraines — vaut mieux que « Galathée vivante » plus applaudie, plus public. Phrases câlines, orchestration insidieuse, motif charmeur sous lequel s'alanguit un accompagnement qui vole d'appogiature en appogiature. Et puis, il y a un petit effet de hautbois, de harpe et d'alto, qui est tout plein cochon, vous verrez.

WILLY.

CRITIQUE D'ART

—

Exposition du Cercle Volney

—

On sait ce que sont ces expositions de cercles ! Des réunions d'œuvres d'amateurs mondains, pimentés par l'adjonction de quelques toiles signées de noms célèbres. C'est à cette cause originelle que l'on doit cet aspect vieillot et la présence de parisiennes à la Toulmouche, de paysages pénibles et de portraits de gens difformes ou décolorés. Aussi les peintres cotés, membres de ces cercles n'envoient à ces exhibitions que des morceaux sans importance, et réservent pour les salons les œuvres sérieuses. Parmi les illustres, nous avons ici M. Bouguereau et M. Bonnat ; aussi insipides et aussi parfaits l'un que l'autre. Malgré les apparences, ces deux peintres sont des artistes de même acabit. Si l'on réserve quelques divergences de point de départ, il est facile d'établir que leur art est identique, borné et matériel. M. Bouguereau, parle de l'art grec et de la nécessité d'en conserver les traditions, tandis que M. Bonnat a quelque souci du réalisme ; mais devant la nature leur façon d'opérer est la même, tous les deux ont le même souci étroit de la copier en bon élève, sans comprendre et en dépit de leurs théories, font œuvre de réalistes, dans le sens le plus plat du mot.

M. Jules Lefebvre, bien que son art soit fade jusqu'à la nausée, a quelquefois, de la tenue et de la ligne. Ce n'est pas le cas des deux œuvres exposées ici, car elles sont de ses plus mal venues le portrait d'homme surtout.

Le portrait de M. Constans par M. François Flameng est bien plus celui de son cabinet de travail ; le ministre, pas même ressemblant, occupe une place infime au milieu des livres et des meubles. M. Luc Olivier Merson, moderne et mystique tout à la fois dans ses œuvres religieuses, est intéressant, mais est-ce de l'art bien solide ? l'idée, si peu d'accord avec l'exécution élégante, semble superficiellement conçue ; les œuvres d'art ne vivant surtout que par la sincérité du sentiment exprimé, celles-ci me semblent condamnées à mort en naissant.

Le portrait de M. G. H. par M. Henner, n'est que du modèle ; l'artiste a peint cette tête, comme il eût peint une pierre, un chaudron ou un pantalon ; sans nier que ce soit de la virtuosité, il faut déclarer aussi que c'est ennuyeux.

M. Henri Martin, truque la théorie néo-impressionniste ; son allégorie du printemps, — une jeune fille en blanc, enguirlandée de fleurs, marchant dans un pré où le soleil voilé d'une brume légère, estompe les contours et adoucit les tons, — n'est certes point désagréable, mais l'on y sent poindre le système, le terrible système, qui engendre la monotonie et l'impuissance.

M. de Toulouse Lautrec, a un peu du dessin expressif de Degas, mais avec plus de voulu et de parti pris ; pour la couleur il a volontairement reduit sa palette aux gammes neutres, souvent même, et c'est le cas dans son etude de jeune fille, elle semble n'etre la que pour rehausser le dessin.

C'est à peu prés tout ce qui dans cette exposition est susceptible d'arreter l'attention. Il faut y joindre pourtant : *Une Italienne* de M. Azambre, d'un caractere assez severe ; une toile de M. Butaud : *Donne moi une image grand pere* ou beaucoup de metier est mis au service de peu de chose ; une *Diane* dessechee et feroce de M. Delaunay ; un tres bon paysage de M. Emile Barau ; quelques portraits honorables, de MM. Courtois, Doucet et Weerts ; M. Jean Aicard, par M. Eugene Vidal ; *La Fille de mes Hôtes* de M. Sparre ; et les paysages de MM. Damoye, Dinet, St-Germier, Nozal, Iwill e. Soalange Bodin.

En sculpture : le buste de M. Paul Mantz, par M. Denys Puech ; une *Ste-Catherine* et un *St-Jean*, en terre cuite polychrôme de M. Leopold Savine et l'*Envie* de M. de Kerveguen, qui s'est rappele Rodin.

Jules ANTOINE.

BLANCHE DE BEAULIEU

LÉGENDE BRETONNE

Ce 25 décembre, le vent glacial et la pluie secouaient les vitres de la ferme du bonhomme Loïc. — Autour de l'âtre, nombreuse était l'assemblée. — La vieille Marget, tournait son rouet autour duquel s'effilait le plus beau lin du hameau. L'aïeule Louison marmottait son chapelet, qui lentement s'égrenait entre ses doigts osseux. Toute la jeunesse des villages environnants, était là, avide d'entendre les récits du père Loïc, le meilleur conteur de huit lieues à la ronde.

Le bonhomme alluma sa vieille pipe, cerémonie fort importante pour lui. Et apres avoir vide le contenu d'une *bolée*, un cidre doux et mousseux, le vieux s'exprima ainsi :

« Ah ! mes amis, c'était une bien belle fille que la noble damoiselle Blanche de Beaulieu, aussi jolie que bonne, aussi aimable que douce, charitable aux pauvres gens. — Qu'on aimait à la voir, alors que sur sa haquenée, et suivie de son gentil page Loïs, elle donnait à l'un : du beau et frais pain blanc, à l'autre un coq bien vivant sortant de la basse-cour du château. Et à tous un doux sourire. On eût dit une fleur qui souriait au soleil. Aussi était-elle aimée de tous. Cependant elle n'était pas heureuse, la pauvre. Son père, le marquis de Beaulieu, était un homme méchant, dûr a ses fermiers et avare à *écorcer un pommier* pour en faire du feu. (1)

C'est pourquoi il voulait marier sa gentille Blanche au comte du Kervern, gentilhomme aussi cruel que laid. Mais le plus puissant et le plus riche seigneur de la contrée. Quand il montait sur la tourelle de son chateau, à l'aspect effrayant avec ses ponts-levis toujours levés, toutes les terres qu'il apercevait, bornées par l'horizon, lui appartenaient.

Or, la jeune chatelaine Blanche, détestait ce mauvais chrétien, à l'extérieur aussi sordide qu'un mendiant, et à l'âme aussi noire qu'une nuit de décembre.

Elle aimait son page, jeune enfant de 16 ans, blond comme l'épi qui brille au soleil, beau ainsi qu'un matin de printemps ou qu'une rose à peine entr'ouverte... Qu'il était mignon dans son costume rose, portant gracieusement sur l'epaule et à son toquet le nœud de satin bleu, couleur favorite de la jeune chatelaine.

Souvent, bien souvent, tous deux allaient, la main dans la main, bien près l'un de l'autre, errer le long de l'étang du chateau, alors que le ciel était parsemé d'étoiles et que les chèvrefeuilles répandaient une douce senteur. Ils se disaient des mots doux comme l'odeur qui s'exhale de la mousse, et contemplant ces eaux endormies où se reflétaient scintillantes les étoiles, ils écoutaient chanter et leurs cœurs et la fauvette qui regagnait son nid.

Le mariage de Blanche avec le seigneur de Kervern, fut fixé au lendemain de Noël. Quelle désolation pour la pauvrette qui avait toujours espéré pouvoir attendrir son père. Aussi versait-elle des larmes aussi abondantes que les gouttes de rosée qui tombent par une matinée de mai de l'if qui est bercé par une brise printannière.

La veille de son mariage, Blanche voulut refaire une dernière fois avec son gentil page la promenade habituelle. La nuit était noire, le vent soufflait furieux. Les hiboux poussaient des cris tristes et lugubres, on eût dit la nuit des trepassés. Le murmure des sapins de la forêt ressemblait au râle du moribond...

Arrivés près de l'étang, une même pensée fit battre leur cœur. Sans échanger une parole, ils s'étreignirent dans une folle tendresse, puis dans un enlacement voluptueux, les lèvres frémissantes d'amour et d'ivresse passionnée, s'élancèrent dans les eaux calmes, qui s'agiterent un instant, puis reprirent leur sommeil un moment interrompu.

Le lendemain des nénuphars aux couleurs virginales fleurirent en cet endroit de l'étang, seule indice indiquant où reposaient ces deux êtres adorés. C'est depuis cette époque, que tous les ans dans la nuit de Noël, le page vient chanter sur le rocher de Kerdock la ballade à sa bien aimée. »

Le vieux Loïc vida son verre et continua :

BALLADE DU PAGE

Te souviens-tu ma belle-aimée — quand la nuit était belle — que la brise jouait dans tes cheveux — combien nous aimions à errer sur les bords de l'étang. — T'en souviens-tu ?

Te souviens-tu — quand le ver luisant brillait. — Je le cueillais sous les violettes divines — Et dans tes cheveux il reposait — Comme un diadème de reine — T'en souviens-tu ?

Te souviens-tu — T'enlaçant de mes bras — Tu reposais sur mon cœur palpitant — Ton front si pur couronné du muguet — Tu t'endormais dans un rêve enivrant — T'en souviens-tu ?

Te souviens-tu — de ces heures de délices — Où sur mes lèvres tu reposais les tiennes — le doux parfum s'exhalant de ton être — dans un doux songe au ciel me portait. — T'en souviens-tu ?

Gustave TUAL.

(1) Expression bretonne fort employee dans le Morbihan.

DRAME

A Jean Rameau.

I

L'hiver.
Buffet vide, poche vide, grenier vide.
Plus de pain, plus d'argent, plus de bois.
Claude a faim, Claude a froid.
Et rien !
Un contrat luit sous sa main.
Il est sauvé !
Des copeaux, des fagots, de l'alcool.
Tout flambe.

Philippe survient et dit :
— Claude, tu veux brûler la maison ?
Il jette de l'eau.
Claude l'assomme.
Philippe tombe dans le brasier.

II

Des hommes à larges chapeaux passent.
Ils découvrent le cadavre.
Ils empoignent Claude.

III

Un homme en robe rouge dit :
— Je demande sa tête.
Un autre dit :
— Claude, vous êtes puni de mort.

IV

Un matin.
Des soldats, de la foule.
Une machine basse.
Claude paraît, pâle.
On lui dit :
— Montes au Ciel !
Des hommes l'attachent.
Un couteau tombe
Un fourgon emporte ses débris.

V

L'herbe verdit sa tombe.

Edmond PERRÉE.

Tombée de Nuit

Décembre. La nuit, comme une marée au galop, s'engouffre dans les rues. Déjà quelques lumières jaillissent aux vitrines des boutiques et découpent de grands carrés vermeils dans l'ombre des trottoirs. Les reverbères se piquent tour à tour de points d'or vacillants dont les rayons percent les voiles, de plus en plus épais du crépuscule. Et la bise cingle les carreaux, s'abat sur les portes, et, dévalant le long des tuyaux de cheminée, couche la flamme dans l'âtre ou la tord en spirale.

Alors, vous quittez votre table et vous laissez là le livre dont les lignes se brouillent. Puis, pour méditer sur la lecture du jour, vous poussez près du feu votre fauteuil Voltaire, et le dos bien enfoui dans ses profondeurs de cuir, les pieds sur les chenets, tandis qu'une douce chaleur envahit vos moelles, dans le silence, dans des ténèbres bleuies par les lueurs du foyer, vous pensez, les yeux grands ouverts.

Que lisiez-vous donc ? Ah ! oui. Les *Confessions* d'Arsène Houssaye. Quel drôle d'homme ! Il raconte ses fredaines de jeunesse avec une désinvolture, avec une crânerie qui désarme. Ainsi.

Des fers de chevaux claquent sonores sur les pavés secs, un roulement sourd du train emplit vos oreilles, une clarté jaune pâle, suivie d'une ombre longue, court sur votre plafond. C'est le tramway.

Et vous plaignez tous ces gens que leurs affaires forcent à sortir, serrés les uns contre les autres, les femmes mains aux manchons et les hommes collets hauts, piétinant parfois dans l'impatience d'une froidure trop vive et grommelant à chaque arrêt.

Mais ce n'est pas tout ça. Vous vous êtes imposé une petite méditation sur Houssaye avant de sonner la bonne pour la lampe. Voyons. Ne serait-il pas un tantinet vaniteux ce bavard d'Arsène quand il nous étale à plaisir la nomenclature de ses illustres amies, et qu'il nous rapporte jusqu'à ses moindres saillies, fusées d'esprit lancées entre deux valses à la duchesse X... ou à la comtesse *** ? Vous, par exemple, mettriez-vous le public dans de semblables confidences ? Non certes...

Cependant, au dessus de votre tête, toutes ces ombres grêles et fuyantes qui filent, filent, filent, vous rendent rêveur et vous évoquez, malgré vous, vos classiques souvenirs sur l'Enfer de Virgile. Oui-dà. L'on dirait des trépassés qui errent, pauvres âmes en peine, cent ans sur le rivage avant de pouvoir franchir les ondes où vague Caron. Quel vertige pousse donc ces fantômes ? Ils ne marchent pas, ils glissent, et tous ils disparaissent soudain là-bas, en force, dans l'angle du mur, comme s'ils tombaient dans un gouffre.

Vous regardez toujours en l'air. Bientôt, vous ne pensez plus.

Sous vos pieds, les bûches crequettent, et du foyer où la bave du bois suinte sur la braise, monte une plainte douce, monotone, continue, ainsi qu'un chant de grillon. Une de vos paupières s'abaisse, l'autre ne tarde guère. Entre vos cils mi-clos, tamisant les rayons dardés par le feu, s'arrondissent, s'allongent, suivant que vous clignotez plus ou moins, des figures bizarres qui rappellent les savantes combinaisons d'un kaleïdoscope.

Alors vous avez conscience de votre engourdissement. Vous faites un effort pour secouer cette torpeur. — Cet Arsène. Cet Arsène, enfin, que dit-il ?...

Ah ! tout se mêle en votre malheureuse cervelle où tremblote le brouillard vague de la somnolence.

Et vous restez inerte. Vos yeux se ferment. Un instant, des points tourbillonnent dans le noir. Vous exhalez un soupir. Vous êtes assoupi.

Adieu les spirituels commentaires, les mordantes critiques que vous réserviez à votre auteur !

Les cloches de la ville qui carillonnent, le timbre de la pendule qui chante l'heure joyeuse, la rafale qui corne hou ! hou ! hou ! la charette pesante dont les cahots vibrent dans les vitres, mille bruits qui vous sont perceptibles s'infiltrent dans votre cerveau, et là, provoquent en une gérie hétéroclite les visions les plus falotes, les rêves les plus étranges.

Ding, ding, ding...... Sept heures. Un grincement

de serrure. Votre porte s'entrebaille, un jet de lumière crue tombe sur votre front, du seuil la vieille servante annonce : « Monsieur est servi ? », et dans l'effarement d'un réveil en soubresaut, vous vous écriez : « Moi ! servi ! sept heures ! Arsène ! quoi ! déjà !....»

Louis FABRE.

LES CHANSONS DE LA PLUME

A mon amie Sophie HARLEY.

LES ÉPHÈBES (1)
(Marche)

AIR : *Trabadja la moukère, Trabadja Bono...*

I

Il est des jeunes gens
Qui s'font beaucoup d'argents ;
Ils sont jaloux des fa-a a a-a-ames !
Ils ont des airs mutins,
La démarch' des trottins,
L'âme et l'œil des putains
Ces petit's femmes !
Trabadja, etc.

II

Imberbes ou rasés
Parfois même frisés,
Ils s'en vont dans la vi-i-i-i-ie !
Et, comme il faut bouffer
Sans plus philosopher
Dam ! ils se font daupher *;*
Lutt' pour la vie !
Trabadja, etc.

III

Ils promènent leurs pas
D'puis les Panoramas
Jusques à la Basti-i-i-i-ille !
Quelques-uns vont s'asseoir
Aux Champs-Elysé's l'soir,
D'autres font le trottoir
A la Bastille !
Trabadja, etc.

IV

Les nuits de bals masqués
Attifés et musqués
S'amènent les éphè-è-è-è-è-èbes !
Ils soignent leurs dessous
Ils offrent pour cent sous
Leur pièce de dix sous...
Quels drôl's d'éphèbes !
Trabadja, etc.

(1) Créée par Suzanne aux Concerts du Café de la *Presse*, et par M. Cazals aux soirées de *La Plume*.

V

Ils sont garçons de bains
D'hôtels ou d'marchands d'vins,
Il en est dans l'Armé-é-é-é-é-ée !
En Afriqu' les Arbis
Préfèrent aux houris
L'amour des beaux spahis
De notre armée !
Trabadja, etc.

VI

Ni le vent, ni les flots
N'ont, pour les matelots
Tant d'attraits que les mou-ou-ousses !
L'impression qu'ils me font,
Couchés dans le faux-pont,
C'est qu'en terr' jaune vont
Mat'lots et mousses !
Trabadja, etc.

VII

Au bahut, sans façons
Pions et jeunes garçons
Pratiqu'nt le jeu de da-a-a-a a-mes !
Fidèles à Sappho,
Vieux ils vont ru' Duphot
Car toujours il leur faut
Un jeu de dames !
Trabadja, etc.

VIII

A Cythère inconnus
Ils furent bienvenus
De Gomorrhe à Sodo-o-o-o-o-ome !
Courroucé, l'Eternel
Dit : « Ce péché mortel,
Mérit' le feu du Ciel,
Mort à Sodome !
Trabadja la Moukère
Trabadja bono...

F. ACEY.

CES FEMMES-LA !

J'avais une amante là bas,
Et son ombre pâle me hante
Parmi des senteurs de lilas. »

T. CORBIÈRE.

Il monta ses cinq étages d'un pas nerveux et enfonça brusquement sa clef dans la serrure.

Puis il jeta sans dire mot son chapeau à la volée sur un meuble.

Marie le voyait si sombre, si malheureux, si lamentable, qu'elle n'osa s'enquérir du resultat de ses démarches.

Mais Guy éclata tout à coup.

— Sais-tu de quelle façon on aimante une barre d'acier ?

Elle fit « non » de la tête, doucement, ne comprenant rien au saugrenu de la question.

— On frappe dessus à coups de maillet... Et bien la vie fait des fous, elle, en frappant le cerveau des intellectuels à coup de malheurs, d'injustices et d'absurdités...

— Comme tu me dis cela, fit-elle, on dirait que tu m'en voudrais

Il s'approcha d'elle, subitement apaisé par le charme et la douceur de sa voix, et la prit dans ses bras avec une tendresse infinie

— T'accuser ! t'en vouloir ! pauvre chère âme, mais n'est-ce pas à toi que je dois de n'avoir pas plongé à cette heure dans le gouffre noir du suicide.

— Tu n'a pas embrassé notre fils en entrant, dit-elle, pour détourner le cours de la conversation vers des sujets plus riants.

— C'est vrai, répondit-il.

Et comme elle soulevait le rideau d'un petit berceau où dormait un joli enfant blond d'une dizaine de mois, il l'embrassa légèrement sur le front.

— Ah ! laissons-le dormir, le pauvre petit ; le sommeil, cette fausse mort, n'est-ce pas ce qu'il y a encore de meilleur dans la vie.

Elle se remit à son ouvrage, une couche qu'elle ourlait, découpée dans un drap.

Lui s'en aperçut.

— Est-ce notre dernier drap que tu as mis à mal, demanda-t-il, d'un ton qui gouaillait amèrement.

— Nous en avons encore deux paires, mon ami.

— Deux paires ! ah ! cette misère est atroce !

Et, brusquement, il se soulagea, en un flot de paroles véhémentes qui lui remontaient aux lèvres.

C'est qu'ils étaient à bout de déboires et presque de courage.

Guy Valnège était arrivé un beau matin à Paris, riche d'une dizaine de mille francs provenant d'un petit héritage de famille, et manifestant ingénument l'intention de « faire de la littérature. » Les dix mille francs durèrent un an, et, pour n'en être pas réduit à l'âpre extrémité de rentrer — bredouille de gloire, piteux et repentant — dans le giron de famille, il avait dû accepter un emploi infime de « cuisinier » sans intérêt dans une feuille de la rue Montmartre qui le rétribuait juste assez pour l'empêcher de mourir de faim.

Son histoire, à elle, était plus tragique. Elle était née à Reims, d'une famille d'ouvriers aisés : son père contre-maître dans une usine, sa mère lingère. Jusqu'à quinze ans elle coula une vie quasi tranquille. Le père buvait un peu, mais enfin il apportait tout de même la moitié de sa semaine à sa femme, si économe et si travailleuse, elle, qu'elle trouva moyen de faire donner une instruction solide à sa fille et de mettre tous les ans un peu d'argent de côté. Comme celle-ci allait atteindre sa quinzième année et qu'on parlait de la mettre en apprentissage, la mère mourut presque subitement d'une maladie « d'intérieur » qu'elle avait eu le courage de cacher à tout le monde depuis les quatre ou cinq ans qu'elle en était rongée. Cette mort fut le malheur de la jeune fille. Le père se remit à boire de plus belle, laissant seule à la maison sa fille envahie par l'ennui, le découragement, l'appréhension de l'avenir.

Une de ses amies, plus âgée qu'elle, « établie » et mariée à Paris depuis plusieurs années, lui offrit une place de caissière dans sa maison. La petite Marie se rendit avec empressement à cette invitation inespérée. Mais presque tout de suite elle s'aperçut que c'était le rôle d'une bonne que prétendait lui réserver son amie, lui faisant sentir qu'elle était à sa discrétion, qu'elle ne savait aucun métier, qu'elle n'était pas assez débrouillarde pour se tirer d'affaire et qu'elle « devait s'estimer trop heureuse » d'être ainsi acceptée sans gages, pour la nourriture.

Le cœur gros, atteinte dans ses légitimes espoirs, froissée dans ses plus intimes délicatesses, Marie, contrainte par la nécessité, resta quand même, résignée à l'atroce situation que lui faisait le manque de tact des deux époux qui ne laissaient pas échapper une seule occasion de lui rabâcher qu'ils étaient bons pour elle, qu'ils faisaient œuvre charitable en recueillant la pauvre abandonnée sous leur toit et en l'empêchant de crever de faim. Ils n'étaient pas sans remarquer le peu d'enthousiasme que la jeune fille, meurtrie dans toutes ses sensibilités, mettait à vaquer aux emplois les plus humiliants auxquels ils la condamnaient, mais ils lui relevaient le courage par des exhortations dans ce goût :

— Quand on n'a pas le sou, ma petite, on n'a pas le droit d'être si fière.

Et la pauvre enfant laissait rouler une larme, sans mot dire, sur la vaisselle qu'elle était en train de laver.

Un matin, en servant le déjeûner au mari seul, sa femme étant partie pour des courses qui ne lui permettaient pas de déjeuner à la maison, Marie dût remarquer la façon aimable avec laquelle le patron l'accueillit. La pauvre enfant en fut toute remuée et elle l'en remercia bien vite d'un long regard chargé de reconnaissance. Le patron se méprit à ce regard comme la jeune fille se méprenait à son amabilité. Il précisa, et si bien, que Marie, ahurie, autant pour échapper à une étreinte brutale qu'emportée par l'indignation, repoussa le galant d'une gifle sonore.

Le soir, quand sa femme rentra, l'homme raconta l'histoire, mais en intervertissant les rôles. La petite lui avait manqué de respect. Dans l'espoir de jouer dans la maison un rôle plus agréable que celui qu'elle jouait, peut-être tout simplement dans un but intéressé, la demoiselle avait fait la coquette avec lui, à tel point qu'il avait dû la remettre à sa place, etc.

Marie était le soir même jetée dehors.

— Va, saleté, rouler sur le trottoir où ton vice saura bien te trouver ta pâture, lui cria du seuil son « amie » en guise d'adieu.

Écœurée de l'ignominie d'aujourd'hui, angoissée des affres de demain, la malheureuse, l'âme embrumée de désespoir, alla droit à la Seine.

C'était l'hiver. Il était huit heures à peine et la

nuit enveloppait déjà Paris, une nuit humide, piquée de la lueur terne des becs de gaz qu'estompait la pluie fine qui tombait.

Sa détermination était bien prise. Adieu la vie !... Oh ! comme elle allait avoir froid...

Et elle frissonnait sous la pluie qui lui fouettait le visage.

Elle tourna au coin de la rue Dauphine, traversa le quai désert et descendit sur la berge d'un pas hâtif.

Dans l'eau noire et clapotante et qui chantait mélancoliquement le long de la rive la chanson morne de la désespérance, les lueurs dansaient et scintillaient, allongées et zigzaguantes.

C'est au fond de cette horreur noire et glacée qu'elle allait couler et mourir. Mourir ! Et sa vingtième année n'avait pas sonné encore ! Mourir ! Et, pourtant, comme Elle l'aurait aimé celui qui l'aurait consolée des déboires de l'existence ! Quels trésors de tendresse dans son pauvre cœur tout balafré de meurtrissures!

Elle enjamba le petit parapet de bois et se voila le visage de ses mains. Mais, comme elle s'élançait, Guy Valnège qui sortait de son journal et qui du Pont-Neuf ayant remarqué les allures étranges de la jeune fille s'était mis à la suivre, la harponna d'un poignet vigoureux.

Car ce fut de cette dramatique façon qu'ils se connurent.

Marie sauvée comme dans un cinquième acte vit tant de charité, tant de douceur, tant de compassion dans l'œil du jeune homme qu'elle ne put se soustraire à la tentation de lui raconter pourquoi elle était là. Et elle conclut, en lui disant tristement :

— Vous me sauvez de la Seine, vous ne pouvez me sauver de la vie. Vous voyez bien que le mieux, pour moi, c'est de mourir.

— Ah ! non, par exemple, répondit Guy, mourir, qu'est-ce que vous dites donc là ! Nous allons aller dîner d'abord, nous aviserons ensuite.

Et ils avisèrent. Voici ce que Guy trouva et ne fit accepter à la jeune fille qu'après une résistance fort longue : il lui céderait sa chambre et irait coucher chez un de ses amis.

Cela alla bien quelques jours. Mais Marie sentait qu'elle ne pouvait pas décemment mettre ainsi tous les soirs le jeune homme à la porte de chez lui. Et elle s'attrista à l'idée qu'elle allait être forcée de fuir ce bonheur qui s'annonçait si doux. Comme s'il eût pressenti ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille, Guy arriva un soir avec un immense paravent qu'il installa au milieu de sa chambre.

LÉO TRÉZENIK

(A suivre)

BIBLIOGRAPHIE

Vieux, *par Albert Aurier*

Drame passionnel, émouvant, analyse de psychologie aigue et troublante, étude pittoresque d'un de ces milieux de province si peu décrits et si peu connus depuis Balzac, tel est le roman de M. G. Albert Aurier, qui vient d'être mis en vente par la librairie Savine, 12, rue des Pyramides, sous ce bref et suggestif intitulé : *Vieux* (envoi franco à réception de 3 fr. 50 timbres ou mandat.)

Ce livre, malgré l'idée physiologique un peu pessimiste qui en constitue, pour ainsi dire, la synthese, est si artistement composé de pages humouristiques et de pages tragiques, de pages de délicate ironie et de pages de terrible passion, il est écrit d'un style si personnel, si coloré, si nerveux, qu'on peut prédire à M. G. Albert Aurier, d'ores et déjà, un grand succès. Des chapitres entiers de ce roman seront pour les parisiens une véritable découverte, la révélation d'une vie lointaine, ignorée d'eux, absolument : la vie de ce qu'on pourrait appeler le *demi-monde provincial*, la *bohème départementale*. M. G. Albert Aurier tient donc, avec son curieux roman, un succès incontestable et si telles pages un peu brutales de cette œuvre n'en interdisaient la lecture aux gens trop prudes, *Vieux* ne tarderait guère à être, sans exception, et en bonne place, dans la bibliothèque de tous.

Ceylan et les Indes, *par Mgr Zaleski*

L'éditeur Savine, 12, rue des Pyramides, vient de publier un curieux récit de voyage, *Ceylan et les Indes*, illustré de 119 dessins d'après des croquis et des photographies (envoi franco au reçu de 3 fr. 50 timbres ou mandat.) L'auteur de ce joli volume est Monseigneur Zaleski, récemment encore conseiller à la nonciature de Paris et actuellement en mission extraordinaire aux Indes où il est allé par ordre exprès du pape Léon XIII mettre à exécution une des idees qu'il a exposées dans son ouvrage : le recrutement d'un clergé catholique indigène dans la caste des brahmes. Ecrit avec beaucoup d'humour par un voyageur curieux de bien voir les régions qu'il traverse, *Ceylan et les Indes* contient de jolies descriptions, de beaux paysages. A lire surtout les pages consacrées à la vieille Goa et aux Indes portugaises. En somme livre d'une lecture attachante et que rehausse une illustration soignée.

M. PA.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay.— Typ. et lith. Joseph ROYER.

ÉCHOS D'ART & DE LITTÉRATURE

Notre ami et secrétaire de Rédaction Georges Roussel entre comme chroniqueur au *Constitutionnel*.

×

A partir du mois de mars, les soirées du Théâtre d'Art seront terminées par la *mise en scène d'un tableau* d'un des peintres de la jeune école. Des acteurs et des modeles feront les personnages immobiles et muets. Avis aux impressionnistes et aux autres. Une musique de scène et des parfums combinés, s'adaptant au sujet du tableau représenté, viendront parfaire l'impression à produire par l'œuvre.

Prochain spectacle dudit théâtre (27 janvier) ;

I. *Dans les vignes*, saynette, par Ch. Maurer. — II. *Les Veilleuses.*, un acte en prose, par Paul Gabillard. — III. *L'Après-Midi d'un faune*, le tableau en vers du maître Stéphane Mallarmé. — IV. *La fille aux mains coupées*, mystère en deux tableaux, de Pierre Quillard, musique de Sylro Lazzari. — V. *Madame la Mort*, drame cérébral en 3 tableaux, en prose, de Rachilde. — VI. *Prostituée*, scène populaire de M. de Chirac.

×

A eu lieu le 3 de ce mois un banquet offert à Jean Moreas, hôtel des Societés Savantes, par toute l'aurorale jeunesse littéraire actuelle : Président : S. Mallarmé ; convives : Ch. Morice, Henri de Régnier, Maurice Barrès, G. Vanor, A. St-Paul, Bernard Lazare, A. Delaroche, M. du Plessys, G. Leconte, Dauphin-Meunier, Clovis Hugues, Catulle Mendès, F.-V. Griffin, E. Chabrier, Tellier, Daurelle, Raoul Gineste, H. Lavedan, R. de Bonnières, Odilon Redon, O. Mirbeau, F. Rops, Schuré, Paul Gauguin, A. Delzant, Pierre Louys, P. Quillard, A. Vallette, M. Morhardt, Henry Mazel, E. Raynaud, Bouguereau, etc., etc. Notre Rédacteur en chef, à Pau pour une quinzaine, s'était fait excuser auprès des amis organisateurs.

×

Les représentations de Bayreuth commenceront cette année le 19 juillet et seront cloturées le 15 août. On donnera trois fois *Tristan*, sept fois *Tannhauser* et dix fois *Parsifal*. Chefs d'orchestre : Hermann Levi (de Munich) et Félix Mottl (de Carlsruhe).

×

Brillante réouverture du Salon des XX à Bruxelles. Parmis les invités : Eugène Smits et Ch. Van der Stappen (Belgique), Maurits Bauer et Floris Verster (Pays-Bas), Walter Crane et P. Wilson Steer (Angleterre), Charles Angrand, Jean Baffier, Filliger, Armand Guillaumin, Camille Pissarro, Georges Seurat, A. Sisley et nos amis et très précieux collaborateurs Jules Chéret (pourquoi ne pas lui avoir demandé l'affiche confiée à Khnopff ?) et Paul Gauguin (France), Carl Larsson (Suède), J. Toorop, Theo Van Rysselberghe, les sculpteurs G. Minne, Rodin, etc.

Six matinées seront données au cours de l'Exposition : quatre conférences et deux concerts. Nos camarades Gustave Kahn et Georges Lecomte traiteront, le premier : « du Vers libre », le second : des Néo-Impressionnistes », Henry Van de Velde, du « paysan en peinture » et Edmond Picard, de l'« Emancipation des Lettres » ; les concerts seront consacrés a César Franck, Vincent Dyndy, Fauré, de Bréville, Camille Benoit et E. Chausson.

Nos compatriotes, on le voit, sont assez favorisés en Belgique !

×

LES MORTS : le sculpteur Eugène Delaplanche, le peintre Aimé Millet, le musicien Léo Delibes, le romancier Turpin de Sansay.

×

Les Gaffes de la quinzaine :

De l'ami Wolff, dans son compte-rendu de l'*Oôstacle* (Figaro) :

Cette *ficelle*, car ç'en est une *dans toute sa fleur*... (Plait-il?) Cette piece est *encadrée* par une *somme* de talent...

— Parfait ! mon cher Albert : vous tenez toujours la tête, courage !

Du *Moniteur universel :*

A lire plus loin un article du *Matin* chez lequel Constans va dîner.

— Ça ne serait-il pas chez Edwards ? Ze ne vous le dis pas, ze vous le demande ; mon çer. !...

De Monseigneur Zaleski (*Ceylan et les Indes* — V. bibliographie) page 133 de son nouveau livre :

Malgré ses quatre-vingt-onze ans, il (le Père Jarrige) a l'esprit clair et vif : il raconte volontiers ce qu'il a vu. Depuis quelque temps il a perdu la vue. Venu le premier dans un pays idolâtre et barbare il y voit aujourd'hui l'Eglise catholique affermie...

— Oh ! Monseigneur ! Monseigneur ?...

Noël CHANDEY.

BULLETIN FINANCIER

Le marché est peu animé ; on est cependant plutot ferme.

La rente a encore monte de quelques centimes à 95.65.

Il n'y a pas de variations sur l'emprunt nouveau qui reste aux environs de 95.95.

Le marché des fonds étrangers est absolument calme, il n'y a pas des différences sensibles a enregistrer.

Les valeurs sont bien tenues et en leger progrès.

Le 3 0/0 fait 95.65 ; l'emprunt nouveau 95.95 ; 4 1/2 0/0 105.15 ; Amortissable 95.68 ; Italien 93.85 ; Portugais 55.26 ; Hongrois 92 15/16 ; Extérieure 76,16/32 ; Turc 19.50 ; Russe 1880, 98.13/16 ; Russe 1889, 99.30 ; Egypte 494.75 ; Banque Ottomane 620.75 ; Rio 579 50 ; Alpines 2 7.50 ; Tharsis 175.02 ; Douanes 462.25 ; Cape 121 ; Foncier 1291.25.

L'action de la Compagnie nouvelle des Châlets de commodité continue son mouvement de hausse a 688 à 690.

L'action du Comptoir des fonds nationaux est très recherchée à 589 et 590 francs.

RUD'ŒIL.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

H. C. *rue Herronnel*. — Oui bibliographez et faites-nous avoir vol. ∿ **M. B.** *Nantes*. — Reçu. Entendez-vous avec Ch. Le Goffic, 15, rue Louis-Philippe, Le Hâvre, pour N° des Bretons dont il est le rédacteur en chef. ∿ **C. T.** *Lyon*. — Entendu et merci. N'avez pas relu, vilain paresseux et... que faire du hiatus ? ∿ **H. C.** *Angers*. — C'est **H. C.** de Neuilly qui est en cause pour la dame et non toi. Merci, pour tout ce que tu promets. Attends étude sur J... Amitiés (F.-C. 9, cité du Midi). **A. G.** *51, boul. Arago*. — Avez reçu épreuves ? ∿ **H. R.** *La Chartre-sur-Loir*. — Expédié. ∿ **E. P.** *Rouen*. — Aurez le tout prochainement. ∿ **D. A.** *Sos*. — Etude pas finie encore veux en garder primeur ; impossible pour échange, en ce moment du moins. ∿ **A. de C. F.** *Stockholm* (Suede). — Inscrit. ∿ **A. V.** *Paris*. — Avez 4 fr. 40 à votre credit, ab' 1891 et *Cornes* payes. Vos amis et vous restez à l'ancien tarif. Amitiés. ∿ **A. L.** *Maubeuge*. — Merci. Envoi était déjà fait. ∿ **G. M.** *place Péreire*. — Vous attends chez moi ; livres pour vous. ∿ **C. B.** *Beauçaire*. — Envois faits. ∿ **J. D.** *Barcelonnette*. — C'est fait. Merci. ∿ **J. L.** *4, rue des Archives*. — Table proch'. ∿ **P. C.** *Paris*. — Oui tous les anciens abonnés continuent à 5 francs. ∿ **E. M.** — Entendu pour numéro. Pour reste, attendez avril ! ∿ **P. R.** *Montpellier*. — Acceptons d'avance tout ce que ferez. Suis à Paris pour six mois. Envoyez-moi donc adresse d'O. M. A bientôt, donc, et mille amitiés. ∿ **A. de N.** *Bruxelles*. — Coûterait 20 fr. par an. Voyez prochain pour reste. ∿ **P. M. A.** *Valence*. — De l'inédit s. v. p. ∿ **Ch. P.** *Senonches*. — Cordialement merci. ∿ **J. P.** *Nimes*. — Entendu et mille fois merci. ∿ **R. B.** *Vierzon*. — Entendu. ∿ **L. L.** *Bayonne*. ∿ Article sur *Pommiers*, de suite hein ? Amitiés. — **A. P.** *Hambourg*. — De la part de B. ∿ **L. M.** *Dresde*. — Ne pourriez pas de temps à autre nous donner courriers littéraires d'Allemagne ?

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER.

TROISIÈME ANNÉE — N° 45

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier et ne sont acceptés que pour un an

1er Mars 1891

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit

La Plume

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur et Rédacteur en chef : Léon DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL

Secrétaire de la Direction : Léon DEQUILLEBECQ

SOMMAIRE

Texte :

CONCESSIONNAIRES GÉNÉRAUX *pour la vente en gros*
- BELGIQUE ET HOLLANDE : Paul Lacomblez, éditeur à Bruxelles, (abonnements et vente au n°)
- SUISSE ET ALLEMAGNE : Agence des Journaux, à Genève.
- PARIS : Léon Vanier, 19, quai St-Michel.

DÉPOTS POUR LA VENTE AU DÉTAIL A PARIS :

Léon Vanier. — **Brasseur**, *galerie de l'Odéon.* — **Paul Sévin**, *8, Boul. des Italiens.* — **Albert Savine**, *12, rue des Pyramides.* — **Demay**, *21, rue de Châteaudun.* — **Bailly**, *11, Chaussée-d'Antin.* — **Dentu**, *avenue de l'Opéra.* — **Mme Clément**, *kiosque 113, en face n° 7, boul. St-Michel.* — **Mme Martin**, *kiosque 117, en face Cluny.* — **Mme Donas**, *kiosque 246, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel.* — **Mme Brevet**, *kiosque 297, place St-Germain-des-Prés.*

Bureaux de la Revue : 36, boulevard Arago — Paris.

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de *La Plume*

—o—

Le Fi Bâlouët

étude de mœurs paysannes

par JACQUES RENAUD

Tirage à deux cent douze exemplaires numérotés à la presse, *dont 12 sur Japon impérial à 20 fr. l'un et 200 sur simili-japon à 3 fr. Chaque exemplaire contient le portrait et la signature autographe de l'auteur.*

La Revue fait un chaleureux appel à tous les camarades pour que cette édition du premier livre de Jacques Renaud ne tombe pas tout entière dans les mains des bibliophiles qui guettent nos publications pour les garder, *sans être coupées*, dans leur bibliothèque.

Le petit chef-d'œuvre du jeune écrivain demande à être apprécié ; nous promettons d'avance un fin régal littéraire à ceux qui estiment qu'un livre est fait pour être lu et non pour figurer comme curiosité dans une collection d'objets rares.

LA QUINZAINE

LES LIVRES

(On annonce pour paraître au Comptoir d'Edition (*Revue belge illustrée*, Bruxelles) : *Puberté*, poésies de Michel Réallès ; *Bruxelles Vivant*, études, de Franz Mahutte ; *La Mer pour rire*, par Th. Hannon ; *La Nymphe Dekock*, par D. C. D. — que nous analyserons après réception.)

De plus, nous venons de recevoir de M. William Vogt, pour notre Bibliothèque, un manuscrit qui fera grand bruit lors de son apparition : *L'Altière Confession*, sorte de cahier secret de jeune homme moderne.

Ont paru dans la quinzaine :

Chez **Perrin**, *Le Jardin de Bérénice*, par Maurice Barrès (3 fr. 50) ; *les Cahiers d'André Walter*, par A. G. (chut !) (3 fr. 50).

Chez **Demay**, *La Chevalière de la Mort*, étude historique, par Léon Bloy — tirage à 100 ex. (10 fr.)

Chez **Savine**, *Enivrances*, poésies, par Alfred Gauche (3 fr. 50) ; *Mémoires de Talleyrand*, avec notes de Jean Gorsas (3 fr. 50).

LES THÉATRES

Vaudeville. *Liliane*, trois actes de MM. Félicien Champsaur et Léopold Lacour. Ce qu'il y a de pire que l'erreur d'un homme d'esprit qui prendra sa revanche, c'est l'erreur de deux hommes d'esprit qui prendront leur revanche. Le héros de la pièce commet l'erreur de croire tout simple d'épouser une dot. La jeune personne, plus que naïve, se fâche en l'apprenant. Mais tout s'est arrangé, et vers minuit nous avons laissé le ménage en parfait accord. Ils auront beaucoup de petits struggleforlifeurs d'enfants.

Palais-Royal. *Les Joies de la paternité*, de MM. Vast et Ricouart, morts, tripatouillés par M. A. Bisson, bien vivant. Cet ennuyeux imbroglio n'a pas réussi.

Porte-Saint-Martin. *Le Courrier de Lyon*. Les infortunes de Lesurques feront encore palpiter bien des générations. Les erreurs judiciaires sont toujours d'actualité.

Théâtre-Libre. *La Meule*, quatre actes de M. Georges Lecomte. Cette pièce est une des mieux écrites qui aient été données chez M. Antoine. Il y a dans cet ouvrage de début d'un très jeune homme des qualités littéraires et scéniques de premier ordre. La *Meule* a été accueillie avec grande faveur, elle sera discutée et nous entendrons parler de M. Georges Lecomte.

Jeune Premier, de M. Ginisty. Mme France y est bien étonnante dans un rôle de servante.

G. R.

LES REVUES

Nouvelles feuilles : *Langues et Dialectes*, directeur Tito Zanardelli (69, rue Stévin, Bruxelles) ; *Tabarin*, journal d'art. — Lire dans l'*Album Littéraire*, une maîtresse page de Jean Surya, dans le *Magasin scientifique et Littéraire* (de Gand) une savante critique de *Christophe Colomb* (Léon Bloy), par Alcide Guérin.

Le prochain numéro de *La Plume* sera consacré à l'éthique de Maurice Barrès : le jeune Maître expliquera dans ce numéro ce qu'il entend par l'action dans la vie des hommes de lettres et son article ne peut manquer d'intéresser tous les artistes et tous les philosophes.

Ajoutons que les plus grands noms de la jeune littérature et celui du **seul** critique reconnu par nous figureront dans ce numéro.

Nos Soirées Littéraires

1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.

La salle devient trop petite pour contenir tous les artistes qui suivent nos réunions. Nous ne pouvons mentionner que le nom des amis reconnus dans la foule.

Assistaient à la réunion du 21 février, Mesdames : Diana Morello, Aline Bardinon, Fanny Billet, Amélie Bonnin, Aline C..., Rosa Lynd, etc. MM. Victor Tissot, rédacteur en chef de l'*Echo de la Semaine*, William Vogt, réd. au *Génevois* (et fils du célèbre Karl Vogt), Jean Moréas, Hilaire Deschamps, père de notre directeur, Jean Bonnin, de l'Ecole supérieure de Guerre, Sidenier, Alfred Poussin, Subersac, Georges Brandimbourg, Georges Rocher, Fernand Clerget, René Le Clerc, Julien Leclerq, Louis Bannières, de Ménorval, Drüen, A. F. Cazals, Ph. Marchetti, G. Le Bœuf, A. Guyotte, Armand d'Huppuy, Castelin, Eugène Lemercier, Camille Mauclair, Abel Pelletier, M. Gruny, R. da Gamard, A. Dréville, Maurice Dumont, Sallé, Raymond Lotthé, Henri Cholin (Hyren Nilhoc), Edouard Dubus, Adolphe Gensse, Jules Duchenne, Constant Lévesque, Paul Fort, directeur du *Théâtre d'Art*, Dauphin-Meunier, Maurice du Plessys, Alexandre Boutique, Gaston Peiffer, Alcide Guérin, Léon Lefebvre, Ed. Degeorge, Eugène Longuet, Gontran Malterre, Paul Morize, A. Demare, Alfred Gauche (très fêté pour son récent livre), Georges Didier, Léon de la Morinerie, Henri Gauche, Maurice Thiery, Jean Surya, Georges Beaujon, Gabriel de la Salle, Duchêne, Jules Canton, Monnier, Pierre Trimouillat, Marcel Bailliot, Willy (notre brillant collaborateur), André Veidaux, Albert Saint-Pol, Léon Maillard, Yann Nibor, Eugène Elleau, Saulgrain, Gaston Mery, Jules Laloue, Y. Rambosson, Léon Dequillebecq, Paul Gabillard, Ernest Dufour. — Se sont excusés au dernier moment pour motifs imprévus : Aristide Bruant, Georges Montorgueil, du *Paris* et de l'*Eclair*, Emile Blémont, Jean Jullien et Georges Roussel.

Pièces dites ou chantées :

René Le Clerc : *Les trois sonnets ayant obtenu les premiers prix au Concours de La Plume* (Marcel Noyer, Bénoni Glador, Jules Laloue). — Sallé : *La Légende du Potache*, (accompagnateur Castelin). — Adolphe Gensse : *Aux arts libéraux* (Aristide Bruant). — André Veidaux : *Veulerie*. — Marcel Bailliot : *Titine et son chien*. — Y. Rambosson : *Sonnet*. — Constant Lévêque : *Le Secret d'une Vaincue* (Ernest d'Hervilly). — Yann Nibor : *Ballade du Cap Horn* ; *Chanson des Matelots chauffeurs*. — Georges Beaujon : *Lied*. — Jean Surya : *Sonnet*. — Maurice Dumont : *Rêve Barbare*. — Marcel Bailliot : *L'Abricot* ; *Chanson de Van Zand*. — Fernand Clerget : *Résignation*. — Ernest Dufour : *La Religieuse* ; *la vieille Eglise*. — Gabriel de la Salle : *Ce n'est pas une réclame*. — Yann Nibor : *La Dent du Père Thomas* (redemandé avec insistance). — Aubert : *Fragment* (Alain Chartier). — Paul Gabillard : *Le Saule*. — Sallé : *A la Normandie*. — Cazals : *Les Ephèbes*. — Drüen : *Restitution à 'un inventeur inconnu*. — Yann Nibor : *Terre-Neuvas*. — Camille Mauclair : *Spleen*. — Eugène Lemercier : *Sarcey Jésus-Christ* ; *Tu seras cocu*. — Pierre Trimouillat : *A mon septième* ; *Le Bègue*. — Marcel Bailliot : *Lamentations d'un Saltimbanque*. — G. de la Salle : *La Guillotine*.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 45 — 1er MARS 1891

HYMNE
A
L'ANDROGYNE [1]

—

I

Ephèbe aux petits os, au peu de chair, mélange de force qui viendra et de grâce qui fuit. O moment indécis du corps comme de l'âme, nuance délicate, intervalle imperçu de musique plastique, sexe suprême, mode troisième ! Los à toi !

Vierge au bras mince, au peu de gorge, illusion de force qui se joue cachée dedans la grâce, heure vague du corps et point confus de l'âme ; hésitante couleur, accord enharmonique, héros et nymphe, apogée de la forme, la seule conceptible au monde des esprits.

Los ! à toi !

II

Jeune homme aux longs cheveux et presque désirable, que le désir n'a pas encore touché, imberbe inconscient des occasions prochaines, Peut-être de fierté, Peut-être de souillure, escolier écoutant les voix de l'insomnie, mauvais garçon ou clerc et futur chevalier de Malte ou des meschines ! Los à toi !

Jeune fille aux courts cheveux et presque jouvenceau, dont le cœur n'est pas orienté, bouton encor fermé des floraisons charnelles, Peut-être de péché, Peut-être de vertu, bachelette épelant la vie dans la chanson du vent, truande ou damoiselle et bientôt consacrée à Marie ou Vénus. Los ! à toi !

III

Puceau, prestige incomparable, seule grâce plénière, délicieux inédit, poëme réticant ; sur le vélin du cœur, pas un nom ne s'inscrit ; sur le vélin du corps, pas une trace rose ; chair qui n'a pas faibli, esprit encor planant, alabester d'où rien ne s'évapore. Los à toi !

Pucelle, diamant impérial parmi toutes les gemmes de la féminité, ornement qui défie en sa comparaison les célestes couronnes, tes membres précieux ignorent toute étreinte et tes nerfs n'ont subi, cordes sentimentales, aucun doigt dissonnant, viole où l'harmonie dort entière, clavecin de silence. Los à toi !

IV

Homme qui charmes et demain œuvreras, Seigfried qui s'ignore, Chérubin s'éveillant et page d'aujourd'hui, écuyer de demain, baschelier étonné et musant au bord de l'adolescence ; premier duvet aux lèvres et premier trouble au cœur ; joli balbutieur qui découvre un cou nu blanc comme un bras de femme ! Los à toi !

Femme qui penses et demain aimeras; c'est Desdémone qui s'ignore et Juliette avant le bal ; effort de réflection aboutissant au rêve ; Pandore et curieuse qui demande à la lune d'éclairer le désir tapi à l'ombre de son cœur, Bradamante ingénue qui s'endort parmi ses tresses longues et semble Endymion au corps vermeil et fier ! Los à toi !

V

Sexe très pur et qui meurt aux caresses ;
Sexe très saint et seul au ciel monté ;
Sexe très beau et qui nie la parèdre ;
Sexe très noble et qui défie la chair ;
Sexe irréel que quelques uns traversent, comme autrefois Adamah en Eden ;
Sexe impossible à l'extase terrestre ! Los à toi qui n'existe pas !
Sexe très doux et dont la vue console l'esseulé ;
Sexe très calme et qui endort les nerfs en quête ;
Sexe très tendre et qui émane du plaisir pur ;
Sexe très caressant et qui nous baise à l'âme ;
Sexe très enivrant et qui nous mène en haut ;
Sexe très charitable qui nous donnes nos rêves ;
Sexe de Jeanne d'Arc et sexe du miracle ! Los à toi !

VI

Tu t'appelais jadis Adonis ou Tammuz. Avant Mozart tu fus Alcibiade : chrysalide idéale d'où jaillirent les anges et d'où les hommes tombent au viril inférieur, aux mâletés des larves. O forme si parfaite que Dieu

---

(1) Le Sar Joséphin Péladan détache pour *La Plume* ce rythme de l'Androgyne. Huitième roman de son éthopée qui va être mis en vente chez Dentu.

l'a consacré comme le vêtement de l'éternelle fête ! Los à toi !

Tu t'appelais pour Platon, Diotime : Sapho, Hypathia, abbesse de Gandershein, Hrotsvithate désignaient Polyonime, dont la gloire est formée par le prisme complet des nuances mortelles, éclairées de pérennité.

O grâce si sereine que Dante a pu, par trois élans, monter aux nues. O dame de beauté, de sagesse et de gloire, tourière Whallala chrétien ! ô Béatrice ! Los à toi ! Walkyreau.

VII

Eros intangible, Eros uranien, pour les hommes grossiers des époques morales tu n'es plus qu'un péché infâme ; on t'appelle Sodome, céleste contempteur de toute volupté. C'est le besoin des siècles hypocrites d'accuser la Beauté cette lumière vive, de la ténèbre aux cœurs vils contenue. Garde ton masque monstrueux que te défend du profane ! Los à toi !

Anteros, ô guérisseur des banales tendresses, alchimiste puissant du désir imparfait, Athanor du grand œuvre dans le monde des âmes : c'est ton destin qui veut les erreurs passagères, les fécondes erreurs d'où dégangué tu montes au devenir sublime parmi l'étonnement curieux des agnostes ! Los à toi.

VIII

Anges de Signorelli, S. Jean de Léonard, punisseur de l'Eden et coupable d'Ereck, messager du mystère et moyen du miracle, céleste ambassadeur, tu es le point suprême où notre œil de matière peut concevoir l'esprit : tu es le dernier échelon où la Norme céleste peut se manifester la prière. Los à toi.

Vrais anges du vrai ciel, brûlants Séraphs et Kérubs abstracteurs, tenants des trônes de la Norme, — Seigneurie et essence Diforme ! — Prince du Septenaire, qui tour à tour commandes et obéis. O sexe initial, sexe définitif, absolu de l'amour, absolu de la forme, sexe qui nie le sexe, sexe d'éternité ! Los à toi, Androgyne.

Josèphin PÉLADAN.

Nous publions exceptionnellement, à titre de curiosité, l'article suivant de notre confrère Léon Bloy, quoiqu'il n'ait pas été écrit pour *La Plume* et qu'une feuille de robins, le *Journal des Tribunaux*, de Bruxelles, l'ait audacieusement livré en pâture à ses abonnés. Mais ce canard belge est si profondément ignoré en France que cette page curieuse peut être considérée comme absolument inédite.

LA
PARABOLE DES MAUVAIS SEMEURS

Décidément, il n'y a plus moyen de s'amuser. L'austérité de nos mœurs est devenue telle que c'est à peine si l'indignation publique a le temps de respirer.

On n'était pas débarrassé de Mlle Bompart et de son monsieur que, déjà, l'aimable Fouroux et ses aventures amoureuses passionnaient le monde.

Voilà plusieurs jours que, d'un bout de la France à l'autre, on ne s'arrête pas de juger et de contrejuger ce maire folâtre à qui notre galanterie proverbiale ne pardonne pas d'avoir lâché sa maîtresse.

Aujourd'hui même que le verdict est rendu, cela continue et les cafés retentiront sans doute, quelque temps encore, des mugissements décisoires de notre vertu.

Tout à l'heure, à côté de moi, j'entendais vociférer un gros homme que les débordements de M. Fouroux ne devaient certes pas révolter beaucoup, et qui, néanmoins demandait sa tête avec des clameurs sauvages, en dénonçant à tous les souffles des cieux l'iniquité scandaleuse de sa trop bénigne condamnation.

Pourquoi faut-il que d'aussi généreux élans soient *inexplicables ?* Et comment n'a-t-on pas encore signalé l'universelle anomalie d'un blâme aussi déchaîné ?

Car, enfin, la situation relativement intéressante de Mme de Jonquières et le municipal goujatisme du Fouroux ne paraissent pas suffisants pour fomenter une pareille effervescence.

Ce n'est pas sans une lueur de bon sens que le pénible défenseur de ce dernier personnage a fait remarquer l'absurdité de mêler des questions de dignité d'homme à des questions de criminalité. « Crachez-lui au visage, s'est-il écrié, mais ne le condamnez pas ! »

La vindicte bourgeoise exigeait, au contraire, qu'on le condamnât et le galant maire n'aurait pas sauvé sa tête si la procédure criminelle avait pu être remplacée par un plébiscite...

Remarquez, s'il vous plaît, que le fond même de la cause, l'avortement, l'infanticide est complètement négligé. On s'en souvient tout au plus et si la chose est rappelée, c'est uniquement pour qu'il soit bien entendu qu'on a suivi toute l'affaire jusqu'en ses détails les plus futiles, comme il convient à d'équitables et discernants justiciers.

On s'attendrit le plus facilement du monde sur la pauvre femme que personne n'accuse d'avoir été une affreuse mère et l'opinion ne vilipende que le seul amant, dont les procédés fangeux déconsidèrent la chevalerie traditionnelle de nos ruffians.

***

Il serait oiseux et probablement excessif de refaire, en s'accompagnant de lamentations bibliques, le méritoire plaidoyer de Me Masson. Le ci-devant édile de Toulon, d'ailleurs, ne m'enflamme pas. Mais il me semble que le rôle de bouc émissaire pour les surabondantes iniquités du bourgeois moderne est une punition bien insolitement décernée à un bambocheur très rudimentaire en somme, qui a eu la maladresse de se laisser prendre.

Une centenaire pratique des hommes n'est pas nécessaire pour savoir que le zéro qui a nom Fouroux marque rigoureusement l'étiage de la

moralité contemporaine. Sans trembler pour l'avenir de son âme, le premier pèlerin venu peut affirmer avec une énergie de tous les diables, que les neuf dixièmes, au moins, de nos citoyens altiers sont exactement au niveau d'âme de ce réprouvé.

On ne remarque pas, en effet, que l'adultère soit un événement des plus rares et on ne remarque pas davantage que la fureur des époux déçus produise des conflagrations homériques. On s'accommode même très bien, parfois, des chassés-croisés de la fantaisie. Quant aux conséquences physiologiques et sociales qui peuvent résulter de ce rigodon général, les enfants eux-mêmes n'ignorent plus les prophylactiques expédients préconisés pour s'en garantir.

Quand les plus suaves précautions ne suffisent pas, il reste toujours, après tout, le médicament suprême, *judicieusement* administré par d'ambidextres sages-femmes ou des Esculapes subtils qui n'iront jamais au bagne.

Les pénitentiaires sont colonisés surtout par des poètes et des maladroits. Si la croûte bourgeoise était soulevée, on aurait peut-être enfin l'audace de ce paradoxe et l'on se dirait, en jetant autour de soi, de paniques, de longs regards, que personne n'est à sa vraie place et que *tous les morts ne sont pas dans les cimetières !*

* * *

Cela devrait crever les yeux, pourtant, cette indifférence extraordinaire « *erga corpus delicti* », dans une cause criminelle aussi passionnante. On devrait au moins demander ce que cela signifie.

Car, il n'y a pas à dire, le coupable a été condamné par l'opinion et les juges mêmes, non pas comme instigateur ou complice d'un infanticide, mais comme *goujat*, simplement, comme amant félon et discourtois, péché d'omission dont nul texte pénal ne s'était encore avisé. La chose est si certaine que tout l'effort des contradictoires plaidoiries a été poussé de ce côté-là.

Et le plus drôle, c'est qu'il est tout à fait inutile de présumer, en cette affaire, l'influence des femmes qu'on pourrait soupçonner d'avoir sentimentalement égaré la justice. La turbulente sensibilité des hommes a très amplement suffi et l'inquiétude inavouée de ce sexe fort doit, tout de même, donner à penser.

Il est certain que le procès Fouroux a remué des vases profondes qui risquaient d'altérer l'azur d'une multitude prodigieuse d'hypocrisies inconscientes. Soudainement, on s'est senti très canaille, très malpropre, très *infanticide !*

Les joueurs de *manille* les plus idiots, les plus encloués, ont obscurément compris que le maire de Toulon les représentait aux assises, comme en un miroir concave, et l'épouvante les a rendus implacables.

C'est pour cette raison sans doute que, d'un tacite et universel accord, on a écarté le point essentiel dont l'indiscrète analyse aurait pu dégourdir d'anciens crotales, ou de vieux vampires dans des cœurs absous par l'impunité.

* * *

Les manœuvres abortives sont implicitement ou explicitement assimilées partout à l'infanticide et punies comme telles par les lois écrites. L'émasculante psychologie dont on nous déprave n'a que faire ici. *Soyez chastes ou soyez pères.* C'est l'absolu de la raison et c'est l'absolu de la justice. Il n'y a pas d'autre issue que le crime et la redoutable question est précisément de savoir où la transgression commence et où elle finit.

L'Église Romaine qui a recueilli le miel de toutes les sagesses est, à cet égard, tout à fait inexpugnable dans sa ruche d'or. La « coulpe », à ses infaillibles Yeux, commence et finit juste au même instant que l'intentionnelle pensée du crime, car le Fait brutal dont le gros esprit des juges terrestres est forcé de se contenter, n'est *jamais* pour Elle que l'extérieure péripétie du drame invisible.

Il est vrai que cette Raison surnaturelle qui dompta les peuples est, aujourd'hui, passablement inécoutée, mais elle a laissé, fort heureusement, de tels préjugés que le bélitre mécréant est forcé de se promulguer lui-même *libre-penseur* pour ne pas gémir trop amèrement sur sa propre canaillerie.

On fait ce qu'on peut, hélas ! mais la vérité persiste, rédivive comme un palimpseste dans le souterrain des cœurs, et cette force cachée suscite parfois des champignons vénéneux qu'on est convenu d'appeler remords, dont les délices même du billard sont empoisonnées.

Je concède cependant assez volontiers qu'il peut se trouver encore quelques bourgeois très âgés qui n'ont pas chez eux de cadavres et dont les armoires ne recèlent point de bocaux suspects. Mais si la Grand'Mère Église dont le seul nom les affole ne s'est pas trompée et s'il y a vraiment autre chose que l'épisodique gesticulation du péché pour sabouler la conscience, — on est bien forcé de se demander, certains jours, quelle différence, quelle disparate essentielle, quels abîmes de démarcation peuvent exister entre les pratiques d'avortement que d'infamantes pénalités ont prévues et la plus ordinaire de ces conjugales *supercheries* que les Théologiens ont cataloguées froidement sous la rubrique des Prévarications *homicides* ?

* * *

L'*honnête* langue française ne permet pas d'aller plus avant dans un sujet aussi délicat. J'ignore même si j'ai pu dire quelque chose. Mais, assurément, j'ai voulu dénoncer la présence d'un peu de *mystère* sous le bavardage imbécile de ces derniers jours.

Mystère, il est vrai, de lâcheté sociale, d'hypocrisie collective et d'ignominie profonde ! N'est-ce rien, toutefois, de surprendre et de retenir un instant la preuve de l'assiduité d'un Dieu de justice résidant quand même au plus bas des gouffres humains qui l'ont expulsé et récupérant, — par l'effroi de ses interrogations silencieuses, — l'aveu tel quel du pressentiment des cieux ?

LÉON BLOY

Le poète René PONSARD

Si, comme la définit lord Byron, la Poésie c'est le Cœur, celui dont je vais vous entretenir aujourd'hui est un grand poète. Il chante pour dire quelque chose et il l'exprime dans une langue souple et colorée, toujours musicale. « Vous avez, lui écrit Coppée en tête des *Echos du Bord*, pris son secret à l'oiseau marin : le grand coup d'aile. » « C'est le matelot de deux tempêtes — dit quelque part Victor Hugo : — de la tempête de l'Océan et de la tempête de la vie ; de là sa poésie amère, vraie et forte. On ne comprend jamais mieux l'humanité qu'au milieu de la mer ; l'homme et le flot se ressemblent ; l'écume et la haine sont identiques ; l'astre et l'amour jettent la même lumière : le poète a souffert, rêvé et chanté en présence de l'infini. Ce grand reflet est dans son livre (1). » Et l'auteur de la *Légende des Siècles* et celui du *Reliquaire* ont raison : René Ponsard est le vrai poète de la mer, le seul peut-être, demandez à son ami et le nôtre Jean Richepin, si vous avez besoin de son jugement pour vous convaincre.

⁂

Mais, voulez-vous que nous fassions ensemble connaissance avec l'homme ? Prenez votre bâton de montagne et vos souliers ferrés ; armez vous de courage et tentons l'escalade de la Butte Montmartre. Tout là-haut, derrière le Sacré-Cœur, 18, rue du Mont-Cenis, nous entrerons, sans frapper à la porte, dans une vraie cour de ferme ; nous gravirons, à gauche, quelques marches et nous serons sur le seuil du modeste logis qu'illustre le poète. Une main franche s'ouvrira, nous y mettrons la nôtre — moi, si vous le permettez, j'embrasserai l'homme, car je l'aime comme un père — et nous causerons.

Oui, René Ponsard « causera » comme il en a le secret, tout en caressant sa barbe d'apôtre et en ponctuant sa phrase de délicieux points d'orgues : *hein-ein ?* qui peu à peu verseront dans votre âme une émotionnante griserie d'art.

Vous retiendrez des détails biographiques : l'entrée, à 13 ans, de Ponsard à l'Ecole des mousses, ses voyages à travers les deux Mondes et les aventures qui en résultèrent ; son séjour en Algérie — à ce point précis de la narration, le verbe sonore du narrateur deviendra plus caressant, car l'heure va sonner où le poète apparaîtra derrière l'homme ; — son retour à Paris ; la lutte pour la vie ; les premiers vers publiés et aussi les premiers succès littéraires.

Des noms d'artistes, camarades de Ponsard, émailleront cette fin du récit : Charles Baudelaire, Coppée, Richepin, Mistral, Paul Arène, Henri Somm, Willette, Rousselot, Cain, etc., etc. Pour terminer, il nous dira que lui, homme du Midi, (il est né dans une diligence, à cent mètres de Paris !) n'aime pas rappeler toutes ces choses ressemblant par trop à des contes de fées — et il mettra la conversation sur la Poésie.

Peu d'hommes connaissent les poètes du Romantisme autant que René Ponsard. Sur ce point, ses souvenirs et sa science s'uniront pour nous faire revivre une époque qui tend de plus en plus à devenir presque fabuleuse. Naturellement, des notes d'esthétique pure (la sienne sera modestement mise à un plan reculé) tomberont claires et nettes des lèvres du poète ; des anecdotes amusantes couperont habilement par tranches faciles à digérer les théories pouvant devenir ennuyeuses. Puis, une anecdocte plus fine, plus spirituelle que toutes les autres achèvera de vous attacher au merveilleux conteur dont la figure intelligente et si pleine de bonhomie ! s'éclairera d'un bon gros rire affectueux. Et, dès lors, je vous défie bien de n'être pas pour le reste de votre vie l'ami de cet affectueux et si modeste patriarche !

⁂

René Ponsard fut mon premier éducateur littéraire. J'ai, *malgré cela*, pour lui — comme d'ailleurs pour Léon Cladel et Léon Bloy... (parfaitement, Léon Bloy !) — la plus réelle, la plus profonde, la plus reconnaissante amitié. Nous nous réunissons, deux fois par semaine, dans un petit café faubourien où la conversation libre est possible et où l'on peut, à quatre que nous sommes, oublier une heure que l'on est artiste, c'est-à-dire une machine à enregistrer des sensations ou à commenter des mystères. Un de ces derniers soirs, avec la brutale et pourtant si merveilleuse amitié qui caractérise l'imprécateur Léon Bloy, ce dernier demandait à René Ponsard :

— Est-ce que cet imbécile qui a fait le *Lion amoureux* est votre père ?

L'auteur des *Echos du Bord* sourit et fit non de la tête. Notez qu'il eût pu parfaitement être le fils de cet « imbécile », même son parent ; mais il ne pensait qu'à la drôlerie d'une question ainsi posée et admirait intérieurement la terrible franchise de celui qui se dénomme lui-même : un crocodile affectueux.

Si je ressuscite ce souvenir, c'est pour expliquer l'embarras éprouvé par moi pour assigner une parenté littéraire à René Ponsard. Il est aujourd'hui impossible — et c'est très fâcheux — que l'on ne puisse dire d'un écrivain : il est de l'Ecole du Bon-Sens et il s'en recommande. Ce vocable fait surgir immédiatement dans l'esprit du lecteur deux noms : François Ponsard, un « imbécile » peut-être et Sarcey, un crétin doublé d'un cuistre, sûrement.

Le bon sens de René Ponsard n'a d'ailleurs rien à faire avec celui des deux personnages sus-nommés : il réside dans l'expression limpide d'une pensée juste, dans la correction parfaite de la phrase se défendant quelquefois des trop grands coups d'ailes de la muse :

Je chante en matelot car ce fut mon état,
Et chantant bruyamment quand les voiles sont pleines
Des chansons de marin et non des Cantilènes,
Je laisse la romance aux baigneurs d'Etretat.

On prétend que ma muse est une mareyeuse
Exhalant une odeur d'algues et de goudron ;
Que mes vers sont taillés sur le même patron,
Et qu'indigente ou non, ma rime est ennuyeuse.

C'est que, tout simplement, j'appelle par leurs noms
Des choses qu'on ne peut, à moins de périphrase,
Désigner autrement. « Vous surmenez Pégase ! »
M'objecte un doux rimeur ; eh bien ! soit : Surmenons !

. . . .

Et ce besoin de clarté, de justesse se résout parfois en une eau-forte puissamment conçue, pleine de brutalité mais aussi de vie ; lisez cette *Initiation* :

(1) Les *Echos du Bord*, 1 vol. Poulet. — Malassis (1862). J. Lemonnyer (1880). Epuisé aujourd'hui.

Quand j'ai connu l'amour et ses élans fougueux,
Ce n'est pas aux clartés des lampes d'argyrose,
Mais dans un tas de foin et sous un ciel morose,
Près d'un lac entouré de végétaux fongueux.

La fille avait vingt ans, l'épiderme rugueux,
L'œil vif, les cheveux roux et le bout des seins rose ;
Son teint clair éloignant tout soupçon de chlorose,
Révélait le sang pur de la race des gueux.

Elle avait, dans ce foin, fait un large trou sombre
Où son corps tout entier, comme un bateau qui sombre,
S'engouffrait brusquement en ses ébats joyeux...

C'est là, dans ce trou noir, qu'enfin je me hasarde,
N'ayant pour me guider auprès de la gueusarde
Qu'une âcre odeur de rut et l'éclair de ses yeux.

Soulary, le sonnetiste célèbre, fit-il jamais mieux ? Unité de composition, vers pleins et sonores, richesse milliardaire, toujours, de la rime.

∴

J'ai dit que René Ponsard est le poète de la mer ; c'est elle qui lui suggère ses plus nombreuses et ses meilleures inspirations :

La mer ! toujours la mer ! tranquille ou courroucée,
J'y trempe malgré moi l'aile de ma pensée...

Le vieux matelot l'aime, cette mer, ainsi qu'on aime une maitresse fantasque et merveilleusement belle ; c'est elle qu'il aperçoit aux heures noires de spleen :

Mer, je veux te revoir pour que ton flot retrempe
Mon courage abattu dans ton gouffre profond ;
Je veux que ta rafale, en jouant sur mon front,
Te déroule à mes pieds comme un serpent qui rampe.

Car nous nous connaissons, berceuse aux bras glacés ;
C'est sur tes vastes reins et sur ton encolure,
Sur tes flancs indomptés et dans ta chevelure
Que mes jours les plus beaux, hélas, se sont passés !

. . . .

Cependant, lorsqu'il fallut quitter pour cette mer le village dans lequel dormait un souvenir, naquirent de belles stances où pleure un cœur malheureux :

D'où vient qu'à ton aspect, ô clocher, je frissonne
Et que je sens trembler mon bâton dans ma main ?
Je suis fort peu croyant, et ne connais personne
Dans ce pays, qu'hélas ! je quitterai demain.

. . . .

Mais aussitôt une pensée joyeuse refoule la pensée triste ; apparait la femme :

Quand j'étais matelot, j'avais une maîtresse
Qui n'avait pas quinze ans ;
C'était une indolente et douce mulâtresse,
Dont les seins reluisants,
Sur sa poitrine sombre occupaient tant de place
Sans faire de replis,
Qu'ils figuraient à eux deux boutons de culasse
Soigneusement polis.

Elle tient peu de place dans l'esprit du poète, la femme. Lorsqu'il en parle, c'est très attendri par une mère, une sœur, une fille — ou très émoustillé par la volonté des sens. Il y a même dans l'œuvre de René Ponsard un bijou d'art qui s'appelle *Les Joyeusetés du R. P. La Cayorne* et qui contient des morceaux d'une verve réelle :

J'ai rêvé bien des nuits, sur le sein de drôlesses
Qui valaient mille fois, par l'esprit et le cœur,
Les femmes « comme il faut » qui persifflent en chœur
Ces sœurs de charité des humaines faiblesses !

. . . .

Plus tard, quand j'ai connu la bourgeoise étoupée,
Qui semble avoir aux reins un ressort de poupée
Et ne livre jamais le plaisir qu'à faux poids,

J'ai dit : — Et si je mens que la Vierge m'emporte ! —
Telle femme n'est bonne à f...iche que deux fois :
La première en son lit, la seconde à la porte !

Et même de joyeuses gaudrioles, telles que le *Chat de Grand Mère :*

Sa vie appartient à l'histoire
Car grand'mère un jour m'a conté
Que son chat fut longtemps fêté
Par un membre du Directoire,

. . . .

Et quand la faim le harcelait,
A ce qu'ajoute une commère,
Ce n'est pas du mou qu'il fallait
Au vieux chat de grand'mère.

Hâtons-nous d'ajouter que pour si spirituellement écrites qu'elles soient, René Ponsard n'avoue pas ces choses — qu'il renie presque des œuvres populaires comme cette *Barque volée*, vrai poème, plutôt que chanson, dite, redite et ressassée dans tous les concerts de province. Et moi-même, je regrette presque de vous avoir appris cela — mais, pour enlever la mauvaise impression que j'aurai pu produire dans l'esprit de mon vieil ami, je ne résiste pas au désir que j'ai de citer son sonnet *Baiser maternel :*

Il dort le nourrisson... il dort frais et vermeil
Lui qui se lamentait et pleurait tout à l'heure.
Il dort ! Et l'on dirait qu'un léger songe effleure
Sa bouche qui sourit, close par le sommeil.

Cependant que, là-bas, la mère négocie
D'adultères amours dans un repas joyeux,
Ici le garçonnet, sous ses rideaux soyeux,
Semble adresser au ciel les mots qu'il balbutie

Comme si le bon Dieu le regardait dormir.
Enfin l'épouse rentre et penche sans blêmir,
Sur ce chaste berceau, sa figure fardée

Et ne s'aperçoit pas, la mère dégradée,
Que ses baisers impurs dont rien ne le défend,
Font des taches au front de ce petit enfant.

∴

L'œuvre de René Ponsard se compose de quatre volumes, aujourd'hui introuvables en librairie : *Les Echos du Bord*, poésies (La première édition a paru en 1852 chez Poulet-Malassis, avec une préface de Lau.

rent Pichat et un frontispice à l'eau-forte de Charles Cain; la 2e édition contient 4 compositions de Willette, Grasset, Mabboux et Chalot et une préface de Coppée); *Les Chansons du Bord* (1873); *Les Coups de Garcette* (1874) et enfin les *Joyeusetés du Révérend Père J. J. La Cayorne* (avec un frontispice d'Henri Somm.

Il est question de rééditer ces livres; les amis du poète s'en réjouiront, car c'est un de ceux qui savent se faire aimer de tous. Si Ponsard eut été moins modeste, son nom serait partout fêté comme le sont les noms de Banville, Coppée, Richepin et Sully-Prud'homme: il s'est tenu à l'écart du bruit, estimant préférable aux vains échos de la gloire la solide amitié de quelques-uns. Et ce n'est pas cela qui décidera les lettrés qui le connaissent à le placer moins haut dans leur estime!

Léon DESCHAMPS.

DÉDIDACE

A

APOLLODORE (1)

Au restaurateur du verbe roman
A mon Maître,
. . . . A Jean Moréas.

Ils veulent rebâtir les murailles de Troie.
MALHERBE.

Apollodore, ton front juste est bienvenu!

T'en souviens-tu? c'était un soir, sous les lauriers.
L'Ordre était mutuel de la Terre à la Nue;
Le vent d'Academus badinait dans les feuilles
Et lorsque tu parus, aimable, sur le seuil,
Cent trompes (souviens-toi) tonnerent en accueil
A cent gueules de fer comme pour l'Emperier!

Ah! souviens-toi! c'était un soir, sous les lauriers.
Tu t'assis, souriant, sur la chaise de bronze;
La rose disputait tes tempes à l'œillet
Et comme un vœu d'amour était grand à la ronde,
Tu parlas de la Terre aux Cieux qui souriaient.
Ta magnanime main, reine des cordes vastes,
Comme un cèdre épandait les Muses en rameaux
Et ta bouche captive à la bouche des astres
Fiançait Nue et Sol par la bague du Mot.

La Vie cependant à l'oreille passive
Buvait comme la plui', ta surhumaine voix.
Ah! souviens-toi, Harpeur, comme écoutaient les bois!
Souviens-toi de Lipare aux enclumes actives
Suspendant pour t'ouïr les tonnerres crétois;
Souviens-toi d'Eolus au frivole plumage
Grave d'une aile en rêve au beau tronc de ta voix;
Souviens-toi d'Artemis au pas des bœufs sauvages
Courbante d'un frein court l'étonné palefroi;
Souviens-toi de la Lune au parapet des mondes
Comme une sage nonne au sermon recueillie;
Souviens-toi d'ocieuse et de fleurs qui redonde,
D'Amathonte soumise à ta haute baillie;
Souviens-toi de l'Ardenne en crinières féconde
Convoyante à ton pied ses Centaures vaincus;
Souviens-toi, front ramé de palmes sans secondes!
Souviens-toi d'Herculus te rendant son écu!

Euh! souviens-toi des fronts captifs qui t'écoutaient!

Telle fut, ô Harpeur! la grâce de tes cordes
Que si antiques maux n'en furent apaisés:
Que Charybde et Scylla cessèrent leur discorde
Et que de Spartacus la chaine fut brisée;
Et n'y eut enfançon dans sa barcelonnette
Dont la pointante dent n'en fût du coup issue;
Et n'y eut damoiseau sommant sa bachelette
Qui n'en fût à merci soudainement reçu;
Et non plus besacier rompu d'une âpre étape
Qui n'en fût d'une croûte à l'huis gratifié
Et, qui, rassasié du débris de la nappe,
N'en versât de l'amour le pleur à ses vieux pieds;
Et non plus l'œil sanglant de l'hyène perverse
Qui n'en fût pardonnante à la flèche jetée:
L'usurier de qui l'âme est un gouffre empesté
Déposa repentant le soin de son commerce;
Le Grégeois accola, bénin, son frère Perse
Et le tors Harpagon pensa de charité;
Et sur tout l'univers il sembla quelqu'averse
De clarté, de bonté, de magnanimité!...
Et l'honneur t'en fut joint, Voix propitiatoire!
(Puisque du vieux Rachat tu consommais l'histoire)
Au médiat Adone, à l'arbalétrier
Qui soumise Cyprine a d'un trait doux-prié!

Ah! souviens-toi! c'était un soir sous les lauriers!

Vous, Muses! témoignez qu'une vaine superbe
Ne gonfla point ce front que les Cieux écoutaient;
Dites qu'en ce regard qui consolait les herbes,
La vertu du Chanteur sereine s'attestait.
Dites que le vieux Luth ondé comme d'eaux lentes
Ruissela vaste au vent miséricordieux
Et que la voix fut riche aux roses des guirlandes
Et sauve du droit pleur, ô Maître, de tes yeux!

MAURICE DU PLESSYS.

(1) Fragment de la pièce lue par l'auteur au banquet des Symbolistes du 2 février.

VIEILLE MAITRESSE

Hystérique et folle amante,
La mer hurle et se lamente,
Inassouvie à jamais;
Et pourtant, que d'amants braves
Ont enfoncé leurs étraves
Dans ses flancs toujours pâmés!

Mer aux étreintes viriles...
Tes flancs sont-ils donc stériles,
Puisqu'après tant de baisers,
Prostituée inféconde,
Tu ne rends qu'écume et onde
Et que navires brisés!

Pourquoi, dans ta large bouche
Ce long cri de femme en couche,
Pourquoi ce spasme géant,

Si nul des amants n'espère
Devenir un jour le père
De quelque jeune Océan ?

Ah ! Pauvre vieille maîtresse !
Quand sur ton sein l'on se presse,
Tu crois peut-être un moment,
Tant notre baiser te leurre,
Qu'en toi va vibrer sur l'heure
Un nouvel engendrement !

Tu revis l'époque éteinte
Dont chaque heure en ton cœur tinte,
L'époque où, pour tes amants,
De tes virginales Ondes
Tu faisais jaillir des mondes
Et de nouveaux firmaments !

Dans tes cris, entre tes lames,
Pour sûr toujours tu réclames
Les fiers amants qui, jadis,
Savaient rendre créatrice
Leur commune Béatrice,
Leur mer, leur seul paradis.

Lors, toute verte de fièvre,
Tu vas, l'écume à la lèvre,
Vers les continents fleuris :
Chaque îlot, chaque rivage,
Te rappelle ton veuvage,
Te parle de tes maris.

Tous te disent par leur âge,
Que ridicule est ta rage
Et tes regrets superflus ;
Que ton beau passé t'égare,
Que les Cortez, les Pizarre,
Ne te reconnaîtraient plus !

Pourtant, elle n'est pas morte,
Cette race fière et forte
Des Colomb et des Gama :
C'est ta pauvre chair de vieille
Qui, dans leur sang, ne réveille
Plus l'ardent amour du mât.

Sur ton corps qui se lézarde,
Lorsque l'un d'eux se hasarde,
C'est qu'il ne peut autrement
Aller pincer les chevilles
De quelqu'une de tes filles,
Lui que tu crois ton amant !

Allons ! ma pauvre hystérique !
Regarde ta fille Afrique
Nous dénouer son corset ;
Vois sa lèvre purpurine,
Sa jeune et ferme poitrine,
Bondir vers notre baiser.

Vois comme son corps se cambre
Avec de beaux reflets d'ambre.
Vois ce frisson ondulant.
Ces coups de reins de strivale,
Entends ces cris de cavale,
Et ce long souffle brûlant !

Ah ! contre cette Cybèle
Si virginalement belle,
Comment voudrais-tu lutter ?
Sous le feu qui te dévore
Tu peux bien rugir encore :
Elle a sa virginité !

Chois donc où l'âge t'entraîne,
Mer ! Et toi qui fus la reine
Des géants les plus altiers,
Compense, en cette heure sombre,
La qualité par le nombre :
Fais de l'œil aux canotiers.

Paul VÉROLA.

Chanson pour la trop tard venue

La belle qui voulez au bois cueillir la fraise,
Savez-vous pas que la cueillette est déjà faite ?
On est venu, ce fut un jour de folle fête,
Les mains ivres, la bouche en feu, les yeux de braise ;

Allez, la belle, en d'autres bois cueillir la fraise.

On sauta tant après avoir cueilli la fraise,
Que la terre naguère en fleurs est nue et dure,
Le soir, un vent d'orage a brûlé la verdure :
Le feuillage sur vous bruit couleur de braise ;

Allez, la belle, en d'autres bois cueillir la fraise.

Telle on ne revit plus qui fut cueillir la fraise ;
Entendez vous donc pas comme le fourré bouge ?
C'est par ici que le Petit Chaperon Rouge
A rencontré le méchant loup aux yeux de braise ;

Allez, la belle, en d'autres bois cueillir la fraise.

Edouard DUBUS.

NUIT BLANCHE

Des lis ! des lis ! des lis !
L. TAILLADE.

O Nuit calmante et douce ! O sœur des lis neigeux
Dont le parfum divin s'épand comme une haleine,
Apaise ma blessure et verse à coupe pleine
Le silence et l'oubli dans mon cœur orageux !

Rends-moi pour un instant ma pureté première,
Je veux, en cet Eden dont je suis le banni,
Dans un songe auroral baigner mon front puni,
Pour m'énivrer d'azur, de paix et de lumière !

Oh ! fuir ! fuir dans l'espace et planer en plein Ciel !
Comme un cygne glissant sur un lac d'innocence,
Revivre la candeur du monde à sa naissance,
Loins de ces noirs Caïns couverts du sang d'Abel !

Monter, monter toujours vers les sphères augustes
Où des fanges d'en bas on ne se souvient plus !
Confier mon esquif à la mer sans reflux,
Et vivre enfin parmi les Simples et les Justes !

Lazare triomphant, Tantale pardonné,
Rejeter mes haillons terrestres et mes fièvres :
Voilà l'âpre désir qui calcine mes lèvres
Et met dans ma poitrine un sanglot de damné !

Tel l'ascète écroulé sous la pâleur des cierges,
Devant la blanche hostie et le calice d'or,
Je rêve de m'unir au mystique Tresor
Et de mêler mon âme à l'âme des lis vierges !

Camille SOUBISE.

SONNETS

Au Maître Ernest Raynaud.

EDEN

C'est d'Armide ! un Eden de lys et d'hyacinthes
Et de roses ! dont rien n'égale les splendeurs !
Un parfum clair plus doux que tous les muses rodeurs
Y fleure comme un vent heureux d'extases saintes.

Ce parterre a des fleurs de toutes couleurs, teintes
On dirait avec des rêves (et des candeurs)
De lumière et d'or ! que les orages grondeurs
Tumultueux et noirs, n'ont pas encore atteintes.

Et par le soleillement blond des bleus Etés,
Y pleurent comme des paresses, les clartés
Qui font l'ombre plus douce et les heures plus blanches.

Et l'essaim ailé des Mésanges et Pinsons,
Egrène dans cette paix qu'obombrent les branches,
Le gazouillis mélodieux de ses chansons !

LYS BLEU

O ton amour n'est pas un amour de névroses,
Mais sa couleur rayonne, éclatante, comme un
Ciel clair d'Italie et d'Espagne ! Et son parfum !
A le parfum fort adouci des pâles roses !

C'est une fleur joyeusement ensoleillée,
Dont la corolle d'or s'ouvre joyeusement
Cette amour qui luit à tes yeux divinement
Et que nuls doigts, tremblants et fins, n'ont effeuillée !

Et c'est pour quelque Vierge aux yeux bleus et tremblants
Que tu gardas, jeune homme ! aux désirs somnolents,
Ton amour blond dans sa virginité première.

Et par une ironie ultime du destin,
Peut-être qu'une vaine et vénale putain
Cueillera, dans son éclat, ta Fleur de lumière !

Michel ABADIE.

Départ pour les Croisades

à Marcel BÉLIARD.

Les bois ont retenti du son joyeux des cors ;
Le Seigneur de ces lieux part pour la sainte guerre
Et les preux chevaliers entendant ces accords
S'en viennent se ranger sous la haute bannière.

Ils ont abandonné pourpoints et justaucorps
Pour revêtir le haume et l'armure guerrière ;
Et quittant leurs castels s'en vont vaillants et forts,
Non sans jeter souvent un regard en arrière.

Et là-bas, agitant dans l'air sa blanche main,
La jeune châtelaine assise à la fenêtre
Fait un signe d'adieu pour son seigneur et maître ;

Puis quand il a passé le détour du chemin,
Elle envoie, essuyant les pleurs de son visage,
Un long baiser d'amour à son cher petit page !

Emile BLANDEL.

Janvier 1891.

Fin de Journée

A Frédéric Plessis.

Sous l'effort des grands bœufs puissants et magnifiques,
Au fond de l'âpre glèbe où sont couchés nos morts,
Jalouse du passé, vierge de tous remords,
La charrue a creusé ses sillons prolifiques.

Dans le râle muet des âmes héroïques
Les champs ont exhalé leurs suprêmes transports ;
Un sang épais et noir s'échappe sans efforts
De leurs flancs entr'ouverts qui se taisent, stoïques.

Ivre de la curée et du labeur sanglant,
Maîtresse de l'effroi des plaines monotones,
Avare des trésors de l'horizon brûlant,

La charrue étincelle en l'airain rutilant.
Tandis que les grands bœufs au rêve somnolent,
Songent que les hivers chasseront les automnes.

Henri CORBEL.

SOMMEIL DE FER

Dors, sergot trépassé... Que le bruit des monomes
Libertins et braillards se meure en le lointain.
Couché négligemment dans ton sommeil hautain,
Que ta lèvre sourie aux blancheurs des fantômes.....

C'est pour toi, vieux sergot, que l'on chante des psaumes
Majestueux et lents, et que le Sacristain
A mis ses souliers plats avec boucles d'étain ;
Les cassolettes d'or ont pour toi des arômes.

Oh ! Laisse tes grands os placides dans leur bière,
Et, dans la somnolence où se clôt ta paupière,
Que ta main soit crispée à ta courte rapière.

Mugissante autrefois sous ton œil indulgent
La foule se ruait..... mais dors, brave sergent
De ville enseveli dans un linceul d'argent.

Gaston COUTANT.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Un livre de Léo Trézenik.

« Le Magot de l'oncle Cyrille » ! Sous ce titre à la bonne franquette, M. Trézenik avait le droit de nous donner une œuvre tout simplement alerte et gaie, sans

LA PLUME, supplément du 1er Mars 1891

Digitized by Google

autre visée que de nous amuser en s'amusant lui-même.

Le cas n'est pas si fréquent, d'ailleurs, à cette heure de notre littérature, qu'on pourrait appeler, pour le roman, l'*heure psychologique*, dans le sens fatidique et décisif du mot. Tant de romanciers et sous-romanciers seraient investis, sous le prétexte de *scalpelliser* (je leur donne pour rien le néologisme), du sacerdotal devoir d'ennuyer, trois cents pages durant, — le lecteur? non, il n'y mord guère, — mais le confrère assez consciencieux pour chercher l'œuvre sous le verbiage.

Alerte et gai, mais d'une gaité amère, d'un comique assez âpre, mais naturel, jaillissant des faits, poussant, comme une floraison vivace, des mots de situation bien plutôt que des mots d'auteur, oui, « le Magot de l'oncle Cyrille » est amusant.

Et l'une des qualités qui lui permettent d'amuser, c'est la simplicité du style, pouvant d'autant mieux affecter d'être sans prétentions qu'il est sûr de soi-même, tire sa force de l'imagination et des facultés d'observateur de l'écrivain.

Si l'auteur s'est nourri des substantiels lexiques, — et cela se reconnait, — du moins a-t-il digéré ces éléments constitutifs de la puissance cérébrale; et c'est sans effort, c'est naturellement, — tel un jeu de muscles dans la vraie force physique, — qu'il assouplit le Verbe à la Pensée. Nous voici loin des contorsions d'une école sans idées, indigérée de vocables dont nulle pensée n'appelait l'absorption, et régurgitant, aussitôt pris, un pathos aigre et dyspeptique.

Mais le roman de M. Trézenik n'est pas seulement une œuvre amusante, distrayante comme tout bon roman. Il est une étude de caractères, la peinture prise sur le vif d'un coin de province; et certaines de ses pages accentuent nettement la portée morale de l'œuvre, qui n'est autre, sans le crier, qu'une satire généreuse contre la moderne adoration du Veau d'Or.

Ils ont beau demeurer enfouis dans une petite ville normande, — ses Pingrelat synthétisent bien la cupidité de notre époque vertigineusement capitaliste, la Cupidité, génitrice de tous les crimes, — ceux que la Loi frappe et ceux que la morale courante, qui n'est pas la Morale, élève à la hauteur de vertus civiques.

Il a beau n'être qu'un gars normand, colporteur enrichi par sa *roulotte*, dégrossi sur le tard par quelques lectures, son « oncle Cyrille », devenu dans sa solitude des Grouas une sorte de philosophe matois; il a beau manquer du grand écho de la capitale — sorte de Forum où, même pour les personnages imaginaires, le geste prend plus d'ampleur, la voix plus de puissance; — il synthétise, lui aussi, la misanthropie faite de philanthropie rentrée, l'indignation généreuse qui s'inscrit en faux contre la flouerie de Quatre-vingt-Neuf, contre la tartufferie oppressive de notre régime social, issu de l'illustre Révolution. Le solitaire des Grouas est comme le porte-voix d'une génération qui aujourd'hui soufflette de ses sarcasmes et demain culbutera, dans la tourmente inéluctable, l'aristocratie financière et politicienne de notre époque.

Qu'adviendra-t-il d'une révolution que tous les esprits clairvoyants s'accordent à prédire? Là n'est pas la question, et je m'interdis de le rechercher ici. Mais il est évident que l'inquiétant problème préoccupe les écrivains qui pensent, — et M. Trézenik est de ceux là. Qu'on en juge par ces extraits:

« — Homme d'honneur, fit l'oncle Cyrille en goguenardant, comme ça sonne joliment! Homme de bien, comme c'est net, carré et précis... Tout ça c'est du zinc! du zinc. Allons donc! peinturluré, comme toute leur morale sociale! Le vernis commence à se craqueler; vous verrez ça dans quelque dix ans, quand ça s'écaillera, quand la peinture tombera par plaques... Ah! quelle dégringolade!...

Et plus loin, du même:

« — La société est semblable à une vieille bâtisse qui croûle de vieillesse. Les poutres sont pourries, les solives mangées aux vers, les moellons salpêtrés, les cloisons lézardées. D'années en années, les craquements sinistres s'accentuent. Et le locataire parfois avertit son propriétaire, qui répond: « Mais ce n'est rien, ça craquait déjà avant vous. C'est la maison qui se tasse. » Et le propriétaire repeint les solives, les poutres, il met du papier neuf sur les lézardes, il cache le salpêtre et le moisi sous des couches de mortier. Et de nouvelles fissures se font à côté des anciennes, et de nouvelles encore; et à chaque fissure, à chaque craquement, le propriétaire intervient avec son papier, son plâtre et sa peinture, sa belle peinture qui tire l'œil et fait oublier le travail ininterrompu des vers qui, derrière, taraudent le bois avec acharnement... »

Est-ce à dire que tel est le ton du roman dans son ensemble?

Oh! mais non.

Les scènes comiques y sont abondantes.

Le drame, dont je ne veux pas déflorer l'intérêt en l'analysant, ce qui est toujours une trahison lorsque l'auteur y a mis des beautés que l'analyse nécessairement escamote, le drame précipite ses péripéties d'une allure qui fait de ce livre une lecture attachante.

C'est, selon moi, si l'on veut m'accorder que je m'y connaisse un peu, un bon roman, un vrai livre.

Tout au plus ferai-je à M. Trézenik deux ou trois petites querelles sur la facture.

Eh! ne devrais-je pas plutôt renfoncer des objections qui vont trahir l'artisan, toujours prêt à désapprouver des procédés autres que les siens?

Tant pis! J'ai commencé...

M. Trézenik, ce dont je le félicite, adopte quand il le peut le *présent*, ce qui varie les désinences des verbes, dont les quatres conjugaisons semblent avoir été faites différentes de terminaison pour le charme de l'oreille: il faut laisser à M. Zola qui s'y est condamné, et à ses moutonniers imitateurs, l'insupportable *imparfait*, aux désinences monotonement semblables pour tous les verbes, et n'y recourir que lorsque le sens l'exige. Or, M. Trézenik, à de certains tableaux de paysages *durables*, souffrant, voulant même le *présent*, retombe au malheureux *imparfait*: « un pont l'*enjambait*, par où *passait* la grand'route... La branche de droite *suivait*, l'autre *escaladait*... etc... » Un oubli, sans doute.

D'autre part, pour peindre ses Pingrelat, M. Trézenik les assimile à des personnages de Flaubert. Il y a là un pieux hommage à un grand romancier, plus grand écrivain encore. Cet hommage serait à sa place dans une critique, dans un article quelconque. Dans un roman, j'y verrais une insuffisance de l'auteur, si je n'avais lu son livre assez attentivement pour être assuré qu'il se suffit à soi-même et que ses Pingrelat vivent de leur vie propre, sans avoir besoin d'emprunter le souffle aux personnages d'un devancier. Le romancier, dans son roman, doit tout prendre sur lui-même: comme le capitaine à bord, il est seul maître sur son vaisseau.

Mais, quelles vétilles! et comme, le livre rouvert, elles sont vite oubliées, éclipsées par l'éclat des scènes où les Pingrelat sont aux prises avec l'oncle Cyrille — pour le magot!

ALEXANDRE BOUTIQUE.

×

La Garonne, *par Louis Barron.*

La Plume a déjà signalé une série d'études entreprise par Louis Barron sous ce titre générique: « LES FLEUVES DE FRANCE. » L'œuvre doit comprendre cinq volumes, dont les trois premiers déjà parus sont: *La Loire*, *La Seine* et *La Garonne*. Chacun de ces livres pouvant être considéré comme une unité, facile à détacher de l'ensemble, nous dirons aujourd'hui quelques

mots de *La Garonne*, sans préjudice d'une étude complète sur l'œuvre total à son couronnement.

En une préface initiale (au volume La Loire), l'auteur et l'éditeur, trop modestes, nous parlent de cette série comme d'une entreprise de géographie pittoresque dont le but serait d'exciter, en France et à l'étranger, le goût déjà très propagé des excursions et explorations, et de signaler, en France même, des merveilles que les touristes français croient trop souvent devoir aller découvrir bien loin.

Certes, pour les esprits superficiels, purement pratiques, *Les Fleuves de France*, sont tout d'abord des guides parfaits ; leurs cours naturels, traçant les grandes divisions de notre pays, devaient fournir à l'observation méthodique de Barron un moyen sûr d'investigation, pour satisfaire les plus exigeants touristes d'entre ses lecteurs.

Cela seul suffirait à expliquer le succès croissant de cette belle série.

Mais nous y trouvons bien autre chose! Pour ne parler que de *La Garonne*, en cette courte notice bibliographique, que de pages évocatrices de l'âme des contrées entrevues ! Comme, en une langue sobre et pure, avec des images vives jaillissant du sol étudié, avec des traits caractéristiques résumant les types divers d'une même race aux origines multiples, l'écrivain des *Environs de Paris* (cette œuvre essentiellement littéraire) se retrouve tout entier, épris d'art, de délicates sensations et de *bien-dire*, en ce voyage au pays du soleil, des cadets de Gascogne, des capitans, des troubadours, — voyage raconté, vécu encore après le retour et vous le faisant vivre! Géographe, oui, et *de visu*, cela se sent ; historien et archéologue, sachant, au passage, recueillir, des villes ou des architectures disséminées dans les campagnes, l'essence de leurs légendes et de leurs traditions ; assez fureteur même pour découvrir de l'inédit archéologique, au cours de cette exploration d'une contrée, où il passe, sans rien négliger, de ce qu'elle a de plus ancien à ce qu'elle a de plus moderne. Mais avant tout, par-dessus tout, écrivain.

Cela seul nous suffirait, à nous, en dehors de toute utilité immédiatement pratique de l'ouvrage, pour faire de *La Loire* l'un des livres de notre bibliothèque.

Entre tant d'autres pages, il faut lire un enterrement au pays Quercynois et un mariage en Rouergue, de vrais morceaux de gourmets.

Cela se lit d'abord pour le plaisir, tout d'une traite ; puis on reprend le livre, on le feuillette de nouveau, s'arrêtant ici ou là, comme on referait le voyage aux coins préférés.

C'est ainsi que, pour mon compte personnel, je suis retourné, guidé par Barron, dans le Quercy... Mais, avant de lire *La Garonne*, ne l'avais-je pas vu déjà, le robuste pays des chênes? J'arrive à le croire... C'est que le maître écrivain Léon Cladel est de mes auteurs préférés, lus et relus ; c'est encore que j'avais un ami, mort maintenant, qui était de par là, lui aussi... Et, puissance d'évocation de l'artiste, même quand il s'intitule modestement *guide*, en lisant Barron, je retrouvais, comme un nostalgique revoit le pays en rêve, le rude et bon Quercy du *Bouscassié* et des *Va-nu-pieds*, j'entendais la voix de mon ami quercynois, de mon ami disparu....

Le crayon, collaborateur de la plume en cet ouvrage, lui donne un attrait de plus. L'illustration, confiée par Barron, qui est difficile, à M. A. Chapon, de qui les dessins furent très remarqués au *Blanc et Noir*, est à la hauteur du texte.

La maison H. Laurens, qui s'honore de tant de belles publications, devait à celle-ci tous ses soins typographiques et autres ; elle les y a apportés sans lésine, et nous l'en félicitons. A. B.

×

L'Infamant par Paul Vérola.

L'Infamant, le mal inavouable qui torture et déséquilibre l'esprit du malheureux Marc Favrot, est, à n'en pas douter, ce mal dit napolitain que la belle Ferronnière communiqua à son royal amant. L'auteur de ce roman nouveau part de ce principe, très-juste pour les esprits faibles, que certaines personnes qui contractent la syphilis perdent pour toujours la tranquillité et le repos, malgré les traitements les plus rigoureux, malgré les affirmations les plus rassurantes des médecins. Sans cesse, dans leurs nuits d'insomnie ils voient grimacer le hideux masque des stigmatisés entrevus par hasard dans les musées pathologiques ou dans les traités spéciaux des maladies vénériennes. Le terrible mal les hante ; ils se découvrent d'illusoires affections et deviennent de véritables maniaques atteints de syphiliphobie, c'est une observation très exacte et de pareils cas ne sont pas rares dans la science.

Mais que les lectrices se rassurent, M. Paul Vérola n'a pas voulu apporter un nouveau document pour les annales médicales. Le nom scientifique de cette maladie honteuse est à peine prononcé deux fois dans le cours du livre et l'auteur n'a pas profité de l'occasion pour nous donner une description ultra-réaliste des lésions habituelles. Comme dans *Les Revenants* d'Ibsen auxquels nous songions en lisant l'*Infamant* il n'y est fait que de passagères et très voilées allusions. C'est donc une étude très serrée et fort consciencieuse qui permettra de classer M. Vérola parmi les écrivains trop rares, soucieux de la forme et du style.

Mignon Dulcis (?) Patru est un commerçant enrichi dans le commerce des laines, une sorte d'Hercule bon enfant, toujours jurant et sacrant et qui aime d'un amour aveugle sa fille unique Alice. Comme associé de la maison, un fantaisiste du nom d'Alfred Biret, à la conscience très-large et qu'aucun scrupule n'arrête. Le Biret a pour digne compagne une cascadeuse très-moderne qui n'en est plus à compter ses amants. Enfin Marc Favrot, premier commis de la maison, qui malgré les conseils paternels a reçu un fort coup de pied de Vénus, complète la série des personnages de l'*Infamant*.

Patru, persuadé que sa fille se meurt d'amour pour son fidèle commis la lui jette dans les bras malgré les protestations de celui-ci qui ne croit pas encore en être quitte pour si peu. Après avoir consulté le Dr Sicard (lisez Ricord) et un de ses amis, carabin savant, il finit par accepter et épouser Alice Patru. Quand la jeune femme fut enceinte ses craintes se réveillèrent plus lancinantes que jamais. Que cachait ce ventre énorme qui flattait son orgueil de mâle mais qui l'inquiétait terriblement sur la constitution de sa progéniture future ? L'enfant vint au monde sain et solide et nous assistons à une scène d'attendrissement général, fort touchante.

Pendant la semaine qui suivit cet heureux accouchement, Favrot pour se désennuyer eut le tort de flirter à l'Exposition avec Mme Biret et celle-ci ne tarda pas à se livrer sans trop batailler à ce nouvel amant.

Ce ménage à trois aurait peut-être duré longtemps, sans aucun nuage, si l'infame Biret, d'ailleurs parfaitement consentant, à moitié ruiné au jeu et reconnu faussaire, n'eut essayé sans succès, de faire du chantage. Au risque d'être écrasé par Patru, l'escroc n'ayant plus rien à ménager dévoile tout, avec un cynisme révoltant : c'est lui qui est le père de l'enfant qui vient de naître, puisqu'il a possédé Alice avant le mariage ; quant à Favret il donne des preuves irréfutables qu'il est l'amant de sa femme. On le jette à la porte, puis on fait une petite lessive de linge sale en famille, chacun confesse ses torts, on pleure, on s'embrasse et le jeune couple honteux et repentant est béni par les larges mains du doux Patru.

Seul Favrot garde le terrible secret de sa maladie ancienne.

Nous ne saurions trop répéter qu'il y a de réelles qualités de style dans ce livre, et ce drame familial sobrement conduit ne peut manquer d'intéresser. Ajoutons que Chéret a fait une affiche chatoyante qui est

un véritable régal des yeux et qui est aussi une aimable invitation à la lecture de l'*Infamant* ce que personne ne regrettera.

Marcel BAILLIOT

×

Les Pommiers en fleurs

par M. Émile Blémont

C'est de Normandie que M. Emile Blémont nous a rapporté ce livre. Vous savez que M. Emile Blémont est un lettré delicat, nourri des fortes moëlles classiques, un avocat poète, un poète qui redevient avocat chaque fois qu'il s'agit de defendre la cause de la Poésie. Et ceci m'engage à vous signaler ses chroniques de l'*Evénement* dont vous ferez votre profit pour peu que vous tiennent au cœur les questions de progrès et d'art.

Comment il a composé son dernier volume, il n'est pas besoin d'un grand effort d'esprit pour le deviner. Quelque matin de la belle saison, il a dû louer, sur la côte normande, un petit cottage entre champs et mer, d'où il pût croire que Paris fût aux autres confins du monde. Il a eu là toutes les impressions qu'un rêveur de son tempérament est susceptible d'avoir : certaines à fleur d'épiderme, certaines aiguës et subtiles. Il s'est abandonné paresseusement à elles. Il s'est livré aussi à de longues flâneries exploratrices, d'où il ne revenait qu'après une abondante cueillette de sensations et d'idées. Et sensations et idées, il a tout enfermé en de petits poèmes courts, de libre venue et suggestifs. Comme il les écrivait pour lui-même, avec la seule pensée d'y retrouver plus tard des souvenirs, ils avaient une exquise saveur de franchise, et ce n'est pas d'avoir paru en librairie qui peut leur avoir fait perdre cette saveur.

Réunis, ils forment une sorte de journal en vers où rien, je suppose, n'est peint qui n'ait été vu, et rien exprimé qui n'ait été ressenti. Voilà justement où réside l'unité véritable du livre qui est, par d'autres côtés, la diversité même. Il semble qu'on y ait le loisir d'y suivre M. Blémont parmi les hasards et les découvertes de ses promenades. Et c'est charmant, cela ; — d'autant que, passé les fortifications, le parisien est bien l'être chez qui l'instinct de badauderie et de contemplation prend le plus vite un tour d'ingénuité primesautière, très spirituelle, très capable de se reconnaître et, le cas échéant, de se « blaguer » elle-même.

Voyez plutôt Théophile Gautier en voyage : quel grand enfant, que ses propres étonnements amusent ! Vous ne le lisez pas sans être touché de sa conviction, qui est, d'avoir inventé l'Espagne. J'ai cette raison, d'invoquer le nom de Gautier, que M. Emile Blémont, dans son livre, invente la Normandie avec une joie et une sincérité aussi loin de tout pédantisme.

Aussi me suis-je pris à l'aimer dès les premières pages, ce cahier de vacances d'un poète. Il est simple, de cette simplicité définitive que les seuls artistes rencontrent. Il est varié au possible, je le répète. Et comment pourrait-il ne l'être pas ? En outre des horizons qu'il nous déroule sous les yeux, comme des toiles mobiles de féeries ; en outre de cette fière légende d'*Arlette*, qu'il nous conte ; de ce fragment d'épopée campagnarde, l'*Aïeul*, qu'il nous jette, frissonnant d'enthousiasme, entre deux odelettes ; il a la multiplicité des riens adorables qui l'ont fait naître : frémissements de feuillages, gagouillis d'oiseaux, battements d'ailes, ronrons de vagues, soupirs de brises, rondes d'étoiles, mystérieux halètements de l'Infini perçus, la nuit, très nettement, dans le silence des paysages. Il est, encore, en deux ou trois endroits légèrement panthéiste, — oh ! très légèrement, juste autant qu'il convient à des vues qui parlent de la Nature. Car sentir la Nature, n'est-ce pas, au fond, se laisser pénétrer et absorber par elle.

M. Emile Blémont ne s'en est pas tenu à fixer quelques émotions fugitives. Il nous a donné aussi quelques jolies chansons de là bas. Et il y a réussi avec un art si achevé, qu'elles constituent la partie de son livre la plus neuve et la plus attrayante. On va beaucoup, en ce moment, aux chansons populaires. Et effectivement, il s'en trouve qui, sous leur forme rudimentaire, sont des chefs-d'œuvre d'humeur tendre, ou gaie ou malicieuse. Ne vous y trompez pas, d'ailleurs : le peuple n'a pas la science apprise du rythme, mais il en a l'intuition directe, et je citerais telles chansons de mon pays qui ont des retours de syllabes, de sons et de cadences ni plus ni moins que merveilleuse dans leur candeur ignorante. Pourquoi ne seraient-elles pas de la poésie, — de la poésie à ras de sol, poussée entre les fleurs et comme elles, et gonflée de bonne sève ? Le jour où l'on voudra puiser dans notre folklore national, on verra quelles inépuisables richesses s'y cachent. Ce sera le grand mérite de M. Blémont de les avoir, l'un des premiers avec Vicaire, pressenties et signalées.

Louis LABAT.

×

L'Almanach *de l'Université libre de Bruxelles (1891)*

Cette intéressante publication de Belgique est l'organe des idees nouvelles qui fermentent dans le cerveau de la jeunesse universitaire : la lutte est engagée entre les adeptes de la science libre et les doctrinaires, lutte ardente contre les tyrannies physiques et morales, qui grandit le socialisme et mettra fin aux errements theologiques et metaphysiques. Que la fraternelle solidarité persiste, et l'indépendante recherche triomphera des sectaires intransigeances.

La première partie de ce recueil est consacrée à l'historique du conflit universitaire et aux doleances des étudiants, que nous exposent deux très attachants articles non signés. La seconde partie, toute littéraire, offre une large hospitalité à bien des genres diversement intéressants ; nous y rencontrons quelques poemes exquis, d'un charme doux et mystique, parfois décadents, suggestifs presque toujours : je citerai volontiers, au hasard, ceux de Paul Florentin, de J. et L. Hennebicq, de F. Roussel, une bien amusante villanelle sentimentale de Krause, les charmants rondels de Darene, les rondels fantaisistes de Giral Bèraud, un exquis novembre alanguissant de Suzanne Charron, et les Litanies de la Femme, de Marcel Andrewsky. Les prosateurs de la jeune Belgique n'y sont pas moins vaillamment representés et nous n'avons que des eloges à faire aux contes de George Garnir, de Touchard et d'Hector Gidel.

Cette attrayante revue, si personnelle, prendra place dans les bibliothèques littéraires et saura se faire apprécier des esprits philosophiques.

En vente aux bureaux de la Revue Belge Illustrée, à Bruxelles, 69, (nouveau 93) rue Stévin.

Alfred GAUCHE.

×

La Flûte à Siebel par Max Waller donne toute la gamme et vingt-six variations sur des airs anciens et des airs nouveaux dont les titres cités au hasard comme échantillons du genre : P. P. C. Lavage, Complainte pour Margot, Mal, Au Café, Catalepsie, Zigs-Zags etc.

Brave flûte, ses notes tristes ou gaies vibrent harmoniquement avec les fibres du cœur :

J'ai vu la chère tout à l'heure :
Elle m'a dit des mots en l'air ;
Mais cela n'était pas bien clair
Comment se fait-il que je pleure ?

A tout prendre, ces riens là tiennent une certaine place dans la vie et nous y laissons par bribes quelque peu de nous-même. Et la flûte soupire :

C'est bon supérieurement
Et tout le reste est journalisme
La strophe d'or est comme un prisme
Ou s'irise le firmament.

Parfois la sensibilité du poète met en relief l'impression subie au dur contact du monde et les vers coulent faciles, clairs, empreints de vigueur dans les notes graves.

Philosophe à la manière de Lafontaine, d'un réalisme Baudelairien, moderne, aimable, sceptique, M. Max Waller est talentueux, certes. Un regret pourtant de voir tant de souffle dépensé sur cet instrument fragile.

LÉON DEQUILLEBECQ.

×

Femmes et paysages, par Jean Ajalbert.

C'est un livre simple, sans trop de ces recherches d'art et de faux symbole où se perdent en ce moment les brebis maigres du désert de la littérature. Jean Ajalbert est un des quinze ou vingt hommes de notre époque qui luttent pour se soustraire aux ridicules sanctuaires des hiboux de lettres et au reste aussi, et qui s'en vont le long des routes causer un peu avec des paysans, des ouvriers et des femmes saines.

Dans *La Fille Elisa*, Ajalbert s'est montré — peut-être déclamatoirement — l'avocat des foules dont les souffrances et les candeurs étaient personnifiées par une gaspilleuse d'amour... Mais voici, dans *Femmes et Paysages*, de bonnes peintures claires et variées, avec des crissements du sable des berges et des balbutiements, dans les coins, des couples simplement amoureux... Et, parfois, la débine d'un arbre qui serait un manche à balai, l'ironie d'une enseigne qui grince entre deux poèmes tendres, et des grisailles à la Raffaëlli mettent dans ce livre l'ombre qui rectifie les sentimentalités et les rend de lecture agréable et bonne.

F. CLERGET.

BIBLIOGRAPHIE

La Presse et les **Cornes du Faune.**

M. ERNEST RAYNAUD, un révolutionnaire en poésie, un introducteur de mots nouveaux... n'a pas besoin d'aller chercher si loin des vocables un peu durs pour nous quand notre langue lui permet d'écrire les charmants sonnets que voici. . . . . . .

Je reconnais que voilà de l'esprit léger et un sentiment poétique très profond, deux qualités bien rares à voir marcher de front.

Philippe GILLE. *Figaro.*

Les *Cornes du Faune* sont l'œuvre d'un ciseleur. Des vers qui chantent et font en même temps passer devant les yeux les paysages et les décors entrevus par le Poète. De ce livre, il faudrait tout citer, car tout y est charmant, adorable...

Aurélien SCHOLL. *Le Matin.*

Les vers de M. RAYNAUD sont d'une charmante tristesse ...Ce ne sont pas seulement des mots prétentieux qui se juxtaposent comme des pigments pour donner des valeurs de tons infinis. Ce sont des sensations d'une exquise ténuité, d'une fugacité inquiétante, d'un rendu imprécis qui arrivent à des effets d'une troublance bizarre. Cet art melancolique agite les nerfs d'une façon désespérante. Il noie, allanguit, épuise ; il condamne au rêve indolent.

Georges MONTORGUEIL. *L'Eclair.*

...ERNEST RAYNAUD vient de s'affirmer par un recueil *(Les Cornes du Faune)* d'un sentiment si intense, d'une expression si forte et si subtile...

Emile BLÉMONT. *L'Evènement.*

...Ne confondez pas le symbolisme de Moréas avec le symbolisme réel, qui n'est autre que la douce expression la plus poétique et la plus suave de toutes les mystérieuses et très subtiles impressions de l'Ame moderne. Si vous êtes un délicat,... lisez Ernest Raynaud qui exprime sa pensée compréhensible avec une véritable musique.

Ludovic NAUDEAU. *La France.*

Les *Cornes du Faune* montrent ERNEST RAYNAUD en pleine possession d'un talent très libre dans sa raillerie et très personnelle. Pour louer les poètes d'un si délicat mérite le mieux est de les citer...

Camille DE Ste-CROIX. *La Bataille.*

...C'est dire que l'œuvre nouvelle d'ERNEST RAYNAUD est absolument personnelle et que son livre forme un tout complet. Chose trop rare hélas ! à l'heure actuelle, après les erreurs du romantisme et les mesquineries livresques des parnassiens.

SAINTE-CLAIRE. *La Plume.*

C'est d'un livre de vers que je veux vous parler. Ne tressaillez pas, les vers sont jolis.. J'y trouve de délicieuses aquarelles d'une touche vive et juste... *Les Cornes du Faune* sont enguirlandées de fleurs rares, délicates et embaumées. Moi je trouve ces vers purement délicieux.

L. DE SAULNIER. *Le Carillon.*

ERNEST RAYNAUD... nous donne à goûter un exquis fondant de sensibilité vraie et fine, trop rare... Toutes ces belles choses sont dites dans une forme personnelle qui est à la dernière mode et ne rappelle aucune des précédentes...

Jules RENARD. *L'Ermitage.*

L'analyse des *Cornes du Faune* établit, sans qu'il soit besoin d'y insister, qu'on se trouve en présence d'une œuvre dont l'esthétique est irréprochable. Nul raffinement de musique verbale n'a été négligée. Allitérations, césures, rimes, rythmes, tout concourt à donner à la sensation auditive la caractéristique voulue...

Edouard DUBUS. *Le Mercure de France.*

...Ce sont des vers d'un modernisme curieux.

Le Monde Illustré.

C'est de la Valenciennes en vers d'un travail exquis. C'est minutieux, caressé, léché à tout petits coups de langue et tel vers semble un tour de force de grâce .. Invinciblement *Les Cornes du Faune* me remettent en mémoire cette phrase de Flaubert :

« Il y avait des paroles dites tout bas qui tombaient sur leur âme avec une sonorité cristalline et qui s'y répercutaient en vibrations multipliées. »

FANTEC. *Le Carillon.*

C'est dans une langue curieuse, orfévrée, contournée, crispée, sensuelle, très artiste et un peu perverse, que l'auteur des *Cornes du Faune,* qui regrette, à cette heure de renaissant mysticisme, le paganisme d'il y a deux mille ans et plus, nous parle d'Athènes et d'Eros, des Faunes et d'Alcibiade, d'Antinoüs et du Parthenon... Peintre en même temps que poète, mais peintre de grâce mièvre et de charme malade, il évoque languissamment et vaporeusement, les pâles et souffrants soleils d'octobre, les candeurs de l'aube, les roseurs de l'aurore, la tristesse mystique des soirs ensanglantés... Enfin, ce qui parfait le reste et ce qui suffirait tout seul : il boit dans son verre.

Alcide GUÉRIN. *(Revue de la Littérature Moderne).*

La nuit décadente vient de s'illuminer d'une nouvelle étoile : *Les Cornes du Faune* d'ERNEST RAYNAUD. Des sonnets ! Des sonnets ! rien que des sonnets ciselés, plus mignons que nul parnassien, pleins de mille riens de Verlaine... et de tortures de phrases (oh ! de ces phrases compliquées d'un art subtil !)...

La France Moderne.

En somme, un livre empli de vers fort bien faits et d'un métier sûr...

Bernard LAZARE. *La Nation.*

*
* *

L'apparition très prochaine des *Mémoires de Talleyrand* donne à un ouvrage comme LES MEMOIRES, LETTRES INEDITES ET PAPIERS SECRETS, accompagnés de notes explicatives par Jean Gorsas, avec une lettre autographe fac-simile, que publie l'éditeur Savine, 12, rue des Pyramides, un caractère d'actualité qu'il n'est pas besoin de faire ressortir. (Envoi franco au prix de 3 fr. 50, timbres ou mandat). Et lorsque cet ouvrage contient des documents de premier ordre, d'une importance capitale, sa publication ne saurait passer inaperçue. M. Jean Gorsas, qui s'est déjà fait connaitre par différentes études sur le XVIIIe siecle et la Revolution, a eu l'adresse et l'heureuse chance de réunir sur Talleyrand toute une documentation curieuse, eclairant d'un nouveau jour la vie publique du célèbre diplomate, dont le nom perpétuera la finesse, l'astuce personnifiees, et aussi le scandale et l'audace. Il a su découvrir des lettres où Talleyrand raconte ses *Mémoires* et se raconte lui-même, ainsi que des fragments *inédits* de ces *Mémoires*, qui à eux seuls mériteraient d'attirer sur le livre l'attention du public, s'ils n'etaient accompagnés d'une série de lettres inédites de Talleyrand à Mme de Staël, Mmes de Flahault, de Courlande et de Chavagnac. Car c'est là une part de l'attrait de ce livre, la correspondance amoureuse de Talleyrand, en regard de sa correspondance politique. Les documents parlent, et le tableau n'est pas toujours flatté. Enfin M.

Jean Gorsas a fouillé les archives de police, et il publie tous les rapports secrets concernant cet homme, dont les gouvernements voulaient bien se servir, mais qu'ils firent tous surveiller tant ils connaissaient son hypocrisie.

En un mot, quiconque lira les *Mémoires* de Talleyrand qui vont commencer de paraître, devra nécessairement lire ce volume. Car, outre qu'on y trouvera plusieurs des passages supprimés dans les *Mémoires*, on y trouvera également l'histoire de ces *Mémoires* eux-mêmes, d'après des documents *inédits*, et une foule de pièces qui complètent la publication faite par les soins du duc de Broglie.

M. l'A.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre du Vaudeville. — *Liliane*, comédie en trois actes de MM. Champsaur et Lacour.

Quel qu'il soit, le succès obtenu par *Liliane*, il convient tout d'abord de féliciter le directeur du Vaudeville qui n'a pas craint, comme tant de ses confrères, de monter une pièce d'auteurs nouveaux au théâtre, ou à peu près. Que M. Carré persévère dans cette voie, il peut être assuré du concours de tous ceux qui aiment le théâtre comme un art ; de semblables défaites sont plus honorables que les victoires de *Feu Toupinel* ou des *Surprises du Divorce*. Encore, ne nous plaindrons nous pas trop de : *Madame Mongodin* et autres, si ces vaudevilles bêtes arrivent à gagner assez d'argent pour permettre au théâtre sérieux, par des représentations alternatives, de s'implanter sur le boulevard.

Parmi les auteurs nouveaux, MM. Champsaur et Lacour s'imposaient au choix de M. Carré. M. Lacour a publié d'intéressantes chroniques sur le théâtre, et des critiques fort appréciées,il a collaboré à *Mensonges*, il est excellent et judicieux écrivain, c'est plus qu'il n'en faut pour qu'à l'avenir, il se passe de collaborateurs. M. Champsaur, lui, est l'inventeur du *Modernisme*; ce vocable n'a pas fait fortune dans les lettres, il cherche à le lancer au théâtre. Dans ce but M. Champsaur a écrit *La Gomme* et vient de faire représenter *Liliane*. Le théâtre moderniste se distingue en ceci des autres : il prend un fait divers, un fait divers du grand monde de préférence et nous le délaie en trois actes. Les personnages évoluent dans notre Paris d'aujourd'hui, citant les noms des personnalités en vogue, faisant des allusions aux incidents d'hier et employant les locutions éphémères qui ne seront plus comprises, demain. Ces personnages, n'ont d'ailleurs ni vie propre, ni caractères, ils sont articles de journaux et collection de petits potins, mis bout à bout en des scènes de tradition et de convention. Comme on le voit, le théâtre moderniste est la quintessence du théâtre d'Alexandre Dumas, fils.

Dans la *Gomme* l'auteur avait mis à la scène l'aventure lamentable de Fegghine et du duc de Morny, dans *Liliane*, il a pris pour thème l'affaire Mercédès Campo ; gageons qu'avant qu'il soit longtemps, M. Champsaur aura fait avec la duchesse d'Uzès et Boulanger cinq actes « épatants » comme on dit en modernisme. Oh, c'est simple, c'est très simple. *Liliane*, et cette simplicité est ce qu'il y a de meilleur dans la pièce. Un jeune politicien ambitieux, s'est fait présenter chez une richissime orpheline américaine (30 millions seulement) en promettant un courtage sur la dot à son introducteur. Ce politicien qui quoique politicien n'est pas de la trempe des rastaquouères, se laisse pincer par l'amour, il épouse, il est élu et il oublie de payer les billets. L'introducteur fait scandale il raconte tout à la femme qui paie; mais, qui chasse son mari. Au troisième acte, Liliane aime toujours l'indigne député de son cœur, et quoique l'orgueil lui conseille un instant de ne pas céder, elle pardonne : pleurs, embrassements, je t'aime, je t'adore ; ils seront heureux et auront énormément d'enfants.

Ce qui terrifie dans cette pièce, c'est l'inconséquence et le vide, la pièce est creuse et bourrée d'inutiles remplissages. Au premier acte on parle de M. Renan et d'Yvette Guilbert, au deuxième nous avons le discours du député à la foule, il est « d'un joli tonneau » comme on dirait en modernisme, au troisième acte, rien. On croirait cette œuvre conçue par le cerveau d'un moineau : de la mièvrerie, de la sensiblerie et des clichés. L'adaptation scénique est enfantine : monologues explicatifs entre les scènes, entrées non justifiées et à point nommé, tirades, l'épisodique inévitable qui « pelote la bonne », enfin, le coup du piano et celui du balcon ; mais, tout cela serait peu de chose s'il y avait une pièce ! il n'y a malheureusement qu'un fait divers mal adopté.

L'interprétation est adéquate. Candé a une belle voix, d'accord, eh bien qu'il chante ! qu'il ne joue pas la comédie, surtout la comédie moderne, il a l'air de n'y rien comprendre. Dieudonné fait ce qu'il peut, dans un rôle qui ne lui convient nullement. Est ce Romain, ou le rôle de Turner qui est insupportable ? bien réfléchi, je crois que c'est le rôle. Arrivons à Mlle Brandès, elle a certainement tiré de Liliane tout ce qu'on pouvait en tirer. Lorsqu'elle est seule en scène, elle est fort bien sa musique est juste, expressive, intense et la diction absolument dans le ton ; vienne Candé, ce n'est plus ça, elle est obligée de suivre le jeu truqué de son camarade et prend un ton emphatique qui ne convient plus du tout.

La mise en scène a été travaillée, les décors sont suffisants, les effets de lumière du deuxième acte sont trop saccadés et ratés. Il est impossible d'ailleurs sur la scène du vaudeville de faire de la mise en scène juste ; on a, je ne sais par quelle aberration, construit des loges sur cette scène, comme s'il se fut agi d'un théâtre à musique, (loges auxquelles on accède par de dangereuses échelles et où l'on est fort mal), tout le premier plan du décor est donc sacrifié, et lorsque les acteurs s'y meuvent, on dirait qu'ils vont parler aux spectateurs qui se trouvent dans ces guignols.

Si l'on fait un cadre à la scène, c'est pour encadrer les tableaux et non pour encadrer des tableaux et des loges. Que dirait-on, si dans un tableau de peintre, il y avait solution de continuité entre la toile et le cadre et si les personnages dépassant la toile se découpaient dans le vide ? on crierait à l'incohérence ! Eh bien, c'est exactement ce qui se passe au Vaudeville avec les loges. Allons, M. Carré vous avez dans vos sous-sols une puissante machinerie ; machinerie qui, hélas, ne sert guère, utilisez cela à faire disparaître les loges qui sont sur votre scène et vous aurez doublement mérité des artistes anciens,nouveaux, modernistes et autres en les jouant d'abord, et, en les jouant dans le cadre qui convient à leurs œuvres.

Jean JULLIEN.

Critique Musicale

En dépit des ordonnances de M. Lozé, les gens du Conservatoire s'obstinent, chaque dimanche, à tailler leur petit Bach. Ils le taillent même beaucoup trop. Rien que dans la *Messe en si mineur*, ils suppriment la fin du *Kyrie*, le chœur *Gratias agimus*, l'air de basse *Quoniam tu solus sanctus*, etc., etc.

Ce qu'ils nous permettent encore d'admirer décourage la louange. Le roi de la fugue, le dieu du style contrapontique sait fleurir les chemins les plus ardus de la scolastique d'adorables mélodies ferventes, épanouies au soleil de la Foi. C'est la phrase résignée et cependant si triste de l'*Agnus*, c'est l'imploration du *Kyrie*... Pendant le *Credo*, sincère et robuste comme la prière d'un croisé, plusieurs douzaines d'abonnés bivalves ronflaient énergiquement : il leur a fallu se réveiller sous l'ouragan de joie du *Sanctus* traversé par les formidables rafales des trompettes triomphantes.

*
* *

Le sympathique Julien Tiersot a trouvé opportun de publier dans le *Ménestrel* une étude sur Jean-Sébastien Bach, très documentée, qu'il faut lire et relire.

Dès les premières lignes, l'érudit sous-bibliothécaire au Conservatoire nous informe d'un cas très curieux, jusqu'à ce jour ignoré, de précocité génératrice observé chez le père de Bach : « Agé de dix ans, son père meurt. »

Puis, un singulier exemple de géométrie fin de siècle : Leur capitale Cœthen, n'a jamais été un centre d'aucune chose. »

Après un hommage rendu à la lente rapidité du compositeur qui « courait patiemment » à travers l'Allemagne, l'auteur ajoute : « Toutes les satisfactions qu'il rèvait, il les obtint. Mais, à nos yeux, combien ses ambitions étaient modestes ! Après lui, ses fils gagnèrent honnêtement leur vie comme il l'avait gagnée lui-même, et une de ses filles mourut dans la misère. » Hé ! hé ! pas si modestes, les ambitions du vieux Cantor : des fils bien casés, une fille — toujours encombrantes, les femmes — une fille qui trépasse à propos, hé ! hé !

Finissons : Bach ne rêva jamais la gloire, attendu que « l'on ne songeait pas à cela de son temps », évidemment, mais « il avait du moins une supériorité sur ses contemporains. » M. Julien Tiersot nous l'apprend en termes très nets qui ne laissent aucune prise à la discussion, et nous devons le remercier d'avoir définitivement élucidé cette question : « Ce qu'il avait de plus que les autres » attention, Mesdames et Messieurs, « c'est que lui seul était Bach. »

*
* *

Le Mage nous menace ; Maison Crawford accuse Richepin de lui avoir chipé son *Zoroastre*. Wagner, de son côté, pourrait reprocher à Massenet de refaire « l'Incantation du Feu » avec *glockenspiel* obligé. Il aime mieux en rire.

*
* *

Mme Adiny — une grande dame, oh ! une bien grande dame — joue avec une égale intelligence et un égal succès tous les rôles du répertoire, pour la plus grande joie de Messieurs les abonnés de l'Opéra : Sélika, Chimène, Catherine d'Aragon, elle s'en f...moque bien ; elle ne connait pas de difficultés : ardeurs africaines, vengeances espagnoles, soumissions aux volontés d'un cochon couronné, que lui importe ? Si elle ne professait pour la musique de Wagner le délicieux mépris que, grâce au Ciel, nourrit tout bon cabotin, je conseillerais à la cantatrice-omnibus de s'essayer dans un rôle de la *Valküre* qui semble fait pour elle. Celui du cheval.

*
* *

Pan ! encore ce douloureux pochard de Paravey qui trinque ! Traîné par les oreilles devant la 1re chambre du tribunal civil de la Seine, le Coupeau de l'Opéra-Comique a écopé 3 000 fr. de dommages-intérêts qu'il lui faudra verser ès-mains du sieur Wekerlin, auteur d'un *Sicilien* reçu, mais non joué.

Qu'y faire, mon pauvre Paravey ? Le vin est tiré après tout, puisque tu démissionnes.

*
* *

Sapellnikoff, ce grand niais de pianiste slave qui n'a pas même l'algide correction de Diémer, Lamoureux veut nous le faire avaler, sous prétexte de sympathies franco-russes. Zut, alors ! faisons plutôt alliance avec la principauté de Monaco.

*
* *

Au Cirque d'Eté, exhibition du ténor Kalisch et de sa moitié, une grande femme, étoffée, qui répond au prénom (cher à Gœthe) de Lilli et ressemble un peu à l'actrice du Gymnase dont le vieux Lucrèce avait prédit la suavité

Suave Marie Magnier, turbantibus æquora etc.

Dans la deuxième scène du deuxième acte de *Tristan*, ces allemands ont fait de leur mieux. Ce mieux n'est pas rien. Les passages de tendresse, Lilli les a suffisamment traduits, sans une intonation douteuse, mais avec trop de souci de l'effet : quant au côté bouddhique du rôle, des nèfles ! dites-moi, plantureuse Isolde, avez-vous jamais cherché à comprendre ces vers terribles ? cette soif d'anéantissement qui dévore Tristan et, jusque dans les bras de sa maîtresse, lui fait invoquer la Mort, la soupçonnez-vous ? savez-vous seulement que ce drame fut dédié à l'athée Feuerbach ? et si vous le savez, quelle conclusion en tirez-vous ?

Plus intelligent, Kalisch ménage sa faible voix et s'en sert avec infiniment d'adresse. Mais quelle fichue prononciation ! *Sink herniedor, Nacht der Liebo...* C'est à croire qu'il a passé par le Conservatoire de Paris.

Charitablement, je tais le nom de Mlle *** une Brangaène poussive qui chevrote comme une vieille bique en détresse.

*
* *

Après le vicomte de Borelli, voici que le roturier Louis Tiercelin nous conte l'histoire du poète Alain Chartier ; y a des rimeurs qu'a pas de la veine ! laissez donc ce pauvre garçon tranquille, depuis quatre-vingt-dix lustres qu'il est mort ! Je ne parlerais pas de cette petite machine, si l'ami Guy Ropartz ne l'avait éclairée d'un peu de musique à l'usage des âmes tendres du Théâtre d'application : variations sur un air populaire écossais écrites pour hautbois et harpe, qu'ont exécutées chez Bodinier, un violon et un piano. Harmonies délicates, célérité, distinction.

WILLY.

CRITIQUE D'ART

—

Galerie Petit. — *Exposition de la Société des Aquarellistes.*

Parmi la trentaine d'artistes qui participent à cette exposition, très peu font réellement de l'aquarelle. Ce procédé très délicat est de ressources limitées, et la plupart de ceux qui l'emploient lui enlèvent sa saveur très spéciale en cherchant à lui faire rendre des effets qui sont surtout du domaine de la peinture. L'aquarelle demande une célérité d'exécution très propice aux pochades ou aux improvisations et l'impossibilité de modeler ou d'empâter, oblige à une franchise de rendu, et conserve aux tons une fraicheur, que la peinture ne peut donner. C'est tout ce que l'on peut attendre de l'aquarelle, et vouloir lui faire exprimer des œuvres de grandes dimensions et trop travaillées, une erreur absolue. Nous en voyons plusieurs exemples à cette exposition.

M. Vibert, truque ses aquarelles avec l'habileté d'un praticien consommé, mais ce n'est pas dans ses œuvres que l'on trouvera la fraîcheur dans les tons et la franchise dans l'exécution : tout y est lourd et pâteux ainsi que dans la Peinture. Qu'il soit ingénieux d'imiter les couleurs à l'huile avec des couleurs à l'eau, c'est incontestable, mais on avouera que c'est bien de l'habileté perdue, quand il est si simple de faire de la peinture à l'huile en se servant de l'huile. Nous ne parlons ici que de procédé ; — la conception artistique de M. Vibert, si spirituelle (?) et si amusante (?) étant trop connue pour qu'on ait besoin de la discuter.

Le second exemple nous est fourni par M. Toché, qui pèche juste en sens contraire. Son exposition se compose de plusieurs aquarelles démesurées qui démontrent péremptoirement combien ce genre est impropre aux œuvres importantes ; — malgré sa grande prestesse d'exécution, ses figures ou portraits, presque grandeur nature, sont indécis et mal venus, les formes manquent de solidité et les vêtements ont des aspects de papier peint.

Comme pour M. Vibert, ces critiques ne s'attaquent qu'au procédé ; il en est d'autres concernant la conception artistique de M. Toché. D'abord sa couleur grise et sans éclat, ensuite son procédé de composition commun et vulgaire. Voyez plutôt le portrait de Mistral: le poëte, vêtu d'un complet acheté à la confection est posé comme l'eût peint M. Bonnat, l'artiste, soucieux de caractériser son génie, l'a affublé d'un manteau brodé d'or et d'une auréole ! Jamais la réalité banale, et l'idéalisation, ne se sont heurtées aussi violemment que dans cette œuvre.

C'est M. Besnard qui représente ici l'aquarelle d'une façon complète et supérieure ; seul il sait obtenir de ce procédé toutes les délicatesses qu'il contient, et ses études de femme rousse, d'une couleur éclatante et harmonieuse, d'une exécution à la fois libre et savante, sont à notre avis deux petites merveilles.

Après M. Besnard, M. Zuber est un des très rares exposants restant dans les limites de l'aquarelle ; celles qu'il a envoyées n'ont pourtant déjà plus l'éclat et l'habileté simple de M. Besnard, mais elles valent néanmoins par la justesse des effets et l'honnêteté de l'exécution. L'esplanade des Invalides et la vue du Pont de Loudren, sont les deux meilleurs morceaux de l'exposition de M. Zuber, dont le talent est surtout sensible aux effets gris ainsi que le prouvent les paysages ensoleillés qui accompagnent les précédents.

L'exposition de M. Jeanniot est intéressante, mais sort déjà des limites du procédé. Les effets de neige gouachés valent par des qualités tout autres que celles de l'aquarelle. Cette réserve faite, les soldats de M. Jeanniot sont justes d'observation et d'effet, et comptent parmi les bonnes œuvres de cette exposition.

M. Harpignies possède l'anatomie du paysage, ainsi que l'indiquent ses sols et ses silhouettes d'arbres ; pourquoi, sur ce dessin juste et expressif faut-il regretter de voir une couleur trop simplifiée et lourde !

Les envois de M. Béthune sont nombreux : il a délaissé cette année les paysages méditerranéens, pour la Hollande et l'Angleterre, mais sa manière est restée identique. Ce sont les mêmes œuvres froides et justes d'une habileté médiocre, mais suffisante pour évoquer l'aspect exact des choses. En somme, beaucoup de vérité et pas d'art.

MM. Adan et Gilbert, pratiquent le même art. On retrouve chez tous deux, la même expression modérément juste, plaisante en résumé, mais trop susceptible de captiver tout le monde, — ce qui est un grave défaut en art.

A part les illustrations et portraits d'enfants de M. Boutet de Monvel, dont la naïveté voulue est assez agréable, le surplus de cette exposition ne vaut et n'intéresse que par ses qualités hors de l'art. La scène d'intérieur et les paysages de M. Roger Jourdain, sont distingués ; les portraits et compositions de M. Dubufe sont fades ; les vues de Venise de M. Clairin font d'impuissants efforts pour intéresser ; M. Courant, entre deux paysages insignifiants, expose une marine dans laquelle il y a de l'air et de l'espace ; M. Detaille a envoyé son officier des guides, aussi exact et correct dans sa petitesse que l'énorme toile du salon passé, et M. Leloir dépense toujours ses trésors d'esprit pour ne faire que de très banales aquarelles.

Tout cela est d'un bien médiocre intérêt pour le visiteur, qui chaque année retrouve les mêmes habiletés superflues et le même esprit suranné. Dans la galerie sur la rue de Sèze on a exposé quelques fusains de M. Lhermitte, simples et robustes qui reposent de ces fadeurs.

Jules ANTOINE.

X

Cercle de l'Union Artistique

Exposition de 1891

N'émanent, des quelque deux cents toiles appendues ès salons du Cercle de l'Union Artistique, ni art, ni originalité. Une note terne et lourde s'exhale de cette peinture, pénible produit d'un grossier triturage de pigments antagoniques à toute lumière ; de composition sans imprévu, de plus, adequate, helas ! à la compréhension bornée du public qui fraye en ces lieux.

Consequence : les gens du metier envoient un portrait quelconque, une esquisse ou une etude ; les autres, amateurs, quoique refractaires à toute perception artistique, mais nombreux et oisifs, couvrent les hauteurs de leurs petits « navets », produits etiques du desœuvrement idoine à tout cerveau vide. Distraction benigne qui les repose du jeu et du reste — ou ils mettent plus de passion, toutefois !

M. Besnard, le seul artiste qui tranche un peu, envoie *une Rousse*, — tête d'etude, — de moyenne valeur et une esquisse intéressante quoique trop sommairement indiquee : *L'Aube*. Dans une atmosphère legerement cyanee une femme rousse, nue, est assise au milieu de roseaux, au bord d'une mare ou les blanches vapeurs ororales, naguere amorphes, se precisent en cygnes au long col. — De M. Dagnan-Bouveret : un paysage insignifiant et une *Etude de Sicilienne* d'un grand interet : une mante noire, encadrant une figure cuivree et fievreuse, laisse passer le fort poignet d'une main plebeïenne qui tient un pauvre bouquet vert et jaune, la seule note claire de cette toile, conçue dans une gamme sourde, franche de facture et exempte de l'agaçante proprete habituelle. — Si j'ajoute quelques bons portraits de MM. Cormon, Aublet, Ferrier, F. Humbert et celui du *Baron Larrey*, par M. Jean Gigoux, un peintre d'un autre âge, mais dont les préoccupations de modele en clair indiquent un honorable souci des nouvelles tendances artistiques, j'aurai cite les rares œuvres qui tranchent un peu sur la mediocrite générale.

Sous ce titre : *Tentation*, M. Carolus-Duran répete le monotone corps de femme rousse — et grasse — vue de dos, qu'il nous sert chaque annee. Accessoires, une draperie rouge qui se souleve pour laisser passer un bout de mer bleue ; tout cela conventionnel. Plus mediocre encore le portrait de *M. Rene Billotte* ; une tete sans vigueur, resultat d'une pate beurree et fondue, qui se noie dans une defaillance generale. — Comme est loin le crâne petit portrait de Français !

M. Chartran a deux portraits d'une rare sécheresse pour lesquels on a fait de grands frais d'encadrement. — M. François Flameng prend la succession de M. Toulmouche dans ses deux portraits de femme, manieres, précieux et plats.

Deux sous-Wisthler. M. Donnat : *Etude d'Espagnole*. Même cadre, meme gamme, meme fond, mêmes accessoires que chez le symphoniste anglais, avec des ombres charbonnées en plus. *Portrait de M. B...*, insignifiant. — L'autre, M. Blanche, avec *Lucy et Trixy*, et un juvénile portrait de *M. Maurice Barres*, en gris. Pastiches.

M. Billotte, se « cazinise » completement dans la *Carriere abandonnee*. — M. Boutet de Monvel, le peintre des enfants roses, habilles de bleu, dans un paysage vert, envoie deux *rues d'Auvergne*, brunes et lourdes quoiqu'a peine frottees. — M. Berne-Bellecour fignole de petites compositions militaires, en porcelaine, qui auront du succes chez les marchands de panneaux colories de la rue de Rivoli. Même succes est reserve à M. Gerôme, qui s'est peint dans son atelier, modelant *Tanagra*, d'apres une femme aussi inanimee que la statue. C'est froid, violace, parfaitement insignifiant.

Les illustres du grand monde reproduiront en couleur, pour la plus grande joie de leurs lectrices, le *Papier Timbré* de M. Delort et l'*Oroscope* de M. Gilbert. M. Gervex n'aura peut-etre pas cette chance. *Pendant l'entr'acte* est aussi conventionnel que les deux toiles precedentes, mais d'une vilaine couleur brun rouge du plus desagréable effet. — Tout rouge aussi, et mediocre, le portrait moyenageux de *M. Bressant* — de la Belle Jardiniere — par M. Fourier. M. Clairin, avec son bitume, son rouge, ses chairs verdâtres, bouffies et decomposees est au-dessous de tout. — M. Auguste Flameng, mariniste, ne peint pas, il barbouille.

Parmi les animaliers, il convient de citer M. Vayson, surtout pour ses *Moutons au pâturage* ; dans la *Gardeuse de Dindons*, les premiers plans sont bien lourds par rapport aux horizons. M. Lepoittevin tombe dans le procede avec son *lever de lune* ; aucune vigueur, les moutons n'ont guère plus de consistance que la fumée qui monte au loin. Poetique quand meme.

Pour le reste je n'en saurais parler ; à part quelques bagatelles insignifiantes d'artistes de quelque valeur, les autres toiles ne sont que des grossieres imitations de toutes les celebrites ou des essais informes, dus a des amateurs — ! — sans temperament artistique, insensibles aux harmonies du ton et au rythme de la forme.

Mais c'est pour eux que sont faites de semblables expositions !

Quelques sculptures vendues ou vendables. A signaler

le buste du chansonnier *Nadaud*, par M. Marquest de Vasselot.

Charles SAUNIER.

P. S. Detaille (Edouard) : *Charge du 4e Hussards (1807)*. Immobilité parfaite. Tiendra beaucoup de place au Luxembourg où se logent obligatairement de pareilles tartines.

Un journal parisien ayant reproduit une pseudo-conférence de notre ami Maurice Barres, nous sommes autorisés à publier la lettre ci-dessous, adressée au Directeur du journal en question.

Paris, le 28 février 1891.

Monsieur,

Il me tombe sous les yeux un numéro de votre journal, où vous avez reproduit, malgré mon interdiction formelle, une conférence que j'aurais faite, le 18 décembre, au théâtre de l'Odeon.

Je ne reconnais rien de moi dans le texte que vous publiez et je vous prie d'insérer ma protestation, en tête du plus prochain numéro de votre journal, à la place même où vous avez imprimé la « conférence » que vous m'attribuez.

Recevez, Monsieur le Directeur, mes regrets d'être obligé de vous demander cette insertion, et mes sentiments très distingués.

Maurice BARRÈS.

CES FEMMES-LA !

(SUITE)

— Comme ça, déclara-t-il, nous serons chacun chez nous.

Cet état de choses subsista, en vérité, plus de deux mois. La neutralité du paravent mitoyen fut strictement observée. Puis un soir, après dîner, — on dînait précisément chez Marie parce que c'était plus large — ils se trouvèrent tout à coup bien bêtes de faire tant de façons pour s'aimer tout simplement. N'avait-elle pas suffisamment souffert ? N'étaient-ils pas assez pauvres pour ne pas s'appauvrir encore de la seule joie qu'ils pouvaient se donner sans la demander à l'or ?

— Les honnêtes gens nous mépriseront, remarqua doucement Guy en prenant la main de Marie.

— Ah ! les « honnêtes gens » fit en ricanant un peu la jeune fille qui songeait à son patron.

Et ils s'aimèrent sans phrases, sans arrière-pensée de mariage réparateur ; ils s'aimèrent parce qu'ils s'aimaient, voilà tout.

Marie aima Guy d'un amour définitif, d'une passion absolue. Elle sentait que Guy était l'Etre auquel s'enlaçait, pour éternellement, son être éperdu. Il l'avait prise toute, avec son intelligence qu'elle comprenait haute, avec sa bonté qu'elle sentait profonde et débordante.

Guy aima Marie un peu d'abord comme on aime son bienfait ; son affection, pleine de tendresse, n'allait pas sans un brin de protection C'était une affection descendante et non égale, analogue à celle des pères — des pères qui aiment beaucoup — pour leur fille ; puis peu à peu, il se plut à reconnaître en elle une âme haute, distinguée, et une pitié éclairée, à qui « rien de ce qui était humain ne restait étranger. »

Et puis, ils étaient beaux tous deux. Lui puissant, énergique et fort ; elle blonde, suavement jolie, gracieuse comme la grâce elle-même. Ils s'aimèrent à en mourir. Et peu à peu leur affection s'épura de ce qu'elle contenait de trop violemment sensuel ; elle s'idéalisa. Ils s'aimèrent parce qu'ils se connaissaient jusque dans les replis les plus intimes de leur être ; ils s'aimèrent, parce qu'ils sentirent, réciproquement, qu'ils ne vivaient que l'un pour l'autre, que l'un par l'autre, que l'un de l'autre ; et qu'ils se compléteraient si bien, qu'ils étaient nécessaires l'un à l'autre à ce point que la disparition de l'un amènerait fatalement le départ de l'autre.

Un jour, Marie se reconnut enceinte. Tout d'abord, ce résultat, à la possibilité duquel, dans leur préoccupation de s'aimer, ils n'avaient jamais pensé, les troubla. Ils appréhendèrent d'être séparés par cette affection qui allait se dresser entre eux.

Mais à leur grande surprise, et à leur extrême joie, ils s'aperçurent, l'enfant une fois né, que la tendresse qui penchait leurs têtes et enlaçait leurs bras au-dessus du petit berceau, où ils s'attardaient des heures, silencieusement, à regarder dormir leur petit, avait pris doucement sa place à côté de leur amour sans empiéter sur ses droits.

— Nous sommes trop heureux, disait parfois mélancoliquement Guy, il est impossible que cela dure.

Mais les baisers roses de Marie chasssaient les idées noires de Guy.

Pourtant le jeune homme se trouva avoir raison. Il rentra un soir le front incliné sous le poids d'une mauvaise nouvelle. Son journal venait de sombrer avec le ministère qui le subventionnait, un ministère exceptionnellement longévive qui gouvernait depuis deux ans et qu'on avait fini par espérer éternel.

— Je vais dès demain me mettre en campagne, dit Guy. On ne peut rester comme ça. Combien y a-t-il d'argent ici ?

— Il en reste à peu près pour la semaine, répondit Marie.

— Et bien, j'ai donc huit jours devant moi, c'est bien le diable si je ne trouve pas moyen de mettre de la copie quelque part.

Mais les huit jours se passèrent en tentatives infructueuses. Les journaux regorgaient de copie et on renvoyait des rédacteurs tous les jours. Guy avait beau insinuer timidement qu'il était apte et prêt à toutes les besognes, il fut éconduit partout.

Une angoisse le prit. On irait bien encore quelques jours en prenant à crédit chez les fournisseurs, mais après ?

Après !... Et la crampe de l'épouvante lui tordait l'estomac. Et pour la première fois de sa vie, il eut la vision blême et lancinante de la faim.

— Allons donc, on ne meurt pas de faim à Paris, c'est impossible !

Léo TRÉZENIK.

(A suivre)

Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay.— Typ. et lith. Joseph ROYER.

ÉCHOS D'ART & DE LITTÉRATURE

A la suite des récents articles publiés chez nous par Léon Bloy, le grand écrivain a reçu d'une Cour impériale étrangère avis officieux que des conférences littéraires de l'auteur du *Désespéré* seraient tout particulièrement bien accueillies à ladite Cour. Donc notre éminent collaborateur est allé s'enfermer dans les solitudes de la Norwège pour préparer son travail ; c'est de là-bas qu'il adressera ses articles à *La Plume*. Annonçons du Maître un article important sur Emile Zola, à propos de l'*Argent*.

×

Notre numéro exceptionnel consacré à la *Littérature Socialiste* paraîtra le 15 avril prochain. Nos deux collaborateurs, les citoyens E. Museux (23, rue Condé) et André Veidaux (3, rue de Jarente) sont chargés de la composition de ce numéro. C'est donc à nos amis, directement, que doivent être soumis tous les manuscrits et cela avant le 1er avril.

×

M.M. Fernand Clerget et Chapeyroux ont en ce moment chez M. Antoine un acte qui sera pour notre époque ce que fut la Critique des Femmes Savantes. *Un Vendredi chez la marquise*, d'ailleurs, met sur la scène plusieurs personnages d'un livre dont cet acte est tiré, ce *Henri Pivert* caricatural de notre ami Fernand Clerget, déjà présenté aux lecteurs de notre Revue.

×

Le Théâtre d'Art vient de recevoir l'*Halluciné*, drame en un acte, en prose, de notre ami Camille Mauclair. Annonçons, en préparation, du même écrivain : *Proses impressionnistes*, dix nouvelles.

×

La Plume continue d'approvisionner de collaborateurs les grands quotidiens : Charles Morice vient d'entrer au *Gaulois* (Rappelons que le magistral écrivain prépare pour *La Plume* une étude sur Stuart-Merrill), Georges Roussel, au *Constitutionnel*, Willy, le spirituel Willy, à l'*Echo de Paris* et enfin Henri Lapauze, au *Figaro*. Compliments sincères à nos amis et à ceux qui ont su se les attacher — sans nous les enlever d'ailleurs.

×

Notre très fidèle et précieux camarade Paul Redonnel réintègre Paris fin mars — enfin guéri du mal d'yeux que lui valurent ses excès de travail.

×

Mariage annoncé : Maurice Barrès avec Mlle Jeanne Couche, fille de la généreuse amie des lettres qui paya la somme la plus élevée pour les *Dédicaces* du maître Paul Verlaine, alors à l'hôpital Broussais.

×

La campagne menée par *La Plume* pour la réhabilitation de Jean Richepin est à la veille de porter fruits ; notre cher Maître vient de fixer les conditions de sa réhabilitation (et nous l'approuvons complètement) : 1° Révision et annulation d'un procès blâmé par tous les artistes ; 2° Droit pour l'auteur de réimprimer ses pièces condamnées de la *Chanson des Gueux* ; 3° Restitution, en faveur des pauvres, des frais perçus par le Trésor.

C'est parler dignement et nettement. La parole est à M. le Ministre de la Justice.

+

Le 5 juillet prochain, auront lieu à Villeneuve-sur-Lot de grandes fêtes littéraires et artistiques en l'honneur de Palissy et de Daubasse. Délégué régional, notre collaborateur J. A. Pujol.

×

Nous engageons tous nos amis amateurs de concours à écrire à M. Maurice Thiery (21, rue Mouton Duvernet-Paris), directeur du *Théâtre Nouveau*, qui représente et imprime les œuvres dramatiques des Jeunes.

+

C'est par erreur que M. Armand Coppin a été inscrit à notre avant-dernière Soirée, comme rédacteur à l'*Anarchie*. Notre confrère ne fait pas partie de la rédaction de cette feuille et il nous prie de l'annoncer.

+

On nous demande de tous côtés où il faut s'adresser pour souscrire au *Paris-Célèbre* (tableau de 540 portraits de célébrités) : dans nos bureaux, nous ferons parvenir à qui de droit.

BULLETIN FINANCIER

Marché ferme et transactions nombreuses. Aucun fait particulier à signaler.

La rente clôture à peu de chose près au même prix que les jours précédents, avec des mouvements de quelques centimes pendant le marché.

Le Portugais est en bonne progression, il est l'objet de demandes importantes et nombreuses.

Les fonds russes sont toujours demandés.

Les actions des établissements de crédit sont assez bien tenues, aucun changement notable en ce qui les concerne. 3 0/0 95,70 3 0/0 nouveau 94,05 ; Turc 19,75 ; Banque Ottomane 634,37 ; Extérieure 77 11/16 ; Egypte 495 ; Rio 392,75 ; Alpines 225,76 ; Foncier 1291,25.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

A. M. *rue Jacob.* — N° est presque épuisé. Comprenez ?... ∾ **A. B.** *Thiberville.* — Votre lettre fait autant d'honneur à celui qui l'a reçoit qu'à celui qui la écrite : vous avez bien compris que nous devons la vérité — suivant nous — à ceux qui nous soumettent leurs œuvres ; du fait seul d'avoir compris cela, vous nous prouvez que vous n'êtes pas le premier venu et que l'Art peut compter sur vous. ∾ **A. B.** *Bône.* — Reçu. Oui faites donc quelques annonces. Amitiés. ∾ **G. T.** *Vannes.* — Reçu et entendu pour le tout. ∾ **J. L.** *Archives.* — Entendu. ∾ **A. R.** *Fontainebleau.* — Vous n'avez qu'à entrer, simplement, et faire demander le Directeur de la Revue. Avez-vous reçu nos parus en 1891 ? ∾ **J. A. P.** *Castillonnès.* — A. F. 8, rue Chalgrin. ∾ **C. P.** *Senonches.* — Merci ! ∾ **L. M.** *Dresde.* — Rien d'important n'y existe, hélas ! ∾ **P. T.** *La Roche.* — C'est fait. *Fi Bélouet* ne paraîtra que dans 15 jours au plus tôt. ∾ **M. A.** *Vierzon.* — Tout est fait. ∾ **M. G.** *Monte-Carlo.* — C'est fait. **C. P.** *Lyon.* — Notre dépositaire à Lyon est Mme Cantal, 9, rue Victor-Hugo. Entendu pour reste et merci. ∾ **L. de St-J.** *Marseille.* — Parfaitement, 3 fr. 75. ∾ **E. S.** *Toulouse.* — Beaucoup trop long pour nous. Ecrire sur le recto seulement. ∾ **G. R.** *place Péreire.* — Paresseux ! ∾ **A. B. L.** *Paris.* — Rosse ! que fais-tu donc le samedi ? ∾ **A. B.** *Challans.* — Si comptez sur la cervelle de M... aurez bien des déconvenues : vais lui parler. Amitiés. ∾ **D. L.** *Bayonne.* — Bien, bien. Ça va. Cordialités. ∾ **Comte C. M.** — Parfait ! Quand serez prêt nous préviendrez. ∾ **M.** *rue du Débarcadère.* — Inscrit.

LIVRE D'OR DE LA PLUME

EXPOSITIONS

PARIS

PAVILLON DE LA VILLE DE PARIS. — Exposition des Indépendants.
ARTISTIC HALL, 84, rue de Clichy. — Exposition permanente, ventes, tombola.
GALERIE PETIT. — Exposition internationale de peinture.
THÉATRE D'APPLICATION. — Petit Salon.
GALERIE DURAND-RUEL. — Exposition, tableaux, pastels et sculptures.
BÉNÉZIT, 21, rue Chaptal. — Exposition de peinture et gravure.

PROVINCE

LYON. — Exposition des Beaux Arts.
BORDEAUX. — Exposition universelle internationale du 1[er] mai au 5 novembre 1891.
TOULOUSE. — Exposition le 15 mars 1891. (Concours).
BORDEAUX. — Exposition annuelle le 1[er] mars 1890.

ETRANGER

BERLIN. — Exposition internationale 1891.
BARCELONE. — Exposition du 29 mars au 1[er] juin.
MILAN. — Exposition le 1[er] juin 1891.
MOSCOU. — Exposition française, 1[er] mai 1891.
CHICAGO. — 1892.

En vente aux bureaux de LA PLUME

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de la Revue

—

I. *Dédicaces*, poésies, par Paul Verlaine, 50 ex à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr. .... épuisé
II. *A Winter night's dream (Le Songe d'une Nuit d'Hiver)*, poème lunatique, par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr., et 200 à 3f. épuisé
III. *Albert*, roman, par Louis Dumur. 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 ex. à......... 3 fr.
IV. *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud. 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à........................... 3 fr.

(Il paraît un volume par trimestre. — Cette édition n'est pas réimprimée)

—

Léon Deschamps. — *A la Gueule du Monstre*, poésies, in-18 Jésus, vélin teinté ; *Contes à Sylvie*, nouvelles ; *Le Village*, roman de mœurs paysannes. chaque volume .... 3 fr. 50
Léon Bloy. — *Le Désespéré*, 1 vol. ; *Un brelan d'Excommuniés* (2 fr.) ; *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, 1 vol. ; *Le Pal*, pamphlet (très rare) (les 4 n[os] 2 fr.) ; *Christophe Colomb devant les Taureaux*, 1 vol. Chaque vol.................. 3 fr. 50
Maurice Maeterlinck. — *Serres Chaudes*, poésies ; *L'Intruse* ; *Les Aveugles* ; *La Princesse Maleine*, drame. Chaque vol.................. 3 fr. 50
Jean Jullien. — *L'Echéance*, un acte en prose, précédé d'un *Essai sur le Théâtre vivant*.... 1 fr. 25
Paul Redonnel. — *La Mort du Vieillard*, poème (épuisé). *Liminaires*, poésies, (sous presse).
Henri Bossanne. — *Les Ephémérides* (3 fr. 50), *Fleurs Sauvages*, poésies...................... 1 fr. 50
Henry Cormeau. — *Le temps d'amour* (3 fr. 50) ; *Les Lundis de la Campagnarde*, poésies..... 1 fr.

—

ART & CRITIQUE, collection complète (84 N[os]) 50 fr.
LA PLUME, année 1889, un beau vol. broché, 20 fr.
— année 1890, » » 20 fr.

(Envoi franco contre mandat ou timbres)

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER.

TROISIÈME ANNÉE — N° 46

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

15 Mars 1891

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit

La Plume

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur et Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL

Secrétaire de la Direction : Léon DEQUILLEBECQ

SOMMAIRE

Texte :

Léon DESCHA. .... *A Théodore de Banville.*

Léon BLOY .... *Le Prince Noir.*

STUART-MERRILL .... *L'Idole.*

Henri CORMEAU .... *Jacques Renaud.*

Louis Le CARDONNEL .... *Blanc Linge.*

Paul-Marius ANDRÉ .... *Glose harmonique sur « BLANC LINGE ».*

Léon DUROCHER .... *La fée Aurore.*

A. GAUCHE .... *Déliquescence.*

CRITIQUE

- **Littéraire** .... **Sainte-Claire** : *Enivrances* (A. Gauche). — **Alcide Guérin** : *La Chevalière de la Mort* (Léon Bloy). — **Y. Rambosson** : *La Vie et la Mort* (Jean Raineau) — *Carnet Bibliographique.*
- **Dramatique** .... **Jean Jullien** : *Passionnément* (A. Delpit) ; *Musotte* (Guy de Maupassant et Jacques Normand). — **Marcel Bailliot** : *La Meule* (G. Lecomte).
- **Musicale** .... **Willy** : *La Quinzaine musicale.*
- **d'Art** .... **Alphonse Germain** : *Le Moderniste et le Beau.*

Eugène LEMERCIER .... *LES CHANSONS DE LA PLUME : Sarcey Jésus-Christ.*

Léo TRÉZENICK .... *Ces Femmes là*, nouvelle (suite).

Les Livres, les Théâtres, les Revues, Nos Soirées Littéraires, Echos d'Art et de Littérature, Bulletin Financier. Petit Courrier.

Illustrations :

Portrait et signature autographe de Jacques RENAUD.

(Dessin de P. de St-Etienne)

CONCESSIONNAIRES GÉNÉRAUX *pour la vente en gros*

BELGIQUE ET HOLLANDE : Paul Lacomblez, éditeur à Bruxelles, (abonnements et vente au n°)
SUISSE ET ALLEMAGNE : Agence des Journaux, à Genève.
PARIS : Léon Vanier, 19, quai St-Michel.

DÉPOTS POUR LA VENTE AU DÉTAIL A PARIS :

Léon Vanier. — **Brasseur**, *galerie de l'Odéon.* — **Paul Sévin**, *8, Boul. des Italiens.* — **Albert Savine**, *12, rue des Pyramides.* — **Demay**, *21, rue de Châteaudun.* — **Bailly**, *11, Chaussée-d'Antin.* — **Dentu**, *avenue de l'Opéra.* — **Mme Clément**, *kiosque 113, en face n° 7, boul. St-Michel.* — **Mme Martin**, *kiosque 117, en face Cluny.* — **Mme Denas**, *kiosque 246, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel.* — **Mme Brevet**, *kiosque 297, place St-Germain-des-Prés.*

Bureaux de la Revue : 36, boulevard Arago — Paris.

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

Digitized by Google

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Ont paru dans la quinzaine :

Chez **Léon Vanier :** *Les Fastes*, poésies, par Stuart Merrill (3 fr.)

Chez **Genonceaux :** *Marat inconnu*, l'homme privé, le médecin, le savant, d'après les documents nouveaux et inédits, par le docteur Auguste Cabanès (3 fr. 50).

Chez **Paul Lacomblez** : *Vingt-cinq sonnets*, par Paul Dulac (2 fr.)

Chez **J. Lucotte,** (25, rue d'Argenteuil) : *La Vie en Chansons*, par Eugène Lemercier (3 fr. 50). On peut se procurer ce volume dans nos bureaux.

Chez **Savine :** *Le Tonkin actuel* (1887-1890), avec trois cartes, par Mat Gioi (3 fr. 50) ; *Monte-Carlo intime*, par Pierre Montalcone (3 fr. 50) ; *Face aux Juifs*, par Fore-Faure, avec une préface d'Edouard Drumond 3 fr. 50) ; *Le Roman du Roi*, par A. de Basilewitch (3 fr. 50).

Un article spécial est consacré à tout volume remis en double exemplaire.

LES THÉATRES

Gymnase. *Musotte*, pièce en trois actes. Le début du théâtre d'un jeune homme. M. Guy de Maupassant — vous savez bien, celui qui a un yacht. — Succès énorme pour les auteurs, le directeur, tous, excepté M. Jacques Normand qui a fait la pièce.

Odéon. *Passionnément*. On s'est passionnément embêté ce soir-là. Un critique met la pièce de M. Delpit au-dessous de *Dernier Amour*. C'est dur. M. Porel a repris *Conte d'Avril*, avec M. Lamoureux dans le rôle de...chef d'orchestre.

Variétés. *Paris port de mer*. Il est de tradition que la revue des **Variétés** soit la meilleure de toutes les revues. Le truc des courses va faire courir tous les parieurs à la *Cote*.

Renaissance *La Petite Pucelle*, c'est Mily-Meyer, une de ces *artistes* dont le *talent* ne se discute pas. Elle vous fait tordre ou vous rase... Elle me rase.

Nouveautés *Le Petit Savoyard*, pantomime de MM. Michel Carré et Henry Rémond, musique de M. Gédalge. Les auteurs ont pensé que pour faire une pantomime, il n'est besoin ni de sujet ni d'esprit, ni de talent. Quatre actes sans rien, c'est trop.

Cluny. *Antonio père et fils*, vaudeville de M. Albert Barré. Une œuvre de mi-carême. Ça passe tout de même grâce à la verve de l'excellente troupe de **Cluny.**

Gaîté. Et le *Petit Poucet* tenait toujours l'affiche !

Châtelet. *Camille Desmoulins*. La pièce de MM. Blanchard et Mallien est un bon vieux drame, très touffu, bourré de bonnes intentions. Les personnages sont bien en relief et fidèlement peints. Mais l'interprétation !! A part M. Raymond, très intelligent en Robespierre, les autres sont au-dessous de leur tâche. Il y a surtout M. Brémont qui joue Camille, ce gamin héroïque, avec l'onction d'Albert Lambert le père. Enfin cette œuvre ne serait pas applaudie à Berlin. C'est beaucoup déjà. G. R.

LES REVUES

Le Biographe contient le portrait de notre ami A. Moreau et d'excellents vers de Ed. Porcher, Paul Tremblay et A. Moreau. — Moréas continue de faire son tour du monde de la presse : *Le Magasin* (de Gand), *l'Etoile* (signé Jules Bois), la *Jeune Belgique*, la *Wallonie*, etc., etc., parlent du *Pèlerin Passionné*. A quand la vingtième édition ? — Relevé dans les deux derniers sommaires de la *Revue de la Littérature moderne* les noms de nos amis : Alcide Guérin, A. Chauvigné, Aymerillot, Y. Rambosson, etc. — Intéressant nº de la *Revue Européenne* avec nos amis Vincent Huet et Museux. — La *Jeune Belgique* banquète et taoste : remarqué dans la petite fête, donnée à l'occasion de son 10e anniversaire, nos amis : Ernest Bosiers, Henry Carton de Wiart, Jules Destrée, A. de Nocée, Valère Gille, Henri Kistemaecker, Paul Lacomblez, notre correspondant bruxellois, Maurice Maeterlinck, Albert Mockel et....devinez ? M. Vergoin, l'ami de Mlle de Sombreuil. — La *Revue blanche* contient une critique théâtrale fort réussie : auteur Reb-Pereire (??) — Très en progrès, l'*Ermitage* ; notre ami Delaroche n'a pas mentionné cette revue dans ses précieuses notes sur le Symbolisme, parce que... c'est un oubli involontaire, rien de plus ! — Propos aigres-doux échangées entre le *Chat-Noir* (A. Allais) et le *Courrier Français* (Fourneau fils, dit Xanrof).— *Kiki*, d'A. Boutique enrichissait le dernier *Echo de la Semaine*, si spirituellement mordant avec Kanina (V. Tissot). — La *France Moderne* contient une lettre de Pierre Dévoluy, sur le vers : *Un réconfort*, etc., signalé par nous dans *Flumen*. N. C.

—

Vient de paraître, *La Conque*, revue de grand luxe et à tirage restreint (Dr Pierre Louys, 49, rue Vineuse, Paris-Passy). La première livraison contient des vers de Leconte de l'Isle, Pierre Louys, Paul Valéry, E. Hollande, H. Bérenger, E. Fazy et Léon Blum.

L'impression de cette feuille fait le plus grand honneur au goût typographique de M. Royer fils, imprimeur à Annonay, des presses duquel sort cette luxueuse publication.

Un an : 100 fr. — nº 10 francs. — Tirage à 100 ex.

Nos Soirées Littéraires

1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.

Samedi 7 mars — Assistaient à cette soirée : Paul Vérola, auteur de l'*Infamant*, volume adorné d'une si belle affiche Chéret, Jean Moréas, Achille Delaroche, Alcide Guérin, Paul Roinard, Alexandre Boutique, Ernest Raynaud, Edouard Dubus, Charles Maurras, Maurice du Plessys, Louis Gaillard, rédacteur en chef du Tabarin, Janvier, du *Théâtre-Libre*, Montija, un chansonnier nouveau-venu qui a obtenu un petit triomphe avec ses quatre chansons, Eugène Lemercier, non moins applaudi, ainsi que Marcel Bailliot, Pierre Trimouillat, Yann Nibor et Cazals, Fernand Clerget, Albert Saint-Paul, Louis Le Dauphin, Maurice Baud, André Veidaux, Léon Maillard, Paul Cohen, dont le talent de pianiste a été fort goûté, Armand d'Huppuy, Charles et Aimé Steinlen, Alain Desvaux, Vital de Cock, Maurice Dumont, Léon Lefebvre, E. Degeorges, Paul Gabillard, Georges Landry, D. Baud-Bovy, Sallé, Gustave et André Tual, Museux, Castelin, le statuaire André, René Le Clerc, Aline Bardinon, Diana Morello, André Duval, Aline Moreau, M. et Mme Gauthier, Jean Surya, Saulgrain, E. Elleau, Maurice Thiery, Paul Morize, Louis Deshayes, Essad Bey (ambassadeur ?), Pirrou, Mme Camille Lozé, Aristide Tordut, Marius Bergeret, Gabriel Petit, Jeanne Gayet, Henry Gayet, Jules Calteaux, Louise Dâle, Mme Eugène Lemercier, Germaine, Palanque, G. Ville Adam, William Pébeyre, Jean Simart, Melon, critique scientifique au *Figaro*, Albert Brière, Jules Bonnet, Ernest Bouhaye, Mourier, Trâchsel, Paterne Berrichon, A. Demare, Albert Giraud, Hyren Nilhoc, etc., etc.

Pièces dites ou chantées : Sallé : *A St-Ouen*. — Jean Surya : *Les Yeux*. — Montija : *La Chanson du Macchabée : Les Dames du Luxembourg*. — Saulgrain : *Allons chez Bruant*. — A. Brière : *Enivrances*. — Eugène Lemercier : *J'aime pas les sergots ; Baisons-nous Lisette !* — Maurice Thiery : *Rêve Incarné*. — Pierre Trimouillat : *A la Brasserie* ; *Monsieur Alphonse aux Français*.— André Veidaux: *Extase*; Nibor: *l'Islandais*. Ernest Raynaud : *Quatorze Juillet ; Soirées Présidentielles*. — Paul Verola : *Vieille Maîtresse*. — Duchêne: *Sur le tapis vert ; Le Maire de Toulon*. — Maurice Dumont : *Les mâles en rut*. — Marcel Bailliot : *A Lourcine ; Brown-Séquart*. — Louis Le Dauphin : *Deux Cartes postales*. — A.-F. Cazals : *La Chanson de Maurice Barrès* ; *Les Ephèbes*. — A. Janvier : *Les Vieux Chats ; Les Dames* (G. Lorin). — Montija : *Ballade à F. Sarcey ; Mimi*. — Eugène Lemercier : *Les Nichons ; Sarcey Jésus-Christ*. — Yann Nibor : *Le Chapeau Rouge ; Les Matelots Chauffeurs*. — Janvier : *Le Pendu* (Mac-Nab). — Louis Gaillard : *Ballade de l'Eternel féminin*.

Accompagneur : Paul Cohen.

Présidence de Léon Deschamps.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 46 — 15 MARS 1891

Nous avons la douleur d'apprendre la mort de notre vénéré Maître Théodore de Banville.

La Rédaction de cette revue perd un excellent collaborateur, et les Lettres Françaises ressentiront cruellement la disparition du merveilleux artiste.

A la veuve du poète, à toute sa famille, nous présentons nos plus affectueux compliments de condoléance. L. D.

A Théodore de Banville

Par ton âme, ô Banville, embrasant une étoile,
L'esquif de nos espoirs peut voguer dans la nuit ;
Qu'importe que ton corps d'un suaire se voile !
A jamais ton esprit dans nos ténèbres luit.

Dors heureux dans la paix éternelle où tu tombes
Le front ceint du laurier des artistes vainqueurs,
Nous t'avons préparé la plus douce des tombes,
Sous les fleurs que, jadis, tu semas dans nos cœurs.

Pour toi vient le repos ; mais pour nous point de trêve :
— Ecoute résonner l'appel des olifants —
Et puisque, désormais, tu sera dieu du Rêve
Sois propice, ô Banville, aux rêveurs tes enfants.

15 Mars 1891.

Léon DESCHAMPS.

A Monsieur Léon Deschamps, Directeur et Rédacteur en chef de « La Plume ».

Copenhague, 5 mars 1891.

Mon cher ami,

Vous auriez désiré peut être un message de Drontheim ou du Cap Nord. Soyez heureux que je vous écrive simplement de Copenhague où je me suis arrêté pour lire le nouveau pamphlet historique de l'auteur du Cabinet noir.

Vous me direz si les réflexions que m'a suggérées ce monsieur funèbre ont eu l'effet de vous divertir. Je travaille comme je peux dans un grand vent d'Est qui tuméfie la Baltique et fait chanter les orgues de tous les sapins des Iles. Si vos lecteurs ne sont pas contents, qu'ils aillent au diable.

J'aurais voulu pouvoir vous offrir quelques palabres sonores à propos du nouveau roman de Zola. Mais le vieux marcassin n'en finit pas de tamiser sa matière au Gil Blas. *Ce sera donc pour les plus prochaines Calendes, si les Dieux retors de la Scandinavie n'y sont pas contraires.*

Votre

Léon BLOY.

Le Prince Noir

C'est dans cet état qu'il fut ramené en Angleterre, le malheureux Prince de France, après les quatre mois de son aventure de mort.

Il revint tout noir, comme les sauvages qui l'avaient égorgé, et si farouchement anonyme dans le cloaque de son cercueil, qu'on ne sut pas même très bien si cette charogne lamentable était, en vérité, le cadavre du dernier des Napoléons.

Les obsèques furent grandissimes, ainsi qu'il fallait pour congédier éternellement la descendance de ce Centurion des rois qui avait failli boucler la narine de Léviathan.

L'univers, autrefois dompté, se tourna quelques jours, anxieusement, vers l'Ile tragique d'où ne reviennent jamais les aigles assez imprudents pour atterrir sur ses promontoires.

Il y eut d'autres princes venus de partout, et des journalistes à foison et des panaches et des drapeaux et des salves d'artillerie.

Il y eut aussi une mère inexplicablement désespérée qui semblait, en somme, avoir *voulu* la mort de ce fils, et les effroyables serviteurs en larmes qui l'avaient, — depuis tant de mois ! — ambidextrement préparée...

Les patients requins, dit-on, attendent les morts dans le sillage des vaisseaux transatlantiques. Ils se chargent obséquieusement de leur sépulture et, d'un hémisphère à l'autre, ils sont les suiveurs funèbres à l'infatigable aileron.

L'Angleterre a fait ainsi pour l'héritier du Nom magnifique. Sa dévorante sollicitude l'a suivi d'escale en escale, de Southampton à Natal et de Natal à Portsea, sans le quitter un seul jour, pleinement assurée de la fidélité du sombre destin qui avait promis à sa gueule ce régal des cieux.

La couleur noire, après tout, n'était pas pour lui faire horreur. L'effroyable débris humain qui se serait appelé Napoléon IV,

s'il avait pu vivre quelque temps encore, ne renouvelait-il pas pour elle, en mourant si vîte, l'ancien orgueil victorieux de son historique *Prince Noir ?* — et son Prince Rouge d'aujourd'hui, patriarche tout puissant des clandestines affiliations dont sa pourpre symbolyse les attentats, n'était-il pas vivant et debout, dans la pourriture de son âme anglaise, pour entériner le triomphe sur l'exécrable cercueil anglais du pauvre enfant ?

Tout l'exigible effort de la contrition britannique ne fut-il pas, d'ailleurs, augustement signifié par la demi douzaine de pleurs soutirés des malpropres yeux de la vieille soularde prostituée qui n'avait pas désiré, sans doute, qu'un aussi sobre jeune homme devînt un pasteur d'empire ?

***

Mais qui pourra dire les infinies et méticuleuses précautions que ses *partisans* élaborèrent pour qu'il ne le devînt jamais ? Les enfants de Césars n'ont pas la vie longue, les Césars eux-mêmes durant assez peu, et la médiocre humanité ne tolère pas aisément les orphelins des Titans qui l'ont fait trembler.

Il y a aussi la fameuse Raison d'Etat que nul Pindare ne saurait dignement chanter sur la lyre ou le tympanon.

Cette égorgeuse est impénétrable ainsi que l'enfer et singeresse autant que lui des procédés indicibles de la Providence. Son voile est « de la nuit tissue », comme disait le vieil Hugo, parlant des Bénédictines. Il s'en échappe des lueurs très pâles, de froides aiguilles de lumière qui font parfois supposer la complicité redoutable de l'Infini.

Aussitôt qu'un brave homme est touché par elle, il devient une ténébreuse et sanguinaire canaille. Les mensonges les plus atroces paraissent faciles et la norme des sentiments s'abolit dans les homicides suggestions d'une politique à tête de mort qui chuchote que le genre humain doit être gouverné du fond des abîmes.

Ah ! si la justice et la vérité sainte pouvaient triompher un jour, il faudrait que les puissants de la terre s'en allassent tous nus par les chemins, des poissons pourris pendus à leur cou et qu'on criât sur leur passage : Voici l'abomination de Dieu !...

Il est effrayant de penser qu'on ne sait absolument rien de l'histoire, sinon les plus tangibles catastrophes, et que la *légende* ainsi dénommée n'est autre chose, en réalité, que le graphique sanguinolent des têtes coupées et des cœurs meurtris dont l'immolation ne sera jamais éclaircie.

J'ai raconté, ici même, l'effarant martyre de cet autre prince déshérité, indubitable survivancier des vieux Lys de France, qu'on avait cru mort depuis si longtemps et qui ne put jamais, qu'en épitaphe, obtenir son identité.

L'infaillible Raison d'Etat ne voulut point, apparemment, qu'on le massacrât. Il importait, sans doute, que, décapité de son Nom, cet orphelin des Lieutenants séculiers du Christ fût roulé du pied, comme une épave sans valeur, par tous les goujats littéraires ou diplomatiques de l'Occident.

Mais la Potentate mystérieuse exigea l'extermination de tous les témoins, sans exception, qui eussent pu valablement déposer contre elle. Et ce fut un carnage, une marée de sang effroyable. La puissance même de Napoléon ne put endiguer cette cataracte. Les fossés de Vincennes n'étaient pas assez profonds pour cela et le duc de Berry ne devait pas être plus épargné que le Prince de Condé ou l'Impératrice Joséphine.

Poison ou poignard, fusillades ou échafaud, embuscades militaires ou faux suicides, c'est bien toujours l'occulte système dont les affidés sont innombrables et qui sut atteindre au Zoulouland le Prince Impérial.

Il faut ignorer profondément ce monde infernal pour croire, par exemple, aux deux suicides retentissants du roi de Bavière Louis II et de l'Archiduc Rodolphe... Les temps modernes sont remplis de ces sinistres aventures où ne pénètre jamais aucune investigation juridique. Le consolant trépas de notre Vitellius cadurcien démontre surabondamment, je suppose, l'immunité d'une certaine catégorie d'assassins, monarchistes ou francs-maçons, qui vengent très heureusement, parfois, sur un des leurs, — comme il est permis de le conjecturer en ce dernier cas, — les innocentes victimes d'une politique d'imbécillité et de damnation.

***

La foudroyante nouvelle de la fin tragique de Napoléon IV se répandit dans Paris, vers trois heures de l'après-midi, le 21 juin 1879, trois jours après le soixante quatrième anniversaire de Waterloo.

Je me souviendrai toute ma vie de cet instant. J'étais précisément à la Chapelle *provisoire* du Sacré-Cœur de Montmartre où beaucoup d'âmes ferventes priaient sans mystère pour le Prince absent qui leur semblait être l'unique espoir de la France.

Tout à coup, un prêtre paraît en chaire, pâle, dévasté, sanglotant, et d'une voix à peine distincte, d'une voix impossible que j'entends encore, lança sur nous ce tonnerre : « Mes frères, le Prince Impérial est mort ! »

Pendant une minute, le silence fut épouvantable. On laissait passer le cortège des

menaces de l'Apocalypse. Puis, les pleurs, les gémissements énormes éclatèrent. Quelques femmes, je crois, s'évanouirent. La Douleur monta sur la plus effrenée de ses cavales et galopa furieusement sur le martroy de tous ces cœurs.

J'eus alors la sensation très profonde, très *particulière* que la Providence venait d'accomplir un geste inouï et que la France vidée, cette fois, de son suprême expédient, — puisque les Bourbons actuels ne comptaient pas plus que des fantômes, — était humainement, raisonnablement défunte, condamnée, damnée comme une sorcière de joie qui aurait séduit l'univers et qui ne mériterait aucun pardon; — *à moins, pourtant, que l'excès de son opprobre n'eût été précisément calculé pour la souterraine germination de quelque Sauveur inconnu dont l'avènement ne serait possible qu'en l'absence absolue des compétitions.*

Saturé d'une mélancolie presque surhumaine, je redescendis dans ce Paris désormais étrange qui n'avait plus rien à espérer. Ainsi qu'en un rêve, il me sembla que ce vaste cœur de la Civilisation et du Péché ne battait presque plus.

Les outrages de la crapule et de l'idiotie qui déjà salissait les murs, dans l'ignoble vœu de profaner le plus inexprimable des deuils, me parurent comme les vestiges sigillaires ou chirographaires des larves horribles qui colonisent aussitôt les demeures abandonnées.

Et depuis cette heure terrible, je regarde progresser la putréfaction nationale en me disant qu'après tout, elle ne peut pas être infinie et qu'il faudra bien qu'une Fleur nouvelle, préfigurée seulement par les anciens Lys, s'élance un jour de ce compost surnaturel où, depuis l'Aréopagite, ont si lentement fermenté les vouloirs de Dieu !

⁂

Le Prince fut tué ou, pour mieux dire, hâché en pièces sur les bords du *Blood-River,* la RIVIÈRE DU SANG. Il serait intéressant de connaître le nom Cafre de cette rivière désormais fameuse qui fut créée sans doute pour que les Anglais lui donnassent, un jour, cette appellation fatidique et pour que le dernier Prince de France y fût investi de la seule pourpre que lui réservât son destin. Car le hasard n'est rien de plus qu'un vocable très imbécile.

Jusqu'à ce mot de *destin* lui devait être funeste, puisque c'était le prodigieux nom du cheval anglais qu'il montait le jour de sa mort et qui lui fut infidèle autant que les hommes. « *Such is fate* », écrivait en apprenant son départ, un jubilant polygraphe saxon qui ne pouvait évidemment pas soupçonner l'étonnante prophétie que lui soufflait son instinct.

On recueille volontiers, je le sais bien, de telles remarques au lendemain des catastrophes, quand elles ont assez retenti pour crever tous les tympans et ranimer toutes les mémoires. Ici, pourtant, c'est un peu plus qu'ordinaire.

Ce qu'on voulut nommer le hasard paraît avoir été quelque chose comme un tissu fort savant d'imperceptibles conjonctures qui, rapprochées et confrontées attentivement, deviennent aussitôt, contre un grand nombre d'individus clarissimes, le plus accablant ensemble de témoignages.

Si l'on tient, par exemple, à considérer isolément cette même circonstance que la selle, de fabrication *française,* retrouvée sur le cheval du Prince Impérial, détermina sa chûte et sa mort en se déchirant *à l'endroit même* où il l'avait fait modifier en Angleterre, un peu avant de prendre la mer, — il est évident que toute induction capitale tirée de ce simple fait doit être écartée comme illégitime.

Mais si on se rappelle en même temps que Napoléon III n'aurait jamais déclaré la guerre à l'Allemagne si l'Impératrice n'avait pas exigé qu'on lui cachât l'énorme gravité de la maladie qui paralysa, dès le premier jour, son commandement; — si l'on apprend ensuite que le même Napoléon III mourut empoisonné *par inadvertance* pour avoir cédé aux homicides supplications de la même Impératrice et que, six ans plus tard, le Prince Impérial, odieusement dépouillé par sa mère, excédé, jusqu'au désespoir, d'une tutelle illégale et profondément humiliante qui l'atteignit dans son nécessaire prestige d'Empereur futur, ne se décidait à partir que dans l'espoir de lui échapper; — si l'on vient à savoir enfin, que le gouvernement anglais, sur les instances probables de cette espagnole enragée qui détestait la France jusque dans son propre enfant, *ne lui permit pas de se faire accompagner d'un seul Français;* — les détails qui, tout d'abord, avaient paru négligeables, prennent subitement un panique aspect et on se demande avec tremblement si quelque rêve dix fois insensé d'une impossible domination solitaire n'a pas existé dans le misérable cerveau de cette Clytemnestre infanticide.

⁂

Elle s'imaginait, sans doute, comme tant d'autres mères plus ou moins infâmes, que cet enfant lui appartenait. On aurait pu croire, n'est-il pas vrai ? que le sang des in-

nombrables victimes de *sa* guerre devait avoir étanché pour jusqu'à sa mort, sa frivole soif des égorgements.

Elle aurait bien dû nous laisser ce malheureux Prince. On aurait tout pardonné, tout oublié. Les cimetières et les champs de bataille seraient devenus silencieux, dans l'allégresse générale d'un avènement réconciliateur.

Elle pouvait tout empêcher en abdiquant ses prétentions d'imbécile orgueil, en confiant audacieusement son fils et son Empereur à la très sûre générosité des quarante millions de Français que nous sommes.

Elle devait et pouvait assurément, comme une lionne, le défendre et le protéger contre les funèbres ambitions de son entourage. Cette mère effrayante ne voulut pas Elle aima mieux le livrer bassement, hideusement, chiennement, aux sales ténèbres de sa politique, d'abord, et aux assassins ensuite.

Car enfin, le doute, après dix ans, sur ce dernier point, serait un enfantillage. La veuve de Napoléon III ne pouvait pas ignorer que des ennemis à peu près sans nombre et tout à fait implacables menaçaient l'héritier du second empire. A défaut même de toute expérience, les coulisses révélées de la Commune l'avertissaient amplement de certaines solidarités diaboliques et l'attitude, les amitiés beaucoup plus qu'étranges du Prince Tibère, par exemple, n'étaient pas évidemment pour la rassurer.

M. le comte d'Hérisson dont le récent livre (1), suggestif d'honneur, est l'occasion de cet article, divulgue, sans trop s'émouvoir, un assez grand nombre de particularités inconnues que l'Impératrice n'avait pas le droit de ne pas savoir et qui sont contre elle des présomptions effroyables.

Tout lui criait que se séparer du Prince Impérial, c'était l'envoyer à la mort, et les sombres chenapans de la Sociale ou de l'Internationale durent exulter en apprenant que leur victime, exilée du cœur de sa mère, charriée comme un arbre déjà mort sur cet Atlantique dont les naufrageurs anglais sont les souverains, s'en venait enfin de vers eux dans la Thébaïde réprouvée d'où la clameur du sang d'Abel ne pouvaient pas être entendue.

∴

A la distance de dix ans, toute cette abomination fait l'effet d'un rêve. Il ne reste plus aujourd'hui du drame affreux que l'immortelle mélancolie d'une pitié qui fut déchirante.

Le sang des Napoléons s'est épuisé pour grossir les ondes auparavant ignorées d'une petite rivière de l'Afrique méridionale, de même que la race fleurdelysée des anciens Bourbons s'était éteinte en la personne errante et phantasmatique de Louis XVII.

Après ceux-là, silence et ténèbres. C'est fini de la Tradition. La table est rase et la place est nette pour *Celui* qui doit venir à la façon d'un nocturne spoliateur, quand l'ineffable Trinité l'appellera par son nom.

Jusqu'à ce jour plus ou moins prochain, la France est décapitée et probablement damnée. L'Eglise, néanmoins, continue de prier pour elle...

On sait que la terrible doctrine catholique sur l'enfer entraîne cette conséquence *raisonnable* que le désespoir sans fin des maudits fera partie de la joie sans fin des élus de Dieu qui comtempleront en eux sa justice, corollaire insupportable à notre moderne incrédulité et tellement effrayant que les plus ardent mystiques ont à peine osé en parler ! Que dire alors de cette aînée du vieil Occident qui porte en elle, semble-t-il, toutes les contradictions de l'abîme ?

Les obsécrations de la Mère Eglise ne lui sont elles pas comme les prières des vivants pour les défunts réprouvés, un redoublement de suffocations et de terreurs qui les fait quelquefois apparaître sur la terre pour annoncer à leurs amis et à leurs proches qu'ils sont perdus et qu'il ne faut plus prier pour leurs âmes ?

La pauvre France déchevelée par les démons *apparaît*, depuis dix ans, à l'Eglise en pleurs qui ne peut pas, qui ne doit pas comprendre ses muettes et horribles supplications.

La fin du siècle, d'ailleurs, est proche. Les écluses des nouveaux destins vont s'ouvrir. Toutes les expériences ont été faites, les futailles de la vieille sagesse humaine sont irréparablement défoncées, on agonise de soif et de nostalgie sous le cadenas des législations sans merci qui n'ont jamais fait grâce à personne et tous les êtres capables de volonté ou d'adoration implorent à deux genoux l'élargissement divin.

Si la France désignée par tant d'oracles anciens doit rompre enfin les entraves de l'humanité, c'est évidemment qu'il faut un Orphée du ciel pour la délivrer elle-même de son prostibule infernal et l'infortuné Prince Noir, insuffisamment armé pour cette aventure miraculeuse, ne paraît, en somme, avoir subsisté quelques tristes jours que pour signifier lamentablement au Passé l'irrévocable *Deleatur*.

LÉON BLOY.

(1) *Le Prince Impérial* — Ollendorff.

L'IDOLE

(Extrait inédit des FASTES, à paraître incessamment chez Léon Vanier.)

Roide en la chape d'or qui lui moule le torse,
L'Idole dont les doigts coruscants de rubis
S'incrustent sur le sceptre et le globe de force
Trône en les bleus halos de tonnerres subits.

Sur sa rouge toison s'étage la tiare,
Entre ses seins fulgure un stigmate d'enfer,
Et sous ses pieds, tandis que sonne la cithare,
Saigne un cœur transpercé de sept glaives de fer.

Aucun amour n'émeut la somnolente Idole ;
Elle siège en la pose éternelle des dieux,
Et dur, son regard fuit la multitude folle
Dont l'unique désir est de plaire à ses yeux.

De blancs adolescents, au tintement des harpes,
Luttent sur les pavois que des barbares noirs
Exhaussent de leurs bras entortillés d'écharpes
Vers les dômes de nacre où défaillent les soirs.

Dressant sous les flambeaux d'argent leurs faces glabres,
Les bouffons roux, avec des frissons de satin,
Font tournoyer en l'air des boules et des sabres
Que des singes gemmés guettent d'un œil mutin.

Et les Poètes fous sont debout dans leur gloire
Parmi les étendards d'amarante et les ors,
Clamant haut les refrains d'une ode de victoire
Qui bat les infinis d'un tourbillon d'essors.

Ce sont des craquements de béryls sur les dalles,
Des paons girant en jeux d'amour sous les portails,
Et dans l'éloignement des lumineux dédales,
Des danses d'enfants nus lançant des éventails.

Mais Celle pour qui seule ont ri les bacchanales,
Ouvrant vers l'Inconnu ses prunelles de nuit
Où palpite l'horreur de lunes infernales,
Poursuit la vision qui la leurre et la fuit.

Elle connaît la Fin et la Cause des choses,
Et sa pensée éparse en l'Espace et le Temps
Rêve de modes morts et de métamorphoses :
Elle est Celle qui sait le futur des antans.

Elle a vu par les cieux flamboyer les épées
Des anges de vengeance, et surgir du Néant,
Dans une éternité de rouges épopées,
Les astres que broiera la hargne du Géant.

Son orgueil surgira dans les apocalypses
Pour désoler les rois des futurs paradis :
Comme un soleil ressuscitant de ses éclipses,
Elle doit vivre, étant la Mère des Maudits.

Elle est à jamais sourde au froissement des palmes
Dont les guerriers et les bouffons jonchent ses cours ;
A peine si parfois, dans le sursis des calmes,
Elle entend murmurer les Poètes des jours.

Et tandis que sans fin, du haut des atmosphères
Où dorment les espoirs damnés de l'avenir,
Tombe comme un remords la musique des sphères,
L'Idole qui ne peut vieillir ni rajeunir

Roide en la chape d'or qui lui moule le torse,
Et crispant ses doigts durs de féroce fierté,
Sur le sceptre d'empire et le globe de force
Roule en vain le secret de son éternité.

Stuart MERRILL.

Jacques RENAUD

(Figurine)

Issu de paysans, dans quelqu'un de ces remous de la vie que trace au milieu du bouillonnement des alluvions et des agglomérations le site de quelques villages aux territoires enchevêtrés, à l'écart de tout courant, entre les terroirs crétacés de Saintonge et les vallonnements pittoresques des Gâtines, proche de la bourgade qui nous délégua Léon Deschamps, il magnifie maintenant ses origines, ce notre Jacques Renaud.

De rares lectures, d'une littérature primaire, firent germer l'intuition à fleur de cervelle ; et il semble précieux d'observer telle larve intellectuelle évoluant en de tels parages, et pâturant occasionnellement les inefficaces substances qu'elle s'identifie, pour ensuite, parcequ'inadéquates, au milieu des maladies puerpérales de l'évolution, s'en débarrasser avec grand souci.

Un reste de cette boulimie insatisfaite le tourmente encore, une obsession chronique, le mal de lire, de lire avec intempérance, et quoi que ce soit : les éditions corrigées, les manuels scolaires, les traités surpassés, les notices de commande, les circulaires, les lambeaux de journaux, les romans populaires, même de ceux à images, dont trafiquent les colporteurs avec les illettrés. — Un mal de lire, de ne faire que lire.

Au cours de maintes visites chez « des gens dans le commerce, » nos hôtes tombaient ébaubis de le trouver, à peine invité à s'asseoir, trifouillant les paperasses qui garnissent les tables de salon, feuilletant les albums avec un sans-gêne indiscret, et se prostrant sur des lectures recueillies, comme en la ferveur de sa chambre de travail. Plus d'un coudoiement était nécessaire pour l'éveiller aux formalités du va-et-vient banal, sous les regards scandalisés des bourgeois ordinaires offusqués par semblable original.

***

Haut et osseux en carrure, mais efflanqué, avec pas mal de poitrine, le voûtement du dos effrayant les épaules d'où tombent de longs bras grêles de bossu, et une tête que gribouille aux pommettes un lavis de chiures de mouches, une tête spécialement curieuse, aux tendres yeux myopes, au front cerclé d'épais cheveux très noirs, auréolée de belle douceur, et mièvre, et impubère, quasi insexuelle, sans une promesse de duvet sur les retroussis mafflus des lippes.

Ceux qui l'évoquent le reconnaîtront assis dans la croisée d'une métairie qui s'ouvre sur les paysages familiers, en pleine lecture, assidu, mélancolique, endolori, en son maintien candide de vieille fille à la figure d'écolier restée jeune, l'âme abandonnée aux amusements vagues de la lecture passionnelle, comme si c'était à la suprise des rêves.

Puis une existence qui se manifeste l'interrompt, il se développe, grand et fixe, immobile, pour observer scrupuleusement les mœurs des hommes de village, pour noter le mode d'éclore d'une fleur ou la modulation d'amour d'un oiseau, pour déterminer les habitudes de l'horizon ou les rapports du soleil avec un coin de champ. Et son imagination et sa mémoire, prodigieuses, se marient en une songerie subtile, qui ne le laisse qu'étonné et charmé, comme un enfant.

C'est la perpétuelle contemplation, la béatitude. Souventes fois cette extraordinaire absorption de tout l'individu par l'esprit m'a intéressé, — à tel point que j'aurais souhaité de l'imiter, pour croire être heureux, si je ne m'étais souvenu que l'homme d'art ne doit pas rester dans la vie comme exemple, mais comme document.

***

Les premières fois que je me rencontrai avec Jacques Renaud, je ne reconnus en lui rien de cher. Ce grand

gars d'instituteur, en blouse à la mode du pays mellois, aux réflexions puisées dans les chroniques de Sarcey, loin de me devenir sympathique, eut grand peine à ne pas me paraître insupportable, malgré l'extraordinaire déférence qu'il me témoignait. Je ressentais pour ce littérateur de province sans ambition le dédain d'un jeune prince du sang pour un cadet de famille. Et puis, je vous dis, il balbutiait encore en épelant About.

La revue l'*Hirondelle*, dont quelques uns de nous restent à se souvenir, venait de l'initier à la publication, en produisant — pour un abonnement — quelques mauvais vers de début et de la critique bibliographique dans laquelle il écoulait la digestion de ses classiques. Aucun contact encore ne l'avait affiné, gauche qu'il était, mais intéressant, et susceptible, et curieux, comme une vierge.

Alors, quelque jour, sous les haies d'enclos d'une prairie écartée, comme un pubère qu'éperd le prime émoi, je lui avouai mon rêve, mon rêve entier, mon but d'adolescent, mes désirs d'art, ma volonté, mon ambition, ma methode. Tout un prêche fougueux et convaincu, qui fut cloué dans ses oreilles, sur son cerveau, à grands coups de nom de dieu, et qui le fit étourdi et tremblant autant qu'une victime.

Mais ce n'était pas une eunuque, il m'avait compris, et compris tout le premier. Je t'avais aiguillé sur la voie cherchée, dis, Jacques, et tu avais entrevu le lyrisme naturaliste, tu avais compris ainsi que les Humanités, les mortes comme les possibles, doivent se suivre dans le grand chemin de l'Histoire enveloppées chacune dans sa période de modernisme particulier, que les mots, les phrases, les langues, ne sont pas la propriété des pédants, et que l'écrivain digne ne relève que de sa conscience.

T'en souviens-tu, de ce jour indaté où tu te jetas, travailleur de la plume, dans le branle littéraire ?

Et voilà que j'ai déjà l'air de supputer la célébrité que tu me rapporteras.

*
* *

La célébrité, à part l'argent qui nous donnerait la paix de l'étude et les livres de notre goût, la célébrité, nous ne la dédaignons pas, nous ne nous en moquons pas, nous nous en foutons.

D'ambition, Jacques Renaud ne m'a fait part que de celle qu'il aurait de travailler dans une chambre contigüe à la mienne, car c'est de notre amitié commune surtout que, comme moi, il a souci.

Ensemble, assis à la même table de travail, chez lui ou chez moi, nous recherchons les mots rares, nous les soupesons, nous les prononçons avec de la fièvre aux yeux, moi le contemplant dans sa ressemblance avec les grand'dames, lui feuilletant les livres, soigneusement, seigneurialement, avec ses doigts de modistes effilés et propres. (1)

Lorsque la vie nous sépare, pauvres frères Zemganno qui voudrions jouer un rôle unique dans l'art littéraire, « ah ! m'écrit-il, que la maison est grande, la maison vide de toi, où j'erre comme un veuf ! Et mon amitié pleure des pleurs intarissables, depuis ton départ jusqu'à maintenant, sous le chantonnement de la lampe qui nous éclairait tous les deux. »

C'est plus que de la fraternité, c'est de la passion. Et voilà pourquoi je me trouve inapte, au cours de cette écriture amicale tracée au galop de la plume, à rechercher ce pourquoi vaut le livre de début de mon grand ami, au cours de cette écriture amicale, dont je voudrais faire les lignes simples et vivantes, comme des baisers.

*
* *

Faire des constatations en des phrases qui gardent un rythme ; avec des mots de peinture et des mots de relief, concrétiser l'idée jusqu'à la rendre palpable.

(1) Cette féminité de Jacques Renaud apparaît telle, qu'une fois dans un cabaret, des soldats fanfaronnaient aux abords de notre table, se racontant assez haut que c'était là ma maîtresse que j'avais cachée sous des vêtements d'homme.

Pas une autre inquiétude ne ressort, pour le critique, à l'étude des proses de Jacques Renaud. Et c'est ce vouloir d'une exactitude scrupuleuse qui le contraint, comme moi, à adopter des vocables de patois, au sujet desquels nous aurons des explications à formuler.

De *Ceux de Chez nous*, la série dont le *Fi Balouët* sort bon premier, sera continuée par des romans, dont cinq sont déjà à l'étude, et dont le plus prochainement publié sera vraisemblablement *Les Colons partiaires*.

...Et tenez, regardez donc vers les routins qui sillonnent les territoires des villages de Gâtine, c'est bien lui, ce grand gars qui chemine, s'attardant des fois pour faire la causette avec les hommes de campagne. Il documente sur les inapprivoisés de ces bourgades qui surgissent comme des sortes d'îles mortes dans les immenses étendues de verdure. Il porte sous le bras du « de quoi rire », le *Journal* de nos bien aimés Goncourt, ou les petits chefs-d'œuvre des maîtres Zola, Lemonnier, Huysmans, Hennique.

Puis, lorsque tombera la fraîcheur des fins de journée, il redescendra des collines vers sa maison simple comme une borderie, il redescendra, l'Écrivain-Poète, la tête enchantée par les mots de notre langue néo-française, dont la jeunesse l'invite, le coquet paysan paysannier, à narrer l'*humanité* des superbes types primitifs.

Henry CORMEAU.

Blanc Linge

Pas de lune, clair de neige,
La plaine autour du village
Est blanche comme du linge,

Et dans cette blanche nuit
Oh pas un carreau ne luit !

Le vagabond par la neige
Vers le noir et blanc village
S'en va rêvant de beau linge...

Ah ! sur la plaine, étendu
Est-ce du linge perdu ?

S'en allant seul par la neige,
Il voudrait bien au village
Voler au moins quelque linge ;

Mais, alors qu'il fait froid tant,
Dehors linge ne s'étend. —

Qu'il s'endorme dans la neige !...
L'heure qui tinte au village
Semble étouffée en du linge...

A l'heure où dorment les bourgs,
Qu'il s'endorme pour toujours.

Louis Le CARDONNEL.

Glose Harmonique

sur « **Blanc Linge** » (Louis Le Cardonnel)

Du linge neige
Sur les prés verts,

Tandis qu'autour le vent arpège
Des sons clairs.
Se convulse, au vent, le linge
Blanc comme neige :
Les prés dorment, calmes et verts
Sous le soleil aux rayons clairs.

Et voici que s'avance vers
La candeur du linge
L'enfant du village
Ah la joie de l'enfant pervers
Dont le rire monte en arpèges !

Les chemises de neige
Ont des ballonnements pervers ;
Et le frissonnement du linge
Evoque la tiédeur des chairs.
Spasmodique, le linge
Que pousse le vent du village
Danse sur les prés verts.

Se pendant aux cordes qu'allège
Chaque souffle d'air,
Les chemises du village
Semblent des femmes de neige.
L'enfant, plein de rires pervers,
Tâte le blanc du linge
De sa mère, et tâte les chairs
Que voile la neige.

Paul-Marius ANDRÉ.

(1890)

La Fée Aurore

A Paul Redonnel.

I.

Magicienne dont les yeux
Brodant les cimes éternelles
Illuminent l'azur des cieux
D'un seul signe de leurs prunelles,
C'est toi dont les tièdes frissons
Sur la campagne rajeunie
Allument l'orgueil des moissons...
O fée Aurore, sois bénie !

II.

C'est toi qui colores les vins
Aux lueurs fauves de topase,
Mêlant ton âme aux jus divins
Dont l'allégresse nous embrase ;
C'est toi dont le sourire ambré
Du suc de la pomme jaunie
Tire le bon cidre doré...
O fée Aurore, sois bénie !

III.

C'est toi qui répands sur le front
D'une folle maîtresse blonde
L'or que toujours nos cœurs boiront,
L'or dont notre ivresse s'inonde ;
C'est toi dont la crinière en feu
Tord les soleils de l'Ionie
Au cou de mon astre à l'œil bleu...
O fée Aurore, sois bénie !

IV.

Oriflamme de l'Idéal,
C'est toi qui fais en nos cervelles
Les visions de Floréal
Sonner des fanfares nouvelles ;
C'est toi dont le souffle enchanté
D'une éblouissante harmonie
Arme la jeune Liberté...
O fée Aurore, sois bénie !

V.

C'est toi qui par les matins fous
Où la brume file en déroute
Fouettes le sang des gais pioupious
Levant la poudre de la route :
Toi qui mets, baisant l'oripeau
Que la France prend pour génie,
Des airs de victoire au drapeau...
O fée Aurore, sois bénie !

Léon DUROCHER.

Déliquescence [1]

A Paul Verlaine.

Comme une amertume lointaine,
Jaillit dans l'esprit tourmenté,
Quand le rêve documenté
Surgit dans sa sphère hautaine.

Et, tandis que l'âme — incertaine —
Cherche le réel commenté,
Comme une amertume lointaine
Jaillit dans l'esprit tourmenté.

J'aime aller, vêtu de futaine,
Près du ruisseau clair, augmenté
Par le rayon diamanté :
Et je vois dans l'humble fontaine
Comme une amertume lointaine.

Alfred GAUCHE.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Enivrances, *par Alfred Gauche.*

Musset, dans *Namouna*, s'exprime ainsi pour expliquer comment nous faisons des vers : « C'est le cœur qui parle et qui soupire lorsque la main écrit, — c'est le cœur qui se fond ; c'est le cœur qui s'étend ; le poète est au ciel, et lorsqu'en vous poussant il vous y fait monter, c'est qu'il en redescend. »

...Alfred Gauche redescend donc du ciel et il nous arrive plein de joie, si bien que ses chansons, pour lui (comme pour nous, d'ailleurs) sont de vraies enivrances. A peine un tremblement de voix, un doute :

Le meilleur reste au fond de l'âme, inaperçu...

Qu'il ne s'y trompe pas, l'auteur, malgré ses tristesses versifiées ; un « désespoir qui se berce au chant des vagues cadencées » n'est pas un désespoir sincère. Presque aussitôt, ne nous l'avoue-t-il pas :

(1) *Enivrances*, 1 vol. chez Savine (Voir critique littér.

...J'éteindrai mon cœur de flamme,
Si tu veux
Laisser glisser dans ton âme
Mes aveux ?

Et comme les « étoiles rieuses » de la belle se sont éclairées d'un doux assentiment, le poète se sent défaillir, s'extasie :

Faites — ombres crépusculaires —
Sur moi vos langoureux mystères :
Mon cœur est plein d'un doux aveu ;

Soyez clémentes et propices,
Et mon âme sous vos auspices
Ouvrira son aile de feu !

chante le printemps, les fontaines qui sanglotent aux étoiles, les douces attirances vers « les seins blancs et roses », l'amour enfin :

O petit Amour infidèle,
Tu te moques des cadenas ;
Et pour te faire ouvrir tu n'as
Qu'à frapper du bout de ton aile.

L'enivrement est dès lors si profond, que le poète laisse chanter son cœur, sans surveiller d'un peu prés la chanson balbutiée :

L'aurore aux doigts de rose a fait l'aube vermeille...

un vers de jeunesse qui détonne dans un volume soigné comme celui de M. Gauche. Peut-être même ne l'a t-il pas vu ? car s'il est poète il est artiste non moins. Sa seule excuse serait de n'avoir brûlé les premiers essais — qu'après en avoir pris copie !

Et si j'avance que Alfred Gauche soit soucieux de la forme, je le constate en lisant les beautés plastiques de ses *Vieilles chansons* dont quelques unes sont absolument réussies. Voici un triolet d'une pénétrante et naïve douceur :

Celle que j'aime est une enfant,
C'est une enfant celle que j'aime :
Elle est si belle ! et cependant
Celle que j'aime est une enfant.
Je n'ai pu la voir qu'un instant,
Et depuis ma peine est extrême...
Celle que j'aime est une enfant,
C'est une enfant celle que j'aime.

Le groupe des sonnets est d'allure plus sévère, d'une forme très châtiée, mais le poète s'y montre moins personnel, peut-être, que dans le reste du volume. Ses *Intimités* contiennent, par contre, des beautés réelles ; depuis Coppée — dont l'influence ici est flagrante — nous n'avions eu pareille candeur sincère :

Bien des gens veulent être aimés ; mais je préfère
Aimer...
. . . .
Comme l'été venait, il arriva qu'un jour
Elle sentit son pauvre cœur pris par l'amour...

Prévoyant ce rapprochement, Alfred Gauche a mis dans cette partie du livre une pièce au rhythme libre que Coppée n'eut point signée, quoique très belle :

Extase rayonnante,
Qui nous vient de Dieu, sois mon réconfort.
Fais que ton idéal d'azur fleurisse et chante ;
J'ignore la douleur présente
Lorsque dans ton sein mon âme s'endort.

Les *Enivrances* répondent parfaitement à leur titre ; grisé par la rime et le rhythme, le poète a laissé chanter son cœur et il n'a fait que transcrire — ce qui, après tout, est une façon comme une autre d'essayer d'enivrer le cœur des autres !

SAINTE-CLAIRE

La Chevalière de la Mort

par M. Léon Bloy.

Pourquoi la haute et royale figure de Marie-Antoinette, « Chevalière de la Mort », « Archiduchesse du Saint-Empire des Sept Douleurs », est-elle demeurée, à travers le temps, si populaire ? Pourquoi le souvenir de cette lamentable destinée a-t-il laissé dans l'esprit des hommes une trace si douloureusement et si obstinément profonde ? Pourquoi sommes-nous, si émus par la beauté de « la veuve Capet », si attendris par son courage, si révoltés par l'abomination de ses juges et l'horreur infinie de sa condamnation, si remués, si exaltés, si soulevés par la résignation de ses derniers jours, son suprême détachement, sa hautaine fin ?

Avec l'accent de l'absolue certitude, Léon Bloy nous répond : « Parce qu'elle ne fut pas une sainte ».

Et il a raison Léon Bloy, indiscutablement raison.

Rien de surnaturel, en effet, dans cette vie et dans cette mort. Les tortures de Marie-Antoinette furent *humaines* et elle les endura *humainement*, avec des indignations, des violences, des larmes, des adjurations, des cris, des protestations de la conscience, des révoltes et des soulèvements de l'âme tout entière.

Comment pourrions-nous donc ne pas la chérir ainsi et ne pas la plaindre ? Elle est, en somme, toute pareille à nous.... oh ! oui, elle est bien de même nature, de même essence que nous, quoique plus haute infiniment par la grandiose intensité de sa souffrance !

Toute autre nous apparaît Mme Elisabeth. Celle-là, nous le sentons bien, vit et aime ailleurs ; elle est de la grande famille des créatures d'élection ; le monde matériel et visible est pour elle d'un prix médiocre ; par la constante préoccupation de sa pensée, par l'effort toujours renouvelé de son désir, elle appartient au monde invisible. Comme on dit dans les livres pieux, *sa conversation est au Ciel.*

Aussi, ne lui avons-nous gardé à elle, à *la Sainte*, qu'une admiration un peu froide et un respect sans limite.

C'est à peu près ainsi qu'au théâtre nous admirons Polyeucte. Nous le trouvons très grand, en vérité, ce Polyeucte, et très beau, et très intrépide, et très saint ; mais, tout de même, notre cœur n'est pas avec lui, nos angoisses ne sont pas pour lui, nos espérances vont ailleurs, moins haut, — très logiquement — à Pauline et à Sévère.... Pourquoi aussi sommes-nous ficelés à la terre, aux passions de la terre, à toutes les basses choses de la terre, par les sales liens de l'imagination et des sens ?....

Elle fut un *homme*, pourtant, (le mot est de MM. de Goncourt), un vrai homme, l'héroïque Mme Elisabeth.

Et il fallait bien, mon Dieu ! qu'elle eût l'âme virile, lorsque ce pitoyable Louis XVI n'était roi que par le titre, homme que par l'apparence ! préoccupé de géographie et de serrures, ce Rien des Lys, comme l'appelle avec mépris Léon Bloy, ne sut jamais ni gouverner, ni oser, ni même se défendre, ni même vouloir, ni même fuir ! Il n'y eut d'auguste que la dernière minute de sa vie. Il se montra roi sur l'échafaud. C'était s'y prendre un peu tard !....

Mais à quoi bon vous dire ces choses, quand Léon Bloy vous les démontre, lui, avec la rigueur de son raisonnement, avec le despotisme de sa logique, dans cette langue qu'il a créée de toute pièce pour son personnel usage, langue robuste comme sa pensée, excessive comme son imagination, mystérieuse et guerrière comme son âme, langue de fer et de feu, qui illumine l'esprit étrangement, violemment, et s'impose à l'admiration par la force.

Le cerveau de celui qui la parle, cette virile et impérieuse langue, est hospitalièrement ouvert à toute grandeur, à toute souffrance, à toute beauté, d'où qu'elles viennent ; aussi, y a-t-il toujours surprise nouvelle, à chaque livre nouveau de Léon Bloy.

Et c'est pourquoi les braves gens qui ont lu toutes les œuvres du maître écrivain et qui s'imaginent naïvement avoir fait ainsi le tour de son esprit et l'intime et définitive connaissance de son âme, auront, je le leur prédis, quand ils ouvriront la *Chevalière de la Mort*, un certain étonnement.

Alcide GUÉRIN.

LA PLUME, supplément du 15 Mars 1891

La Vie et la Mort, *par Jean Rameau.*

M. Jean Rameau, que condamnent et huent de parti-pris certains révolutionnaires et pourfendeurs en littérature, — tel le R. P. Junipérien, ce saint ermite qui occupe les loisirs de sa solitude à se dorer les ongles, — procède directement de V. Hugo sans avoir subi l'influence du Parnasse. S'il n'a pas la génialité omnipotente du grand-prêtre du Romantisme, selon la formule et les procédés duquel il travaille, il n'en est pas moins à l'heure actuelle l'exclusif lyrique dans le sens intrinsèque de ce verbe.

Son deuxième volume de vers : *La Vie et la Mort*, qu'il a publié à 28 ans (1886) vient d'être réédité par Savine. Que les personnes en deuil de lectures idoines à charmer les esprits spéculatifs et substantiels, lisent ce volume, si elles en sont encore ignares. Je cote hors pair parmi les poèmes du recueil : *La Légende de la Terre* et *Le Bonheur* ; puis entre d'autres : *Le Cœur du Poète, La Revue de la Vie, L'Œuvre, Les Larmes du Pin*. J'aime moins certaines pièces telles que *Rêve* ou *Infini*, aux contours plus flous à la pensée qui manque de l'enlevé coutumier de l'auteur, mais une seule page m'a véritablement choqué : celle intitulée *Bataille d'arbres*, parce qu'elle n'est point l'expression de son sous-titre : *Symphonie*. Les : Vlins! et les : Vlans ! arythmiques et peu suggestifs prodigués dans la pièce ne me semblent pas suffisants pour autoriser une semblable dénomination. Les évocations musicales conviennent mieux aux jeunes maitres de la pléiade symboliste, — je ne dis pas instrumentiste, — qui nous ont déjà donné des choses délicieuses en ce genre, qu'à un poète du genre d'esprit de M. J. Rameau.

Cette légère critique faite, je dirai que la poésie de M. J. Rameau est puissante, saine et vivifiée par une large inspiration panthéiste. Les âmes des aïeux empruntent pour lui *(La Mort de l'Homme)* le regard et la voix des choses qui se trouvent ainsi humanisées, animées d'une vie singulièrement intense.

M. J. Rameau est le chantre des astres : ils lui ont inspiré ses plus beaux vers. Les visions sont traversées par des apparitions de soleils rutilants, de soleils-fantômes qui saignent dans la désolation énorme des infinis :

> Or, tout à coup, sanglant, tragique, effarouché,
> Tombant d'un lourd nuage à sombre carapace,
> Le Soleil apparut ainsi qu'un front tranché
> Qu'un échafaud géant lancerait par l'espace.
>
> *(Le Cœur du Poète.)*

M. Jean Rameau qui possède des notions d'astronomie assez complètes et me paraît même au courant de récentes découvertes spectroscopiques, s'est épris d'un thème séduisant pour un esprit de la tournure du sien, il a été frappé par la grande loi d'évolution qui régit les astres aussi bien que les êtres et il chante la grande épopée de l'Univers, faite de naissance et de décrépitude.

J'aurais désiré finir en citant quelques vers parmi les plus beaux, mais la sélection est trop difficile. Je ne vous montrerai que celui-ci, qui s'applique à une bossue et qui, s'il n'est pas un des plus brillamment frappés, est empreint d'une émotion discrète et qui mélancolise :

> Moi je crois que son cœur gonflait ainsi son dos.
>
> *(Sylphide.)*

Y. RAMBOSSON.

Carnet bibliographique

L'éditeur Savine a toutes les chances, dès qu'il publie un ouvrage, l'actualité se porte sur le sujet de sa publication. Il met en vente aujourd'hui *Le Tonkin actuel* (1887-1890), au moment même où les derniers courriers nous annoncent que la question tonkinoise revient à l'ordre du jour. *Le Tonkin actuel* n'est pas le livre d'un politicien mais d'un soldat qui se déguise sous le pseudonyme de Mat-Gioi et qui dédie son livre à ses « camarades » en souffrance des bataillons coloniaux de la légion étrangère, vainqueurs aux pieds nus du Tonkin et de l'Annam. » Mat Gioi est un passionné du Tonkin. Il estime qu'il y aura là, pour un avenir prochain, une colonie prospère rapportant bénéfices et richesses à la mère-patrie, mais son admiration pour l'œuvre de colonisation ne l'empêche pas de constater les douloureuses étapes de la conquête, la situation difficile de la colonie, et de flétrir en soldat patriote quelques honteux tripotages, quelques basses intrigues. En somme livre documentaire et qui restera parce qu'il est sincère et sans passion.

La Révolution n'est pas encore jugée · son procès s'instruit chaque jour. Parmi les acteurs du terrible drame, un seul peut-être semble avoir défié l'analyse. On nous a peint Marat, le farouche *Ami du Peuple*, sous des traits si grimaçants, qu'il y avait quelque témérité à détruire la légende.

Ce nous est un étonnement de trouver dans l'ouvrage du Dr Cabanès, *Marat inconnu*, un Marat débarbouillé, presque élégant, avec le jabot à dentelles et la culotte des ci-devant. C'est l'époque où le futur tribun, attaché comme médecin des gardes au service du comte d'Artois, donne ses soins aux nobles marquises et aux exquises duchesses du faubourg Saint-Germain. Entre temps, le praticien, aussi répandu à la cour qu'à la ville, consacre ses loisirs à des travaux de physique estimés.

Avec une compétence indiscutable et une documentation touffue, le Dr Cabanès démontre que Marat a tenu, dans le monde scientifique de son temps, une place honorable.

Il a souvent été un précurseur de découvertes que nous croyons pour la plupart modernes.

Mais il fut ou se crut persécuté par le clan académique, qui méconnaissait son mérite, et il se retourna violemment plus tard contre ses détracteurs. En un mot, Marat savant pourrait servir à expliquer, sinon excuser, Marat révolutionnaire.

La thèse ne manque pas d'originalité.

Un romancier russe, qui porte un nom fort connu dans la haute société parisienne, M. Alexandre de Basiléwitch vient de nous donner un roman extrêmement curieux. *Le Roman du Roi* est l'histoire d'un monarque imaginaire, Sigismond de Transylvanie et de la belle Hélène Rodney. M. de Basiléwitch, dont le talent rappelle la grande pléiade des romanciers russes, n'en restera certainement pas à ce coup d'essai qui va intriguer plus d'une chancellerie. Mais c'est en vain qu'on voudra soulever les masques, car malgré les apparences, s'il en faut croire les amis de l'auteur, il n'y a pas de masques à soulever. M. de Basiléwitch n'avait d'ailleurs pas besoin d'employer ce moyen un peu grossier d'éveiller l'attention. *Le Roman du Roi* se recommande par lui-même.

M. Edouard Drumont reparaît sur la brèche : *Face aux Juifs* à qui il a donné une préface, est le début en littérature polémique de M Fore-Fauré, un antisémite déterminé qui entend dénoncer les périls que la juiverie financière et franc-maçonnique fait courir à la France. On peut ne point partager les idées de l'auteur : on ne saurait méconnaître l'ardeur et la sincérité de ses convictions.

Voici un piquant volume de M. Pierre Monfalcone : *Monte-Carlo Intime*, monographie curieuse du monde du jeu qui fréquente, hiver et été, le célèbre Casino. C'est là une complète revue des émotions de la vie telle qu'on la passe sur le littoral avec des indiscrétions, des anecdotes, des portraits qui en font une œuvre unique. On voit grouiller dans ces pages « ce méli-mélo de grands seigneurs, de potentats princiers, de nobles dames, de filles et d'aventurières, ce chassé croisé de princes russes, de comtes polonais, ou hongrois, de rastaquouères, de grecs, de rufians italiens, ce conclaves de croupiers, de tricheurs, de joueurs aux ressources inédites, tantôt pontes, tantôt financiers de cagnottes, tous extraordinairement pittoresques et divertissants. C'est bien là, comme le dit l'auteur, de la physiologie fin de siècle.

La Vie grise : *Le Vierge*, par Alfred VALLETTE. — Il est peu de livres pour donner l'illusion de la vie à l'égal de celui qui, de plus — chose rare en ce temps de production hâtive — apporte une création : Monsieur Babylas est en effet un type, synthèse de toute une catégorie d'individus qu'on ne voit pas encore dans notre littérature. Ce roman, d'un intérêt suivi (bien que l'auteur se soit gardé avec soin des *trucs* et des *effets* qui augmentent l'intérêt vulgaire) est une œuvre de haute pitié ; c'est aussi une étude curieuse, complète, d'un souci de vérité constant, et probe jusqu'à ne point omettre les circonstances les plus délicates d'une existence vouée à la solitude du cœur et de la chair. En somme, *Le Vierge*, écrit dans une langue claire dont la concision exprime beaucoup plus qu'elle ne dit, est une lecture neuve, féconde d'inattendu, spécialement indiqué à ceux qui de-

mandent à un roman autre chose et plus qu'une historiette bâclée avec des personnages de convention.

Tous, nous connaissions le talent solide du brillant rédacteur en chef du *Mercure de France*. Il nous est doux de constater le succès obtenu par son beau livre. Certaines pages de cette œuvre dévoilent, chez l'auteur, une âme de poète, de voyant : la jeune littérature, quelquefois trop encline à exagérer le souci de la forme, ne trouvera rien à blâmer dans cet étonnant début de l'un des siens — peut-être sera-ce le seul crime qu'elle ne voudra pardonner à notre ami Alfred Valette.

M. PA.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Odéon. — *Passionnément*, drame en quatre actes, par Albert Delpit.

Gymnase. — *Musotte*, comédie en trois actes, de MM. Guy de Maupassant et Jacques Normand.

Nous nous sommes rendu à l'Odéon, comme nous serions allés au monument crématoire pour assister à l'incinération d'un confrère. *Passionnément* est, en effet, l'œuvre ultime du Maître ; l'auteur de tant de pièces cotées, a déclaré formellement à un reporter, qu'il se consacrerait désormais tout entier à ses romans ; heureux ceux qui lisent ! Devant cette décision qui nous remplit de tristesse, nos critiques ne sauraient se faire entendre et nous nous bornerons à donner un aperçu succint de ce drame.

Nous avons eu un moment d'émotion, il a été court, avant de frapper les trois coups on a éteint les girandoles et le rideau s'est levé sur un décor d'angle ! allions-nous entendre du théâtre nouveau ? Les interprètes arrivent, tout s'explique, ils ouvrent la bouche, et les portes presque aussi souvent, nous sommes fixés, ils entrent, sortent, reviennent, il semble que ce soient les pions d'un échiquier placés, enlevés, replacés, par une main ignorante : c'est du Delpit. Ah oui, ils sont bien en bois sculpté ces personnages ! et quand apparaît Albert Lambert père, il n'y a plus d'erreur. Quelle joie de le voir, quelle joie plus grande encore de l'entendre ! Tous d'ailleurs rivalisent en grotesque dans le développement de ce thème original : Mlle Meley, une gaillarde de six pieds, veut se venger de Dumény qui la lâche pour épouser la filiforme Mlle Déa. Que fera-t-elle ? aurons-nous une lutte à main plate ? non, pas même, elle épouse Albert Lambert père, qui comme vous le savez est l'oncle de Dumény et elle entre ainsi dans la famille de son ancien amant. Par bonheur, celui auquel nous devons Albert Lambert fils, comprend qu'il a fait une gaffe et jette à la porte l'intrigante. Je ris ! je vous garantis, qu'on n'avait pas envie de rire à l'Odéon : Oh, la la, la la quel ennui ! Enfin, c'était une dernière politesse à faire à M. Delpit et maintenant, *requiescat in pace*.

* * *

Tandis qu'à l'Odéon les vieilles lunes se couchent, un jeune soleil se lève au Gymnase. La première d'un conteur aussi aimé du public que Guy de Maupassant, ne pouvait manquer d'être un évènement mondain ; nous l'attendions comme un évènement littéraire. Nous nous disions, l'auteur de *La Maison Tellier* ne peut manquer d'apporter à la scène une note d'art originale et personnelle, il va nous révéler une force dramatique, qui sait, à lui seul peut être régénérer le théâtre ! et ce n'est pas sans un petit frémissement de joie que nous avons vu lentement se lever le rideau. Une surprise de mise en scène, inverse de celle que nous avions éprouvée à l'Odéon, nous attendait, c'était la vue du salon de comédie traditionnel : entrée à droite, entrée à gauche, et, au deuxième plan, (le premier étant aussi occupé, au Gymnase, par d'insupportables loges) porte à deux battants au fond : à droite le canapé face au public, a gauche le fauteuil face au public, tous les meubles face au public et au-devant la table avec devant le pouf, l'inévitable pouf, le pouf sans lequel il n'y a plus ni grands comédiens, ni grandes scènes. Allons, prenons-en notre parti, Maupassant est pour la mise en scène vieux jeu, espérons que la pièce sortira de ce cadre suranné ! Elle en sort en effet par une combinaison plus ou moins heureuse des procédés conventionnels avec les formes employées par certains auteurs nouveaux ; mais, sans rien, absolument rien, de personnel, d'original ou de neuf.

Avant d'aller plus loin, je me hâte de dire que la comédie de Maupassant est une des bonnes parmi celles qui ont été représentées en ces derniers temps et si je me permets de l'étudier de très près, c'est uniquement parce qu'elle en vaut la peine et qu'une œuvre de début est toujours intéressante à disséquer.

Vous avez lu la nouvelle intitulée l'*Enfant*. Un peintre apprend le soir même de son mariage que son ancienne maîtresse se meurt, il court à son chevet, elle expire et confie au jeune ménage l'enfant né de ses amours avec le mari. La nouvelle épousée apprend tout, pardonne et promet d'adopter l'enfant ; *Musotte* n'est rien de plus.

Ce n'est pas là, une branche de la vie mise à la scène, ce n'en est qu'une miette, un incident, une coïncidence suffisante pour servir de thème à une nouvelle, mais, ne présentant pas assez de corps pour remplir trois actes de comédie. D'ailleurs, à proprement parler, il n'y a qu'un acte coupé en deux par la scène de la mort de Musotte. Le deuxième acte pourrait être supprimé tout entier, sans nuire à l'intelligence de l'action, et, c'est là le vice capital de l'œuvre : étant donné surtout que le deux est le « clou ».

Dans le salon du premier acte, l'exposition se fait rapidement, les personnages sont nettement présentés, peut-être sont-ils un peu trop coupés à l'emporte-pièce, sur des modèles vulgarisés ; le parisien sceptique, la vieille dame quinteuse et maniaque, le bon oncle, sont pour nous d'anciennes connaissances, aussi, l'auteur ne s'attarde-t-il pas à nous les décrire et nous entrons immédiatement dans le vif de l'action. Une lettre appelle le nouveau marié près de sa maîtresse, et cette lettre, par un heureux hasard, est donnée à l'oncle au lieu d'être remise au neveu... Bonne lettre, elle permet de faire entrer l'oncle, puis le beau-frère dans la confidence et de laisser ensuite sortir le mari tandis qu'ils couvrent la retraite au milieu de la famille en émoi. Cet acte bien conduit, contient d'amusants traits de caractères et des mots qui, je le regrette, ne sont pas tous des mots de situation. Exemple. Mgr de Ronchard parle avec horreur de la licence que l'on rencontre dans les ateliers de peintres. — Vous savez donc ce que c'est qu'un atelier, ma tante ? lui demande Léon de Petitpré. — Oui, autrefois, je suis allée dans un atelier. — Ah bah ! — Dans celui d'Horace Vernet. — Oh, un peintre de batailles ! Ce mot n'est pas dans la logique du personnage car, si Mme de Ronchard est allée chez Horace Vernet, elle n'y a pas vu les horreurs dont elle parle et elle n'est pas assez niaise pour le prendre comme exemple. D'autant plus, que cette même dame dira au troisième acte le mot le plus sensé de la pièce : « Les chiens valent mieux que les hommes ! »

Outre son vice constitutionnel, le deuxième acte a le tort de nous ramener en pleine convention, et, je ne parle pas seulement de la mise en scène avec la chaise longue au premier plan et le paravent destiné à protéger la mourante contre le feu de la rampe. L'auteur a craint de le faire trop noir et il a multiplié les effets comiques en opposition avec les effets douloureux, c'est un mélange de rigolade et de sensiblerie qui sonne on ne peut plus faux. Avec la nourrice, nous avons le gros rôle comique, la normande de café-concert qui jargonne son patois, alors que Musotte, Musotte, un modèle d'atelier, a des envolées sublimes ; ça, c'est du théâtre de convention. L'auteur avait pourtant un modèle parfait en ce genre, la mort de

Romaine dans *Sœur Philomène*, la situation est sensiblement la même, même progression, même delire joyeux, même mort; seulement, la Romaine de de Goncourt agonise et l'émotion nous étreint. Musotte, pose pour la galerie! Et puis, ne me parlez pas de ces mourants qui ne savent pas se taire, on ne discourt pas tant a l'heure du grand passage, et cela rappelle par trop le theâtre romantique dans lequel le héros après s'être frappé en plein cœur perore encore pendant vingt-cinq minutes.

Au troisième acte, nous retrouvons dans le salon la famille en émoi, elle attend toujours le retour du mari, on ne fait plus de mots, on fait des phrases; il est vrai de dire, que nous sommes chez un magistrat. L'oncle vient d'apprendre la terrible nouvelle, il rentre au salon et la scène devient très belle et très vivante, on voit un à un chacun de ces caractères se tendre sous le coup de fouet de la réalité, puis se détendre sous l'effet des considérations humaines et passer de la demande en divorce au pardon. La scène entre le mari et la femme est moins bonne, elle rentre dans les scenes de tradition, je n'aime pas beaucoup l'enlèvement final ni la joie des époux, car enfin, le cadavre de Musotte n'est pas encore froid.

Je crois avoir suffisamment montré par quels points la pièce se rattachait à l'ancien genre, voyons maintenant ce par quoi elle se modernise.

Le deuxième acte mis à part, l'action est simple, claire, developpée logiquement, sans arrêts complaisants à des détails faits pour le théâtre, sans souci de la scène à faire, elles viennent tout naturellement par la force de l'action. Pas d'exposition, utile seulement quand on met sur les planches des fantoches et non des êtres vivants, pas de dénouement définitif. A peu près tous les personnages sont étudiés, plutôt au point de vue de l'individu qu'au point de vue de l'effet à produire devant la rampe. Ce ne sont plus les bonshommes entiers de la comédie de tradition, ceux-ci raisonnent, apprécient, se modifient et se résignent à vivre plutôt qu'à jouer. Aussi l'auteur a-t-il adopté la désunion du type comme il a adopté le mélange des genres; mais, avec plus de bonheur: Noblet qui est tranchement comique au premier acte devient grave au trois, il ne fait plus rire, il fait penser; la tante de Ronchard, n'est pas la quinteuse tout d'une pièce, au troisième acte elle montre sous ses dehors, poussés un peu trop à la charge, un vrai cœur de femme. Maupassant, en somme, a cherché à peindre des caractères plutôt qu'à régler un chassé-croisé plus ou moins agréable de comédiens. Je regrette toutefois que le caractère de la jeune mariée ne soit pas sorti très net de l'œuvre, elle est trop raisonnable et manque de ce trouble fatal qu'éprouve la femme la plus forte le soir de son mariage. Quant à son mari, il y a une contradiction trop grande entre l'intérêt qu'il porte subitement à Musotte et l'abandon dans lequel il l'a laissée, abandon tel qu'il ignorait jusqu'à ce soir-là qu'elle eut été enceinte de lui et qu'elle fut accouchée! Ces deux caractères se ressentent de la coïncidence imaginée par un écrivain et prise comme sujet de nouvelle, ils ne sont pas assez observés et ne sont pas pris sur le vif. La pièce ne comporte pas de petits rôles et les personnages du second plan sont aussi bien étudiés que ceux des premiers, c'est parfait.

Seulement, en tout cela, Maupassant n'a rien inventé; toutes ces formes nouvelles nous les avons rencontrées dans plus de dix pièces modernes, meilleures sans contredit que *Musotte*, et d'un art plus sincère, non revêtues, hélas, d'une signature qui force les portes d'un grand théâtre et prévient les applaudissements du public. Pendant que Becque et les auteurs nouveaux en vue d'une rénovation dramatique essuyaient les injures de la presse et les horions du public, tandis que nous luttions de toutes nos forces, de toutes nos ressources pour faire triompher au théâtre les idées neuves; l'auteur de *Musotte* sur son yacht attendait l'heure propice en contemplant tes flots bleus, ô Méditerranée! Aujourd'hui que le terrain lui semble déblayé, aujourd'hui que la critique s'est ouverte, non sans peine à une compréhension plus large de l'esthétique dramatique, Maupassant débarque. Décidé à conquérir le théâtre, il entend écraser d'un seul coup les vieux, les jeunes et contenter les plus difficiles; il accommode sa nouvelle à la scène en associant tout le cabotinage du vieux répertoire à l'art des tentatives récentes, présente l'œuvre auréolée de sa gloire et le public se pâme, les critiques de tout poil le couvrent de fleurs; ça c'est extraordinairement fort. L'entreprise n'avait en elle-même rien de hardi, c'était une affaire tellement sûre que M. Koning, qui n'est pas un va-de-l'avant, l'avait acceptée; cependant, le prudent auteur qui a toute une réputation de vente à ménager, a cru bon de prendre comme chaperon un faiseur de monologues, c'est décidément bien des concessions, M. de Maupassant!

Etant donné que la mise en scène est vieux jeu, les artistes du *Gymnase* interprètent *Musotte* aussi bien que possible. En première ligne il faut citer Noblet dans le rôle de Léon de Petitpré, le parisien sceptique, puis Nertann dans l'oncle Mortinel. Duflos est visiblement gêné par l'illogique de son rôle, celui du peintre Jean, il l'a néanmoins très naturellement composé: Mme Pasca est fort intéressante en Mme de Ronchard, son interprétation est, on le sent, très étudié, mais le rôle est-il bien dans dans ses cordes? Mme Desclauzas est très nature, je ne puis en dire autant de Mlles Sizos et Darlaud.

Jean JULLIEN.

Je suis tout particulièrement reconnaissant à M. Koning de m'avoir supprimé mon service pour cette représentation, j'ai, heureusement, pu réaliser quarante sous et m'offrir un paradis; on est vraiment beaucoup mieux là-haut qu'au milieu de nos grands critiques, on entend dire moins de sottises; seulement, un ventilateur M. Koning S. V. P.?

THÉATRE-LIBRE

La Meule, pièce en 4 actes en prose.

Jeune Premier, pièce en 1 acte en prose.

M. Georges Lecomte, le très délicat styliste dont on a remarqué les articles à la défunte revue *Art et Critique*, ayant manifesté à plusieurs reprises ses sympathies pour les symbolistes n'a pas manqué d'emprunter à la nouvelle école le titre de sa pièce.

Qu'est-ce donc la Meule, la terrible Meule qui a inspiré au peintre Luce la curieuse composition qui illustrait le programme? La Meule c'est la Société qui broie impitoyablement les existences humaines, malgré la lutte inutile pour le bien, pour la vertu, malgré les révoltes passagères contre les honteuses compromissions, contre les vilenies qui nous attristent et nous écœurent. Telle est avec cette teinte d'amer pessimisme la donnée philosophique de l'œuvre nouvelle de M. Georges Lecomte, qui a obtenu au Théatre-Libre un franc succès.

Rousselot est un magistrat dégommé qui redevenu avocat végète tristement dans une ville de province, à la Palisse. Sans le sou et sans clients, sa vie se passe entre sa femme une gaillarde qui n'a pas encore désarmé et sa fille qui prend sa part des tristesses familiales et n'a d'autre distraction que de voir défiler le régiment sous ses fenêtres.

Heureusement voilà que les journaux apportent un matin une bonne nouvelle: un ami d'enfance, un nommé Merlin vient d'arriver au pouvoir et Rousselot se prend à espérer que le nouveau ministre lui accordera un siège dans la magistrature.

Ecrire une lettre qui séjournera indéfiniment dans les bureaux c'est inutile, l'avocat décide qu'il ira à Paris et il fait part de cette décision à sa femme. La rusée commère qui s'embête furieusement dans cette morne sous-préfecture saisit de suite la balle au bond et explique clairement à son mari que les hommes en général et lui en particulier sont inhabiles à mener à bien une intrigue. Les femmes seules savent obtenir des faveurs souvent inespérées. Rousselot hésite puis s'emporte au souvenir d'une trahison ancienne de sa femme avec un ancien ami, riche et puissant, M. de Stellanville, qui vit à Paris. La coquette laisse passer l'orage, puis après avoir fait le tableau de leur situation, après avoir reproché au mari son inaction, elle montre leur fille s'étiolant dans l'ennui et le célibat, tombant plus tard dans la misère et peut-être au ruisseau.

La cause est gagnée, Mme Rousselot partira pour Paris ayant promis de ne plus revoir M. Stellanville et elle sera accompagnée par Jeanne. Le malheureux espère ainsi que sa femme sera retenue par un reste de pudeur et pour plus de sûreté dans une entrevue avec sa fille il lui confesse son secret. Mais Jeanne depuis longtemps a surpris des lambeaux de phrase et découvert la faute maternelle. Elle jure de s'opposer de toutes ses forces à de nouveaux rendez-vous.

Comme bien on pense, Mme Rousselot pour qui les démarches au ministère ne sont qu'un prétexte, s'empresse de revoir son ancien amant, et de le recevoir à l'hôtel. Jeanne s'en attriste, mais un sien cousin, étudiant en droit, Edouard Morin, jeune homme très moderne, se fait un devoir de la désillusionner, et de lui montrer combien la vie est triste et prosaïque.

Il excuse même l'adultère de Mme Rousselot, qui a eu la chance de tomber sur un homme très distingué, le dernier des gentilshommes.

Le gentleman un peu mur, M. de Stellanville, arrive sur ces entrefaites et emmène tout le monde au restaurant.

Il a bien fait les choses le vieux beau, ayant rempli de cigares exquis les poches du cousin et comblé de présents la jeune fille, mais c'est dans un but intéressé. Comme il l'explique à sa maîtresse, il est amoureux de Jeanne, dont la jeune chair réveille ses sens et ensoleille sa vieillesse, d'ailleurs c'est pour le bon motif, car il demande sa main. Un peu surprise par ce brusque revirement, Mme Rousselot résiste à cette fantaisie de vieillard dépravé, puis songeant que ce sera pour la maison une source de richesses, elle accepte. Elle se dédomagera avec le jeune Morin.

Jeanne mise au courant de ces projets, se révolte, pleurniche et puis désarmée par de riches cadeaux elle consent avec résignation. Ces dames retournent à la Palisse et Mme Rousselot ayant avoué l'inutilité de ses visites se réjouit du moins d'avoir trouvé un parti pour sa fille.

Quel est donc, demande l'avoué, celui qui veut l'épouser sans dot ? M. de Stellanville. Alors dans une scène d'un grand effet dramatique, Rousselot accable de reproches et d injures celle qui n'hésite pas à jeter sa fille dans les bras de son amant. Dut-il mourir de faim il ne peut se rendre complice d'une pareille infamie.

Et pourtant assommé par la douleur, anéanti par l'assentiment de Jeanne, affolé par les raisonnements de sa femme, il abdique tout espoir comme toute volonté, définitivement broyé par la Meule.

Cette pièce qui sert de début à M. Georges Lecomte et qui partant pourrait contenir quelques inexpériences est au contraire bâtie avec une grande sûreté de main et les personnages sont merveilleusement campés. L'auteur qui est un vrai jeune et un vaillant a accumulé dans *La Meule* de cruelles observations de la vie, et c'est à peine si on pourrait lui reprocher d'avoir un peu trop sacrifié au naturalisme et de n'avoir pas assez expliqué le caractère de l'amante délaissée qui ne bondit pas aux propositions de M. de Stellanville. Les applaudissements ne lui ont pas été marchandés et il n'est pas téméraire d'affirmer que *La Meule* est et sera une des meilleures pièces de l'année au Théâtre-Libre.

Antoine (Rousselot) est toujours l'artiste hors ligne qui, malgré quelques défaillances de mémoire nous émeut profondément, parce qu'il se livre en entier dans ces cris de l'honnêteté blessée. M. Grand (E. Morin) a le jeu sobre et aisé. Quant à M. Léraud (M. de Stellanville) nous aurions autrement compris son rôle et il faut avouer qu'il a de la peine a passer pour une fleur de chic et de distinction.

Mme Régine Martial (Mme Rousselot) est bien en bourgeoise vicieuse, mais elle a trop l'air de réciter une tirade classique, enfin Mme Theven (Jeanne) conquérit vaillamment ses galons parmi les ingénues du Théâtre-Libre.

Mlles Luce Colas et Gabrielle Fleury ne font que de trop courtes apparitions.

La soirée s'est terminée par *Jeune Premier* de M. Ginisty, nous souvenant avec plaisir de *Deux Tourtereaux* que M. Ginisty signa en collaboration avec M. Guérin, nous préférons ne rien dire de cette très fade saynette qu'on pourra, sans retouches, jouer dans les pensionnats de jeunes filles, pour les distributions de prix.

Marcel BAILLIOT.

Critique Musicale

—

Quels motifs puissants empêchent donc de déclarer en faillite le délicieux Paravey ? Bien qu'en sa qualité de ministre des Beaux-Arts, M. Bourgeois ignore beaucoup de choses, il a dû entendre parler des subsides que versaient en mains de ce maqu...ignon musical les amis du joli tenorino Mouliérat ; il sait peut être quelles sommes importantes provinrent d'un joyeux établissement sis rue Chabanais ; le « Monde artiste » consulté, pourra lui apprendre d'étranges détails, lui dire, par exemple, que des artistes comme Fugère devaient se contenter de paiements en billets illusoires, tandis que des acteuses complaisantes touchaient, *par mois*, six mille francs.... et autre chose.

***

A propos de bottes. — Ritt et Gailhard sentent le terrain manquer sous leurs pieds. Wilder immine : aussi, affolés, n'ont ils pas commandé les souliers du *Mage* chez Bor, le cordonnier attitré du théâtre, préférant traiter à forfait avec une maison en gros, genre 12 fr. 75. On ne veut pas se mettre en frais pour la Massenceterie dont je parlerai dans le prochain numéro.

***

A l'ordre du jour, plus que jamais, les Poèmes symphoniques de Saint-Saëns ; la *Jeunesse d'Hercule*, bien rasante, on la délaisse, mais Lamoureux a joué récemment *Phaéton*, d'une si belle sonorité, et l'intéressante *Danse Macabre*, très classique d'allure, malgré ce titre d'un romantisme Rollinard. Quant à Colonne, il a ravi les mollusques ses abonnés en leur savetant le *Rouet d Omphale*, sans paraître se douter que l'auteur a divisé en doubles croches égales le trait de la Fileuse, six pour les premiers violons, six pour les seconds etc. ces animaux précipitent leur premier temps, s'arrêtent, précipitent leur second, s'arrêtent... Poussifs, va !

***

Beau concert à la Société nationale : l'admirable *Hymne Védique* d'Ernest Chausson a produit un effet foudroyant, bien que les deux pianos d'accompagnement aient manqué d'ensemble. En revanche, la partitionnette de Paul Vidal, *Noël*, si jolie au Théâtre

Vivienne, a paru languissante ; trop de sol mineur, trop de variations scolastiques au Prélude ; il manquait le bœuf, et l'âne, et l'encens, et la voix sonore de Jean Richepin.

*
* *

Quelques jeunes messieurs truffés de bon vouloir ont chûté, au Châtelet, le *Chasseur Maudit* de Franck, une des rares œuvres pittoresques écrites par ce Maître ; il y reste constamment musical, exprimant toujours sa pensée d'une manière symphonique sans s'abaisser à de puériles ingéniosités descriptives.

Peut-être pourrait-on reprocher quelque longueur à la deuxième partie, au moment où l'orchestre peint le jaillissement des flammes infernales, avant la reprise de la chasse maudite. Mais siffler Franck !

*
* *

Le Capellmeister du Cirque d'Été doit, sous peu, exhiber son orchestre en Hollande ; pour se faire bienvenir des indigènes, il nous assassine de compositeurs et de virtuoses néerlandais, crevants. Passe pour le bonhomme qui a paganinisé un concerto de violon, mais le nommé Sieveking, dont on a joué une *Marche triomphale* pour employés de ministère ayant reçu de l'augmentation, faudrait le tuer !

*
* *

Premier prix d'application à l'élève Chevillard, auteur d'un correct devoir d'harmonie *Le Chêne et le Roseau* ; le chêne, c'est une basse-tuba, le roseau un cor anglais ; pour le tonnerre, la grosse caisse ; les petites flûtes reproduisent, si l'on veut, les sifflements de l'orage qui désole « les humides bords des royaumes du vent » ; tout ça développé sagement, posément, selon la formule. Espérons que, bientôt, d'autres chevillards nous feront applaudir d'autres fables musicales : *la Tsigane et la fourmi* pour les élèves de Strauss, *le Singe et le Léopard (sifal)* ou *le Loup et l'Agneau (du Nibelung)* pour les truculents jobards qui se figurent imiter Wagner.

*
* *

Je prie les musiciens qui m'envoient leurs petites machines de ne pas y inscrire l'expression de leur admiration (légitime) pour mon beau talent. Ça déprécie les morceaux ; on ne peut plus les vendre.

WILLY.

LE MODERNISME ET LE BEAU

Le Beau, c'est l'Art lui-même.
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Jamais ne se sont manifestées tendances plus contraires à l'Art, et parmi la cohue des peintres il devient difficile de désigner l'artiste ; aux banalités bitumineuses succèdent les banalités plein-airisées, voilà tout, simple cas de métastase. Sans doute, la peinture devenue pose à la mode, nos expositions ont été assaillies par les médiocres qui, sous une inscription au catalogue, s'imaginent masquer leur snobisme, cette maladie honteuse que le plus bourgeois rougirait d'avouer ; toutefois, cette invasion des barbares prête trop au rire pour constituer un danger.

Le péril vient de la légion de peintres qui, fourvoyés par le naturalisme, ont érigé en principes de telles aberrances esthétiques qu'ils marchent à grandes enjambées au *photographisme*. On ne peut que louer évidemment, les efforts des Jeunes à désencrasser leur rétine, mais tout n'est pas fini quand on sait obtenir des luminosités, le procédé n'est pas l'art. Si des divergences techniques les séparent, si les uns réservent leur admiration à l'acrobatique habileté de patte, tandis que rien n'existe pour les autres en dehors de la photogénie, tous s'unanimisent à traiter de préoccupation inférieure l'arrangement et le choix. Le geste ! qu'importe, dogmatisent ceux-ci. L'attitude ! — gouaillent ceux-là, — mais, c'est le modèle qui la donne, et quand à la composition.... souci d'ancêtre ; une botte de carottes (la si fameuse botte !) vaut la *Joconde* si on la sait largement empâter dans le sens de la forme, que diable ! le métier prime tout, la peinture... c'est la peinture. Étonnez-vous si la leur ne dit rien.

En abaissant la peinture à la portée des amateurs, ces théories empruntées au photographe de Rougon-Macquart, le pire dissorescien du Beau, on fait autant de mal à l'Art que les théâtralité du pompiérisme. Saisir sur le vif n'importe quoi et clamer : Je fais *nature*, donc *moderne* ! quel enthymème *in balordo* ! c'est, en vérité, remplacer l'étude d'atelier par la pochade en plein air, et nos sectaires du réalisme ne se dépêtrent du poncif que pour choir dans l'instantané.

Eh quoi ! vous blaguez vos aînés parce qu'ils copiaient dans les musées, et vous, sur nature, ne voyez qu'à copier ; où se trouve matière à poème, vous ne savez que prendre un signalement ! O tachygraphes ! quel vent de prosaïsme tarit en vous toute sainte émotion ! N'en déplaise à M. Henner, rendre ce qu'on voit, platement bonifacement, est d'une brute, et l'erreur est étrangement grossière de croire que les Maîtres ont joué ce rôle d'objectif, Vélasquez a pris son *Jacob* parmi la multitude, d'accord, mais ce n'est pas le loqueteux qui a inspiré un Jacob à l'artiste, c'est l'artiste qui a transfiguré le loqueteux. Ribera, Rembrandt, Rubens, le Vinci même, s'ils couraient les rues et les foules, y savaient voir et ségréger, ils n'en ont rien rapporté d'instylisé. En est-ce moins vrai pour être plus beau ?

Idéaliser n'est pas embellir de chic mais harmoniser « Idéaliser la figure d'un être vivant, — a dit excellemment Charles Blanc, trop peu lu par les peintres, — ce n'est donc pas en diminuer la vie, mais au contraire y ajouter les accents d'une vie plus abondante et supérieure, en retrouvant dans l'être les traits caractéristiques, l'essence même de la race. Idéaliser le réel, c'est le séparer de la prose et l'enlever au temps, en faisant apparaître ce qui est éternel dans ce qui est périssable. »

Si votre travail dépend d'une rencontre fortuite, vous pouvez faire un bon tableau ; une œuvre jamais. Bastien Lepage, parangon de ces idiopathiques, en fournit la preuve concluante ; sa *Jeanne d'Arc* n'est qu'une bergère et quand à ses paysans.... oh ! c'est la vie, objectez-vous, — Eh bien ! et les *Glaneuses* de Millet, n'est-ce pas la vie dans toute son intensité ? mais quelle grandiosité d'interprétation ! auprès de cette synthèse, *les foins* donnent l'impression d'un graphique à côté d'une fresque de Michel-Ange. Croire l'art possible sans le style et le croire au moment où la reproduction permet de comparer les merveilles du passé, d'en tirer un enseignement esthétique ! Avec quels yeux nos quelconquistes regardent-ils donc les œuvres des Maîtres ?...

S'ils les regardent.

Autre funeste effet des arguments en faveur, on néglige les fortes éducations techniques, l'anatomie ne plaît guère et la perspective embête ce n'est pas assez *peintre*, on ne sait ni disposer deux figures à leur plan, ni respecter leur mesure, et a-t-on besoin d'un mouvement qui ne se peut poser, il faut le demander à l'instantané. Voilà ce qui trivialise la production ne nos prétendus modernistes et lui donne l'apparence *illustration peinte* ou *panorama*.

La grand erreur de ces manouvriers de la palette, c'est de se figurer le Beau incompatible, inalliable avec le modernisme, ou plutôt le Beau les laisse froids, leur semble une chose archéologique qu'il faut bien se garder d'enlever au bagage des anciens. Ce mot dont ils ne comprennent plus le sens, le Beau, et que la Tradition leur représente corrélatif de l'Art, ce mot, ils sont las de l'entendre ; ainsi le mot *juste* appliqué trop longtemps à l'intègre Aristide agaçait le rustaud de l'Attique, précurseur de nos démocrates.

Quelle insecouable lassitude chape donc cette génération de jeunes injuvéniles, sans enthousiasmes comme sans éréthismes ! vraiment ! le Beau vous lasse et vous trouvez suranné cet indéfectible ! n'est-ce pas plutôt l'aveu de votre impuissance à l'interpréter d'une nouvelle manière ? Toujours la Renaissance ! murmurent ces marscescents, allons donc, il faut du nouveau. Eh ! du nouveau, faites en éternels continuateurs, votre modernisme n'est qu'un travestissement du ramentevoir et, tout compte tenu des époques, votre M. Roll est bien inférieur à David.

Etre de son temps ne consiste pas seulement à peindre des gens de son temps, c'est commettre un anachronisme que rappeller telle ou telle école antérieure, comme M. Carolus Duran qui espagnolise les parisiennes ou comme M. Gervex qui équarrit des redingotes avec les brosses de Cabanel. Vous ne serez modernes qu'en exprimant dans la moindre figure, dans la plus commune tête, et ce avec un procédé bien à vous, le caractère de race et celui de contemporanéité. Un rien l'indique, mais est seul Artiste qui sait sigiller ce rien ; aussi le moderniste par excellence est-il Félicien Rops, psychologue térébrant, dont le burin ironiste a stylisé jusqu'aux laideurs morales de l'actuelle décadence.

Et, picturalement, que ne reste-t-il pas à faire, Degas, Raffaëlli, ne montrant, à l'instar de Manet, que le côté anecdotique de notre ambiance. Quel magnifique parti décoratif à tirer, par exemple, des luxuosités mondaines et du costume moderne si élégamment idoine à la féminité. Et le curieux androgynat fin de race ! et le parisianisme aux subtiles perversités ! et... non, les matériaux ne manquent pas pour réagir contre le canaille et le terre-à-terre. Aux quelques courageux ayant encore le culte de l'Art de dégager, malgré l'hostilité du nombre, la poésie de la vie moderne.

Alphonse GERMAIN.

LES CHANSONS DE LA PLUME

Sarcey Jésus-Christ (1)

(Air : Les anguilles et les Jeunes Filles)

à Emile Zola.

Le gros Sarcey dans la coulisse,
A la premièr' de Germinal,
Dit à Zola : « Je rends justice
A votre talent théâtral
La Terre *est une œuvre classique,*
Débordant de verve et d'esprit.
Fait's en un opéra-comique,
J' vous chant'rai l' rôl' de Jésus Christ. »

« — Ça pourrait bien être une affaire,
Dit Emile ouvrant des yeux ronds,
Vous écririez la scène à faire,
Et les couplets. Collaborons.
Il faudrait que pour une basse,
En clé de fa ce fût écrit :
Aurez-vous la voix assez... grasse
Pour chanter l' rôl' de Jésus-Christ ? »

« — Je le crois, reprit le critique,
Je vais vous pousser ma chanson. »
Ciel ! son organe... prophétique
Fut plus aphone qu'un poisson.
Convulsant sa bouche fluette,
De quelque façon qu'il s'y prit,
Il mimait les airs de la Muette
Mais ne chantait pas Jésus-Christ.

Pourpre sous sa noble calot'e,
On vit soudain ce bon Sarcey
Porter les mains à sa culotte
Juste à l'endroit que chacun sait.
« — Vos moyens sont au-d'ssous d' la tâche,
Dit alors Zola qui sourit,
Vous venez de jouer... relâche,
Non pas de chanter Jésus-Christ. »

Lors, grave ainsi qu'un patriarche,
F. Sarcey quitta l'écrivain.
D'autres ont refait sa démarche
A Médan, mais ce fut en vain.
Bref, pour résoudre le problème,
D'après ce que Busnach m'écrit,
C'est Armand Silvestre lui-même
Qui chant'ra l' rôl' de Jésus-Christ.

Eugène LEMERCIER.

(1) *La vie en Chansons*, un vol. nouveau.

CES FEMMES-LA !

(SUITE)

Il voulait toutefois tenter les suprêmes efforts, non pas auprès de sa famille directe, avec laquelle il avait définitivement rompu par le fait seul de son départ pour Paris et dont il savait l'inébranlable rigidité, mais il possédait quelques amis en province, qui, dans le temps, aux heures de sécurité, lui avaient fait maintes protestations chaleureuses de dévouement. Bien qu'un peu sceptique à l'endroit de l'amitié, il se dit que l'occasion était tentante et unique peut-être, de mettre les prometteurs à l'épreuve. Et dans un billet navré et pressant, il leur dévoila sans fausse honte sa situation désespérée. Ils furent unanimes. L'un répondit : « Lâche-là » ; l'autre : « Les temps sont durs » ; celui-ci : Me prends-tu pour un banquier » ; celui-là : « Pourquoi ne t'adresses-tu pas à tes parents. Tu as un oncle à Paris, l'oncle est un banquier donné par la nature, » etc.

Ah ! oui, son oncle !

Guy l'avait en vérité oublié, son oncle. Il y avait du reste bien deux ans qu'il l'avait vu.

Valnèje possédait en effet, à l'autre bout de Paris, tout proche des fortifications, rue de l'Ouest, il ne savait plus même le numéro, un oncle à la mode de Bretagne dont il se trouvait, ma foi, l'unique héritier. Il avait, naguère, essayé de décider l'honorable commerçant à lui faire quelques minuscules avances sur l'héritage en question, mais le vieux pingre ripostait chaque fois à ses demandes d'argent, par un refus enveloppé, mais formel :

— Non, vois-tu, je ne te prêterai pas un sou. D'abord, ça serait te rendre un mauvais service, ensuite, c'est un principe chez moi, je ne prête d'argent à personne, pas même à mes meilleurs amis. Quant à t'en donner, bernique ! Il faut que tu apprennes à te suffire à toi-même. A ma mort, c'est entendu, tu auras ce qui te revient ; sois tranquille, je ne te ferai pas tort d'un centime.

Le neveu avait fini par ne plus y retourner, du moment que le bonhomme était inutilisable.

Guy songeait maintenant que le vieux ne

s'était jadis si absolument refusé à l'aider d'un centime que parce qu'il était persuadé que cet argent était destiné « à faire des farces », mais lorsqu'il serait au courant de la situation présente, il ne pourrait manquer de s'apitoyer devant la sincérité et l'acuité de son désespoir ; et il lui donnerait quelques fonds pour attendre des jours meilleurs.

Il fit part à Marie de son projet d'aller un soir dîner chez son oncle et de son espoir d'en rapporter quelques sous. Elle l'y encouragea, bien que doutant au fond de l'insuccès, mais comprenant que tout était à tenter à l'heure actuelle.

Antonin Aureau tenait dans la rue de l'Ouest une « papeterie et journaux » compliquée d'un petit atelier d'imprimerie comprenant dix ou douze *casses* et une *minerve* avec quoi il composa et tira, tout seul d'abord, suffisamment de « travaux de ville » pour être occupé à journée entière. Puis les cartes de visite et de commerce, têtes de factures, lettres de faire part, circulaires, prospectus, billets de naissance et de mariage, donnèrent avec un tel ensemble, que le bonhomme se vit bientôt forcé de s'adjoindre un apprenti, attelé toute la journée à la pédale pendant qu'Aureau composait. De même, peu à peu, Mme Aureau avait joint les « jouets d'enfants » à la papeterie, et même elle venait tout récemment d'installer un « cabinet de lecture » qui donnait déjà les plus grands bénéfices. Si bien que le couple aurait pu depuis longtemps se retirer « après fortune faite » si leur pingrerie, en même temps que l'habitude, ne les avaient liés à leur boutique.

Lorsque Guy entra, vers six heures, dans la « papeterie et journaux », Aureau échangea un regard rapide avec sa femme. Ils avaient, tous les deux en même temps, flairé un danger. Instinctivement même Mme Aureau repoussa le tiroir-caisse qui était à moitié sorti.

Presque tout de suite, après les accolades d'usage, la brave dame insinua, de sa voix surette :

— Je t'inviterais bien à dîner, mon garçon, mais tu tombes mal, nous n'avons que le bouilli.

Jadis, lorsque sa tante cherchait à l'évincer de la sorte, Guy ripostait aimablement :

— Et bien, ce sera pour une autre fois, ma tante.

Mais ce jour-là, à l'extrême surprise de la vieille, le jeune homme répondit:

— Eh bien mais, je mangerai du bouilli, voilà tout.

Oh ! oh ! voilà qui est grave, semblèrent se dire les yeux des Aureau.

Et l'oncle devint subitement gouailleur.

— Ah ! ah ! tu aimes donc le bouilli, maintenant. Dis donc, je parie que c'est en mangeant de la vache enragée que tu as appris à aimer le bœuf.

— Quant on ne mange pas ce qu'on veut, répondit Guy tristement, on en est bien réduit à manger ce qu'on peut.

Pour détourner la conversation, qu'il sentait engagée sur un terrain brûlant, Aureau demanda à son neveu des nouvelles de son journal où il le croyait toujours. Le jeune homme saisit avec empressement l'occasion que lui offrait son oncle lui-même de lui faire le tableau navrant de ses déboires et de lui montrer l'impasse où il était acculé. Il dit tout : ses tentatives réitérées, ses démarches dans tous les journaux, ses essais d'entrer dans n'importe quelle administration, et son insuccès partout ; puis ses dettes dont le flot montait toujours, les menaces des fournisseurs de ne plus rien donner à crédit, les tours de force d'économie qu'avait pourtant toujours fait sa pauvre petite femme pour ne pas dépenser un sou en pure perte. Il peignit ses pauvres jolies mains éreintées par l'eau de vaisselle et les lavages qu'elle faisait des couches, des culottes et des brassières du bebé.

— Ah ! oui ! ton enfant, parlons-en de *ton enfant*, interrompit tout à coup la tante avec un ricanement mauvais. Pauvre nigaud, ta gueuse l'a ramassé dans la rue, elle l'a attrapée au coin d'une borne et elle t'a fait croire que c'était à toi.

Guy avait l'âme trop haute pour qu'elle fut atteinte par cette bavure. Mais il vit bien qu'il n'avait rien à attendre de cet égoïsme sec dont l'hypocrisie se masquait de grands mots, qui injuriait pour le pousser à une rupture rapide et définitive, et qui niait les responsabilités pour n'avoir pas à y aider.

— Ce qu'il me reste à te dire, conclut Mme Aureau, en voyant Guy se lever, c'est que nous voulons si peu te laisser mourir de faim comme tu dis, que nous t'invitons à venir déjeûner et dîner ici tant que tu voudras. Il y a même une chambre pour toi si le cœur t'en dit. Quant à ce qui est de te donner de l'argent pour faire la noce avec ta gourgandine, ah ! ça, non par exemple.

— Où vas-tu donc, Aureau, s'interrompit la tante qui venait d'apercevoir son mari en train de mettre son chapeau.

— Je vais reconduire Guy un bout de chemin.

— Ah ! mais, tu sais, pas de faiblesse.

— Sois tranquille, ma bonne.

En dépit de la réponse de son oncle, Guy eût une lueur d'espoir en voyant qu'il l'accompagnait. Le brave homme, touché à la fin de sa misère, et ému de la crainte que le désespoir ne portât le malheureux enfant à une résolution désespérée. était sorti, évidemment, avec l'intention de donner de l'argent à Guy, en cachette de sa femme...

— Vois-tu, mon ami, déclara-t-il brusquement, une fois dans la rue, tu n'as qu'un pas parti à prendre. Cette femme-là, c'est ton mauvais génie, il faut la lâcher.

— La lâcher, s'exclama Guy, très éloigné de s'attendre à ce conseil.

— Certainement oui, la lâcher. Et ma foi le moment est propice, tu n'as pas le sou. Ah ! tu peux bien être sûr qu'elle ne se fera pas prier.

Guy jeta sur son oncle un regard étrange.

— Voyons, fais pas l'enfant, tu sais bien que ces femmes-là, ça colle tout le temps qu'on a de la monnaie, après, p'stt ! plus rien... Puis, est-ce que tu t'imagines qu'avec une femme comme ça sur les bras tu pourras faire ta po-

sition. Ton avenir est brisé, tout simplement, si tu restes avec elle. Tiens, écoute une histoire qui pourra te profiter. C'est justement pour te la raconter que je suis sorti. Moi aussi j'ai aimé la bagatelle. Pardi, à vingt ans, qu'est-ce qui n'aime pas son plaisir ? Seulement moi, j'avais pour principe de ne jamais rester plus de six mois avec la même. Une seule fois, j'ai failli à mon principe. Et je n'ai jamais recommencé, parce que ça a manqué me jouer un bien vilain tour. La leçon a été bonne, elle m'a suffi. D'habitude, quand j'en prenais une, je commençais par lui poser mes conditions.

— Tu sais, ma petite, dans six mois, jour pour jour, nous nous séparons, sans larmes à la clef, sans tapage. Tu t'arrangeras comme tu voudras.

Et elles s'arrangeaient toujours ; quelquefois il y en avait même qui devançaient l'appel.

J'en rencontrai pourtant une qui ne voulut pas partir.

— Je t'aime trop, me dit-elle, je ne peux pas te quitter.

De fait elle était gentille à croquer, charmante, et économique, toutes les qualités. Et en vérité, je crois qu'elle m'aimait pour tout de bon. C'était une pauvre petite fille qui avait eu une jeunesse très dure et qui s'était accrochée à son premier amour comme un naufragé à la planche du salut. J'essayai de me raidir, mais son charme était tel qu'il fut le plus fort. Inutile de te dire que je lui avais en vain tendu tous les pièges possibles et qu'elle avait invraisemblablement repoussé tous les amis déchaînés par moi contre son imperturbale fidélité. Je lui concédai un nouvel bail de six mois. Sa gentillesse en vérité s'accrut encore et ma foi, les six mois écoulés, j'aurais peut-être fait la bêtise de la garder encore si une circonstance heureuse autant qu'inattendue ne m'avait soudain ouvert les yeux.

— Et quelle circonstance ? demanda Guy, qui ne voyait nullement où tendait ce discours.

— Eh bien mon cher, il m'arriva ce qui t'arriva à toi même. Seulement, moi, je n'ai pas été aussi jobard !

— Expliquez-vous mieux, dit encore Guy, je ne comprends pas.

— Eh bin, mais, c'est tout simple, la petite un matin m'apprit comme ça, tranquillement, avec, ma foi, comme qui dirait un air dissimulé de satisfaction, qu'elle était enceinte.

— Eh bien ?

— Eh bien, comme je te l'ai dit, ça m'ouvrit les yeux. J'affectai tout d'abord de prendre ça à la blague pour ne pas lui mettre la puce à l'oreille. Je lui dit même en plésantant : « Et bien, en voilà un par exemple qu'on pourra appeler Moïse. » Car, mon garçon, je ne te cacherai pas que nous avions fait tout ce qu'il fallait pour... l'éviter, celui-là ! En tout cas, ma résolution était prise.

— Vous l'avez...

— Plaquée, oui, tout uniment... Et j'ai si bien dépisté ses recherches, qu'elle n'a jamais pu me retrouver. Je ne sais même pas ce qu'elle est devenue. Et voilà, mon garçon, comment on se débarasse de ces femmes-là.

Le jeune homme restait bouche bée, tout interloqué. Ce criminel inconscient, placide, « honnête homme », bien renté et nauséeux, l'ahurissait. Il comprit l'inutilité de lui éructer son dégoût au visage.

Il se contenta de lui dire froidement :

— Moi, mon oncle, j'ai encore été plus jobard que vous ne pouvez le supposer. Mon enfant, l'enfant de ma femme, l'enfant de *cette femme-là*, comme vous dites, *je l'ai reconnu*.

M. Aureau s'arrêta net, de stupéfaction, ououvrant une bouche immense, et fixant sur son neveu un regard chargé d'un mépris incommensurable. Il balbutia :

— Tu l'as reconnu ! Tu l'as reconnu !... Oh ! mais non, tu sais, t'es trop bête à la fin ! j'te déshérite.

Et il quitta brusquement Guy, qui souriait amèrement.

De terribles pensées roulaient dans le cerveau désorienté du jeune homme. De sanglantes velléités de révolte lui venaient, et un instant, comme le frôlait au passage un passant attardé, la figure rubiconde enveloppée de la fumée de son cigare, il se surprit à penser à Raskolnikoff, l'assasin philosopheur de Dostoiesky. Et brusquement, sans transition, par suite d'une association d'idées rapide, il se prit à murmurer que si l'on savait au juste ce qui pousse bien des gens qui tuent, l'indulgence atténuerait souvent l'impitoyable verdict des jurys.

Puis il eut honte et effroi en même temps du trouble singulier qui embruma tout d'un coup son cerveau ; et pour laisser retomber au fond cette boue que l'ébullition de la colère avait fait remonter à la surface, il se replongea dans le passé aux heures douces, où l'on s'aimait sans appréhension de l'avenir. Mais en dépit des efforts de sa volonté désarticulée par le ressentiment et la douleur, les papillons noirs se reprenaient à battre de l'aile dans son crâne.

Léo TRÉZENIK.

(A suivre)

AVIS IMPORTANT

L'administration de la Revue cédant à de très justes observations consent volontiers à faire partir les abonnements nouveaux du 1er janvier, 1er avril, 1er juillet ou 1er octobre, selon l'époque à laquelle ils seront souscrits. En conséquence, tous les abonnements en cours seront ramenés à l'une de ces dates, la plus rapprochée ; les abonnements échus en février ou mars derniers seront rapportés au 1er avril.

Nous prions très instamment MM. les abonnés dont l'abonnement expire le 1er avril de bien vouloir nous couvrir de suite du montant de leur abonnement s'ils veulent s'épargner cinquante centimes de frais de recouvrement. Passé le 2 avril, les quittances seront mises à la poste.

L'ADMINISTRATION.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay.— Typ. et lith. Joseph ROYER.

Nous n'avons pu achever à temps le numéro exceptionnel consacré à l' « Ethique de Maurice Barrès ». Ce sera irrevocablement pour le 1er Avril.

×

Le *Fi Bâlouët* va sous peu être achevé d'imprimer. Prière aux retardataires de nous envoyer leur souscription — sans argent, la poste sera chargée des recouvrements après l'envoi des volumes.

×

Leon Bloy est à l'etranger pour quelques semaines ; il désire n'être pas trouble dans le travail considerable qu'il prépare. Prière aux nombreux amis qui demandent l'adresse du Maître de nous adresser leurs lettres, nous les ferons parvenir quand le grand écrivain nous le dira.

×

On nous demande de partout, après les succès d'Eugene Lemercier à nos soirées, où l'on peut se procurer *La Vie en chanson*, volume de 300 pages contenant toutes les œuvres du poète-chansonnier. – Reponse : dans nos bureaux, où le volume sera vendu 2.50 au lieu de 3.50 (franco).

×

La discorde est... au sein de la Société des Gens de lettres ; on parle d'une scission, de la création d'une nouvelle Société, etc., etc. Attendons pour donner des details.

×

Notre bon camarade Lucien Descaves vient d'être victime d'un triste accident : il s'est cassé la jambe en glissant dans la rue. Nos vœux de prompt rétablissement.

×

Dans sa séance du 23 février, la Comité des Gens de Lettres a distribue les prix littéraires fondés par M Chauchard. Le prix de 3,000 fr. a eté decerne à Ferdinand Fabre : un prix de 1.000 fr. à notre excellent ami le poete Jean Rameau ; un autre à Jules Troubat : 4 prix de 500 fr. chacun à MM. Constant Améro, Paul Gaulot, Prat et Charles Joliet.

×

La Revue Européenne ouvre dès aujourd'hui un concours de prose et de poésie.

Le Jury est ainsi composé :

Tony Révillon, député de la Seine ; Joseph Landragin et Eugène Imbert, chansonniers ; Albert Goullé, Gabriel de La Salle et Eug. Chatelain.

Les envois seront reçus jusqu'à fin mars. Les sujets seront libres. Le nombre des lignes est limité à cent pour les vers comme pour la prose.

Tous les genres sont admis. Politique, littérature, sciences. Les prix seront proportionnés au nombre de concurrents. Le concours sera gratuit. Les manuscrits seront rendus. Adresser 15 centimes en timbres-postes pour l'accusé de reception des manuscrits.

×

Echantillon de style parlementaire (M. Maurice Graux) :

... « faire des sucres la vache à lait du budget, c'est tuer la poule aux œufs d'or. »

— Chincholle et Wolf vont être jaloux.

BULLETIN FINANCIER

Le marché n'est toujours guère bon. Divers bruits circulent qui expliquent les mauvaises dispositions de la spéculation.

Elle est surtout impressionnee par la baisse des actions de la société des dépôts et comptes courants ; cette baisse influe, sans trop savoir pourquoi, sur les actions des autres sociétés de credit.

Le 3 0/0 reste lourd à 95,65.

Tout l'ensemble de la cote est plus ou moins atteint et il est peu de titres qui ne soient en baisse.

Malgré cela les fonds étrangers sont relativement bien tenus. 3 0/0 95,65 ; 3 0/0 nouveau 93,50 ; Turc 19,70 ; Portugais 36,90 ; Russe 1890 99,90 ; Italien 94,95 ; Exterieure 76,75 ; Banque Ottomane 628,12 ; Rio Tinto 378,75 ; Alpines 225 ; Foncier 1286,25.

RUD'ŒIL.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

G. de J. *Dusseldorf.* — Inscrit. ∽ **R. V.** *persp. Newsky.* (St-Pétersbourg). — Reçu. ∽ **A. D.** *Lille* — Toutes amitiés et merci. ∽ **B.** *Condom.* — Amitiés et merci. ∽ **J. R.** *Arc de Triomphe.* — Oui, reçu et à bientôt. ∽ **D. L.** *Bayonne.* — Prends « Mon Théâtre » d'abord. Quand L... sera prêt, qu'il envoie. Une main pour chacun. ∽ **B.** *206, boul. Voltaire.* — Venez me voir un matin, aurez ce que désirez. ∽ **A. M.** *Luçon.* — Avez tout ce qui est paru du T. L. Amitiés. ∽ **E. P.** *Rouen.* — Reçu et expédié. ∽ **G. K.** *Bruxelles.* — Sommes toujours disposés à vous être agréables. Ce que ferez sera bien. ∽ **P. R.** *Montpellier.* — Rien chez Mme B... allez p. r. Vous envoie *Fastes.* ∽ **C. de B.** *Moulins.* — Moins de parfums dans papier et plus d'âme dans vos vers. C'est à recommencer. ∽ **B. C.** *Nice.* — Votre prose ne vaut rien. nous le disons : n'espériez pas acheter notre conscience avec votre abonnement ? ∽ **P. C.** *rue des Francs-Bourgeois.* — C'est fait, merci. ∽

LIVRE D'OR DE LA PLUME

HORLOGERIE L. Dubied, 35, rue Gay-Lussac, Paris. Montres à 12 fr. 90.

POITIERS — *Grand Hôtel du Palais*, Jacomella et Cie, propriétaires.

BOULOGNE-SUR-MER — *Hôtel du Cygne*, 6 fr. par jour, tout compris.

BORDEAUX. — *Hôtel Français*, rue du Temple, 5 fr. 50 par jour. Maurice Aupin, propriétaire.

EXPOSITIONS

PARIS

Pavillon de la ville de Paris. — Exposition des Indépendants.

Artistic Hall, 84, rue de Clichy. — Exposition permanente, ventes, tombola.

Galerie Petit. — Exposition internationale de peinture.

Galerie Durand-Ruel. — Exposition, tableaux, pastels et sculptures.

Bénézit, 21, rue Chaptal. — Exposition de peinture et gravure.

PROVINCE

Lyon. — Exposition des Beaux Arts.

Bordeaux. — Exposition universelle internationale du 1er mai au 5 novembre 1891.

ETRANGER

Berlin, — Exposition internationale 1891.

Barcelone.— Exposition du 29 mars au 1er juin.

Milan. — Exposition le 1er juin 1891.

Moscou. — Exposition française, 1er mai 1891.

Chicago. — 1892.

LIBRAIRIE DEMAY, 21, rue de Châteaudun. — PARIS.

VIENT DE PARAITRE :

LA CHEVALIÈRE DE LA MORT

PAR

LÉON BLOY

Tirage à cent exemplaires, papier de luxe

PRIX : 10 FRANCS

En vente aux bureaux de LA PLUME

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de la Revue

I. *Dédicaces*, poésies, par Paul Verlaine, 50 ex à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr. .... épuisé

II. *A Winter night's dream (Le Songe d'une Nuit d'Hiver)*, poème lunatique, par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr., et 200 à 3f. épuisé

III. *Albert*, roman, par Louis Dumur. 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 ex. à......... 3 fr.

IV. *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud. 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à.......................... 3 fr.

(Il parait un volume par trimestre. — Cette édition n'est pas réimprimée)

Léon Deschamps. — *A la Gueule du Monstre*, poésies, in-18 Jésus, vélin teinté; *Contes à Sylvie*, nouvelles; *Le Village*, roman de mœurs paysannes. chaque volume .... 3 fr. 50

Léon Bloy. — *Le Désespéré*, 1 vol. ; *Un brelan d'Excommuniés* (2 fr.) ; *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, 1 vol. ; *Le Pal*, pamphlet (très rare) (les 4 nos 2 fr.) ; *Christophe Colomb devant les Taureaux*, 1 vol. Chaque vol.............. 3 fr. 50

Maurice Maeterlinck. — *Serres Chaudes*, poésies ; *L'Intruse ; Les Aveugles ; La Princesse Maleine*, drame. Chaque vol................. 3 fr. 50

Jean Jullien. — *L'Echéance*, un acte en prose, précédé d'un *Essai sur le Théâtre vivant*.... 1 fr. 25

Paul Redonnel. — *La Mort du Vieillard*, poème (épuisé). *Liminaires*, poésies, (sous presse).

Henri Bossanne. — *Les Ephémérides* (3 fr. 50), *Fleurs Sauvages*, poésies..................... 1 fr. 50

Henry Cormeau. — *Le temps d'amour* (3 fr. 50); *Les Lundis de la Campagnarde*, poésies..... 1 fr.

ART & CRITIQUE, collection complète (84 Nos) 50 fr.
LA PLUME, année 1889, un beau vol. broché, 20 fr.
— année 1890, » » 20 fr.

(Envoi franco contre mandat ou timbres)

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER.

TROISIÈME ANNÉE — N° 47

ABONNEMENTS 40 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

1er Avril 1891

Le Numéro : **50** cent.

La Revue ne publie que de l'inédit

La Plume

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur et Rédacteur en chef : Léon DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL

Secrétaire de la Direction : Léon DEQUILLEBECQ

Numéro exceptionnel consacré à l'

ÉTHIQUE de MAURICE BARRÈS

... Concilier les pratiques de la vie intérieure avec les nécessités de la vie active.
(Jardin de Bérénice)

TEXTE

par

MAURICE BARRÈS, ANATOLE FRANCE, CHARLES MAURRAS, LÉON DESCHAMPS, LÉON DEQUILLEBECQ, P. GIAT, JEAN JULLIEN, WILLY, GEORGES ROUSSEL ET CHARLES SAUNIER.

Illustrations :

Composition symbolique inédite de M. A.-F. CAZALS

(Gravure de M. Barret)

CONCESSIONNAIRES GÉNÉRAUX *pour la vente en gros*

BELGIQUE ET HOLLANDE: Paul Lacomblez, éditeur à Bruxelles, (abonnements et vente au n°)
SUISSE ET ALLEMAGNE : Agence des Journaux, à Genève.
PARIS : Léon Vanier, 19, quai St-Michel.

DÉPOTS POUR LA VENTE AU DÉTAIL A PARIS :

Léon Vanier. — **Brasseur**, *galerie de l'Odéon.* — **Paul Sévin**, *8, Boul. des Italiens.* — **Albert Savine**, *12, rue des Pyramides.* — **[illegible]**, *27, rue de Châteaudun.* — **Bailly**, *11, Chaussée-d'Antin.* — **Dentu**, *avenue de l'Opéra.* — **Mme Clement**, *kiosque 112, en face n° 3, boul. St-Michel.* — **Mme Martin**, *kiosque 117, en face Cluny.* — **Mme Denas**, *kiosque 216, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel.* — **Mme Bravet**, *kiosque 297, place St-Germain-des-Prés.*

Bureaux de la Revue : 36, boulevard Arago — Paris.

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Reçu dans la quinzaine les livres suivants (dont nous reparlerons) :

Librairie **Paul Lacombez**, éditeur : *Les Dernières Fêtes*, poésies, par Albert Giraud — un vol. de 86 pages, vélin, titre couleur : 2 fr. — *Les Fusillés de Malines*, étude historique, par Georges Eekhoud (3.50).

Albert Savine : *Poèmes et Ballades de A. C. Swinburne*, traduits par Gabriel Mourey et précédés de notes par Guy de Maupassant (3.50).

Léon Vanier : *Les Adolescents*, poésies, par Daniel de Venancourt, (Laurent des Aulnes), préface de Robert de la Villehervé (3 fr.)

Marpon et Flammarion : *Vive la Liberté !* revue libre, rapide, incohérente autant que possible, par Jules Lévy (2 fr.)

F. Payot, éditeur à Lausanne (Suisse) : *Le Livre de Thulé*, poésies, par Louis Duchosal, préface d'Edouard Rod (3 fr. 50). Critique prochaine par W. Vogt.

Premières idées, poésies, par J.-M. Simon, (sans nom d'éditeur) 1 fr. 50.

LES THÉATRES

Porte-St-Martin. *L'Impératrice Faustine*, 5 actes du comte Stanislas Rzewusky. Le règne de Marc-Aurèle, empereur philosophe, trop philosophe, car il ne fait dans cette pièce que philosopher : la trahison de Cassius, dont le caractère bien embrouillé, la rivalité d'amour de Marc-Aurèle et de Cassius. L'Impératrice Faustine, cause de tout le grabuge, oh, la rosse ! se fait justice en s'empoisonnant.

Mme Jane Hading est ridicule et assommante : M. Pierre Berton a composé d'une façon intéressante la figure de l'empereur. Il joue le rôle avec une sobriété et une puissance digne de tous éloges.

Comédie-Française. *Mariage blanc*, de M. Jules Lemaître. Très embarrassant de parler de cette pièce. L'auteur entre la répétition générale et la première a sensiblement modifié son œuvre. Le public de seconde en désaccord avec celui de la première a réclamé les changements que l'auteur s'est empressé d'accorder. Le public de la troisième n'était pas satisfait et l'auteur a fait droit à ses observations. Enfin, maintenant la pièce serait définitive, si le pompier de service, dont l'auteur recherche les conseils, ne changeait pas chaque jour. Dans ces conditions il est évident que cette pièce peut tenir longtemps l'affiche et même toujours. Voilà qui est à la louange du caractère conciliant de l'auteur, mais ouvre des horizons curieux sur sa manière de comprendre l'Art !

Vaudeville *Bonheur à quatre* par M. Gandillot qui accapare peu à peu toutes les scènes parisiennes. Cette pièce est la *Parisienne* de la Chaussée d'Antin. Plus souvent on jouera du Gandillot, plus vite on s'en lassera. Les premiers symptômes de lassitude se sont fait manifestement sentir au **Vaudeville.**

Une avalanche de reprises sans intérêt dans les autres théâtres.

G. R.

LES REVUES

A lire, dans la *Revue de Paris et de St-Pétersbourg*, l'article d'Armand Silvestre sur notre ami et précieux collaborateur Alexandre Desrousseaux. — Cueilli dans le palmarès du Concours des *Annales Gauloises* les noms de nos rédacteurs : E. Porcher, Jules Vacoutat et A. Estienne ; même fascicule la suite du très curieux roman d'Henri Bossanne « Mlle Rondecuir ». — L'*Album*, de Marseille, publie le portrait de Mlle Chaminade, compositeur de musique. — M. Hanneton ou plutôt Berge se fâche, *au nom des bourgeois de Rouen* : on l'empêche de dormir, on représente *Lohengrin* (il aime mieux la *Dame blanche*, pas ?...) et il s'en prend à... Flaubert ! « qui avait la manie de la persécution, le pauvre homme ». Alors pourquoi, d'Harrans, mon ami, ce titre à votre revue : *Rouen Artiste ?* — Noste ami Pau Redonnel, ven de publica, dins *La Cigalo d'or*, uno pouesio ravissanto : **Aucèl**, dedicatés as *cassaires d'ailamoudaut*. Remartiareom ar journal cé deuss as réclâm é n'eus gret evit as *Pluen*. O lé ter tous daux biâs fidegarces, lé ! ...Comme quoi, le charabia n'est pas usité qu'à Montpellier !!! — Nouvelles feuilles : *La Fronde*, pamphlet politique et littéraire, hebdomadaire, 27, rue J.-J. Rousseau (6 fr. par an) ; *Paris-Chanson*, hebdomadaire (0 fr. 10 le nº) — collabos : Pierre Trimouillat, C. Champon, E. Baillet, H. Papin, etc. — Toujours brillant le calendrier littéraire de l'*Echo de la Semaine* et très amusante la nouvelle chanson de P. Trimouillat : « Le Concierge ». — Au sommaire de la *Revue de la littérature moderne* : Albert Boissière, Paul Rouget, J. Degalvès, etc. — *Le Cri-Cri du Peuple*, un nouvel organe socialiste laisse passer cette inconséquence : « Considérant que la presse socialiste ne doit tremper dans aucune affaire véreuse, nous avons banni de nos colonnes la réclame des rebouteux de la finance et de la potarderie... » Or, dès la 3e page commence une série de réclames qui remplit toute la 4e. Nous signalons cette chose à nos amis Chatel, Legentil, Berrichon, etc., qui collaborent au *Cri-Cri*. — Autre nouvelle feuille : *Le Messager Français* qui, dit-on, veut remplacer le *Courrier* dito. Collabos annoncés : Jules Renard, G. Vanor, G. Brandimbourg, H. Gautier-Villars, Em. Rousseau, toute la *Plume*, quoi ! — *La Wallonie* consacre à M. Pierre-M. Olin son numéro de février. — Bonnat, Meissonnier, Gallifet et Broglie forment le sujet de la dernière série des *Hommes* de Boyer d'Agen (Savine, éd.). — Le *Rouen Artiste*, 4, rue Grand-Pont, à Rouen, ouvre son deuxième concours littéraire, artistique et musical, qui sera clos le 30 avril 1891. Tous les genres sont admis mais les œuvres doivent être inédites et n'avoir jamais été couronnées. — I. *Poésie*. — 1re section : sujets libres (limite 250 vers) : 2e section : un sonnet (sujet libre). — II. *Prose*. — Sujets libres (limite 390 lignes). — III. *Théâtre*. — Comédie ou saynette en 1 acte (prose ou vers). — IV. *Beaux-Arts*. — Un dessin (sujet libre). — V. *Musique*. — 1re section : un morceau pour piano ; 2e section : une mélodie (paroles au choix) avec accompagnement.

Nos Soirées Littéraires

1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.

Samedi 21 Mars. Assistaient à la soirée : MM. Clovis Hugues, Jean Moréas, Maurice du Plessys, Albert Gerès, de l'*Indépendance*, Louis Gaillard, réd. en chef du *Tabarin*, E. Lemercier, A. Delaroche, Steinlen, Diana Morello, Henri Quittard, Eugène Longuet, réd en chef des *Abeilles Normandes*, André Veidaux, E. Museux, P. Bouteil, E. Deshayes, A. Brière, Gaston Saugrain, Eug. Prodhon, Albert Girault, Louis Carboni, Louis Besse, Raoul Delons, du *Parisien*, Jn. Crouzat, A. Weil, Georges Beaujon, Paul Cohon, Duclos, Ad. Retté, de la *Wallonie*, Georges Elcar, Louis Navarre, Schneidesch, Julien Larroche, Y. Rambosson, Leroy, Edouard Legentil, de la *Revue Européenne*, Léon Dequillebecq, Maurice Lynd, Rosa Lynd, Dauphin-Meunier, Mme et M. Léger de l'Halle, Charles Maurras, Léon Maillard, A. F. Casals, Marc Perret, Paterne Berrichon, Elysée Cavailhon, Jules Laloue Pierre Trimouillat, Dufour, J. Duchesne, Fanny Billet, Marcel Bailliot, Hyren Nilhoc, Ed. Coutances, Jean Surya avec Mme, Charles Chatel, Gabriel de la Salle, Cortès-Gaillard (Argus), Yann Nibor, Paul Fisher, Armand d'Huppuy, etc., etc.

Compte-rendu. — Jules Laloue : *Tierce-Rime.* — Julien Larroche : *Les Hochets.* — Jean Surya : *La Belle au Bois dormant.* — J. Duchesne : *Mes oncles et leurs neveux.* — Georges Beaujon : *Terza-Rima.* — Eugène Lemercier : *M. le Sergot ; A Cochin.* — Albert Girault : *Orgueil* (Albert Samain). — Pierre Trimouillat : *A mon Septième ; M'sieur Alphonse aux Français.* — Louis Gaillard : *Pour les vieux jours.* — Marcel Bailliot : *Pour faire.... ; Le Départ d'Alchinef.* — Georges Elcar : *Le Drapeau.* — Yann Nibor : *Un coucher à l'œil ; Les Mat'lots chauffeurs.* — Clovis Hugues : *Blagueur !* — Edouard Legentil : *On a baisé*

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 47 — 1er AVRIL 1891

Sommaire du Numéro exceptionnel consacré à l'« Ethique » de Maurice Barrès :

Note de la Direction

Maurice Barrès en publiant le Jardin de Bérénice *a terminé la tâche qu'il s'était proposée. La série commencée par* Sous l'Œil des Barbares, *continuée par* Un Homme Libre *est close, on sait avec quel succès.*

Maurice Barrès, comme il l'a annoncé, placera d'ici peu, en tête d'une réimpression de Sous l'Œil des Barbares *un* Examen de ces trois volumes, *puis il se donnera tout entier à une nouvelle œuvre, d'un genre différent, dont nous croyons savoir qu'il a déjà avancé l'esquisse.*

Mais cette première série que son auteur appelle un « essai de la culture du Moi » a eu une telle action sur des jeunes gens (Maurice Barrès est certainement le prosateur le plus populaire à cette heure dans les lycées) que nous avons désiré lui consacrer un numéro spécial.

Nous lui avons manifesté notre désir en le priant de nous donner quelque détail sur la façon dont il concevait sa propre œuvre et sur les critiques qu'elle avait soulevées, pour que nous fussions à même de préciser sans équivoques sa pensée.

Maurice Barrès qui est un ami de La Plume, *nous a répondu avec une si complète obligeance qu'il nous a paru que nos lecteurs préféreraient sa lettre à tous commentaires. Nous nous permettons donc de la publier telle quelle.*

Mon cher Monsieur Deschamps,

Vous me dites votre intention de publier un numéro exceptionnel de La Plume, *consacré à la* psychologie *de* MAURICE BARRÈS *et vous me parlez en termes trop bienveillants, des sympathies que vous et quelques-uns de vos amis ont pour les «* Barbares, *» pour* l'« Homme libre » *et pour cette jeune «* Bérénice. »

Ce qui m'inquiète, c'est que vous me proposez un façon de principat ; vous voulez me confier un drapeau ! Je n'ai pas qualité pour accepter ce poste d'honneur ; je n'en ai pas non plus le goût.

Vous me prenez pour un artiste ! pour un psychologue ! Si vous voulez que je le sois, ce sera du moins par dessus le marché. *Je n'ai guère témoigné que je susse démonter, en psychologue, les ambitions, les amours, tous les appétits des hommes, comme fait avec une merveilleuse intelligence mon cher aîné Paul Bourget ; je suis également incapable de raffiner sur la coupe des vers, avec nos meilleurs rimeurs. La métrique et la prosodie ! Tenez, vous savez si j'aime Jean Moréas ? Eh bien, il ne m'intéresse pas autant que mon ami Crampel, parti pour une longue exploration au centre de l'Afrique.*

Simplement je suis d'une espèce d'esprits qui sont attirés par tout ce qui est matière d'idéologie ; je suis passionné de tous raisonnements sur la vie : choses de bourse, choses de politique, plus encore que des choses du métier littéraire.

Anatole France parlait un jour de « l'éthique de Maurice Barrès. » C'est bien le mot qui conviendrait pour dégager la constante préoccupation de mes petits traités d'idéologie. Je le constate chaque jour, dans les lettres d'amis inconnus et dans les meilleures critiques, c'est bien parce qu'ils trouvent des règles de vie dans ces volumes qu'un certain nombre d'esprits me témoignent de la sympathie.

J'aime ceux qui se mêlèrent aux passions et à la vie la plus complète de leur époque ; du moins je les aime à condition qu'ils y portent autant de clairvoyance que d'ardeur.

C'est ainsi que, pour vous le dire au courant de la plume, j'aime Sénèque, Loyola, Pascal qui passa d'une fière jeunesse à la plus enragée préparation à la mort, Rancé, Montesquieu, Benjamin Constant, Disraëli et d'autres que vous imaginez. Voilà une liste hâtive et qui, pour être significative, aurait besoin d'un commentaire. (Peut être me fais-je une idée un peu particulière de Montesquieu et de Disraëli). Quoi qu'il en soit si vous avez lu « l'Homme libre », *vous m'épargnerez des redites. Si insuffisante qu'elle soit cette indication de nos goûts éclairera, pour quelques-uns, notre pensée.*

Or ce même goût qui m'incline sur ces nobles mémoires remplit, je le vois bien, un grand nombre des jeunes gens de ce temps. Avec des dons infiniment puissants d'analyse, ils aspirent à l'action. Dès l'apparition de

« Sous l'Œil des Barbares », *ils me reconnurent comme un des leurs ; et je sais qu'il aura leur plaine sypathie, le Philippe du* « Jardin de Bérénice », *qui s'efforce de* « concilier les pratiques de la vie intérieure avec les nécessités de la vie active. »

Ce problème, qui préoccupe tant de jeunes gens, fut abordé à plusieurs reprises par un homme éminent, qu'on peut considérer comme leur directeur spirituel. M. Ernest Lavisse me fit l'honneur de discuter sur mon nom les idées que je partage avec un certain nombre de mes contemporains. Il opposait notre tour d'esprit à celui des jeunes gens moins dédaigneux, croyait-il, de la vie active. C'est une conférence fort distinguée de M. Henri Bérenger, président de l'association des Etudiants, qui lui fournissait ainsi la contre-partie du « culte du Moi ». L'argumentation de M. Lavisse (dans les Débats) *n'a profondément frappé ; j'aurais voulu y répoudre sur l'instant, mais il était impossible de me faire juger sur les deux premiers volumes d'un traité en trois parties. Maintenant que l'ouvrage est complet, je vous serai reconnaissant de préciser le sens exact de ma pensée devant ce petit monde qui vous entoure et auquel je tiens parce que cette jeunesse aujourd'hui sans autorité sera par la suite le plus puissant agent de diffusion pour nos idées.*

Oui, j'aime l'isolement — qui est ce qu'on me reproche — mais il faut le définir. Je crois que le malentendu porte sur les expressions « barbares » *et* « égotisme ».

Bourget, entre autres, l'a bien vu, dans un récent article de la Revue illustrée, c'est simplement de la défense de sa personnalité, de son moi contre les étrangers ou « BARBARES » *que j'ai entendu parler. J'ai cru que ce Moi était, pour chacun de nous, à conquérir au mileu de toute l'écume que l'éducation a entassée et que la vie entasse chaque jour sur lui. C'est ainsi qu'en un premier volume j'ai décrit l'éveil d'un jeune homme de ce temps à la vie consciente, au milieu des brutalités de Paris, où les enfants de vingt ans sont à la fois sensibles et avides.*

Puis, poussant mon idée, j'ai voulu cultiver méthodiquement *ce Moi que j'avais conquis sur les barbares, j'ai voulu être* « un HOMME LIBRE. »

Mais ce Moi, pour qui sont toutes mes complaisances, est-ce la médiocre petite loulette de vanités et de besoins que nous paraissons être, roulée par les circonstances à travers les intrigues de la vie ? Non, j'ai indiqué à chaque page que je me considérais comme un instant d'une chose immortelle, dont j'ai recherché, avec une piété sincère, les origines dans ma race (chapitre sur la Lorraine, de l'« Homme Libre »), *et les possibilités futures dans mes rêves les plus chers (chapitre sur Venise).*

Enfin « le jardin de Bérenice », véritable théorie de l'amour, éclaire et conclut ces deux premiers volumes. Là enfin nous voyons le Moi qui prend une pleine conscience de soi.

J'y développe cette idée qu'un individu, dans une race, s'il savait dégager toutes les puissances qui sont en lui et les considérer avec clairvoyance, serait la conscience même de sa race : ce qui est toute la sagesse de la nature ; j'y glorifie le peuple, immense réservoir des forces inconscientes qui se connaitront en nous, si nous fortifions d'amour notre don de clairvoyance.

Mais en vérité, mon cher Deschamps, où arrivons-nous ? ce Moi atteignant à être l'âme collective de sa race, ou du moins aspirant à l'être (et non pas une race géographique, mais s'élargissant jusqu'a embrasser tous les degrés de la vie dans la nature) n'est-ce pas à peu près ce que désire M. Lavisse ?

S'il n'a pas retrouvé en moi les préoccupations qui lui sont chères, c'est qu'un certain ton d'ironie épars en ces pages y déroute le lecteur, c'est aussi pour ce qu'il sait de mes débuts dans la vie publique. Or cette ironie est chez moi le retentissement de toutes les misères et imperfections que les plus nobles idées prennent en leur manifestation quotidienne, chez des hommes qui ne se rendent pas compte qu'avec la brièveté de leur vie, tous leurs airs d'importance sont d'un ricicule achevé.

Et sur ce point qu'on nomme encore volontiers scepticisme, car je ne descends pas à discuter avec ceux qui parlent de fumisterie, s'il plait à votre amitié de me défendre, je vous renverrai, mon cher Deschamps, à un article que j'ai publié dans le Figaro du 7 mai 1890 « Eloge du scepticisme », *et qui est, avec ce traité de la culture du Moi, dans les trois volumes que nous venons d'analyser, la seule page que je recommande à mes amis.*

D'ailleurs la nouvelle série que je prépare et publierai les annés prochaines sera la justification du sectilisme de tous les esprits sincères et dégrossis de ce temps.

Veuillez, mon cher Deschamps, tirer de cette longue lettre le meilleur parti que vous jugerez. Je n'ai jamais répondu à quelqu'article que ce fût, tant que l'ouvrage n'était pas terminé, c'était inutile et impossible. Aujourd'hui qu'il ne me reste plus qu'à mettre en tête d'une réimpression de « sous l'œil des barbares » un examen de ces trois volumes

déjà annoncé, je désire vivement que ma pensée se dégage de son obscurité naturelle et de la confusion qui ajoutèrent certains commentaires.

Si ces livres valent quelque chose, c'est par leur logique, par l'esprit de suite que j'y ai mis durant cinq années. Pour l'art que des lecteurs ou critiques bienveillants voulurent y trouver c'est chose, de mode.

Vous vous adressez uniquement à des jeunes gens. Comme l'a vu M. Lavisse, c'est d'eux que je parle et c'est à eux que je parle. Je ressentirais quelque malaise d'un malentendu avec certains d'entre eux qui, bien certainement, dans des milieux fort différents, doivent se faire du monde cette même vision qui vous a plus dans mes livres.

Je vous remercie de vos sentiments amicaux et suis bien votre,

Maurice BARRÈS

La littérature du « Moi ». — Maurice Barrès. — Le *Jardin de Bérénice*

Vous connaissez sans doute la *Vita nuova* de Dante Alighieri. C'est un petit roman allégorique, où se sentent la nudité grêle et la fine maigreur du premier art florentin. Sous les formes sèches et comme acides des figures se cachent des symboles nombreux et compliqués. Cette *Vita nuova*, du moins par sa subtilité, peut à la rigueur donner quelques idées de la manière de M. Maurice Barrès qui est, en littérature, un préraphaélite. Et c'est grâce, sans doute, à ce tour de style et d'âme qu'il a séduit M. Paul Bourget ainsi que plusieurs de nos raffinés.

L'inertie expressive des figures, la raideur un peu gauche des scènes qui ne sont point liées, les petits paysages exquis tendus comme des tapisseries, c'est ce que j'appelle le préraphaélisme et le florentinisme de M. Maurice Barrès. Mais il ne faut pas trop insister. Le *Jardin de Bérénice* est aussi éloigné de la symétrie naïve de la *Vita nuova* que la métahysique de M. Barres est distante de la scolastique du treizième siècle. Loin d'être arrangé avec exactitude et déduit selon les règles du syllogisme, le livre nouveau est flottant et indéterminé. C'est un livre amorphe. Et l'indécision de l'ensemble fait un curieux contraste avec la sobriété précise des détails.

Les ouvrages de notre jeune contemporain trahissent, comme la toile de l'antique Pénélope, l'effroi mystérieux de la chose finie. M. Barrès ne défait pas la nuit la tâche du jour. Mais il met partout de l'inachevé et de l'inachevable. Car il sait que c'est un charme, et il est fertile en artifices. Ses deux premiers livres, *Sous l'œil des barbares* et *Un homme libre*, étaient conçus dans cette manière. Par malheur, ils étaient d'un symbolisme compliqué et difficile. Aussi ne furent-ils goûtés que par les jeunes gens. La jeunesse a cela de beau qu'elle peut admirer sans comprendre. En avançant dans la vie, on veut saisir quelques rapports des choses, et c'est une grande incommodité. Le *Jardin de Bérénice*, qui est une suite à ces deux ouvrages, et comme le troisième panneau du triptyque semblera bien supérieur aux autres par la finesse du ton et la grâce du sentiment. Toutefois, j'avertis les personnes sérieuses qui voudraient lire ce petit livre qu'elles risquent d'en être choquées de diverses façons. Car beaucoup de sentiments qui passent pour respectables parmi les hommes y sont moqués avec douceur, et M. Maurice Barrès est incomparable pour la politesse avec laquelle il offense nos pudeurs ; je le tiens un rare esprit et un habile écrivain, mais je ne me fais pas du tout son garant auprès du lecteur.

J'eus pour professeur, en mon temps, un prêtre très honnête, mais un peu farouche, qui punisssait les fautes des écoliers non pour elles-mêmes, mais pour le degré de malice qu'il jugeait qu'on y mettait. Il était indulgent à l'endroit des instincts et des mouvements obscurs de l'âme et du corps, et il y avait parmi nous des brutes à qui il passait à peu près tout. Au contraire, s'il découvrait un péché commis avec industrie et curiosité, il se montrait impitoyable. L'élégance dans le mal, voilà ce qu'il appelait malice et ce qu'il poursuivait rigoureusement. Si jamais M. Maurice Barrès éprouve le besoin de se confesser, comme déjà M. Paul Bourget le lui conseille, et qu'il tombe sur mon théologien, je lui prédis une pénitence à faire dresser les cheveux sur la tête. Jamais écrivain ne pécha plus tranquillement, avec plus d'elégance, plus d'industrie et de curiosité, par plus pure malice que l'auteur du *Jardin de Bérénice*.

Il n'a point d'instincts, point de passions. Il est tout intellectuel, et c'est un idéaliste pervers.

Retournant un mot fameux de Théophile Gautiet, il a dit de lui-même : « Je suis un homme pour qui le monde extérieur n'existe pas. » Ce qui doit s'entendre au sens métaphysique, et si on lui fait remarquer qu'il a tracé ça et là de bien jolis paysages, il répondra qu'il les a vus en lui et qu'ils marquaient les états de son âme. Il a dit encore : « La beauté du dehors jamais ne m'émut vraiment. » Et c'est un aveu de perversité intellectuelle. Car il y a de la malice à ne point aimer les choses visibles et à vivre exempt de toute tendresse envers la nature, de toute belle idolâtrie devant la splendeur du monde. M. Maurice Barrès nous répond encore : « Il n'y a de réalité pour moi que la pensée pure. Les âmes sont seules intéressantes. » Ce jeune dédaigneux qui a méprisé l'instinct et le sentiment, est-il donc un spiritualiste, un mystique exalté? Quelle philosophie ou quelle religion lui ouvre les demeures des âmes? Ni religion ni philosophie aucune. Il ne croit ni n'espère. Il entre dans l'empire spirituel sans appui moral. Voilà encore de la perversité. Son jeune maître, M. Paul Bourget, qui tente de le catéchiser un peu, lui disait naguère : « Anxieux uniquement des choses de l'âme, vous n'acceptez pas la foi, qui seule donne une interprétation ample et profonde aux choses de l'âme. » Et M. Paul Bourget prêche d'exemple : il se spiritualise beaucoup en ce moment, me dit-on, au soleil de cette blonde Sicile qui n'est plus païenne.

Cependant, il ne faut pas s'imaginer que M. Maurice Barrès erre tout à fait sans règle et sans guide dans les corridors de la psychologie. Cet homme curieux n'est pas tout à fait impie, encore qu'il le soit beaucoup. Je disais qu'il n'a point de religion. J'avais tort. Il en a une, la religion du MOI, le culte de la personne intime, la contemplation de soi-même, le divin *égotisme*. Il s'admire vivre, et c'est un bouddha littéraire et politique d'une incomparable distinction. Il nous enseigne l'ascétisme mondain et le détachement élégant des choses. Il nous instruit à chercher en nous seuls « l'internelle consolation » et à garder notre *moi* comme un trésor. Et il veut que cela passe pour de l'ascétisme, et qu'il y a t de la vertu à défendre le *moi* avec un soin jaloux contre les entreprises de la nature. Un Allemand qui fut élevé en France et qui y devint homme d'esprit, Chamisso,a écrit un conte d'un sens profond. On y voit qu'il est criminel de vendre non pas seulement sa pensée, mais même son ombre. M. Maurice Barrès est pénétré de la vérité de ce symbole : il nous avertit qu'il faut se garder, s'appartenir, demeurer stable dans l'écoulement des choses, se réaliser soi-même obstinément dans la diversité des phénomènes, et, fût-on seulement une vaine ombre, ne vendre cette ombre ni à Dieu, ni au diable, ni aux femmes.

Je crois avoir assez bien compris les trois bréviaires du jeune apôtre. M. Barrès semble nous dire : homme je suis le rêveur du rêve universel. Le monde est le grain d'opium que je fume dans ma petite pipe d'argent. Tout ce que je vous montre n'est que la fumée de mes songes. Je suis le meilleur et le plus heureux de tous. La sagesse de mes frères d'Occident est vraiment incertaine et courte. Ils se croient sceptiques, lorsqu'ils sont au contraire d'une crédul té naïve. On m'appelle Mlle Renan. Je suis effrayé du poids des lourdes croyances qui pèsent sur l'âme de mon père spirituel. M. Renan, que d'ailleurs j'ai beaucoup inventé pour ma part, est opprimé sous toutes sortes de fidélités et de confessions, et de prof-ssions, et de symboles. Moi, je ne crois qu'à MOI. Cela seul m'embarrasse,que le *moi* suppose le *non moi*, car enfin, si le monde se reflète en moi, il faut bien que le monde ait tout de même une espèce de vague réalité. Mais qu'il existe, c'est son affaire et non la mienne. Je suis bien assez occupé d'entretenir la réalité de mon *moi*, qui tente sans cesse à se dissoudre.

Il a raison, M. Maurice Barrès. Son *moi* à une tendance singul ère à se répandre dans l'infini. Il est exquis, ce moi, mais d'une délicatesse, d'une subtilité, d'un vague extrêmes. Il est fait d'affaissements, de troubles, d'hésitations et si compliqué, que c'est un héroïque travail de le contenir. Une perpétuelle ironie le subtilise et le dévore. C'est un moi fluide et charmant, d'une inquiétante ténu té. Ce moi pensant à l'éclat des nébuleuses et fait songer à ces astres frêles, à ces comètes pour lesquelles la sollicitude des astronomes redoute sans cesse quelque terrible aventure céleste. Et ces cra ntes ne sont point vaines. Plusieurs de ces astres subtils se sont perdus dans leur course hyperbolique, d'autres ont été coupés en deux. Ils ont maintenant deux *Moi* qui ne peuvent se rejoindre.

Pour conjurer une semblable disgrâce, M. Maurice Barrès a recours à divers procédés. Il ne se contente pas de concentrer son *moi* dans d'élégants romans psychiques tels que l'*Homme libre* et le *Jardin de Bérénice*. Il n'agit, il institue des expériences. Je ne crois pas le fâcher en disant que sa candidature heureuse à la députation fut une de ces expériences de scepticisme pratique, et que le député de Nancy est un essayiste en action.

Doutons de tout, je le veux bien. Mais le doute ne change pas les conditions de la vie. Sceptiques et croyants, nous sommes soumis impérieusement aux mêmes nécessités, qui sont les nécessités de la vie. Cette nuit même, une des premières nuits douces de l'année, en finissant de lire votre livre, mon cher Barrès, j'ouvris ma fenêtre, je regardai les étoiles qui tremblaient dans le ciel allégé de ses brumes d'hiver. Et le mystère de ces brillantes inconnues me troub!a une fois de plus et aussi amèrement que jamais, car je venais de faire une lecture qui n'était pas consolante, et je songeai : peut-être que la vie telle que nous la voyons et telle que nous la concevons ici-bas, la vie organique, celle des bêtes et des hommes n'est qu'un accident tout à fait particulier à ce petit monde ins gnifiant que nous appelons la terre. Peut-être que cette infime planète s'est gâtée, pourrie, et que tout ce que nous y voyons et nous-même n'est que l'effet de la maladie qui a corrompu ce mauvais fru t. Le sens de l'univers nous échappe totalement ; nous sommes peut-être des bacilles et des vibrions en horreur a l'ordre universel. Peut-être... Mais, comme dit Martin, qui était un sage, cultivons notre jardin. Il ne s'agit point d'expérimenter la vie. Il faut la vivre. Ayons le cœur simple et soyons des hommes de bonne volonté. Et la paix divine sera sur nous.

M. Maurice Barrès a plus d'une fois fait froncer le sourcil aux personnes graves. Mais il a exercé sur beaucoup de jeunes gens une sorte de fascination. Il ne faut pas s'en étonner. Cet esprit si troublé, si malade, si perverti et gâté, comme nous l'avons dit, par ce que les théologiens appellent la malice, n'est certes ni sans grâce, ni sans richesse. Il a présenté artistement une réelle détresse morale. Et cela lui a gagné des sympathies dans la jeunesse , cela lui a valu une sorte d'admiration tendre et mouillée. Un poète de son âge qui a écrit un bien joli livre de critique, M. Le Goffic, constate cette influence profonde de M. Maurice Barrès et il l'explique en bons termes. « C'est qu'en effet, dit-il, ces livres maladifs d'art et de passion mettent dans le jour le plus vif les habitudes morales, d'une jeunesse d'extrême civilisation, clairsemée dans la foule assurément, mais qui, si l'on en réunissait les membres épars apparaîtrait plus compacte qu'on ne croit. »

Et puis enfin (aucun lettré ne s'y trompera) M. Maurice Barrès possède l'arme dangereuse et pénétrante : le style. Sa langue souple, à la fois précise et fuyante, a des ressources merveilleuses. Tel paysage du *Jardin de Bérénice*, d'un trait rapide et d'une perspect ve infinie, est inoubliable. Anatole FRANCE.

EXTRAITS

DE

l'Œuvre de Maurice BARRÈS

—

I. — Sous l'œil des Barbares

Le premier volume de cette série d' « essais sur la culture du Moi », *Sous l'Œil des Barbares*, s'ouvre par les lignes suivantes où l'auteur, dès 1887, exposait son but : « *Voici une courte monographie réaliste. La réalité varie avec chacun de nous, puisqu'elle est l'ensemble de nos habitudes de voir, de sentir et de raisonner. Je décris un être jeune et sensible dont la vision de l'univers se transforme fréquemment et qui garde une mémoire fort nette de six ou sept réalités différentes. Tout en soignant la liaison des idées et l'agrément du vocabulaire, je me suis surtout appliqué à copier exactement les tableaux de l'univers que je retrouvais superposés dans une conscience. C'est ici l'histoire des années d'apprentissage d'un moi, âme ou esprit.* »

Nous publions de *Sous l'Œil des Barbares*, non point la nouvelle alexandrine, chapitre troisième, que le public a accueillie sans hésitation, dès le premier jour, non pas l'oraison fameuse qui termine le volume et qui a été tant commentée : « *Je te supplie que par une suprême tutelle, tu me choisisses le sentier où s'accomplira ma destinée, ô maître, si tu existes quelque part, axiome, religion ou prince des hommes.* »

C'est un fragment du chapitre sixième, intitulé *Extase*, avec cette épigraphe « *Qu'on me rende mon Moi !* » qui nous a paru exprimer le plus solidement et avec une concision austère le point extrême de l'état rare — et pour, tant bien connu des êtres très susceptibles et très intellectuels, — que décrit ce volume :

CHAPITRE SIXIÈME

—

Concordance (1)

Pendant six mois il fut à son affaire. *Il prit des apéritifs avec des publicistes, s'inclina et sourit devant trois ministres, même il s'exerça sur trois jeunes gens à manier les hommes. C'est pourquoi des personnes bienveillantes disaient au moment du cigare : « Hé, voilà que ce jeune homme se fait sa place au soleil. » Ce que l'on nomme encore :* il se pousse.

Et quoiqu'il n'eût qu'à se louer de tout le monde et de soi-même, son horreur pour ces contacts était chaque jour plus nerveuse. Peut-être aussi se surchargeait-il, étant attaché aux affaires étrangères, secrétaire d'un sous-secrétaires d'Etat, avec d'autres broutilles.

EXTASE

Qu'on me rende mon moi !
MICHELET.

A cette époque, pour quelque besogne, une enquête sans doute, il fut à Bicêtre. Et dans la verdure d'un parc immense, par une belle matinée de soleil, il vit les fous joyeux et affairés, qu'un professeur, vieux maître décoré, et des jeunes gens sérieux et simples interrogeaient discrètement et toujours approuvaient.

Le jeune homme était las : fatigué de cette course matinale et humilié de la besogne prétentieuse. Ce palais de plein-air, cette imprévue hospitalité où, dans un cadre parfait, dans une exquise régularité de confort, ces hommes, *si différents* cependant, suivaient leur rêve et se construisaient des univers, l'émurent. Il les voyait, ces idéalistes, se promener en liberté, à l'écart, fronts sérieux, mains derrière le dos, s'arrêtant parfois pour saisir une impression. Nul ne raillait leur stérile activité, nul ne les faisait rougir ; leurs âmes vagabondaient, et vêtus de vêtements amples, il laissaient aller leurs gestes.

Isolé dans ce délicieux séjour, tandis que personne ne daignait s'intéresser à lui, sinon d'un œil interrogateur et dédaigneux, il fit un retour sur lui-même poussiéreux, incertain du lendemain, hâtif et n'ayant pas trouvé son atmosphère...

De ces nobles préaux où une sage hygiène prend soin de ces rêveurs, il sortit bras ballants, éreinté par le soleil de midi, sans voiture, sans restaurants voisins, convaincu des difficultés inouïes, qu'on rencontre à vivre au plus épais des hommes.

Tout le jour dans les intervalles de sa misérable besogne, il revit la douce image de ces jeunes gens de Pluton se promenant, se reposant, se réjouissant soudain à cause d'un geste obscur qui se lève en leur âme, et toujours penchés sur le nuage qu'a soulevé en eux quelque grande idée tombée de Dieu.

Que dites-vous ? Qu'il avait mal vu ? N'importe ? C'est cette vision, inexacte peut-être, qu'il s'attriste de ne pouvoir vivre. Sous les feuillages un peu bruissants, se coucher, rêver, ne pas prévoir, ne plus connaître personne, et cependant que soit machiné avec précision le décor de la vie : manger, dormir, avoir chaud et regarder sous des arbres des eaux courantes.

Au soir, nourriture et besognes accomplies, le long des rues poussiéreuses où le jour trop sali devient noir, parmi la foule gesticulante et qui cagne, vers son appartement quelconque, il serpenta.

Sur les horribles boulevards, comme il flairait pour leur échapper, les bruyants et les ressasseurs, il aperçut, pareille à sa marche, la fuite d'un avec qui volontiers, des nuits entières, il avait théorisé. Celui-là tient toute affirmation pour le propre des pédants et n'en use que pour des effets de pittoresque. Il est incapable de convenu et, quand il est soi, ne trouve jamais ridicules les choses sincères.

Il abordait d'un premier élan, plein d'une délectation fébrile à l'idée que, dans un coin, tout bas, l'un et l'autre, ils allaient longuement et pour rien :

1. — Insulter la société, les hommes et surtout les idées.

2. — Se rouler soi-même et leur propre existence dans la boue.

Pourquoi celui-ci lui dit-il avec une chaleur feinte et un air pressé, d'une voix humble où vibrait une nuance amère : « Ah ! vous voilà un grand homme, maintenant... mais si... mais si... » Et le ton de cette phrase était difficile à rendre. Pourquoi celui-ci se tournait-il contre lui ? Pourquoi ne pouvaient-ils plus s'entendre ? Il n'eut pas la force de paraître indifférent. Mais il s'abandonnait, car son cœur et jusque la salive de sa bouche étaient malades, son avenir dégoûtant et son passé plein d'humiliation.

—

Harrassé, affaibli de sueurs, il monte l'escalier presque en courant. Il ferme les persiennes, allume sa lampe et rapidement jette dans un coin ses vêtements pour enfiler un pantalon, un veston de velours, puis rentré dans son cabinet, dans son fauteuil, dans l'atmosphère familière :

— Enfin, dit-il, je vais m'embêter à mon soûl tranquillement.

Un petit rire nerveux de soulagement la secoue, tant il avait besoin de cette solitude. Il se renverse, il cache son visage dans ses mains. Deux fois, trois fois et sans qu'il s'entende, la même interjection lui échappe. Il a dans sa gorge l'étranglement des sanglots. Il n'ose pas même regarder sa situation et l'avenir. Il s'abandonne à son imagination et toutes idées l'envahissent.

(1) En tête de chaque chapitre, dans *Sous l'Œil des Barbares*, se trouve, sous le nom de « Concordance », la description, vue de de l'extérieur et par des barbares ou étrangers, de l'état d'âme qui est approfondi dans le morceau.

N. D. L. R.

Et d'abord le désir, le besoin presque maladif d'oublier les gens, ceux surtout qui sont quelque part des chefs et qui se barricadent de dédain et de protection.

J'oublierai aussi les évènements, haïssables parce qu'ils limitent ; (et cependant si j'étais bon et simple, avec l'énergie un peu grossière des héros, je pourrais remonter cette tombe des conseils, des exemples, des prudences et toutes ces mesquineries où je dérive).

Je veux échapper encore à tous ces livres, à tous ces problèmes, à toutes ces solutions. Toute chose précise et définie, que ce soit une question ou une réponse, la première étape ou la limite de la connaissance, se réduit en dernière analyse à quelque dérisoire banalité. Ces chefs-d'œuvre tant vantés, comme aussi l'immense délayage des papiers nouveaux, ne laissent, après qu'on les a pressés mot par mot, que de maigres affirmations juxtaposées, cent fois discutées, insipides et sèches. Je n'y trouvai jamais qu'un prétexte à m'échauffer ; quelques-uns marquent l'instant où telle image s'éveilla en moi. Anecdotes rétrécies, tableaux fragmentaires d'après lesquels je crois plier mon émotion, moi qui suis le principe et l'universalité des choses.

Quelque filet d'idées que je veuille remonter, fatalement je reviens à moi-même. Je suis la source. Ils tiennent de moi qui les lis, tous ces livres, leur philosophie, leur drame, leur rire, l'exactitude même de leurs nomenclatures. Simples casiers où je case grossièrement les émotions que j'ai sur moi-même ! Leurs titres admis de tous servent d'étiquettes sottement précises à diverses parties de mon appétit. Nous disons Hamlet, Valmont, Adolphe, Dominique, et cela facilite la conversation. Ainsi en pleine pâte, à l'emporte-pièce, on découpe des étoiles, les signes du zodiaque, cent petites images de l'univers, délicieuses pour le potage, et qui facilitent aux enfants la cosmographie ; mais tout ce firmament dans une assiette éclaire-t-il le ciel inconnaissable et qui nous trouble ?

Il alluma un cigare énorme, noir et sableux. Et il contemplait les associations d'idées qui s'amassaient des lointains de sa mémoire pour lui bâtir son univers.

...Déjà les murs avec leur tapisserie de livres secs, jaunes, verts, souillés, trop connus, ont disparu. Plus rien qu'une masse profonde de pensées qui baignent son âme, aussi réelles, quoique insaisissables, que le parfum répandu dans tout notre être par le seul souvenir d'une femme et que nous ne saurions préciser. Des bouffées d'imagination indéfinies et puissantes le remplissent : désirs d'idées, appétits de savoir, émotions de comprendre : il en est ivre comme de la pleine fumée presque pâteuse de son cigare. Il halète de tout embrasser, s'assimiler, harmoniser. Son mécanisme de tête puissamment échauffé ne s'arrête pas à se renseigner, à déduire, à distinguer, à rapprocher ; son regard n'est tendu vers rien de relatif, de singulier. — c'est toute besogne de fabricant de dictionnaire. Il aspire à l'absolu. Il se sent devenir l'idée de l'idée ; ainsi dans le monde sentimental le moment suprême est l'amour de l'amour : aimer sans objet, aimer à aimer.

Cependant une fois encore, dans cette atmosphère de son moi, là-bas sur l'horizon de cet univers volontaire qui n'est que son âme déroulée à l'infini, il devine la jeune femme ou plutôt le lieu où elle apparut ; — parfois dans un éclair de recueillement nous retrouvons les longs chagrins qui nous faisaient pleurer. Jadis c'était une acuité profonde ; tout l'être transpercé. Aujourd'hui, une notion, une froide chose de mémoire.

Cette femme, ce moment pleureur de sa vie, belle et rose et qu'encensaient ces fleurs courbées, la tendresse et la volupté, jadis le troubla jusqu'au deuil. Puis elle apparut, subtile et railleuse, dans un décor de tentations délicates ; elle me soufflait les hardiesses qui domptent les hommes. Mais le soir, assis près d'elle et me rongeant l'esprit, je l'ai salie à la discuter — Et il bâille devant cette fade et perpétuelle revenante, sa sentimentalité.

Tu fus le précurseur, songe-t-il, tu me rendis attentif à ce fluide et profond univers qui s'étend derrière les minutes et les faits. Mais pourquoi plus longtemps nommer femme mon désir ? Je ne goûtai de plaisir par toi qu'à mon heure de bonne santé et d'irréflexion ; gaîté bien furtive puisqu'il n'en reste rien sur les pages ! C'est quand tu m'abandonnais que je connus la faiblesse délicieuse de soupirer. Mon rêve solitaire fut fécond, il m'a donné la mollesse amoureuse et les larmes. D'ailleurs tu *compares* et tu *envies*, ainsi tu autorises les accidents, les apparences et toutes les petitesse de l'ambition à nous préoccuper. Je ne veux plus te rêver et tu ne m'apparaîtras plus. J'entends vivre avec la partie de moi-même qui est intacte des basses besognes.

Alors dans la fumée, loin du bruit de la vie, quittant les évènements et toutes ces mortifications, le jeune homme sortit du sensible. Devant lui fuyait cette vie étroite pour laquelle on a pu créer un vocabulaire. Un amas de rêves, de nuances, de délicatesses sans nom et qui s'enfoncent à l'infini, tourbillonnent autour de lui : monde nouveau, où sont inconnus les buts et les causes, où sont tranchés ces mille liens qui nous rattachent pour souffrir aux hommes et aux choses, où le drame même qui se joue en notre tête ne nous est plus qu'un spectacle.

Quand, porté par l'enthousiasme, il rentrait ainsi dans son royaume, qu'auraient-ils dit de cette transfiguration, ses familiers, qui toujours le virent vêtu de complaisance, de médiocres ambitions, de futilités et s'énervant à des plaisanteries de café-concert. Au jour les besognes chasseront de son cœur ces influences sublimes. Qu'importe ! Cette nuit célèbre la résurrection de son âme ; il est soi, il est le passage où se pressent les images et les idées. Sous ce défilé solennel il frissonne d'une petite fièvre, d'un tremblement de hâte : vivra-t-il assez pour sentir, penser, essayer tout ce qui l'émeut dans les peuples, le long des siècles !

Il se rejette en arrière pour aspirer une bouffée de tabac, et sa pensée soudain se divise : et tandis qu'une partie de soi toujours se glorifiait, l'autre contemplait le monde.

Il se penchait du haut d'une tour comme d'un temple sur la vie. Il y voyait grouiller les barbares, il tremblait à l'idée de descendre parmi eux : ce lui était une répulsion et une timidité, avec une angoisse. En même temps il les méprisait. Il reconnaissait quelques-uns d'entre eux ; il distinguait leur large sourire blessant, cette vigueur et cette turbulence.

Nous sommes les Barbares, chantent-ils en se tenant par le bras, nous sommes les convaincus. Nous avons donné à chaque chose son nom ; nous savons quand il convient de rire et d'être sérieux. Nous sommes sourds et bien nourris, et nous plaisons — car de cela encore nous sommes juges étant bruyants. Nous avons au fond de nos poches la considération, la patrie et toutes les places. Nous avons créé la notion du ridicule (contre ceux qui sont *différents*), et le type du bon garçon (tant la profondeur de notre âme est admirable).

— Ah ! songeait-il, se mettant en marche, tout en flambant son quatrième cigare, petite chose le plus important de ces repus ! Oui, je me sens le frère trébuchant des âmes fières qui se gardent à l'écart une vision singulière du monde.

Les choses basses peuvent limiter de toutes parts ma vie, je ne veux point participer de leur médiocrité. Je me reconnais : je suis toutes les imaginations et prince des univers que je puis évoquer ici par trois idées associées. Que toutes les forces de mon orgueil rentrent en mon âme. Et que cette âme dédaigneuse secoue la

sueur dont l'a souillée un indigne labeur. Qu'elle soit bondissante. J'avais hâte de cette nuit, ô mon bien-aimé, ô moi, pour redevenir un dieu.

— Mon pauvre ami, que pensez-vous donc de jouer ainsi les jeunes dieux! Hier vous parûtes encore un enfant; vos reins s'étaient courbaturés pendant que vous interrogiez les contradictions des penseurs; à l'aube, on vous a vu la peau fripée et dans les yeux de légères fébrilles rouges après des expériences sentimentales.

— Qu'importe mon corps! Démence que d'interroger ce jouet! Il n'est rien de commun entre ce produit médiocre de mes fournisseurs et mon âme où j'ai mis ma tendresse. Et quelque bévue où ce corps me compromette, c'est à lui d'en rougir devant moi.

— Mon pauvre ami, que pensez-vous donc? Vos idées, votre âme enfin, cinquante que vous connaissez les possédèrent et les ont exprimées avec des mots délicieux. Sachez donc que, n'étant pas neuf, vous paraissez encore sec, essoufflé, fiévreux; qui donc pensez-vous charmer?

— Mes pensées, mon âme, que m'importe! Je sais en quelle estime tenir ces représentations imparfaites de mon moi, ces images fragmentaires et furtives où vous prétendez me juger. Moi qui suis la loi des choses et par qui elles existent dans leurs différences et dans leur unité, pouvez-vous croire que je me confonde avec mon corps, avec mes pensées, avec mes actes, toutes vapeurs grossières qui s'élèvent de vos sens quand vous me regardez!

Il serait beau, dites-vous, d'être le petit-fils d'une race qui commanda et l'aïeul d'une lignée de penseurs: — il serait beau que mon corps offrit les opulences des magnifiques de Venise, la grande allure de Van Dick, la morgue de Velasquez; — il serait beau de satisfaire pleinement ma sensibilité entre une sensibilité pareille, et qu'en cette rare union l'estime et la volupté ne fussent pas séparés. Misères, tout cela! Fragments éparpillés du bon et du beau! Je sais que je vous apparais intelligent, trop jeune, obscur et pas vigoureux: en vérité, je ne suis pas cela, mais simplement j'y habite. J'existe, essence immuable et insaisissable, derrière ce corps, derrière ces pensées, derrière ces actes que vous me reprochez; je forme et déforme l'univers, et rien n'existe que je sois tenté d'adorer.

Je me désintéresse de tout ce qui sort de moi. Je n'en suis pas plus responsable que du ciel de mon pays, des maladies de la chose agraire et de la dépopulation.

Après quoi si l'on me dit: « Prouvez-vous donc, témoignez que vous êtes un Dieu. » Je m'indigne et je réponds: « Quoi! comme les autres! me définir, c'est-à-dire me limiter! me refléter dans des intelligences qui me déformeront selon leurs courbes! Et quel parterre m'avez-vous préparé? Ma tâche, puisque mon plaisir m'y engage, est de me conserver intact. Je m'en tiens à dégager mon moi des alluvions qu'y rejette sans cesse le fleuve immonde des barbares. »

Ainsi se retrouvait-il, façonné suivant son désir.

Et peu à peu l'amertume mêlée à ce tourbillon de pensées se fondait. Abandonné dans un fauteuil, les pieds sur le marbre de la cheminée parmi les paperasses, immobile ou bien ayant des gestes lents comme s'il maniait des objets explosifs, il tenait son regard tendu sur ces idées qui ne se révèlent que dans un éclair. La solennité et la profondeur de son émotion semblaient emplir la chambre comme un chœur. Son ivresse n'était pas de magnificence et d'isolement sur le grand canal au pied des palais de Venise; elle ne venait pas non plus portée, sous un ciel bas, par un vent âpre, sur la bruyère immense de l'océan breton; mais entre ces murs nus et désespérants, ses moindres pensées prenaient une intensité poussée jusqu'à un degré prodigieux. Il s'enfonçait avec passion à en contempler en lui l'involontaire et grandiose possession... Plénitude, sincérité d'ardeur, que ne peut vous faire sentir l'analyse.

Porté sur ce fleuve énorme de pensées qui coule resserré entre le coucher du soleil et l'aube, il lui semblait que, désormais débordant cet étroit canal d'une nuit, le fleuve allait se répandre et l'emporter lui-même sur tout le champ de la vie. Délices de comprendre, de se développer, de vibrer, de faire l'harmonie entre soi et le monde, de se remplir d'images indéfinies et profondes: beaux yeux qu'on voit au-dedans de soi pleins de passions, de science et d'ironie, et qui nous grisent en se défendant, et qui de leur secret disent seulement: « Nous sommes de la même race que toi, ardents et découragés. »

Et ce ne sont pas là les pensées familières, les chères pensées domestiques, de flânerie et d'étude, que l'on protège, que l'on réchauffe, qu'on voit grandir. A celles-là, le soir, comme à des amoureuses nous parlons sur l'oreiller; nous leur ajoutons un argument, comme une fleur dans les cheveux; elles sont notre compagne et notre coquetterie, et nous enlevons d'elles la moindre poussière d'imperfection. Bonheur paisible! mais dans leurs bras, j'entends encore le monde qui frappe aux vitres. Et puis, trop souvent, cette angoisse terrible: « Sont-elles bonnes? et leur beauté? » Un nuage passe: « D'autres les ont possédées; demain, elles me paraîtront peut-être froides, vides, banales. » Ah! cette sécheresse, ces harassements de reprendre, à froid et d'une âme retrécie, des théories qui hier m'échauffaient! Ah! presser une imagination, systématiser, synthétiser, éliminer, affiner, comparer! besogne d'écœurement! dégoût! d'où l'on atteint la stérilité. Et devant cet amas de rêves gâchés, le cerveau fourbu demeure toujours, affamé jusqu'au désespoir et ne trouvant plus rien, plus une rognure de système à baratter. — Vraiment, je me soucie peu de connaître encore ces angoisses.

Ce que j'aime et qui m'enthousiasme, c'est de créer. En cet instant je suis une fonction. O bonheur! ivresse! je crée. Quoi? Peu importe; tout. L'univers me pénètre et se développe et s'harmonise en moi. Pourquoi m'inquiéter que ces pensées soient vraies, justes, grandes? Leurs épithètes varient selon les êtres qui les considèrent; et moi je suis tous les êtres. Je frissonne de joie, et, comme la mère qui palpite d'un monde, j'ignore ce qui naît en moi.

Lourds soirs d'été, quand sorti de la ville odieuse, pleine de buée, de sueurs et de gesticulations, j'allais seul dans la campagne et, couché sur l'herbe jusqu'au train de minuit, je sentais, je voyais, j'étais enivré jusqu'à la migraine d'un défilé sensuel d'images faites de grands paysages d'eau, d'immobilité et de santé dolente, doucement consolée parmi d'immenses solitudes brutalisées d'air salin. — Ainsi dans cette chambre sèche roulait en moi tout un univers, âpre et solennisé.

—

Comme il se promenait dans l'appartement à demi obscur, parlant tout haut et par saccades et gesticulant, il heurta ses bottines jetées là négligemment, avec la hâte de sa rentrée, et soudain il se rappela qu'il devait passer chez son cordonnier, puisqu'à midi recommencerait son labeur. Déjà sonnaient trois heures du matin: un découragement épouvantable l'envahit: il fallait maintenant tâcher de dormir jusqu'à l'heure de rentrer dans la cohue, parmi les gens. Pour rafraîchir l'atmosphère enfiévrée, il ouvrit sur l'énorme Paris, qui, repu, lui sembla se préparer au lendemain. Il se dévêtit avec ce calme presque somnambulique qui naît, après une violente surexcitation, de la certitude de l'irrémédiable. Et longtemps avant de s'endormir il se répétait, en se la grossissant à chaque fois, l'horreur de la vie qu'il subissait. Son sommeil fut agité et par tronçons, à cause qu'il avait trop fumé: « Nous autres analyseurs, songeait il, rien qui se passe en nous ne

nous échappe. Je vois distinctement de petits morceaux de rosbif qui batailleut, hideux et rouges, dans mon tube digestif. » Et, le corps fourmillant, il pliait et repliait ses oreillers pour élever sa tête brûlante.

—

II. — Un Homme Libre

De l'*Homme Libre* nous pourrions citer la méditation fameuse sur Benjamin Constant, ou les pages qui pourront bien devenir classiques sur la Lorraine, et encore l'analyse de la jalousie intitulée : *Excursion dans la Vie* où l'on voit un « objet » si particulièrement traité, mais peut-être ne saisira-t-on mieux nulle part l'intensité de la sensibilité de Maurice Barrès que dans la seconde partie de *Venise*, fragment du chapitre X que nous allons publier ci-dessous.

VENISE *(Suite)*

Sa beauté intérieure, sa loi qui me pénètre

—

Heureux les yeux qui, fermés aux choses extérieures, ne contemplent plus que les intérieures.

Enfin, je connus Venise. Je possédais tous mes documents pour dégager la loi de cette race et m'y conformer. Le long des canaux sous le soleil du milieu du jour, je promenais avec maussaderie une dyspepsie que stimulait encore l'eau de la mer. (On est trop disposé à oublier que Venise, avec sa langueur et ses perpétuelles tasses de café, est légèrement malsaine.) Les photographies inévitables des vitrines m'avaient fait banales les plus belles images des cloîtres et des musées. Seule, la tristesse de mon restaurant solitaire m'émouvait encore pour la beauté de la Venise du dehors, tandis que la nuit descendant d'un ciel aux coloris pâlis, ennoblissait d'une agonie romanesque l'Adriatique. Et si ce déclin du jour me toucha plus longtemps qu'aucun instant de cette ville, c'est qu'il est le point de jonction entre ma sensibilité anémique et la vigueur vénitienne.

Dès lors, je ne quittais plus mon appartement, où, sans phrases, un enfant m'apportait des repas sommaires.

Vêtu d'étoffes faciles, dédaigneux de tous soins de toilette, mais seulement poudré de poudre insecticide, je demeurais le jour et la nuit parmi mes cigares, étendu sur mon vaste lit.

J'avais enfin divorcé d'avec ma guenille, d'avec celle qui doit mourir. Ma chambre était fraîche et d'aspect amical. Ignorant du bruyant appel des horloges obstinées, je m'occupai seulement à regarder en moi-même que venaient de remuer tant de beaux spectacles. Je profitais de l'ennui que je m'étais donné à vivre en proie aux ciceroni, tête nue, parmi les édifices remarquables.

Mes souvenirs, rapidement déformés par mon instinct, me présentèrent une Venise qui n'existe nulle part. Aux attraits que cette noble cité offre à tous les passants, je substituai machinalement une beauté plus sûre de me plaire, une beauté selon moi-même. Ses splendeurs tangibles, je les poussai jusqu'à l'impalpable beauté des idées ; car les formes les plus parfaites ne sont que des symboles pour ma curiosité d'idéologue.

Et cette cité abstraite, bâtie pour mon usage personnel, se déroulait devant mes yeux clos, hors du temps et de l'espace. Je la voyais nécessaire comme une Loi ; chaîne d'idées dont le premier anneau est l'idée de Dieu. Cette synthèse, dont j'étais l'artisan, me fit paraître bien mesquine la Venise bornée où se réjouissent les artistes et les touristes.

—

Qu'on ne saurait goûter que Dieu seul, et qu'on le goûte en toutes choses, quand on l'aime véritablement.

Je le dis, un instant des choses, si beau qu'on l'imagine, ne saurait guère m'intéresser. Mon orgueil, ma plénitude, c'est de les concevoir sous la forme d'éternité. Mon être m'enchante, quand je l'entrevois échelonné sur les siècles, se développant à travers une longue suite de corps. Mais dans mes jours de sécheresse, si je crois qu'il naquit il y a vingt-cinq ans, avec ce corps que je suis et qui mourra dans trente ans, je n'en ai que du dégoût.

Oui, une partie de mon âme, toute celle qui n'est pas attachée au monde extérieur, a vécu de longs siècles avant de s'établir en moi. Autrement, serait-il possible qu'elle fût ornée comme je la vois ! Elle a si peu progressé depuis vingt-cinq ans que je peine à l'embellir ! J'en conclus que, pour l'amener au degré où je la trouvai dès ma naissance, il a fallu une infinité de vies d'hommes. L'âme qui habite aujourd'hui en moi est faite des parcelles qui survécurent à des milliers de morts ; et cette somme, grossie du meilleur de moi-même, me survivra en perdant mon souvenir.

Je ne suis qu'un instant d'un long développement de mon Être ; de même la Venise de cette époque n'est qu'un instant de l'Âme vénitienne. Mon Être et l'Être vénitien sont illimités. Grâce à ma clairvoyance, je puis reconstituer une partie de leurs développements ; mais mon horizon est borné par ma faiblesse : jamais je n'atteindrai jusqu'au bonheur de contempler Dieu, de connaître le Principe qui contient et qui nécessite tout. Que j'entrevoie une partie de ce qui est ou du moins de ce qui paraît être, cela déjà est bien beau.

Cette satisfaction me fut donnée dans ces jours de Venise où je contemplai dans l'âme de Venise mon Être agrandi et plus proche de Dieu.

L'Être de Venise.

Cette émotion particulière qui est la partie éternelle de Venise, cette sensibilité qui forme l'atmosphère de cette ville et dont chacun des détails de cette race porte l'empreinte, seules la perçoivent pleinement les âmes marquées d'une sensibilité parente. Ce caractère mystérieux, que je nomme l'âme de tout groupe d'humanité et qui varie avec chacun d'eux, on l'obtient en éliminant mille traits mesquins où s'embarrasse le vulgaire. Et cette élimination, cette abstraction se font sans réflexion, mécaniquement, par la répétition des mêmes impressions dans un esprit capable de communier directement avec tous les aspects et toutes les époques d'une civilisation.

Mon Être.

De même, quand ma pensée se promène en moi, parmi mille banalités qui semblaient tout d'abord importantes, elle distingue jusqu'à en être frappée des traits à demi effacés ; et bientôt une image fixée dans mon imagination. Et cette image c'est moi-même, mais moi plus noble que dans l'ordinaire ; c'est l'essentiel de mon Être, non pas de ce que je parais en 89, mais de tout ce développement à travers les générations dont je vis aujourd'hui un instant.

Description de ce type qui réunit, en les résumant, les caractères du développement de mon Être et de l'Être de Venise.

Je l'avais pressenti quand je feuilletais des guides Bædeker, le soir de notre séparation à St-Germain : Cette image de mon Être et cette image de l'Être de Venise, obtenues par une inconsciente abstraction, concordent en de nombreux points.

En les superposant par une sorte d'addition légèrement confuse, j'obtins une image infiniment noble où je me mirai avec délice dans ma chambre solitaire et fraîche. Fragment bien petit encore de l'Être infini de Dieu ! mais le plus beau résultat que j'eusse atteint depuis mon vœu de Jersey. Selon que je l'avais formulé avec mon ami Simon, voici donc que je contemplais mes émotions ! Et non plus des émotions toujours inquiètes et sans lien, mais systématisées, poussées

Supplément à *La Plume* du 1er avril 1891.

Digitized by Google

jusqu'à la fleur qu'elles pressentaient. Hier, je les analysais avec tristesse ; aujourd'hui par un effort de compréhension, de bonté, je les assemble et je les divinise. Je m'accouche de tous les possibles qui se tourmentaient en moi. Je dresse devant moi mon type.

Ainsi, durant quelques semaines, couché sur mon vaste lit des Fondamenta Bragadin, où, plus réellement, vivant dans l'éternel, je fus ravi à tout ce qu'il y a de bas en moi et autour de moi : je fus soustrait aux Barbares. Même je ne les connaissais plus ; ayant été au milieu d'eux l'esprit souffrant puis à l'écart l'esprit militant, par ma méthode je devenais l'esprit triomphant.

Ici se réfugièrent des rois dans l'abandon, et des princes de l'esprit dans le marasme. Venise est douce à toutes les impétuosités abattues. Par ce sentiment spécial qui fait que nous portons plus haut la tête sous un ciel pur et devant des chefs-d'œuvre élancés, elle console nos chagrins et relève notre jugement sur nous-même. J'ai apporté à Venise tous les dieux trouvés un à un dans les couches diverses de ma conscience. Ils étaient épars en moi, tel qu'au soir de mon abattement d'Haroué ; je l'ai prié de les assimiler et de leur donner du style. Et tandis que je contemplais sa beauté, j'ai senti ma force qui, sans s'accroître d'éléments nouveaux, prenait une merveilleuse intensité.

Venise, me disais-je, fut bâtie sur les lagunes par un groupe d'hommes jaloux de leur indépendance ; cette fierté d'être libre, elle la conserva toujours ; sa politique, ses mœurs, ses arts jamais ne subirent les étrangers. — Ainsi le premier trait de ma vie intellectuelle est de fuir les Barbares, les étrangers ; et le perpétuel ressort de ma vertu, c'est que je me veux homme libre.

Venise, pour avoir été héroïque contre les étrangers, amassa dans l'âme de ses citoyens les plus beaux désintéressements. — Ainsi, je fus toujours ému d'une sorte de générosité naturelle, je hais l'hypocrisie des austères, l'étroitesse des fanatiques et toutes les banalités de la majorité. Cependant j'avoue ne pas conserver souvenir des luttes qu'en d'autres corps jadis mon Être a dû soutenir pour acquérir ces vertus.

Venise, qui jusqu'alors luttait pour exister, ne se forme une vision personnelle de l'univers que sous une légère atteinte de douceur mystique ; Memling, venu d'Allemagne, fait naître Jean Bellin. — De même c'est par ce besoin de protection que connurent toutes les enfances mortifiées, et par l'enseignement métaphysique d'Outre-Rhin, que je fus éveillé à me faire des choses une idée personnelle. A douze ans, dans la chapelle de mon collège, je lisais avec acharnement les psaumes de la Pénitence, pour tromper mon écœurement ; et plus tard, dans l'intrigue de Paris, le soir, je me suis libéré de moi-même parmi les ivresses confuses de Fichte et dans l'orgueil un peu sec de Spinoza.

Si fiévreux et changeant que je paraisse, la vision saine que se faisait de l'univers le Titien ne contrarie pas l'analogie de mon Être et de l'Être de Venise. — Il est clair que jamais je n'atteignis la paix qu'on lui voit, mais c'est pour y parvenir que toujours je m'agitai. Si je suis inquiet sans trêve, c'est parce que j'ai en moi la notion obscure où le regret de cette sérénité. Ma fébrilité actuelle n'est sans doute qu'un secret instinct de mon Être, qui se souvient d'avoir possédé, entrevu à ces heures fortes et paisibles marquées à Venise par Titien.

Rien au plus intime de moi ne répond au génie violent de Tintoret, mon système n'en est pas déconcerté. Aussi bien, dans cette république magnifique et souriante, ce fanatique sombre garde une allure à part, que n'expliquent ni les arts ni les mœurs de son temps. Le Tintoret est à Venise un accident, un à-côté. C'est avec Véronèse, si noble, si aisé, que la vraie Venise se développait alors. — Or mon Être se souvient sans effort d'avoir connu l'instant de dignité, de bonté et de puissance que ce grand esprit signifie. Alors pour mon Être (mais dans quel corps habitait-il ?) la vie était une fête ; et bien loin de s'absorber, comme je fais, dans l'amour de ses plaies, il poussait toute sa force vers le bonheur.

Mais Véronèse, si peu lointain que soit dans mon Être l'instant qu'il représente, Véronèse m'intimide. C'est à lui que je m'adressai tout d'abord dans Venise, car j'avais reconnu un parent ; mais cet ami est encore plus un maître ; je lui cache quelques-uns de mes sourires. — Mon camarade, mon vrai moi, c'est Tiepolo.

Tiepolo.

Celui-là, Tiepolo, est la conscience de Venise. En lui l'Ame vénitienne qui s'était accrue instinctivement avec les Jean Bellin, les Titien, les Véronèse, s'arrêta de créer ; elle se contempla et se connut. Déjà Véronèse avait la fierté de celui qui sent sa force ; Tiepolo ne se contente plus de cet orgueil instinctif ; sachant le détail de ses mérites, il les étale, il en fait tapage. — Comme moi aujourd'hui, Tiepolo est un analyste, un analyste qui joue du trésor des vertus héritées de ses ancêtres.

Je ne me suis doté d'aucune force nouvelle, mais à celles que mon Être s'était acquises dans des existences antérieures j'ai donné une intensité différente. De sensibilités instinctives, j'ai fait des sensibilités réfléchies. Mes visions du monde m'ont été amassées par mon Être dans chacune de ses transformations ; superposées dans ma conscience, elles s'obcurcissaient les unes les autres : si je n'y puis rien ajouter, du moins je sais que je les possède.

Cette clairvoyance et cette impuissance ne vont pas sans tristesse. Ainsi s'explique la mélancolie que nous faisons voir, Tiepolo et moi, ainsi que les siècles dilettanti qui seuls nous pourraient faire une atmosphère convenable. L'énergie de notre Être épuisée par les efforts de jadis n'atteint qu'à donner à notre tristesse une sorte de fantaisie trop imprévue, parfois une ardeur choquante. Ces plafonds de Venise qui nous montrent l'âme de Gianbatista Tiepolo, quel tapage éclatant et mélancolique ! Il s'y souvient du Titien, du Tintoret, du Véronèse ; il en fait ostentation : grandes draperies, raccourcis tapageurs, fêtes, soies et sourires ! Mais ce feu, cette abondance, cette verve inconsciente et mobile ! Tout le peuple des créateurs de jadis, il le répète à satiété, l'embrouille, lui donne la fièvre, le met en lambeaux à force de frissons ! Mais il l'inonde de lumière. C'est là son œuvre, débordante de souvenirs fragmentaires, d'un pêle-mêle de toutes les écoles, heurtée, sans frein ni convenance, dites-vous, mais où l'harmonie naît d'une incroyable vibration lumineuse. — Ainsi mon unité est faite de toute la clarté que je porte parmi tant de visions accumulées en moi.

Tiepolo est le centre conscient de sa race. En lui comme en moi, toute une race aboutit. Il n'a pas créé de beauté, mais il a infiniment d'esprit, d'ingéniosité, c'est la conscience la plus ornée qu'on puisse imaginer, et chez lui la force dépouillée de sa première énergie, crée la grâce ignorée des sectaires. Ah ! ces airs de tête, ces attitudes, ces prétentions, cet élan charmant et qui sans cesse se brise ! Ce qu'il aime avant tout, c'est la lumière ; il en inonde ses tableaux, les contours se perdent, seules restent des taches colorées qui se pénètrent et se fondent divinement. — Ainsi, j'ai perdu le souvenir des anecdotes qui limitaient mes diverses émotions, et seule demeure au fond de moi ma sensibilité qui prend, selon son intensité, des teintes plus ou moins vives. Ciels, drapeaux, marbres, livres, adolescents, tout ce que peint Tiepolo est éraillé, fripé, dévoré par sa fièvre et par ce torrent de lumière, ainsi que sont mes images intérieures que je m'énerve à éclairer durant mes longues solitudes.

Dans une suite de *Caprices*, livre d'eaux fortes pour ses sensations au jour le jour, Tiepolo nous a dit toute sa mélancolie Il était trop sceptique pour pousser à

l'amertume. Ses conceptions ont cette lassitude qui suit les grandes voluptés et qui leur préfèrent les épicuriens délicats. Il sentait une fatigue confuse des efforts héroïques de ses pères ; et tout en gardant la noble attitude qu'ils lui avaient lentement formée par leur gloire, il en souriait. Les Caprices de Tiepolo sont des recueils héroïques où toutes les âmes de Venise sont réunies ; mais tant de siècles se résumant en figures symboliques, ce sourire inavoué, cette mélancolie dans l'opulence sont d'un scepticisme trop délicat pour la masse des hommes. Un homme trop clairvoyant paraît énigmatique.

On traite volontiers d'obscur ce qu'on ne comprend pas ; cela est vrai grammaticalement. Mais comment comprendriez-vous les rêves que décrivait Tiepolo, les visions de ce petit-fils des héros, lucide jusqu'à contempler en soi toute sa race ? Que parmi des guerriers pensifs, une jeune fille agite un drapeau ! à cette page de Tiepolo, je m'arrête ; j'ai reconnu son âme, la mienne !

Ah ! celui-là, comment s'étonnerait on que je le préfère à tout autre ?

—

Après Tiepolo, l'Être de Venise n'avait plus qu'à dresser son catalogue. Aujourd'hui, Venise est toute à se fouiller, à mettre en valeur chacune de ses époques ; ce sont des dispositions mortuaires.

Et moi qui suis Tiepolo, et qui, replié sur moi-même, ne sais plus que répandre la lumière dans ma conscience, combiner les vertus que j'y trouve et me mécaniser, j'approche de cette dernière période. Quand ce corps où je vis sera disparu, mon Être désormais ne vaudra que pour classer froidement toutes les émotions que le long des siècles il a créées. Moi, fils par l'esprit des hommes de désirs, je n'engendrerai qu'un froid critique ou un bibliothécaire. Celui-là dressera méthodiquement le catalogue de mon développement, que j'entrevois déjà, mais où je mêle trop de sensibilité. Puis la série sera terminée. Du moins mon regard est trop faible pour embrasser un plus large fragment de la divinité.

Ainsi, dans cet effort, le plus heureux que j'ai fourni depuis la journée de Jersey, je contemplai le détail et le développement de cette suite d'idées qu'est mon moi.

Admirables et fiévreuses journées des Fondamenta Bragadin ! Au contact de Venise, délivré pour un instant de l'inquiétude de mes sens, je pus me satisfaire du spectacle de tout mes caractères divinisés en un seul type de gloire ! Grâces à mes lentes analyses, l'avenir devenait pour mon intelligence une conception nette ! J'entrevis que l'effort de tous mes instincts aboutissait à la pleine conscience de moi-même, et qu'ainsi je deviendrais Dieu, si un temps infini était donné à mon Être pour qu'il tente toutes les expériences auxquelles m'incitent mes mélancolies.

Et que m'importe dès lors si les siècles et l'énergie font défaut à cette tâche ! J'ai tout l'orgueil du succès quand j'en ai tracé les lois. C'est posséder une chose que s'en faire une idée très nette, très précise.

—

III. — Le Jardin de Bérénice

Dans les extraits des deux précédents volumes nous avons suffisamment insisté sur la vie intérieure de Maurice Barrès ; le fragment qui suit, emprunté au Livre III[e] va nous renseigner plus particulièrement sur les idées qu'il se fait de la vie d'action. D'ailleurs Maurice Barrès définit lui-même ainsi ce *Jardin de Bérénice* : « *C'est ici le commentaire des effets que tenta Philippe pour concilier les pratiques de la vie intérieure avec les nécessités de la vie active* ».

CONSOLATION

de Sénèque le Philosophe à Lazare le ressuscité

Voici donc un extrait du chapitre onzième du Jardin de Bérénice. On trouve dans cette Consolation de Sénèque le Philosophe à Lazare le ressuscité, *la pensée la plus forte peut-être qui ait été exprimé sur le problème de l'égotiste et du sectaire, dans sa forme récente.*

Pour qu'on comprenne de quelle façon ce morceau s'encadre dans le livre nous y joignons les deux pages qui le précèdent.

Un jour, après six heures de voiture, par la route la plus malheureuse de cette région désolée, j'arrivai au plus triste village du monde, aux Saintes-Maries. C'est moins une église qu'une brutale forteresse aux murs plats, enfermant un puits profond ; dans le clocher, à la hauteur du toit, est une chambre Louis XV, décorée de boiseries or et blanc, remplie de misérables ex-voto ; c'est la chapelle, peu convenable, des graves saintes Maries.

J'allai sur la plage, coupée de tristes dunes, chercher l'endroit où débarquèrent ceux de Béthanie, qui furent les familiers de Jésus. C'était Lazare le ressuscité, le vieux Trophime, Marthe et Marie, la voluptueuse Madeleine, de qui la brise de la mer ne put dissiper les parfums. Mais celle que je fais la plus belle dans mon imagination, c'est sainte Sara, qui servait les Notre-Dame dans la barque et qui est la patronne des Bohémiens. Plus mystérieuse que toutes dans sa volontaire humiliation, elle reporta ma pensée vers ma Bérénice, vers cette petite bohême à peine digne de délier les souliers des vierges ou des belles repenties qui semble avoir été désignée pour m'apporter la bonne doctrine.

C'est sur ce rivage, misérable mais sacré pour qui n'a rien dans l'âme qu'il ne doive à ces obscurs passionnés d'où naquit notre christianisme, c'est sur cette plage dont la légende m'étouffai, de sa force d'expansion que je plaignis ma Bérénice d'être une vivante et d'obéir à des passions individuelles. Sans doute, elle a fermé les yeux, mais fasse le ciel qu'elle ait perdu tout esprit, qu'elle soit devenue entre ses bras une petite brute sans clairvoyance ni réflexion, en sorte qu'elle ne soit pas à lui, mais à l'instinct et à la race, — et cela, je puis le croire, d'après ce que j'entrevois de son tempérament.

Quand je remontai dans ma voiture, fatigué par de telles méditations mêlées à ma propagande de candidat, et légèrement fiévreux, un orage tombait sur la Crau. On leva les vitres, sur le devant de la capote, qui me firent durant six heures une prison étroite où le vent qui écorche ces plaines jetait et écrasait la pluie. Les chevaux, surexcités par la tempête et leur cocher, filaient avec une extrême rapidité ; de fatigue, de rêverie intense, je m'endormis, d'un sommeil que je dominais pourtant et qui ne m'empêchait guère de suivre mon idée. État qui n'est pas de rêve, mais plutôt l'engourdissement de notre individu, hors une part qui veille et bénéficie de toute la force de l'être.

Sur ce premier campement de l'église de France, je venais de servir les doctrines sociales qui me séduisent, en même temps que je rêvais de Lazare le ressuscité, et, tous ces soins se mêlant dans mon sommeil lucide, je réfléchis qu'il avait fait, celui-là, la même traversée que j'entreprends maintenant, en sorte que je lui prêtais quelques-unes de mes idées ; et j'en vins à resserrer tout ce brouillard dans la lettre suivante, qui n'est que mon dialogue intérieur mis au point.

« Mon cher Lazare,

« Aux dernières fêtes de Néron, votre air soucieux a été remarqué. Je sais que des personnes de votre famille désirent vous entraîner sur les côtes de la Gaule, où elles comptent prendre une attitude insigne dans le nouveau mouvement d'esprit. La détermination est grave.

« Vous ne m'avez pas caché le culte que vous gardez à la mémoire de votre malheureux ami, et d'après sa biographie que vous m'avez communiquée, je me rends parfaitement compte qu'il dut avoir beaucoup d'autorité : il était complètement désintéressé, puis il aimait les misérables, ce qui est divin. Il m'eût un peu choqué par sa dureté envers les puissants ; en outre, je ne puis guère aimer ceux sur qui je n'ai pas de prise, ces amis frottés d'huile qui me possèdent et que je ne possède pas. Avec ces réserves, je comprends que vous l'aimiez beaucoup, d'autant que c'est pour vous

une façon de monopole. Vous avez en effet sur la plupart de ses fidèles cette supériorité d'avoir été mêlé si intimement à sa vie qu'en l'exaltant c'est encore vous que vous haussez.

« Vous le voyez, mon cher Lazare, je me représente d'une façon très précise l'intéressant état de votre âme à l'égard de Jésus : vous l'aimez ; la question est de savoir si vous voulez conformer vos actes à votre sentiment.

« Confesserez-vous que sa vie et sa doctrine sont les meilleures qu'on ait vues? Lui chercherez-vous des disciples, ou vous contenterez-vous de le servir passionnement dans votre sanctuaire intérieur! Telle est la position exacte de votre débat. Il vous faut peser si ce vous sera un mode de vie plus abondant en voluptés de partir avec Mesdemoiselles vos sœurs pour être fanatique, en Gaule, ou de demeurer à faire de l'ironie et du dilettantisme avec Néron.

« Que vous restiez dans cette cour trop cultivée, ou partiez vers des régions mal civilisées, de vous à moi, dans l'un ou l'autre cas, ça pourra mal finir, car les peuplades de la Gaule seront excitées à vous mettre à mort, à cause de votre obstination à leur procurer le bonheur, et d'autre part Néron est un dilettante si excessif que, vous goûtant personnellement et sachant qu'on vous calomnie, il est fort capable de vous sacrifier, tant il est peu disposé à plier ses actes d'après ses idées, à protéger ceux qu'il honore et à appliquer la justice. Dans la vie, les sentiers les plus divers mènent à des culbutes qui se valent ; en dépit de tous les plans que nous concertons, les harmonies de la nature se font selon un mécanisme et une logique où nous ne pouvons influer. J'écarte donc les dénouements qui sont irréformables et je m'en tiens aux avantages divers de l'une et l'autre attitude.

« Eh bien, il n'y a pas de doute, un fanatique (c'est-à-dire un homme qui transporte ses passions intellectuelles dans sa vie) est mieux accueilli par l'opinion publique que l'égotiste (homme qui réserve ses passions pour les jeux de sa chapelle intime). Les publicistes seront plus sévères à Néron qu'à Marthe, quoique très certainement cette dernière introduise dans le monde plus de maux que le premier et que la part de responsabilité dans les malheurs qui naissent d'une mésentente idéolologique soit plus lourde pour les victimes que pour les bourreaux. C'est que l'espèce humaine répugne à l'égotisme, elle veut vivre. Le fanatique représente toujours le premier mot d'un avenir, il met en circulation plus ou moins déformées, les vertus qu'il a aperçues ; l'égotiste au contraire, garde tout pour lui, il est le dernier mot.

« Néron, mon cher Lazare, excusez-moi d'y insister, est un esprit infiniment plus large que vos deux excellentes sœurs, mais il est dans son genre le bout du monde ; en lui les idées entrent comme dans un cul-de-sac ; Marthe et Marie sont deux portes sur l'avenir. Le sectaire est donc plus assuré, tout pesé, de l'estime de l'humanité, puisqu'il la sert. Il est un rail où elle glisse les provisions qu'elle adresse aux races futures, tandis que l'égotisme est une propriété close.

« Une propriété close, c'est vrai ! mais où nous nous cultivons et jouissons. L'égotiste admet bien plus de formes de vies ; il possède un grand nombre de passions ; il les renouvelle fréquemment ; surtout il les épure de mille vulgarités qui sont les conditions de la vie active. De ces vulgarités inévitables, n'avez-vous pas souffert quelquefois dans l'entourage si généreux pourtant, si loyal, de vos excellentes sœurs ?

« Par moi-même ailleurs, j'avais d'excellentes raisons pour être fanatique ; cela eût été plus décent pour un philosophe. Des amis très honnêtes m'y engageaient fort. Mais la vie est trop courte ! Quand j'aurais, selon le système des sectaires, traduit ma passion dans une attitude contagieuse, ce qui d'ailleurs la déforme toujours, quel temps me serait resté pour acquérir de nouvelles passions ! D'ailleurs, il eût fallu conformer mes actes à mes idées. C'est le diable ! comme vous dites vous autres chrétiens. Puisque, en ce monde, mon souci se limite à découvrir l'univers qui est en puissance en moi, et à le cultiver, qu'avais-je à me préoccuper de mes actes ? Moi qui ne fais cas que du parfait désintéressement, j'ai accepté certaines faveurs qui vinrent à moi en dépit de ma pâleur et de ma frêle encolure ; j'ai favorisé diverses fantaisies de Néron, et ces complaisances me nuisirent devant l'opinion. A tout cela, en vérité, je prêtais fort peu d'intérêt ; je n'ai jamais suivi que mon rêve intérieur. Dans mes magnifiques jardins et palais, je vantais le détachement ; j'en étais en effet détaché, j'étais sincère. Le comprendrez-vous, Lazare, ce luxe m'excitant infiniment à aimer la pauvreté ? Avez-vous jamais mieux goûté la pudeur que dans les bras de Marie-Madeleine ?

« J'entre dans ces détails intimes pour vous prouver combien j'ai toujours été éloigné de cette décision où vous penchez. Ah ! ce n'est pas moi qui pensai jamais à suivre la voie sans horizon et si dure des sectaires. Et pourtant vous en dissuaderai-je ? Suis-je arrivé au bonheur en me refusant à aucun des sentiers qui me le promettaient ? Suis-je parvenu à recréer l'harmonie de l'univers ?

« J'ai voulu ne rien nier, être comme la nature qui accepte tous les contrastes pour en faire une noble et féconde unité. J'avais compté sans ma condition d'homme. Impossible d'avoir plusieurs passions à la fois. J'ai senti jusqu'au plus profond découragement le malheur de notre sensibilité qui est d'être successive et fragmentaire, en sorte que, ayant connu infiniment plus de passions que le sectaire, je n'en ai jamais possédé qu'une ou deux tout au plus à la fois. C'est dans cette idée que Néron me demandant, il y a peu, de lui composer un mot philosophique qu'il pût prononcer avant de mourir, je lui ai conseillé : « *Qualis artifex pereo !* »

« Quel artiste, quel fabricant d'émotions je tue ! » En vérité, voilà-t-il pas une exclamation qu'il pourrait jeter avec à propos à toutes les heures de la vie ? J'ai acquis une vision si nette de la transformation perpétuelle de l'univers que, pour moi, la mort n'est pas la crise unique qu'elle paraît au commun. Elle est étroitement liée à l'idée de vie nouvelle, et comme son image est mêlée à tous les plaisirs de Néron, elle est mêlée à toutes mes analyses. La mort est la prise de possession d'un état nouveau. C'est quitter, mais c'est en même temps un acte d'amour à quelque chose d'inconnu. Oui, à chaque fois que je sens quelque chose naître en moi, je puis m'écrier : « Quelque chose vient de mourir en moi ! » Toute nuance nouvelle que prend notre âme implique nécessairement une nuance qui s'efface. La sensation d'aujourd'hui se substitue à la sensation précédente. Un état de conscience ne peut naître en nous que par la mort de l'individu que nous étions hier. A chaque fois que nous renouvelons notre moi, c'est une part de nous que nous sacrifions, et nous pouvons nous écrier : *qualis artifex pereo !*

« Cette mort perpétuelle, ce manque de continuité de nos émotions, voilà ce qui désole l'égotiste et marque l'échec de sa prétention. Notre âme est terrain trop limité pour y faire fleurir dans une même saison tout l'univers. Réduits à la traiter par des cultures successives, nous la verrons toujours fragmentaire.

« J'ai donc senti, mon cher Lazare, et jusqu'à l'angoisse, les entraves décisives de ma méthode ; aussi j'eusse été fanatique, si j'avais su de quoi le devenir. Après quelques années de la plus intense culture intérieure, j'ai rêvé de sortir des volontés particulières pour me confondre dans les volontés générales. Au lieu de m'individuer, j'eusse été ravi de me plonger dans le courant de mon époque. Seulement il n'y en avait pas. J'aurais voulu me plonger dans l'inconscient, mais, dans le monde où je vivais, tout inconscient semblait avoir disparu.

« Voici, au contraire, que vous survenez dans des circonstances où ce rêve devient aisé, et il semble bien que vous soyez sur le point de le réaliser, puisque

ayant ressenti à la cour de Néron des inquiétudes analogues aux miennes, vous méditez de vous mettre de propos délibéré au service de la religion nouvelle. Malheureusement, mon cher Lazare, j'y vois un obstacle, qui, pour se présenter chez vous avec une forme singulière, n'en est pas moins commun à bien des hommes.

« Quand vous me parliez des curieux incidents de votre pays de Judée, vous ne m'avez rien celé du rôle important que vous y avez joué ; le merveilleux agitateur vous a ressuscité. Vous êtes Lazare le Revenu. En conséquence, quoique vous ayez observé toujours la plus grande discrétion sur cette anecdote désormais historique, il est évident que vous êtes renseigné sur le problème de l'au-delà. Si vous balancez comme je vois, c'est que la vérité ne s'en impose pas, d'après ce que vous savez, d'une façon impérative. Dès lors, vous voilà dans un état d'esprit qui, pour naître chez vous de circonstances particulièrement piquantes, n'en est pas moins d'un ordre trop fréquent : vous n'êtes pas le seul revenu. Beaucoup, à cette époque, bien qu'ils ne soient pas allés jusqu'au tombeau, ont comme vous des lumières sur ce qui termine tout. Bien qu'ils n'aient pas eu les pieds et les mains liés avec les bandes funéraires, ils ne peuvent se donner aux passions de leurs contemporains. Leur sympathie est assez forte pour leur faire illusion quelques instants sur des idées généreuses, mais comme vous vîtes pousser les fleurs par les racines, ils constatent que ce sont des songes sans racines sérieuses. Ils ont de tristes lucidités, et après de courts enthousiasmes, analogues à ceux que vous communiquent l'ardeur de Marthe et de Marie, l'humilité de Sara, la beauté de Madeleine et la jeunesse du vieux Trophime, ils s'écrient, infortunés clairvoyants qui regrettent de ne pouvoir se tromper avec tout le monde :

« *Qualis artifex pereo !* »

M. Maurice Barrès pose — dans le fragment du Jardin de Bérénice *publié par nous — une intéressante question de moderne psychologie. Un de nos amis s'est plu à développer la demi-solution qu'elle paraissait comporter.*

Pour cela, il a repris où M. Barrès l'avait laissée la correspondance de deux renanistes contemporains de Néron. Mais il tient à marquer combien, près de ce Sénèque de fantaisie son Lazare lui apparaît mystique et différent du saint personnage qui administra l'Église marseillaise et fut canonisé.

N. D. L. R.

UNE RÉPONSE

DE LAZARE LE RESSUSCITÉ

à Sénèque le Philosophe

Mon noble ami,

Votre consolation m'a plutôt troublé... Dans les jardins de Béthanie dont j'étais le seigneur avant que mon jeune maître y vint publier son royaume, vous vous êtes assis quelquefois. Les paisibles étoiles, plus sereines qu'au ciel romain, luisaient dans vos cheveux quand vous parliez avec mystère adossé à la columelle qui ombrage notre puits. Des fleurs de câpriers et de vignes brillaient dans la demi-lueur. Et je voulais savoir pourquoi chacun de vos propos s'en allait si directement à mon cœur : mais saura-t-on pourquoi ma sœur Madeleine n'a qu'à montrer ses cheveux roux pour que les jeunes gens la suivent, désireux, en semant l'air de ses louanges.

Vous laissez ainsi après vous un sillage de cœurs insatisfaits et d'esprits qui demandent la certitude. Vous n'avez point quitté pour moi cette parure. Voici qu'avec la honte d'être blâmé par vous, j'ai encore l'ennui de n'en être sûr qu'à demi.

« Il me faut peser, dites-vous, si ce me sera un mode de vie plus abondant en voluptés de partir avec mes sœurs pour être fanatique en Gaule ou de demeurer à faire de l'ironie et du dilettantisme avec Néron... »

Là-dessus, vous comptez que dans les deux cas je puis être mis à mort, soit du chef des Gaulois qu'importunera mon nouveau plan de vie heureuse, soit par la main de César et par sa nonchalance à prouver qu'il me goûte. O Sénèque, pourquoi ce souci et ne savons-nous point qu'il est indifférent de mourir ou de vivre ? — Mais, dites-vous, le genre humain me sera obligé du mal que je vais lui faire ; je manipulerai la destinée des races. Joie orgueilleuse, et que vous envieriez si vous ne possédiez celle-là, qui est infinie aussi, de vous manipuler vous-même. Dans les solitudes de l'analyse, vous vous livrez sur votre personne morale à de tranquilles voluptés : les vertus et les vices arrivent en vous, y font leurs gestes dramatiques et vous quittent au jour tombant comme une troupe passagère de baladins, que d'autres remplacent.

Ma carrière a plus d'unité et de monotonie. Mais la vôtre n'est pas sans ennui, et vous le confessez. Vos incessantes vies nouvelles sont pareilles à celles de la terre-nourrice dont les moindres printemps sont conditionnés par l'hiver. A chacune des métamorphoses de votre cœur, vous avez reconnu, avec la naissance de quelqu'un, la mort aussi de quelque chose et, vous êtes-vous dit, pourquoi ceci qui naît aurait-il plus de prix que cela qui meurt ? L'idéal serait de posséder plusieurs printemps simultanés, et qu'ils durassent ! C'est pourquoi vous en venez presque à vous demander s'il ne vaudrait pas mieux persévérer dans un rôle une fois choisi et le représenter jusqu'au dernier souffle ?

Mais, dites-vous, comment se tenir coi dans un espace si petit ? Vous êtes, et je suis assurément, un Revenu. Nous manquons de la fraîcheur d'esprit qu'il faudrait pour nous prendre au sérieux dans le même personnage. Tôt ou tard il faudra l'abandonner, faire un nouveau cadavre, ressusciter une fois de plus. Tôt ou tard je constaterai que mon départ pour le fanatisme fut la plus puérile de mes erreurs. Dès lors — vous indiquez cette conclusion avec la grâce dédaigneuse qui nous est chère — s'il faut laisser un jour l'état que j'embrasse à présent, il n'y a point de raison pour que je m'y engage. Et tout est vain.

O Sénèque, tout n'est pas vain de ce qui n'est point justifié par des preuves. C'est précisément parce qu'il n'y a aucune raison de commettre certaines actions où nous nous sentons entraînés qu'elles doivent être accomplies avec piété et zèle, nous venant sans doute de quelque dieu. L'homme divin dont nous sommes les fils, ce Zénon sous son Portique, ne nous incita point à agir d'accord avec la raison : maxime ridicule et digne tout au plus de M. Tullius. « Suivez la nature » nous enseigna-t-il. Vivre n'est pas résoudre un problème géométrique. C'est adapter son âme à des conditions dont elle n'est point la maîtresse. Que la mienne fut misérable pour avoir autrefois suivi la leçon des systèmes !

« N'ayez point de désir ! Ne formez aucun vœu ni « aucune résolution. Ne faites point de gestes. Soyez « vêtu de lierre et de mousse sauvage et restez immo- « bile ainsi qu'une colonne. De là, soyez le spectateur « du monde, absent et lointain. C'est la béatitude. » Des Sages ainsi me prêchèrent et je fus sous leur loi un pur gymnosophiste. Mon rêve s'éperdit dans la variété des choses. Mon âme fut dissoute en ce qui n'était point elle. J'avais la paix, celle de l'huître qui ne sait plus souffrir. Mais cette privation de douleur et de mouvement, à la longue, me fut honteuse. Et je me sentis criminel jusqu'au jour où, de l'ombre où je me renonçais, je rebondis vers la lumière de la connaissance et de l'amour de moi.

C'est alors que vous m'épanouîtes votre pensée : — « Le monde n'est rien et les autres hommes sont peu.

« Mais vénère ton âme comme un temple de Pan. Tu « en as dénudé scélératement les murailles. Il faut les « recouvrir de tentures et des tapis les plus précieux. « Tu y inscriras aussi tes louanges afin de pouvoir évo- « quer, en des heures de lucidité vigoureuse, toutes « les formes de la vie, de manière à les vivre, en « leur restant supérieur. » J'éprouvai de la sorte le cycle des idées et connus le jeu des passions. Jamais je ne me crus si proche d'être un dieu. Toutefois mon délire n'alla point jusqu'à l'affirmer. Je m'aperçus bientôt comme vous que jamais nous ne réalisons deux êtres à la fois, si agiles que nous soyons à varier notre attitude. Mais cette incessante métamorphose nous consume. Il faut penser presque en même temps le geste de l'amour et celui du détachement. Les nerfs ainsi tendus ne s'apaisent à rien savourer. Cependant, l'existence a des haltes qui ne sont pas dépourvues de tendresse ni d'agrément. Devant quelque vierge plus douce, ayant les yeux plus longs, ou devant une cosmogonie plus soigneusement agencée, ne vous est-il point arrivé de pousser un soupir : — Oh ! que cela n'est-il sérieux ! — Mais, de peur d'être dominé ou dupe, vous abrégiez ce charme. Et j'en faisais autant, et j'étais à la fois saoûl et affamé.

Continuez, mon maître, vos personnages. Dussé-je demeurer un obscur ouvrier de l'infinie modification, je veux vivre. Je veux développer l'harmonie de mes volontés. Il se peut que la grande Force invisible où nous nous agitons revête comme vous des psychologies variées. Je ne suis qu'un pauvre élément de cette grandeur. Mon rôle est d'agir comme un oiseau bâtisseur de nids ou comme un castor constructeur de murailles : je pousserai mes rêves jusqu'à ce qu'ils aboutissent dans les choses réelles. Et je ne vous dirai point que le résultat me laissera indifférent. Je compte bien parvenir à aimer mon œuvre. Heureux, mes succès me précipiteront à de nouveaux labeurs. Déçu, je pleurerai comme une femme qui a perdu son fils. Tristesse et orgueil assurément bien convenables à la profession de mortel qu'il me faut exercer avant que d'aller chez Pluton.

Vainement direz-vous que cet exercice est stérile, que le labeur du tout ne mène à rien, que les nations travaillent pour le vide et que les peuples s'exténuent au profit du feu. Encore est-ce qu'il faut travailler. Tout ce que je suis souhaite d'agir. « Hé quoi, me dis- « je, tu vois les nouveaux-nés tenter d'utiliser leurs « bras et tu pourrais croiser les tiens, toi qui as vaincu « les jours jusqu'à devenir un jeune homme et un « homme fait ! » Mes années d'inerte mélancolie ont même gonflé dans mon âme et ma chair de tels trésors de volonté, que l'une et l'autre tout d'abord se sont élancées vers les actes empreints de la beauté mélancolique de l'Impossible. Sans contredit, vous pourriez discuter la justesse ou la bonté du plan imaginé par les sectaires auxquels je me mêle : vous en avez loué l'héroïque noblesse, par quoi je fus conquis. Que vaut, près de cela, l'objection dont vous me pressez ?

Ma résurrection ? Oui, je suis demeuré sous la terre jusqu'au troisième jour. J'ai vu que la racine des plus royales fleurs avait l'épaisseur d'un cheveu et je suis revenu d'illusions nombreuses. Mais je n'ai point perdu le talent de m'en former de nouvelles. Ce pouvoir, suspendu pendant ma sépulture, je l'ai recouvré dès le premier moment que j'ai revécu.

Revenu ? Revenu ! Est-ce à dire que je ne puisse repartir ? Les ruines sont hâtives à se costumer de verdure, à peine mises au sol. Les idées se refont plus promptement encore. Après les mécaniques et les physiques d'Ionie, Épicure, Épicharme, Evhémère et Lucrèce ont nié avec des serments les dieux des ancêtres. Mais ils se sont hâtés de leur substituer d'autres idoles. Au lieu de Vesta, Cybèle, Zeus, les faunes sacrés et les nymphes, ils ont placé l'éther, la matière, la force, les atomes — choses mystérieuses qu'ils n'ont point aperçues dans la fuite des apparences, que personne n'a éprouvées, et qui ne cèdent point aux dieux pour la vanité de l'explication qu'elles tentent du monde. Mais Zeus est mort. L'éther immense est oublié, et les hommes sont désireux de recueillir un avis nouveau sur ces problèmes où tout leur être est engagé. C'est pourquoi nous voici. Nous sommes arrivés à Massilia, nos sœurs Marthe et Marie, et Trophime, et cette Sara, que je vis prophétiser un soir d'extase devant vingt mille juifs de toutes conditions.

Sur mes antécédents et sur de telles compagnies, vous craignez que la foi ne vienne à me faillir. Mais celle qui transporte les montagnes est parfois transportée par elles. Je veux dire qu'il faut me laisser le temps de faire quelques prodiges et j'y croirai comme un chacun. Cette foi obtenue, quelle superbe vision de paradis aura remplacé mes bas souvenirs du sépulcre amer et sans jour ! Et, contemplant mon œuvre de siècle en siècle déroulée, comme j'entrerai glorieux dans la vie éternelle !

Le seul germe de trouble que je pressente désormais, pourra venir de ces mêmes compagnons que j'admire comme des dieux pour la placidité de leurs certitude. Ils sont tous, en effet, de bien jeunes gens. Ils commettent l'action sans avoir douté d'elle. Ils suivent le naturel, eux aussi, et, par moments, ne laissent point que de me sembler épouvantablement ridicules. O mon ami, ils ne comprennent rien à votre magnifique usage des voluptés : « Comme ce Sénèque est inconséquent ! » dit parfois Maximin. « Il prêche l'abstention, nageant « parmi les plus sales délices de la cour de Né- « ron » et le voilà qui part d'un rire où croît sa barbarie. Il faudra vivre avec ces gens ! Et s'ils réussissent, j'ai le pressentiment qu'ils seront d'un esprit moins étroit encore que sanguinaire.

Il est vrai que Néron, très doux et très sage, a versé plus de sang que n'en répandront mes amis et, d'ici mille siècles, nul ne saura lui disputer le prix de son ridicule, lorsqu'il vient réciter ses vers, nu, la lèvre arrondie, sur la chaise d'ivoire, et que vous étouffez vos rires sous votre toge ramenée. Puis, que sert de haïr la stupidité et le sang ? Par delà ces erreurs, il y a quelque chose qui les identifie à la plus parfaite sagesse, et Propecie l'a invoquée :

..... Divine mort, où tout rentre et s'efface
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé
Affranchis-nous du Temps, du Nombre, de l'Espace
Et rends-nous le repos que la vie a troublé !

A mettre les choses au pis, mon costume de fanatique me couvrira bien jusqu'à mon congé de la vie. Cependant, vous, ne tentez point de me regagner. Cessez de m'écrire. Vos papyrus m'ébranlent mieux qu'une catapulte. Je les déroule avec anxiété, dans le crépuscule qui tombe, en longeant cette côte osseuse et dorée où s'élève Massilia. Les oliviers penchés sur la mer me regardent et ils comprennent que Minerve, leur sainte amie, parle par vous ; et, secouant sur mes chemins leurs feuilles pleines d'ironie, ils m'embrouillent de lents sophismes, assez humiliants pour un ressuscité qui se souvient de son aventure. Ah ! j'ai besoin de regarder, par dessus ces vergers où les arbrisseaux sont taillés trop attiquement, vers les montagnes lumineuses qui se jettent dans le soleil. Et j'imagine des centaines de montagnes pareilles, qui gravissent ainsi l'azur de la Gaule, couvertes de peuplades faites pour nous combattre et pour nous aimer. Tant de cimes à dominer, ô Sénèque, et tant d'âmes ! Ces hauteurs éclatantes me comblent de foi. Et je souhaite à leur spectacle de vous voir et de vous avoir ; je crie obstinément vers le Latium éloigné : *Qualis artifex resurgo !*

CHARLES MAURRAS.

LES THÉORIES DE MAURICE BARRÈS

jugées par

M. Ernest LAVISSE

Rue de Médicis, 5, habite le célèbre professeur qui, suivant Maurice Barrès, est le « directeur spirituel » d'un certain nombre de jeunes gens et dont les écrits, en effet, exercent sur beaucoup de nos contemporains une très réelle influence. Nous avons crû intéressant pour tous nos lecteurs de reproduire l'opinion de M. Ernest Lavisse sur l'œuvre philosophique de l auteur du *Jardin de Bérénice* ; dans ce but nous avons fait tenir au savant écrivain une épreuve de la lettre-manifeste publiée en tête de cette livraison et, nous avons sollicité une entrevue, espérant obtenir du Maître, en plus de son appréciation sur les idées exprimées par Maurice Barrès, un résumé complet de ses théories personnelles.

Avec sa bienveillance habituelle, M. Ernest Lavisse a bien voulu laisser ouvrir devant nous les portes si soigneusement fermées de son cabinet de travail ; malheureusement, il lui a été impossible de nous donner une complète satisfaction, cela de par des circonstances absolument indépendantes de sa volonté, lesquelles, nous le reconnaissons, lui font un devoir d'agir comme il l'a fait.

M. Lavisse achève en ce moment un travail important dont le titre n'est pas définitivement arrêté : *A vingt ans — Lettres d un Etudiant — Lettres d'un jeune homme*, sont ceux qui se présentent à l esprit du Maître et parmi lesquels il fixera son choix. Or, dans ce manuscrit, l'auteur émet les mêmes théories que M. Barrès dans sa lettre...

— Vous le voyez, nous dit-il, votre demande m'embarrasse fort... j'aurais l air de vouloir faire une réclame anticipée à mon livre et cela me rendrait ridicule. Comme, d'autre part, M. Barrès, que j'estime beaucoup et dont j'ai lu avec un réel intérêt : *Sous l œil des Barbares* et *Un Homme libre* (le temps m'a manqué pour étudier le *Jardin de Bérénice*, mais le volume est là, sur ma table, pour l'instant prochain où je serai moins surchargé de besogne), comme, dis-je, M. Barrès vous écrit justement et en résumé des choses que je me trouve avoir développées longuement dans mon prochain volume, je ne pourrais que répéter ce que vous exprime le jeune écrivain... Je soumets le cas à votre appréciation ?

— Il est embarrassant, c'est vrai, mais ne pourriez-vous m'indiquer, simplement, sur quels points votre travail se trouve en désaccord avec l'œuvre complet de Maurice Barrès ?

— Mais ce désaccord n'existe même pas ! Nous disons tous les deux les mêmes choses sous des formes différentes !...

Et M. Lavisse quitte précipitamment son fauteuil, pénètre dans la pièce voisine et revient chargé d'un manuscrit sur la couverture duquel je lis les titres indiqués plus haut :

— Tenez, regardez, vous voyez, ce n'est pas un prétexte que j invoque Tout ce que M. Barrès vous dit dans sa lettre, il le retrouvera dans mon livre.

— Cependant, mon cher maître, je serais heureux de vous voir préciser un peu plus : est-il désirable que chaque individu, dans une race, emploie toutes ses facultés à se connaître soi même afin de degager de son Moi les puissances diverses qu'il peut recéler ?... Parvenus au point que M. Barrès indique avec ces termes « la conscience même d'une race », ces intelligences peuvent-elles s'unir dans un effort commun et non se contrarier l'une l'autre ?... Enfin, la mise en pratique d'un pareil système impliquant nécessairement comme point de départ une acceptation véritable de la Vie et une dépense d'activité considérable non moins nécessaire pour faire de cette vie ce que nous désirons qu'elle soit, n'est-il pas à craindre que certaines âmes faibles n'en viennent trop facilement à se lasser de l'effort indispensable pour une amélioration et à se créer un optimisme dangereux ?

— Oh ! l'optimisme que vous redoutez est bien fini... fini ! Quand on est sincère on peut toujours s'entendre : vos craintes ne me paraissent nullement fondées, cher monsieur, si l'on examine attentivement les dons précieux de cette merveilleuse jeunesse qui m'intéresse tant et que j'aime si sincèrement...

— Je le sais, mon cher maître ; si je suis bien informé vous traduisez même votre admiration par une aide précieuse à divers titres... Vous facilitez l'éclosion de cette activité si désirable...

— Que voulez-vous dire ?... L Association générale des Etudiants de Paris ? Mais je ne suis pour rien dans sa fondation ! J'ai déclaré dernièrement encore, à Montpellier, que l'on me qualifie à tort du titre de fondateur de cette Association, je vous le répète... et je vous prie même de renouveler ma déclaration... Mais, pour en revenir à votre question, je vous ferai remarquer qu'il est des pessimistes très libres d'eux-mêmes, que ce besoin de se bien connaître d'abord afin de se mieux utiliser ensuite nous permet d'espérer, chez les générations futures, une activité magnifique dans ses résultats — toutes choses qui n'existaient point chez les générations poussées au milieu de ce siècle... oh alors c'était abominable !... Puisque nous cherchons le bonheur avec l'intime persuasion qu'il n'existe pas complet et le ferme désir de négliger le but pour nous intéresser simplement aux bagatelles de la route, la déception n'est plus possible...

En résumé, M. Barrès n'a fait que condenser dans sa lettre d'aujourd'hui des doctrines qui me sont chères : la lecture de mon prochain livre lui fournira la certitude que sa conception du Jeune Homme moderne *tel qu il le désire* n'est que la description du Jeune Homme moderne *tel que je le vois*...

— M'autorisez-vous, cher Maître, à reproduire cette conversation pour en aviser mon ami Maurice Barrès ?

Le savant professeur hésite une seconde, retenu par une crainte qui sera devinée par tous les travailleurs modestes amoureux de leur tranquillité. Nous insistons et donnons nos raisons :

— On a le tort, cher Maître, de vous opposer, c'est-à-dire d'opposer vos théories à celles de M. Barrès, alors qu'elles reposent sur le même principe fondamental : il est du plus haut intérêt pour nous tous, les Jeunes, d'être rassurés par vous...

— Dès lors, j'y consens, interrompt M. Lavisse, mais à la condition expresse que tout se bornera à fixer ceci : J'aime beaucoup la Jeunesse actuelle et suis heureux de voir les nobles pensées qui l'animent ; je m'intéresse énormément à M. Barrès, quoi que l'on en dise —. Vous m'obligerez en restant dans l'expression stricte de ces deux sentiments et surtout en donnant aux idées une place qui laisse complètement dans l'ombre les personnes ?

— Je m'efforcerai d'y parvenir, cher Maître.

Avant de quitter le savant, nous jetons un dernier coup d'œil autour de nous : des livres partout sur les meubles, dans les fauteuils, jusque sous les pieds du professeur : ici, une fleur, là, un vieux meuble précieusement ciselé ; et des feuillets, noircis, d'autres feuillets, encore des feuillets ! Le jour décline : des vols d'oiseaux tournent autour des grands arbres du Luxembourg sur lequel prend lumière le cabinet de travail.

Debout, le dos un peu voûté, la barbe noire mêlée de fils d'argent, M. Ernest Lavisse cherche à deviner notre pensée, égarée dans le lointain des siècles à venir... Qui sait ! des millions d'hommes trouveront peut-être le bonheur dans l'application sur eux des doctrines formulées par l homme que nous allons quitter.. mais, pour en arriver-là, que de luttes à soutenir, d'arguments à rétorquer, d'encre à répandre .. Puissent elles, ces attendues *Lettres d'un Jeune Homme moderne*, ré-

soudre définitivement le problème qui, depuis toujours, préoccupe les artistes et les philosophes !

Léon DESCHAMPS.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Le Bonheur de mourir par *Auguste Chauvigné*.

Mademoiselle Norbert (Nadia) devenait l'objet de son mépris (celui du poète Fabien) pendant que le vieil officier (général de Clairac) lui semblait être un monstre profanateur.

J'ai cité cette phrase du roman de M. Chauvigné en y ajoutant des parenthèses parce que l'on pourrait s'imaginer que l'auteur partage l'inspiration discutable du poète Fabien jusqu'à se confondre avec lui. Dès la centième page de cette étude consciencieuse de la vie en province et à Tours, cette illusion n'est plus permise. M. Chauvigné ne prend parti pour l'un ou pour l'autre des personnages dont il raconte la vie. Ce roman est en cela de beaucoup supérieur à la moyenne de ceux où tout l'effort se concentre sur le point démonstratif d'une thèse qui déplait lorsque nous avons des raisons de professer des opinions contraires.

M. Chauvigné ne fait en ceci qu'obéir à une tradition ; il prend modèle sur ses grands ancêtres de Touraine qui se contentaient d'intéresser le lecteur sans lui faire la leçon.

Je regrette le dénouement de cette histoire, apparemment vraie : Nadia n'était peut-être pas un modèle ; en tout cas, ses rares qualités de beauté, son rang dans l'élite des êtres, méritaient un meilleur sort. Pauvre Nadia, toute aimante et si belle et dès l'âge du mariage tombée dans les filets d'un vieux beau ! Comment cela se fit-il ? Mystère. M. Chauvigné ne nous le dit pas. C'est pourtant là-dessus que la curiosité s'éveille naturellement.

J'ai rien à dire du fils, un très jeune et brave garçon qui suit la carrière paternelle avec honneur. Quant à Fabien, ami du père et de Nadia, d'autres encore, la fréquentation de la Muse l'a gâté ; ce n'est presque plus qu'un faiseur de vers et son humanité s'en ressent un peu trop.

Nous en avons vu de semblables, qui se trouvent mal en débitant leurs strophes et sont sans méchanceté dangereuse. M. Chauvigné a su nous présenter ces intéressants personnages dans leur milieu provincial et nous montrer dans une phase épisodique de sa vie sociale cette société distinguée de la Touraine caractérisée dans ses principaux types d'originaux. Quelle sensation d'effroi, quelle singulière surprise, avec un peu plus d'indignation, si l'auteur eût stigmatisé les vices qu'il enguirlande de fleurs. Or, visitez ce délicieux pays de Touraine, arpentez la rue Nationale, traversez une fois dans la nuit la rue de l'Archevêché et vous comprendrez pourquoi flétrir en moraliste, s'ériger en juge et condamner ces aimables citadins serait une sottise. Et si déjà vous connaissez Tours, si vous avez vécu dans cette atmosphère clémente et hospitalière, le charme séducteur autrefois subi renaîtra plus intense évoqué par la magie d'un écrivain sincère, observateur profond, dont le plus grand mérite est de savoir fouetter les vieux beaux, les vertus trop faciles et les méchants poètes avec des roses.

Léon DEQUILLEBECQ.

*
* *

Vieux, *par G.-Albert Aurier.*

Un premier roman qui, s'il évoque çà et là certains caricaturistes, les épiques dans le médiocre, les stylés dans le bourgeois, par exemples les H. Daumier et les Forain, ne fait songer, remarquez bien ceci, à aucun des maîtres de la plume.

Elles portent toutes une signature et non plusieurs les pages où se déroule cette lamentable histoire d'un brave commandant en retraite, cheveux blancs et ruban rouge, qui s'éprend d'une gueuse, renonce aux coups de chapeau du tout Châteauroux, sacrifie à son amour ses habitudes, la propreté de sa vie et vieillard devient en quelques mois un vieux.

Et tout cela laisse un arrière-goût curieusement complexe : il déprime par le pessimisme, la cruauté sans détente de la vision, ce livre, mais combien il réchauffe par la joie d'écrire qui s'y manifeste, par l'abondante sève littéraire qui y circule, par la puissante virilité artistique qui y commande.

« Vieux » est aussi un mot intéressant — en discussion littéraire tout argument doit être une œuvre — jeté dans la consultation depuis longtemps ouverte sur les remèdes propres à guérir notre langue littéraire de sa triséculaire étisie.

M. Aurier pense qu'on ne gagne rien à remplacer un mot usuel tout simplement par un mot ancien, fût-il du plus pur gothique.

Il prend le vocabulaire de son temps mais il en sort à la manière de Ronsard qui voulait « qu'on profitât de « toutes les ressources, qu'on prît la sage hardiesse d'in- « venter des mots nouveaux en provignant les anciens « c'est-à-dire en en tirant des dérivés à condition que ceux- « ci fussent moulez et façonnez sur un patron déjà reçu « du peuple. »

De cette liberté l'auteur de « Vieux » use largement, il est la providence des mots sans famille qui grâce à lui sont bientôt pourvus de frères, de sœurs et d'une nuée de petits cousins.

Et si dans le nombre il s'est glissé des boiteux et des bossus on peut lui pardonner facilement à raison des beaux gars solides et bâtis pour l'avenir qu'il a su faire à la langue française.

P. GIAT.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Comédie Française. — *Mariage Blanc*, drame en trois actes, en prose, de M. Jules Lemaître.

Je ne saurais trop féliciter les critiques, (j'entends désigner ici les écrivains qui s'adonnent à l'étude du mouvement dramatique, et non les journalistes qui racontent les pièces) je ne saurais trop les féliciter de mettre de temps en temps leurs théories en pratique. La moindre pièce vaut mieux que cinquante feuilletons, fussent-ils écrits par la plume élégante de Jules Lemaître, la démonstration ainsi faite est plus claire pour nous et l'expérience n'est pas sans être profitable à l'auteur. Nous pouvons différer d'opinion avec Jules Lemaître, et, quoique nous combattions certaines de ses idées, sinon avec autant de talent, du moins, avec autant d'énergie qu'il en met à nous combattre, il peut être assuré de notre sincère et complète estime artistique.

Quelles sont, d'abord, les théories dramatiques de l'auteur du *Mariage Blanc* ? Un reporter de l'*Eclair*, dans une interview, non démentie, nous renseigne à ce sujet. « J'adore le théâtre. (C'est Jules Lemaître qui parle.) Cela m'amuse d'en faire. C'est avant tout un passe-temps, un passe-temps fort agréable. Je trouve très curieux de mettre en scène des personnages, d'imaginer des combinaisons pour les scènes. C'est un peu le jeu d'échecs. Les pions sont des acteurs qu'il faut adroitement faire mouvoir. » Le théâtre n'est donc, pour le grand critique, qu'un passe-temps, et il s'amuse beaucoup à faire mouvoir des personnages qui, pour lui ne sont plus des créatures vivantes et agissantes, mais les pions d'un échiquier. J'ai entendu dire à la Comédie Française un mot qui peut caractériser cette manière : « A la bonne heure, au moins ce n'est pas la vie, c'est du théâtre ! » Oui, c'est du théâtre, avec tout le grossissement et toutes les déformations de rigueur, le théâtre trompe l'œil interprété par des poupées à ressorts, plus préoccupées de montrer leur visage plâtreux aux avant-scènes que d'exprimer un sentiment juste et vrai, une parodie de la vie dans laquelle l'action se perçoit à travers les métaphores heureuses d'une rhétorique spirituelle infiniment et l'enguirlandante succession de couplets écrits pour l'effet scénique. Je regrette infiniment d'avoir à constater que, non seulement dans la marche de l'action, mais dans l'enchaînement des scènes, dans la composition des personnages (ceux, par exemple, des deux sœurs rivales), l'auteur rappelle un peu trop l'esthétique de Georges Ohnet. N'est-ce pas Jules Lemaître pourtant qui, parlant de ce dernier, écrivait il y a quelques années : « — L'artifice des pendants, les figures qui s'opposent jusque par la couleur des cheveux : Claire et Athénaïs, Jeanne de Cygne et la Comtesse Sarah, le général comte de Canalheilles et le colonel Merlot, Serge Panine et Pierre Delarue, Micheline et Jeanne, Lise Fleuron et Clémence Valla, Carvajan père et Carvajan fils. Procédé commode, qui flatte par de faciles effets de symétrie grossière... » Je dois dire cependant qu'il existe entre ces deux dramaturges la même différence qu'entre un styliste raffiné et un gniaffe.

Mariage Blanc est donc un problème d'échecs, dont l'énoncé serait le suivant : Votre adversaire a un blasé sceptique et un médecin à tout faire ; vous avez : une mère sentimentale, la fille d'un premier lit (une gaillarde qui a du sang), la fille d'un second lit, pâle et débile phthisique ; faire échec et mat au blasé en trois actes. Voici la marche suivie par Jules Lemaître. Le blasé surprendra une conversation entre le médecin et la malade, et comme ce blasé très moderne est affligé de dilettantisme, il lui viendra à l'idée de faire sa cour à la mourante et de l'épouser, pour lui donner un simulacre des joies qu'elle entrevoit dans le mariage. Je dis simulacre, car il lui refusera précisément cette satisfaction charnelle à laquelle elle aspire, tout en l'ignorant. La sœur, qui a du sang, n'entend rien au dilettantisme, depuis son enfance, elle a souffert de la préférence accordée à sa sœur et voilà que cette moribonde lui vole encore l'époux qu'elle croyait devoir être sien ! Après une succession de scènes violentes,

elle se jette à la tête son beau-frère en lui disant qu'elle l'aime, et qu'il la prenne. Le blasé, ancien viveur, auquel le dilettantisme pèse singulièrement, accepte un rendez-vous de la sensuelle fille ; mais la malade, profitant de ce que son mari avait le dos tourné, est entrée, elle a tout entendu et tombe morte sans bruit. Ce rappel cruel du dilettantisme inspire au blasé quelques graves exclamations mélodramatiques et le rideau tombe, tandis qu'il maudit sa belle-sœur.

L'idée de ce mariage platonique est certainement intéressante et originale; en en faisant une pièce humaine et vécue, Jules Lemaître eût certainement écrit une œuvre de premier ordre. Par malheur, son procédé dramatique exige la création d'êtres exceptionnels et imaginaires, qui ne peuvent sérieusement nous émouvoir. La jeune fille mondaine la plus prude, lorsqu'elle arrive vers la vingtième année, n'ignore pas que la possession de l'époux est autre chose qu'un baiser : il faudrait la supposer très niaise et telle n'est pas le cas, puisque la maladive Simonne nous est présentée comme ayant une intuition spéciale des choses. Je ne sais de quel couvent sort Marthe, sa sœur ; — quel argument en faveur des lycées de filles ! Comment, voilà une jeune fille qui insulte sa mere, tue sa sœur, se jette dans les bras de son beau-frère et n'a conservé de son éducation, ni l'hypocrisie religieuse qui lui eût fait accepter le sacrifice avant le mariage, ni l'hypocrisie de l'orgueil qui lui eût interdit de s'offrir après : c'est un cas bien singulier d'hystérie. Ce personnage, qui ne vit et ne rêve que d'accouplements, dont les désirs sensuels sont d'une telle violence, tient plus de la chatte en folie que de la femme. Et, c'est en cela précisément, que se trouve le danger de façonner des personnages en pions d'échiquier, s'ils ne sont franchement comiques, ils deviennent odieux. Il ne convient pas de demander à ce genre de travail l'expression de sentiments d'une subtilité par trop précise ; la déformation produite par l'optique spéciale s'y oppose. Ainsi Jules Lemaître a voulu faire de Jacques de Thievres, son blasé, non plus un personnage conventionnel, mais un individu dont le caractere se modifiât selon les évènements, il est devenu incompréhensible parce qu'il n'est pas vivant dans un milieu vivant. On s'explique mal que le viveur tout-à-coup s'arrête à moitié chemin, et l'on se demande, non sans terreur, ce qu'il eût fait si sa femme instruite des mystères de l'alcôve par Marthe qui les connaissait si bien, lui eût dit : « Oh mais ! mon ami, je ne suis pas une petite dinde, un baiser sur les lèvres ne me suffit pas, je veux le mariage tout entier ! »

Si la combinaison des scènes n'est pas toujours habile, en revanche, il en est de fort bien conduites, les scènes difficiles à bien mener, celles de l'aveu et de la mort sont des meilleures. Ce qui est de qualité uniformément supérieure, c'est la langue. Ah ! que ces gens parlent bien ! et, comme on comprend qu'ils aient plaisir à s'écouter ! C'est un vrai régal littéraire ; ils ont tous la finesse et la subtilité de l'auteur, tous un style brillant bourré de tirades très modernes et bien parisiennes. Jules Lemaître a perdu cette partie d'échecs, mais comme il est intelligent et fort habile il saura modifier son jeu et gagner la prochaine. D'ailleurs, il est jeune, arrivé par la grande route de l'Université, l'avenir est donc à lui, une fois qu'il se sera débarrassé de sa gangue, et que, cessant de vouloir être bien parisien, il sera lui.

La Comédie Française a les pièces qu'elle mérite : si les fours se multiplient, elle ne peut s'en prendre qu'à elle, à la façon dont elle les joue. Les comédiens y ont une étrange façon d'interpréter le moderne avec l'accent du grand siècle, des chinoiseries de prononciation, une boursouflure des phrases simples et une habitude invétérée de lancer les mots par dessus la rampe qui sont du plus haut comique. Par instants, on croirait qu'ils répetent Hernani en costume de ville. Febvre a eu cependant quelques moments d'oubli où il s'est montré simple et bon, Mlle Marsy accentue encore l'inacceptable de son rôle et quand à Mlle Reichenberg en ingénue ; c'est un anachronisme.

Jean JULLIEN.

Critique Musicale

—

Les théories de M. Maurice Barrès ne sont pas sales, non, mais elles tiennent tant de place qu'à peine si je puis mentionner l'immense succès du *Mage* ; cette musique à la fois aguicheuse et bruyante chatouille l'abonné au bon endroit. Il soupire, il roule des yeux blancs, il paye. Seulement, ça le ramollit assez vite.

×

Chez Colonne, diverses ordures de Georges Pfeiffer et de cette pauvre Mme de Granval ; plus une ode de Chabrier, *A la musique*, ingénieuse et bémolisée, mais quelle infâme prosodie !

×

M. Carvalho a voulu, pour complaire au journal d'Heugel, nous imposer un contralto grinçant ; le public a grogné, l'ouvreuse a sifflé, dans l'*Echo de Paris*, et la débutante penaude (Ve Risley est son nom) a filé sur Londres, pamée par un article cataplasmatique de *Ménestrel*, louant « cette voix étoffée ».

Dans cette étoffe, on se taille des vestes.

WILLY.

BIBLIOGRAPHIE DE MAURICE BARRÈS

—

I. — *Sous l'œil des Barbares* (Perrin).
II. — *Un Homme Libre* (Perrin).
III. — *Le Jardin de Bérénice* (Perrin).
Examen de tous ces volumes (en préparation).

—

Huit jours chez M. Renan (1 brochure in-32).
Trois visites d'idéologie (1 brochure in-32), pour paraître incessamment.

—

Quelques articles à mentionner : *La Sensibilité d'Henri Chambige* (Figaro du 11 novembre 1888) ; *Notes d'un littérateur boulangiste* (Figaro du 3 février 1890) ; *Notes d'un nouvel-élu* (Figaro du 27 octobre 1889) ; *Analyse de la formule anti-juive* (Figaro du 22 février 1890) ; *L'Enrégimentement de la Jeunesse* (Figaro du 26 mai 1890) ; *Les Pharisiens* (Figaro du 7 novembre 1890) ; *Eloge du scepticisme* (Figaro du 7 mai 1890) ; *Sur la mort d'un ami* (Jules Tellier), Figaro ; *Les Mages* (Figaro du 27 juin 1890) ; *Du génie insuffisant de nos hypnotiseurs* (Figaro du 27 juillet 1890).

—

Ces articles ne seront pas réunis en volume, ils valent pourtant qu'on les collectionne. Si nous voulions faire une bibliographie complète de Maurice Barrès, il faudrait mentionner *Les Taches d'Encre*, gazette mensuelle de 60 pages qu'il rédigeait à lui seul, et *Le Quartier latin*, brochure épuisée. Il faudrait aussi signaler sa collaboration à la *Revue indépendante*, au *Voltaire*, à la *France*, *Revue illustrée Les Lettres et les Arts*, *La Vie parisienne*. Mais M. Barrès ne reconnait que les volumes et les articles détaillés plus haut.

L. D.

Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay.— Typ. et lith. Joseph ROYER.

la toile. — Y. Rambosson : *La liberté du rêve.* — Louis Besse : *La Ballade des Suicidés.* — Jullien Larroche : *La Puce.* — Louis Gaillard : *Réplique.* — Eugène Lemercier : *L'affranchissement de la Femme.* ; *la Chanson des Nichons.* — Edmond Coutances : *Méfiez vous de ce qui brille !* — Paul Gabillard : *Couleur d'Azur.* — Dufour : *Hymne à Aphrodite.* — Paul Fisher : *Germinal* (Georges Baillet). — Duchesne : *Thermidor.*

Piano tenu par MM. Georges Elcar et Paul Cohen.

Présidence de Léon Deschamps.

✕

MM. Philippe Duvidal, Jules Lamore et P. Vigné d'Octon sont priés de bien vouloir donner leurs adresses à la direction de *La Revue*, afin qu'elle puisse leur expédier les diplômes auxquels ils ont droit, à la suite du depouillement des votes du Concours de Sonnets.

✕

Notre ami Jean Moréas travaille en ce moment à un roman : *Aventure Impériale* qui ne paraitra pas avant l'automne.

L'Orient sert de cadre à l'action ; il s'agit d'empereurs... Non, j'ai trop peur de passer pour un indiscret !

Adolphe Retté, lui, achève un livre étrange : *Thulé des Brumes*, dans lequel il sacrifice au dieudu jour, Sa Majesté le Haschich.

✕

La vente de la bibliothèque Broyton-Ives qui a eu lieu dernièrement à New-York, est la plus importante qui ait encore eu lieu en Amérique. Elle a produit 125.000 dollars.

La bibliothèque en avait coûté 165.000.

La première édition des pièces reunies de Shakespeare, publiée en 1623, a été adjugée 4 200 dollars. La première édition du Virgile imprimé à Venise en 1470 a atteint 3.000 dollars.

Les pertes les plus sensibles se portent sur les ouvrages du quinzième siècle.

Nous avons dit que la *Bible* de Gutenberg, portant la date de 1450, avait été vendue 15.000 dollars, soit 75.000 francs.

✕

Les romantiques deviennent comme les grognards, de plus en plus rares. Le *Salut Public*, de Lyon vient d'en découvrir un et il l'a chargé de tenir les lecteurs dudit *Salut* au courant de la littérature contemporaine. C'est déjà fort ; mais, par politesse, le dit romantique ne veut pas être moins bête que son journal et il publie, dans le numéro du 8 mars, une réédition de toutes les âneries lancées contre les jeunes par les vieux ratés du naturalisme et du Parnasse agonisants. Savez-vous quels sont, d'après ce monsieur, les adeptes de Moréas ? Laforgue (!), Rimbaud (!!), Ed. Dubois (!?) et Charles Morice (!!!). Les uns sont morts, les autres disparus et le dernier est assez original pour n'être l'adepte de personne. Mais voici le coup de la fin : « Ah ! si les symbolistes faisaient des vers comme Claudius Popelin (romantique), ils nous auraient vite convertis à leurs théories... » Après ce coup de *symbolistes* faisant des vers *romantiques*, il ne nous reste plus qu'à féliciter le *Salut Public* sur la force de sa dialectique.

✕

Un ami de notre brillant collaborateur Alexandre Boutique nous demande de fixer exactement quelle est l'œuvre de l'écrivain. Voici de quoi satisfaire notre correspondant :

Romans parus : *Xavier Iestélin* ; *Mal mariée* ; *les Amants adultères* ; *Une Faute de jeunesse* ; *En Secondes Noces* ; pour paraître prochainement : *Un fils de Quatre-Vingt-Neuf* ; *l'Amour cynique* ; *le Colonel Derfort* ; en préparation : *Le Philantrope* ; *l'Héritage de Quatre-Vingt-Treize.*

Nouvelles (en préparation) : *Sous l'Abat Jour* ; *Pour le Prix Monthyon* ; *Le Tiers et le Quart.*

Études littéraires : *La Théorie du Roman à la fin du XIXe Siècle.*

✕

Quelqu'un désire vendre un très beau portrait (28 sur 16), sur papier végétal, du poète Paul Verlaine (dessin de A.-F. Cazals).

Adresser offres à *La Revue.*

✕

Envois au Salon :

Léopold Savine : *Diane tirant de l'Arc* (statue marbre) ; Henri Bouillon : Bustes de *Jules Baric*, le caricaturiste, et de *Mgr Augonard*, évêque du Haut-Congo.

✕

Notre ami le dessinateur Jules Chéret, va remplacer Grévin, le célèbre caricaturiste dont l'état de santé est assez grave, au musée *dito* — pas grave : Grévin !

✕

Le Retour, poésies traduites de Henri Heine par notre ami J. Daniaux vient d'être couronné à l'Académie Française.

BULLETIN FINANCIER

La Bourse est peu animée. Nous sommes dans la semaine de Pâques. L'on doit s'attendre à une série de séances où les affaires seront presque nulles.

Le 3 0/0 ne bouge guère des environs de 95.

Le nouveau 3 0/0 est à peu près immobile à 93,74.

Les fonds étrangers sont assez fermes, mais il ne donnent lieu qu'à fort peu de transactions.

Les valeurs de crédit sont bien tenues, mais elles ne sont également l'objet que de peu de demandes.

Ainsi que beaucoup de personnes le prévoyaient, la conversion du Crédit foncier égyptien a pour ainsi dire échoué. Le public a parfaitement compris que son argent pourrait servir à soutenir le marché des actions de la Banque d'escompte, laquelle banque traverse une crise inquiétante, aussi, s'est-il, en grande partie, fort sagement abstenu.

3 0/0 95 ; 3 0/0 nouveau 93,75 ; Italien 94,70 ; Portugais 37 ; Russe 1890, 99,85 ; Banque Ottomane 627,50 ; Extérieure 77,25 ; Rio Tinto 387,50 ; Alpines 228,12 ; Foncier 1277,50

RUD'ŒIL.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

—

L. L. C. *Valence.* — Bien, bien, mon cher confrère. ∿∿ **H. D.** *Marseille.* — Impossible, avons supprimé tous services, charges trop lourdes. ∿∿ **J.-S. C.** *Paris.* — Reçu, merci ∿∿ **A. B.** *Thionville.* — Faute de l'imprimeur. ∿∿ **E. D.** *Le Havre.* — Oubli réparé, pardonnez-nous. ∿∿ **G. A. A.** — Reçu. ∿∿ **P. de St-J.** *Genève.* — Parfait ! ∿∿ **H. C.** *rue Française.* — Nombreuses fautes de prosodie, avez beaucoup à apprendre. ∿∿ **S.** *à Tulle.* — Recevrez volume prochainement. ∿∿ **E. B.** *Paris.* — Autre chose s. v. p. ∿∿ **H. D.** *Paris.* — Vous en faut-il un autre ? ∿∿ **A. E.** *Landreville.* — Inséré. Erreur pour adresse, sans doute. Amitiés. ∿∿ **H. C.** *Neuilly.* — Pas mal mais lourdes... ! ∿∿ **L. D.** *Genève.* — Merci, merci ! ∿∿ **C.** *Chouzy-le-Roy.* — C'est fait. ∿∿ **M. D.** *Rouen.* — En revanche, parlez de nous. ∿∿ **E. de K.** *Lorient.* — Adressez-vous s. v. p. à Charles le Goffic, au lycée du Havre. Amitiés ∿∿ **A. R.** *Carcassonne.* — Compliments sincères. ∿∿ **P. D.** *Rue d'Assas, 26.* — Épuisé ; à quand votre visite ? ∿∿ **F. D.** [illegible] — Faites-vous connaître s. v. p. N'insérons pas d'attaques violentes, même spirituelles, sans savoir de qui elles sont. ∿∿ **A.** [illegible] — Merci. ∿∿ **P. V.** [illegible] — Impossible, manque d'actualité. Regrets. ∿∿ **O. V.** [illegible] — Vous êtes mis à plusieurs pour cela ?? C'était inutile... ∿∿ **A. B** [illegible] — Trop long, trop, mon cher ami. Impossible. ∿∿ **A.** *Landreville.* — Prenez dans compte-rendu de soirée, ce que désirez. Vous dirai ce qui est publié. Chansons Lemercier viennent de paraître, recevrez. ∿∿ **G. P.** *Liancourt.* — Êtes trop aimable, mille fois merci.

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER.

TROISIÈME ANNÉE — N° 47

15 Avril 1891

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

Le Numéro : **50** cent.

La Revue ne publie que de l'inédit

La Plume

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur et Rédacteur en chef : Léon DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL
Secrétaire de la Direction : Léon DEQUILLEBECQ

Table des Matières

DE L'ANNÉE 1890

CONCESSIONNAIRES GÉNÉRAUX *pour la vente en gros*
BELGIQUE ET HOLLANDE : Paul Lacomblez, éditeur à Bruxelles, (abonnements et vente au n°)
SUISSE ET ALLEMAGNE : Agence des Journaux, à Genève.
PARIS : Léon Vanier, 19, quai St-Michel.

DÉPOTS POUR LA VENTE AU DÉTAIL A PARIS :

Léon Vanier. — **Brasseur**, *galerie de l'Odéon.* — **Paul Sévin**, *8, Boul. des Italiens.* — **Albert Savine**, *12, rue des Pyramides.* — **Demay**, *21, rue de Châteaudun.* — **Bailly**, *11, Chaussée-d'Antin.* — **Dentu**, *avenue de l'Opéra.* — **Mme Clément**, *kiosque 113, en face n° 7, boul. St-Michel.* — **Mme Martin**, *kiosque 117, en face Cluny.* — **Mme Denas**, *kiosque 246, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel.* — **Mme Brevet**, *kiosque 297, place St-Germain-des-Prés.*

Bureaux de la Revue : 36, boulevard Arago — Paris.

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

Digitized by Google

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Pour paraître prochainement : *L'Œuvre lithographique de Odilon Redon*, catalogue descriptif, par Jules Destrée. (On souscrit dans nos bureaux. — Vol. édité par Deman).

Un volume petit in-quarto de grand luxe, imprimé par la maison MONNOM, sur papier de Hollande Van Gelder, à 75 exemplaires numérotés, ornés d'un frontispice à l'eau-forte, gravé par Mme Jules Destrée, d'après une sculpture gothique (église Saint-Nazaire, à Carcassonne). — En souscription, prix : 10 francs.

Les vingt-cinq premiers exemplaires contiendront une seconde eau-forte de Mme Jules Destrée, d'après une sculpture gothique (Cathédrale, à Reims). — En souscription, prix : 20 francs.

Ont paru dans la quinzaine chez :

Paul Lacomblez (Bruxelles) : *Le Barbare*, par Auguste Jenart (2 fr.); *L'Ornement des Noces spirituelles*, de Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand et accompagné d'une introduction par Maurice Maeterlinck (4 fr.).

H. Kistemaeckers (Bruxelles) : *Le Cadavre*, études naturalistes, par J.-F. Elslander (3 fr. 50); *La Création du Diable*, par Raymond Nyst (3 fr. 50).

Perrin et Cie : *Député!* par Féline de Comberousse (3 fr. 50); *Les Illusions du Cœur*, par Emile Pierret (3 fr. 50).

Dentu : *L'Androgyne*, VIIIe roman de l'Ethopée, par J. Péladan, avec eau-forte de A. Point (3 fr. 50).

Savine : *L'Instituteur*, roman, par Th. Chèze (3 fr. 50).

Charpentier : *L'Argent*, par Emile Zola (3 fr. 50); *Madame Meuriot*, roman, par Paul Alexis (3 fr. 50).

Vanier : *Bonheur*, poésies, par Paul Verlaine (3 fr. 50).

Lemerre : *Daniel Valgraive*, roman, par J.-H. Rosny (3 fr. 50).

Aux bureaux de l'**Artiste** : *Les Chénier*, plaquette d'art, par Achille Rouquet (10 fr.).

——

Ode à Jean Moréas, par Raymond de la Tailhède; *Fleurs de Loire*, poésies (plaq.), par Coccinelle (Em. Metaireau); *Rêves, Sourires, Larmes*, poésies, par Philoména Georgeault (2 fr.); *Futurs Académiciens : Francisque Sarcey*, par J.-J. Avias (1 fr.); *L'Education de la parole*, par Louis Montchal; *Le Petit Philosophe* (1 fr.) et le *Livre d'or du Travailleur*, par Georges Doré (2 fr.) (Chez l'auteur, 37, avenue de Versailles, Paris), forment le complément des nombreux volumes reçus cette quinzaine. Critique est remise au prochain numéro.

LES THÉATRES

Opéra : *Le Mage*, par J. Richepin. M. Massenet (Appelez-moi « cher maître » !!) a déposé de la musique le long des vers écrits par le poète.

Opéra-Comique : *Les Folies Amoureuses*, paroles de Regnard, musique de... Vous vous rappelez qui? moi pas.

Vaudeville : *Un bon Ami*, comédie, un acte, par A. Aderer. — Succès.

Odéon : *L'Abbé Vincent*, 1 acte, par Grenet-Dancourt. — Grand succès.

Théâtre d'Application : *A la gloire d'Antonia*, poème symboliste, par Edouard Dujardin.

LES REVUES

Au lieu de *Rouen-Artiste*, aux dernières Revues, lire *Normandie-Artiste* : c'est cette dernière feuille qui est coupable de l'entrefilet sur Wagner.

Exquise Nouvelle de Mlle Judith Cladel dans la *Vie populaire* : « Douce Agonie ». — Peut-être, nous, les Jeunes, ne connaissons-nous pas assez les Anciens, ceux qui s'en vont : lire dans l'*Eclair*, une adorable interwiew de Maxime du Camp, une interwiew qui fait aimer l'homme en nous le montrant tel qu'il est véritablement — Relu dans l'*Independante* deux poemes de notre collaborateur Edouard Dubus, poemes [illegible]s connaissions pour les avoir deja lus dans le *Moderniste* et dans la *Cravache*. — Nous avons, par un merveilleux hasard, retrouvé 14 collections (3 numéros) sur hollande de la deuxième *Vogue* (Gustave Kahn et Adolphe Retté) et nous pouvons céder ces collections, avec les eaux-fortes de Camille Pissarro et Signac, au prix de 10 francs l'une. — Au sommaire de la *Jeune Belgique* : *Pauvre enfant pâle* (S. Mallarmé), et des noms aimés : Grégoire Le Roy, Valère Gille, Gustave Kahn, Ch. Buet, etc., etc. — Suite et fin de *La Chevalière de la Mort*, par Léon Bloy, dans le *Magasin*, de Gand. — A lire aussi : Le *Mercure*, l'*Ermitage*, la *Revue blanche*, les *Entretiens politiques et littéraires*, la *Conque*.

Nos Soirées Littéraires

1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.

Samedi 4 avril 1891. — Pièces dites : Adolphe Gensse : *Fleurs*. — G. Beaujon : *Très vieux airs*. — Ferdinand Duchesne : *Chanson du Sourd-Muet*. — R. Le Clerc : *Le Coffret*. — M. Bailliot : *Le Vadrouilleur passionné*. — Y. Rambosson : *O Fleur plus douce!...* — Yann Nibor : *En rut*, l'*Immersion*. — E. Dubus : *Appollonius de Thyane*, poème éjotérique. — Depas : *Tristesse de Septembre*. — Janvier : *Chanson de Printemps* (Jean Rameau), — M. Bailliot : *La Tuberculose*, chanson. — A. Gensse : *Danse du ventre*. — Louis Besse : *Chat poil ras*. — Duchesne : *Un peu de morale* — Raoul Bulez : *La m...ort et le cochon*, *le Bout de viande*. — Yann Nibor : *Terre-Neuvas*. — Paul Verlaine : *A Madame****. — Duchesne : *Derrière les fagots*. — Janvier : *Les Fœtus* (Mac-Nab). — A. Desvaux : *Poème en prose* (A. Tinchant). — M. Bailliot : *L'Abricot*. — Louis Besse : *Ballade des Suicidés par amour*. — Duchesne : *Vive le Symbolisme!* — Y. Rambosson : *Lézard* (A. Bruant). — Ernest Raynaud : *Dans ces foires...* — E. Dubus : *Liberté, Egalité, Fraternité*.

Remarqué dans la salle, en plus des noms cités plus haut, Paul Lacomblez, l'éditeur bruxellois doublé d'un poète, — ce qui n'est pas pour rendre l'homme moins sympathique! — Ad. Retté, Jean Moréas, Maurice du Plessys, René Ponsard, Paul Percheron, Louis Le Dauphin, Léger de l'Halle, André Veidaux, Paterne Berrichon, A. Demare, Traschel, Edouard Dujardin, Léon Buteux, Henri Bouillon, Gabriel de la Salle, Ch. Saunier, Alexandre Boutique, Diana Morello, Aline Bardinon, Marie B., docteur Meugy, docteur Salmon, Charles Maurras, de Niederhaüsern, Paul Soudan, P. Bonteil, Ch. Derilly, M. Tourzac, Maurice et Rosa Lynd, Fanny Billet, Paul Fisher, Hyren Nilhoc, L. Thévenin, Raymond Caullier, Jean Court, E. Museux, Léon Maginet, Ch. Chatel, Léontine Wattez, Marius Corréard, Abel Pelletier, Alex. Delvaille, Rene Grivard, Paul Roinard, Michaëlowitch, etc.

(Présidence de Léon Deschamps).

BULLETIN FINANCIER

Le marché est retombé dans des mauvaises dispositions. L'avance que nous signalions dans notre dernier bulletin ne s'est pas maintenue.

Le 3 0/0 est en réaction de 0.10 à 94,55. Le 3 0/0 nouveau fait 93,22; l'Egypte 496,25; la Banque Ottomane 603,75; le Turc 18,85; Extérieure 75,50; le Hongrois 92 5/8; le Portugais 53 9/16; Tharsis 166,87; Alpines 223,75; Italien 95,65; Crédit foncier 1,262,50.

L'accueil fait par le public capitaliste aux obligations portugaises, dont l'émission a eu lieu le 25 avril, a été on ne peut plus favorable.

Ces titres, rapportant un intérêt, net d'impôts, de 22 fr. 50 pour 437,50 à verser par obligation, donnent au souscripteur un revenu de 5,17 0/0 qui s'élève à 5,61 0/0; si l'on tient compte de la prime d'amortissement.

L'emprunt a été spécialement garanti par une redevance dont l'Etat n'est pas maître d'aliéner la moindre parcelle avant que le service du dit emprunt ait été régularisé; or, on sait que, dès le début, la redevance est supérieure de 9 millions et demi aux charges de l'emprunt.

Nous devons à la vérité de constater que cette émission est un gros succès à l'actif du Comptoir national d'escompte.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 49 — 1er MAI 1891

Sommaire du Numéro exceptionnel consacré à la littérature Socialiste :

200 0/0

—

Œufs sur le plat, à la coque, en omelette, en salade, brouillés ou durs, bœuf aux choux, en daube ou simplement bouilli, foin ou paille en ratatouille ou tiges de bottes au beurre noir, et, pour arroser cela, du picton à seize le litre ou de l'eau de la Seine, filtrée ou non, on se bourrait, jadis, de n'importe quoi, car, alors, en vrai poète épique et romancier hyperlunaire, on eût stupéfié par l'excès de sa frugalité le plus rigoureux des Spartiates et le plus sobre des aliborons, oui ; mais, aujourd'hui que par la grâce de l'X.., et la volonté nationale, on est l'un des 533 roitelets qui piaulent sur le char de la République des Bobèches et la gouvernent à la Robert Macaire, on a le palais moins insensible et l'estomac moins endurant ; aussi, ma foi, se régalet-on des plus fines victuailles et des crus le plus propices à... la bagatelle !

Et le député presqu'imberbe de Font-Clare effleurait d'un ravissant coup d'œil circulaire la kyrielle de poudreux flacons qu'il avait taris en compagnie d'un sien cousin germain, frais émoulu de la faculté de droit, auquel s'adressaient ces paroles et d'une paire de demoiselles très polygames ou plutôt très polyandres qui, depuis cinq à six minutes, s'étaient envolées à tire-d'aile, avec des cris d'oiseau.

— Bref, ânonna fort éméché, le défenseur en herbe des veuves et des orphelins, à présent tu rigoles, est-ce pas, mon vieux ; te voilà parfaitement arrivé ?

— Pas du tout !... on ne décroche pas la timbale comme ça ; non, non, je ne suis pas encore assez stylé pour grimper au mât de cocagne parlementaire où s'escriment tant d'honorables, mes collègues ; il y en a plusieurs d'une malice et d'une agilité mirobolantes dont je reçois chaque jour des leçons que je t'apprendrai plus tard, dès que tu seras aussi toi, représentant de ce bon peuple français...

— Oh ! moi, tu sais, en politique, aucune espèce d'opinion...

— Ni moi non plus ; seulement il faut bien en adopter une pour faire son bout de chemin, et la plus radicale est, à mes yeux, la préférable ; on commence par amorcer les gogos des faubourgs qui récolteront toujours le coq de la bourgeoisie qu'ils auront semé, puis à la Chambre, on siège au centre gauche où se dissimulent tous les aigrefins qui ont le bras long, et c'est là que tu nicheras aussi comme moi, morbleu !...

— Que me chantes-tu, toi, la coqueluche des démagogues à tous crins ?...

— Une, ou plutôt la même romance qu'ont toujours serinée les rossignols du Juste-Milieu, nos prédécesseurs à qui tu succéderas certainement et dont tu répéteras bientôt les fredons, si tu ne t'amuses pas à crever de faim.

— Avec les subsides que me fournira mon banquier naturel, il n'y a pas de danger que je tombe dans la dèche et je présume que je ne mangerai jamais de la vache enragée...

— Eh ! te contenterais-tu par hasard, de veau phthisique ou de porc ladre, ou de moutons galeux, et dans quelles gargottes !... On est parents ou bien on ne l'est pas et puisque nous le sommes, je te piloterai. Demain, vers midi, nous te présenterons à Quineau...

— Connais point.

—... Théodoric Quineau dit 200 0/0, exquis et généreux barbon, un usurier sans pareil, le lanceur des politiciens novices et mon invariable ami !

— Zut ! tu plaisantes.

— A tout bébé dont le papa possède, ainsi que le tien, un bel immeuble au soleil, il offre un crédit illimité...

— Bah ! vraiment ?

— En vérité ! tiens, sans lui, je rimerais encore à trente pieds au-dessus du sol, en quelque mansarde humide et froide, des sonnets, des idylles, des églogues, des odes ou des épîtres comme tant de nigauds qui, loin d'en vivre, meurent de ces travaux ingrats. Si le tort de ces maniaques t'agréait, tu ne serais pas difficile... En ce temps-ci, vois-tu, tout appartient à qui se résout à jeter par le fenêtre ce qu'il a. Cette manière de procéder constitue le meilleur placement

de fonds. Exemple : moi ! Si tu m'écoutes, avant un lustre, huit ou dix mille électeurs obtus auront voté pour toi ; mais afin d'obtenir ce résultat, il importe de fréquenter assidûment ma Providence en cher et en os. Il y a chez cet incomparable industriel en bésicles vertes et les joues garnies de deux côtelettes poivre et sel, auprès desquelles celles du noiraud, l'aîné des Fruxy, ne sont que de la gnognote, il y a beaucoup de tes futurs confrères, avocats sans cause qui ne tarderont pas à devenir les aigles du barreau, des médecins sans clientèle à qui, pour la moindre consultation, on versera prochainement trois ou quatre louis en rougissant d'une si maigre offrande, et des nuées de folliculaires prêts à vous pistonner ici comme là pourvu qu'avec eux on soit gentil ! Le digne spéculateur à qui je me propose de te recommander de mon mieux ne se borne pas, certes, à vous gaver de viandes et de crèmes, vous et les gueuses qui vous débinent et les écornifleurs qui vous flagornent, il vous procure aussi des chemisiers, des tailleurs, des orfèvres, des voitures et des grooms...

— A quoi bon tout cela ?

— Tu me le demandes, animal ? Aux clubs et partout où triomphent les braillards, si une mise négligée est de rigueur, il sied dans le monde d'avoir ou de paraître avoir du linge. En bas, en vous applaudissant à tour de bras, les Sans-Culottes hurlent à pleins poumons : « Un zig, celui-là ! ficelé comme quatre sous ! à la bonne heure, il n'est pas fier, lui ! » là-haut, chez les Muscadins, au contraire, on vous sait gré de votre dandysme et l'on chuchotte ainsi : « Très distingué, ce jeune tribun ! Avec l'influence qu'il exerce sur les masses, il ira loin ; n'ayons garde de lui déplaire, accaparons-le ; importante recrue ! il sera notre homme-lige ; en le servant, nous nous servirons nous-mêmes ! » Sous peu, va, dominant ici par la gueule et là par le chic, tu sentirais, après avoir rugi devant la canaille au fond d'une turne de Belleville ou de Mouffetard, combien il est doux, à l'angle d'un salon, de susurer des madrigaux à l'oreille des matrones de la noblesse et plus doux encore à celle des Vierges de la finance ; alors, alors, mon petit, tu reconnaîtras avec moi qu'à Paris, plus que partout ailleurs, en France : 1° les blagueurs sont les mieux partagés ; 2° que l'habit fait au moins la moitié du moine, et 3° que le plus rapide moyen de parvenir à la fortune, seul but de notre existence éphémère hélas ! unique source de nos plaisirs, consiste à se ruiner...

— Un joli paradoxe !

— Erreur ; rien de plus exact. Interroge tous ceux qu'un vent favorable conduisit chez mon étonnant maltotier. Ambitieux, à quoi la plupart d'entre eux auraient-ils abouti, s'ils ne l'avaient pas rencontré sur leur route et qu'ils eussent vécu comme des cuistres, sans écorner le champ paternel ? Ils végéteraient aujourd'hui, parbleu ! dans un coin de province en plaidant, saignant ou purgeant par ci par là. Je pense qu'ils préfèrent avoir signé beaucoup de reconnaissances à leur sauveur providentiel. Lui, lui, magnanime, ayant pris hypothèque sur leurs biens présents et à venir, leur mit en mains le nerf de la guerre, est-ce que la vie n'est pas un perpétuel combat ? et, grâce à ce précieux auxiliaire, ils ont bataillé, vaincu. Regarde ! Un tel est député, tel autre ambassadeur ou sénateur, conseiller d'Etat, ou receveur général et presque tous ont épousé des héritières dont la dot est inépuisable ! en outre, ils patronnent de leurs noms, ignorés hier, aujourd'hui fameux, ces sociétés financières, les meilleures pompes aspirantes qu'ont ait inventées pour extraire la monnaie des poches du public ; un d'entre eux, naguère, fut bombardé ministre ; en trois mois il fourra dans ses bottes plus de foin que n'en mangeraient en un siècle tous les ânes d'Auvergne, ses compatriotes ; enfin, aucun de ces prodigues-là ne doit plus un radis à personne.

— Ils ont payé leurs dettes ?

— On finit toujours par là ! le sachant très bien, le vénérable estafier en question se frotte les mains et continue son ravissant commerce. Ah ! nous l'avons tous tant grugé, ce pauvre diable, qu'après avoir marié ses trois filles à d'avides agents de change, il lui reste assez de pièces de cent sous pour en couvrir les mille hectares de ses fermes normandes ; allons !... es-tu décidé maintenant à te ruiner pour t'enrichir ?

— Absolument décidé.

— Fort bien !... Alors, une dernière goutte de fine champagne et trinquons, si tu veux, à la santé de cet admirable Quineau dit 200 0/0 qui t'en fournira les moyens ; ensuite, nous irons rejoindre au dodo nos belles qui sèchent d'impatience, sans doute !...

Ils burent, et très enflammés, sortirent bras-à-bras du café Russe, en se dépeignant les plus secrètes perfections de leurs maîtresses respectives.

— Eh ! mon cher, s'exclama philosophiquement l'élu des prolétaires, sur l'un des trottoirs du boulevard des Capucines, à la porte de l'hôtel où demeuraient ces folles trafiquantes de leur propre corps : si pour défendre notre peau, des soldats nous sont indispensables, il nous faut aussi des filles pour la chatouiller un peu ; c'est, entre nous ici soit dit, une nécessité physique et... morale !

LÉON CLADEL

Ballade du Droit

Ah ! les justes martyrisés,
Qui peut les forcer à se taire ?
Si du droit que vous méprisez
Je m'estime le mandataire,
Je le serai, farouche, austère,
Dussé-je, perchoir de corbeau,
Pendre à la corde gibétaire !
J'ai le cœur des gueux pour tombeau.

Tes lèvres ont soif de baisers,
Misérable errant, grabataire.
Aux maudits, de haine embrasés,
Je serai l'eau qui désaltère.

Pour le pauvre et le prolétaire
Lutter, seul contre tous, c'est beau.
Leur droit soit mon saint ministère !
J'ai le cœur des gueux pour tombeau.

O Bastille aux donjons rasés,
Rouvre-moi ton hideux mystère !
A l'œuvre, bourreaux ! Écrasez
Ce fou têtu qui déblatère !
Je cracherai comme un cratère,
J'éclairerai comme un flambeau.
Qu'importe ma mort solitaire !
J'ai le cœur des gueux pour tombeau.

ENVOI

Prince, ma peau de réfractaire,
Fais-en, dans un rouge lambeau,
Le tambour des droits sur la terre,
J'ai le cœur des gueux pour tombeau.

Jean RICHEPIN.

LA PATRIE

A Octave Mirbeau.

« En avant, marche ! » Sous la voix qui les compasse
Les bras, les pieds, sont mûs d'un rythme routinier.
Enchaînés au drapeau qui semble, oiseau rapace,
Guetter l'heure homicide où nous serons charnier,
Nous marchons et l'on dit. « C'est la France qui passe ! »

« Battez les cœurs ! roulez tambours ! sonnez clairons ! »
Le gamin nous invite et la fille nous toise,
Nous défilons devant les chauvins fanfarons :
« Vive l'armée ! » Entrés dans le rang par la toise,
C'est par la toise aussi que nous en sortirons !

« La musique ! daim ! boum ! » notre ensemble harmonique
Vibre au bâton d'un chef esclave comme nous,
L'instinct d'être ce maître enfle notre tunique,
Nous fait lâche, l'esprit, et souples, les genoux :
L'uniforme du corps au cœur se communique !

« Une ! deux ! les tambours ! » « Nous sommes le Progrès !... »
Roulez tambours ! jetez votre voile d'orage
Sur ce rebelle cri ! nous arma-t-on exprès
Pour que notre avenir servilisé, s'enrage
Dans un rêve enterré qu'attestent les cyprès ?

« La charge, les clairons ! » nous sommes la Patrie !
Ce tondable troupeau qu'un suranné berger
Sourd aux désirs de paix que son bercail lui crie
Et jaloux des prés qu'il détient en usager
Sur un geste d'humeur livre à la boucherie !

Nous défilons devant les chauvins fanfarons !
Enchaînés au drapeau qui semble, oiseau rapace,
Guetter l'heure homicide où charnier nous serons
Nous marchons et l'on dit : « C'est la France qui passe ! »
Battez les cœurs ! Roulez tambours ! Sonnez clairons !

P. N. ROINARD.

CHANSON DE DEMAIN

Rimes pâles, couleur d'azur,
Que donnez-vous au pauvre monde ?
Faites-vous l'horizon plus pur
Et la terre un peu plus féconde ?
Lorsque vous chantez le blé mûr,
Que le vent berce dans les plaines,
Avez-vous souci de nos peines,
Rimes pâles, couleur d'azur ?

Rimes d'or, franges d'oripeaux,
Vers d'officiers dorés sur tranche,
Qui faites claquer les drapeaux
Au souffle ardent de la revanche,
Vous faut-il de nouveaux troupeaux
D'hommes vaillants, de gas solides ?
Savez-vous que nos champs sont vides,
Rimes d'or, franges d'oripeaux ?

Rimes roses, bonbons fondants,
Que vont égrenant sur leur route
Tous les poètes décadents,
Névrosés d'un monde en déroute,
Entendez-vous grincer des dents
Au fond des mines sans limites ?
Craignez-vous pas la dynamite,
Rimes roses, bonbons fondants ?

Rimes noires sentant la faim,
Que l'on repousse ou qu'on dédaigne,
Dites les misères sans fin
De ce qui souffre, pleure et saigne.
Pour les tyrans, gravés enfin,
Quand sonnent les tocsins farouches,
Qui donc vous transforme en cartouches,
Rimes noires, sentant la faim ?

Rimes rouges, couleur de sang,
Écloses aux grands jours d'émeute,
Envolez-vous en rugissant,
Gueulez, hurlez comme une meute.
Et que tous les rois pâlissant
Au seul bruit de votre mitraille,
Se sauvent devant la canaille,
Rimes rouges, couleur de sang !

Camille SOUBISE.

M. Jules Hubert, dans l'*Écho de Paris* poursuit une très remarquable enquête sur l'évolution littéraire. Interrogé, pendant une course en voiture, M. Octave Mirbeau, avec la peur de manquer le train, a répondu ce qui suit pour dire ce que sera le roman de demain :

— Socialiste, il deviendra socialiste, évidemment ; l'évolution des idées le veut, c'est fatal, hue ! hue !... L'esprit de révolte fait des progrès, et je m'étonne, hue ! que les misérables ne brûlent pas plus souvent la cervelle aux millionnaires qu'ils rencontrent... hue ! Oui, tout changera en même temps, la littérature, l'art, l'éducation, tout, après le chambardement général... hue ! hue donc !

que j'attends cette année, l'année prochaine, dans cinq ans, mais qui viendra, hue ! hue ! j'en suis sûr !

. . . .

Octave MIRBEAU.

Ecrit sur un exemplaire de CURIEUSE

de JOSÉPHIN PÉLADAN

Ni ceci n'est la femme et ni cela n'est l'homme,
Nihiliste à rebours, princesse Riazan,
Que pourrit, nouvelle Eve, avec sa fausse pomme
Ton platonicien Nébo, ce faux Satan !

Ce qu'il met sous tes yeux de vierge, ce qu'il donne
A vomir à ton estomac de dix-huit ans,
Ce christolâtre à qui ton ennui s'abandonne,
Ce « hongreur », décadent parmi les décadents,

C'est l'être humain, tel que l'ont fait, vil et difforme,
Des siècles de déisme et de propriété,
*D'un paradis menteur l'*Attendez-moi sous l'Orme,
Ici le sur-travail et là l'oisiveté.

Oui, lenos et lenas pullulent : oui, l'Alphonse,
Avec ou sans couteau, règne ; et de l'Assommoir
A la Maison-Dorée on râle. Pas une once
D'air respirable dans ce monde où tout est noir.

Mais, chaque jour se dégageant de cette fange,
— Qui vous révolte et cependant vous appartient, —
Une humanité naît qui, ne faisant pas l'ange,
Celle-là, ne fera pas la bête. Sur rien

De ce que prodigua la nature aumonière
Elle ne jettera l'anathème. Au bonheur,
Elle appellera tous et toutes ; et misère,
Argent, le tien *le* mien, *et l'envie et la peur.*

Ayant sombré dans une agape fraternelle,
Alors on s'aimera pour l'amour. Alors plus
De mensonge gâtant la bouche la plus belle ;
Plus de trafic des corps, puisqu'alors plus d'écus.

Les armes tomberont dans la faim assouvie ;
Dans le travail par tous les reins, s'assainiront.
Il fera bon alors vivre sa libre vie,
Protégé de l'abus par l'usage fécond.

Et quand, au lieu d'aider à cette délivrance,
Qui veut le bras dressé des forts pour aboutir,
Pauvre Paule, on ne sait, par la désespérance
Et le dégoût de tout, que t'apprendre à mourir,

A mourir à l'espèce, à mourir à toi-même
Dans la fuite au désert d'un être asexué ;
Quand, pouvant concourir à l'aurore suprême
De l'homme sortant Dieu du milieu transformé,

On donne comme fin, à la jeunesse avide
D'aimer et de savoir, la mutilation
D'Origène, — la pire espèce de suicide, —
On fait œuvre de monstre. O malédiction

Sur ton maître ès-mort et sur la tête fêlée
Qui l'a conçu, voleur, incendiaire, assassin !
— Quatre jours de prison, ont dit les chefs d'armée.
Je te collerais au mur, moi, comme un chien !

Jules GUESDE.

DE L'ÉVOLUTION
de la Philosophie et des Lettres
vers le SOCIALISME

Rarement, à aucune époque de l'Histoire, l'état des lettres n'a été aussi équivoque qu'aujourd'hui. Après les grandissimes luttes des classiques et des romantiques, de ces derniers avec les naturalistes, il eût semblé que les écrivains se fussent portés vers la philosophie. Non, dix écoles ont surgi des ruines de leurs aînées et qui réclament en des manifestes leur droit à la vie. Il est à remarquer que le mouvement provoqué par cette éclosion de la plupart des formules nouvelles, est sensiblement rétrograde. Or, cette constatation, c'est le symptôme de leur vertu éphémère, car la littérature, comme d'ailleurs toute spécialisation de l'activité humaine, ne peut pas être entière, en ce sens qu'il lui est interdit de se suffire à elle-même. Elle reflète invariablement l'état d'esprit de l'époque. Elle n'est viable que si elle nourrit en soi une idée, et l'idée lui fut toujours extérieure, quelle qu'en soit l'origine, philosophique ou scientifique. Cette trinité philologique est indivisible, sa justification et son indispensabilité résident en la recherche et l'expression de la vérité, la vérité étant seule toujours juste, belle et bonne, sinon passionnelle, exquise et humaine. Si la littérature puise ses matériaux, s'alimente aux sources de la philosophie et de la science, nécessairement elle doit s'inspirer des faits et gestes contemporains. L'art est immortel qui fixe les types et réalise la conception si hautaine du progrès. A cette encontre, l'idéalisme a toujours été semblable au furoncle de la pensée. Il retarde l'évolution de l'espèce dans l'individu. On peut être aussi noble poète en chantant la virilité, la passion de la bête, qu'en abusant de la vieillerie et des cieux azurés. Il me semble, au contraire, pour me répéter, que la littérature ne doit pas se contenter de la musique des mots ni de la charpenterie des phrases, qu'elle doit se pénétrer, pour qu'elle ait droit de cité, de l'investigation, de la critique, de la synthèse. La connaissance de l'homme, de son milieu, de son passé, de son devenir, provoquera incessamment l'ardeur de l'artiste et du penseur. La forme, ça sera l'art, la substance, ça sera la pensée, les sens jouant parallèlement avec le cerveau... C'est ainsi que, s'inspirant de ces procédés et imbus de cet état d'esprit, il s'est trouvé parmi les artistes se consacrant à l'étude de l'individu, une pluralité d'écrivains qui ont vu l'homme à travers le prisme biologique, d'autres sous l'optique de la sociologie. De là l'origine de la littérature socialiste, laquelle, chose essentielle, ne se réclame d'aucune école spéciale. Sans doute, du moment qu'il y a eu collectivité, c'est-à-dire qu'il a fallu compter avec ses semblables et conclure avec eux un pacte de solidarité, il y a eu, de par ce fait, un art, une littérature sociaux. Mais non pas socialistes. Le socialisme ne datant guère réellement que de la création du machinisme, il ne peut y avoir doute de prochronisme à ce sujet. L'art social adéquat est de la seconde moitié du XIX[e] siècle, il est manifestement notre contemporain.

Les précurseurs n'ont généralement présenté la société au milieu de laquelle ils vivaient que sous un jour atténué par l'écran de la satire et de la critique négative. La science est rudimentaire puisque les besoins des peuples sont relatifs ; la philosophie se réduit à la morale. Tandis qu'Aristophane met en comédie sociale le communisme esclavagiste de Platon, celui-ci, Socrate, Lycurgue, Zénon, traduisent leur Droit en maximes et en observances. La vie est alors exclusivement guerrière ou pastorale. Bien que l'on parlât déjà de communisme et de propriété, de reli-

gion, de patrie, de famille et du grand Nirvâna, la conception de ces idées n'approchait en rien de la compréhension moderne que les sociologues leur ont attribuée. La philosophie rationnelle tendait à la métaphysique et l'intelligence de l'argumentation à l'instinct et à l'intuition. Le concept religieux qui a été si néfaste à l'évolution de l'espèce, qui est plus misérable que le fétichisme, se perd dans la nuit des périodes mythologiques, plutôt symboliques, des trimourtis hindoues, du mazdéisme et du judaïsme mosaïque. Le confucianisme sue la lâcheté par tous ses pores. Les esprits libres comme Mo-tsé et Yang-tchou ont l'honneur de l'opprobre — quand on condescend à les citer — tandis que les fameux Confucius et Mencius ont leurs mânes reposant au séjour des Justes. Çakia-Mouni, l'apôtre du Néant, n'était qu'un bouddha, autrement dit un savant, n'empêche que le théisme accole son nom à l'état d'abrutissement de centaines de millions d'individus de par Manou, mais en dehors de Valmiki. Diogène, Démocrite, furent certainement deux des plus âpres génies de la Grèce antique avec leur enseignement matérialiste et naturel. On a cru les souiller en les qualifiant de cyniques. Je trouve, moi, l'épithète glorieuse. Citer Pythagore, Héraclite, Épicure et d'autres noms, serait superflu pour rappeler les tendances approximatives de ces méconnus à envisager l'existence comme terrestre et immédiate. Alors que le cruel Lucien exhumait les fantoches de ses antipathies et les faisait ergoter à plaisir, chez les Latins, Lucrèce, Horace, encore Ovide, Pline, Juvénal, Tacite, Tertullien, bien d'autres dont je n'ose écrire les noms de peur de m'avancer, continuent la tradition grecque. Quant à Epictète et Marc-Aurèle, leur morale est trop honnête pour inspirer confiance aux affamés du Bas-Empire. Le théâtre de l'époque, hors celui de Plaute, ainsi que celui des Grecs, est plutôt subjectif dans sa critique. D'ailleurs, bientôt toute la machine romaine allait se résoudre en déliquescence. Il nous faudra sauter à pieds joints des siècles pour voir dans la stagnation générale se développer les ferments du renouveau et s'irradier la Renaissance.

La morale de Jésus-Christ, bien passive, cependant, avait bouleversé l'empire et l'olympe romains. Le judaïsme, en puissance de ses docteurs, Moïse, Isaïe, Ezéchiel, Jérémie, Elie, Zacharie, Esdras, avait présenté jusqu'aux schismes, l'exemple unique d'une morale une. Les Israélites, de nos jours, sont disperses. Or, caractère primordial, le Capital ne l'est pas dans leurs mains, et, quoi qu'en maugrée le souvenir du Sinaï, ils se vengent implacablement de leur sujétion décacentenaire en continuant à alimenter leur Moloch, le Veau d'Or, de victimes humaines.

La philosophie chrétienne fut chronologiquement supérieure. La phalange immortelle des Evangelistes et des Paul, des Barnabé, des Crysostome, des Augustin, des Ambroise, des Jérôme, des Basile et des Grégoire a été l'âme du plus beau mouvement social qui ait jamais eu lieu. Mais le pharisaïsme, fait clergé et papauté, ne tarda pas à écraser l'œuvre de régénération, ainsi que les sectaires de Zoroastre firent jadis du prêche fraternitaire de Mazdac. Le koran est une caricature de la Bible, laquelle l'était déjà des Védas, ou plus exactement de la Mischna. Il est le livre des lamentables derviches tourneurs, les idoines du fatalisme. Il a abêti dix peuples parmi des plus virils, en sont capables toutes les Révélations et toutes les Fois absolues. Puis, la scolastique fut à la philosophie à venir ce qu'est à la chimie l'alchimie. Ces longs siècles obscurs, indocumentés, enluminés par Villon, virent cependant germer la Libre Pensée et son martyrologe est édifiant sur la vertu de l'Inquisition, laquelle inévitablement stimula l'audace des philosophes. Thomas Morus, dans son traité de *l'Utopie*, reprenait le système néo-grec de Platon : Arioste se moquait. Rabelais, Cervantès, créaient dans des chefs-d'œuvre les types que l'on sait, types critiques, humains, auxquels classiques de l'intelligence n'ont jamais rien compris. Arioste se moquait. Les pamphlets de Milton, la satire Ménippée attestaient que l'esprit d'indiscipline et de révolte n'était pas mort. Montaigne, sceptique, préparait la voie à la Boétie qui, par son livre admirable de la *Servitude volontaire*, peut être considéré comme un précurseur de l'Anarchie. La Réforme, quoique hypocrite entendait Luther et Calvin, le premier si peu spiritualiste. Mais c'est dans l'œuvre de Pascal, de Descartes, non de Spinosa, plutôt de Locke, de Newton, de Leibnitz, de Gassendi, de Bacon, que le XVIII[e] siècle puisera ses sujets de controverse pour aboutir au monument encyclopédique et à la Révolution de 1789. Les étapes furent franchies par La Fontaine, encore un libertaire sans le savoir, Molière, Shakspeare, un génie dantesque. Le peuple s'intéressait à Tabarin et à la comédie, puisqu'il s'y voyait. Racine fut l'ancêtre du naturalisme et du psychologisme modernes, lesquels, nous verrons tout à l'heure, aboutiront directement à la littérature socialiste. Fénelon, le cygne, est moins tyrannique, meilleur, et moins grandiloquent que l'aigle Bossuet. La Bruyère analyse les hommes, tandis que Colbert donne son nom au mouvement commercial qu'il intensifie, et que Vauban meurt de sa paternité de l'impôt sur le revenu. Enfin, quoi qu'on en puisse dire, ce XVII[e] siècle aura ouvert des horizons nouveaux et la philosophie rationnelle et objective du siècle suivant héritera de son labeur.

Le XVIII[e] siècle n'a pas de patron, comme les similaires leur Louis XIV, leur Léon X, leur Auguste ou leur Périclès. Mais nous sommes en pleine évolution littéraire, philosophique, scientifique et sociale. La fantaisie spiritualiste cède le pas aux déductions du naturisme, aux inductions de la science. L'utilitarisme et le sensualisme forcent les préjugés. L'athéisme et le matérialisme reprennent l'essor qui depuis ne se démentira plus. L'idéal universel est terrestre. Le serf apprend par la grande voix de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, de cent autres, qu'il est un homme. Il en est surpris, mais, incontinent, il lit dans la nature la vérité humaine, y respire le souffle de la rébellion et de l'épopée. Montesquieu, esprit inquiet, étudie la société romaine d'après les procédés philosophiques modernes en histoire, il s'arrête en chantant l'hymne à la Loi. Helvétius, d'Holbach, Grimm, Diderot, Condorcet, d'Alembert approfondissent la recherche matérialiste et psychologique dans l'homme. Chamfort est plus parfait que les fauteurs de maximes anciens. Buffon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre célèbrent la nature et commentent ses origines ou ses adaptations. Le curé Meslier médite en silence sur le communisme à venir : l'abbé de Saint-Pierre rêve d'une république fédérative européenne et Kant lui-même apportera plus tard des arguments étatistes en sa faveur. Le théâtre nous montre *Arlequin Sauvage*, de Delisle et Beaumarchais, récusant le rire défensif de Molière, de Caldéron, de Regnard, nous exhibe le Figaro amer, interprète du sentiment populaire exaspéré. En Italie Alfieri publie son traité *De la Tyrannie* en opposition au *Prince*, de Machiavel. Mably, en France, expose ses *Droits et Devoirs*, et Volney accable l'époque de ses *Ruines*. Jusqu'à Parny qui enfante la *Guerre des Dieux*. Or, le génie positif de l'Allemagne s'ouvre à la science et à la philosophie naturelles. Bientôt une légion de savants glorieux vont faire irradier la vérité par le monde et l'internationalisme intellectuel célébrera les découvertes nouvelles, car elles sont du patrimoine de l'humanité. Mais l'économie politique qui prend ses formes avec Turgot, Malesherbes, Necker, essaie de conjurer l'explosion prochaine. Toutefois la bourgeoisie inonde le pays de brochures et d'ouvrages qui, bien que politiques au fond, sont obligés, pour amorcer le paysan et l'ouvrier, de tenir compte de leur indigence, — de leur nombre. C'est ainsi qu'insensiblement et irrésistiblement les consciences et les bras furent préparés à l'occurrence d'un choc et que trois cents révoltes partielles, d'après

Michelet, ont éduqué les réfractaires, coordonné les puissances révolutionnaires, en vue de la conquête du droit humain à la vie et à la liberté, — souvenirs pénibles! — pour la plus grande gloire et surtout pour le plus grand profit de la bourgeoisie républicaine, — oh! des autres également !...

—

La période révolutionnaire est saturée de politiques, mais, du bourbier parlementaire, c'est à peine si submergent Hébert, Marat, Clootz. Le communisme de Babeuf est l'enfance du socialisme moderne. Quelque trente ans après apparurent seulement les essais de Saint-Simon sur la fédération possible des peuples. Son économie marque le progrès des idées humanitaires. Fourier nous dota de son phalanstère, plutôt renouvelé des procédés antiques et des vues de Restif de la Bretonne, que s'inspirant réellement de l'autonomie individuelle et de la synthèse. Owen, en Angleterre, préconisa un système mixte modifié depuis par J.-S. Mill et par H. Spencer. En France, au milieu des agitations ouvrières suscitées par la genèse de l'industrialisme, Pecqueur, inventeur du vocable *socialisme*, trouvait le secret du collectivisme scientifique, pendant que Louis Blanc, Considérant, voire Raspail et George Sand, répandaient leurs écrits, tandis que Comte, suivi par Littré et Laffite, philosophait sur l'altruisme, que Gran continuait la tradition d'Hegel, que Leroux prêchait la solidarité et que Cabet cherchait scrupuleusement dans l'histoire des Hébreux et la glose des Pères la justification du communisme et dans comme un précédent à son *Icarie*. Lamennais, évocation de Chateaubriand, publie les *Paroles d'un Croyant*, sublimes pages d'une dupe de la Foi. Eugène Sue faisait écho au cri passionné d'émancipation des travailleurs. Félix Pyat publiait son *Chiffonnier de Paris*. Blanqui n'avait pas encore écrit sa *Critique sociale*, œuvre superbe et toute de spontanéité. Au théâtre, Delavigne, Ponsard, comme plus tard Augier et Alex. Dumas fils, essaieront des pièces d'analyse ou à thèse. Les Courier, mieux, les Cousin, les Guizot, les Girardin, nous laissent indifférents. La Révolution de 48 est accaparée par les politiciens socialistes, comme le fut celle de 89 par la bourgeoisie terroriste naissante.

J'ai fait voyager le lecteur à travers l'espace de 3000 ans. Nous avons salué l'âpre santé du génie matérialiste grec. Puis nous nous sommes enfoncés dans le désert du Moyen Age pour nous recueillir : nous avons franchi les luxuriantes oasis des XVII^e et XVIII^e siècles. Enfin, après avoir gravi le calvaire de l'évolution, nous allons contempler dans sa sereine puissance la cité de la Pensée et du Droit naturel, incommensurable métropole d'où la lumière épand ses chauds rayons prolifiques, où se prépare l'intelligence de la révolte, d'où sortiront, par ses mille portes, l'imminente Révolution sociale et l'équivalence du genre humain !

Le mouvement socialiste est comprimé par le second Empire. Cependant Proudhon, l'un des plus transcendants génies de ce siècle palingénésique, aura employé quarante ans à élucider la question sociale. Il aura fait justice de l'infâme Malthus, rendu à l'économie politique ce qui appartient à la bourgeoisie et à la critique libertaire ce qui revient à la relativité de la vérité naturelle. Son mutuellisme mal assis le conduira enfin à induire à l'Anarchie, il aura atterré l'esprit conservateur en émettant ces aphorismes immortels : « Dieu, c'est le Mal ! » et « La Propriété, c'est le Vol ! », alors que Blanqui passera le même temps dans les geôles, irréductible et criant : « Ni Dieu ni Maître ! » Le catholique Veuillot lui-même fera converser Spartacus et Vindex, souvenirs de 48, lorsque les événements communalistes de 1871 rempliront le Monde d'une clameur insoupçonnée et le cœur des miséreux de félicité et d'espoir consolateur... L'Europe entière a pris part à l'action émancipatrice. Un élan généreux a poussé les savants allemands à la recherche de la vérité anthropologique et sociale. Le glorieux Lamarck a appliqué au commencement du siècle ses inductions physiques à la solution du problème de l'existence naturelle des sociétés. Geoffroy-Saint-Hilaire, puis Darwin, avec sa maîtrise, ajoutent au monument du transformisme, bien que le malthusianisme bourgeois travestisse effrontément son sempiternel mais éloquent *Struggle for life*. Tyndall précède la pléiade allemande. Cuvier fonde la paléontologie que Boucher de Perthes et de Mortillet élargissent jusqu'à l'archéologie.

Depuis Frédéric II, le sceptique, le crapuleusement philosophe, les lumineuses figures de Gœthe, de Schiller, peut-être de Lessing, ont éclairé de leurs rayons l'exode des sciences nouvelles. Les citant au hasard de la plume, Fichte, Kant, Feuerbach, Karl Vogt, Haeckel, Liebig, Grove, Spiller, Buchner, Schopenhauer, Virchow, ont avancé l'évolution humaine et reculé les bornes de l'inconnu et de l'erreur. Le matérialisme scientifique trouve ses définitives racines en eux. En France, Claude Bernard, Broca, Flourens, Brown Séquard, fondent la physiologie, l'anthropologie, l'embryologie, la phrénologie. Pasteur et Koch, contre la religion du premier, inaugurent la théorie microbienne. Les écoles de Paris et de Nancy, dérogeant à leur charlatanisme indigne, dirigeront leurs investigations du côté suggestif et névrosif de l'individu. En Italie, le Père Secchi scrute les cieux et en déduit positivement, Lembroso déclare l'animal qu'est l'homme irresponsable. Zola s'inspirera de ce criminaliste. Enfin, dans le domaine de la sociologie, Laveleye, Letourneau, Hovelacque, Naquet, de Lanessan, parachèveront l'œuvre inappréciable de découvertes et de reconnaissance.

Or, la littérature s'enquiert du progrès adjacent. Les Russes avec Ostrowski, Dostoewski, Tourgueneff, Tolstoï surtout, et Tchernichewski, suivent la pensée philosophique et socialiste, avec Herzen qui va plus loin. Tous les peuples d'Europe et d'Amérique donnent dans la poussée. Le dramaturge scandinave Ibsen explore les fonds et tréfonds de l'humanité latente et en tire la matière de chefs-d'œuvre mémorables. En France, tous les grands écrivains s'inquiètent des signes du temps, et, depuis Hugo, le manichéen, jusqu'aux jeunes, en insérant Vigny, Gautier, Flaubert, Ste-Beuve, Heine et vingt autres moins répandus, tous, en leurs imprécations humanitaires, reflètent la fébrilité ambiante ainsi que la pythonisse du haut de son trépied fatidique, rendait jadis l'oracle. Vallès et Pottier publient, l'un, son amer *Jacques Vingtras*, l'autre, ses chansons révolutionnaires. Mais l'Internationale s'est diffusée de par le monde. Karl Marx, Lassalle, Engel, puis Domela, Guesde, Lavroff, Liebknecht, Bebel, Deville, Lafargue, Malon, De Paepe, Lefrançais, George, Brousse, Vaillant, Chirac, Bradlaugh, Colajanni, en en oubliant beaucoup et des plus beaux caractères, avec des idéals différents, nient l'insipide coopération de Schulze-Delitzch et des Trades-Unions, et font converger leurs efforts vers le collectivisme scientifique. Le socialisme chrétien, socialisme condamné, fait remuer ses apôtres. Drumont, de Mun, de Morès, et *tutti quarti*, qui donnent le change à la Révolution, essaient d'oublier que le caractéristique du mouvement prolétarien n'est plus dans la sollicitation de la charité et dans l'humilité, mais dans le droit incoërcible à la revendication et à la reprise. Auparavant, des vulgarisateurs ont exporté l'action socialiste et essayé la réalisation de leurs systèmes en Amérique ; sans doute chez eux. Tous les pays de la Terre, jusqu'au Japon et l'Australie, sont en expectative d'événements qui vont changer la face de la vie, régénérer cette résultante des forces naturelles et extérieures : l'homme, et vont être les foyers incandescents d'où la lave révolutionnaire coulera pour ensevelir le vieux monde. Guyau, fauché jeune, nous promettait l'essor imposant de l'aigle planant dans le firmament libertaire. Bellamy, en Amérique, publie une magistrale critique de l'organisation future, cepen-

dant que Reclus, Kropothine, Malato, Grave, Malatesta, Torrida, Merlino, Most, Berger, Louise Michel, bataillent dans la semence venue de Bakounine et des agitateurs de l'Anarchie. La question sociale est analysée, l'avenir social est escompté par la synthese.

Les écrivains conduisent presque la galère de l'évolution, en précipitent l'imperieuse fougue. Zola, dans la série des *Rougon-Macquart*, nous fait respirer l'effluve de la prodigieuse puissance de son génie epique. On commente, on conclut. Les psychologues actuels sont plutôt des dilettanti que des artistes. Leurs produits n'ont que fort insignifiamment d'action réflexe. Si, comme disait Chamfort, l'auteur descend de la pensee à l'expression au l'eu que le lecteur remonte de l'expression a la pensee, assurément les symbolistes exclusifs, chevaliers de la viduite, ont peu de chance de vie. De même pour les poncifs de l'idealisme et les forçats de la chimiâtrie du style. Néanmoins, le psychologisme réaliste d'après Stendhal et Balzac ont induit un certain nombre d'écrivains à brûler les étapes et a inaugurer le psychologisme social. Nous assistons alors à l'eclosion admirable de tant d'œuvres généreuses où le souffle de révolte se marie si ardemment avec le desir irréfragable d'émancipation des blasés du salariat. L'éminent Cladel, fils spirituel de Beaudelaire et de Poë, prête à sa plume nos aspirations. La lyre passionnée de Richepin module la *La Chanson des Gueux*, les *Blasphèmes*. L'ironie superbe de Mirbeau flagelle parmi les plus triomphants des trissotins de la bourgeoisie. Huysmans fait évoquer de son pessimisme majeur des tableaux étrangement suggestifs. Le cénacle qui sera légion demain, Rosny, Lombard, Grammont, Fevre, Descaves, Darien, Bruant, Darzens, Ajalbert, Clovis Hugues, Bonnetain, Caraquel, X. de Ricard, Geffroy, Paul Adam, H. France, J.-B. Clément, Lefèvre, tant de nos collaborateurs, voire Barrès, système Renan, Ghil, système Helmoltz, et même Peladan, le sâr doux du magisme et de l'androgynie, atteste des idées de perfectibilité qui saturent l'air et vouent à l'oubli les économismes politiques des Beccaria, des Cobden, des Smith, des J.-B. Say, des Passy, des Bastiat, des Ricardo, des Guyot, des Molinari, les sophismes hypocrites des Jules Simon et des Leroy-Beaulieu, ou les inconsistantes tendresses des Gladstone, des Castelar, des Richter, des Cavallotti et autres républicastres, à l'égard de leurs oies d'électeurs. Ensuite, c'est au Théâtre-Libre que les révolutionnaires en art et en idée font leur trouée phosphorescente. On y applaudit frénétiquement des œuvres larges que le conservatisme gâteux siffle. En un mot, ce sont ces pionniers infatigables, ces critiques d'élite, qui préparent la Revolution prochaine, non que l'accumulation des haines estomacales n'en soit pas au point où l'anxieuse goutte fera déborder le vase qui sera la bienvenue !

La pléthore de l'industrialisme causera son suicide libérateur, car la monopolisation des forces de la nature, des découvertes modernes, au profit du Capital, est la source où s'alimentent les théoriciens et les agitateurs socialistes. La centralisation imbécile et l'escobarderie des républicains réfréneurs du progrès insultent à l'esprit simpliste des formules nouvelles. Aussi le renouveau social remplit d'enthousiasme le cœur alangui des révoltés. La misère, cette pieuvre incompréhensible, fait ses victimes dernières. Les entités fétichiques, Patrie, Religion, Famille, Etat, Propriété, seront incessamment reléguées dans les musées futurs. La moisson sera digne des semailles dépensées éperdûment pour la conquête de la Justice et de l'Autonomie individuelle. Et la philosophie de l'Histoire nous annonce, comme une vigie, ces temps prochains où « tout étant à tous et rien à personne », où l'altruisme faisant dire : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas que l'on te fit », où de par l'apaisement inéluctable l'homme sera meilleur et l'Autorité un mythe, on pourra rêver au « Fais ce que veux » de l'abbaye de Thélème et, à cet effet, parodier le vers du poète :

O vous, qui entrez, laissez au seuil toute désespérance !

André VEIDAUX.

LE PRESSOIR

Dans un ciel d'automne orageuse
La lie a barbouillé l'azur.
Sa hotte au dos, la vendangeuse
Porte à cuver le raisin mûr.
En bouillonnant la grappe tombe,
Puis la vis tourne avec effort :
On dirait la vaste hécatombe
De martyrs pâmés dans la mort.

Chantons le martyre en extase !
Chantons la vendange et l'espoir !
Chantons les grappes qu'on écrase,
Les grains saignant sous le pressoir.

Où sont mes grappes ? leur sang coule
Disent les pampres du coteau,
On les torture, un pied les foule,
Le Pressoir les tient sous l'étau !
Tu les crois mortes, pauvre feuille,
Plus vivantes à chaque tour,
Le bon vigneron les recueille
En flot de jeunesse et d'amour.

Ce jus d'enivrante agonie
Bu par les peuples en chemin,
Ce vin capiteux du génie
Monte au cerveau du genre humain.
En nous cette foule immolée
Trouve un Panthéon grandissant :
Socrate, Jean Hus, Galilée,
Vivent passés dans notre sang.

Le martyr en son heure aiguë
Meurt dans les spasmes de l'amant ;
Ces ivrognes de la Ciguë
S'en vont soûlés de dévouement ;
Ces demi-dieux et les poètes
Pour l'échafaud n'ont que dédains,
Quand la gloire égrenne leurs têtes
Dans un banquet de Girondins.

Ah ! qu'un chant d'espoir vous soutienne,
Nations, marcs pressurés,
Vous que l'exil jette à Cayenne,
Chair à pressoir, grains torturés,
Si le présent n'a pas mémoire,
Dans la coupe de l'avenir,
Versez, versez votre âme à boire :
La grande soif va revenir.

Quand viendra le beau Vendémiaire,
On verra des pressoirs sacrés
Le vin, l'amour et la lumière,
Couler pour tous les altérés ;
Du gibet quittant les insignes,
Jésus déclouant ses bras las,
Au Calvaire planté de vignes
Mettra sa croix pour échalas.

Chantons le martyre en extase !
Chantons la vendange et l'espoir !
Chantons les grappes qu'on écrase !
Les grains saignant sous le pressoir.

Eugène POTTIER.

La Révolution vaincue

Nous reviendrons, foule sans nombre,
Nous viendrons par tous les chemins,
Spectres vengeurs sortant de l'ombre,
Nous viendrons nous serrant les mains !

Tout est fini ! les forts, les braves,
Tous sont tombés ! ô mes amis !
Et déjà rampent les esclaves
Les traîtres et les avilis !

O mes amours ! O République !
Pour toi comme on donnait son sang !
Avec l'hymne patriotique
Comme on tombait joyeusement.

Oui, nous reviendrons ! ô mes frères !
Nous reviendrons morts ou vivants !
Partout sous les rouges bannières
On écrasera les tyrans !

Comme l'herbe sous la faucille,
Sont tombés foule et combattants ;
Mais quand nous serons triomphants,
Pour un, il nous en faudra mille !

Ah ! quand viendra notre revanche
Epouvantés de vos forfaits,
Pâles faiseurs de terreur blanche,
Allez, vous dormirez en paix !

Louise MICHEL.

Prison de Versailles — 1871.

Les Traine-Misère

Les gens qui traînent la misère
Sont doux comme de vrais agneaux ;
Ils sont parqués sur cette terre
Et menés comme des troupeaux.
Et tout ça chante et tout ça danse
Pour se donner de l'espérance !

Pourtant les gens à pâle mine
Ont bon courage et bonnes dents,
Grand appétit, grande poitrine,
Mais rien à se mettre dedans.
Et tout ça jeune et tout ça danse
Pour se venger de l'abstinence !

Pourtant ces pauvres traîne-guêtres
Sont nombreux comme les fourmis ;
Ils pourraient bien être les maîtres,
Et ce sont eux les plus soumis.
Et tout ça trime et tout ça danse
Pour s'engourdir dans l'indolence !

Ils n'ont même pas une pierre,
Pas un centime à protéger !
Ils n'ont pour eux que leur misère
Et leurs deux yeux pour en pleurer.
Et tout ça court et tout ça danse
Pour un beau jour sauver la France !

Du grand matin à la nuit noire
Ça travaille des quarante ans ;
A l'hôpital finit l'histoire
Et c'est au tour de leurs enfants.
Et tout ça souffre et tout ça danse
En attendant la providence !

En avant deux ! O vous qu'on nomme
Chair à-canon et sacs à-vin,
Va-nu-pieds et bêtes de somme,
Traîne-misère et meurt de-faim.
En avant deux et que tout danse
Pour équilibrer la balance !

J.-B. CLÉMENT.

L'AVENIR

Un combattant chargé de fers
Songeait à la grande Patrie,
République de l'Univers,
A l'universelle harmonie.
Le bras levé vers l'Orient
Qu'illumine l'aube naissante,
Au monde esclave et ignorant,
Promet la Justice éclatante !

Vérité ! de ton flambeau
Eclaire la famille humaine,
Ecris sur l'unique drapeau :
L'amour a remplacé la haine !

Une ceinture de récifs
Défend la terre tourmentée
Où gémissent les fils captifs
De notre France désolée.
Sombres massifs calédoniens
Fendus par la tourmente en rage
Quand verrez-vous des galériens
S'achever l'inique esclavage !

Sous la paillote et les palais,
Sous le chaume, dans les mansardes,
Il est un maître : le Progrès !
Rois, que deviennent vos gardes ?
L'espoir, tant de fois abattu,
Malgré vos coups dresse sa tête
Et fait crier à la vertu :
Progrès accomplis ta conquête !

Brisons les fers, les échafauds !
Les hommes, las de tyrannie,
En un jour chassent leurs bourreaux,
Peuples, c'est la grande amnistie !
Plus de prêtres, plus de potentats.
La terre se sent délivrée,
C'est le terme des durs combats
Du travail contre la curée !

Vérité, de ton flambeau
Eclaire la famille humaine,
Ecris sur l'unique drapeau :
L'amour a remplacé la haine !

J. ALLEMANE.

(Ile Nou, Nouvelle Calédonie).

EN REMPLISSANT DES SACS

La chaux, comme un simoun, tourbillonne en atomes,
Les vagues, peuplant l'air, épais et blancs fantômes
Font choir leur avalanche en poudrant à frimas
Les marquis de la chiourme et les ducs du ramas.

La maudite, — l'enfer, certes, l'a fabriquée. —
Remplit d'une âcre odeur ma gorge suffoquée,
Verse la cécité sur mes yeux impuissants,
La toux dans ma poitrine et l'horreur dans mes sens.

Vole aussi, toi, poussière impalpable d'Idées !
Pénètre les esprits ! féconde les cerveaux !
Jettes-y les clartes des horizons nouveaux !

Répands-toi sur le monde en laves débordées !
Recreant dans son cœur, ses formes et ses lois
L'Europe agonisante au suaire des rois !

Henri BRISSAC.

(Ile-Nou 1874).

L'Art social

I

Le temps où nous vivons n'est pas encore la Démocratie, mais elle vient à grands pas. L'ère sociale suivra ; c'est fatal. L'heure nous semble donc venue, de détruire ce préjugé, qui consiste à insinuer que les arts et le socialisme ne pouvaient sympathiser. Ce bruit s'est accrédité dans le public et étalé dans des bouquins orthodoxes, il est ainsi devenu un de ces lieux communs qui fourmillent dans notre société. Dire que les arts sont antipathiques aux gouvernements populaires et qu'ils ne sauraient fleurir que sous l'égide des royautés, c'est propager la plus profonde des erreurs !

Pour les Beaux-Arts, le but social a été, au contraire, la seule raison d'être dans tous les temps et l'art ne s'est élevé à une grande hauteur que lorsqu'il a pu naître à l'ombre de la liberté, c'est alors qu'il a été social par intermittence, c'est-à-dire fait pour l'instruction, la satisfaction du plus grand nombre, pour le peuple. Par contre chaque fois qu'il s'est mis au service du caprice individuel, il s'est abaissé, amoindri. Toutes les fois que le pouvoir s'est trouvé entre les mains des nobles ou des bourgeois, toutes les fois que ces exploiteurs de chair humaine, ces marchands d'argent à gros intérêts, ces agioteurs du Crédit public, ont gouverné, l'art s'est rapetissé.

C'est ce que nous nous proposons d'établir.

Qu'est-ce que l'art ?

C'est une création qui rassemble et fait concourir à l'expression d'un sentiment, des formes dispersées dans le monde réel, a dit Charles Blanc.

Toute création suppose l'unité sans laquelle il n'y aurait pas de cohérence entre les parties, pas d'harmonie dans l'ensemble. L'art est donc essentiellement libre, parce que essentiellement il est un. Si l'artiste devait soumettre les conceptions de son âme à la volonté d'une autre âme, il romprait les liens intimes insaisissables qui unissent l'esprit et le corps dans la chaleur de la vie.

Est-il donc raisonnable de supposer que la dépendance peut être une condition heureuse pour faire éclore et grandir les arts du dessin, ces mêmes arts qu'on appelle *libéraux*, parce que leur plus haute destination est justement la liberté.

C'est donc une vérité incontestable, éclatante, que les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture se sont produits dans les pays libres.

Lorsqu'il passa d'Égypte en Grèce, l'art était figé dans les conventions hiératiques Il était demeuré pendant des siecles incorruptible mais immobile et momifié. L'artiste était l'esclave du grand prêtre, pour lui la nature était emprisonnée dans le symbole. Les grecs supprimèrent les bandelettes qui enveloppaient la momie égyptienne, ils la réchauffèrent et lui soufflèrent la vie. Ce qui n'était qu'un emblème fut une creation vivante. Mais cette revolution qui marqua le plus haut degré de perfection auquel l'art humain puisse prétendre ne fut accomplie qu'au siècle de Périclès, alors que les Athéniens vainqueurs des Perses, s'étaient délivrés de leurs tyrans et revenus au gouvernement démocratique.

Pourquoi le Parthénon d'Ictinus avec les frontons et les frises de Phidias et d'Alcamène, les Propylées de Mnésiclès, le Pandrosium et ses caryatides, le temple de la Victoire Aptère et les bas-reliefs de sa balustrade, la Minerve chryséléphantine, le Jupiter d'Olympie et taut d'autres sont-ils des chefs-d'œuvre incomparables ?

C'est parce qu'ils ont été inspirés par des hommes libres, parce qu'ils ont vu le jour sous la République.

Et s'ils ont le caractère grandiose que nous leur connaissons, c'est qu'ils n'ont pas été exécutés pour un individu seulement. L'artiste qui travaille pour une nation toute entière, en vue de contenter ses concitoyens est autrement inspiré, grandit son œuvre, lui donne des proportions plus amples, un autre caractère que le malheureux artiste qui est obligé pour gagner sa vie, d'amoindrir son génie pour complaire au mauvais goût du riche bourgeois qui le paie.

Ainsi la République d'Athènes enfante en moins d'un siècle, de quoi tenir éternellement en haleine l'admiration des hommes, de quoi défrayer toutes les monarchies de l'Univers.

Quand la liberté de la Grèce succombe l'art perd sa physionomie et les restes de sa grandeur, sa ruine coïncide avec la perte de son indépendance.

Que l'on compare la sculpture et l'architecture grecques avec celles des Romains du temps des empereurs, on constate que ces derniers tout en les copiant les ont défigurees. Les Romains divinisent les empereurs par flatterie ou par ordre. Les Grecs avaient divinisé quelques héros par enthousiasme. Le Jupiter olympien de Phidias était grandiose par le style, les statues de Néron et de Claude ne sont grandes que par les dimensions. La sculpture athénienne était humainement idéale, sous les empereurs elle devint historique ; pour tomber dans la convention pure, en attendant que la rhétorique de l'art en ait remplacé l'éloquence.

L'architecture romaine ne conserve pas davantage les traditions grecques, elle est altérée, affaiblie, châtrée. Elle substitue aux belles antes grecques ces pillastres froids, plats, maigres, amincis par la cannelure. La forme des frontons est corrompue, la ligne des entablements est brisee, c'est un mélange informe d'arcs et de plates-bandes, c'est de la construction et non de l'Art.

II

L'art va périclitant. Il faut arriver à la Renaissance pour voir revivre les magnificences de l'art avec les Républiques italiennes. Athènes ressuscite dans Florence au XV[e] siècle. Là naquirent un essaim d'artistes supérieurs dont quelques-uns, dans un autre milieu, avec d'autres facultés et d'autres idées, peuvent aller de pair avec les grands hommes de la République athénienne.

Et cela s'explique par l'influence de la démocratie, qui secoue des âmes et les stimule en surexcitant le sentiment de l'Egalité.

On voit renaître l'architecture, on invente la gravure, on retrouve la peinture, avec Donatello, Brunelleschi, Alberti Verocchio, Fra Bartholoméo, André del Sarto.

C'est là que Léonard de Vinci trouve pour la première fois la valeur esthetique des ombres et réconcilie avec la beauté tous les caractères de la figure humaine. Michel-Ange fait exprimer à la sculpture des sentiments qui jamais n'avaient pénétré dans le marbre.

Il trace le carton de la guerre de Pise et peint le « Jugement dernier » de la chapelle Sixtine.

Raphaël arrivé de Pérouse emmaillote dans le style pérginesque se reforme, agrandit son génie.

Il peint la Théologie dans les Stanze et les loges du Vatican.

Puis c'est la République de Venise qui forme une autre famille de grands peintres parmi lesquels : Giorgione, Titien, Tintoret, Palma, Veronèse, Bonifazio, Pordenoue.

Florence nous avait enseigné le dessin, Venise nous enseigna la couleur.

Une fois de plus, ce sont ces Républiques qui ont créé ces grands artistes; les empereurs, rois, papes et puissants seigneurs s'en servent et encore!

Les rapports de Charles-Quint, empereur, le plus puissant monarque de ce temps là, avec l'art; se bornent à ramasser le pinceau du Titien en lui disant: « *Titien mérite d'être servi par César* ».

François Ier attire à la cour de France le florentin Léonard de Vinci, André del Sarto et le Rossi.

Les papes Leon X et Jules II qui veulent jeter un grand éclat sur la pompe sacerdotale, donnent des travaux à Michel-Ange et à Raphaël.

Rome, la ville éternelle, la ville des papes, n'a pas vu surgir dans lapopulation que la papauté instruit et qu'elle gouverne, un seul artiste de premier ordre, Jules Romain excepté. Ainsi Rome malgré la présence des papes comme autrefois malgré la présence des empereurs, ne fut que l'asile hospitalier des grands artistes, mais elle ne fut ni leur institutrice ni leur patrie. Est-ce que ces grands artistes tracassés par les cardinaux auraient pu exécuter leurs chefs-d'œuvre s'ils n'avaient senti derrière eux cette nation italienne tout entière attendant leurs ouvrages?

Jamais, ni les rois ni les princes n'ont su encourager les beaux-arts. Par caprice quelquefois ils ont acheté l'œuvre d'un artiste supérieur, mais pour un homme qu'ils encourageaient combien d'hommes de génie ne laissaient-ils mourir de faim autour d'eux sans les employer?

On pouvait croire à la fin du XVIe siècle que la peinture avait parcouru en Italie le cycle entier de ses évolutions naturelles. Expressive par le dessin dans la République de Florence, elle avait été décorative par la couleur dans la République de Venise, mais elle n'avait pas encore trouvé les effets prestigieux du clair-obscur. Elle ne connaissait pas encore l'expression de la lumière. Ce fut dans une autre République, la République Batave que furent découverts ces poétiques secrets.

L'Ecole Hollandaise, en effet, ne commença d'exister que du jour ou les Hollandais eurent arraché leur territoire aux tyrans de l'Espagne et leur foi aux tyrans de l'inquisition.

Quand, après tant d'efforts héroïques l'indépendance des provinces-unies fut jurée par l'Union d'Utrecht, l'unité de la Hollande se constitue et une ère de prospérité s'ouvre pour elle.

Une multitude de peintres se crée: Everdingen et Ruysdaël disent les charmes secrets des bois, Van Goyen peint les plages, Lingelbach les ports de mer, Paul Potter les douceurs du pâturage, Ostade le cabaret, Darel Dujardin, Jean Both, Van de Velde, Van der Neer les paysages.

Rembrandt par la profondeur et la transparence de ses œuvres, par la mélancolie de ses demi teintes, par les tragédies de sa lumière, complète la peinture.

Veut-on mettre en parallèle le nombre et la qualité des artistes de génie que les monarchies ont couvé sous leur aile avec le nombre et la qualité de ceux que les pays libres ont suscité?

La différence est énorme au profit de notre cause. En Espagne la peinture n'est qu'un rameau de l'Ecole italienne. A l'exception de Velasquez qui a une physionomie vraiment originale et un talent tout à fait supérieur, l'art espagnol est alimenté par des élèves ou des imitateurs de Michel-Ange, Raphaël, Titien, Caravage et Van Dyck.

L'Angleterre avant d'être un pays libre n'a pas un seul peintre. Depuis Henri VIII jusqu'à Charles II elle est obligée d'emprunter à la République Helvétique, Holbein; à l'Italie, Zuccaro; aux Pays-Bas, Van Dyck et Peter Lely.

L'Allemagne donne naissance à un artiste en qui résume tout le génie germanique: Albert Durer.

Les Pays-Bas espagnols n'ont aussi qu'un peintre: Rubens.

En France, l'art est faible sous Louis XIV.

Les trois peintres qui au XVIIe siècle sont marqués du sceau des maîtres: Poussin, Claude Lorrain, Lesueur, n'ont rien à voir avec la monarchie.

Poussin dégoûté à jamais des intrigues et des intrigants quitte la France et meurt à Rome où il vécut pauvrement, préférant cette vie modeste qui lui permettait de peindre librement ce qu'il sentait, plutôt que d'avoir à lutter continuellement contre les exigences des laquais du grand roi.

Lesueur est mort au couvent des Chartreux à peu près ignoré. Lorsque Mazarin voulut décorer les plafonds du Louvre et de son propre palais de la rue Richelieu qui était un second Louvre, il fit venir de Rome Francesco Romanelli et il ignora Lesueur.

Louis XIV ne laissa-t-il pas le seul grand sculpteur de ce règne: Puget, sculpter des proues de vaisseau à Toulon pendant qu'à Versailles des artistes plus que médiocres taillaient en plein marbre ces groupes insignifiants que nous voyons encore aujourd'hui et pourtant Puget est l'auteur d'un des plus beaux morceaux de la statuaire moderne: *Le Milon de Crotone*. Le XVIIIe siècle fournira quelques artistes bien français et plein d'esprit, mais qui tombent dans le maniérisme.

Il faut arriver en 1789 pour commencer le grand siècle — le siècle de la Révolution qui dure encore.

Nous avons bien quelques dates sombres mais elles disparaissent promptement, les tentatives réactionnaires n'ont paru dans ce siècle que comme des nuages noirs, passant sur le soleil et l'obscurcissant un moment, mais au fond la Révolution suit son cours.

Ainsi le XIXe siècle est sans contredit le plus grand siècle artistique. La lutte a lieu entre écoles successives qui vont se démocratisant de plus en plus, pour arriver à l'art socialiste. Il faudrait un volume pour donner un aperçu complet de l'art au XIXe siècle. Nous ne pouvons que résumer sèchement. David, Gros, Ingres, rivalisent.

Puis viennent Guerin, Proud'hon, Girodet, Géricault et Delacroix. Ces deux derniers révolutionnent le camp classique. Les romantiques paraissent: Decamps, Horace Vernet. L'Ecole paysagiste monte à des hauteurs inconnues avant Th. Rousseau, Dupré, Corot.

Isabey excelle dans les marines, Léopold Robert est complet avec ses moissonneurs.

Et le mouvement qui avait affranchi la peinture ravivait et renouvelait la sculpture. Barye fait rugir le bronze dans ses lions, David d'Angers, Rude taille la sublime « Marseillaise » de l'Arc de Triomphe. Les écoles en « istes » pullulent nous avons les réalistes, les naturalistes, les impressionnistes, etc., etc., Millet, Courbet, Manet, et toute la pléiade contemporaine: il faudrait citer mille noms. Donnons-en seulement quelques uns, certains d'en oublier et des meilleurs. Ce sont en peinture: dans le genre historique, Roll, Jean-Paul Laurens, Rochegrosse, Mélingue, J. Aubert, Besnard, Henner, Tony-Robert Fleury, Carolus Duran, Emile Lévy, Ribot, Protais, Jules Lefèvre, Bouguereau, Detaille.

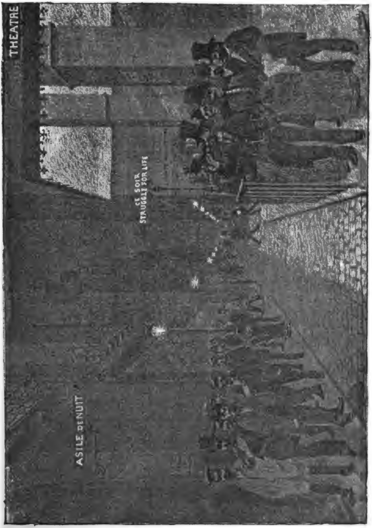
Dans la peinture de genre: Jules Breton, Bastien-Lepage, Vibert, Lhermitte, Gervex, Haquette, Dagnan-Bouveret, Butin, Guillaumet, G. Caïn, Benjamin Constant, Feyen-Perrin, Meissonier, Geffroy.

Dans le portrait: Bonnat, Cabanel, Chaplin, Maillart, Morot, Fantin-Latour, G. Ferrier, Pelez.

Dans le paysage: Dupré, Français, Harpignies, Pelouse, Hanoteau, Guillemet, Rapin, Masure, Troyon, Corot, Daubigny, etc., etc.

En sculpture: Carpaux, Carrier-Belleuse, Jacquemard, Falguière, Mercié, Marqueste, Croisy, Barrias, Chapu, Paul Dubois, Injalbert, Allemand, Longepied, Gautherin, Dalou, Baffier.

Je cite au hasard, aussi j'en oublie et des plus fameux et Besnard, Montenard, Duez, Aublet, Carrière, La Touche, Lerolle, Frappa, Friant, Colin, Mesdag, Armand Dumaresq, Chartran, Clairin, Cormon, Dawant, Gérome, Glaize, Maillart, Luminais, Luc-Olivier,



LA PLUME, supplément du 1er Mai 1891

Merson, Toulmouche, Truphene, Vollon, Rodin, Bartholdi, Cavelier, Chatrousse, Fremiet, Guillaume, Aimé Millet, Peynot, Sanson, Ponscarme, etc. etc.

Certes, si notre Ecole artistique est émancipée, si elle se montre supérieure en tous les genres, il faut convenir que nos artistes ont eu à lutter, surtout pendant le passage de ces nuages noirs dont nous parlions tout à l'heure, et qui représentent les règnes des Bourbons et des Bonapartes, durant lesquels Géricault avait peint son radeau de la *Méduse*, pour mourir à trente-quatre ans, sans avoir pu vendre un seul de ses ouvrages ni recevoir une seule commande. Delacroix, auteur de tant de chefs-d'œuvres, fait de la lithographie en attendant les commandes du gouvernement. Millet n'arrive qu'à peine à nourrir sa nombreuse famille et a toutes les peines du monde à tirer dix-huit cents francs de l'*Angelus*. Manet est raillé, Courbet tenu en rigueur, Pichio conspué. Benedict Masson passe une partie de sa vie à décorer les Invalides pour le compte de Napoléon III sans pouvoir en être payé. Carpaux voit son groupe de la *Danse* maculé d'encre! Et les artistes peintres sont encore les plus choyés, les mieux protégés!

III

Dès le début de notre ère, la musique est presque exclusivement consacrée au culte religieux.

Avec l'époque des croisades naît un genre nouveau qui est l'expression de tous les sentiments humains, et qui, en s'élargissant de siècle en siècle, devient l'art théâtral.

C'est vers la fin du XIe siècle que les troubadours commencèrent à cultiver le chant profane. Ils partirent de la Provence, célébrant la Chevalerie dans les Tinsons, Pastorelles, Lais, Virelais et Chansons. Puis vinrent les Soulas (chants badins) et les Sirventes (chants satyriques), enfin les Romans et Légendes, les Contes et Fabliaux.

Les Troubadours provençaux qui devinrent les Trouvères français, Les Ménestrels s'introduisirent dans la Grande-Bretagne par les pays des Galles, ainsi que les Bardes en Armorique à la suite des Druides, eurent une époque brillante qui dura plusieurs siècles.

Au XVIe siècle, l'Ecole italienne jette quelque éclat avec Palestrina et ses élèves, au siècle suivant elle continue avec Carissimi, Friscobaldi, Allégri.

En ce temps-là, la France avait Cambet, Campra et Lulli, qui, né à Florence, vint en France et obtint, après de rapides progrès, le privilège de l'Académie royale de musique.

Au XVIIIe siècle, les Ecoles italienne et allemande dominent avec Pergolèse, Cimarosa, Bach, Haydn, Mozart, le divin Mozart, comme on appelait l'auteur de « Don Juan ». En France, avec non moins de vogue, surgissent Rameau qui écrit « Castor et Pollux », Gluck avec « Iphigénie », Monsigny avec « le Déserteur », Grétry avec « Richard Cœur-de-Lion ».

Mais il faut, là encore, arriver au XIXe siècle pour constater quels progrès ont été accomplis.

L'art musical, le plus récent de tous, a fait depuis un siècle un pas considérable. L'idéal ainsi que le procédé se sont transformés. Beethoven a brisé les formes primitives de la pensée et quand les symphonies ont paru, le monde a compris que le temps des prophètes était passé.

Les grands musiciens qui l'ont précédé, Italiens ou Allemands: Pergolèse, Haendel, Bach, Haydn et Mozart se fondent en lui; ceux qui l'ont suivi: Mendelsohn, Berlioz, Schumann, Meyerbeer, émanent de lui.

Vint l'opéra comique, ce genre le plus souple de tous; il se transforme sans s'altérer, se change sans se dénaturer. On le voit successivement spirituel et sentimental avec les musiciens du XVIIIe siècle, touchant avec Boïeldieu, romantique avec Hérold, bruyant et excessif avec Meyerbeer, bourgeois avec Auber.

Son début fut modeste: il consistait d'abord en parodies d'opéras. La parodie de « Télémaque », de Le Sage et Gilliers, jouée en 1765, fut la première à porter ce titre. On nommait alors pièces à chansons, à ariettes, etc., les comédies mêlées de chants, qui devinrent notre véritable Opéra-comique.

Et la série qui va de Monsigny à Bizet est brillante. « Le Déserteur », de Monsigny, « Richard Cœur-de-Lion », de Grétry, « Joseph », de Méhul, l'auteur du « Chant du Départ », « La Dame blanche », de Boïeldieu, « Zampa », le « Pré-aux-Clercs », d'Hérold, « Fra-Diavolo », Haydée », « Le Domino Noir », d'Auber, qui a encore « Les Diamants de la Couronne » et « La Muette de Portici ».

L'art a subi l'ivresse du siècle, l'ivresse de la science. Nous sommes obligé de reconnaître que les progrès de la musique moderne sont immenses et que le XIXe siècle est en musique, comme dans les autres arts, le grand siècle. Les maîtres contemporains nous ont accoutumés à des richesses si orchestrales et si harmoniques, à des combinaisons si ingénieuses et si puissantes, que si la musique a parfois été plus belle, elle n'a jamais été mieux faite.

Si aux artistes et aux œuvres citées plus haut, nous ajoutons, pour l'Italie: Chérubini avec son « Maître de Chapelle », Carafa avec « Masaniello », Bellini avec « La Somnambule » et « La Norma », Donizetti avec « Lucie de Lammermoor », « La Fille du Régiment », « Lucrèce », « Don Pasquale », Rossini avec « Guillaume-Tell », « Le Barbier », « Othello », Verdi avec « Le Trouvère », « Rigoletto », « La Traviata », « Aïda ».

En Allemagne, Weber avec « Obéron », Meyerbeer avec « Le Prophète », « L'Africaine », « Le Pardon de Ploërmel », « Robert le-Diable », et Richard Wagner, un révolutionnaire, avec sa tétralogie des *Niebelungen*, son « Rienzi », « le Vaisseau-Fantôme », « Tannhauser », « Lohengrin », « Tristan et Yseult », « Les Maîtres-Chanteurs », etc.

En France, Adam avec « Le Châlet », « Le Postillon de Lonjumeau », « Si j'étais Roi », Maillard avec « Les Dragons de Villars », Halévy avec « Guido et Ginevra », « L'Eclair », « La Juive », « Charles VI », Bazin avec « Le Voyage en Chine », Berlioz avec « La Damnation de Faust », « Les Troyens », Félicien David avec « Lalla-Rouck », « Le Désert », Massé avec « Paul et Virginie », « La Reine Topaze », « Les Noces de Jeannette », Ambroise Thomas avec « Hamlet », « Mignon », Reyer avec « Sigurd », « La Statue », Gounod avec « Roméo et Juliette », « Faust », Bizet avec « Carmen », « Le Pêcheur de Perles », Planquette avec « Les Cloches de Corneville », Audran avec « La Mascotte », « Le grand Mogol », Lecocq avec « Mme Angot », Offenbach avec « Orphée aux Enfers », « La Grande Duchesse », pour le genre bouffon, Massenet avec « Le Roi de Lahore », « Hérodiade », « Le Mage », et Saint-Saëns, Godard, Lalo, Varney, Chabrié, V. Roger, Messager, etc. etc., n'aurons-nous pas alors une pléiade grandiose, comme aucun siècle ne produisit?

IV

Après avoir signalé l'œuvre des Gavarni, Daumier, Gill, dans l'art si popularisé aujourd'hui du croquis au crayon ou à la plume, et cité leurs successeurs: Gilbert-Martin, Willette, Forain, Heidbrinck, nous avons peu de mots à ajouter pour conclure.

L'esprit moderne tend à s'éloigner de plus en plus des arts qui ne peuvent exprimer un sujet qu'à demi, afin de concentrer en ceux qui sont capables de le manifester dans toute sa plénitude.

La sculpture n'est guère vivante aujourd'hui, les moyens d'action dont elle dispose sont insuffisants. Elle ne peut représenter un personnage qu'en le privant de ses couleurs et en le plaçant dans le vide, elle se trouve ainsi conduite à chercher une certaine beauté abstraite qui n'est au fond qu'un terme moyen. La peinture, au contraire, est partout florissante, l'impor-

tance de ses productions et le fait que ses ressources sont toutes mises en œuvre, montrent qu'elle est emportée dans le courant.

L'évolution se fait chaque jour. Delacroix a secoué le joug de la forme traditionnelle pour se rapprocher de la vie, son œuvre contient encore un élément conventionnel que nos peintres « modernistes » ont éliminé. Wagner et Listz ont brisé le vieux moule de la musique, que Berlioz avait seulement ébranlé.

Dans la littérature, la poésie est arrivée au terme de son développement. Flaubert est un des premiers écrivains qui ait banni du roman l'intrigue chimérique et artificielle que Balzac avait reléguée à l'arrière-plan, nous croyons donc à une nouvelle transformation de l'art dans l'avenir; dont la prose, la peinture et la poésie fondue avec la musique seront les trois organes principaux.

Mais ils n'obtiendront leur entier développement que lorsque la Société moderne, vermoulue et craquant de toutes parts; aura fait place à une Société nouvelle, assise sur des bases véritables de Liberté et de Justice, formera un édifice harmonieux où l'homme le plus délicat trouvera la paix de l'esprit et du cœur.

E. MUSEUX.

A LA POLICE INFAME!

Air du *Chant des Prolétaires*

La police est au corps social ce que la vermine est au corps humain.

Inquisiteurs d'un autre Saint-Office,
Tapis dans l'ombre ourdissez vos forfaits :
Nous, au grand jour, nous bravons la police
Et des puissants les ignobles valets.
Honte sur vous, misérables transfuges
Qui trahissez l'ouvrier manuel !
Jusqu'aux proscrits en leurs lointains refuges
Que souille encor votre venin mortel !

Refrain

Vils fauteurs de misère,
L'univers doit vous rejeter :
Du Travail la noble bannière
Sur le Monde enfin va flotter !

Vaillants martyrs qu'une clique assassine
Ensevelit dans les cachots bourgeois,
Entendez-vous s'écrouler en ruine
Ce monde abject, étayé par les lois ?...
Comme un torrent, les vagues populaires,
Se soulevant à votre cri d'appel,
Vont balayer les prisons, les frontières,
Pour faire place au règne fraternel.

Le travailleur qui succombe à la peine,
Ou le chômeur sans asile et sans pain,
Sait aujourd'hui qui l'affame et l'enchaîne :
Soixante-et-onze aura son lendemain.
Au pilori les robins, les gendarmes
Et les geôliers du bagne industriel !
Plus de pitié ! qu'on passe par les armes
Les tortureurs de Gallo, d'O'Donnell !

Vous qui raillez le « Droit à la paresse »,
Entretenus du Prolétariat,
Disparaissez ! Une voix vengeresse
Partout répète : « A bas le patronat ! »
Vous qui du peuple aggravez la souffrance
En conjurant pour le trône et l'autel,
Bons députés qui vendriez la France,
Nous surveillons votre jeu criminel.

Quand mis au mur, un de nos frères tombe,
Il crache encor son mépris aux soudards.
Souvenons-nous ! Par le fer, par la bombe,
Exécutons gouvernants et mouchards.
La Liberté que l'univers réclame,
Aux jours de Mai leur jette son cartel :
Guerre aux Chauvins, à la police infâme !
Plus de frelons dérobant notre miel !

Honneur à vous, tirailleurs d'avant-garde,
Enfants perdus qui tombez vaillamment !
Le globe entier tressaille et vous regarde.
Honneur à vous ! Les braves, en avant !
Que ta bannière, Internationale,
Guide nos bras pour le suprême duel !
Soyons vainqueurs, et que la Sociale
Donne à la Terre un bonheur éternel !

Achille LE ROY.

LE PREMIER MAI QUATRE-VINGT-ONZE

A Maximilien VIOCHOT.

Comme le vigneron, comme le laboureur
Rêvant une bonne récolte,
Je rêve un monde heureux, sans haine, sans fureur,
Sans bruit, sans crime et sans révolte.
Cependant, j'applaudis aux révolutions
Qui se sont faites sur la terre,
Mais je voudrais la paix entre les Nations,
Je suis ennemi de la guerre.

Pour supprimer les batailleurs
Et voir l'Avenir qui se lève,
Avec les Travailleurs,
Je désire et je rêve
La grève !

N'est-ce pas l'Ouvrier, n'est-ce pas le Travail
Qui sont les veines de la vie ?
Mais de l'Homme trimant et soignant le bercail
Jamais la faim n'est assouvie.
Ne doit-il pas nourrir les nombreux bataillons
Dont se composent les armées,
Et dont les pieds sanglants ravagent les sillons
Où nos grenailles sont semées ?

Et ce bétail humain sorti de nos foyers ?
Où sont les pépinières d'hommes,
C'est nous-mêmes, ravis aux champs, aux ateliers...
Bêtes stupides que nous sommes !
Pourquoi tant de soldats, de canons, de chevaux ?
Veut-on une guerre infernale ?
Nos maîtres apeurés par les esprits nouveaux
Craignent la Grève générale.

Bourgeois et possesseurs des maisons, des châteaux,
Dans les villes, dans les campagnes,
Qui, depuis six mille ans, volez nos capitaux,
Nous avons assez de vos bagnes.
Vous êtes criminels et vous êtes bourreaux...
Nous, nous vivons dans vos cavernes ;
Nous ne voulons être esclaves ni héros...
A bas les bastilles modernes !

La grève se prépare et chaque Peuple uni
Pourra détruire ses frontières,
Le drapeau du Travail a déjà réuni
Des populations entières.
Battez tambours ! sonnez trompettes et clairons !
Tonnez aussi gueules de bronze !
La grève se fera mêlée aux escadrons,
Le premier mai quatre-vingt-onze !

Et ce jour-là, les batailleurs
Voyant l'Avenir qui se lève,
Avec les Travailleurs,
Feront surgir du rêve
La grève !

Eugène CHATELAIN.

I. Femme du Monde.
II. Bourgeoise. — III. Femme du Peuple.
IV. La Balance.

I

De richesses vêtue, et seulement pour et par la vanité vivant, tel est le rôle actif de la femme du monde. Rien en elle ne vibre à l'unisson de son époque. Son orgueil n'a pour contrepoids que le plaisir. Et le Plaisir est son unique condition vitale.

II

La bourgeoise étant, suivant son état de fortune, femme du monde ou formule négative, elle ne peut fixer l'attention ; car, suivant la marche ascencionnelle ou descendante, elle sera ou ne sera plus. Dans l'ambiance moderne, elle est le transmetteur de forces et non pas une force personnelle.

III

Machine à enfants, machine à travail, par qui tout doit être et qui n'est rien, O ! femme, modèle d'abnégation pour qui la joie est la passagère amie. Toi! qui de l'aube à l'aube souffre dans ton cœur, dans ta pensée, dans tes muscles. Toi, qui es la proie de notre siècle mécanique, tu luttes contre les griffes d'acier des producteurs, tu luttes et tu succombes, laissant aux déshéritées, tes sœurs, la même existence noire et toute faite de tristesse.

IV

Dans ce combat pour la vie, où les morts ne trouvent pas de quoi payer leur linceul ; où toute situation est à rebours, où moins l'on produit et plus l'on possède ; où tout effort d'intelligence non servi par l'appui formidable du capital (argent ou crédit) est nul et mort-né ; dans ce combat, l'équilibre se trouve dans la prostitution.

La prostitution d'une main large prend ces capitaux énormes que l'usure ou l'exploitation arbitraire avaient accumulés, et les répand follement, au gré de son caprice journalier. La prostitution, dans notre époque déclinante, est la condition forcée de toute femme à qui le travail ne donne pas le rapport normal de jouissances auxquelles elle a droit, en sa qualité de créature pensante, à ceux qui étaient les détenteurs de l'unique force matérielle présente, elle reprend le surplus trop durement amassé. La Prostitution, dans quelque condition qu'elle s'établisse, viendra à bout des forces anciennes.

Alors, devant le péril grandissant, devant la disparition de l'être moral s'accusant davantage dans la marche en avant, peut-être verra-t-on qu'il est mauvais que certaines femmes aient tous les bonheurs sans risques, — et d'autres tous les risques sans bonheurs.

LÉON MAILLARD.

L'Idole de Neige

A Jeanne Legentil.

Les Esquimaux, froide peuplade,
Adoraient, dit-on, le soleil.
Certain jour, un esprit malade
Lui trouva le teint trop vermeil ;
Aussitôt chacun s'évertue
A lui trouver des remplaçants.
De neige on fit une statue ;
— L'année avait des cheveux blancs —
Puis, tous d'adorer cette idole
Au corps fragile, artificiel.
Tant que souffla le froid Eole,
Sa morgue défia le ciel ;
Mais un jour le soleil soulève
Le rideau bleu de son plafond.
Comme au réveil un mauvais rêve
Voilà notre idole qui fond.
L'erreur est dieu-Sacrilège
Qui pèse sur l'humanité
Et qui fondra comme la neige
Au soleil de la vérité.

Ed. LEGENTIL.

A la mémoire des nôtres

C'était aux derniers jours de mai soixante-et-onze :
Les fleurs emplissaient l'air de parfums enivrants ;
L'on entendait au loin le râle des mourants,
Vieux révoltés fauchés par des éclats de bronze.

Sous le soleil couchant, leurs fronts semblaient des marbres.
Et des oiseaux chantaient leurs dernières chansons :
Ils étaient là, joyeux, fauvettes et pinsons,
Comme raillant la mort du milieu des grands arbres.

Ah ! qu'ils étaient nombreux ces lutteurs de la veille !
Pour défendre leurs droits méconnus et rêvés,
Ils avaient tassé-là, debout, les noirs pavés
Auxquels leur sang donnait une teinte vermeille.

La nuit vient, tout se tait :— Un mouchoir sur sa bouche,
Une main sur son cœur, d'où s'échappait du sang,
Un jeune fédéré se penchait, en passant,
Sur les morts regardant d'un œil doux et farouche.

Il allait, revenait, fouillant dans les décombres,
Et tournait, retournait les cadavres sans bruit,
Cherchant un peu de jour dans la profonde nuit,
Interrogeant en vain tous ces visages sombres.

Il chancelle ; il s'arrête ; et de sa main glacée
Ramasse un bras qui tient comme un sabre tordu ;
Jetant un cri suprême, il dit : « Tout est perdu !
« C'est bien là qu'il était quand la bombe est passée ?

» Amour et foi, courage ! ô Liberté ! chimère !
» Des pâles révoltés il ne reste plus rien !...
» Nous aurons nos vengeurs, maîtres, sachez-le bien ! »
Et tombe pour toujours en murmurant : « Mon père. »

Jules JEANNIN.

VATUM GENUS... (1)

Où diable ont-ils vécu, ces messieurs les poètes
Qui peignent tout en beau, qui ne voient autour d'eux
Que bergers dans les prés jouant de leurs musettes,
Et de quelque Phyllis célébrant les beaux yeux ;

Qui parlent de plaisir et de joie et de fêtes,
Qui supposent la vie un lac silencieux,
Souriant lorsqu'il est troublé par les tempêtes !
Quel différent tableau j'aperçois dans les cieux !

Je vois partout, partout, la bataille qui rage,
Le sang qui coule à flot, la chute, le carnage,
Les vainqueurs sans pitié, les vaincus expirants.

Ces sons, ces chants d'oiseau qui charment leurs oreilles,
Ces bruits confus des bois, dont ils disent merveilles,
Sont les cris des blessés, le râle des mourants.

Michel d'AMBUR.

(1) *Ce sonnet est extrait d'une brochure qui vient de paraître chez Achille Le Roy, sous ce titre :* Les Cris d'un Paria.

Aujourd'hui et Demain

...Au physique comme au moral, l'humanité marche à une transformation ; une foule de nouveaux éléments entrant dans la vie courante produiront des résultats incalculables. Par exemple, il est certain que l'évolution intellectuelle qui s'est accomplie depuis deux siècles avec une rapidité foudroyante, si on la compare aux lents progrès du moyen-âge, est dûe en grande partie à l'usage de boissons stimulantes inconnues aux générations précédentes ; ainsi, l'influence du café sur les mœurs, au dix huitième siècle, est indéniable. En Angleterre, la substitution d'un régime carnivore à l'ancien régime de lait et de légumes a produit une race nouvelle. Actuellement, la *pellagra*, terrible maladie de peau, est entretenue chez les paysans de la Haute-Italie par une nourriture exclusivement composée de pollenta et de châtaignes : et la pellagra, maladie physique, engendre des infirmités morales.

L'universalisation du bien-être ranimera l'espèce humaine, lui donnera de nouvelles forces et de nouvelles aptitudes. Un jour viendra sans doute, où la cuisine même deviendra scientifique comme la chimie, se débarrassera de toutes ces compositions malsaines qui perturbent l'organisme, engendrent des affections chroniques et produisent chez les classes jouisseuses ce type ventral, odieux et grotesque.

Déjà la fabrication des peptones condensant sous un faible volume des matières nutritives, celle d'elixirs revivifiants, tels que la kola, sont un premier pas. Il est évident qu'à une modification du régime alimentaire correspondra, à la longue, une modification de l'appareil digestif et, par suite, de l'organisme tout entier.

Ces modifications, il est vrai, ne s'accomplissent qu'avec lenteur, mais enfin, elles s'accomplissent. On a pu constater que le nombre de dents tendait à diminuer chez les races supérieures, la région frontale à se développer au détriment des maxillaires. La fusion des peuples, qui s'effectue de plus en plus en dépit du fanatisme chauvin ou religieux, mène à la constitution d'une humanité nouvelle, unifiée grâce au pouvoir niveleur de la civilisation et, en même temps, supérieure à la nôtre, car il serait insensé de s'imaginer que le progrès qui a tiré l'homme des organismes primitifs, cessera de se manifester alors que les facteurs de progrès, c'est-à dire de transformation sont incomparablement plus nombreux....

... Très heureusement, le fait brutal est là : les événements, qui s'enchaînent et réagissent les uns sur les autres pour déterminer un bouleversement de plus en plus nécessaire, de plus en plus inévitable, ne laisseront pas le temps de s'attarder aux billevesées. Le régime parlementaire est trop frappé de discrédit, les fictions actuelles trop usées pour survivre encore moyennant quelques modifications : la vraie science sociale, élaborée en commun par les générations successives, par les contemporains, non plus celle pédante et rabougrie de quelques pontifes, viendra déterminer les rapports naturels des hommes groupés librement pour produire, consommer et faire circuler le bien-être dans toutes les cellules du nouvel organisme.

Le prolétaire, qui a appris à vivre sans rois, sans nobles et sans prêtres, s'éloigne peu à peu des monarques de la finance, des seigneurs de l'industrie, des papes de l'Etat. Il commence à s'apercevoir que ces gens, quelque démocrate que soient leurs allures, sont d'une autre caste que la sienne, que, loin d'être indispensables à son existence, ils ont des intérêts directement opposées aux siens, que l'intérêt du patron c'est de gagner beaucoup sur l'ouvrier, l'intérêt du marchand de vendre le plus cher possible des produits médiocres, l'intérêt du gouvernant de multiplier les sinécures pour caser les siens, l'intérêt de l'officier de pousser à la guerre pour obtenir de l'avancement, l'intérêt du juge de faire condamner beaucoup de monde pour être bien noté, l'intérêt de l'huissier de mettre sur la paille beaucoup de malheureux pour doter ses filles. Il entrevoit vaguement ce que lui crient les anarchistes : que ce bon père, l'Etat, n'a qu'un rôle, rôle historique, fatal, dont il ne peut s'écarter une seconde sous peine de ne plus être : celui de maintenir l'ordre social, c'est-à-dire le *statu quo*, les monopoles, les privilèges, les abus et les castes. Aussi la révolution prochaine, s'effectura-t-elle en partie double : révolution contre le capital d'abord, mais aussi révolution contre le pouvoir. Et, de fait, l'on ne pourra toucher à l'un sans toucher à l'autre...

... La forme sociale, pendant et après la tourmente, ne pourra évidemment être la même partout : il faut tenir compte des différences de races, de mœurs, de génie, d'institutions, de développement industriel ou agricole, qui, selon les régions, opposeront à la poussée socialiste des résistences plus ou moins considérables. Là où surabondera la production, pas ne sera besoin d'en réglementer l'usage : on prendra *au tas*, non par esprit de système, mais par habitude : ce sera le communisme-anarchiste. Au contraire, dans les pays moins pourvus, la répartition au *pro rata* des besoins s'imposera : ce sera le collectivisme. Le régime économique variera évidemment entre ces deux termes avec une tendance vers le communisme, parce que en dépit de Malthus, les produits sont appelés à se multiplier plus rapidement que les consommateurs. En effet, plus l'être se perfectionne plus sa force nerveuse augmente aux dépens de sa force génitale ; d'autre part, la science arrive à faire jaillir de partout les éléments nécessaires à l'entretien de l'espèce. Ces végétaux que l'on dédaignait fourniront leurs sucs puissants ; cette pierre devant laquelle on passait indifférent, donnera chaleur, lumière, électricité ; ces excréments dont on empoisonne encore les rivières communiqueront aux terres épuisées une fertilité nouvelle ; ces forces naturelles, si longtemps redoutables à l'homme : le vent, le flot, le tonnerre, seront maîtrisées et employées dans un but d'utilité sociale. Un immense renouveau se prépare pour l'humanité au sortir d'une crise dont il est impossible de prédire la violence et la durée...

... A ce point de vue encore (celui des chocs ethniques), comme à tant d'autres, la révolution sociale s'impose.

Angoissés, parce qu'il nous semble que la nature dont nous sommes partie intégrante va s'abîmer dans la secousse terrible, nous sentons, cependant, que de la mort des choses présentes, va surgir une vie nouvelle.

L'analyse scientifique nous le démontre et, au fond de nous-mêmes, subsiste l'invincible intention d'un avenir meilleur. Un double mouvement agite les sociétés : désagrégation politique, c'est-à-dire fin de l'autorité ; rapprochement social, c'est-à-dire commencement de la solidarité ; l'individu, qui se soustrait progressivement à la domination de l'Etat, mêle de plus en plus sa vie à la vie de ses semblables. Après la famille, le clan, la tribu ou la cité, la province, la nation, puis l'horizon s'élargit toujours : aujourd'hui la race, demain l'humanité tout entière, unie parce qu'elle sera consciente et libre.

Charles MALATO.

Ste Pelagie, mars 91.

Extraits de *Revolution chretienne et Revolution sociale*, à paraître incessamment chez Savine.

L'IDÉE

. . . .

Le passé, c'est l'abîme où tout sombre à son tour,
où tout va s'engloutir sans espoir de retour ;
mais le passé ne doit pas étreindre l'Idée.
— Grande, elle doit planer, par le penseur guidée,
au-dessus des débris qu'amoncèle le Temps
et ses moindres efforts doivent être éclatants.
Comme l'astre montant sur l'horizon que dore
le feu rouge des soirs, n'apparaît pas encore
tant qu'il reste noyé dans l'éclat du couchant,
mais s'éclaire bientôt et semble, en approchant
de son zénith, brasier aux jets de flamme immenses,
de même, de l'abîme où sombrent les démences,
les révoltes, l'erreur et les avortements,
l'Idée, ayant au front les plus purs diamants,
doit monter, s'affirmer, s'épandre féconde
et s'étendre partout jusqu'à courir le monde.
— Tout en étant semence, elle est aussi levain.
Contre elle le néant s'insurgerait en vain ;
et c'est elle qui fait germer au cœur l'audace
et grave sur l'airain des mots que rien n'efface.
Elle fait oublier aux uns les maux soufferts ;
les autres, emportés par elle aux univers
que l'œil ne perçoit pas, mais que l'esprit soupçonne,
loin du bruit, loin de tout, où nul cri ne résonne,
vont essayer de lire à l'éternel secret.
Elle prend le docteur et son dogme concret,
fustige l'un et l'autre et jette tout dans l'ombre.
Force autant que raison, elle pousse le Nombre
contre ce qui domine et biffe d'un trait noir
tout ce qui sur la terre a mis du désespoir.
Rien ne peut l'égaler, puisqu'elle est l'espérance ;
rien ne peut l'amoindrir, puisque la délivrance
vient d'elle. Elle montre au rêveur le chemin.
C'est elle qui, prenant le chercheur par la main,
le mène, en souriant, au trésor qui l'enchante.
Amante, elle est aimée et, fécondée, enfante
des prodiges. Ceux qui l'auront, — dans le sentier
où l'idylle s'accroche aux fleurs de l'églantier, —
vue, un beau soir, passer dans sa magnificence
la suivront subjugués. Elle hait qui l'encense,
mais elle est parfois douce à celui qui l'aura
un peu violentée. Au Jourdain Deborah,
elle porte le sceptre et la lyre sacrée
alors que dans Rhamnus, par la nuit engendrée,
elle est la Némésis. Les mondes inconnus,
terres ou cieux, tiendront entre ses deux bras nus.
Elle circonscrira l'orageuse hyperbole,
et sur les océans, elle sera boussole.
Les flots verts, les flots bleus seront fouillés, sondés.
Les Védas, les Corans, les Talmuds émondés
domineront encore sur l'âme réfractaire,
mais il en sortira le souffle égalitaire
qui purifiera tout. Le temps ne compte pas
pour l'Idée en travail : elle va pas à pas,
par la foule souvent niée ou méconnue,
mais sachant s'imposer lorsque l'heure est venue.
Et qu'importe qu'Esdras l'enchaîne au Sinaï
et laisse l'occident par de l'ombre envahi,
si Kepler l'affranchit et lui livre l'espace !
Devant l'arche, David peut danser, rien n'efface
ce que Moïse écrit : l'œuvre nous restera,
car il faut que la Bible où l'avenir lira
soit livrée au scalpel des doctes exégètes.
— Si l'Idée a parfois le chant des faux prophètes
pour franchir dans son vol, les cimes du Liban,
et s'il lui faut subir la mitre et le turban,
elle reste pourtant la déesse féconde
qui donne Léon X et Mahomet au monde.

. . . .

Gabriel De La SALLE.

Les Révoltes (Fragment).

L'OUVRIER DE FABRIQUE

Dès l'heure où les cieux scintillent, où s'avivent les campagnes que la lumière baigne, jusqu'au soir, alors qu'émergent à l'horizon les splendeurs épandues, il va et vient de son pas inlassé, allonge ses bras recuits, traîne des faix à travers le vaste atelier où ne pénètre aucun rayon solaire.

Autour de lui, les courroies glissent souples et fortes, les bielles s'abaissent en cadence et se relèvent entraînant les rouages qui mordent... ; comme un monstre aux bras de fer, accroupi, s'étirant d'une intense frénésie, l'acier dans tous les coins, luit, siffle, guette et gronde, et rejette des poussières qui dansent, aveuglantes et mortelles, en la sombreur féconde du lieu. Cependant impassible, l'homme-outil ouvre, ouvre sans répit ; hanté il est de la crainte du maître, dont la valetaille aux paroles dures est là qui le presse et l'obsède : ses doigts tordus à la longue étreignent l'outil, et silencieux, ahanant il reste, courbé plus bas, plus longuement que le serf de jadis poignant l'araire sur son maigre sillon. Et la menace et le bruit se confondent aux approches de son crâne où le besoin sonne son tocsin : il faut vivre.

Donc, nulle révolte. A peine le geste du poing fermé au dos du chef, où l'éclair fuyant de la haine promptement éteint sous la paupière cillante.

Chut ! tu es libre de ne point te vendre et tu es libre de crever.

Ding... ding!... Aux tintements de l'airain répond le grincement des portes déverouillées. La journée est faite, et le labeur s'écoule dans la nuit qui tombe...

Dans les gargottes mijottent les portions au relent pourri, et se frelate le vin qui corrode les entrailles. Sur le seuil embué le mastroquet attend.

...En troupeau ils se pressent et se dispersent, sombres et comme écrasés par les rues ombreuses. A quoi songent-ils, à leur malheur, au destin ? A la lutte peut-être ? Ils sont des centaines de mille, fils de la pauvreté, artisans de la richesse, qui, soir et matin, parcourent le chemin de croix du réduit à l'atelier ; et leur immense rouleau se déroulant par le monde suffirait à l'étouffer en resserrant ses mailles.

Qui sait, qui dira les résolutions germinantes dans ces cerveaux endoloris et farouches, que la désespérance fera éclore ! Non plus ce qu'ils feront à l'heure où le droit descendu en leur pensée ténébreuse les mènera, solidaires, armés de la rudesse des excessives privations imposées, aux conscientes hécatombes ?

Car, il faut vivre. On ne peut pas toujours se vendre, et l'on n'est point libre de crever.

Séverin RÉMY.

HÉGÉSIPPE MOREAU

Muet, pâle, hagard devant sa destinée,
Il m'apparut couché sur un lit d'hôpital,

Ainsi que je le fus, trois fois, la même année.
— Ami, murmura-t-il, ma course est terminée,
Et je touche au terme fatal ! —

Et, comme je voulais rouvrir à l'espérance
Des beaux jours entrevus sous un ciel azuré
Le cœur de ce désespéré:
— Non, ajouta-t-il... J'attends la délivrance ! —

Puis, je ne sais quel souffle, un moment, l'anima,
Et son regard voilé, soudain se ralluma :

— Subir, pour mon tourment, sans désarmer l'envie,
L'implacable démon qui dévorait ma vie ;
Le sentir toujours là, dans mon sein frémissant,
Sous l'étreinte de la misère,
Comme l'aiglon dans l'œuf, se débattre, impuissant,
En me déchirant de sa serre ;
Le long de mon chemin, me traîner, pour souffrir,
Frère ! n'était-ce pas, à chaque heure, mourir ?

Vieille société marâtre,
Qu'avec Gilbert et Malfilâtre,
Tant d'autres condamnés ont maudite avant moi ;
Monstre au rire fardé, courtisane aux faux charmes,
Dont le manteau brillant n'est qu'un tissu de larmes,
Honte éternelle sur toi !

L'arbre donne son fruit au sauvage intraitable,
A l'enfant des forêts, sans boussole et sans frein ;
Et, pour nous, les voyants allaités à ton sein,
Tu n'as pas de place à ta table ! —

Sur ces mots, me laissant à mon émotion,
L'ombre s'évanouit avec la vision !

Olivier SOUÊTRE.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

LES LIVRES

La Sanglante Ironie, *par Rachilde*

Ce livre — des à côtés duquel je reparlerais à propos de *Littérature de Cénacle* — est un nouveau chaînon ajouté à une série d'ouvrages que l'auteur pourrait appeler génériquement les *Détraqués*. Si l'on ne connaissait le tempérament qui a conçu *Monsieur Vénus*, une seule phrase tirée de la *Sanglante Ironie*, suffirait presque à en indiquer la nature.

« J'avais aussi la gourmandise de le bourrer de miel (il s'agit de « pain) : alors, je le léchais des deux côtés, soigneusement, pour « éviter de perdre une goutte de la confiture d'or, puis je mordais en « furieux, tirant, suçant, et cela ruisselait des coins de ma bouche « jusqu'à mes genoux. »

Exagérations dans le terme, vigueur, mais impondération dans l'ensemble, méticulosité dans le détail, vision belle et satanisme, l'impression de ces quelques lignes est, en raccourci, celle que produit l'œuvre entière de Rachilde.

Il part de ce principe que l'auteur voit ou veut voir bizarre. Seulement, au cas qui nous occupe, on doit avouer qu'il a singulièrement mal choisi son sujet. Un jeune hobereau périgourdin, en prison pour avoir tué sa maîtresse, dans une seconde d'hallucination, nous raconte par quels hasards la vie l'a amené à cet *acte réfléchi*. Je veux bien admettre que Rachilde cherche du nouveau — et c'est son excuse ; — cependant les nombreux volumes publiés par elle, devraient l'avoir éclairée sur la seule voie qui puisse être la sienne. Il est loisible de nous montrer florissante de démonomanie et de névrose une âme adulte ou compliquée, mais un cerveau de jeune paysan ? Allons donc ! car malgré son nom, son origine, son éducation, Sylvain d'Hauterac n'est qu'un paysan. Et la prédisposition au déséquilibrement que paraît lui donner l'atavisme ne me convainc pas.

Parti de là, le romancier semble s'être, comme à plaisir, grisé d'invraisemblance, au point que le quatrième quart du livre où, mieux dans son élément, il a su trouver de belles pages, ne parvient point à faire oublier la pénible impression du reste. Oh ! cette campagne de carton où les paysans parlent en pessimistes parisiens ! Quel dommage que tant de peine soit dépensée inutilement pour essayer de nous peindre des mœurs, alors que sont raréfiées, par le choix du sujet, ces esquisses de psychologie où l'auteur réussirait, je crois, certaines pages du moins le laissent supposer, car il faut reconnaître dans la *Sanglante Ironie* de très fines analyses de mouvements d'âme, des images souvent belles et suggestives, une véritable intensité dans l'observation de telles maladies du cerveau et de telles inconséquences inhérentes à l'humanité.

Allons Madame Rachilde, donnez-nous un névrosé fin de siècle, un *vrai*, mais ne le faites plus vivre jusqu'à vingt et quelques années dans une gentilhommière de province.

Abel PELLETIER.

Les cahiers d'André Walter

Ce livre ouvert sur le pupitre d'un piano dont vous joueriez superbement — superbement voulant dire ici d'une manière supérieure, transcendante, — ainsi que vous liriez la Bible ou l'Imitation de Jésus-Christ pendant que s'entendraient vagues mais certaines, de délicieuses psalmodies d'un chœur de Kérubs ; voilà comment je conseille à qui le pourra, de lire *ces cahiers* d'un que la névrose n'a pas oublié. Qualifiée dûment sinon véridiquement, posthume, cette œuvre est digne d'une bonne lecture. Des souvenirs d'un éphèbe d'élite qui n'eût pas le temps de banaliser la chimère, qui est d'un impressionnable (?) en l'âme duquel chantent le sphinx et l'énigme tout ensemble ; des phrases roses, des phrases bleues, des vertes et des blanches ; toute la gamme et le prisme en entier avec ses raies noires, même et surtout avec ses raies noires ; des réminiscences heureuses de tout et de tous. De la tristesse qui complète la joie dévolue à tout le monde. Ah ! tant pis pour qui mettant impitoyablement le livre dans le creuset de l'analyse y découvrira transmutées, « quelques phrases déjà lues », et « quelques airs déjà broyés » ! Tant pis, dis-je pour ces Balaams qui ne se doutent pas de la supériorité de leur âne sur eux, et qui ne sauront manquer d'accuser l'auteur *posthume* de pas assez de confiance. *Les cahiers d'André Walter* sont une œuvre que pour ma part, je placerai à côté de mes bien aimés livres pour, de temps en temps, parcourir des yeux et de la pensée une ou deux belles pages, ruisselantes de poignance et de saine mélancolie. *J'ai vu le sphinx qui s'enfuyait du côté de la Lybie ; il galopait comme un chacal.* »

Cependant, j'aurais préféré qu'il y eut moins de citations *en allemand, en grec, en latin* encore qu'elles *concluent* à l'unité esthétique de ces cahiers étrangers et si intensément bien vécus. On me dit que Maurice Barrès s'en est épris ; de quoi, je ne suis pas étonné.

Les Fastes, *par Stuart Merrill*

Je suis le fou de Pampelune :
Qui m'a vu du haut des toits,
A califourchon sur la lune
Et ma flûte aux doigts !

Et j'avoue que pour en jouer comme ce véritable artiste, il faudrait découvrir la loi de pénétrabilité et d'identification des corps, pour ou toutefois que ceci entraînât la possession d'une même âme.

Peu-je dis ainsi et je pense, *aucun* mot que je n'écris pour ne pas chagriner ceux qui essayeront de l'imitation, — peu, donc, n'ont usé de l'allitération, donne une telle intensité de couleur à la poésie, et impeccablement ne soit poètes et que poésies, comme Stuart Merril.

De bonne heure remarqué *de par les hommes* publiés en 1887, où, cette poésie, le Ménétrier, dont il est barbare de toujours le complimenter, non de celui dont on assomme les premiers venus en littérature, on c'est-à-dire un tas d'ignotes qui se sont emparés de la critique littéraire.

Je citerai, non parce qu'ils sont meilleurs, mais par élection, dans les **Thyrses**, *Voix et Ombre* ; dans les **Sceptres** *Lohengrin ; la Chevauchée des Walkyries ;* dans les **Torches**, *la Mauvaise Reine ; l'Idole*

Roide en la chape d'or qui lui moule le torse
Et crispant ses doigts durs de féroce fierté,
Sur le sceptre d'empire et le globe de force
Roule en vain le secret de son éternité !

Les Fastes, ainsi qu'on vient de le voir, se divisent en trois groupes de poésies desquels le titre est dans son acception la plus simplement vraie, symbolique. Aurores en dépit de ses riches couleurs ; crépuscule à cause de ses grisailles ; soies, parce que teintes latentes d'obscurités lumineuses : du rose, qui superposé au noir pour limites le rouge, qui intensifié demeurerait noir ; ce qui pourrait s'écrire à la rigueur : rose pâle (initial), noir foncé (terminaire), Tant pis pour celui qui ne comprendra pas.

Paul REDONNEL.

Peines de Cœur, *poésies par Jean Surya*

L'auteur de ce petit opuscule serait-il le poète rêvé par M. Laurent Tailhade ? Celui qui « dans la langue préparée par nos devanciers du Parnasse et par les écoles contemporaines, exprimera une émotion humaine, et pleurera d'humbles larmes en racontant que sa bonne amie lui a fait du chagrin ? » Evidemment M. Surya ne

possède pas la sûreté de main d'un artiste mûr, son faire rappelle un peu trop la manière du maître Verlaine, néanmoins, il y a dans *Peines de Cœur*, de sérieuses promesses et des vers d'une mélancolie pénétrante qui nous permettent d'attendre avec confiance le prochain livre du poète.

S. C.

Le livre de Thulé, *poésies par Louis Duchosal*

Ce livre fait beaucoup de bruit à l'étranger : et ce n'est que justice, car l'œuvre de M. Duchosal le mérite à tous égards. Nous le signalons simplement aujourd'hui ; d'ici peu nous publierons sur le *Livre de Thulé* une étude approfondie signée par notre éminent collaborateur William Vogt, rédacteur en chef du *Genevois*.

L. D.

Premières Idées, *poésies par J.-M. Simon*

Livre de début, livre d'un tout jeune homme, l'œuvre dont l'on dit plus tard : C'est une faute de jeunesse ! Celle-ci n'est ni meilleure, ni plus mauvaise que bien d'autres ; elle contient la sincérité d'un premier livre — et cela plaît toujours au critique et le désarme.

N. C.

Les Adolescents, *poésies par Daniel de Venancourt*

Cette revue a publié jadis quelques unes des pièces de vers réunies aujourd'hui sous le titre sus-mentionné. Le lecteur est prié de s'y reporter pour comprendre ce que nous allons dire des *Adolescents*.

C'est un chef-d'œuvre si l'on pense à quel âge l'auteur écrivit ces vers, un chef-d'œuvre comme devoir d'écolier prodige. Mais si l'on ouvre froidement le volume et si l'analyse intervient, on découvre qu'un lyrisme ardent remplace trop souvent l'idée absente. Il faut lire les *Adolescents* pour la seule musique contenue dans les rythmes, si l'on veut goûter la grâce ingénue d'une enfant chaste qui nous raconte sa peine et nous initie à ses premiers et délicieux troubles. Pour Laurent des Aulnes (pseudonyme de M. de Venancourt) sonne l'heure où

l'âme tremble et s'étonne,

maintenant qu'il l'a chantée, cette heure, puisqu'il est poète, qu'il ne s'attarde pas aux enfantillages, qu'il nous donne les œuvres que nous avons le droit de réclamer à son merveilleux et précoce talent d'assembleur de rimes.

L. D.

Poèmes et Ballades de A. C. Swinburne, *traduits par Gabriel Mourey*

Dans les notes qui ouvrent le volume, M. de Maupassant compare, pour la puissance suggestive, Swinburne à Poë ; plus loin, pris d'un doute justifié, il le trouve « compliqué à la manière de MM. Verlaine et Mallarmé ». M. de Maupassant ignorerait-il Baudelaire ? L'auteur des *Poèmes et Ballades* est un Baudelaire anglais qui aurait beaucoup lu Musset ; perversité voulue et trop lyrique pour n'être pas affectée, incohérences reliées entre elles par de grandes beautés, inégalité toujours.

La traduction de M. Gabriel Mourey a serré le texte autant que possible ; certains mots anglais perdent leur saveur traduits en français ; mais de cela n'est pas cause M. Gabriel Mourey, il mérite au contraire, de très grands éloges.

S.

Les Fusillés de Malines, *par Georges Eekhoud*

Le sort de l'Alsace-Lorraine rend jaloux certains Belges : ils ne se consolent pas d'être Belges, d'être amis (?), de la France ; ils veulent être allemands, na !... Nous, les Français, sommes les oppresseurs nés de la Belgique et l'on nous reproche d'avoir en... 1798 ! forcé le conscrit de là-bas à devenir « le soldat, le défenseur armé, le mercenaire de l'oppression. Or, l'arrachait à ses foyers, et on l'envoyait combattre ceux-là même auxquels *il aurait voulu s'allier* pour secouer de conserve un régime à côté duquel la tyrannie de l'Espagne aurait paru bénigne et paternelle. »

Quelques patriotes belges se révoltèrent contre les lois d'alors ; ils furent fusillés. C'est, je pense, ce à quoi ils pouvaient s'attendre. Fallait-il pas les décorer ? La guerre le veut ainsi.

Le livre de M. Eekhoud est une mauvaise action. Puisqu'il aime son pays, et c'est un devoir, l'auteur des *Kermesses* devrait avoir souci de ne point envenimer des querelles qui ne peuvent qu'être préjudiciables à l'indépendance de sa patrie. Nous ne rendons point tous les Belges responsables de l'erreur commise par un seul ; beaucoup aiment la France et nous sont extrêmement sympathiques. Personnellement, j'ai dit jadis combien idiotes étaient les querelles soulevées par certains ; on sait que je professe la plus vive amitié pour Maurice Maeterlinck et la plus sincère admiration pour son œuvre, ma parole ne saurait être soupçonnée de parti-pris. Eh bien, si l'on veut connaître mon opinion, la voici : En prenant parti pour ou contre l'Allemagne, la Belgique me semble discuter à quel sauce elle sera mangée. Puisqu'elle a le bonheur d'être neutre, qu'elle y reste et que ses artistes, comme ceux de France ou d'Allemagne, dédaignent ces stupides questions qui sont l'apanage des politiciens, — c'est-à-dire les gredins et des imbéciles.

L. D.

Les dernières Fêtes, *poésies par Albert Giraud*

Je voudrais dire beaucoup de bien du dernier livre de M. Giraud ; je voudrais complimenter ce poète, mais la forme qu'il emploie pour nous exprimer ses rêves, me gêne quelque peu. La préciosité n'est pas la grâce ; la simplicité d'âme du poète s'accomode mal des savantes recherches de l'écrivain. Si M. Albert Giraud eût toujours écouté son cœur, comme dans les *Princesses*, les *Dernières Fêtes* seraient unanimement fêtées aujourd'hui.

Ces réserves faites, il ne me coûte plus de dire combien je trouve exquises certaines pièces : *La Vierge à la Tarasque, Parodie, Le Portrait, les Intervertis :*

> Du plus vague du ciel nouveau-né, rose d'aube,
> Roses de soleil pâle et d'aube rose et roux,
> Les étoiles du soir dans les plis de leur robe,
> Un vol d'ange descend de l'azur rose et roux.
>
> Un vol éblouissant de flocons roux et roses,
> Ailes-fleurs, à la fois roses et papillons,
> Fleurs sous les papillons, papillons sur les roses,
> Qui neige en s'effeuillant, roses et papillons.

Le Rêve du Roi, le Missel et enfin *Pentecôte.*

S. C.

Rêveries Fantastiques, *par Apoux*
(René Pincebourde, éditeur, 31, rue de Verneuil, Paris)

Cette suite de douze eaux-fortes comprend les sujets suivants réunis sous une couverture illustrée d'une composition symbolique : *l'Absinthe, l'Araignée, la Foudre, le Vin, le Punch, la Neige, le Vampire, les Tabatières, le Moulin Galant, le Papillon* et *le Tourbillon*. Rien de gracieux et d'artistique comme certaines de ces eaux-fortes : le *Baiser*, par exemple, est une petite merveille digne d'être sortie du cerveau d'un Watteau ou d'un Willette. Deux gracieuses femmes nues sont posées sur un lys, séparées par une fleur épanouie, au-dessus de laquelle elles rejoignent leurs lèvres dans une attitude chaste et pleine d'abandon. Le *Vin* est plus risqué, mais très soigné aussi : une ravissante pécheresse, vêtue d'une paire de bas nous montre ce dont Armand Silvestre est si friand, une belle paire de *joues* grasses et fermes complétant un ensemble grassouillet du plus harmonieux effet. La pose de cette pécheresse est la pose classique des sorcières volant au sabbat, seulement Apoux remplace le traditionnel balai par une bouteille de champagne, ce qui est plus moderniste, en effet. Il y a dans cette série un réel talent ; l'*Absinthe* et le *Vampire* sont poussés trop loin dans la note d'Odilon Redon, peut-être aussi le *Tourbillon* rappellera-t-il à certains le faire du maître aqua-fortiste Félicien Rops, mais l'auteur de *Rêveries Fantastiques* ne peut que gagner à ces rapprochements qui lui montreront un écueil à éviter pour garder intacte sa personnalité artistique. Il a pour lui la hardiesse, le fond du dessin et une grâce réelle dans l'exécution. Je l'attends avec confiance dans une série de compositions... sataniques et modernistes si jamais la pensée de travailler pour l'enfer des bibliothèques publiques lui agrée suffisamment. En ce moment, paraît chez le même auteur et signées du même artiste une nouvelle série d'eaux-fortes : *Vierges sages et Vierges folles* dont nous parlerons plus tard. Les *Rêveries Fantastiques* sont du format in-4 (0.35 sur 0.28) et valent : tirage sur hollande : 8 fr. ; sur Japon : 10 fr. Cette collection se donne *gratuitement* à tout abonné (8 francs par an) du catalogue mensuel de la librairie René Pincebourde. Puisque nous parlons de ce catalogue, annonçons que la prochaine livraison contiendra, outre ses renseignements ordinaires, la nomenclature d'une très importante collection de livres d'occasion rares et curieux dont un grand nombre, publiés à l'étranger, sont peu connus en France. Cette livraison dudit catalogue sera servie gratuitement à tous ceux de nos abonnés qui en feront la demande à l'éditeur.

N. C.

Nous avons reçu la première année d'un annuaire de socialisme international que publie le citoyen P. Argyriadès, avocat à la cour d'appel de Paris. Il porte comme titre : *Almanach de la Question Sociale et de la Libre-Pensée.*

C'est une brochure compacte de 175 pages qui est en vente à l'administration de la *Question Sociale* (une revue qui reparaîtra bientôt), 5, boulevard Saint Michel ; ou au dépôt, 5, rue du Croissant, chez Strauss, au prix de 1 fr. 50.

Entre toutes choses intéressantes, nous avons remarqué un calendrier réformé aux éphémérides socialistes, une étude sur le socialisme scientifique, une étude sur le mouvement socialiste international, une liste des journaux socialistes de tous les pays, des statistiques, des articles de doctrine des doctrines, etc., etc.

Nous ne saurions trop recommander cet annuaire, indispensable à ceux qui s'occupent des questions sociales. M.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre d'Art

Quelle assistance vraiment select et artistique à la dernière représentation du Théâtre d'Art : poètes décadento-instrumento-meterlincko-symbolistes, peintres néo-traditionnistes, pointillo impressionnistes ou pas pointillo ! Que de crinières révolutionnaires ! que de feutres mous aux tons bizarrement complémentaires ! On se serait cru au vernissage des *Indépendants*, dans une réunion anarchiste ou bien aux soirées littéraires et souterraines de *La Plume*.

Le rideau s'est levé, très tard, sur les *Veilleuses*, pièce de début de M. Paul Gabillard. C'est un simple tableau d'intérieur sobre et touchant. Le sonneur du village est mort. A son chevet pleure l'orpheline tandis que les voisines autour de la table causent, et tout en veillant rient, oublieuses du défunt proche. Je blâme l'intervention de la folle qui n'a aucune signification et dont le rôle est bien un peu larmoyant et conventionnel. Cette étude a de grandes qualités de vérité et d'observation adroite.

×

La Fille aux mains coupées, mystère sur fond or de M. Pierre Quillard. La scène se passe plutôt au moyen âge n'importe où. C'est une chambre silencieuse avec une jeune fille qui prie. Les décors précis et l'exactitude matérielle seraient inopportuns dans cette œuvre de rêve, tout abstraite. Le dialogue en vers que parle la jeune fille, son père, le poète-roi et le chœur des anges est encadré dans une prose continue qui explique la marche de l'action, indique les changements de temps et de lieu, et laisse au vers sa seule fonction : expliquer lyriquement l'âme des personnages. Est-ce du théâtre ? Sarcey dirait non. Qu'importe, puisque les vers de M. Quillard, un poète déjà apprécié, sont adorablement harmonieux et berceurs. J'ai pris à cette œuvre, moi profane, un plaisir exquis.

×

Peu m'a séduit le drame cérébral de Mme Rachilde : *Madame la Mort*. La lutte de son héros entre la Mort et la Vie personnifiée par une dame en robe jaune m'a laissé froid. Plutôt que de couler mes jours avec une robe jaune comme celle-là peut-être préférerais-je aussi le repos de la tombe. Ce drame est cérébral en ce sens que son deuxième acte — car il y en a trois et c'est long — se passe dans le cerveau d'un homme agonisant. L'administration du Théâtre d'Art ne possédant pas les accessoires nécessaires à un tel décor, nous avons eu l'agonie dans un jardin très ensoleillé.

Il y a évidemment dans cette pièce une recherche curieuse ; c'est pourquoi je ne veux pas en dire de mal, craignant d'être involontairement prévenu contre *Madame la Mort*.

×

Le Guignon, l'admirable poésie de M. Stéphane Mallarmé dont les vers ont une puissance et un souffle grandioses, a été accueillie avec enthousiasme et le nom de M. Mallarmé unanimement acclamé.

×

Pendant qu'on est en train d'enterrer le naturalisme, nous ne pouvions mieux tomber que sur la scène naturaliste de M. de Chirac. Cette cochonnerie sans excuse écrite dans le genre de Berquin avec des souvenirs de d'Ennery (ma fille, tu n'as plus de père ; je foule mes pudeurs d'épouse et mes devoirs de mère, etc.) sans portée quelconque, sans valeur aucune, a été justement sifflée par toute la jeunesse présente aux cris vengeurs de : Vive Mallarmé !

×

Pour l'interprétation, je ne veux parler que de la vaillante Mlle Camée. Elle a sangloté le rôle de la fille du sonneur, s'est fait couper les mains dans le mystère de M. Quillard, a déclamé en peplum rouge le *Guignon* ; dans un sac couleur cendre elle a représenté *Madame la Mort* et en chemise la *Prostituée*, où elle a tenu tête avec courage aux vociférations d'une partie des spectateurs qui ont séparé les interprètes de l'auteur Chirac. Dans tous ces rôles, elle a fait preuve d'une remarquable intelligence et d'un véritable tempérament artistique.

On ne saurait trop la complimenter et avec elle remercier la direction du Théâtre d'Art de cette exceptionnelle soirée.

×

Autre spectacle artistique : la représentation du Cercle Funambulesque aux Bouffes-Parisiens.

Au programme, une pantomime de notre ami Jean Jullien, musique de M. Gaston Paulin : *Illusions perdues*. Si la naïveté était bannie de la terre, on la retrouverait blottie dans l'âme du ramoneur, son dernier refuge. L'enfant de l'Auvergne que nous présente en liberté Jean Jullien offre un touchant exemple de cet axiome. Tombé par la cheminée dans la demeure de Mademoiselle Ninoche, couturière de son état, ce petit noir s'éprend de la maîtresse de céans. Ninoche aime à rire. Aussi encourage-t-elle la déclaration du jeune Clampin qui déjà se voit en marche triomphale pour l'église au bras de son aimée.

Mais on frappe à la porte. Clampin se cache : c'est un vieux monsieur, le protecteur de Ninoche. Quel accroc pour l'innocence de notre ramoneur. Le monsieur est éconduit.

On cogne de nouveau à la porte, et cette fois paraît tout frétillant un jeune homme qui est très bien de sa personne, l'amant de cœur de notre couturière. Second accroc pour la susdite innocence. Alphonse ne fait que passer. Troisième gêneur ; un superbe brigadier de la garde républicaine. Ah oui ! vraiment Ninoche aime à rire ! En le voyant sous l'habit militaire, la perfide est pincée, elle sacrifie son Clampin. D'un coup de pied au bas du dos l'heureux rival le rejette dans la cheminée d'où il était sorti. Sic transit... Pauvre Clampin avec ton innocence en loques !

Cette très intéressante pantomime d'une note bien personnelle comme tout ce qui sort de la plume estimée de notre Jean Jullien est accompagnée d'une fort jolie et pas banale partition qu'il ne m'appartient pas d'apprécier au point de vue technique. Je veux simplement dire qu'elle est légère, pimpante, adroite, pleine d'un talent vraiment jeune et qui s'est affirmé déjà.

×

La Tentation de Pierrot, comédie en vers de M. Stephen de La Tour dont le moindre défaut est de venir après le *Baiser*, de Banville.

Pierrot, amoureux de la lune, est insensible aux séductions féminines. Deux petites nymphes qui ont comploté sa perte en sont pour leurs frais d'étalage. Mais la troisième, une enfant pure comme on n'en fait plus, le conquiert par sa candeur même, et par un baiser bien appliqué. Les amoureux s'enfuient vers une haie dans les bras l'un de l'autre ; il ne reste plus qu'à baisser le rideau et vite... Enfin, c'est très gentil.

×

Je préfère pourtant *La Fin de Pierrot*, de M. Hugounet. Dans cette œuvre au moins, il y a une idée. Je dois avouer que je n'ai pu la saisir. Mais un ami m'a affirmé qu'elle était très curieuse. Je dois ravouer qu'il n'a pas pu me l'expliquer. Alors, c'était pas la peine de faire le malin !

Enfin un délicieux *Noël triste*, de M. Paul Leclercq, musique de M. George Bariel. C'est la simple histoire de Pierrot, peintre impressionniste lâché par Colombine enlevée par un monsieur très laid qui a une belle canne d'or et des colliers plein ses poches. Ne pouvant survivre à cette trahison, Pierrot contemple une dernière fois les lieux où l'amour le fit heureux, et il se pend. Oh ! les femmes !!

Je ne pourrais mieux finir que sur cette imprécation sincère, oh combien !

Georges ROUSSEL.

CRITIQUE D'ART

Pavillon de la Ville de Paris. — *Exposition des Artistes Indépendants.*

Depuis son ouverture, la salle consacrée aux néo-impressionnistes et aux néo-traditionnistes s'est encore endeuillée d'un crêpe. Georges Seurat, le créateur et le meilleur re-

présentant de la théorie de la division du ton, est mort en 24 heures à 31 ans, — terrassé paraît-il, par l'excès de travail et l'amour de son art. — Devant son œuvre trop tôt interrompue, il ne peut plus exister de critique, on ne peut que dire la grandeur de l'effort tenté et la conviction avec laquelle Seurat cherchait, depuis quelque temps déjà, une autre voie, et dont témoignent le *Chahut* et le *Cirque*. La fin ne justifie pas toujours les moyens, quoiqu'en dise le proverbe et cette courte existence que la mort a interrompue avant la maturité, n'en reste pas moins digne de respect.

Deux expositions étaient déjà voilées de crêpe dans cette salle ; celle de Dubois-Pillet, un honnête homme et un sincère artiste, et de Vincent Van Gogh, mort tragiquement à la fin de l'année passée. La dizaine d'œuvres dont se compose l'exposition de ce dernier est insuffisante pour donner une idée de ce que fut ce peintre, déséquilibré, mais original et primesautier. Plusieurs d'entr'elles pourtant sont puissantes et d'une expression bizarre, non qu'elles expriment avec justesse des effets réels, ce n'était point l'ambition de ce peintre, mais parcequ'elles évoquent des sensations tragiques ou douces avec des moyens d'expression d'une personnalité forte et rare.

Seurat et Van Gogh furent les deux initiateurs des jeunes artistes qui se partagent cette salle.

Seurat et ses amis, préoccupés de luminosité, sont restés jusqu'à présent des réalistes par l'esprit de leurs œuvres, tandis que Van Gogh et les partisans de Paul Gauguin, plus en quête d'idées, tentaient un retour vers le passé, qu'a bien défini un des leurs, sous le titre *néo-traditionnisme* dans *Art et Critique*.

Ce sont donc là deux courants bien dissemblables fort curieux à consulter pour se renseigner sur les maîtres de demain.

Parmi les néo-impressionnistes deux belges ont pris une place considérable, ce sont MM. Van Rysselberghe et Lemmen. Le premier expose plusieurs toiles d'un grand charme et d'une lumière remarquable où le procédé arrive à n'être presque plus perceptible à distance. M. Lemmen a envoyé aussi des œuvres où la théorie néo-impressionniste n'exclu plus une fermeté de dessin, trop rare chez beaucoup d'artistes de ce groupe.

M. Signac a fait un curieux portrait de M. Félix Fénéon, l'historiographe de cette école ; portrait n'est peut-être pas une dénomination très exacte, car M. Fénéon est un tant soit peu sacrifié au fond ; néanmoins l'ensemble forme une décoration originale. Quant aux paysages de M. Signac, après avoir reconnu leur unité et avoir constaté, qu'en tant que tâches, ils sont agréables à regarder, nous devons dire qu'ils sont uniformes et, à notre avis, plus blancs que lumineux.

M. Luce est et sera toujours un tempérament avant d'être un théoricien ; cela saute aux yeux en regardant ses toiles, d'une couleur puissante, à côté des envois clairs de ses camarades. Il est à constater pourtant un adoucissement dans sa manière, sensible surtout dans ses études de femme, où apparaît de la grâce. Un très beau *paysage* d'Herblay et un vigoureux *intérieur* complètent excellemment ses envois.

Les fantaisies de M. Angrand, un peu obscures d'idées, sont de coloration agréable, et nous les préférons à *La Moisson* ou existent des duretés.

Parmi les peintres de ce groupe, il y a encore M. Cross qui a envoyé un beau portrait de femme, et M. Petitjean qui expose un paysage et une femme où se révèlent de sérieuses qualités. M. Cuvillier montre une série de paysages qui semblent des Monet décolorés ; et M. Daniel Monfreid a un très vigoureux portrait d'homme.

Entre les néo-impressionnistes et les néo-traditionnistes se trouve M. Léon Gausson en train d'évoluer. Certains de ses envois participent encore de la théorie des premiers, tandis que d'autres accusent nettement l'intention de déformer la nature au besoin pour acquérir une expression plus forte d'une sensation ressentie.

Parmi les néo-traditionnistes, nos sympathies iraient d'abord aux envois de M. Maurice Denis, qui révèlent un mysticisme sincère et délicat. Dans ce sens, le *Mystère chrétien* et les illustrations de *Sagesse* de Paul Verlaine ont l'attrait d'œuvres naïves et franches, qualité qui manque à beaucoup. M. Auquetur en est un exemple bien frappant. Dans son exposition, M. Auquetur a des parties remarquables, telles que deux portraits de femme et un torse de jeune fille, d'une fraîcheur et d'une délicatesse rares, — seulement, à côté, il y a une femme dépoitraillée d'une jolie fumisterie, — et un Pont des Saints-Pères, d'une cocasserie voulue, susceptibles de décourager les administrateurs les plus convaincus.

Néanmoins, M. Auquetur a encore des parties bonnes dans son exposition, mais que dire des envois de M. Bernard ? Un mauvais pastiche des mauvais primitifs ! Quelle singulière idée que de chercher à mal dessinner et de prendre pour une originalité un retour vers des époques lointaines !

Les envois de M. Bonnard et de M. Willumsen, semblent des gageures et défient toute critique.

Nous ne voyons plus dans ce groupe que M. Roy dont les œuvres sont construites sincèrement et M. Ibels, dont l'exposition peu importante, promet néanmoins un artiste.

M. Guillaumin, dont les toiles renferment des qualités d'expression, semble ne pas les travailler suffisamment ; elles paraissent faites trop vives et sans études préparatoires.

M. de Toulouse Lautrec expose toujours des œuvres d'un dessin austère mais d'une couleur lugubre, — et M. Lucien Pissaro a envoyé d'Angleterre de jolies gravures sur bois en couleur.

M. Trachsel n'a exposé que deux projets d'architecture, d'une forte originalité, qui font désirer une exposition plus complète et un *Lever de Lune* d'une composition curieuse. Mme Urban a envoyé une série de portraits, parmi lesquels celui de notre confrère M. Jules Christophe, un peu rajeuni, peut être !

Indépendamment de ces artistes qui rompent en visière avec les errements coutumiers de la peinture moderne, l'exposition des Indépendants, qui s'est considérablement augmentée cette année, comporte une bonne quantité d'œuvres susceptibles de figurer très honorablement dans les salons officiels.

Le *Soldat de Marathon*, de M. Robin, est capable de satisfaire les plus difficiles professeurs de l'École des Beaux-Arts. Les envois de M. Casas et ceux de M. Rusinol, qui ont des ressemblances frappantes, indiquent une influence de Wisthler indiscutable. Les paysages de M. Carl Rosa sont délicats et frais. M. Engel, M. Deschamps, M. Mosterman, M. Gauzi, M. Osbert, M. Bulac et M. Rauft sont des peintres consciencieux et habiles.

Jules ANTOINE.

Le précédent numéro de la Revue (15 avril) est consacré à la table des matières, aux tables synthétiques, index des noms cités, titres, faux-titres et couverture de l'année 1890. Ce numéro contient 20 pages de texte serré : il n'a été adressé qu'aux abonnés. Les personnes qui désirent recevoir cette table devront nous adresser 0 fr. 60 en timbres-postes.

Une eau-forte de Charles Caïn (dyptique symbolique représentant d'un côté LA PLUME au Soleil d'Or, de l'autre, un poète et son Pégase madrigalant à la Lune), tirée à 60 exemplaires sur Japon laminé, a été offerte gracieusement par l'artiste aux convives de notre banquet ; il en reste 20 exemplaires (24 sur 16) qui seront cédés moyennant un franc chacun aux vingt premiers demandeurs. — ENVOI FRANCO.

L'ADMINISTRATION.

CES FEMMES-LA !

(SUITE)

Et il songeait à cette nuit d'hiver qui eut sur sa vie une influence si décisive ; il s'avouait qu'il aurait mieux valu, certes, laisser la pauvre fille trouver dans les profondeurs glaciales de la Seine le repos qu'elle cherchait, et il confessait qu'il ne l'avait sauvée que pour lui partager sa misère ; que ces deux années de bonheur n'allaient aboutir qu'à une catastrophe inévitable, dans laquelle ils entraînaient un troisième être né de leurs spasmes et qu'ils n'avaient pas le droit d'arracher à son néant pour le jeter de vive force dans les affres de l'existence. Il ne se révoltait même plus au souvenir de l'impavide cruauté des Aureau. Il se disait que ces gens-là n'étaient que logiques après tout en jetant par dessus bord toutes les bouches inutiles, tout ce qui entravait la marche de leur égoïsme

cynique et féroce, C'était lui qui avait tort. C'était à lui de disparaître.

Ah ! si ne s'étaient interposées ces deux frêles vies dont sa loyauté se reconnaissait la responsabilité, avec quelle sérénité, avec quel soupir de soulagement il eût fait un plongeon dans les calmes ténèbres de l'au-delà où gisait l'Inconnue de l'insoluble Equation.

Mais il n'avait pas le droit de partir ainsi. Cette lâcheté lui eût paru un crime de même envergure presque que l'assassinat moral perpétré hier par M. Aureau, marguillier de demain.

Quand il rentra, Marie dormait, écrasée de fatigue et vaincue d'inquiétudes, sa main encore crispée au bord du berceau où l'on percevait, sous les rideaux tirés contre le froid de la nuit, la respiration frêle et régulière de l'enfant.

Réveillée en sursaut, elle vit tout de suite, à l'attitude de Guy, qu'il ne rapportait rien. Elle chercha au contraire à le distraire de ses sombres préoccupations.

— Tu ne sais pas, mon chéri, comme fifils a été aimable aujourd'hui. Il a bien voulu rester sur son tapis toute la journée, je ne l'ai à peine pris que pour le faire téter. Si bien que j'ai pu faire des tas de choses. D'abord j'ai changé les plis de ma vieille jupe marron, et je l'ai retournée, ça me fait une juge neuve. Puis j'ai lavé, j'ai lavé pour trente-neuf sous. Tu vois comme tu as une bonne petite femme.

— Ces femmes-là, ça colle tout le temps qu'on a de l'argent, mais quand on n'en a plus...

— Ah ! qu'est-ce que tu murmures donc là, soupira la jeune femme qui s'attrista.

— Ça, répondit Guy en ricanant, c'est une phrase de mon oncle que je te rapporte... C'est du reste tout ce que je rapporte.

Il y eut un silence. Puis, doucement, Marie glissa sa tête sur la poitrine de Guy et fondit en sanglots qu'elle étouffait pour ne pas éveiller le petit.

— Ah ! mon pauvre bien-aimé, dit-elle, nous sommes bien malheureux.

Guy, tristement, lui raconta son entrevue avec les Aureau en atténuant ce qu'il y avait de douloureux pour elle.

— Il ne faut pas leur en vouloir, va, ils ne savent pas...

— Pauvre chère âme, comme tu es meilleure qu'eux.

— Ah ! s'ils savaient, s'ils voyaient, bien sûr qu'ils seraient moins cruels.

Elle s'arrêta, puis, au bout d'un instant :

— Il faut pourtant que je te dise, mon pauvre ami, le boulanger m'a prévenue tantôt que si on ne lui donnait pas d'argent demain, il ne nous donnerait plus de pain.

— Je porterai demain au Mont-de-Piété tout ce qui ne nous est pas absolument indispensable, répondit Guy... Allons, dors, pauvre amie, il faut te reposer, la nuit est longue et fifils te réveillera assez souvent, le goulu, pour boire sa goutte.

— Et, toi ? ne vas-tu pas dormir.

— Oh ! moi !... moi aussi... je vais tâcher... Ça ne sert à rien de s'abandonner aux songeries noires.

Guy se leva le lendemain les reins brisés et la tête vide. Il n'avait pu clore la paupière de toute la nuit, terrassé par une insomnie brûlante, les tempes meurtries par le marteau de la fièvre, hanté de cauchemars obsédants dont la griffe lui tenaillait les poumons à l'étouffer, secoué de visions atroces qui défilaient devant ses yeux hagards, implacables et hallucinantes, sans que sa volonté écroulée pût seulement s'essayer à les chasser. Appuyé sur un coude, il regardait d'un œil brouillé de larmes le sommeil de Marie qu'il devinait entrecoupé de songes douloureux, aux soubresauts qui la faisaient tressaillir de temps à autre et aux petits cris plaintifs que gloussait sa bouche contractée.

Guy, dans un éréthisme intolérable de tout son système nerveux, dans un effort cérébral qu'il pressentait devoir être fatal à sa raison, ne pouvait introduire à sa pensée de s'opiniâtrer à essayer de sonder les ténèbres de la situation, d'analyser les affres d'aujourd'hui et de pressentir les terreurs de demain.

Demain ! quels mécomptes lui réservait-il et quelles épouvantes nouvelles ?

En sortant du Mont-de-Piété où il réussit à tirer une dizaine de francs des suprêmes épaves du naufrage, Guy remarqua une anormale affluence autour des kiosques à journaux. Des gens à l'air affairé, aux mines inquiètes, parcouraient fiévreusement les feuilles du jour. Brusquement un crieur qui passait lui donna l'explication.

— Demandez le conflit franco-allemand, la violation du territoire français !

— La guerre, maintenant, maugréa sourdement Guy. Il ne manquait que cela. C'est la fin.

« Voilà la cinquième provocation allemande en six mois — disait le journal — tolérer plus longtemps l'outrecuidance teutonne serait plus que de la faiblesse, de la lâcheté. Nous espérons que cette fois-ci le gouvernement français sortant brusquement de la voie des concessions à outrance dans laquelle il s'était piteusement engagé, saura exiger du gouvernement allemand les réparations éclatantes auxquelles nous avons droit. »

— La guerre ! une balle pour moi ! Délivrance ! songeait Guy, mais Elle, mais Eux !

Un frisson le secoua soudain de la tête aux pieds. Sous une porte cochère une mendiante hâve tendait avec un regard suppliant une main amaingrie ; son gras gauche soutenait, entortillé dans un bout de châle brunâtre, un enfant étique dont la pauvre lèvre, jaune de misère, suçait gloutonnement un sein vide.

En une seconde, Guy fut resaisi par ses hantises de la nuit dernière. Il se vit, râlant sur la terre d'Alsace, dans un coin de sillon, et c'était Marie qui mendiait sous la porte cochère, avec son enfant moribond, pendu à la mamelle tarie.

— Ah ! mieux vaut... rugit le jeune homme...

Et il n'osa achever, il n'osa formuler jusqu'au bout l'effroyable résolution dont l'éclair lui avait une seconde embrasé le cerveau.

(A suivre) Léo TRÉZENIK.

Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay.— Typ. et lith. Joseph ROYER.

LE BANQUET DE « LA PLUME »

Le mardi 14 avril, dans notre salle de rédaction se trouvaient réunis Édouard Dubus, Gustave Tual, F. Clerget, André Veidaux et Y. Rambosson ; tout à coup le poète Dubus dit à notre Rédacteur en chef : « C'est demain le deuxième anniversaire de la fondation de *La Plume*, si nous fêtions ce jour en un banquet amical ? Samedi, c'est jour de soirée littéraire, on pourrait, en se hâtant, prévenir les camarades et l'on dînerait avant la réception. Qu'en penses-tu ?... »

Quatre jours seulement séparaient de la date fixée le banquet. Rien de prêt, rien d'organisé. Notre Rédacteur hésita, puis tout à coup la chose fut décidée et, séance tenante, la lettre suivante fut envoyée à l'imprimerie parisienne de la Revue :

Monsieur et cher Confrère,

Nous avons l'honneur de vous inviter au dîner amical qui aura lieu le samedi 18 courant au café du Soleil d'or, place Saint-Michel (6 h. 1/2 précises), pour fêter le deuxième anniversaire de la fondation de « La Plume ».

Recevez, etc. **La Rédaction.**

Paris, le 14 Avril 1891.

Nota. — *Le prix du dîner est fixé à 3 fr. 50. — Les Dames n'y seront pas admises. — Les adhésions seront reçues jusqu'au 17 inclus.*

Mandés par télégramme, les secrétaires de la Rédaction arrivèrent deux heures après, et, à minuit, trois cents invitations étaient mises sous enveloppes, timbrées, prêtes à aller dormir dans les caisses de la belle Administration que la province nous envie.

Quoique si hâtivement préparé, le banquet n'en a pas moins brillamment réussi. Au jour dit, se réunissaient dans notre salle habituelle et sous la présidence d'honneur du grand poète Paul Verlaine, l'élite des jeunes artistes de ce temps. L'auteur de *Sagesse* prend place à table à 7 h. 1/2, ayant à sa droite Charles Morice et à sa gauche Félicien Champsaur ; en face de Paul Verlaine, entre Jules de Marthold et Grenet Dancourt, s'assied Léon Deschamps, très ému par les nombreuses marques de sympathie reçues en cette journée précieuse pour nous tous. On se compte. Nous sommes quarante — mais quarante qui valent dix Académie Française ! Voici, d'ailleurs, le nom des convives : Paul Verlaine, Félicien Champsaur, Charles Morice, Grenet-Dancourt, Jules de Marthold, Léon Deschamps, Paul Roinard, Ernest Raynaud, Édouard Dubus, A.-J. Boyer d'Agen, Hyppolite Baffenoir, Ad. Retté, René Ponsard, Henri de Braisnes, Alexandre Boutique, Henry Lapauze, Paul Hugounet, Frédéric Bataille, Paul Fort, directeur du *Théâtre d'Art*, Léon Dequillebecq, Marcel Balliot, Dauphin Meunier, A.-F. Cazals, Georges Nicolas, Eugène Lemercier, André Veidaux, Ernest Museux, Y. Rambosson, Robert Bernier, Pierre Trimouillat, Albert Girault, Georges Proteau, docteur Paul Blocq, Karl Boès, Gustave Tual, François Badran, René Le Clerc, Vidal de Kok, Charles Caïn et Louis Miot.

Au dessert, Léon Deschamps se lève et propose de boire à Paul Verlaine « le maître incontesté de la Poésie française contemporaine. » Le poète répond en quelques paroles affectueuses et lève son verre à « ses chers absents : S. Mallarmé, Th. de Banville et Jean Moréas. » (Vives acclamations). Édouard Dubus porte un toast très spirituel à *La Plume*, « à son vaillant et sympathique directeur, le poète Léon Deschamps » ; Paul Roinard propose d'accepter comme signe de ralliement ce mot de *Symbolisme*, avec lequel certains attardés feignent de nous outrager ; Frédéric Bataille lit un sonnet inédit de Théodore de Banville ; René Ponsard propose de toaster à la chanson « qui est, elle aussi, une forme de la Poésie » ; Ch. Morice boit à la « Poésie, simplement » ; Grenet-Dancourt « aux succès futurs des convives, sur des scènes plus vastes » ; Eugène Lemercier est prié de chanter une chanson : il détaille spirituellement son *Sarcey-Jésus-Christ*, puis [illegible] d demande la parole pour la passer [illegible] r, qui boit au « troisième anniversaire » et réclame de Cazals sa chanson : *Jean Moréas*. Cazals s'exécute : succès ; incidents divers ; brouhaha. — On lève le couvert et la soirée commence, peut-être la plus belle que nous ayons eue encore. L'amour-propre s'en mêlant, il en est résulté un magnifique tournoi poétique duquel les vaincus même emporteront de précieux lauriers.

Les portes ouvertes, la foule des amis qui n'avaient pu assister au dîner pénètrent et conquièrent leurs places de haute lutte. Jean Moréas, très ennuyé de n'avoir pu assister au dîner, Maurice du Plessys, F. l'Anglois, Paul Cohen, E. Longuet, Jean Surya, P. Berrichon, Nilhoc, F. Clerget (à moitié malade, d'où son absence au banquet), Léon Durocher, Abel Pelletier, Ph. Larlat, G. de la Salle, G. Beaujon, F. Duchesne, Louis le Dauphin, etc. etc. et toutes les dames, impitoyablement refusées au banquet.

Voici, sommairement, le compte-rendu de la soirée.

Compte-rendu : René Le Clerc : *Pour l'Amante*. — Y. Rambosson : *Sonnet*. — Gabriel de la Salle : *A mes amis de « La Plume »* (T. Chatelain). — André Veidaux : *L'Avenir*. — Pierre Trimouillat : *A mon septième*. — Albert Girault : *Le Travail* (Paul Roinard). — Ferdinand Duchesne : *Le Maire de Toulon*. — François Badran : *Le Principal*. — Charles Morice : *Un Ponacre ; Langueur* (Paul Verlaine). — Eugène Lemercier : *Baisons-nous, Lisette ! A Cochin !* — Marcel Bailliot : *Une jeune fille qui parle* (Jean Moréas) : *A Parthenay*. — Adolphe Retté : *Le Tombeau d'Edgard Poë* (S. Mallarmé) : *Chanson d'hiver*. — René Le Clerc : *Rondel au soleil* (Ch. Morice). — F. Clerget : *Le Troupeau*. — Ch. Morice : *Abdique l'âpre orgueil, mon cœur...* — Julien Leclercq : *Départ*. — Paul Roinard : *Les Livres*.. — Adolphe Retté : *Chanson* (Jean Moréas). — Gaston Méry : *Sonnet*. — A. F. Cazals : *A Jean Moréas*. — Frédéric Bataille : *Les bébés* (J. Soulary). — F. Duchesne : *Sourds-Muets*. — G. Proteau : *Sonnet qui voudrait être méchant*. — Ch. Morice : *Les faux beaux jours ont lui* (Paul Verlaine).

(Présidence de Léon Deschamps).

MM. Stéphane Mallarmé, Paul Alexis, Abel Hermant, Eugène Godin, Léon Maillard, Jules Chéret, Léon Dierx, Jean Julien, Georges Roussel (malade) Léo Trézenik, Alfred Vallette, Willy, Jules Case, Henri Mazel, Paul Bonnetain, Ernest Chebroux, Georges Montorgueil, Constantin Bermyo, Alphonse Boubert, Charles Fremine, Maurice Barrès (à Nancy), Jean Rameau, Léon Duvauchel, A. Cheylack, Jules Breton, Albert Aurier, Jean Ajalbert, Jules Antoine, Charles Saunier, Benoît Lévy (se mariait deux jours avant), A. Bruant, Léon Bloy (a télégraphié de Copenhague), Émile Blémont, Henri Bouillon, Maurice Bouchor, Louis Barron, Henry Corbel, Louis Le Dauphin, Ch. Maurras, Jules Renard, Adrien Remacle, Jules Souche et Gaston Salandri.

S. C.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

L. de St-J. *Marseille.* — C'est parfait, merci. ∽ **P. H.** *Échauffour.* — Êtes venu et... m'avez oublié ! Ne recommencez plus. ∽ **A. d'H.** *Vincennes.* — Merci, merci ! ∽ **A. B.** *21, rue Simart.* — Excuse-moi, suis toujours surmené ! ∽ **J. St C.** *Paris.* — **M.** à Melun : Retards proviennent de l'imprimerie, excusez-nous. ∽ **S. S.** *Montluçon.* — Ne regrettons pas de vous avoir involontairement inquiété, puisque cela nous a procuré de si spirituels vers ! Amitiés. ∽ **H. C.** *rue Perronet, Neuilly.* — Vous remercie cordialement. ∽ **W. V.** *Genève.* — A la bonne heure ! Comme cela serez toujours avec nous, vilain paresseux ! Mille cordialités. ∽ **L. D.** *St-Pétersbourg.* — Faites ce qui est nécessaire, mon cher ami, pour que la « méthode » soit claire, complète et brève le plus possible : article pour le comte C. M. passera après, probablement ; vous le recommande aussi. ∽ **L. M.** *Dresde.* — Vous a-t-on demandé un résumé historique de l'état actuel de la littérature allemande ? Pourrions l'utiliser. ∽ **F. R.** *Genève.* — Êtes trop aimable de nous seconder comme le faites, affectueusement merci. ∽ **C. B.** *Lyon.* — Ferons ce que désirez. Amitiés. ∽ **E. P.** *Rouen.* — Fin mars 92, oui. Entendu pour reste. ∽ **J. V.** *Montpellier.* — Accepte. ∽ **C. R.** *Thonon.* — Tout s'arrangera quand nous aurons causé une demi-heure ensemble. Cordialités. ∽ **J. D.** *Marcinelle-Charleroi.* — Entendu pour le tout. ∽ **H. G.** *Comines.* — N° 35 épuisé ; avez même reçu dernier n° 36.

La Revue Encyclopédique est appelée à rendre les mêmes services que le *Grand Dictionnaire Larousse*, dont elle est la continuation. Les divers articles (Littérature, Sciences, Théâtres, Politique, Beaux-Arts, etc.) y sont traités par les spécialistes les plus compétents. Illustrée de nombreuses et magnifiques gravures, cette Revue est la plus complète, la plus nouvelle et la moins chère.

Abonnements, France : Un an, 20 fr. ; six mois, 11 fr. ; trois mois, 6 fr. — Etranger : Un an 25 fr. ; 6 mois, 13 fr. ; trois mois, 7 fr. ; le numéro 1 fr. — Librairie Larousse, 19, rue Montparnasse, Paris, chez tous les libraires et dans les gares des chemins de fer.

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix : **25** fr. pour **100** coupures.

LIVRE D'OR DE LA PLUME

HORLOGERIE L. Dubied. 85, rue Gay-Lussac, Paris. Montres à 12 fr. 90.

POITIERS — *Grand Hôtel du Palais*, Jacomella et Cie, propriétaires.

BOULOGNE-SUR-MER — *Hôtel du Cygne*, 6 fr. par jour, tout compris.

BORDEAUX. — *Hôtel Français*, rue du Temple, 5 fr. 50 par jour. Maurice Aupin, propriétaire.

EXPOSITIONS

PARIS

PAVILLON DE LA VILLE DE PARIS. — Exposition des Indépendants.

ARTISTIC HALL, 84, rue de Clichy. — Exposition permanente, ventes, tombola.

GALERIE PETIT. — Exposition internationale de peinture.

GALERIE DURAND-RUEL. — Exposition, tableaux, pastels et sculptures.

BÉNÉZIT, 21, rue Chaptal. — Exposition de peinture et gravure.

PROVINCE

LYON. — Exposition des Beaux Arts.

BORDEAUX. — Exposition universelle internationale du 1er mai au 5 novembre 1891.

ETRANGER

BERLIN. — Exposition internationale 1891.

BARCELONE. — Exposition du 29 mars au 1er juin.

MILAN. — Exposition le 1er juin 1891.

MOSCOU. — Exposition française, 1er mai 1891.

CHICAGO. — 1892.

BULLIER BAL : SAMEDIS & DIMANCHES — JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

BIBLIOTHEQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de *La Plume*

—o—

Le Fi Bâlouët

étude de mœurs paysannes

par JACQUES RENAUD

Tirage à deux cent douze exemplaires numérotés à la presse, *dont 12 sur Japon impérial à 20 fr. l'un et 200 sur simili-japon à 3 fr. Chaque exemplaire contient le portrait et la signature autographe de l'auteur.*

En vente aux bureaux de LA PLUME

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de la Revue

—

I. *Dédicaces*, poésies, par Paul Verlaine, 50 ex à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr. .... épuisé

II. *A Winter night's dream* (*Le Songe d'une Nuit d'Hiver*), poème lunatique, par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr., et 200 à 3f. épuisé

III. *Albert*, roman, par Louis Dumur. 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 ex. à......... 3 fr.

IV. *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud. 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à........................... 3 fr.

(Il paraît un volume par trimestre. — Cette édition n'est pas réimprimée)

—

Léon Deschamps. — *A la Gueule du Monstre*, poésies, in-18 Jésus, vélin teinté ; *Contes à Sylvie*, nouvelles ; *Le Village*, roman de mœurs paysannes, chaque volume .... 3 fr. 50

Léon Bloy. — *Le Désespéré*, 1 vol. ; *Un brelan d'Excommuniés* (2 fr.) ; *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, 1 vol. ; *Le Pal*, pamphlet (très rare) (les 4 nos 2 fr.) ; *Christophe Colomb devant les Taureaux*, 1 vol. Chaque vol.............. 3 fr. 50

Maurice Maeterlinck. — *Serres Chaudes*, poésies ; *L'Intruse* ; *Les Aveugles* ; *La Princesse Maleine*, drame. Chaque vol.......................... 3 fr. 50

Jean Jullien. — *L'Echéance*, un acte en prose, précédé d'un *Essai sur le Théâtre vivant*.... 1 fr. 25

Paul Redonnel. — *La Mort du Vieillard*, poème (épuisé). *Liminaires*, poésies, (sous presse).

Henri Bossanne. — *Les Ephémérides* (3 fr. 50), *Fleurs Sauvages*, poésies........................ 1 fr. 50

Henry Cormeau. — *Le temps d'amour* (3 fr. 50) ; *Les Lundis de la Campagnarde*, poésies..... 1 fr.

—

ART & CRITIQUE, collection complète (84 Nos) 50 fr.

LA PLUME, année 1889, un beau vol. broché, 20 fr.

— année 1890, » » 20 fr.

(Envoi franco contre mandat ou timbres)

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE & LITHOGRAPHIQUE

J. ROYER

Labeurs de Luxe, Brochures, Publications périodiques, Circulaires, etc.

PARFAITE EXÉCUTION — CÉLÉRITÉ — PRIX MODÉRÉS

Rue de la Recluzière, 11, ANNONAY (

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER.

TROISIÈME ANNÉE — N° 50

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

15 Mai 1891

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit

La Plume

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur et Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Collaborateurs spécialement chargés de la composition de ce numéro : E. MUSEUX et André VEIDAUX

SOMMAIRE

Texte :

CONCESSIONNAIRES GÉNÉRAUX *pour la vente en gros*
- BELGIQUE ET HOLLANDE : Paul Lacomblez, éditeur à Bruxelles, (abonnements et vente au no)
- SUISSE ET ALLEMAGNE : Agence des Journaux, à Genève.
- PARIS : Léon Vanier, 19, quai St-Michel.

DÉPOTS POUR LA VENTE AU DÉTAIL A PARIS :

Léon Vanier. — **Brasseur**, *galerie de l'Odéon.* — **Paul Sévin**, *8, Boul. des Italiens.* — **Albert Savine**, *12, rue des Pyramides.* — **Demay**, *21, rue de Châteaudun.* — **Bailly**, *11, Chaussée-d'Antin.* — **Dentu**, *avenue de l'Opéra.* — **Mme Clément**, *kiosque 113, en face n° 7, boul. St-Michel.* — **Mme Martin**, *kiosque 117, en face Cluny.* — **Mme Denas**, *kiosque 246, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel.* — **Mme Brevet**, *kiosque 297, place St-Germain-des-Prés.*

Bureaux de la Revue : 36, boulevard Arago — Paris.

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Ont paru dans la quinzaine chez :

Vanier : *Au pays du Mufle*, ballades et quatorzains, par Laurent Tailhade (100 p. hollande, 3.50) ; *Pétales de Nacre*, poème, par Albert Saint Paul (2 fr.) ; *L'Heure en exil*, poésies, par Dauphin Meunier (3 fr.).

Dentu : *Monsieur Bienaimé*, roman, par Paul Foucher (3,50).

Tresse et Stock : *Là-Bas*, roman, par J.-K. Huysmans (3,58).

Genonceaux : *Les Pharisiens*, par Georges Darien (3,50).

Alphonse Lemerre : *Chants populaires de la Grèce et de la Serbie*, par Achille Millien (3 fr.).

Strauss : *Psychologie de Jeanne d'Arc*, par Madame G. d'Estoc (une plaq. 0,50).

Havard : *Chers Camarades*, par Lucien Gleize (3.50).

Bibliothèque artistique et littéraire : *Le Fi Bâlouët*, mœurs paysannes, par Jacques Renaud (v. annonce 4e page).

Savine : *Bas-Bleus*, roman pamphlet, par Albert Cim (3,50).

LES THÉATRES

Théâtre-Libre : Le *Canard Sauvage*, drame en 4 actes, d'Ibsen. Sarcey dirait : manque la scène à faire ; nous répondons : Antoine, si vous recommencez, on vous fera des scènes ! Signé par Grenet Dancourt, ce *canard* serait inepte, par H. Meilhac, une erreur, par Sardou un four, par Becque, une œuvre admirable ; mais comme il est d'Ibsen, c'est *forcement* un chef-d'œuvre !

Nouveautés: *La Demoiselle du Téléphone*, 3 actes, par Desvallières et Mars et Serpette et .. c'est tout.

Renaissance : *La Famille Vénus*, operette en 3 actes, par Clairville, Benedictus et Vasseur. *J'ai* suis Venue et j'ai vaincu !

Brillant Concert donné salle Grand, le 25 avril dernier par Mlle Madeleine Ten Have. Succès pour cette remarquable artiste.

LES REVUES

Bailliot exultait, hier, dans notre salle de rédaction : il a découvert un pendant à sa chanson de l'*Abricot* dans la **France Moderne** (v. Chronique de Nice), magnifiée d'une signature que le Parquet ne permettrait pas chez nous, bien sûr... enfin, essayons : Jeanne Comboulot. Où l'amour va-t-il se niçer (Attrape Willy ! — C'est le printemps .. les feuilles poussent : **Journal des Interviews** Dr Astié de Valsayre, secret. de la Red. Pyart d'Arkai ; **Le Cerf-Volant**, recueil mensuel littéraire, 9, rue Kleber à Philippeville (Algérie) Dr Paul Roman (lisez Adolphe Lucchesi, notre excellent collaborateur.. — Dans la **Revue de la Littérature Moderne** de très beaux vers signés Y. Rambosson, A. Boissière, Emile Metaireau, etc. — La **Revue des Traditions populaires**, cette si intéressante publication de MM. Paul Sebillot et Alphonse Certeux (24, rue Gay-Lussac, Paris) nous donne le 15 avril un numéro exceptionnellement intéressant. Tout est à lire dans cette revue. — La **Revue Encyclopédique** offre cette quinzaine une reproduction de la fameuse *Olympia*, de Manet, avec critique complète et un article spécial signé par le maître Emile Zola. — Le **Fin de Siècle** devient de plus en plus intéressant sous l'habile direction de MM. René Emery et... Abeilhard « mâle en règle avec la censure ». — Dans l'**Ermitage**, des vers de Charles Morice, Stuart Merrill, Pierre Dufay, Henri Mazel et des articles divers signés Retté, Henry Béranger, etc., etc. — Dans le **Mercure**, réponse de Alfred Valette à Fouquier (M. Remy de Gourmont a été congedié de son emploi pour un article paru dans cette revue).

Nos Soirées Littéraires

1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.

Samedi 2 mai 1891. — **Compte-rendu** : Henri Sallé : *Un nom pris pour un autre*. — Georges Beaujon : *Stances d'Automne*. — Jean Surya : *Sonnet mystique*. — Jacques Ferny : *La Lybie* ; *La Manifestation de Pékin* (accompagnateur : Henri Quittard). — Lucien Hubert : *Réhabilitation*. — Y. Rambosson : *Sonnet*. — Marcel Bailliot : *Les Gratte culs m'on dit...* ; *En outre* ; *Titine et son chien*. — Paul Gabillard : *Le Saule*. H. Sallé : *Le Potache* (accomp. Paul Cohen). — Louis Gaillard : *Poil et Plume*. — Jacques Ferny : *Sac de fondants*. — Raoul Buloz : *Le bout de viande*. — Y. Rambosson : *Sonnet*. — Eugene Longuet : *La Voilette*. Janvier : *Les vieux Chats* (Raoul Gineste). *Maigre vertu*. — Marcel Bailliot : *Mon Salon* ; *Complainte de Marie Gagnol*. — Georges Beaujon : *Tersa-Rima*. — Gaston Mery : *Par devant notaire* (A. Masson). — Jean Surya : *Peines de cœur*.

Assistaient à la réunion, en plus des personnes plus haut citées : MM. Charles Morice, Jean Moréas, Léon Maillard, Philippe Larlat, E. Museux, André Veideaux, Gaston Mery, Lucien Hubert, Jacques Ferny (très grand succès avec ses chansons si originales et si spirituelles), A. Demare, A.-F. Cazals, Gaston Noury, Valentin et Victor Le Teuff, Gabriel de La Salle, Gustave Tual, Essad Bey, Paterne Berrichon, Hyren Nilhoc, Le Bayon, A. Meyer, Marcel Thuillier, Gautier, G. Le Rouge, Paulus Peyrel, André Lœwy, Averse, Hayet, Abbiot, Docteur V. Mengy, Jean Gallois, Jules Roy, Janvier, Trachsel, Polios, Blanc, Flamery, Edouard Dujardin, Dulac, A. Gensse, Elysée Cavailhon, Bortel, E. Cournet, H. Quittard, Armand d'Huppuy, Dauphin Meunier, Denise, Jean Simart, Paul Souday, Louis Le Dauphin, Eugène Longuet, Louis Gaillard, etc., etc.

Piano tenu par MM. Henri Quittard, le jeune maître qui a composé quelques morceaux pour le *Chérubin* de M. Ch. Morice, et Paul Cohen.

(Présidence de Léon Deschamps).

BULLETIN FINANCIER

—

Nous retrouvons aujourd'hui toutes les valeurs du marché en vive réaction. L'allure est aussi mauvaise sur le principal fait financier auquel on attribuait la lourdeur de la cote : la réaction des fonds Russes basée sur l'ajournement de l'emprunt russe de conversion.

Le 3 0/0 a perdu le cours de 94 francs. Il avait ouvert à 94 02 au plus haut, descendre à 93 07 au plus bas et revenir en clôture à 93 50 au plus haut et 93 25 au plus bas. Le cours de clôture a été 93 30.

Le 3 0/0 Nouveau a fini à 91 32 à terme et 91 20 au comptant. Il est maintenant au-dessous de son cours d'émission.

L'Amortissable se tient à 93 95 à terme et 94 10 au comptant.

Sur le 4 1/2 0/0, la clôture s'est faite à 104 10 à terme et à 104 20 au comptant.

Au milieu de la réaction générale, la Rente italienne est relativement bien tenue. Elle se tient à 93 35.

Le 3 0/0 Portugais s'échange à 30 75. L'extérieure espagnole fait 74 90. Le Turc recule à 18 52. L'Egypte unifiée qui a détaché son coupon de dix francs, cote 483 75.

Le Russe 1880 recule à 98 80.

Les établissements de crédit sont toujours peu mouvementés.

La Banque de France est à 4 430. Le Crédit Foncier est à 1,241 25 à terme et à 1 245 au comptant.

Les obligations foncières et communales sont calmes mais bien tenues.

Le Crédit Lyonnais est à 771 25. La Banque d'Escompte fait 480. La Banque ottomane est à 590. La Banque de Paris reste à 800.

Les valeurs industrielles ont, à leur tour, payé un léger tribut à la baisse. Sur le Suez, ont est revenu à 2,580.

RUD'ŒIL.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 50 — 15 MAI 1891

Les Funérailles du Naturalisme

PREMIÈRE CONFÉRENCE DONNÉE A COPENHAGUE
LE 31 MARS 1891

Dans notre entretien préliminaire, j'ai déclaré mon intention de vous raconter l'agonie et les funérailles du Naturalisme en France.

Je vous ai parlé du déclin mortel de cette formidable puissance qui depuis vingt ou trente ans, a déterminé par toute l'Europe un si furieux courant de démocratie littéraire.

Je vous ai dit qu'en France, à Paris même, on commençait à se lasser infiniment de cette abjecte domination et qu'à l'heure actuelle, un courant vigoureux de spiritualisme réagissait victorieusement contre la fameuse école de M. Zola.

Cette réaction bienheureuse est déterminée par quelques écrivains peu nombreux qui ont déjà dompté l'opinion et que l'avenir le plus prochain verra certainement triompher.

Ces écrivains réunis, groupés dans le même effort par le seul effet d'une vocation identique, sont venus de divers points éloignés et sont sortis, je vous assure, de très différentes cavernes.

Catholiques ou athées, sceptiques ou platoniciens, leur tacite alliance fut déterminée par l'horreur de cet esclavage déshonorant dont l'invasion naturaliste menaçait la pensée française.

Trois d'entr'eux (Barbey d'Aurevilly, Ernest Hello, Villiers de l'Isle-d'Adam) viennent de mourir pleins de gloire, laissant des œuvres que je crois durables et par lesquelles se prolongera leur action.

Les autres, impassibles, se sont contentés de serrer leurs rangs, la guerre a continué plus ardente, plus implacable, et voici la dernière phase, puisque le naturalisme commence à demander grâce en la personne de son souverain pontife, de M. Zola lui même qui implore, depuis trois ans, les suffrages mortuaires de l'Académie.

J'ai promis de vous narrer, comme un témoin, cette guerre de l'Esprit contre la Bête dont l'Europe intellectuelle a plus ou moins retenti et qui passionna si justement les têtes françaises, puisqu'elle intéressait l'âme vivante de la patrie.

Je dois donc vous faire connaître par leurs noms et par leurs œuvres, ceux qui combattirent dès le premier jour et qui combattent encore pour l'indépendance esthétique de notre littérature.

Il importe à l'honneur de la France de vous révéler ces choses que vous laisse ignorer l'odieuse vénalité de certains journaux et le despotique monopole de quelques librairies parisiennes.

La vérité lamentable, c'est qu'on ne vous envoie que des ordures et qu'on ne vous recommande que des ordures. C'est un parti pris.

Je n'espère pas que mes protestations isolées auront le pouvoir de modifier beaucoup cette situation. N'importe, j'aurai dit la vérité et peut-être que mes paroles ne seront pas tout à fait perdues.

Mais avant d'entreprendre le dénombrement des adversaires du Naturalisme, il me paraît indispensable d'éclairer un peu son vrai rôle et de préciser exactement sa tendance.

Il suffira de considérer exclusivement dans son œuvre, le chef suprême de cette école vraiment singulière qui paraissait avoir reçu l'effrayant pouvoir de transformer en marécage la littérature française.

* * *

J'ai dit l'autre jour que M. Zola devait absolument, sous peine d'injustice, être regardé comme un très puissant écrivain. Je l'ai comparé, un jour, à Antée, au fameux Antée, fils de la Terre, que le seul Hercule sut étouffer. Cette comparaison, je crois, n'avait rien de bien insultant.

(Ici éloge énorme de Zola envisagé comme un « grand de la chair », comme un évangéliste colossal du matérialisme, malgré « la platitude bourgeoise de ses ambitions académiques et la sordide cupidité de ses exigences commerciales », malgré même ses « expressions de galérien, son vocabulaire d'égoutier ou de fossoyeur », — éloge poussé jusqu'au lyrisme le plus enflammé, pour déconcerter les naturalistes danois qui avaient annoncé que cette conférence ne serait qu'une bordée d'injures ignobles !)

... Zola est un iconographe de la décadence. Ce serait ne rien comprendre à son étonnante *fonction* d'historien, de lui demander une métaphysique ailée, une transcendance contemplative, un embarquement de son esprit vers les golfes azurés des cieux. Lui-même s'est dernièrement oublié (dans le *Rêve*), jusqu'à supposer qu'il pouvait être capable de ce genre de navigation et il n'a dû qu'à son invincible carapace de ne pas se dissoudre dans l'éther limpide.

Il tient au sol comme un pachyderme très puissant, très soubassé, très entablé, très équilibré dans son aplomb formidable et le mot de

naturalisme a beau manquer de précision, il n'en donne pas moins, dans son équivoque d'anarchie, l'aspect terrassant de cet ennemi des constellations.

... Il fut désigné manifestement pour accomplir un labeur dont la portée lui est inconnue... Il est l'implacable historien de l'écroulement d'un monde.

Puisque des expériences renouvelées à satiété depuis Balzac, avaient prouvé l'insuffisance de l'analyse appliquée aux mœurs de la haute classe, puisqu'il était évident qu'on n'avançait pas et qu'il était ainsi fort à craindre qu'on ne fût pas prêt pour l'inventaire de la fin du siècle, M. Zola renversant tout, prit la société par les pieds et la promena, tête en bas, jupes retroussées, dans dix romans, pour l'universelle ostentation de son infâmie.

... Ce grossisseur de réalités ignobles est l'ouvrier *inconscient* d'une infaillible injustice. Plus qu'aucun autre, il a divulgué le Secret moderne qui est une combinaison de sottises, de férocité et de lâcheté, amalgamées suivant des formules dictées par l'orgueil vagissant du prochain siècle et c'est là son assise dans le jugement épouvantable qui va survenir.

Quand les portes de bronze capitonnées de fer forgé de l'inévitable mort se refermeront sur lui, cet homme ignorant Dieu s'en ira, peut-être, à tâtons, dans les couloirs de l'éternité; mais il laissera derrière lui, la plus vaste nappe de lumière triste où l'humanité déchue puisse jamais contempler son ignominie.

***

On ne m'accusera pas, j'espère, d'avoir marchandé le panégyrique. Il me paraît même difficile d'aller plus loin dans l'apologie d'un homme qu'on a résolu de conspuer, et je ne vois pas le moyen d'exiger beaucoup plus d'un antagonisme mortel.

J'ai bien gagné, je suppose, le droit d'exprimer *toute* ma pensée et d'arborer, s'il est nécessaire, le pennon rouge des iconoclastes.

Je veux croire, par conséquent, qu'il me sera permis, désormais, de mettre en avant les raisons essentielles, d'ordre absolu qui déterminent la nécessité vitale pour les sociétés chrétiennes, d'en finir une bonne fois avec cette école du désespoir, du néant et de la crapule.

Je demande alors, en invoquant la stricte justice, qu'on daigne m'écouter avec attention.

(L'orateur écarte avant tout, l'accusation *d'indécence* dont les hypocrites et les imbéciles ont tant abusé et il arrive au grand reproche, au blâme énorme et complet dont il estime que le chef du naturalisme doit être enveloppé de la tête aux pieds.)

J'ai dit le rôle immense de Zola. J'ai tâché de le montrer dans sa gloire d'élu de la popularité, sur son trône fangeux de potentat des intelligences démocratiques.

Il me reste à vous montrer les épouvantables tendances de cet évangile de damnation dont il fut l'apôtre et dont il voudrait bien aujourd'hui ne pas être le martyr.

L'accusation capitale vient d'être portée contre le naturalisme par un écrivain de ma génération, dans un roman des plus audacieux, qui passionne en ce moment le monde littéraire.

Cet écrivain se nomme Huysmans. Quelques-uns d'entre vous le connaissent probablement. Sa réputation, très considérable en France, a depuis quelques années passé la frontière. Il est le seul parmi ceux dont je dois vous entretenir qui possède un semblant de gloire exotique et son témoignage ici est d'une importance extrême, car il débuta dans les lettres, avec le plus grand éclat, au premier rang de l'armée naturaliste.

Les quelques lignes que voici sont tirées de la nouvelle œuvre : *Là-Bas*, actuellement en cours de publication dans l'*Echo de Paris*.

« Ce que je reproche au naturalisme, ce n'est pas le lourd badigeon de son gros style, c'est l'immondice de ses idées; c'est d'avoir incarné le *matérialisme* dans la littérature, d'avoir glorifié la *démocratie de l'art...* »,etc. (Voir le volume, 1er chapitre).

Ce passage peut vous donner une idée assez exacte du décri surprenant où le naturalisme est tombé.

Je le répète, c'est un de ses fils qui vient de parler ainsi, un de ses aînés, un disciple de la première heure et le plus éloquent de tous.

Mais précisément parce que ses facultés d'artiste le portaient plus loin que l'étroite consigne ne lui permettait d'aller, il rompit un jour avec elle, aussitôt après avoir entrevu le cloaque de bêtise et d'ignominie où l'on s'engouffrait.

(Léon Bloy ne connaissait alors que les deux premiers feuilletons de l'*Echo de Paris*. Il ne savait encore que Huysmans avait choisi un autre cloaque. Il nous racontera bientôt lui-même son parfait désenchantement.)

***

Que signifie donc ce fameux mot de Naturalisme qui sert de ralliement à des multitudes d'indigents cerveaux? On a vainement essayé de le définir.

Et pourtant M. Zola, l'intransigeant ennemi du *mystère*, a prétendu constamment que ce vocable devait tout illuminer.

Plusieurs fois, en des manifestes fameux, il a déclaré qu'il fallait entendre par là tout simplement la méthode expérimentée résolument appliquée à l'observation littéraire, c'est-à-dire le témoignage des sens et rien de plus, — l'unique témoignage des sens, — à l'exclusion formelle

de l'imagination, de l'invention, de l'intuition et de toutes les facultés de l'âme jusqu'alors jugées indispensables à l'éclosion d'un beau livre.

L'observation brutale et tout extérieure des phénomènes de la vie physique, au mépris de toute synthèse de même que de tout discernement analytique, fut promulguée suffisante pour la procréation des plus grands chefs-d'œuvres.

Il aurait peut-être fallu démontrer d'abord que la nature elle-même n'est pas un profond mystère et que nos gros yeux charnels sont des instruments capables de la pénétrer. Et même encore après cela il eut été fort intéressant de savoir quelle sorte de bien pouvait exister entre ce prétendu système d'observation et l'enfantement *consécutif* de n'importe qu'elle œuvre d'art.

Mais le réformateur de notre esthétique dédaigna de s'attarder aux explications. Il n'était pas un pédagogue. Il était un Lama suprême, infaillible et il parla comme tel.

— Ouvrez les yeux de votre tête et racontez ensuite exactement, servilement, ce que vos yeux auront vu, sans permettre à votre âme d'intervenir : comme cela, vous serez toujours assez sublimes. Tel fut le commandement dogmatique de cet étonnant législateur.

***

C'était donner carrière à la multitude. C'était convier aux agapes de la littérature égalitaire, toutes les médiocrités, toutes les impuissances, toutes les ambitions avortées de l'écritoire.

Puisque le talent et même le génie ne descendaient plus du ciel, comme autrefois, sur des têtes privilégiées, et que cela pouvait s'acquérir désormais par le simple effort de regarder *instinctivement* autour de soi, — tout le monde aussitôt put être écrivain.

C'était devenu un métier si facile? Il ne s'agissait plus d'avoir un *criterium* religieux ou philosophique, une idée même occasionnelle, un semblant d'idée.

Il suffisait de transcrire avec la sincérité d'un appareil photograph que les images extérieures localisées et délimitées par l'objectif cérébral de l'opérateur.

La littérature devint ainsi un vaste bazar de clichés descriptifs ou épisodiques, un *emporium* colossal de tous les procédés héliographiques où s'approvisionnèrent à bas prix les manouvriers de la décadence littéraire.

Puisqu'on avait congédié d'une façon définitive la vieille âme humaine et qu'on croyait éperdument, selon la parole du maître, que la « pensée est le produit du corps entier », (l'*Œuvre*, page 290) il est clair qu'il ne restait plus qu'à se ruer en possédés sur les visions charnelles et les sensations ambiantes.

***

L'imagination n'ayant désormais aucun crédit sur cette populace littéraire qui ne voulait plus rien accepter d'elle, on la remplaça par le *document*. On ne parla plus que du document.

Document humain, document bestial, document astronomique, document ouvrier, document bourgeois, document aristocratique, tout ce qui peut être vu ou entendu, devint matière à document.

On remarquait, par exemple, que les employés des pompes funèbres ne sortent jamais sans parapluies, que les charcutiers ont ordinairement deux incisives de moins sur le côté gauche ou que les conducteurs d'omnibus viennent presque tous du midi. Aussitôt, ces importantes remarques passaient à l'état de documents et grossissaient le trésor particulier de chaque investigateur.

Enfin, il y eut des banquiers de documents et une Bourse documentaire qui s'appelait la librairie Charpentier.

La France et l'Europe furent inondées, saturées de descriptions infinies de lavoirs, d'ateliers, de boutiques, d'estaminets, de bals publics, de prisons et d'hôpitaux.

Sous prétexte de démocratie, on ne fit grâce ni d'un clou, ni d'une ombre portée, ni d'une tâche, ni d'un jupon sale, ni d'un excrément. Aucune laideur, aucune charogne, aucune puanteur ne fut omise dans ces inventaires.

En revanche, les incidents ou péripéties de la Vie morale n'apparurent jamais ou presque jamais.

Dans les romans de M. Zola lui-même, les personnages humains ou soi-disant humains, sont toujours identiques et indiscernables comme des fantoches. Ils traversent le drame automatiquement, sans vie personnelle, ainsi que des marionnettes qu'on aurait travesties selon les besoins de la fiction.

C'est toujours, au fond, le même spectre irresponsable et plein d'inconscience, évoluant au gré de la fantaisie du narrateur, esclave passif d'impulsions héréditaires et ne résistant jamais à ses appétences bestiales.

Mais l'âme humaine reniée se venge, emportant la vie avec elle, la haute vie lumineuses des contemplations et des extases, pour ne pas laisser à ses négateurs que l'abominable fourmillement des ténèbres!

***

Il était donc temps que cela prît fin, car ce fanatisme de bassesse et d'ânerie devenait véritablement un danger social. La raison humaine était en péril et c'est pour cela que les plus farouches revendications étaient légitimes.

Le matérialisme si évident sous l'imprécise dénomination de naturalisme et, d'ailleurs, si nettement avoué par le chef de cette école, a pour effet immédiat et toujours certain de paralyser la raison, de dénaturer les concepts, d'abolir les facultés esthétiques et finalement

d'avilir les peuples assez lâches pour le supporter.

M. Zola supérieurement doué par miracle, a pu se maintenir jusqu'en ces derniers temps, fort au-dessus de ses ineptes doctrines. Même dans son dernier livre saturé des procédés éternels dont il abusa si longtemps pour nous abrutir, on peut encore détacher des pages d'une énormité sculpturale qui doit donner l'illusion de la grandeur.

Il est avant tout, surtout, un décorateur prodigieux, l'un des plus puissants qui aient existé et telle est l'explication rigoureuse de son prestige. Il ne faut pas lui demander davantage.

Mais cela tient à sa nature, à ses dons exceptionnels, et il ne doit absolument rien à sa poétique de carrefour qui n'aurait pu que le stériliser.

Son châtiment, c'est d'avoir mérité qu'on l'appelât le *romancier de la démocratie*, dénomination la plus insultante qu'il y ait pour un artiste et son déshonneur complet, c'est l'école infiniment ridicule qu'il a formée.

Ses innombrables élèves recrutés partout, ont supposé naturellement que les théories et les procédés du maître devaient suffire et dans leur impuissance d'assumer sa force, ils ont exaspéré ses épouvantables défauts.

Si, lorsqu'il montait encore, leur chute avait déjà commencé, que sera-ce maintenant qu'il tombe lui-même et dans quels abîmes, désormais, les chercherons-nous ?

Ce qui demeure bien évident, aujourd'hui, c'est la nécessité d'assainir la littérature et d'y remonter au plus tôt, par la lumineuse échelle du spiritualisme, à l'esthétique sans souillures des écrivains immortels. Je vous l'ai dit, c'est le mouvement qui s'opère actuellement en France.

Depuis quelque temps, tout a été dit sur M. Zola. Quand ce Napoléon de la fange remporta sa grande victoire d'Austerlitz, — c'est-à-dire le colossal succès de l'*Assommoir*, en 1876, — il se trouva devant lui un homme qui représentait au plus haut degré la tradition littéraire de l'ancienne France.

Jules Barbey d'Aurevilly, l'un des plus nobles artistes que le dix-neuvième siècle ait produits, ne craignit pas de braver ce triomphateur en lui jetant à la face la sereine page critique dont voici quelques extraits. Vous allez voir que ce juge était encore moins tolérant que moi.

« On sort de la lecture de l'*Assommoir* comme les cochons sortent du bourbier. Bourbier, en effet ; bourbier de choses, bourbier de mots, un irrespirable bourbier !...

« Cette fois, M. Zola a voulu travailler exclusivement dans le dégoûtant. Nous avons su par lui qu'on pouvait enfin tailler largement dans l'ordure humaine et qu'un livre fait de cela seul pouvait avoir la prétention d'être beau !...

« L'auteur de l'*Assommoir* est un Hercule souillé qui remue le fumier d'Augias et qui y ajoute ! Si vous ne me croyez pas, lisez son livre. Plongez-vous dans ce gouffre d'excréments et si vous pouvez y rester sans étouffer ou sans vomir, vous verrez que l'ordure y veut être de l'art et encore du plus grand.

« M. Émile Zola croit qu'on peut être un grand artiste en fange, comme on est un grand artiste en marbre. Sa spécialité à lui, c'est la fange. Il croit qu'il peut y avoir très bien un Michel Ange de la crotte !...

« Sa langue d'artiste, il l'a dégradée et perdue dans les argots les plus ignominieux des cabarets. Il a pris la langue du peuple. Dépravé par son sujet, il parle en son roman, comme les personnages qui y vivent. Il use d'un style dont il est impossible de ramasser une phrase, eût on un crochet de chiffonnier pour la prendre et une hotte pour l'y jeter. Il n'a plus de personnalité ?

« Il a oublié Balzac, lui qui l'imitait trop. Le grand homme de la *Comédie Humaine* a créé et fait souvent parler pour le besoin de ses romans, des Auvergnats, des Allemands, des portiers ; mais sans, pour cela, devenir Auvergnat, Allemand ou portier. Le dialogue fini, le romancier reprenait son récit et sa page, y versant son style et sa pensée ; mais M. Zola n'a ni style ni pensée à verser. Il n'a plus dans le ventre que la conscience même de ses personnages, que leurs ignobles passions, leurs horribles manières de sentir et de s'exprimer. Il s'est enfin coulé et dissous dans leur boue pour s'être trop acharné à la peindre. Il est devenu boue comme eux... Châtiment mérité d'un talent qui s'est avili ! »

* * *

Je vous prie de remarquer que cela fut écrit au commencement de 1877, c'est-à-dire en plein triomphe du naturalisme.

L'école était dans tout son éclat et il fallait au risque d'outrepasser un peu la mesure, déployer une exceptionnelle énergie de réprobation pour s'opposer au torrent.

Aussi n'ai-je cité quelques passages de ce réquisitoire que parce qu'il eut alors un retentissement considérable. C'est un *document*, tel que doit les adorer le naturalisme..., un document et rien de plus.

Quelques-unes de mes précédentes affirmations doivent me mettre à l'abri de tout soupçon d'en épouser la rigueur. Je me suis égosillé à vous dire qu'il m'était impossible de ne pas rendre hommage à la puissance intellectuelle de M. Zola.

Je n'ai pas eu peur d'avouer même que si par malheur, ce personnage illustre est assez souvent, — comment dirai-je ? — un peu... cochon, je n'en suis pas scandalisé très profondément.

Néanmoins, j'ai cru profitable d'établir authen-

tiquement la preuve de l'horreur insurmontable qu'inspirait en France, il y a quinze ans, déjà, le matérialisme contagieux d'un tel romancier.

Ai-je besoin d'ajouter que le très glorieux écrivain qui avait interprété de la sorte l'indignation d'un grand nombre d'excellents esprits, reçut fort exactement son salaire? La générosité chevaleresque et la parfaite loyauté des naturalistes est suffisamment connue.

M. Emile Zola lui-même répondit à Barbey d'Aurevilly par une série d'articles fort étrangers à toute discussion littéraire dans lesquels il se livrait à l'investigation de sa vie privée, lui reprochant sa *pauvreté* comme une infâmie et l'accusant, — par conséquent — d'être une atroce canaille, un grotesque chenapan, livré aux passions les plus immondes et finalement un goitreux intellectuel qui déhonorait la littérature.

* * *

Il y a quelques instants, à propos du même Zola, j'ai osé nommer Napoléon. C'était sans doute excessif. Je veux espérer, pourtant, que ce rappel du Nom magnifique sera facilement pardonné à un citoyen français.

Que voulez-vous? nous n'avons rien de plus grand que ce Nom-là. Quels que soient nos sentiments ou nos préjugés, nous ne pouvons pas oublier que notre premier César a tenu le globe dans sa main, que le pas de ses soldats ébranlait la terre et que les monarques du vieux monde, l'écoutaient venir en tremblant aux portes de leurs capitales.

Ce prodigieux Nom est tellement devenu pour nous le signe de la grandeur, qu'involontairement notre bouche le profère quand la vie nous met en présence d'un triomphe inouï, d'un succès énorme, d'un évènement quelconque, impliquant l'idée de victoire, — cette victoire fût-elle exécrable, dénaturée, maudite et fangeuse, comme le poëte de la damnation!

Et c'est ainsi, je l'avoue, que l'analogie des mots m'imposait tout à l'heure, ce rapprochement formidable.

* * *

Mais pourquoi ne le dirais-je pas? Nous l'attendons toujours, le grand Empereur! Nous ne vivons plus depuis que cet homme qui nous donna tant de gloire est parti pour son exil de l'éternité.

Car enfin, Dieu lui-même qui a prescrit ses lois à notre pensée ne peut pas exiger pourtant que nous acceptions l'idée de la mort quand il s'agit de cet impérissable mortel!

Il faut donc assurément qu'il revienne un jour, comme disaient autrefois ses légionnaires expirant eux-mêmes de décrépitude. Il faudra bien qu'il revienne, quand même ce serait du plus profond de la fosse obscure où le Tout-Puissant couche les Potentats qu'il a réprouvés!

Cela, je vous le dis, est tout à fait nécessaire, précisément parce que le Seigneur Dieu ne fait rien en vain, parce que les œuvres qu'il entreprend doivent s'accomplir et que l'apparition du plus colossal de tous les grands hommes n'aurait pas pu s'expliquer, — si ce Titan n'avait pas été la plus vivante *préfiguration* d'un identique dominateur que la France espère.

Ah! je sais bien que cette espérance est vague et que nul ne se présente pour la formuler! Elle existe pourtant au plus intime de nos tristes cœurs et c'est *pour cela* qu'on se précipite aux aventuriers de plume ou d'épée, puisqu'on ne sait pas de quelle manière se manifestera l'Attendu!

— Quel est donc ce nouveau venu qui s'approche comme un vainqueur? — Est-ce toi? dit-on; est-ce enfin toi? — Si c'était Lui, pourtant! Et voilà un peuple en délire!...

* * *

C'est ainsi qu'on se jetait à M. Zola, au général Boulanger et qu'on se jettera demain matin ou demain soir à un fantoche ignominieux ou ridicule que feront surgir les évènements. Ce n'est pas pour rien, croyez-le, que la France a conservé, malgré tout, la prépondérance intellectuelle. Elle en fait un affreux usage, parfois, et l'école naturaliste le prouve. Mais elle a toujours le ressort vital de son invincible esprit, et qui sait si nous n'aurons pas bientôt un Napoléon littéraire, lumineux, celui-là, rayonnant et pur, comme les fournaises des Cieux, qui n'aura qu'à se montrer pour dissiper en un instant, — s'il en reste encore! — les cloportes, les reptiles et les ténébreux pourceaux du Naturalisme?

Léon BLOY.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons, en réponse aux attaques publiées contre Léon Bloy par J. Péladan, dans La France, *la lettre qu'on va lire.*

Notre éminent collaborateur et ami Léon Bloy étant absent de Paris, nous nous étions fait un devoir de le défendre ici (voir aux Echos) *contre ses ennemis. Il réclame ses droits, nous nous retirons de la lutte: le maître étant de taille à se défendre seul. Et, comme nous n'avons rien à faire en la querelle, nous prions l'une des parties de considérer notre intervention comme non avenue, — il est trop tard pour supprimer notre note, — l'impartialité étant de tradition à* La Plume *et chaque rédacteur restant seul responsable de ses écrits qui n'engagent point la Revue.*

L. D.

A Monsieur Léon Deschamps, directeur de *La Plume.*

Copenhague, 7 mai 91.

Mon cher ami,

Je vous remercie de m'avoir envoyé le numéro de la *France*, contenant la désopilante lettre du Sar Péladan. Je savais déjà par d'autres jour-

naux qu'il y avait eu quelque chose de cocasse, mais j'ignorais que mon nom fut mêlé à ce potin.

Lire du Peladan est toujours une occasion de gaîté. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un grotesque littéraire de cette perfection et de cette ampleur. Le rire qu'il excite est consolateur et pacifiant.

Comment donc pourrais-je me fâcher des injures dont il m'honore *pour la première fois*, me sachant très loin de Paris et, par conséquent, incapable, — quand je le voudrais, — d'enrichir de quelques unités l'éblouissante collection de giffles qu'il récolta dans sa jeunesse radieuse?

Avouerai-je ma faiblesse? Je suis assez fier d'avoir encouru le mépris de cet Assyrien de trottoir. Je vous prie donc de rassurer sur ce point tous mes amis éplorés.

Inutile d'ajouter que la querelle entre Salis et Péladan me laisse froid. Je pense que les deux andouilles se valent exactement et ce petit jeu de réclames ne serait que fastidieux sans le comique puissant que dégage toujours la personnalité du pifferaro.

Les deux plus belles *gaffes* de ma vie, c'est d'avoir aidé à l'insolente fortune du premier et d'avoir inventé le second, en lui persuadant qu'il était Assyrien et que son nom de *Péladan*, qui ne rappelle que l'alopécie galeuse des très vieux chiens, était une déviation occidentale du nom de Baladan Mérodach, fils de Baladan, roi de Babylone, mentionné par Isaïe, chapitre 39, et dont il devait descendre. J'ai confessé déjà cette fumisterie déplorable dans un article ancien du *Gil Blas*.

A cette époque lointaine, Péladan, non encore promu à la dignité de *Sar*, était un petit Nimois sans gloire ni bottes, que je protégeais. Il venait régulièrement chez moi s'informer de la syntaxe française et picorer quelques citations latines que je lui conférais sans espoir.

La cervelle du pauvre garçon était située d'une façon si anormale, qu'il aurait fallu faire entrer les notions par en bas, comme des lavements. Cette matassinade pédagogique m'épouvanta et j'éconduis s l insecte qui s'en alla compléter ailleurs son éducation.

Mais hélas! j'avais eu l'imprudence de le présenter à Barbey d'Aurevilly comme une curiosité du Midi, et ce fut une troisième gaffe plus amère.

Le grand écrivain s'en amusa quelque temps. Il poussa même la bonhomie jusqu'à rétribuer ce bouffon d'une préface insensée pour son premier livre, le *Vice Suprême*, construit et mastiqué avec les râclures et les relavures de tout le monde.

Largesse inouïe dont le drôle se prévalut pour s'accrocher comme un sarcopte à l'épiderme de son bienfaiteur, du « Connétable » ainsi qu'il le nomme sans cesse ridiculement, en répétant avec l'obstination des idiots, un pauvre mot qu'on peut lire à la page 50 de mes *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, livre antérieur aux premières élucubrations du Sar.

« Que voulez-vous? C'est un bas-bleu qui veut que je lui fasse un sort », disait, avec une gaîté résignée, le glorieux poète de l'*Ensorcelée*.

C'est tout de même vrai qu'il veut m'insulter! Il ne parvient pas à digérer l'accueil qu'il reçut de moi, il y a deux ans, à la porte de Barbey d'Aurevilly étendu sur son lit de mort.

Quand ce chacal en veston violet se présenta, je lui fis entendre aussitôt qu'on n'avait pas besoin de maqu..ignon ni de saltimbanque, qu'on n'en avait pas demandé et qu'il eut à déguerpir ins-tan-ta-né-ment. Il paraît que ce protocole eut un charme puissant, car il détermina la plus magique de toutes les disparitions.

Je ne l'ai pas revu depuis lors, mais je pense à lui plus souvent que je ne voudrais, quand je me souviens du malheureux et admirable artiste que j'ai vu mourir *assassiné* et dont je raconterai la lente agonie.

Ce jour-là, il y aura quelque surprise, je vous en réponds et c'est pourquoi je m'étonne un peu de la témérité du Péladan qui m'attaque, en sachant très bien que je peux tout dire et *tout prouver* et le plastronner d'infamie jusque pardessus ses nageoires.

L'apparente longanimité de mon silence devrait pourtant l'inquiéter, en admettant même qu'il soit assez bête pour croire que j'ai fini de régler son compte à la vieille salope titrée qui fut sa complice.

Il oublie sans doute aussi Châtillon, le passage des Beaux-Arts, les lettres de Mme H. M. portées complaisamment par lui chez M. J.-K. H., le prix dont furent payées les eaux-fortes de Rops et la dextérité avec laquelle je peux remuer de telles ordures, quand il me paraît expédient de le faire.

Enfin et surtout, il ignore très probablement que, depuis longtemps j'ai découvert le grand Arcane magique dans Pétrone et dans la neuvième satire de Juvénal et que je sais combien c'est rudimentaire de *pénétrer* le plus hermétique des Rose-Croix!...

Sur ce, mon cher Deschamps, je vous serre affectueusement la main.

Léon BLOY.

BONHEUR [1]

. . . .

L'art tout d'abord doit être et paraître sincère
Et clair, absolument : c'est la loi nécessaire
Et dure, n'est-ce pas, les jeunes, mais la loi ;
Car le public, non le premier venu, mais moi,
Mais mes pairs et moi, par exemple, vieux complices,
Nous, promoteurs de vos, de nos pauvres malices,
Nous autres qu'au besoin vous sauriez bien chercher,
Le vrai, le seul Public qu'il faille raccrocher,
Le Public, pour user de ce mot ridicule,
Dorénavant il bat en retraite et recule
Devant vos trucs un peu trop mais d'aujourd'hui,
Tordu par le fou rire ou navré par l'ennui.
L'art, mes enfants, c'est d'être absolument soi-même :
Et qui m'aime me suive et qui me suit qu'il m'aime,
Et si personne n'aime ou ne suit, allons seul
Mais traditionnel et soyons notre aïeul !
Obéissons au sang qui coule dans nos veines
Et qui ne peut broncher en conjectures vaines,

(1) Nous détachons du récent livre du Maître ce fragment qui doit intéresser tous les artistes.

Flux de verve gauloise et flot d'aplomb romain
Avec, puisque un peu franc, de bon limon germain.
Moyennant cette allure et par cette assurance
Il pourra bien germer des artistes en France.
Mais, plus de vos fioritures, bons petits,
Ni de ce pessimisme et ni du cliquetis
De ce ricanement comme d'armes faussées,
Et ni de ce scepticisme en sottes fusées :
Autrement c'est le mort et je vous le prédis
De ma voix de bonhomme, encore un peu, Jadis.
Foin ! d'un art qui blasphème et fi ! d'un art qui pose,
Et vive un vers bien simple, autrement c'est la prose.

La Simplicité, — c'est d'ailleurs l'avis rare. —
O la Simplicité, tout-puissant, qui l'aura
Véritable, au service, en outre, de la Vie.
Elle vous rend bon, franc, vous demi-déifie,
Que dis-je ? elle vous déifie en Jésus-Christ
Par l'opération du même Saint-Esprit
Et l'humblesse sans nom de son Eucharistie,
Sur les siècles épand l'ordre et la sympathie,
Règne avec la candeur et lutte par la foi,
Mais la foi tout de go, sans peur et sans émoi
Ni de ces grands raffinements des exégètes.
Elle trempe les cœurs, rassérène les têtes,
Enfante la vertu, met en fuite le mal
Et fixerait le monde en son état normal,
N'était la Liberté que Dieu dispense aux âmes
Et dont le premier homme et nous, nous abusâmes,
Jusqu'aux tristes excès où nous nous épuisons
Dans des complexités comme autant de prisons.

Et puis, c'est l'unité désirable et suprême :
On vit simple, comme on naît simple, comme on aime
Quand on aime vraiment et fort, et comme on hait
Et comme l'on pardonne, au bout, lorsque l'on est
Purement, nettement simple, et l'on meurt de même,
Comme on naît, comme on vit, comme on hait, comme
[on aime !

Car aimer c'est l'Alpha, fils, et c'est l'Oméga
Des simples que le Dieu simple et bon délégua
Pour témoigner de lui sur cette sombre terre,
En attendant leur vol calme dans sa lumière.

Paul VERLAINE.

Evocation d'Art

Quand nous aurons, dans le jardin public, erré
[longtemps
Très joyeux, très badauds, très naïfs, et contents
De voir les boulingrins être remplis de choses,

Feuilles, nids et vieux cerfs volants tout à la fois,
Nous irons nous griser, sous les marronniers roses
De bruit, d'ardeur, d'odeur, ainsi que des bourgeois.

Et nous pénétrerons dans cette invraisemblance
— Lentement — où les vers ont leur règle et leur
[loi
Où sous les souffles doux de soupirs d'indolence
Les Rimes au murmure aimé mêlent leur voix

Vers le soir, nous verrons, belle de nonchalance,
Isis laisser tomber l'éventail de ses doigts
Et tout près de l'étang, dans le tendre silence
Regarder le soleil mourir, à travers bois.

LES YEUX

Voile immatériel aux mouvances perplexes,
Voile immatériel presque, sois vénéré
O voile-roi du temple auquel est célébré
Le mystère des vœux, des âmes et des sexes.

Autre est le dieu, que nul d'ici ne connaîtra,
Le centre, l'ignoré, qui sait l'univers, l'Etre
Tu ne le verras pas, et sache que nul prêtre
Jusqu'au siège du Dieu des dieux ne pénétra.

Seul on te voit, beau voile où toute vie est peinte,
L'Etre est ta cause, il est le feu de tes éclairs,
Et c'est lui qui te rend semblable aux larges mers
Où le fond transparaît dans la lumière éteinte.

Et, solennels toujours, de tes multiples plis
Les remous irisés de mobiles images
— Légèreté parlante et douce de ramages —
S'essorent dans des ors palmés de verts pâlis.

Voile immatériel aux mouvances perplexes,
Voile immatériel presque, sois vénéré :
O Voile-Roi du temple auquel est célébré
Le mystère des vœux, des âmes et des sexes.

Jacques TELLIER.

Par ministère d'Huissier

A M. Alphonse B.-L.

Je soussigné, poète, agissant comme huissier,
A la requête du sieur Printemps, tapissier —
Décorateur, marchand de fleurs et de verdure,
Et Fournisseur de Sa Majesté la Nature,
Ai fait commandement au Sieur Hiver d'avoir
A nous céder la place et laisser tout pouvoir
D'élire domicile en ce pays de France
Où venons rapporter la joie et l'espérance.

Et d'abord, invoquons à l'abri de nos droits
Les doléances des campagnes et des bois
Où ledit a causé de graves préjudices
Par neiges, vents, frimas et maints autres sévices,
Dépouillant sans pitié les arbres, desséchant
Les fleurs et les gazons de son souffle méchant,
Et chassant sans pitié nos pauvres locataires,
Tous gens d'humeur paisible et de mœurs sédentaires,
Qui nous payaient loyer sous forme de chansons,
Et qu'il a fait s'enfuir vers d'autres horizons.

Arguons qu'au vingt mars, époque consacrée
Pour notre avènement et joyeuse rentrée,
Avons trouvé partout le ciel clos et fermé
Et que, par le mauvais vouloir de l'Intimé,
Vu le tarif indû de ses températures,
N'avons pu notamment faire nos fournitures
Ordinaires à nos clients les marronniers,
De qui précisément les bourgeons prisonniers
N'attendaient qu'un rayon de soleil pour éclore.

Pour toutes ces raisons, et pour d'autres encore
Réitérons au Sieur Hiver de déguerpir,
Vider incontinent la place et s'établir
Comme il sied ès pays où fleurissent les rhumes,
Emmenant avec lui sa sequelle de brumes,
Là-bas vers l'Est, ou bien là-bas, chez les Anglais.

A défaut par ledit, dans les plus brefs délais
D'obtempérer à nos requêtes légitimes,
Ordonnons et mandons par les présentes rimes
A Messieurs de l'Observatoire de prêter,
Si besoin est, main forte, et faire respecter
La loi de l'Almanach en sa teneur exacte.

Sous réserve de fait comme de droit,
— Dont acte.

Armand MASSON.

DÉSILLUSION

Je croyais que mon rêve était sublime et saint,
Et dans l'effondrement de mes saines croyances
J'avais cru le revoir debout, sans défaillances,
Immuablement fort pour un chaste dessein.

Hélas, et quand songeur j'ai mis à nu mon sein,
Mon cœur avait cessé de battre ses cadences,
Et, rempli d'une rage et d'une ardeur immenses,
J'ai frappé ma poitrine en criant : « Assassin ! »

Rien, rien ne restait plus de mes candeurs passées,
Rien dans ce cœur d'airain et rien dans les pensées ;
Mon front marmoréen chancela, triste et seul.

Depuis, je suis resté fier, de marbre, et sans hâte
J'ai désiré la mort, qu'aucun désir ne gâte :
Avant le corps j'ai mis mon âme en un linceul !

Septembre 88.

Paul PAGE.

AU MAITRE

Oh ! qu'ils sont chers les paradis,
les paradis où tu m'emportes,
poète des chimères mortes,
ô Verlaine, roi des maudits.

Ton vers pleure des pleurs exquis ;
ample comme le chant de l'orgue,
hallucinant comme une morgue,
triste comme un De Profundis,

ton vers pleure ; et pendant qu'il pleure,
loin de ce monde qui nous leurre,
loin du barbare indifférent,

je me sens glisser sans secousse
et m'anéantir lentement
dans une défaillance douce.

Jean ARDISSON.

27 avril 1891.

ZUT ! AUX POÈTES
qui m'envoient leurs œuvres

Ah ! j'en ai plein le dos A la fin, ça m'emmerde.
Mon temps est précieux, faut-il que je le perde
A bailler sur des mots en colonne alignés ?
Gardez donc vos bouquins, poètes indignés,
Rêveurs poussifs, ratés, rimailleurs à la rose ;
Notre estomac a faim de plus solide chose
Le siècle sur les vers a jeté le hola,
Ou bien alors, prenez la plume de Zola,
Ecrivez des horreurs ; et sur la couverture
Collez une putain dégrafant sa ceinture ;
Puis, chez quelque marchand de livres haut coté,
Pondez cyniquement votre incongruité...
Mes amis, deux et deux aujourd'hui ça fait quatre.
Si votre cœur palpite, eh bien, laissez le battre ;
Mais que votre front pense au douteux lendemain,
Vers le louis qui roule allongez votre main,
Tout est là, croyez moi ; Faites que votre envie
Soit de gorger toujours la bête inassouvie ;
Des rêves ! n'en faut plus, nous en avons soupé !...
Tenez, ouvrez les yeux, voyez dans ce coupé
Ce petit ramolli balladant sa maîtresse ;
Pour les bien admirer la foule qui se presse,
Leur fait cortège et dit : « Quel chic ! ils sont charmants,
Et la gonzesse a mis ses plus beaux diamants ».
Plus loin, fort entouré, descendant de la Bourse,
Ce financier véreux qui vida notre bourse,
Crevant d'orgueil, vêtu de noir, ganté de peau,
D'un air plein de mépris soulevant son chapeau ;
Puis cet autre qui s'est, grâce à l'épicerie,
Offert un vrai château, parc, bois, écurie,
Tableaux rares, signés des maîtres du vieux temps,
Promenant sa bedaine avec des airs contents ;
D'autres encor — ceux là se comptent par centaines —
Pour les retourner tous, il faudrait des mitaines :
Cuistres, michets, filous, marchand de croix d'honneur,
Gens vivant grassement, quoique au petit bonheur :
Ce sont les rois du jour, riant de vos détresses,
Volant votre soleil et baisant vos maîtresses,
Pendant que, vous dindons, admirant l'univers,
Vous vous serrez le ventre en serinant des vers...
Et quand plus rien ne bout au fond de vos marmites,
Vous prenez l'air béat de donneurs d'eaux bénites !...
Essayez donc un peu, rimailleurs inconnus,
De parler poésie à tous ces parvenus ;
Vous serez sans tarder traités de belle sorte
Et comme chiens galeux bientôt mis à la porte.
Rêvasser aujourd'hui, en vérité, c'est fou.
Dans la mêlée humaine il faut faire son trou :
Le talent n'est plus rien, c'est l'argent qu'on honore,
C'est l'argent qu'on salue et l'argent qu'on décore :
Poètes, n'est ce pas avec justes raisons,
Puisqu'on paie en louis et non pas en chansons ?
Mais quoi ! vous me parlez encor de « saints délires *»*
De sacré tabernacle où déposer vos lyres !
J'en ris en vérité, comme vingt six bossus,
Oh la, la ! Votre lyre ? Asseyez vous dessus !

Charles PITOU.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Causerie

Le livre à succès de la quinzaine c'est... Pardon, de quel monde êtes-vous ? car, suivant les milieux, le livre change de titre. Pour les Cénacles, *Là-Bas*, d'Huysmans, a délié quelques langues, fait pousser quelques interjections joyeuses : Oh ! la Messe noire, Dieu des Lettres, épargnez-moi de l'entendre narrer encore une fois ! Mais les Cénacles ont oublié vite, et, à l'heure actuelle, c'est Laurent Tailhade qui triomphe avec son *Pays du Mufle*, tandis que l'œuvre de Huysmans descend vers le succès d'argent fait par le grand public — baronnes d'hier, marquises de demain, financiers véreux, rastaquouères tredernisants, journalistes à tant la ligne et andouilles ficelées par les bons faiseurs... d'habits.

Au Pays du Mufle (tiré à 400 ex.) sera probablement

Emile ZOLA

LA PLUME, supplément du 15 Mai 1891

épuisé lorsque paraîtront ces lignes ; l'auteur ne permettra pas la réimpression, (ni la mère, la lecture à sa fille) car cette œuvre est un livre de bataille et Laurent Tailhade, un poète avant tout, un pur, un incomparable poète, ne voudra pas se présenter à tous masqué d'ironie et cuirassé d'esprit ; — il préférera rester ce qu'il est réellement. Je n'ose citer, je préfère vous renvoyer à la lecture du volume, à ces *Douze ballades pour exaspérer le Mufle*, à ces *Quatorzains d'été*, aux *Variations pour déplaire*, à... (pardonnez-moi dieu Moreas !) cette *Parabase symbolique*, si joliment fumiste, si délicatement couronnée :

Et dans la vasque où la cuscute
Mire ses pistils gracieux,
Le croissant d'or fin répercute
La courbe exquise de tes yeux.

Ce livre, je le lus étant grincheux (c'est chose possible), et le rire sarcastique de Tailhade eût vite raison des papillons noirs qui tourbillonnaient dans mon cerveau malade. Triste, triste à mourir, au contraire, j'étais, quand *Bonheur*, le nouveau chef-d'œuvre de Paul Verlaine, me fut apporté. J'ai pleuré sur ce livre du cher Pauvre qui pardonne à tout et à tous ; j'ai frémi de joie céleste en chantant pour moi seul ces divins rythmes d'un poète étrange qui n'est point le monstre d'orgueil symbolisé par Odilon Redon dans sa puissante *Damnation de l'Artiste*. Celui-là se fait aimer avant de se faire admirer. Mon camarade Clerget vous parlera, plus loin, de *Bonheur* — en attendant que cette Revue consacre au Maître, au seul, les pages auxquelles il a droit de par sa suprématie géniale.

C'est le vol convulsif d'un aigle, aveugle et ensanglanté au-dessus des cimes neigeuses, que, nous dit-on, il faut voir dans l'*Ornement des Noces spirituelles*, traduit par Maeterlinck ; dans les vingt premiers chapitres, se trouvent seuls de pieux et tièdes lieux communs ; il n'y a dans le livre ni air, ni lumière ordinaires : c'est un séjour spirituel insupportable à ceux qui ne s'y sont préparés. J'ajouterai à ces franches observations préliminaires de l'auteur : ce livre est, sur la route du Paradis, à la même distance de l'Humanité que, sur le chemin de l'Enfer, se trouvent les *Chants de Maldoror* ; c'est le Temple de l'Espoir, si l'autre est l'Eglise de la Désespérance. L'acceptation du Christianisme impliquant la reconnaissance de Satan, si nous avouons posséder en nous une parcelle de la divinité, nous affirmons du même coup qu'une parcelle du Mauvais subsiste en notre Être et c'est de ces deux parcelles que relèvent, d'un côté, l'*Ornement*, de l'autre, *Les Chants de Maldoror*. Maintenant, lecteur, si vous osez, aventurez-vous dans ces obscures forêts vierges du Mysticisme, à la suite de notre précieux ami Maurice Maeterlinck, qui lui aussi peut être nommé l'Admirable.

Je suis en veine d'antithèses : *Madame Bovary*, (mœurs de province), *Madame Meuriot* (mœurs parisiennes.) — Le premier de ces livres est un Evangile littéraire pour beaucoup de mes amis ; je crains que le second... La forme, on le sait, est impeccable chez Flaubert ; voici une phrase de Paul Alexis : « Mais quand la lampe fut apportée sur le buffet, dès que Rosalie eut commencé à déplier la nappe, une nappe *toute* propre, Madame Honorat ne sentit plus ses maux ». J'ai souligné ce mot *toute* : il pourrait être prononcé par Madame Honorat : l'auteur, lui, pouvait s'en dispenser. Si Zola eut signé ce livre, personne n'aurait protesté — sauf peut-être M. Alexis. Ceci n'est pas seulement une critique, c'est plus encore un compliment fait par un ami sincère.

Vous avez lu ici même l'*Hymne à l'Androgyne* qui ouvre le nouveau volume du Sar Joséphin Péladan. C'est vous dire que tout, dans l'*Androgyne* est d'un style magnifique. Voici, pour le reste, l'avis du Sar sur son œuvre : « L'*Androgyne*, VIII^e roman du II^e Septénaire de la « Décadence Latine », monographie de la Puberté, départ pour la lumière d'un œlohite *Samas*, épèlement de l'Amour et la Volupté. Restitution d'impressions éphébiques grecques à travers la mysticité catholique. Clef de l'éducation et anathème sur l'Université de France. La quinzième année du héros moderne, c'est-à-dire du jeune homme sans destin que son idéal ; monographie de toute la féminité d'aspect et de nerfs compatible avec le positif mâle. Stilla de *Sénanques*, étude de positivité féminine : puberté de *Gynandre* normale. »

Si tout cela ne vous paraît pas trop scientifiquement ardu, lisez le livre et... vous ne regretterez pas d'avoir suivi mon conseil.

Je n'oserai vous dire la même chose pour *Député !* roman de M. Féline de Comberousse. Aimez-vous les clefs ? On en a mis partout, jusque dans la musique... *Député !* est lui aussi un livre à clef : Maurice Berras (interposez). Que l'*étique* de l'un vous plaise autant que l'*éthique* de l'autre ! Histoire de femmes, mariage d'intérêt (c. f. Tailhade et les Psychologues — *Echo de Paris*, maîtresse abandonnée, femme naïve et adorable... etc., etc.

De Maurice Berras ou Barrès aux *Illusions du Cœur*, la transition est facile : M. Emile Pierret me semble être arrivé au terme psychologique où l'âme a besoin de cataloguer en un exemplaire unique les qualités ou les défauts acquis dans ses incarnations précédentes. Cette théorie est soutenue par Barrès, que l'âme anime divers corps, qu'elle ne meurt pas, qu'elle change de carnation apparente simplement. Je ne connais pas assez M. Pierret pour affirmer que son âme est mûre pour la production *créée*. Peut-être M. Pierret se méprendra-t-il sur la valeur de ce terme, il n'est désobligeant en aucune façon, il est plutôt flatteur, puisqu'il indique un état d'être dans lequel on a acquis tout le possible et par lequel on peut *synthétiser* supérieurement. Le livre de M. Pierret est, dit l'auteur, un modèle de roman symbolique (j'aime mieux cela que *symboliste*) ; il n'est pas prouvé, conclut-il, qu'un symbole ne puisse avoir de valeur en littérature que si personne n'est capable de le comprendre. Je suis absolument de son avis...

Quand je vous aurai dit que l'*Instituteur* de M. Théodore Chèze est une analyse des malheurs de l'un de ces modestes fonctionnaires qui torchent l'âme des mioches, je vous aurai mis au courant de la très douloureuse histoire à nous racontée par un écrivain consciencieux. Livre intéressant — quoique l'inexpérience s'y révèle parfois.

Voici deux œuvres étranges : *Le Barbare*, par Auguste Jenart et la *Création du Diable* par Raymond Nyst. Sur le premier, vous aurez prochainement une analyse spéciale. (Rêve fou d'un auteur qui pourrait bien avoir quelque chose dans le ventre.) Le second... je ne sais trop quoi en penser : est-ce le roman descriptif d'une intelligence malade ? une vision intérieure mise à nu par un artiste précieux et fantasquement pervers ? Le satanisme est à la mode ; le sadisme revient en vogue : ces deux maladies de l'esprit forment le fond de l'étude signée Raymond Nyst. Ah ! elles sont bien, les épouses que l'on nous prépare ! Il faudrait le génie d'un Rops pour rendre certains tableaux de la *Création du Diable* et la plume d'un Léon Bloy pour oser traduire impunément les scènes de mystique folie décrites par M. Nyst... Je ne connais, dans ce genre, qu'un petit-chef d'œuvre (inédit) dû à la collaboration de quelques poètes — un soir de lyrisme au café Voltaire. Voici la pièce :

LA FILEUSE AU DOIGT PERVERS

(Vers déliquescents)

Pour la Vénus de Milo.

La Toison veille en la blanche ténèbre,
Les doigts légers ont des langueurs de langue ;
Te voici peindre enfin l'ogive exsangue
Alme roseur de la fraise funèbre !

L'Officiant et ses quatre acolytes
Sont l'araignée en cœur rhythmant le rite
Sur le clavier de tel orgue où s'irrite
La molle erreur des voluptés inclytes.

Mourez, fureurs ! O pâle cathédrale !
La Toison bêle et se leurre (1) et se pleure
Et sent vibrer en la tiédeur de l'heure
Un ciel mourant d'extase sidérale.

J'ai hâte, après cette folie, de remettre, pour les volumes reçus récemment, la suite de ma causerie à quinzaine.

SAINTE-CLAIRE.

×

Bonheur, par Paul Verlaine.

Voici un livre d'homme. Et certes, en ces temps où la bonne parole est si nombreuse qu'elle n'est plus bonne, s'il suffit pour être poete que l'homme se soumette à la règle et à la théorie, Verlaine n'est pas digne de compter parmi nos milliers de rimeurs ; mais, s'il est bon au contraire que le rimeur ne fasse son métier que d'après l'homme et par la vie, je crois que Paul Verlaine est notre seul poete.

Il n'ignore d'ailleurs aucun des petits sentiers où la Poésie fait des culbutes de rhythmes et de rimes ou marche d'un pas grave et lent de Parnassienne ; mais il cache sa science du vers.

En marge des poèmes qui s'accumulent sur nos quais, pour avoir voulu conquérir, tous, le premier rang de grammaire ou de versification, et dont tout l'intérêt et tout l'effet ne dépasseront pas quelques maigres interwievs, ce livre de *Bonheur* marque une station du voyage éternel de l'homme vers l'équilibre absolu, et cette halte d'apaisement et de résignation vous fascine et vous séduit, et vous passionne, parce qu'elle est proche encore des grondements et des tumultes qui furent la vie batailleuse de ce voyage, et parce qu'une telle résignation est grosse de nuées qui promettent de nouveaux et salutaires orages.

Notre désert d'égoïsme recevra sans doute ce simple verbe sans moins d'esprit railleur et d'indifférence qu'autrefois : car, au siècle de la vapeur et autres machines, qu'est-ce, cette voix revenante et solitaire qui nous parle de Dieu, et d'un Dieu fatigué de ses dix-huit siècles d'abnégation, mais qui, en avouant que l'esprit fait souffrir, essaie quand même encore de se résigner — spirituellement ?

« Bien humble (souviens-toi !) prêcheur, prêche d'exemple. »

Ainsi le rêve de Christ s'achève comme il commença, parmi la moquerie et l'inimitié des gens, et, quand même, dans un ardent besoin de charité et d'humilité. Mais les premiers apôtres avaient pour roidir leur cou la certitude des futurs triomphes, tandis que les derniers sont écrasés sous un passé de dix-huit siècles qui leur impose l'œuvre de mort : — le courage des semeurs vaut-il l'héroïsme des glaneurs ?

Heureusement — pour lui et pour nous — que Verlaine ne s'immobilise pas dans ce *Bonheur* résigné. Des coins d'ombre parmi tant de lumière indiquent que l'homme a toujours les quarante-trois ans de sa ballade. La vie le réclame, et, avec le sourire qu'on sait, il écrit qu'il resterait très bien toute sa vie dans ce repos...

« ...Si, dès guéri, si je guéris, car tout se peut,
Je n'avais quelque chose à faire, que Dieu veut. »

Puis, il cause avec le pauvre et lui dit :

« L'assassin, l'escroc et l'humble voleur.
Qui n'y volent guère
De nuance, t'épargnent comme leur
Plus jeune frère .. »

(1) Variante de Paul Verlaine : *beurre*.

Mais s'ils l'épargnent, ils ne doivent pas être loin de tuer et de voler pour le nourrir et l'abriter ! et c'est de la bonne révolte, cela, cette révolte qui fut et qui sera toujours l'auxiliaire fraternel de ce qui n'existe qu'au-dessus des sociétés et qu'en dehors de la règle : la Justice.

×

Le Fi Balouët, par Jacques Renaud.

Au fond d'une campagne où presque rien n'est parvenu des progrès modernes, la famille Balouët conserve intact le type des paysans attachés à la glèbe : ils mourraient sans leur bout de terre, et leur bout de terre mourrait sans eux. C'est à tel point que, l'époque du tirage au sort étant venue pour leur fils, ils sont convaincus que le sort lui-même ne peut rien contre leur vie végétative. Aussi, le hasard s'étant prononcé contre eux, leur désespoir est grand comme un abîme où s'effondreraient toutes leurs croyances.

Le *Fi Balouët*, un hercule, est taillé dans les lignes exactes d'un soumis.

Un soir, il entend le père et la mère parler du conseil de révision. Devant le foyer, leurs paroles rares se cherchent, s'évitent, tournent autour du pivot fixe d'une situation dont l'inévitable dénoûment doit être le départ de cet enfant qui leur rapportait tant d'argent ! Puis, la Balouëtte se souvient du grand-père qui, dans une circonstance pareille, avait eu le courage d'une tentative qui conserva ses robustes bras à la famille...

Et c'est, ceci, ce souvenir lointain, le point de départ d'une histoire aussi dramatique que simple, et qui vous empoigne et vous fait songer à mille et une tristesses...

Puis, d'autres peintures, des notes précises et larges, des contes clairs, même joyeux, qui font de ce livre une lecture vraiment attachante.

Peut-être aurions-nous à causer avec l'auteur de la mise en train de chacun de ses tableaux, des premiers coups de pinceau qui esquissent le paysage, les maisons et les gens. Cette mise en train est invariable, à tel point qu'elle vous inquiète ainsi que le ferait une *volonté* qui va droit, sans se soucier des souplesses et des obstacles de la vie. C'est ensemble une force individuelle et une raideur égoïste, le charme que fait éprouver un tempérament solide et le reproche qu'on fait à la science littéraire, — mais l'époque le veut encore ainsi : notre littérature actuelle est surtout descriptive et elle l'est puissamment. Elle nous enrichit d'ailleurs d'œuvres fertilisantes, qui feront meilleure la terre si longtemps épuisée par les travaux des psychologues, symbolistes et autres décadents. Et, après les peintures denses, aux angles martelés, aux lourds reliefs, aux coulées profondes de couleurs, du plus grand peintre de ce temps : Emile Zola, il y a encore des tableaux et des tableautins pleins de vie, de lumière et de bon grouillement...

Ceci, c'est le *Fi Balouët*.

A côté de tant de gens qui disent : « Faut revenir à la nature, à la symplicité, » Jacques Renaud ne le dit pas, mais il y revient, il y est, — et cela vaut mieux.

Fernand CLERGET.

×

Les Chénier, *par Achille Rouquet*.

Les bienséances veulent que l'on considère André Chénier comme l'Annonciateur des Temps modernes. Peut-être, en parlant du poète, ne fait-on pas suffisamment abstraction de l'homme politique, — à supposer que Chénier s'accommode de cette qualification. Si, comme tous les généreux esprits de son époque, il se prit d'un bel enthousiasme pour les idées nouvelles, il est peu probable qu'il entrevit jamais la possibilité, dans les lettres, d'une Révolution analogue à celle qui bouleversait la vieille France monarchique. Non,

Chénier n'eut pas même le pressentiment de l'aube romantique, annonçant l'eveil prochain du jeune et rayonnant Génie du siècle. Il est, en matière d'art, aussi loin de Chateaubriand que Racine. Examinée dans son fond et dans sa forme, son œuvre est aussi classique que possible. Et ce n'est pas même dans les *Jambes* qu'on trouverait des audaces ni, tout au contraire, des timidités de novateur.

Moderne ou non, il redonna au vers français une souplesse perdue depuis La Fontaine ; il eut le sentiment, à un point où nul ne l'avait eu avant lui, de la grâce, de la joie, de l'optimisme facile et simple du monde antique ; il fut naturaliste comme on pouvait l'être au temps de Théocrite, jusqu'à retrouver en ses peintures cette sorte de couleur locale qui est surtout du pittoresque exact. C'est par ces qualités qu'il nous intéresse et qu'il demeure un très grand poète.

Rien de ce qui concerne Chénier et la famille Chénier ne laisse les lettrés indifférents. Mon ami Rouquet vient d'écrire à ce propos un curieux travail, édité par *l'Artiste* avant de paraître sous forme de brochure.

On croit communément qu'il n'existe d'André Chénier qu'un portrait, celui que peignit Suvée, prisonnier avec lui à Saint-Lazare, et dont M. Calleux était propriétaire. Cette opinion a été accréditée par les historiographes du poète parmi lesquels son éditeur Henri de Latouche, et Saint-Beuve. Il ne paraît pas même que M. Gabriel Chénier, dans l'édition qu'il a donnée en 1874 des œuvres de son oncle, ait soupçonné l'existence d'aucun autre.

Rouquet, qui est un laborieux et un chercheur, a eu la bonne fortune d'en découvrir deux, que possède actuellement le musée de Carcassonne. Le premier représente Chénier à 11 ans. Il est de Cazes fils, qui donna des leçons de dessin au futur chantre de *l'Aveugle*, et date de 1773. André Chénier, à cette époque, venait de rentrer à Paris après un séjour de six ans à Carcassonne Cette toile, que reproduit une excellente phototypie, appartenait à un des descendants de la famille, M. Mazières, inspecteur des forêts en retraite, qui en fit don tout récemment à la ville.

Le second portrait, œuvre de J. O. Mallet, faisait partie de la collection de M. Gabriel Chénier. Il avait disparu depuis un certain nombre d'années, lorsqu'il fut retrouvé et acheté à Paris par la ville de Carcassonne, dans une vente publique. Ici, Chénier a trente ans. Mais les traits, l'expression de la physionomie sont bien les mêmes que nous avons remarqués dans le tableau de Cazes, dont l'authenticité, si elle pouvait être mise en doute, se trouverait par là confirmée.

La brochure de Rouquet, écrite d'une plume fine et souple, luxueusement éditée à cent exemplaires, avec quatre superbes photogravures et une eau-forte : *La Muse d'André Chénier*, d'après un marbre de Nargeot, fera la joie des bibliophiles. Rouquet y met au jour des documents ignorés, des lettres inédites, dont les historiographes auront à tenir compte à l'avenir, quand ils parleront du poète et de sa famille. C'est un travail dont je ferais compliment en détail à son auteur, s'il en était temps encore après toute la grande presse.

LOUIS LABAT.

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro l'article de votre ami Jules Antoine, sur le Salon des Champs-Elysées.

CRITIQUE D'ART

SUR UN TABLEAU REFUSÉ

Théorie du symbolisme des teintes

La beauté de l'art est placée plus haut que celle de la nature, de toute la distance qui sépare la nature de l'esprit....

HEGEL.

Evoluant sans cesse, l'art se protéise en ses manifestations, mais son essence reste intangible, inamissible, immuable. L'artiste devait venir qui, rappelant que l'Art n'est pas sans Esthétique, entreprendrait de syncrétismer les découvertes récentes et les préceptes de la Tradition ; à Séon le périlleux honneur d'assumer la tentative.

Le premier, parmi les Jeunes, il affirme *doctrinalement* la réaction contre les tendances néo réalistes par le culte du Beau, le retour à l'Elevé ; et, tandis qu'une phalange de chercheurs s'acharne à la matérialisation de la peinture, lui, s'abstrayant en sa besogne, œuvre pour la Renaissance Idéaliste. Très séduit par la photogénie inhérente aux fresques de Puvis de Chavannes, mais pensant avec Millet que « tout art a une langue, et qu'une langue est fait pour exprimer ses pensées », il a du luminarisme, tiré une application spéciale : le symbolisme des teintes. En effet, tout n'est pas fini, lorsque l'artiste sait ce qui reste de coloration sous une radiance éclairante ; au contraire, tout commence : la lumière ! Rembrandt qui en a superlativement joué lui fit toujours spiritualiser la matière, voilà ce qu'on oublie trop.

Séon, posant comme postulat que chaque couleur spectrale et le blanc qui les contient toutes correspondent à une ou plusieurs de nos perceptions primordiales, en déduit que leurs mille nuances sont aptes à complémentariser la symbolisation iconique d'un état d'âme ou d'idées abstraites. Et il schématise sa théorie en les règles suivantes :

Corporéiser, *par les lignes*, un symbole dans un type amplifié à l'archétype ; homogénéiser ce symbole, *au moyen des teintes*, avec le caractère d'un être ou mieux son substratum.

Tout monter au style, idéaliser tout. Le style, c'est, reconnaît-il, avec Charles Blanc :

« La vérité agrandie, simplifiée, dégagée de tous les détails insignifiants, rendue à son essence originelle, à son aspect typique. » L'idéal, il le comprend, selon la définition de Joséphin Peladan : « Toute idée sublimée, à son point suprême d'harmonie, d'intensité, de subtilité. »

Donc, mesurer figure et forme, enchâsser sa composition dans une ossature d'arabesques décoratives ; élire luminosités et teintes *en rapport* avec le sujet à traiter, et faire concourir leur infinies valeurs de tons à quelque émotion esthétique, quelque sensation passionnelle, sans quoi la plus suave chromatisation harmonique n'est qu'une romance sans paroles. L'Idée que suscite une geste, *l'explétiver* par une concordance de directions linéaires *expressives* et une dominante de colorations *idoinement* symboliques.

Considérant enfin comme un devoir le respect de la loi d'Harmonie qui régit la nature entière, procéder par analogie et enclore sa fiction dans la vraisemblance ; donc, prendre la science pour guide sans se rendre l'esclave d'un système.

Très versé dans la géométrie et la perspective, il remarqua de suite combien toute uniforme division du ton nuisait à la structure des reliefs. Chevreul, objecte-t-il, a fait ses recherches de contrastes pour des étoffes, par conséquent sur une surface plane ; en se bornant à redresser ce plan, on cause fatalement l'impression de verticalité des crépons Japonais, la forme

y perd son modelé, l'espace sa profondeur. Afin d'obvier à ces inconvénients et, toute disproportion, toute monodie de facture choquant sa rétine délicate, Séon a imaginé la dégradation *perspective* du ton.

Présenter des lumières d'après les lois optiques, ainsi se résume sa technie. Quant à son esthétique, de même que le philosophe d'Heidelberg, il croit au caractère absolu de la prédominance de l'esprit sur la nature ; persuadé de la nécessité du choix, féal au Beau avant tout, il réalise avec un goût exquis l'*homo additus naturae* de Bacon.

Cette théorie, son auteur, après plusieurs années d'esquisses, la développa (combien éloquemment !) dans un tableau destiné à l'exposition du Champ-de-Mars ; c'était compter sans l'homaiserie du Jury. Pour les gens de M. Carolus Duran, pas de plus dangereux adversaire qu'un prospecteur de talent ; on pense avec quel empressement ils évitèrent à leurs toiles l'honneur de figurer auprès de cette œuvre que les picturophiles pourront voir l'an prochain au salon des indépendants.

Ce tableau représente une Jeanne d'Arc conçue d'une façon absolument nouvelle. Ce n'est plus l'archiponcise pastoure flanquée d'allégoriques apparitions, c'est *la pucelle* et c'est *la mystique*. Debout, hypnotisée dans une contraction extrême, les bras extensionnés,

Plus blanche qu'y voire taillé,
Plus blanche que neige amassée...

elle se profile, hiératique, la sublime éphèbe, sur un rideau de peupliers, qu'encrêpe de sa complémentaire smalt une effulgence artificielle. L'œil, sans regard pour les terrestrités, reflète quelque coin d'un éther inconnu. Comme en ivresse astrale, havement elle écoute les voix irrorées par la lumière, ce langage de la Divinité, a dit Berkeley.

Ayant voulu symboliser par une blanche parure la pureté virginale, Séon a choisi parmi les blancs celui du lys, et cette albescence indécisément teintée par le plein-air fournit à la subtile vision du peintre motif à dégrader, pour notre enchantement ophtalmique, les gammes opalescentes du jaune grisoyant et du gris bleuté. Partout se constate cette conciliation de l'idéal et du réel, du supraterrestre et de la science : peu lui chaillait l'histoire, sa bonne Loherraine, il l'a voulue légendaire avant tout, il l'a, certes ! Archangifiée ; cependant, ces formes échevies que semble enserrer une aponévrose tissue de stellances, ces formes trahissent l'androgynat, sous leur efflorescence se pressent la résolue, la garçonnière qui chevauchera, incarnant l'idée de Justice, à la tête d'un ost ; ce spasme des paupières dont la supérieure se cambre très au-dessus d'un iris d'étrange cristallinité, ces mains crispées, le pouce en dehors, sont d'une hystérique en extase. Le *mens* de l'artiste en a fait la **Voyante**.

Une impression de grandiosité, d'ineffable mysticisme émane de l'ensemble, subsidiarisée par la verticalité des lignes (plis du corsage aux indications de muscles, plis de la souquenie tractis et sévères, troncs d'arbres défléchis, — rustiques piliers de quelque cathédrale étonnante !)

Cette vêture liliale diamantée de micances, quelle trouvaille ! et l'attitude ! la voilà la démonstration péremptoire de l'indispensabilité du geste ! sans l'attitude, la Jehanne ne serait plus qu'une simple vierge dans un effet sans signification précise et nul frisson ne sourdrait des combinaisons de teintes.

Séon, iconographe de la femme, dont il excelle à écrire la félinité, Séon se révèle éthographe, jamais son dessin caresseur n'avait été si hautement expressif ; et il paraît devoir heureusement assimiler à son ipséisme la quintessence des tendances nouvelles. Tout ce que la Foi suggère de sainte exaltation, d'héroïque frénésie, cette figure l'irradie... Je pense en contemplant ce visage rayonnant de ferveur et si *moralement* beau, je pense au *splendor boni* de Saint-Augustin.

Ce n'est pas seulement telle théorie qui s'impose par ce pur chef d'œuvre dont la conception suffirait à l'honneur d'une carrière, c'est le Beau qui triomphe une fois de plus de par l'inspiration d'un Artiste de race. Ainsi compris, le symbolisme est l'art ramenant tout aux grandes synthèses, non par une naïveté incompatible avec notre époque, mais au contraire par l'emploi raisonné des observations scientifiques. Art charmeur d'Esthètes ! le contestera-t-on aujourd'hui pour l'admettre demain ? qu'importe ! tant qu'un sensorium vibrera à l'aristie, les poèmes plastiques de Séon ne manqueront point d'admirateurs.

Alphonse GERMAIN.

MUSIQUE

Opéra : *Le Mage*, opéra en cinq actes et six tableaux, de M. Jean Richepin, musique de M. Jules Massenet. — **Opéra-Comique :** *Les Folies Amoureuses*, opéra comique en trois actes, d'après Regnard, poème de MM. Lenéka et A. Matrat, musique de M. Emile Pessard. — 214e et 215e concerts de la *Société nationale de Musique* ; audition d'œuvres nouvelles de MM. Camille Benoit, Ernest Chausson, Charles Bordes, P. de Bréville, etc.

∴

Le Mage est la partition la plus vite bâclée, la plus quelconque que M. Massenet ait encore écrite. Après celle-ci, il ne se rencontrera plus personne d'assez dénué, je pense, pour l'accuser de wagnérisme, ou d'une tendance vers un art signifiant quel qu'il soit. Il serait donc arrivé à la vraie maturité, à la perfection telle qu'il la faut.

Depuis le *Cid*, et plus loin, si la dégringolade de l'artiste dans la composition à la tâche croît en vitesse suivant les lois naturelles, c'est la quantité et non la qualité qui change. De fougueuses tartarinades pseudo-dramatiques, de rares airs nagent sur un océan de récitatifs soutenus d'accords et se ficelent entre eux par des gammes, des traits, ou se soudent tout à coup au moyen de bonnes cadences évitées, destinées à réveiller les dormeurs, qui, habitués, ne se désassoupissent même plus. Mais l'épissoir dont M. Massenet réentrelace ses vieux bouts de câbles se fait par trop émoussé. Et la toilette de sa mé-lo-die ne perfectionne et n'affine même pas, comme dans les meilleures maisons, ses extrait doubles parfumés, et la douceur de ses crèmes de savon qui caresse aux endroits délicats, chatouilleux, la fleur de peau satinée des bons petits cœurs.

Est aussi plus flagrante qu'ailleurs, dans *Le Mage*, l'imitation des tours mélodiques alanguis, veules, de M. Gounod, dont M. Massenet ne s'est jamais dévêtu. Il va jusqu'à transcrire toute vive (page 58 et suivantes de la partition piano et chant) la phrase de Mireille : « Ah ! prends mon âme, je suis ta femme... » Il place souvent ces emprunts en guise de dessous mouvementé d'un chant fait de séries de notes répétées sur un rythme lâche. Plus loin, au 4e acte, servent les harmonies nuptiales de *Roméo*. De même un peu partout. De plus, de forts emprunts à son propre *Roi de Lahore* (ce qui s'explique, étant donné le proche voisinage de l'Inde et de la Perse dans la géographie spirituelle de l'auteur). Par exemple, au premier acte, le duo d'amour de Zarâstra et d'Anahita répète son frère « Restons unis » du *Roi de Lahore*, en le *retournant* (mouvement descendant au lieu de l'ascendant). En les deux, même phrase courte, même dessin étriqué, même chaleur tiède, faiblote. Bis in idem, dans le duo entre le grand-prêtre Amrou et la prêtresse Varedha, la partie d'Amrou rechante textuellement le « il me plaît d'obéir à la voix d'une femme », du *Roi de Lahore*. Etc.

Pour être équitable, disons cependant qu'il reste encore çà et là des traces des préoccupations, instincts et qualités artistiques qu'eut l'auteur des *Erynnies*, le Jules Massenet d'avant « le professorat de composition », c'est-à-dire une velléité d'expression *mélodique* des sentiments, *harmonique* des entités poétiques, et *instrumentale* des milieux. Là vont nos propres postulations.

Cette dernière expression — l'instrumentale — reste seule digne d'attention aujourd'hui chez ce compositeur; il n'est donc plus qu'un descripteur coloriste. Encore faudrait-il ne s'attaquer qu'à des sujets à la hauteur desquels on est capable de monter, ne tenter de rendre que les idées à soi accessibles, essayer de voir seulement ce que les personnelles myopies permettent de distinguer de près. Et enfin, malheureusement, même cela, la couleur, les description, les illustrations, tout se noie chez M. Massenet dans des mixtures d'accords, des rattrappages de fragments, des divagations diatoniques filandreuses, dépourvues de sens supérieur, central, dirigeant, par quoi les amateurs naïfs s'imaginent qu'on imite Wagner, ce conscient, ce volontaire par excellence, qu'il ne faut pas imiter.

Qui dirait la loqueteuse misère du poëme (¹) de M. Richepin! Il nous inciterait à glorifier M. Jules Barbier lui même si la différence entre toutes ces choses d'opéras s'évaluait à l'épaisseur d'un cheveu. Des horreurs de café-concert difformes. Goûtez :

Où va-t-elle en rêvant ?
Où s'en va la poudre au vent,
Mais toujours de l'avant...

(1er acte)

Puisque, afin de passer la main sur le dos d'une actualité falote, les auteurs du *Mage* voulurent absolument patauger sous l'étiquette d'un douteux orientalisme, exhaler des esoterismes vagues, le rédacteur des feus *Blasphèmes* aurait pu préférer l'Inde védique aux vieilles sectes issues de Zoroastre, Indra à Ormuzd. Il est vrai que, probablement, il n'aurait pas plus pris aux hymnes védiques qu'il n'a pillé les Naçkas et le Zend-Avesta. Il avait d'autres blasphèmes à fouetter, il semble, car nul vestige des éléments lyriques religieux que comportaient le sujet et la théurgie flamboyante des anciens Parsis, à moins qu'on en veuille trouver à toute force dans ces pentamètres perles :

Beau ciel d'or en feu,
Vers toi va mon vœu...

(3e acte)

Ahriman a inspiré le « poète »; qu'Ormuzd nous protège !

Je n'assumerai pas, en ce périodique bi-mensuel, l'inutile besogne de narrer les fictions du *Mage*; pourtant je signalerai une amusante rencontre. De même que le compositeur a retourné quelques doigts de ses vieux gants du *Roi de Lahore*, le librettiste en a tiré des antithèses de situations : Sita, la prêtresse du *Roi de Lahore*, recherchée par un héros, ne l'aime pas et demande que le vainqueur la laisse tranquille au couvent; Varehda, prêtresse au *Mage*, recherche un héros qui ne l'aime pas, et supplie le vainqueur de la faire sortir du couvent. L'ancien grand-prêtre Timour maudit et accable Sita; Amrou, le nouveau, protège, soutient Varehda. Dans les deux drames, au même instant, survient l'ennemi (trompettes, accords dissonnants, enfin tout Wagner, n'est-ce-pas?) et il renverse les positions respectives des parties. Le héros premier en date opère son assomption dans le sein d'Indra, qui ensuite veut bien lui permettre de retourner sur la terre achever sa petite intrigue amoureuse; l'actuel héros se contente d'aller jouer les Moïse sur une montagne. Tous deux reviennent et épousent; seulement, au dénouer, celui des deux héros qui n'a pas voulu de la prêtresse est bien obligé d'accoler une autre dame.

Etranges parallélismes! La morale de cette fable, de ces deux fables, dis-je, serait qu'il est inutile de se surmener l'imagination. Je blasphème peut-être? Il en coûte si peu de blasphemer. Oyez la nouveauté, de rime et autre, dernière citation :

Tu n'es rien qu'un vain songe
Passé qu'évoque son mensonge.

(2e acte)

Du reste, chez M. Richepin, les anciens Perses s'aiment, se marient, se monogamisent, se scandalisent, respectent ou violent les convenances comme de bons bourgeois de nos jours et de notre beau pays de France. La conception occidentale de l'homme soumis, incliné devant l'épouse femme du monde subsiste, vers ces orients-ci, dans toute sa rigueur; elle est même plus respectueuse de nos us que ne le fut naguère, pour l'Opéra Comique, le déformateur de la *Lalla Rouck* de Thomas Moore. Il faut bien rapprocher des boulevards les amours orientaux, afin qu'ils ne choquent personne, de même qu'à l'Odéon nous devons revoir Euripide et corriger des fautes de monde qui gâtaient son Alceste.

Je puis indiquer les « morceaux à chanter » et les « meilleurs endroits » de la partition du *Mage*. Tels l'air de Varehda, au 1er acte, « Jour béni par les Dieux », en ré majeur, à la portée des mezzo, sauf un *la*; au 2e acte, page 51, la plainte de la même Varehda, prêtresse pretendante et méprisée (ut mineur, avec la tonique répétée en triolets pour unique accompagnement d'abord, puis la basse doublant le chant, tout à fait accessible, comme on voit, aux doigts les plus inexpérimentés), air à effet qui exprime à merveille, suivant le codex du répertoire, les douleurs funèbres d'une évincée; page 67, le duo d'amour d'Amrou et de Varehda, déjà nommé, et l'andante cantabile du 3e tableau « soulève l'ombre de ces voiles », du Massenet des bons jours, la douceur Charlotte s'amuse qui lui conquit certains suffrages féminins, et d'autres, hélas! enfin, p. 223, l'air d'Anahita « Vers la steppe aux fleurs d'or, laisse-moi prendre l'essor », le chant touranien du 1er acte transcrit. Les ténors ne trouveront pas grand chose à se mettre hors des dents, en ce rôle de M. Vergnet (Zarâstra, le mage) sauf le « soulève l'ombre de ces voiles », « Beau ciel d'or en feu », et des récits, des récits et encore d'autres.

L'interprétation ?

Des courlis dans les roseaux
Faut-il que je vous en parle ?

chante le grand poëte Moréas, ce grand poëte-là !

Faut-il vous parler après tout le monde, et quand tout le monde les connaît, du très excellent M. Vergnet (Zarâstra), de Mme Lureau-Escalaïs, expérimentée en matière de grands effets tragiques, imposante suivant les rites, et dont la voix escalade sans rouler dans aucun précipice les escarpements d'un rôle fait exprès casse-cou, de Mme Fierens (Varedha), louable, et de M. Delmas qui a du talent? En général, jeu et gestes d'opéra, je préfère les marionnettes de M. Bouchor. Mais félicitons sans restrictions ces interprètes en ceci : ils traitent les vers de M. Richepin comme ils le méritent.

Les décors sont encore ce qu'il y a de plus artistique au grand Opéra. Outre qu'ils suppléent à la complète absence d'idées des librettistes, et masquent la poétique de concierges qu'avouent les musiciens, ils tendent confusément vers un art, dans un pèle-mèle orgiaque de couleurs exaspérées et de ruissellements lumineux. Tel le décor du ballet (4e acte), une débauche de joailleries incandescentes (Lavastre et Carpezat). Il sortira un jour, quand on y aura mis un peu d'ordre, quelque chose de ces cadres emplis d'un fouillis de colle et de draperies; quant à présent ces messieurs nous prennent encore, comme M. Massenet, pour des sauvages que doit enthousiasmer le fracas des trombones, gongs et fournitures de cuivre. Le décor du

cèdre, au 1er tableau, avec échappée lointaine sur une cité blanche d'Orient, nous traduit quelque grandeur de rêve, et ce n'est pas la première fois que MM. Rubé et Chaperon manifestent ainsi. Les immenses portiques, les colonnades géantes, les terrasses-jardins du palais de Bahdi (3e tableau) ne prétendent pas, à l'imitation de M. Garnier, restituer des architectures anciennes, tant mieux ; c'est de la décoration magnifiée. Les autres tableaux (de MM. Amable et Gardy), plus calmes, n'en présentent pas moins un sens artistique, par conséquent, contre un seul de ces décors nous troquerions *Le Mage* entier, musique et paroleries.

De l'orchestre, nous modéré, nous aimons mieux ne rien dire, et fuir à l'Opéra-Comique, où, au moins, M. Danbé et son monde gardent quelque respect de la mesure, des mouvements, de la valeur des parties et de nos oreilles.

La succession de M. Poise étant ouverte, qui écrivit sur des comédies de Marivaux et de Molière ce qu'on nomme de la musique de bonne compagnie, M. Emile Pessard a essayé de faire valoir des droits à l'héritage ; il a brodé sur Regnard avec moins de bon goût, plus d'excitation gaie, plus de vie, si l'on veut.

La pièce des *Folies Amoureuses* est gaie, entrain, donc nous la jugeons bonne. Elle l'est, les auteurs ayant seulement cherché à écrire gai, dans un temps où c'est difficile, et à divertir, la soirée durant, un public malaisement amusable. Les *dessous* des ariettes et couplets sont vifs, sémillants, bien faits, et l'alacrité des rhythmes décuple la gaîté du vieux Regnard, qui a besoin de cela. On a accomodé ce sous-classique à une sauce moderne (exemple : « Tu diras c'que tu voudras...), qu'importe ? Mon Dieu, quand nous aurons constaté que les grelots de l'opérette grésillent en maints endroits de la partition (notamment au duetto du début : « Je conçois votre impatience », et dans l'air de Lisette au 2e numéro : « Une pierre grosse comm'ça ! » qui rappelle le genre de « parc'qu'il était en plomb », d'une *Mamzelle Nitouche* quelconque) hé bien ? Là encore M. Pessard a raison. Descendre du *Char*, ce n'est pas beaucoup descendre, et *Tabarin* ne s'éleva pas très au-dessus du trapèze. Le compositeur s'est proposé cette fois d'écrire de la musique qui plût aux gens de salons et rentiers d'aujourd'hui ; or, nombre de salons de nos *mondes* (?) actuels admettent et goûtent les imitations des chanteurs de cafés-concerts, sinon les chanteurs eux-mêmes ; pourquoi la musique de salon à l'Opéra-Comique n'admettrait-elle pas l'opérette ? Le *goût* change, il *avance* (comme un fromage ou une pièce de gibier) ; que les musiciens désireux de satisfaire ce goût suivent le mouvement, il n'y a aucun reproche à leur adresser. Ils ne mettent point sur l'affiche de l'art, du mysticisme, des restitutions orientales, du symbolisme, que sais-je...! D'ailleurs, devient-il plus mauvais, le goût public, en passant de la polissonnerie un peu plus fine des anciens couplets à la canaillerie un peu grosse des nouveaux ? Oui, sans doute, mais cela nous est bien égal. Dans la revue des genres périmés que passe le théâtre contemporain, tout est mauvais, hors l'ennuyeux.

Or, on s'amuse et on rit de très bon cœur pendant ces trois actes d'un Regnard renforcé de Molière et de Marivaux, ultra-Crispiné et en Lisetté comme il faut. Et les acteurs jouent cela, ma foi, au classique, et turlupinent mieux qu'aux secondaires comédies de Molière les prêtres assermentés de la Comédie Française. M. Soulacroix (Crispin) y est positivement étourdissant : un bond, une fusée, un éclair. Il encombre la scène d'un foisonnement d'activité, de mimiques, d'attitudes plastiques, avec une richesse, une outrance qui fait confiner son jeu à la danse. Figaro, Pierrot, Arlequin, Crispin tout ensemble, et éclatant ; une sorte d'art à ne pas mépriser. M. Fugère joue honnêtement le Géronte, dit juste et prononce mal ; un bon comique, qui est là bien à sa place, depuis longtemps. La Lisette (Mlle Molé) rivalise M. Soulacroix en gaîté, en exubérance, sans l'égaler. Mme Landouzy, elle, (Agathe) ne représente guère qu'une agréable silhouette : l'effronterie des jeunes premières classiques mélangée d'opérette XIXe siècle, mélange caractéristique de la pièce.

Pour finir nous consacrerons, ainsi qu'il sied, quelques lignes seulement à la musique proprement dite, à la seule dont il plairait parler. Nous ne nous lancerons dans aucune ennuyeuse exégèse de l'admirable messe en *si* mineur de Bach, jouée récemment deux fois au Conservatoire ; combien inutile ! Parmi de savantes incohérences dont la jeune Ecole, très instruite du métier et insuffisamment riche de substance, est par malheur coutumière, la *Société nationale de Musique* nous a offert, dans ses deux derniers concerts, quelques œuvres : de la musique de scène de M. d'Indy, une fraction importante de la symphonie de M. Augustin Savart, qui mériterait une sérieuse étude, une symphonie en trois parties de M. Ernest Chausson, et un *Kyrié* avec soli et chœurs de M. Camille Benoit. Voilà le cas de répéter que les auditions uniques, à défaut de partitions gravées, ont le grand inconvénient de ne point renseigner assez, surtout si on s'abandonne au seul plaisir d'entendre. Les fragments que nous connaissions de M. Chausson nous avaient rendu désireux d'en ouïr davantage, et nous n'avons pas été déçus. Sa symphonie nous a conquis, la deuxième partie surtout ; la dernière semble moins une. Mais peut-être le véritable dessein de l'auteur nous a-t-il échappé. Quant au *Kyrie* de M. Camille Benoit, il nous a laissé l'impression d'une œuvre parfaitement *debout*, voulue, conçue d'ensemble dans tous ses éléments, et d'une exécution ferme. Il s'agirait ici de quelqu'un venant de quelque part, instruit du reste, qui saurait son art, commencerait à en être maître et verrait où il va. Il aurait un centre d'idées et une force créatrice réelle. Ce n'est point commun. Enfin la chaleur essentielle de cette œuvre-ci détruit la crainte que nous avions conçue naguères, en goûtant ceux des précédents essais de M. Benoît qui nous sont parvenus, d'être obligé de le classer parmi les artistes confinés dans les sécheresses d'une esthétique sans humanité, incomplète parce que réduite aux formes seules.

Adrien REMACLE.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre de l'Odéon. — *Amoureuse*, comédie en 3 Actes, de M. Georges de Porto Riche.

A la liste déjà longue des maris trompés qui pardonnent, M. de Porto Riche vient d'ajouter le nom d'Etienne Fériaud, le héros de sa pièce. Tous les maris trompés ne sont pas des personnages de tragédie et n'ont pas du sang maure dans les veines ; trop de raisons, — je ne dis pas humaines, je ne dis pas sociales, mais simplement mondaines — militent en faveur du pardon ou, plus exactement, de l'indifférence. Le romantisme avait naguère faussé les idées sur ce soi-disant point d'honneur. En attribuant à l'adultère l'importance minime qu'il doit avoir pour un esprit philosophique, nous arrivons à une appréciation plus juste des névroses féminines. Il ne faudrait pourtant pas abuser de ce bon cocu. Depuis sa découverte, le théâtre nous l'a présenté sous déjà bien des faces, et nous devons avoir des pièces de portée un peu plus haute à représenter sur la scène du second Théâtre-Français.

Le cas affabulé par M. de Porto Riche n'est pas nouveau ; c'est ce qu'on appelle l'incompatibilité de caractère, des époux qui ne se comprennent pas, ou qui, se comprenant, ont trop d'orgueil pour se faire des concessions. Fériaud est un homme de science rassis, Germaine, une amoureuse ardente naturellement ; l'amour ignorant et despotique, l'excès des attentions et des petits soins et, enfin, les désirs de sa

femme arrivent à excéder le mari qui se révolte. C'est la paraphrase d'un couplet populaire :

> Mais si cette ardeur effrénée,
> Lui prend souvent dans la journée,
> Vous lui dites alors : « du flanc ! »
> Voila le second mouvement.

Après une scène de ménage aussi bien amenée que bien conduite, comme le Desgenais de service fait à point nommé son entree : « Tiens », lui dit le mari, ou à peu près, « prends ma femme, si tu veux ; moi, j'en ai assez ! » L'ami et la femme ne se le font pas dire deux fois, et Fériaud est sur l'heure bien et dûment cocu. Les choses ne vont pas plus loin ; une seule séance suffit pour calmer les nerfs de Germaine, lui faire comprendre son mari, le rôle de femme de savant qu'elle doit accepter près de lui, et la dégoûter de l'insupportable faiseur de phrases et de mots qui a été son amant d'occasion. C'est une leçon qui a profité. Et Fériaud s'en rejouit ; car, dans son bon fonds de mari, il a une confiance égale en l'amour de Germaine ainsi qu'en l'amitié de Pascal; et, après quelques jours de bouderie, il veut se reconcilier avec sa femme. C'est alors qu'il apprend ce qu'on était convenu d'appeler autrefois « toute l'etendue de son malheur ». Il est certain que cette découverte lui porte un coup, et que, sur le premier moment, il ne voit rien de mieux que de congédier son epouse. Mais Fériaud n'est pas l'homme du premier mouvement. Le Desgenais de service rentre à point nommé; explication brève et mauvaise : « Il ne lui fera pas l'aumône d'un coup d'epée ! »; sortie de l'amant, rentrée de la femme, dans mes bras, pardon !

Comme vous le voyez, la pièce n'aborde pas les grands problèmes qui torturent l'humanité. C'est de petite observation mondaine, un minuscule tableau d'intérieur, par endroit fort soigneusement dessiné, dans d'autres absolument raté. Deux scenes sont fort bonnes: celle du souper et celle de l'aveu. Les autres s'enchainent péniblement, et c'est là un des défauts de M. de Porto Riche : une scène semble faite pour une scène et non comme la partie d'un tout. Cela donne du décousu de l'incohérence et ne justifie que rarement les entrées et les sorties; c'est trop théâtre de convention. D'autres scènes, comme celle de la fin, sont escamotées: l'auteur en aurait-il eu peur? Autre grief : pourquoi surcharger une action aussi importante par elle même, d'épisodiques inutiles qui allongent les scènes sans rien y ajouter d'intéressant? Opposer la maîtresse, bourgeoise, économe, rangée, à la femme légitime, évaporee et sensuelle, est banal et nuit au caractère de Fériaud. Pas neufs non plus certains mots et combien agaçants ! Dès qu'une scène commence à mordre sur le public, crac ! il faut qu'un mot, un mot d'auteur, vienne détruire tout l'effet produit ! Que M. Porto Riche garde son esprit pour lui, et qu'il n'en donne pas autant à ses personnages. Puis, pourquoi, par moments, ce débraille dans le dialogue? On le comprendrait dans un ménage bohême, pas chez des gens qui ont des larbins galonnés sur toutes les coutures et qui dinent au champagne. Pourquoi ces mots spirituels sur la première de Lohengrin mots qui ne seront plus compris demain? Pourquoi cette facétie ridicule du numero d'omnibus, qui s'explique mal chez un homme de science?

Ce qu'il y a de tout-à-fait bien dans *Amoureuse*, c'est le détail, ces agacements incessants de la vie conjugale entre époux, qui ne savent se faire aucune concession ; l'autoritarisme de la femme qui, pour chercher un coupe papier, bouleverse les notes de son mari et l'empêche de travailler; la susceptibilité de ce dernier se fâchant lorsque sa femme lui dit qu'il est pâle, qu'il a l'air malade; une scène où l'un et l'autre arrivent à se reprocher tous leurs torts à propos d'une place à l'Opéra ; maints de ces petits traits bien observés et bien synthétisés rendent certaines parties de la pièce très savoureuses. Le caractère de Germaine, l'amoureuse et l'ennemie, parce que, amoureuse, est d'ailleurs scrupuleusement étudié. Capricieuse sans exagération, elle est très femme et très moderne, bien que trop passionnée ; à la place du medecin, son mari, je lui aurais fait prendre du bromure à haute dose et j'aurais été tranquille. Il est vrai que le caractere de cet homme de science, malgré de jolis traits, manque d'ensemble ; les savants ont généralement une philosophie plus solide et moins spécieuse. Pascal, l'amant, est théâtre, tout ce qu'il y a de plus théâtre: aphorismes, paradoxes, apophtegmes, son bagage est complet, et Calmettes, qui plus que jamais claironne en perroquet, vous les envoie en pleine figure sans crier gare.

Comment se fait-il que les comédiens qui jouent aux côtés de Réjane, ne s'aperçoivent pas que, plus ils truquent leur jeu, plus il hurle avec la simplicité et le naturel de cette interprete *unique* de la pièce moderne. Ah ! comme avec raison elle se moque de la diction classique et des poses convenues ! Sa préoccupation est de vivre son personnage, et elle le vit d'autant mieux que, ainsi que je l'ai dit plus haut, le caractère de ce personnage est parfaitement étudié. Je ne trouve à lui reprocher qu'un geste familier, un balancement des bras, qui revient un peu trop souvent dans toutes ses créations. L'unique décor des trois actes, un cabinet de travail, est tout à fait réussi, fort original et fort intéressant en même temps que bien moderne ; pourquoi n'en est-il pas ainsi de la mise en scène?

Jean JULLIEN.

Théâtre-Libre. — *Le Canard sauvage*, pièce en 5 actes en prose de Henrik Ibsen. (Traduction de MM. Armand Ephraim et Th. Lindenlaub).

Le cinquième spectacle de la saison n'a pas été moins intéressant que les autres et il a eu cela de particulier qu'il a fortement embêté les vieilles catins emaillées et les bons youtres aux doigts chargés de bagues qui viennent dans l'espoir d'en entendre de raides.

Ah ! la bonne tête qu'ils faisaient dans les couloirs !

C'est qu'il faut vraiment une attention soutenue et presque du recueillement pour saisir les très délicates nuances de ce drame intime et familial, ennuagé de symbolisme et qui est comme le reflet du pâle soleil de Norwège. Un critique, sorte de mouche qui se pose de ci de là avec le ridicule bourdonnement des inutiles insectes avoue simplement qu'il s'est échappé pour aller à l'*Eldorado*. D'autres déclarent qu'ils n'y comprennent rien ; enfin il ne faut pas oublier les braves dames qui attendaient impatiemment l'arrivée en scène du coincoinnant canard sauvage.

Henrik Ibsen nous assure que le canard sauvage blessé par le plomb du chasseur s'enfonce « dans les profondeurs de la mer » et, s'accrochant aux varechs, tâche d'échapper à la mort. Mais souvent les chiens bien dressés piquent au fond et ramènent à la surface le malheureux volatile.

Dans la pièce du poète norwégien, en outre d'un véritable canard il y a deux autres canards humains qui ont reçu une forte charge de plomb dans l'aile. Ce sont deux victimes du chasseur Werle : le lieutenant Ekdal qui fut condamné à la prison, malgré son innocence, et son fils Hialmar Ekdal, le photographe, marié à une ancienne femme de chambre, autrefois séduite par Werle. Le vieil Ekdal traîne misérablement sa vie, avec le souvenir toujours vif des grandes chasses dans la forêt, tandis que le photographe incompris, sans force de caractere et sans volonté, poursuit mollement la recherche d'une invention qui doit lui donner gloire et richesse. Ces deux êtres faibles s'enfoncent de plus en plus dans l'apathie et

l'abrutissement quand apparaît le chien en la personne de Gregers Werle.

Celui-ci qui connait tout le passé, dans une scène du plus bel effet, tient tête à son père et lui reproche l'ignominie de sa conduite sans vouloir accepter aucune transaction ; il abandonne la maison natale pour se consacrer entièrement au but qu'il poursuit, celui de réparer le mal fait par son père. Quelle merveilleuse figure d'apôtre ce Gregers, chercheur de l'absolue vérité et de l'absolue justice, qui marche dans la vie comme dans un rêve et clame à tous les échos ses « Revendications idéales »! Or, le principe fondamental de cette philosophie, c'est que le bonheur des hommes ne peut s'étayer sur le mensonge et qu'il est du devoir des honnêtes gens de leur désiller les yeux. C'est ce qu'il va entreprendre dans le ménage Ekdal où l'union parfaite ne saurait exister qu'après les révélations pénibles mais nécessaires de la conduite de la femme.

Complètement différente est l'opinion du docteur Relling, un sceptique qui, lui, au contraire, est partisan du (mensonge vital). Il est dangereux d'enlever à certains hommes leurs illusions, et la chute de leurs rêves peut être mortelle.

La lutte est entre ces deux philosophes, logés sous le même toit, mais la victoire reste à l'exalté propagateur des grandes revendications idéales, à Gregers Werle, qui apporte inconsciemment en la maison le malheur et la mort.

Hialmar apprend donc que sa femme Gina a été la maîtresse du père Werle et que sa fille, la douce Hedwig, qu'il chérissait de tout son cœur, est née de cette union. Le coup est rude, mais après avoir décidé de fuir, il se reprend à la vie et déjeûne tranquillement en arrosant de café de larges tartines beurrées. Survient l'enfant, sautillant comme un oiseau et tendant ses lèvres aux baisers de son père ; Hialmar la repousse violemment et la soupçonne de n'avoir jamais eu d'affection pour lui. Alors, affolée, désespérant de découvrir ce qui se passe autour d'elle, sous prétexte de tuer le canard sauvage, elle prend un pistolet et le tourne contre sa poitrine.

Ainsi finit ce drame intense et, tandis que Gregers croyant avoir rempli un devoir de justice, s'apprête à de nouvelles prédications, le docteur Relling lui jette à la face les noms de charlatan et de blagueur.

Au lieu de l'analyse sèche des scènes de cette pièce, j'ai essayé de dégager, autant que possible, les idées saillantes et principales, et si l'obscurité qui règne très réellement sur certains points arrêta quelques critiques habitués aux calembredaines des vaudevillistes, je persiste à croire que c'est faute de bonne volonté.

L'interprétation dans l'ensemble est parfaite. MM. Antoine (Hialmar Ekdal), Grand (Gregers Werle), Arquillière (Werle) ont eu une part méritée de bravos, car on a applaudi à maintes reprises, et ce serait plaisir d'ajouter les noms de MM. Pons-Arlès, Pinsard et Laudner, si ce dernier n'avait déclamé d'une emphatique façon. Il n'est guère Théâtre-Libre, M. Laudner, et vibre comme au Conservatoire.

Mme France et surtout la charmante Mlle Meuris (Hedwig), qui a eu les honneurs de la soirée, ont vaillamment combattu à côté de leurs camarades du sexe fort.

Marcel BAILLIOT.

Critique Musicale

—

Honnie par les intransigeants du wagnérisme irréductible, incomprise par la tourbe des musiciens pour femmes du monde, la *Société nationale de musique* vient de donner son dernier concert de l'année. Programme un peu dépotoir, d'où l'on aurait dû bannir d'infâmes resucées de Gounod, comme l'*Invocation* d'un Luigini, ainsi que les cochonneries bretonnes du nommé Vinée (Anselme, Mesdemoiselles ! et les Tziganeries rapsodiques dues à Lacombe.)

Bordier, un angevin décentralisateur, a beaucoup aidé à la diffusion du wagnérisme en province ; on lui a su gré de ces efforts en applaudissant son *Adieu suprême*, (tambour voilé, clarinette gémissante, deux trompettes sonnant, dans la coulisse, un *ut* implacable).

Sur un programme bougrement métaphysique, la terreur de l'Institut, Savart est son nom, a construit une *Symphonie* interessante, bayreuthifique en di b'e, d'idées si courtes qu'on les prendrait pour des développements, nourrie, trop nourrie d'instrumentation, en somme fort intéressante.

Mon Dieu, *Karadec* n'apprend rien de bien nouveau sur Vincent d'Indy, mais on l'entend avec plaisir, surtout l'entr'acte, vraiment exquis, et l'Evocation, très curieuse avec ses sonorités de chœur instrumental. Au dernier morceau, un thème populaire rappelle avec amour le « J'ai du bon tabac ». On l'a prise.

L'annonce d'une indisposition de ténor privant des *Chants Mystiques* (vers de Jhounez !!! musique de Cahen !!!) a soulevé des tonnerres d'applaudissements. Car nous avions entendu la répétition, horror ! horror ! horror ! D'Indy ne se consolera pas de n'avoir pu jouer en public le tam-tam et ce tambour, deux instruments d'un myticisme aigu, qui, dans ces chants, remplissaient un rôle d'importance...

⁂

Continue, brave Société ! tu nous a fait entendre Quatuor, Quintette et Prelude, Choral et Fugue de César Franck, quatuor de Vincent d'Indy, œuvres delicates (trop peu nombreuses) de Pierre de Brévi le, Eleïson de Benoît. — C'est plus, et mieux, que toutes les associations de concerts de Paris, et même de la banlieue.

WILLY.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay.— Typ. et lith. Joseph ROYER.

Voici le programme de la représentation que le THEATRE D'ART organise au Vaudeville, en matinee, le **20 Mai** (au lieu du 27 mai, date donnée tout d'abord par erreur), au bénéfice du poete Paul Verlaine et du peintre Paul Gauguin :

1° **Les Uns et les Autres**, un acte en vers, de Paul Verlaine, interpretes par *Mlles Moreno*, de la Comédie-Française, et *Lucy-Gérard*, du Gymnase ; *MM. Krauss*, de l'Odéon, *Paul Franck*, du Gymnase, *Henry Huot*, du Theâtre d'Art, etc ;

2. **Le Corbeau**, poeme d'Edgard Poë, traduction de Stéphane Mallarme, dit par *M. Damoye*, de l'Odéon ;

3. **Chansons des rues et des bois** *(Choses écrites à Créteil)*, poeme de Victor Hugo, dit par *M. Dehelly*, de la Comédie-Française ;

4. **L'Intruse**, un acte en prose, de Maurice Maeterlinck, interprete par *Mmes Camée, Cabel, Denise Ahmers, Lemorié et Moret*, du Theâtre d'Art ; *MM. Cabel* et *Prad*, de l'Odeon : *Lugne Poë ;*

5. **Chérubin**, trois tableaux en prose, de Charles Morice, interpretee par *Mlles Marty*, de l'Odeon, et *Camée*, du Théâtre d'Art ; *MM. Coquelin cadet, Calmettes*, de l'Odeon ; *Tarride*, des Nouveautés ; *Durel*, de l'Odéon ; *Lugne Poë, Jacques Fenoux ; Félix* et *Albert Girault*, du Théâtre d'Art ;

6. **Un poeme des « Fleurs du Mal »**, de Beaudelaire, dit par *M. Paul Mounet*, de la Comedie-Française ;

7. **Le Soleil de Minuit**, un acte en vers, de Catulle Mendès, interprété par *Mmes Segond-Weber* et *Defresne*, de l'Odeon ; *MM. Damoye*, de l'Odeon, et *Raymond*, du Châtelet ;

8. **Phyllis**, eglogue de Théodore de Banville, d'après Virgile, interpretee par *MM. Dehelly*, de la Comédie-Française, *Krauss* et *Durel*, de l'Odéon.

Programme illustré par les peintres Rochegrosse, Carrière, Séruzier, Ary Renan, — et d'un dessin d'Edouard Manet.

Plusieurs toiles et céramiques de Paul Gauguin seront exposees dans le foyer du public.

×

MM. Philippe Duvidal, Silas Wegg et P. Vigné d'Octon sont priés de bien vouloir nous donner leurs adresses, pour recevoir les diplômes auxquels ils ont droit, à la suite du Concours de Sonnets.

×

M. Josephin Peladan apprend aux lecteurs de la *France* que Léon Bloy payait, jadis, en *copie* ses repas au « Chat-Noir ». — Cette monnaie-là n'est pas donnée à tout le monde ! — et qu'il l'a empêché, lui, Péladan, d'aller prier dans la chambre mortuaire de J. Barbey d'Aurévilly. — Peut-être des ordres avaient-ils été donnés par le moribond...?? — : Prière au Sar de respecter nos amis absents et de laisser à d'autres le monopole de cette bravoure sans risques.

×

Bas les pattes !

Parce que M. Anatole France aime la poésie et parce qu'il croit de son devoir de signaler les jeunes poëtes de talent aux lecteurs du *Temps*, de vieux bonzes oublient que le silence est d'or — comme leurs rimes. Ainsi M. le Comte de Lisle (conte à dormir debout) se permet d'outrager notre vaillant ami et spécialement tous ceux qui ne vont pas lécher les bottes de l'impassible auteur des *Poëmes Barbares*. Pour nous amadouer, — et pour n'être plus impassible — il offre de déboutonner sa culotte ! et il conclut : Après Hugo et **Moi** je ne vois pas bien ce qui reste à faire avec des vers...

— Pardon, sexagénaire, pardon : il reste à faire de la Poésie !

×

Brillantes réunions :

Le 21 du mois dernier chez M. Gustave Tual, notre collaborateur, à l'hôtel Minerve, 50, rue Lhomond, où nos amis Polios, ingénieur civil, et Vital de Cock, notre confrère, ont fait les honneurs d'un entresol très quartier latin à des rédacteurs de la Plume, Rédacteur en chef en tête, à de nombreux littérateurs et surtout au maître Paul Verlaine ;

Le 6 courant, chez Essad Bey, rue Médicis, où de nombreux artistes ont rivalisé d'esprit et de gaîté — quoique l'aimable amphytrion avait prévenu 1° que les portes du Harem seraient rigoureusement interdites; 2° qu'il fallait être poli avec le concierge (!!!) ; 3° que l'on serait bien aimable de ne pas voler les bougies (!!!)

On ne s'ennuie pas au Quartier ! Et l'on dit toujours des vers ! et l'on aime parfois encore...

×

De nos collaborateurs, en préparation :

Stuart Merrill : *Soliloques Lyriques*, vers ; J.-A. Pujol : *Père et Fils*, roman ; Willy et Trézenik : *Histoires Normandes*, nouvelles (sous presse chez Dentu); Louis Labat : *Critiques Littéraires* (Savine) ; Mlle May de St-Vidal : *Aimer à la Folie*, roman.

×

Notre excellent confrère Frémine vient d'être victime d'un triste accident (jambe cassée) ; nos vœux de plus prompt rétablissement.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

L. T. *Villemonble.* — Changement fait. ∽ **E. F.** *Le Hâvre.* — Aussitôt que possible, aurez satisfaction. ∽ **J. R.** *Arc-de-Triomphe.* — Toutes amitiés et merci. ∽ **L. L.** *Bayonne.* — Recevrez table. Tout va bien pour reste. Amitiés ∽ **L.** *Armentières.* — Vous les envoie au prix demande. N° en retard par erreur. ∽ **G. B.** *Condom.* — Je fais tout mon possible, helas !... Passera plus tôt que pourrai. ∽ **J.** *Jarzé.* — Expédié. ∽ **L. d'A.** *Florence.* — Etes trop aimable, merci. Avons remis quittance ab' à postes qui n'ont pas encore retourné depuis un mois. Avez-vous payé ? cela a titre de renseign'. ∽ **A. E.** *Landreville.* — Reçu et expédié. ∽ **P. R.** *Montpellier.* — La phrase est pour R...oyer !!! Auriez dû comprendre en lisant la revue en question. Ce n'est donc pas vous, mon cher ami. ∽ **A. G.** *Boul. Arago.* — Aussitôt que possible. ∽ **A. G.** *Ekaterinoslaw* (Russie). — Inscrit. Epargnez-nous recouvrement. ∽ **J. A.** *Aix.* — Inscrit. Aurez n° 15 avril (table) incessamment. ∽ **C. R.** *Beaucaire.* — Place a manque. ∽ **J. L.** *Vierzy.* — « Albert » expedie. Vers proch'. ∽ **F. C.** *Panissière.* — Notre dépositaire à Lyon est Mme Vve Cantal, rue Victor-Hugo. Envoie eau-forte. Amitiés. ∽ **Em. G.** *Paris.* — Merci pour votre aimable mot. A quand votre presence ? ∽ **J. M. G.** *Vienne.* Vous envoie n° 41 et eau-forte. Pour table, voyez plus bas. N° 25 epuise. ∽ **A. B.** *Challans.* Reçu le tout. Ferai le possible pour reste, mais suis si occupe que n'ose promettre de peur... Mille amities. ∽ **Divers.** — Notre imprimeur avait *oublie* d'envoyer la table. Devez l'avoir tous reçue maintenant. Excusez nous s. v. p. ∽ **E. P.** *Tours.* — Faites comme preferez pour *Fr Balouet.* Devez avoir table ? Sympathies. ∽ **S. R.** *Paris.* — N'en faisons jamais, ce serait créer un precedent. Regrets. ∽ **G. L.** *Armentières.* — Accepte. Vous envoie ce que possedons de 1re annee, en n° separés. Amities de Rd. ∽ **Un Inconnu.** — Ne pouvons répondre qu'avec votre nom et votre adresse ! *Plume* a publie chanson demandée, pour reste écrivez à notre secrétaire Marcel Baillot. ∽ **L. R.** *Son-Tay* (Tonkin). — Confirme lettre. ∽ **J.** *Jarzé.* — Expedie. ∽ **A. D.** *Mareuil-s-Belle.* — Rev. de P. et St-P. rue Halévy. ∽ **C. R.** *Chaussee de Warre, Bruxelles.* — Ne parlons que des revues reçues ; pour mériter confiance de nos abonnés, ne voulons rien recommander sans voir. C'est un principe. Acceptons echange. ∽ **F. R.** *Genève.* — Vous autorise à ajouter nom de E. de G. sur diplome, le bulletin etait chez J.-H. Rosny quand releve du vote a ete pris en note. Aurez autographe desire. Amitie vive. ∽ **A. D.** *rue Richepanse.* — Convocation a été adressée pl. Vendôme. Vous envoie 12 ex. est-ce assez ? (0.12 seulement). Amities.

L. D.

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER.

TROISIÈME ANNÉE — N° 51

1er Juin 1891

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit

La Plume

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur et Rédacteur en chef : Léon DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL
Secrétaire de la Direction : Léon DEQUILLEBECQ

SOMMAIRE

Texte :

CONCESSIONNAIRES GÉNÉRAUX *pour la vente en gros*
BELGIQUE ET HOLLANDE : Paul Lacomblez, éditeur à Bruxelles, (abonnements et vente au no)
SUISSE ET ALLEMAGNE : Agence des Journaux, à Genève.
PARIS : Léon Vanier, 19, quai St-Michel.

DÉPOTS POUR LA VENTE AU DÉTAIL A PARIS :

Léon Vanier. — **Brasseur**, *galerie de l'Odéon.* — **Paul Sévin**, *8, boul. des Italiens.* — **Albert Savine**, *12, rue des Pyramides.* — **Demay**, *21, rue de Châteaudun.* — **Bailly**, *11, Chaussée-d'Antin.* — **Lettu**, *avenue de l'Opéra.* — **Mme Clement**, *kiosque 113, en face n° 7, boul. St-Michel.* — **Mme Martin**, *kiosque 117, en face Cluny.* — **Mme Denas**, *kiosque 246, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel.* — **Mme Brevet**, *kiosque 297, place St-Germain-des-Prés.*

Bureaux de la Revue : 36, boulevard Arago — Paris.

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Ont paru dans la quinzaine chez :

Léon Vanier : *Dédicace à Apolladore*, vers, par Maurice du Plessys, (une plaq. sur Hollande, 16 p. 1 fr. 25) ; *Chérubin*, 3 actes et un prologue en prose, par Charles Morice (2 fr. 50) ; *Douceur d'aimer*, vers par Aymerillot (1 fr.)

Kolb : *La Force des Choses*, par Paul Margueritte (3 fr. 50).

Savine : *Le Canard Sauvage*, de Henrik Isben, traduction de M. Prozor (3 fr. 50) ; *Jules Barbey d'Aurévilly*, impressions et souvenirs, par Charles Buet (3 fr. 50) : *Autour de la Lune de miel*, roman-étude, par Paul Ponsolle (3 fr. 50).

Dentu : *Lirette*, roman, par Georges Beaume (3 fr. 50) ; *Le Salon* (du Champ de Mars), par J. Péladan (1 fr. 50).

Perrin : *L'Agile*, roman, par Auguste Germain, (3 fr. 50).

Deman (Bruxelles) : *Pages*, (in-4°, magnifique édition) de Stéphane Mallarmé (15 fr.)

Librairie des Bibliophiles : *Poésies variées et nouveaux Chats*, par Alfred Ruffin (3 fr.)

Librairie Portugaise et Etrangère (Coimbra, Portugal) : *Horas* et *Oaristos*, poésies symbolistes (en portugais) par Eugénio de Castro, (1 fr. 75).

Pincebourde : *Vierges Sages et Vierges Folles*, 12 pointes sèches, sous couverture, par Apoux (8 fr.)

Divers : *Un peu de Naturalisme modéré*, pensées, par Eugène Vivier (3 fr.) ; *Sainte-Prève*, légende Forézienne, par Jules Vacoutat.

(Vol. remis à divers pour Critique : *Ruades de Pégase*, *Bas-Bleus*, *La Terreur à Paris*, *Le Cadavre*.)

LES THEATRES

Comédie-Française : *Griselidis* (v. critique).

Théâtre d'Art : *Bénéfice Verlaine et Gauguin* (v. critique).

Théâtre de l'Avenir Dramatique : *Un Mâle* (v. critique).

Théâtre Libre : *Nell Horn*, drame de M. J.-H. Rosny (Crit. au prochain).

LES EXPOSITIONS

Palais de l'Industrie : Salon annuel.

Palais du Champ de Mars : Salon.

Salon des Refusés : Palais des Arts Libéraux.

Théâtre d'Application : Exposition H. Guerard.

LES REVUES

D'Henri Corbel dans le **Semeur** : *Jules Tellier*, dans le **Magazine** : *Avril*, poésie — La dernière du **Phare Littéraire** : nous recevons sous une bande formée avec un prospectus du **Phare** un prix-courant de... *préservatifs incassables, baudruche et caoutchouc* — On est fin de siècle là-dedans !!! — Exécution, dans les *Abeilles Normandes*, d'un certain Paul Laffargue. Bravo ! Longuet ! — **Le Sillon**, **le Trouvère**, **le Glaneur**, **l'Etoile**, **l'Avenir Dramatique**, les **Echos de l'Anjou**, **la Revue Méridionale**, **le Magazine Français**, **la France moderne** (sans rancune ?) **La Conque**, **le Rouen-Artiste**, **l'Echo de Gascogne**, **la Normandie-Artiste**, **l'Album**, **Paris-Chanson**, **la Revue d'Histoire Contemporaine**, **le Père Peinard**, **les Essais** (publiés par le Cercle Littéraire Français de Gand), **le Chat Noir**, **la Revue de la Littérature Moderne**, **l'En-dehors**, etc., etc s'accumulent sur ma table de travail, contenant, cependant, en littérature, politique, sciences occultes, de très interessants articles — tout le mouvement des jeunes esprits est indiqué dans ces diverses publications — **Mercure de France** nous donne le portrait de G. Flaubert, d'après le buste de Clésinger, et des variétés de MM. Alfred Vallette, Adrien Remacle, Charles Morice, Villiers de l'Isle-Adam (pages inédites), Jules Renard, le fin prosateur, et Louis Dumur. — Dans les **Hommes d'aujourd'hui** : Edouard Dujardin. — Note méchante de F.-V. G. (prétend-on) dans les **Entretiens**. Il y avait mieux à faire en la circonstance... Puis, très, très méchante *fleur d'antichambre* arrosée de... venin par Paul Adam. Je n'approuve ni ne condamne : je constate. — N'oublions pas cette si artistiquement dirigée **Wallonie**, toujours pleine de bonnes choses — et dans le ton juste. — La **Jeune Belgique** nous apporte elle aussi son magnifique tribut : Mallarmé, Goffin, Kahn, Demolder, Desombiaux, Boels, Buet, Vierset, Krains, Maubel, G. le Roy etc. Tous compliments au directeur, le poète Valère Gille. — **L'Ermitage** contient une remarquable critique, signée Pierre Dufay, sur le *Pays du Mufle* (merci au nom de Léon Bloy, camarade), des vers... exquis (vous l'aviez pensé ?) de Stuart Merrill et de savoureux poèmes en prose de M. Henri Mazel. — Dans le **Bulletin** de l'Association génerale des Etudiants de Montpellier, article plein du talent très pur de notre ami Paul Redonnel. — Au **Figaro**, début de notre ami et collaborateur Edouard Dubus — ils nous les prendront tous ! mais nos rangs reçoivent sans cesse des combattants inconnus la veille et souvent appréciés le lendemain. Donc, ne vous gênez pas, grands confrères, la **Plume** est assez riche en jeunes talents pour vous prêter encore — et trop désintéressée pour ne pas vous remercier de la confiance a nous accordée !

Nos Soirées Littéraires

1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.

Samedi 16 Mai. — Assistaient à la réunion, en plus des personnes désignées au compte-rendu : MM. René Emery, rédacteur en chef du *Fin de Siècle*, un romancier aussi sympathique que talentueux, Léon Dequillebecq, Paul Verlaine, Jean Moréas, Maurice du Plessys, Trimouillat, Dauphin Meunier, Charles Maurras, Octave Encoignard, un exquis compositeur — et un modeste !! (le second connu par nous), Gaston Mery, P. Larlat, Schneidesch, Ehrhard (Aug.), Duclos, E. Robineau, Thévenin, Paul Fisher, Maurice Lynd, F. Joyau, Albert Blery, Wenceslas Damian Lieder, Adolphe Retté, Alfred Poussin, Leo d'Orfer, Gabriel de la Salle, Maurice Kreutzberger, Jean Surya, Gaston Noury, Hyren Nilhoc, Le Bayon, Valentin Le Teuff, Victor Le Teuff, Elisée Cavaillon, Emanuel Ostrowski, L. Buteux, H. Merville, Paul Favart, Frédéric Jubier, M. Lefoux, J. Gripoux, Léon Maillard, William Pebeyre, Jean Simart, Paul Cohen, Georges Chazelon, Maurice Baud, Daniel Baud-Bovy, etc. et Mesdames Léo d'Orfer, A.-N. Gaboriau, Fanny Billet, Rosa Lynd, Suzanne Wil-Ham, Jeanne Martel, etc.

Compte-rendu : Desvaux : *Au Vingtième Siècle*. — Adolphe Gensse : *Le Homard à la Coppée*. — Jacques Ferny : *Dupont et son ami Dupuis*. — Y. Rambosson : *Quatorzain d'été* (parodie de Laurent Tailhade). — André Veideaux : *Les Savants*. — Edouard Dubus : *Epithalme*, pour M. Maurice Barrès (parodie de Jean Moréas.) — Marcel Bailliot : *Les Crapauds dans les roseaux*... (parodie de Jean Moréas ; *Les Aubépins*... (parodie de Jean Moréas ; *Le Salon* (chanson). — Eugène Longuet : *La Voilette*. — Edouard Dubus : *Les Trottins* ; *La Liberté*. — Jacques Ferny : *L'Ecrasé* ; *Sac de Fondants*. — F. Clerget : *Baudelaire*. — A.-N. Gaboriau : *Fleur des planches* ; *Ballade des Apéritifs* ; *Elle*. — Paterne Berrichon : *A Mme **** ; *Allégorie*. — Eugène Longuet : *Aux bons droits*. — Edouard Dubus : *Etat d'âme*. — Suzanne Will-Ham : *Les Ephèbes* (Cazals) ; *La Lumière Electrique*. — Marcel Bailliot : *Les Gratte-culs m'ont dit*... (parodie de Moréas) ; *L'Abricot* ; *Bâtard*. — Cazals : *Les Maquerreaux* ; *Le rhum à l'eau du Troubadour*.

Accompagnateur : Paul Cohen.

(Présidence de Léon Deschamps).

Digitized by Google

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 51 1er JUIN 1891

PROCÈS BLOY-PÉLADAN

C'est le 23 juin que vient devant le tribunal de la Seine, le procès intenté par Joséphin Péladan à Léon Bloy et à LA PLUME. Nos lecteurs seront tenus au courant.

L'Incarnation de l'Adverbe

Les abeilles se posent quelquefois sur les excréments. Il paraît qu'elles y trouvent du miel.

Pensées d'un FRELON.

Lorsque parurent, il y a deux mois, dans l'*Echo de Paris*, les premières pages de *Là Bas*, j'étais au fond d'un désert scandinave peu visité par les émotions esthétiques. Un ami fidèle m'envoya pourtant cette nouveauté et la lecture du chapitre liminaire me secoua d'un si fougueux enthousiasme que, sans attendre ce qui devait suivre, j'expédiai, séance tenante, à l'auteur, un pathétique message. Même je lui promis d'être plus éloquent encore et d'afficher son nom sur les chapiteaux des cieux, lorsque son œuvre serait définitivement publiée.

Je vais donc m'exécuter aujourd'hui comme je pourrai, mais sans espoir que l'allégresse de Des Esseintes égale mon zèle.

En effet, la vision d'ensemble de *Là Bas* n'a guère tardé à me délivrer de ma congestion lyrique. Je suis même forcé de reconnaître en gémissant que, malgré certaines pages curieuses *dont l'estampille est contestable*, le nouveau livre de Huysmans est la plus monstrueusement futile des rapsodies contemporaines

Je ne crois pas que l'incirconcision littéraire ait encore affiché un aussi furieux dévergondage d'informations anarchiques.

Cette œuvre est un fatras inouï, une bagarre, une bousculade, un pêle-mêle, un cataclysme de *documents*, car le célèbre écrivain se manifeste plus que jamais comme une cataracte du ciel documentaire.

Dieu seul peut savoir ce que coûte un livre à ce malheureux également incapable d'inventer et de deviner. L'existence entière d'un pareil preneur de notes est évidemment dévolue aux *marginalia* et aux carnets. Quand la récolte est suffisamment copieuse, il s'entr'ouvre à propos de n'importe quoi et cela fait un bouquin tel que *Là Bas*, dont je mets au défi le critique le plus sagace de déterminer la tendance.

* * *

Dans *A Rebours*, le procédé était le même, sans doute, puisque l'auteur n'en connaît pas d'autre, mais il y avait au moins une sorte d'idée centrale et vertébrale qui pouvait donner l'illusion de l'unité.

Ah ! ce n'était pas fracassant de génie, çà ne crevait pas les yeux à force d'éclat, ce haillon d'idée emprunté à la pouilleuse métaphysique de Schopenhauer ! « Seul, le pire arrive ! » Tel était le concept.

Les hommes sont des porcs, les femmes sont des truies et la société n'est qu'un immense amas de charognes. Par conséquent, la Foi, l'Espérance, l'Amour, l'Enthousiasme, tous les grands ressorts de la Vie doivent être bafoués et déshonorés comme les jobardes hallucinations de la quinzième année.

Huysmans, à trente-cinq ans, imaginait donc un individu radicalement guéri de la vertu, merveilleusement opéré du cœur et même du cerveau, ayant, à force d'écus, réalisé le refuge délicat d'une boutique princière de curiosités esthétiques.

L'esprit ne pouvait entrer qu'à reculons dans cet ermitage, puisque l'inflexible consigne était l'option perpétuelle pour l'antinomie et le contre-pied. Le « sésame » de cet endroit, c'était d'être *rare* et de détester la tradition du genre humain. Je ne sais pas s'il s'est jamais vu un aussi ferme parti pris d'éconduire la Vérité et la Beauté pour n'admettre que l'anomalie et la déviation, — l'*exception* même étant abhorrée, si elle impliquait l'équilibre de la force ou de la grandeur.

L'avenir s'étonnera de l'enfantillage inouï d'un livre à succès, où les orchidées de l'Inde, — par exemple, — sont estimées supérieures aux plus belles fleurs de l'Occident, par cette raison passablement hollandaise qu'il est difficile de les avoir et que cela coûte beaucoup d'argent !...

Il est vrai que l'expérience finissait par une dégoûtation salutaire L'auteur écœuré de son identique radotage, fermait tout à coup son livre en poussant un grand cri vers Dieu... Comment deviner que cette clameur était encore un artifice littéraire ?

* * *

A dater de ce jour, Huysmans fut regardé comme un pessimiste qui évoluait vers le christianisme. On put même croire cette évolution virtuellement accomplie chez un écrivain qui vantait lui-même son indépendance et qui ne devait, en somme, avoir obéi qu'à ses facultés esthétiques. Ne fallait-il pas notre époque de démolition et de tremblement pour qu'une telle aventure devint possible ?... Il s'écrivit là-dessus de très amples phrases.

Un homme qu'on disait extraordinaire, poussé vers Dieu par désespoir, par mépris, par horreur de la banalité contemporaine, par tous les besoins de son âme artiste et cependant, n'en voulant pas de ce Dieu terrible et se débattant avec rage dans ses lumineux filets ! Quel spectacle ! L'admiration de quelques naïfs dépassa toute conjecture et la surprise de beaucoup de malins fut extrême.

Évidemment, il n'y avait plus qu'à attendre et, pour ce faire, on planta de nombreux ormeaux

sur le maussade chemin du Tribunal de la Pénitence.

Les ans s'écoulèrent et trois nouveaux livres parurent : *En Rade*, *Un Dilemme*, *Certains*. Dans le premier, le pessimisme d'*A Rebours* s'était simplement aggravé d'une façon démoniaque, sans compensation d'aucune sorte. C'était un peu décourageant. Rien de bien théologal non plus ne transpirait à travers les deux autres. Le spiritualisme de ce romancier ne se débobinait pas.

A la rigueur, cela pouvait s'expliquer par l'insuffisance de l'occasion, cela s'expliquait même très bien par la ténuité de cheveu de ces fantaisies vraiment étrangères à toute préméditation divine, et les croyants se rassirent dans l'inexpugnable dessein de patienter éternellement.

A la fin, pourtant, *Là-Bas* fut annoncé comme une œuvre décisive. *Etude sur le Satanisme*, disait le journal qui la publia. Evidemment l'écrivain qui déclarait, il y a sept ans, sa hautaine résolution de se réjouir désormais « au-dessus du temps », allait, pour de bon, cette fois, s'élancer dans la direction des cieux et les premières pages furent telles qu'on pouvait bien croire qu'il avait déjà quitté la terre.

*
* *

« La conception de *Là-Bas*, lui écrivais-je, échappe naturellement à mes conjectures, mais quel début prodigieux que cette évocation du *Christ des Pauvres* ! Vous devenez, mon cher Huysmans, un catholique éperdu. Vous ne gouvernez plus votre âme, c'est elle qui vous traîne, par ces admirables sentiers *en abîme*, de la vie littéraire à la vie contemplative.

« Ne l'avez-vous pas clairement exprimé vous même ? Après *A Rebours* et *En Rade*, vous étiez au fond de l'impasse. Il fallait crever dans le cul-de-sac ou chercher une autre voie.

« Vous rappelez-vous Nicolardot expliquant votre pessimisme par votre ignorance absolue des « bons endroits ». Nous en avons ri quelquefois ensemble, mais ne pensez-vous pas, décidément, que ce grotesque avait raison ? Vous ignoriez le *bon endroit*. Vous paraissez le connaître aujourd'hui et voilà votre superbe talent renouvelé d'une manière indéfectible, car vous êtes au seuil de l'extase et de la magnificence. »

Eh ! bien, je me trompais d'adverbe. Huysmans avait écrit *Là-Bas* et je m'obstinais à lire *Là-Haut*. Tout s'explique.

Un de ses élèves, légèrement déçu, exprimait, il y a quelques jours, le vœu timide que les aspirations vacillantes de l'auteur fussent désormais garanties par le choix décisif de cette nouvelle étiquette. Mais l'erreur de ce bon disciple est encore plus lourde que la mienne.

La vérité, c'est que Huysmans a réellement voulu écrire *Là-Haut*, qu'il a *cru* l'écrire, — tant est profonde son inconscience ! — et que sa nature l'a précipité dans l'autre Abîme. Sa gravitation est du côté des Ténèbres ; son abominable livre ne permet plus d'en douter.

Ténèbres de la raison, ténèbres du cœur, ténèbres sur la vie et ténèbres sur la mort, c'est horriblement complet !

Quand il dit, par exemple, que « les conversations qui ne traitent pas de religion ou d'art sont vaines et basses » ; quand il déclare son admiration pour les Trappistes ou les Chartreux, ses attendrissements à l'appel matinal des cloches, son mépris indigné pour les catholiques médiocres et les prêtres sans ferveur, etc. ; enfin, lorsqu'il écrit à tâtons dix pages obscures sur l'effusion du Paraclet et l'avènement prochain du « Christ en gloire » ; soyez persuadé qu'il utilise comme il peut les notes qu'on lui a données et que son âme n'est pour rien dans l'illusion de christianisme naissant que ce bavardage peut produire.

Au fond, — cela est terrible à penser, — Huysmans est le zélateur des cauchemars et des difformités qu'il étale, et la complaisance raffinée de ses peintures en est la preuve. Mis en demeure de manifester une bonne foi sa prédilection, ce sceptique blafard s'est enfermé dans la « Tour de plomb des Hystéries » pour mieux outrager le « Nazaréen ».

*
* *

Cela pourrait encore avoir une certaine grandeur infernale si l'audace d'une idée précise ne manquait pas essentiellement et surtout, si on ne sentait pas à chaque instant l'impersonnalité d'un pauvre homme qui tient à placer tous ses *documents*.

Et quelle averse effroyable de ces prétendues informations ramassées partout depuis des années ! Songez que ce livre a la prétention de nous renseigner sur le symbolisme des cloches, sur le Moyen-Age, sur l'histoire du Maréchal de Rais, sur la médecine, la pharmacie, le sadisme, le vampirisme, le spiritisme, l'astrologie, la théurgie, la magie, l'incubat, le succubat, l'envoûtement et la liturgie ; enfin sur la messe noire, sur le sacrifice de Melchissédec, sur l'Antechrist et le Paraclet.

Tout cela sans préjudice d'aperçus intermédiaires sur le naturalisme, la peinture, l'argent, les femmes, les prêtres, la cuisine, la théologie et, en général, sur tout ce qui peut être l'objet de l'entendement humain.

Il n'y manque absolument que ce que j'ai dit, un concept qui appartienne en propre à l'auteur, une idée personnelle et ombilicale qui nous éclaire sur la genèse métaphysique de cette broussailleuse compilation, en nous dévoilant le souci du compilateur. On a lu près de cinq cents pages sans que rien se soit débrouillé.

Si on veut absolument que la dernière phrase du livre en soit l'explication, la perplexité ne diminue guère, car il faudrait alors supposer, — contre toute vraisemblance, — l'effrayante médiocrité d'un écrivain capable de fabriquer huit ou neuf volumes sur cette unique donnée que l'âme humaine est défunte et qu'il ne reste plus qu'à « se croiser les bras » en écoutant les insipides propos d'une société qui va mourir.

Pourquoi donc, en ce cas, parler avec respect de la prière ? Pourquoi des phrases plusieurs fois centenaires, hélas ! sur la paix du cloître, sur la suavité des émotions religieuses, sur l'enviable candeur des humbles ? Pourquoi surtout cette obsession maladive d'un satanisme *orthodoxe* qu'il est impossible d'admettre sans la plus

formelle adhésion aux enseignements du Catholicisme ?

Il fallait choisir ou, du moins, se taire, si on était assez sopranisé par le scepticisme pour n'avoir plus la virilité d'un choix. Nul byzantin littéraire n'a le droit d'attenter aux âmes et c'est un enfantillage criminel d'accuser l'Eglise, — *en la prenant au sérieux*, — quand on ne peut pas étayer son blâme sur des considérants éternels.

* *
*

La seule excuse de ce lamentable écrivain, c'est l'inconscience dont j'ai parlé. Huysmans a souvent exprimé son mépris et sa haine du « dilettantisme en art » et il ne se doute pas qu'il fait du dilettantisme religieux, ce qui est plus grave et certainement plus dénué de génie, s'il est possible.

Plus qu'aucun autre, cependant, il avait été averti. On sait que, pendant cinq ans, il fut l'intime de celui d'entre ses contemporains qui pouvait le mieux l'orienter. Ce fut un bail inouï de suggestions, de démonstrations, d'exhortations et de conseils. Les aliments les plus généreux furent conférés avec patience à cet estomac débile qui ne pouvait rien digérer.

L'unique résultat de ce défrichement impossible fut le monstrueux cahier de notules sans discernement et sans cohésion d'où *Là-Bas* est enfin sorti. Le divulgateur d'Absolu qui l'allaita doit être médiocrement satisfait du nourrisson.

Non-seulement celui-ci n'a rien compris aux idées générales qu'on essaya de faire pénétrer en lui, mais il les a fragmentées et dénaturées, comme un écolier barbare, en en dispersant les signes.

Son œuvre est ainsi devenue un gâchis effroyable de matériaux primitivement destinés à l'édification d'un grand livre et détériorés à plaisir par la perversité d'un impuissant.

On y rencontre à chaque instant la trace d'une pensée étrangère, quelquefois même des blocs entiers inexplicablement échappés à la rage du destructeur et qui font voir quel monument aurait pu construire un manouvrier plus obéissant et plus humble.

Mais il aurait fallu d'abord accepter, je le répète pour la troisième fois, un concept générateur, un substrat métaphysique dont la norme fut inflexible, et cela ne cadrait pas plus avec les facultés cérébrales du dilettante qu'avec les instincts du profanateur.

Le pédagogue providentiel à qui l'auteur de *Là-Bas* doit les trois quarts de son livre, se serait assurément réjoui dans l'ombre de lui avoir suggéré un chef-d'œuvre, mais je doute qu'il supporte sans indignation l'ignominieux travestissement de sa pensée.

Non content d'accommoder en blasphèmes orduriers les effusions embrasées d'une âme qui s'est répandue devant lui, Huysmans, en son vingtième chapitre, a découvert, *à son propre insu*, le moyen de ridiculiser jusqu'au paradoxe et jusqu'à la chie-en-lit, les confidences religieuses du plus douloureux espoir !

C'est pousser fort avant, je crois, l'abus du calepin documentaire et je ne sais pas si même l'inqualifiable méfait d'avoir publié simplement des lettres de femme *qu'il n'eût pas été capable d'inventer*, est plus odieux et démontre un cœur plus bas que l'innocence affreuse de cette imbécile profanation !

*
* *

Arrivons maintenant à l'Adverbe.

Le goût passionné de Huysmans pour cette *partie du discours* est étrangement et profondément caractéristique.

Pour qui cherche dans les œuvres des écrivains autre chose qu'un délassement ou une trépidation nerveuse, le titre d'un livre a l'importance d'un ostensoir de grandeur ou de vanité.

Qu'il le veuille ou non, l'auteur est forcé d'étaler là son *espèce* que ne consacre pas toujours le ravissement du lecteur.

A ce point de vue, les titres de Huysmans sont peut-être les plus étonnants qui existent : *En Ménage*, *A Rebours*, *En Rade*, *A Vau-l'eau*, *Là-Bas*. Remarquez bien que ce n'est pas même l'adverbe, c'est la locution adverbiale.

Le dynamomètre de son esprit c'est la locution adverbiale. Le simple adverbe serait encore trop précis, trop mâle, trop dogmatique et trop tranchant pour un appareil cérébral incapable de fonctionner autrement que dans un mode subjonctif et satellitaire. La pensée de cet homme a l'évolution triste et lointaine de la planète des calamités.

L'adverbe, selon la grammaire, est un mot invariable qui *modifie* le verbe, l'abjectif ou un autre adverbe par une idée de lieu, de temps, de circonstance, etc. Ce dangereux subalterne est le chien du troupeau des phrases. Quand il commande, c'est pour dévorer.

Le même Adverbe, selon la littérature saturnienne est un vocable de crépuscule qui se charge d'inféconder l'Affirmation, d'estomper à la plombagine les contours de la Parole et de favoriser d'un brouillard les monstrueux accouplements de l'Antinomie. C'est le bienfaiteur du Néant.

C'est pourquoi Huysmans idolâtre si jalousement *jusqu'au simulacre* de l'Adverbe, qu'il lui a bâti des chapelles où ne peuvent entrer qu'en tremblant les génitives Prépositions ou les Conjonctions obscènes, mais d'où sont bannies avec rage les simoniaques et patibulaires Interjections.

*
* *

Un jour Emile Zola dont l'esprit graisseux n'est huilé que pour glisser sur les surfaces, s'avisa de peintre Huysmans.

Le phantasmatique « Souvarine » de *Germinal* est le portrait physique, ressemblant à faire peur, de ce virtuose de fascination. Mais ce n'est qu'un portait *physique*, le seul dont Emile Zola soit capable.

Or, le nihiliste silencieux et inhumain du puits Voreux est un spectre d'action qui opère fort bien lui-même, fût-ce dans les ténèbres, et qui n'envoie pas les autres en son lieu. Il extermine tant qu'il peut, mais en exposant sa carcasse qui ne lui paraît pas un meuble précieux, et il ne prendrait pas des airs olympiens avec tel ou tel qui se serait fait assommer pour lui. C'est un *de-*

sespéré sans couture, celui-là, qui ne farde pas ses exécrations. Enfin, il a surtout, à défaut de vertus cardinales ou théologales, cette noblesse intellectuelle : d'obéir à une pensée fixe et d'en épouser toutes les conséquences.

Croirait-on qu'un seul mot de ce personnage fictif a suffi pour déterminer l'insomnie de Des Esseintes ?

Lorsque Souvarine ayant accompli son éventrement du cuvelage de la fosse, est sur le point de porter ailleurs le typhon de ses fureurs de sectaire, sans s'attarder à l'oiseuse contemplation de la catastrophe qu'il a déchaînée, quelqu'un lui demande où il va. C'est alors qu'étendant le bras dans un geste vague, il répond simplement : *Là-bas.*

Cet unique mot, ce semblant d'adverbe a décidé l'éclosion du semblant de livre que voici où Huysmans, abrité par l'athéisme de son époque, peut impunément réaliser sur les intelligences privées de gardiens, le programme d'immolation que le fanatique de *Germinal* exécutait sur les corps, au hasard de sa propre peau.

Et cependant, il ne s'arrête pas de le vomir, ce complaisant siècle. On est tenté de se demander si c'est bien sincère et si son chagrin de ne pas vivre en plein Moyen-Age est autre chose qu'une lamentation de phraseur. C'est l'histoire des orchidées. Il aurait alors exigé le siècle de Périclès ou la période fabuleuse des dynasties égyptiennes.

Ce Moyen-Age qu'il pleure, eût été, je crois, fortement inhospitalier aux oscillations et aux amphibologies de son art. Les hommes de ce temps étaient vraiment hommes et ne rougissaient ni de l'amour, ni de l'innocence, ni de la prière.

Ils ne disaient pas odieusement comme lui : « Ma patrie, c'est où je suis bien », mais : Je suis bien où est ma patrie,et c'est pour cela qu'on se faisait tuer sous les yeux de cette Pucelle d'entre les Archanges qu'il ose accuser d'avoir été *funeste* à la France. (pages 65 et 66)

Les enthousiastes qui se crucifiaient de fatigues et de pénitences pour le Saint-Tombeau auraient peu compris la chiasse devant l'ennemi, dont il est parlé dans *Sac au dos*, et moins encore, s'il se peut, l'étonnante assimilation du vœu monastique à ce besoin de sécurité bordelière qui discipline ordinairement les prostituées vagabondes. (p. 16)

Cette société vaillante ayant le cœur pur, la gaîté de ses Bienheureux ne la scandalisait pas, car elle pensait, au contraire du mélancolique auteur de *Là-Bas*, que la tristesse coutumière est un signe de turpitude.

Pour tout dire, *le* VERBE *seul était adoré*, — l'adverbe et le sous-adverbe n'ayant encore, en ces temps anciens, qu'une existence grammaticale.

Je suis donc inébranlablement persuadé que la Providence n'a pas commis cette impardonnable erreur de fourrer l'âme d'un contemporain des Croisades sous la flanelle d'un contemporain de M. Zola et j'estime que Huysmans eût vécu sans consolation dans un monde où l'on torréfiait si bien les profanateurs.

***

« Et il s'accusa justement à la fin. C'était sa faute, à lui, si tout ratait. Il manquait d'appétit, n'était réellement tourmenté que par l'éréthisme de sa cervelle. Il était usé de corps, élimé d'âme, *inapte à aimer*, las de tendresses avant même qu'il ne les reçut et si dégoûté après qu'il les avait subies ! Il avait le cœur en friche et rien ne poussait. Puis quelle maladie que celle-là : se souiller d'avance par la réflexion tous les plaisirs, se salir tout idéal dès qu'on l'atteint ! *Il ne pouvait plus toucher à rien, sans le gâter.* Dans ettec misère d'âme, tout, sauf l'art, n'était plus qu'une récréation plus ou moins fastidieuse, qu'une diversion plus ou moins vaine. »

Ainsi se caractérise lui-même notre auteur, à la page 272.

Une Théologie sublime nous déclare qu'aussitôt après la mort, les âmes *se jugent elles-mêmes* dans l'essentielle clarté qui les inonde, qu'elles se précipitent spontanément, avec la plus effrayante liberté, dans l'abîme qui leur convient et que c'est ainsi qu'il faut concevoir le redoutable Tribunal de Dieu.

Est-il donc déjà mort, cet infortuné Huysmans, pour nous faire entendre un si funèbre sanglot ?

« Inapte à aimer ! » Inapte, par conséquent, à l'admiration et ne reflétant jamais que sa propre image dans les œuvres d'art qu'il croit contempler.

Ce morose dégustateur de l'insolite et du non-pareil, m'avouait, un jour que, jamais, dans un roman, il ne ferait dire à personne : *Je vous aime*, — sacrifiant ainsi l'exactitude matérielle dont se glorifie le naturalisme à la ténébreuse injonction d'un Maître qu'il ne connaît pas.

Cette parole a quelque chose de panique, lorsqu'on y songe.

***

Mais je ne crois pas qu'il écrive beaucoup, désormais. Après *Là-Bas*, il doit être épuisé de notes, comme on est épuisé de sang, et que diable voulez-vous qu'il dise quand il n'en a pas ?

Schopenhauer n'est pas infini et ce n'est vraiment pas une destinée littéraire de ressasser et de retaper éternellement les épiphonèmes sentencieux de ce très bas cuistre.

La mosaïque des mots ou des phrases, quelque surfine et compliquée qu'on la suppose, ne mène pas non plus infiniment loin, surtout quand l'esprit d'un écrivain n'a ni vestibule ni paroi.

Et puis, d'ailleurs, quoi profaner maintenant ? Que reste-t-il à polluer et à gâter ? Je ne suis pas bégueule, mais il y a vraiment trop d'ordures et la dégoûtation surabonde en ce bréviaire de suggestions sacrilèges que le Moyen-Age aurait fait brûler avec des copeaux fangeux !

Quand on pense à la tache affreuse que ce livre laissera sur certains esprits, c'est effarant de se dire que le fratricide auteur avait reçu de *quelqu'un* l'électuaire de la Vérité, l'élixir du suprême Espoir,... et qu'il en a fait un poison mortel, pour que son âme de sépulcre ne fût point en péril de joie et que son esthétique de galérien ne le réprimandât pas !

Copenhague, 14 mai 1891.

Léon BLOY.

A Monsieur Léon Deschamps,
Directeur de *La Plume*.

Cher Monsieur,

Je vous remercie de m'avoir envoyé les épreuves de *l'agression-Bloy*; je ne vous remercie pas d'avoir atténue les basses épithètes qui décèlent l'âme noire de celui que d'Aurevilly nommait Apementus.

En dédain de l'agresseur je vous ai envoyé, à reproduire pour réponse son propre article sur le *Vice Suprême*. Vous voulez autre chose : soit.

1° Dans le *Gil Blas* du 15 décembre 1888.

« Rien ne justifie son audace (du Bloy) d'écrire que « j'ai reçu des gifles »

« Il a menti lâchement »

« Où ? Comment ? De qui ? »

« Je defie d'appuyer d'une simple circonstance cette « assertion ridicule. »

2° Sur le seuil mortuaire de d'Aurevilly je lui ai dit mon mépris et mon regret de manquer de muscles, mais aussi mon enthousiasme à lui tirer dessus s'il m'en fournissait par un geste, le prétexte légal.

3° Il me dit un jour, vous avez dans la Bible un homonyme — je m'étonnai : il me montra un chapitre d'Isaïe où Merodack Baladan, roi de Babylone envoie des présents à Ezéchias convalescent.

On peut ne pas être un cancre et ignorer ce détail, il me frappa si peu que ce nom de Baladan ne figure pas dans le *Vice Suprême*, où je commençais par Merodack (Jupiter) a ressusciter les noms du Panthéon Kaldéen.

4° Voilà le ton de cet homme qui me *protégeait* et *m'informait de la syntaxe* et *renonça à me pédagogiser*.

21 août 83.

« Mon très Cher Mage,

« Je constate avec épouvante que votre lettre est » datée du 31 juillet. Elle m'avait fait tant de » plaisir que je croyais l'avoir reçue hier et je croyais » vous étonner par la promptitude de ma réponse.

« Merci pour le mot sur moi dans l'artiste. Ce mot » a été mis hier sous les yeux d'imbécile de .. par le » comte Roselly de Lorges qui a fait une démarche dé» cisive pour mon bouquin.

« *J'ai admiré votre salon*, je l'ai admiré jusqu'à » l'enthousiasme inclusivement. Je vous dis que c'est » une œuvre étonnante littérairement. Esthétiquement » vous admirez des gens que je vomis.

« Vous êtes exquis de m'avoir envoyé des notes sur » Colomb...

« Vous lisez Cornelius Agrippa. Que Dieu vous tienne » en joie. Pour moi je viens de lire en 4 jours l'*Emile*. » en en écrivant le commentaire : *propane et circensibus* » j'ai failli devenir enragé. Mes amis prétendent que » personne ne s'en serait aperçu.

« ... Le doux Landry me charge de vous dire qu'il » vous adore. »

LÉON BLOY.

5° Il n'est pas vrai que le nommé Bloy m'ait présenté à d'Aurevilly. A mon article de l'artiste de novembre 1882 finissant par : « à être disciple je voudrais ce ce maître. » Le Connétable répondit sur une carte « *avec des remerciements que je voudrais vous faire en personne*. »

Je fus présenté chez M. Buet par M. Buet.

Quant à ce mot : « Péladan est un bas bleu. » Jamais M. d'Aurevilly ne l'a prononcé je n'aurais plus franchi son seuil ; je n'ai jamais toléré la plaisanterie dans mes amitiés ou mes admirations : et l'auteur des *Diaboliques* fut toujours avec moi, comme il convenait à la fois à son génie et mon attitude, affectueusement poli.

6° *Ait Bloy* 1891 : « une préface *insensée* pour ce » Vice Suprême construit et mastiqué avec les raclures » et les relavures de tout le monde.

Ait. Bloy 1884 : L'auteur du *Vice Suprême* n'est pas seulement original par la forme même de son esprit... il l'est par cette conception si grande qu'il me semble que depuis la préface de l'indifférence en matière de religion on n'avait pas entendu tinter sur le monde un aussi lugubre tocsin...

« Quant à la mise en œuvre de cette trancendentale » donnée, elle est d'un art confondant... cet Atlas » (Peladan) porte tout un monde. »

« Le *Vice Suprême* n'échappera pas au destin de tout livre supérieur inspiré par l'amour de la vérité.

« N'importe nous allons avoir le feu d'artifice d'un grand écrivain de plus... »

« M. Barbey d'Aurevilly qui en a écrit la préface, ne craint pas pour la puissance synthétique, de le comparer à Balzac. »

Ce doux Landry qui est le porte queux de Bloy, comme celui-ci est la *boite aux haines* de M. Huysmans a écrit à la *France* une lettre que je connais d'aujourd'hui où il prétend que je surpris un moment l'amitié de d'Aurevilly mais qu'il ne tarda pas à me mépriser.

Pour ne pas citer de noms référents ni de lettres, ces mots de dédicaces :

Sensations d'art 1886 : A mon corse d'amitié.

Une page d'histoire : A Peladan qui ne revient pas le plus impatient des amis.

Les Philosophes 1887 : Au Mage, amitié magique.

Les Historiens 1888 : Ici pour qu'on voie que je l'aime.

7° Le nommé Bloy est in-insultable et moi trop daidaigneux envers lui pour m'abaisser jusqu'au personnage qu'il est devenu.

Je copie la phrase de ma lettre à la *France* à laquelle son agression veut répondre.

« Bloy, ce même chrétien qui a barré de pugilat la chambre mortuaire de d'Aurevilly et empêché la prière agenouillée des plus vieux amis du mort, Bloy avait inventé en paiement de ses propres repas, cette exhibition au *Chat Noir*, de l'auteur des Diaboliques. »

Or, ce nommé Bloy se tait sur cette seconde affirmation. Quant à la première, il m'accuse d'avoir assassiné Jules Barbey d'Aurevilly.

Le jour où mademoiselle Louise Read protestante de naissance et libre penseuse, me déclara qu'elle ne laisserait pas, de peur d'émotion, le prêtre arriver au chevet de l'écrivain catholique, ce jour je demandai au docteur Robin s'il y avait du danger et sur sa réponse affirmative, je fis mon devoir d'ami et de catholique.

Le nommé Bloy me menace de chantage et de me plastronner d'infamie.

Soit ! La parole est à Mademoiselle Louise Read que M. François Coppée appelle la Sœur de Charité du génie et qui est aussi légataire universelle.

La parole est à la justice, puisqu'il y a crime et infamie ; et Maitre Le Senne parlera désormais en ma place.

Très cordialement, Cher Monsieur Deschamps.

Sar PÉLADAN

P.-S. — Mon interview dans *La France* fourmille d'inexactitudes. Les après-midi dominicales de la rue Roussselet y deviennent des soirées.

On m'y fait dire que Bloy s'opposa à la venue du prêtre ; or trop hautain pour être injuste je nie cette parole, et si je crois Bloy capable de tout, je le crois du moins incapable de cela.

S. P.

Rêverie Positive

Pour ceux de Fourmies.

Le paysan, si son labeur est dur, vit du moins dans une perpétuelle communion avec la nature dont il est le gardien sacré, le prêtre mystérieux,

sachant le secret du grand Pan, du nuage et de la source, de la graine et de l'arbre, de la fleur et du fruit, de l'atome et de l'astre, familier à l'incessant dialogue du vent avec les blés et les forêts à travers la plaine et les monts.

Semeur de vie, il a le secret des Annédotes syriens, de l'Oannès de Bérose, le monstre amphibie, l'homme-poisson venu de la mer Erythrée civiliser la Babylonie et qui, sortant chaque matin des flots pour y rentrer le soir, avait deux têtes, en bas, une tête d'hydre dont les gueules absorbaient le chaos, en haut, une tête d'homme dont la bouche vomissait la science.

S'il est courbé sur la glèbe, le laboureur respire les puissantes senteurs des floraisons ; c'est pour lui que, de l'aurore à l'aurore, chantent l'alouette, le rossignol et la fauvette, toute la symphonie pastorale. Il a le printemps, il a l'été, il a l'automne ; les tendres frondaisons, les trépidations embaumées, les ors et les cuivres du déclin. Il a le bourgeon, la fleur et le fruit et, s'il ploie sous les travaux, il célèbre les fêtes, moisson, vendange, où Vénus accouple les souffles et les cœurs et les fond dans le grand Tout.

Et le paysan, gloire de la nature, est chanté par les poètes, chez tous éveillant l'idée d'un calme grandiose et d'une grave beauté. Il a pour lui Longus, il a pour lui Virgile, il a pour lui Lucrèce, il a pour lui Millet.

Voilà pour le paysan.

Le soldat a le prestige.

Sans doute, quand le soldat, atrophié de l'ennui paresseux, de l'inactive activité des casernes, se rue aux combats, il se venge, se faisant tuer plus qu'il ne tue, mais enfin, si inconnu que soit l'homme tombant frappé d'une balle, encore touche-t-il un dividende d'immortalité, dividende infinitésimal, soit, mais dividende. Si la gloire n'est pas faite pour lui, du moins est-elle faite de lui, par lui, avec lui. Cela est sa chair, cela est son sang. Le nom radieux des héros résume l'incognito de milliers de soldats.

Le soldat ! Il est au fond des hymnes ; il est au fond des cœurs, admiré du petit enfant, vénéré du vieillard, aimé des femmes. Il a pour lui Homère, il a pour lui Hugo. S'il joue avec la mort, du moins sait-il qu'il peut, quelque jour, par fortune, faire en un instant la sienne, chance à courir, loterie, espoir ! Et puis, ivresses successives : ivresse de l'uniforme et des camps, de la poudre et des fanfares et, au retour, ivresse des triomphes. Après les places-fortes, les places-faibles, les cœurs ! Toujours la brèche ! Le soldat ! Il est au fond des *Requiem*, il est au fond des oraisons, il est au fond des deuils, célébré, regretté, vénéré de tous. Il s'appelle Alexandre et Léonidas, Arbelles et les Thermopyles ; César et Vercingétorix, Le Pont et Alésia ; Charlemagne et Roland, Pampelune et Roncevaux ; Napoléon et Ney, Austerlitz et Waterloo.

Et c'est pour lui qu'au cœur des plus nobles cités s'élèvent sous le ciel les grands panthéons bleus.

Voilà pour le soldat.

Mais l'ouvrier ?

L'ouvrier. Pour lui, rien.

Rien — et c'est tout.

C'est peu.

Nulle paix, nulle gloire, nulle illusion. Pas de compensation, pour lui.

Pour toi, chauffeur ou mineur, pour toi le constant et obscur combat contre l'éternelle et même misère, avec ce supplice bizarre — la liberté de Tantale.

Comme par la fièvre — cette Erynnie du prolétaire — dévoré aux brasiers des hauts fourneaux ou paralysés aux suintements des puits, sans cesse et toujours, toujours et sans cesse, termite patient, sans répit, sans merci, sans halte, sans repos, l'ouvrier peine aux tâches monstrueuses, noir de limaille et de fumée, le cuir tané, brûlé, troué, le corps déchiqueté, rompu, disloqué, l'échine basse, suant sa vie, et toujours l'œil à terre. Ceux qui n'espèrent plus regardent-ils au ciel ! De l'aube à la nuit close et, pour mieux dire, de la nuit à la nuit, l'homme « fait son temps » à l'usine ou sous terre. Il y est entré, il est descendu à huit ans, il n'en sortira, il ne remontera que pour mourir, s'il ne laisse la peau et les os dans l'effondrement de quelque hideuse catastrophe, explosion ou grisou.

Rien entre les terreurs de la tâche et les épouvantements de la fin. Des affres de la vie aux affres de la mort, — toujours tout droit, — voilà le chemin. Et sans nul repos, marche, Ashvérus, marche, ouvrier ! L'industrie est une guerre acharnée qui ne saurait s'interrompre par la signature d'aucun traité de paix. Comme Saturne, elle dévore ses enfants, cela au nom du progressiste « Time is money » qui, dans la féodalité moderne, remplace tous les cris de guerre. « Time is money », c'est le « Montjoye et Saint-Denis » du XIX[e] siècle, la véritable raison sociale de l'égoïsme commercial.

Du jour où la vapeur alluma sa première chaudière, peu à peu l'humanité toute entière fut prise à l'engrenage et, désormais sous le ciel, jamais plus ne s'éteindra le feu des machines, dut le monde en périr. — Oh ! Promothée ! — Automne, hiver, printemps, été, ne t'arrête un instant ! Fais toi-même tourner la roue, la roue d'Ixion ! A ton poste, chauffeur, à ton poste éternel. Va, jette au gouffre les pelletées de houille arrachées aux sombres galeries par tes frères de dessous terre. Le fourneau n'en peut plus, craque et se disjoint. N'importe ! chauffe toujours ! L'acier gémit, les bielles grincent, les leviers se lamentent, les pistons hurlent. N'importe ! Chauffe, chauffe toujours ! Mais les murs s'ébranlent, les poutres se déchirent, le sol tremble. N'importe ! Chauffe, chauffe, chauffe toujours ! chauffe quand même ! « Time is money ? »

Si la matière, si la vile matière elle-même, lasse et comme honteuse d'être ainsi violée à outrance, vient à se venger, si tout vole en éclats et retombe en poussière, toi, ouvrier, chair à grisou, chair à machine, chair à malheur, ton maigre corps carbonisé sous les décombres une fois retrouvé et mis en terre en présence des autorités tout exprès dérangées, après le déblaiement et les constatations, les contestations et les

procès d'usage, on en sera quitte pour réédifier l'usine « couverte par les assurances » et pour continuer inconsolablement l'exploitation après l'inauguration solennelle du nouveau Temple-modèle. Sur les livres « heureusement préservés », la néfaste année sera portée aux Profits et Pertes et seul, l'Actionnaire, rêveur, se demandera s'il est vraiment une justice au ciel !

En attendant, toi, l'ouvrier, tu seras mort. Mort en laissant les tiens légués à la misère.

Ce qui fut toi, chair et os, viande et réjouissance, ayant été retrouvé en bouillie sanglante — gâché serré ! — ni ta femme ni tes enfants, ta femelle et tes petits, n'auront même la consolation sentimentale de pouvoir aller sur ta tombe, la sauce humaine de cent de tes camarades, mêlée à la tienne, ayant été jetée dans la même boite et dans le même trou avec cette inscription laconique : *Méconnaissables.*

Au paysan, le drap mortuaire.
Au soldat, le drapeau pour linceul.
A toi, la civière des morgues.
Au payan, la tombe fleurie sous le libre éther.
Au soldat, l'Ordre du jour et les anniversaires.
A toi... Est-ce qu'on porte le deuil du peuple !
Gazouillez, oiseaux, pour bercer les vieillards endormis au sillon. Battez, tambours ; sonnez, clairons, pour les hommes tombés au champ d'honneur. Silence pour ceux-là qu'ont mitraillé d'infernales chaudières, qu'ont écrasé le monceau des mines.
Chevaliers du travail, Esclaves modernes voilà vos funérailles !

Jules de MARTHOLD.

LA PIPE

Hier, j'ai trouvé ma pipe en rêvant une longue soirée de travail, du beau travail d'hiver. Jetées les cigarettes avec toutes joies enfantines de l'été dans le passé qu'illuminent les feuilles bleues de soleil, les mousselines et reprise ma grave pipe par un homme sérieux qui veut fumer longtemps sans se déranger, afin de mieux travailler : mais je ne m'attendais pas à la surprise que préparait cette délaissée, à peine eus-je tiré la première bouffée, j'oubliai mes grands livres à faire, émerveillé, attendri, je respirai l'hiver dernier qui revenait. Je n'avais pas touché à la fidèle amie depuis ma rentrée en France, et tout Londres, Londres tel que je le vécus en entier à moi seul, il y a un an, est apparu ; d'abord les chers brouillards qui emmitoufflent nos cervelles et ont, là-bas, une odeur à eux, quand ils pénètrent sous la croisée. Mon tabac sentait une chambre sombre aux meubles de cuir saupoudrés par la poussière du charbon sur lesquels se roulait le maigre chat noir ; les grands feux ! et la bonne aux bras rouges versant les charbons, et le bruit de ces charbons tombant du seau de tôle dans la corbeille de fer, le matin — alors que le facteur frappait le double coup solennel, qui me faisait vivre ! J'ai revu par la fenêtre ces arbres malades du square désert — j'ai vu le large, si souvent traversé cet hiver-là, grelottant sur le pont du steamer mouillé de bruine et noirci de fumée — avec ma pauvre bien-aimée errante, en habits de voyageuse, une longue robe terne couleur de la poussière des routes, un manteau qui collait humide à ses épaules froides, un de ces chapeaux de paille sans plumes et presque sans rubans, que les riches dames jettent en arrivant, tant ils sont déchiquetés par l'air de la mer et que les pauvres bien-aimées regarnissent pour bien des saisons encore. Autour de son cou s'enroulait le terrible mouchoir qu'on agite en se se disant adieu pour toujours.

Stéphane MALLARMÉ.

Extrait de *Pages* vol. à paraître incessamment, édition d'amateur, chez Deman, à Bruxelles.

Un peu de Naturalisme modéré (1)

Un jour de gala

— *Vous voilà tout ahuri ; que cherchez-vous donc ?*

— *Jusqu'à la petite table des enfants, tout est pris, mon cher hôte ; je ne sais où me placer.*

— *Qu'importe, vous êtes de la maison, placez-vous où vous voudrez.*

Un bon conseil

Dans votre position vous ne pouvez offrir qu'un cadeau de peu de valeur ; n'apportez donc rien, on pensera que c'est un oubli et vous serez excusé.

Utile précaution

Je l'ai trouvé ce matin dans le fiacre et de crainte qu'on ne le volât, je l'ai emporté : il pleut très fort, prends-le, ma chère, je te le prête.

Une réponse inattendue

— *Vous êtes bien heureux d'avoir pour ami ce célèbre docteur.*

— *Pour les soins, ce n'est pas lui, nous avons le nôtre.*

Amicale observation

Comme tu es bonne, ma chère, de te priver ainsi. Décide-toi donc, dès aujourd'hui, à la mettre en nourrice.

Eugène VIVIER.

(1) Extraits inédits d'un prochain livre.

PETITS PORTRAITS

—o—

RAYMOND LOTTHÉ

Petit-fils en art de Velazquez ; nature d'élite, intuitive et créatrice ; âme de poète et cœur d'ami sincère ; un qui, demain, sera illustre.

L'Œuvre de Lotthé ne se compose guère jusqu'à présent que d'études, en lesquelles se

révèle un maître-peintre original et puissant, et de portraits (l'un actuellement au Salon des Champs-Elysées) d'une psychologie irréprochable. A vingt deux ans, l'artiste est en possession d'une technique parfaite; son œil voit la couleur avant la ligne, ainsi que l'a démontré sa merveilleuse série de portraits publiés dans La Plume, *dont l'un, Fernand Clerget, est un chef d'œuvre et l'autre, celui du signataire de ces lignes, une suprême analyse de caractère.*

Classique en la forme, mais classique de tradition plutôt que de procédé, malgré ses maîtres, Boulanger — celui à qui il doit le plus — et surtout Bonnat, Lotthé produit des œuvres d'une personnalité si intense qu'elles détonnent à l'Ecole des Beaux-Arts comme si elles étaient d'un révolutionnaire. Je connais de lui un Punch *qui eut fait rêver Manet, une « académie » d'une chair lumineuse — sans le truc du fond noir employé si abusivement par Henner — à rappeler, moins les paquets de graisse, les meilleurs Rubens : dans ces deux toiles, si loin placées l'une de l'autre qu'elles puissent paraître, l'âme du maître Espagnol qui revit en Lotthé lui a permis de s'affirmer nerveusement au lieu de s'égarer.*

Nonobstant sa tête de jeune vierge andalouse, ses yeux noirs luisants et sa main de patricienne, le frêle artiste possède la force plus que la grâce; il fait parfois mauvais, jamais médiocre — caractéristique certaine d'un tempérament d'artiste qui réalisera plus encore que ses fières promesses de l'heure actuelle.

Léon DESCHAMPS.

ABDICATION

Mon front pâle est sur tes genoux
Que jonchent des débris de roses,
O femme d'automne aimons nous
Avant l'avent des temps moroses !

Oh ! des gestes doux de tes doigts
Pour chasser l'ennui qui me hante !
Je rêve à mes aïeux les rois,
Mais toi, lève les yeux, et chante.

Berce moi des dolents refrains
De ces anciennes cantilènes
Où, casqués d'or les souverains
Mouraient aux pieds des châtelaines.

Et tandis que ta voix d'enfant,
Ressuscitant les épopées,
Sonnera comme un olifant
Parmi la danse des épées,

Je penserai vouloir mourir
Parmi les roses de ta robe,
Trop lâche pour reconquérir
Le royaume qu'on me dérobe.

STUART MERRILL.

DES YEUX

Lac des trois Puretés où glisse avec lenteur,
Parmi le frisson blanc d'ombelles délicates
Et l'ombre glauque et l'or des flots adulateurs
Et la sérénité glaciale d'Hécate,
La barque de simplesse et de toute candeur.

O gracile unisson de nuit, de lune et d'eau,
Vigules mémorant des morts frêles de flûte!
L'anse est loin du départ et ses stridents falots :
Vois la rive en la brume assourait ses volutes.

Ne cueille pas — contemple : aux moires du profond,
Il grandit une fleur si calme et sans parfum,
Graal perpétué des Parsifal défunts
Dont se veut l'âme encore en molle oblation.

Mais l'air stagne pesant de lourdes pâmoisons :
Impétueusement, comme des chars de guerre
Et de fous étalons aux crinières d'éclairs,
Menace ! l'ouragan galope à l'horizon.

Par delà le vertige et par delà le rêve
— Halos vagues vibrant aux neiges du sillage —
Haut flambe avec fureur qui clame et qui s'enlève
Le pourpre essor désappointé d'aigles d'orage...

Riens : l'adolescent qui s'esseule à la proue
Veille — et le vent farouche ne doit prévaloir
Et la barque alanguie en son doux nonchaloir
Ignore le souci des récifs et des boues.

Barque sillant très lentement l'eau musicale,
Barque berçant l'oubli des ivresses brutales
— Grand-Rêve, beau pilote oriente tes voiles
Vers un ciel où fleurisse une enfance d'étoiles —
Lac de silence et de sommeil, lac radieux :
O la mansuétude aimante de ses yeux.

Novembre 90.

Distiques Tristes

Le Pactole plaintif et doux de mes poèmes
Rêve de sommeiller sous tes jeunes troènes.

Mais j'ai peur un peu des blancheurs et des parfums
Et du rire étoilé des fleurs de ton jardin.

Et puis — parce que tu es une étrange Dame —
Je crains, sur mes flots, un regard de tes yeux calmes.

Pourtant s'il se pouvait, ce soir, que tu désaltères
En ma tristesse le pur géranium de tes lèvres ;

Si ton âme enfantine où règne un crépuscule
Oubliait tel exil aux mers occidentales ?...

Or tu penses—tant mes ors tristes te laissent distraite—
« Mon blanc héros reviendra de là bas peut-être. »

Et moi, sur ma rivière aux inanes chansons
Je vogue, dédiant à l'ombre une folle oraison.

Et la Nuit, ta grande sœur, ô Dame d'amertume,
Elève pour ma mort sa faucille de lune.

Fevrier 1891.

Adolphe RETTÉ.

LA PLUME, *supplément du 1er Juin 1891*

Méditation [1]

Quand le Sage, gardé par les Indifférences,
Rêve l'isolement d'un calme piédestal,
Autour de lui surgit de l'Abîme natal
L'enchantement des fugitives apparences.

Par le chemin des sens, qu'elles ne savaient plus,
S'offrant toutes avec un chant d'épithalame,
Elles marchent à la conquête de son âme
Pour l'enchaîner de fleurs au loin des cieux élus.

Et les voici, parfums câlins, dont la nuée
S'exhale impénétrable aux lumières d'en haut,
Les voici, chœur berceur, dont la langueur prévaut
Contre la voix d'en haut, qui lutte exténuée ;

Elles réveillent en pétales éclatants
Sa bouche autrefois close aux papillons du rire,
Ce, pendant qu'oubliant le geste de proscrire,
Ses mains font des bouquets dans l'espace et le temps.

Alors un dieu se meurt que devenait le Sage,
Le mensonge des apparences règne en roi
Sur le bétail de ses désirs, en désarroi
Vers les enlisements du terrestre passage ;

Et parce qu'il n'a su, fort de tous les mépris,
Donner l'essor sans trêve à son Vouloir sublime
Au dessus des vains artifices de l'Abîme,
L'Abîme en ricanant l'aura bientôt repris.

— Pour devenir, un jour Celui que tu recèles,
Et qui pourrait périr avant d'avoir été
Sous le poids d'une trop charnelle humanité :
O mon âme ! il est temps enfin d'avoir des ailes.

Edouard DUBUS.

Candeur Juvénile

Au docteur Pierre Jacquin.

J'étais novice et Berthe aimait les grands péchés —
Une nuit que Vénus la brûlait de ses fièvres
Elle me pria tant que je posai mes lèvres
Sur ses trésors les plus cachés.

Le matin au réveil (innocence première !)
J'avais l'esprit tout aux abois,
Je me croyais coupable — et pendant un long mois
Je restai sans oser embrasser ma grand mère —

Alfred POUSSIN.

Des Fleurs

Pour la petite Suzette.

En ton lit aux brocards aurés
Flottent, chère, lorsque tu t'y noies
Emmi les doux parfums des soies
De très subtils parfums adorés.

Qu'as-tu besoin des grâces mièvres
Des roses que tu t'en vas rêvant !
Les pauvres se fanent souvent
Et leur velours demeure en tes lèvres. —

Je voudrais pour qu'en ton boudoir
S'alanguisse la grâce des roses
Que tu veuilles à mon vouloir
Et que tes yeux vairs soient moins moroses.

Que tes yeux vairs, oh ! tes yeux vairs !
— Oubliant tes couleurs coutumières —
Reprennent leurs clartés premières.
Va, ne songeons pas aux maux soufferts !

Mie, tends-moi tes lèvres roses,
Tout contre ma lèvre, à mon vouloir,
Et je ferai qu'en ton boudoir
S'alanguisse la grâce des roses.

Jean SURYA.

(1) Fragment inédit d'Apollonius de Tyane, drame.

POUR L'AIMÉE

Je t'aime, entends-tu bien ! Ta peau blanche au reflet
chaud et doré qu'ont les fruits mûris à l'automne,
éveille des désirs en ma chair qui s'étonne
de ces ruts et de ces appétits de valet !

Mes reins, comme sous quelque invisible caresse,
se soulèvent avec de longs tressaillements,
et soûl de je ne sais quelle infernale ivresse,
je rêve de nombreux et fous accouplements !

Viens ! Je veux mordre à la rendre encor plus sanglante,
ta lèvre prometteuse, épaisse et succulente !
et sur ton corps fleuri comme un jardin de Mai,
mes baisers, papillons qui butinent sous l'herbe,
au cœur du lys d'amour radieux et superbe
se griseront de miel exquis et parfumé.

1891. *Catulle* BLÉE.

VILLE PRISE

Par les murs éventrés, lansquenets et routiers,
Tels qu'éperviers à jeun lancés à la curée,
S'abattaient sur la ville et d'une âme assurée,
Mettaient l'église à sac et brûlaient les moutiers.

Tandis que les chevaux buvaient aux bénitiers,
Les flacons en leurs mains avaient courte durée.
Mis en joie, ils forçaient la porte bien murée
Et tuaient l'habitant pour s'en faire héritiers.

Gorgés de vin, suant le sang, masqués de poudre,
Ils violaient. Mais les grands cœurs savaient absoudre
L'emportement brutal de ces victorieux.

Et sur leurs corps meurtris d'amour, les plus hautaines
Se résignaient à voir, pour l'assaut furieux,
Les soldats se ruer après les capitaines,

Edmond MORIN.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Causerie

A la pure poésie et aux savants rhythmes du *Sur Champ d'Or* le public (v. la Ballade touchant l'ignominie de la classe moyenne) a preferé les rimes truculentes cueillies au *Pays du Mufle* en un richissime *chant de gueule*. Precieux enseignement, poètes desireux de connaitre la gloire ! Laissez là vos lyres, « asseyez-vous dessus » ! comme il est écrit en Charles Fitou

(*livre*... pas paru, *chap.* détaillé dans certaine livraison de *La Plume*). Rengainez vos *chansons d'âme*, vos *sourires tristes* et vos *fleurs fanées* : des treteaux et *badaboum ! boum ! boum !*... faites le saltimbanque, montrez-nous « le plantain, la merdoie, la graisse de putain, les pieds du Sâr, le bidet torché par Maizeroy, l'homuncule dans la bouteille » et en huit jours vos œuvres seront *épuisées* — rêve que n'auront point vu se réaliser les Villiers, les Barbey, les Bloy et les Verlaine ! (les uns, cependant, morts de faim, les autres très malades).

Dieu ! ce qu'il doit rire, ce vrai poète qu'est avant tout Laurent Tailhade !

Madame G. d'Estoc — et de taille à ne point réussir l'œuvre entreprise — nous affirme qu'il reste encore quelque chose à dire sur Jeanne d'Arc. Elle profite de cela pour nous offrir son portrait (pas celui de Jeanne, celui de Mme Detaille), assez *toc*, puisqu'il a le nez de travers, et...

— Mais, de grâce, laissez donc cette malheureuse Pucelle tranquille !

Un qui n'aura point de réclamations pour s'être servi du nom des respectables aïeux de M. Dupont dans une œuvre littéraire, c'est M. Millien (Achille) — d'où une traduction en vers français des *Chants populaires de la Grèce* : — dans ce livre, les héros s'appellent couramment... comme ils doivent s'appeler, d'ailleurs, Zagoras, Tsolkas, Radoïtza. Je ne me vois pas bien soupirant des balivernes à une bichelette dont le plus petit nom de baptême aurait 13 syllabes. Mais, à part cela, il ne me coûte pas un sou d'affirmer que M. Millien (Achille) est un poète qui fait bien le vers si tant d'aures le vident.

« *Humour*, n. m. Mot anglais francisé, qui sert à désigner un mélange d'esprit et de naïveté, de gaieté et de mélancolie, de brusquerie et de sensibilité » — affirme mon Larousse au sujet du terme choisi par moi pour qualifier le nouveau livre de Paul Foucher : *Monsieur Bienaimé*. Je ne sais si toutes ces qualités sont l'apanage de la nation qui nous fournit de jockeys, de cochers, de boxeurs, de picpockets et de... baigneurs genre rue de Penthièvre, cependant je me risque à vous conseiller la lecture d'un si *français* et si excellent livre.

Ils sont très bien, ces *éclopés* offerts au public par Emile Metaireau, sous ce titre : *Fleur de Loire*. Ainsi que l'insecte chanté par Hugo — la coccinelle — (pseudonyme sous lequel E. Metaireau publie ses vers), le poète vole vers l'Amour — ce que doit faire tout poète, race de rêveurs et de pauvres !

> La torche d'Héraclès allume une autre aurore ;
> Et vois, pour enlacer ta tête, Moréas,
> Daphné que poursuivait Apollon Loxias
> Au diadème d'or.

(Extrait de l'*Ode à Moréas*, par Raymond de la Tailhede).

J'ai lu avec un ravissement réel le poème de M. Albert Saint-Paul : *Pétales de Nacre*. Cette œuvre est la plus parfaite incarnation des théories symbolistes jadis exprimées par Jules Tellier, le regretté critique. Evidemment, prise au dépourvu, notre oreille habituée au rhythme classique se choquera d'un vers cité séparément :

> Elles roucoulaient au printemps dans les cages d'osier frêle...

Et notre œil, à la lecture, n'approuvera pas toujours les joies de l'oreille écoutant ces rimes répétées et ces allitérations :

> Si, sur les lacs amis, où se mirent leurs grâces,
> La jonque des mousmés glisse lente avec grâce,
> L'eau chère, l'eau qui est la fraîcheur des jonquilles,
> Fleurit la jonque de jonquilles,
> Et les paons allongés des reines riveraines,
> Dorment, dédaigneux des fleurs riveraines,
> Dans la jonque fleurie et qu'escortent les cygnes.
> Les mousmés et les cygnes,
> Bénévoles prisonniers des folles fleurs,
> S'immobilisent pour veiller parmi les fleurs
> Les paons empanachés de plumes ou d'yeux mornes
> Meurent en des splendeurs glauques d'océan morne,
>
> Si sur les lacs amis, blonds de jonquilles d'or
> Dort la jonque captive en les jonquilles d'or.

Mais qu'importe — même le rappel avec l'éblouissante couleur en plus des vers de Maeterlinck — si l'ensemble nous donne un aperçu des royales visions du poète !

La préface, à l'encontre de ce qui arrive souvent, est la plus mauvaise chose de *l'Heure en Exil*, par Dauphin Meunier. Trop de réseaux pour emprisonner, de feuillages pour enténébrer une Idée qui s'envole quand même. Le prélude : *Cependant une musique me disait*... est la meilleure page de cette *Heure* d'où l'on s'exile avec tristesse... avec l'espoir que l'auteur réalisera toutes les fastueuses promesses qu'il nous donne pour l'avenir.

Au prochain, *Bas-Bleus* et divers livres intéressants.

SAINTE-CLAIRE.

Le Livre d'or des Travailleurs, par George Doré. L'auteur signe de plus, *philosophe*. Je suis convaincu que, depuis l'apparition de cet ouvrage, sa philosophie a dû changer et évoluer dans le sens libertaire, car son socialisme un peu nébuleux, nous en fournit les manifestations certaines. *Le Livre d'or des Travailleurs* se compose d'une série de biographies d'hommes historiques depuis cent ans. Malgré ma sympathie pour les tendances de son esprit, je dois déclarer à George Doré que l'enseignement sociologique ne se réclamera jamais des personnalités soumises, elles, aux influences animales, alors que l'Idée, seule, poursuit sa marche évolutive, insensible aux accrocs et sourde aux déclamations des politiciens dont il se fait le biographe. C'est-à-dire que la philosophie de son recueil est relative, sinon inconséquente, puisqu'il réduit la portée d'une critique générale au mètre particulier de l'individu. D'où, défaut de synthèse. Néanmoins, ce livre fourmille d'aperçus curieux et de documents indispensables à celui qui étudie le siècle.

André VEIDAUX.

Une mince plaquette est parue — hors commerce — *Dyptique* ayant pour auteur M. Francis Viele-Griffin — M. Vielé Griffin représentant une certaine situation dans l'école symboliste, nous nous sommes procuré cette plaquette. Sincèrement notre impression est telle : Ces vers par trop libres manquent de rythme. On dirait, un peu, une traduction de vers anglais, ce qui n'a rien de surprenant vu la personnalité de l'auteur. Parmi quelques paysages gracieux un personnage passe et cause et, malgré un effort vers la métaphysique, s'embourbe en des banalités.

En somme, M. Vielé-Griffin est un bon poète qui a lu Henri de Régnier, Gustave Kahn, Jean Moréas et Adolphe Retté.

Sa plaquette est honorable. P. H.

Daniel Valgraive, par M. J.-H. Rosny.

M. Rosny nous a dépeint et analysé, cette fois en un style très éclairci de sa coutumière terminologie scientifique, les angoisses et les très nobles abnégations d'un mari, qui se sait atteint d'une maladie mortelle, et qui se résout à assurer le repos et l'honorabilité de sa femme en la mettant d'avance entre les bras d'un ami, homme honnête et choisi intelligent. Le

sacrifice ne s'accomplit pas sans luttes cruelles, sans les criantes révoltes d'une personnalité vivante, par moments insurgée contre la juste décision de sa volonté.

On ne saurait trop louer la manière maîtresse dont l'écrivain a conçu et suivi une psychologie aussi difficile. Ce que nous admettons moins volontiers, c'est que, dans la préface de cette étude d'abnégation et de sacrifice, l'auteur déclare qu'il ne s'y agirait pas de sacrifice et d'abnégation. M. Rosny tient à rompre résolument avec les *renoncements* du Christianisme, il répudie ce qu'il appelle les idées russes (il songe à Tolstoï, sans le nommer) : « Nous sommes de l'Occident, dit-il, et nous autres hommes nouveaux de raison et de science, nous jetons les langes et le bourrelet des vieilles idées venues de l'Orient. » Heureusement le soleil continue à nous paraître aller de l'Orient à l'Occident, les races ont suivi, et les idées, et ce n'est pas en changeant soit le nom, soit la classification des idées orientales, qui sont et demeurent le fond de l'humanité, qu'en quoi que ce soit à leur vérité immuable de nouveaux hommes pourront attenter. Le renoncement est le renoncement ; il nous est indifférent qu'on le mette sous l'étiquette d'un déterminisme altruiste.

Les milieux, les paysages, les ciels de M. Rosny répercutent la nature dans un style rhythmique et chantant, souvent délicieux. Un amant passionné, troublé, des terres des frondaisons, de l'espace, des nues, peut seul parler ainsi. J'entends dire à M. Rosny ce qu'il voudrait, à savoir qu'il tire ses éléments poétiques des forces virtuelles et latentes de la nature telles que la science moderne nous les présente à concevoir ; mais, j'en suis bien fâché, il n'en est rien. Le charme des descriptions de M. Rosny est fait de bel et bon mysticisme poétique, l'éternel et frissonnant aliment des poètes.

Adrien REMACLE.

La Force des Choses, par M. Paul Margueritte.

Des délicatesses de vision, le sentiment des presciences que donnent les incients naturels aux âmes ouvertes à la souffrance d'autrui, elles-mêmes faibles devant elle par suite d'une croyance instinctive au réel de la Fatalité, quelquefois une horreur crispée de cette Fatalité et de ces souffrances et leur abomination manifestée, une douleur attristée, volante, pour tempérer tout cela, telle nous apparaît l'âme d'artiste de M. Paul Margueritte. Une autre de ses œuvres, très particulière, a exprimé l'horreur de la souffrance dont nous parlons : *Pierrot assassin de sa femme*, pantomime où l'homme tue lentement, atrocement, la femme en lui chatouillant la plante des pieds, avec une sorte d'ardeur satanique. Ceci est de la *constatation* du mal exaspérée, un truchement littéraire de la bonté, par renversement, le besoin de tirer revanche du mal impersonnel universel en créant une dénonciation du mal volontaire.

De même ce titre, la *Force des Choses*, emprunté à une location proverbiale, signifie en réalité *la faiblesse des choses* et surtout des sentiments humains, leur insuffisance dans la durée et pour l'amour. Voici un homme qui perd une maîtresse adorable et adorée, un de ces êtres tant exquis qu'ils semblent *ne devoir point vivre*. Elle lui laisse un enfant. En une année, la douleur inconsolable, se console, faiblissant de jour en jour, décroissante, au point que les traits du visage si longtemps chéri s'estompent dans le passé, chancellent, tombent de la mémoire. La compagne est remplacée, sens et cœur, par une inférieure en esprit, d'abord puis par une autre *qui ne saurait être égale* : « Tout s'écoule » dit Héraclite.

Nous suivons, d'une tristesse intéressée, la décroissance, graduée avec habileté et souci de la vérité, et nous fermons le livre en soupirant, parce qu'un autre homme a répété une fois de plus, sous une forme attirante, ce que nous nous sommes tant dit et tant caché, tout bas,

Nous devons toutefois reprocher à M. Margueritte (nous devrions l'en remercier, car cela nous laisse un espoir) d'avoir fait à sa thèse une part trop belle, en choisissant un homme d'assez médiocre tendresse, de cœur débile et parfois banal. Il lui manque, à ce veuf, « la douceur du corps d'une femme au lit ». Mais, parbleu ! Nous ne nous intéressons que médiocrement à de pareilles souffrances. Dans l'ordre moral, il lui manque aussi « des douceurs » analogues, et il n'a point la virilité hautaine qui fait résolument face aux solitudes. Enfin, il est capable de légèreté, d'oubli, au point d'oublier chez lui son enfant malade afin de prolonger « la douceur » d'un entretien amical et féminin. Cordialité trop inférieure.

Autre reproche : le roman présente au début et développe un caractère de sensitif exquis, troublant, quasi-dément, puis, quand on nous l'a montré, promis, on nous l'ôte, il devient épisodique et s'annule. Il y a là, ce nous semble, une faute de composition assez grave. D'autant que ce personnage fournit les impressions les plus délicates et le meilleur style euphonique du livre : « A ce moment il eut un petit sursaut :
» l'ombre d'un vol d'oiseau passait sur la rivière, et
» un clocher au loin, lentement, tristement, tintait,
» comme un glas, l'heure. Ce fut pour Henri des
» coups de gong qui lui traversaient le tympan.
» — Claire est morte ! se dit-il soudain. Et il resta
» stupide. Puis la conscience lui revint : oui, elle est
» morte : « quand l'ombre de l'oiseau a passé sur la
» rivière, j'ai senti quelque chose frissonner en moi.
» Elle est morte, je le sais, je le sens ! » Alors il con-
» templa, avec un tremblement, la rivière qui coulait
» noire et or, si paisible ; et vivement, à pas peureux,
» il s'éloigna. »

Adrien REMACLE.

CRITIQUE D'ART

Le Salon des Champs-Élysées

C'est avec une satisfaction profonde que nous voyons enfin l'anarchie régner dans le monde des artistes. Nous en avons fini avec cette belle organisation, le salon unique et quasi-officiel ; — fini aussi le règne des Médaillés, car si les récompenses subsistent encore de fait, le public, incapable de se reconnaître entre les différentes sociétés qui le sollicitent, arrivera bien vite à n'en plus tenir compte.

Les deux Salons de 1890, vont être les trois Salons de 1891, et dans quelques années, nous espérons bien qu'on arrivera aux expositions particulières, qui sont le seul moyen de voir de la Peinture.

L'effroyable mercantilisme des artistes actuels, est encouragé et développé par ces grandes expositions annuelles. Chacun veut y paraître, même sans être prêt, car, le public oublie vite, et adieu la vente !

Quel pitoyable moyen de production que celui qui consiste à faire une œuvre, dans un délai fixé d'avance ! Le résultat en est visible dans l'allure fragmentaire de la plupart des œuvres modernes, presque toujours insuffisamment étudiées et trop vite exécutées.

Sauf de très rares exceptions, les artistes devraient se borner à des expositions bi-annuelles ou triennales ; là seulement on verrait de réels efforts d'art, assez consciencieusement élucidés pour que les amateurs y découvrent autre chose, que la simpiternelle toile, déjà vingt fois vue et destinée à être revue encore les années suivantes.

Il est vrai que cela supprimerait du coup tous les gens qui vivent en marge de la Peinture, les gens spirituels, les gens attendris, les patriotes, les polissons, etc.

Moins de badauds aussi viendraient ouvrir de grands yeux devant les toiles à effet, comme la *Mort de*

Babylone de M. Rochegrosse, où s'enthousiasmer devant les héros qui, depuis 1870, se font tuer tous les ans au Palais de l'Industrie, pour que le Drapeau ne tombe pas aux mains des Prussiens...

Qu'est-ce que cela pourrait bien nous faire, si l'Art pouvait y gagner quelque peu.

∴

L'impression d'ensemble de ce Salon est bien simple. C'est un océan de banalité. On y flotte au milieu d'un amas d'œuvres bêtes, sentimentales, poncives et propres, comme on le faisait l'an passé, et comme on le fera l'an prochain et toujours, nous le craignons, tant qu'il y aura à Paris des milliers d'artistes sans rien dans la cervelle et des centaines de milliers de spectateurs assez niais pour s'intéresser à des choses auxquelles ils ne comprennent rien.

A tout seigneur tout honneur, l'importance (100 mètres carrés), de la toile de M. Rochegrosse en faisait la Médaille d'honneur de cette année. On sait comment cela se pratique. Quand un jeune artiste a décroché ses premières récompenses et que de savantes réclames l'ont signalé à l'attention publique, la Médaille d'honneur n'est plus qu'une question de temps; c'est à lui de choisir l'année propice pour la confection de la grande tartine obligatoire. M. Rochegrosse, hors concours, prix du Salon, etc., a senti cela; il a eu de plus l'habileté de choisir un bon sujet et de le pimenter de façon à corser son effet.

La civilisation assyrienne encore peu connue des artistes est presque totalement ignorée du bon public; il n'en connaît que les taureaux à face humaine du Louvre et des bas-reliefs celui de l'homme étouffant un lion et quelques autres. Bâtir une œuvre en y enchassant ces fragments célèbres lui donner de grandes proportions et y réunir toutes les idées, qui hantent nos pauvres cervelles du XIXe siècle, sur les orgies asiatiques, — c'était d'un effet sûr. Le monde s'écrase devant la toile de M. Rochegrosse.

Seulement l'habileté de la spéculation nous permet d'être exigeant, et de rechercher une valeur à cette œuvre.

L'épisode choisi, demandait à être traité avec ampleur, comme Delacroix a peint *les Croisés*; — c'était le même fait considérable, la fin d'une civilisation, et il fallait que le peintre nous fit comprendre et sentir l'importance de l'acte qu'il représentait.

Il n'est pas besoin d'être un grand connaisseur pour être choqué de la correction froide avec laquelle M. Rochegrosse a peint cette toile. Pas d'âme, tout y est correct et sage, depuis les courtisanes fatiguées, jusqu'aux pâtés et aux fleurs qui meublent les premiers plans.

La composition conçue selon les règles connues, est en dehors de toute vraisemblance; Balthazar, au haut de son escalier regardant l'orgie (sans y prendre part, alors) est là simplement pour la mise en scène.

Nous ne sommes pas seul à penser que ce n'est pas par l'art pur que l'œuvre de M. Rochegrosse vivra. Quant au mérite, bien secondaire, d'avoir fait une reconstruction archéologique exacte nous pensons que les archéologues en feront facilement justice.

Les motifs d'architecture sont tirés du Palais de Sargon, Khorsabad construit environ 720 ans avant J.-C. Or, le plan de ce Palais, que l'on a partiellement reconstitué, occupe une surface de 3 240.000 mètres carrés, ce qui n'empêche pas M. Rochegrosse d'avoir placé sa scène dans le vestibule, ainsi que l'indiquent les taureaux à face humaine de la porte d'entrée.

En art comme en archéologie, M. Rochegrosse a trop sacrifié au bric et au broc et à l'effet, aussi son œuvre est-elle éphémère, et plus voisine de l'illustration que de la peinture.

Là dessus relisons Salammbo!

Si la jeune gloire de M Rochegrosse n'est pas plus solide que cela, les vieilles n'ont rien à lui envier de sa fragilité. M. Bonnat, et son *Samson*; M. Henner, et ses deux grandes esquisses; M. Gérome (le peintre et non le sculpteur) avec son lion habituel, et sa photographie du Caire; M. Vibert et ses cardinaux exaspérants de sottise; M. Bouguereau et ses porcelaines inaltérables, hélas! M. Benjamin Constant, et ses portraits mondains, — sont à notre avis aussi loin de l'art, que le dernier ressemeleur de bottes. Cette éternelle recette, qui fait que chacun de ces artistes nous montre régulièrement chaque année la même toile, sur laquelle on entonne des louanges, non moins toujours les mêmes, finissent par agacer au delà de toute expression.

Ah oui! les belles œuvres sont rares!

Seul, M. Fantin Latour donne ici une note d'art pur et élevé. Je ne nous impose pas d'idée philosophique ou morale, sa seule ambition, est de rester peintre et de trouver des formes et des tons harmonieux. Devant la *Danse*, la *Tentation* et la *Vérité*, nous pensons aux vieux maîtres du Louvre, et nous retrouvons la même sensation d'art impérissable.

Après M. Fantin Latour, M. Aman Jean, avec ses deux portraits de femme d'un caractère si simplement juste, tranche aussi sur la banalité de l'ensemble. M. Henri Martin qui s'achemine ouvertement vers la division du ton et le mélange optique, a envoyé une grande toile, *A chacun sa Chimère*, dont l'idée philosophique, rendue avec une simplicité affectée, pour juste qu'elle soit, nous a paru puérile et surtout trop puérilement symbolisée, malgré les qualités de l'exécution; mais son second envoi, *Muse*, est réellement expressif.

D'autres toiles manifestent des efforts: — le *Printemps fleuri*, de M. Lami entr'autres, — mais c'est un effort peu réussi. Cet artiste, remarqué l'an passé avec des femmes dans la verdure, — une peinture presque monochrome — a recommencé cette année en essayant d'introduire de la couleur dans son œuvre, l'effort est louable, mais l'harmonie manque absolument.

M. J.-P. Laurens, a exposé la *Voûte d'acier*, qui doit orner une des salles de l'Hôtel-de-Ville. M. Laurens est un peintre froid, et sans âme, mais honnête; c'est certainement un des derniers artistes modernes à qui l'on eut dû confier une toile décorative. Malgré toute sa conscience, la *Voûte d'acier*, est figée et glaciale. On nous fait remarquer en passant, que les échevins ont des épées sans fourreaux?...

Parmi les anciens, M. Français, reste intéressant, *Une Source le soir*, est en dehors de la peinture actuelle, et cependant le style en reste large et vrai.

M. Jean Gigoux, un vétéran, a envoyé deux portraits, dont celui de M. Bonnat, bien supérieur à ceux de son modèle.

La grande toile de M. Michelèna, *Penthéliséе*, correspond, à ce que l'on appelait autrefois une toile académique, c'est sage et correct, et c'est tout.

M. Checa, nous montre encore ses chevaux de l'année passée, seulement cette fois ils sont montés par des Huns. Il y a plus de vigueur que d'art dans la peinture de M. Checa!

La fin de l'Epopée, de M. Rouffet n'est qu'une illustration démesurée de Victor Hugo. Le *Sardanapale* de M. Chalon, comme *la Mort de Babylone*, de M. Rochegrosse est une image banale, sans rien de commun avec l'art. Les *Saintes Maries* de M. Gervais, sont une œuvre horriblement profane, qui vaut par des qualités toutes matérielles, de dessin et de couleur. Ces saintes sont fort peu mystiques.

L'envoi de M. André Brouillet, *l'Ambulance de la Comédie Française*, est un sujet spécialement choisi pour le gros public, et l'artiste l'a traité comme tel. *Le Conseil Municipal de Pierrelaye*, de M. Buland, tient le milieu entre le groupe photographique et la charge, cependant l'exécution est en honnête et minutieuse comme chez son maître Bastien Lepage.

Ces qualités d'honnêteté et d'exactitude se retrouvent, poussées peut-être encore plus loin, dans une toile de M. Blair Bruce, *Femme sculpteur*, où la

précision et l'habileté de l'exécution arrivent à un effet, — effet photographique peut-être, — mais une bonne photographie ne vaut-elle pas mieux qu'une mauvaise peinture ?

D'ailleurs quand on s'engage dans la recherche des qualités secondaires, l'on en trouve beaucoup, trop peut-être. Nous préférerions moins de correction dans les moyens et plus d'âme.

Les paysages satisfaisants sont toujours nombreux. M. Baillet a envoyé une *Matinée de Septembre en Seine*, d'une couleur discrète et distinguée. MM. Petitjean, Nozal, Pintelin Quignon, Jan Monchablon, Gagliardini, Rigolot, Carl Rosa, et bien d'autres, manient leurs palettes avec beaucoup de dextérité, mais aussi s'enferment systématiquement dans le même paysage et le même effet. Remarquée *Une Ferme à la Gouesnière*, excellente toile signée Costilhes.

Parmi les portraits, très belle page de Raymond Lotthe — un de ceux sur qui nous fondons les plus belles espérances. En progrès réel, comme peintre de natures mortes, M. Emmanuel Rousseau.

M. Guillemet, outre qu'il a les mêmes défauts de monotonie que les paysagistes précédents, peint maintenant avec une couleur épaisse qui est plus que solide, elle est lourde.

Dans des genres très dissemblables nous croyons devoir citer : la grande étude de nu de M. Fournier ; les vues algériennes de M. Bompard ; *Le Village de Gruissan*, de M. Bill ; *La Jeanne d'Arc*, de M. Lagarde ; les deux *études* de M. Lavalley ; *La Tapissière et Chloris*, de M. Lee ; *Les Cygognes* de M. Habert Dys ; *La Vague*, de M. Gorguet ; *Faites ceci en mémoire de moi*, par M. Bosch-Reitz ; *L'Absinthe*, de M. Brizard ; le portrait de M. Charles R..., par M. Darien ; le *Portrait de mes Parents ;* de M. Doucet ; *Saint Galonnec*, par M. Simon ; un paysage de M. Cesbron ; *les Coquelicots*, de M. Vonnoh ; et un lot de natures mortes de MM. Vollon, Bail et Attendu.

⁂

En sculpture, l'envoi le plus intéressant est certainement la nouvelle *Diane*, de M. Falguière. Ce morceau remarquable n'est pourtant pas parfait, tout au moins dans ses tendances esthétiques. Nous n'avons pas la prétention de chicaner M. Falguière sur l'allure un peu bien moderne de la farouche déesse, et nous considérons volontiers cette statue comme une étude femme. Les qualités n'en sont pas banales, la grâce féminine et la délicatesse des mouvements ont beaucoup de charme, trop peut-être, car la jouissance artistique devient presque voluptueuse, et cette statue semble vivre. C'est là, nous le savons un reproche rares, mais suffisant pourtant pour ôter à cette œuvre un peu de sa grande valeur artistique.

Chapu, qui vient de mourir, fut aussi un sculpteur presque trop réaliste : les œuvres manquent généralement de noblesse et de style, et se bornent à être vivantes.

Sauf ces deux artistes, les sculpteurs du Salon actuel, manquent presque tous de qualités qui les placent au-dessus de la correction.

Il faut en excepter pourtant la figurine de M. Gérôme, inspirée par les terres cuites grecques.

A la Terre, de M. Boucher, est une robuste figure d'homme, d'une construction puissante, mais cette œuvre est bien peu suggestive.

Le *Mozart enfant*, de M. Barrias, est une jolie statuette à réduire, pour orner un salon, mais cela manque de grande envolée artistique.

Les animaux de MM. Cain et Valton, ont de terribles concurrents en ceux de Barye, malgré des qualités réelles.

Le *Danton* de M. Pâris, a de l'énergie, mais il faut le voir en place, sur son piédestal, pour le juger.

Le groupe que M. Sinding appelle simplement *Homme et Femme*, a des très grandes qualités, et est d'une conception personnelle.

Parmi les autres œuvres, nous voyons à citer la *Diane* et *Sainte Catherine*, de M. L. Savine ; *Marie*, de M. Girardin ; *Léda*, de M. Suchetet et *Nourricière*, de M. Chatrousse.

Quant aux bustes, nous croyons, qu'à moins d'avoir un courage héroïque, il est matériellement impossible de rechercher ceux ayant quelque valeur artistique.

Jules ANTOINE.

×

Parmi les œuvres d'art légères, quoique répondant à une esthétique fort parisienne, où le chic s'allie à une connaissance très délicate du procédé, œuvres d'art toutefois peu faites pour la masse, il est bon de signaler à nos amis les charmantes eaux-fortes publiées par René Pincebourde, et signées par la pointe de Apoux : — *Vierges Sages et Folles* nous montrent sous des traits bien doux, des physionomies calmes et enfiévrées, mais toutes posées de façon à captiver notre intérêt et même à l'émoustiller.

(Envoi à condition, René Pincebourde, 31, rue de Verneuil, Paris).

Léon MAILLARD.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre-Français. — *Griselidis*, mystère en trois actes et un prologue, en vers libres, de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand.

Théâtre de l'Avenir Dramatique. — *Un mâle*, drame en quatre actes, de M. Camille Lemonnier.

Théâtre d'Art. — Bénéfice Verlaine et Gauguin

Les auteurs de *Griselidis* ne nous prennent pas en traîtres ; dans un prologue « bien parisien », ils nous dévoilent la généalogie illustre de leur mystère et nous déclarent tout net que leur pièce, est une fantaisie destinée à rassurer les esprits moroses des maris inquiets. Si tous les auteurs avaient le bon esprit de s'expliquer ainsi devant le public, comme nous aurions à signaler moins de malentendus entre le théâtre et la presse ! Nous voyons, en effet, journellement les autorités les plus considérables en critique confondre de bonne foi étude sérieuse avec fumisterie. Pour Grisélidis pas d'erreur, tout le monde a compris et nous ne devons attacher à cette œuvre, que l'importance relative que les auteurs y attachent.

Si ce n'était pas une fantaisie, nous pourrions trouver ces trois actes faibles et mal construits, et nous pourrions déclarer que la fable de l'épouse tentée par le diable, gardant obéissance et fidélité à son seigneur, n'est pas d'un intérêt très très palpitant. Il a fallu, d'ailleurs, beaucoup de lyrisme et pas mal de remplissages, pour meubler ces trois actes, et, si le lyrisme est souvent de belle venue, les remplissages ne sont pas toujours heureux. Heurtées, cahotées, décousues et languissantes, les scènes flottent dans un archaïsme boulevardier et mondain que ne dépare pas un diable 1801. Ce rôle, — pour ne parler que de celui là — est étrangement conçu, mal sorti et plus détestable encore que celui de Fiamina... Mais, c'est une fantaisie !

Si *Grisélidis* n'était en vers libres, nous trouverions que la forme laisse beaucoup à désirer, à part quelques couplets d'amoureuse grâce, le vers est facile, trop facile ; nous sommes habitués aujourd'hui à une poétique plus châtiée et ces hémistiches, pour tout dire, me semblent bâclés comme un article de journal. Point de naïveté dans la facture, point de cette saveur si particulière et si pénétrante des vieux

mystères ; de la mièvrerie, de la sensiblerie (voir le petit oiseau blessé) et des mots : oui des mots, car le diable a une verve de commis voyageur... Mais, ce sont des vers libres !

Si ce n'était à la Comédie, nous pourrions avouer que l'interprétation est épouvantable : Coquelin cadet est tout simplement atroce. Silvain a autant l'air d'un guerrier moyen-âge que j'ai l'air d'un page. Lambert fils vocifère les phrases de tendresses ; je ne vois vraiment que Mlle Bartet pour me donner un peu l'impression mystique et délicieuse de la chatelaine *Grisélidis* avec modération et simplicité. Et, que tout ce monde dit mal le vers ! Nous pourrions également reprocher au metteur en scène, la cocasserie de l'éclairage au deuxième acte ; lumière bleue dans les cintres, jaune à la rampe, verte dans le lointain, avec projections rouges ; la croix électro-incandescente de l'hippodrome l'aurification du diable et... Mais, c'est à la Comédie-Française !

Si ce mystère n'était signé Armand Silvestre, qui est, comme chacun sait, un bon garçon et un excellent confrère, la presse se fut peut-être moins pâmée : il est vrai, que sans cette signature, le Comité ne l'eut jamais reçu. J'en veux d'autant plus aux acteurs que ma déception a été immense, je me faisais une vraie joie d'entendre enfin une œuvre d'imagination, œuvre de pure fantaisie et de haut lyrisme ; je suis sorti du théâtre en maudissant une fois de plus le journalisme qui nous vole un grand poète. On ne se fait pas impunément l'historiographe de Cadet Bitard et de Mme Beaupertuis.

***

Aucun pays n'était plus propre à servir de cadre au drame de la bestialité que le pays wallon. Si quelque culture intellectuelle n'apprend à la maitriser, la bête sensuelle et grossière a bientôt fait de commander en maitresse à ces natures sentimentales, flegmatiques ; mais, vigoureuses et puissantes énormément. Le Mâle se présente donc à nous dans le milieu qu'il faut, il est braconnier, vit de la grande vie libre de la forêt, couchant sous des huttes, bravant les gendarmes et les gardes ; mais superstitieux et poursuivi par l'idée fixe d'une légende sanglante. C'est un gaillard d'attaque, qui, s'il est la terreur des fermiers et des réguliers de l'endroit, excite cependant l'admiration des filles, car c'est un vrai beau mâle. Nous le voyons au premier acte, le jour de la ducasse, entrant dans un bal, abreuvant les danseurs, caressant les filles, et se laissant prendre tout à coup aux charmes de Germaine, la fille d'un fermier. Comme le fut Hercules par dame Omphala, Samson par Dalila ! Germaine voudrait résister aux avances de ce galant qui, en somme, n'est qu'un vagabond, elle voudrait se marier comme elle dit, avec « un homme qui ait un état », mais Cachaprès est un si fier mâle, que les vingt-quatre années de virginité de la wallonne n'y résistent pas. Alors même que sa raison dit : non, et qu'elle veut fuir, ses sens plus puissants, dès que le mâle l'enlace, la font tomber pâmée entre ses bras. Cette lutte de la femme prise entre la répulsion pour le déclassé et son entrainement vers le mâle, Camille Lemonnier l'a rendue avec une vigueur étrange, une vérité saisissante, et c'est un des points les plus intéressants de l'œuvre.

Il arrive ce qui était fatal, Germaine se donne à Cachaprès, puis elle a honte de cet homme traqué comme une bête, elle lui préfère Monsieur Hubert, le fils d'un gros fermier. Le braconnier aveuglé par la bestialité oublie toute prudence, sort de la forêt et court à la ferme pour y aller reprendre sa femelle. Il entre par escalade, la trouve en larmes et affolée, son père a tout appris ; elle refuse cependant de le suivre « il n'a pas d'état ! » Un baiser de l'amant, et la résolution change, oui, elle ira le rejoindre dans le bois, oui, elle partira avec lui ; mais il faut qu'il se sauve, si on le découvrait !... Trop tard, les gendarmes ont cerné la maison et le Mâle tombe sous leurs balles.

Telle est la remarquable pièce de M. Lemonnier, composée de deux parties bien distinctes, la partie d'observation qui est de premier ordre et la partie dramatique qui nous ramène aux plus mauvais jours du mélo. Le défaut principal de l'œuvre est un manque de coordination dans ces deux parties, certaines scènes sont trop étendues, d'autres esquivées, tantôt l'action s'arrête quand on voudrait la voir marcher, ou court quand on souhaiterait un temps d'arrêt. L'auteur tout en donnant une note moderne et vivante, sacrifie au vieux jeu et à la grosse convention, surtout aux deux derniers actes dans lesquels les caractères sont lyriques. En revanche, les traits de mœurs et les mots de nature abondent. Les scènes épisodiques dans l'estaminet, celle du marchandage de la vache, sont excellentes, quoiqu'en dehors de l'action. Les personnages de second ordre, le père Hayot, Cougnole la mendiante proxénète, Grigol et Gadelette, la sauvagesse jalouse, sont aussi bien étudiés et aussi bien campés que ceux du premier plan.

Peut-être ces mœurs de paysans wallons transportées à la scène paraitront-elles étranges au parisien pour lequel la France est bornée au nord par Montmorency, et le sens de certains mots, de certaines locutions échappera-t-il au public peu familiarisé avec ce patois ; pour moi, je trouve que cette langue dans sa brutalité très atténuée pourtant, ajoute encore à l'attrait de la pièce.

Je sais bien que le temps ne fait rien à l'affaire ; mais, quand on songe que le théâtre de *l'Avenir Dramatique* a monté le *Mâle* en quinze jours, avec une troupe et un personnel improvisés, on se demande ce que pourraient faire les théâtres organisés, s'ils le voulaient ! Les décors sont très convenables, celui de la ducasse et l'intérieur de la ferme donnent une impression très juste. Les mouvements de mise en scène laissent un peu à désirer, cela provient de ce que, tandis que certains artistes jouent nature, d'autres jouent conservatoire et que M. Chelles accentue encore les côtés horriblement mélo et les effets de couteau du dernier acte. Tout cela se tassera, se fondera, et Paris sera doté d'une salle nouvelle, où l'on pourra entendre chaque soir des œuvres artistiques artistiquement interprétées.

Je m'en voudrais de ne pas citer les noms de : MM. Courcelle, parfait dans Hayot ; Lagrange, un très bon Grigol ; de Mmes Marguerite Rolland qui, lorsqu'elle voudra bien ne plus jouer à la rampe ni faire malgré tout face au public, sera très bonne dans ce rôle de vigueur et de tendresse ; Herdies, la mendiante, dont chaque phrase a été soulignée de bravos ; Lecomte, pleine d'ingénuité dans Célina, et enfin, Suzanne Gay, qui a si intelligemment interprété l'étrange personnage de Gadelette.

***

Nous l'avons eue cette représentation depuis si longtemps promise du *Théâtre d'Art* ! Disons tout d'abord qu'elle a réussi au-delà des espérances, et que, si le public parisien a fait amende honorable au grand poète qu'il dédaigna, cette représentation de réparation est surtout la glorification complète du maître de la poésie moderne : Verlaine. Il convient dans ce compte rendu, de mettre hors pair les pièces dites, l'églogue délicieuse de Banville, et cette scène si splendidement lyrique de Catulle Mendès, le *Soleil de Minuit* ; ces maîtres ne se discutent plus, les applaudissements unanimes du public le leur ont prouvé. Nous restons en présence de : *Les uns et les autres*, de Verlaine ; *Chérubin*, de Morice et *l'Intruse*, de Maeterlinck.

Qu'il me soit permis de regretter que les organisateurs du spectacle aient cru devoir, contre toute politesse, je dirais même contre toute déférence et toute

justice, donner en lever de rideau l'œuvre du bénéficiaire ; certainement, des esprits mal intentionnés ne manqueront pas de qualifier sévèrement cet inconcevable manquement. Qu'il me soit permis de regretter aussi que *Les uns et les autres* aient été aussi déplorablement joués, les interprètes ont été exécrables, et la mise en scène ridicule ; on eût voulu couler l'œuvre qu'on n'eût pas autrement agi. Quelle souffrance pendant cet acte, d'entendre aussi sottement dire, ces vers alertes, naïfs, pimpants et langoureux, d'une forme si ingénue et d'un tour si galant ! Les cabotins chargés d'interpréter les rôles n'y ont certainement rien compris ; ce qu'ils avaient l'air de s'ennuyer sur ces malheureuses planches ! Enfin, ils peuvent se vanter d'avoir proprement assassiné la pièce. Ce n'est qu'une querelle d'amoureux, des couples qui se séparent et se reprennent, un marivaudage, un Watteau plein de grâce et de mignardise ; et pourtant, quelle douce philosophie des choses se dégage de cette scène quel charme dans ce badinage de poète ! La Comédie-Française se doit de prendre la pièce de Verlaine, de lui donner le cadre dont elle est digne et de la mettre en son répertoire.

Le *Chérubin*, de Charles Morice est un proverbe symboliste. Je ne sais si je puis me hasarder à parler de ces choses, moi, un profane ; ma foi, tant pis, allons-y. Donc, Chérubin, à ce que j'ai cru comprendre, est le symbole du jeune homme moderne, fils d'un noceur du second empire (Don Juan) et petit-fils d'un bourgeois de 1830 (Harpagon). Il méconnait l'amour, et, plus avare que son aïeul, il aime l'or pour le capital son unique amour, son unique culte est celui du dividende. Le grand-père travaillait pour acquérir, lui, il veut des fonds tout de suite et ne recule pas devant le crime pour arriver à cette possession. C'est cela ou tout autre chose, en matière de symboles on n'est jamais bien fixé. Il n'y a pas de caractères dans la pièce de M. Morice, il n'y a que des types, et ces types : Harpagon, Don Juan, Chérubin, il les a pris tout faits dans l'arsenal du théâtre. C'est là une idée vraiment originale et qui peut être la source d'œuvres symboliques innombrables ; je me propose de m'essayer un jour dans ce genre, le grand père serait Hamlet, le fils Desgenais et le petit-fils Bob, cet Hamlet fin de-siècle qui... Mais revenons à Chérubin. Nous disions qu'il n'y avait pas de caractères, il n'y a pas non plus d'intrigue : Chérubin veut avoir l'or de son grand père et le tue. C'est plus que de la synthèse cela, c'est de l'essence, de la quintessence de drame ; seulement l'auteur n'a pas pris garde que cet excès de quintessence le faisait tomber dans le défaut opposé, la banalité. Les scènes qui nous sont présentées sont banales atrocement banales, avec symboles ou sans symboles, c'est du théâtre primitif sans la naïveté, du théâtre enfantin et puéril sans l'imprévu ni la drôlerie d'un enfantillage, c'est du théâtre mort. La langue quintessenciée aussi nous a étonné ; de la part d'un écrivain comme Charles Morice, nous nous attendions à une langue haute et pure ; point, c'est un parler banal qui n'est ni littéraire, ni théâtral et qui, par moment, est d'un réalisme à faire rougir Oscar Méténier : « Ce vieux me gêne ! » dit Chérubin « Vous me gênez ! » crie-t-il à son grand-père qu'il veut étouffer ; jamais de théâtre naturaliste n'est allé aussi loin dans le banalisme. Je ne parle pas de la mise en scène, elle n'existe pas ; les jeux de scène se font uniformément à la rampe ou de face, et les interprètes avec la même inflexion de voix, doivent déclamer les couplets en dehors et les couplets en dedans. Quoi qu'il en soit, la tentative de Charles Morice reste intéressante, et je serai très curieux de le voir persévérer dans cette voie, car, je ne vois pas très bien où il veut aller.

Le grand, l'énorme succès de la représentation a été pour *l'Intruse*. Ça, du symbolisme, oui ; mais ça, du théâtre et du théâtre génial, du théâtre qui vous pétrit l'âme, non du théâtre mort comme *Chérubin*, un théâtre terriblement vivant. Quand le rideau se fut baissé sur *l'Intruse*, M. Sarcey s'écria avec un gros soupir : « Est-il possible d'embêter ainsi les gens! » Cette appréciation nous est un critérium suffisant pour déclarer que l'œuvre de Maeterlinck est un petit chef-d'œuvre Vous savez quelle est l'intruse : C'est la mort qui pénètre dans une famille pour y prendre une femme à la fois, fille, petite-fille et mère, récemment accouchée. Dans un salon ouvrant sur un jardin, autour d'une table sur laquelle achève de se consummer l'huile d'une lampe ; le grand-père aveugle, l'oncle, le mari, les petites-filles font la veillée, tandis que dans la chambre voisine agonise la mourante. La veillée est sinistrement lente. L'aveugle est poursuivi de pressentiments de mort il questionne à chaque instant, on lui répond, il discute avec âpreté et veut avoir raison contre ceux qui voient. Cette conversation autour de la table est une des plus admirables que je connaisse. Enfin, la porte de la chambre s'ouvre, la sœur qui veillait la malade entre en faisant un signe de croix tous se précipitent près de la morte et l'aveugle, le seul clairvoyant, reste seul dans ses doubles ténèbres. Ah ! je ne veux pas chercher s'il y a quelque sens symbolique caché dans cette scène, telle qu'elle est, elle me suffit. Faire ainsi passer dans une salle le frisson de la mort sans la montrer, est d'un grand, d'un très grand artiste ; et je me sens excessivement fier, d'avoir contribué pour ma faible part, à faire connaître Maurice Maeterlinck en France, bien avant que M. Octave Mirbeau ne l'eût découvert. L'interprétation sans être parfaite a été suffisante, à part M. Lugne Poë qui a rendu d'une façon absolument extraordinaire le rôle du grand-père aveugle et de M[lle] Camée qui s'est fait pardonner son odieux travesti de Chérubin ; du reste M[lle] Camée s'est prodiguée dans ce spectacle et je suis heureux de pouvoir lui dire qu'elle a bien mérité des amis de Verlaine.

Jean JULLIEN.

*
* *

La société littéraire et dramatique *Les Gaulois* a donné jeudi 21 mai sa première représentation au Théâtre d'Application. Nous avons été heureux d'y applaudir *l'Aîné*, la comédie de notre confrère H. Barbe qui eut beaucoup de succès à Rouen, puis *La Femme ou la Vie !* de Jules de Gastyne, vaudeville très pimenté qui ne serait pas déplacé à l'Odéon (après *Amoureuse*), à Déjazet ou à Cluny.

Marcel BAILLIOT.

MUSIQUE

Opéra-Comique : Reprise de *Lakmé*, de Léo Delibes. — *Messe* de César Franck à Notre-Dame des Champs. — *La Messe en si mineur* de Bach, plaquette par M. Camille Benoit.

Au moment où M. Loti allait entrer à l'Académie, le pauvre M. Léo Delibes, musicien naïf en dépit de son élégance parisienne, de ses fragilités de bibelot, et de ses ressouvenances récidivées, le pauvre Léo Delibes mourait. Delibes avait cru à Loti, lors des beaux jours de Rarahu. Il ne fut pas le seul, comme vous savez et comme on voit ; quantité de « bons esprits » virent dans ce naissant tahitisme de boulevard le commencement d'une littérature. On en est un peu revenu, parce qu'on revient de tout, allant en trop d'endroits ce temps-ci mais ses voyages littéraires n'en ont pas moins mené M. Viaud sous la sacrée coupole, ce à quoi nul inconvénient. Ce n'est pas qu'il ne traîne des bribes d'une poésie comme ça dans la valise de Tempé, aux soleils brouillardeux et mélancoliques, où Rarahu et ses baigneuses compagnes se regardaient aux miroirs des sources d'un Bernardin de St Pierre modernisé, considérablement revu et diminué. Delibe

avait transposé à l'Opéra-Comique, ainsi qu'il fallait, ces bribes de poésie gâtée d'un formes. Pourtant la reprise de Lakmé — il en est souvent ainsi des reprises — n'a point été favorable à l'œuvre ; elle jauni la mémoire qu'on en gardait. On se souvenait de quelques fraicheurs mélodiques, de lilas ; aujourd'hui les fleurs ont séché et vont aux bouquets d'antan, vers l'herboristerie. Les disparates de la composition saillent, les phrases d'ampleur gonflées se dégonflent, et les ressorts paraissent d'un vieux joujou parisien. Pourtant, encore, par ci par là, des pépiements de jeune amour nous charment, et la grâce nous touche de quelques melodies simples échappées au cœur du musicien oublieux du livret. C'en est assez pour nous faire accompagner d'un souvenir ami celui qui s'en est allé.

Une voix merveilleusement sèche, dure et gutturale, tout à fait aux antipodes du rôle, celle d'une debutante, Mlle Horwitz, a servi et desservi la reprise de *Lakmé*. C'est une musicienne qui a dû diablement travailler pour savoir ce qu'elle sait et rendre supportable ce qu'elle a !

Les fêtes catholiques nous consolent parfois avec de la musique religieuse ; même mediocre, elle vaut toujours mieux que l'autre, pourvu que les ouailles chrétiennes n'imposent pas trop d'implacables *Noëls* d'Adam et de rigoureux *Rameaux* de Faure. Nous avons eu la fortune d'entrer à l'église N.-D. des Champs, le dimanche de la Pentecôte, et d'y entendre une messe à trois voix, de César Franck, montee là tout bonnement, sans tambour ni trompette, mais avec quatuor de cordes, harpe et chœur. Le *Gloria* est d'un grand effet et d'une allégresse merveilleuse ; les attaques successives de la basse, du ténor et du soprano, parfaitement ordonnées, et de plus en plus hautes naturellement, éclatent sur des arpèges et donnent l'impression d'une vraie joie sereine et séraphique. Le *Kyrie*, d'une composition encore plus absolue, meilleur peut être que le *Gloria*, vaut moins par l'expression. Le *Credo*, admirablement écrit, est triste et manque de chaleur ; cependant c'est le morceau le plus chrétien de forme, avec son *incarnatus*, si voisin de la liturgie, qui réapparait en guise de motif caractéristique dans le reste de la messe. La partie du ténor est écrite trop haut et trop bas, à des endroits. L'interprétation, fort satisfaisante (à la réserve de la faiblesse des chœurs, de quelques accompagnements d'orgue trop en force et des vibrations de buis d'une voix d'enfant de chœur trop verte) l'interprétation est tout à l'honneur du maître de chapelle, M. Lucien Michelot, auteur lui-même de plusieurs grandes messes à orchestre, dont l'une fut jouée solennellement, à la première inauguration de l'église de Montmartre. Ce musicien remarquable, très instruit des origines et du sens de la musique religieuse, est un des rares conducteurs de chapelle qui gardent le souci du sentiment chrétien de l'art. Il fait exécuter les chants liturgiques d'une manière rationnelle et émouvante, en appropriant la nuance aux textes admirables des écritures, et se donne tout entier à la besogne ingrate et peu glorieuse de restituer autant qu'il le peut dans leur intégrité des fragments essentiels de Palestrina et autres maitres anciens à l'ordinaire des fêtes, pour l'amour de Dieu, probablement, qui seul à peu près, s'en aperçoit !

La messe de César Franck sera donnée encore en juin à la Basilique du Sacré Cœur, le jour de l'inauguration définitive, et j'engage les jouissants de ces choses à l'aller entendre.

Je tiens à signaler une excellente brochure de M. Camille Benoit, qui vient de paraître, sur la messe en *si* mineur de Bach. Cette œuvre est, dit M Benoit très justement, « une de celles où l'on peut le mieux « voir les formes traditionnelles qu'il employa s'épa- « nouir dans leur pureté, dans leur perfection, tendre « à se dégager de leurs limites étroites et triompher « des vicissitudes du temps par la splendeur de leur « jeunesse immortelle. »

Adrien REMACLE.

Je vous demande bien pardon, mais il m'est tout à fait impossible de vous parler musique, aujourd'hui. Les quinze jours que j'ai passés à Dôle, abreuvé par X. Chanaux des Bourgognes les plus nectareens sa fil d'harmonies, — car le Grand Concours Musical hurlait par les voies et compites, — m'ont totalement déprimé, si bien que, je vous en demande bien pardon, mais il m'est tout à fait impossible...

(Voir plus haut). WILLY.

1er P.-S. — D'ailleurs, pas de nouveautés musicales, cette quinzaine.

2me P.-S. — Il y en aurait, que ce serait exactement la même chose.

CES FEMMES-LA !

(SUITE)

Sur les cinq heures du soir, Guy qui reposait, cherchant dans le sommeil où l'avait jeté son accablement de corps et d'esprit l'oubli des épouvantes de l'heure actuelle, tressauta tout à coup, brusquement tiré de sa torpeur par un lointain et bref roulement de tambour.

— Qu'est-ce que cela, se demanda-t-il.

— Ah ? voilà que ces maudits tambours t'ont réveillé, protesta Marie, chagrine. Pauvre ami, ce sommeil te faisait tant de bien !

— Je vais voir ce que c'est.

— Dans la rue, une foule houleuse et bourdonnante. Des exclamations s'entrechoquaient. Un ouvrier dit tout près de lui :

— Ah ! c'est eux qui l'ont voulu. Tout le monde saura faire son devoir.

Puis un roulement retentit de nouveau, à l'angle de la rue, prolongé par l'écho des boutiques ouvertes. Une voix claire annonçait quelque chose, au milieu du silence profond et comme recueilli de la foule.

Guy, jouant doucement des coudes arriva à temps pour entendre la fin.

« ... En conséquence de la déclaration de la guerre, et de la violation imprévue du territoire par l'armée allemande, le ministre de la guerre invite tous les citoyens à se tenir prêts à marcher à la frontiere pour appuyer les corps d'armée mobilisés dont la nomenclature a été donnée plus haut. »

Un immense cri de « Vive la France » jaillit de toutes les poitrines.

Valnèje s'informa auprès de ses voisins.

Tout l'est de la France était mobilisé d'un bloc. Son corps en était. Il devait partir demain matin. Le ministre avait pris si à l'improviste qu'il avait dû remplacer les affiches habituelles de mobilisation par l'envoi dans tous les carrefours parisiens de sortes de hérauts d'armes, accompagnés de quatre tambours, qui lisaient l'ordre de mobilisation. L'effet avait été considérable. Et la population montrait un sang-froid et une dignité admirables.

(A suivre) Léo TRÉZENIK.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay.— Typ. te lith. Joseph ROYER.

Un bonhomme quasi-sénateur, qui a appris l'esthétique dans les cabinets de Môssieu Thiers, et qui *nestorise* à droite et à gauche, mène un tapage de Tartarin au sujet de l'insuccès financier de la représentation organisée au bénéfice de Verlaine et de Gauguin par notre ami Paul Fort.

Et l'on dit que le *Figaro* est le journal intelligent et charitable par excellence !

×

Rassurons tous nos abonnés : nos secrétaires ne nous ont point abandonnés, mais l'imprimeur, par un oubli, a permis un doute que nous sommes heureux de dissiper.

×

Nos plus affectueux compliments de condoléance à notre ami Maeterlinck et à sa famille pour la perte douloureuse faite en la personne de M. Maeterlinck (Oscar-Marie-Charles-Polydore) décédé à Gand, dans sa 22e année.

×

Nous avons ici même dit assez de bien de M. Pierre Loti et d'assez dures choses à M. Zola : le premier vient d'être élu membre de l'Académie Française ; le second, à ce scrutin, a obtenu 0 voix ! Nous concluons : Si l'Académie n'était pas déshonorée, elle le serait par cet ignoble marchandage à un grand écrivain d'une faveur qu'il sollicite, — et qui eut, accordée, réhabilité en partie une institution désormais frappée d'un discrédit irrémédiable.

×

Nous publierons avant peu une série d'articles sur le Théâtre-Libre — articles documentés. — Prière à tous nos amis désireux de nous seconder, de bien vouloir nous communiquer les documents qui peuvent être en leur possession.

×

M. Porel vient de recevoir trois actes de notre excellent collaborateur et ami Jean Jullien, pour la saison prochaine à l'Odéon. Titre : *La Mer*.

×

M. Edouard Dubus nous prie d'informer MM. de la *Jeune Belgique*, il ne s'agit point ici des écrivains Belges, que, pour se distinguer auprès d'eux de l'immortel auteur du *Gaga*, il ne se fait pas appeler, comme ils croient « de Laforest », mais bien « de la Forêt de Bondy » — pour les servir.

En reconnaissance de la qualité de savetier de lettres, dont ils veulent bien l'honorer, il s'offre à rapetasser leurs œuvres éculées — sans rétribution.

×

Une rectification : *Thulé des brumes*, le prochain livre de notre collaborateur Adolphe Retté, annoncé par nous comme étant un « sacrifice au haschich » ne contient qu'un chapitre consacré au récit d'hallucinations produites par la drogue.

×

Une souscription est ouverte pour élever un monument à la mémoire d'André Chénier. Nous prions nos amis désireux de s'associer à cette œuvre de bien vouloir demander renseignements à M. Achille Rouquet, secrétaire du Comité, 3, rue Victor-Hugo, à Carcassonne.

BULLETIN FINANCIER

—

Séance non plus de reprise, mais de hausse, de belle et bonne hausse : tel a été incontestablement l'aspect de cette Bourse. Comment se fait-il qu'entre temps il y ait eu d'importants ordres de vente à signaler, et dont la provenance visible n'était pas du menu fretin : Bornons-nous à déduire de là que probablement les grands chefs de la baisse n'ont pas abandonné la partie.

Ce détail à part, il paraît que le découvert de Londres a racheté considérablement aujourd'hui, et déterminé le courant de la journée.

Notre 3 0/0 ancien s'est avancé à 93,50 à terme et à 93,65 au comptant. Toujours la pompe aspirante de la Caisse des Dépôts et Consignations qui achète pour compte des Caisses d'Epargne.

Par contre, sur le 3 0/0 nouveau, le Comptant à 91,85, est resté inférieur au terme à 91,90. La différence est minime ; elle implique toutefois des achats en spéculation.

L'Italien s'est relevé à 92,45 ; l'Extérieure espagnole à 72,20 ; le Turc à 18 ; le Russe consolidé à 96,70.

Mais le Portugais est retombé à 40 7/8, pour reprendre après Bourse, à 41 1/8. C'est la continuation de l'incident des Chemins portugais : l'action est tombée de 280 à 250 ; cela fait plus de 100 fr. de baisse depuis huit jours. L'obligation est descendue un moment à 255 pour se relever à 262 50.

On annonce, en revanche, le paiement régulier des coupons d'obligations de la ligne Madrid-Caceres.

Le marché Rio-Tinto, après l'envolée de la veillée, est revenu au calme : 538 12, en clôture.

En Banque ottomane, les transactions sont redevenues très actives. La spéculation dirigeante vise évidemment à reprendre le cours de 600. Pour le moment, la valeur reste à 574.

L'action de Suez s'était beaucoup trop pressée d'inscrire le cours de 2,630, elle est ramenée à 2,622 50. Les augmentations de recettes ne font pas qu'il y ait une marge illimitée de plus-value. Les calculs d'avance n'autorisent plus à dépasser impunément le cours de 2,600.

RUD'ŒIL.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

—

C. B. *Rouen.* — C'est accepté. ∾ **E. P.** *Rouen.* — Entendu. ∾ **A. B.** *Thiberville.* — Avez-vous reçu maintenant ? ∾ **E. de C.** *Coimbra* (Portugal). — Bravo ! Continuez, vous suivons de cœur. ∾ **E. V.** *Nice.* — Gratias... et au prochain. ∾ **J. S.** *rue de Sommerard.* — Vous envoie ce que pouvons trouver, soit 11 ex. à 0,25. Amitiés. ∾ **L.** *Ismailia* (Egypte). — Inscrit. ∾ **E. S.** *Langon.* — Prochainement. ∾ **Dr B.** *Lille.* — Inscrit. ∾ **G. K.** *Bruxelles.* — C'est fait. ∾ **P. D.** *rue d'Assas.* — Accepté. ∾ **A. B. L.** *Turbigo.* — Reçu. ∾ **J. F.** *Paris.* — Reçu. ∾ **J. L.** *rue Varin.* — Encombrés en ce moment. Regrets ∾ **H. de B.** *Neuilly.* — Accepté. ∾ **E. d'H.** *Alger.* — Quand devons-nous représenter ? ∾ **. R.** *rue Cadet.* — Reçu. ∾ **G. C.** *rue Littré.* — Kistemaeckers à Bruxelles.

LIVRE D'OR DE LA PLUME

POITIERS — *Grand Hôtel du Palais*, Jacomella et Cie, propriétaires.

BOULOGNE-SUR-MER — *Hôtel du Cygne*, 6 fr. par jour, tout compris.

BORDEAUX. — *Hôtel Français*, rue du Temple, 5 fr. 50 par jour. Maurice Aupin, propriétaire.

PETITE TRIBUNE DES ABONNÉS

Demandes :

A Veau-L'Eau, de J.-K. Huysmans, édition de bibliophile (H. Kistemaeckers à Bruxelles)........ 3 fr.
Petits Cahiers de Léon Cladel .... 3 fr.
D'après Nature, par F. Enne, 1^re^ série, d^o^.. 3 fr.
M^lle^ Fifi, de Maupassant, d^o^ d^o^ 3 fr.

Offres :

Collection du *Journal Illustré* jusqu'à 1887 inclus, 22 volumes.............................. 50 fr.
M^lle^ de Maupin, par Th. Gautier, édit. Charpentier, petit format avec eaux-fortes, tome 1^er^, bon état.. 3 fr.
Portraits sur Japon, tirages à 12 ex. chacun, avant le tirage pour *La Plume* : Verlaine, Grenet-Dancourt, Moréas, Baudelaire, Salis, Clerget, Léon Deschamps, Descaves, Dorchain, Harel, Tinchant, Loti, Rameau, Vanier, Desrousseaux, Vard, Rosny, Bourget, Coppée, chacun .... 1 fr.

En vente aux bureaux de LA PLUME

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de la Revue

I. *Dédicaces*, poésies, par Paul Verlaine, 50 ex. à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr.................. épuisé
II. *A Winter night's dream* (*Le Songe d'une Nuit d'Hiver*), poème lunatique, par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr., et 200 à 3 f. épuisé
III. *Albert*, roman, par Louis Dumur, 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 ex. à......... 3 fr.
IV. *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud, 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à.......................... 3 fr.
V. *Le Fi Balouët*, proses, par Jacques Renaud, 12 ex. sur Japon, à 20 fr. et 200 ex. simili-Japon........................ 3 fr.

(Il paraît un volume par trimestre. — Cette édition n'est pas réimprimée)

Léon Deschamps. — *A la Gueule du Monstre*, poésies, in-18 Jésus, vélin teinté ; *Contes à Sylvie*, nouvelles ; *Le Village*, roman de mœurs paysannes, chaque volume .... 3 fr. 50
Léon Bloy. — *Le Désespéré*, 1 vol. ; *Un brelan d'Excommuniés* (2 fr.) ; *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, 1 vol. ; *Le Pal*, pamphlet (très rare) les 4 n^os^ 2 fr.) ; *Christophe Colomb devant les Taureaux*, 1 vol. Chaque vol............ 3 fr. 50
Maurice Maeterlinck. — *Serres Chaudes*, poésies ; *L'Intruse* ; *Les Aveugles* ; *La Princesse Maleine*, drame. Chaque vol.................... 3 fr. 50
Jean Jullien. — *L'Echéance*, un acte en prose, précédé d'un *Essai sur le Théâtre vivant*.... 1 fr. 25
Paul Redonnel. — *La Mort du Vieillard*, poème (épuisé). *Liminaires*, poésies, (sous presse).
Henri Bossanne. — *Les Ephémérides* (3 fr. 50), *Fleurs Sauvages*, poésies...................... 1 fr. 50
Henry Cormeau. — *Le temps d'amour* (3 fr. 50) ; *Les Lundis de la Campagnarde*, poésies..... 1 fr.

ART & CRITIQUE, collection complète (84 N^os^) 50 fr.
LA PLUME, année 1889, un beau vol. broché, 20 fr.
— année 1890, » » 20 fr.
LA VOGUE, 3 ex. sur hollande............ 10 fr.
EAU-FORTE de C. Cain (21X16) tirée sur Japon laminé, sujet : *La Plume*................ 2 fr.

(Envoi franco contre mandat ou timbres)

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER.

TROISIÈME ANNÉE — N° 52

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

15 Juin 1891

Le Numéro : **50** cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Exception faite pour les Numéros exceptionnels.)

La Plume

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur et Rédacteur en chef : Léon DESCHAMPS

Numéro exceptionnel consacré aux

JEUNE-BELGIQUE

SOMMAIRE

Texte :

Léon DESCHAMPS : La Renaissance artistique Belge : *Paul Lacomblez*. — **Léon BLOY** : *La dernière à Peladan*. — **Albert ARNAY** : *La Nymphe Captive ; Puberté*. — **Jean BOELS** : *A Celle qui passe dans la nuit*. — **Jean CASIER** : *Ferveur*. — **Louis DELATTRE** : *Christine de Landelies*. — **André FONTAINAS** : *La Reine d'Atlantide*. — **Georges GARNIR** : *Ceux qu'on a aimés*. — **Iwan GILKIN** : *Augure ; Le Phoque*. — **Eugène DEMOLDER** : *La Pêche miraculeuse*. — **Valere GILLE** : *Au matin ; A la dérive*. — **Albert GIRAUD** : *Violon de Lune ; Pentecôte*. — **Auguste JENART** : *Prière*. — **Maurice DESOMBIAUX** : *Pèlerinage*. — **Jules DESTRÉE** : *Ballade des Reverbères mélancoliques*. — **Georges KELLER** : *Aube ; l'Eau du Rêve*. — **Paul LACOMBLEZ** : *Loth et ses Filles* (fragments de drame biblique). — **Georges EEKHOUD** : *Les Vachers du Meer*. — **Charles Van LERBERGHE** : *Soir de Vierges*. — **Grégoire LE ROY** : *La Chanson du Fou*. — **Arnold GOFFIN** : *Chlorose*. — **Maurice MAETERLINCK** : *Hôpital ; Ame de Nuit*. — **Albert MOCKEL** : *La petite Elle*. — **Sully HUNTLEY** : *Le Brinque*. — **Fernand SÉVERIN** : *Les Noces ingénues*. — **Charles SLUYTS** : *Le Poète*. — **Hubert KRAINS** : *La cité mercantile*. — **Max WALLER** : *C'est ainsi*. — **Emile VERHAEREN** : *En le froid de soi-même ; En la rage de soi-même ; En l'hiver de soi-même*. — **P.-M. OLIN** : *La légende des petits enfants*. — **Auguste VIERSET** : *Au Balcon*. — **Stéphane RICHELLE** : *L'Ame Errante*.

Critique Littéraire (*Sainte-Claire*). — **Critique Dramatique** (*Marcel Bailliot*).

LA QUINZAINE : *Les Livres, les Théâtres, les Revues, nos Soirées Littéraires, Bulletin Financier, Petit Courrier, etc.*

Illustration :

Portrait de **Paul LACOMBLEZ**, poète et éditeur des « Jeune-Belgique »
(dessin de Fernand Fau.)

CONCESSIONNAIRES GÉNÉRAUX
pour la vente en gros

BELGIQUE ET HOLLANDE : Paul Lacomblez, éditeur à Bruxelles, (abonnements et vente au n°)
SUISSE ET ALLEMAGNE : Agence des Journaux, à Genève.
PARIS : Léon Vanier, 19, quai St-Michel.

DÉPOTS POUR LA VENTE AU DÉTAIL A PARIS :

Léon Vanier. — **Brasseur**, *galerie de l'Odéon*. — **Paul Sevin**, *8, Boul. des Italiens*. — **Albert Savine**, *12, rue des Pyramides*. — **Dumay**, *21, rue de Châteaudun*. — **Bailly**, *11, Chaussée-d'Antin*. — **Dentu**, *avenue de l'Opéra*. — **Mme Clement**, *kiosque 113, en face n° 7, boul. St-Michel*. — **Mme Martin**, *kiosque 117, en face Cluny*. — **Mme Denas**, *kiosque 246, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel*. — **Mme Brevet**, *kiosque 297, place St-Germain-des-Prés*.

Bureaux de la Revue : 36, boulevard Arago — Paris.

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Ont paru dans la quinzaine, chez :

Savine : *Nature*, poésies, par Jean Rameau, un magnifique volume avec portrait à l'eau-forte signé Lalauze (10 fr.). — *Le Nazaréen*, drame en trois actes, par Henri Mazel (3 fr. 50) — *Révolution chrétienne et Révolution Sociale*, par Charles Malato (3 fr. 50).

Ollendorff : *Simple*, roman, par Jean Rameau, (3 fr. 50).

Charpentier : *Choix de Poésies*, par Paul Verlaine, (3 fr. 50).

Tresse et Stock : *Suggestion*, par Henri Nizet (3 fr. 50). — *Un Mâle*, pièce en 4 actes, tirée du roman de Camille Lemonnier, par A. Bahier et J. Dubois (2 fr.).

Baltenweck (12, rue du Vieux-Colombier) *Poésies Eucharistiques*, par Jean Casier, (3 fr. 50).

Lemerre : *Strophes d'Amant*, par Julien Leclercq (2 fr.).

LES THÉATRES

Comédie-Française. — *Rez-de-Chaussée*, comédie en un acte de M. Berr de Turique ; *Rosalinde*, comédie en un acte de MM. Aurélien Scholl et Lambert Thiboust.

(Grand succès pour Aurélien Scholl, le spirituel écrivain.)

Théâtre d'Application. — *Tamara*, légende en 4 tableaux, par Mme Tola-Dorian ; *Une femme de tête*, un acte de M. Louis de Gramont.

LES REVUES

Numéro exceptionnel de la **Normandie-Artiste** consacré à l'excellente femme et à l'artiste que fut Amélie Villetard. — Quatrième fascicule de la **Conque**, avec frontispice en vers de S. Mallarmé. — Bataille — de loin — entre Catulle Mendès de l'*Echo de Paris* et René d'Hubert du *Gil Blas* : les spectateurs s'amusent ! — et l'honneur se contente de peu !

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

A. G. *Grande Chaumière*. — C'est fait. ∾ **E. A.** Excusez-moi, monsieur, je suis trop occupé. ∾ **H. D.** *rue Toullier*. — Sommes coupables : adresse était mal imprimée. Veuillez. ∾ **.. F.** *rue Soufflot*. — Reçu. ∾ **P. R.** *Montpellier*. — Merci, merci, Amitiés. ∾ **A. D.** *rue Richepanse*. — Entendu. ∾ **J. A.** *Aix*. — Compris. ∾ **J. C.** *Gand*. — Reçu livre. Reste transmis. ∾ **C. P.** *Sensombes*. — M. J. G. C. est abonné. Vérrons pour votre idée quand nos en cours seront publiés. ∾ **M. K.** *Paris*. — Chez Léon Vanier, 19, quai St-Michel. ∾ **J. R.** *Arc de Triomphe*. — Compris et mille amitiés. ∾ **P. L.** *St-Palais*. — Merci. ∾ **S. S.** *Montluçon*. — Merci. Entendu pour reste. ∾ **H. du Nirval**. — Mauvais, franchement mauvais. ∾ **E. P.** *Rouen*. — Reçu. ∾ **E. M.** *St-Hilaire*. — Amitiés et merci. ∾ **F. D.** *Besançon*. — Prochainement ; reste noté. ∾ **A. B.** *Alger*. — C'est fait. Ne nous oubliez pas ; cordialités. ∾ **A. D.** *boul. du Château*. — Toujours vôtres. ∾ **E. d'Hel...** *Alger*. — Nous oubliez ? Faut-il renouveler ? ∾ **E. D.** *rue Clisson*. — Encombrés, mille regrets. ∾ **R. de la G.** *Rennes*. — A l'un des prochains. ∾ **J. L.** *Montpellier*. — Acceptés. ∾ **A. T.** *rue St-Honoré*. — Ouverte à tous les talents, toujours ! ∾ **M. J.** *Clamart*. — Merci, merci ; à quand votre visite ? Aussitôt après rétablissement. ∾ **G. R.** *place Pereire*. — Venez donc me voir, paresseux ! avons à causer. ∾ **A. E.** *Landrecille*. — Reçu, merci. V... me parle souvent de vous et... de l'équivalent du franc en allemand ! ∾ **F. M.** *Marseille*. — Nous ne dirons rien, nous serons les premiers à en rire : une sage critique, en signalant des fautes, empêche de n'en commettre de nouvelles. ∾ **O. E.** *Falaise*. — Meilleurs souvenirs et merci.

Nos Soirées Littéraires

1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.

AVIS. — La dernière soirée de la saison aura lieu le samedi 20 Juin. En novembre, réouverture.

Samedi 6 Juin. — Compte-rendu : Maurice Dumont : *Printemps*. — Gabriel de la Salle : *Les Lauriers*. — F. Duchesne : *Sur le tapis vert*. — Maurice Dumont : *Rêve de Femme*. — Edouard Dubus : *Fragments de... l'après-midi d'un Faune*. — Marcel Bailliot : *Enquête sur l'Evolution littéraire par un poseur de robinets*. — André Veidaux : *Les Résignés*. — Adolphe Gensse : *Alphonse lettré*. — Léon Durocher : *Berceuse conjugale*, *la Ballade des Corsets*. — Adolphe Retté : *J'ai cueilli...* — Edouard Dubus : *Quand les violons sont partis* ; *Le Calice enguirlandé*. — Dauphin-Meunier : *Eglogue à Elle encore*. — Paul Gabillard : *La Statue*. — Pierre Trimouillat : *A la Brasserie* ; *Monsieur Alphonse aux Français*. — Joseph Orhand : *En r'venant du Congo* ; *Les Gas de Séné*. — Marcel Bailliot : *Parodies de Jean Moréas* ; *Titine et son chien* ; *l'Abricot*. — Léon Durocher : *Héréditaire*. — Desvaux : *A Clymène* (Paul Verlaine).

Remarqué dans la salle, en plus des personnes figurant au compte-rendu : MM. Victor Tissot, rédacteur en chef de l'*Echo de la Semaine*, avec M. André Tissot, René Emery, rédacteur en chef de *Fin de Siècle*, Jean Moréas, Ernest Raynaud, Stéphane Arnoulin, rédacteur en chef de la *Capitale*, Charles Vignier, Léon Durocher, Alphonse Germain, Alex. Séon, le peintre au talent si étrange, A. Osbert, Pierre Valin, Jules Lamore, E. Robineau, A. Henry, Aubry, André Veidaux, Maurice Dumont, Edouard Millins, Y. Rambosson, Lœvy (fils du savant astronome à qui nous devons le grand équatorial coudé de l'Observatoire de Paris), Elslander, Jean Prolo, Louis Miot, Alfred et Henri Gauche, A.-F. Cazals, Gaston Noury, Cavaillon, Pierre Dufay (G. d'Ale), Georges Romain, Michel Féline, Henri Quittard, le jeune compositeur si applaudi au Théâtre d'Art, Bréhant, Léo d'Orfer, René Le Clerc, Charles Maurras, Jean Simart, Pierre Parl, L. Touffu, Léger de l'Halle, Armand d'Huppuy, Paul Fisher, René de St-Paul, H. Ferré, Emile Watts, E. de Ménorval, Paterne Berrichon, Paul Cohen, Georges Chazelon.

Piano tenu par MM. Henri Quittard et Paul Cohen. Présidence de Léon Deschamps.

BULLETIN FINANCIER

L'activité dans les transactions ne s'est pas ralentie et les tendances sont bien meilleures. Nous ne pensons pas que les cours puissent être facilement poussés plus haut d'ici la liquidation mensuelle, mais nous avons confiance dans leur maintien au niveau actuel qui reste, en définitive, très satisfaisant après les déboires du commencement du mois.

Le 3 0/0 a varié, pendant cette journée, de 95 12 au plus bas 95 37 au plus haut. Le cours d'ouverture a été 95 17 ; celui de clôture 95 32. Au comptant, on a fait 95 20 et 95 40.

Le 3 0/0 nouveau a été peu mouvementé et a fini à 92 67 à terme et à 92 60 au comptant.

Le 3 0/0 Amortissable s'est échangé à 94 75 à terme et à 94 90 au comptant.

Le 4 1/2 0/0 n'est pas appelé à être l'objet de grandes variations. La possibilité de sa conversion en 1893 est un obstacle à tout mouvement de longue haleine. Nous le retrouvons aujourd'hui à 104 27 à terme et à 104 20 au comptant.

L'Italien est à 92 50 à terme et 92 60 au comptant.

Le 3 0/0 Portugais se maintient à 43 70.

On aurait pu croire que l'assurance donnée par le nouveau ministre des finances du Portugal, que le gouvernement respecterait tous ses engagements, faciliterait le retour de ce fonds d'Etat à des cours meilleurs.

Le 4 0/0 Hongrois est coté 91 40 ; le Turc s'avance à 18 90.

L'obligation unifiée d'Egypte est à 481 75. Meilleure tenue des fonds Russes. Le 4 0/0 1889 cote 93.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 52 — 15 JUIN 1891

LA RENAISSANCE BELGE

—

PAUL LACOMBLEZ

Alors que le Naturalisme triomphant accaparait, grâce à la médiocrité ambiante, toutes les places disponibles dans les gazettes, dans les salons et dans les théâtres, quelques hommes de génie, morts de faim depuis, ne désespéraient point du résultat de leurs efforts et, courageusement, sereinement, implacablement, enfantaient des chefs-d'œuvre. Jules Barbey d'Aurevilly, Wagner, Manet, Villiers de l'Isle-Adam, unis par le lien invisible de la Foi, malgré la diversité des œuvres produites, jouissaient en France de la plus merveilleuse réputation possible d'artistes incompréhensibles et ridicules. D'Aurévilly portait des vêtements étranges, Wagner était Allemand, Manet passait pour fou et Villiers allait à la brasserie Fontaine : voilà tout ce que les pansus de la grande Presse savaient des génies plus haut cités et tout ce qu'ils écrivaient sur l'auteur de l'*Ensorcelée*, sur le voyant transcendant de l'*Eve future*, sur l'initiateur tâtonnant mais étrange de l'*Olympia* et sur ce toujours réprouvé en France, Richard Wagner.

Pendant ce temps, un peuple, petit par le territoire qu'il occupe, mais très grand par l'esprit qui l'anime, adoptait les novateurs, les faisait siens, finissait par les montrer à l'univers tout ruisselants de gloire.

∴

On l'a deviné, c'est du perspicace peuple Belge qu'il s'agit ici, ou du moins d'une partie de ce peuple, car là-bas aussi des arriérés et des crétins existent tout comme en la belle patrie de M. Delpit.

Nous étions descendus si profondément dans le margouillis naturaliste, espérant sans doute y trouver la lune, tellement bas, tellement loin du ciel, que nous ne voyions plus l'échelle d'azur à nous tendue par quelques rêveurs ; nous nous enlisions chaque jour davantage ; tandis que d'autres, plus clairvoyants, tentaient victorieusement la conquête du soleil et l'escalade des étoiles. Léon Bloy, Paul Verlaine, S. Mallarmé, avec leur spiritualisme élevé, les deux premiers, surtout, avec leur Foi ardente, donnèrent à l'Art un domaine si prodigieux, une envolée si puissante, que nos voisins se prirent d'un bel enthousiasme pour un mysticisme qui promettait de si belles floraisons à l'idéal intangible duquel l'âme des jeunes gens actuels se montre si avide.

La bonne parole avait germé dans le cœur d'une pléiade de jeunes hommes. Ce fut, parmi eux, une réprobation complète des théories matérialistes, des photographies littéraires (pour lesquelles ne point avoir d'esthétique personnelle est une qualité précieuse), une réaction violente, en un mot : une haine à mort contre l'envahissante banalité. Mais des siècles de scepticisme pesaient sur les épaules de ces réformateurs et peu à peu leurs chairs, leurs os, leurs moelles s'étaient imprégnés d'incrédulité. Les plus vaillants, Maeterlinck en tête, avant de produire quoi que ce fut, crurent indispensable de remonter le cours des ans et de se retremper à la forte Croyance qui caractérise le Moyen-Age. Ceux-là revinrent de leur pélerinage avec des âmes ivres de blancheurs supra-terrestres. D'autres, trop pourris par le Doute ou trop faibles encore, n'osèrent pas affronter les grands Mystiques et s'en tinrent aux formules générales du Catholicisme, allant invinciblement vers le Satanisme, antithèse de la Divinité, mais son corrélatif inéluctable. Ceux-ci, Grégoire Le Roy, Goffin, sont actuellement des sondeurs d'inconnu, avec propension à fourrer une sorte de Satan qui serait Dieu incomplet dans les choses les plus simples de l'Existence.

Maeterlinck, Albert Giraud, Fernand Séverin et quelques autres parmi les premiers, rapportèrent de leurs études une philosophie forte et une forme littéraire dans lesquelles la clarté prédomine avec tendance à tirer, par la place octroyée à certains mots dans la phrase, des effets formidables. Ruysbroeck, par exemple, bien plus que Baudelaire, Poe et surtout Shakespeare, déteignit sur l'esprit du futur auteur de la *Princesse Maleine*. Les autres, les moins touchés par la Foi, s'ingénièrent à mettre dans une obscurité voulue une grâce captivante et perverse, un charme indéfini que ressentent les nerfs avant le cœur de celui qui les lit.

Et tous, ayant la même horreur du banal, accueillirent les réformes littéraires nouvelles avec conviction, y aidèrent, les complétèrent parfois. Ce fut une magnifique floraison de jeunes talents, une vraie Renaissance : la Belgique allait avoir enfin sa littérature à elle.

∴

Pendant que toute cette élite Belge s'unissait et bataillait ardemment dans la *Jeune-Belgique*, le *Magasin Littéraire*, la *Pléiade*, la *Wallonie*, créés pour les besoins de la cause, contre les nullités prétentieuses de la grande presse Belge, les jeunes écrivains Français se mangeaient le nez les uns les autres, démolissant le lendemain ce qu'ils avaient édifié la veille, se proclamant chacun à tour de rôle chef d'École et génie en expectative. Et les initiateurs du mouvement, du moins ceux qui restaient encore vivants malgré la pauvreté et l'envie, étaient bafoués, reniés presque. Quelqu'un osa même qualifier Verlaine de *raté* !!!

L'heure était venue après les théories émises de prouver leur efficacité. Il fallait aux Jeune-Belgique un intermédiaire pour présenter leurs œuvres au public. Vanier fut choisi par quelques-uns, Deman, par quelques autres, mais la littérature Belge n'avait pas encore trouvé son éditeur qualifié, accrédité, malgré la sève qui faisait monter des œuvres dans toutes les cervelles.

Un Français du Nord, Paul Lacomblez, fonda alors sa maison d'édition actuelle et groupa bientôt tous les nouveaux littérateurs. Bruxelles, après avoir envoyé ses auteurs à Paris, tenta les jeunes auteurs parisiens. Mallarmé et Kahn, cette semaine encore, publiaient des livres à Bruxelles ! Deux mots de biographie sont donc nécessaires sur le nouvel éditeur Belge, lequel est poète à ses heures et non point sans talent.

Paul Lacomblez a trente-cinq ans ; taille moyenne, figure sympathique, travailleur infatigable.

Bien que croyant sincère, Lacomblez fut assez mal noté dans les établissements religieux où il fit ses études. Une vieille note que j'ai sous les yeux affirme qu'il « fait des vers d'une écriture trop audacieuse » : Satan le visitait évidemment !... Bachelier lui aussi, le malheureux, à 17 ans, on le mit dans le commerce : nous le retrouvons plus tard dirigeant en Belgique, frontière française, un établissement industriel. Il y a six ans, ses goûts littéraires et le diable aussi le pous-

sant, il se laissa entraîner dans une association avec un compatriote établi libraire à Bruxelles. Les livres! c'est une mladie incurable, hélas!... Au bout de six mois, l'association prenait fin et notre ami restait seul maître de la maison de la rue des Paroissiens à Bruxelles, suivait pas à pas l'évolution littéraire, tant Belge que Française, et finissait par faire de sa librairie le seul coin nettement littéraire de la Belgique. Voir les noms contenus dans son catalogue, sur la couverture de cette livraison.

Caractère net, franc, tout d'une pièce, un peu trop peut-être, mais sympathique au suprême degré, Paul Lacomblez s'est acquis l'estime de tous ceux qui tiennent noblement une plume en Belgique. Aussi la vaillante *Jeune Belgique* l'a-t-elle choisi comme éditeur en fusionnant avec la *Pléiade* créée par lui.

⁂

Je ne pourrais terminer ces notes rapides sans adresser publiquement à Paul Lacomblez mon merci le plus affecteux pour l'obligeante façon avec laquelle il s'est mis à notre disposition pour confectionner ce présent numéro. Il nous était impossible, on le comprendra, de faire figurer dans ces quelques feuillets tous les écrivains Belges actuellement sur la brèche. Lemonnier et Rodenbach sont à Paris. D'autres, comme Edmond Picard, Octave Maus et Nautet bataillent pour l'Art, laissant la composition pour l'esthétique. D'autres encore, Henry Maubel, ont signé des études de délicate psychologie qu'un extrait affadirait à les rendre méconnaissables. Queles oubliés nous pardonnent, nous saisirons avec empressement la première occasion qui se présentera pour leur payer notre dette, car des amis à eux se trouveront toujours en France.

Léon DESCHAMPS.

à Monsieur Léon Deschamps, etc.

Copenhague, 5 Juin 91.

Mon Cher Ami,

Vous êtes fort aimable de m'envoyer la suite des petits papiers de Josephin. Mais l'interêt diminue et j'ai autre chose à faire.

Si j'étais à Paris, je lui ferais simplement porter par mon concierge un peu de poudre à punaises et ce serait fini.

Sa réponse dont vous me communiquez les épreuves n'est que sotte et ennuyeuse.

Puis, ce *procédé* d'exhibition des vielles lettres est à faire vomir.

Je lui ai écrit autrefois, amicalement, quand il n'était encore qu'un très petit jeune homme, ayant besoin de tout le monde.

J'ai même fait un article assez beau sur le *Vice Suprême*, article dont il n'a pas cessé d'être fier, — trop fier même, car l'imbécile n'a jamais compris ce qu'il y avait de miséricorde dans cet encouragement.

Je me persuadais assez naïvement, comme Barbey d'Aurevilly lui-même, que ce débutant avait quelque chose dans le ventre.

Le saltimbanque et l'idiot n'étaient pas encore sortis.

Je n'ai donc rien à changer aux formules d'absolu dégoût que m'inspire aujourd'hui la contemplation de cette âme ignoble.

Et puis, mon cher Deschamps, en voilà bien assez, n'est-ce pas?

Je vous serre la main,

Léon BLOY.

P. S. — Simple renseignement. Le Révérend Père Sylvestre des Franciscains de la Terre-Sainte, aumônier, en 89, des Frères St-Jean de Dieu, pourrait attester au besoin, que Barbey d'Aurevilly, l'ayant envoyé chercher par Léon Bloy, *qu'il avait* **exclusivement** *chargé de cette mission*, fut, par lui, confessé deux mois environ avant sa mort et administré une demi-heure avant son dernier soupir, le 23 avril 1889.

ALBERT ARNAY

Collaborateur à la *Pléiade*, à la *Jeune Belgique*, à la *Wallonie* et *aux Jeunes*.

LA NYMPHE CAPTIVE

à Albert Giraud.

Voici que resplendit le sommeil sans matin
Qui fermait ses regards aux langueurs savoureuses,
Et, vers l'île d'amour debout dans le lointain,
La Nymphe, lente, glisse en des grâces peureuses.

Elle a vaincu l'exil aux palais de saphyr
Dont les lits odorants recélaient sa jeunesse ;
C'est fini : ses cheveux appellent le zéphyr
Comme un printemps d'ivresse où blanche elle renaisse.

Mais quelles mains de haine ont jeté sur les eaux
En des soirs inconnus ce lourd manteau de glace
Sous lequel se flétrit l'enfance des roseaux ?...

Et la Nymphe sent bien que rien ne le délace
Et, captive à jamais, de son triste séjour
Voit les faunes, là-bas, jouer avec le jour !

⁂

PUBERTÉ

à Stéphane Richelle.

Lasse assise, comme en un songe
Au site languide et subtil,
Ecoute mentir le mensonge
D'amour à ton cœur puéril.

La voix — ô glaneuse de neige
Sur tes seins nacrés de matin ! —
Craintive de s'ouïr abrège
Ses confidences de satin.

C'est d'elle que des fleurs sauvages
Ouvrent leurs parfums ténébreux
Sous les ombrages des rivages
Où naissent tes désirs peureux.

Pourtant, ces moires d'ondes blondes
T'enlaçant vers les heures d'or
Laisse qu'elles tournent des rondes
Autour de ta foi qui s'endort.

JEAN BOELS

Collaborateur à la *Jeune Belgique*, à la *Pléiade*.

A CELLE QUI PASSE DANS LA NUIT

Elle passe, sa Grâce en fleur, telle qu'un ange
Dont le vol rafraîchit l'ombre lourde des bois :
L'âme des brises est moins douce que l'étrange
Et musical écho qui pleure dans sa voix !

Par delà les éternités de la détresse
Où je plonge, martyr de tes songes divins,
O mon âme, entends-tu, divine pécheresse,
La pitié de tes sœurs éclairer les chemins ?

Encor un cygne entré dans l'éternel silence !
L'Enfant s'en est allée, hélas, de mon enfance
Vers les Eldorados pressentis par ses yeux,

Et son illuminé regard d'ange gothique
Où palpite l'azur antérieur des cieux
Verse encor à mes yeux sa clarté prophétique !

JEAN CASIER

Secrétaire de la Rédaction du *Magasin Littéraire* (Gand).
ŒUVRE : *Harmonies chrétiennes ; Poésies eucharistiques.*

—

FERVEUR

Je vous reconnais, Seigneur, c'est bien Vous,
Aimable et divin séducteur de l'âme :
Vous que j'ai suivi dans des élans fous
Et vers qui monta ma première flamme !

C'est Vous, mon matin souriant et pur
Plein d'expansion et d'efflorescence,
Vous qui rayonniez, dans un ciel d'azur,
Comme le soleil de mon innocence !

Mon œil Vous fixait presque à découvert,
Mon cœur Vous parlait sans crainte ni doute,
Et mon âme était un frais jardin vert
Où votre splendeur se révélait toute.

Plus tard lorsqu'ayant déjà combattu
Aux sommets du bien je voulus prétendre,
Pour m'encourager à cette vertu
Vous eûtes, Seigneur, un baiser plus tendre !

La souffrance alors mêlait chaque jour
A votre nectar suave l'absinthe :
Mais Vous aviez tant grandi mon amour
Que je savourais l'âpre liqueur sainte.

Depuis mon chemin s'est fait plus banal
Et j'ai moins joui de votre caresse ;
Malgré votre Foi, mon constant fanal,
J'ai connu des jours d'ombre et de paresse...

Mais soudain voici que Vous me rendez
Votre baiser chaud sur l'ancienne empreinte :
Ma faiblesse monte et Vous descendez,
Et nous nous touchons... ineffable étreinte !

Tout large ouvrez-moi votre Cœur aimant,
Et pressez bien fort mon âme ravie :
L'extase, Seigneur, une heure, un moment !
Puis je reprendrai ma route... et la vie.

LOUIS DELATTRE

Collaborateur à la *Jeune Belgique.*
ŒUVRE : *Contes de mon Village.*

—

CHRISTINE DE LANDELIES

. . . .

Les filles aux cheveux noirs sont rares chez nous ; et celle-ci me paraissait si avenante que je restais sur l'escalier à la contempler.

— C'est Charles, notre petit ami, lui dit Antoine en me désignant.

— Bonjour petit ! Tu vas travailler, tu sais !

Elle prit des paquets dans la voiture, et me les jeta dans les bras.

— Tiens, attrape !

En un instant, je disparus sous une avalanche de linge : par l'interstice de deux paquets, elle vint regarder mon visage effaré et se mit à rire à gorge déployée. Nous traversâmes la maison, portant le bagage. Le dernier je gravissais l'escalier, à l'aveuglette, la tête enfoncée dans les chemises et les mouchoirs, grisé peu à peu de l'arôme montant de la toile blanchie au soleil, pénétrée des essences des prés, fleurant le grand air et l'eau courante des rus ou on l'arincée, des rus bordés de menthes, de citronelles, de mélilots. — Je m'arrêtais à chaque montée, essoufflé, ne sachant reprendre haleine dans ma brassée de printemps. Car c'était du printemps que je portais, dont ce linge était imprégné, un parfum jeune et frais comme des petits enfants. — Demandez au collégien déballant dans sa chambrette la malle arrivée du village, ce qu'il y a dans ces fragrances du linge frais. — Je montais, ahanant ; et je revis tout à coup le village d'où venait Christine : Landelies, au fond de la vallée, les toits d'ardoises bleues, la rivière qui tourne vers Thuin, les berges calmes et vertes d'Hourpes, et les bras de dérivations de la Sambre dans les saulaies, entre les murs croulant des écluses abandonnées, les barques pourries dans les herbes hautes et drues du bord. — Je trébuchai et sur le palier je laissai rouler tous les paquets.

— Me v'là ! me v'là ! criait Christine dans la chambre de sa sœur. Elle embrassait celle-ci à pleine bouche, la serrait dans ses bras si fort que la malade, doucement, en souriant, dit :

— Christine... pas si fort ; tu me fais mal, sœur !

Mais la jeune fille avait déjà saisi l'enfant de Rosalie dans son berceau et la pluie de baisers recommençait :

— La voilà donc, notre petite ? Et moi qui ne l'avais pas encore vue. — Peut-on regarder ?

Elle avait déposé le bébé, ouvert la fenêtre et se penchait.

— Oh ! que c'est haut ! Qu'il fait gai ! Et quelle belle cour ! C'est au voisin, ce jardin ? N'est-ce pas, je vais laisser la fenêtre ouverte ? Il y a du vent et du soleil, c'est bon pour toi, sœur ; cela donne de belles couleurs. Qu'il fait bon !

Elle fermait les yeux, enfonçait voluptueusement la nuque dans les épaules, comme une chatte qui ronronne ; et l'on voyait la ligne éclatante de ses dents blanches rire entre ses lèvres. Puis elle sautait, faisait bouffer ses jupes, se rejetait sur le lit pour embrasser Rosalie et la resserrer à pleins bras, sans cesser de parler :

— Si tu savais comme il fait triste à Landelies, chez tante Charlotte. Elle bougonne nuit et jour. Figure-toi qu'elle m'a empêché d'aller à la ducasse du « Long des Bos », l'autre dimanche, parce qu'elle a le catarrhe. A Saint-Quirin-de-Leernes elle n'a pas lâché mon bras. Elle ne veut pas que je porte mon corset ! Est-ce à croire ? A-t-on jamais vu pareille chose ? Mais je l'ai apporté tout de même tu devines. Eh ! sais-tu que je n'ai que soixante centimètres de taille quand je veux ? Alors je suis rouge, rouge !... Ici je m'habillerai quelquefois, n'est-ce pas ? J'irai à la boucherie. Oui ?... Je connais les poids, tu sais : la livre, le quart, le quarteron, l'once, et le tout petit qui ne pèse rien. Je sais faire des additions longues comme ça, tu verras !... Que ce sera gai ! Je dirai aux gens : « Au revoir ! Bien à vos ordres ! »

Et elle faisait des révérences cérémonieuses, comme au quadrille ; puis elle battait des mains, avec son geste de tête renversée, et répétait :

— Dieu, que je suis heureuse !

On pensait aux poulains ruant et cabriolant dans les prés. On aurait dit que dans ses cheveux, dans ses yeux, entre ses lèvres, dans sa poitrine, elle avait apporté toute la vie nouvelle, toute la vie joyeuse et fraîche des brouts trempés d'aiguaille et regorgeant de sève de tout le bois de Fontaine traversé en che-

min. Par la croisée entrait le vent de mai ; le vent de mai qui a frôlé les giroflées des murs et caressé les lilas ; il balayait l'air triste de la chambre et gonflait les courtines du lit comme des voiles joyeuses et triomphantes.

. . . .

André Fontainas

Collaborateur à la *Jeune Belgique*.
Œuvre : *Le Sang des Fleurs*, (hors commerce).

La Reine d'Atlantide

The lady sleeps ! Oh ! may her sleep,
Which is enduring, so be deep !
Heaven have her in its sacred keep !

Edgar A. Poe.

Jusqu'à l'aube prochaine et les printemps promis
Ton corps irreprochable allongé sur les mousses,
Dans l'ombre et dans la paix des jardins d'algues rousses
Repose en la langueur des désirs endormis.

Tandis que par l'essor de ton rêve limpide
Ton clair esprit s'élance aux parvis d'or des cieux,
Ta chair voluptueuse, fruit d'amour soyeux,
Ta chair farouche et fraiche embaume l'Atlantide.

Oublie — ô pure Enfant ! — ta joie et le réveil
Vers les jeux de ta vie et tes passions chastes ;
Reste endormie en tes songes enthousiastes
Si les cris rauques n'ont pu troubler ton sommeil.

Voici venus ces Barbares, horde farouche !
Qu'annonçaient en tremblant les chants de tes devins ;
Lourds d'orgueil, assoiffés de sang, ivres de vins,
O Reine, ils souilleraient ton palais et ta couche ;

Garde-toi du réveil ! — Le combat en grondant
A couché tes guerriers sur le gravier des rives
Et déjà les vainqueurs entraînent leurs captives
Les vierges qu'ils vont vendre aux rois de l'Occident.

Si tu ne veux les suivre en gémissant comme elles,
Ne t'en viens plus des pays roses où tu vois,
Aux baisers des Kinnors célestes et des voix,
Lys glorieux, rosir les candeurs éternelles ;

Ne t'en reviens plus vivre aux vergers d'ici bas ;
Tu n'y cueillerais plus de fruits saignant aux baies
Ni de fleur folle qui fleurisse aux roseraies ;
Et le chœur des jeunes femmes aux nobles bras,

Parmi le vol léger du papillon qui rôde
Sur leurs lèvres plus suaves que d'autres fleurs
Et mire aux lacs de leurs yeux tendres les couleurs
Riches de son manteau d'opale et d'émeraude,

Les jeunes femmes qui t'aimaient n'y viendront plus
Au rhythme de leur rire en de folles cadences
T'enlacer avec les guirlandes de leurs danses !
Les jours de joie enfantine sont révolus.

Les murs de ton palais s'effondrent dans les flammes ;
Les guerriers grossiers qui saccagent les buissons
T'ont cherchée à travers les bois et les moissons
En hurlant de frénétiques épithalames.

Voici qu'il n'est plus temps de combattre ou de fuir,
La troupe sacrilège est proche de ton antre,
Et des bandits, rampant dans l'herbe sur le ventre,
Ont vu dans l'ombre ta splendeur s'épanouir.

Ils s'arrêtent devant ta beauté glorieuse
Epouvantés ! — Mais bientôt leurs doigts saisiront
Les royales gerbes éparses sur ton front
Et l'or de ta chevelure mystérieuse :

Tu n'as plus rien, tu n'es plus la Reine, et tu dors !
Dors, ô Reine ! à jamais en l'oubli de ton rêve
Et meurs avant que tes conquérants sur la grève
Aient profané la fleur vivante de ton corps !

(Inédit)

George Garnir.

Collaborateur à la *Wallonie*, à la *Pléiade* et à la *Jeune Belgique*.

Ceux qu'on n'a pas aimés.

Ils se sont consumés à désirer la Femme
En des ardeurs de saints, blancs d'espoir éperdu ;
Ils ont donné leur sang, leurs muscles et leur âme
Et l'impassible Sphinx ne leur a rien rendu.

Chimères, visions à jamais en allées
Par les chemins déserts qui ne finissent pas,
Chers souvenirs pieux des âmes envolées
Dont le cœur obsédé sanglotte encor tout bas ;

Printanières ardeurs, vibrantes d'allégresse,
Espoirs purs et bénis, songes inexaucés,
Ils ont en vain cherché la maison de tendresse
Qui les aurait reçus, pauvres piétons lassés.

Ils ont laissé leur rêve épuisé sur la terre
Ainsi qu'un marbre froid dans un jardin flétri ;
Le sang de leur douleur aiguë et solitaire
A marqué le chemin où leur cœur s'est meurtri.

Ils dédaignent chercher le pourquoi de leur vie
Et leur douleur est sombre ainsi qu'un ciel brumeux ;
Les roses ni les blés ne leur font plus envie
Car ils n'ont plus de haine à compter les heureux.

Leurs yeux las n'aiment plus que les lueurs funèbres,
A leur âme ils ont mis des tentures de deuil,
Mais ils se sont dressés debout dans leurs ténèbres,
N'ayant plus rien gardé d'intact que leur orgueil.

Iwan Gilkin

Collaborateur à la *Jeune Belgique*.
Œuvre : *La damnation de l'Artiste*.

AUGURE

Pourquoi consulter ma science ?
Le savoir des mages fiance
Le silence à l'expérience.

Malheur ! Malheur à l'homme fort !
Les Destins ont tissé ton sort
De deuil, de souffrance et de mort.

Tu fuis la coupe ? Crains l'épée !
O Roi, salut ! Les astres-dieux
Pour le triomphe et l'épopée
Couronnent ton front radieux.

Voici l'heure sainte. Exécute
L'œuvre, — et péris exécuté......
— Le monde ébloui répercute
Le verbe de ta volonté.

LE PHOQUE

Symbole de ma destinée,
Un phoque au regard singulier
Ainsi qu'un démon familier
Habite ma maison damnée.

Dans l'appartement angoisseux,
Parmi les meubles, les tentures,
Les bibelots et les gravures,
Son corps ovoïde et poisseux

Se tord en sursauts de reptile
Et pour ce monstrueux ébat
Contre le flanc flasque qui bat,
Colle la nageoire inutile.

Mes yeux, que fige la terreur,
Au fond de ses prunelles glauques
Voient les jeux fous des vagues rauques,
Les squales ivres de fureur,

Les croûtes plates des limules,
De baveux bivalves ouverts
Et sous de traitreux fucus verts
De longs lacis de tentacules.

Monstre, ainsi nagent dans mes yeux
Des reflets d'effroyables joies
Et la sombre image des proies
Qu'engloutit mon cœur vicieux.

Evadé d'un enfer immonde
Je garde irréparablement
L'amour affreux et le tourment
De ce sinistre et hideux monde.

Mais au vierge, au sévère azur,
Reniant la fange subie,
Ne puis-je, en mon âme amphibie,
Offrir un culte neuf et pur ?

Eugène Demolder

Collaborateur à la *Jeune Belgique*, et à la *Société Nouvelle*.
Œuvre : *Impressions d'Art ; Les Contes d'Yperdamme.*

—

LA PÊCHE MIRACULEUSE

Conte mystique

FRAGMENTS

. . . .

« — .... Ces mots, dits avec colère, vibraient encore sous la carène de notre barque, lorsque nous vîmes un homme, vêtu de blanc, descendre des dunes.

C'était celui qui, depuis peu de temps, prêche dans le pays, venu on ne sait d'où, et qui va dans les prés catéchiser les pâtres et qui visite les malades.

Il s'approcha de nous, marchant avec lenteur, tout brillant sur le sable, avec une barbe qui semblait d'or pâli et de grands yeux doux. Dans sa longue tunique, ses mains sur son cœur, je l'avais déjà vu, auréolé parmi des apôtres et des martyrs, sur les murs de la cathédrale, où des peintres ont fait sa figure angélique. Mais jamais son visage ne me parut aussi suave, et je fus soudain recueilli ainsi qu'aux dimanches, quand nous allons sous le balcon du prince écouter la viole et la flûte, en regardant la mer.

Comme aux marées phosphorescentes, les fées du Nord laissant pailleter leurs traînes à la surface des flots, le sable, sous ses pas, faisait de la lumière. Et il nous sembla que le ciel bleuissait. Des dunes, nous parvinrent les parfums avares de leurs fleurs : le prophète amenait-il la bonne senteur de la bruyère et des thyms de Knocke ? Et nous entendîmes chanter des oiseaux, à travers le rythme gris et profond de la mer. Ainsi, dans les bois, en temps de bise, quand bruissent les feuillées impénétrables, il tombe soudain dans le sentier un gazouillement mystérieux, et l'on s'arrête ravi. Cela chantait doucement, comme si le paradis eût ouvert ses cages, et pour écouter ces voix mélodiques le vent du Nord retint son souffle. — »

Pierre se tut et un grand silence plana sur les buveurs. Les pintes restaient à moitié pleines, les pipes s'étaient posées sur la table et l'on entendit le sonneur corner pour la deuxième fois le couvre-feu au dessus d'Yperdamme.

Il ne neigait plus. La lune brillait au ciel à côté de la tour de la cathédrale.

Les gargouilles et les ogives toutes blanches, scintillaient dans la nuit.

Les pêcheurs, appelés aux fenêtres par l'argent pâle et mystérieux de ce clair de ténèbres, regardèrent la grande tour, qui leur sembla formidable dans le nocturne du firmament. Leurs figures hâlées et dures étaient émues par l'histoire de Pierre.

— Ne vous semble-t-il pas que la tour a grandi ? demanda l'un d'eux.

— Le drapeau de la Vierge Noire est immobile au clair de lune, chuchota un autre.

Et comme les tours puissantes des villes reflètent toujours, à leurs larges fronts graves, les lumières et, pour ainsi dire, l'âme céleste du pays d'alentour, il leur parut que les lourds abat-son de la cathédrale participaient, dans cette nuit, aux prodiges surgis dans la contrée, depuis la venue de l'homme vêtu de lin blanc. Et ils se rapprochèrent de l'âtre, où la langue des flammes, en léchant les bûches, disait des mots plus rassurants.

Pierre, le regard illuminé d'extase, des inflexions insolites caressant sa parole devenue persuasive, soudain, et éloquente, reprit son conte.

« Le prophète vint à nous et dit :

— Hommes de peu de foi ! Montez dans votre barque et reprenez possession de la mer !

Le froid s'était envolé, des mollesses de printemps couraient dans nos veines, et nous restions sous le charme de ces verbes magiques, qui se déroulèrent en séraphique banderole dans l'air imprégné de senteurs.

Nous remîmes notre embarcation à flot. L'homme au lin blanc s'assit au gouvernail. Les plis de sa robe tombaient noblement jusque sur ses pieds nus. Il s'était accoudé, pensif, à l'arrière, et ses yeux se fixaient sur nous, versant à nos esprits meurtris le baume céleste de leur ineffable sympathie. Il souriait tendrement, son front d'un blanc de lys songeant sans doute à la Vierge Marie ; et ce personnage mystérieux semblait si pénétré de bonté et de grâce que, dans le tabernacle de sa poitrine, certes, doit rayonner, ô l'ostensoir de vie ! un cœur fait d'or ou de vermeil. Mais un zéphyr léger enfla les voiles. Et nous partîmes sur les vagues au repos.

Les mouettes venaient voleter autour de notre mât, et je ne sais quel enchantement avait été versé dans mes yeux, mais le paysage, tantôt âpre et colère, s'était fondu en un grand calme, un calme étrange, pareil à celui qui plane sur les foules, à la messe, lors de l'élévation.

... La figure angélique du prophète s'auréolait d'une lueur plus sade que celle de l'aurore et son regard paraissait communier avec l'azur du firmament. Il se taisait et nous n'osions rompre ce silence. Mais tandis que nous entendions une cloche qui battait au loin, il nous dit :

— Jetez vos filets à la mer !

Les mailles plongèrent dans le cristal d'émeraude sur lequel notre barque avançait lentement. Vlissingen s'émervillait toujours à l'horizon, et le Schelde ouvrait une embouchure frôlée de grandes lueurs suaves et claires, et bordée de castels d'or, de peupliers et de clochers : on eût dit le fleuve qui mène au paradis.

Après quelques instants, où toute cette céleste musique nous enchanta plus profondément encore, comme si des anges eussent organisé au-dessus de nos têtes un concert de harpes et de flûtes, — concert ineffable où Vlissingen mêlait sa voix d'ambre et de vermeil, et le fleuve les radieux accords de sa lumière — nous retirâmes nos filets de l'onde.

Et ce fut un somptueux festin d'écailles ruisselantes qui apparut. Jamais à ses fêtes, le duc de Bourgogne ne régala d'une bombance aussi mirifique. Notre pêche brillait comme un astre fait de médailles d'argent. Des aies roses, des lamproies d'ivoire, des cabres nacrés, des homards aux cuirasses d'ébène frétillaient au soudain baisement de l'air, variés d'huîtres, écrins de perles, de turbots soyeux et du sautillement pétillant des crevettes. Cela bruissait, disait la mystérieuse parole du fond de la mer et apportait au soleil, hommage des vertes sombreurs des flots, une mêlée d'êtres aussi brillants que des rayons ou des pierres précieuses, et qui offraient leur vie agile et souple au jour tout puissant. Nous prîmes cette chair orfèvrée à pleines mains, et Jacques se tenant ensuite, sans rien dire, à genoux sur le banc de bois de la barque, son bonnet de loutre serré sur sa poitrine, devant le prophète, celui-ci fit signe de jeter à nouveau les filets. Trois fois un splendide bouquet de joyaux marins émergea des flots. On eût dit que la mer nous versait en holocauste ses enfants les plus précieux, pour se racheter de son ingratitude ancienne et de ses colères. Nous étions saisis et ravis, comme si, au milieu de l'hiver, sous le deuil des arbres, nous eussions vu soudain resplendir une constellation de tulipes, de roses et de résédas. Notre embarcation s'était changée en une trésorerie, qui voguait sous ce ciel plein de ferveur. Un grand enthousiasme régnait dans nos âmes. Il nous semblait que nous venions de conquérir une chose merveilleuse, en ces instants de prodige ; et nous ne savons quelles semences le prophète a jetées dans nos cœurs, de son doux geste blanc, car depuis lors nos oreilles entendent toujours son verbe bienfaisant, d'une saveur de miel, et un trouble profond s'épand en nous au son des cloches.

Il descendit de la barque et marcha sur les flots. Nous nous étions agenouillés. Le soleil se jouait dans sa chevelure, très longue, tombant sur ses épaules et sa délicate figure de prince jeune et pâle, aux lèvres de rose matinale, se détacha enthousiaste et fervente dans le paysage qui parut dans le paysage qui parut entonner un *credo* au mirifique jubé de son firmament et aux autels des dunes brillantes et de la ville surdorée.

Il leva le doigt vers le ciel et dit :

— Croyez et vous serez sauvés.

Alors il s'éloigna, nous laissant dans l'extase, près de notre riche cargaison. Il disparut au loin, pareil à un pâtre, sur les sentiers de la mer, et sa démarche surnaturelle excitait les mouettes qui lui firent, dans l'air, une grande et innocente couronne.

. . . .

Valère Gille

Directeur de la *Jeune Belgique*

—

AU MATIN

Je suis ainsi comme naïve,
Ignorante de toute chose,
L'Enfant dont l'âme est inéclose
Et de fleurs d'or l'aile captive.

Rêve et sourire ! et ce bonheur
En ce matin silencieux ;
J'ai des pervenches dans les yeux
Et j'ai des roses dans le cœur.

Et voici comme une légende
De castel, de cygnes, de reine
Où doucement je me promène
Avec mes lèvres en offrande.

A la Dérive

J'ai délaissé mes jeux, mes miroirs et mes palmes,
J'ai parfumé mes blonds cheveux de violette,
J'ai baigné mon corps d'iris et de violette
Et je me suis abandonné sur les eaux calmes.

Rien à penser, rien à vouloir en ce berceau
De sommeils et de fleurs qui glisse à la dérive;
Amour et haine, albe folie, à la dérive...
— Ecoute la chanson qui chante au fil de l'eau.

Des mains blanches ont clos les yeux de mon enfance,
Des calices vermeils parfument mon sommeil,
Des feuillages d'or rafraichissent mon sommeil
Et des luths paresseux ravissent le silence.

Mes sœurs aux clairs sourires mirent leur visage
Parmi la floraison enfantine des roses,
Parmi les étoiles amoureuses des roses
Qui couronnent dans l'eau tranquille leur mirage.

Comme un voile d'azur les ciels las de lumière
Immobiles se sont endormis dans la mousse,
Tous mes rêves se sont endormis dans la mousse
Et sur le sable d'or au fond de la rivière.

A la dérive... Oh ! Vois ces frêles ancolies !
Oublions l'avenir et mourons avec grâce,
Parfumons nos baisers et mourons avec grâce,
Voici la fin suprême et sa blanche agonie.

Albert Giraud

Collaborateur à la *Jeune Belgique* et à la *Société Nouvelle*.

Œuvre : *Pierrot lunaire ; Hors du Siècle ; Les dernières Fêtes ; Pierrot Narcisse* (hors commerce).

—

Violon de Lune

L'âme du violon tremblant
Plein de silence et d'harmonie,
Rêve dans sa boîte vernie
Un rêve langude et troublant.

Qui donc fera d'un bras dolent
Vibrer dans la nuit infinie
L'âme du violon tremblant,
Plein de silence et d'harmonie ?

La Lune, d'un rais mince et lent,
Avec des douceurs d'agonie
Caresse de son ironie,
Comme un lumineux archet blanc,
L'âme du violon tremblant.

Pentecôte

Dans l'église nocturne et magique, aux lumières
De la nef d'argent vert et rose où les verrières
Enfièvrent la splendeur d'un peuple de joyaux,
Un groupe énigmatique et blond d'enfants royaux,
Très pâle, s'alanguit dans une longue attente.
Rien de la vie en fleur autour d'eux ne les tente,
Rien du baiser soyeux des heures, rien des jeux.
Frêles servants d'un culte ignoré, l'orageux,
Tourbillon d'aigles noirs de leur âme s'élance
Vers un cruel soleil d'extase et de silence,
Vers le soleil que nul n'a fixé sans mourir ;
Et fébriles dans leur attente de souffrir,
Contemplent sur l'autel impérieux et sombre
S'ouvrir et se fermer les yeux rouges de l'ombre
Au caprice vermeil des flambeaux palpitants.
Et voici que sur les étranges pénitents,
Très lointaine ruisselle une musique aiguë
Avec des voix d'enfants dont l'ivresse ambiguë
Oppresse de tendresse et caresse le cœur.
Et que du groupe évangélique, dans le chœur,
Se dresse un bel apôtre à figure de femme,
Mince, agile, ondulant et fier comme une flamme,
Un Messie aux cheveux douloureux et sanglants,
Dont les regards pensifs et les gestes troublants
Font éclore, du haut des voûtes phosphoreuses,
Un vol éblouissant de langues amoureuses ;
Et l'essaim d'or de ces abeilles du désir
Paresseusement tourne, avant d'oser choisir,
Autour des lys de feu qui fleuronnent les cierges,
Puis, effleurant le front des héros et des vierges,
Lente, chacune élit un doux enfant pâmé,
Ensorcelle sa chair du songe parfumé
D'un voyage au pays des étoiles fleuries,
Et se pose, en mourant, sur ses lèvres meurtries.

Auguste Jenart

Collaborateur à la *Pléiade* et à la *Jeune Belgique.*
Œuvre : *Le Barbare,* poème-drame en prose.

—

Prière

O ma claire Sœur du Walhall !
Vous souvienne, ma Sœur, des réveils transtellaires
Extasiés parmi la mousse des lumières
Et la musique des parterres lilials...

A la candeur des aubes natales
La nuit a fait ce cimetière de la Chair
Où le froid de l'ombre et la faim du ver
Ressuscitent d'interminables toux de râles.

En mon cœur, cabanon des Ténèbres,
D'impérieux déments échappés des tombeaux
Dressant l'orgueil de leurs suaires en lambeaux
Divulguent les secrets de funèbres algèbres.

Les mondes éperdus jaillis de mes sanglots
Tordent vers vous leurs lamentables agonies :
Oyez les vents ! oyez les bois ! oyez les flots !
Et secourez ma misère infinie !

Ayez pitié, Sœur éternelle !
Fleurissez-moi votre ineffable souriance !
Allumez-moi le clair réveil de vos prunelles
Ma Sœur sereine, Inconscience !

Maurice Desombiaux

Collaborateur à la *Jeune Belgique.*
Œuvre : *Chants des Jours lointains, 1888 ; Vers de l'Espoir.*

—

PÈLERINAGE

Dans le bois touffu, par une longue et étroite allée de grands ormes où pousse une herbe drue foulée par de bien rares pas, enveloppé de silence, avec des chants d'oiseaux plein la tête, ayant perdu le souvenir de tout autre bruit, on y arrive à cette simple maison grise perdue dans la verdure, et dont les fenêtres ont des regards vagues d'aïeule.

Dans leur décor de boiseries brunes, de vaisselle d'étain et de faïences à dessins bleus, où des cuivres rouges reluisent aux murailles, on les y trouve les deux vieux, un peu plus affaissés chaque fois, mais avec la toujours même sérénité sur leurs bons visages ridés d'où peu à peu ont disparu tout désir, tout souci de présente vie, pour n'y laisser qu'un calme suprême.

Par intervalle, de l'horloge en un coin sombre, sort le coucou disant sa phrase, toujours la même, enchanteresse des heures insoupçonnées qui passent en les récits d'antan des vieillards.

O le fond ignoré de soi-même surgi dans cette paix où l'on revient chaque année, quand poussent et quand tombent les feuilles.

Un étouffement de pas résonnant d'un silence de longues années, quelquefois, certains jours depuis longtemps consacrés à la souvenance et à la prière, à travers un corridor où dorment en leurs cadres, sous la poussière, d'anciennes gravures, après des grincements de serrures rouillées, dans des chambres.

C'est là qu'habitait leur frère mort, celui qui les rattachait encore à la vie de derrière les arbres, de là-bas.

Il y a longtemps. Aussi loin que je recule l'enfance de ma mémoire, je me rappelle en avoir entendu parler comme d'une chose lointaine déjà, dans le passé.

C'était encore comme au jour où il avait quitté la demeure, le fusil sur l'épaule, sifflottant un air de chasse.

Sur une table, des livres ouverts, une feuille de papier devenu jaune, avec quelques notes à peine visibles, l'encre ayant pâli. Quelques débris de bruyères jetées là, au retour d'une promenade. Et mille choses d'une chambre aimée remplie de souvenirs, où chaque bibelot résume de lointains voyages, des amitiés, des enthousiasmes, évoque des retours et d'obsédantes rêveries sur les causes.

Des pipes noircies, compagnes de longues soirées songeuses, de jours de pluie, d'heures de repos, avec de la cendre croulée du fourneau sur la cheminée.

Mais quand même, bien que fussent là toutes apparences d'habitation, une âme en était, selon moi, partie, car les choses avaient un air de deuil et un mystère m'étreignait.

Les vieux s'asseyaient dans des fauteuils, joignaient les mains sur la poitrine, fermaient les yeux à demi. Et peu à peu, l'illusion leur venait ; ils se parlaient à voix basse de peur de troubler celui qui achevait un travail, là, penché sur la table, pour se mêler bientôt à leur conversation...

Oui, j'assistai plusieurs fois à cet étrange pèlerinage du souvenir, quand, entrant dans ce sanctuaire, un jour de printemps, nous vîmes des hirondelles voleter sous le plafond gris. Elles avaient collé un nid contre une poutre. Des brins de paille, de la terre étaient tombés dessous, sur un fauteuil.

A la fenêtre décelant un paysage d'arbres et de prairies étoilées de fleurs, de bleues forêts fermant l'horizon, un carreau brisé avait fait une étroite ouverture. C'est ainsi qu'elles étaient venues ces porteuses de

jours plus doux pour les pauvres malades.

Elles étaient venues parmi ces choses mortes, messagères de jeunesse et d'amour et d'éternel renouv au, oh! pour quel dessein ignoré, pour quel obscur symbôle, pour quelle radieuse espérance?

Jules Destrée

Collaborateur à la *Jeune Belgique*, à la *Société nouvelle*, à l'*Art moderne*, au *Magasin littéraire*.

Œuvre: *Lettres à Jeanne; Imagerie Japonaise; Les Chimères; Odilon Redon*.

BALLADE DES RÉVERBÈRES MÉLANCOLIQUES

O vieux réverbère des romantiques coupe-gorge, balançant comme une âme souffreteuse ta pauvre lumière jaune dans l'horreur d'une impasse, grinçant lamentablement au bout de ta chaine rouillée qui crie sous l'effort âpre des bises d'hiver! Ta clarté est blafarde et triste ainsi qu'une chandelle en une cave et les maisons t'écrasent d'obscurité gluante et sinistre. Des forfaits et des abjections t'entourent, vieux pendu qui gémis dans l'ombre!... Et tu fais songer à d'obscenes amours, des baisers immondes, les hoquets de l'ivrogne bavant dans le ruisseau, les combats déloyaux et sourds, les soupirs rauques et les râles des victimes traîtreusement frappées, sur lesquels, âme souffreteuse de ces ténèbres de CRIME, tu pleuras ta pauvre lumière jaune, — Réverbère mélancolique!

O Réverbère prétentieux des cités de ce siècle, ornement monotone des boulevards réguliers et larges, spectateur indifférent de la multitude qui s'écoule et du mouvement stérile qui s'apaise et qui renaît sans cesse. Tu as remplacé la vieille lanterne où l'aristocratie vint mourir aux jours lointains, mais tu as conservé — pourquoi? — deux branches mystérieuses qui se tendent comme des menaces pour les bourgeois des jours présents... O réverbère des boulevards, tu as déjà, dans le tumulte des fêtes, des cris et des drapeaux claquant alors que les gamins curieux t'escaladaient en grappes, vu la Foule ondoyer autour de toi, ainsi qu'une mer. As-tu entendu, gronder en tempête, sa colère monstrueuse? Et ne pressens-tu pas, prochaine, en ta conscience obscure d'emblème, la RÉVOLUTION immense, en son horreur splendide grandissant autour de toi, au milieu des paroles vaines et du sang désespéré. Ne l'annonces-tu pas, chaque soir, Reverbère des boulevards, Reverbère mélancolique?

Et toi pauvre et frustre réverbère des campagnes et des banlieues, plus mélancolique encore! A peine équarri, seule végétation des parages mornes, tu portes ta grossière lanterne comme une tête énorme et ridicule sur un corps grêle et ta silhouette maigre, bizarre mais si attirante par sa modernité profonde et sa parfaite correspondance aux désolations des banlieues contemporaines, est chère au rêveur qu'elle fait étrangement, douloureusement rêver!... Impassible témoin des irréparables tristesses, des misérables aux métiers douteux, des bêtes surmenées, des chiens errants et faméliques, du vieux cheval blanc qui meurt sous le fouet brutal et les charges écrasantes, avec les rires insultants d'enfants hâves et vicieux, des arbres pelés et roussâtres, des habitations sordides échouées comme des épaves aux confins de la ville, de l'étendue sans joie et de la terre malade, silencieux révélateur de ces DÉTRESSES lentes d'hommes, d'animaux, de feuilles et de pierres, Reverbère des banlieues, Réverbère mélancolique!

Envoi

Ami — il est inévitable et doux, ce rêve de tristesses! Combien déjà souvent il m'a bercé, mollement, jusqu'à l'inconscience, en leur contemplation, jusqu'à les voir s'en aller par rangées décroissantes vers les lointains infinis, ou tourbillonner, noires épingles à tête d'or en une ronde fantastique et pénible, les Réverbères, les Réverbères mélancoliques.

George Keller

Collaborateur à la *Wallonie*.

L'EAU DU RÊVE

Aube

Frôlant les fleurs d'aube l'Eau jase,
Les fleurs s'éclairent parfumées...
Vers des cieux fondant par fumées
D'aurore, de rêve et d'extase,

L'onde blonde et lente, oh divine!
Aux fleurs des aurores se pâme.
Les fleurs — closes! — pour que leur âme
Au cœur des parfums se devine

Ouvrent leurs corolles ravies...
Et l'Eau sourit et rose gaze
Des hymens de rêve et d'extase
Par delà le miroir des vies.

*
* *

Soir de printemps

Le soir referme les manteaux
Dont s'enclôt l'ombre des collines,
Et laisse errer les mousselines
Du mystère sur les coteaux.

Et sous le soir, au fil de l'onde
Un rayon des jours enchantés
En les décroissantes clartés
Adore endorer l'onde blonde.

Et sous le soir, l'Eau cueille aux fleurs
Tout leur semis de mièvrerie
Pour qu'aux nuits la lune y sourie
Les sourires bleus de ses pleurs.

Paul Lacomblez

Fondateur de la *Pléiade* (fusionnée avec la *Jeune Belgique*).

Œuvre: *Jeunes Filles*.

Loth & ses Filles

(fragment de drame biblique)

PRIÈRE DE LOTH

(PREMIER TABLEAU, fin de la Scène I)

Seigneur, prends en pitié la douleur de ces femmes!
La crainte de ton nom remplit toujours leurs âmes,
Mais leur chair a cédé sous un faix trop pesant.
Epargne-leur, ô Dieu ton courroux écrasant:
Elles n'ont pas commis la faute de leur mère!
Ne fais pas ma vieillesse encore plus amère
Ni mes derniers matins plus sombre que des soirs!
Mes filles et mes fils, mes biens et mes espoirs,

LA PLUME, supplément du 15 Juin 1891

Et les chers souvenirs qui sacraient ma demeure,
Rien n'est plus. Tout est triste autour de moi, tout pleure
Le deuil de ce qui fut l'orgueil de mes cent ans ;
Je ne murmure pas, ô mon Dieu, tu l'entends !
J'étouffe les sanglots qui brisent ma poitrine ;
Devant ta volonté, pieusement j'incline
Mes douleurs d'aujourd'hui, mes douleurs de demain ;
Mais, vieilli, je suis comme un colosse d'airain
Dont les pieds seraient faits de périssable argile ;
Et, sans un guide sûr qui de son pied agile
Écarte de mes pas les pierres du sentier,
Le colosse bientôt croulera tout entier...
Iahve ! Laisse-moi l'œil pur de mes deux vierges,
Laisse pour éclairer ma route ces doux cierges !
Je n'ai que ces deux fronts où mettre mon baiser :
Je n'ai que ces deux lys : voudras-tu les briser ?

DEUXIÈME TABLEAU, Scène III

RADJA

Ma sœur, n'as-tu pas faim ? Ne veux-tu point goûter
A ces grappes dont l'or parfumé nous invite ?
Hâtons-nous d'en cueillir et descendons bien vite
Au torrent qui là-bas chante pour nous tenter.

ZOGAR

Oui, de feuilles je vais tresser une corbeille,
Et nous y placerons les fruits les mieux venus ;
Et, tandis qu'au soleil sécheront nos pieds nus,
Nous y butinerons du miel comme l'abeille.

RADJA

Oh ! moi, je ne veux pas que mouiller mes genoux
Et sur l'herbe m'étendre en de molles paresses !
Je veux sentir le flot me pétrir des caresses
Et sur toute ma chair mettre des baisers fous !

ZOGAR

Sans crainte dépouillons nos robes virginales.
Nul regard indiscret ne viendra nous troubler ;
Nos seins peuvent bondir, nos reins se dévoiler,
Ils n'auront de témoins que les yeux des cigales.
. . . .
. . . .

GEORGES EEKHOUD

Collaborateur à la *Jeune Belgique*, et à la *Société Nouvelle*.

ŒUVRE : *Kermesses* ; les *Milices de Saint-François* ; *la Nouvelle Carthage* ; *les Fusillés de Malines*.

LES VACHERS DU MEER

(FRAGMENT)

A mon ami Ch. H. de Tombeur.

Le petit vacher de la ferme du Moulin nous accompagnera au *Meer*, but de notre excursion ; il nous servira à la fois de guide et de commissionnaire, car la patache qui nous charrie depuis Cappelen, par la chaussée de Bergen-op-Zoom, ne peut nous conduire à travers les dunes.

Drôle d'hommelet que ce Tôn, le vacher. Douze ans ; plutôt maigre que gras, la face large, le nez crochu, l'œil gris, malin et froid, l'air spéculatif, la bouche trop fendue, les allures régulières : quelque chose de vieillot, de precoce, épandu dans toute sa petite personne vêtue de la défroque de son maître.

— Fumez-vous, Tôn ?

— *Ia Mijnheer* !

Il allume méthodiquement, avec une lenteur et des précautions de fumeur émérite, un des pâles régalias achetés à la frontière. En cheminant, de loin en loin nous parvenons à arracher un mot à notre guide. Il ne parle que lorsqu'on l'interroge. Nous apprenons qu'il gagne trois florins par semaine chez le *baes* du *Moulin*. Il est né à Ossendrecht, du côté des Polders, neuvième enfant d'un manouvrier, son père et ses frères triment dans une fabrique de chicorée.

Il ne sourit que par condescendance, lorsque nous essayons de le dérider. Ce sourire est silencieux, presque protecteur. Tout dans sa physionomie, dans son regard sec, dans son intonation claire mais sans timbre, semble dire : « Il faut être peu sérieux pour venir de la ville et se promener en plein midi dans les ronces et les sablons ! »

Il nous conduit au sommet des dunes encaissant les deux lacs ; là il s'arrête et dépose les paniers. Nous sommes arrivés.

. . . .

Nous regagnons le Moulin et allons remonter en voiture non sans avoir glissé quelques sous dans la main de notre guide.

Un incident nous attarde :

Sur la grand'route s'avancent, chantant et dansant, sept à huit jeunes drilles en blouse bleue, la haute casquette de soie noire renversée dans la nuque ou posée la visière de travers. L'un d'eux arrache à un accordéon catarrheux les quintes d'un air triste comme le sont tant de refrains de Kermesses ; un second bat du triangle ; le reste clame et balle à contretemps. Rouges, poupins, ces gars approchent et en nous devisageant avec des yeux dilatés et humides de somnambules, se poussent par les épaules, l'un derrière l'autre envahissent le cabaret, trahissent l'impatience agitée d'ouailles mottées par un Berger Invisible.

Là, toujours au son de leur musique élémentaire, un quadrille s'engage entre les quatre couples de palots éméchés.

La *baesine* du Moulin, en train de nous verser à boire, nous apprend que les vachers et les valets de ferme du pays passent de cette façon les après-midis dominicales. Ils se sont cotisés pour la location de leur orchestre, et réunissent leur semaine afin de gobeloter en compagnie. Ils se rendent dans tous les cabarets de leur clocher, même dans les *herberges* les plus écartées au fond de leurs varennes.

Joie démonstrative, mais sans entrain ! Poignants déduits rappelant les gaîtés menteuses des conscrits les soirs du tirage au sort ; rire forcé qui grimace et qui dissonne ; pirouettes de victimes qui tournent sur elles-mêmes avant que les fasse s'effondrer le coup irrémissible ; fallacieuses réactions des profondes douleurs, des nostalgies longues comme l'existence, qui cherchent à se donner le change, à s'étourdir quand même !

Tôn les a vus passer comme nous et je crois qu'il les a regardés en faisant une moue répulsive, l'air d'un sage au-dessus des communes faiblesses. Il semble même étonné de notre hésitation à escalader le marchepied et à nous arracher à cette énervante orchestrique.

C'est plus fort que moi ; j'ai la gorge serrée ; ils ne me sont pas indifférents ces passants de la grand'route.

Tandis que la patache retourne à Putte et que nous nous taisons, j'écoute encore, — je l'écouterai longtemps — le bruit grêle du triangle, les hoquets de l'accordéon et la chanson plus crispante qu'un *miserere*.

Avec le crépuscule, des vapeurs blanches sourdent comme une haleine des campagnes navrées. En s'élevant elles revêtent des formes fantastiques et s'accrochent échevelées ou caressantes aux dentelures des sapins, et se dissolvent et se recondensent. On dirait d'une traînée de fantômes pourchassés, mais tenaces. Puis, derrière les bois, la lune se lève et monte, lentement, blanche, solennelle, triste comme le Viatique porté à l'agonie du jour.

Aux approches de Putte des gens se tiennent devant leurs portes ; sur les seuils les commeres conversent languissamment ; les vieux pipent les bras croisés ; la turbulence des gamins assaille notre impassible cocher et son fouet leur impose à peine. A l'écart, sur les accottements, au bord des fossés, les gars haletants courtisent les pataudes rougissantes, et je devine des couples furtifs gui s'éloignent, par les sentes, tendrement enlacés.

Mais, las, ma pensée attendrie retourne irrésistiblement aux danseurs frustes de tout-à-l'heure. Je les revois s'avancer en fringuant et nous dévisager avec quelque chose de suppliant dans leurs grands yeux benins et de douloureux dans leur grosse bouche convulsée. Encore une fois, que me veulent ces batteurs de cabarets ?

La lune plane ; je me dis qu'elle *les* voit et je l'envie. Je me représente à present leurs silhouettes telles que l'astre les reproduit en les agrandissant le long des arbres ou sur le sol. J'assiste à leurs gauches ébats ; leurs déhanchements balourds me requièrent ; je voudrais être là-bas, derrière nous, d'où nous venons, plus loin même, en pleine campagne, entre les enfilées d'arbres obscurcis où ils se trémoussent en ce moment, la voix fêlee, les gestes spasmodiques...

Alors me vient tout à coup cette pensée singulière que Tôn avec son air de vieux prévoyant et thésauriseur, et son énigmatique rire silencieux, ne déambulera pas, lui, lorsqu'il aura leur âge, le long des routes solitaires, vers les cabarets perdus, aux sons d'un triangle et d'un accordeon.

Je pressens qu'il ne restera pas au nombre des trimeurs passifs et résignés que leurrent et daubent les possesseurs de la terre. Va, laisse baguenauder sous les étoiles la kyrielle des garçons de charrue et des batteurs en grangé ; laisse-les, liés par je ne sais quelle camaraderie douloureuse de forçats, s'enivrer chaque dimanche de bière, de saltations et de musique ; toi, petit Tôn, vacher de la ferme du Moulin, esprit positif et pratique — mets patiemment à rémotis, sou par sou, épargne et ruse, dissimule, caponne, tu iras loin.

Des fous que ceux qui se grisent d'alcool comme ces lugubres palots — de plus grands fous, dirais-tu si tu les connaissais, que ceux qui se saoûlent d'art et de poésie ! N'est-ce pas, Tôn, déconcertant petit vacher, futur bourgeois, futur *baes* aux champs comme à la ville ?

Ah ! je sais à présent pourquoi l'afflux de sympathie pour ces pendards fut si impétueux qu'il me suffoquait ! Je sais toutes nos affinités, ce qui me rend solidaire de ces marouffles. Si je les aime à ce point, c'est parce que je te hais.

CHARLES VAN LERBERGHE

Collaborateur à la *Wallonie* et à la *Jeune Belgique*.
ŒUVRE : *Les Flaireurs*, drame.

Soir de Vierges

Dans ma demeure où me berçait
L'essaim des anges du silence,
Voici les ombres, et qui sait
De quelle invisible présence ;

Dans les eaux mortes, sans couleurs,
De mes fenêtres d'hyacintes,
Meurent mes gardiennes fleurs
Et mes plaines se sont éteintes ;

Sais-je qui m'aime dans le noir ?
Vierge en ce palais de mensonges,
Veille aux embuches de ce soir,
Divine sœur, veille à mes songes ;

Joins mes mains, mes lèvres, mes yeux,
Ferme mes genoux et repose
En mes cheveux silencieux,
Afin que je sois toute close ;

Afin qu'en eux ne sourde rien,
Ne souffle en mes mains, ou n'aspire
A ma bouche sombre, et que bien
Seule tu sois à me sourire ;

Et sans frôler les noirs soucis,
Montés de ma robe dernière,
Viens en mes rêves obscurcis
Et signe les de ta lumière.

GRÉGOIRE LE ROY

Collaborateur à la *Jeune Belgique* ; à la *Wallonie* et à la *Pléiade*.
ŒUVRE : *La chanson d'un soir* ; *Mon Cœur pleure d'Autrefois*.

LA CHANSON DU FOU

Je pleure de bien étranges peines...
Et les vieilles n'ayant plus de laines,
Ont fini leurs ballades de Reines,
Dans mon cœur, ce hameau de fables et d'histoires.

Mais quel est donc, là-bas, ce fou
Qui chante des choses, Dieu sait d'où ?
Qui chante ainsi là-bas, le long des routes noires !

Alors la princesse réveillée
Dans la légende de la veillée,
Très doucement s'est émerveillée,
Et puis s'est rendormie au bois de ma pauvre âme ..

Oh ! vers la lune ce fou qui clame
Des mots d'amour qu'on ne comprend pas !
Ce fou qui marche seul et chante ainsi, là-bas !

Oh ! plaise qu'en mon âme en peine,
La malade petite reine,
Au clair de lune de la fontaine,
Dorme son rêve d'or au manoir de langueur !

Triste pourtant, ce fou sans légende
Qui fait si pauvrement que l'entende
La dormeuse en mon cœur, la belle-au-bois qui meurt...

ARNOLD GOFFIN

Collaborateur à la *Jeune Belgique*.
ŒUVRE : *Journal d'André* ; *Delsire Moris* ; *Impressions et Sensations* ; *Maxime* ; *Proses lyriques*.

CHLOROSE

A André Fontainas.

Comment ? dis-je à ma bizarre petite mendiante, dont le regard fievreux ardait sous le chaste diadème de son front éburnéen, bombé par l'effort d'un cerveau voué à d'inéluctables encéphalites ; — comment ? toi qui, à la svelte grâce ébouriffée et svelte de Diane-Artémis, joins la vertu réfléchie et la sagesse de Minerve ; — toi ! installée en ces banlieues plébéiennes et dispensant à l'excentrique barbarie de ces populaces, l'ambiguë douceur ailée de tes chants lydiens ?.. Quel motif impérieux t'exila donc, ma chère, des hautes régions urbaines ?

— Monsieur, pardonnez-moi, répliqua la pauvresse ingénue, me fixant de ses grands yeux sérieux, —

mes ressources minimes m'interdisent,— au cours de la saison hiémale. — d'exercer mon art dans les quartiers nobles... — Oh ! oui, — objecta l'enfant érudite à la surprise de mon sourire ; — il existe encore, peut-être, des conséquences que vous ignorez, vous autres, poètes! — Ainsi, certes, la pitié des gens est en raison inverse, l'hiver, du luxe de leurs vêtements ! Pour fouiller dans sa poche, en extraire sa bourse, il faut être doué d'une impertubable énergie à la Stanley et d'ailleurs, n'est-il point — comme l'affirmait Monsieur Charles Baudelaire, — « toujours très difficile de se décider à n'importe quoi, » — mais, surtout, à ce que je pense, un jour d'âpre froidure sonore, — à s'imposer l'inouie résolution impromptue d'ôter ses gants pour aumôner une frileuse petite musicienne étrangère, telle que je suis...

Or, les très magnifiques indigents qui hantent ces parages insalubres ne possèdent ni porte-monnaie, ni monnaie souvent et, en tout cas, — cela est sûr et certain ! — ils marchent comme les enfants et les Dieux, — les mains nues !

Aussi,conclut-elle, en agitant sa folle tête malicieuse, la fortune me paraitrait-elle assez indulgente si, parfois, hélas ! cette imagination insubordonnée ne m'évoquait le pur azur païen de mon beau littoral adriatique... Et larmoyante, alors, et désolée, je me retrouve au milieu de noues intempéries, sous le ciel aquatique de votre vilain occident pessimiste et —à force de contempler, fuir et tournoyer tous ces mornes et blêmes visages famétiques, je m'illusionne tout à coup transportée au-delà de l'Achéron redoutable, tremblante et inquiète, parmi les mânes éperdues et les ombres craintives sur les rives probatoires ud marais Achérusiade !...

Maurice Maeterlinck

Collaborateur à la *Wallonie*, à la *Jeune Belgique*, au *Magasin littéraire* et à la *Société Nouvelle*.

Œuvres : *Serres Chaudes* ; *Les Aveugles* ; *l'Intruse* ; *la Princesse Maleine* ; *l'Ornement des Noces spirituelles*.

—

HOPITAL

Hôpital ! hôpital au bord du canal !
Hopital au mois de Juillet !
On y fait du feu dans la salle !
Tandis que les transatlantiques sifflent dans le canal!

(Oh ! n'approchez pas des fenêtres !)
Des émigrants traversent un palais !
Je vois un yacht sous la tempête !
Je vois des troupeaux sur tous les navires !
(Il vaut mieux que les fenêtres restent closes,
On est presque à l'abri du dehors),
On a l'idée d'une serre sur la neige,
On croit célébrer des relevailles un jour d'orage,
On entrevoit des plantes éparses sur une couverture de laine,
Il y a un incendie un jour de soleil,
Et je traverse une forêt pleine de blessés.

Oh ! voici enfin le clair de lune !

Un jet d'eau s'élève au milieu de la salle !
Une troupe de petites filles entr'ouvre la porte !
J'entrevois des agneaux sur une île de prairies.
Et de belles plantes sur un glacier !
Et des lys dans un vestibule de marbre!

Il y a un festin dans une forêt vierge!
Et une végétation orientale dans une grotte de glace !

Ecoutez ! on ouvre les écluses !
Et les transatlantiques agitent l'eau du canal !

Oh ! mais la sœur de charité attisant le feu !

Tous les beaux roseaux verts des berges sont en flamme !
Un bateau de blessés ballote au clair de lune !
Toutes les filles du roi sont dans une barque sous l'orage !
Et les princesses vont mourir en un champ de ciguës !

Oh ! n'entr'ouvrez pas les fenêtres !
Ecoutez, les transatlantiques sifflent encore à l'horizon !

On empoisonne quelqu'un dans un jardin !
Ils célèbrent une grande fête chez les ennemis !
Il y a des cerfs dans une ville assiégée !
Et une ménagerie au milieu des lys !
Il y a une végétation tropicale au fond d'une houillière !
Un troupeau de brebis traverse un pont de fer !
Et les agneaux de la prairie entrent tristement dans la salle !

Maintenant la sœur de charité allume les lampes,
Elle apporte le repas des malades,
Elle a clos les fenêtres sur le canal,
Et toutes les portes au clair de lune.

AME DE NUIT

Mon âme en est triste à la fin ;
Elle est triste enfin d'être lasse,
Elle est lasse enfin d'être en vain,
Elle est triste et lasse à la fin
Et j'attends vos mains sur ma face.

J'attends vos doigts purs sur ma face,
Pareils à des anges de glace,
J'attends qu'ils m'apportent l'anneau ;
J'attends leur fraîcheur sur ma face,
Comme un trésor au fond de l'eau.

Et j'attends enfin leurs remèdes,
Pour ne pas mourir au soleil,
Mourir sans espoir au soleil !
J'attends qu'ils lavent mes yeux tièdes
Où tant de pauvres ont sommeil ;

Où tant de cygnes sur la mer,
De cygnes errants sur la mer,
Tendent en vain leurs cols moroses,
Où le long des jardins d'hiver,
Des malades cueillent des roses.

J'attends vos doigts purs sur ma face,
Pareils à des angles de glace,
J'attends qu'ils mouillent mes regards,
L'herbe morte de mes regards
Où tant d'agneaux las sont épars !

Albert Mockel

Directeur de la *Wallonie*.

Œuvres : Diverses plaquettes de vers, hors commerce.

—

LA PETITE ELLE

A Madame E. M.

l'Ignorante qui passez,
vous, c'était Vous la fluette jeune fille
enfantelette ! enfant très fière et l'œil au loin
vous, l'orgueil ingénu sous le haut front tout en révolte.

Elles firent, les fées, à tire doigts qu'effile
un noble anonchalir de princesses fileuses
les boucles, l'ennuagé vol comme une haleine
du blond fluide aux fuites enrouleuses de boucles.

Oh, les boucles, soyez la seule molle courbe
d'un petit être inconscient, fragile à m'éblouir !
Elle est fragile, elle est fière, elle est toute grêle
et c'est naïvement le long sourire épanoui
où s'effeuillent en désirs informulés ses rêves,
car le haut front qui délire aux tendresses d'or
épele un battement des paupières comme des ailes
où tout l'azur se mêle aux vagues de la mer.

Les boucles, ses boucles, soyez la seule molle courbe
ondulant les musicales souplesses droites
et la Ligne de ma fillette ! si l'éludent
candides longuement des baisers qu'acidule
un nubile refus, très fugitif, de moue exquise. —
ses lignes, soyez Elle, une marquise enfant.
Marquise !... et ligne élue aux grâces garçonnières !
féminine pour s'enlacer jusqu'à mourir. . . . . .

l'éprise d'un soupir que nul jamais n'ouït,
féline si t'étire et si t'épuise un vide ennui
ou ducale érigeant dynastique un sourire :

celle qui sait lever un doigt silencieux
et palpitant des cils vers une aurore d'éblouir,
d'un geste illuminer des Terres de merveilles.

Sully Huntley

Collaborateur à la *Jeune Belgique.*

LE BRINQUE

A la parfin, il n'eut plus que son bouc à qui causer. Il l'avait élevé tendrement, gâté de soins paternels : il en avait fait en le roborant ainsi de friandes pitances journalières, une superbe bête ayant renommée d'engendreur puissant, d'ensemenceur infaillible. Et de cette renommée, Le Brinque tirait grande fierté. Quand gadeliers et gadelières des plus lointaines censes lui amenaient leurs chèvres malaisées d'amour, il fallait admirer comme il s'efforçait d'obtenir de son fameux Baptiste, des saillies vigoureuses. Il l'encourageait, l'aiguillonnait d'apostrophes moqueuses et blessantes : « Hue donc, couillon ! Ah ! l'chiard, l'vesseux, l'sans-cul ! » Il modérait par des mots maternels, les fébriles impatiences, les bêlements de détresse, les frissons convulsifs de la gade. Certes, ce lui eut été forfaiture de dépêcher le sacrifice ainsi que procédait, en l'occurrence, sa femme dégoûtée. Aussi présidait-il toujours aux opérations, grave, imposant, sacerdotal.

Tous les jours, après le maraidage de quatre heures, il allait paître son Baptiste le long des haies vives. Il se penchait vers lui, lui marmonnant des choses inintelligibles, d'incohérents jargons, de sauvages onomatopées, comme s'il eût voulu lui confier ses peines en une langue mystérieuse. Et il supportait en patience tous les caprices, les fougues méchantes, les escalades périlleuses de la puante bête, la suivant, en ses grimpettes sur les hauteurs.

Mais voici que de là haut, la découverte de clairs villages fumant de toutes leurs chaumines sous le ciel ardoisé, faisait affluer en lui de vivaces souvenances. Les yeux fixes, l'esprit en allé, il ruminait des choses lointaines. Il était au temps de sa vingtaine, rôdant avec son tourniquet, par une ducasse indéfinie. On sortait de grand'messe. Pour appaumer la pratique, il lançait à la volée, de joyeux cocoricos, roucoulait des tyroliennes, graillonnait des cocasseries ventriloquentes et caverneuses. La convoitise des gars lestés de ventrus boursicots s'alléchait bientôt à ses boniments roublards, et jour de Dieu ! quelle jeunesse bruyante et allumée entourait tout à coup sa rudimentaire roue de fortune où les jeux audacieux allaient grand'erre.

Puis, encore, il avait l'évocation de temps suivants. Voilà qu'il trafiquait par des villages. Il trainaillait de porte en porte sa gaîté de grand'flandrin, faisant valoir au soleil ses fichus de cotonnades à fleurs, ses cornettes bariolées, ses clinquailles reluisantes. Il assoupissait de sa finasserie bonhomme, la méfiance des clients et enlevait partout, contre de douteuses nouveautés, de lucratives fripouilleries et des vieilles ferrailles. Comme les écus tombaient alors en sa mallette, bon notre père ! De quoi pouvoir, pour alimenter ses flammes, chasser à la prétentaine, toutes les alouettes des champs et les gelines des basses-cours ; de quoi pouvoir musarder des semaines, de cabaret en cabaret, à s'enfourner des kyrielles de chiquets dans la caborette !

Cependant, ces rappels du passé ne faisaient qu'accentuer l'hypocondrie du vieux Brinque. S'en retournant vers le gîte détesté, lorsque tombait le soir, il hognait ainsi qu'un verrat famélique. Et il geignait à chaque pas : Ah ! Baptiste, mon pauv'Baptiste, les doux jours sont en voie !

. . . .

Fernand Severin

Collaborateur à la *Jeune Belgique.*
Œuvre : *Le Lys ; le Don d'Enfance.*

LES NOCES INGÉNUES

A Charles Van Lerberghe.

— Loin de ton front d'enfant l'inutile couronne !
Que tant de purs trésors ne me soient plus secrets !
Car tu ne sais, vraiment, quel joyau te couronne
En cette royauté de tes cheveux défaits.

Voilà tous les apprêts d'une joie enfantine.
Mais que tu cèles mal un angélique effroi !
O mon rêve tremblant d'une sœur orpheline,
Laisse-moi dénouer tes mains jointes vers moi.

— Ces mains jointes vers vous, les voici dénouées,
Savez-vous quelle folle a peur entre vos bras,
Quelle petite fille, aux lèvres enjouées ?
O mon maître, voyez ! vous ne le saviez pas.

— En tes mots virginaux une reine s'ignore.
Un songe, s'il chantait, sans doute, aurait ta voix,
La voix de jeune sœur, et que j'entends encore.
Est-ce elle qui berçait mes sommeils d'autrefois ?

— Hélas ! et je ne suis qu'une fille ingénue,
Sans autre diadème à mon front préféré
Que la frêle beauté dont vos yeux m'ont vêtue ;
Votre seule pitié m'a faite à votre gré.

Pardonnez à mes yeux ce qu'ils ont de trop tendre.
Vous n'auriez jamais su qu'ils rêvassent de vous.
Mais mon cœur trop épris n'a pas voulu m'entendre !
Et j'attends à vos pieds les pardons de l'époux...

— Que ne suis-je, moi-même, à tes pieds angéliques !
Est-ce à toi, mon enfant, d'attendre des pardons ?
Ah ! tu ne connais pas tes richesses mystiques,
Et ce don d'ignorer m'est cher entre les dons.

Mais vois le lys élu qui fleure en mes vallées,
Et l'immortel trésor du pauvre que je fus !
Il t'a suffi d'ouvrir tes mains abandonnées
Pour en laisser pleuvoir des rayons inconnus.

— Quoi ! si pauvre, et paré de la richesse même ?
Votre place, seigneur, n'est pas à mes genoux.
S'il est quelques trésors dans un cœur qui vous aime,
Je vous les abandonne, ils n'y sont que pour vous.

Charles Sluyts

Collaborateur à la *Jeune Belgique*, à la *Pléiade* et à la *Wallonie.*
Œuvre : *L'Amour saigne* (hors commerce) ; *L'Appel des Voix.*

Le Poète

(FRAGMENT)

« Je porte le blanc lys et j'ignore les crimes !
Comme ces doux oiseaux qui volent vers les cimes
J'ai des pensers muets que je n'ai que pour moi.
Même à ces doux oiseaux ils donneraient l'effroi.
Et pour les aimer mieux, ces pensers de silence,
Je m'évertue à les garder dans l'ignorance
Des femmes que j'attends, des yeux que j'aimerai.
Et pour les assouplir aux mots que je dirai,
Aux mots qui sortiront de moi comme des rêves,
J'ai mis un crêpe noir à leur clarté de glaives.

Serait-il donc venu ce moment que je crains,
Où de vos blancs manteaux vont surgir tous vos seins,
Puisque je me complais si près de vous, ô femmes!
Allons-nous échanger les desirs de nos âmes,
Nous réveiller, par suite, aussi doux que pervers
Et nous livrer aux mains des abandons amers?...
Non! vous vous souvenez que je suis le parterre,
Où les mauvaises fleurs ne trouvent plus de terre
Assez lâche de sève et de suc orgueilleux
Pour leur servir la vie et leur ouvrir les yeux.
Je suis celui qui prit des mains l'âme des cygnes
Errante sur le lac au sein des voix insignes,
Et pour que le regret ne vienne parmi nous
Laissez vos manteaux blancs autour de vos genoux.
Je suis de ces enfants restés près de leur mère
Jusqu'à l'adolescence, et je n'eus l'éphémère
Et décevant besoin de reposer mon front
Sur de moins chastes lys que les lys du giron!...

HUBERT KRAINS

Collaborateur à la *Wallonie*, à la *Société Nouvelle*, et à la *Jeune Belgique*. — ŒUVRE : *Les Bons Parents* (sous presse).

—

La Cité Mercantile [1]

(FRAGMENT)

Les maisons se succédaient, uniformes, le long des rues. Si elles différaient en proportions, nulle cependant ne s'enjolivait d'aucun ornement d'architecture, mais les plus cossues avaient des portes sciées dans le meilleur chêne, des serrures ouvragées par les artisans les plus experts; de fins rideaux de mousseline, au milieu desquels on avait brodé des lions, debout sur une patte, tirant la langue, projetant la queue, rectifiaient l'éblouissante lumière des après-midi d'été, de lourdes draperies caressaient de leurs franges soyeuses les personnes qui pénétraient dans les salons; de monumentales pendules, en marbre, en biscuit, en cuivre repoussé, se carraient sur les cheminées, entre deux candélabres dont les bougies se garrottaient de bobèches; les portraits des chefs de famille s'étalaient aux murs, glorieusement, dans des cadres dorés qu'un voile de gaze abritait des mouches; et l'hiver, des paillassons et des bourrelets, fermant toutes les issues, protégeaient les gens contre les morsures du froid.

Les étalages regorgeaient de marchandises. Chez les épiciers, parmi l'entassement des denrées ordinaires, des boites en fer-blanc, rondes, hermétiquement closes, bombaient des étiquettes où l'on apercevait sous un palmier, à côté d'une signature terminée par une paraphe bizarrement tortillé, un nègre, le torse et les jambes nus, ceinturé d'une pagne et portant sur ses épaules un ballot qui l'ereinait.

. . . .

Et le martelage des enclumes, le ronflement des varlopes, le piétinement des chevaux, le halètement des machines dont on voyait, le soir, les courroies vibrer derrière les carreaux illuminés des fabriques, enveloppaient la ville d'une rumeur intense, d'une sorte d'effroyable et perpétuel crissement.

Dans les rues larges et propres (où çà et là des écriteaux portaient en lettres blanches sur fond bleu : MENDICITÉ INTERDITE), on ne rencontrait point de flâneurs. Les habitants marchaient d'un pas régulier, l'air à la fois serein et grave; leurs esprits perpétuellement occupés de choses positives, ne se laissaient pas entamer par l'action émolliente des rêves. Ils professaient d'ailleurs le plus absolu mépris pour les songe-creux en général, vagabonds ou poètes, qui cheminent dans la vie comme des extatiques, conversent avec les nuées, se penchent la nuit, par-dessus le parapet des ponts, pour observer le jeu d'un rayon de lune dans la rivière. La véritable mission de l'homme ne consiste-t-elle pas à tirer le meilleur parti possible de l'existence, à augmenter par un labeur constant son bien-être matériel, à écheniller sa vie des ennuis, des chagrins, de toutes les petites misères qui s'acharnent et qui rongent?... Dès lors, à quoi bon se forger des désirs irréalisables! Pourquoi vouloir démêler de ténébreuses énigmes! Inconcevable fatuité! Sot orgueil! Source inépuisable d'amertumes, de déceptions et de dégoût! Et un sourire effleurait parfois leurs lèvres à l'idée du bonheur dont ils jouissaient. C'était un bonheur calme, indéfini, comparable à une constante et inoffensive griserie. Ils l'attribuaient à la façon raisonnable dont ils disposaient de leur temps, à leur bon sens qui ne les poussait à rechercher des satisfactions par delà les limites des choses tangibles. Au reste, ils connaissaient des jouissances secrètes, inaccessibles à d'autres, et qu'ils savouraient longuement, en égoïstes. Le soir, par exemple, à côté de leurs femmes qui tricotaient et de leurs enfants courbés sur des cahiers et des livres, ils ne pouvaient réprimer un battement de cœur, tandis qu'ils évaluaient les gains du jour et supputaient les bénéfices du lendemain. Et lorsqu'ils étaient tirés de leurs calculs par le tintamarre des ateliers et des usines, ils se recueillaient un instant pour admirer l'activité de la ville et la puissance de ses poumons...

. . . .

L'église leur était désagréable; ils l'exécraient. Vieille et sale, avec ses gargouilles de pierre verdie, ses briques lisérées de mousse et ses fenêtres en ogives où des carreaux poussiéreux s'enchâssaient dans des mailles de plomb, elle se dressait, au centre des maisons cossues et propres, comme un mendiant orgueilleux dans une assemblée de parvenus. Ses dalles, creusées comme des pierres d'évier, s'étaient usées sous les pas ancêtres, et il leur semblait qu'elle avait gardé quelque chose d'eux car elle était plus triste et plus froide qu'un tombeau, et l'humidité suintait en pleurs le long de ses murs. Ils ne pouvaient donc la contempler sans songer au passé, à la mort. Puis cette tour qui pointait vers le ciel, n'était-ce pas une muette invitation à se préoccuper des espaces? On avait même vu des enfants, assis en pleine rue, la figure épanouie et les yeux en l'air, s'intéresser, comme des poètes, à quelques corneilles piaillantes qui nimbaient de leur vol le toit du vieux clocher. Leur haine de l'église s'en était accrue. S'ils dirigeaient eux-mêmes l'instruction de leurs enfants, si, de bonne heure, ils les mettaient en garde contre le sentimentalisme qui affadit et le rêve qui effémine, c'était vraisemblablement pour en faire de *hommes* et non des bayeurs aux corneilles.

(1) D'un volume de nouvelles : *Les Bons Parents* à paraître prochainement.

MAX WALLER

Fondateur de la *Jeune Belgique*.

ŒUVRE : *La Flûte à Siébel*; Divers volumes de Nouvelles et de Critiques.

C'EST AINSI

—

Faire des vers, des vers gamins,
Et rire, et rire, et rire encore,
Et, comme un pierrot qui picore,
Cueillir leurs parfums aux jasmins;

Forger des vers comme des armes,
Pointus, effilés, sans merci,
Ou, pour expier son souci,
Egrener des « ave » de larmes,

C'est bon supérieurement
Et tout le reste est journalisme;
La strophe d'or est comme un prisme
Où s'irise le firmament.

Et crevât-on, phtisique et blême,
Avec des recors à la clé,
Le violon qu'on a raclé
Laisse des notes en nous-même.

La flûte, avec ses quatre trous,
Quatre regards de mélodie,
Quand elle est triste, psalmodie
Comme un martyr sous les verrous;

Et rien n'y fait, ni les gendarmes,
Ni les huissiers, ni les tailleurs :
L'air de flûte a toujours des larmes
En attendant des jours meilleurs !

EMILE VERHAEREN

Directeur de l'*Art Moderne,* collaborateur de la *Wallonie*, de la *Jeune Belgique* et de la *Société Nouvelle*.

ŒUVRE : *Les Flamandes ; les Moines ; les Soirs ; les Débâcles ; les Flambeaux ; Noirs ;* .

—

EN LE FROID DE SOI-MÊME

à Ravenne.

Et c'est le pasteur Christ diademé en roi
Et long debout, parmi les siens armés d'épées,
Et la brebis pascale et les saintes drapées
De leur droite main plate étirant un pli droit.

Et tous effrayemment pâles morceaux de froid
Sculptés pâles et mats en des robes jaspées ;
Oh tous ces morts, sciés en deux, des épopées !
Morts d'effroi blanc, dont Byzance voulait l'effroi !

Leur œil — leurs yeux de lait — dans l'orbite se serre,
Il est un rêve fixe en deux boules de verre
Qui tout à coup vers moi se précise en clous.

Et vous qui regardez, dites, le mort de glace,
Celui d'entre eux, qui me fera ce peu de place
Pour prendre rang, moi l'affolé, parmi ces fous ?

***

EN LA RAGE DE SOI-MÊME

Ce mont là-bas, coupable et massacré d'entailles,
Où des bras nus, sous de soudaines torches d'or,
Pantins d'ombre autour d'eux-mêmes, cassent encor
Des rocs, illuminés en nocturnes batailles,

Qu'il te dévoile — à toi, le seul qui la dévoiles —
En ses heures d'ongles saignants sur du granit
Et de gestes vers des voltes d'astres, la nuit,
Quand des gouttes de haine ardent dans les étoiles,

Ma volonté de vrille intense et de marteaux,
Luttant vains, mais quand même et par ce qu'inutiles,
Avec de rouges blocs et des marbres hostiles,
Ma volonté, surgie au clair en chapiteaux
Et fixes fûts d'orgueil et dards de violence
Ma volonté vers l'unité
De gel et d'or d'une bouche d'éternité ;
La lune ! — ouverte et pleine de silence.

***

EN L'HIVER DE SOI-MÊME

En Zélande.

Par les plaines de mon âme tournée au Nord,
Le vieux berger des novembres mornes, il corne.
Debout, comme un malheur, au seuil du bercail morne,
Il corne au loin l'appel des brebis de la mort.

L'étable est faite avec le bois de mon Remords,
Au fond de mes pays de tristesse sans borne,
Par les plaines de mon âme, qu'une viorne
D'eaux lasses de couler stagne d'un cours retord.

Toisons noires à croix rouge sur les épaules
Et béliers couleur feu rentrent à coups de gaules,
Comme ses lents péchés, en mon âme d'effroi.

Le vieux berger des novembres corne tempêtes.
Dites, quel donc éclair a traversé ma tête
Pour que, ce soir, ma vie ait eu si peur de moi ?

PIERRE-M. OLIN

Directeur de la *Wallonie*.

ŒUVRE : *Mes Mémoires; Hors commerce; Des Visions; Légendes de Petits Enfants*.

—

LÉGENDES DE PETITS ENFANTS

VIII. — *Sous la Neige*

» Arriverons-nous bientôt, crois-tu ? » Oh ! quelle frêle, quelle exquise voix de fillette, « car je meurs de fatigue et j'ai si froid. »

« Je ne sais pas, chère, je ne sais pas. Hélas je ne vois devant moi rien de plus que d'où nous venons, et tu sais depuis quand nous marchons ! Mais va, tout ceci, doit bien cependant finir par finir. Allons et sans trop pleurer,essayons, essayons encore un peu de marcher. »

Pauvre petit couple paradoxal perdu en la vraiment trop mauvaise solitude de la plaine si vaste, qu'autour d'eux, sans un arbre, sans un toit pour en rompre la monotonie, l'implacable cercle de l'horizon se dessinait.

Et le ciel était ouaté de neige latente. Et peu à peu, lentement par gros mais encore rares flocons, cette neige se mit à tomber.

. . . .

« Mon Dieu, on ne voit plus la route, et je suis si fatiguée que je ne puis plus continuer ! »

« Oh chère, essaye encore, je t'en supplie. »

« Non, je ne pourrais plus ! Je vais me coucher ; me coucher sur le moelleux matelas de tous ces corps de papillons ; oh que c'est doux ! Ne serait-ce pas le duvet de leurs ailes que les anges, ayant pitié de notre fatigue nous ont jeté de là-haut ? Les douces petites plumes ! Les belles ailes de papillons blancs ! — Dis, ne reste donc pas là à me regarder comme tout triste, tu auras trop froid. Regarde : voici les plumes angéliques qui recommencent à tomber pour nous faire les couvertures qui doivent rechauffer nos membres transis. Viens, ami, viens à côté de moi ; je m'endors, je m'endors... mais que je m'endorme mes bras autour de ton cou, et dans tes bras !... »

Et docile, mais bien triste au fond de l'âme, car lui commençait vaguement à comprendre tout cela, il se coucha à côté de sa gracile compagne d'errances, et attendit le sommeil dont ils ne devaient plus se réveiller.

Et la neige tombait par gros flocons mols et calmes, et leur fit le virginal édredon du plus virginal des lits d'amour.

Et l'immense plaine, maintenant couverte de son fallacieux linceul de pureté, infiniment, s'étendait au loin et aux loins, gardant jalouse et maternelle un peu, les corps divins des naïfs enfantelets qui ignoraient qu'elle fût *sans fin — et toujours la même.*

AUGUSTE VIERSET

Collaborateur à la *Jeune Belgique* et à la *Wallonie*.

—

AU BALCON

Dents noires, sourcils teints, anneaux d'or aux chevilles,
Collier de jade vert, robe à reflet mouvant,
Au balcon de bambou s'est assise, rêvant,
La jeune femme au lourd chignon percé d'aiguilles.

Sur la moire des eaux les jonques en flottilles
Glissent, mâts pavoisés, les lanternes au vent ;
Et vers le ciel en fleurs voici que s'élève, en
L'air tiède, un bruit de rire éclos en grêles trilles.

Mais cette joie éparse autour d'elle, ces cris
N'émeuvent point son cœur, d'un plus doux rêve épris ;
Et, le coude appuyé sur la table de laque,

Elle contemple au loin, de son pensif œil noir,
Par delà les vaisseaux dont l'oriflamme claque,
Le soleil qui s'enlise en la pourpre du soir.

STÉPHANE RICHELLE

Collaborateur à la *Pléiade*.

—

L'AME ERRANTE

(FRAGMENT)

Affublé de ma triste défroque de jadis, je m'élançai à travers les salles du palais. Mes cris désespérés se brisaient aux voûtes formidables, qui me couvraient et dont j'appelais en vain l'écroulement. Mais nul être ne se presenta ; nulle voix ne repondit à ma voix. Ces lieux où si longtemps m'avait souri un royal bonheur, semblaient abandonnés. Déserts egalement la terrasse et les jardins dont l'atmosphere, maintenant, s'imprégnait de mélancolie. Par moments, dans le vertige de ma detresse, je sentais une haine horrible jaillir vers mon cerveau... Oh ! la désolation de cette solitude !... Oh ! comme ce délaissement était affreux !...

Les heures, lentement, lentement, ainsi s'écoulèrent.

Au crépuscule, je me rendis une dernière fois sur la terrasse, et je fus comme petrifié lorsque j'aperçus tout-à-coup Celle que — depuis si longtemps ! — mon angoisse inutilement réclamait. Elle m'apparut à nouveau, dans le fusionnement d'or du soleil couchant, absorbée en sa méditation étrange. Je bondis, délirant, vers Elle et l'enlaçai étroitement. Mais d'un mouvement nerveux Elle se dégagea de mon étreinte et dans l'expression de mep isante pitié que je vis alors sur son visage, je lus mon définitif arrêt.

« Passant, prononça-t-elle froidement, n'as-tu pas « compris qu'il est temps de continuer ta route. Le « souvenir seul du rêve qu'il te fut donné de *réaliser* « n'est-il pas de ceux qui suffisent à une vie ? *Va, je* « *ne te suis plus nécessaire.* Ne t'arrête pas davantage « ici. »

« Vivre ailleurs... Partir... Pourquoi... J'avais pensé « m'enfermer pour toujours en l'asile de ta miséricorde « et oublier le monde extérieur. Vois !... là-bas, dans « la traînée d'ombre... Des glaives se sont levés !.. Ils se « meuvent et s'apprêtent à nous poursuivre.. Fuir !.. et « voir d'autres visages que le tien !... Me mêler dé- « sormais à la foule des étrangers amers !... Oh ! mon « cœur s'ulcère ! Par pitié ! dis-moi une parole conso- « latrice et de paix. Ne me voile plus l'eden de ton « sourire. Parle, parle encore ! Revele-moi ce que ton « regard cruel cherche à travers ces horizons funèbres. « Oh ! je ne veux pas pas partir !.. Partir c'est mourir, « et mourir c'est t'oublier ! ».

« Insensé ! — trancha-t-elle d'une voix âpre — igno- « res-tu qu'au moindre de mes gestes cent esclaves à « l'instant peuvent surgir et te faire disparaître. »

Et dédaigneusement oublieuse de ma présence, Elle se replongea en son énigmatique rêverie.

. . . .

Insinuant et doux, ainsi qu'un mensonge, je me penchai vers la troublante Survenue et saisissant sa belle tête, je bus longuement à ses lèvres l'enivrement de toutes les voluptés passées. Mes yeux désorbités plongeaient anxieusement dans l'insondable de ses polaires prunelles, cependant que ma main droite, armée de la dague, se levait, forte et résolue, et bientôt enfonçait l'arme redoutable dans la poitrine de la trop Aimée.

Les ténèbres se strièrent d'un rauque et sauvage cri d'alarme et Elle tomba, roidie, la face tournée vers le ciel. Un mince filet de sang s'épandait, pareil à un long et étroit ruban de pourpre, parmi les multicolores dessins de la dalle en mosaïque.

Je restais immobile, hébété, n'éprouvant aucune sensation, à regarder ce visage, blême déjà de la vision de l'Eternité, et où s'agitaient encore, par moments, d'imperceptib'es frémissements. Même j'entendis *son* dernier râle — très faible — puis Elle demeura inerte — et son sang coula plus lentement...

Mais je sentis brusquement mille mains me saisir et me bousculer vers l'entassement des ombres...

CRITIQUE LITTÉRAIRE

—

Causerie

La maladie littéraire appelée *document* sévit plus que jamais sur la production des librairies. Ainsi, voilà un livre, *Bas-Bleus*, par M. Albert Cim, auquel il manque peu de choses pour être parfait : la composition n'y existe pas, des documents, encore des documents ! Tout ce que Sainte-Beuve, Proudhon, Théophile Gautier et cent autres ont pu dire des femmes de lettres se trouve là-dedans. J'avoue avoir lu cela très facilement, m'être diverti à cette lecture et avoir applaudi à certaines théories. Cependant j'eusse préféré voir l'auteur sacrifier une de ses notes pour donner la cohésion, le plan d'ensemble sans lesquels il n'est point de livre parfait. Même reproche, atténué, pour Charles Buet, mon collaborateur à cette revue. Son *Barbey d'Aurévilly* est, malgré l'avis de l'auteur, suffisamment pourvu de... non, je n'écrirai plus ce mot ! Tous ceux qui ont aimé ou approché l'impeccable artiste seront heureux de retrouver dans le livre de Char'es Buet des souvenirs toujours précieux — quand il s'agit d'un écrivain tel que Barbey. Semblable reproche à J.-K. Huysmans pour son *Là-Bas*. Bloy vous en ayant parlé avec sa haute compétence, je ne puis rien ajouter au bel article de notre éminent collaborateur.

Les *Prière d'insérer* ont parfois du bon ; elles donnent généralement l'essence d'un livre et épargnent au critique le souci, le devoir, la peine, le plaisir, comme il vous plaira, de lire tout ce qu'il reçoit pour en rendre compte. J'ai béni pourtant l'absence de la petite note dans l'*Agité*, par Auguste Germain. Cette absence m'a valu une lecture fort agréable, une joie réelle. Voilà donc du style, de l'observation — et surtout une sève puissante qui déborde. Je serais fort étonné si, d'ici quelques années, Auguste Germain n'avait pas l'une des premières places parmi les romanciers à succès, — à succès mérité, — paradoxe qui n'en est pas un : voyez Zola.

Beaucoup de fraîcheur, beaucoup de cette grâce de l'adolescence calme, un souci constant de la forme, font de *Lirette*, par Georges Beaume, un livre excellent où le mauvais se trouve bien encore, mais le médiocre, point. Succès d'estime très mérité.

Physiologie de la vie à deux, telle est l'étiquette, l'une des étiquettes placées en tête de *Autour de la*

lune de miel, par Paul Ponsolle. L'Académie se doit de couronner ce livre qui rappelle un peu *Monsieur, Madame et...* de Gustave Droz, moins le bébé. Ah! l'Académie... elle a jugé autrefois que le sieur Nizard ou Nisart, je ne sais plus comment, avait produit le plus beau livre paru en France dans une période de dix années. Elle trouve aujourd'hui que c'est M. de Broglie qui est le génie désigné à ses libéralités (20,000 francs). Un lapin violet à qui, sans le secours de Larousse, nous dira le titre d'un volume signé par M. de Broglie. Donc, Ponsolle, mon cher confrère...

Le *Canard Sauvage*, le seul, la traduction permise par Ibsen, et non acceptée par Antoine qui préféra jouer *la traduction de traduction* de MM. Ephraïm et l'un dans l'autre... (ça s'écrit *Lindenlaud*) nom prédestiné pour traduire, vient de paraître chez Savine. Bailliot vous ayant rendu compte de la représentation au Théâtre-Libre, je puis me dispenser de vous analyser l'œuvre d'Ibsen. *Item* pour *Chérubin*, de Charles Morice, dont Jean Jullien vous a entretenu récemment. Editeur : Vanier.

Tiens, je m'aperçois que je n'ai encore éreinté personne et ce n'est pas drôle, un écrivain qui ne démolit un tantinet ses confrères. Donc, attention :

— Ah! pas de bêtises, le livre qui m'arrive sous la main est du Sâr Joséphin Péladan : *Le Salon* (avec instauration de la Rose-Croix esthétique) et comme mon très cordial confrère me demande **dix mille** francs de dommages-intérêts et environ **quinze mille** francs de réclame à lui faire dans la grande presse — soit **vingt-cinq** mille francs environ, sans compter les jours de prison énumérés par un loquace huissier — pour *n'avoir pas voulu lui dénoncer l'adresse* d'un collaborateur qui désire travailler en paix, je pourrais bien attraper une deuxième assignation à comparoir devant notre précieux ami Toutée, très charmant dans le monde, mais de rapports peu agréables à la chambre nº 9 de l'hôtel du Palais (de Justice). Et 25 plus 25 égalent 50.000 fr. Je me hâte d'ajouter que, pour ce prix, le confrère Péladan ne m'enlève point son estime, que nous restons très cordialement attachés l'un à l'autre, que je lui trouve beaucoup de talent et que même s'il lui plaisait de prendre rendez-vous avec moi aux *Soirées de la Plume*, j'aimerais infiniment mieux cela que d'aller, comme il me le fait assavoir « à ma concierge parlant », le vingt-trois du présent mois chez cet excellent M. Toutée. Mais, cela, c'est à son bon plaisir d'en décider et moi, le tout petit de la Magie, je me prostorne humblement aux pieds du Sâr...

Ah! voici donc des poètes! Arrivez, braves gens, venez chasser ces odeurs de papier timbré : voici Aymerillot, mandolinant la *Douceur d'aimer*, Alfred Ruffin, un parnassien qui nous chante les *Chats* (d'autres, vils prosateurs, les mangent) avec toutes sortes de grâces, Eugénio de Castro, fier poète symboliste dont les deux livres : *Horas* et *Oaristos* révèlent un pur artiste, Maurice du Plessys, le très délicieux poète qui a grand tort d'oublier qu'il est *lui* quand il le veut, mais dont la *Dédicace à Apollodore* (Jean Moréas) vaut d'être lue, Eugène Vivier, n'est-ce pas aussi un poète, que le féroce notateur d'*Un peu de Naturalisme modéré !*

Chantez poètes, faites-nous oublier par le tintement joyeux de vos rimes les tristesses et les luttes de la vie du forçat qu'est tout homme de lettres!

SAINTE-CLAIRE.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre-Libre. — *Nell Horn*, drame en quatre actes et six tableaux, en prose, de J.-H. Rosny.

La pièce représentée au *Théâtre-Libre* le 25 mai est plutôt une erreur qu'une mystification, car il est difficile d'ametttre qu'un écrivain de la valeur de M. Rosny, qui a fait *Nell-Horn*, le *Bilatéral* et le *Termite* se soit amusé à nous fumister. Il est du moins d'un goût douteux pour un critique mal disposé ou mal placé de crier à la plaisanterie au lieu de discuter sérieusement l'intention et l'œuvre de l'auteur.

Nell-Horn, tirée d'un roman antérieur, n'appartient que pour une faible part au théâtre et quand c'est du théâtre, lors de l'intrigue entre la fille Horn et le français chevaleresque, nous retombons en plein dans la convention. C'est du mélo banal, moins bien charpenté que les pièces de d'Ennery et dont les tendances artistiques échappent complètement. Donc, M. Rosny s'est trompé d'un bout à l'autre, mais nous aurions mauvaise grâce de lui en vouloir Il est bien capable de prendre une éclatante revanche.

Le premier tableau nous représente l'intérieur peu confortable de Horn. Le détective anglais rentre abominablement ivre et dans une attaque d'alcoolisme, après avoir traité sa femme de « vieille jument », lui administre une maîtresse raclée. Nell en vain prend la défense de sa mère, Horn la jette à la porte échevelée et en chemise. Cris déchirants à la cantonade et chute du rideau. C'est peu.

Au second tableau nous retrouvons Nell affalée sur le seuil de la maison maudite. Elle crève de faim et de froid, mais le père toujours saoul et inflexible la chasse définitivement en l'invectivant. Chute du rideau. C'est encore trop peu.

Voilà maintenant un jardin public où se réunissent les déclassés de Londres, les totalisateurs de thé et les orateurs en plein vent qui viennent, juchés sur une borne, débiter leur boniment avec applaudissements et bordées de sifflets entremêlés, puis l'inévitable Armée du Salut qui chante des cantiques en l'honneur de Jésus rédempteur, avec accompagnement charivarique d'orgues, de grosses caisses et de fifres. Nell Horn touchée par la grâce s'enrôle parmi les salutistes. Ce tableau évidemment curieux qui remplit la scène d'un bruit assourdissant, n'a pas plus d'intérêt au point de vue théâtral que la représentation d'ue réunion anarchiste ou de tout autre meeting tumultueux.

Nell, la nouvelle recrue, après avoir assisté à des scènes schoking et contraires à la pureté, lâche la sainte compagnie des *En Avant* et se réfugie dans l'amour de Juste, un français de passage à Londres. Nouvelle réapparition d'un bataillon de l'Armée du Salut. Un jeune poitrinaire très emballé prononce un long discours pour ramener à Jésus les pécheurs égarés et y met tant d'animation qu'il tombe évanoui. Le père de cet illuminé arrive aussitôt et reproche amèrement à ces fous d'avoir tué son enfant.

Cependant de l'union libre de Juste et de Nell naît un enfant et la fille du détective serait parfaitement heureuse n'étaient les lettres de France, ces lettres qu'on ne lui fait pas voir et qui lui font pressentir l'effondrement de son bonheur. En effet, Juste malgré ses protestations, sous le prétexte d'aller voir sa mère malade, passe la Manche et ne revient plus.

Nell est tombée dans une misère noire. Elle revient dans ce jardin, sous ces arbres témoins de ses premières confidences et de ses premiers serments, puis elle se lamente longuement, trop longuement même, sur son infortune. Survient alors un vieux Monsieur, peut être le « Vieux au Champagne », qui lui fait les plus brillantes propositions en échange d'un baiser chaque jour. Toujours féroce d'amour, malgré le lâche abandon du Français, elle repousse les offres du vieux et pleure abondamment.

Mais l'ange du mal veillait et se présente à la délaissée sous la forme d'une vieille entremetteuse. Nell résiste longtemps, mais au nom de son enfant malade qui se périt de consomption, elle se révolte enfin et accepte le cottage et l'argent du vieillard tentateur.

L'interprétation, comme presque toujours, est excellente dans l'ensemble, bien qu'aucun des artistes, à part Mademoiselle Nau, n'ait eu occasion de montrer quelque talent, citons tout particulièrement MM. Grand, Damoye, Antoine, Raymond, Arquillière, Janvier et Pinsard, puis Mmes Nau, Baruy et France.

Marcel BAILLIOT.

Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay. — Typ. et lith. Joseph ROYER.

Paul LACOMBLEZ

ÉDITEUR DE LA « JEUNE BELGIQUE »

31, rue des Paroissiens

BRUXELLES

Catalogue des livres de fonds et en nombre d'auteurs belges :

Beudoux (Fernand). — *Rythmes vieux*, gris et roses, un volume in-16, 3 fr. 50
Chainaye (Hector). — *L'Âme des choses*, 2 fr.
Delattre (Louis). — *Contes de mon village*, 3 fr.
Demolder (Eugène). — *Impressions d'Art*, 3 fr. 50. — *Contes d'Yperdamme* (en préparation).
Dulac (Paul). — *Vingt-cinq Sonnets*, un volume in-16 Jésus, 1 fr. 50.
Eekhoud (Georges). — *Nouvelles Kermesses*, avec frontispice de Léon Dardenne, 7 fr. 50. — *La Nouvelle Carthage*, 3 fr. 50. — *Les Fusillés de Malines*, 3 fr. 50.
Gilkin (Ivan). — *La Damnation de l'Artiste*, 15 fr.
Giraud (Albert). — *Hors du Siècle*, poésies, 3 fr. 50. — *Pierrot lunaire*, poésies, 2 fr. — *Pierrot Narcisse*, 2 fr. — *Dernières Fêtes*, poésies, 2 fr.
Goffin (Arnold). — *Journal d'André* (1885) (épuisé). — *Delaire Moris* (1887) (épuisé), 3 fr. — *Impressions et Sensations* (1888), 3 fr. — *Maxime* (1890), 3 fr.
Itiberê da Cunha (J.). — *Préludes*, poésies, un volume in-16 raisin 3 fr.
Jenart (Aug.). — *Le Barbare*, poème-drame en prose, un volume in-18, 2 fr.
Jeune Belgique (Le Parnasse de la), pièces diverses de dix-huit poètes belges, un fort volume in-8, 7 fr. 50.
Kahn (Gustave). — *Chansons d'Amant*, poèmes, un volume in-16 raisin, 3 fr. 50.
Lacomblez (Paul). — *Jeunes Filles*, monologues et pièces à dire, 2 fr.
Lavachery (Alfred). — *Contes et Nouvelles*, grand in-8 carré, illustré, 5 fr.
Lazare (Bernard). — *Les Quatre faces*, plaquette anti-parnassienne, 1 fr.
Lemonnier (Camille). — *En Brabant*, contes, 0 fr. 60. — *Les bons amis*, conte, 0 fr. 60. — *Trois contes*, 0 fr. 60. — *Les Charniers* (Sedan), 3 fr. 50. — *Ceux de la Glèbe* (la Genèse, la Glèbe, les Concubins, etc.) 3 fr. 50. — *En Allemagne*, 3 fr. 50. — *Happe-Chair*, 3 fr. 50. — *L'Hystérique*, 3 fr. 50. — *Madame Lupar*, 3 fr. 50. — *Le Mort*, nouvelles, 1 fr. 25. — *Un Mâle*, 3 fr. 50. — *Thérèse Monique*, 3 fr. 50.
Le Roy (Grégoire). — *Mon cœur pleure d'autrefois*, 10 fr.
Maeterlinck (Maurice). — *Les Aveugles* (L'Intruse, Les Aveugles), un volume in-18, 3 fr. — *La Princesse Maleine*, 3 fr. 50. — *Serres chaudes*, 3 fr. — *L'Ornement des Noces spirituelles*, par Ruysbroeck l'Admirable, traduit du flamand sur les textes authentiques retrouvés au cloître du Val-Vert, et précédé d'une Introduction, un vol. in-18, 4 fr.
Maubel (Henry). — *Max Waller* (épuisé), 1 fr. — *Miette*, volume in-16, 2 fr. 50.
Nautet (Francis). — *Notes sur la littérature moderne*, deux séries. Chaque 3 fr. 50.
Nyst (Raymond). — Volume ayant pour titre une épigraphe, avec un frontispice colorié et un dessin de Nestor Outer, 5 fr. — *La Création du Diable* 3 fr. 50.
Pléiade (La), journal littéraire mensuel : Première année (1889), les douze numéros, 3 fr. — Chaque numéro séparément, 0 fr. 30. — Seconde année, les douze numéros (très rare) 5 fr.
Redonnel (Paul). — *Liminaires*, poésies, 2 fr. (vient de paraître).
Rodenbach (Georges). — *L'Art en Exil*, roman, 3 fr. 50. — *L'Hiver Mondain*, poésies, 5 fr. — *La Jeunesse blanche*, 3 fr. — *La Mer élégante* (épuisé). — *Du silence*, 1 fr. 50. — *Les tristesses*, 3 fr. — *Le Règne du Silence*, poème, 3 fr. 50.
Severin (Fernand). — *Le Lys*, poésies, avec une eau-forte de Henry De Groux, 2 fr. — *Le Don d'Enfance*, poèmes, 2 fr.
Sluyts (Charles). — *L'appel des voix*, poésies, 2 fr.
Van Lerberghe (Charles). — *Les Flaireurs*, drame, une plaquette grand in-16, 1 fr.
Verhaeren (Émile). — *Les Soirs* (épuisé). — *Les Débâcles*, poésies, 10 fr. — *Les Flambeaux noirs*, poèmes, 10 fr. — *Les Moines*, poésies, 3 fr.
Waller (Max). — *La Flûte à Siebel*, un vol. in-8, papier vergé, 3 fr. 50.

L'échéance du 1er Juillet étant l'une des plus chargées pour nous, l'Administration de la Revue serait reconnaissante aux abonnés dont l'abonnement expire à cette date de bien vouloir le renouveler directement. Passé le 3 Juillet, des quittances augmentées de 0 fr. 50 seront remises à la poste pour ceux qui n'auront pas prévenu ou qui n'auront pas refusé le No du 1er Juillet. (Ce numéro sera consacré aux FÉLIBRES.)

La Revue Encyclopédique est appelée à rendre les mêmes services que le *Grand Dictionnaire Larousse*, dont elle est la continuation. Les divers articles (Littérature, Sciences, Théâtres, Politique, Beaux-Arts, etc.) y sont traités par les spécialistes les plus compétents. Illustrée de nombreuses et magnifiques gravures, cette Revue est la plus complète, la plus nouvelle et la moins chère.

Abonnements, France : Un an, 20 fr. ; six mois, 11 fr. ; trois mois, 6 fr. — Etranger : Un an 25 fr. ; 6 mois, 13 fr. ; trois mois, 7 fr. ; le numéro 1 fr. — Librairie Larousse, 19, rue Montparnasse, Paris, chez tous les libraires et dans les gares des chemins de fer.

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix : **25** fr. pour **100** coupures.

LIVRE D'OR DE LA PLUME

POITIERS — *Grand Hôtel du Palais*, Jacomella et Cie, propriétaires.

BOULOGNE-SUR-MER — *Hôtel du Cygne*, 6 fr. par jour, tout compris.

BORDEAUX. — *Hôtel Français*, rue du Temple, 5 fr. 50 par jour. Maurice Aupin, propriétaire.

PETITE TRIBUNE DES ABONNÉS

Demandes :

A Veau-L'Eau, de J.-K. Huysmans, édition de bibliophile (H. Kistemaekers à Bruxelles)........ 3 fr.
Petits Cahiers, de Léon Cladel .... 3 fr.
D'après Nature, par F. Enne, 1re série, do.. 3 fr.
Mlle Fifi, de Maupassant, do do 3 fr.

Offres :

Collection du *Journal Illustré* jusqu'à 1887 inclus, 22 volumes.................................. 50 fr.
Mlle de Maupin, par Th. Gautier, édit. Charpentier, petit format avec eaux-fortes, tome 1er, bon état.................................. 3 fr.
Portraits sur Japon, tirages à 12 ex. chacun, avant le tirage pour *La Plume* : Verlaine, Grenet-Dancourt, Moreas, Baudelaire, Salis, Clerget, Léon Deschamps, Descaves, Dorchain, Harel, Tinchant, Loti, Rameau, Vanier, Desrousseaux, Vard, Rosny, Bourget, Coppée, chacun .... 1 fr.

BULLIER BAL : SAMEDIS & DIMANCHES
JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

CASINO de BOULOGNE sur MER

SAISON D'ÉTÉ

Jeux — Bals — Spectacles — Restaurant

La plage la plus renommée de France

En vente aux bureaux de LA PLUME

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de la Revue

I. *Dédicaces*, poésies, par Paul Verlaine, 50 ex. à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr.................. épuisé
II. *A Winter night's dream (Le Songe d'une Nuit d'Hiver)*, poème lunatique, par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr., et 200 à 3 f. épuisé
III. *Albert*, roman, par Louis Dumur, 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 ex. à.......... 3 fr.
IV. *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud. 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à.............................. 3 fr.
V. *Le Fi-Bâlouët*, proses, par Jacques Renaud, 12 ex. sur Japon, à 20 fr. et 200 ex. simili-Japon.............................. 3 fr.

(Il paraît un volume par trimestre. — Cette édition n'est pas réimprimée)

Léon Deschamps. — *A la Gueule du Monstre*, poésies, in-18 Jésus, vélin teinté ; *Contes à Sylvie*, nouvelles ; *Le Village*, roman de mœurs paysannes, chaque volume .... 3 fr. 50
Léon Bloy. — *Le Désespéré*, 1 vol. ; *Un brelan d'excommuniés* (2 fr.) ; *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, 1 vol. ; *Le Pal*, pamphlet (très rare) (les 4 nos 2 fr.) ; *Christophe Colomb devant les Taureaux*, 1 vol. Chaque vol................ 3 fr. 50
Maurice Maeterlinck. — *Serres Chaudes*, poésies ; *L'Intruse* ; *Les Aveugles* ; *La Princesse Maleine*, drame. Chaque vol.................... 3 fr. 50
Jean Jullien. — *L'Echéance*, un acte en prose, précédé d'un *Essai sur le Théâtre vivant*.... 1 fr. 25
Paul Redonnel. — *La Mort du Vieillard*, poème (épuisé). *Liminaires*, poésies, (sous presse).
Henri Bossanne. — *Les Ephémérides* (3 fr. 50), *Fleurs Sauvages*, poésies.................... 1 fr. 50
Henry Corneau. — *Le temps d'amour* (3 fr. 50). *Les Lundis de la Campagnarde*, poésies..... 1 fr.

ART & CRITIQUE, collection complète (84 Nos) 30 fr.
LA PLUME, année 1889, un beau vol. broché, 20 fr.
— année 1890, » » 20 fr.
LA VOGUE, 3 ex. sur hollande............ 10 fr.
EAU-FORTE de C. Cain (21X16) tirée sur Japon laminé, sujet : *La Plume*.................. 2 fr.

(Envoi franco contre mandat ou timbres)

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE & LITHOGRAPHIQUE

J. ROYER

Labeurs de Luxe, Brochures, Publications périodiques, Circulaires, etc.

PARFAITE EXÉCUTION — CÉLÉRITÉ — PRIX MODÉRÉS

Rue de la Recluzière, 11, ANNONAY (Ardèche)

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER.

Digitized by Google

TROISIÈME ANNÉE — N° 53

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

1er Juillet 1891

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(*Sauf dans ses Numeros exceptionnels*)

La Plume

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur et Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS.

Numéro exceptionnel consacré aux

FÉLIBRES

Rédacteur en chef : Charles MAURRAS

Secrétaires de la Rédaction : Frédéric AMOURETTI et Joseph MANGE

TEXTE PROVENÇAL par

JOSEPH ROUMANILLE, FRÉDÉRIC MISTRAL, THÉODORE AUBANEL, PAUL ARÈNE, FELIX GRAS, AUGUSTE FOURÈS, XAVIER DE RICARD, MARIUS ANDRÉ.

TEXTE FRANÇAIS par

JEAN MORÉAS, ALCIDE BLAVET, RENÉ DE SAINT PONS, AMOURETTI, LÉON BARTHOU, CHARLES MAURRAS.

Avec un portrait de **MISTRAL**, d'après HÉBERT,

un poème de MISTRAL, imité par JEAN MORÉAS et un poème de JEAN MORÉAS traduit en provençal par MARIUS ANDRÉ.

LIRE « BARBARES ET ROMANS »

BUREAUX DE LA REVUE :

36, Boulevard Arago, PARIS

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Ont paru cette quinzaine chez :

Léon Vanier : *Histoires d'Amour*, nouvelles, par Pierre Bujon (287 p. 3,50).

Firmin-Didot : *Les Astres*, par J. Rambosson (in-4° illustré, belle édition, 5 fr.).

Savine : *L'Eléphant*, roman de mœurs littéraires, par Charles Merki et Jean Court (400 p., 3,50). — *Ephémérides et Chansons*, par Claude Lauzanne (*Alias*: Ferdinand Duchesne) (143 p., 3,50). — *Théâtre*, de Rachilde, avec un dessin inédit de Paul Gauguin (295 p., 3,50). — *L'Eternel Jocrisse*, roman, par Gustave Chanteclair (250 p., 3,50). — *Le Péché d'autrui*, roman, par Pierre Bertrand (332 p., 3,50) ; *La Chanson des choses*, par Louis Malosse, poésies, (190 p. 3,50).

Paul Lacomblez (Bruxelles) : *Liminaires*, poésies, par Paul Redonnel (156 p., belle édition, 2 fr.).

Perrin: *A l'Ecart*, roman, par Alfred Vallette et R. Minhar (300 p., 3,50).

Delagrave : *Crispi, Bismarck et la Triple-Alliance en caricatures*, par John Grand-Carteret (320 p., 140 caricatures dont deux coloriées, 3,50).

Dentu : *Les Rythmes*, poésies, par Raoul de la Grasserie (140 p., 2 fr.).

Sauvaitre : *Elévations poétiques*, poésies, par Paul Gabillard (184 p., 3,50).

Comptoir d'Edition : *L'Hypnotisme, le Magnétisme, la Médiumnité*, scientifiquement démontrés, par A. d'Anglemont (une plaq. de 100 p., 1 fr.) ; *Le Triomphe d'Israël*, roman, par Jean Stella (330 p., 3,50).

Schneider frères (Rouen) : *Scapin Commissaire*, comédie en un acte et en vers, par Catulle Blée (24 p., 1 fr.).

Paul Tremblay (La Roche-sur-Yon) : *Reflets*,, poésies, par Aristide Rochefort (50 p., 1,25).

—

Ce qui renait toujours, poésies, par Jean Carrère (118 p., hors commerce, édition sur vélin).

Paraît en même temps que ce n° : *Jean Moréas* par Ch. Maurras (Plon et Nourrit, 1 fr.)

LES THEATRES

Opéra-Comique : *Le Rêve*, opéra en 4 actes, de MM. Emile Zola et Gallet, musique de M. Alfred Bruneau. (Succès).

Vaudeville : *La Femme*, pièce en 3 actes, par Albin Valabrègue.

Châtelet : *Tout-Paris*, pièce à grand spectacle, par G. Duval (5 actes et 12 tableaux).

Théâtre-Libre : *Les Fourches Caudines*, 1 acte, par Maurice le Corbeiller ; *Leurs Filles*, 1 acte, par Pierre Wolff, neveu de son oncle ; *Lidoire*, scène comique et em...datoire, par Georges Courteline. Succès pour l'acteur Janvier.

Déjazet : *Les Deux Camille*, vaudeville en 3 actes, de MM. E Médine et H Gourdier.

Nos Soirées Littéraires

1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.

Assistaient à la réunion :

Raymond Lotthe ; Fernand Clerget ; Yvanhoé Rambosson ; Georges Beaujon ; André Terhence ; Henri Cholin ; André Veidaux ; E. Cavaillon ; Jean Surya ; Jean Thiele ; Léon Dalaut ; Jean Moréas ; Raymond de la Tailhède ; Eugène Longuet ; Alfred Gauche ; Henri Gauche ; Argyriades ; Keller ; Louis Miot ; G. Le Rouge ; Maurice Baud ; Pierre Hagon ; Baud-Bovy ; Museux ; Jules Canton ; Rachel Jats ; Adolphe Retté, le compositeur Dihau, auteur de la musique du *Caporal immobilisé*, poésie de Léon Durocher ; René de Saint-Pons ; Pierre Trimouillat ; Charles Maurras ; Huot ; Barthou ; Amoretti ; Louis Kolf, de la *Paix* ; Ernest Raynaud ; Léon Dequillebecq ; Alphonse Demare ; Lucien Aviotte ; Alcide Blavet ; Adolphe Gensse ; Michel Féline ; Gabriel de la Salle ; Gaston Noury ; Stuart Merrill ; Marcel Bailliot ; Ferdinand Duchesne ; Degron Henri ; Alexandre Boutique ; Georges Didier ; Léon Maillard ; Paterne Berrichon ; Charles Chatel ; Alphonse Boogaertz ; Denart ; Jules Lamore ; Léon Durocher ; Paul Roinard ; Maurice Dumont ; Paul Cohen ; Armand d'Huppuy ; Gaston Mery ; Henri Quittard ; René Emery ; Henri Chateau ; Paul Souday ; Albert Girault, etc., etc.

Compte-rendu : Henri Degron : ***Le Fil de la Vierge***. — André Veidaux : *Les Dégénérés*. — Georges Didier : *En Sapin* (chanson). — Jules Lamore : *Fierté de poète*.— Yvanhoé Rambosson : *L'Heure Charmante*. — Adolphe Gensse : *Vers pour une trop belle*. — Marcel Bailliot : *Enquête sur l'Evolution littéraire par un poseur de robinets* (chanson) ; *Le Pèlerin passionné*. — Léon Durocher : *Le Caporal immobilisé* (chanson de marche, musique de Dihau) ; *La Chosette*. — Jean Surya : *La Chanson des Yeux*. — Maurice Dumont : *Les Baladins*. — Fernand Clerget : *Porte Filio*. — Adolphe Retté : *Le Pape*. — Henri Cholin : *Fragment d'un appel aux armes*.— Georges Beaujon : *Villanelles des Rêves*. — Georges Didier : *Le Suicidé*. — Gabriel de la Salle : *La Bohème des Révoltés* (René Just). — Marcel Bailliot : *Chanson de Brown-Séquart*. — Henri Degron : *Le Mirliton*.— Marcel Bailliot: *L'Abricot*. (redemandé). —Léon Durocher: *Héréditaire*. — Albert Girault: *Un Pouacre* (Paul Verlaine).

(Présidence de Léon Deschamps)

Clôture des Soirées. Réouverture en novembre.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

—

L. M. *Dresde* (Allemagne. — Merci, mon cher confrère. Comme je vous approuve, du reste ! ∽ **J. D.** *Marcinelle* (Belgique). — Quand on fait ce que l'on peut... Donc, à bientôt. ∽ **A. B.** *39, rue Simart*. — Sais-tu que journal n'arrive plus ??? ∽ **G. B.** *rue de Belleville*. — Très bien vos vers... mais... ∽ **P. P.** *Bordeaux*. — Merci. ∽ **J. A.** *Aix en Provence*. — Reçu. ∽ **D.** *à bord du « Marengo »*. — C'est fait. ∽ **E. B.** *rue de Chabrol*. — Ai égaré. Seriez bien aimable de remplacer. Ne vous inquiétez pas pour reste. Affaire s'éclaircira et mon pied ira caresser le derrière coupable. ∽ **H.** *Port-Saïd*. — Abonnement inscrit du 1er janvier 1891. ∽ **T. G.** *Grange Batelière*. — Inscrit. Passera prochainement, c'est d'actualité ! ∽ **A. D.** *Mareuil*. — 1er juillet. ∽ **A. D.** *Paris*. — C'est changé. ∽ **E. V.** *Nice*. — Merci pour moi et pour S. C. ∽ **J. D.** *Marcinelle* (Belgique) — Merci, merci. ∽ **Nicola**, *Gand*. — Impossible, mille regrets. ∽ **J. D.** *Boulogne*. — Lettre bientôt. Guérissez vite.

BULLETIN FINANCIER

Les dispositions fermes qui l'emportaient en clôture d'hier ne se démontent en aucune façon, et, dans la plupart des groupes financiers, on escompte une nouvelle reprise avant la fin du mois.

En ce qui concerne les rentes françaises, les cours qu'il nous a été donné de relever, soit à terme, soit au comptant, sont pleinement satisfaisants. Ils n'accusent pas un nouveau progrès, mais nous savons par expérience que pour être lente la hausse n'en est que plus solide. Un cours nouveau a été au comptant sur le 3 0/0, il indique que les rachats de l'épargne n'ont pas cessé. En clôture, le 3 0/0 a fini à 95,22 à terme après 95,27, et à 95,15 après 95,20 au comptant ; le 3 0/0 nouveau s'est échangé à 93,90 au comptant comme en liquidation ; nous avons relevé les cours de 96,05 et de 105,30 sur l'amortissable et sur le 4 1/2 0/0, qui ont respectivement clôturé à 96,10 et à 105,15 au comptant.

La Rente italienne continue à témoigner des mêmes bonnes tendances et clôture à 94,12. La même fermeté règne sur le groupe des valeurs orientales. On a négocié le Turc à 18,76 et l'Egypte unifiée à 489.

Le 4 0/0 Hongrois cote 92,85. L'Extérieure espagnole reste à 94,35 et le 3 0/0 Portugais finit à 56,50.

La même allure que précédemment règne sur la plupart des valeurs de crédit ; c'est à 4,500 que nous retrouvons la Banque de France, à 1,272 que se traite le Crédit Foncier.

APRÈS BOURSE

4 heures. — 3 0/0, 95,21. — 3 0/0 nouveau, 93,90. — Extérieure, 74,17/32. — Egypte, 488,12. — Turc, 18,57. — Banque Ottomane, 592,81 — Rio, 557,50. — Tharsis, 161 25. — Alpines, 198,12.

BI D'ŒIL.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 53 — 1er JUILLET 1891

Le Dimanche 24 mai 1891, à neuf heures du matin, Joseph Roumanille s'est éteint dans sa maison de la rue Saint-Agricol, à Avignon. Tout le Félibrige est en deuil.

Les jeunes félibres parisiens, qui ont composé ce numéro spécial de LA PLUME à la gloire de la patrie, prient Madame Roumanille, la veuve du poète, Mademoiselle Thérèse Roumanille, sa fille, et leur cher maître Frédéric Mistral, qui fut l'élève et l'ami indélectible du grand Capoulier, d'agréer l'assurance de leur profonde affliction.

LA RÉDACTION

INTRODUCTION

Depuis les journées héroïques où Jean des Figues, tout frais venu de Sisteron, faisait trembler les hôtes du vieil hôtel du Dragon bleu, les Felibres ont assez négligé de se montrer aux jeunes gens que travaille, à Paris et ailleurs, l'inquiétude de la Beauté. Mais les Felibres ont mieux fait que se manifester. Ils ont continué leurs œuvres, et vous allez en voir quelques morceaux.

De longues explications seraient probablement inutiles. Tout le monde sait que les Felibres sont les poètes du midi de la Francequi écrivent dans leur langue, et que cette langue est très belle, et qu'elle est la plus vieille de l'Europe moderne.

Apres la renaissance du XVIe siècle ou Belaud lui rendit un grand lustre, cette langue eut un long sommeil. Non qu'on eût cessé de la parler, de l'écrire ou de l'imprimer. Mais les écrivains étaient rares, peu cultivés, et peu considérés. Le peuple seul, anonyme et puissant, persévérait à inventer d'admirables chansons qu'il chantait pour sa seule joie, sous le clair soleil des garrigues.

La première Renaissance de la langue d'oc eut lieu en Gascogne : Jasmin en fut l'inspirateur ; il est suffisamment connu. Vers 1840, à Marseille, se dessinait une renaissance semblable. Méry a mille fois parlé aux Parisiens de Benédit et de Bellot. Mais au-dessus de ces conteurs gracieux, se détache Victor Gelu, un réaliste vigoureux trop oublié ces temps derniers, mais auquel Mistral a rendu une éclatante justice. Pourtant le plus complet, le plus durable des réveils provençaux, fut l'ouvrage de Roumanille et de Mistral. La réunion du 21 mai 1854 au château de Fontségugne, la publication du premier Almanach, (1855), l'apparition de *Mireio* (1859) sont des événements littéraires d'une extrême importance pour tout le midi et pour l'Europe. Si notre jugement paraît enthousiaste, les extraits que voici le feront trouver pâle et froid.

JOSEPH ROUMANILLE

1818-1891

Roumanille était né en 1818, à Saint-Remy-de-Provence, au pied de ces deux purs chefs-d'œuvre de l'art grec que le peuple et les savants appellent les *Antiques*.

Mais Roumanille ne fut pas un Antique ; c'était un vivant, et presque un réaliste. Un réaliste catholique et un légitimiste militant. Il correspondait avec Henri V et, dans un journal avignonnais, la *Commune*, il combattit avec acharnement le socialisme et fourrierisme qui étaient en vogue vers 1848. L'ironie socratique de ces petits dialogues provençaux ne sera point égalée. Elle eut une grande influence sur les populations du Comtat et des Bouches-du-Rhone.

Roumanille etait un homme d'action. Ayant combattu les *partageux*, il fonda le Félibrige. C'est lui qui, avec Mistral, rallia les poètes, renouvela la langue et publia l'*Armana prouvençau*, dont le succès annuel ne s'épuise point.

Poete, Roumanille laisse des merveilles, *li Margarideto* (les Pâquerettes) et *li Sounjarello* (les Songeuses), qui ravissent les pauvres gens. Pour ses proses, dont Arène et Daudet ont traduit les plus curieuses, elles sont l'expression absolue et parfaite de l'âme de sa race.

Et ses compatriotes ne l'ont point meconnu. Roumanille s'est éteint environné d'honneurs. Il était, depuis 1888, le *capoulier*, c'est-à-dire le pape du Felibrige.

MOUNTE VOLE MOURI

Dins un mas que s'escound au mitan di poumié,
Un beu matin, au tems dis iero,
Siéu na d'un jardinié 'mé d'uno jardiniero,
Dins li jardin de Sant-Roumié.

OU JE VEUX MOURIR

Dans un mas qui se cache au milieu des pommiers
un beau matin au temps des aires,
je suis né d'un jardinier et d'une jardinière,
dans les jardins de Saint-Remy.

De sèt pàuris enfant venguère lou proumiè....
Aqui ma maire, à la testiero
De ma brèsso, souvènt vihavo de niue 'ntiero
Soun pichot malaut que dourmiè.

Aro, autour de moun mas, tout ris, tout reverdejo ;
Liuen de soun nis de flour, souspiro e voulastrejo
L'auceloun que s'es enana !...

Vous n'en prègue, o mon Diéu ! que vosto man benido,
Quand aurai proun begu l'amarun de la vido,
Sarre mis iue mounte siéu na.

De sept pauvres enfants je suis venu le premier...
là, ma mère, au chevet
de mon berceau, souvent veillait des nuits entières
son petit malade qui dormait.

Maintenant autour de mon mas, tout rit, tout reverdit:
loin de son nid de fleurs soupire et volète
l'oisillon qui s'en est allé.

Je vous en prie, ô mon Dieu ! que votre main bénie,
quand j'aurai assez bu l'amertume de vivre,
ferme mes yeux où je suis né.

FRÉDÉRIC MISTRAL

1830

Frédéric Mistral est né à Maillane. C'est là qu'il séjourne. Dans sa petite maison claire, à volets gris, d'où se découvrent les Alpilles violettes, il a écrit tous ses chefs-d'œuvre, sauf *Mireille* qu'il composa dans le *mas* paternel. C'est de là qu'il gouverne le Félibrige, sorte d'église nationale, dont les pontifes, étant poètes, sont souvent peu traitables. Mais à l'intelligence sereine et puissante du noble Gœthe, Mistral joint un flair politique très aiguisé. C'est donc sa volonté qui, bien heureusement, s'impose au Félibrige, en même temps que son Art souverain

Nous n'affaiblissons pas d'un commentaire les purs fragments que nous publions. Ils sont tirés de *Calendau*, *lis Isclo d'or*, *Nerto*, et *la Reino Jano*. Auteur d'un magnifique *Dictionnaire provençal*, historien, philologue, Mistral est aussi un grand prosateur. A notre vif regret, nous n'avons pu donner un échantillon de ses discours de la Santo Estello ; et nous avons jugé bien superflu de rien détacher de *Mirelo*, qui est traduite dans toutes les langues du monde.

CALENDAU

....

Sus Calendau mut, impassible
Elo, espressivo à l'impoussible,
Escampè tout d'abord, à long rai, la langour,
De si grands iue negre ; à la lèsto,
Piéi de pertout viro la tèsto
Em 'un ressaut, e manifèsto
Uno terrour panico, e lougiero s'encour...

En aio, per fugi l'Habiho
Que vounvoune jo à soun auriho,
Revèn ; e soun capeu, bourda d'un galoun d'or,
Sa catalano blanquinello
Arranco e jito ; li trenello
De sa courolo, pèr anello,
Vouguejon, enterin que fai sis estrambord...

Mai a bèu courre : sènt la bèsti
Que s'enfourmiho dins soun vièsti...
D'esfrai censado folo, arranco soun droulet :
E lis espalo de la bello,
Coume de pruno mirabello,
Fan tentacioun à l'iue que bèlo
De soun deforo ambren, armounious e glet.

Au valènt drole aro arrouganto
Fai la bèbo, aro suplicanto
Lou bèu ; aro en courrous, ie planto si vistoun
Semblable en dous coutèu ; o palo,
Dins li souspir aro se chalo...
Mai lou vounvoun de la mouissalo
Au dansun tourna-mai encagno si petoun.

Oh ! i 'a qu'un crid e qu'un esclùci,
Quand, bruscamen, coume un destrussi,
Elo, mandant li man à soun boumbet ounden,
Se descourdello, tempestouso,
E laisso reboumbi, la touso,
Uno espelido voluptouso
Que fai parpeleja lou jouine Cassiden...

CALENDAL (¹)

....

Sur Calendal muet, impassible,
elle, expressive comme il ne se peut,
épancha tout d'abord, à longs rayons, la langueur
de ses grands yeux noirs ; rapidement,
alors de toutes parts, elle tourne la tête
avec un soubresaut, et manifeste
une terreur panique et légère s'enfuit

En émoi, pour fuir l'abeille
qui bourdonne à son oreille,
elle revient ; de son chapeau, bordé d'un galon d'or,
sa coiffe catalane toute blanche,
elle arrache et jette ; les tresses
de ses cheveux enroulés en boucles
flottent ; pendant qu'elle fait ses folies....

Mais elle a beau courir ; elle sent l'insecte
qui s'insinue dans son vêtement...
de frayeur censée folle, elle arrache sa basquine :
et les épaules de la belle
comme des prunes mirabelles,
font tentation à l'œil qui bée
de leur dehors ambré, harmonieux et mat.

Au vaillant gars tantôt arrogante
elle fait la moue, tantôt suppliante
elle le boit : tantôt en courroux, elle lui plante ses prunelles
pareilles à deux couteaux ; ou, pâle
dans les soupirs elle se pâme,
mais le murmure de l'insecte
à la danse, de nouveau, émoustille ses pieds.

Oh ! il n'y a qu'un cri et qu'un éclair
quand, brusquement, comme une enragée
elle, envoyant les mains à son corsage ondé,
se délace, tempétueuse,
et laisse rebondir, la gueuse !
une éclosion voluptueuse
qui fait cligner les cils au jeune cassidien.

Noun ! s'agis plus de pantoumimo !
La desbadarnado trelimo
De faire crida sebo à l insensibleta
Dou jouvenome : fernissènto,
L'iue flamejant, li dent crussento,
Estrasso tout, e trelusento
Se lanço, dins lou nus de touto sa bèuta !

Non ! il ne s'agit plus de pantomime !
L'impudique pétille
de faire crier merci à l'insensibilité
du jeune homme : frémissante,
l'œil flamboyant, les dents qui grincent,
elle déchire tout, et radieuse
s'élance dans le nu de toute sa beauté...

(1) *Calendal* est un poème héroïque en douze chants.

A LA RAÇO LATINO

Aubouro te, raço latino,
Souto la capo dou soulèu !
Lou rasin brun boui dins la tino,
Lou vin de Dieu gisclara lèu.

Emé toun pèu que se desnouso
A l'auro santo dou Tabor,
Tu siès la raço luminouso
Que vièu de jois e d estrambord ;
Tu siès la raço apoustolico
Que sono li campano a brand :
Tu siès la trompo que publico
E siès la man que trais lou gran.

Aubouro-te, etc.

Ta lengo maire, aquèu grand flume
Que pèr set branco s'espandis,
Largant l'amour, largant lou lume
Coume un resson de Paradis,
Ta lengo d'or, fiho romano
Dou Pople-Rèi, es la cansoun
Que rediran li bouco umano,
Tant que lou verbe aura resoun...

Aubouro te, etc.

Di formo puro de ti femo
Li panteon se soun poupla ;
A ti trioumfle, à ti lagremo
Touti li cor en barbela :
Flouris la terro, quand fis flori ;
De ti foulié cadun vèn fou ;
E dins l esclussi de ta glori
Sèmpre lou mounde a pourta dou.

Aubouro-te, raço latino, etc.

Ta lindo mar, la mer sereno
Ounte blanquejon li veissèu,
Friso à ti pèd sa molo areno
En miraiant l asur dou cèu.
Aquelo mar toujour risènto,
Dieu l'escampè de soun clarun
Coume la cencho trelusènto
Que dèu liga ti pople brun...

Aubouro te, raço latino,
Souto la capo dou soulèu !
Lou rasin brun boui dins la tino,
Lou vin de Dièu gisclara lèu.

A LA RACE LATINE

Relève-toi, race latine,
sous la chape du soleil !
Le raisin brun dans la cuve,
le vin de Dieu jaillira vite.

Avec ta chevelure qui se dénoue
à l'aure sainte du Thabor,
tu es la race lumineuse
qui vit de joie et d'enthousiasme ;
tu es la race apostolique
qui met les cloches en branle.
Tu es la trompe qui publie
et tu es la main qui jette le grain,

Relève-toi, etc.

Ta langue mère, ce grand fleuve,
qui par sept branches se répand,
versant l'amour, versant la lumière
comme un écho du paradis,
ta langue d'or, fille romane
du Peuple-roi est la chanson
que rediront les bouches humaines,
tant que le verbe aura raison...

Relève-toi, etc.

Des formes pures de tes femmes
les panthéons se sont peuplés ;
à tes triomphes, à tes larmes
tous les cœurs ont palpité.
Fleurit la terre quand tu es en fleur ;
de tes folies chacun devient fou,
et dans l'éclipse de ta gloire,
toujours le monde a porté deuil.

Relève-toi, etc.

Ta limpide mer, la mer sereine
où blanchissent les vaisseaux
crêpe à tes pieds sa molle arène
en reflétant l'azur du ciel.
Cette mer toujours souriante
Dieu l'épancha de sa splendeur,
comme la ceinture splendide
qui doit lier tes peuples bruns.

Relève-toi, race latine,
sous la chape du soleil !
le raisin brun bout dans la cuve,
le vin de Dieu jaillira vite !

ROUMANIN

....

E nobli calignaire e reino dou païs,
Bertrand de Lamanoun menavo Azalaïs ;
Peire de Castèu-Nou la bouco risouleto,
Adusiè pèr la man Jano di Pourceleto ;
E Gui de Cavaiun, à despart se tirant,
Avié souto lou bras Ugouno de Sabran.

ROMANIN

....

Et nobles amoureux et reines du pays,
Bertrand de Lamanon menait Azalaïs ;
Pierre de Châteauneuf, la bouche souriante,
conduisait par la main Jeanne des Porcellets,
et Gui de Cavaillon, se tenant à l'écart,
avait sous son bras Hugone de Sabran.

Ausiguère à Guihen di Baus, prince d'Aurenjo,
Rimbaud de Vaqueiras murmura li lausenjo,
O tendro Beatris de Mount-Ferrat ! E tu
Que s'èron tan de rèi à ta voues combattu,
Bertrand de Bornn ! e vous, damo de Pourqueirargue,
Vots, Douço de Moususe, vous, Alis de Meirargue,
Emé lou grand-Blacas, emé Peire Vidau,
Vous vèsieu, oumbro fiero, esqu ha lou lindau !

Un vou adoulenti d'armeto palinello
Diguèron en passant : « Blound'no vo brunello
Sian morto ! Mai Laureto, aqueso d'Avignoun,
Es encaro vivènto : amour sauvo soun noum.. »
« D'amour, digué N'Alis la Coumtesso de Dio
En jusquo dins la mort lou pantai m'escandiho. »
Blanco-flour de Flassan digué : « Souto lou cèu
Ero brave d'ausi lou canta dis aucèu,
Quand ven lou mes de Mai. » Dis Isclo d'or lou Mounge
Digué : « Remembras-vous que la vido èro un sounge ! »
Peire Vidau digué : « Que i ague quaucarén
De plus dous que Prouvènço e qu'amour fugue rèn,
O fraire doù Miejour, leissas lou dire en d'autre. »
E touti pèi venien : « Souvèngue-vous de nautre ! »

Pèi tous s'esraniquè pau à pau dins l'oumbrun ;
E plan, ièu dèvalère, emè lou calabrun.

J'entendis à Guilhem des Baux, prince d'Orange,
Raimbaud de Vacqueiras murmurer tes louanges,
o tendre Béatrix de Montferrat ! Et toi
à la voix duquel tant de rois ont combattu
Bertrand de Born ! et vous, Alix de Porcairargues,
vous, Douce de Moustiers, vous, Alix de Meirargues,
avec le grand Blacas, avec Pierre Vidal,
je vous vis, ombres fières, glisser sur le seuil !

Un vol mélancolique de fines âmes pâles,
dit en passant : « Blondines ou brunettes
nous sommes mortes ! Mais Laure, celle d'Avignon,
est encore vivante ; amour sauve son nom. »
De l'amour, dit Alix la comtesse de Die,
jusque dans le tombeau le rêve m'incendie. »
Blanche-fleur de Flassan dit : « Sous le ciel
il était doux d'entendre le chanter des oiseaux,
quand vient le mois de mai. » Des Iles d'or le Moine
dit : « Remémorez-vous que la vie est un songe ! »
Pierre Vidal dit : « Qu'il y ait quelque chose
de plus doux que Provence et qu'amour ne soit rien,
o frères du Midi, laissez-le dire à d'autres. »
Et tous disaient ensuite : « Souvenez-vous de nous ! »

Puis tout s'évanouit peu à peu dans la brune,
et moi, lentement, je descendis, avec le crépuscule.

NERTO

—

Alor, cresès, fai Don Rodriguo,
Qu'un mounastèri vous abrigo
Contro lou Diable ? Mai Cifer
Saup escala comme un cat fer.
Eh ! que i 'enchau uno muraio,
Eu que, pèr un trau de sarraio,
Pou s'enfusa pontidamen
E vous ana teni d'à ment !
Eu que, se vou, pauro pieucello,
Vai s'esquiha dins vosto cello
E, souto formo de mouissau,
Zounzouneja sus lou missau !
Eh ! que i 'enchau li barraduro
E lou prega que toujour duro,
Eu que, belèu, emé l'oulour
D'uno viouleto qu'es en flour,
Emé lou son d'uno mandorro
O' m'un raioun, vai, de deforo,
Jusqu'à la glèiso e dins lou cor,
Veni vous treboula lou cor !
Poudès jita d'aigo signado :
Eu comme uno rato-penado,
Vendra s'escoundre entre li quès ;
E pièi, en sounge quand seguès
La rourdupaço que vous fielo,
De la campagno o de la vielo
Vous adurra l'oumbro d'aquèu,
Ai ! que belèu regretas qu' èu !
E, soupirouso, on se reviho,
En remenaut la meraviho ;
E l'on estiro si bras blanc
Per reient, lou bèu semblant...
Mai l'amourouso farfantello
S'envolo amount dins lis estello.

NERTE (1)

—

Alors vous croyez, fait Don Rodrigue,
qu'un monastère vous abrite
contre le Diable ? Mais Satan
sait grimper comme un chat sauvage !
Eh ! que lui fait une muraille,
lui qui par le trou d'une serrure,
peut se couler adroitement,
et venir vous guetter à l'aise !
Lui qui, s'il veut, pauvre pucelle
va se glisser dans votre cellule,
Et, sous la forme d'un moustique
bourdonner sur le missel !
Eh ! que lui font les fermetures,
et la prière qui toujours dure,
lui qui, peut-être, avec l'arome
d'une violette qui fleurit,
avec le son d'une mandore
ou avec un rayon, va, de dehors
jusque dans le chœur de l'église
venir vous troubler le cœur !
Vous pouvez jeter de l'eau bénite
lui comme une chauve-souris
il viendra se cacher entre les solives.
Et puis en songe quand vous suivez
le fil du rêve qu'il vous tisse,
de la campagne de la ville
il vous apportera l'ombre de celui là
aie ! que vous regrettez peut-être !
Et avec des soupirs, on se réveille !
en rappelant le merveilleux songe ;
et l'on étire ses bras blancs
pour retenir le beau semblant...
Mais l'amoureux éblouissement
s'envole en haut dans les étoiles.

(1) Nerte vient de déclarer à Rodrigue qu'elle se fera religieuse pour éviter les pièges de Satan à qui elle fut vendue par son père, le baron P. ns.

LA REINO JANO (ATE IV, SC. VI.)

—

MESTE ANSÈUME

.... L'ome brau, lou rèi despietadous
Que faguè su'n chafaut, raja coume un adous
Lou sang de l'inoucènt, o Jano, ero toun reire !
O, Carle l'Anjouvin, que souto soun courreire

LA REINE JEANNE (ACTE IV, V, VI).

—

MAITRE ANSELME (1)

...L'homme dur, le roi impitoyable
qui fit sur l'échafaud jaillir comme une source
le sang de l'innocent, ô Jeanne, c'était ton aïeul.
Oui, Charles l'Angevin, qui, sous son coursier,

Escrachavo la flour e lou dret di nacioun
E que lou crid doù sang dins sa generacioun
Perseguis,..

JANO

Taiso-te, devinaire d'auvàri !
Veses pas que n'i aurié pèr se douna au desvàri,
Se falié traire mau, ansin, pèr lis aujou !

MESTE ANSÈUME

Ah ! lou sang tiro mai que li cordo !... Pèr Jou !
Aqueli dre reiau qu'un jour te couronnèron
La luss, la majesta que fai que te venèron,
Ta belour, toun gentun, emai toun noble cor
Soun-ti pas, digo-me, la favour, lou record,
Lou legat de ti rèire ? E se per eiretage
Agueres tant de lustre e tanti d'avantage,
O Jano, perquè doun, tu, nous eiretaries
Di dèute que ti grand countratèron ?...

JANO

Tant miès !
Aven de que paga... Perdre o gagna li joio,
Qu'enchau aco ? Lobèues de courre... Eh ben! soio!
E pico ounte voudras, escarpina de sort !
Reino siéu : coumbattrai, se fau, jusqu'à la mort,
Pei manteni ma causo e moun orguei de femo !
Dins un lagas enfin de sang e de lagremo
Se ma planeto fero, un jour, dèu cabussa,
Au traçan de beluqu'en terro vau leissa,
Au mens recouneiran qu'ere proun genèrouso
Pèr estre ta grand reino, o Prouvenço courouso !

écrasait la fleur et le droit des nations
et que le cri du sang dans sa descendance
poursuit...

JEANNE

Tais toi, devin de malheur !
Ne vois-tu pas qu'il y aurait de quoi se livrer au désespoir
s il fallait expier ainsi pour les aïeux ?

MAITRE ANSELME

Ah ! le sang tire mieux que les cordes !... Par Jupiter !
Ces droits royaux qui, un beau jour, te couronnerent,
l'éclat, la majesté qui font qu'on te vénère,
ta beauté, ton charme, et aussi ton noble cœur,
ne sont-ils pas, dis-moi, la faveur, le souvenir,
le legs de tes aïeux ? Et si, pour héritage,
tu as eu tant de lustres et tant d'avantages,
ô Jeanne, pourquoi donc n'hériterais-tu pas
des dettes que tes aïeux contractèrent ?

JEANNE

Tant mieux !
Nous avons de quoi payer ?... Perdre ou gagner le prix
qu'importe ? le beau c'est de courir !... Eh ! bien, soit !
frappe où tu le voudras, échevelé de sort !
Reine je suis : je combattrai, s'il le faut, jusqu'à la mort
pour maintenir ma cause et mon orgueil de femme !
Enfin, dans un grand lac de sang et de larmes,
si ma planète fauve, un jour, doit s'abimer,
au sillon de splendeurs qu'en terre je veux laisser
au moins on reconnaîtra que j'étais assez généreuse,
pour être ta grande Reine, ô Provence splendide !

(1) Tragedie provençale en cinq actes. — Consulté par la reine Jeanne, l'astrologue Maitre Anselme lui a devoilé un avenir sanglant. Elle demande d'où lui vient cette inimitie des étoiles. Et Anselme rappelle le meurtre de Conradin par Charles d'Anjou, qui fut le grand-pere de Jeanne. — La scène se passe sur la galere royale, au milieu de la mer Mediterranee.

L'Aqueduc

imité du provençal de Frédéric Mistral

I

Dans Arles fleurit (quand parlait la Fade)
Comme un rosier, la reine Ponsirade.

— O blanche étoile d'Arles, m'écoutez,
Bien humblement je prie vos beautés.
Il n'est prouesse ou travaux que ne fasse
Pour rai bénin de votre claire face.

— Empereur des Romains, (lui dit la reine)
Je jure ma vertu et malepeine :
D'être à vous si de Vaucluse la font
Coule à travers la Crau dessur un pont.

II

Cent mille terrassiers et fontainiers
Ahanent besoignant labeurs pleiniers.
Le val est tôt comblé, la butte drue
Volette comme champ sous la charrue ;
Et jà déjà l'aqueduc sans égal
Va chevauchant l'étang de Barbegal.

Dans Arle, enfin, et Dame et pastourelle,
Et pâtre et page et guette de tourelle,
Diacre chapé, bailli vêtu d'hermine,
A plein creux de leurs mains boivent l'eau fine.

— J'ai soumis mont et plaine, et l'eau rebelle,
A vos commandements, amie belle ;
(Dit l'Empereur) et je courrai la terre,
S'il vous faut l'Eridan, pour vous le querre

— Feintise (Elle fait) n'est à vos guidons,
Sire, mais n'attendez de moi guerdons :
Un jouvencel qui sait mon cœur dérer,
M'apporte l'eau de puits à mon lever.

III

Du mal d'amour, plus dur que mal caduc,
Se mourut l'Empereur ; chut l'aqueduc.
Francs amoureux, mots que femme a sonnés :
Autant le vent emporte ! Or, l'apprenez.

Jean MORÉAS.

AUBANEL

1829-1886

Théodore Aubanel est de tous les Félibres le plus intelligible aux lecteurs d'Outre-Loire. La poésie française le préoccupa. Il se tenait au courant des écoles parisiennes ; à première vue, on trouvera unis en lui les dons lumineux de Gautier et de Banville, avec la passion de Musset et quelque chose de la melancolie désemparée de Verlaine. Pourtant, il faut aller au-delà de ces apparences et voir que les vrais maîtres d'Aubanel furent les troubadours.

La *Miougrano entreduberto* (la Grenade entr'ouverte) est le premier recueil d'Aubanel. Il comprend trois parties. La première *(Lou libre de l'Amour)* dit l'histoire de cette Zani que le poéte aima et qui, par crainte de l'amour, se sauva dans un monastère. La seconde *(l'Entrelusido)* et la troisième *(lou libre de la Mort)* sont formés de paysages et de visions d'histoire provençale (1860).

Li Fiho d'Avignoun, imprimées beaucoup plus tard et distribuées sous le manteau, — car Aubanel était chretien — sont formées d'odes merveilleuses à l'honneur de la femme. « Ne parle plus », dit-il à la Vénus d'Avignon, « tu me fais mourir ! — ou laisse-moi te dévorer de baisers ! » Et il ajoute avec une tristesse idealiste : « Puisque sur terre il ne se peut — être amoureux sans avoir peur — allons-nous-en dans les étoiles ; — tu auras la lumière pour dentelles — tu auras les nuées pour rideaux — et je jouerai comme un petit chien — à tes petits pieds, jeune fille ! »

Aubanel laisse en outre un drame admirable, *lou Pan dou Pecat*, que Paul Arène a traduit pour le Théâtre-Libre. On parle de deux autres pièces, ensevelies dans ses papiers. M. Ludovic Legré, exécuteur testamentaire d'Aubanel, ne tardera pas à les publier. Il va prochainement rééditer chez Savine *Li Fiho d'Avignoun* et *la Miougrano*

Fragment du « Livre de l'Amour

— Ah! ta maneto caudo e bruno
Baio me la! Baio me la !
Vène eme ièu : fai claro luno ;
Vene lou cèu es estela.

Ah! ta maneto bruno e caudo
Mete l'aqui dedins ma man !
Asseten-nous e su ta faudo
Bresso-me coume toun enfant !

Senso bonur, siéu las de courre,
Las de courre coume un chin fou !
Assolo-me, soufrisse e ploure...
Per que canta, gai rossignou?

La luno s'escound, tout soumbrejo ;
La bello niue ! Ta man ferni,
O jouvènt, e ta man es frejo !
— La tièuno me brulo, o Zani !

Ma man es frejo coume un mabre
Ma man jalo coume la mort
Car tout lou sang de moun cadabre
Boui e reboui dedins moun cor.

Ah ! ta petite main chaude et brune
donne-la moi ! donne-la moi !
Viens avec moi ; il fait claire lune.
Viens, le ciel est étoilé !

Ah ! ta petite main brune et chaude,
mets là-dedans ma main !
Asseyons-nous : et sur ta robe
berce-moi comme ton enfant !

Sans bonheur, je suis las de courir
las de courir comme un chien fou !
Apaise-moi, je souffre et pleure ..
Pourquoi chantez-vous, gais rossignols ?

La lune se cache et tout devient sombre :
la belle nuit ! — Ta main frémit,
ô jeune homme, et ta main est froide
— La tienne me brûle, ô Zani !

Ma main est froide comme un marbre
ma main gèle comme la mort
car le sang de tous mes membres
bout et rebout dans mon cœur.

PAUL ARÈNE (1)

Paul Arène est un grand coupable. Il a écrit de merveilleux vers provençaux. On ne les trouve nulle part. Ils dorment enfouis dans les vieux numéros de l'*Armana* et des différentes revues felibréennes parues et disparues depuis vingt années. Il n'a jamais voulu les recueillir. Nous vous le dénonçons.

La poésie de Paul Arène ressemble à ces coupes de hêtre, rugueuses, parfumées, où les pâtres d'anthologie buvaient à la santé des dieux : elle est pleine d'une liqueur pure et brillante comme celle qu'offrait le paysau de Font-Frediero à la Reine Jeanne: « Entre ses doigts couleur de l'aube — elle prit mon eau et la but ; — un page lui tenait sa robe... — Mon eau eut un tressaillement. » Ainsi la bonne Muse reçoit les vœux de Paul Arène et boit ses divines chansons.

BRINDE A LA LUNE

I

Un jour qu'aviéu d'argent de resto
— D'aqueu jour n'en sara parla ! —
Croumpere, per me faire festo
Un got de veire escrincela,
Oh ! capouchin ! lou flame veire !
Es tout fleuri, fai gau de veire...

Lou souleu jougavo dedin
Coume un limbert dins un jardin.

BRINDE A LA LUNE (1)

I

Un jour que j'avais de l'argent de reste
— De ce jour on en parlera ! —
j'achetai, pour me mettre en joie
un gobelet de verre ciselé.
Oh ! *capouchin* ! le superbe verre !
Il est tout fleuri, il fait joie à voir...

Le soleil se jouait dedans
comme un lézard dans un jardin.

(1) Nous ne nous occupons ici que de Paul Arène poète provençal. Nous publierons prochainement le portrait de ce merveilleux écrivain français avec une étude de Charles Maurras.

II

Fau que lou touca per que dinde
Tant es resclantissent e lis ;
Sus la maniho en cristau linde
Un satire s'agroumoulis ;
E grava clar, vesès dessouto
Un pichot bos, uno grand routo...

Lou soulèu jougavo dedin
Comme un limbert dins un jardin

III

Long de la panso en fino taio
Dins lou cristau pur coume argent
I'a no ninfo que se miraio
I fres cacala d'un sourgent.
Pieta ! l'image misto e neto
Retrais un pau ma chatouneto...

Lou soulèu jougavo dedin
Coume un limbert dins un jardin.

IV

Lou bon vin fai l'amo revoio ;
Un sero qu'ere tout soulet,
Vouguere béure un pau de joio
Au meravihous goubelet
Ges de vin !... E de moun martire
Lou poulit got semblavo rire...

La luno dansavo dedin
Coume un limbert dins un jardin.

V

Tron-de-bon-goi ! Ah ! caspitello !
Aniue vole béure e béurai :
Basto de béure un rai d'estello,
Vole m'embriaga d'un rai.
D'un rai d'estello o ben de luno
Vole pourta n brindo à ma bruno...

La lune dansavo dedin
Coume un limbert dins un jardin.

VI

Quau a'gu vist gisela' no tino ?
La luno, — es de creire pamen ! —
Pèr lou trau d'un téule, argentino,
Gisclavo ansin, poulidamen.
Agante lou veire, lou leve,
Apare un moumenet, piei beve...

La lune dansavo dedin
Coume un limbert dins un jardin.

VII

Ah ! mis amis ! queto clareto !
S'es jamais begu ren de tau
Qu'un fieu de luno belugueto
Que perlejo dins lou cristau.
Lou crèbes pas ! Venès lou veire :
Iéu me vaqui, vaqui lou veire.

E lou soulèu jogo dedin
Coume un limbert dins un jardin.

II

Si peu qu'on le heurte, il résonne,
tant il est retentissant et pur :
sur l'anse de cristal limpide
un satyre s'accroupit.
Et vous voyez au-dessous, nettement gravés,
un petit bois et une grande route...

Le soleil se jouait dedans
comme un lézard dans un jardin.

III

Le long des flancs finement taillés
dans le cristal aussi pur que l'argent,
est une nymphe qui se mire
dans les rires frais d une source.
Pitié ! L'image gracieuse et claire
Rappelle, un peu, mon amoureuse...

Le soleil se jouait dedans
comme un lézard dans un jardin.

IV

Le bon vin réconforte l'âme ;
un soir où je me trouvais seul
je voulus boire un peu de joie
dans le gobelet merveilleux.
Mais je n'avais point de vin ! Et de mon martyre
le joli gobelet semblait rire...

La lune dansait dedans
comme un lézard dans un jardin.

V

Tron de bon goi ! ah ! *caspitello !*
Je veux boire ce soir et je boirai :
quand je devrai boire un rayon d'étoile
je veux m'enivrer d'un rayon.
D'un rayon d'étoile ou de lune
pour porter un brinde à ma brune...

La lune dansait dedans
comme un lézard dans un jardin.

VI

Avez-vous vu le vin jaillissant d'une cuve !
La lune — c'est pourtant véridique —
par une fissure du toit, argentée
ainsi jaillissait, gentiment.
Je prends mon verre, je l'élève
je le tiens ainsi un instant, puis je bois...

La lune dansait dedans
comme un lézard dans un jardin.

VII

Oh ! mes amis, quel vin clairet,
jamais on n'a rien bu de tel
qu'une flamme scintillante de lune
en gouttes de perle dans le cristal.
Vous ne le croyez point ? Venez donc voir :
me voici, et voici le verre.

Et le soleil se joue dedans
comme un lézard dans un jardin.

(1) Entre le mot anglais *toast* et le mot provençal *brinde*, nous n'avons pas hésité à choisir le mot provençal.

FÉLIX GRAS

Le successeur désigné du Capoulier Roumanille.

Majoral de Provence, après son poème de début les *Carbounié*, sorte de *Calendau* des montagnes de Lure, Félix Gras a, dans *Toloza* et le *Romancero provençal*, commencé la revanche littéraire des Albigeois vaincus par les « mauvaises gens de la Croisade ». Mais il n'a pas été seulement le cymbalier des troubadours-martyrs et le chansonnier rieur des papes gaulois d'Avignon ; Félix Gras fut aussi un maître-conteur en sa prose.

Cependant il faut préférer à tout son *Romancero*. Il n'y a rien de plus viril, en provençal, que ces chansons de fer tâchées de sang. Tous les héros qui traversent ces courts poèmes sont simples et terribles comme l'Ajax d'Homère. « A mort ils se battront pour charmer leurs haines ». Mais croirez-vous que le rêveur de ces cruelles chevauchées est le juge de paix d'un canton d'Avignon ?

La ROMANCE de DAME GUIRAUDE

....

Au vespre. picon à la porte :
— Dame Guiraudo, durbès-nous !
Fasen escorto
A-n'-un baroun qu'es amourous
Ren que de vous !

— Moun amant es de raço bruno,
E v'autre, aves pelage rous !...
Fai clar de luno :
D'ounte venes, entournas-vous
Traite amourous !

— Vous dounara cavalo blanco,
Vous dounara bel aneù d'or.
L'espaso a l'anco,
Aparara fins qu'a la mort
Voste beu cors !

—Me dounarié negro cavalo !
Me boutarié carcan au cou !
Piei sout la dalo
Me clavarié dins un lançou
Sens prendre dou ! —

Aco disènt, barro l'arquiero
Fai bouta li tanco pertout ;
Porto e paissero
Soun pestelado eme d'ecrou
E de ferrou...

....

Li marrit gènt de la Crousade
Lis ome qu'an pelage rous
L'an tirassado
E piei l'an tracho eme courrous
Au founs d'un poué !

Au founs d'un pous enca souspiro.
Alors li clerc et li ribaud
Eme grand iro
L'an acabado à cop de pau
E de caiau !...

I'a siéis cents an qu'es aclapado !
Mai, s'au pous anas escouta
Sout li calado
Ausirés uno voues canta
La liberta.

La ROMANCE de DAME GUIRAUDE (1)

....

Au soir, ils frappent à la porte.
— Dame Guiraude, ouvrez-nous !
Nous faisons escorte
à un baron qui est amoureux
de vous seule !

— Mon amant est de race brune
et vous autres, avez le poil roux !...
Il fait clair de lune :
d'où vous venez, retournez-y,
traître amoureux !

— Il vous donnera cavale blanche,
il vous donnera bel anneau d'or.
L'épée à la hanche
il défendra jusqu'à la mort
votre beau corps !

— Il me donnerait noire cavale,
il me mettrait carcan au col !
Puis, sous la dalle,
il m'ensevelirait d'un linceul
sans prendre deuil. —

Cela disant, elle clot le guichet,
fait mettre les barres partout ;
portes et poternes
sont bien fermées avec des écrous
et des verrous...

....

Les gens mauvais de la croisade
les hommes qui ont pelage roux
l'ont traînée
et puis, l'ont précipitée avec rage
au fond d'un puits.

Au fond du puits, elle soupire encore !
Alors les clercs et les ribauds
avec grande ire
l'ont achevée à coups d'épieux
et de cailloux.

Il y a six cents ans qu'elle est ensevelie
Mais si, au puits, vous allez écouter
sous l'amas de pierres,
vous entendrez une voix chanter
la liberté.

(1) Les croisés de Montfort se sont mis en marche contre le château de Dame Guiraude de Montreal, qui commande à tout le pays.

AUTRES FÉLIBRES

I. — LES PROVENÇAUX

Est-il bien abusif d'appeler la Provence tous les pays qui s'étendent, depuis l'Isère, sur la rive gauche du Rhône ? On y parle un dialect qui est sensiblement le même, de Die à Sisteron et de Vaucluse à Nice.

C'est de là qu'est parti le premier signal de la Renaissance que nous racontons. Roumanille, Gelu, Mistral, Aubanel, Paul Arène, Félix Gras y sont nés ; et près d'eux se sont groupés une foule de poètes et de prosateurs, qui suffiraient à illustrer une littérature.

Nous allons indiquer rapidement, hélas ! les plus anciens d'entre ceux-ci.

F. Mistral

F MISTRAL

LA PLUME, *supplément du 1*er *Juillet* **1891**

Anselme Mathieu a toujours habité Avignon ; on peu donc oublier qu'il est né à Chateauneuf-du-Pape (Gard) et qu'il est maintenant fixé à Lyon et le classer en tête des « Provençaux ». Ce félibre adore la pluie et le ciel nuancé de l'aurore. De tous les compagnons de la Santo Estello, aucun, dit Mistral, « pour le tour de phrase et le nuage de la pensée, pour la variété et la souplesse de la strophe, ne ressemble plus que lui aux trouba'ours »

Il faut ajouter que la poésie de Mathieu est pleine du bruit des baisers qui s'échangent aux demi-ombres du crépuscule.

Alphonse Tavan, vauclusien, le type le plus pur du poète paysan. Il aima et souffrit : ce qui est bien la devise de tous les hommes ; mais son livre *Amour et Plour* est exquis On y discerne une âme dans sa pureté. La poésie d'Alophonse Tavan offre, en effet, la limpidité du cristal. Elle est débarassée de tous les apports livresques qui apparaissent si malheureusement à travers l'œuvre des plus vastes poëtes.

Parmi les Sept qui fondèrent le Félibrige à Font-Segugne étaient encore Jean Brunet et Paul Giera. Ce dernier mourut peu de temps après la réunion du 21 mai 1854. Ses quelques vers d'une puissance sobre et nerveuse ont été imprimés sous la signature *Glaup* dans un recueil *Lou Liame de rasin* avec les œuvres de quelques autres Jean Brunet a dispersé de çi et de là, ses poemes mélancoliques ; il est aussi l'auteur de quelques brochures de Folk Lore provençal.

Depuis que ceux-ci sont parus, la floraison des écrivains provençaux n'a plus cessé. Sur les bords du Rhône entre Avignon et Arles, Benezet, Bruneau, Elzeard, Jouveau, Clovis Hugues, Henri Bonnet, le Frère Théophile, à Avignon. l'Abbé Grimaud, à Sorgues, l'abbé Imbert, à Valréas, Marius Girard, l'auteur des *Aupiho* à Arles, Mesto Eisseto, Firmin Maritan, Louis Bon et surtout le Frère Savinien, l'ardent propagandiste du provençal dans les écoles primaires, grammairier érudit, bon poete, une des figures les plus originales du Félibrige. Et tant d'autres que l'on pourrait citer.

Je veux pourtant m'arrêter un instant sur Charloun Rieu, du Paradou, un chansonnier populaire et rustique, un fils de la terre, dont l'œuvre garde la profonde saveur du sol de Provence : *L'Amourouso dou bouscatié* est une perle.

Le père Xavier de Fourvières, de l'ordre des Prémontres est un poete mystique d'un charme très doux. Mais il est surtout un puissant orateur. Son importance dans la Renaissance provençale est déjà telle et me paraît devoir s'accentuer à un tel point qu'il me suffit ici d'avoir marqué son nom.

A Salon, vivant comme un vieillard des églogues antiques, moulant des cierges et se nourrissant du miel des Alpilles, Antoine-Blaise Crousillat a publié la *Bresco* que l'on pourrait croire traduite d une anthologie grecque perdue. Ses Noels, aux contraires, sont remplis du sentiment chrétien en rappelant ceux de Saboly, le grand noëliste du XVII[e] siecle.

Aix, capitale du comté de Provence, a sa couronne de poetes jeunes et vieux. Parmi les manuscrits précieux et les livres rares de la Bibliotheque Mejanes, J.-B. Gaut est un fécond producteur de drames, de comédies, de chansons ou de sonnets et M. Vidal rime parfois pour se distraire de ses travaux pleins d'érudition sur l'histoire du tambourin et de la musique provençale, ou de ses traductions en langue d'oc de la loi des douze tables.

Avec eux, on peut citer Guillibert et les chanoines Abbeau et Chave : mais le nom qui domine le Félibrige aixois appartient à l'un des hommes les plus remarquables du Midi, je veux dire M. de Berluc Pérussis : érudit comme pas un, il est de ceux qui ont le mieux conscience de ce que veut le Félibrige et son influence est grande à cet égard ; j'ajoute que ses sonnets sont parmi les plus beaux que nous ayons en notre langue d'oc.

A Marseille, la troupe des poëtes est nombreuse comme en une de ces villes grecques d'où sont venus les ancêtres, les Massaliotes : et Huot, le président de félibres de Provence, et Monne, leur secrétaire, Artruc avec *Li Cacio*, *Li Reira*, *La Marsiheso*. Foucard, l'excellent conteur du *Soleil du Midi*, Cheylan. Antide Boyer, Maziere et la foule des jeunes gens. A Toulon, un réalistec d'une extrême puissance, *Sénès*, dit a *Sinso*, dans ses scènes de la vie provençale a retracé avec une sévérité puissante les mœurs et les types du peuple toulonnais. A Pourrieux, Bourrelly, à Bargesson, Chauvier, à Fayence, Richier, sont de très curieux chansonniers populaires

Le littoral fleuri des Alpes-Maritimes est une pépinière de jeunes écrivains que l'on retrouvera plus loin. C'est au cap d'Antilles — le cap incomparable — que ve vient parfois se reposer William-Charles-Bonaparte Wyse qui, ne en la terre d'Irlande, s'est naturalisé provençal et nous a donné deux livres d'une langue et d'une inspiration curieuses et rares *Li parpaioun blu* et *Li Piado de la princesso*. En remontant vers les Alpes on trouve M Planchud, de Forcalquier l'auteur de *Où Cagnard*, M. Devosse, à Gap, l'abbé Pascal, traducteur de l'Iliade, en son dur et énergique langage des Alpes. Puis sont les écrivains dauphinois, parmi lesquels encore un prêtre, l'abbe Moustier est assurément un poëte d'une haute inspiration.

Ainsi, de la Provence, s'élèvent mille voix qui veulent conserver l'antique parler de leur terre : on en trouve autant en Languedoc et en Gascognes.

Ces parlers dans leur variété dialectale, sont uns : ceux qui en usent se reconnaissent comme frères, ceux qui les chantent, qu'ils soient sur les bords du Rhône, dans les vallées des Alpes, ou sur ceux de la Garonne, ou parmi les causses des Cévennes, sont sûrs d'être compris par tout le peuple du pays d'Oc. J'espere que dès lors l'on ne voudra plus contester l'unité multiforme du Midi Français.

Frédéric AMOURETTI.

II. — LES LANGUEDOCIENS

Les parisiens semblent ne voir parmi le Midi que des provençaux et des gascons ; de la région intermédiaire, des languedociens, il n'en est jamais question. Ils existent cependant et ils ne sont pas moins de trois millions ceux qui parlent la langue qui porte le nom même de leur pays Dans la Renaissance félibréenne, éclose en Provence, dont on a étendu un peu abusivement le nom à tout le Midi, le Languedoc a affirmé d'une façon nette et persistante sa personnalité nationale. Des œuvres remarquables ont été écrites, un public nombreux s'est formé qui les a étudiées, et l'on peut affirmer à cette heure qu'à côté du provençal, cet autre dialecte gréco-latin de la terre d'Oc, a prouvé littérairement ses droits d'existence.

Albert Arnavielle, un des premiers qui adhérèrent à la Renaissance des parlers méridionaux, fut l'apôtre du félibrige en Languedoc, au nom duquel il a parlé aux obseques de l'aïeul *copoulier* Roumanille ; ses noirs cheveux crépus, son visage basané où luisent des yeux embrasés lui valurent le surnom d'*Arabi* (l'Arabe. Il dirige en ce moment à Montpelier avec, pour secrétaire Paul Redonnel, l'ancien de *La Plume*, une excellente revue languedocienne, *La Cigale d'or*. Debuta à Alès par *Lous Cants de l'Aubo* (les Chants de l'Aube) ; Savine donnera prochainement de lui un nouveau recueil de vers qui aura pour titre *Tobo*, cri de guerre cévenol ! Le poète Arnavielle a toutes dignités du félibrige : il est *majoral*, maître en gai-savoir et vice président de la maintenance languedocienne.

Alexandre Langlade, le paysan-poète de Lausargues (Herault) a donné de beaux poèmes champêtres dans la *Revue des Langues Romanes*, la *Cigale d'or*, *l'Alm nach Cévenol* et la *Revue Félibréenne*. Ses vers rocailleux, broussailleux comme les garigues montpellieraines en ont aussi toutes les exquises senteurs agrestes. Majoral du félibrige, cet humble vit retiré dans son *mas*, dédaigneux de la ville dont il aperçoit à l'horizon les hautaines tourelles et où voulut l'entrainer en vain plus d'un faux philologue qui se fait réclame de sa gloire. Il est à souhaiter que ses œuvres soient tôt reunies en volume.

Auguste Fourès et *Louis-Xavier de Ricard* constituent avec *Félix Gras* et quelques autres le groupe des *Albigeois*. On désigne aussi ceux qui n'ont pas voulu à l'instar des félibres de la premiere heure suivre les traditions de galanterie et de cours d'amour, remonter à la période purement chevaleresque ou courtisane de la poésie romane ou « les troubadours passaient leur vie à jouer de la viole et chanter des vers sous les balcons des dames » : ils ont voulu au contraire affirmer la « tradition libertaire et republicaine » du Midi, la vraie tradition nationale, selon eux, et étant remontés en plein treizième siècle, ont pris pour point de depart la *Croisade Albigeoise*.

Auguste Fourès, de Castelnaudary, dans *Les Grillons* d'abord (les Grilhs), puis dans les *Chants du Soleil* (les Cants del Soulelh), a bellement pris en main la cause des martyrs languedociens dont il porte toujours le deuil. Cheveux noir et bouclés sous un large feutre, yeux vifs, longues moustaches embroussaillées, visage fier et doux, il va toujours d'un pas alerte, à travers Toulouse, admirant les belles filles et rimant des strophes, pareil aux troubadours Pierre Vidal et Guilhem Figuera, ses ancêtres albigeois. Un Clovis Hugues plus ému, et moins rétheur certainement : son viril attachement au terroir rappelle aussi Léon Cladel, le père du *Bouscassié*, son voisin du Quercy. Un futur *capoulier*. Vanier doit donner au portrait-charge dans les *Hommes d'Aujourd'hui*, avec texte de Ricard, qui publiera aussi une etude sur son ami dans la *Revue Indépendante*.

Al Cel	Au Ciel
Cel de saphir raiant, nud coumo la divesso De Pafos, vas bagnant mous uelhs de ta carasso Luminouso e magico. Ai ! lèu, quno doulou ! Parieu à 'n Marsias, joul coutel d'Apoullou,	Ciel de saphir rayonnant, nu comme la déesse de Paphos, tu vas baignant mes yeux de ta caresse lumineuse et magique. Ah ! bientôt, quelle douleur ! pareil à Marsyas, sous le couteau d'Apollon,

Tragic, t'ensannos ; puei, toun mantou blanquinejo ;
Cop sigur, on dirio qu'es estamat de nou.
Quand le faucilh le fugh, sul'cop i voulastrejo
La rato-peno négro et counmoulo de pou.

T'escurcisses, mais ja te semenes d'estelos.
Treluzentos autant que d'uchls de jouvencelos.
Ves tu, la bouc en foc et le cor abrasat,
Soum depeds ; que vouldrio ie prenne à bel brassat
Coumo fasio souvent d'uno belo mainado !
È set d'amour ; mous pots soun fretats de l'agras
Del désir. Somi dreit e moun amo emplenado
De vam, brasses duberts, baisi tes tieus lugras.

Auguste FOURÈS.
(*La Sego*).

tragique, tu t'ensanglantes ; puis, ton manteau blanchit ;
à coup sûr, on dirait qu'il est étamé de neuf.
Quand le martinet le fuit, sur-le-champ y volète
la chauve-souris noire et pleine de peur.

Tu t'obscurcis, mais certes tu te sèmes d'étoiles,
luisantes autant que des yeux de jouvencelles·
Vers toi, la bouche en feu et le cœur embrasé,
je suis levé ; je voudrais te saisir à pleins bras
comme je faisais souvent d'une belle enfant !
j'ai soif d'amour ; mes lèvres sont frottées du verjus
du désir. Je rêve debout et, mon âme emplie
de courage, les bras ouverts, je baise tes astres.

Auguste FOURÈS.
(*La Moisson*, sous presse).

Louis-Xavier de Ricard, le parnassien de *Ciel, Rue et Foyer*, est aussi un félibre, et majoral encore. Il fonda en 1877, avec Auguste Fourès, sous la forme d'almanach, une publication annuelle *La Lauseta* (l'Alouette), où tous deux, fédéralistes, affirmaient leur adhésion au renouveau méridional représenté par le félibrige, les droits de dialecte languedocien à être traité d'égal à égal par le provençal et les tendances démocratiques et anti-monarchiques du Midi ; ils protestaient contre ceux qui avaient crié au séparatisme ou bien qui ne voyaient en eux que des *lettrés* s'amusant à des choses mortes ; ils prêchaient la décentralisation, l'unité des provinces, et demandaient l'entrée du Languedoc dans l'association politique et économique de la France actuelle. L'œuvre de Ricard a été dispersée dans différentes feuilles ; de lui paraîtront prochainement *Félibres et Félibrige*, critique et histoire littéraire, et *La Parada*, son recueil de poésies en dialecte montpelliérain.

Lous Iols

A 'n Sully-Prudhomme, en responso à soun pouèmo.

Blaus e negres, bèuse belats
Dins lou crei d'una auba preclara,
Dessai lou clot, lous iols clugats
S'aladou'n e vesou'n encara

(S.-P.)

Das io's, qu'estelejon la vida,
Quanta auba ne sara cafida
Que soun magic enlusiment,
Dau priound de la mort, escala
E s'avasta enfenitament
Dins una flourida immourtala !

Aï de léu ! lous iols qu'ai perdus
Lous tournarai toucà pas pus ;
Dins léu sentisse soun esclaire,
Toujour tant clar, tant amistous,
Paupa moun regard calinhaire :
Soun trop liountes pèr nous poutousr

Aï ! lous beùs iols de moun amiga,
Quand lous tounarai toucà, dig ?
En loc, aï ! aï ! ni jamai !
Ount ' creses que s'es trascoulada
Aquela douça auba de mai
Que le lugrejèt tant bestiada ?

Sou'n atudats eternament !
Antau, cad'una à soun monument
Paliran au cel las estelas.
— Couma beluhas dins un fum,
Lampejou'n astres et prunelas :
Mès de que resta de soun lum ? ,

Souta una aurassa desmargada,
Soui, ieeu, una nioch desplegada
Sens lugar, franc aquales dos.
Ah ! quand la mort amoussarela
Me prefoundarà dins lou cros,
Ount' lusira ma dobla estela ?

Vai ! l'estre, lou res, — lou mouri
Lou vieure, — tout aco daqui
Es la mêma paraula vouida :
Pantai, messorga, trahison !
— Viva es la mort ; morta es la vida :
Vive o soui mort, diga-me-z-hou !

Louis Savié de RICARD.
(*La Parada*).

Les Yeux

A Sully-Prudhomme en réponse à son poème.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux,
Les yeux qu'on ferme voient encore.

(S.-P.)

Des yeux qui étoilent la vie
quelle aube ne serait remplie
dont la magique splendeur,
de l'abîme de la mort, monte,
et s'étend à l'infini
dans une flottaison immortelle !

C'en est fait de moi ! les yeux que j'ai perdus
je ne dois plus les toucher :
je sens en moi leur lueur
toujours si claire, si amicale,
caresser mon regard amoureux :
ils sont trop loin pour mes baisers.

Hélas ! les beaux yeux de mon amie
quand pourrai-je les toucher encore, dis ?
Nulle part, hélas ! ni jamais !
Où crois tu que se soit couchée
cette aube de mai
qui y brilla si délicate ?

Ils sont éteints éternellement !
Ainsi, chacune à son heure,
les étoiles manqueront au ciel.
Comme des étincelles dans une fumée,
luisent les astres et les prunelles·
mais que reste-t-il de leur lumière ?

Sous une tempête déchaînée
je suis moi, une nuit déployée
sans étoiles sinon ces deux-là.
Ah ! quand l'éteigneuse mort
me jettera au fond de son trou,
où brillera ma double étoile ?

Va ! l'être, le rien, la mort
la vie, tout cela
c'est la même parole vide :
rêve, mensonge et trahison !
La mort est vivante la vie est morte ;
Vis-je où suis-je mort, dis-le moi !

Louis-Xavier de RICARD
(*Montpellier 1880*)

Parmi les languedociens il faut citer encore *Gabriel Azaïs*, de Béziers, et *Achille Mir*, de Carcassonne, — celui-là, mort en 1888, conteur, plein d'esprit gaulois et de saveur bitteroise ; des *Vesprées de Clairac*, et poète du *Reprin* (Le Regain) recueil de *contes, fables, brindes* et *sonnets*, celui-ci tendre chanteur de l'alouette (*La Cansou de la Lauseto*) et rimeur malicieux du *Lutrin de Lader*, du *Petit Cochon de lait* et de plusieurs originales fantaisies qui lui ont acquis une bonne place au jardin des jeux et des ris à côté du bon Roumanille et du railleur Roumieux ; *Antonin Glaize*, de Montpellier, professeur à l'école de droit de cette ville, ami et disciple du grand Aubanel de qui il tient le secret des sonnets et des chansons ; *Henri Castelnau*, de Cette, un maître de demain, poète délicat de la *Dinièirolo* (la Tire-Lire) ; *Junior Sans*, de Béziers ; *Charles Gros*, aimé du peuple montpelliérain. Bruinguier, *Moquin-Tandon*, Marsal, Paul Chassary, Jean Laurès, Ferdinand Chabrier, César Gourdoux, vice-président du Félibrige parisien, Étienne Galtier, *Bougé*, Paul Valery, Gustave Fourment, Jean Fourmel, Paul Gourdont, Auziere, *Henri Fabre*, Joseph Loubet, Gustave Astruc, Louis Vergne, Comballat, Henri Rigot, Antoine Roux, Fernand Mazade, *Octave Pagès*, *Monéger*, Messine, Rottner, Bastide de Clauzel, Fernand Troubat, Cavaillon, Vernet, Mafire, Soulet et combien d'autres qui, sans compter les précurseurs du mouvement félibréen, ont suffisamment prouvé la vitalité et la fécondité de la langue d'oc.

A cette longue liste des félibres *felibrejant*, parlant et écrivant le dialecte de leur pays, il faut joindre les félibres *romanisants*,

ceux qui ont contribué pour part grande par leurs études littéraires et philologiques à l'épanouissement de la renaissance languedocienne. Ce sont le baron *Charles de Tourtoulonn*, directeur de la *Revue du Monde latin*, historien distingué des gestes d'Aragon ; *Frédéric Donnadieu*, auteur d'un ouvrage signalé sur les *Précurseurs des Félibres* ; *Louis Constans*, *Camille Chabaneau*, l'un professeur de langues romanes à l'université de Montpellier, l'autre titulaire de la chaire provençale à Aix ; Camille Laforgue, Anatole Boucherie, Castels, Espagne, Charles Cavalier, etc., et, pour finir, nommons le plus félibre des félibres, le poète **Louis Roumieux**, de Nimes, assesseur (près du capoulier) de la maintenance du Languedoc.

L'œuvre de **Roumieux** est considérable : des comédies en vers (Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois, — Le Dépit) joliment écrites et pleines d'esprit ; de vives et fines satyres contre les détracteurs ou les faux amis de la langue d'oc : des chansons comiques populaires qui, a écrit Paul Mariéton, « ont mieux aidé au Félibrige que tous les fades articles d'érudition et servent plus intelligemment le peuple que toutes les grivoiseries parisiennes », chansons où il fut un véritable initiateur et qui lui valurent le titre de *poète du rire* ; le poème héroï-comique de *La Jerjaillede*, son meilleur titre littéraire ; des contes et des récits fameux comme l'*Anglais de Nimes*, *Bassaquin et Bassaquou*, *La Préface*, *La Félibrée d'Brène*, *En C. l logne*, etc., et plusieurs recueils de poésies d'une improvisation trop facile souvent, mais où l'on rencontre toujours les qualités primordiales de Roumieux : une acuité d'esprit extraordinaire et une connaissance parfaite de la langue.

« Voyez, voyez la muse de Louiset (Roumieux) ; voyez-la qui passe, sourire sur ses fines lèvres et bouquet à sa taille élancée, folâtre et la jupe retroussée... Elle a le nez au vent, la charmante, et le pied léger ! Elle sourit à tous et tous lui sourient. Ah ! les amoureux ne manquent pas ! Tous l'appellent, tous la veulent ; elle est avenante et elle a si belle tournure !... Sa marraine fut Demoiselle Variété. Ah ! ma belle enfant, en as-tu des trésors ! Tenez, en voulez-vous ? En voila, à pleins tabliers, de tendres sérénades et de pieux cantiques, des aubades et des noëls nouvelets, et des plaintes douloureuses et des chansons joyeuses, et des servantes et des fables, et des pastourelles... de toutes les herbes de la Saint-Jean, c'est-à-dire pas un brin de mauvaise herbe. Tenez, en voulez-vous encore ? En voilà des larmes amères et des longs éclats de rires, des griffades et des caresses, des joyeusetés *coscareleltes* et des *marlégalades* à se tordre, des folies de jeunes et des contes de vieux... Voilà tout cela : étoiles du ciel, fleurs de la terre et sel de la mer ; oui, tout cela et le reste, le tout fin comme l'ambre et vif comme la bise... » Ainsi Roumanille présenta jadis le tambourineur de *la Rampelado* (le Rappel). Les œuvres complètes de Louis Roumieux se publient actuellement à Montpellier, réunies sous le titre de *Les Coquilles d'un Pèlerin*, illustrées par Edouard Marsal, avec une préface de Frédéric Mistral.

Alcide BLAVET.

III — LES FÉLIBRES GASCONS
BÉARNAIS, AUVERGNATS ET LIMOUSINS

Moins nombreux qu'en Provence et en Languedoc, les félibres de la Gascogne, du Béarn, de l'Auvergne et de Limousin ont pourtant, ces dernières années, esquissé un mouvement d'un très haut intérêt. Jasmin, qui pourrait passer pour leur maître, n'a, en réalité, fondé aucune école. L'impulsion est venue d'Orient et, pour bien dire, de Mistral.

A Agen même, la cité de Jasmin, nous mentionnerons Rigal, Rattier, le fondateur de l'école agenaise et l'organisateur des fêtes d'août dernier, de qui nous avons admiré une belle ode à Jasmin, Jean Carrière, Jean-François Bladé, le spirituel traditionniste connu de toute l'Europe ; à Villeneuve-sur-Lot, Victor Delbergé, l'auteur de *Mas Faribolos* et le successeur d'Arnaud, Daubasse, André Sourreil, le plus actif peut être et le plus ardent des Aquitains, un des collaborateurs assidus de l'*Armana Garounen*. Autour d'Agen et de Villeneuve, qui sont comme les capitales du Félibrige de Gascogne, gravitent Jacques de Bonal, Perbosc, Dardy, etc ; à Cahors, Jean-Baptiste Rouquet ; dans le Bazadais, l'abbé Ferrand ; à Auch, Paul Bénetrix, plusieurs fois couronné par les Félibres de Paris pour des études remarquables ; à Caussade, Lacombe, l'auteur *Las lambrusco de la lengo d'Aquitànio* ; à Albi, Jules Rolland ; à Lavaur, Charles de Carbonnières, Paul Froubo dont les commencements nous promettaient un grand poète et qui s'est tu ; à Montauban, Quercy, le bien nommé, le meunier Castela devenu majoral, grâce aux trois forts volumes élaborés dans son moulin de Loubejac ; dans les Landes, Poydenot et Labègue, un tout jeune homme ; à Tarbes, Labroncbe et Lavigne. Ils sont des milliers.

A la différence des Gascons, les Béarnais existent sinon en dehors à tout le moins indépendamment du concert félibréen. C'est le chansonnier Xavier Navarrot qui les réveilla d'un silence séculaire où ils étaient ensevelis depuis la mort de d'Espourrins. La note béarnaise contemporaine est surtout ironique. C'est, comme dit Tailhade « la faconde navarroise », l'esprit frondeur des montagnards. N'ont-ils point hérité cela de « lou nosto Henrit », qui, du haut de la place royale, commande encore à sa bonne ville de Pau ainsi qu'aux cités d'alentour ? Que l'on ne croie pas, cependant, à une simple éclosion de chansons villageoises. Un grand nombre de ces poètes béarnais sont des savants fort raffinés, comme Victor Lespy, le très érudit lexicographe et grammairien. Son *Dictionnaire béarnais* est un vrai monument à la gloire de la patrie. Nous nommerons, parmi les poetes qui l'accompagnent, Plante, A. Peyré, Pellisson, Montaut, Palay, Lafore, l'abbé Labaige.

Si, de là, nous passons à l'Ariège, nous nommerons Caussou, un joyeux romancier de langue d'oc, les abbés Duclos et Camibel, Martial de Séné, l'archiviste Pasquier, qui groupe autour de lui l'armée de félibres Ariégeois et qui publie un *Armana*, — sans compter notre ami Albert Tournier qui continue si grandement à Paris les belles traditions de Napoléon Peyrat, l'illustre historien des Albigeois.

Les massifs montagneux du Rouergue, du Velay et du Vivarais donnent peu de poètes. On cite pourtant Villié, Aimé Giron, bien connu à Paris, et l'érudit Vaschalde.

En Auvergne, à Aurilhac, M. Bancharel avait commencé un groupement littéraire. Son œuvre est poursuivie par M. Vermenouze.

Le pays des grands troubadours, le Périgord, contrée de Bertrand de Born, et le Limousin, patrie de Bernard de Ventadour, semblent avoir oublié leur antique gloire. M. Auguste Chastanet, syndic de la maintenance d'Aquitaine, est pourtant un charmant conteur plein de grâce et de malice dans ses *Countes e Viatas* ou encore dans *Per tua lou temps*. M. Thélisnard Bernard, Sarlat, Buisson, conservent le vieux dialecte périgourdin.

Isolé dans la dure terre du Limousin — l'abbé Joseph Roux — dont M. Paul Mariéton nous a révélé les *pensées* — est aussi et surtout un poète dont la vraie traduction épique des chansons de gestes : « *La Chanson Lemouzina* » est un recueil de petites épopées célébrant chacune quelque héroïque épisode de l'histoire limousine. C'est sur ce nom que je veux terminer cette sèche et incomplète énumération qui ne tend à prouver qu'une seule chose : la fécondité inépuisable de la Terre d'oc dans la culture et la glorification de sa noble langue.

On s'étonnera que dans cette revue des villes d'Aquitaine nous ayons oublié les deux centres si populeux de Toulouse et de Bordeaux. C'est qu'ici ni là, il n'y a rien. A Toulouse, l'Académie des Jeux Floraux, la fille de Clémence Isaure, ne distribue ses fleurs qu'à des concurrents de langue française. A Bordeaux, le café, le sucre et le vin du cru limitent tous les rêves. Un seul écrivain, auquel il nous plait de rendre hommage en terminant ceci, M. Gabriel Routurier, rédacteur de la *Gironde*, a résisté à cette indifférence. Les félibres ont en lui un défenseur et un ami, dont ils ont apprécié l'intelligence et le talent, à leur dernier pèlerinage dans le Sud-Ouest. A Toulouse, pareillement, le rédacteur en chef du *Messager*, M. Firmin Boissin, à qui nous devons un merveilleux roman cévenol, *Jean de la lune*, nous prête assidûment, de saison en saison, le concours le plus efficace. Qu'il en soit donc remercié.

Léon BARTHOU.

Les Félibres de Paris

Entrons au Siège social, dans la coquette salle du café Voltaire, place de l'Odéon, gracieusement ornée de tableaux, de portraits et d'emblèmes félibréens.

Les membres de la Société s'y réunissent tous les mercredis sous la présidence de M. Sextius Michel, maire du XV[e] arrondissement de la ville de Paris.

Toujours un bienveillant sourire aux lèvres, le regard affectueux, les mains tendues, M. Sextius Michel est l'amabilité et la sympathie personnifiées.

M. Sextius Michel est resté l'amoureux fervent de la Provence qui l'a vu naitre, et dont il parle admirablement l'harmonieux langage.

En français comme en provençal d'ailleurs c'est un gentil poète. Après les dures besognes administratives les Muses lui sont consolatrices.

Souhaits de fête, vœux de bonne année, lettres, toasts, tout est pour lui un prétexte à chansons, il rythme ses impressions de voyage, en de délicieux

poèmes ; comme Ovide, tout ce qu'il tente d'écrire il l'écrit en vers, et s'il est obligé de marier les conjoints en prose au son des musiques municipales, du moins leur garde-t-il un épithalame pour le repas des épousailles.

D'un dévouement sans bornes, il prodigue pour le Felibrige ses démarches officielles, ses compliments et ses discours et partage avec M. Henry Fouquier, président de la Cigale, ses pénibles fonctions de chef de caravanes dans les grands voyages du Midi.

Comme toute séance des Félibres commence par des chansons, arrivons tout de suite à M. Maurice Faure, vivant répertoire du chansonnier provençal et soliste autorisé de nos refrains populaires.

La population de Valence l'a choisi pour être son représentant à la Chambre des Députés.

Au Palais-Bourbon, M. Maurice Faure passe pour un radical convaincu, ne souffrant pas la moindre entaille au bloc de M. Clémenceau A voir sa figure de tribun (la ressemblance exacte de Gambetta), ses gestes fougueux, à ouïr sa déclamation vibrante, d'aucuns le prennent pour un jacobin farouche, et se plaçant à un point de vue infiniment moins agréable que les admirateurs de « Miss Helyett » le croiraient volontiers « l'Homme de la Montagne ».

Ceux qui le jugent ainsi doivent assurément se tromper.

Félibre, M. Maurice Faure est l'homme le plus aimable et le plus conciliant du monde. S'il apporte dans tout ce qui touche à la Provence, une ardeur incomparable, si son éloquence superbe s'envole en de grands gestes qui semblent courroucés, cette furie n'attaque personne : elle n'exalte qu'autant qu'elle est laudative et comme un de ses amis me le disait spirituellement un jour « jamais il ne se fâche tant que quand il n'est pas en colère. »

Cette fureur tombe devant la contradiction, c'est en souriant qu'il répond à ses adversaires, ses arguments sont fait de logique savante et de douceur persuasive. Il ne se discute rien au Café Voltaire qu'il ne prenne la parole et presque toujours son opinion prévaut, car il joint à une longue expérience du Félibrige, une rare érudition en ce qui concerne son pays d'origine.

Le premier à Paris, en 1879, il déploya le drapeau de la Renaissance provençale. Depuis, le Midi n'a pas eu de défenseur plus passionné de propagateur plus remuant ; on ne peut ouvrir un journal ou un almanach provencal sans trouver son nom au bas d'un sonnet ou d'une chronique.

Il parle et il écrit avec une égale facilité tous les sous-dialectes provençaux ; sa pensée comme son éloquence est large de facture et riche d'inspiration, sa fière chanson « Les Félibres de Paris » est notre petit hymne national.

Par dessus tout, M. Maurice Faure est un apôtre. Aucun plus que lui, n'aura contribué à faire connaître la Provence et à la faire aimer.

Héritiers des anciens troubadours, il est tout naturel que les Félibres comptent au sein de leur Société de nombreux poètes, et non des plus obscurs.

Saluons d'abord, le premier, Paul Arène, le ravissant conteur de la « Chèvre d'Or » et de «Jean des Figues» l'auteur de tant de savoureuses critiques où palpite l'âme radieuse et parfumé de la Provence, de tant de remarquables poésies !

Quel lettré n'a été conquis par ce talent si pur et si harmonieux, d'une ironie si délicate, d'une allure si souple et si personnelle ! Il a sa place au premier rang des maîtres de l'Art Français, Présidentd'Honneur de la Société, à chaque séance il s'anime d'une gaieté nouvelle nous tenant sous le charme d'une fraiche et pimpante anecdote pour le prochain numéro du Viro Souleu' d'une *délicieuse* romance provençale.

Il est resté jeune de cœur et d'imagination. Le poète si délicieusement inspiré de « Plou et Souleio et de « Quatre Pantai », l'ami du divin Mistral, il est Aufan de Sisteron, le chevalier et de la chantre aimée de la Reine Jeanne, reine de poésie et de beauté.

A côté d'Arène qu'il a chanté dans la belle *Balado de Jandifigo*, M. Raoul Gineste, un des membres les plus estimés du Parnasse Français. Il n'ignore rien de tout ce qui touche à la poésie. Au fond, sa formule est toute d'élégance et de pureté. Fuyant les banalités, épris d'idéales fantaisies qu'il se plaît à enchasser en des rythmes capricieux et difficiles, sa sûreté d'oreille est impeccable et tous ses vers sont d'une merveilleuse harmonie.

Citons encore M. Antonin Valabrègue, le poète du foyer d'une captivante simplicité, M. Joseph Gayda, lyrique et ciselé, M. Isidore Salles qui donna ces délicieux *Débits gascons* qu'il vient nous réciter à des intervalles trop rares, M. Elie Foures qui rencontra souvent de belles envolees. M. Floux aux inspirations voluptueuses et affriolantes comme des peintures de Chéret. MM. Gardet, Relin, l'excellent dessinateur, Barracand, Nou'ens, Marcel, Ensenat et Calvo, Antonin Brun et bien d'autres que je suis forcé d'oublier, car aux Félibres, les poètes sont légion.

Signalons pourtant parmi les plus jeunes M. Fernand Mazade, qui prépare *De Sable et d'Or*, M. Louis Barthou, qui je crois, n'a rien publié encore et a donné aux Félibres, la primeur de « Croquis Parisiens », de vrais bijoux de concision élégante et de sensibilité. M. Joseph Mange, peintre et poète, suivant la grande tradition, tout jeune et riche d'espérances réalisées. Frédéric Amouretti qui ressemble au bon Rabelais, érudit comme lui, le plus doctrinaire et le plus radical des Félibres de partout, le vivant catalogue des mots, des livres et des trouveres d'Oc ; et encore M. Bonnefoy Debaïs, qui en modérant sa verve et en châtiant sa forme fera de bons vers provençaux. Puis, M. Jules Bonnet qui met volontiers au serviced'autrui son talent de déclamateur. Aux soirs de grandefête il faut l'entendre réciterune des fables du poète minois Bigot, il les détaille à ravir. Intonation, mimique, tout est parfait, et les assistants secoués de rires énormes lui font de vives ovations.

Est-il nécessaire de vous présenter M. Pierre Laffitte, le grand Maître du « Fétichisme », le disciple aimé d'Auguste Comte, et l'un des esprits les plus vastes de notre temps.

Elu vice-Président de la Société au renouvellement du Bureau de 1891, M. Pierre Laffite s'il n'est pas le puits ou la vérité philosophique cache son intangible nudité est du moins un puits de science et un conférencier hors ligne. Vienne une discussion sur un fait historique, il est là, nous initiant aux mœurs et coutumes diverses, aux traditions populaires, multipliant ses anecdotes, dégageant des aperçus politiques du plus grand intérêt dont il dissimule la gravité sous les fleurs d'une rhétorique pittoresque à l'excès. Que de charmantes séances nous avons passées à l'écouter développer d'ingénieuses théories, tandis que clignant des yeux il dosait minutieusement son grog en savant convaincu de l'importance de la matière et de ses moindres éléments.

Il a pour adversaire courtois M. Alfred Reybaud, un ultra spiritualiste, qui scrute anxieusement les problèmes compliqués du magnétisme : à l'heure des incantations, les esprits dociles viennent lui susurrer les secrets d'outre tombe et les volontés hypnotisées obéissent aux fascinations de ses yeux. Toujours préoccupé d'insonuables recherches, ainsi s'écoule sa bizarre existence à réveiller les morts et à endormir les vivants.

Ce n'est point le cas de M. Lintilhac, prestigieex causeur, une intelligence servie par une étonnante mémoire. Heureux élèves s'il apporte à ses cours universitaires autant d'entrain qu'aux chaudes controverses qu'il entame au cénacle de l'Odéon il professe, il cause, il chante avec une verve sans égale et l'on ne se lasse point de l'entendre s'il ne se lasse point de parler.

Et faudra-t-il oublier en si délectable compagnie le vaillant Bonnet, poète à ses heures et surtout un des premiers écrivains provençaux.

Pour lui, nous ne saurions avoir trop de louanges et d'estime ; car aux détracteurs du Félibrige, à ceux qui ne veulent voir dans le provençal qu'un patois vulgaire, Baptiste Bonnet donne un éclatant démenti.

Il n'a point étudié les syntaxes grecques ni latines pour s'enrichir à leurs dépens. Sa langue est la vraie langue du peuple, des bergers et des paysans, auxquels s'adressaient les chefs-d'œuvre de Mistral, dans toute sa souplesse nerveuse et son harmonieuse énergie.

Et cependant quelle richesse et quelle variété d'expressions !

La prose de Bonnet bondit vive comme un poulain camarguais, coquette comme une fille d'Arles, elle a la sonorité du mistral, et la splendeur du soleil irradiant la Crau. Il est du reste aisé de s'en convaincre, Bonnet collaborant à presque tous les journaux du Midi. Et, quand il veut, Bonnet sait répandre des mots d'une admirable tristesse. N'est-ce pas lui qui a dressé une si éloquente nécrologie du Félibrige Parisien et fait pleurer tous nos amis en leur parlant du bon Geffroy, le poète attendri et fin de *Mei Veiado*, que, du reste, personne n'avait oublié ?

Et que n'ai-je la place la place et le temps de tout dire et de tout citer. Que ne puis-je rendre un hommage particulier à tous les hommes de talent dont s'honore la Société, à M. Charles Maurras, l'organisateur de ce numéro, à MM. Brés, Aparicio, Renouard et Paul Mariéton, le jeune et zélé directeur de la *Revue Félibréenne*, chancelier du Félibrige confident de Mistral, et l'auteur, pour tout dire, de ce livre exquis : *La Terre Provençale*.

Du côté des artistes le Félibrige de Paris est fier de posséder des sculpteurs tels que MM. Amy, Enjalbert, des peintres comme M. Grivolas, et des musiciens comme M. Reyne, sans oublier le maître Paladilhe qui, s'il n'assiste guère à nos séances, est un de nos plus fidèles membres associés.

Et n'ont-ils pas droit à des remerciements sincères M. Rochas, l'administrateur consciencieux, et M. Plantier, le trésorier modèle, qui par leur travail des plus pénibles quoique plus modestes donnent à la Société tant de preuves de dévouement.

Mais mon but était surtout de vous faire sentir tout l'intérêt que pouvaient présenter nos réunions habituelles du mercredi, de vous faire ressortir tout ce qu'il y avait d'agrément littéraire et d'intelligente distraction dans cette assemblée d'esprits d'élite unis dans un même amour du pays natal, à la douceur insinuante de M. Bayol, l'explorateur du Sénégal, un passé maître en l'art des fines élégies, de la gravité amiable de M. Laffitte à la fantaisie débordante d'Albert Tournier.

Oh ! Albert Tournier, l'entraîneur par excellence des parties félibréennes : à lui les folles chansons et la gaieté tourbillonnante des farandoles et cet enthousiasme méridional débordant comme une mer joyeuse; jamais avec lui une fête ou un banquet ne s'éteindront sous la tristesse des froideurs officielles. Au champagne, Tournier arrive à la rescousse, et ce ne sont bientôt que visages épanouis et chanteurs en délire reprenant en chœur les versets augustes de la Coupe ou le refrain grivois du Pape Clément V.

Et, du reste, pourquoi ne viendrez-vous pas vous convaincre vous-mêmes et prendre votre part de toute cette joie et de toutes ses chansons. Si tous les Félibres sont un peu poètes, ils ne connaissent point l'irritation familière aux fervents des Muses — et le « genus irritabiles vatum » — ne saurait aller à leur adresse.

Ils ne sont jamais si heureux que lorsqu'ils sont à recevoir quelques hôtes illustres. François Coppée et Sully Prudhomme n'ont point dédaigné ces cordiales invitations puisque je relève leurs noms illustres sur la liste des membres associés. Avec Maurice Faure Jules Gaillard, les marquis de Villeneuve, plus d'un député vient se remémorer au son des rimes provençales les tournées électorales et les promesses qui allaient rejoindre les neiges d'antan.

Clovis Hugues y descendit souvent des hauteurs de Montmartre, et M. Anatole France, cet hellène du quai Voltaire, a, ces temps derniers, appris le chemin du petit temple ionien de la place de l'Odéon. N'est-ce point là qu'il rencontra et put applaudir un jour M. Jean Moréas qui récitait la deuxième *Allégorie Pastorale* ?

Il me faut d'ailleurs reconnaître que toutes les séances ne présentent pas le même attrait. Il en est qui se passent à discuter des ordres du jour très compliqués; on y organise les fêtes de Sceaux, les pèlerinages du Midi, on y règle les difficultés pécuniaires. Ce n'est pas toujours amusant. A peine a-t-on pour se consoler un apporisme grammatical ou une dissertation géographique de M. Gourdeux; mais détail caractéristique ces choses ennuyeuses se disent toujours en Français.

Venez plutôt le second mercredi du mois, aux séances, où l'on parle et l'on chante en provençal. Faites-vous plutôt inscrire aux banquets mensuels des Félibres, ce jour-là les chansons vibrent comme des cigales au soleil, puis odes et poésies se succèdent sans interruption, et s'il n'y a point du Johannisberg ni du Tokay, ainsi que chez les rois, la brandade (oh ! sans ail) y est délicieuse.

René de SAINT-PONS.

P. S. — Je ne dis rien de la belle fête annuelle que nous célébrons chez Florian, à Sceaux. Pour quatre-vingt-dix centimes, c'est le prix du voyage aller et retour, tout parisien peut s'en payer le spectacle Quant à nos excursions d'été à travers le Midi, Paul Arène et Albert Tournier en ont fait l'histoire dans leur merveilleux livre *Des Alpes aux Pyrénées* (1)

(1) *Des Alpes aux Pyrénées*, par Albert Tournier et Paul Arène, préface d'Anatole France, frontispice de Charles Teché. Chez Flammarion.

LES JEUNES FÉLIBRES

La question des « Jeunes » est aussi posée en Provence. Mon ami Baptiste Bonnet, qui est un grand prosateur et un gros batailleur, nous a presque défiés de nous affirmer. Je m'en vais lui répondre par le simple dénombrement des félibres qui n'ont point touché la trentaine.

Le premier à nommer, c'est, nécessairement, Pascal Cros, de Marseille. Pascal Cros, à vingt ans, déchargeait des sacs de blé sur le port. Il a vingt-huit ans, et Mistral, Paul Arène, le tiennent pour un maître. Rien n'est plus concentré que sa poésie, ni mieux en relief. Et ce violent possède le don de l'harmonie. Il est brutal comme Gelu. Il est, de plus, lyrique. Ses poèmes à formes fixes (ballades et sonnets) ont la rigueur, la solidité, la concision.

La *Muso muso*, la *Muso d'Estiéu* publiés dans les journaux de Marseille ont valu à Pascal Cros la popularité. Mais pourquoi signe-t-il du nom de « Rimosauço » des chefs-d'œuvre qui n'ont rien de macaronique ? — Pascal Cros est depuis quelques semaines le rédacteur d'une feuille hebdomadaire, pleine de suc, de vie et de gaieté, *La Sartan*.

Il ne faut point oublier, à côté de lui, son collaborateur Valère Bernard qui, d'un talent égal, montre peut-être un art supérieur. Bernard est un lettré. Ses *Balado d'aram* (les Ballades d'airain) en témoignent, ainsi que son poème, *li Cadareau* (les Charniers). Sa *Balado de l'Espaso* est sûrement l'une des belles choses qui aient été écrites en provençal. Je voudrais en faire goûter la sonore énergie. Mais l'espace me manque.

Louis Funel est instituteur quelque part dans les Alpes-Maritimes. Amouretti me l'a dénoncé. Des jeunes hommes qui reprennent l'œuvre de Fontsegugne, Louis Funel est l'un des plus puissamment doués. Il a jusqu'ici tenté surtout de la prose, une vraie prose

provençale, imagée et robuste, et riche à l'infini. Nous avons de lui un roman, *Lei Massajan* (les habitants des mas). Et il tient tout prêt, me dit-on, un recueil de paysages et de critiques, *Au nostre*, (Chez nous) qui révolutionnera l'antique Félibrige.

Après eux, Pierre Bertas a donné dans la facture d'Aubanel, *li sèt Saume d'amour* (les sept Psaumes d'amour) dont il est difficile de ne point admirer les strophes dures et chantantes comme la pierre de Memphis. L'abbé Sparia, vingt-sept ans, terrible, est le Père Xavier des jeunes gens.

Edouard Aude, d'Aix, a publié, voici deux ans, dans la *Revue Félibréenne*, en l'honneur de la jeune reine du Félibrige, Mademoiselle Thérèse Roumanille, un cantique admirable de passion et d'art. Folco de Baroncelli Javons est l'auteur d'une petite nouvelle provençale, *Babali*, que Mistral a comparée à une pervenche et qui est, en effet, un bijou de fleurs ; il dirige aujourd'hui le journal national, *l'Aïoli*, et malgré ce souci j'espère bien qu'il voudra sous peu égrener la deuxième dizaine du *Rousàri d'amour*. — Charles de Bonnecorse ressemble assez à Folco de Baroncelli. Il sort aussi d'une très vieille famille de Provence. Son œuvre témoigne d'un esprit délicat, persuadé de très bonne heure que le raffinement suprême est d'être simple. Il est donc simple et laisse voir une infinie douceur. Maurice Raimbault est surtout un prosateur d'une extraordinaire pureté de langue. Ses vers sont maçonnés de main d'ouvrier. Son ambition est de fonder le roman provençal et ses beaux contes font prévoir qu'il y réussira.

Jules Boissière fut longtemps secrétaire du Félibrige de Paris. Il composait avec Valère Bernard et Amouretti une sorte d'extrême-gauche implacables aux vains « franchots ». Il habite aujourd'hui le Tonkin ou l'Annam et ses impressions d'Extrême-Orient ont paru dans l'*Almanach provençal*. — Alcide Blavet lui a succédé, au bureau du café Voltaire. Blavet dirigeait l'an dernier *la Cigalo d'or* au moment des fêtes de Montpellier. Son poème *Desféci d'amour* a, je le sais de bonne source, émerveillé Mistral. Il prépare aujourd'hui *la Barayno flourido* (la Haie d'épines en fleurs) et je sais que ces vers seront aussi dignes que les premiers de l'approbation du maître.

Mais voici que les noms se pressent. Amouretti, René de Saint Pons, qui fut pendant un an le plus spirituel des secrétaires, Joseph Mauge, à qui ce numéro de *La Plume* est redevable d'exister, Jules Bonnet, acteur et poète, continuent à Paris la belle lutte pour le nom provençal. Paul Redonnel leur tend la main de Montpellier, Louis Hugues, de Martigues, Felix Lescure, de Gréasque, et parfois, un beau soir, Mario, Auguste Marin,débarque de Marseille et leur entonne à pleine voix :

Soun parti gaiardamen
Li pescadou sant Janen

A Aix, une école féconde est organisée.J'ai nommé Bonnecorse et Edouard Aude. Mais Xavier de Magallon « astré par Maguelonne », s'il faut croire Mariéton, est sûrement le plus chaleureux des orateurs provençaux. Et voici Marius André, sur qui j'aimerais insister.

Je n'en ai pas le temps. Mais on verra plus bas un échantillon de ce que sait faire le poète de *Ploù et Souleio* (1). André est un audacieux. Il a tenté du « symbolisme », du « verlainien » en provençal Quelques vieillards se sont hâtés de lui répondre qu'il était « bon » partout où il ne s'associait pas au mouvement littéraire français. Je tiens à poser ici que, mes amis et moi, nous pensons le contraire et que les strophes de l'*Angelus* pour n'avoir point de rimes alternées suivant la mode de Ronsard, nous semblent d'excellente poésie provençale. On est allé jusqu'à déplorer par écrit les *audaces* d'André : « Mistral, Aubanel, Félix Gras, ont toujours respecté les règles de la versification » nous dit-on. Quelles règles ? Mistral a écrit des vers de quatorze syllabes *(L'Amiradou)*, Gras en a fait de treize, et personne ne s'en est plaint. Que Marius André multiplie les poèmes comme *Ploù e Souleio*, sans plus s'inquiéter de pareilles misères. D'autres félibres n'ont-ils pas reproché à Gras ce qu'ils nomment ses « réalismes » ?

Nous prions les cadavres de nous laisser tranquilles.

Charles MAURRAS.

LES FÉLIBRESSES

La renaissance méridionale n'a pas eu que ses trouvères ; d'aimables porteuses de lyre ont aussi jeté leur note dans l'harmonie félibréenne.

Antoinette de Beaucaire (Mlle Antoinette Rivière), morte à vingt ans, est l'auteur d'un petit recueil posthume, *Li Belugo* (les Etincelles), publié en 1867. «Vierge, tu as bien fait de mourir jeune, — car tu n'a pas vu la ruine — de tes rêves d'amour ; — tu as bien fait de suivre la noire Suzeraine, — avant que notre monde, ô tendre félibresse, — ne troublât tes chants de sa triste rumeur... » Ainsi disait Mistral dans son adieu à la poétesse Antoinette.

En 1864, la *felibresso dou Cauloun* (Mlle d'Arbaud), une des premières collaboratrices de l'*Armana Prouvençau*, avait donné un beau volume de vers, *Lis amouro de ribas*.

De la *félibresse d'Arène* (Mlle Léontine-Mathieu Goirand, la cousine germaine du député-félibre Maurice Faure), nous avons *Les Sourires de l'Alzon* (Li risènt de l'Olzoun). Aubanel dans ses strophes d'*Avril* chantait à Léontine : « Tu es notre mignonne et notre gâtée ; des félibres tu es l'orgueil et l'honneur, la reine et la fée : voilà pourquoi depuis longtemps l'on te fête, avec tant de joie, avec tant d'amour, toi, notre mignonne et notre gâtée, l'orgueil des félibres, et l'heur et lhonneur. » Ils sont de la félibresse d'Arene, ces vers mâles jetés un soir aux assauts de la mer changeante :

E, rampouso à mi péd, venguères m'espousca
Un ruscle de pountoun que me treboulo enca.

« Et, rampante à mes pieds, tu vins secouer sur moi un grand jet de baisers qui me trouble encore ».

Bremoundo de Tarascoun (Mme Gauthier-Brémond), qui publia en 1887 les *Voiles Blanches* ou se révélait une âme subtile et délicate, à la fois provençale et française, va faire paraître un second recueil qui lui donnera définitivement une place d'honneur parmi les félibresses, et même parmi les félibres. D'elle aussi, *Li blavet de Mount-Majour* (Les bleuets de Montmajor). Mistral la salua trouveresse : « Done Raimonde, — régnait au temps jadis ; — mais, toi, Brémonde, — tu es la reine du printemps... » — Comme Esclarmonde, — l'astre de Montségur, — muse Brémonde, — tu éclaires la nuit ! — Comme Germonde, — autrefois à Montpellier, — tu l'es, Bremonde, — armée en chevalier. — Comme Sermonde, — de ton belvédère, — tu as vu, Brémonde, — venir ton troubadour... » Ce troubadour, c'est M. Joseph Gauthier, l'auteur d'une belle chanson, *Au bord du nid*, et le directeur de la *Cornemuse*, journal franco-provençal qui paraît à Marseille.

Madame Lydie de Ricard, connue dans le félibrige sous le pseudonyme de *dona Dulciorella*, fit paraître dans l'*Alouette*, l'*Alliance Latine*, de Fourès et de Ricard, et dans l'*Almanach du Languedoc* d'Arnavielle de bonnes proses et belles poésies montpelliéraines remplies de tendresse et de virilité robuste. La mort, tôt venue, empêcha la publication de son recueil français et languedocien, *Au bord du Lez*, aujourd'hui sous presse chez Lemerre. Auguste Fourès lui avait écrit : « Blonde Dame, tu t'es levée — sous notre ciel clair et pur, — et le soleil t'admire, béant, — comme un rayon merveilleux. — O Dame Dulciorelle — tu dresses ta bravoure — dans la lumière qui éblouit, — dans la profonde Liberté. — Comme une courageuse cathare — de More ou de Montségur, — gentille Dame, tu as chanté dans le haut azur — O dame Dulciorelle ! — Laisse-moi en vaillant — faidit, te saluer enchanteresse — du paradis épanoui de nouveau : — Dans notre Renaissance qui est déjà tout en fleurs, — tu seras la Dame Clémence — des nouveaux troubadours. »

Parmi les félibresses provençales il faut citer enfin Mme Rose-Anaïs Roumanille, qui donna jadis de nombreuses pièces à l'*Almanach Provençal* et Mme Delphine Roumieux, qui fut couronnée comme elle aux Jeux floraux de la ville d'Apt dont Mistral était le rapporteur. La *félibresse de la Crau* (Mme Lazarine Daniel) ; Mme Mistral, comme reine du Félibrige ; Mlle Thérèse de Baroncelli-Javon, et parmi les languedociennes, Mlle Jeanne de Margon, la *félibresse du Castel*, une spirituelle *cascarellette* ; Mlle Marguerite Sol, l'auteur d'un joli conte narbonnais, *Le curé de Minerve* ; Mme Mathilde Soubeyran ; Mlles Louise Ouradou, *Finette de Montfrin*, Aimée Fabregue et Jeanne Vayssière, couronnée maintes fois par les félibres de Paris, qui ont toutes donné des œuvrettes dans les périodiques méridionaux.

Alcide BLAVET.

ALÉGOURIO PASTOURALO (Jean Moréas)

M'aurièu pouscu nourri de mèu
nouvèu de mes entié, e mau-grat que se digue,
que sa sabour treblo li sens,
noun sarièu, n'en sieu segur, autant devengu bau
que pèr agué de mi labro, ah ! tant pau !
floureja ta bouco pariero au fio.

Bouco mai suavo que lou mèu
au dintre di bresc acampa,
bouco mai vivo que li naut pavot
dedins la prado,
poutouno, o sa bouco, baiso la mièono d'un poutoun
que n'en devèngue tout feroun !

(1) *Il pleut et fait soleil.* — Il existe, sous le même titre, une belle pièce de Paul Arène.

Ansin, Amour darriero à moun cor nado,
pèr bos panouious e draio estrounchado,
anarai mena pèr mi furour folo
jusqu'à la vau ounte l'aigo es courriolo,
e 'qui d'un saut leu me sara ravido
esto langour de vous emé la vido.
Alor bessai un dièu Silvan me cambiara
en rufe aubras que sa verduro torto
Bello, t'assoustara,
quouro lou mouisso Austrau li grelo nous aporto.

×

Alor, bessai, Cipris fara
greia de moun cor defunta
quauque raude i bleuge gitèu
e quand vendra lou renouveu
ieu sauprai te coumplaire encaro
agoulenço en ta testo claro

×

Alor bessai sarai tremuda
pèr lou qu'adourno d'uno bano lisco soun front,
en caneu douçamen boulega

pèr au soulèu bressa ta som.

Marius ANDRÉ.

CONCLUSION

BARBARES ET ROMANS

Tel est le félibrige, et telle est l'œuvre de nos maîtres. Il me reste à dire pourquoi nous avons exposé ici ces merveilles.

Ce n'est pas seulement afin de satisfaire la curiosité des jeunes gens à qui s'en va cette revue ; et ce n'est pas non plus pour contenter nos zèles. Un peu moins vainement, nous avons prétendu, en ce bref fascicule, offrir aux lettrés de notre âge une collection de modèles. Ils ne seront que sages d'en profiter.

Qui sait si ce n'est point de là que pourra découler cette « littérature de demain » sur laquelle chacun discute ? Il est bien vraisemblable que, demain ni après demain, la littérature française ne renaîtra par le commerce de « l'âme slave, » ni de l'âme allemande, ni de l'âme anglaise. Les barbares peuvent bien infuser du sang neuf à une race ; un rythme neuf aucunement. Il fallut que les Provençaux du IX^e siècle retrouvassent le rythme antique pour que la littérature moderne fût. Il fallut que Ronsard lût Homère et Pindare pour que les vrais chants renaquissent du Moyen-Age en perdition. Venise et Florence — et toutes les beautés qui ruisselèrent d'elles — furent aussi nécessaires à la formation de Shakespeare que le grain du froment à la pâte du pain : autre chose put s'y mêler, mais voilà bien l'essentiel.

* * *

Ce mystérieux rythme, qui s'étend du midi en ondulations de lumière, on peut le consacrer de mille vocables. Latin, félibréen italien, hellène, il est le même. Jean Moréas, ces mois derniers, l'a voulu appeler « Roman » et je n'ai pas ouï ce nom sans émotion, y découvrant un peu, comme aux feuillets du *Pèlerin*,

Le tremblement de la mer natale.

Vouloir une littérature « romane » c'est bien rompre, en effet, avec la seule erreur qu'aient commise les romantiques. Malgré Fauriel, malgré Raynouard, malgré eux mêmes (Hugo ne fut-il espagnol ? et Gautier, d'Avignon ?) ces nobles poètes ont trop tenté de s'assimiler les procédés, puérils au fond, des Hyperboréens. On vit Hugo nommer « ballades » des rhapsodies sans ordre, imitées de Schiller, sans songer au beau rite illustré par Dante et Villon. Et de même aujourd'hui, de jeunes Marseillais (tel Gabriel Mourey pour nommer un ami) ne vont-ils pas s'époumonner à traduire Swinburne et — ce qui est plus grave — le copier dans leurs propres poèmes ?

Certes, le Barbare est utile. Il a des sensations fortes, violentes quelquefois jusqu'à inspirer le dégoût. Il est, comme il dit volontiers, « suggestif. » Il se découvre (ou plutôt, il nous découvre, car il n'a conscience de rien) d'interessants mystères d'âme. Mais il les laisse à l'état fruste. Comme son art est court ! Et qu'il est incapable de disposer une harmonie !

Au lieu de régir les Barbares, les maîtres romantiques ont trop souvent subi leur domination. Par là, cette date de 1830 qui est pourtant une heure héroïque de la littérature nationale, apparait une sorte de cosaquerie, et un second 1815. Le concept de Beauté qui décore nos races ne s'y détache pas très pur. Et, pour le restaurer, il faut bien remonter aux sources romanes.

Mais l'histoire en main, il n'y a pas deux sources romanes. Il n'en existe qu'une et, de trois côtés, — France, Espagne, Italie — cette source provençale se répandit. Notre littérature — c'est la française que je veux dire — a trouvé plusieurs fois, les jours d'épuisement, des pensers fructueux et des rêves utiles chez les Italiens et les Espagnols. Or, voici que les Provençaux, en cinquante ans, ont amassé autour de quatre ou cinq chefs-d'œuvre un nombre merveilleux de poèmes de tous les ordres. J'avertis les hommes d'esprit qui se plaignent de sécheresse qu'il y a là un beau courant de limpide harmonie.

* * *

Une nécessité saura d'ailleurs les y conduire.

Avez vous remarqué quels destins rigoureux et tout mathématiques gouvernent ce que l'on appelle notre « évolution littéraire ? » Les idées ni les volontés n'ont plus sur elle aucun pouvoir. Il n'y a plus d'écoles. Les intérêts demeurent seuls. Où étaient, pendant les interviews de M. Jules Huret, les naturalistes, les parnassiens, les idéalistes, les normaliens, les décadents ? Abolis, tous ces groupes établis autrefois d'après des accords de pensées ! Et nous n'avons plus vu que des Jeunes Gens d'un côté et des Vieillards de l'autre.

Ces derniers surtout n'ont parlé que suivant la loi de leur âge. Ils ont subi cette fatalité dans toute sa rigueur. Ils n'ont écouté ni bon sens ni générosité. Ils n'ont été que des vieillards, et durs ridicules.

Chez les hommes de quarante ans et chez les jeunes gens, un second principe de classification est intervenu : après l'Age, la Race. Ils se sont divisés selon le sang et l'éducation qu'ils avaient reçue de leurs pères.

Quatre heures après la mise en vente d'un livre d'Athènes, l'auteur des *Noces Corinthiennes* et de *Leuconoé*, M. Anatole France, stupéfiait les chroniqueurs en révélant Jean Moréas. Il y avait beau temps que nous savions Anatole France un pur Attique. M. Maurice Barrès, de qui le nom dit l'origine, mi-espagnol et mi-vénitien, mais, plus que tout romain, se joignait aussitôt à M. France. M. Raymond de la Tailhède, dont le paganisme enivrant promène les dieux de Phrygie sur les voies triomphales de Rome hellénisée, répondait à dix vers de M. Moréas par une ode aux sens de Pindare. M. Maurice du Plessys, parisien celui-là, tout classique de souvenir, récitait au banquet des symbolistes la *Dédicace à Apollodore*. Et je sais sur les grands chemins d'Aix, près des tourelles d'Avignon qui « font des dentelles dans les étoiles » de nombreux jeunes gens qui vont dans la musique de l'*Eglogue à ma Dame* :

Afin de bien louer les dons
Où vous avez chevance
Que mon pouce n'a les fredons
Des poètes, honneur de la docte Provence !

Mais, cet art d'essence si pure a vite suscité la rumeur des Barbares, ceux des Ardennes comme ceux de la Réunion. N'est-il pas admirable que Madame Marie Krysinska, une Scythe, dont je prise d'ai leurs la bizarre imagination, ait la première demandé la tête d'Orphée ? Puis ce fut M. Ghil, que nourrit la Saintonge, mais qui naquit dans la Belgique. Après M. Ghil, M. Rodenbach, autre belge. Puis, un Helvète, M. Vignier. Une Tartare, Mme Judith Gautier, et, finalement, M. Joris-Karl Huysmans, qui vit le jour aux lieux où n'eût pu naître Homère : en Hollande.

Je n'abomine point M. Hyusmans. Un de ses personnages, dans *Là Bas*, rend un hommage à la fidélité des hommes du Midi : il fait, avec raison, de ces pandours « ardents et féroces » les compagnons suprêmes du pauvre Charles VII, et ceci répond bien au reproche de séparatisme que l'on nous jette à tout propos depuis la guerre de Montfort. Le héros préféré de M. Huysmans regrette, à la vérité, que Xantrailles et La Hire aient été secondés, par la bonne Lorraine. Ils ont avec elle, empêché l'union de l'Angleterre et des Flandres à la France du nord. Sans Jeanne d'Arc et ces fâcheux, il se serait formé « un unique et puissant royaume du nord, s'étendant jusqu'aux provinces de la langue d'oc, englobant tous les gens dont les goûts, dont les instincts, dont les mœurs etaient pareils.

« Au contraire, le sacre du Valois à Reims a fait une France sans cohésion, une France absurde... Il nous a dotés, et pour longtemps, helas ! de ces êtres au brou de noix et aux yeux vernis, de ces broyeurs de chocolat et macheurs d'ail qui ne sont pas du tout des Français. »

M. Huysmans ne nous injurie point très directement. Mais je ne crois point l'offenser en supposant que les propos qu'il prête à Des Hermies livrent le fond de sa pensée. Qu'il nous déteste de la sorte, je le conçois facilement. Que « cette sacrée race latine » l'incommode, je le comprends. Ma's tous le Français sont des « latins », si l'on entend par ce mot là des peuples pélasgiques. Et c'est M. Huysmans qui est au milieu de nous, un étranger et un barbare.

Et son esthétique est bien telle, exposée au seuil de *Bà-Bas*. Le systeme consiste à aimer la laideur, pourvu qu'elle soit singulière ou dénote un état d'esprit intéressant. Elle ne se préoccupe, en aucune manière, du nombre ni de l'harmonie. Et si elle rencontre, une fois, la Beauté, c'est par hasard, en se contredisant soi-même, en se référant à quelque idéal « latin » ou même en s'inspirant de lui. Ainsi l'art des Flamands n'eût jamais excité que la curiosité des archéologues, n'étaient les apports savoureux qu'y mêla le génie des conquerants venus d'Espagne.

J'aime M. Huysmans et M. Lemonnier et ceux qui leur ressemblent, d'être des exemples si nets de la barbarie que nous combattons. La violence pour la violence, la grossièreté qui hurle pour le plaisir, les enfantines crudités, les naïveté, rien ne répugne davantage au pur génie français. L'essentiel, qui est l'Ordre, lui plut toujours. Que les Belges, s'unissant, s'ils le veulent, à M. Caraguel, poursuivent leur carnaval d'art. Cette race si fine qu'ils voudraient conquérir les déteste du fond du cœur. Ils ne tarderont point à être reconnus pour les étrangers qu'ils sont bien et pour les Adversaires. Il y aura un court combat entre les Ombres et la Lumière, après lequel on ne verra que des trouvères d'Oïl ou d'Oc, chantant leurs amitiés et leurs similitudes dans les deux langages romans, comme on parlait grec et latin dans la Rome de Marc Aurèle.

* * *

Tout l'effort de l'évolution actuelle porte de ce côté. Ah ! que M. Remy de Gourmont se trompe en affirmant que nous nous détournions de la pensée de la patrie. C'est le contraire qui est vrai. Les choses de l'intelligence nous ont désabusés : l'auteur de *Sixtine* ne contestera point que, en fait de systèmes et de philosophies, la plupart d'entre nous soient des dandies indifférents. C'est pourquoi, désireux de subsister quand même, nous nous sommes penchés avec sollicitude sur l'humble phénomène des nuances de notre sang.

Or, en ceci, nous sommes des privilegiés. Par l'hérédité ou la tradition, tous en France, sont ainsi faits que l assemblée des plus beaux dieux qu'ait possedés le monde est ensevelie dans les cœurs. Et qu'il faut peu de soins pour la ressuciter ! Simplement prendre garde à elle.

Connaissons-la dans sa splendide et puissante variété. On n'imagine point de pensee ni de rêve que n'ait point suscité la Méditerranée. En tout, ses riverains ont été les premiers toutes les fois qu'ils l'ont voulu. Je ne connais aucun métaphysicien de l'Allemagne qui soit supérieur à Saint-Thomas, napolitain, et je préfère infiniment Plotin d'Alexandrie à Rusbroeck l'Admirable. S'il ne vient un désir des mélancolies de Wodsvorth, je les trouve aussi bien dans Frédéric Mistral :

Oh ! dins li draio engermenido
Leissas me perdre pensatiéu !...

Et ne répètons plus que le Mystère habite au bord des mers brumeuses. Le soleil aussi, est plein de mystère. Ses clartés magiciennes et ses vertiges rendent fou, si bien que, aux heures de son règne, « tout s'emplit de formes divines divines » selon le mot de l'ancien Sage.

N'allons pas davantage, par amour des doctrines qui passent, gonfler notre mémoire de mots cimmériens. On a enlaidi tous nos arts. On ne les a point augmentés. Tout fut dit avec grâce aux tables fleuries de Platon et les convives de *Thaïs* joignent à la plus ferme géométrie de rêves la beauté du discours.

Ne croyons pas que la terreur, l'horreur ni les émotions pareilles veuillent des termes anglicans. Encore un coup, Shakespeare était un Italien. Eschyle est nôtre. On sent plus d'épouvante vraie dans les simples de Canidie, cueillis sous la livide lune, qu'en toutes les diableries où s'égaye M. Huysmans. Et laissons-lui ce diable cornu et laid comme ses Christs. Gardons le nôtre, tel qu'on nous le légua ; il est beau comme Pan, aux pieds de bouc, aux yeux d'étoiles et fait la guerre à Dieu sous la cuirasse verte de feuilles et de fleurs que lui tisse en chantant le vœu de la vaste nature.

* * *

Et ne prions pas que le diable. Revenons chaque jour à la sagesse, a la beauté, qui ceint les murailles d'Athènes. Répétons quelquefois l'oraison magnifique d'Ernest Renan sur l Acropole, lorsqu'il fut parvenu á comprendre la rythme épuré de Minerve :

« O noblesse, o beauté simple et vraie ! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincerité, j'arrive tard au seuil de tes mysteres j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies... »

Puis, il faut ajouter un jour avec découragement : « O abîme, tu es le dieu unique », n'allons pas renier la Vierge pour si peu : souvenons-nous qu'elle est, par Jupiter son père, petite fille du Chaos et qu'elle sympathise avec tout l'Inconnu, comme la Clarté, son symbole, aime composer avec l'Ombre pour tracer les écharpes vives de la Couleur.

Charles MAURRAS.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS — Annonay.— Typ. te lith. Joseph ROYER.

Echos d'art et de Littérature

A la suite de notre numéro des *Jeune-Belgique*, M. Deman, éditeur à Bruxelles, nous a écrit cordialement pour nous informer que les œuvres de Odilon Redon, Albert Saint-Paul, Jules Destrée, *Pages* de St. Mallarme, *La Damnation de l'artiste* d'Ywan Gilkin et les vers de E. Verhaeren ont été édités par lui, E. Deman, quoique portés au catalogue Paul Lacomblez.

La maison E. Deman a toujours été bienveillante envers notre publication : il nous est agréable de lui accorder la rectification qu'elle désire.

X

De nos collaborateurs, en préparation :

(Rectification : *Les Herbes noires*, roman, annoncé chez nous comme étant de Paul Redonnel, seul, sera écrit en collaboration avec Pierre Dévoluy).

Jean-Paul Nikos : *Jack l'Eventreur*, roman (Fayard, éditeur) ;

René de la Villohio : *Toubib*, roman militaire ;

Ch. Le Goffic : *Les Crucifiés de Keralies*, roman.

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER.

TROISIÈME ANNÉE — N° 51

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

15 Juillet 1891

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Sauf dans ses Numéros exceptionnels)

La Plume

Revue Sociale de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL
Secrétaire de la Direction : Léon DEQUILLEBECQ

SOMMAIRE

Texte :

LE PROCÈS PÉLADAN-BLOY-DESCHAMPS

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, Rue Bonaparte, 31

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Ont paru dans la quinzaine :

Chez **Perrin :** *Trois stations de Psychothérapie*, par Maurice Barrès (Traitement de l'Ame — Une visite à Léonard de Vinci — Une journée chez Maurice Latour, de St-Quentin — La légende d'une Cosmopolite) in-32, 68 p., 2 fr. ; — *Promenades sentimentales*, par Jean Thorel (in-18, 280 p., 3. 50).

Savine : *La Chanson des choses*, poésies, par Louis Malosse (in-18, 190 p., 3.50).

Vve Monnom (Bruxelles) **:** *Les Chimères*, proses, par Jules Destrée, avec eaux-fortes de Odilon Redon et de Madame Destrée (in-4, papier à chandelles, 150 p. magnifique édition, 25 fr.).

Lemerre : *L'Ame inquiète*, poésies, par Gaston de Raimes, (in-18 jésus, velin, 210 p., 3 fr.).

Librairie des Bibliophiles : *Les Chats*, poésies, par Alfred Ruffin (in-18, 48 p., 1 50).

Imprimerie Avias : *Futurs Académiens : Clair Tisseur* (Nizier du Puitspelu) (une plaq. 1 fr.).

LES THÉATRES

Folies-Dramatiques : *La Plantation Thomassin*, vaudeville en 3 actes, par Maurice Ordonneau (1er juin). — Succès.

Théâtre d'Application : *La Batte*, comédie en un acte, par Guy Ropartz : *l'Héritage de Barbasson*, 1 acte, par O. Pradels : *Chant d'amour*, 1 acte, par Gandrey, musique de Francis Thomé (14 juin). — Succès d'estime.

Théâtre du Cercle Pigalle : *Fructidor*, revue en un prologue et 3 tableaux, par A. Franck, René Schiller, et Armand de Caillavet.

LES REVUES

Depuis le 1er juillet, paraît une revue qui fait du bruit, sans le secours des petits clairons de la renommée symboliste ou d'ailleurs. Son titre est **Vendémiaire**, revue sociale de quinzaine (Bureaux, 29, rue Bréa ; Abonnements, 6 fr. par an). Nous ne pouvons mieux en dire le sens et le but qu'en donnant cette brève et nette déclaration inscrite en tête du 1er no : « Au-dessus des politiciens de toutes nuances, des moralistes et législateurs de toutes soumissions, au-dessus des pontifes et des rois, et plus haut que les poètes, il y a les paysans, les ouvriers, qu'ils soient ouvriers de la matière ou du verbe : il y a les hommes. — *Tout homme* est ici chez lui, qui, nettement et librement, veut s'affirmer sans aucune direction, avec et pour les foules. » Dans le premier numéro, un éloquent article de Fernand Clerget, sur les foules, et un autre article de notre Rédacteur en chef, *Les Mandarins*, sur le Travail devant la société et les artistes. — Sous ce titre : « Ceux qui vivent et ceux qui rêvent », notre ami Paul Redonnel écrit au **Bulletin de l'Association des Etudiants de Montpellier** une série de portraits littéraires. Dans le no 39 (1er juin 1891), Alexandre Boutique et Ernest Raynaud, nos collaborateurs, sont portraiturés avec beaucoup de justesse. — La **Revue du Siècle**, qui compte déjà cinq années d'existence et dont le succès va toujours croissant, vient de publier sa livraison de juin, consacrée à Théodore de Banville. Un merveilleux portrait en héliogravure du grand poète accompagne l'étude littéraire très documentée, de notre confrère *Henri Corbel*. Tout lettré voudra connaître cette revue luxueusement imprimée en ses 68 pages de texte. Adresser les demandes à M. Camille Roy, 59, cours de la Liberté, à Lyon. — Le **Mercure** contient la réponse de Rémy de Gourmont à l'Anonyme qui l'insulta dans l'**Echo de Paris**, sans le comprendre ; même fascicule, des proses de cet exquis écrivain Jules Renard (ce que les « bourgeois » doivent le maudire !), un poème de Ernest Raynaud et... un mot pour **La Plume**, au sujet de Germain Nouveau (V. aux Echos). — **La Normandie-Artiste** a consacré tout un numéro à Albert Glatigny : bravo ! Le Rédacteur chargé de cataloguer les œuvres du poète a oublié : *Joyeusetés du Vidame de la Braguette*, poésies, et *Pès de Puyane*, drame : regrets. Le Comité des fêtes de Lillebonne, à l'occasion de l'inauguration du monument élevé au poète ***mort de faim***, n'a rien trouvé de mieux, pour donner de l'éclat à la solennité littéraire, que... d'organiser un concours d'animaux gras ! Serait-ce par ironie ? — Dans son dernier numéro, **La Revue Encyclopédique** inaugure la Vie par l'Image de notre collaborateur John Grand-Carteret, 62 gravures (V. aux Annonces). — L'**Echo de la Semaine** (réd. en chef : Victor Tissot) consacre son dernier : *Petits Mystères de Paris* à *La Plume* — dévoilateur Alex. Boutique — ; voilà au moins un confrère indépendant et un ami à signaler aux Jeunes. Nos plus affectueux remerciements à M. Victor Tissot. — Dans les **Annales Gauloises**, articles de Henri Corbel, Riotor, Joseph Loubet, Vincent Huet, Gaston Bastid et Léon Deschamps. — **La Conque** : frontispice par Swinburne.

Nos Soirées Littéraires

Clôture. Réouverture en novembre, au Soleil d'Or.

BULLETIN FINANCIER

L'apathie actuelle du monde des affaires, qui peut paraître en contradiction avec les disponibilités existantes, trouve son explication à la fois dans la tension du marché monétaire à Berlin, dans la perspective de l'échéance d'automne qui absorbera beaucoup d'argent pour l'importation des céréales et dans la saison des vacances qui va commencer.

En ce qui concerne cette échéance d'automne sur laquelle il convient certainement de porter son attention, mais sur laquelle on s'appesantit peut-être plus que de mesure, nous ferons remarquer qu'il ne rentre guère dans les habitudes de la Bourse d'escompter les difficultés que pourrait lui réserver l'avenir ; elle ne se préoccupe guère que des choses présentes et détourne son esprit de celles qui sont encore lointaines. Nous ne prétendons pas que la spéculation ait raison de vivre ainsi au jour le jour, car elle se laisse souvent surprendre par les faits les moins imprévus ; mais nous voulons seulement rappeler à ceux qui attribuent d'ores et déjà une grande influence sur les destinées du marché aux sorties d'or que nécessiteront les suppléments de récolte à se procurer, que, pour le moment, cette perspective n'est même pas considérée à la Bourse.

Voici la nomenclature des principaux coupons détachés ce jour :

Banque d'Escompte (act. n. lib.), 5 fr. : Banque de Paris, 25 fr. ; Compagnie Foncière de France, 7 fr. ; Crédit Algérien, 12.50 ; Crédit Foncier de France, 33 fr. ; Crédit Mobilier, 13 fr. ; Banque internationale, 17.50.

Italien, 2.17 ; Hongrois, 4 fr. ; Extérieure, 1 fr. ; Portugais, 1.50 ; Midi, 25 fr. ; Nord, 50 fr. ; Sud-France, 12.50 ; Magasins Généraux, 12.50 ; Compagnie Transatlantique, 15 fr. ; Omnibus, 30 fr. ; Actions Jouissance, 30 fr. ; Voitures, 22.50 ; Suez, 57 fr. 686 ; Délégations, 79 fr. ; Délégations Jouissances, 66.50 ; Parts fondateurs, 25.45 ; Société Civile, 45.19 ; 5e de Parts, 9.05 ; Téléphones, 18 fr. ; Banque ottomane, 17. 50 ; Banque Hypothécaire d'Espagne, 3 pes. ; Foncier d'Autriche, 32.50 ; Mobilier Espagnol (act. jouis.), 5 fr. ; Andalous, 15 fr. ; Autrichiens, 7.50 ; Méridionaux Italiens, 23 liv. ; Italiens, 80 ; Nord de l'Espagne, 6 fr. ; Saragosse, 8 fr. ; Compagnie Mad. du Gaz, 7.50.

RUD'ŒIL.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

—

H. C. *Neuilly*. — Expédié. ∿∿ **R. B.** *170, faub. St-Denis*. — Vous adresserons numéros qui pourront vous intéresser. Amitiés. ∿∿ **A. B.** *Thiberville*. — A quoi nous servirait d'être Jeunes si étions couards ? Ni les procès, ni les menaces reçues chaque jour ne nous intimident ; voyez. ∿∿ **L. L.** *Beauvais*. — Entendu, oui, 1er juillet. ∿∿ **J. V.** *Montpellier*. — Les dates n'y font rien, votre parole suffirait. ∿∿ **J. G.** *Aix*. — Merci. ∿∿ **A. R.** *Paris*. — En parlerons prochainement. S. C. ∿∿ **A. L.** *Maubeuge*. — Envoyez, cher ami ; reste pris en note. ∿∿ **P. L.** *Bruxelles*. — Reçu, merci. ∿∿ **E. M.** *Nantes*. — Accepté d'avance. ∿∿ **G. B.** *Neufchâtel*. — La Revue est expédiée en Suisse depuis abonnement. Reçu. Cordialités. ∿∿ **P. R.** *Montpellier*. — Entendu. ∿∿ **L. L.** *Bayonne*. — Reçu ∿∿ **M.** *Meaux*. — Entendu. ∿∿ **P. L.** *Bruxelles*. — Envoyez étude sur K. Reste au prochain.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 54 — 15 JUILLET 1891

Procès Péladan-Bloy-Deschamps.

—

Le mercredi 24 juin dernier, La Plume, *défendue : Léon Bloy, par S. A. le prince Alexandre Ouroussof, avocat du barreau de Moscou; Léon Deschamps, par Me Fernand Labori, avocat à la Cour d'appel de Paris, rédacteur en chef de la* Gazette du Palais, *se présentait devant les juges de la neuvième chambre pour répondre à une assignation du sieur Joséphin Péladan (dans le jargon, cela s'écrit Sâr), lequel prétend trouver matière à procès dans un article paru dans* La Plume *du 15 mai 1891, sous la signature de Léon Bloy, et relatif aux derniers moments de Jules Barbey d'Aurévilly.*

Nous étions seuls au rendez-vous; le Sâr, reconnaissant lui-même l'inanité de sa demande, n'avait pas cru devoir se déranger. Le Tribunal raya l'affaire purement et simplement. D'ailleurs, grâce à Péladan, la cause était entendue : par le témoignage de François Coppée, du franciscain Sylvestre-Marie, de Georges Landry, etc., de tous ceux qui ont vécu dans l'intimité du grand mort Barbey, le Sâr ou Scieur était convaincu de mensonge. L'Univers *et la* France, *insoupçonnables de tendresse pour Bloy! cependant, donnèrent, preuves en main, raison à ce dernier. Le mage Péladan fut forcé d'avouer que Bloy « sortait auréolé de cette affaire. »* (La France *du 1er juillet).*

Aujourd'hui 2 juillet, nous recevons une nouvelle assignation pour le 22 courant, même chambre que ci-dessus. Comme dans le procès Péladan-Salis, le Sâr a négligé QUATRE *fois de se présenter pour soutenir ses prétendus griefs; nous sommes fondés à croire que même chose va se renouveler pour nous et que le but à atteindre se dénomme : réclame.*

Nous prévenons M. Péladan que nous ne nous prêterons pas à ce petit jeu de saltimbanque. Jusqu'ici nous avons traité par la gaîté la manie procédurière de ce monsieur; nous lui avons offert nos colonnes pour répondre à Léon Bloy, et notre attitude fut toujours celle d'un médecin aliéniste devant un malade : indulgence et mansuétude. Mais c'est assez jouer avec nous; les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, aussi maintenant gare les douches!

LA PLUME.

NOTRE SOUSCRIPTION

—

Pour les amis, connus et inconnus, pour tous ceux qui, soit par leur talent, soit par leur sympathie, ont contribué au succès définitif de notre œuvre :

Ces lignes sont écrites.

—

Aujourd'hui, quinzième jour du mois de juillet de l'an de N. S. J.-C., mil huit cent quatre-vingt-onze, heure de midi, il a été procédé à l'installation dans ses meubles de la revue *La Plume*, rue Bonaparte, numéro trente-et-un, au rez-de-chaussée, dans la cour, à gauche. Le présent acte, rédigé par nous, rédacteur en chef de la susdite revue, aux fins de porter à la connaissance des intéressés que désormais tous barbouilleurs de papier, assembleurs de rimes, architectes de la phrase et très haults rapins composant des images, ne seront reçus qu'une seule fois par semaine dans notre cabinet directorial, le jeudi, heure qui sera leur. Notre administrateur-général recevra tous les jours non fériés, de 9 heures à midi, et de 2 heures à 5 heures, les ceux qui auront de l'argent à lui apporter ou des valeurs à lui présenter. Quant à notre garçon de bureau, comme il est présumable qu'il aura assez à faire en portant des épreuves ou des lettres à notre ami Willy, ou à prémunir de tabac ces Messieurs de la Rédaction, inutile de le réclamer, il sera en course.

Pour valoir ce que de droit, dont acte.

I

Ainsi, voilà *La Plume* dans ses meubles. L'hospitalité offerte jusqu'ici à cette très encombrante personne par l'auteur de ces lignes lui aura été profitable, à la chère petite folle d'il y a deux ans. Si nous jetons un coup d'œil en arrière et constatons le chemin parcouru, il nous est permis, bons compagnons de route, de nous enorgueillir un tant soit peu : les 16 colonnes de texte du no 1 sont devenues 36 colonnes, régulièrement, et même 52 dans certains numéros. Tous ceux qui, aujourd'hui, font la gloire de l'art nouveau ont passé ici — et y repasseront. — Le problème de faire vivre une revue de Jeunes est victorieusement résolu, malgré l'envie, les basses jalousies, la calomnie et l'insulte! Seuls, ceux qui nous honorent de leur intimité savent quels efforts, quels sacrifices,

quelle abnégation furent nécessaires pour fixer le succès pendant les deux années qui viennent de s'écouler. Combien parmi vous, chers lecteurs, eussent consenti à aliéner les trois plus belles années de leur vie pour servir les camarades, les pousser vers la notoriété, au risque de s'en faire ensuite des concurrents, des ennemis mortels? Et cela en délaissant pour un temps les œuvres ébauchées, en faisant abstraction complète de son avenir littéraire à soi, en donnant prise, en apparence, aux pires jugements inspirés par la mauvaise foi? Parlez, j'écoute.

II

Je dirai quelque jour, quand l'heure en sera venue, toutes les petites vilenies de certains et toute la vaniteuse bêtise de quelques autres. En ce moment, la victoire des Jeunes est encore trop incertaine pour jeter la division dans nos rangs; il faut parfois oublier son intérêt propre pour servir l'intérêt de tous: surtout lorsque l'art est en jeu, et que, plus que jamais, toutes les forces sont nécessaires pour décider de la bataille.

En criant jadis: *Place aux Jeunes!* nous exprimions le désir de voir s'accomplir une loi de la nature. L'Art, comme la Substance, est toujours en mouvement; chaque ère, chaque siècle, chaque quart de siècle a son art particulier ou le doit avoir; les romantiques luttèrent contre les classiques — ils avaient raison; — les parnassiens battirent plus tard les romantiques — ils n'eurent point tort; — aujourd'hui, les symbolistes (une *étiquette* et non une *formule*), attaquent les parnassiens — ils font leur devoir. — Mais la langue symboliste... objectent romantiques et parnassiens. Voici ce que Victor Hugo écrivait dans sa préface de *Cromwel*, préface considérée comme l'évangile littéraire de ceux que nous combattons: « C'est en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome par une forme donnée. C'est en vain que nos Josué littéraires crient à la langue de s'arrêter; les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se *fixent*, c'est qu'elles meurent.» Pour la lutte, une revue littéraire absolument libre, absolument ouverte à toutes les controverses était nécessaire. Nous fondâmes *La Plume*, et grâce à elle, beaucoup de jeunes esprits purent développer leurs théories et s'imposer ainsi à l'attention des artistes et des lettrés. Le procès est gagné devant le tribunal souverain que compose cette élite. Il s'agit maintenant d'arriver au grand public, de lui dire qui nous sommes, de lui montrer ce que nous pouvons faire.

III

Mais, pour cela, le talent ne suffit pas seul. Il faut, avant tout, le nerf de la guerre... Ici, je demande la permission de citer quelques chiffres. *La Plume*, chaque quinzaine, tire de 12 à 1800 exemplaires, et ce nombre indique que toute la clientèle artiste lui est acquise. Elle a atteint son maximum de développement dans ce milieu. Lorsqu'on ne monte plus, il faut descendre, c'est la loi. Avec les éléments actuels, la publication a réalisé, du 1er janvier au 1er juillet 1891, recettes: 2,160 francs; dépenses: 1,360 francs. Ces chiffres sont pris sur le livre de caisse, et ils ont été atteints sans réclames ni lancement. Les fonds appelés par l'émission sont destinés à faire ce lancement, à répandre la revue dans les milieux bourgeois où elle ne va pas encore, à lui donner, en un mot, le plus d'essor possible.

Sauf quelques écrivains de génie, mais nécessiteux, la plupart des camarades ont donné gracieusement leur concours à *La Plume* (Coppée, Richepin, A. France, Paul Bourget, S. Mallarmé, E. Zola, et surtout Léon Bloy, Paul Verlaine, Léon Cladel, Jean Jullien, Jean Moréas, Adrien Remacle, Maurice Barrès, Alexandre Boutique, Jules Antoine et Willy, doivent être ici chaleureusement remerciés), nous ne pouvons décemment leur prendre éternellement leur travail sans les rémunérer.

Dès que la future Société sera constituée et aussitôt après les premiers bénéfices encaissés, nous répartirons la collaboration payée entre ceux qui nous ont aidé, aux heures difficiles, et ceux, surtout, qui seront venus s'unir à nous pour nous faciliter la victoire suprême.

L'intérêt de tous les Jeunes est de ne pas nous abandonner au moment décisif et cela par inertie. En travaillant avec nous, ils travailleront pour eux, puisque nous ne grandirons que par eux et avec eux. Ils sont donc les premiers intéressés à notre réussite définitive.

A côté de ceux qui ont un double intérêt, pécuniaire et moral, à s'associer à nous, se trouve toute une catégorie de dilettantes, d'amis des lettres, dont l'adhésion de quelques-uns nous est déjà parvenue spontanément. Nous les remercions au nom de l'Art, et nous leur disons: « Puisque avec un tirage de 1,500 exemplaires nous réalisons des bénéfices, après le lancement, la publicité à faire, si nous atteignons un tirage de quelques milliers en plus, ce sera 400 francs par mille et par numéro à ajouter à votre crédit social. Une bonne action (sans jeu de mots), sera en même temps une bonne affaire. Les titres de la *Revue des Deux-Mondes*, émis jadis à 500 fr., rapportent actuellement 6,000 fr. par titre!

Toute ma fortune se trouvant engagée dans l'affaire, j'ai plus que personne le devoir de veiller à la bonne gestion de la Société. D'ailleurs, chaque actionnaire sera libre de venir contrôler nos opérations; et les statuts définitifs, étant élaborés et approuvés par l'assemblée générale constitutive, seront la garantie matérielle de tous.

∴

Voilà, amis connus et inconnus, ce que je tenais à vous déclarer ici. Aussitôt l'émission couverte, nous convoquerons les souscripteurs pour la constitution définitive de la Société, et quelques jours plus tard, nous délivrerons les titres provisoires, car nous n'appellerons les trois autres quarts du capital, soit 75 francs par titre, que si l'utilité absolue de cet appel est démontrée.

LÉON DESCHAMPS.

Hégésippe MOREAU

L'éditeur Alphonse Lemerre vient de publier dans sa charmante collection des poètes dont le génie ou le talent a été consacré par l'opinion des lettrés et des délicats, *le Myosotis*, considérablement augmenté de lettres et de poésies inédites. Cette nouvelle édition attendue depuis longtemps par les fervents de la poésie sincère arrive très à propos et nous ne saurions trop remercier l'éminent libraire d'avoir choisi pour ressusciter l'œuvre d'Hégésippe Moreau, le moment même où des amis restés fidèles à son souvenir se sont groupés afin d'ériger un monument commémoratif qui sera la suprême consécration de son génie.

En 1839, ce projet avait été déjà conçu, car Félix Pyat qui n'était pas de cet avis, écrivait : « Il s'agit maintenant, dit-on, de lui élever un » superbe mausolée avec le prix de ses œuvres. » Si l'on m'en croit, pas de tombe à celui qui » n'eut pas de maison ; le marbre opprimerait » cette ombre... Allez ! toutes les misères ne sont » pas dans la fosse de Moreau pour que nous la » scellions d'une immense pierre. Cherchons bien, » nous trouverons quelque part, je ne sais où » encore, mais nous trouverons un autre talent » qui souffre, et qui mourra aussi de besoin peut- » être. Nous le trouverons, j'en suis sûr, car le » génie est une royauté qui n'admet pas d'inter- » regne. »

Vingt ans plus tard, Laurent Pichat, dans une de ses admirables conférences de la rue de la Paix, après avoir retracé la vie douloureuse du poète : « *Elevons-lui*, disait-il, *la statue sérieuse dont il est digne.* » Eh ! bien, ce vœu exprimé par un écrivain d'une grande notoriété n'aura pas mis moins de trente ans pour devenir un fait.

Quant à nous, nous accomplissons un devoir de conscience en nous associant aux amis du poète qui veulent lui dresser une statue. « *La statue dont il est digne.* »

Moreau avait toutes les qualités qui distinguent le poète ; il avait l'âme sensible, l'imagination ardente et l'enthousiasme spontané. Il avait l'exacte connaissance des choses, le jugement précis et la réflexion intense, mais pour les choses de la vie il était de la plus grande inconscience.

Les plus dures exigences sociales que lui imposait un labeur pour lequel il avait peu d'aptitude, tant il était distrait, ont aisément triomphé de sa nature délicate ; mais l'homme n'a pas survécu au poète. A part quelques cris déchirants, quelques plaintes amères que l'épouvante de sa situation lui arrachait parfois, on ne se douterait point que l'auteur du *Myosotis* est mort de souffrances, de misères et de faim.

Lisez ces vers :

Arrive enfin, je t'en supplie,
Noir messager dont Dieu se sert ;
Corbeau qui, sur les pas d'Élie
Emiettait du pain au désert.
Pourtant la part que Dieu m'a faite,
Arrive il est temps..., mais, hélas !
Mort sans doute avec le prophète,
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Et plus loin, dans cette élégie qui est dans beaucoup de mémoires : « La Voulzie. »

Pauvre écolier rêveur et qu'on dirait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » Dieu me le doit toujours !

A la mort du poète et longtemps même encore après, que d'éloges, que d'apologies, que de proses laudatives et de vers melliflus — sincères ou non — ont été prodigués en son honneur.

« L'impitoyable mort qui de sa faux tranchante
Abat le juste et le pervers,
A souillé d'un front pur l'auréole naissante...
Elle a frappé le Dieu des vers ! »

Il y a dans la piece à laquelle nous empruntons ce quatrain, quarante et quelques strophes du même genre, cela paraissait dans la *Némesis incorruptible* par J. F. Destigny

Et le *Charivari* du 20 décembre 1838. « Un » grand poète vient de s'éteindre sur un grabat » d'hôpital. M. Hégésippe Moreau, l'auteur du » *Myosotis* dont les journaux ont naguère exalté » la magnifique poésie, est mort ce matin, à l'hos- » pice de la Charité, à l'âge de vingt-huit ans, à » la suite d'une cruelle maladie, fruit d'une lon- » gue misère à laquelle on a *trop tard porté se-* » *cours.* »
Nous soulignons ces derniers mots, non pas pour reprocher au *Charivari* qui florissant à cette époque payait jusqu'à *quinze centimes* la ligne, les vers de Berthaud de La Chambaudie, de n'avoir rien fait pour soustraire au malheur le pauvre Hégésippe Moreau qui dut collaborer dans les mêmes conditions, à cette feuille richisime...,

Moreau eut aussi ses détracteurs et la *Gazette de France* ayant trempé sa plume dans un bénitier lui reprocha amèrement le mauvais usage qu'il fit de son talent. Et tout récemment encore, le *Gaulois* qui n'admet dans son panthéon que des écrivains de la race des Belmontet, cette bourbe de thuriféraires stipendiés par le néfaste et dernier empire, le *Gaulois* sous la signature d'un grimaud de lettres, au mépris de toute vérité, sans discernement éructait un article dans lequel on lit des choses comme cela :

« Le plus grand tort de Moreau, c'est de » s'être cru un véritable poète, alors que l'inspi- » ration lui a été presque constamment rebelle... » L'ambition avait tôt germé dans l'esprit de ce » poètereau de petite ville, avide de gloire pari- » sienne... *La pauvreté des idées, la phraséologie* » *creuse des mots, l'absence de coloris, la banalité* » *des images, le déséquilibrement de la phrase,* » *l'insuffisance de la rime,* on trouve tout cela » dans l'œuvre de Moreau... Il a toujours man- » qué de souffle ; l'absence d'inspiration se révèle » sous l'effort laborieux de la phrase... »

Est-ce tout ? Après avoir malmené le poète et non satisfait de cette diatribe que rien ne justifie, le *Gaulois* prend à partie la vie privée de l'homme et ne lui épargne aucune commisération malveillante.

Nous comprenons la critique acerbe et fiéleuse de la *Gazette de France* accusant Moreau d'irréligion, ce qui n'est pas exact ; mais le *Gaulois* ? D'où lui vient cet acharnement ? Nous croyons avoir trouvé en feuilletant son livre la raison de

tant d'injustice. Qu'on lise donc ces vers dans le *Myosotis :* « LE PARTI BONAPARTISTE. » « à Joseph Bonaparte » 27 juillet 1833.

Et toi, vieillard aussi ! tu viens dans le champ clos
Où la plume combat où l'encre coule à flots,
Jeter aux factions disputant la puissance,
En forme de cartel un acte de naissance !

Quelques agitateurs, ralliés pour détruire
Soldatesque sans frein qu'on rougit de conduire,
Quêtant partout un chef, pour détrôner un roi,
De refus en refus sont tombés jusqu'à toi...
Mais le géant n'est plus, et les nains de ta race
Dormiraient aisément blottis dans sa cuirasse...

Nous renvoyons le lecteur à l'œuvre poétique de Moreau, à ses contes, à ses lettres et aux remarquables études qui en ont été faites par Armand Lebailly, Th. Lhuillier, de Banville etc.

Certes, notre auteur n'était pas un précurseur de la poésie moderne ; il épanchait son cœur dans ses élégies, sa colère dans ses satires, son esprit dans ses chansons, et cela, simplement sans recherche et aussi sans souci de relever de telle ou telle école. Selon la parcelle de bonheur que le rêve faisait miroiter à ses yeux ou selon sa morosité que les jours d'affliction lui prodiguaient, le poète chantait et traduisait les émotions de sa jeune âme en vers dont la contexture est irréprochable.

Que les plumitifs aux labeurs stériles continuent à baver sur les renommées les plus éclatantes, cela n'empêchera la postérité d'accueillir le poète et d'immortaliser le *Myosotis*.

René PONSARD.

DANS LE MIDI

Savez-vous bien que Roumanille vient de mourir ? Eh oui ! parbleu, Roumanille le capoulié (capoulié veut dire : chef) du Félibrige (félibrige veut dire : association d'admiration mutuelle des Félibres ; félibre est un mot d'origine incertaine qui veut dire savant, sage) provençal (provençal veut dire : de la Provence). Ouf !

L'Histoire ne nous dit pas s'il fut l'inventeur du jeu de cartes qui porte son nom, tant en faveur chez ces dames de brasserie, ni s'il laisse sur la terre de Provence, de petits Roumanillons. Ces historiens sont si négligents !

Bonne aubaine que la mort de Roumanille, le capou... (ah non ! je ne recommence pas) pour les chroniqueurs à court de copie, et je t'en fiche des dithyrambes émus, lourds pavés d'ours s'abattant de tous les coins du Félibrige sur le cadavre de Roumanille, qui, du fond de son modeste cercueil, dut s'étonner fort d'un tel débordement d'enthousiasme.

Comme il y avait en somme peu de choses à dire sur Roumanille, les panégyristes enragés se sont retournés contre Mistral. C'est très malin. Mais lorsque Mistral à son tour nous quittera (ici-bas tous les Félibres, comme les lilas, meurent !), l'article nécrologique déjà casé, ne pourra peut-être plus resservir. Voilà ce que c'est que de manger son blé en gerbe, comme dit ma concierge.

Il est vrai qu'avec un peu d'habitude et de patte, on parvient à retaper assez proprement un article éculé déjà ; les progrès obtenus en ce genre sont tous les jours plus surprenants : le journalisme à ses « bouifs » aussi.

Roumanille n'écrivait qu'en provençal, par tendresse, paraît-il, pour sa mère qui ne comprenait que cet idiome populaire. C'était donc un bon fils ; était-ce un grand poète ? je ne puis le dire ne sachant, tant mon éducation fut négligée, que l'allemand, encore un peu de latin, presque plus de grec, et le français. Aimer sa mère, c'est fort beau, mais j'aime aussi la mienne, et pourtant jamais mes amis les plus chers ne m'ont offert le titre de capoulié. Ça, je le jure sur les sacrés restes de Roumanille.

Roumanille était royaliste et papiste convaincu. Pour lui, dit un des croque-morts plus haut cités, le Pape était toujours à Avignon et le Roi à Versailles. L'erreur de Roumanille aurait pu durer longtemps et même toujours, mais il s'est lassé d'attendre le retour du Pape et celui du Roi. Qu'il a donc bien fait !

Pourtant, nous affirme-t-on, il s'accommodait assez bien de la République, je le crois sans peine. C'était sagesse et bon sens, car s'il ne s'en fût pas accommodé, il n'y eût eu rien de changé en France : il n'y a maintenant qu'un *rallié* de moins.

Les convictions méridionales ne sont pas gênantes ; elles savent se maintenir dans des limites opportunes sans déborder jamais de compromettante façon.

Je ne blâme pas l'esprit pratique des braves et divertissants félibres dont nous jouissons et serais désolé que les amis de Roumanille s'offensassent de mes propos où n'entre pas la moindre parcelle amère de malveillance.

Que Roumanille repose en paix sous le ciel bleu de Saint-Rémy, à l'ombre fraîche du figuier natal. Adieu, bon capoulié.

Cette mort m'a cruellement rappelé une autre perte qui me fut plus sensible : celle de Tartarin (Edouard) de Tarascon, décédé à Beaucaire, en face de Tarascon, de l'autre côté du terrible pont, voilà bientôt six mois, je crois.

Ces deux grands génies, Roumanille et Tartarin, un peu méconnus l'un et l'autre, se confondront bientôt, je le sens, dans ma mémoire, et je ne saurai plus si ce fut Tartarin le capoulié à qui Mistral offrit en Avignon la coupe sainte, présent des poètes catalans, et Roumanille le tueur de lions, fondateur de la colonie libre de Port-Tarascon, ou bien au contraire... Les morts vont vite !

Georges ROUSSEL.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

L'Agité, roman par M. Auguste Germain (*Perrin*, éditeur).

La folie ! Quel thème pour l'éthopée de notre époque ! Aura-t-il réalisé son concept, le peintre des mœurs présentes, romancier ou dramaturge, qui négligera d'assigner dans son œuvre une large place à la folie ? N'est-ce pas là le frisson de pitié et d'épouvante que doit léguer l'épileptique société actuelle à des temps assérénés ? — les temps que préparent, que promettent tout au moins, les courants d'ignition souterraine dont le sol de 89 tremble...

Les fous ! Les plus dangereux ne sont pas tous enfermés.

Voyez-vous ce cacochyme silencieux, seul dans son cabinet de travail ? Il ne saurait chiffrer exactement

ses milliards, et il travaille plus que le dernier de ses commis. A quelle œuvre humaine, donc, donne-t-il ses jours comptés ? Il écrit un ordre, et son morne faciès s'éclaire : il va râfler quelques millions de plus ; ses heures de loisir, de veille, de sommeil continuent sans trève le rêve néronien : ruiner et affamer ; guetter, manigancer même, pour de nouveaux millions, le choc des peuples.

Voyez cet autre, homme d'Etat discrédité, haï. Par lui, le pays a souffert ; depuis sa chute, le pays souffre par d'autres. Mais c'est par lui seul qu'il entend que le pays continue de souffrir ; il veut le pouvoir. Et pour le ressaisir il intrigue traitreusement, guette le choc des partis, rêve au besoin la guerre civile.

Ils ne sont pas tous enfermés, les dangereux fous.

Point enfermés tous, non plus, les inoffensifs déments, qui nous conservent la faculté de sourire, dans le Pandemonium où s'entredéchirent les affamés de puissance et les affamés de pain, les spoliés de croyances, frustrés de vie acceptable. Nos Charentons et nos Bicêtres n'y suffiraient pas, ne voulût-on reclure que les plus déridants : toute une nuée acridienne de Messies de Parnasse, mégalomanes littéraires clamant leur particulière folie des grandeurs.

Les fous ! Ah ! surtout les fous qu'on enferme, inoffensifs ou dangereux, *sensés* quelquefois, les victimes de l'alcool qui console, de la misère qui vide les cervelles, du suffrage universel et de la démocratie, ces deux facteurs d'une mégalomanie universelle !...

Les victimes de l'accession fallacieuse de tous à toutes les supériorités, celles du savoir, celles du pouvoir, élevant en rêve l'infime savetier à la Présidence de la République, sacrant poète le moindre gâche-papier aphasique, ruant à la curée des richesses, des honneurs, des simples fonctions subalternes, une tourbe d'éclopés qui veulent être « fils de leurs œuvres », pour n'être plus les réprouvés d'une société qui a cessé protéger sans cesser d'opprimer...

Les victimes aussi de la moderne lettre de cachet, ceux qui, puisqu'ils ne sont pas fous, doivent le devenir... Les victimes de la Libre Pensée, de la grande criminelle : les émancipés de la Foi, livrés au Désespoir...

Oh ! les fous, les fous indubitables dont le nombre grossit chaque jour depuis vingt ans de Fraternité opportuno-radicale, depuis qu'il est entendu que les hommes n'ont plus besoin de l'illusion d'une vie meilleure, puisque la politique leur donne le bonheur immédiat, le bonheur en ce monde !... Quel Dante, de notre temps, viendra, poète et savant, plus savant que poète, noter cela, buriner cet enfer terrestre, le fameux éden terrestre des programmes ?

Dans *L'Agité*, M. Auguste Germain, un jeune moraliste de grand avenir ne s'est pas proposé cette tâche écrasante. Peut-être l'ajourne-t-il à l'âge de la parfaite maturité de ce que les uns, les contemporains, denomment tout au plus talent, les autres, de plus tard, peuvent appeler génie.

M. Auguste Germain n'a voulu prendre pour sujet d'étude qu'un type de tourmenté : il serait oiseux de s'en plaindre : un tableautin réussi vaut plus que cent fresques ratées.

En ce livre curieux, — l'un des rares livres de ces mois derniers, — l'inventeur malheureux, peut-être par sa faute, car aux jours du succès il *fit la fête*, l'inventeur ayant quelque chose là, mais sombrant dans la folie faute de capitaux, est brossé d'une manière saisissante. Autour de lui gravitent d'amusantes silhouettes d'incompris inventeurs sans idées, dont l'un, son immédiat satellite, le suit de conserve dans l'horrible nuit du cerveau (la manie des grandeurs donnant pour ainsi dire la main à la manie de la persécution) ; dont l'autre, au contraire, trop bête pour devenir fou, s'épanouit et triomphe, heureux de sa nullité. (Que de pareils à ce dernier, dans d'autres parties que le métier d'inventeur !)

Une intrigue, comme il convient à tout roman qui veut se faire lire, — et cette sérieuse étude, très lue, dont le succès depuis trois mois s'affirme chaque jour davantage, est un argument de plus pour le roman intéressant, le roman qui sait être savant sans être ennuyeux.

Mais, cette intrigue, je veux la négliger. Mes préférences de penseur et d'observateur, d'homme du métier, vont au substantiel, à l'étude de ce cas particulier de folie. Et j'oublie jusqu'aux incertitudes d'un style encore jeunet, mais si alerte, si clair ! pour ne faire plus qu'admirer sans réserves l'analyse du processus morbide, en ce cerveau qui peu à peu se détraque. Vrai ! l'on sent que ça ne craint pas le contrôle de l'aliéniste, le docteur Bal, à qui le livre est dédié. Il n'est guère possible de donner une plus poignante impression du sourd travail de décomposition cérébrale, d'abord insidieux, débutant par le simple cauchemar, passant par l'excentricité où le sensé et l'insensé se balancent, pour aboutir à la démence caractérisée, à l'éclat de fureur décisif.

Çà et là, au cours, des éruptions de symptômes, éteintes aussitôt, projettent leur terrifiante lueur sur l'avenir du héros : telle la scène où l'inventeur et sa maîtresse (presque sa femme) se promènent en barque ; tel l'épisode du déjà fou assistant à une conférence d'un docteur aliéniste.

Et cet homme doutant de sa raison quand elle vacille, cet homme se sentant devenir fou et, quand il l'est irrémédiablement, ne croyant plus l'être...

Et *ces voix*, ces persécutions, ces insultes *des autres*...

Bien noté également, le plaisir de dilettante que prend le conférencier aliéniste à retourner dans le cœur d'un pauvre fou, pour la science ! le couteau du ressouvenir.. Si l'on ne guérit pas le mal, on *conférencie* dessus, c'est toujours ça. On fait ce qu'on peut !

L'aliéné amené chez un aliéniste, sous le prétexte accepté d'une commandite, et reconnaissant le conférencier de Sainte-Anne, est un coup de scène trouvé. Voilà d'un vrai romancier.

Tout au plus risquerai-je, selon mon esthétique personnelle, d'ailleurs, de trouver la fin un peu maigre.

Mais, vraiment, en ce livre les qualités d'observation et de drame dominent. Et ce n'est pas chose courante en cette époque de surproduction super hâtive.

Alexandre BOUTIQUE.

LE RYTHME EXPRESSIF
dans le Vers français

L'*Écho de Paris*, parti à la découverte d'un Nouveau Monde littéraire, a vainement demandé, aux pèlerins passionnés de cette idéale Colombie, où ils allaient sur leurs longs pieds, de quel côté, là-bas, soufflaient les vents de l'esprit, et de quel pays étaient originaires ces vers qui ne sont ni latins, ni français, ni classiques, ni romantiques.

Et alors qu'il eût été si facile de déduire de l'examen de toutes les recherches faites de nos jours dans la littérature, les arts et les sciences : l'esprit va aux symboles, aux archées, aux entités ; le vers vole au rythme, à la mesure, à l'expression sonore, on a trouvé plus simple de répondre — Papus, Ceard, Mallarmé et quelques autres exceptés : — « Je vais à la postérité, Moi, mais l'esprit des autres ne va plus. »

Quant au mètre, on s'est borné, du côté Mendès et Leconte de Lisle, à défendre la taille du vers ainsi que l'entendait Boileau, et, de l'autre côté, à proclamer que l'auteur pouvait, à son gré, lui donner de 1 à... *n* syllabes.

Les premiers se basent sur quelque chose de précis: on a fait des chefs-d'œuvre avec l'Alexandrin ; les derniers ne parlent qu'au nom de leur caprice, ce qui n'est pas suffisant. Et pourtant ceux-ci n'ont pas tort de demander une transformation du vers classique, puisque, malgré les effets qu'en ont tiré les maîtres, les lecteurs, par suite peut-être d'un changement du tempérament français, s'en sont lassés ; seulement, il faudrait donner une base à la nouvelle versification.

Sans doute, nombre de jeunes ont obtenu de merveilleuses cadences parfaitement adéquates aux sentiments exprimés ; Moréas, plus que tout autre ; et l'entendre dire, même plusieurs fois de suite, son *Agnès* ou son *Trophée*, être bercé par la musique de ses vers et l'étrangeté de son accent si emphatique est un plaisir dont l'intensité peut devenir insupportable. Mais, si l'on sent à l'ouï de leurs *fredons*, combien la poésie doit à l'harmonie des sons, au heurt de telle ou telle consonne, au rapprochant de cette voyelle avec cette autre, et, surtout, au rythme, on ne pénètre alors, pas plus qu'à la lecture de leurs interviews, les lois de la rythmique française. Or, bien que nos ancêtres, voire même l'autant érudit que fécond Antoine de Baïf, aient échoué dans leurs tentatives de versification cadencée, bien que les essais de retour à la métrique latine n'ait guère réussi à nos novateurs, même, malgré son grand talent, à M. Dumur, il y a, dans notre langue, des éléments indiscutables de mouvement sonore.

Ces éléments, nous les découvrirons facilement, en écoutant quelque demoiselle, fraîchement issue du couvent et se piquant de bien dire, ânonner, pour l'ennui immortel de ses auditeurs, ces Alexandrins, ces Décapodes, ces Octopodes si également césurés et monotones qu'on ne saurait garder rancune aux champions de l'Evolutionnisme qui leur préfèrent les multi... les myriapodes.

Entendez-la élever outrageusement le ton à chaque hémistiche, à chaque virgule, à chaque rime ; oyez-là accentuer férocement les verbes et certains mots sur lesquels s'appuient la pensée... *In ignorante Scienta:* la réciteuse nous a révélé les lois de notre prosodie, qu'elle ne savait pas, comme ceux qui transportèrent jusqu'à nos jours les formules hermétiques, sans les comprendre, les ont enfin léguées à de profonds adeptes.

Mêlons ces révélations aux enseignements de Littré sur l'accentuation du français, et nous aurons les éléments de notre rythmique, savoir :

1° *Emphase césurale*, ou emphase de la syllabe pleine précédant un *temps*, un arrêt, déterminé soit par un signe de ponctuation, soit par le sens, une incidence, une inversion ;

2° *Emphase naturelle*, ou emphase des mots principaux de la phrase : verbes, sujets et toute particule sur laquelle la pensée de l'auteur repose spécialement.

(Cette emphase ne sert guère qu'à donner une valeur aux monosyllabes).

3° (Règle de Littré :) accentuation de la dernière syllabe pleine des dissyllabes et des trissyllabes à dernière muette (à cette accentuation se joint celle de la première des polyssyllabes).

Cette observation de faits, non conventionnels, mais naturels et constants, donne quatre valeurs de syllabes ;

La TRÈS-FORTE, syllabe pleine marquée de l'emphase césurale ;

La FORTE, pleine simplement accentuée, ou monosyllabe supportant l'emphase naturelle ;

La MOYENNE, pleine non accentuée ;

La FAIBLE, ou muette

Ces quatre sons constituent le clavier du poète, et l'on verra qu'il en peut tirer des combinaisons en nombre infini, et en harmonie complète avec la pensée ou la passion à dépeindre.

Mais ce n'est pas tout d'avoir des intonations diverses, il faut leur faire battre la mesure, les séparer par des temps d'arrêt, les grouper en éléments de 1, 2, 3 ou 4 syllabes que je nommerai : *éléments rythmiques*, et qui seront toujours placés entre deux césures. Car, bien que l'hémistiche soit monotone, la césure n'en est pas moins la base de la versification puisqu'elle y détermine des valeurs qui n'existeraient pas sans elle, marque des pauses, une cadence, anime, en un mot, le vers, d'un mouvement qu'on peut rendre symbolique de tel sentiment ou de tel rêve.

Seulement, au lieu de couper les vers une fois, on le coupera, 3, 4 fois ou plus, s'il le faut. — Comment ? — En multipliant les causes naturelles d'arrêt : l'inversion (cette tournure si poétique et que Leconte de Lisle, comme Voltaire d'ailleurs, semble vouloir proscrire) et l'incidence.

Il est en effet facile d'observer que, en dépit de la logique et de feu lord Kames, nous prenons un repos après tout membre de phrase, — si court soit-il, — inverse ou incident. C'est pourquoi la réciteuse de tout à l'heure marquerait un temps, inconsciemment, à... *chand* et *peau* dans ces vers de Lafontaine :

C'était le roi des ours...
Le marchand à sa peau devait faire fortune

à... *naud* et *lors*, dans cette phrase du même auteur :

Renaud dès lors put bien s'apercevoir... ;

à... *lion*, en contant :

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu,

Ces règles connues (je passe sous silence celles qui ne sont que secondaires, obligé, faute d'espace, à m'en tenir aux généralités), il suffit de choisir la longueur de chaque élément rythmique, la valeur et la disposition relative des syllabes le composant, de combiner son étendue et sa composition avec l'étendue et la composition des suivants, pour obtenir, du mouvement même des vers, des effets qui soulignent et renforcent les expressions.

Que, dans telle partie, les faibles dominent, dans telle autre, les fortes ; que les césures, ici, se succèdent rapidement, là, lentement ; que l'anapeste suive le trochée, ou l'amphibraque, le spondée, c'est une question d'inspiration, de tact, et nulle autre loi ne peut se donner à ce sujet que celui-ci : les mouvements objectifs de la parole, de même que les gestes et les jeux de physionomie — selon le physiologiste Gratiolet — sont symboliques des mouvements subjectifs de l'âme ; disons encore, en travestissant Hermès Trismégiste : « Ce qui est dehors est comme ce qui est dedans. » Enfin, quand le démon de l'écrivain n'est pas assez puissant pour lui imprimer la cadence propre à ce qu'il veut exprimer, c'est à l'analogie qu'il faut la demander.

Un exemple :

Le poète qui dépeint un sentiment triste a présent à l'esprit, — inconsciemment parfois, — un rythme lent et sourd, composé, par conséquent, d'éléments longs dans lesquels dominent les faibles et les moyennes

dont les diphtongues *on*, *au*, *ou*, *an* et les consonnes *l*, *n*, *m* augmentent encore la désolation, si la tristesse devient douleur et éclate en un sanglot, le rythme est brisé par deux ou trois très fortes séparées entr'elles ; le désespoir morne et accablant survenant, le rythme est descendant : l'élément se compose, par exemple, d'une très forte, une forte, une moyenne, une faible, et l'inévitable très forte de la césure ; désespoir agissant: pas de transition : deux faibles entre deux très fortes.

De la même manière, et par les rapports des éléments rythmiques entre eux, on peut rendre tous les sentiments, tous les caractères, dont le plus simple symbole est une courbe — un rythme — différente avec chacun.

En abandonnant toutes les règles non vraiment nécessaires à l'harmonie du vers classique, toutes celles dont le but est le plaisir de la vue, l'arrangement typographique et non le charme de l'ouïe (M. France en a signalé, sans méthode, quelques-unes dans son interview), on trouvera assez de facilité pour employer, en concordance avec la pensée, le rythme ; créé par la multiplication des césures qu'on engendrera par de nombreuses inversions et incidences.

Qu'on respecte l'Alexandrin, selon le désir des Parnassiens, assez d'accord, sur ce point avec le génie français qui conserve ce mètre depuis plus de six cents ans, ou qu'on crée des vers de quatorze pieds, si on peut les faire harmonieux, qu'importe ! Les lois de langage sont naturelles, mais la seule règle du poète est l'harmonie et l'émotion. Or, connaître les éléments de la cadence métrique, s'en servir pour renforcer, pour accompagner harmoniquement l'expression, ce n'est pas se livrer à un travail vain, à une recherche exagérée, ce n'est pas se contraindre à une règle, ce n'est pas faire du symphonisme instrumentiste, selon la méthode de M. Ghil (qu'il est d'ailleurs beaucoup plus aisé de railler que de comprendre), c'est donner à la pensée son véritable accent.

Sans doute, il serait ridicule de sacrifier la clarté à des combinaisons de sons et de mouvements qui sont des moyens, non le but, des serviteurs, non le maître. Sans doute aussi, le vrai poète, celui qui est doué, celui qui fut créé pour bercer ses auditeurs, et non les endormir, à la cadence de ses vers, celui-là ne cherche pas le rythme, il le trouve — à condition de ne pas être égaré par la fausse métrique classique ; — il vibre lui-même suivant le mode propre à la sensation qu'il exprime. Mais ce que crée l'inspiration seule, quoique bien supérieur aux œuvres de la seule science, est toujours incomplet et imparfait : celle-ci doit aider celle-là, comme on l'observe chez tous les maîtres : et Sophocle, et Gœthe, et malgré le préjugé qui en fait un sublime sans le savoir, Shakespeare.

Pierre VALIN.

PETITS PORTRAITS

LAURENT TAILHADE

Le plus Parisien des poètes, le plus gentilhomme des Parisiens, le plus homme des gentilshommes, et le moins vaniteux de tous ceux qui ont de vrais titres à la gloire. A beaucoup d'ennemis et autant d'amis, tous triés sur le volet. Un ancien jardinier de rêves liliaux qui serait devenu chasseur d'aigles, et entre temps, écrirait en violet sur vélin rose des songes bleus parfumés à l'encens gris, ou bien pour se délasser ironiserait en strophes, si pleines de vitriol qu'elles en sont vertes, des chansons qui, au mufle, font voir rouge.

Lyre sans tire'ire, mais toute la lyre. Railleur sans peur et beau chanteur. Tour à tour gent troubadour mourant d'amour ou chevalier altier, casqué d'airain, flanquant des tripotées aux Sarrazins, — pour finir prince de l'Eglise, cardinal entonnant le Magnificat *devant les illuminations de cierges d'argent aux flammes d'or, dans les somptuosités d'une cathédrale.*

Le roi de la fantaisie. Le dieu du Rêve extasié. L'ami de toutes les sincérités et de toutes les franchises. « Phœbus au clair manteau, je t'écoute! » lui dit Banville. « Poète au front royal sur tout haut front! » lui écrit Verlaine, en ses Dédicaces. *« Nous sommes de ceux-là dont le cœur n'est tenté que par l'âpre désir de l'immortalité! » lui certifie Silvestre.*

Pendant ce temps, Laurent Tailhade traverse la vie joyeusement, spirituellement, saintement — si l'occasion se présente. — C'est lui qui, sortant d'un salon du très noble faubourg, salon dans lequel il avait été choisi comme proie par un borgne imbécile, formulait à son raseur (obstiné en attendant d'être ahuri) : « Monsieur, je vous envie... Quand vous mourrez vous n'aurez qu'un seul œil à clore... et, comme vous n'aurez point d'esprit à rendre à Dieu, la besogne sera vite faite! »

Léon DESCHAMPS.

DOUBLE MENSONGE

A Léon Charly.

I

La Vendange

A genoux vers l'Autel d'ivoire où dort votre âme
Sous les gardiens périls de vos yeux allumés,
Laissez-moi le joncher des vers que vous aimez.
Je l'enguirlanderai d'une enlaceuse trame
De mots épanouis et de mots parfumés
Dont le rythme griseur encensera votre âme.

Laissez-les effeuiller le los que je vous dois,
Vierge, aux traits ciselés dans un nuage d'ailes :
Votre buste a l'éploi des liserons fidèles,
Vos tresses font rêver aux fuseaux de vos doigts,
Vos hanches ont l'orgueil des lignes sûres d'elles ;
O quelle douleur d'être et quel heur je vous dois !

J'ai l'élan tourmenté d'un pampre roux d'automne
Qui s'enroule et qui tend la grappe de Plaisir
Au Marbre dont les dents ne savent pas saisir...
Sous les sillons de mon regard qui la festonne
Laisse ta chair nubile exquisément rosir
Comme un fruit que mûrit l'étreinte de l'automne...

Puisque ton corps se cloître en l'aride Vertu,
Souffre au moins que ma vue en lui se dédommage,
Que mon extase lente atourne son image
De la robe de ciel dont je l'aurais vêtu
Et que mes vains désirs, houleux, t'offrent l'hommage
De briser leur écume aux pieds de ta Vertu.

Tes mains tremblent!... Permets que mon amour becquète
Le givre de pudeur qui les ongle... Je veux
Sur ton col, égrener, en collier, mes aveux,
Te corseter d'un long frôlement de conquête,
Et, la paume noyée en tes flots de cheveux,
Picorer de baisers ton sein qui me becquète.

P.-N. ROINARD.

FILLES

Sur le troittoir glissant et gras
Elles s'en vont à l'aventure,
Guettant la galante capture :
Un qui les prendra par le bras.

Avec un lent déhanchement
Qui provoque, l'œil en coulisse,
Elles vont, très nonchalamment,
— Evitant l'homme de police.

*
* *

Les unes ont l'air de trottins :
Mise simple, en noir, et nu-tête ;
A les voir, les vieux roquentins
Se croient *encor bons pour... la fête.*

D'autres, avec de grands chapeaux
A plumes, en robes de soie,
S'affichent, très franchement peaux
— Prud'homme dit : Filles de joie...

*
* *

D'aucunes ont le teint très frais,
Le regard ingénu de l'Ange :
D'autres peinturlurent leurs traits
— Toutes pataugent dans la fange.

Et toutes *connaissent le clou,*
Saint-Lazare et le Dispensaire ;
Toutes, de même, ont un... marlou
— Il paraît que c'est nécessaire !...

*
* *

Sans cervelle comme sans cœur,
Bétasse, d'un rien étonnées,
Dieu nous donne la saine horreur,
Filles, de vos chairs gangrenées...

Alphonse BOUBERT.

BALLADE DE GARGANTUA GOULIAFRE

A Raymond Lotthé.

Gargantua n'est plus le gai bedon
Engloutissant, mêlés dans sa salade,
Six pèlerins armés de leur bourdon,
Il ne va plus boire à la régalade
Mille flacons placés en enfilade ;
Et, l'estomac par le jeûne étréci,
Le gros géant a dans le cœur souci.
Et le regret des anciens jours de bâfre.
Ne laissons pas, amis, souffrir ainsi ;
Secourons tous Gargantua gouliafre.

Allons emplir tour à tour son bidon ;
Sitôt fuira sa triste humeur maussade,
Dès que le bruit d'un choc sur le bondon
Aura marqué la première rasade,
Ou qu'à son flair montera la passade.
Des meilleurs crûs versons à sa merci,
Et nous verrons son visage éclairci
Au souvenir des anciens jours de bâfre.
Ne pas verser serait d'un endurci ;
Secourons tous Gargantua gouliafre.

Examinez en quel morne abandon
On a laissé le grand mangeur malade ;
Pour son gosier, pas un petit lardon.
Manteau troué par une estafilade,
Chef dénudé, chenu, par la pelade,
Les bras ballants et le ventre aminci,
C'est un débris souffreteux et ranci.
Pauvre envieux du riche qui se baffre ;
De rien vêtu, le froid l'a cramoisi.
Secourons tous Gargantua gouliafre.

ENVOI

Or, jeunes gens, méditez bien ceci :
Le bon géant que je dépeins ici,
Au corps navré de plus d'une balafre,
C'est l'indigent besogneux et transi.
Secourons tous Gargantua gouliafre.

G. LOTTHÉ.

Les Fils de la Vierge

A mon ami Adolphe Retté,
De tout cœur sempiternellement.

Au beau Matin d'aurore où les iris des Nues
En un poudroiement d'or fleurent sur du velours,
Les Ames d'amour vont par la sente, éperdues,
Sangloter doucement au Castel plein d'atours.

Leurs voiles de lys pur ont la blancheur des neiges,
Et leurs beaux corps flottants — tels des cygnes rêveurs —
Tremblent au lac de l'Aube où l'essaim des Cortèges
Sillonne le ciel bleu des chérubins sauveurs.

Des flûtes de pinsons aux voix énamourées
Palpitent bas aux bois parfumés de baisers ;
Tandis qu'aux nids d'azur, des plaintes soupirées
Se perdent en la brise aux échos apaisés

La tonnelle murmure en chansons cristallines
Et la palombe rêve à l'anse d'un rameau,
L'étang s'étoile et meurt par des rames divines,
Il bruit par la forêt de longs soupirs d'ormeau.

Sur les prés emperlés, l'âme d'une rosée
Volant de voile en voile au val mystérieux,
Au cœur des fleurs d'amour lentement s'est posée,
Près du lac en sommeil aux grands joncs radieux.

Elles parlent tout bas, de leur aile amoureuse
Au berceau d'une feuille assourdissant les bois,
Et leurs célestes yeux — ô lune vaporeuse —
Versent leurs rayons d'or pour la dernière fois.

Dans la ravine flotte une haleine d'aurore !
Toutes vont au nuage irisé de soleil
Et les duvets du ciel qu'un frisson d'or colore,
Tombent en fils d'argent pour la Vierge en éveil.

Rires, pleurs ou baisers exhalés par la femme,
Sur les tapis de fleurs où stagnent nos péchés,
Vous êtes sur la terre un long frôlement d'âme,
Et dans le ciel d'émail, mille rêves cachés.

Le Nuage se meurt en des lueurs câlines,
L'horizon se déroule en des courtines d'or
Et bien loin des lointains aux teintes opalines,
En un songe, une Fée amoureusement dort.

Henri DEGRON.

LA PLUME, *supplément du 15 Juillet 1891*

SONNET

A M^lle^ Angélina L...

L'aurorale clarté qui tremble en vos prunelles
Comme un clair lever d'astre aux horizons pâlis,
Est un divin décor pour les fêtes charnelles
Et le combat des corps aux chants des hallalis.

Comme le chèvrefeuille épand sous les tonnelles
Les arômes qu'en lui le printemps riche a mis,
Vos cheveux en le bal sèment des ribambelles
De forts parfums en vos torsades endormis.

Et quand je pense à vous mon souvenir évoque,
— O vous que si souvent au cours des soirs j'invoque! —
Votre natte aux replis splendides et joyeux,

Vos regards estompés au lointain de mes rêves,
Vagues infiniment, tels les regards des yeux
Qui longtemps ont fixé l'immensité des grèves.

Y. RAMBOSSON.

(Extrait de *Genèse*, en préparation.)

ABSTINENCE

De son verbe d'or clair l'implacable Bloy dit :
« J'ai frappé de mon épée au cœur les Pontifes
maintenant morts, hélas ! dont le corps se roidit,
ceux de banlieue et ceux d'en-deça des fortifes,

puis ceux qui dans de trop vagues et ouatés cieux,
romains triomphateurs, du char de la réclame
sous le poids d'eux font s'effondrer les durs essieux.
— Ma lance est pure, c'est la gloire de ma lame. »

« Ouiche ! fit Dame Critique sans doute et c'est
parce qu'elle est très pure et très chaste sans doute
que tu ne t'aventures plus qu'en des « essais »!
Pourtant mon bien-aimé, me donnai je pas toute

à toi ? — Roide en ton armure de bon airain,
alors que haut casqué de l'armet symbolique,
te garant des rancœurs l'acier du gorgerin,
je t'élus en ma Cour, unique, fils aulique ;

et que je départis au tranchant de tes Mots,
non pas les Doucet, non pas leurs œuvres mort-nées,
mais les plus grands parmi les grands faiseurs d'émaux
dont les vitrines des libraires sont ornées.

Madame Edmond, la proxénète de Bourget!
Bourget lui-même et le très vieil homme de lettre,
Alphonse, invertébré d'une Sapho à jet
continu ! Mendès (Catulle) que son urètre

incessamment tourmente ! Et Zola presque à court
de copie ! — (oh ! les documents deviennent rares !)
Huysmans l'Adverbial ! le genitif Goncourt !
Tous enfin ! les dilettantes et les barbares !

Et tu resterais muet cependant que Delpit
dans la flanelle de Magnard verse sa bile ?
que Valabrègue dit aux journaux qu'en dépit
de ses fours successifs il est le plus habile

des bateleurs ? Voyons, mon aîné, mon bon Bloy !
pour l'honneur de mes fils reviens de Copenhague.
Et pour le respect qui m'est dû, et pour la Loi,
que flamboient à leurs yeux les éclairs de ta dague.

Le Paradis n'est pas perdu, cruel Adam !
Viens consoler de mots charmeurs la si belle Eve.
Nous nous vautrerons sur la peau du Péladan
que dans l'aquarium céleste on nous élève ! »

Respectueusement Léon Bloy répondit :
« Dame et Reine, je fais maintenant un fort tome.
Donc, je n'irai pas dans la forêt de Bondy. —
Je ne mange ordinairement que du grand homme.

Mes petits frangins et les gens dont vous parlez
se valent. — Mere, merci de la patenôtre ! »
Puis d'un air distrait mais d'un ton discret : « Allez,
conclut prestement Bloy, j'aurais pu comme un autre.

Montrant les prés verts dire au charlatan : « Pais, Sâr ! »
puis au Valabrègue (Albin) : « Gosse, t'es trop jeune ! »
J'ai laissé ce doux soin au bonze Hector Pessard ;
pour les péchés de nos frères, Dame, — je jeûne.

Albert BOISSIÈRE.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Causerie

Les fidèles de nos soirées littéraires se rappellent encore le succès obtenu par Jean Rameau avec ses magnifiques poèmes, *Les Ruisseaux*, *Rêve d'enfant*, les *Champs ;* les lecteurs de cette revue ont eu la primeur des *Oiseaux*, du *Salut au Pays*, du *Vent*; après cela est-ce utile d'écrire que l'auteur de *Nature* (le volume qui contient les poèmes ci-dessus, avec nombre d'autres) est un des plus grands lyriques que nous ayons actuellement en France ? Evidemment notre collaborateur n'entenèbre pas sa phrase pour faire croire à la profondeur de sa philosophie, et c'est une faute grave... il ne publie pas de manifestes sonores, il n'en a même jamais publié : il se contente de chanter, comme un merveilleux rossignol, des chansons intarissables, de chanter et de nous enchanter. Son nouveau livre c'est le poème de la Nature : les plantes, les arbres, les forêts, les ruisseaux, les monts, les insectes, la mer, le vent, les nuages, l'arc-en ciel font tour à tour tressaillir le luth du poète. Pour donner à ceux qui connaissent imparfaitement le talent de Jean Rameau une idée de l'ampleur de sa phrase et du rythme magistral de ses vers, voici le début de *Prière à la Nuit :*

Impératrice noire à couronne d'ébène
Qu'annonce un escadron de nuages lilas,
O Nuit, dont les clochers, comme un rang de prélats,
Célèbrent la venue en chantant sur la plaine...

deux strophes de *La Procession des fleurs :*

... Pêchers, pommiers, acacias,
En fredonnant des glorias,
Font pleuvoir leurs pétales vierges ;
Près d'un marronnier-reposoir,
Un tournesol tient l'ostensoir
Et des lys flambent dans le soir
Comme des cierges !

Et voici venir, dans les prés,
Les fiers coquelicots, parés
De leur pourpre cardinalice ;
Voici les jacinthes mouvant
Leurs cloches roses dans le vent
Et les tulipes élevant
Le saint calice !

Mais, direz-vous, entendre chanter, chanter toujours, répéter les musiques, les harmonies que l'on a en soi, est-ce un rôle suffisant pour l'ambition d'un vrai poète? Rameau répond lui-même dans *Entr'acte philosophique:*

Chercher à voir le sens de la création
Est une infirmité foncièrement grotesque.
L'humble moule baillant dans la mer gigantesque
Ne se demande pas à quoi la lune sert.
La moule est philosophe autrement que Spencer !

. . . .

Regardons les lilas et les roses pousser,
Sans demander le but du vent qui les effeuille :
Le sot les interroge et le sage les cueille.

Nature pourrait être signé Hugo, avec un peu plus de recherches philosophiques, un laisser-aller moins apparent. L'auteur de *Dieu* (volume dont je puis me dispenser de parler, l'éditeur n'ayant pas cru devoir me l'envoyer !) a plus d'envergure, mais pas plus de lyrisme que l'auteur de *Nature*. Ce rapprochement est le plus bel éloge à adresser au jeune écrivain.

D'ailleurs le poète veut aussi quelquefois se faire prosateur : *Simple* tel est le titre de sa production récente. Je n'ai pu malheureusement, absorbé par la littérature à préface, que parcourir ce volume dans lequel J. Rameau a mis toutes ses précieuses qualités de poète. Et, rencontre bizarre, l'auteur conduit ses personnages au Chat-Noir, au vrai, tandis que deux autres Jeunes, Ch. Merki et Jean Court, essaient de ressusciter dans l'*Eléphant*, autre roman de mœurs littéraires, un Chat-Noir de la rive gauche. C'est un peu la guerre aux moulins à vent qu'entreprennent là MM. Charles Merki et J. Court : M. Cenacle reconnaitra facilement le Plumidor des *Polichinelles*, un même modèle, peut-être... Quant à Grinoche, poète classique, le type est archi-usé mais toujours amusant. Tout littérateur a dans le ventre un roman genre *jeune littérature* (genre que l'on blague consciencieusement) ; Goudeau a écrit *La Vache enragée*, Rameau, *Simple*, Ch. Merki et Jean Court, l'*Eléphant*... à qui le tour ? Vous verrez que, dans cinquante ans, les types du roman de mœurs littéraires seront aussi classiques que les personnages de la Comédie italienne !

Les préfaces... je vous ai parlé des préfaces ? J'ai seulement huit de ces morceaux devant les yeux. Chacune affirme avoir raison et pas deux ne disent la même chose ! Allez donc vous y reconnaître.

Rachilde (honneur aux confrères en jupons !) arrive la première avec son *Théâtre (Madame la Mort, La Voix du sang, Le Vendeur de Soleil)*. Elle nous conte spirituellement les débuts du Théâtre d'Art, fondé par l'ami Paul Fort (administration 73, rue Claude-Bernard), nous montre les dessous de l'entreprise, nous présente les jolies actrices de la maison et arrive à la fin de sa préface sans nous raser avec des théories — faites généralement pour être oubliées dans l'œuvre qui les suit. « Moi, dit-elle, je ne connais pas mon école, je n'ai pas d'esthétique. » Raison excellente pour qu'un de ces jours nous vous donnions une étude complète sur l'œuvre de notre excellente consœur.

Avec les *Rythmes*, poésies, par Raoul de la Grasserie, nous arrivons à la préface théorique. M. de la Grasserie fonde une nouvelle école : l'*Objectivisme* et il affirme que le décadentisme (le théoricien se doute-t-il que l'école n'a jamais réellement existé ?) est une excroissance, une exagération de l'école parnassienne. Voici donc une excroissance, empruntée au *Choix de Poésies* de Paul Verlaine (bombardé, malgré lui, chef des décadents :)

L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux
Dont l'éclair plonge, et va luire et se reverbère...

et si cette excroissance-là n'est pas acceptée pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour meilleure que la chose-mère, si M. de la Grasserie insiste... les romantiques... etc. etc. nous riposterons par un nouvel exemple :

Un grand sommeil noir
Tombe sur ma vie :
Dormez tout espoir,
Dormez toute envie !

Je ne vois plus rien,
Je perds la mémoire
Du mal et du bien...
O la triste histoire !

Je suis un berceau
Qu'une main balance
Au creux d'un caveau :
Silence, silence !

. . . .

Voilà ce que l'auteur des *Rythmes* appelle *une négation de la poésie elle même*, (je suppose toujours que le décadentisme existe) et voici ce qu'il nous donne, sans doute pour de la vraie poésie, la seule, la bonne (je cueille dans le livre de M. de la Grasserie :)

Grâce à toi, (1) chaque misère,
Chaque laideur même, hélas !
N'a plus cette *saveur amère*
Que l'œil ne pardonne pas...

Pas de rime, image fausse, voilà où pousse l'abus des préfaces... La poésie sera réaliste, *réaliste* entendez-vous ? Bloy, Verlaine, Maeterlinck, Moréas, Raynaud, réalistes ! ah ! monsieur! monsieur! vous ignorez tout de ce que nous sommes et de ce que nous voulons ! Et c'est dommage, car vous n'êtes point le premier venu, tant s'en faut, votre *Virgo Parturiens* me plait infiniment, j'y découvre un tempérament. Pourquoi diable vous en rapporter aux jugements des Fouquier, des Sarcey et des Delpit ? Mon confrère Adrien Remacle est chargé de rendre compte de votre manifeste et au besoin de vous contredire : je vous recommande la lecture de la critique que vous fera l'auteur de cette si littéraire *Absente !*

«... Le livre que je t'envoie n'est pas un livre *littéraire*, et je serais navré qu'on pût le prendre pour une œuvre *d'Art.* » Ainsi parle, dans une autre préface, placée en tête de *Ce qui renaît toujours*, M. Jules Barbey d'Au... pardon, M. Jean Carrère. Séverine a consacré à ce volume une chronique dans laquelle le livre nouveau est titré : chef-d'œuvre. Je me méfie un peu, moi, des étiquettes par trop laudatives. Donc, livre à revoir plus tard, à tête reposée et sans prévention.

M. Claude Lauzanne, le Ferdinand Duchesne de nos soirées littéraires, y va lui aussi de son petit morceau de théorie. Il n'est pas symboliste, il croit que la poésie doit être horizontale, je me trompe, *momentanée*. Gare l'école des Momentanistes ! les Romans n'ont qu'à se bien tenir... Mais « pourquoi chercher une méthode ? Pourquoi asservir l'art à un procédé scientifique ? Dès lors ce n'est plus qu'un métier ; cela s'apprend comme la comptabilité » conclut-il avec assez de raison. Laissons les méthodes au chef des Trombonistes et faisons de la poésie, simplement, cela vaudra mieux. Nos auditeurs du Soleil d'Or ont eu la primeur de la plupart des morceaux composant *Ephémérides et Chansons ;* ils ont ri et surtout applaudi ; je fais comme eux — malgré la terrible préface.

Voici d'autres vers, des vers encore, des vers toujours ! *Poésies eucharistiques*, un très délicieux volume de Jean Casier, l'aimable secrétaire du *Magasin littéraire* de Gand ; *Elévations poétiques*, début de M. Paul Gabillard, l'auteur des *Veilleuses*, représentées au Théâtre d'Art ; *Reflets*, rythmes et rimes heureusement jaillis du cœur de notre collaborateur Aristide Rochefort ; *Strophes d'amant*, modulées par le délicat et délicieux poète Julien Leclercq ; *Scapin commissaire*, un acte en vers, par Catulle Blée, et d'autres, d'autres encore. Nous avons reçu *trente-cinq* volumes cette quinzaine : comment lire tout cela ? Juger en connaissance de cause ? Je préfère m'en rapporter à ce que je connais déjà des auteurs précités et leur reconnaître le talent réel qu'ils ont eu si souvent — en attendant que j'aie lu leurs œuvres.

(Tandis que je griffonne fièvreusement ces notes rapides, quelques collaborateurs de *La Plume* discourent autour de moi, dans la salle de rédaction. Si je notais ce qu'ils disent tout en feuilletant des volumes ? Ce n'est peut-être pas d'un bon confrère discret, mais je me risque... Justement, le savoureux romancier qu'est Alexandre Boutique explique :

— « *A l'Ecart*, » de R. Minhar et Alfred Vallette, livre très curieux... Je ne connais pas Minhar, mais Vallette est un écrivain qui se sert d'une langue très pure... C'est pourquoi j'ai lu son roman... *La Vierge*

(1) La Velontine.

m'ayant plu... Voici le sujet : Un monsieur commet involontairement un crime, et il porte en lui, par la suite, un remords criant de ce qu'il appelle *la chose*... Il ramène tout à cela... C'est un curieux cas de hantise..., lequel prend fin après cette constatation faite en étudiant la botanique, que les plus forts dévorent les plus faibles, c'est la loi de la nature... Ce dénouement est profondément ingénieux et très juste. Ainsi se débrouille un écheveau de pensées contradictoires torturant le criminel involontaire, car s'il a tué, c'était pour se défendre; par accident, la crainte seule des erreurs de Madame Thémis et la terreur inspirée par notre système actuel d'instruction criminelle l'ont empêché, le malheureux, d'en finir en se constituant prisonnier... Beaucoup de talent, Vallette .. »

Bailliot opine, puis lit à haute voix l'*inseratur* de *l'Eternel Jocrisse*, par Gustave Chanteclair :

« ... Roman de mœurs rustiques : l'histoire d'un vieux amené peu à peu à se dépouiller de ses biens en faveur d'une fille de ferme... L'action paraît se dérouler assez rapidement et frappe par la réalité de certains détails... »

— « D'où je conclus, répond Léon Maillard, que ton bouquin est une œuvre naturaliste... Or, je n'aime pas beaucoup ce genre de littérature... (Après un silence) : *Les Astres*, de M. Rambosson, me paraissent joliment edités (nouveau silence) : quel luxe de gravures ! Ah ! Firmin Didot sait ce que c'est que publier un beau livre... Malheureux que ça vaille si cher... Quinze, vingt, vingt-cinq francs, je parie ? »

— « Allons donc ! répond Alcide Guérin : Ce magnifique in-quarto, si au courant des dernières découvertes astronomiques, vaut... CINQ FRANCS ! »

Cris de protestation, d'incrédulité. Mais le fils de l'auteur, Yvan Rambosson, entre, et mis au courant, confirme l'assertion de Guérin. Puis la conversation bifurque... et je suis obligé de continuer seul mon travail de dépouillement des bouquins. Tant pis pour ma paresse...

M. Pierre Bertrand suit la malheureuse victime du *Péché d'autrui*... depuis l'âge de douze ans jusqu'à complet développement de sa vie physique et jusqu'à l'exaspération du mal qui brise son cœur et ronge son cerveau.

L'œuvre est aussi curieuse que puissante. Les remords, les douleurs, les mystiques dévouements de la mère ; les inutiles sacrifices d'une jeune fille également entraînée dans le même abîme, et surtout les vains efforts du fils pour se ressaisir, pour oublier, pour se laver des souillures qu'il a trop jeune subies, passionnent cette étude sincère, d'une impitoyable moralité.

Le Triomphe d'Israël, roman de M. Jean Stella, est un plaidoyer en faveur de la race sémite. Ne pas le laisser traîner sur les tables, à portée des mains des jeunes filles, c'est l'auteur qui nous prévient. Alors, c'est... cochon ? Non, c'est intéressant, et l'auteur a raison de ne s'inquiéter que modérément des jeunes filles, lesquelles ont des fournisseurs attitrés : Delpit, Ohnet, Mesdames Zenaïde Fleuriot, Camille Bias, de Peyrebrune, etc., etc.

Une œuvre robuste, celle de M. Henri Nzet, *Suggestion*. L'auteur nous affirme carrément que l'humanité se compose d'un troupeau d'âmes agenouillées devant un sabre et d'un troupeau de femmes prosternées devant un phal'us... il n'y va pas de main morte, Henri Nizet ! Quoi qu'il en soit, son livre est intéressant d'un bout à l'autre.

Intéressant aussi : *Crispi, Bismarck et la Triple Alliance en caricatures*. Toutes les charges publiées contre la Triplice et le chancelier de fer se trouvent reproduites dans le volume de M. John Grand-Carteret, un laborieux que nous présenterons prochainement à nos lecteurs, car il prépare, en vue de *La Plume*, un numéro exceptionnel consacré à la *Caricature littéraire*, avec nombreux dessins dans le texte. Tous les curieux voudront avoir, en attendant, l'œuvre nouvelle et si documentée de M. Grand-Carteret.

L'heure est à l'expérimentation des grandes découvertes. Après le Magnetisme, connu depuis Mesmer, voici l'Hypnotisme, qui a la prétention d'être une science à part, se rattachant, par certains côtés, au Magnetisme, son frère aîné. Enfin, la Médiumnité, connue aussi depuis longtemps, se multiplie à notre époque sous le nom de Spiritisme.

L'*Hypnotisme*, de M. Arthur d'Anglemont, nous présente, sous une forme succinte, ces trois grandes sciences : l'Hypnotisme, le Magnétisme, la Médiumnité. Les vues nouvelles de cette œuvre, les détails circonstanciés et intéressants qu'elle contient, tout nous incite à la recommander à nos lecteurs, qui y trouveront établies les *causes*, jusqu'ici ignorées, des phénomènes que nos docteurs et nos savants constatent chaque jour dans la pratique de ces hautes études.

Enfin, pour terminer cette inachevable causerie, je ne saurais dire assez la joie trouvée par moi à la lecture de : *Le Nazaréen*, drame en trois actes, par Henri Mazel. Depuis *La Princesse Maleine*, pareille émotion n'avait été concentrée en un drame.

Cette génération qui pousse a décidément quelque chose à dire, et la langue riche et colorée qu'elle emploie ne peut que séduire les vrais amants du beau — et du rare. — Henri Mazel s'est affirmé poète dans un livre de prose ; analyser son œuvre serait trop long pour l'espace réservé à ce bavardage. Il vaut mieux laisser aux lecteurs de ce drame la surprise de l'inconnu et le charme de marcher seuls à la découverte des beautés dont fourmille cette œuvre presque géniale.

SAINTE-CLAIRE.

P. S. — Au prochain numéro : *Liminaires*, poésies, par Paul Redonnel, et divers autres livres.

L'éducation de la parole, par Louis Montchal, est un livre plein d'enseignements ; il y a pour tout le monde, orateurs, conférenciers, chanteurs, acteurs de drame ou de comédie, pour les poètes aussi dirai-je, en outre... Ceux ci, je suis bien sûr qu'ils sauront mettre à profit cet opuscule et qu'ils le liront avec plaisir. Il paraît que pour bien chanter, il ne suffit pas d'être tout honnêtement un bon musicien ; il faut, en plus, posséder l'art de bien dire. Ce principe a été proclamé sous une autre forme par Del Sarte que M. Sarcey appelle le premier déclamateur lyrique d'après ce que nous apprend l'auteur. Mais puisque j'ai cité le nom de M. Sarcey je dois à la vérité de déclarer que M. Montchal appuie fréquemment ses démonstrations sur les opinions émises par le célèbre maître de la critique concernant la matière qu'il traite. Vous trouverez aussi d'autres noms cités qui font autorité comme Havet Whitney, Darmesteter, Charles Thurot, Pierson, Renouvier, Dumas. L'auteur alimente son œuvre de vues personnelles dans un style clair et touche à de curieux problèmes de psychologie. Je me garderai de blâmer l'abondance des noms, des citations, des remarques, des préceptes dont le livre se compose, car avec une division plus nette et moins de pêle-mêle apparent, peut-être eût-il perdu de sa valeur. Ce serait grand dommage : on n'a rien publié sur l'art de dire de plus documenté dans un espace plus restreint. Et que de principes à retenir : *Quelle que soit la matière traitée, la parole doit être mise en rapport avec le degré de culture des esprits auxquels elle s'adresse.* Que d'observations précieuses ! : *Mirabeau évitait soigneusement jusqu'à l'apparence de la volubilité. Dans les moments les plus impétueux le sentiment qui le faisait appuyer sur les mots l'empêchait d'être trop rapide.*

Que de spirituelles remarques : *M. Mounet-Sully a une façon de dire : Jouez-moi les valses de Strauss. Je les adoore qui, paraît-il, est crispante.* Qui s'en serait douté ? Mais les chanteurs sont tout à fait amusants : Me S···, dans la cavatine du second acte de *Faust*, au lieu de :

. . . . où je devine
la présence d'une âme innocente et divine,

chante :

où la présence se devine

en faisant un point d'orgue sur l'*i* de devine. Les abonnés sont satisfaits, ajoute l'auteur.

Eh bien, n'est-ce point l'essentiel? oserais-je dire à mon tour.

En revanche, quand en dépit des règles de la plus vulgaire prosodie, Mlle K*** transforme un vers comme :

divinités du Styx, ministres de la mort,

en :

divinités du Styx, pâles ombres de la mort,

je me range du côté de M. Montchal et je déclare qu'elle exagère.

Que sont ces coups de canifs dans le texte d'un pauvre auteur auprès d'un charabia de quelques-uns du Conservatoire ou d'ailleurs ?

Il convient de citer M. Montchal.

« On assiste, écrit-il, aux fantaisies de diction les « plus pitoyables. Ainsi il n'est pas rare d'entendre « prononcer A re mi-de pour Armide, — be-re-ger pour « berger, — be ru-ler pour brûler, — chardin pour jar- « din, — pe-lus pour plus, — qui-le-sommeille pour « qu'il sommeille, — glouaire pour gloire. — pero pour « père. Enfin des professeurs font dire : Gran Dio mon « Keïr patatia, c'ata les palmes immortelles. Alice « s'avance en *tremblou* (lisez en tremblant) et Bertram « lui dit : Foat kian.

« Eleazar à Rachel : Dio m'éclare fulieu charue pras « d'eun pare vians morer. »...

Coupons la citation sur cette merveille, s'il vous plait. Qu'un ténor gascon, voire de Provence apporte à l'Opera l'accent du pays natal, passe encore bien que cela m'agace un peu : mais, *fulieu charue*, ça n'est plus d'aucun terroir !! Et dire que de beaux esprits en tiennent encore pour la réforme de l'orthographe qui permettrait à tous ces gens-là d'écrire GLOUAIRE adéquatement à leur *patois* !

Décidément : Je va lo voir bi n coupablo pot eu treu (traduction : je vais le voir bien coupable peut-être), comme dit Mlle X** sur je ne sais quelle scène, je vais le voir bien coupable peut-être le délicieux musicien qui me fera tout à l'heure entendre de pareils accents à l'Opéra ou bien à l'Opéra Comique ! Oh ! oui, alors !

Léon DEQUILLEBECQ.

×

Révolution chrétienne et Révolution sociale, par Charles Malato.

Achevées durant sa détention à Ste-Pélagie, ces pages envolées vers des horizons rouges, au monde de l'esthétique sociale et de la pensée révolutionnaire, ces pages d'artiste et de philosophe nous signalent la frappante analogie des décadences latine et bourgeoise moderne. Nous en retenons cet enseignement implacable, c'est que, ainsi que disait Blanqui, l'Autorité est à fin abusive, quelle qu'en soit l'origine, de droit divin ou déléguée. Le mouvement chrétien, révolutionnaire avec Jean-Baptiste, Juda le Gaulonite, Jésus et les Esséniens, devient le collaborateur de l'Empire dans la répression des révoltés. Les Pères s'acoquinent avec les prêcheurs d'humiliation et de résignation et les chrétiens martyrisés payent seuls pour toute la *corporation*. Les plébéiens élus aspirent au patriciat et les patriciens à la monarchie. D'ailleurs les généraux devinrent empereurs. Le Barbare après l'Invasion se suscite des entraves. Le protestant, le franc-maçon, la plèbe de 89, se laisse charger de chaînes et escamoter le fruit de rébellions sanglantes. Quoi ! l'Autorité n'engendre pas l'abus ? Est-ce que la Révolution chrétienne et la Révolution sociale ne présentent pas les mêmes symptômes, n'offrent pas les mêmes prodromes ? Or, les conditions de la lutte diffèrent essentiellement ; les premiers chrétiens furent anarchistes comme nous le sommes maintenant, ils combattirent pour le communisme libertaire, mais sous une forme qui lui enlevait toute positivité et tout caractère immédiat, tandis que les révolutionnaires d'aujourd'hui qui s'appuient sur le matérialisme et sur la science naturelle, sachant qu'ils ont à détruire le capital dans toutes ses manifestations égoïstes et bourgeoises, bénéficieront de l'évolution qui s'est opérée depuis cinquante ans dans les cerveaux pour empêcher des chefs ambitieux, donc félons, de vendre la Révolution qui ne leur appartient pas.

Lisez ce spirituel parallèle entre deux époques de l'Histoire, dans sa dialectique serrée, son langage ardent, sa forme attrayante et son style simple, fort et coloré, — vous n'aurez perdu votre temps.

André VEIDAUX.

×

La Terreur à Paris, par Ch. Bournand.

Je suis à me demander quel esprit a présidé à la composition d'un pareil travail et sous quelle influence a été écrit *La Terreur à Paris*. Non pas la « terreur blanche », croyez-le bien, mais celle qui commença le 31 mai 1793 et dura jusqu'au 27 juillet 1794.

Ce n'est pas dans les grandes pages de l'histoire que M. Bournand a puisé sa provision de *faits*, c'est dans les petits papiers dédaignés jusqu'à présent par les écrivains ayant quelque autorité.

A qui fera-t-il croire que « ces féroces montagnards, étaient des lâches ». Certes, ils ne badinaient pas avec les ennemis de la République ; lisez ces vers d'un poète d'une certaine notoriété :

« Semblables au Mogol, pourvoyeur de vautours,
Qui de crânes humains édifiait des tours,
Au Dieu qu'ils confessaient votant d'horribles fêtes
Pour lui bâtir un temple, ils entassaient les têtes ;
Et quand il le fallait, résignés au malheur,
Couronnaient l'édifice en y portant la leur. »

Que peut-il bien vouloir prouver, M. Bournand, en ramassant tous ces chiffons de papier et en les publiant avec commentaires?

Carnot Lazare est traité de « lâche, d'astucieux et de féroce ».

M. Bournand ne peut pas être un contempteur de la gloire et du génie des personnages qu'il malmène ; ils sont morts depuis trop longtemps.

La Terreur à Paris ne manque pas d'un certain intérêt. Des quatrains, des chansons — anti-révolutionnaires, cela va sans dire — et quelques documents qui ont dû coûter beaucoup de recherches et qui sont de nature à distraction pour Messieurs les réactionnaires.

En somme, un livre à lire pour être édifié sur les sentiments de l'auteur.

×

Les Ruades de Pégase, par Saint Huron.

Tel est le titre d'un petit volume de vers publié par Albert Savine ; il est écrit avec désinvolture, sans prétention et sans parti pris, au courant de la vie de garnison. Les sentiments les plus divers, les sujets les plus disparates se confondent et se heurtent sans que le lecteur en soit choqué.

Des vers fort drôles, imprévus et amusants, des saillies qui ne sont pas l'écho de l'esprit des autres ; dans la forme, beaucoup de laisser-aller *voulu* — ce qui ne gâte rien pour ce genre de poésies — telles sont les principales qualités de ce livre de vers. Qu'on ajoute à cela, une grande netteté d'expression dans l'ironie et dans la satire, un profond sentiment de mélancolie dans quelques sonnets, une gaîté de bon aloi dans certaines petites pièces qui ne visent qu'au rire, le tout s'agitant dans un cliquetis de rimes sonores et de rhythmes les plus divers. Des épigrammes qui ne sont

pas inermes, des chansons qui frisent la gaudriole, en somme un gentil et charmant petit volume où toutes les tendances littéraires y trouvent leur compte ; les *décadents* comme les *ceux qui entrave le bigorne*. Pour les uns, qu'ils lisent : *Nivose*, pour les autres : *Sans briffe* et quelques pièces analogues. Je regrette que la place me fasse défaut, j'aurais beaucoup d'éloges à ajouter à ceux que je n'ai fait qu'indiquer.

P. R.

×

Au loin, *souvenir de l'Amérique du Sud et des îles Marquises*, par Aylic Marin. (Delhomme et Briguet, éditeurs, 13, rue de l'Abbaye, Paris. — 1 vol. illustré de 384 p. — Prix : 6 fr.)

C'est une évocation des riants pays de la lumière, Ténériffe, la Plata, le Chili, le Pérou, l'Equateur; où l'orchidée étoile capricieusement les lianes de la forêt vierge, où fleurit aussi dans ces villes romantiques qui ont nom Montevideo, Santiago, Lima, la beauté des filles des anciens conquérants espagnols... roman vécu et d'observation, écrit par un marin qui a renoncé aux émotions de la vie errante pour charmer les loisirs du foyer en utilisant son talent de conteur.

Les quelques chapitres consacrés par Aylic Marin à l'archipel océanien des Marquises rappellent les meilleures pages de Gustave Aymard ; les mœurs des derniers Mahoris y sont curieusement dépeintes, leurs légendes finement traduites. — *Au loin* est, en somme, un très amusant et instructif ouvrage que tout le monde lira avec plaisir et avec fruit.

H. D.-T.

×

Le FI BALOUET devant la Presse.

... Huit nouvelles, dont la meilleure n'arrive pas à faire oublier les phrases de vingt-cinq lignes du casseur de pierres Léon Cladel...

Rachilde (*Mercure de France*).

... Un délicieux recueil d'études paysannes d'une précision digne des peintres flamands et de la largeur d'un Millet...

A. Hamon (*Egalité*).

.. Il suffit de voir en tête le portrait de l'auteur pour définir quelle est et quelle sera jusqu'au bout de l'œuvre la nature de son talent souple et solide, gardant une vraie odeur de campagne, malgré un vif goût pour les rhythmes civilisés et les mots pas trop communs..

Camille de Sainte-Croix (*La Bataille littéraire*).

... Une étude simple de la campagne. Ce n'est ni la largeur de Zola, ni l'ironie fine de Jules Renard, ni le poème en prose de Léon Deschamps, mais une sympathie rustique pour les joies et les tristesses des laboureurs..

P. Marius André (*La France moderne*)

... M. Jacques Renaud est un peintre de la nature comme Theuriet et Pouvillon, avec en plus une observation stricte des mœurs réelles des paysans et un soin minutieux du détail... Nous attendons de M. Renaud une œuvre tout à fait complète et importante. Il est homme à nous la donner...

Marius Dillard (*Rouen Artiste*).

... Les paysans si nettement dessinés par M. Renaud sont ceux que nous connaissons tous ; ce sont les fils de la terre, toujours et partout les mêmes avec leurs passions féroces et bornées ; mais ils ont, en outre, une saveur toute particulière, celle du pays où ils sont nés : le Poitou.

Ch. Villenes (*La Paix*).

... Ce récit... est une étude de mœurs paysannes écrite par un peintre fidèle de la nature. C'est en même temps une œuvre dramatique intéressante.

(*La Revue Encyclopédique*).

... Etude de mœurs paysannes pleine de couleur et de vie..

Adolphe Badin (*Nouvelle Revue*).

.. Un recueil de nouvelles où l'auteur a voulu peindre les mœurs villageoises. Cette façon de littérature est un peu trop courante désormais...

Bernard Lazare (*La Nation*).

... Un recueil de huit paysanneries dans un goût un peu bien démodé... Un livre qui n'illustrera guère son auteur, je le crains, gêné qu'il est par le voisinage des *Cornes du Faune*...

Saint-Antoine (*L'Ermitage*).

... Un grand succès pour la collection d'art dont il est un précieux exemplaire.

(*La Jeune Belgique*).

Enfin, voilà un livre!... Au milieu de l'avalanche des publications insipides et ridicules, voilà une œuvre solide, magnifiquement humaine. Voilà un écrivain... qui s'avance avec, au front, l'étincelle sacrée...

Edouard Porcher (*Annales Gauloises*).

... *Le Fi Balouet* prouve chez son auteur les plus précieuses qualités d'écrivain. Il y a, dans ce petit livre, des pages exquises dignes de Zola pour l'exactitude de l'impression

Auguste Chauvigné (*Revue de la littérature Moderne*).

... Etude de mœurs paysannes joliment écrite...

René Emery (*Fin de Siècle*).

... Les nouvelles de M. Jacques Renaud... ont une forte saveur de satyre, mais point de satire gaie. J'y ai reconnu à plein non seulement le langage, mais les passions brutales sous leurs dehors de mutisme ou d'hypocrisie .. qui distinguent nos gens des pays de l'Ouest ..

B.-H. Gausseron (*Le Livre Moderne*).

... A côté de tant de gens qui disent : « Faut revenir à la nature, à la simplicité » Jacques Renaud ne le dit pas, mais il y revient, il y est, et cela vaut mieux.

Fernand Clerget (*La Plume*).

SALON

de la Société Nationale des Beaux-Arts

D'immenses corridors, rappelant ceux des Invalides, s'allongent en lignes trop proprement directes, forment l'entourage tiré au cordeau d'un jardin maigre, si maigre qu'on le prendrait volontiers pour le portrait fidèle d'un néophyte désirant son admission dans une société de Beaux-Arts — qu'elle soit dite du Champ-de-Mars ou des Champs-Elysées.

Dedans ces très larges corridors, tout au long des murs, s'applique une cymaise kilométrique — rappelant la muraille de Chine — cymaise d'un accès facile et d'un abord agréable pour le visiteur, cymaise où les fondateurs, les sociétaires, les associés (en suivant l'ordre rigoureux du livret) ont accumulé les tant merveilleuses productions de leur pinceau.

Puis l'escalier a d'amples développements sur sa ligne normale, et le Salon de repos est d'un ton sévèrement gracieux, ainsi qu'il convient à des gens assez fort ornés de décorations par eux-mêmes pour ne pas se dépenser inutilement en fastuosités mobilières.

II

Il était permis d'espérer que le groupe Meissonier poursuivrait un tout autre but que l'appropriation décorative de l'ancien Palais des Beaux-Arts ; — on pouvait croire que ses adhérents, ayant, si presque tous que l'on peut dire tous, empoché la forte somme en honneurs, en gloire, en notoriété, en acquit et même en valeurs ayant cours en bourse et en banque, allaient s'arrêter de tout prendre, et donneraient le doigt, le petit doigt, aux si humbles, aux très épris qui rêvent des hautes sphères de songes et de paradis et qui, las, se meurent dans leurs rêves.

Puis l'on se disait que ces nobles sociétaires n'ont pas été toujours ce qu'ils sont ; qu'ils ont dû leur ascension à la charité des peintres d'autrefois, à l'aumône de l'Etat, aux secours constants des amateurs et du grand public ; et qu'ils n'ont pu l'oublier ; et qu'ils reporteraient certainement sur les faibles et sur ceux qui attendent, les intérêts des fortunes qu'ils ont amassées de par tous ces motifs. — On s'enthousiasmait sur leur belle générosité ; on voyait leur ardeur à

répondre au népotisme des quatre-vingt dix; on racontait qu'ils allaient tracer d'un trait, d'un seul trait, la différence essentielle qui existe entre la vie altière de l'Artiste et l'existence marécageuse du mercantile. — Que reste-t-il de ces papotages d'ateliers ?

Les rangs des arrivés ne sont point ouverts.

Il n'y a pas eu de place parmi les rubans rouges pour les talents éclos à l'aurore récente. Les dédaigneux fortunés ont repoussé sans daigner voir les volontés créatrices déjà marquées du sceau hiératique.

De ceux-là dont on dit qu'ils sont l'expression même de l'Ecole Française, je dirai, moi, qu'ils peuvent être des peintres, mais qu'ils ne sont pas des Artistes, car l'Art désire d'autres serviteurs, plus fidèles et plus pieux. Eux, dans leur superbe, tels les pharisiens appliquant la Lettre de La Loi sans en comprendre l'Esprit, ils n'ont désiré entendre que la répétition enchanteresse de leur nom ; ils n'ont que le bonheur de partager entre eux le produit des troncs placés à la porte du temple.

III

Ces fidèles de Mars, dont ils exploitent le Champ, ont ce qu'ils peuvent attendre.

Pourquoi alors apporter à ces prétoriens saturés, à cette légion ingrate l'appoint, si minime soit-il, de notre énonciation. — Que nenni ! Ils n'ont rempli que leur partie de tâche personnelle dans la totalité qu'il leur appartenait d'accomplir : ils ont été les déserteurs, jouisseurs et lâches, qui n'ont pas suivi l'armée dans laquelle ils étaient embrigadés de plein gré. — Ils n'ont pas conservé le droit d'en appeler de leur conduite. — Nous, nous sommes vêtus de la robe de lin souillée, et nous crions : *Raca*.

IV

Il est donc connu le guide qui va diriger les notes ci-après relatées : il n'est ni tendre, ni sympathique, car il n'a pas à tenir compte des écarts, des erreurs de peintres ayant l'unique souci de la renommée de leur art, mais bien d'artisans plus ou moins adroits dans leur technique journalière, et qui n'ont eu qu'une préoccupation, développer l'afflux de la caisse sociale, sans chercher d'ajouter seulement une nuance à leur talent trop connu.

Carolus Duran est au pinacle, ses élèves richissimes lui envoient des portraits à 20.000 la pièce, et il se venge de ces obligations d'atelier en laquant leur figure et en portant ses meilleurs efforts sur les étoffes: il arrive à cette résultante inattendue de vivifier les satins et les velours et de momifier les personnes. Puis de temps en temps il se réveille, et entre deux *dégagés* il mène à bien le portrait de Gounod, lumineux et simplement traité. — Dans le même ordre, il est nécessaire de signaler les fortes études de Desboutins, son masque même, vigoureux et attrayant, le *Sâr Péladan*, infiniment plus intéressant sous cette forme que par les querelles relatées dans *La Plume* et une figure de femme où les soins apportés de rendu et de couleur laissent supposer une affection particulière. — Carrière a envoyé de notables toiles, dont nous retiendrons un Alphonse Daudet avec sa fille, très émaciés tous deux, et où la manière habituelle de Carrière loin de s'affranchir, de se vaporiser, s'est durcifiée de manière à donner une impression parfaitement énervante ; il est de beaucoup supérieur dans le faciès de Paul Verlaine, où il a su faire valoir sans contrainte, et au mieux des traits, l'impression de vieil Œgypan que laisse le Maître à ceux qui ne sont pas totalement ses disciples. — Au risque de passer pour poncif, je dois dire que les toiles de Boldini ne me causent qu'une sensation désagréable, crayeuses et bitumeuses, sans souci du rendu ni des lignes auxquelles l'œil peut s'accoutumer : sa femme au piano est de cet ordre, car tous les plans sont à angles heurtés, sans harmonie ni attrait ; par contre, le Maurice Barrès de M. Blanche est si parfaitement léchotté qu'on peut l'exposer sans crainte sous l'Œil des Barbares ! Pour Besnard, c'est sa même méthode de diffusion de lumière, et on ne peut rien y reprendre... puisqu'on ne peut rien y ajouter, que ce soit son portrait, son Annonciation ou ses nuées du soir, un peu systématiques toutefois. Si je n'aime guère la figuration de Renouard, le bon graveur, dont Mathey a épaissi le crâne jusqu'à lui faire obtenir les reflets blanc du zinc neuf, je me déclare charmé des représentations des Coquelin père et fils dans leur propre domaine, notées par Friant avec une sincérité et une valeur irrépréhensibles : quoique petites les toiles sont de tout intérêt. Presque voisin est Roll, loustic et bon vivant qui s'est payé la figure de ses patients, car qu'il s'agisse d'un général, d'un couple ou d'un polytechnicien, il a mis à tous une cerise merveille au bout du nez et des yeux vairons au-dessus pour mieux contempler le phénomène.

Dans la longueur des lieues picturales, je relève Béraud qui use de croyance à l'usage des sceptiques en leur portraicturant certaines notabilités parisiennes autour d'un Christ revenant, le tout dans sa gamme habituelle, trop spirituelle à mon gré ; je suis sur le point de préférer *La Chartreuse*, groupe moins *groupé*, mieux peint et plus dans les moyens restreints de l'artiste, lesquels ne comportent ni atmosphère ni profondeur. Un mot pour Boudin qui n'a pas atteint ses effets habituels pourtant. C'est Billotte qui nous impressionne avec ses carrières, ses verdures parisiennes, anémiques ou forcées, puis Cazin, avec des choses mal venues, dans un clair-obscur, peu défini et douteux où les sols se confondent avec les eaux, ce qui n'existe jamais. Des peintures outrageusement méridionales de Dauphin et de Montenard, où les bleus sont poussés au lapis, rappelés à la presque vérité par Moutte. Dagnan nous donne sa sobre vision, mais si peu pleinairiste dans les conscrits : l'ambiance n'existe pas pour lui, et il exagère la netteté de son faire depuis ses succès. Ribot noircit, noircit, mais ses chairs ont de la vigueur et de la puissance, ses natures mortes sont la sincérité même et la banalité lui tient peu. Muenier donne un accord complet avec son *Jeteur d'Epervier* et son vieux Marin de Villefranche qui dépasse en tout son Coquelin cadet. Aimé Perret dans une tonalité lunaire expose un des paysages de Bourgogne où il excelle. Whistler un procédiste à outrance a une marine en vert sur vert, et un portrait en noir sur noir. Puvis de Chavannes tient le fond avec son Été. Stevens a un panneau complet, et Seon use du bleu pour métalliser à son aise. Girard (Firmin) fait courir les badauds avec ses horreurs photographiques, alors que Duez les repousse, son Christ est des mieux venus et vous touche par sa clarté de vision. Edelfelt a pris nos tonalités, Hagborg tire une netteté photographique de sa palette, et Mesdag est assez familiarisé avec la mer pour que nous l'acceptions. Gervex a un plafond mal mis au point par son perspecteur, ce qui explique pourquoi il ne plafonnera jamais. Lhermitte prouve une fois de plus qu'il est avant tout un dessinateur sans rival, Lepère par ses efforts lumineux un graveur agréable ; Frappa, un pornographe aimé de Sauvageol : pour Ménard, dans son Adam et Eve, à faire fuir l'Eden, il ne me rappelle qu'une chose, c'est qu'il faillit être mon propriétaire.

Puis, ce sont les déserteurs, les fuyards, ceux qui étant jeunes, ont lâché les jeunes pour aller avec les vieux : C'est Lobre, c'est Raffaëlli, c'est Ary Renan, c'est Laurent-Gsell, c'est Chabas, c'est Boutet de Monvel, c'est etc., etc., de ceux-là quel que soit leur talent je ne dirai pas un mot car leur place n'est pas au Champ-de-Mars.

Léon MAILLARD.

N. B. — Que mon confrère, Monsieur Antoine me permette une excursion sur son sol des Champs-Elysées, et qu'il m'en excuse.

Les bustes exposés aux Champs-Elysées par M. Bouillon ont été remarqués autant par l'habileté de

leur facture que par l'animation y répandue : c'est de la bonne sculpture, franche, limpide et vivante, telle qu'on peut l'attendre de l'auteur admiré du portrait de Théophile Gautier. L. M.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre-Libre

Cœurs Simples, pièce en un acte de M. Sutter-Laumann.

Dans le Rêve, comédie-drame en un acte de M. Louis Mullem.

Le Pendu, pièce en un acte de M. Eugène Bourgeois.

C'est à notre grand regret que nous n'avons pas pu rendre compte de l'avant-dernière représentation du Théâtre-Libre. Nous aurions voulu louer, avec quelques restrictions, *Leurs Filles*, la comédie de M. Pierre Wolf ou Mlle Henriot fut une merveilleuse interprète et aussi cette amusante pochade de Courteline : *Lidoire* qui fut enlevée avec un entrain remarquable par Janvier et Arquillière. Mais il est décidement trop tard pour y revenir.

De ce que, deux fois de suite, Antoine nous donna un spectacle coupé il serait peut-être exageré de conclure à sa prédilection pour les piécettes en un acte. Je crois plutôt à une liquidation de fin d'année, les pièces importantes ayant passé les premières. Voici donc, pour les adieux de la troupe, cette dernière représentation, peu substantielle en somme, où furent interpretées les œuvres de MM. Sutter Laumann, Mullem et Bourgeois.

1° D'abord : *Cœurs Simples* où la simplicité trop grande nous semble avoir remplacé l'originalité.

Oh ! combien simple ce marin ! Il s'en va en mer, loin, et reste de longues années sans donner de ses nouvelles, ce qui fait que sa femme le croyant mort, se lasse de son veuvage et prend un remplaçant qui lui laisse en souvenir un poupon et s'en va mourir au Tonkin.

Retour inattendu du marin qui trouve sa famille augmentée. La femme s'enfuit épouvantée. Explosion de colère, cris et jurons mais heureusement arrive l'abbé Constantin qui lui conseille de pardonner. Et l'homme calmé philosophiquement pardonne et formule *simplement* cette sentence: « Après tout, il vaut mieux qu'il y en ait un de plus qu'un de moins. »

Cette *simple* histoire nous a rappelé une nouvelle de Guy de Maupassant et une pièce de Theuriet qui tira bien des larmes aux cœurs sensibles. Antoine, Damoye et Mlle Nau ont été justement applaudis.

2° Plus intéressante, à coup sûr, la pièce de M. Louis Mullem : *Dans le Rêve* où l'auteur paraît se complaire aux théories ennuagées d'Ibsen. C'est bien plutôt un monologue très-littéraire qu'une comédie-drame mais on peut y voir des promesses certaines pour l'avenir.

Paul Remond est petit employé dans une compagnie d'assurances. Il occupe ses loisirs à faire de la littérature et prépare un grand drame qui doit lui donner la gloire. Sa mère et sa sœur qu'il fait vivre de son modeste traitement voient d'un mauvais œil cet emploi de ses facultés intellectuelles. Il ferait mieux, selon elles, de porter son ambition vers l'avancement dans les bureaux de sa compagnie.

Et le jeune homme agacé par ces continuels reproches, énervé par les conseils de la prudente bourgeoise qui est sa mère, s'emporte et rêve d'un affranchissement prochain.

Il est seul maintenant dans le petit appartement familial ; le jour a baissé et il soliloque mélancoliquement. Dans son exaltation extrême, il dit son rêve, il fait manœuvrer les personnages de son drame et acclamé par une foule en délire il jouit enfin de son triomphe. Mais qu'il est de peu de durée son enthousiasme ! A quel prix est-il arrivé à ses fins ? Sa mère et sa sœur sont mortes et c'est sur leur cadavre qu'il est monté pour s'élever plus haut. Elles lui apparaissent les deux sacrifiées et avec un geste de malédiction lui reprochent l'infamie de sa conduite.

Alors le pauvre hypnotisé passe la main sur son front et le rêve s'envole. Non, il n'est pas capable d'une telle canaillerie il doit vivre pour ces deux femmes qui l'aiment et l'entourent de soins, sa seule ambition sera désormais de passer sous-chef de bureau et d'apporter en la maison de plus forts appointements. Voici d'ailleurs qu'elles rentrent et la soupe fume sur la table

Lutte éternelle de l'artiste contre la réalité d'où il sort si souvent brisé et vaincu.

Le rôle si important de P, Rémond était confié naturellement à Antoine qui l'a tenu avec le talent qu'on lui connait. A citer aussi MMmes Barny, Meuris et Meréane.

3° Quelques mots seulement sur *Le Pendu*, un tableautin (l'auteur est peintre) de mœurs campagnardes traité à la façon naturaliste et qui malgré les « foutre » et les « Nom de Dieu » a laissé froid le public habitué depuis longtemps aux crudités du langage.

La Marcotte, est poursuivie par un vieux fermier qui malgré ses soixante ans est follement épris d'elle. La paysanne le repousse car elle est la promise du fils du fermier et le vieux désespéré se pend dans sa grange. Pendant que les jeunes devisent amoureusement ils aperçoivent le « pé » qui se balance dans le vide. Pris de pitié ils coupent la corde et Jean va fouiller dans les armoires pour dénicher le magot.

Cependant le vieux n'était qu'évanoui, il se ranime peu à peu et recommence son antienne amoureuse. Ses biens, ses terres, tout pour La Marcotte si elle veut écouter ses propositions et l'on « joutera » à la porte Jean, le seul obstacle.

Celui-ci revient et sur les instances de la paysanne ils rependent tranquillement le bonhomme et décident d'aller « sans se presser » chercher la gendarmerie.

Janvier est toujours effrayant de naturel et c'est bien lui avec Mlle Luce Colas qui a sauvé cette pièce d'une observation trop à fleur de peau.

Et maintenant au mois d'octobre pour la reprise des représentations du Théâtre-Libre.

Marcel BAILLIOT.

CES FEMMES-LA !

(SUITE)

— Mais, interrogea le jeune homme chez qui le calme était revenu instantément avec la certitude que la catastrophe était irréparable et qui s'intéressait maintenant aux *pourquois*, d'où vient cette préparation à déclarer la guerre ?

— Vous ne savez dont pas ce qui s'est passé.

— Je ne sais rien, fit Guy.

— Hier, à cinq cents mètres de Blamont, une contestation insignifiante mettait aux prises, sur la frontière même un douanier français et un douanier allemand. Tout à coup, à une réplique un peu vive du Français, l'Allemand tire son sabre et le plonge dans le ventre du Français qui a juste le temps de crier « à moi » avant de mourir. Tout le poste de douaniers français accourt, les Allemands ne sont pas moins prompts, et voilà qu'on se fusille de part et d'autre. Les coups de feu trouvent de l'écho de chaque côté de la frontière. Depuis le temps que deux cent mille soldats sont là à se mesurer de l'œil, vous

pensez bien que les cerveaux sont montés. Les fusils partirent tout seuls. La frontière était en feu avant presque que le télégraphe eut apporté à Paris la nouvelle de l'assassinat du douanier français.

Valnéje avait l'air si tranquille lorsqu'il remonta que sa femme lui dit d'un air tout rassuré.

— Ce n'était rien d'extraordinaire, n'est-ce pas, quelque régiment qui défilait.

— Tambours, clairons, musique en tête, chantonna le jeune homme, v'là qu'il arrive le régiment... Oui, tu l'as dit.

— Tiens? te voilà plus gai, constata Marie avec un sourire, en venant jeter ses bras au cou de son ami...

— Oui, répondit Guy d'une voix étrange, j'ai comme un pressentiment que nos malheurs sont finis.

Et ils se baisèrent longuement aux lèvres.

— Tu crois donc aux pressentiments, toi?

— Quelquefois.

— Comme tu me dis cela!

— En effet la voix de Guy avait des vibrations chromatiques de corde qui se brise.

— Prépare le dîner pour huit heures, fit Guy, sans répondre à la réflexion inquiète de sa maîtresse, je vais faire une petite course.

Il allait chez son oncle risquer une dernière tentative.

Il entra directement dans l'atelier afin d'arriver au père Aureau avant l'interposition de sa femme.

— Il y a du nouveau? demanda simplement Aureau d'un ton sec.

— Il y a, répondit Valnéje sur le même ton, que je pars demain en vertu de la déclaration de guerre, que je ne laisse pas un centime à la maison, et que demain ma femme et mon enfant n'auront pas à manger.

— Eh bien? demanda froidement le bonhomme, en *justifiant* sans hâte sa ligne d'un pouce placide.

— Eh bien, je viens vous demander une dernière fois, au nom de la simple humanité, si vous voulez...

— Oui, je t'entends à demi-mot, mais je t'ai déjà répondu à ce sujet. D'ailleurs, vois-tu, c'est un mal pour un bien, cette guerre-là; c'est le meilleur moyen de te débarrasser de cette famille...

— Enfin... vous refusez? tenta encore Guy.

— Mais je croyais te l'avoir dit. Ce qui est non est non, je n'ai pas deux paroles. Quant à ce qui est de mourir de faim, tu sais, elle est mauvaise; on ne la fait pas à un vieux Parisien comme moi. En voilà une bonne blague, par exemple! On ne meurt jamais de faim à Paris... une jolie fille surtout!... Tais-toi donc!

Et Aureau ricana.

Mais son ricanement s'arrêta tout à coup devant le regard effrayant que dardait sur lui le jeune homme.

Il voulut terminer l'entretien par une parole aimable.

— Tu dînes avec nous, je suppose?

Mais Guy partit, sans un mot.

Il fut en dînant d'une gaîté nerveuse qui vibrait mal, qui sonnait faux. Marie s'inquiéta de lui trouver dans les yeux un éclat persistant, singulier, qui donnait à son regard une expression troublante qu'elle ne lui avait jamais vue. Elle crut même remarquer une certaine incohérence dans ses discours. Il parlait avec volubilité, faisait des projets d'avenir qui tenaient plutôt de l'extravagance que de la fantaisie. Puis, parfois, quand son regard s'arrêtait sur le petit qui gazouillait sur sa chaise haute, en martelant la table il tombait dans des silences pleins d'attendrissements.

(A suivre) Léo TRÉZENIK.

CHANSONS DE « LA PLUME »

Le Sergot et le Pochard

A André Duval.

I

J'vas vous dir' le sort bien fâcheux,
Dont fut victim' certain ivrogne,
Qui, sur le front s'en trouva deux
Pour avoir trop aimé l'bourgogne :
Il mordait la terr' le pochard,
Quand, bientôt un brav' sergent d'ville
Au bloc le conduisit sans r'tard
Afin de lui donner asile.

II

Le nez roug' comme un coqu'licot,
Les yeux mouillés, la mort dans l'âme :
« Crédié! dit l'pochard au sergot,
Que va donc penser ma pauv' femme?
Si t'es un frère, ô mon agent,
Et si tu comprends la tendresse
J't'en pri', pass' chez elle en r'venant
Veux-tu? j'vas t'donner son adresse.

III

Préviens-là qu't'as mis son époux
Au poste, en l'accusant d'ivresse,
Vois en mêm' temps si t'as bon goût
Combien elle est chouett' ma gonzesse. »
Après c'discours attendrissant,
L'agent n'perdit pas un' seconde,
Partit aussitôt s'dépêchant
Chez la femm' qu'était un' bell' blonde.

IV

Afin d'la consoler d'son mieux
Il passa la nuit tout entière
A fair' briller dans ses beaux yeux
Tout l'éclat d'un' flamme adultère.
Chaqu' soir, il enferm' le pochard
— C'est depuis lors une habitude —
Puis va consoler d'u hasard
La p'tit' femm' après ce prélude.

D. TREBLA.

Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay. — Typ. et lith. Joseph ROYER.

Vient d'être célébré le mariage de notre excellent ami et collaborateur Maurice Barrès avec Mlle Couche. Los! aux nouveaux époux.

×

M. Paul Fort, directeur du Théâtre d'Art, nous prie d'annoncer que l'administration de son théatre est transférée 73, rue Claude Bernard, à Paris.

Toutes les communications devront être envoyées à cette adresse, à M. Léonard Riviere, secrétaire du Théâtre.

Les personnes désirant voir M. Paul Fort, ou correspondre avec lui personnellement, sont priées de s'adresser: 12, Avenue du Bac, à Asnières.

×

M. Camille de Sainte-Croix fait, dans la *Bataille littéraire*, un appel à tous ceux qui ont apprécié le talent de Germain Nouveau, (un poète atteint du mal guettant tous les artistes: la folie) afin de publier les œuvres de notre malheureux confrère. Tenant compte du retard apporté à nos précédents numéros et prévoyant justement notre adhésion, le camarade Vallette nous inscrit d'avance pour aider à cette bonne œuvre. C'est une marque de l'excellente confraternité qui a toujours uni le *Mercure* et *La Plume* et nous sommes heureux de voir, par ci par là, des artistes qui veulent bien rester des hommes et mettre les questions de solidarité et d'amitié au dessus des vaines petites querelles de boutique.

MM. Léon Deschamps, Marcel Bailliot, Georges Roussel, Léon Dequillebecq, Jean Jullien, Adrien Remacle, Léon Maillard, Willy; c'est-à-dire la rédaction fixe de *La Plume*, s'inscrivent chacun pour un volume.

×

Notre collaborateur et ami H. Durand-Tahier vient d'entrer comme critique d'art à la *Revue Encyclopédique*, de la maison Larousse.

×

Les écrivains français sont admis depuis le 1er juillet à faire valoir leurs droits sur la reproduction de leurs œuvres aux Etats-Unis.

×

C'est fini! Les *Jaidutalentmoiseul* se sont brisé l'encensoir sur le nez et Jules Huret désaffecte le Temple...

Retenons un mot de la dernière interview. Renan, le grand Renan, avoue n'avoir pas lu de vers ni de romans depuis longtemps, « Il ne connaît rien de rien », avoue-t-il en propres termes, et cependant, sur une question de Huret, il juge doctoralement ceux qu'il ignore :

— Les décadents et les symbolistes sont des enfants qui se sucent le pouce!

Mais puisqu'il les ignore, sur quoi se base-t-il ?

×

Très prochainement, numéro exceptionnel de *La Plume* consacré à la *Poésie aristophanesque*. Rédacteur en chef: Laurent Tailhade; secrétaire de la rédaction: Pierre Dufay (G. d'Ale). — Ces deux noms suffisent pour nous permettre d'espérer des merveilles.

Les Gaffes de la Quinzaine:

Maintenant que les scandaleuses fusillades de Fourmies sont à peu près oubliées, relevons simplement la monumentale circulaire de M. le Maire de l' « endroit » :

Chers administrés,

La consternation est dans tous les cœurs.

Le malheur qui nous frappe est pour nous tous un deuil public. *L'autorité militaire ayant pris en mains le respect de la loi, nous ne pouvons que la laisser maîtresse de sa mission.*

En déplorant avec tous nos concitoyens la *situation navrante* dans laquelle nous nous trouvons, nous supplions tous les habitants d'éviter, par des manifestations ou par curiosité, le retour d'aussi douloureux événements.

Il faut immédiatement venir en aide aux familles des victimes de ce terrible malheur et s'occuper des orphelins; *il faut qu'une souscription publique*, pour laquelle nous nous inscrivons pour mille francs, *circule et se remplisse* en quelques jours.

Nous allons demander au conseil municipal que les *funérailles des malheureuses victimes* soient faites aux frais de la ville.

Il faut à tous, et à nous les premiers, le concours de toutes les bonnes volontés, dans un esprit d'apaisement et de concorde.

Nous inscrivons une page néfaste dans l'histoire de Fourmies; Dieu veuille que ce soit la dernière.

Entendu au cours professé le 20 mai dernier par M. Deschanel, au Collège de France :

Madame de Staël avait pompé la moëlle de Schlegel...

— Et dire que l'Histoire est restée muette sur les dévergondages de cette grande courtisane!

Du *Petit Parisien* (Avril) :

Un de nos abonnés nous communique la formule suivante d'une poudre qui, dit-il, a *guéri du rhume de cerveau tous ceux qui en ont usé...*

— *Usé* est bien, *abusé* serait mal... Le rhume de cerveau est l'une de ces choses qui doivent être prises avec modération.

×

De Amédée Thierry (Histoire des Gaulois, tome I, page 169) :

Ils (les Gaulois) passèrent le reste du jour... à piller les bagages des Romains, à *boire* et à couper *les têtes de mort...*

— Tiens, comme l'on s'instruit, moi qui m'étais imaginé que *ça se mange*, la hure... Ces satanés Gaulois, rien d'Arthur, les *buvaient* eux! Ivrognes! va... Si encore ils les avaient coupées d'abord!

×

Du Sâr-Mage J. Péladan (dans un journal de Nîmes) :

Madame Bosquet *gonfle* avec les girandoles du sentiment...

— Est-ce que ce *gonfle*, ne serait pas mis pour *jongle*? Autrement... Ce qu'on s'amusait jadis à Nîmes!

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER.

TROISIÈME ANNÉE — N° 55

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

1er Août 1891

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Sauf dans ses Numéros exceptionnels)

La Plume

Revue Sociale de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL
Secrétaire de la Direction : Léon DEQUILLEBECQ

SOMMAIRE

Texte :

Illustration :

PARIS
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
31, Rue Bonaparte, 31

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

LA QUINZAINE

AVIS

L'Administration de LA PLUME se charge, à titre gracieux, de tous achats de livres et de gravures. Envoi FRANCO dans tous les pays d'union postale, et sans augmentation de prix.

Ce nouveau service est créé sur la demande d'un grand nombre de lecteurs. Nous prions nos abonnés de nous réserver leurs ordres et de toujours joindre le montant de l'achat à la lettre de demande, ce qui simplifiera notre comptabilité.

Nos Soirées littéraires. — Clôture

Les soirées de LA PLUME *seront reprises le 1er samedi d'octobre, au café du Soleil d'Or, 1, pl. St-Michel.*

LES LIVRES

Ont paru dans la quinzaine :

Chez **Savine** : *La Peur de la Mort*, roman, par François de Nion (306 p., 3.50). — *Éphémérides*, par Claude Lauzanne (142 p., 3.50). — *Mœurs littéraires*, études, par Camille de Sainte-Croix (350 p., 3.50).

Chez **Vanier** : *Les Églantines*, recueil collectif de vers signé par MM. Aymerillot, Marcel Beliard, Emile Blandel, Émile Metaireau, André de Vertais (27 p., 1 fr.). — *Histoires d'amour*, par Pierre Bujon (288 p., 3.50).

Au **Comptoir d'Édition** : *Le Triomphe d'Israël*, roman-pamphlet, par Jean Stella (3.50).

Chez **Bailly** : *Tête-d'or*, poème dialogué, en prose, sans nom d'auteur (imprimé avec têtes de clous, sans marge, ni pagination, ni prix indiqué).

Chez **Plon-Nourrit** : *Jean Moréas*, étude critique, par Charles Maurras (60 p., 1.50).

A la **Librairie des Bibliophiles** : *Les Chats*, poésies, par Alfred Ruffin (48 p., 1.50).

Chez **Victor Retaux** : *La Bohémienne*, comédie en 3 actes, en vers, par Alexandre Lefas (61 p., 3 fr.).

Chez **Alfred Castaigne** (Bruxelles) : *Les Bons Parents*, nouvelles, par Hubert Krains (131 p., 2 fr.).

A la **Revue Européenne** (64, rue de Turenne) : *Mes dernières nées*, poésies, par E. Chatelain (209 p., 2.50).

Sur le Boul'Mich, chansons du quartier, par Montaja (62 p., 2 fr.).

LES THÉATRES

Comédie-Française — *L'Article 231*, comédie en 3 actes, en prose, de M. Paul Ferrier.

Théâtre-Libre. — 1. M. Eugène Bourgeois : *Le Pendu*, un acte, en prose. — 2. M. Sutter-Laumann : *Cœurs simples*, un acte, en prose. — 3. M. Louis Mullem : *Dans le Rêve*, un acte, en prose.

Vaudeville. — *Le Gendarme*, comédie en 3 actes, de MM. Pierre Decourcelle et Debrit.

LES REVUES

Le **Livre Moderne**, cette splendide publication que dirige si bellement Octave Uzanne, contient ce mois, trente-six *ex-libris* de bibliophiles et une savante critique littéraire signée B.-H. Gausseron. — Au sommaire du **Magazine Français illustré** : Ernest Jaubert, E. Tardieu, J. Clozel et Pierre Maël. — Carmen Sylva, future belle-mère de Mlle Hélène Vacaresco, donne au **Magasin littéraire** : *La Servitude de Pelesh*, nouvelle. — **La Société Nouvelle**, après avoir parlé d'incompétence, nous félicite (les Français) de *commencer* à nous interesser au mouvement intellectuel des autres pays...» Nous croyions que la «sagesse des nations» avait adopté cette maxime : ne point parler de corde dans la maison d'un pendu ! — Dans **Les Abeilles**, notre ami Léon Dequillebecq essaie de ressusciter le *Cherubin* de Ch. Morice, decédé au Théâtre d'Art, en mai dernier ; même revue, des vers de Y. Rambosson. — Dans les **Hommes d'aujourd'hui** (chez Vanier) : Laurent Tailhade, biographé par Charles Vignier, dessin de C. Léandre. — Les **Entretiens** nous apportent des *Notes inédites de Laforgue sur Corbière et sur Bourget*. — Délicieuse *Idylle* de notre ami Jean Jullien dans la **Revue Blanche**. — Nouveaux canards : **Le Torero** (sur papier jaune, naturellement), la **Cornemuse**, les **Annales de la Jeunesse** (à Paris (Seine) dit le no 1). — Sommaire du **Vendémiaire** (29, rue Bréa), la très intéressante revue fondée par notre frangin Fernand Clerget : *Ceux qui n'ont rien dans le ventre* (Marius Réty) ; *Les Principes* (Léon Deschamps) ; *Chiens errants* (Jean Ajalbert) ; *Le Peuple* (Gustave Tual) ; *L'Homme* (Fernand Clerget) ; *« Révolution Chrétienne et Révolution Sociale »* (André Veidaux) ; *Le Livre et le Théâtre* (Bourgnoux). — Est annoncée pour paraître le 1er août, une nouvelle revue : **Chimère**, sous la direction de Paul Redonnel, Léon Dequillebecq et Pierre Dévoluy. Nous en reparlerons au prochain numero. La littérature occupe toujours une place importante dans la **Revue Encyclopédique**. Mentionnons particulièrement une excellente critique sur *J.-J. Weiss*, des comptes rendus de la *Physiologie de l'amour moderne* de M. Paul Bourget et d'*Amoureuse* de M. de Porto-Riche. Citons encore des notices avec portraits du céramiste Deck, des hommes politiques Kervyn de Lettenhove et Pouyer-Quertier, du poète de Porto-Riche, du géologue Hébert, de l'acteur Joly, etc.

BULLETIN FINANCIER

Séance indécise, mais qui a reflété, somme toute, les tendances médiocres du moment.

Rentes françaises : marché de moins en moins animé ; affaires de plus en plus restreintes. Toutes ces grèves dans l'air ou à l'état d'exécution ne sont pas pour donner du ressort aux cours. Le 3 0/0 ancien à 95,17 1/2 ; le nouveau à 93,67 0/0.

Crédit foncier en recul à 1,248 75. Il est clair que les espérances d'amélioration des cours disparaissent avec l'ajournement de l'emprunt renvoyé au mois de septembre ou d'octobre, à ce qu'il paraît.

Le Portugais en nouvelle faiblesse. Cours de 42 décroché. La majorité boursière voit cette rente au-dessous de 40 francs. Change de l'or à 9 1/2 0/0. Les réalisations continuent sur les Chemins portugais, précipités tous les jours plus bas : l'action a fait aujourd'hui 268 75 affectent forcément tout ce compartiment de la cote.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

Numéro 55 — 1er Aout 1891

NOTE

La souscription va être close d'ici peu, les derniers titres s'enlevant rapidement. Avant une quinzaine, chaque actionnaire recevra directement une lettre de convocation pour l'assemblée générale constitutive et les titres définitifs, libérés d'un quart, seront remis peu après aux ayant-droit.

Pour le Conseil d'administration provisoire.

Léon Deschamps.

The fourth of July

Juillet, bien qu'ainsi étiqueté à l'honneur de César, Jules, décidément, est le mois de la Liberté.

C'est un 14 juillet que le vieux peuple français prend la Bastille, la rasant comme faisaient les rois chevelus de ceux qui les gênaient, et rasant avec elle dix siècles de féodal despotisme dont elle restait le terrible symbole.

C'est un 4 juillet que le jeune peuple américain constitue son Union.

Et voilà pourquoi, le 4 juillet de chaque année, par toute l'Union, de New-York au plus petit hameau, sont tirés des millions de millions de pétards, les plus graves chefs de familles donnant ce jour-là l'exemple de la pétarade obligatoire, le pétard, ce petit joujou creux autant que bruyant, étant le suprême moyen pratique à l'aide duquel le génie américain exprime sa joie patriotique et nationale, du moins si l'on s'en rapporte à Marie Fontenay, *alias* Manoël de Grandfort, la spirituelle mais très mordante auteur de *L'autre Monde*, un petit livre tout plein de choses, où mœurs, modes, religions, affaires, politique, toute la vie des gens de l'autre côté de l'eau est observée d'un œil fidèle et dans les pages ironiques duquel MM. les écrivains américanisans de chez nous ne se sont pas gênés pour puiser leur originalité,

Oui, le 4 juillet 1776, au milieu de complications inextricables et malgré toutes les oppositions de la hideuse envie, le 4 juillet, au soir, — soir auroral ! — la déclaration du Congrès est adoptée par 55 voix sur 56.

Celui-là qui, à jamais, devant l'Histoire, restera « Celui-là », qui était-il ?

Personne, — un nommé Dickinson.

Dickinson, assemblage de neuf lettres qu'il convient d'inscrire au Panthéon du Ridicule, dont il importe de se souvenir toujours.

Un Dickinson se mêle à tout effort de l'humanité.

Un Dickinson se faufile en toute œuvre généreuse. Un Dickinson met sa tache à chaque page de l'histoire.

Imbécile ou intéressé, toujours un Dickinson est là pour dire : Non.

On passe outre, et l'avenir, le plus souvent, n'a plus mémoire de l'oppositionniste, mais combien sa voix hostile a fait de mal à ceux de son temps, combien d'utiles réformes elle a retardées, combien de martyrs, hélas ! elle a souvent créés.

Ce juste tribut de reconnaissance payé audit sieur Dickinson, passons. Tirons un pétard, histoire de brûler de la poudre — comme on brûle du sucre.

Et, joyeusement, saluons le drapeau aux trois couleurs et aux treize étoiles,— *Stars and stripes* — le noble drapeau du 4 juillet, oriflamme de liberté, aux plis agités par le souffle de l'Indépendance.

Et, recueillis, souvenons-nous.

En 1776, tandis que Louis XVI rapportait l'Ordonnance de son Contrôleur-général des finances, Turgot, abolissant la Corvée, travail gratuit exigé chaque année du paysan pour la confection des routes, le gouvernement de l'Amérique anglaise se voyait obligé de révoquer l'Édit d'un certain Bute « faisant défense d'admettre dans les tribunaux tout titre non écrit sur papier marqué se vendant au profit du fisc. »

De complications en complications, cette question du Timbre devait amener les colons à secouer le joug.

Le 4 juillet 1776, assemblés en Congrès général, cinquante-six députés envoyés par les treize provinces des États-Unis, déclarèrent l'indépendance des colonies anglaises.

Cet acte, dû à Franklin, l'un des neuf députés de la Pensylvanie, est une des pièces les plus importantes de l'Histoire de la Liberté et, à l'instant où notre République va célébrer à nouveau l'anniversaire de sa naissance, son cent-deuxième anniversaire, il nous semble bon de remettre sous les yeux de tous le document qui, inspiré par l'esprit révolutionnaire, *progressionnaire*, de la France, a servi de base à notre *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen*.

Voici la noble page du noble soldat de la Virginie et de l'Amérique :

« Lorsque, dans le cours des événements humains, il devient nécessaire à un peuple de rompre les liens politiques qui l'unissaient à un autre et de prendre, parmi les puissances de la terre, la place séparée et le rang d'égalité auxquels les lois de la nature, et celles du Dieu de la nature lui donnent droit de prétendre, le respect qu'il doit aux opinions du genre humain exige qu'il déclare les raisons qui le forcent à cette séparation.

« Nous regardons comme incontestables et

évidentes les vérités suivantes :

« *Que tous les hommes ont été créés égaux* et qu'ils ont été doués par le créateur de certains droits indéniables :

« Que, parmi ces droits, sont la vie, la liberté et la recherche du bonheur.

« Que, pour assurer ces droits, les gouvernements ont été établis parmi les hommes et qu'ils tirent leur juste autorité du consentement de ceux qui sont gouvernés.

« Que, quand un gouvernement ne tend point à ces fins, le peuple est en droit de le changer ou de l'abolir et d'en établir un nouveau, fondé sur les principes qui lui paraîtront les plus convenables à sa sûreté et à sa félicité.

« La prudence nous dit, à la vérité, qu'on ne doit pas changer, pour ces causes légères et passagères, des gouvernements qui ont été longtemps établis et l'expérience même nous démontre que les hommes sont plutôt disposés à souffrir tant que les maux sont supportables que de se faire justice en abolissant les formes de gouvernement auxquels ils sont accoutumés.

« Mais, quand une longue suite d'abus et d'usurpations, tendant invariablement au même but, prouve que l'on a dessein de les réduire sous un pouvoir despotique, c'est leur droit, il est même de leur devoir de rejeter un pareil gouvernement et de créer de nouveaux gardiens de la sûreté.

« Tels ont été les maux de ces colonies, telle a été leur patience, et telle est à présent la nécessité qui les oblige à changer leur ancienne forme de gouvernement.

« L'histoire du présent roi de la Grande-Bretagne (c'était Georges III, l'homme du gouvernement personnel) est une histoire d'injures répétées et d'usurpations qui ont pour objet de réduire ces provinces sous le gouvernement le plus despotique.

« Pour preuve de ce que nous avançons, qu'un monde impartial examine les faits suivants :

« Le gouvernement a refusé de donner son consentement aux lois les plus salutaires et les plus nécessaires au bien public.

« Il a refusé de passer d'autres lois pour le bien-être des différentes grandes provinces à moins que leurs habitants ne renonçassent au droit de représentations dans la legislature, droit inestimable et qui n'est formidable qu'aux tyrans.

« Il a souvent dissous les Chambres et Assemblées parce qu'elles s'opposaient avec courage à ses invasions sur les droits du peuple ; il a rendu les juges entièrement dépendants de sa volonté, quant à la puissance de leur charge et au paiement de leurs appointements.

« Il a créé un nombre infini de nouveaux emplois et envoyé ici des essaims d'officiers pour tourmenter le peuple et dévorer sa substance.

« Il a formé une combinaison avec d'autres personnes pour nous soumettre à une juridiction étrangère à notre Constitution — pour loger des corps considérables de troupes parmi nous — pour les protéger par des procédures illusoires contre les châtiments des assassinats qu'ils pourraient commettre dans les colonies — pour imposer des taxes sans notre consentement — pour nous priver de nos chartes, abolir nos excellentes lois et altérer entièrement la forme de notre gouvernement.

« Il a excité parmi nous des soulèvements domestiques et s'est efforcé de déchaîner contre les habitants de nos frontières les sauvages inhumains et sans pitié dont la manière de faire la guerre est si barbare qu'ils n'épargnent ni âge, ni sexe ni condition.

« A chaque époque de ces oppressions, nous avons présenté les plus humbles requêtes afin d'obtenir du soulagement à nos maux ; mais on n'a répondu à nos pétitions reitérées que par des injures répétées.

« Un prince dont le caractère est ainsi marqué par toutes les actions qui peuvent désigner un tyran est incapable de gouverner une nation libre.

« En conséquence, nous, les représentants des *Etats-Unis* de l'Amérique, assemblés en Congrès, prenant à témoin la droiture de nos intentions le *Juge suprême* de l'univers, publions et déclarons solennellement, au nom et par l'autorité du bon peuple de ces colonies que ces *Provinces-Unies* sont et ont droit d'être des Etats *libres* et *indépendans*, qu'elles sont absoutes de la fidélité qu'elles devaient à Sa Majesté Britannique ; que toute liaison entre elle et la Grande-Bretagne est et doit être rompue et que comme *Etats indépendans*, elles ont pouvoir de déclarer la guerre et de faire la paix, de former des alliances, d'établir un commerce, en un mot, de faire tout ce que les autres Etats indépendans ont droit de faire et, pour le soutien de cette déclaration, comptant d'ailleurs sur la perfection de la divine Providence, nous engageons mutuellement nos vies, nos fortunes et notre honneur sacré.

Signé :

JEAN HANCOCK, Président,
CHARLES THOMPSON, Secrétaire. »

Je ne sache pas de plus admirable leçon de liberté et je voudrais voir cette Déclaration, rédigée par Franklin, reproduite dans les livres d'histoire de nos écoles.

Celui qui l'écrivit avait étudié l'humanité et médité — ou deviné — ces grands révolutionnaires précurseurs, les Jésuites, l'anglais Henri Garnet, esprit nihiliste qui conseilla la conspiration des poudres ; l'espagnol Antonio Fernandez, lequel ose déclarer « que c'est le bon plaisir du peuple qui fait la dignité du roi » ; Lamothe, l'apôtre-rouge (c'est le nom qu'il se donnait), contemporain du Roi-Soleil ; le parisien Joseph Jouvency, ce communiste égalitaire ; le portugais Gabriel Malagrida écrivant, en 1750, « que le meurtre d'un tyran n'est même pas un péché véniel. » Il avait aussi réfléchi sur le froid et puissant analyste qu'est le Machiavel des *Décades*.

Au reste, je sais une thèse allemande ainsi étiquetée : « *A savoir si Brutus eut raison de tuer César.* »

Oui, je la voudrais populaire, cette page de Franklin ; cela vaudrait bien le récit toujours plus ou moins inexact et mensonger des sombres aventures où nous ont entraînés l'intérêt des rois

ou la fantaisie des batailles, rois et batailles étant complices et le négligeant dandysme ou l'incurie des premiers nous faisant perdre les secondes — et les morts vont assez vite pour pour que MM. les Princes ne les aident pas!

Une leçon d'histoire ne saurait que gagner à être un enseignement moral.

Sur quoi, comme dans *L'autre monde*, je vais faire provision de pétards pour le 14. Je sais que c'est bête, mais c'est peut-être tout justement parce que c'est bête que c'est joyeux — Rien n'est bête comme la joie — et c'est parce que c'est bête que c'est bon.

JULES DE MARTHOLD.

Nous recevons la lettre suivante, écrite à la suite de la dernière chronique de M. Georges Roussel : Dans le Midi. *Nous sommes heureux de prouver une fois de plus notre* indépendance absolue *en donnant à M. Charles Maurras l'insertion qu'il désire.*

L. D.

Mon cher Ami,

Votre Revue fait mes délices : elle est indépendante. Le 1er juillet, elle exaltait la poésie des Provençaux. Le 15 juillet, elle abandonne notre vénérable et cher Roumanille aux calembourgs de M. Roussel. Le 1er août, je n'en puis douter, vous me permettriez de répondre à ces railleries indécentes. Croyez bien que je le ferais si leur auteur s'était donné la peine d'écrire en un patois connu. Mais dans la prose de M. Georges Roussel, qui n'est assurément ni provençale ni gasconne, je ne me résous point à reconnaître du français.

Insérez toujours ce billet et me croyez, mon cher Deschamps, avec vous de cœur.

Charles MAURRAS.

LE MIDI BOUGE !

Oui, le Midi bouge! Voici que par M. Charles Maurras — écrivain talentueux et passionné que nous apprécions fort — il clame une bruyante adhésion à la tentative romane de notre très cher ami M. Jean Moréas. Cela nous indifférerait assez, le Midi ayant toujours montré quelque penchant à s'annexer, sous prétexte de les « ordonner » les inventions d'autrui ; cela nous plairait même si cette évolution signifiait le renoncement des rhapsodes félibres aux divers patois provençaux dont ils ont coutume et qu'ils vocifèreront désormais leurs poèmes — toutefois, toujours avec l'accent que vous savez — selon le verbe, archaïque et charmeur mais si spécial, créé par M. Moréas.

Sans doute, les choses n'iront pas si loin et s'agit-il seulement d'une alliance, non d'une fusion — alliance par la vertu de qui nous assisterons à des manifestations bizarres où les vocables de Mistral et de n'importe quels autres charabiaisants danseront la sarabande en compagnie de vocables cueillis chez Villon, Rutebeuf, Ronsard, etc. Cette alliance promet une gentille « barbarie » faite pour nous donner à rire à nous autres gens du Nord qui ne croyons guère à la rédemption par le romanisme. Il est vrai qu'à la réflexion, nous estimerons, peut-être, que la forme d'art prônée par M. Moréas, intéressante seulement lorsqu'il l'applique lui-même, n'est plus qu'une insipide parodie lorsque tel ou tel — provençal ou non — recommence les gestes de cet excellent poète ; peut-être penserons-nous aussi que l'obéissance à une esthétique où la rhétorique joue un rôle aussi considérable — pour ne pas dire le rôle unique — risque fort d'infirmer la personnalité de ceux qui se fourvoieraient dans le romanisme, et que les adaptateurs d'une formule ne seront jamais que — des adaptateurs. Ce seront là de simples constatations d'une vérité éternelle en Art : existent seulement ceux qui traduisent des émotions personnelles dans une *langue personnelle* — constatations d'ailleurs quasi superflues puisque la presque totalité des poètes — midi à part — qui marquent ou marqueront, autant que M. Moréas, dans l'évolution symboliste n'ont jamais fait et ne *feront jamais* adhésion au romanisme, et ce, pour mille bonnes raisons, entre autres celle-ci : le félibrige s'en mêle.

Mais dans le manifeste que vient de lancer, ici même, M. Charles Maurras, il y a des choses plus intéressantes que la clameur des patoisants méridionaux. Il y a, ma foi, une excommunication majeure fulminée contre les écrivains qui pourraient penser que les littératures germaniques valent bien, d'essence et d'ordonnance, les littératures gréco latines et que l'influence du germanisme sur la littérature française n'est peut-être pas aussi déplorable que le déclare M. Maurras. Ceux-là, dit-il, sont des *barbares*. Barbare, sans doute aussi, quoique Marseillais, M. Gabriel Mourey qui a osé traduire, de façon parfois exquise, l'énorme et magnifique poète Swinburne — ce lyrique de génie si anglais — si exclusivement anglais ? M. Maurras reproche amèrement à M. Mourey cette traduction et le déclare indigne du romanisme. Tant mieux pour M. Mourey ! Donc, anathème sur quiconque suivra une voie d'art autre que romane ; les seules sources où il faut puiser sont les littératures italienne, espagnole, latine, grecque, provençale — surtout provençale ; le reste : néant, barbarie ; M. Maurras le déclare. Il concède pourtant que « le Barbare est utile... il a des sensations fortes... il se découvre d'intéressants mystères d'âme. Mais il les laisse à l'état fruste. Comme son art est court ! Et qu'il est incapable de disposer une harmonie ! » Ainsi voilà qui est entendu : Verlaine barbare. Baudelaire barbare, Shelley barbare, Swinburne barbare, Heine barbare et que d'autres sans nous compter nous qui n'avons pas consenti à graviter, en qualité de simples satellites, autour du soleil romano félibre.

Pourtant, comme cette esthétique est, tout de même, par trop étroite et que M. Maurras, qui n'est pas une bête, serait bien embarrassé s'il devait s'en tenir aux termes rigoureux de sa théorie, lorsqu'il se rencontre un écrivain de génie et d'origine germanique dont la valeur soit tellement incontestable qu'on ne puisse la nier sans ridicule, cet écrivain est déclaré roman. Tout bonnement.— Si bien que Shakespeare est roman et même *Italien ! (sic)* « Venise et Florence étaient nécessaires à la formation de Shakespeare. » Je ne m'en serais jamais aperçu — et vous ? Nous avons, que je crois, assez l'habitude de considérer Shakespeare comme un génie, très anglais, qui n'eût jamais inventé *Hamlet* et le *roi Lear* et *Macbeth* et toute son œuvre telle qu'il nous l'a donnée s'il n'avait été anglais. Nous considérons qu'il n'a guère emprunté à l'Italie que quelques canevas de comédies pris dans les contes de Bandinelli. Savait-il le latin ? Peut-être, non. Le grec ? Certainement non. Quant au provençal, il l'ignorait, je pense, profondément.

Et que direz-vous d'Edgar Poe, M. Maurras ? Celui-là, certes, n'avait rien de roman ni de gréco-latin. Pourtant le *Corbeau*, *Ulalume*, *la Maison Usher*, *Ligeia*, *Morella*, etc., sont des morceaux conçus, ordonnés et écrits passablement.

Et ce prodigieux Richard Wagner qui représente peut-être la suprême expression d'art au XIXe siècle, un Barbare ? S'il pèche parfois, c'est par trop d'ordonnance. Mais quelle aveuglante clarté !

Il est vrai, vous me direz : « Ceux-là sont des étrangers et je parle aux Français. » Eh bien, nous autres qui sommes Français au même titre que vous, quoique nés de ce côté-ci de la Loire, nous jugeons au moins futile

de nous enclore dans une formule qui n'admet comme légitimes sur la littérature que des influences gréco-latines. Nous pensons que le génie français est essentiellement assimilateur et qu'un des plus précieux privilèges dont nous puissions nous glorifier est celui de savoir construire de belles œuvres avec nos propres matériaux aussi bien qu'avec ceux que nous apportèrent le Nord et le Midi. Nous aimons autant Wotan que Zeus, Siegfried qu'Achille ; Brunehild nous plait plus que l'Atalante *aux pieds soudains* de M. Moréas. Nous estimons qu'on peut écrire de beaux vers sans les paver d'archaïsmes ou de néologismes d'allure gréco-latine et que l'instrument que nous possédons à cette heure suffit largement à tout exprimer.

Quant aux Belges... mon Dieu que vous chassiez du temple tels gluants Rodenbach ou tels *Jeune Belgique* ratatinés, nous n'y voyons pas grand inconvénient : ce sera le combat de Maurras et des Coriaces. Encore faudrait-il distinguer : M. Maeterlinck est un très beau poète tout à fait flamand sans une drachme de gréco-latinisme. Trouvez-vous ses drames méprisables ? M. van Lerberghe est Belge, c'est un bon poète ; M. Verhaeren l'est aussi ; n'a-t-il jamais écrit que des inepties ? M. Lemonnier n'est pas si barbare que vous voulez bien le dire. Et ce subtil Albert Mockel dont je sais tant de choses bien ordonnées ? certes non.

Nous admirons Eschyle, Virgile, Dante, autant que vous et peut-être mieux que vous. Nous vous concédons volontiers qu' « on n'imagine point de pensée ni de rêve que n'ait point suscité la Méditerranée », que « le soleil aussi est plein de mystère ». Montrez-vous aussi large que nous et ne venez pas nous opposer à nous qui voulons être français rien que français et admirer les œuvres de génie où qu'elles se produisent, on ne sait quelle rhétorique mi-partie à laquelle seuls pourraient se soumettre des esprits déplorablement rabougris ou des « malins », des âmes caméléones toujours à l'affût d'un reflet.

Mais si vous vous excommuniez, si vous ne voulez pas marcher avec nous, la main dans la main comme par le passé, au bon combat contre l'immondice naturaliste, contre la littérature dite psychologique ou scientifique, contre le Parnasse et le sous-Parnasse : f....donnez-nous la paix et allez là-bas fonder le royaume de Provence et d'Aquitaine. Vous emmènerez avec vous la « Triplice » : M. Moréas qui est un magnifique poète mais qui ferait un déplorable pontife, M. du Plessys qui a écrit des sonnets délicieux mais qui devrait bien laisser dormir Apollodore, M. de la Tailhède dont nous ne connaissons que quatre vers publiés ici. Emmenez aussi le félibrige tout entier. Là-bas, sur les grèves méditerranéennes, vous pourrez créer l'école d'Athènes et de Marseille. On y apprendra dans les bons auteurs le verbe romano-félibre. Bertrand de Born alternera avec Ronsard. Les petits jeunes gens bien doués — et provençaux — y deviendront d'excellents rhéteurs, sans égal dans l'art du rythme et de l'ordonnance gréco-latins. — Moréas pape et Mistral sous-pape promulgueront la loi nouvelle....

Sérieusemeet, il est presque décourageant de voir des poètes que nous aimons se circonscrire, de parti-pris, dans de pareilles stériles formules. Ah ! la rage de fonder une école ! Nous pensions que cette manie avait fait son temps. Il paraît que non ; tant pis, car cela promet encore de beaux jours au ricanement des H. Fouquier et autres bêtes venimeuses.

Quant à vous, M. Maurras, au lieu d'imaginer on ne sait quel rite romano-hétéroclito-félibrige et d'en sacrer Grand-Manitou notre cher poète et ami Jean Moréas, écrivez-nous encore des choses fines et charmantes et que nous goûtons fort comme votre Réponse de Lazare le Ressuscité à Sénèque le Philosophe, sinon, vraiment, vous n'êtes qu'un — BARBARE !

Adolphe RETTÉ.

Le Rythme poétique et l'Allitération

Quand Robert Longland, le premier, je crois, en Europe, songea à substituer méthodiquement le heurt des consonnes à la rime, il ne se doutait pas que, près de quatre siècles après lui, sa pensée ne serait pas éclaircie, et que les poètes n'auraient par encore employé l'allitération au rythme dont elle peut être l'un des plus précieux facteurs.

Les essais faits dernièrement pour introduire dans les vers le rapprochement des lettres ont manqué de base : que les sons ou les articulations abondent dans la même ligne, cela peut être fort laid, ou fort inutile au moins, si le but n'est pas l'expression symbolique d'un sentiment par un son, l'onomatopée, ou, surtout, un *rythme poétique*.

Ce dernier, — différent du mouvement sonore *expressif* dont les éléments sont plus courts et qui n'est tenu à nulle régularité, — ce dernier est, dit fort justement Laharpe, « une suite déterminée de syllabes et de notes qui symétrise avec une pareille autre suite » ; il peut donc être occasionné par la répétition, à intervalles réguliers, dans un même Alexandrin, ou dans plusieurs vers courts se suivant, d'une pause, de la même consonne, ou du même son. Peu propre, à cause de son inégalité d'allure, à l'indication des sentiments violents, il renferme (parfois brisé par elle aux passages véhéments) la cadence expressive, — comme des rayons de même longueur, des livres en nombre variable et de dimensions diverses, — et a le précieux avantage de mener l'auditeur, par l'oreille, hors du monde vulgaire, dans une région idéale de constante harmonie.

La rime et la césure le causent, mais l'espace relativement considérable qui les séparent dans le duodécapode classique nécessite, à part de nouveaux arrêts qui ne peuvent pas toujours être introduits, d'autres agents qui, disposés avec méthode, régularité ou symétrie, souligneront le rythme là où il existe, et le créeront là où il manque : l'allitération des consonnes, et celle des voyelles (ou assonnance).

Ainsi dans ce vers de Lafontaine :

La Beau*t*é | dont les *t*raits | même aux *d*ieux | sont si *d*oux, les pauses nécessitées par les deux membres incidents sont rendues plus sensibles par la répétition du *t* et du *d* (*t* adouci), à la dernière syllabe des éléments rythmiques.

L'effet aurait été plus remarquable si l'allitération avait suivi et non précédé les césures, comme dans cet Alexandrin :

Vers son nid | voletant | vient l'oiseau | vigilant |,

ou dans cet autre du Bonhomme :

Sans esprit, | sans vigueur, | sans barbe, | sans cheveux.

Dans tous les vers précités, le rythme est *égal* (3-3-3-3), aussi n'y a-t-il que peu d'importance à ce que les consonnes allitérées soient placées au commencement, au milieu ou à la fin, pourvu qu'elles le soient toujours régulièrement, et, autant que possible, sur une syllabe de même valeur (je ne dis pas : hauteur), soit pleine, soit muette, ainsi qu'en ces rimes de Marc Legrand :

...Mon... navire
Flotte et file, | vogue et vire.

Mais quand la cadence est *alternée*, le renversement du second hémistiche est bien mieux expliqué par la répétition inverse, dans la deuxième partie du vers, des voyelles ou des consonnes des 6 premiers pieds, comme dans cet Alexandrin (trop visiblement impromptu) :

Du c*lai*t matin | *l*uisaient, || au *l*oin | *t*ous les rayons, où la disposition des *l*, *t*, *ai*, inverse dans le second hémistiche par rapport à la place de ces mêmes lettres dans le premier, souligne l'alternance du rythme (4-2-2-4).

Lorsque le mouvement sonore est *suivi*, l'allitération doit l'être également :

Passez, | espoirs déçus, || pensers, | rêves perdus.
P. sé. | è-é. u. | P. sé. | è-è. u.

On voit par le schéma accompagnant le duodécapode, que la disposition des voyelles et des consonnes semblables accompagne la cadence formée par le nombre et les césures : (2-4-2-4).

Enfin, rythme par la seule allitération :

Be*ll*e, | vois *le* | so*l*eil | bri*ll*er | sur *la* co*ll*ine.

Ici, la répétition de l'*l* oblige à une pose dès le 4e pied à toutes les 2 syllabes, et scinde le vers en iambes et en trochées, en dépit du sens, peut-être, mais non de l'harmonie.

Ces règles, déduites de la définition du mot « rythme », et de la comparaison de la rencontre des lettres à la rime, ne sauraient être absolues, à cause des difficultés qu'elles engendrent. Cependant, appliquées avec à-propos, elles peuvent créer de magnifiques effets, non seulement de sonorités, mais encore d'expression : l'assonnance rendant les sentiments intimes, et l'allitération des consonnes les actions et bruits de la nature tâche à laquelle elle est plus propre qu'à celle d'exprimer les sensations profondes.

On comprend d'ailleurs que certains genres proscrivent ces subtilités de métier, qu'il serait barbare, — barbare à la façon des trop raffinés — d'introduire dans l'épopée et la tragédie : là, c'est l'Alexandrin (coupé de deux césures supplémentaires aux 3e et 9e pieds, ou aux 1er, 2e, 4e, et 11e, 10e, 8e, selon le cas), c'est le rythme poétique, la rime qui doivent accompagner la pensée pour la tenir dans une région élevée, celle des héros, dont le langage ne saurait être aussi désordonné que la petite prose de M. Jules Lemaître ou les grands vers de Moréas.

De même, dans le drame, où la fougue de la cadence expressive brise même souvent le rythme, il serait puéril de vouloir se servir de ces procédés minutieux. Mais, dans l'églogue, l'idylle, la poésie lyrique ou légère, aussi différentes de la tragédie qu'une aiguière de Benvenuto Cellini l'est de Saint Pierre de Rome, toutes les délicatesses de métier, toutes les subtilités doivent être employées par l'habile poète. Là, la pensée peut être étendue, traînée, alanguie par les ornements, sa précision importe peu ; là, on est libre de son espace, on peut forcer les voix, les consonnes, à exprimer, parfois par onomatopées, parfois suggestivement, toutes sensations, tous tableaux, et, en même temps, par leur répétition méthodique, à cadencer les vers ; là vraiment, l'art est, selon le mot de Poussin, la délectation.

Cependant, malgré la facilité que donne, dans la poésie légère ou idyllique, le déploiement, l'allongement de la pensée, il ne serait pas aisé de faire jouer l'allitération, l'assonnance, le rythme poétique et l'expressif, s'il fallait encore s'astreindre à toutes les règles conventionnelles de la versification pour les yeux

Sans confondre, comme les quelques aèdes modernes qui ont frappé de leurs plumes d'oies Alexandrins et autres mètres, sacrifié Hugo, Musset, Racine sur l'autel de Baïf et de Marmontel, instauré enfin le règne du kilomètre poétique ; sans confondre, dis-je, cadence avec décadence, réformer avec déformer, je pense qu'il faut réformer le vers.

Mais il faut une base ; or, tandis qu'en politique on commet tant de bêtises au nom des principes, nos poètes n'en ont même point invoqué : que diable ! on sait au nom de quoi on a raccourci Marie-Antoinette et tant de ci-devantes ; c'est au nom du noble principe de la fraternité, mais vous, quand vous allongez l'Alexandrin, c'est à quel titre, dans quel but ? quand vous nous ramenez au hiatus, quand vous supprimez l'alternance des rimes, où tendez-vous ?

Ne pourrait-on établir pour principe que, après l'expression verbale, et l'expression rythmique des sentiments, le vers n'a pour but que *le charme de l'ouïe* ? N'était-ce pas d'après cette règle qu'œuvrèrent nos premiers poètes, au temps que la langue avait conservé du latin la prononciation plus complète et moins contractée ? Mais, quand cette prononciation se fut transformée, il vint un Boileau, esprit pénétrant, qui se persuada qu'un bon vers, comme un bon mur de clôture, ne devait présenter aucune disparité à l'œil, que c'était pour le plaisir oculaire qu'on avait institué les rimes et leur alternance d'élision, et il fortifia de toute sa puissante autorité cette monstruosité particulière aux seuls Français, du vers à voir substitué au vers à entendre.

L'élision, en certains cas, de l'*e* muet terminal, la prohibition du hiatus si commun dans les œuvres classiques, l'alternance des rimes si agréable, si rythmique, si naturelle que dans les couplets composés par le peuple ou les enfants on la retrouve toujours (même avec l'assonnance), la rime phonétique, le nombre, sont indiscutablement favorables à l'harmonie. Mais il faut les appliquer logiquement.

Ainsi : chacun prononce *agitée* comme *agité*, pourquoi donc la dernière syllabe de *agitée*, et toute masculine suivie immédiatement d'un *e* muet ne formerait-elle pas hiatus devant une voyelle, ne pourrait-elle être placée devant une consonne ou causerait-elle, entre deux autres sons masculins, l'alternance des rimes ?

Il n'est pas permi d'élider une syllabe muette au pluriel même devant un signe de ponctuation, et, cependant, « Muettes elles regardent » se dit comme « Muette, elle regarde », à moins qu'on ne lise chez MM. du Parnasse « Muettes, zelles... ». Ceux qui ont appris à lire se permettront l'élision dans le cas susdit.

Il paraît aussi qu'il y a hiatus entre deux voyelles séparées par un point ou un point et virgule, et que « Le travail est fini ; on part » est plus choquant aux oreilles de M. Mendès que « Les travaux sont finis ; zon (sans doute !) part. » Ceux qui savent lire s'accorderont encore la licence de ne pas considérer comme se rencontrant deux syllabes séparées par un point.

On pourrait admettre aussi certaines locutions ne formant pour ainsi dire qu'un mot, tel « Il y a » un peu plus dur, peut être, mais aussi un peu plus usité que « Iliade » ? et laisser aux Parnassiens les liaisons apparentes, comme « Bon et beau. »

D'autre part, il est certain, malgré les classiques, que *bas* rime mieux avec *bah !* et *bât* qu'avec *lacs* ou je bats ; *les matins*, avec *atteint* ou le *satin*, qu'avec *j'éteins* ; *ploie* rime avec *loi* aussi bien qu'avec *joie*, et *les genêts*, avec *ils venaient*, tout comme *bonnets*. Mais *prés* rime mal avec *pres*, et *lacs* avec *plats*.

Au point de vue du nombre, une liquide simple suivie d'un *e* *soupire* et *soupir*, *encore* et *encor*, *gèle* et *dégel*, la différence est fort peu appréciable. Le plus logique serait de les élider toujours, mais, comme elles sont parfois nécessaires pour composer des rythmes sourds, ne pourrait-on admettre que la syllabe muette appuyée d'une consonne liquide simple peut nombrer ou ne pas nombrer, au gré du poète ? C'est une licence, en somme, de peu d'énormité, et, prise devant un signe de ponctuation ou une césure assez longue, elle ne serait même nullement remarquée. Elle était d'ailleurs implicitement admise par les classiques, puisque « Il désire... Il espère » formerait un bon vers de six pieds, alors que les *e* de *désire* ne saurait se contracter avec *il* au travers des points de suspension.

De là à déduire qu'une syllabe masculine suivie d'une liquide peut parfois compter pour deux, et être, à la volonté de l'auteur, rime masculine ou féminine, il n'y a qu'un pas que je laisse à franchir au premier poète harmonieusement expressif qui le voudra tenter.

Cette versification pour le son, que M. Edouard Dujardin a si joliment appliquée, aurait, outre l'avantage de rendre les vers plus sonores, celui d'être plus facile, de permettre, par conséquent, de créer des

rythmes allitérés et assonnants, ce qui ajouterait encore au charme de l'ouïe.

Soyons donc *fonétifs*, non pour suivre la mode, mais parce que le phonétisme est la seule raison d'être du mètre qui donne à la poésie la suggestivité de la musique tout en lui donnant la clarté du verbe.

PIERRE VALIN.

Madame la Mairesse

—

Cette année là, St-Martin doit être particulièrement satisfait des habitants de Corneville-sur-Garonne ; ils ont gaiment festoyé tout le jour en l'honneur de leur vénérable patron, et il est bien tard dans la nuit que les réjouissances durent encore.

Par les routes que Novembre a tapissées de feuilles mortes, les bœufs et les génisses qui ont pris part au concours de labour, regagnent paisiblement leurs étables, pendant que le baudet, vainqueur de la course, s'agite sur sa litière, obsédé par des rêves de gloire.

Dans la salle grotesquement décorée de l'inévitable hôtel du Cheval-Blanc, il y a grrrand bal : Trois musiciens étiques — un violon, un trombone et un tambour — dissimulés comme des oiseaux craintifs derrière les branchages de l'orchestre, envoient tant bien que mal, par dessus ce rempart de verdure, la préhistorique « Valse des Roses ». Au milieu d'un nuage de poussière, les robustes campagnards solidement enlacés à leur bonne amie tournent en hurlant ; dans les recoins obscurs, des couples se prodiguent de grossières caresses, et de nombreux ivrognes, affalés contre les murs, balbutient de leur voix rogomme, d'inintelligibles discours que de fréquents hoquets viennent couper périodiquement : une Kermesse à la Rubens.

Joseph Rapabois, maire de Corneville-sur-Garonne, célèbre lui aussi la St-Martin, et pour faire d'une pierre deux coups, il fête en même temps la réception de la croix qui vient de lui être conférée pour *services exceptionnels*.

Une société d'élite est réunie autour de sa table. Le dîner touche à sa fin ; on sert le champagne. Le sous-préfet de l'arrondissement, un respectable monsieur chauve, se lève comme mû par un ressort, et soulevant délicatement la coupe de Bohême où pétille le Clicquot, il boit à l'emphitryom et à son épouse. A partir de ce moment, c'est une véritable avalanche de toasts ; chacun se croit obligé d'y aller de son petit speech, et à tout instant éclatent, dominant le fracas des verres, les grands mots de vertu, d'honneur, de travail et d'honnêteté.

Au bout de la table, dans une délicieuse toilette claire tranchant sur la face vultueuse de ses deux voisins — un ex-sénateur et un inspecteur d'Académie — la maîtresse de céans, la belle Madame Rapabois, se cache pour sourire derrière son grand éventail de plumes. A quoi pense-t-elle ? Quel souvenir amène ce rictus légèrement ironique sur ses lèvres incarnadines aux gracieux contours ?

Ah ! son esprit est loin, loin, bien loin.

Elle songe à tout ce qu'elle a fait pour son homme. Elle se voit avec lui, jeunes mariés, domestiques chez le riche agriculteur qui leur a laissé en mourant, avec sa fortune entière, la confortable maison qu'ils habitent et les immenses propriétés qui l'entourent. Mais à quel prix ! Elle se rappelle avec dégoût les salacités brutales qu'il lui a fallu subir de ce vieux satyre *brûlé de plus de feux qu'il n'en allumait*, qui, malgré son argent, délaissé depuis de longues années par toutes les femmes, à cause de ses répugnantes maladies, s'était jeté sur elle comme un malheureux affamé se précipite sur un morceau de pain blanc, frais et fleurant bon.

Le premier échelon est gravi, Rapabois est riche ; il lui faut maintenant des honneurs.

Les élections municipales arrivent, et le voilà qui passe haut la main à la mairie de Corneville-sur-Garonne. N'est-ce pas à elle qu'il doit ce résultat ? N'est-ce pas elle qui a amené les radicaux et les réactionnaires à voter comme un seul homme en faveur de son Joseph ? Que lui a-t-il fallu pour opérer cette fusion, pour conduire à bien ce mariage du Grand Turc et de la république de Venise ? Simplement, quelques petites visites très sentimentales, faites vers la saison du renouveau, aux deux leaders de la commune : à Noisillaud, le notaire clérical, et au médecin librepenseur Labaumelle.

Quelle facile conquête que celle du premier, qui, mettant de côté comme un paquet embarrassant, ses scrupules d'homme religieux et de défenseur de la morale, avait mainte fois délaissé la cuisine par trop fade et par trop pot au feu de son hyperboréenne épouse, pour le plat plus relevé que lui présentait avec un air très engageant la superbe Madame Rapabois !

Et le galant Labaumelle ! Il avait promis et exécuté tout ce qu'elle avait voulu ; et pour ce, elle n'avait eu qu'à se laisser tomber un beau jour entre les bras de ce Diafoirus céladon qui, malgré ses soixante-cinq ans, faisait, par une vieille habitude, un brin de cour à ses plus jolies clientes.

Puis elle songe au jeune secrétaire du ministre de l'agriculture auquel Rapabois doit la rosette qui étoile aujourd'hui le revers de son solennel habit noir. C'était, ma foi, un fort gentil garçon. Elle se rappelle, avec un léger frisson de plaisir — bien vite réprimé, car elle est avant tout une honnête femme — la promenade qu'ils ont faite ensemble par les bois et par les champs, alors que son Joseph se livrait complaisamment aux douceurs de la sieste *(service exceptionnel)*. Ah ! mon Dieu ! il lui semble que c'était hier... Elle revoit distinctement la chûte dans les grands blés, l'essaim de perdrix s'envolant pudiquement ; elle entend bourdonner à ses oreilles les paroles troublantes que les lèvres du jeune homme affolé lui balbutiaient sur les lèvres ; elle sent battre son cœur dans sa poitrine comme après une longue étreinte......

Et pendant ce temps, tout autour d'elle, les toasts succèdent aux toasts, et toujours résonnent, à l'adresse de Rapabois et de son épouse, les grands mots de vertu, d'honneur, de travail et d'honnêteté.

PHILIPPE LARLAT.

LES RUINES DE PALMYRE

(QUATORZAINS GRIS)

A Raymond Daly.

I

Zénobie au grand cœur, matrone très antique,
Jeune, alors que l'était jadis Monsieur Renan,
Après avoir, trente ans durant fêté Onan,
Distribue aux catins ses jetons, Viatique

Qui doit conduire au terme échu. L'âge critique
Franchi pourtant — crois tu? — depuis bien plus d'un an
N'a point tari sa folle ardeur et le nanan
Lui semble encore, à cette vieille, un athlétique

Et vigoureux amant. Elle lit Jean Lorrain
Et Peladan, goute Mendès et se délecte
Aux cents potins dont son journal conte le train.

Et proxénète auguste, il faut qu'on la respecte
Comme le broc où nos papas ont bu jadis
Le vin d'amour et le nectar des paradis.

II

Meuble Henri Deux, lustre forgé, dames du temps :
Parmi la fade odeur des Lubins et des Crèmes,
— Simon, ma chère, — elles sont les vivants poèmes
Qu'ont épelés ; il est longtemps, sphinges démens,

Les puceaux curieux des ardeurs de la chair.
Mais, las, elles ont vieilli les vieilles courtisanes.
Leurs chauds baisers ne semblent plus que des tisanes
Et leur chanson se joue encor sur le même air.

Et lonlonlaire et lonlonla, harpe brisée,
Aucun n'en pince, aucun n'en rêve et le carmin
Rougit en vain leur lèvre qui n'est plus baisée.

Doit-il jamais passer par là, le Benjamin,
Cet Advenu dont le sourire en leurs yeux brille,
Cependant qu'elles « font », moroses, leur manille?

III

Après avoir rentré chez elle Zénobie,
Grise à demi, elle s'appuie au bras du « Rat »,
Que lui ramène aux soirs quinteux le baccarat
Lorsque Pallas lui laisse au ventre une lubie.

Dévêtue elle va par la chambre, en chemise,
Montrant ses bas haut-jarretés, son gros tutu
Qui saille effrontément : « la lune, la veux-tu,
Mon gas? — Prends la. » L'éponge geint sa chanson grise,

Le bien-aimé se met au lit, le cœur marri
D'avoir, hélas, à contenter la catin folle
Et dans un coin, l'Amour sanglote, au pilori.

Mais elle, sans pitié épandant sa chair molle,
Ses seins croulants libres enfin de leur soutien,
Minaude en zézayant : « Pas? ils se tiennent bien? »

Pierre DUFAY.

LE LIVRE

A Octave Uzanne.

J'ai cette passion innocente : le Livre !
Auteur classique où dort l'ennui des écoliers
Qui commentent le texte en croquis familiers,
Livre d'heures jauni sous son fermoir de cuivre,

Roman déteint où l'œil des concierges voit vivre
Quelque sombre produit des Frédérics Souliers,
Long poème alignant ses rythmes réguliers,
J'aime le Livre ! Il nous enchante, il nous délivre !

C'est quelqu'un qui nous cause et ne fait pas de bruit.
Même quand je vois bien qu'il ne m'est d'aucun fruit,
J'y vénère, ô mon vieux Gutemberg, ta mémoire.

En humble demi-toile, en maroquins coquets,
Il m'attire, et toujours c'est ma joie et ma gloire
De me salir les doigts dans les boîtes des quais.

Marc LEGRAND.

SUPPLICATION

d'après Edgar Poe

De tous les cœurs pour qui ta présence est l'aurore,
Pour qui le jour, sans toi, n'est qu'ombre et nuit encore,
Pour qui, lorsque tu pars, se voile en haut des cieux
Le soleil ; — de tous ceux qui, des fleurs plein les yeux,
Te bénissent, ô toi leur espoir, toi leur vie,
Car tu ressuscitas en eux la foi ravie,
La foi dans la Justice et la Rédemption ;
— De tous ceux qui, gisant sur le lit sans rayon
Du désespoir mortel, relevèrent la tête,
Lorsque tu murmuras : « Que la clarté soit faite ! »
Lorsque tu murmuras, devant leur front hagard,
Ce vœu déjà comblé par ton divin regard,
— De tes plus obligés, de ceux dont l'âme ardente
Sait le plus saintement être reconnaissante,
Oh ! rappelle-toi bien le plus sincèrement
Dévoué ! N'est-ce pas ?... Et pense un seul moment
Que c'est lui qui, pour toi, rythma ces vers intimes,
Et qu'il trembla, quand il conçut ces faibles rimes,
Trembla de tout son être, en songeant que son cœur
Communiait avec un ange du Seigneur !

Emile BLÉMONT.

LA STATUE

Bronze gris, socle blanc avec lettres dorées,
Ecce homo ! Les paysannes affairées
Se moquent du monsieur et font coucher leurs veaux
Aux pieds même de la statue, au grand scandale
Des bourgeois de l'endroit trouvant la chose sale,
Car ses bons citoyens lui sont restés dévots.

Les oiseaux du ciel bleu, libres, gais et cyniques,
Ont d'abord éprouvé de violentes paniques
En heurtant dans leur vol ce noir épouvantail ;
Puis, sur le nez, le front, et la bouche entr'ouverte,
Ils ont fait gravement, levant leur queue alerte,
Ce qu'en bas au repos fait le grave bétail.

Les gamins l'auront pris, bien sûr, pour une cible :
Sans souci du long bras dont le geste terrible
Semble vouloir peser sur un peuple assemblé,
Chaque jour la marmaille, au sortir de l'école,
Lapide le grand homme, et le trouve fort drôle
De tinter sous les coups comme un chaudron fêlé.

L'endroit est convenable, enfin, au crépuscule,
Pour pisser sans témoins. Je jette sans scrupule
Quelque bout de cigare au bronze dédaigneux.
Mais moi, je ne suis pas poli, c'est dit, je suis sceptique,
Méchant, et le héros, couleur du jus de chique,
A droit de mépriser mon sourire hargneux.

Eh bien, non ! les enfants, les paysans, les bêtes,
Les oiseaux ne sont pas méchants, eux ; dans leurs têtes
Rien n'a jamais causé de louche et d'écœurant,
Mais l'instinct leur a dit : « C'est un fier saltimbanque
Qu'on a mis là debout ! » Et l'on veut que je manque
D'imiter tes dédains, ô joyeux moineau franc !

Henri BOSSANNE.

AMENDE HONORABLE

La Ville s'éveillait, ce matin sous la pluie,
Le sol était trempé, le ciel était de suie.
Et le troupeau passif des hommes s'écoulait
Plus triste que toujours, plus passif et plus laid.
Avec des mots amers, j'ai fait pleurer tes yeux.

Sur le masque plus dur de ces blêmes visages
Nul rayon ne tombait d'en haut. Les filles sages
Troussaient en trottinant leur cotte, laissant voir,
Sous le jupon fripé, la botte et le bas noir.
Avec des mots amers, j'ai fait pleurer tes yeux.

Même, parfois passait, dans l'éclair du regard,
Le vice débridé, le désir égrillard :
Au sortir du sommeil et des bras de la femme,
L'homme déjà mentait, sans pudeur et sans âme.
Avec des mots amers, j'ai fait pleurer tes yeux.

J'ai fait pleurer tes yeux candides où le jour
Caresse de rayons d'or ton rêve d'amour
Et qui fermés semblent des pétales de roses
Lorsque tu dors, esprit ravi, paupières closes.
Avec des mots amers, j'ai fait pleurer tes yeux.

Léon DEQUILLEBECQ.

Paris 90.

RAYON DE LUNE

Après tout un long jour de larmes et de peines
Nous avions pu, le soir, à l'ombre de la nuit,
Nous rejoindre là-bas, au bord des vastes plaines
D'où l'œil avec plaisir voit l'horizon qui fuit.

Des arbres près de nous s'élevaient par centaines,
Et là, pour mieux cacher à l'étoile qui luit
Les doux premiers bonheurs de nos âmes sereines,
Nous cherchâmes asile à l'instant et sans bruit.

Les nuages couraient vivement dans l'espace,
Chassés par le zéphir qui va, revient et passe,
Et nos cœurs dans l'amour semblaient s'éterniser.

Puis l'ombre protégeait nos caresses si franches...
Quand la lune, — passant l'œil à travers les branches,
Vint éclairer soudain notre premier baiser.

Th. GESLAIN.

L'HOMME AUX POIDS

Il jongle et la sueur perle par tout son corps
D'athlète, où l'énergie à la souplesse est jointe ;
Sa chevelure, d'où toute essence s'éloigne,
S'anime sur son cou qui se gonfle d'efforts.

Des boules roulent dans ses bras musclés, alors
Qu'il les élève, et les deux seins dressent leur pointe
Sous le maillot, qui très étroitement s'accointe
Au torse, en faisant mieux saillir tous les dehors.

L'élan épanouit la tension robuste
Des cuisses, et ses reins, lorsqu'il remue, ont juste
La souplesse des reins flexibles des félins ;

Et tout entier aux poids qu'il jette vers la nue,
Il n'a pas le souci des regards féminins
Dévorant ce qu'il laisse entrevoir de peau nue.

Ernest RAYNAUD.

LUMEN !

Dans l'étincellement des rêves exotiques
se meut comme un parfum sonore de portiques
élevés sur le sable, au bord des cieux profonds...

Un éblouissement de rosaces gothiques
filtrant le pur soleil aux doux baisers mystiques
à travers les vitraux, sous l'aile des griffons...

L'essaim des noirs pensers aux vols fantomatiques
n'y bourdonne jamais, car leurs chants fantastiques
voguent fiers et captifs sur des Bellerophons !

Mais sous les lourds nimbus de vapeurs erratiques
traînant sur les sommets des monts apoplectiques,
on voit l'enfantement de monstrueux syphons.

O rêver sur les bords des fleuves narcotiques !

Pierre de SAINT-JEAN.

6 mars 1891.

La Dame aux Azalées

A Marie Krysinska.

Seule, oh ! combien ! la Dame aux Azalées
Attendant l'heure de la messe
Si lente à venir, le long des allées
Ombreuses et toutes sablées
Promène sa lourde et morne tristesse ;
Car le pâle blond, si blond et si pâle !
Quelle cherche partout sans trêve,
Lui qui grisa son âme virginale
Est parti, brisant pétale à pétale
La chaste fleur de son beau rêve !
Et par ce matin rutilant éclate,
Comme une suprême ironie,
Un concert riant de fleurs dans la plate-
Bande du parterre où tout flatte
Le regard d'une idéale harmonie,
Parfums et couleurs y chantent la gamme
Multicolore des surprises
Et dans ce joyeux et fol amalgame,
D'éclatants rayons s'ensoleille l'âme
A la faveur des tendres brises.
Et c'est une fête aussi par les branches
Qui toutes sont de nids couvertes.
La haie a pris sa robe des dimanches
Et le soleil met des guipures blanches
Sur le sein des pelouses vertes.

LA PLUME, supplément du 1er Août 1891

Mais Elle que rien, rien ne peut distraire
Le plus possible elle s'isole
Au Parc dédaignant — lasse et solitaire,
— Lasse de chercher une sœur, un frère,
Quelqu'un enfin qui la console ! —
Les gaietés autour d'elle accumulées
Comme pour narguer sa tristesse ;
Et seule, songeant le long des allées
Aux illusions en allées
De son pauvre cœur que l'amour délaisse
Elle pleure la Dame aux Azalées
Attendant l'heure de la messe !

Michel ABADIE.

Extrait des « Cantiques ».

LILAS !

A Raymond de la Tailhède.

Roses lilas et blancs lilas viennent d'éclore,
Leur souffle égal parfumera nos soirs dorés,
Tendres lilas aux tons de lys, aux tons pourprés,
Lilas au ciel, mon cœur fleurit lilas encore !

Joyeusement s'envoleront, proche l'aurore,
Des feux follets, des lutins fous, gens désœuvrés,
Ames, je crois, des clairs lilas évaporés
Que le soleil à son réveil hume et dévore.

J'ai vu se perdre au fond des cieux muets et noirs
En voltigeant dans l'air narquois mes doux espoirs,
Las ! j'ai maudit les dieux cruels en leurs colères.

Où donc sont les fraiches senteurs de mes amours ?
Mon cœur fané languira-t-il ainsi toujours ?
Roses lilas et blancs lilas, fleurs éphémères !

Henri CORBEL.

REPROCHE

A celle qui rêve.

Vous soupiriez peut-être au fond de vos ennuis,
Et peut-être une idée assombrissait votre âme,
Sans cesse poursuivant vos jours comme vos nuits,
Et vous restiez muette ! Oh, comme je vous blâme !...

Car moi, de mon coté, j'avais des désespoirs.
Et je sentais pourtant quelque chose de vague
En mon cœur, qui troublait les labeurs de mes soirs ;
N'est-ce pas le songeur qui rêve et qui divague ?

Dites-moi, dites, car il le faut, le temps presse,
Et les jours disparus ne se retrouvent pas.
Dites quel est le Rêve inconnu que caresse
Votre âme, à mon oreille, avouez-le tout bas !

Alphonse de BÉVYLE.

12 février 1891.

CAPITEUSE

Auprès de cette femme adorable et coquette,
Vous sentez aussitôt comme un trouble amoureux ;
Puis, ça devient plus fort, ça vous monte à la tête,
Et ça vous grise enfin comme un vin généreux.

Cette fleur de beauté, comme la tubéreuse,
Vous dégage un parfum exquis et violent ;
Elle répand au loin son odeur amoureuse ;
Autour d'elle on respire un air chaud et troublant.

Cette fille d'amour est terriblement belle.
Son philtre ensorceleur pénètre jusqu'aux os.
Elle dompte et séduit l'homme le plus rebelle
Ainsi que le serpent fascine les oiseaux.

Elle exerce partout sa puissance féerique.
Au contact de sa main, l'être le moins lascif
Tressaille, comme quand l'étincelle électrique
Fait courir dans le corps son frisson long et vif.

Ses regards font aux cœurs de profondes blessures,
Et ceux qu'elle a blessés sont perdus sans retour.
Ses baisers corrosifs sont comme des morsures,
Et donnent au plus froid la rage de l'amour !

Gaston BASTIT.

ÉPHÉMÉRA

Très pâle vous étiez sous la poudre de riz,
Que fleurissaient de sang vos lèvres carminées
Et que trouaient vos yeux pleins d'un vague mépris,
Vos grands yeux qui semblaient deux pervenches fanées.

Les bras marmoréens, les poignets fins, cerclés
D'argent, où s'attachaient des mains patriciennes,
Le corsage moulant les seins roides, gonflés,
Vous évoquiez en moi des visions anciennes,

Où vous passiez : Reine ou Prêtresse aux cheveux blonds,
Les flancs serrés dans une longue robe mauve ;
Reine ou Prêtresse aux seins ardents, mais inféconds
Et secoués de très lascifs désirs de fauve,

Au chignon plein de parfums lourds, nimbant le front
D'un casque d'or. Superbe et triste, en votre songe
Que pensiez-vous des jours qui furent, qui seront,
Des jours empoisonnés par l'éternel mensonge ?

— Or, je vous contemplais : je vous contemplai tant,
Ma Dame, que soudain nos regards se croisèrent,
Se comprirent et que, sur un ton incitant,
Nous nous dîmes les pleurs d'ennui qui désespèrent.

Et je sentis en vous cet intuitif besoin
D'une passion folle et d'un amour mystique.
Peut-être eussions-nous pu le vivre en maint recoin
Cet amour à la fois divin et satanique ?

Mais trop tôt vint l'adieu, car, hélas ! vous restiez
Alors que je passais, ô blonde Phocéenne !
Et plus que jamais mes pauvres yeux tuméfiés
Ne reverront vos yeux troublants de magicienne.

Emile FOUBERT.

Citadelle de Blaye,
4 avril 1890.

PETITS PORTRAITS

—

Pierre TRIMOUILLAT

Ni homme, ni femme, ni auvergnat : Parisien et chansonnier. De plus, monologuiste, poète, journaliste et anti-symboliste.

Spirituel comme treize bossus, fluet, barbichu, coquet, menu et tant soit peu étrange — tient donc, par l'imprévu de ses méplats, de Roquelaure, Littré et Wolf : pourquoi il les abomine. A fait Gras et maigres *pour se venger d'être trois fois moins épais que Sarah et,* Le Bègue, *en vue d'obtenir l'amitié de MM. les maris dont les épouses ont des paresses dans leurs éructions sous-cuissetanées.*

Quand on le regarde, pâlit ; quand on lui parle, sourit ; quand on l'écoute, grandit et, quand on l'en prie, ténorise assez désagréablement des choses agréablement modernistes. A La Plume, *au* Chat-Noir, *partout, ne rencontre que des sympathies. Très souple, se faufile dans une foule et soudain sa chevelure ondulée, sa barbiche et toute sa mince personne apparaissent, sans que l'on sache comment, au dessus de l'estrade réservée aux diseurs ; on ne l'entend jamais, tant il parle bas, mais toujours on rit de confiance — jusqu'à l'esclaffement inclus.*

Rime des élégies 1850, compose des drôleries 1912 et chansonne tout, même sa pauvreté et les concierges ! Rimailler et chansonner sont, pour lui, œuvres aussi faciles qu'avaler six grenadines au kirsch — sans boire (mais point sans rire).

Imperceptible, peut impunément assister au déshabillage, maquillage et rhabillage d'Yvette Guilbert, laquelle lui doit ses plus francs succès, par M'sieu Alphonse aux Français *et* A la Brasserie. *Aussi la divette l'adore et prétend-elle créer toutes ses chansons nouvelles.*

Signes particuliers : a lu le Pélerin, *mais affecte de n'y rien comprendre ; ne sera jamais académicien — quoique il puisse devenir vaudevilliste ; se promène avec une rose au revers de la redingote et un rouleau de musique sous le bras ; enfin sa famille, le voyant faire des vers, lui a jadis prédit la prison avec, pour couronnement, la guillotine.*

Léon DESCHAMPS,

CRITIQUE LITTÉRAIRE

—

Causerie

Tous les lundis, dans la *Bataille*, Lissagaray abandonne une page du journal à notre confrère Camille de Ste-Croix ; ce dernier intitule cette page : *La Bataille artistique et littéraire* et il y publie des notes de littérature et d'art empreintes d'un esprit d'équité très rare. A la fin de l'année, l'éditeur Savine réunit en volume les meilleurs articles : voilà l'origine du livre, *Mœurs littéraires*, que nous avons sous les yeux.

On ne critique pas des essences de critique, on peut tout au plus les apprécier d'un mot et les faire valoir (ou les condamner) par une citation. Le mot : c'est parfait ; la citation : ...tout le volume vaut d'être reproduit, d'où notre embarras. Camille de Ste-Croix est un poète d'une intelligence trop élevée pour que nous nous prostituions à lui servir un panégyrique ; nous nous bornons à recommander *Mœurs littéraires* à ceux qui désirent posséder dans leur bibliothèque une histoire impartiale et au jour le jour des jeunes lettres françaises.

Cette histoire des jeunes lettres vaut bien que quelques esprits s'y consacrent. L'un apporte une œuvre d'ensemble, l'autre un morceau de détail, une pierre sculptée destinée à magnifier l'édifice. Cette pierre nous est fournie aujourd'hui par Charles Maurras : son *Jean Moréas* est une étude exquise — comme tout ce que livre au public le savant critique de l'*Observateur français*. Jamais l'auteur du *Pélerin passionné*, sauf en les si judicieux morceaux d'art livrés hebdomadairement au *Temps* par Anatole France, ne fut examiné, étudié, analysé avec plus de compétence. Les éloges, quand on suit attentivement le mouvement intellectuel de notre époque, perdent toute valeur, n'étant souvent que l'expression d'une admiration raisonnée et faite de constatations qu'un chacun peut faire. Nous semblons, nous les critiques de l'œuvre des Jeunes, obéir à un parti-pris alors que nous parlons le plus sincèrement. Il nous est impossible de regarder autour de nous sans être éblouis : belles-lettres, philosophie, musique, peinture, sculpture, gravure, céramique, toutes les branches de l'art portent des fleurs éblouissantes. L'Année terrible semble avoir préparé une génération d'artistes qui, d'un seul coup, ont rompu avec le poncif, le banal, le convenu. Evidemment il y a des exagérations, mais elles sont nécessaires et surtout voulues. Tout cela se tassera, se fondra, s'harmonisera et le vingtième siècle verra à son aurore la plus belle Renaissance artistique qui ait jamais flori en notre pays. Et cette renaissance ne viendra pas à nous par le Nord, affirme Maurras... Mais l'école romane commence à trop faire parler d'elle pour que nous osions, dans ces courtes notices, nous aventurer à traiter de la chose... Partie remise, simplement.

Tranquillisons plutôt notre âme inquiète en allant faire une cure à... l'établissement de psychothérapie fondé par l'ami Maurice Barrès. Trois stations sont indiquées, donc un traitement complet comporte la visite à plusieurs sources : Léonard de Vinci, Maurice Latour de St-Quentin et Grande-Grille — pardon ! Marie Bashkirtseff. Le traitement n'est peut-être pas infaillible, mais le docteur qui l'applique a tant de grâce ! il possède si joliment l'art de dorer la pilule !... Ces *Trois stations de psychothérapie* sont faites pour recevoir les âmes : souhaitons qu'elles s'y fortifient, comme l'espère M. Barrès.

Le Comte François de Nion tient mieux que ses promesses de début ; *La Peur de la Mort*, son nouveau roman, est, nous dit Camille Lemonnier : « un livre qui commence par l'homme et finit par Dieu ». La philosophie, cependant, ne sert qu'à nuancer et n'est pas un prétexte à discourir sur des probabilités. M. de Feysin c'est vous, c'est moi, c'est nous tous : c'est la Vie préparant la Mort. L'épigraphe empruntée à J.-H. Rosny : *Luc s'éparpilla...* donne bien le sens qu'il convient d'attribuer à cette œuvre écrite par un maître styliste.

La mode n'est plus aux sous-titres. Sans cela, M. Jean Thorel eût mis sur la première page de son livre : *Promenades sentimentales* ou *La Confession d'une âme*. « J'adore la vie », nous dit quelque part l'auteur.

C'est d'une belle franchise Souvent d'ingénieux aperçus séduisent le lecteur de *Promenades*. Malheureusement... ils sont trop éloignés les uns des autres, M. Thorel a par trop délayé une idée qui demandait à être traitée brièvement, en phrases concises, ainsi qu'opère Barrès — un nom qui n'est point placé ici par fantaisie de bibliographe...

Histoires d'amour! Riens poudrés de riz, comme dit mon camarade Henry Cormeau, délicieux riens du-tout avec lesquels on fait quelque chose! Celles de M. Pierre Bujon se laissent lire avec intérêt, malgré quelques malencontreux clichés : un député qui « va se retremper au sein de ses électeurs » et d'autres! Le mieux est donc de lire et de se laisser amuser — l'auteur s'en chargera seul.

Nous avons donné récemment dans cette revue une nouvelle de M. Hubert Krains, *La Cité mercantile*. Aujourd'hui nous recevons le volume duquel la *Cité* devait faire partie et l'œuvre nouvelle porte le titre de : *Les Bons Parents*. M. Krains n'a pas l'humour de Pierre Bujon, mais il dispose d'une âme attendrie qui, infiltrée en des récits campagnards, fera pleurer les personnes sensibles, et d'un style sobre digne d'être loué en la circonstance. En somme excellent livre.

Nous préférons les gens qui, pour se singulariser, ont recours à un éditeur plutôt qu'à un tailleur : l'auteur de *Tête d'Or* doit être classé dans la première de ces deux catégories ; son livre est imprimé d'une façon idiote, sans pagination, sans marge — et sans nom d'auteur. Voilà bien des singularités, n'est-il pas vrai? Stuart-Merrill nous affirme que le livre est très bien... très bien... Nous aimons mieux nous fier à la parole du poète des *Fastes* que de risquer une excursion à travers les pages de *Tête d'Or*. Peut être l'auteur aura-t-il à s'en louer... peut-être aussi pourra-t-il s'en plaindre! Décidément cet auteur pousse la singularité trop loin.

Eugène Chatelain, l'aimable directeur de la *Revue Européenne*, publie un recueil de vers dont notre ami Y. R. vous dira quelques mots. *Mes dernières nées* ne bouleverseront point les règles de la versification française, non, mais elles plairont sans doute à force gens — pour lesquels l'idée passe avant la forme.

Pour les amis de la gaîté : *Sur le Boul'Mich*, chansons du Quartier, par Montoja, le joyeux Montoja si applaudi jadis à nos soirées de *La Plume* avec son *Macchabé* et ses *Veuves du Luxembourg*. Nous reparlerons de ce livre.

Louis Malosse chante, lui, la *Chanson des Choses*, poésies émues et remplies de fraîcheur et nos collaborateurs Aymerillot, Béliard, Blandel, Métaireau et de Vertais rivalisent de jeunesse et d'entrain lyrique pour faire de leur recueil collectif : *Les Eglantines*, une plaquette du plus haut intérêt.

Enfin la *Bohémienne*, comédie en 3 actes, en vers, par M. Alexandre Lefas ne nous semble pas destinée à voir le feu de la rampe : trop de *conversations* et pas assez d'*action*. A la lecture, on s'y intéresse encore, malgré la banalité de certains vers, mais à la scène ce ne serait pas supportable.

SAINTE-CLAIRE.

Liminaires, par Paul Redonnel.

Aux
ignorants
de la glèbe, dont
je tiens la meilleure
part de moi-même.

Telle est la dédicace venant après *Bibliocrène* et *Légende* — deux avant-propos préludant à l'œuvre, tout en affirmant que, « en ce livre, nulle préface, ni postface... » — Et cette dédicace en dit suffisamment pour que le lecteur artiste lise *Liminaires* et les comprenne, et pour qu'il n'applique point à l'auteur ces qualificatifs redoutés par lui : décadent et abstrus. Alors, ces *Liminaires*? — Les sensations, notées par un poète, d'un Etre ultra-sensitif, les étapes successives auxquelles s'arrêta une intelligence avant que d'arriver à la pleine lumière définitive, des balbutiements, des épellements, des chants de triomphe, toutes les vibrations que puisse contenir une âme. C'est l'étonnement d'un sensualiste devant l'indifférence des autres *(Halte de coupé)*, l'annonce de ce dont l'on est capable, soi *(Eglogue, Anagogie d'une feuille de lys)* :

Pas l'amour avec une égide,
Très humble et qui clorait les yeux,
Respectueusement timide,
Timidement audacieux,

Mais l'amour brutal qui préside
Et chante au cœur du gars nerveux ;

les promesses aux bachelettes *(Le chemin de Rome)*, l'hymne enflammé à... ce que, nous dit-on, montrait de ses doigts la Vénus de Milo *(Pomme et Fraise)*, puis le *De Profundis* chanté devant le désir satisfait — c'est-à dire mort.

Après avoir vécu, le poète pense : *Colloques d'êtres*, chocs d'âmes, efforts d'esprit essayant de soulever le voile qui nous cache le secret de la vie et son utilité. Il y a, dans *Colloques*, des observations dénotant en Paul Redonnel des aptitudes contemplatives :

La résonnance que la voix acquiert dans l'ombre
Intense le silence qui suit chaque phrase...

De méditer, le poète ne se fait pas plus faute :

S'aimer seul et cependant être deux Ames
Et des deux Ames l'une seule à genoux..

Non plus de s'émerveiller et de s'attendrir :

O piédestal de chair, dont je gravis la cime !

pour, ensuite connaître la « navrance sans le fiel et l'espoir de la désespérance, » navrance se guérissant, fort heureusement, avec des contes bleus les épaves éparses en notre siècle utilitaire !

Les Elfes sont partis et les lutins sont morts...

Mais

La révolte et le mal n'ont grandi que Satan...

et l'on accepte l'oubli, quelque triste que l'on soit, et l'on essaie d'aimer Dieu, de vivre, puisqu'il le faut, tout blessé d'amour.

Dès lors le poète est sûr de lui, il aime pour aimer, il fraternise avec les gueux, les déshérités et il chante :

Homme viril, j'ai fait l'amour
Croyant qu'il était le remède
A vivre...

La dédicace s'explique donc complètement. Paul Redonnel est possesseur d'une âme candide et bonne en laquelle ceux de la glèbe ont versé leurs trésors d'amour. Dans ses plus profondes et plus intenses douleurs, il conserve l'espoir au point d'en avoir des *nausées*, écrit-il. Qu'il ne s'en plaigne pas, le poète !

La forme des *Liminaires* eût gagné à moins de recherches, à moins d'afféteries — qui ne plaisent pas toutes. Les vers, aujourd'hui, ne sont lus que par des lettrés, m'objectera Paul Redonnel, et ils comprendront. Certes, ils comprendront, mais puisque le bourgeois, le « mufle » ne lit pas de vers, il ne sera pas épaté par un titre comme celui-ci $\pm\infty$, donc?... Où l'algèbre commence la poésie finit... A moins que l'auteur, un esprit très subtil, ne se soit dit : On ne parle des vers que dans les revues de Jeunes, et l'on est très heureux entre confrères, de trouver matière à éreintement dans les volumes publiés : je vais contenter certains.
Mais moi qui suis un ami sincère de l'auteur, j'eusse

voulu trouver tout parfait : Je déplore l'emploi des deux douzaines de mots rares plaqués dans le volume comme je regretterais de trouver sur de magnifiques fleurs naturelles, non le pollen qui les enjolive, mais le miel tout préparé qu'y auraient rapporté des abeilles.

Cette mince critique de détail une fois faite, il m'est doux d'applaudir au succès de Paul Redonnel et de lui prédire le bel avenir que lui réserve son très pur talent de poète.

Léon DESCHAMPS.

×

Simple, par Jean Rameau.

En même temps que *Nature* — une maîtresse œuvre qui a toutes les qualités requises pour prendre rang parmi les plus belles qu'ait produites la Poésie contemporaine. — Jean Rameau publiait *Simple*, où s'affirme comme un très personnel romancier le conteur exquis de *Yan* et de *Moune*.

Il a quelque peu fait à son image le héros de *Simple*. C'est, comme lui, un landais ; comme lui aussi, un poète. Jean-des-Figues resta poète toute sa vie pour un rayon de soleil qui lui avait féru la cervelle. Un accident similaire détermina la vocation de Louis Davis, — dénommé Simple par ses camarades, il advint, un soir d'été, qu'un hanneton s'introduisit, pour n'en plus déloger, sous sa boîte crânienne. A compter de ce soir décisif, l'existence n'allait plus être pour lui qu'une lutte perpétuelle de ses ambitions et de ses espérances contre les pires réalités.

Il quitte les Landes natales ; vient tenter à Paris la fortune littéraire. La série des déceptions commence. Une liaison qu'en principe il croyait passagère lui créa cette lamentable servitude des faux-ménages qui marque l'avortement de tant de rêves de travail, de bonheur et de gloire. Il devient père sans être époux. Ses charges augmentent, ses ressources diminuent, et en même temps, ses chances de réussite. Il croit à son génie et il le traîne piteusement dans les brasseries, les cercles de ratés où des révolutions littéraires se trament chaque soir parmi la fumée des pipes, les bureaux de rédaction de feuilles vagues et intermittentes. A mesure que l'insuccès se fait plus âpre, sa foi en lui même devient la préoccupation unique, l'idée fixe, l'obsession de toutes les minutes. La folie, qui le guette, s'empare de lui en fin de compte, et, lentement, progressivement, elle l'amène jusqu'au crime. Un jour arrive, effectivement, où Simple peut croire que sa fille lui fait obstacle, lui barre la grande route de la Notoriété. Il n'hésite pas : il tue sa fille. Et désormais, perdu, inconscient, victime de ce terrible Paris qui exalte l'homme de genre ou l'anémise, il s'en va finir de la mort de tant d'autres, sans nom et sans famille, dans une salle d'hôpital.

Jean Rameau a puissamment dramatisé cette aventure, en y mêlant de ses souvenirs. Plus que personne, lui, célèbre à présent, il a connu les déboires qui accueillent à son entrée dans la carrière l'homme de lettres. Il s'est souvenu, en certaines pages de *Simple*, du temps où il lui fallait écrire des nouvelles à la main pour vivre. Les journaux imprimaient ses Calinotades et se gardaient bien de lui prendre ses poèmes. Il n'ouvre plus un almanach sans la certitude mélancolique d'y trouver quelque « mot » dont il revendiquerait la parenté à juste titre. Si donc *Simple*, vous émeut bien fort, c'est pour ce qu'il y a mis de lui-même, du lui-même de ces époques maintenant lointaines. Voyez-vous, rien n'est tel que d'avoir souffert pour en savoir plus long sur le cœur humain que le plus pénétrant psychologue.

Louis LABAT.

×

Chers Camarades, par Lucien Gleize.

O ! le bien vif, le très réel plaisir tout doublé d'intérêt que j'ai éprouvé à la lecture de *Chers Camarades*.

Quel est ce livre ? — C'est l'histoire vécue, la seule vraie, celle qui n'est pas écrite par les historiographes stipendiés ; c'est l'existence même de l'Ecole Polytechnique ; avec toutes ses allures scientifiques, gouailleuses, flâneuses, héroïques, ses monomes et ses brimades qui défile devant notre pensée subitement éveillée et retenue par la sincérité du récit. La voilà bien, cette conception grandiose qui fait rêver les bourgeois ; nous la connaissons maintenant dans tous ses recoins ; puis nous savons à quoi peuvent aboutir ceux qui n'ont pour eux que son estampille tant enviée. L'auteur nous le dit, il nous le démontre sans colère, comme il appartient au philosophe. Mais écrire sans haine, ne dit pas sans énergie, et Gleize met sa vigueur, sa virilité dans le récit pour écarter les théories-légendes qui ont si particulièrement cours dans le public à l'égard de Polytechnique : il décrit la faiblesses organique de l'éducation de l'Ecole, la somme énorme d'efforts dépensés par les *pipos*, la minimité du but atteint, et enfin, pour terminer, la poussée de coudes, plus âpre, plus sauvage, moins atténuée qu'augmentée par l'hypocrisie de la camaraderie officielle, mais si peu cordiale.

L'affabulation de *Chers Camarades* est simple comme il convient à un livre de lutte, mais elle est complète et intéressante et romanesque, attachant suffisamment les personnages aux théories, et les théories à l'action générale.

— Lucien Gleize ? quel est-il ? Il est un jeune avant tout ; il est imprégné, il est saturé des philosophies du moment ; il est moderne ; il a fréquenté les littératures et les sciences, et comme il ne dédaigne nullement l'Art, il lui est resté au bout des doigts le frottis de ces atomes impalpables qu'il a unis dans un mélange appréciable,... que je vous convie d'apprécier. De quelle école de lettres procède-t-il ? Je ne sais trop. Je ne crois pas qu'il soit de celle du *Cheveu coupé en Quatre*. Il est clair, et non pédant. Il est français avec un léger penchant vers le système de Zola pourtant : coquetterie, sans nul doute à l'adresse du grand homme du terroir. Mais coquetterie qui s'atténuera, coquetterie qu'il oubliera aux heures des fortes amours et des robustes luttes littéraires. Car Gleize est bien de ceux qui persistent : la preuve s'en trouve tout au long dans *Chers Camarades*.

Léon MAILLARD.

×

Mes Dernières Nées, par Eugène Chatelain. 2 fr.50 à la Bibliothèque de la Revue Européenne. 64, rue de Turenne.

Livre de polémique socialiste sincère par un vétéran, (Eugène Chatelain a 60 ans), et précédé d'une spirituelle et chaleureuse préface d'Alexandre Boutique. Je ne blâmerai pas M. Eugène Chatelain d'avoir fait les vers — non pas pornographiques — mais risqués rencontrés dans son volume, puisque ce sont ses meilleurs, mais que diable viennent-ils faire dans un livre de combat ?

On dit que M. E. Chatelain aime la jeunesse ; à lire *Amours tous nus* et d'autres, on est en effet induit à croire qu'il en a encore la verdeur. C'est cordialement la grâce que je lui souhaite. Ainsi soit-il !

Y. R.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre-Français. — *L'Article 231*, comédie en 3 actes, en prose de M. Paul Ferrier.

Il est entendu qu'après le *Grand Prix*, la moitié du *Tout-Paris* nous débarrasse de sa présence et que l'autre moitié s'enfuit aux approches du 14 Juillet. Le moment semblait donc bien choisi par la Comédie pour faire une tentative artistique, pour jouer un de ces réprouvés dont les directeurs ne veulent pas en pleine saison, parce que, prétendent-ils, leurs pièces ne font pas le sou. Le Comité a profité au contraire de cette circonstance heureuse, qui éloigne les abonnés, pour nous montrer jusqu'où pouvait aller son mépris, je ne dis pas seulement de l'art, mais des convenances. Jouer l'*Article 231* sur la scène des Français est une honte et il n'est pas de saison, si caniculaire soit elle, qui puisse faire excuser une semblable représentation. Certes, notre *Tout-Paris* n'est pas difficile, je suis convaincu, cependant, que si l'on eût donné ce vaudeville ennuyeux devant d'autres spectateurs que des *trains-de-plaisir* ahuris ou des *paquebots* ignorants de la langue, le public se fût livré à des manifestations qui eussent laissé celles de *Thermidor* loin derrière elles. Bast ! se sont dit MM. les Comédiens, c'est bien encore trop bon pour les pignoufs qui restent à Paris, et puis ça leur apprendra à nous faire jouer l'été.

Le propre d'une pièce gaie est d'être gaie ; celle de M. Ferrier est lugubre. On sourit au premier acte, on bâille au second, on part au milieu du trois ; les deux derniers pactes distillent un ennui dont on ne peut se faire une idée. L'auteur, homme de théâtre, homme de métier, connait son répertoire de vaudevilles mieux encore que M. Antony Mars, lequel se flatte d'avoir lu toutes les inepties théâtrales publiées depuis le commencement du siècle ; M. Ferrier a donc pris des personnages à droite et à gauche dans le répertoire, et il leur a fait faire la cabriole autour d'un article du code avec l'incohérence obligatoire dans ces sortes de bouffonneries.

Voyez plutôt :

Un Monsieur aime sa femme, madame aime son mari, un jour, dans un moment d'impatience, Monsieur gifle sa femme : immédiatement Madame court chez un avoué, fait ses malles et va se réfugier chez son père, un veuf joyeux, immédiatement Monsieur court chez un avoué, fait ses malles et va se réfugier chez... son beau-père, le veuf joyeux.

Chez le beau-père se retrouvent : les deux époux, — les deux avoués, — plus un amoureux de Madame, — plus une veuve amie de Madame, et à laquelle l'amoureux a promis le mariage, — plus deux domestiques, du genre raisonneur qui ont plus d'esprit et de bon sens que leurs maîtres. Frappés d'aliénation mentale, ces bonnes gens s'imaginent, pour amener une réconciliation entre les deux époux, de faire surprendre Madame avec son amoureux dans un tête-à-tête innocent ; c'est la veuve qui tombe dans le piège, il faut tramer autre chose. L'aliénation mentale faisant des progrès, ils se transportent au domicile des époux, pour assister à la reconstitution de la scène à gifle. Pendant cette reconstitution, Madame s'enflamme, gifle à son tour le mari ; les deux partis se déclarent satisfaits, et le rideau tombe.

Inutile de dire qu'aucun caractère n'est étudié. Quelques petits traits, jetés çà et là, au hasard, parmi des mots d'ailleurs rarement spirituels et jamais en situation. Ce qu'il y a vraiment d'inconcevable, c'est la puérilité du métier : les scènes s'enchevêtrent dans les sorties, les entrées, les quiproquos, et tout le monde va, vient, crie dans un désordre charentonnesque. Comme procédé, c'est le vieux procédé à répétition préconisé encore par quelques goitreux ; pas une situation qui ne soit annoncée dix minutes avant par une situation inverse, ou semblable, mais parallèle ; les scènes de la femme se répètent avec le mari ; celles d'un avoué s'opposent à celles de son collègue ; les déclarations de l'amoureux à Madame sont celles qu'il a faites à la veuve, etc., etc. Quant au dialogue, la banalité n'en exclut pas l'incorrection, qui donne un certain piquant à la diction pompeuse de nos comédiens ordinaires.

L'interprétation est purement exécrable. Oh ! ce Truffier ! ce de Féraudy ! Got lui-même ! Car, il faut bien l'avouer, on a fait donner le doyen de la Comédie, l'artiste d'un si incontestable talent, que tous nous aimons et respectons, pour sauver ce plat vaudeville dont ne voudraient ni Déjazet, ni Cluny. Qui disait donc que le Comité était ennemi de toute innovation ? Il innove on ne peut plus, au contraire ; n'est ce pas d'une audace sans pareille que de faire entrer le vaudeville dans la maison de Molière et de nous donner cette pantalonnade qui a nom *Article 231 !* Allons Messieurs du Comité, encore de l'audace ! Commandez une pièce à Burani et appelez désormais la boite : Maison Valabrègue !

Jean JULLIEN.

MUSIQUE

Opéra-Comique. — *Le Rêve*, drame lyrique de M. Louis Gallet, d'après M. Émile Zola, musique de M. Alfred Bruneau.

Au cours d'une interwiew récente, M. Zola a lancé cette demi promesse au public impatient, dit-on, de mysticité : « Je le leur ferai peut-être, ce qu'ils demandent. » M'est avis que, dans la mesure scientifique qu'il admet, le maître de Médan avait déjà essayé auparavant de désaltérer la foule assoiffée de mystère, car qu'est le roman *Le Rêve* sinon une décente plantation *d'inconnu* dans le terreau trop connu du naturalisme ? Et de même, à l'envi, les gros du parti désertent à l'anglaise par ces portes : l'hystéro-spiritualisme, les états pathologiques mentaux, la démonomanie, le spiritisme. Voir les derniers ouvrages de MM. Huysmans, Hennique, etc.

Il faut bien qu'en effet le public ait quelque velléité de se désencrasser l'entendement dans les eaux vives de la légende, puisque des négociants notables sur la place, tels que MM. Richepin, Massenet, si fins-nez à flairer la marchandise que la mode fait vendre, se sont approvisionnés de verroteries de pacotille imitant les bijoux d'Orient, et ont opéré des échanges lucratifs avec les sauvages habitués des deux Opéras. L'épidémie de Jeanne d'Arc, qui a sévi pendant deux ou trois ans, eût suffi d'ailleurs à nous renseigner. Des efforts nombreux et journaliers tendent à faire craquer les jointures de l'étroite vie moderne en y introduisant n'importe comment et malgré tout la poésie légendaire, spiritualiste et lyrique.

Ainsi s'est efforcé le compositeur du *Rêve*, plus franchement (et non empêché par un passé critique) que M. Zola. Toutes nos sympathies étaient déjà acquises à M. Bruneau, chez qui nous avions reconnu, en entendant certains fragments symphoniques, de la vigueur, une jeunesse d'idées exempte de puérilité, le sens du dramatique et l'intelligence de la vie non réduite aux manuels d'anthropologie.

Ce n'est pas à dire que *le Rêve* soit une grande œuvre réalisée. Elle est inégale et cosmopolite, et on y sent beaucoup de concessions au succès. (De ceci je ne saurais faire un crime bien grand à un jeune, les autres triturant *les effets* avec une si notoire impudence !) Des sept tableaux dont l'œuvre se compose, deux ou trois sacrifient au Baal de l'Opéra comique, le deuxième surtout, celui des laveuses, tableau, à le prendre

tel, charmant, d'un joli style élégant, gai et simple. D'autres parties, la scène dramatique entre l'évêque et son fils, reviennent aux errements du vieux Giacomo, au grand opéra. Le rôle d'Angelique, la jeune fille extatique, en son ensemble délicieux, n'aurait jamais dû redescendre, même un instant, aux mièvreries mélodiques des ingénues de Massenet, Gounod et suite. Enfin, de ci de là, l'élève de César Franck se révèle, non dans l'esprit, comme il le faudrait et comme il est souvent, mais dans la lettre, trop près des formes elles-mêmes.

Ces défauts n'empêchent le drame musical de M. Bruneau d'être scénique, rapide. Il sait toucher la la vie où elle vibre, et on rencontre, à l'entendre, des instants d'oubli heureux, sans jugement possible, ce qui est le fait exclusif de l'œuvre d'art réelle. Il n'y faut point chercher une forme très renovée, mais on y trouve un faire intéressant et curieux par quelque côté, *toujours*. C'est même ce « toujours » que nous blâmerions ; non seulement M. Bruneau veut ce qu'il veut, mais il nous crie qu'il le veut, sans répit, et, là, lui n'a point assez d'oubli, d'inspiration si l'on veut. D'une cruauté nonpareille, l'horreur du banal le fait fuir les cadences, quelles qu'elles soient, et adopter la dissonnance, dure ou non, par malheur hors de propos quelquefois. Par exemple, la pédale obstinée que l'orchestre maintient pendant tout le duo de la procession (3e tableau) en dépit des modulations évoluantes, communique une chair-de poule dont les musiciens seuls peuvent supporter l'amusement. Et à quoi bon, puisqu'à ce moment le père et la mère adoptifs se murmurent des secrets assez doux ? Je sais bien qu'un compositeur peut toujours s'alléguer quelque raison pour satisfaire une manie, avant ou après l'écriture... Autre manie : la difficulté des rapports entre le chant et l'harmonie accompagnante. Il n'est plus question d'harmonie ou d'enharmonies, ce sont continuelles querelles de ménage entre ce chant et cette orchestration ; on s'y dit des mots très durs, on y va parfois jusqu'aux brutalités inexcusables. Le musicien se défera de ces manies ; son originalité est heureusement ailleurs.

M. Bruneau développe peu ; je ne le lui reprocherai point. Ses motifs caractéristiques reviennent sans servir de sources, et point de chant continu à la Wagner. Je suis heureux de voir un jeune s'affranchir de l'imitation du grand Maître allemand ; je ne crois pas, je le répète, que nous ayons à progresser en suivant les formes de composition wagnériennes. Mais il ne faudrait pas non plus suivre Berlioz, et à cet égard M. Bruneau doit être averti.

Enfin j'ai applaudi de grand cœur cette œuvre courageuse, en somme, sincère, pleine de vitalité, d'une facture volontaire, et promettant aux scènes lyriques un artiste. Elles en ont besoin !

M. Louis Gallet a extrait intelligemment du roman tout le musicable, c'est-à dire le mystique. La pièce se joue en habits modernes sans que cela choque les yeux habitués aux costumes historiques ou fabuleux. Il faut dire qu'on remarque à peine ce détail, grâce à la soutane violette de l'évêque père-noble et aux cottes rose-tendre des lavandières. Au surplus, le vêtement, dans le drame lyrique, c'est d'abord la musique, puis le lyrisme des idées, et enfin la qualité d'âme et d'esprit des personnages. Le reste, pourpoints ou vestons, se distingue à peine. Je ne dirai presque que du bien du livret, on y constate un retour au simple qui soulage. Mais pourquoi nous y avoir laissé un semblable évêque ? Ni prêtre, ni chrétien, ni père, ni chair, ni poisson, rien qu'imbécile, solennel et nul. Jamais le mélodrame n'a dressé sur les planches les grands bras d'un mannequin maniaque aussi grotesque.

Mlle Simonnet a beaucoup de charme et trop de convention encore, en ce rôle où tout aurait dû être trié et ennobli vers le rare. Elle a le principal, un soprano digne de chanter *la vision des Saintes*, le plus pur souffle mélodique de la partition. Mme Deschamps-Jehin est merveilleuse dans un rôle trop mince pour elle. La voix de M. Engel, flasque et plate au début, manque de distinction dans la tenue, le geste, le jeu ! Ah ! il faut bien être Angelique, la visionnaire !

Adrien REMACLE.

CRITIQUE D'ART

H. Guérard et la Pyrogravure

En toutes les manières de graver, M. Guérard s'est essayé avec un égal bonheur ; cuivre ou bois, son burin a accoutumé de dompter la matière, et nous a déjà valu force belles reproductions d'œuvres de Maîtres. Mais exceller dans les procédés connus ne satisfaisait pas ce possédé du besoin de varier son labeur ; il a voulu tirer une application artistique d'un genre original de xylographie, la gravure au fer chaud, que son inventeur, M. Manuel-Périer, n'usitait pas en dehors de l'industrie.

Le feu comme couleur et, sans autres pinceaux que des tisonniers, tirer d'intenses effets du sapin ou du hêtre ! On pense quelle sûreté de main exige une telle opération. Toutes les valeurs de tons, l'habile pyroxylographe les obtient au moyen de fers plus ou moins incandescents ; ici, le subjectile n'est que roussi ; là, un trait souligneur l'a impérieusement balafré ; cela donne l'impression d'une sépia solidifiée par quelque extraordinaire cuisson.

Moyen merveilleux d'expression ! Pourquoi faut-il que l'auteur se complaise en l'observation de vulgarités ! Son pyrotraceur cesse-t-il d'interpréter les créations d'autrui (par exemple, les portraits de Rembrandt, de si grand caractère, surtout celui du *National Gallery*) c'est pour retracer les ébats d'animaux, noter la vie de la rue ou certains coins de cité quelconques ; trop souvent enfin, l'art du Niphon l'influence au point de le dépersonnaliser. Ses panneaux n'offrent donc d'autre intérêt que celui de l'exécution et, quel que soit le charme de celle-ci, l'œuvre s'en trouve infériorisée.

L'éloge de M. Guérard aqua-fortiste n'est plus à faire, ses envois au Champ-de-Mars, les épreuves réunies dernièrement au théâtre d'application, affirment une fois de plus la diversité et la robustesse de son talent. On connaît aussi sa sollicitude pour la gravure polychrôme, lui-même imprime ses planches, aussi obtient-il des *états* d'une fraîcheur et d'une perfection rares.

Il se livre aussi, — moins heureusement, — à la peinture de tableaux, et l'éventail l'a tenté ; mais cet art charmant, en lequel tant de fantaisie peut se dépenser, M. Guérard ne paraît pas doué pour le résurrectionner ; ses pastiches Japonais sont présentés sans goût et sa propre inspiration ne lui suggère que des locomotives ou des squelettes, c'est, on l'avouera, mal posséder le sentiment du motif idoine.

D'ailleurs, M. Guérard est plutôt illustrateur que décorateur, il ignore l'arabesque ; graveur avant tout, le métier prime en lui le concept ; techniquement, on ne peut que louer son travail, esthétiquement, il est un peu trop l'éthopoète des corbeaux et des félins.

✕

Vierges sages et Vierges folles

Sous ce titre parabolique vient de paraître, élégamment édité par la maison Pincebourde (31, rue de Verneuil), un charmant album d'eaux-fortes dûes à la pointe habile de M. Apoux.

En une série de compositions très variées, l'artiste a traduit selon la manière fin de siècle le pérennel « Dolentas ! chaitivas ! trop y avem dormit ! » C'est

d'impression plus gaie que le mystère du XI[e] siècle. A citer parmi les pages les plus heureuses, *Mori me cogis*, *Chasteté*, *Good, evening* et *l'Ivresse*.

M. Apoux est évidemment très influencé par Rops, il fera sagement d'étudier chez ce maître admirable comment s'attachent les extrémités. En somme, recueil agréable à feuilleter, voire à conserver.

ALPHONSE GERMAIN.

CHANSONS DE « LA PLUME »

LES POCHARDS

Quand les pochards s'en vont par un,
C'est qu' leurs amis n'les aim'nt qu'à jeun;
Peut-être mêm' qu'ils n'en ont pas,
Puisqu'ils boiv'nt seuls entre les r'pas :
Tant pis s'ils s'ramass'nt à chaqu' pas.

Quand les pochards s'en vont par deux,
C'est la mêm' femm' qui s'inquièt' d'eux.
L'premier s'tord sitôt qu' le s'cond rit;
L'un est l'amant, l'autre l'mari :
L'un la distrait, l'autr' la nourrit...

Quand les pochards s'en vont par trois,
Ils sont heureux comme des rois.
Grâce à l'alcool leur cervell' bout.
Séparés, y n'tiendraient pas d'bout ;
Ils s'uniss'nt pour en v'nir à bout!

Quand les pochards s'en vont par quatr',
Ils sont toujours su' l'point de s'battr'.
Mais ils se menac'nt sans s'fourrer
Les coups qu'ils gardent pour bourrer
L'nez d'ceux qui vienn'nt les séparer...

Quand les pochards s'en vont par cinq,
Ils pens'nt comm' Madam' Paule Mink :
Partisans de l'égalité,
Ils laiss'nt leur femm' de son côté
Jouir en paix d' sa liberté...

Quand les pochards s'en vont par six,
I n'boiv'nt ni groseill', ni cassis ;
Mais, séchant des lit'r's à seize ronds,
Ils couvrent d'injur's et d'jurons
Leur femm', les miniss', les patrons !

Quand les pochards sont sept huit neuf,
Et qu' chacun est rond comme un œuf,
C'est qu'ils se rend'nt à quéqu' banquet.
Ils prépar'nt leur speech *chez l'troquet*
En étranglant un perroquet !

Pour qu' les pochards soy'nt moins nombreux,
Y a un' loi faite exprès pour eux.
On en fourr' d'temps en temps au bloc,
Mais ils trouv'nt ça tellement toc,
Que l'plus réac s'fait démoc-soc *!*

Pierre TRIMOUILLAT.

A mon Septième

Au maître et ami A. Bruant.

J'loge à c'que j'appell' l'Entreciel,
J'vois clair, j'respir', c'est l'essentiel ;
C'est bien haut, mais j'me plais tout d'même
A mon septième...

L'hiver je grelott' près d'mon feu,
L'été j'cuis, mais j'm'en fiche un peu !
Faut pas croir' pour ça que j' blasphème
A mon septième.

J'travaill' comme un nèg' pour payer
L'gargotier, l'tailleur et l'loyer :
J'compt' des ch'minè's quand j'ai la flemme
A mon septième.

Faut du jarret pour monter m'voir ;
Mes amis seuls s'en font un d'voir :
Aussi j'les régal' d'un cintième
A mon septième.

Par les raseurs j'n'ai pas l'dos scié,
Et mêm' plus d'un vieux créancier
R'nonce à v'nir m'agacer l'système
A mon septième.

Quant aux femm's, c'est un' preuve d'amour
Lorsqu'ell's grimp'nt cent-cinquant' march's pour
S'faire app'ler par leur nom d'baptême
A mon septième...

J'aime à leur raconter qu' leurs yeux
Font du tort aux étoil's des cieux :
Je suis d'un' galant'rie extrême
A mon septième...

Est-c' ma faute ou cell' du logis,
Mais d'leur inconstanc' je rougis :
Je n'vois jamais deux fois la même
A mon septième !

J'me crois au-d'ssus d'tous les bourgeois,
J' n'm'en cach' pas, car sur les toits
J'peux crier c'que j'déteste ou qu' j'aime
A mon septième !

J'vis en philosophe, et p'tet' bien
Qu'étant presqu' heureux avec rien,
J'ai su résoudre un grav' problème
A mon septième...

Pierre TRIMOUILLAT.

CES FEMMES-LA !

(SUITE ET FIN)

— Pauvre petit ! A-t-il l'air heureux de vivre !

— Pourquoi « pauvre petit », demandait Marie.

— Ah ! pour rien, je ne sais...

Et il se rejetait dans les folies de son bavardage surexcité.

— Tu est tout drôle, ce soir, remarqua Marie.
— Comment, tout drôle ?
— Oui, tu n'es pas comme d'habitude... je n'aime pas te voir gai de cette façon-là.
— Hélas ! m'amie, soupira Guy, on n'a que la gaieté qu'on peut.
Et peu à peu il revint à son calme grave, quasi solennel.
Vers dix heures ils se couchèrent. Et presque tout de suite, ainsi que tous les soirs, succombant sous le faix de sa fatigue de chaque jour, la jeune femme tomba dans un sommeil de plomb. Valnèje fut conquis à son tour.
Et dans la petite chambre où grésillait la veilleuse, balançant au plafond les découpures de sa porcelaine, un apaisement se fit.
Valnèje s'éveilla le premier, à un gloussement du petit qui demandait son « lolo ». Marie le prit dans ses bras. Et le petit se jeta goulûment sur le sein, sans ouvrir les yeux. Valnèje entendait distinctement, dans le grand silence nocturne, le bruit régulier de piston que faisait la gorge de l'enfant se hâtant sous la montée du lait...
— Pauvre petit, pensa-t-il encore.
Puis la jeune femme replaça doucement le bébé dans son petit lit, tira le rideau du côté de la veilleuse, et se rendormit.
Valnèje, lui, songeait. Il faisait son examen de conscience, et se demandait s'il était coupable, dans la circonstansce, devant la loi naturelle et s'il devait porter en partie la responsabilité des événements. Il avait un soir sauvé un être humain en péril de mort. Il s'était trouvé, par hasard, que cette femme valait qu'on l'aimât. Ils s'étaient aimés, et ne s'étaient cru obligés à n'avertir personne, ni Dieu, ni la Loi, qu'ils allaient coucher ensemble.
Et il songeait, à l'heure actuelle, qu'il ne donnerait pas ces deux ans de tranquille et illégal bonheur, pour un mariage, si régulier et si correct qu'il fût, avec quelque petite bourgeoise aux idées étroites, à la morale égoïste, impitoyable aux « autres », « ceux qui ne sont pas de son *monde* », quelque sotte pianoteuse farcie par Mme sa mère d'opinions toutes faites — marrons de cette dinde — sur les choses et les hommes. Sur les hommes principalement. Il entendait d'ici sa mère lui apprendre que les femmes sont supérieures aux hommes, et que par conséquent une femme *mène* toujours son mari. Quand ça n'a pas l'air d'être, ça existe tout de même ; ça ne se voit pas, voilà tout. »
Ah ! non ! passer sa vie à côté de cette bécasse, plutôt le bagne.
Ce mot de vie fit tressaillir Valnèje, le ramenant brusquement à l'atrocité de la réalité.
Ses angoisses le reprirent, faisant place tout à coup à un calme terrible. Il se souvenait de la résolution désespérée qu'il avait prise et à laquelle l'acculait cette succession précipitée d'âpres misères, cet enchainement impitoyable d'irrémédiables événements, cette résolution à laquelle l'obligeait l'absolu et l'intensité de son amour et l'intelligence de sa pitié.
Une aube pâle teintait faiblement les rideaux. Guy se leva doucement, descendit avec des précautions infinies par le pied du lit, et alla prendre sur la cheminée sa boite à rasoirs. Il l'ouvrit, en prit un, examina attentivemomt le fil à la lueur de la veilleuse. Puis, à pas étouffés, il s'approcha du lit.
Marie dormait paisiblement, sa charmante tête blonde noyée dans ses cheveux dénoués, tournée du côté du berceau dans une légère torsion du cou qui faisait saillir la carotide.
Brusquement, Guy enfonça son rasoir dans le cou qui s'offrait, dans le cou de la tant Aimée. Le corps eut un tressaillement. Les paupières se soulevèrent, découvrant les yeux qui roulèrent dans leurs orbites. Puis les lèvres commencèrent un : Eu ! qui se mouilla aussitôt. Un flot de sang glou-gloutait, inondant le lit...
Mais Guy, effroyablement blême et calme, s'était retourné et d'un second coup il parachevait son œuvre. Le pauvre petit cou, le cou de l'enfant tant chéri, bêait jusqu'aux vertèbres, crachant un sang rose, par petits jets spasmodiques.
Alors Guy s'habilla lentement, l'âme vide et défaillante, enveloppé tout entier d'une sueur de glace.
Puis il ouvrit la porte et s'en alla. Et comme il descendait l'escalier, il lui semblait entendre encore, retentissant dans ses tempes bourdonnantes, le claquement mouillé des gouttes de sang qui tout à l'heure filtraient du berceau, s'écrasant sur le parquet...

. . . .

Là bas, à la frontière, où des millions d'hommes s'écrasent dans un choc titanesque, Guy s'est arrangé de façon à ce que, parmi les premières balles allemandes, il y en eût une pour lui.

LÉO TRÉZENIK.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Typ. et lith. Joseph ROYER.

L'Extérieure espagnole par contre-coup, doit fléchir. Cependant, elle s'est un peu élevée en clôture au dessus de 73.

Les fonds Russes ne se raffermiront que si le rouble se raffermit à Berlin. Ce n'a pas été le cas aujourd'hui. Le rouble a 222 3/4. L'emprunt d'Orient à 71 1/2.

Le Rio-Tinto n'a pas retrouvé ses beaux jours. Tous les mirages de consommation effrénée du cuivre, de par le monde n'a pas eu le don d'améliorer le marché du métal à Londres.

Reste le Suez, dont la hausse a toujours de déterminés partisans. C'est sans doute un sérieux argument que l'augmentation persistante des recettes. Mais si le marché dans son état actuel d'anémie, est ébranlé par quelque incident, une valeur ne peut monter isolément quand le reste est en baisse. L'action Suez a fait aujourd'hui 2,760.

RUD'ŒIL.

Nous recevons la lettre ci-dessous :

Mon cher Deschamps,

Comme suite à la petite réclame que M. l'éditeur Deman s'est faite dans votre avant-dernier numéro, je tiens à vous faire remarquer que *jamais* mon catalogue n'a annoncé Redon, Destrée, Saint-Paul et les « Pages » de Mallarmé.

En revanche, j'ai offert à M. Deman, il n'y a pas bien longtemps, d'insérer ses volumes dans ledit catalogue, sous la rubrique *Éditions Deman*.

Le silence est parfois d'or, n'est-ce-pas ?

Bien à vous,

PAUL LACOMBLEZ.

×

La Chronique, de Bruxelles, dans un article miel et vinaigre, reproche à M. Paul Lacomblez : d'abord de ne pas être Belge (est-ce un crime ?) ; ensuite de n'avoir pas fait figurer dans notre numéro des « Jeune-Belgique » les noms de deux amis de ladite *Chronique*. Or, l'un de ces écrivains, convié, est arrivé trop tard, quant à l'autre, il y a beau temps qu'il s'est détaché du groupe « Jeune Belgique » et s'est spécialisé dans le genre grivois qui convient aux alcazars.

Il y a comme ça des gens qui pestent de n'être ni « danseurs » ni « calculateurs » ! Nous convierons sous peu toute la rédaction de *La Chronique* pour donner une représentation spéciale sous la direction de Léopold Pelz, dit Bridaine : l'on mangera un curé tout cru, l'on dansera la bamboula, et les gros sous pleuvront. Pour une fois, Bridaine pourra danser et calculer...

×

Les mercredis de M. Toutée, à la neuvième chambre du tribunal correctionnel, sont de plus en plus suivis et très sélects. Remarqué à l'un des derniers : *La Plume*, l'*Écho de Paris*, la *Vie Parisienne*, le *Fin de Siècle*, l'*Égalité*, etc. Assistance choisie on le voit. Prix des places, suivant la fortune, en raison inverse.

×

Numéros exceptionnels de *La Plume* en préparation :

L'Art Scandinave.

La Caricature, par John Grand-Carteret.

La Poésie Aristophanesque, par Laurent Tailhade, Pierre Dufay et Charles Vignier.

Les Bretons, par Charles Le Goffic.

Les Incohérents, par Jules Lévy, dessins de Chéret.

La Chanson Moderne, par Marcel Bailliot, avec la collaboration de A. Bruant, J. Jouy, Meusy, Xanroff, Trimouillat, Lemercier, J. J. Lacayorne, Montoja, F. Duchesne, A.-F. Cazals, J. Ferny, D. Trebla, Durocher, Yann Nibor, G. Didier, etc., etc.

Le Livre Moderne, sous la direction de O. Uzanne.

Enfin un numéro important avec lequel s'affirmera l'école romane et auquel collaboreront : Jean Moréas, Anatole France, Charles Maurras, Maurice du Plessys, Raymond de la Tailhède, etc., etc.

Petite tribune des abonnés :

On demande nos 10 et 23 de *La Plume* (épuisés chez nous) et nos 1, 2 et 11 des *Annales Gauloises*. Écrire à M. J.-M. Gerin, 17, rue du Cirque à Vienne (Isère).

A lire :

Charles Maurras : *Jean Moréas* (Plon-Nourrit).

Maurice du Plessys : *Dédicace à Apollodore* (Vanier).

Raymond de la Tailhède : *Ode à Jean Moréas* (Vanier).

Camille de Sainte-Croix : *Mœurs littéraires* (Savine).

×

En préparation de nos collaborateurs :

Henry Degron : *Rêves de Mandoline*, poésies.

Jacques Renaud : *Sous la Blouse* (nouvelles) ; *La Leçon des Lettres mortes* (critique) ; une série de romans sous le titre générique : *Ceux de chez nous* ; (*Les Colons partiaires* ; *La mortelle Saison* ; *La Voie douloureuse* ; *Le dernier Exode* ; *La Luciole*.)

Stuart Merrill : *Petits Poèmes d'Automne*.

Charles Maurras : *Les Quatre âmes de mon pays*, prose ; *La Merveille du Monde*, précis de métaphysique et de morale sociale à l'usage des gens de lettres.

Nous apprenons au dernier moment la mort de Jean Lombard. Nous prions respectueusement sa famille d'agréer nos sincères compliments de condoléance.

Noël CHANDEY.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

C. F. *Montpellier.* — Reçu. ∽ **C. P.** *Senonches.* — La première de vos idées a été mise à exécution, la seconde le sera probablement aussi. ∽ **A. D.** *Neuilly.* — Expédié. Net 2 fr 10. ∽ **P. L.** *Bxs.* — Trop tard ! ∽ **A. d'O.** *Mathosinhos* (Portugal). — Inscrit. — **A. R.** *9, rue Lhomond.* — Vous envoie n° demandés. Me manque 1 et 2 du *Sil*... M. E. B. a demandé échange pour lui, à qui dois-je servir ? ∽ **J. L.** *Montluçon.* — Entendu, au prochain, probablement. ∽ **H. M.** *Rochefort.* — Parfait, mais trop long. Amitiés. ∽ **W.** *Bacqueville.* — Entendu. Mille amitiés. ∽ **L. M.** *Dresde.* — Sais qu'êtes parmi vos amis, merci de nous le rappeler. ∽ **J. C.** *Grasse.* — Inscrit. ∽ **A. G.** *Ekaterinoslaw* (Russie). — Reçu et expédié. Au prochain le reste. Amitiés. ∽ **Th. G.** *Grange-Batelière.* — *Mariage* remis, faute d'espace. Reçu. Cordialités. ∽ **J. B.** *Lombez.* Inscrit. ∽ **P. D.** *Blois.* — Plus tôt possible ! ∽ **R.** *La Ciotat.* — C'est fait, monseigneur. ∽ **D.** *Saint-Pétersbourg.* — N'oubliez pas prose ! ∽ **P. L.** *St-Palais-sur-Mer.* — Affectueusement merci ; fais le nécessaire. ∽ **B.** *Nevers.* — J'ai déposé l'objet en question aux messageries. Avez-vous reçu ? ∽ **P.** *Sartène.* — Inscrit. ∽ **L. de St-J.** *Château de St-J.* — Expédié. ∽ **E. A.** *Paris.* — Absolument défectueux, fautes de prosodie à chaque vers. ∽ **A. D.** *Vincennes.* — Passera proch. ∽ **G. D.** *Orsel.* — Accepté. ∽ **M. S.** *Maestricht* (Hollande). — Expédié. ∽ **A. C.** *Clichy.* — Reçu et accepté comme indiquez. Voudrions bien publier quelque chose de vous, mais moins long que ce qui dort dans nos cartons. ∽ **C. G.** *rue Viollet.* — Soyez sans inquiétude. Cordialités. ∽ **G. B.** *Neuchâtel ou ailleurs.* — Recevez-vous maintenant ? ∽ **R. V.** *Nantes.* — Tout à votre service et merci, Amitiés à F.

LIVRE D'OR DE LA PLUME

POITIERS — *Grand Hôtel du Palais*, Jacomella et Cie, propriétaires.

BOULOGNE-SUR-MER — *Hôtel du Cygne*, 6 fr. par jour, tout compris.

BORDEAUX. — *Hôtel Français*, rue du Temple, 5 fr. 50 par jour. Maurice Aupin, propriétaire.

LIBRAIRES CORRESPONDANTS DE LA REVUE :

PARIS :

Léon Vanier, 19, quai St-Michel. — **Brasseur**, galerie de l'Odéon. — **Paul Sévin**, 8, boul. des Italiens. — **Albert Savine**, 12, rue des Pyramides. — **Demay**, 21, rue de Châteaudun. — **Bailly**, 11, Chaussée-d'Antin. — **Dentu**, avenue de l'Opéra. — **Mme Clément**, kiosque 113, en face no 7, boul. St-Michel. — **Mme Martin**, kiosque 117, en face Cluny. — **Mme Denas**, kiosque 246, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel. — **Mme Brevet**, kiosque 297, place St-Germain-des-Prés. — **Tresse et Stock**, galerie du Théâtre-Français.

PROVINCE :

Bordeaux : *Graby*. — **Lille** : *Librairie Centrale*. — **Limoges**, *Librairie Moderne*, 1, rue St-Martial. — **Lyon** : *Mme Vve Cantal ; Bernoux et Cumin*. — **Marseille** : *H. Blancard*. — **Montpellier** : *Estellé*, 3, place de l'Observatoire. — **Nancy** : *Garot*, rue Gambetta. — **Niort** : *Clouzat*.

ÉTRANGER :

Bruxelles : *Paul Lacomblez*, (concessionnaire général en Belgique et Hollande pour la vente au no et l'abt). — **Genève** : *Agence des Journaux*. — **Londres** : *Hachette et Cie*. — **Port-Saïd** : *Horn*.

(**La Plume** *est en vente dans toutes les gares.*)

En vente aux bureaux de LA PLUME

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de la Revue

I. *Dédicaces*, poésies, par Paul Verlaine, 50 ex à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr. .... épuisé

II. *A Winter night's dream (Le Songe d'une Nuit d'Hiver)*, poème lunatique, par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr., et 200 à 3f. épuisé

III. *Albert*, roman, par Louis Dumur. 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 ex. à .... 3 fr.

IV. *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud. 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à .... 3 fr.

V. *Le Fi-Bâlouët*, proses, par Jacques Renaud, 12 ex. sur Japon, à 20 fr. et 200 ex. simili-Japon .... 3 fr.

(Il paraît un volume par trimestre. — Cette édition n'est pas réimprimée)

Léon Deschamps. — *A la Gueule du Monstre*, poésies, in-18 Jésus, vélin teinté ; *Contes à Sylvie*, nouvelles ; *Le Village*, roman de mœurs paysannes. Chaque volume .... 3 fr. 50

Léon Bloy. — *Le Désespéré*, 1 vol. ; *Un brelan d'Excommuniés* (2 fr.) ; *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, 1 vol. ; *Le Pal*, pamphlet (très rare) (les 4 nos 2 fr.) ; *Christophe Colomb devant les Taureaux*, 1 vol. Chaque vol. .... 3 fr. 50

Maurice Maeterlinck. — *Serres Chaudes*, poésies ; *L'Intruse ; Les Aveugles ; La Princesse Maleine*, drame. Chaque vol. .... 3 fr. 50

Jean Jullien. — *L'Echéance*, un acte en prose, précédé d'un *Essai sur le Théâtre vivant*.... 1 fr. 25

Paul Redonnel. — *La Mort du Vieillard*, poème (épuisé). *Liminaires*, poésies, (vient de paraître).

Henri Bossanne. — *Les Ephémérides* (3 fr. 50), *Fleurs Sauvages*, poésies .... 1 fr. 50

Henry Cormeau. — *Le temps d'amour* (3 fr. 50) : *Les Lundis de la Campagnarde*, poésies..... 1 fr.

ART & CRITIQUE, collection complète (84 Nos) 50 fr.
LA PLUME, année 1889, un beau vol. broché, 20 fr.
— année 1890, » » 20 fr.
LA VOGUE, 3 ex. sur hollande .... 10 fr.
EAU-FORTE de C. Cain (21X16) tirée sur Japon laminé, sujet : *La Plume* .... 2 fr.

(Envoi franco contre mandat ou timbres)

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER

TROISIÈME ANNÉE — N° 56

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

15 Août 1891

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Sauf dans ses Numéros exceptionnels)

La Plume

Revue Sociale de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL

Secrétaire de la Direction : Léon DEQUILLEBECQ

SOMMAIRE

Texte :

Illustration :

Portrait de Tristan CORBIÈRE

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, Rue Bonaparte, 31

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

Nos Soirées littéraires. — Clôture

Les soirées de LA PLUME *seront reprises le 1er samedi d'octobre, au café du Soleil d'Or, 1, pl. St-Michel.*

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Ont paru dans la quinzaine, chez :

Savine : *Tendresse*, roman, par Marcel Luguet (420 p., 3 fr. 50) — *Les filles d'Avignon*, poésies, par Theodore Aubanel (363 p., 3 fr. 50).

Ollendorff : *Histoires Normandes*, par Léo Trezenik et Willy (295 p., 3 fr. 50).

Lemerre : *Evangéline*, pièce en 3 actes en vers, d'après le poème de Henry W. Longfellow, par Jean Appleton (78 p., 2 fr.).

LES THÉATRES

Folies-Dramatiques, Comédie-Française, Cluny, etc., etc. On joue *Reprise*, par divers. Dans les autres grilloirs, *Clôture*.

LES REVUES

Notre camarade Paul Redonnel vient de faire paraître une coquette revue : **Chimère** que nous recommandons tout spécialement à nos amis. Au sommaire du dernier numéro : Paul Redonnel, Léon Dequillebecq, Pierre Dévoluy, Léon Deschamps, Haguenot, etc., etc. Nul doute qu'avec la direction de Paul Redonnel, lequel a fait ses preuves à notre revue, **Chimère** ne devienne une revue fort recherchée. Demander spécimen, 52, cours Gambetta, à Montpellier. — Une autre vaillante publication : **Vendémiaire** (20, rue Bréa), revue sociale de quinzaine. Voici son dernier sommaire : *L'Ennemi* (Léon Deschamps), *Le Printemps des Orphelins* (Tristan Gratien), *L'Aurore* (Quelqu'un), *L'Ecriture* (F. Clerget), *Demain* (Henri Cholin), *l Individu « Etre sacré »* (A. Veidaux), *Le Torrent* (A. Percheron). — Feuilles nouvelles : **Nos Tablettes**, à Melle (Deux-Sèvres), **Le Peuple**, organe socialiste, à Nantes. **La R vue Moderne,** à Paris. — Sommaire des **Entretiens** : *Du Népotisme* (Bernard Lazare,) *Irene l'Athenienne* (Paul Adam), *La renaissanaissance romane* (Pierre Quillard), *Une anecdote* (H. de Regnier), *Mallarmé* (Francis Vielé-Griffin). — Remarqué dans l'**Ermitage** un article de M. Antoine Cros : *les âmes, la force, la matière* et de très bonnes choses, vers ou proses, de MM. Pierre Dufay, Henry Mazel, Marc Legrand, Albert Clouard, etc. — Dans le **Mercure**, un article à tapage, *contre* la Russie, signé de la princesse Nadedja (princesse, n'oubliez pas que les cigarettes que vous m'apportâtes s'épuisent... donc veillez à votre peau — pour m'en rapporter — pas de la peau, des cigarettes). Vers de Raynaud, délicieux, comme toujours. — De **Rouen-Artiste**, d'excellentes choses, voici le sommaire des derniers numéros : *Armand Silvestre*, par Marius Dillard ; *Grisélidis* ; *La Feuille au Vent*, par Alfred des Essarts ; *En province*, par Henry de Braisne ; *Albert Glatigny*, par Camille Pelletan ; Poésies d'Albert Glatigny ; *Autour d'une image*, par Fernand Mazade ; Poésies, par L. de Saint-Valery et P. Demouth ; Bibliographie : *Sonnets*, de Charles Fuster ; le *Fi-Balouët*, par J. Renaud ; *Flumen*, par P. Devoluy ; Chroniques musicale et dramatique ; La saison de Dieppe ; *Illustrations*. Portrait d'Armand Silvestre ; buste d'Albert Glatigny, inauguré à Lillebonne ; sonnet autographe inédit d'Armand Silvestre : *A mademoiselle Bartet dans Grisélidis*. — Mentionnons : **La Normandie-Artiste**, en guerre avec le journal ci-dessus, la **Revue Méridionale**, qui nous fait de très justes observations au sujet de notre numéro des Felibres, **L'Echo de la Semaine**, **Fin de Siècle**, article de notre secrétaire de la rédaction, Marcel Bailliot, l'**Etoile**, vers de Paul Redonnel et d'un nommé Hugo, **Le Mirliton**, nous dédommage du retard apporté à sa parution en nous donnant deux excellentes fantaisies d'A. Bruant : *Les Quat' pattes* et *A Biribi!* la **Revue de la Littérature Moderne**, poésie de Y. Rambosson et prose de Louis de Lutèce, l'**En-dehors**, articles de P.-N. Roinard et de l'abbé Jouet, **Paris-Chanson**, avec une chanson de Montoja et une revue des Théâtres, par Trimouillat, et enfin la **Revue Encyclopédique** avec une excellente étude sur Marcel Prévost.

BULLETIN FINANCIER

On se souvient que les cours de compensation de fin juin avaient été fixés à 95.15 pour le 3 0/0 avec 0.09 de déport et 0.03 de report ; à 93.80 pour le nouveau avec 0.11 et 0.15 de report ; à 93.30 pour l'amortissable avec 0.03 et 0.10 de report, et à 105.35 pour le 4 1/2 avec un report variant de 0.17 à 0.21.

Nos fonds publics ressortaient donc respectivement, fin juillet, à 95.12, 95.02, 95.37 et 105.55.

La comparaison entre ces cours et ceux actuellement pratiqués permet de se rendre un compte exact des résultats du mois qui vient de s'écouler. Sans doute, ces ventes pour les rentes 3 0/0 ne sont pas brillantes. Mais si l'on veut tenir tenir compte des fâcheuses dispositions qui ont prévalu sur les principaux marchés européens et de la forte dépréciation subie par certaines valeurs, on doit reconnaître que les rentes françaises ont opposé une grande résistance aux mauvais courants.

La rente 3 0/0 se négocie à 94.90.

Le nouveau fait 93.40.

Le 4 1/2 est à 105.75, coupon détaché.

L'Italien se traite à 89.55.

On annonce que M. Luzatti, à l'effet d'alléger les lourdes charges qui pèsent sur les communes et les provinces par suite de leurs dettes, a mis à l'étude le problème du crédit communal et provincial.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 56 — 15 AOUT 1891

LETTRE OUVERTE

à M. PAUL BONNETAIN, du *Figaro*

—

Mon cher Confrère,

Il convient tout d'abord de hautement vous féliciter pour le rare courage que vous venez de montrer en parlant des « jeunes revues littéraires » dans le *Figaro*. Que, par-ci par là, vous ayez commis de graves erreurs — l'*Ermitage* est français, tout ce qu'il y a de plus français et de plus « faubourg St-Germain » puisqu'il a sa rédaction 26, rue de Varennes à Paris, — le fait n'en reste pas moins acquis que vous avez voulu servir les lettres, que vous n'avez point parlé des Jeunes dans le but de les ridiculiser et que, pour ces bons sentiments, vous méritez tous nos sympathiques éloges.

Cependant, de vous qui avez toujours été notre ami — vous l'avez prouvé lors de la souscription Verlaine, et depuis en maintes circonstances — ces lignes m'étonnent :

Plus jeunette, la Plume *est d'une tenue moins... austère. Entre deux articles virulents et catholiques de M. Bloy, on y fait du petit journalisme ; on y lance (!) des actions, on y édite des livres ; et l'on y publie des petits vers comme en écrivent les muses des départements, mais dont l'insertion permet peut être au recueil de vivoter malgré l'insuffisance des abonnements...*

Nous ne prétendons pas à la sénilité, certes, et notre tenue peu austère vient de la sève qui bouillonne en nous. L'auteur de *Charlot s'amuse* est mal venu à s'en plaindre. A notre âge on ne peut faire que du « petit journalisme » : c'est même notre gloire. Mais vous n'avez pas remarqué que nos collaborateurs attitrés et presque exclusifs s'appellent : Léon Bloy, Paul Verlaine, Jean Moréas, J. K. Huysmans, Maurice Barrès, Adrien Remacle, Jean Jullien, Alexandre Boutique, Willy, Maurice Maeterlinck, Léo Trezenik, etc., etc. Sauf Willy, ces purs artistes n'écrivent guère que chez nous ; or ils sont tous sevrés, croyez-moi, cher confrère...

Nous ne sommes ni une succursale du Crédit Lyonnais, ni une revue financière, comme semble vouloir dire votre notule consacrée à la *Plume* : nous n'avons jamais reçu un centime pour insérer quoi que ce fût et j'offre de vous prouver que le chiffre de nos abonnements est supérieur à celui de toutes les revues camarades. Car cela vous surprendra, le *Mercure*, les *Entretiens*, l'*Ermitage* et *La Plume* sont unis par les liens de la plus étroite amitié ; chacun de nous a son domaine réservé, son genre à part et les rédacteurs d'une revue sont en même temps les rédacteurs des autres. Mieux que cela, la jalousie est tellement inconnue de nous quatre, Alfred Vallette, Bernard Lazare, Henri Mazel et votre serviteur, que les succès de l'un enorgueillissent les trois autres et que nos efforts respectifs tendent toujours à servir les camarades.

A nous quatre, nous avons la prétention de résumer toutes les aspirations de la jeunesse artiste.

La tâche de la *Plume* est plus spécialement de synthétiser les trois autres et de porter sous les yeux du grand public les théories des Jeunes. Nous accomplissons une œuvre de vulgarisation des idées nouvelles ; nous sommes en relations directes avec la foule. Nous sommes si peu atteints de parti-pris, que chez nous Mallarmé fraternise avec Coppée, Paul Gauguin avec Willette ! Enfin nous avons réalisé le problème de publier des vers écrits par de vrais poètes, des romans pensés par de vrais romanciers, — et de les vendre ! Vous le savez bien, d'ailleurs, mon cher confrère, et s'il vous plaît de nous céder l'un des volumes souscrits chez nous, nous vous le rachèterons *quatre fois le prix* que vous l'avez payé. Donc nous sommes assez sérieux pour être traités en hommes et non en bébés à la mamelle.

Enfin, voulez-vous me permettre de vous montrer que le désir exprimé par vous à la fin de votre article est un désir qui nous est cher à nous aussi, et que sa réalisation n'est plus qu'une question d'heures ? Vous écrivez :

N'est-il pas curieux de constater que les tout jeunes, que les débutants ont seuls, avec les vétérans, des revues à eux ? Les écrivains ayant atteint la notoriété, sinon la « gloire », n'ont pas de publication où ils puissent écrire à leur guise. La Revue des Deux-Mondes *et la* Revue Bleue *ne les accueillent que convertis et amendés... Ils ont cependant des lecteurs ; ils ont enfin fait leurs preuves, et une revue... ne coûte pas cher. L'éditeur ou le mécène qui saurait réunir ces écrivains de trente à quarante ans, ces centre-gauche de la chevelure à mi-chemin entre la calvitie et la crinière, en fondant un recueil où chacun, sous sa responsabilité, donnerait ce qu'il ne peut donner à son journal, ferait à la fois une excellente affaire et une œuvre utile.*

Eh bien, mon cher Bonnetain, c'est pour réaliser votre rêve que nous émettons des actions de *La Plume*. Dès ores et déjà, tous les écrivains « entre trente et quarante » peuvent compter sur nous et nous envoyer « les articles qu'ils ne peuvent donner à leur journal ». Richepin, Anatole France et quelques autres n'y manquent jamais... Cela nous a valu deux procès et... quelques ennemis (?) Il ne tient qu'à vous, en nous aidant, de trouver dans la réalité ce que vous croyiez être un rêve.

Veuillez croire, mon cher confrère, à ma franche sympathie.

Léon DESCHAMPS.

Dans quinze jours, paraîtra chez Léon Vanier, 19, quai Saint-Michel, une réédition des *Amours Jaunes* de Tristan Corbière. En attendant que nous publiions la préface *inédite* et les *Variantes* de l'Œuvre, nous donnons trois pièces du volume, l'initiale et deux autres.

N. D. L. R.

ÇA ?

—

What ?...

(SHAKESPEARE.)

Des essais ? — Allons donc, je n'ai pas essayé ?
Etude ? — Fainéant je n'ai jamais pillé.
Volume ? — Trop broché pour être relié...
De la copie ? — Helas non, ce n'est pas payé !

Un poème ? — Merci, mais j'ai lavé ma lyre.
Un livre ? — ...Un livre, encor, est une chose à lire !...
Des papiers ? — Non, non. Dieu merci, c'est cousu !
Album ? Ce n'est pas blanc, et c'est trop décousu.

Bouts rimés ? Par quel bout ?... Et ce n'est pas joli !
Un ouvrage ? — Ce n'est poli ni repoli.
Chansons ? — Je voudrais bien, ô ma petite Muse !...
Passe-temps ? — Vous croyez, alors, que ça m'amuse ?

— Vers ?... vous avez flué des vers ...— Non, c'est heurté.
— Ah, vous avez couru l'Originalité ?
— Non... c'est une drolesse assez drole, — de rue —
Qui court encor, sitôt qu'elle se sent courue.

— Du chic *pur ? — Eh qui me donnera des ficelles !*
— Du haut vol ? Du haut-mal ? — Pas de râle, ni d'ailes !
— Chose à mettre à la porte ? — ... Ou dans une maison
De tolérance. — Ou bien de correction ? — Mais non !

— Bon, ce n'est pas classique ? A peine est-ce français !
— Amateur ? Ai-je l'air d'un monsieur à succès ?
Est-ce vieux ? — Ça n'a pas quarante ans de service...
Est-ce jeune ? — Avec l'âge, on guerit de ce vice.

...ÇA *c'est naïvement une impudente* pose ;
C'est, ou ce n'est pas ça *: rien ou quelque chose...*
— Un chef-d'œuvre ? — Il se peut : je n'en ai jamais fait.
— Mais, est-ce du huron, du Gagne, ou du Musset ?

— C'est du... mais j'ai mis là mon humble nom d'auteur.
Et mon enfant n'a pas même un titre menteur.
C'est un coup de raccroc, juste ou faux, par hasard...
L'Art ne me connaît pas. Je ne connais pas l'Art.

Préfecture de police, 20 mai 1873.

LETTRE DU MEXIQUE

—

La Vera-Cruz, 10 février.

« Vous m'avez confié le petit. — Il est mort.
« Et plus d'un camarade avec, pauvre cher être
« L'équipage... y en a plus. Il reviendra peut-être.
« Quelques-uns de nous. — C'est le sort —

« Rien n'est beau comme ça — Matelot — pour un homme ;
« Tout le monde en voudrait à terre — C'est bien sur.
« Sans le désagrément. Rien que ça : Voyez comme
« Déjà l'apprentissage est dur.

« Je pleure en marquant ça, moi, vieux Frère-la-Côte.
« J'aurais donné ma peau joliment sans façon
« Pour vous le renvoyer... Moi, ce n'est pas ma faute :
« Ce mal-là n'a pas de raison.

« La fièvre est ici comme Mars en carême,
« Au cimetière on va toucher sa ration.
« Le zouave a nommé ça — Parisien quand-même —
« Le jardin d'acclimatation. »

« Consolez-vous. Le monde y crève comme mouches.
« ...J'ai trouvé dans son sac des souvenirs de cœur :
« Un portrait de fille, et deux petites babouches,
« Et : marqué — Cadeau pour ma sœur —

« Il fait dire à maman *: qu'il a fait sa prière.*
« Au père : qu'il serait mieux mort dans un combat.
« Deux anges étaient là sur son heure dernière :
« Un matelot. Un vieux soldat. »

Toulon, 24 mai.

LA FIN

—

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines
Dans ce morne horizon se sont évanouis !

. . . .

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'Océan, de leur vie a pris toutes les pages,
Et, d'un souffle, il a tout dispersé sur les flots.
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée...

. . . .

Nul ne saura leurs noms, pas même l'humble pierre,
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson plaintive et monotone
D'un aveugle qui chante à l'angle d'un vieux pont.

(V. HUGO. — *Oceano nox.*)

Eh bien, tous ces marins — matelots, capitaines,
Dans leur grand Océan à jamais engloutis...
Partis insoucieux pour leurs courses lointaines
Sont morts — absolument comme ils étaient partis.

Allons ! c'est leur métier ; ils sont morts dans leurs bottes !
Leur boujaron(1) *au cœur, tout vifs dans leurs capotes...*
— Morts... *Merci : la* Camarde *a pas le pied marin ;*
Qu'elle couche avec vous ; c'est votre bonne-femme ..
— Eux, allons donc . Entiers ! enlevés par la lame !
Ou perdus dans un grain...

Un grain... est-ce la mort, ça ? La basse voilure
Battant à travers l'eau ! — Ça se dit encombrer...
Un coup de mer plombe, puis la haute mâture
Fouettant les flots ras — et ça se dit sombrer.

— Sombrer. — Sondez ce mot. Votre mort *est bien pâle*
Et pas grand'chose à bord, sous la lourde rafale...
Pas grand'chose devant le grand sourire amer
Du matelot qui lutte. — Allons donc, de la place ! —
Vieux fantôme éventé, la Mort change de face :
La Mer !...

Noyés ? — Eh allons donc ! Les noyés *sont d'eau douce.*
— Coulés ! corps et biens ! Et, jusqu'au petit mousse,
Le défi dans les yeux, dans les dents le juron !
A l'écume crachant une chique râlée,
Buvant sans hauts-de-cœur la grand'tasse salée...
— Comme ils ont bu leur boujaron. —

. . . .

— Pas de fond de six pieds, ni rats de cimetière :
Eux ils vont aux requins ! L'âme d'un matelot
Au lieu de suinter dans vos pommes de terre,
Respire à chaque flot.

— Voyez à l'horizon se soulever la houle ;
On dirait le ventre amoureux
D'une fille de joie en rut, à moitié soûle...
Ils sont là ! — La houle a du creux. —

(1) Boujaron : *ration d'eau-de-vie.*

— Ecoutez, écoutez la tourmente qui beugle !...
C'est leur anniversaire. — Il revient bien souvent. —
O poète, gardez pour vous vos chants d'aveugle ;
— Eux : le De Profundis *que vous corne le vent.*

...Qu'ils roulent infinis dans les espaces vierges !...
Qu'ils roulent verts et nus,
Sans clous et sans sapin, sans couvercle, sans cierges...
— Laissez-les donc rouler, terriers *parvenus !*

Tristan CORBIÈRE.

(A bord. — *11 février.*)

Fidele à son principe de donner à ses lecteurs la primeur de toute œuvre interessante, **La Plume** a acquis le droit de publier inedits des fragments du prochain livre de Paul Verlaine : *Chansons pour elle* ; nous donnons aujourd'hui la premiere pièce et nous en profitons pour remercier l'editeur Leon Vanier et le feliciter d'avoir su retenir la propriete de l'œuvre en librairie.

L. D.

CHANSONS POUR ELLE

Or, malgré ta cruauté
Affectée et l'air très faux
De sale méchanceté,
Dont, bête, tu te prévauds,

J'aime ta lascivité.

Et quoique en dépit de tout
Le trop factice dégoût
Que me dicte ton souris
Qui m'est, a mon dam et coût,

Rouge aux crocs blancs de souris,

Je t'aime comme l'on croit,
Et mon désir fou qui croît,
Tel un champignon des prés,
S'érige comme le Doigt

D'un Terme là tout exprès.

Donc, malgré ma cruauté
Affectée et l'air tres faux
De pire méchanceté
Dont, bete, je me prévauds,

Aime ma simplicité !

Paul VERLAINE.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Laurent TAILHADE (1)

On s'occupe, en ce moment, beaucoup des jeunes. Cela est venu tout-à-coup, lorsque le *Temps*, le *Figaro*, d'autres grands journaux encore, se sont mis en tête d'apprendre à la masse du public, qui ne découvre guère les génies, si on ne l'y aide un peu, le nom obscur mais euphonique de l'Hellène Jean Moreas. Les idées de ce compatriote de Pindare, les idées de ses amis, les idées de ses ennemis, les idées intraitables de tous les hommes de vingt ans qui n'ont pas encore d'idées, tout cela a été raconté, discuté, pesé, analysé, embrouillé, à la grande satisfaction, je m'empresse de le dire, des jeunes écrivains dont on parlait, des chroniqueurs qui tenaient ainsi un sujet de chronique, du public enfin un peu abasourdi, il faut le reconaître, mais tout de même agréablement tympanisé par la sonorité des vers qu'on lui faisait lire et l'enthousiasme des journalistes si gracieusement occupés à le distraire.

Mais *de plus fort en plus fort* n'est pas la devise du seul Nicolet. Ou plutôt c'est la presse qui est maintenant Nicolet ; car on fait des tours dans les journaux et on les fait même de mieux en mieux. Aujourd'hui, le folliculaire qui sait son métier se tient au courant de tous les trucs et, s'il a de l'imagination, il en invente.

Donc, avide de se distinguer entre ses sœurs, une gazette très lue sur le boulevard imagina, l'autre jour, d'envoyer un reporter chez les plus qualifiés d'entre les jeunes, avec mission d'interroger discrètement... non : *indiscrètement* ces Messieurs sur l'art d'écrire et tout ce qui s'ensuit.

Naturellement, on s'empressa de parler. Il y eut des réponses pleines de sagacité, il y eut des réponses spirituelles, des réponses ingénieuses, des réponses presque profondes, il y eut aussi d'assez sottes réponses ; mais tout le monde répondit quelque chose.

Parmi les jeunes poètes mis ainsi en demeure de s'expliquer, un homme se rencontra, d'une franchise particulièrement rare, d'une ironie cinglante, d'une extrême liberté de langage, qui fit au journaliste interrogateur l'accueil le plus inattendu et le plus impertinent du monde.

Comme on lui demandait à celui-là, non sans beaucoup de salutations et d'insinuants sourires, ce qu'il pensait du symbolisme,

« Le symbolisme ? » s'écria-t-il... Et tout de suite la plus impétueuse armée de sarcasmes s'élança de ses lèvres, une armée à ravager de fond en comble le cœur des disciples pieux, des pèlerins de l'art et du rythme — pèlerins passionnés —, des excellents jeunes hommes qui se nourrissent du verbe de Moréas, fréquentent chez son cafetier, ont confiance dans ses gestes et croient éperdûment à ses noires moustaches.

Le journaliste béait d'étonnement : il avait voulu parler à un symboliste. S'était-il donc trompé de porte ? Apparemment, ce poète à la dent si dure bataillait dans l'armée décadente.

Et de sa plus onctueuse voix :

« Vous aimez les décadents, je suis sûr ? »

Mais impitoyable pour Baju comme il avait été inexorable pour Moréas, l'interviewé mit les deux écoles dans le même sac et jeta le sac par dessus bord.

On lui demanda :

« Que pensez-vous des psychologues ? »
Et il démolit les psychologues.
« Que pensez-vous de l'École Naturaliste ? »
Et il extermina l'école naturaliste.

(1) Voir le portrait publié dans notre précédente livraison.

« Que pensez-vous de l'Ecole Evolutive-Instrumentiste ? »

Et l'école évolutive-instrumentiste mordit la poussière comme les autres.

Alors, le journaliste, qui commençait à prendre peur, arrêta brusquement l'interview, remercia, salua, gagna la porte et s'élança dans l'escalier, sans avoir osé demander à ce tombeur de renommées et d'écoles :

« Pardon, mon cher poète, mais que pensez-vous de moi ? »

C'est que Laurent Tailhade — puisqu'il faut bien enfin lui donner son nom — est un des plus cruels ironistes de cette lâche et imbécile époque qui ne comprend rien du tout à l'ironie.

Peu de causeries sont plus attachantes que la sienne. Armé d'une lecture énorme, sachant du grec et du latin autant qu'homme de France, familier avec les philosophes et les poètes, il a appris dans les livres à s'agenouiller devant l'Art et à mépriser beaucoup de choses. Son mépris, par exemple, garde la tenue dans la violence. Il a ce don, que possédait au point suprême le grand Barbey d'Aurevilly, de se moquer avec élégance et de mettre du style dans le sarcasme. Ses *mots* sont légendaires au Quartier-Latin ; plusieurs même ont passé la Seine, et je ne sais plus quel train a fini par les emporter jusqu'en province. Ils y ont, d'ailleurs, fait le plus abominable scandale, et le plus légitime.

Cette élégance qu'il apporte dans son langage, Laurent Tailhade la veut également dans ses manières et dans sa toilette. C'est un mondain à qui la littérature ne fait point oublier les salons. Il adonise sa personne autant que sa phrase ; le soin de sa barbe lui est une préoccupation, le nœud de sa cravate lui est une étude.

Il y a plus. Les choses dont il use quotidiennement, il les lui faut elles aussi plaisantes, distinguées et mondaines, au moins par quelque côté. Et c'est ainsi qu'il écrira ses lettres sur papier parfumé, — toutes ses lettres, vous m'entendez bien !

Si je note en passant ces frivolités, ce n'est certes pas que je leur prête grosse importance : mais voulant expliquer comme je crois la comprendre l'âme d'un poète, je me suis dit qu'il était sage de ne pas laisser de côté, même dans une brève étude, les petites choses qui aident si souvent à éclaircir le mystère des grandes.

Le goût de l'exquis est naturel aux artistes. Et parmi les poètes de sa génération, je n'en vois guère, je n'en vois point qui soient plus artistes que Laurent Tailhade. Il l'est dans sa vie extérieure et dans sa vie intérieure, dans les moindres mouvements de sa personne et de sa pensée. Mais à ce passionné des Formes et des Couleurs la surnaturelle beauté de l'âme chrétienne ne pouvait suffire. Aussi, le voyons-nous tout de suite se tourner vers les sensualités artistiques et religieuses du paganisme ; c'est à la Grèce qu'il demande une esthétique et une foi.

Oui, Laurent Tailhade est un païen, un païen par tempérament de poète et par préférences de philosophe, un païen, sans doute, qui a dans les veines du sang chrétien et que l'Eglise alors attire et irrite tout ensemble, qui la hait dans ses dogmes, dans ses mystères, dans sa discipline, qui l'aime dans ses cérémonies, dans son art, dans les tendresses de sa morale, dans sa liturgie, jusque dans ses vocables, d'une si expressive et si effrayante précision.

Son premier livre, le *Jardin des Rêves*, où sa personnalité ne se dégage pas bien nette encore, date, je crois, de 1880. C'est exclusivement le livre d'un païen. Trois influences, à mon gré, s'y font sentir : celle de Gautier, celle de Banville, celle avant tout d'Armand Silvestre. La forme est d'un Parnassien à qui le Parnasse n'a plus rien à apprendre. Cela est élégant, pondéré, sans heurts, sans défaillances, mais aussi sans primesaut, d'une harmonie un peu monotone, d'une perfection un peu froide. L'oreille est toujours caressée, l'esprit toujours satisfait ; mais on voudrait quelque audace, fût-elle malheureuse ; on souhaiterait que l'auteur livrât quelque bataille, dût-il la perdre.

Pourtant, il faut le dire bien vite, un livre qui présage un poète n'est jamais un livre méprisable. Le *Jardin des Rêves*, c'est en somme le jardin d'un bon jardinier, très curieux d'art, très épris de littérature, très expert en toute sorte d'idéal, sachant comme pas un les secrètes paroles à proférer pour que s'épanouissent, aux regards charmés du petit nombre, les immatérielles fleurs.

Après cette œuvre de début, Laurent Tailhade a, de temps à autre, (trop rarement !) donné aux jeunes revues des poésies tantôt lyriques, tantôt satiriques, d'une forme de plus en plus personnelle.

Ses satires (des ballades et des quatorzains), il vient de les réunir en un mince volume, qui n'a pas cent petites pages et qui porte ce titre plaisamment cruel : *Au Pays du Mufle*.

Eh bien ! je ne crois pas que jamais poète ait poussé plus loin que ne l'a fait Tailhade, dans cette plaquette d'apparence pourtant si bonne fille, l'art d'empoisonner les mots. Car ici, en vérité, c'est le sarcasme sous sa forme la plus précieuse et la plus cruelle. Partout la puissance du venin est doublée par l'exquise rareté du vocable, ce disciple raffiné des plus savants orfèvres de la langue se refusant à lancer des flèches qui ne soient pas des objets d'art en même temps que des instruments de mort.

Et jamais de pitié. Pas un tressaillement des muscles, pas un tremblement de la main chez ce bourreau qui se réjouit infiniment au spectacle immoral des contorsions de ses victimes. Un autre, en ce siècle, avait eu cette joie véhémente devant les souffrances qu'il faisait naître : Louis Veuillot, en effet, ne connut guère la miséricorde. Si par sa forme Laurent Tailhade procède de tel ou tel poète, — M. Armand Silvestre vous nommera, par exemple, Villon et Gautier, — c'est bien l'implacable écrivain des *Libres-Penseurs* qui est le père de son ironie. Il a de lui le goût des sobriquets latins. Il a de lui la bonhomie atroce, la caresse féline, le brusque coup de griffe qui va chercher le sang sous la peau et la douleur au profond de la chair. Il a enfin son effrayante haine, son mépris furieux, son sarcasme grinçant.

Ecoutez :

« Certes, Monsieur Benoist approuve les gens qui
Ont lu Voltaire et sont aux Jésuites adverses.
Il pense. Il est idoine aux longues controverses,
Il déprise le moine et le thériaki.

« Même il fut orateur d'une Loge Ecossaise.
Toutefois — car sa légitime croit en Dieu —
La petite Benoist, voiles blancs, ruban bleu,
Communia. Ça fait qu'on boit maint litre à seize.

» Chez le bistro, parmi les bancs empouacrés,
Le billard somnolent et les garçons vautrés,
Trône la pucelette aux gants de filoselle.

« Or Benoist qui s'émèche et tourne au calotin
Montre quelque plaisir d'avoir vu, ce matin,
L'hymen du Fils Unique et de sa « Demoiselle ».

Je vous le demande, l'humaine bêtise saurait-elle être bafouée, de plus sanglante sorte ? Est-il possible de s'égayer aux dépens des vilaines engeances, avec de plus féroces ricanements ? Et croyez-vous, en vérité, que le Benoist, si on lui tirait les poils de la barbe, si on lui soufflait au visage, si on l'inondait de salive et si on le barbouillait de toute espèce de malpropretés, aurait le droit de se dire outragé davantage ?

Comme Veuillot, Laurent Tailhade poursuit l'ennemi, non-seulement dans l'acte réfléchi de sa volonté, dans le méfait de son âme, mais dans sa misère intellectuelle, et même dans sa laideur physique, et même dans ses infirmités. En quoi il n'est point excusable. Mais c'est que la laideur, sans doute, sous quelque forme qu'elle se présente, cœur vil, dos ridicule, cerveau médiocre, pied tortu, soulève jusqu'à l'horreur, transporte jusqu'à la rage ce passionné de la Beauté sainte. Je tâche d'expliquer, remarquez bien : je ne justifie point.

Et j'ajoute tout de suite que, par un côté au moins, Tailhade est meilleur que Veuillot et plus ouvert ; car celui-ci — étonnante contradiction ! — s'obstina toujours à détourner les yeux de certaines choses grandes et garda ainsi, jusqu'au dernier instant, avec une sorte d'imbécile orgueil, l'épouvantable haine de l'Art.

Et puis, en somme, je ne veux point faire la guerre à un artiste très rare, à un très curieux poète, parce que deux ou trois, qui sont parmi les bons, et que son ironie alors eût pu épargner, ont été par lui secoués, de furibonde manière. Je n'oublie point que, le plus souvent, en même temps qu'il frappe fort, Tailhade frappe juste, et je lui sais gré, un gré infini, d'avoir traîné dans le ruisseau, roulé dans l'ordure, effroyablement sali des pieds à la tête, couvert de crachats, d'insultes, d'adjectifs infamants, d'ignominie, de ridicule, ce lâche quarteron de gredins de lettres, que tout le monde méprise, et pour cause, que chacun ménage, on ne sait pourquoi, et que lui a voulu rendre, après badigeonnage, irréparablement rebelles à toute lessive. Il a nié formellement tels ou tels qui sont de vrais écrivains. Soit. Il a fait souffrir celui-ci et celui-là, qui sont de braves gens. Je ne dis pas le contraire. Mais il a écrit la *Ballade du Marchand d'Orviétan* et bafoué ainsi, comme il convient, en de raffinés et inoubliables vers, le plus sot des écriveurs, le plus éhonté des charlatans, le plus grotesque des mages :

« Reniflez un peu ! Ni le thym,
« Ni la peau d'Espagne ou se choie
« L'orgueil ducal d'un blanc tétin,
« Ni l'ambre, ni l'huile de foie
« Que l'Islande à Barrès envoie,
« Ni tes narcisses, Eridan,
« Au humer n'offrent tant de joie :
« Voici les pieds de Péladan. »

Et ces pauvres pieds qui ne lui ont rien fait pourtant, qui ont bien le droit, après tout, de se soumettre à l'hygiène qui leur plaît, d'avoir des effarements en présence de l'eau, une invincible et sans doute hermétique répugnance pour les ablutions ; ces pieds magiques, ces pieds ésotériques, qu'en somme il n'est point tenu d'approcher, puisqu'il a l'odorat si délicat, il les diffame ainsi férocement, implacablement, pendant vingt-huit vers de huit syllabes ; il leur donne vingt-huit coups d'épingle empoisonnée.

Soyons sérieux. C'est parce que Tailhade a ce don si rare et si magnifique de la colère joyeuse et du rire terrible, que je ne puis comprendre ceux qui le voudraient détourner de la satire. Car on l'engage fort — des amis, pourtant — à mettre ses flèches de côté, son carquois au rancart, ses poisons à l'abri, et à demander à la poésie lyrique toute seule l'inspiration et la renommée.

Eh bien ! non, encore un coup, je ne saurais approuver cela ! Je goute, certes, autant que qui que ce soit, le lyrisme de Tailhade. Ceux qui disent n'avoir trouvé qu'un relatif agrément à voyager en sa compagnie au *Pays du Mufle*, ceux-là, paraît-il, attendent avec impatience *Sur Champ d'Or*, un livre de paix sereine et d'adoration, qui glorifiera les Couleurs et les Formes et magnifiera le Beau sous tous ses aspects. Mon Dieu ! je me garde bien de protester contre de si hautes espérances ; j'ai même la persuasion qu'elles ne seront pas déçues. Mais je dis au poète : « Faites de beaux vers lyriques, mon cher Tailhade, faites-en tant qu'il vous plaira. Mais, si vous m'en croyez, ne laissez jamais se rouiller dans sa gaine votre poignard, à la pointe envenimée. Car pour vous ce doit être, vous le savez bien, quelque chose de mieux qu'une parure ou un joujou, cette arme terrible et sacrée de l'ironie, qui a été mise par un autre entre vos mains....

Mais que deviendrions-nous donc alors si ceux-là qui ont été évidemment désignés, manifestement élus pour proférer à voix haute les paroles qui donnent la mort, passaient leur temps — tout leur temps — agenouillés devant l'Eternelle Beauté, l'encensoir à la main et le psaume d'amour à la bouche ?

Alcide GUÉRIN.

La vie lourde

A Maurice Pottecher

Las je suis jusques aux moëlles,
Oh ! courbattu dans ma pensée!
Musique où glas tinte aux noels,
Mon cœur est comme un chœur dansé.

Mes pauvres yeux ont regards ternes
Comme dans les culs-de-sac font
Les lampions des vieilles poternes,
Ou les gaz sous l'arche des ponts.

Et ma lèvre tombe, à la peine
De vomir l'air plein de mensonges,
Mes veines vident toutes haines,
Mon amour s'essore en éponge.

Quand tout finira-t-il, enfin !
Quand donc irai-je ailleurs, à Dieu,
Ou vers quelque Diable aigrefin !
Je me sens si mal en tous lieux !

Musique où glas tinte aux Noëls,
Mon cœur est comme un chœur dansé...
Je suis las jusques aux moëlles,
Ereinté, fourbu, harassé !

Juin 1891 *Adrien REMACLE.*

A la suite du dernier article de notre éminent collaborateur Alphonse Germain, nous recevons la lettre suivante et nous l'insérons avec plaisir.

N. D. L. D.

A Monsieur le Directeur de La Plume,

Monsieur,

Je vous prie d'agréer mes sincères remerciments pour la bienveillance que vous avez mise à parler de la Pyrogravure dans le numéro du 1er août de votre revue.

Je me permets de vous faire remarquer que la Pyrogravure a été appliquée par moi, avant M. Guérard, aux travaux artistiques ainsi que vous le verrez par la brochure que j'ai l'honneur de vous remettre.

Je rends avec plaisir hommage au talent de M. Guérard ; mais je fais remarquer que l'application de la Pyrogravure à l'art était indiquée particulièrement dans le rapport du 23 novembre 1888 fait par la Société d'Encouragement à l'Industrie nationale.

Recevez, Monsieur, mes meilleures salutations.

MANUEL-PERIER,
dessinateur,
1, rue Pleyel, Paris.

RÊVE

à Léon Deschamps.

Je voudrais être un pâtre blond,
Montant à pas lents la colline :
Pastour, sur un chemin bien long,
Jouant un air de mandoline...

J'irais par la sente des bois,
Rêver aux larmes des étoiles
Et les anges, que seul je vois,
Cacheraient mes pas sous leurs voiles,

Des rossignols, aux chants en fleurs,
Par delà le dais vert des branches,
A l'entour, charmeraient vos fleurs,
O marguerites et pervenches !

Des cors berceraient l'horizon
De leurs sanglots lointains d'amante
Et j'irais, fuyant ma maison,
Chanter ma rondelle charmante...

Seuls, mes doux agneaux, en la nuit,
Émus par la chanson du pâtre,
S'endormiraient au val, sans bruit,
Dans les touffes de thym bleuâtre.

Et je serais le pâtre blond,
Montant à pas lents la colline ;
Pastour, sur le chemin bien long,
Jouant un air de mandoline...

Henry DEGRON.

---

7 août 1891.

Mon cher ami,

J'ai lu avec le plus vif intérêt, dans votre numéro du 15 juillet, l'article de M. Pierre Valin sur le *Rythme expressif dans le vers français.* Auparavant déjà, j'avais eu le plaisir d'apprécier dans l'*Ermitage* la clarté, la précision, l'esprit philosophique et analytique de cet écrivain. Il voudra bien me permettre, avec mes félicitations, de lui présenter quelques observations.

M. Valin pose d'abord, avec une incontestable justesse, le principe de l'existence d'une rythmique française. Je suis, là-dessus, fermement d'accord avec lui. Avec lui aussi, je trouve que les lois de cette rythmique sont indispensables dans les œuvres de nos poètes, même de ceux qui ont le plus la préoccupation des effets à obtenir par la combinaison des syllabes fortes et des syllabes faibles. Chez M. Moréas, par exemple, qui à cette préoccupation là a un haut degré, il est impossible de déterminer quels sont les rythmes qu'il emploie, tant il se livre à sa fantaisie, changeant capricieusement de mouvements au gré des moindres ondulations de sa pensée, dérangeant à tout propos la symétrie, ou plutôt la fuyant comme la peste, faisant, en un mot, l'effet d'un musicien très expert et plein d'intentions, mais qui, sur chaque membre de phrase, sauterait du $\frac{3}{8}$ au $\frac{4}{4}$ et du $\frac{2}{4}$ au $\frac{6}{8}$, sans laisser le temps de percevoir la mesure.

Il faut bien reconnaître que si l'on ne s'astreint pas à une symétrie quelconque, dans l'alternance des forts et des faibles, toute prétention à créer une expression rythmique est vaine. A ce compte-là, tout le monde rythmerait, puisque, la langue étant composée de fortes et de faibles, il est impossible de parler sans faire alterner des fortes et des faibles.

M. Valin distingue trois espèces de fortes : l'emphase césurale, l'emphase naturelle et la simple tonique. Il me semble qu'il complique un peu. En réalité, il n'y a que deux espèces de syllabes : les toniques et les atones. Si l'on veut tenir compte du degré de tonicité ou d'atonie, ce n'est pas trois degrés qu'il y a, mais une infinité. Aucune des langues qui ont une versification rythmique ne s'occupe de cataloguer les syllabes accentuées en très fortes, fortes, moyennes, etc. Elles ont simplement les toniques et les atones, et, par leur moyen, créent des mètres analogues aux mètres anciens, avec cette différence capitale que chez les modernes ce sont des fortes et des faibles, tandis que chez les Grecs et les Latins c'étaient des longues et des brèves.

J'ai expliqué tout cela dans un article du *Mercure de*

France (juin 1890). J'ai expliqué que mes tentatives différaient radicalement de celles de Baïf, lequel faisait des vers par longues et par brèves, d'après les procédés et les règles des Latins, sans s'inquiéter plus qu'eux de l'accent tonique. Baïf ignorait donc le rythme. Mes essais de prosodie sont basés, au contraire, sur le rythme par l'accent tonique. Il ne m'appartient pas de discuter si j'ai ou non réussi : je désire seulement établir que les principes que M. Valin expose dans son intéressante étude sont précisément ceux qui ont déterminé mon travail.

Je ne nierai pas que je n'aie peut-être trop sacrifié à la régularité. Sans en arriver au chaos rythmique de M. Moréas, on peut introduire une certaine liberté dans l'emploi des mètres, varier le mouvement par de fréquents changements de mesure, suivre même du rythme les mobilités des sentiments à exprimer, quoique une trop grande diversité soit le plus souvent fatale à l'unité d'impression. Mais en aucun cas on ne peut rejeter toute symétrie, car alors la cadence se perd et le rythme n'existe plus. Autrement dit : si vous tenez à être rythmique, rythmez. Et qui dit rythme dit régularité.

Remarquez que des poèmes écrits en vers libres, comme Faust, ont des séries de quarante, cinquante, cent vers construits identiquement ! Qu'est-ce que nos modernes jacobins du vers peuvent bien dire d'œuvres comme le théâtre de Shakespeare ou celui de Schiller, où tout se passe en pentapodes iambiques (vers composés de cinq iambes) ?

Il faut qu'on soit conséquent. Personne n'impose le rythme : il y a bien d'autres éléments poétiques possibles ! Les littératures anciennes et toute la littérature moderne sont là pour en témoigner. Mais, pour Dieu ! si l'on veut faire usage du rythme, qu'on le fasse sentir !

Je ne reviendrai pas ici sur les lois de l'accent tonique français. Elles sont élucidées. J'en ai, après d'autres, fait un exposé que je crois exact et complet. Il va sans dire qu'il faut les connaître et s'y soumettre pour faire de la poésie judicieusement rythmée. L'instinct, en ce cas, le fameux instinct dont se targuent d'imperturbables poètes, qui d'ailleurs peuvent avoir tout le génie qu'il plaira, joue souvent d'abominables tours, comme il en joue aux écoliers qui se fient sur lui pour mettre l'orthographe. Car le rythme est un procédé, ni plus ni moins que la rime ou le numérotage des syllabes, comme toute prosodie en général. Et pour qu'il y ait langage poétique, c'est-à-dire mesuré, il faut qu'il y ait une prosodie, un procédé : sans cela, c'est la prose.

Pour finir et pour continuer à rester d'accord avec M. Valin, qu'il demeure entendu que ce en quoi consiste toujours la vraie valeur du poète, ce n'est pas le moule qu'il emploie pour couler sa pensée, mais bien sa pensée elle-même, faite de la vision supérieure qu'il a des choses, de son émotion, de son rêve, de son sens des correspondances, en un mot de son inspiration.

Très cordialement à vous,

Louis DUMUR.

L'Amour Moderne

A Mme la comtesse Bulow von Dennewitz.

Vous voulez réformer l'institution du mariage et que les époux se prennent comme on prend une maison, pour de courtes périodes sans cesse renouvelables au gré des parties. D'autres, Elysée Reclus, par exemple, et Naquet aussi, je crois, ont prêché l'amour libre. Toutes ces idées peuvent être soutenues ; mais la vôtre, Madame, me paraît la plus ingénieuse, en ce qu'elle *autorise légalement* le changement perpétuel : l'adultère sans adultère.

Excellent moyen qui rendra désormais la morale inutile.

Moi aussi j'ai mon idée sur l'amour, et j'avoue qu'elle ne ressemble en rien à la vôtre. Oh ! rassurez-vous : je ne suis pas tout à fait Malthusien et je ne refuse pas aux pauvres pour ne donner qu'aux riches.

Je m'explique.

Dimanche-Lundi. La nuit.

Nous avons, ma femme légitime et moi, couru toute la journée par monts et par vaux — pas bien étendus — sous les frais ombrages de Saint-Cloud et de Ville-d'Avray. Le soleil avait beau darder ses feux sur le front chevelu des châtaigniers et des chênes, sa lumière dorée arrivait à peine jusqu'à nous. Mais ce qui nous montait au visage, ce qui nous enivrait, c'étaient les effluves printannières, les senteurs âcres du thym et du romarin sauvages, de l'asphodèle, des bruyères et des bouleaux. Tout cela nous rappelait l'odeur du cuir de Russie. De temps en temps, harassés sans doute par la marche et la chaleur du jour, des couples humains s'éloignaient sous les feuilles, — sans doute pour y chercher un repos réparateur. Aussi cela nous donna-t-il l'idée de rentrer au logis pour nous reposer également. Mais voilà précisément qu'à l'heure où j'ai l'habitude de me jeter dans les bras de... Morphée et sans aucun ressouvenir des choses vues, la pensée me vint de vous écrire ce qui suit.

Après les drames amoureux de Toulon et d'Aïn-Fezza et malgré les idées savamment distillées par Paul Bourget, c'est plus que jamais le moment pour tout écrivain, poète, romancier, journaliste, philosophe ou simple penseur, de dire hautement ce qu'il pense de cet acte naturel, indispensable et *forcé*, de cette fonction animale, — il faut bien dire le nom exact puisque aucun être de la création, animé ou non, n'y échappe, — de l'amour, en un mot, et de prouver que l'amour est une folie.

Aucun jusqu'à ce jour peut-être n'a encore osé dire ce que l'on doit s'avouer, ni comment on doit juger l'amour. Si nous vivions — ce que réclament certains cerveaux ouverts à toutes les utopies — sous un régime, ou plutôt en un siècle d'entière liberté, nous envisagerions cette chose sous une seule phase, la plus simple, je pourrais dire la plus naturelle, sous l'aspect aussi le plus libre. Telle, en effet, se présente à nos yeux l'action périodique des animaux. Un simple besoin de procréer, ce que Schopenhauer appelle le génie de l'espèce. Donc, pour cela, si l'on ne tenait compte du code de la civilisation, d'une sorte de respect humain, la plus entière facilité devrait exister, c'est-à-dire l'acte accompli presque au grand jour. Mais malheureusement — ou heureusement, je ne sais trop — nous vivons à une époque où la civilisation domine et doit tout dominer. Nous ne pouvons donc agir, dans l'accomplissement de l'acte générateur qu'en conformité des mœurs et de la morale publique. Je laisse de côté ce que les lois civiles ont le droit d'exiger en son nom, c'est-à-dire la consommation dans l'ombre mystérieuse, privée, en dehors des regards de tous.

Sans doute, si cet acte pour l'élaboration duquel tous les êtres ont été créés, était véritablement libre et que les fruits qui en proviennent pussent vivre, s'élever, s'épanouir au grand soleil, non seulement sans faute, sans honte, mais comme une charmante et suave fleur, ou un bel animal, pour le plaisir ou l'utilité de l'espèce humaine, tout irait à souhait et point ne serait besoin d'avoir les lumières — souvent obscures — d'une cour d'assises siégeant sous les hauts lambris dorés d'un prétoire, aux pieds d'une demi-douzaine de crânes chauves drapés dans des robes rouges, avec deux gendarmes à côté et quelques loques informes sur une table devant, — les pièces à conviction, et deux ou trois robes noires, — les avocats. On se bornerait à admirer les produits plus ou moins bien venus de la

co-habitation d'un moment, sans chercher par cent moyens plus ou moins avouables, à forcer un être vivant, de déclarer devant témoins comment il a eu le tort d'accomplir un acte pour lequel il est né et d'en détruire le fruit, afin de l'envoyer ensuite pendant un certain temps, quelquefois pour le reste de ses jours, pourrir sur la paille infecte d'une prison. Il n'y aurait que demi-mal si, encore, on le condamnait simplement à finir sa vie sous le soleil plus ou moins clément d'une colonie lointaine; car là, du moins, il pourrait rencontrer un autre être, de sexe différent et comme lui frappé, avec lequel il pourrait jeter en terre fertile le germe de l'espèce humaine.

Mais, je l'ai dit, notre civilisation, la civilisation de tous les temps, ne permet pas qu'il en soit ainsi. Bien. J'accepte cette manière de voir, d'agir. Aussi devons-nous toujours nous ployer sous le joug des conventions sociales et ne donner jamais prise par nos actions à l'application des lois forgées par quelques-uns d'entre nous pour la plus grande gêne des autres.

Donc je ne reviendrai pas sur l'utilité de l'action génératrice, qui est indiscutable, d'autant plus qu'en France surtout on se plaint qu'elle est trop souvent tuée à son début. Cela constituera certes, si l'on n'y met bon ordre, un état d'infériorité considérable dans un temps peu éloigné. Mais je voudrais expliquer comment je comprends l'exercice de l'amour, sans toutefois nourrir l'espoir de voir jamais partager ma manière de penser, surtout par vous, Madame, qui ne vous plaignez pas de voir le *consummatum est* souvent renouvelé.

En notre qualité de civilisés nous devons nous conformer aux lois de la civilisation. Or, pour engendrer et perpétuer *légalement, honnêtement*, l'espèce humaine, tous les pays ont inventé le mariage, chacun, bien entendu, en rapport avec son tempérament, son ciel, ses mœurs. Peu m'importe donc la forme pourvu qu'il y ait acte officiel dressé du consentement. Ici c'est le maire, là, le prêtre, bonze ou pape, plus loin c'est le serment en présence de la famille, mais partout il y a toujours remise réelle et publique de l'épouse aux mains de l'époux

Jusque-là, Madame, nous sommes d'accord, je crois, avec cette seule différence que j'admets tout juste le divorce pour condamnation infamante, tandis que vous, vous semblez le vouloir *souvent* pour un motif plus futile, — l'usure, par exemple Vous rendez à la société un être vivant comme on rend à certaines maisons une robe qui a cessé de plaire. Donc l'amour est une folie que je veux réduire quand vous, vous voulez lâcher la bride. Mais voici venir l'instant où nous n'allons plus du tout nous entendre.

Une fois l'union consacrée, l'acte de procréation devient non-seulement libre mais obligatoire et nul des deux intéressés ne peut sous peine du crime de lèse-humanité, étouffer le germe dans l'œuf. Pourquoi vouloir d'ailleurs le faire disparaître puisqu'il n'y a ni crime ni déshonneur à le conserver ? La misère causée par la trop nombreuse famille ? Mais c'est à la société de pourvoir à ses besoins puisqu'elle ne peut exister que par la multiplication des sujets. Or, si pour des raisons particulières et dont les époux seuls sont juges (puisque personne ne peut contrôler leurs actions), si pour divers motifs, dis-je, il leur plaît de limiter le chiffre de leur postérité ils doivent en bonne justice limiter de même leurs actes de cohabitation intime au nombre de sujets qu'ils veulent ou peuvent élever. Le mariage ne doit être qu'une simple société en participation, à *durée illimitée*, et dont les opérations doivent être conduites avec réflexion, calcul, méthode ; sans cela l'amour est une folie.

Je ne crois véritablement pas que mon dilemme soit accepté par beaucoup de personnes, — surtout par vous, comtesse, — mais c'est cependant le seul moyen si l'on veut mesurer le nombre de fruits que doit porter l'arbre. Faire produire pour le plaisir et tuer le produit, même au bout d'un instant, c'est un crime. S'il ne peut pas être puni, ce n'est pas moins un crime. Mieux vaut dans ce cas le célibat ou la chasteté.

Une semblable théorie, qui portera sans doute à rire, m'amène à vous parler de l'amour entre célibataires et de l'amour entre une personne mariée et une autre, mariée ou non. Procédons par ordre.

D'abord, l'amour entre célibataires est une faute par rapport à la société, une honte pour ceux qui s'y livrent, puisqu'ils semblent dire à l'humanité, aux lois : « Nous avons peur de l'union réelle, permise, et nous « accomplissons quand même l'acte de procréation « avec l'intention bien arrêtée de ne rien procréer du « tout. » Ceux-là veulent bien du plaisir mais ils en dédaignent les charges. (Ici je vous entends dire, chère comtesse, que je rapproche beaucoup de vous. Ce serait vrai si vous ne laissiez pas aux maris multiples les soins d'élever *seul* les êtres qu'ils n'ont contribué que pour moitié à jeter dans le rude sentier de la vie.)

Ensuite, l'amour entre un célibataire homme et une femme mariée est une lâcheté de la part de celle-ci, qui peut apporter à son mari un fruit étranger. Si, par la situation qu'occupe le mari, il y a forcément séparation des époux pendant un temps plus ou moins long, il doit y avoir pour l'homme au point de vue de l'apaisement des sens, abstraction complète, attente pénible, c'est possible, mais chasteté entière, comme chez la jeune fille que l'époux tient tant à trouver vierge. Et certes, s'il y tient autant, c'est uniquement parce qu'il veut être seul à féconder ce que j'appellerai, par euphémisme, l'arbre matrimonial.

Par suite, les relations entre personnes mariées, chacune de son côté, ou entre un époux et une femme célibataire, ne sont pas admissibles et doivent forcément, toujours au point de vue de la société et de l'honneur, faire rejaillir la même honte sur ceux qui s'y livrent. En effet, pourquoi l'époux tient-il tant à ensemencer un champ qui n'est pas le sien, dont il ne doit pas récolter les fruits ? Pourquoi voudrait-il les mettre à la charge d'un autre propriétaire qui l'ignore, ou de l'assistance publique qui bientôt n'y pourrait plus suffire ?

Est-ce qu'une femme (ou un homme) n'en vaut pas une autre ? La beauté ? Mais elle passe sous un souffle. Le caprice ? les formes ? A quoi bon ? Si ce que l'homme cherche dans la femme, et réciproquement, c'est la différence des sexes, est-ce que le contact ne produit pas toujours les mêmes effets, dès lors qu'il y a eu rapprochement de deux êtres en rapport d'âges et de volontés ? Et une fois l'acte accompli, est-ce que le besoin n'est pas aussi largement satisfait légitimement que s'il a été illégitime ? Peu importe les mets que l'on a mangés si, après, l'estomac ne souffre plus. On peut parfois désirer une nourriture plus recherchée, mais y pense-t-on encore lorsque l'on n'a plus faim ?

En résumé, si l'amour, légitime toujours, ne sait pas limiter l'exercice de ses droits et de ses besoins strictement au nombre de fruits qu'il souhaite de voir éclore, l'amour est une folie.

Ici, comtesse, nous nous éloignons, et...

J'en étais là de ma lettre empreinte d'une haute philosophie vous le reconnaîtrez, quand un petit bruit, le frôlement d'une robe m'a fait me retourner... C'était ma femme qui, debout, immobile, derrière moi, dévorait avec des yeux de feu les lignes qui précèdent.

— Que fais-tu là, chérie, il est trois heures ?...

— Sais-tu bien que tu n'es qu'un imbécile ?...

— Moi ?... Ah !... je ne m'en doutais pas...

Et la gracieuse apparition m'a tourné le dos.

Madame la comtesse, pardon ; un peu de repos, s'il vous plaît. Je tâcherai tantôt d'achever ma lettre.

Lundi, 10 heures du matin.

Voulez-vous me permettre seulement deux mots, comtesse, pour finir !

Hélas ! vos désirs et les miens ne prêteront jamais

LA PLUME, supplément du **15** *Août* **1891**

qu'à rire. L'amour a fait commettre bien des sottises depuis des siècles, et je crains bien qu'il en sera toujours ainsi tant du moins que notre pauvre planète continuera à graviter dans l'inconnu sans bornes...

Laissons, si vous le voulez, le monde agir comme il voudra. Quant à moi je suis bien décidé de faire à l'avenir tout ce que je pourrai. Vous comprenez ! Je ne tiens pas à ce que ma femme me traite encore d'imbécile : cette fois ce serait peut-être plus grave.

Th. GESLAIN.

Désir Posthume

J'ai rêvé l'Océan immense pour tombeau ; —
J'y dormirais couché sur un lit d'algues vertes,
Les ondes laveraient mes prunelles ouvertes
Sans le hideux souci du ver ou du corbeau.

Les vents pourraient râler leur funèbre sanglot
Et déchaîner les mers contre les rocs inertes,
Nul bruit ne me viendrait des tempêtes alertes,
Hors un doux chant berceur, un murmure du flot.

Là, point d'honneur banal, point de vaine prière,
Point de discours menteur sur une étroite bière ; —
Les vagues pour linceul ; pour caveau l'Océan.

Là, veilleraient sur moi les clartés éternelles :
Doux cierges allumés dans l'infini béant,
Les mystiques clartés des étoiles fidèles.

Joseph LABORIE.

Baiser Volé

A l'ami Nihous

Un soir j'étais venu t'apporter une rose ;
Tu rêvais, le regard perdu vers l'horizon.
A pas lents m'approchant, j'ai pris sur ton cou rose ;
Un long baiser d'amour, follement, sans raison,
Et tu m'as dit : « Voleur ! vous irez en prison ! »

Tu m'as boudé depuis en mainte circonstance,
Je viens donc humblement me soumettre : « Prends moi,
Je suis ton prisonnier et j'attends ta sentence !
Oui, j'attends mon supplice, heureux, avec constance,
Impatiemment même et sans le moindre émoi.

Un seul vœu : « permets-moi de t'aimer, de t'écrire ! »
Quel heureux prisonnier je serai, quel vainqueur !
La prison que je rêve est bien douce à décrire :
Pour horizon tes yeux, pour soleil ton sourire,
Pour chaînes tes beaux bras et pour prison ton cœur !

Achille GRISARD.

Rêves décevants

vers anonymes copiés sur une feuille volante trouvée en un Dictionnaire acheté à un bouquiniste du quai St-Michel.

I.

Je rêve d'une aurore immuable et très rose
Où n'ondoierait jamais nul frisselis morose
Parmi les opalins et candides micas
Qui s'exalteraient, tels des ors flaves d'Incas
En l'ensoleillement d'un flamboi fantastique
Insoupçonné, l'on croit, même en l'orbe extatique
Des gemmes s'envoûtant au Paradis de Dieu.

* * *

Hyalin rêve auquel il faut clamer adieu
Sous la réalité qui s'érige en mon âme !
Plus de soleils ambrés ! Plus de feu ! Plus de flamme !
Et je halène autour d'un cruel entonnoir,
Car, hélas ! tout est vain, tout est creux, tout est noir.

II.

Apre ! O l'âpre strideur ululant des abîmes,
Sombre écho des complots qu'autrefois nous ourdîmes
En la métempsychose orde qui s'alourdit !
Partout le noir se fond en un déclin maudit,
Et, dans l'ombre qu'aucun soleil ne déprécie,
Ainsi que des fronts gris rongés d'alopécie
Par où d'âcres cruors gouttent sinistrement,
Les astres déhérents vaguent très mâlement,
Et, denses, dansent dans ce danger, plein d'énigmes,
Parmi des rumeurs et d'ultimes borborygmes...
Tant, que l'oreille d'un qui voudrait écouter
Sans que personne, autour, lui tentât d'objecter
Qu'à ces vouloirs hautains il a tort de prétendre,
L'oreille de celui-là jugerait entendre,
Sous l'effroi qui converge au nombril des minuits,
Des ventres se lâchant dans l'oméga des nuits !

Pour copie conforme :

Edmond PORCHER.

Encore !

Une langue entre mes deux lèvres
Et même un poignard sur le cœur :
Encor, je saurais dans mes fièvres
Mêler l'ivresse à la douleur !

Mes dents enfin mordant sa bouche
Comme en un fruit voluptueux,
Je pourrai d'un élan farouche
Ecraser ses seins orgueilleux !

Et je prendrai dans mes bras d'homme,
Son corps souple comme un roseau,
Je l'emporterai vite, comme
Le fétu que porte un oiseau.

Je lui dirai que je l'adore ;
Que par elle mon ciel s'accroît,
Car je l'embrasserais encore
Si son baiser me semblait froid !

De mes hystériques caresses,
Je marquerai sur son beau corps
Mes voluptés et mes ivresses,
Pour qu'elle dise : Encor ! Encor !

Henri LESSERTEUR.

RUINES

Par un jour de brume, le hasard de mes pensées flottantes dirigea mes pas indécis vers les démolitions de la place Maubert. Après avoir quitté le boulevard animé et grondant, je m'engageai dans le dédale de ces vieilles petites rues étroites, sombres, silencieuses et désertes, où les hautes murailles, parfois surplom-

bantes, semblent vouloir se rapprocher comme pour écraser le passant.

Là, pas un rayon de soleil, pas un souffle d'air ; une odeur de misère, un demi-jour sordide. A toutes les maisons presque de longs couloirs sinueux, etroits et obscurs.

Sur le pavé gluant des hommes d'allure suspecte, à mine hâve, me jettent un regard furtif (ma mise est pourtant bien modeste) ; des bambins pâlots, tout déguenillés jouent ou se disputent. Ils ont déjà l'air canaille, ces petits ; l'hérédité pèse sur eux, ils portent en eux tous les germes de la corruption morale aussi bien que de la déchéance physique. En ces parages, en effet, s'est cantonnée la lie de la population, recherchant l'ombre et le mystère des vieux quartiers propices aux existences clandestines et misérables. En cheminant lentement, tout rêveur et pensif, j'arrive aux démolitions ; devant moi se dressent de hauts murs noirâtres où la pioche porte des coups inexérables. Ces trous noirs béants ce sont des âtres sans flammes, semblables aux orbites d'un crâne où ne brille plus le regard ; de longues traînées de suie marquent le passage des cheminées ; le papier s'arrache des murs en lambeaux déchiquetés.

C'est là que des générations ont vécu et souffert, puis sont mortes ; c'est là que, il y a peu de mois encore, s'abritaient des milliers d'individus. Ces pierres qui tombent une à une avec un bruit mat, ces fers tordus, ces portes arrachées de leurs gonds, ces vitres brisées, toutes ces choses, témoins des joies et des souffrances de tant d'hommes, tout enfin jusqu'au souvenir doit disparaître ; tristesse des ruines, mélancolie des vieilles choses qui s'en vont !

Et comme je me perdais en ma rêverie, soudain un murmure énorme vint emp'ir mon oreille : c'étaient les cloches de Notre-Dame, qui, lancées à grande volée, envoyaient dans l'air leur voix magistrale, bourdonnement si grave qu'il est insaisissable aux oreilles inattentives toutes remplies de la rumeur toujours grondante de la grande ville. « O voix des cloches ! qui planes si haut, qui résonnes à notre naissance et à notre mort, pour notre joie et pour notre deuil, dis-moi, qui invoques tu en ton murmure solennel ? Mais non, tu ne peux ni éclaircir mon doute, ni dissiper ma tristesse ».

Julien BARAL.

Cracher sa Mâchoire

Ce jour-là, à l'Ecole Normale de Tirepont, on s'attendait à recevoir la visite de M. l'Inspecteur d'Académie, et, depuis quinze jours, pendant toutes les récréations, M. Morsec — maître d'études et professeur de gymnastique par intérim — faisait manœuvrer les élèves de troisième année, afin qu'ils fussent tout au moins présentables. C'était le mot, un peu dur peut-être, de M. le Directeur.

Or, c'était une guigne pour le pauvre professeur, dans le même mouvement, le même élève, Julien Romille — un rêveur, un poète ! — se trompait chaque fois. Il n'y avait pas à dire, c'était pour mettre à l'épreuve la patience de son professeur que le « bêta » s'obstinait à se tromper. Car enfin, était-il permis à un élève de troisième de ne pouvoir parvenir à distinguer sa droite de sa gauche ?

Pour la vingtième fois au moins, Julien Romille venait de refaire le même faux mouvement, et, tout à l'heure, sous l'œil sévère et inquisiteur de M. l'Inspecteur d'Académie...

M. Morsec n'y tint plus : carrément, sans sourciller, il traita l'élève de « brute. » Puis l'écume aux lèvres, il se mit à débiter avec volubilité un petit boniment sur les ennuis que peut causer la distraction.

Tout à coup au beau milieu du discours, la langue de M. Morsec s'embarrasse, les lèvres se distendent et la bouche grande ouverte du parleur livre passage à un objet qui vient en droite ligne, comme un projectile, tomber sur la face du malheureux réprimandé, qui pâlit de stupéfaction. Que pouvait-ce bien être ? — Horreur ! c'était... le râtelier de M. Morsec ! Pas une dent n'y manquait !

Dépeindre la mine piteuse que fit alors le pauvre pion n'est pas possible. Un immense éclat de rire accueillit l'interruption inopinée du discours. Puis des huées si formidables furent poussées que l'infortuné professeur s'esquiva sans songer à ramasser son râtelier, qui demeura comme un trophée entre les mains des élèves.

Quelques minutes après cet incident inoubliable, le pauvre professeur, seul dans sa chambre, pleurait à chaudes larmes, et, de désespoir, s'arrachait non les cheveux, mais la perruque !

Quand M. l'Inspecteur arriva, M. Morsec était parti sans dire bonsoir. A l'Ecole Normale de Tirepont, on ne l'a plus revu depuis ; mais maintenant, chaque fois qu'un élève est sur le point d'encourir une réprimande de la part d'un maître d'études :

— « Prends garde ! lui dit bas un voisin, le pion va te cracher sa mâchoire à la figure ! »

Jean LEPICARD

VERS POUR DILI

Mes vers, tendres vers d'amoureux,
remplis d'aveux et de caresses,
oiseaux libres, aventureux,
effarouchant de leurs ivresses
les graves notaires, — heureux,

allaient courant la prétentaine,
aujourd'hui là, demain là-bas,
riant, chantant à perdre haleine
leurs chansons fleurant le lilas,
le muguet et la marjolaine !

Rien — à l'hiver comme au printemps ! —
ne troublait leur indifférence ;
ils trouvaient les cieux éclatants
au fond des yeux pleins d'indulgence
des filles aux corsets tentants !

Les fruits ! Les fleurs ! C'étaient les gerbes
qu'ils cueillaient sur les corps fleuris
de leurs amantes, dans les herbes,
sur les mousses, lits favoris
où vivaient leurs amours superbes !

Mais ils ont passé près de Vous,
et leur gaîté s'est mise en grève !
Ils sont tristes — de vrais hiboux !
Et voilà que très doux, un rêve
hante leurs cervelles de fous !.....

Catulle BLÉE.

Paris, 2 Août

Mon Cher Directeur,

Je serai bref !

Il me faut vite remercier M. Maurras qui constate avec bonne grâce l'indépendance de *La Plume*, qualité à nous essentiellement chère...

Mais cette fébrile... félibrégiaque... félibréenne (comment dit-on ?) épitre que publie notre dernier numéro, fourmille d'inexactitudes :

1° Nous n'avons pas à nous reprocher d'avoir jamais exalté les Felibres, qui se sont glorifiés eux mêmes dans nos colonnes, experts en leur tâche habituelle ;

2° Il n'y a pas de calembours dans ma chronique ; je les ai en horreur ; je n'en fais jamais ;

3° Comme il n'y en a pas, ils ne peuvent pas être indécents, ou la logique n'est qu'un vain mot ;

4° Si la lettre de M. Maurras était polie, vous me permettriez d'y répondre, mais elle ne l'est pas ;

5° (Admirez mon calme (1) :)

6° Ces petites explications bénévoles ne doivent pas être confondues avec des excuses que je n'ai pas à faire.

Croyez, mon cher Directeur, que je déplore ce ridicule incident.

Votre dévoué,

GEORGES ROUSSEL.

P. S. Puisque M. Maurras parle de patois — et il s'y connait ! — rappelons-lui que *calembour* s'écrit sans *g*.

G. R.

(1) J'admire, mon cher Roussel, j'admire...

N. D. L. D.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Causerie

Je suis en retard, très en retard, pour parler d'un livre exquis : *Sourires pincés*. Voici les raisons de mon silence précédent : j'espérais que mon directeur vous donnerait un portrait de Jules Renard et une étude d'ensemble sur l'œuvre de ce remarquable écrivain. Il parait que les circonstances se sont opposées à la réalisation de mon espérance et je dois m'attaquer à ce livre du pur et si impeccable écrivain.

Sourires pincés se compose de tableautins, de nouvelles, de maximes et de quelques morceaux de littérature inclassables, malgré leur penchant philosophique. Le seul reproche que l'on puisse adresser à Jules Renard, l'auteur de *Sourires pincés*, c'est que parfois il parait manquer de souffle. Mais cette remarque — plutôt que reproche — faite, on est embarrassé pour trouver les épithètes laudatives méritées par l'écrivain.

Avant tout, Jules Renard est ironiste. Ses observations ne sont jamais gourmées, jamais pédantes, jamais tirées en longueur. De la substance pure, sans alliage. La perpétuelle gaîté de l'indignation ou, pour varier la note, la caricature de l'honnêteté, si souvent prise pour l'honnêteté elle-même par des gens qui font des scrupules leurs censeurs perpétuels.

L'histoire de Poil-de-Carotte *(Pointes Sèches)* est une merveille dans le genre. Un grand garçon est abêti par sa famille, des gens à préjugés, des bourgeois-types, et le malheureux subit un martyre effroyable. L'auteur connait trop son métier d'écrivain pour s'attarder à nous décrire la chose ; il préfère nous narrer une suite de neuf petits faits qui en disent plus long que toutes les remarques et les observations d'un romancier. Si Poil-de-Carotte ne devenait pas un parfait crétin avec de telles éducateurs, ce serait à douter de tout ! Mais, conclut-il « dans un état d'âme à la M. Paul Bourget » : Tout le monde ne peut être orphelin !

Après, viennent : *Ciel-de-Lit*, psychologie conjugale de deux « bourgeois », *La Mèche de Cheveux*, sentimentalité bêbête poussée à la charge, *Sourires pincés* (les plus mal titrés, car ce sont de délicieux poèmes en prose, pour la plupart), *La Demande*, nouvelle paysanne aussi capiteuse que possible, sous sa froideur calculée, voulue, nécessaire, les *Joues Rouges*, mœurs de dortoirs lycéesques, *Beaucis et Philémon*, autre essai d'esquisses de mœurs villageoises, enfin le *Coureur de Filles*, nouvelle qui clôt le volume.

Intentionnellement, j'ai laissé de côté la partie du livre qui s'intitule : *Petites Bruyeres*. Cette partie est, pour employer une figure hardie, la moelle du volume ; c'est là que Jules Renard a déployé toutes les ingéniosités, toutes les ressources de son esprit si personnel : « Quand (vous explique-t-il) une femme vous dit : Oh ! « monsieur, moi je comprends tout ! — traduisez « poliment : Je suis une vieille folle, et pour offrir des « pantoufles à mon amant, j'économise sur les polichi- « nelles de mes enfants et le tabac de mon mari ». Baudelaire, avant d'écrire ses vers, préparait, délayait, raccourcissait son idée dans la vile prose — d'où les poèmes en prose que nous connaissons de l'auteur des *Femmes damnées* : — Jules Renard doit tirer de ses maximes écrites au vol de la pensée ses nouvelles et ses fantaisies. Cela explique bien des choses...

J'ai essayé, non de me faire les ongles en lisant *Sourires pincés* — ainsi que l'auteur le conseille pour juger un livre, — mais de... m'endormir. Ah ! le funeste remède : je lui dois une nuit blanche ! Donc, l'œuvre de notre collaborateur est... excellente. Ceux qui me font l'honneur de me consulter pour savoir quoi acheter feront bien de se procurer *Sourires pincés*. J'attends de mes correspondants les mêmes compliments que ceux qu'ils m'envoyèrent pour le *Pays du Mufle*.

...Quelques-uns de ces correspondants sont pauvres... Je suis bien embarrassé pour mettre ma conscience d'accord avec leur bourse : j'ai un deuxième volume à leur recommander : *Histoires Normandes*, de Léo Trézenick et Willy...

Encore deux auteurs auxquels je dois une nuit d'insomnie. *Le gars faignant*, la première nouvelle du volume, est un récit qui semble exhumé des papiers de Flaubert. Rarement Léo Trézenick n'a atteint pareille hauteur de vue et n'a autant passionné son lecteur. Cette nouvelle est le plaidoyer le plus terrible que l'on put écrire contre *l'instruction*, qui tend de plus en plus à remplacer *l'éducation*. Sous ses allures de fait divers poignant, elle résout le problème moderne dans le sens qui nous est cher. On suit peu à peu la décomposition, la désagrégation d'une famille saine au début du récit ; on ne saurait trop louer l'auteur pour cette bonne œuvre sociale, présentée cependant comme une chose sans conséquence. Une seule inexactitude à signaler : une paysanne qui met en nourrice son enfant *le jour même* où ce dernier vient au monde. Evidemment notre ami Trézenik est meilleur romancier que gynécologue... Profitons de la seconde des reproches pour le blâmer d'avoir réimprimé *Les Aliénés de Bois Genson*, vieille histoire tombée dans le domaine public depuis belle lurette...

La tâche de Willy n'est pas moins digne d'éloges que celle de son collaborateur. *La Solognotte* est vivement... troussée, narquoisement documentée et solidement peinte. *La Question de bornage* est une amusante histoire de petite ville et *La Sacoche* mérite d'être remarquée. Un paysan normand perd une sacoche gonflée d'or ; il offre mille francs à qui la rapportera... mais peu à peu il diminue la somme, à mesure que la certitude de retrouver son bien apparait proche à ses yeux. Et lorsqu'il la tient dans ses doigts, cette précieuse sacoche, monte à ses lèvres du dédain pour l'imbécile qui la lui rend :

— En v'là-t-y un sagouin !... J'y dirais des sottises à ce vieux saligaud là !

Ce qui s'appelle la vertu récompensée.

SAINTE-CLAIRE.

×

Evangéline, *par Jean Appleton* (Lemerre 1891).

Connaissez-vous Evangéline ? C'est une charmante jeune fille dont le père est, je crois, le poète américain Longfellow, à moins que ce ne soit son petit-neveu.

M. Jean Appleton, excellent poète de même. Savez-vous que la blonde enfant n'est point belge, mais qu'elle a le bon goût d'être acadienne et la sagesse de vivre en 1755 encore qu'elle soit toute jeunesse et toute grâce comme une rose de ce matin.

Laissez-moi vous conter par le menu ses amours avec Gabriel et ce sera en vile prose n'ayant point à mon service l'élégante versification de M. Appleton.

Voici les fait : Nous sommes au Canada, à Grand Pré, village d'Acadie, avant que ce pays ne soit tombé dans la despotique puissance de l'Angleterre ; Gabriel, fils de Basile, Evangéline, fille de Bénédict, enfants de riches cultivateurs s'avouent mutuellement leur amour sous l'œil indulgent de leurs parents dont cette union est le vœu le plus cher.

Un incident imprévu vient détruire le beau rêve à peine ébauché : les Anglais jaloux de la prospérité des Acadiens débarquent dans cette contrée, confisquant les terres, incendiant les maisons, forçant les habitants à s'expatrier.

Trois ans plus tard, voici de retour à l'habitation de ses aïeux, Evangéline accompagnée du père Félicien, à la recherche de son fiancé dont on l'a brutalement séparée. Elle s'y rencontre avec Basile qui lui apprend de son côté les efforts tentés par son fils pour retrouver celle dont il a juré de faire sa femme.

Ce n'est que cinq ans après qu'au milieu des malades d'un hôpital Evangéline reconnaît Gabriel et qu'atteints du même mal mortel, ils meurent tous deux doucement martyrs d'amour.

Tel est ce drame, très simple et très touchant. Pour habile que soit la poésie, vous n'y sentirez ni recherche, ni obscurité. Les vers savamment enjôleurs sont un charme pour l'oreille. Saluons enfin en M. Appleton un écrivain d'avenir, dont la langue est délicate, saine et sûre d'elle-même.

Entre tant de pages émues, je serais fort embarrassé de citer et je renvoie la lecture à ce poème frais et délicieux à qui je souhaite à bref délai, la large publicité de l'Odéon ou de la Comédie-Française,

HENRI CORBEL.

BIBLIOGRAPHIE

L'éditeur Savine, 12, rue des Pyramides, vient de mettre en vente le recueil, si impatiemment attendu, des poésies lyriques de Théodore Aubanel, **les Filles d'Avignon.** Cet admirable recueil, « qui peut soutenir la comparaison avec tout ce que la poésie de notre siècle a produit de plus parfait, » comprend des pièces de genres très différents : il y a là des sonnets, des chansons, des sirventes, des épithalames, des élégies, des brindes, des odes, des morceaux de poésie descriptive, en un mot des pièces d'une extrême variété de caractère, de sentiment et de sujet, parmi lesquels nous signalerons particulièrement *la Vénus d'Arles, le capitaine Grec, la Vénus d'Avignon, les Forgerons*, qui, récitées par l'auteur, ou publiées dans divers journaux ont porté si haut la gloire de Théodore Aubanel et si bien justifié les honneurs rendus à sa mémoire. Un éminent critique a pu dire de cette œuvre qu'il n'en est pas « de plus sincère, de plus loyale, de plus vibrante, de plus vécue. » Il y a, en effet, dans les vers d'Aubanel, une intensité, une exubérance de vie vraiment extraordinaire. Il a été par excellence le chantre de la Beauté et de l'Amour. Et c'est surtout en lisant **les Filles d'Avignon**, que l'on verra combien M. Paul Arène a eu raison de dire de lui « qu'il est un poète incomparable ».

—

A l'heure où la villégiature, dans les stations thermales ou balnéaires, est commencée, on aime lire peut-être encore plus, à l'ombre d'un parc ou sous les tentes des plages, qu'hier encore, en hiver, au coin de son feu. Une étude bien curieuse de la vie aux Eaux, vient de paraître : **Tendresse**, par Marcel LUGUET, (chez Savine, 12, rue des Pyramides).

Déjà très attachantes, les pages d'*Elève-Martyr*, (*le monde militaire*), et d'*En guise d'Amant*, (*le monde bourgeois*), du même auteur, avaient été chaleureusement accueillies par le public, séduit tout de suite à cette originalité de forme, à cette élévation d'idées et à cette sincérité de sentiments qui font les bons livres et les belles œuvres.

Tendresse, (*le monde thermal*) dont les plus jolis sites de Royat et de l'Auvergne encadrent l'action passionnée, doit plaire au moins autant que ses devanciers, ne portant la marque d'aucune école, que de celle qui aime et qui sait parler au cœur.

(*Communiqués*)

CRITIQUE D'ART

Henri Cros et la Sculpture polychrome

Los au pur esprit qui semble avoir été oublié par les beaux siècles pour la joie des Esthètes et la honte des gâcheurs de glaise de ce temps, los au rénovateur de la sculpture polychrome, au dernier des Grecs, los, trois fois los !

Rehausser de couleur l'ornementation d'un monument, c'est en renforcer l'effet, c'est lui donner de la vie. Solidaire de la construction, alliée à ce que Daniel Ramée appelle les dispositions abstraites et muettes de l'architectonique, la couleur ajoute au mystère et spiritualise la matière.

Du Gange à l'Hélicon, de Thèbes aux cent portes à Ninive la grande, les peuples à sens décoratif, tous sans exception, polychromisèrent leurs palais et leurs temples, ces symboles maçonnés dont les vestiges nous stupéfient d'admiration. Byzance, avec frénésie, gemma d'un luxueux coloris ses narthex, ses nefs, ses coupoles ; par de luxuriantes unions d'arabesques et de gammes, l'Islam érigea maints joyaux ; et dans l'Italie, et dans la France, du XIe au XVIe siècle, la chromatisation des figures sculptées fut en grand honneur.

Sans doute, les lignes ont leur langue et leur éloquence, voire leur musique ; eurythmiquement, rythmiquement combinées, elles peuvent atteindre au style, au majestueux, l'impression générale n'en restera pas moins sévère ou triste. Monument sans colorations : parc sans fleurs, jour sans soleil ; il pourra en imposer, émouvoir jamais. Aussi, lorsque nos Primitifs, incontestables déontologues du mur, n'enluminaient pas leurs poèmes de pierre, avaient-ils soin d'en animer les chapelles les plus pénombrées au moyen des éclatants vitraux, ces yeux de flamme.

La fresque, excellent mode de tempérer la froideur d'une ossature architecturale, ne s'adapte pas à tous les édifices ; elle exige, pour ne point dissoner, des dispositions spéciales d'éclairage et d'entourage que la destination d'un lieu ne permet pas toujours. Ainsi, Saint-Sulpice, Saint Denys du St-Sacrement tuent les Delacroix, et la plupart de nos églises nuisent aux peintures qui revêtent leurs soubassements, soit par insuffisance de recul, soit par pléthore d'obscurité. Quelle absurdité, d'autre part, que doter de toiles ces foyers de théâtre qu'on ne peut visiter que le gaz allumé. Le bas-relief, au contraire, trouve place un peu partout et, mieux que la fresque, se liaisonne,

s'incorpore à l'organisme architectonique; avantage précieux, il gagne à la chromatisation plus que la ronde bosse dont le rôle se borne à complémenter par ses directions linéaires celles du motif qui l'encadre. Aux reliefs décoratifs recouverts de tons que ne peut-on faire exprimer! Les lois de l'harmonie chromatique leur sont applicables de même qu'au tableau; quelques teintes complétives exaltées ou pacifiées, une dominante ingénieusement dosée, suffisent pour écrire le caractère d'un monument. Et, comme le teintage des saillies présente le grave inconvénient de mal résister à l'action du temps, comme il ne pénètre pas intimement la figure humaine qu'il farde plus qu'il ne pare; l'innovation salvatrice sera d'exécuter bas-reliefs et partie ornementale avec une matière ductile *artificiellement teintable*.

Les Hellènes, mortels avisés entre tous, avaient inventé certaine pâte vitreuse dont l'usage se répandit vite de la Campanie au Latium; leurs spécialistes l'employaient segmentée en petits cubes de différentes couleurs et façonnaient avec une infinie variété ces mosaïques, ces *lithostroton* dont s'engouèrent si fort les patriciens romains, au dire de Pline et de Sénèque. D'habiles *tessellarii* arrivèrent par ce système à bâtir, à marqueter des scènes familières, même de vastes compositions, telle cette fameuse « bataille » dite d'Issus, œuvre de Dioscoride le Samien, exhumée dans la maison du Faune, à Pompéi. Le secret de cette préparation, hélas! les cendres vésuviennes ne le livrèrent point, et l'émail n'y saurait suppléer qui gauchit contours et modelé, qui enlinceule les personnages sous son enduit glacial. Appliqué à de vagues silhouettes, l'émail des Perses d'ailleurs plus finement floridisé que le nôtre, contribuait, je l'admets volontiers, à l'éblouissant aspect des apadânas immenses; mais je ne sais rien de plus barbarement anti-décoratif que celui aux reflets brutaux, au poli sans transparence des Della Robbia.

Eh bien! cette pâte de verre des anciens, un artiste doublé d'un savant, Henri Cros, — est parvenu, après combien d'efforts! par quel miracle de volonté! à la reconstituer; mais il s'en sert mieux que mosaïquement, il modèle avec, et de véritables fresques. Trop souvent, tel qui retrouve un merveilleux secret ou engendre quelque procédé transformateur, s'absorbe en sa technie: l'heureuse hybridité d'Henri Cros le sauve de cette artisannerie. Ses iconoplasties n'ont pas que l'attrait d'une rare préparation difficile à bien cuire; la transmutation qu'obtint en ses creusets l'alchimiste, l'esthète ne la considère qu'un cément à son idéal, qu'un moyen précieux de représenter ses rêves; il éthérise le tangible et tangibilise l'immatériel

Un des rares sculpteurs vibrant au Beau, Henri Cros est de ceux qui entrevoient, selon l'aphorisme de Chateaubriand, « une perfection au dessus de la nature et qui n'existe que dans notre intelligence »; d'un nu, il sait créer l'Œuvre et des formes *nobles* dégager l'art *humain*. Devant ses bas-reliefs simples et grands d'ordonnance, devant ses bas-reliefs, évocateurs suaves d'un passé séduisant, je m'abstrais de l'ambiance et rêve à du Longus. Aux Grecs, assurément, le filient son esthésie et son goût, c'est à l'Hellade, à ses mythes poétiques, qu'il demande l'inspiration, et ne semble-t-il pas que l'aient initié à l'art de pétrir la forme les signofingistes de Tanagra? Les galbes, sous ses doigts, prennent cette élégante flexuosité qui distingua les filles de l'Ionie et, quelque vierge qu'il profile, on reconnaît la canéphore.

Si, cependant, en lui, le sculpteur rappelle l'antique, la vision du chromiste est moderne, très délicatement moderne, à sa pâte il impose et les tonalités opalines de la palette de Puvis de Chavannes, et la diaprure pastellisée des ailes de papillons. Sansovino, Vecchieta, Mino da Fiesole, Donatello, Germain Pilon, *coloraient*, lui, *nuance*; et, pyriquement fixées, ses carnations aux fraîcheurs de fleurs défient les siècles. C'est qu'il n'est pas seulement apte à dompter l'argile et à fouiller le marbre, il n'ignore rien de ce qui concerne les couleurs et la peinture encaustique. Mais le docteur ès-arts du feu le cède toujours à l'artiste; pas de danger qu'il se contente du mouvement banal ou sacrifie l'unité au morceau, il possède trop bien les lois de l'Harmonie. Ah! celui-là repose et console de l'industriel qu'est le sculpteur contemporain! Enfin! loué soit Apollon Pamphégès!

A présent, maître de son procédé, Henri Cros expose chaque année de nouvelles merveilles sans pouvoir donner la mesure de son talent; il lui manque de vastes surfaces à décorer.

Entre le Céphise et l'Hymette, on eût salué favori de Pallas et du Dieu de Délos, et lauré et magnifié, ce chromofingiste à lui seul Phidias et Panénos; on eût fait élever maints temples, maints portiques, exprès pour qu'il en ornât les parois.

Sur les rives de la Seine, un État qui prétend compter parmi les nations policées, a laissé ce nouveau Palissy construire son premier four lui même, accumuler les expériences à ses risques et périls, lutter seul contre d'indicibles obstacles; car, cet État qui joue au Périclès en faveur des médiocres, devient plus ladre que Patrocle dès qu'il s'agit d'aider un génie non connu; car, cet État qui fait profession de sentiments humanitaires spécule sans vergogne sur la foi de ses novateurs.

« Un général ne place point aux postes périlleux un soldat lâche et débile; — disait le fils du vainqueur de Mycale, — je serais non moins blâmable si je confiais les richesses et la renommée de notre patrie à des artistes sans habileté. Les Lacédémoniens précipitent dans un gouffre les enfants difformes, afin de ne point nourrir des citoyens inutiles: ainsi, je veux ôter l'espérance aux sculpteurs et aux peintres qui n'ont pas le sens de ce qui est beau, car si l'État les employait, ils n'apporteraient que du dommage ».

Les Ilotes que sont nos archontes abandonnent nos édifices nationaux à des gens qui en scandalisent les murailles; nos pauvres monuments! Aujourd'hui magasins de débarras, demain le règne des ingénieurs les réduira à trois types: la gare de chemin de fer, la caserne, le temple protestant.

Reste heureusement l'initiative privée, car la découverte d'Henri Cros est appelée à transformer la décoration de l'intérieur; rien ne s'allie mieux que l'hyalinité de sa pâte avec les somptueuses tentures, les tapisseries d'époque, les ébénisteries sculptées. Plus discret qu'une toile et moins austère qu'un plâtre, le bas-relief fresqué éjouit la vue et transporte la pensée au pays du songe; n'est-ce point la moitié du terrestre bonheur? Et quand Henri Cros ne contribuerait qu'à rendre le style aux demeures modernes, n'aurait-il pas encore bien mérité de l'Art?

Los donc à ce pur esprit qui semble avoir été oublié par les beaux siècles pour la joie des Esthètes et la honte des gâcheurs de glaise de ce temps, los au rénovateur de la sculpture polychrome, au dernier des Grecs, los, trois fois los!

ALPHONSE GERMAIN.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Concours du Conservatoire

Il ne convient plus de parler longuement des concours du Conservatoire; depuis qu'ils ont eu lieu, plus de quinze jours sont passés, et dans le journalisme, quinze jours, je le sais, font d'une actualité une vieille nouvelle.

Nous allons donc passer en revue (rien de la politique extérieure) avec la bienveillance douce qui nous caractérise, les lauréats et les lauréates aussi qui, a

cette heure, rêvent gloire, sociétariat, gros sous, triomphes, hôpital...

Tragédie :

« Appelez M. *de Max* » *(1er prix)*, comme dit le père Ambroise (Thomas).

M. *de Max*, gentilhomme nébuleux, a dit H. Bauër, au visage de mauvais prêtre bourrelé de remords, a dit Jules Lemaître : le voilà bien campé. C'est le prodige annuel. Il a composé le personnage d'Hamlet avec science, et l'a joué avec adresse et force. Le public s'est emballé.

M. *Fenoux (1er accessit)* manque déplorablement de personnalité. (Cette appréciation concise mais parfaite me resservira).

Parmi les dames :

Mlles *Dux* et *Dufrène (1ers prix)*. Mlle Dux possède un charmant profil adorablement jeune ; elle a la voix jeune et suave, des bras, des mains suaves et jeunes. C'est une élève douée d'exceptionnelles qualités, et qui sera peut-être une grande artiste, si elle acquiert l'intelligence de ce qu'elle dit. Mlle Dufrêne, beau profil tragique, dit très juste, avec un feu admirable, donne de grands espoirs à sa mère et à ceux qui s'intéressent à elle et à l'art dramatique.

Mlle *Haussmann (2e prix)* peu douée, mais qui semble intelligente.

Mlles *Hartmann* et *Mellot (1ers accessits)*. La première est d'une insignifiance absolue, d'une mollesse inquiétante.

Mlle Mellot qui a une voix délicieuse, joue avec intelligence. Elle a le défaut de chanter uniformément la fin de chaque vers, ce qui amoindrit la puissance de sa diction si nette.

Comédie :

Allons, mon vieux Lescot, appelez :

M. *de Max (1er prix)*, déjà nommé. (Quelle belle journée !) On l'a revu en Louis XI de Gringoire. Le public s'est remballé ; le jury a fait la même chose que lui, à moins qu'il ne se soit dit : Voilà un petit rastaquouère qui nous rase depuis quatre ans, il est temps que ça finisse. (Lire cette phrase avec l'accent roumano-valaque... autant que possible.)

MM. *Lugné-Poe* et *Baron (2es prix)*. M. Lugné-Poe a joué l'Avare avec une science et une puissance admirables. De tous les lauréats, certes le plus intéressant, le plus personnel. A l'année prochaine. M. Baron est le fils de son père. On a déjà remarqué que tout le monde ne peut pas en dire autant ; c'est donc son seul mérite et sa seule originalité.

M. *Veyret (1er accessit)*, plein des qualités qui font le cabotin. Manque déplorablement. (Voir plus haut mon appréciation concise mais parfaite.)

MM. *Fenoux* et *Coste (2es accessits)*. Manquent déplorablement... (Voir plus haut, en mettant le pluriel.)

Pour les dames :

Mlle *Dux (1er prix)* ; aussi jolie que tout à l'heure, autant de qualités, aussi peu d'art sincère ; ça viendra, souhaitons-le sincèrement.

Mlles *Thomsen* et *Piernold (2es prix)*. Mlle Thomsen est fade, en tous points. Mlle Piernold, oh ! pas fade du tout. Une gaieté, une verve charmante. La voilà bien la soubrette piquante. Elle est aussi drôle que Lavigne, du Palais-Royal.

Et puis une avalanche d'accessits d'encouragement, qui sont tombés au hasard, mal d'ailleurs.

Mlles *Laurent-Ruault* et *Vernon (1ers accessits)*. La première une coquette sans élégance ; la seconde frétille et minaude sans parvenir à être gracieuse ; elle jouait pourtant l'exquise scène du Barbier de Séville.

Mlles *Chapelas, Suger, Béry (2es accessits)*. Mlle Chapelas a-t-elle été plus nulle que Mlle Vernon, dans la même scène, ou bien est-ce que Mlle Vernon... je n'ai pu me décider.

Mlle Suger, a été très touchante dans un rôle très bête d'aveugle.

Mlle Béry méritait mieux, c'est une fantaisiste soubrette.

J'ai fini de passer en revue, avec la bienveillance douce qui me caractérise, les lauréats et les lauréates aussi qui, à cette heure, rêvent gloire, sociétariat, gros sous, triomphes, hôpital.

Georges ROUSSEL.

CHANSONS DE « LA PLUME »

L'ALIBI

Un jour, un jug' d'instruction
M'ayant posé cett' question :
« Dans la nuit du quinze au seize
Janvier d'il y a huit ans
Quel fut l'emploi d' votre temps
D'une heur' trente à deux heur' treize ? »
J' répondis avec candeur :
« Monsieur l' juge instructeur...

Un' simple supposition
Que j' vous fass' la mêm' question,
En admettant que je l'ose,
Vous m' répondriez sûr'ment :
« Je dormais probablement,
A moins qu' je n' fisse autre chose. »
Or, comm' vous parlez très bien,
Votr' discours sera l' mien.

Le jug' rit et puis s'enquit
D' la personne auprès de qui
J'avais la paupière close,
L'alibi, c'est comm' l'amour
Il faut être au moins deux pour
Que l' mot signifi' quéqu' chose.
Par malheur, depuis huit ans
J'avais couru tout l' temps.

Je fis appeler toutfois
Un' bien-aimé' d'autrefois,
Mais ell' n'avait plus d' mémoire,
L'ayant perdue un sam'di
En s' mariant, à ce qu'em' dit.
Et comment ne pas la croire ?
C'était un' chos' qu'ell' pouvait
Perdre, vu qu'ell' l'avait.

Alors j'en citai plus d' vingt
Successiv'ment, mais en vain,
Les unes, en huit années,
Avaient vu tant d' nez qu' le mien
Ne leur rapp'lait rien de rien,
Les autres s' trouvaient gênées
Pour m'aider dans mes ennuis,
Etant mortes depuis.

Je dis au juge : « Après cela,
C'était peut-êtr' cett' nuit-là
Ma femme à défaut d'une autre. »
Mais voyant qu'il s'esclaffait,
Je r'pris : « Je me trompe, en effet
Je m' souviens : c'était la vôtre. »
Il eut l'air très embêté
Et m' mit en liberté.

Mais pour faus' d'hésitation
J'ai fait dix mois d' prévention,
Mon négoc' n'est plus prospère ;
Ma femme a pris un amant

Plus honnêt' que moi vraiment,
C'est vrai qu'il a tué son père,
Mais il n' l'a point estourbi
Sans avoir d'alibi.

MORALE

Comm' moral' de ce récit
J' dirai simplement ceci
Aux gens traduits en justice :
Mieux vaut n'avoir pas d'habit
Que d' n'avoir pas d'alibi,
Ça porte moins préjudice.
Il n'en coûte absolument
Que le prix d'un vêt'ment.

Jacques FERNY.

La Cure de la Doctoresse

Dans la brasserie à femmes, ce soir-là, il y avait liesse bruyante.

On fêtait à la fois la rentrée d'octobre et la bienvenue d'un étudiant de première année, arrivé à Paris la veille.

Sept ou huit jeunes gens, gris de mauvaise bière, parlaient et criaient tous ensemble autour de deux tables, dont le marbre blanc ruisselait du liquide répandu dans une ivresse croissante où il y avait, à chaque tournée, de plus en plus loin *du bock aux lèvres*. Les piles de soucoupes avaient des ambitions de Tours-Eiffel. La sacoche aux flancs, trois bockeuses, sur quatre, sans être invitées, avaient gracieusement accepté des chartreuses, et, vaillantes, tenaient tête aux buveurs. L'atmosphère de la petite salle, close avec une discrétion respectueuse de la morale publique, n'était plus qu'un nuage compact, embrumant les flammes d'un lustre avare ; le sans-façons des gestes explicatifs de mots perdus dans le tapage, les enlacements anticipés, l'aberration des mains impatientes, empiétant sur la nuit dont le prix était débattu par les bouches rapprochées ; tout ce qui eût offensé le regard des paisibles bourgeois du Quartier Latin passant là, s'estompait, se brouillait dans cette fumée des pipes et des cigares, opaque à rendre superflus les rideaux hermétiques de la devanture.

Du haut de son comptoir, la patronne, beauté mûre et gélatineuse, surveillait ses clients et surtout ses femmes, de l'œil exercé d'un colonel ayant porté le sac — pour elle la sacoche.

Dans un coin du fond, Monsieur, plus jeune que Madame, beau, soigné, caressant sa barbe en pointe d'une main où brillait l'or d'une grosse chevalière, jouait aux cartes avec un habitué, l'ami de la maison — une vieille connaissance de Madame.

Dans l'autre coin, la quatrième de ces demoiselles tenait compagnie à un bourgeois sur le retour, quelque commerçant marié, entré là furtivement.

Un qui ne s'amusait guère, dans la bande, c'était le nouveau venu, Hippolyte Chandioux. Moins gris que ses compagnons, mais malade de cette bière dont il avait moins bu et que son estomac, encore provincial, accueillait avec de sourdes révoltes, il avait de fréquents coups d'œil vers le cadran de l'œil-de-bœuf. Minuit moins un quart ! Pas encore une heure, la fermeture !... Il songeait sérieusement à filer à l'anglaise. Mais, le moyen ?

Il était joli garçon, avec son visage timide de jeune fille et malgré sa gaucherie de séminariste brusquement transplanté. Loin encore, pour la tenue, de la correction des autres, élégants et rigides, quoique gris, dans leurs cols Carnot, — il offrait le mystérieux attrait d'une naïveté visible, d'une ignorance évidente des choses d'amour. Lui seul n'avait pas encore attiré, si non sur lui, au moins auprès de lui, l'une des trois bockeuses, lesquelles, dans leurs déplacements pour servir, s'étaient libéralement multipliées au profit de la table entière. Les femmes le laissaient froid. Par instants, à ses regards gênés, fugaces, on voyait qu'elles lui faisaient peur.

C'était un piment de plus pour la grosse brune, Grenadine, qui, sans repousser l'hommage pétrissant d'un voisin, s'était à plusieurs reprises passé la langue sur les lèvres en lorgnant Hippolyte Chandioux.

— Il l'a peut-être encore, murmura-t-elle, achevant tout haut des suppositions mentales pour elles très affriolantes.

— J'en suis sûr, il me l'a avoué, répondit le voisin qui l'avait entreprise sans conviction.

N'y tenant plus, Grenadine changea de place, vint écraser de ses maturités plantureuses le bout de banquette où se tenait le petit provincial. Et, l'entourant d'un bras dodu :

— Dis, c'est toi, bébé, qui me reconduis ce soir ?

— Non, non !

— Ho ! fit-elle, vexée. C'est pas à une brune que tu veux le donner, hein ? Les goûts sont libres.

Hippolyte était devenu rouge jusqu'aux oreilles.

Grenadine interpella une camarade, à travers la table :

— Hé ! dis donc, La Présidente, y a des chances pour toi. Monsieur n'aime que les blondes.

— Moi ? Je n'ai pas dit ça !

Un éclat de rire fit traînée de poudre autour de la table.

Hippolyte s'était récrié avec un empressement si comique, si naïf, que Grenadine, n'étant d'ailleurs plus seule dédaignée, insista gaîment sans plus de rancune :

— Alors, chéri, c'est Miss Fancy qui te tape dans l'œil ?

Et elle montra sa seconde compagne, une rousse encore très présentable.

Hippolyte Chandioux fit non de la tête, avec énergie.

Comme il ne donnait aucune raison de son triple refus, Grenadine, ne pouvant croire à l'aversion d'un si joli garçon pour les femmes, se creusait le peu de cervelle qu'elle a.

— J'y suis ! triompha-t-elle. Question de galette ?

Il ne comprenait pas. Elle dut traduire :

— Tu n'as plus le sou, bébé ? Mon Dieu, pour ton arrivée, et puis une fois n'est pas coutume, ça n'y fait pas, je t'emmène tout de même, tiens.

Mais Hippolyte Chandioux, encore tout provincial, s'était froissé de la supposition. Il tira son portefeuille, en sortit un billet de banque. C'était lui qui avait invité les camarades. Il régla immédiatement la dépense, chargeant Grenadine de changer à la caisse.

Il s'était levé en même temps qu'elle, joyeux en songeant que, tout payé, il allait pouvoir enfin s'éclipser.

Sa monnaie ramassée, une pièce d'or laissée pour les filles, il parla de cigares à acheter, lui-même, pour les bien choisir. Il sortit et ne revint pas.

* * *

Un quart d'heure plus tard, le bourgeois sur le retour, attablé au fond avec la quatrième de ces demoiselles, levait le siège. Ne pouvant découcher, il prenait rendez-vous pour le surlendemain dans l'après-midi.

La main sur la sacoche, son buste maigrichon joliment cambré La Doctoresse, petite, le visage futé sous les frisons de ses cheveux taillés en garçon, vint se planter toute droite auprès de la bruyante tablée, quand elle eut reconduit son type jusqu'à la porte.

On parlait d'Hippolyte Chandioux, on cassait du sucre sur son compte.

Des plaisanteries un peu grasses, propos de gaillards très abreuvés, vengeaient Grenadine, Miss Fancy et La Présidente, en même temps que la compagnie masculine, de la défection du petit provincial.

— Et puis, Mesdames, vous êtes si bavardes ! Il a eu peur des potins du lendemain de noces.

— En tout cas, on ne file pas comme ça, sans dire bonsoir.

— N'a-t-il pas osé, le paysan, montrer qu'il ne s'amusait pas parmi nous !

— Dame ! S'il s'amuse mieux tout seul !

— Est-ce qu'il ne sort pas du petit séminaire de Surtac ? rappela traitreusement un anti-clérical declaré, le geste déjà d'un candidat.

— Oh ! riposta un petit conservateur, siégeant à droite, en imagination. Quand il sortirait de ton bahut laïque, où tu ne t'es pas toujours caché que pour en griller une...

La Doctoresse souriait, son museau de gamin malicieux tendu, aux écoutes.

A côté d'elle, Marc Vernet, un brun exubérant, très peu abattu par la bière, la devorait du regard.

L'hiver dernier, une nuit de Carnaval, il l'avait remarquée à Bullier, la trouvant très chic, travestie en petit calicot. Non qu'il eût des goûts d'une perversité décadente ! Il la préférait encore ainsi, avec ses faux-airs de petite nihiliste. Enfin, un caprice qu'il n'avait pas encore satisfait. Pourquoi ? L'occasion ne s'était pas offerte, simplement.

— Prends une chartreuse, dit-il, et assieds-toi ici, La Doctoresse.

Il s'offrit à l'accompagner ce soir.

— Je veux bien, dit elle. Mais à une condition...

Il frappa son gousset très garni, retour des vacances.

— Je m'en rapporte à toi, tu n'es pas un pignouf, dit elle. Mais la n'est pas la question. Voici ce que je veux. J'ai demandé congé pour demain soir. Tu m'indiqueras l'hôtel du petit provincial. Nous conviendrons d'une heure, minuit si tu veux. Tu le reconduiras jusqu'à un coin de rue déterminé, puis tu l'abandonneras, bien seul.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Ce que n'a pu faire Grenadine.

— Oh ! Ça, toi après les autres, un four !... Il n'ira pas chez toi.

— J'irai chez lui.

— Jamais une femme n'y mettra les pieds. Il l'a juré.

— Bah ! d'autres que lui ont fait ce serment-là en arrivant.

Marc Vernet se pencha à l'oreille de la jolie fille et lui chuchota en confidence une supposition qu'il eût préféré taire, s'il n'avait été gris.

— Eh bien, dit-elle, raison de plus. Une cure à opérer. Je m'en charge.

— Allons, consentit Marc, c'est convenu. Puisque tu prends au sérieux ton titre de doctoresse...

* * *

La nuit suivante, Hippolyte Chandioux, rentrant de vadrouille, venait de quitter Marc aux environs du Maréchal Ney. Minuit. Il était content d'en être quitte avec un léger mal de tête.

Pour gagner la petite rue Cassini, où était son hôtel, il s'engageait sous la magnifique allée de marronniers qui aboutit à l'Observatoire, quand un jeune homme, paraissant à peu près du même âge que lui, l'accosta :

— Pardon, Monsieur, je suis un pauvre employé de commerce sans place. J'ai épuisé mes dernières ressources. Voilà deux nuits que je passe à la belle étoile.

Hippolyte mettait la main à sa poche.

— Oh ! je vous en prie, Monsieur, épargnez ma dignité ! Je ne demande pas l'aumône. Seulement asile... Demain, peut-être... On m'a promis un emploi pour demain. Une chaise, rien qu'une chaise, dans votre antichambre, afin que je repose quelques heures.

Hippolyte écarquillait les yeux.

Où diable avait-il entrevu ce visage ? Quelque ressemblance ?... En tout cas, rien du dangereux rôdeur de nuit qu'on lui avait dépeint avant son départ de Surtac. Au contraire, très sympathique, le petit employé sans travail...

— Venez, dit-il. Je n'ai pas d'antichambre. J'habite, dans un hôtel, une chambre de trente-cinq francs. Je mettrai un matelas par terre. A propos ! Vous dineriez bien ? Une tranche de jambon et un verre de biere...

— Rien. Je n'ai pas faim. L'hospitalité pour cette nuit, cela me suffira. Je vous bénirai éternellement.

* * *

La bougie allumée, dans sa chambre, Hippolyte voyait mieux son etrange compagnon :

Du linge joliment blanc, pour un pauvre diable qui a passé deux nuits à la belle étoile !... Et ce parfum d'iris...

Cependant, avec sa timidité de séminariste provincial, il n'osait montrer sa surprise, — presque de la méfiance. Il pensait : « Je ne dormirai pas. Je resterai prêt à toute aventure ».

Il s'approcha du lit, pour en ôter un matelas.

— Non, non, Monsieur, je ne souffrirai pas !... Cette chaise, là, tenez...

— Pardon ! Je ne souffrirai pas davantage...

— Eh bien, si nous tranchions le différend, proposa l'inconnu, qui s'enhardissait. Je tiendrai si peu de place, dans la ruelle... D'ailleurs, je garde mon caleçon.

« Allons, — se dit encore Hippolyte, — il ne faut pas être hospitalier à demi. Du reste, si c'est un voleur — oh ! il n'en a pas l'air ! — je le surveillerai ainsi de plus près ».

Au bout de quelques minutes, Hippolyte soufflait la bougie sans avoir reconnu La Doctoresse.

* * *

Le lendemain soir, Marc Vernet et quelques autres, faisant leur entrée dans la brasserie à femmes, aperçurent La Doctoresse, radieuse, une main sur la sacoche, son buste maigrichon joliment cambré dans son plus pimpant costume de bockeuse.

A côté d'elle, et la couvant du regard, se tenait Hippolyte Chandioux

La Présidente, Miss Fancy, surtout Grenadine, semblaient maussades

Quand Marc Vernet et La Doctoresse purent causer sans être entendus, ce fut un court dialogue :

— Alors, cette cure ?...

— Radicale, mon petit, comme tu peux voir.

— Sans concession ?

— Insolent ! Au fait, si. Comme tant de malades, mon sujet avait besoin qu'on le trompe, dans son intérêt. Je l'ai trompé... pour la première nuit.

ALEXANDRE BOUTIQUE.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Typ. et lith. Joseph ROYER.

Le Turc s'échange à 18.42.
L'obligation égyptienne unifiée fait 484.
La rente extérieure d'Espagne se retrouve à 71 1/4.
Le 3 0/0 portugais s'inscrit à 38 1/16.
Les dépêches de Lisbonne signalent une amélioration sensible de la situation monétaire.
La rente hongroise se tient à 89 3/4.
Le Crédit foncier se négocie à 1,240.
La Banque ottomane à 559.
L'action Suez a des échanges suivis à 2,760.

RUD'ŒIL.

Certains rédacteurs d'une revue provinciale que le succès de *La Plume* exaspère essaient par tous les moyens connus : mensonges, calomnies, âneries, insultes, d'obtenir chez nous une réclame qui leur est refusée partout — et pour cause. Nous prévenons charitablement ces grotesques qu'ils perdent leur encre : nous ne leur répondrons que par le mépris le plus absolu, ayant sous les yeux la preuve que les honnêtes gens ont depuis longtemps fait justice du procédé employé par ces tristes personnages pour arriver à leurs fins. Quant aux autres, les imbéciles et les gredins, nous sommes suffisamment au-dessus d'eux pour nous soucier beaucoup de leur jugement et pour essayer de les convaincre. La tâche serait trop facile et notre conscience est assez exempte de reproches pour pouvoir dédaigner certaines insultes trop bêtes pour n'être pas pardonnées.

X

Un de nos abonnés désirerait céder : *Lutèce*, réd[r] en chef : Léo Trezenik, numéros 100 à 174, réunis en un volume relié (prix : 20 fr.). — *Le Chat-Noir*, collection complète du n° 60 au n° 490 (juin 1891) (prix : 150 fr.).

Ecrire, avec un timbre pour réponse, aux bureaux de la revue, aux initiales J. B.

X

Un petit fait insignifiant :

M. Alphonse Daudet fut le secrétaire particulier du duc de Morny et son ami intime ; le duc de Morny était le soutien de l'Empire et son plus bel ornement : l'Empire proscrivit Victor Hugo et le grand poète écrivit contre Napoléon, Morny (et par conséquent Daudet) les *Châtiments*. Or, M. Daudet père a trouvé le moyen de résoudre ce problème : faire épouser par un fils de proscripteur la petite-fille du proscrit. De Morny à Victor Hugo !...

— Tu n'avais pas prévu celle-là, pauvre cher oublié du Panthéon !

X

Le 1[er] août, a eu lieu au château de St-Germain-en-Laye l'ouverture d'une exposition de peinture et de dessins comprenant des œuvres récentes de MM. Bonnard, Ibels, Denis, Sérusier, Gausson, etc., etc.

X

Sur demande, tous nos abonnés peuvent recevoir le n° de juillet-août du catalogue Pincebourde (34, rue de Verneuil), contenant une série importante de livres d'occasion rares ou curieux, livres en solde, estampes, etc., etc.

X

Les gaffes de la quinzaine :

Cueilli dans la *Petite Correspondance* de *Gil Blas*.

Jne littérateur b. planté dem. Egérie, jeune, très jol., élég. et désintéressée. Ecr. V. T. 15, bur. 51.

Tiens, tiens...

∴

Extrait d'un arrêté du préfet de police relatif à la coloration des matières employées dans l'alimentation :

Vert malachite (Ether *chlorydriquetetraméthlydiamidotriphenylcarbinol*).

Deux sous de bonbons colorés *chloryd*... etc... etc... *ment*.

Attention, amis, voici la plus belle gaffe que nous puissions vous donner. Elle est de l'Université de Paris. Le sujet de la composition française donné aux candidats du baccalauréat ès-lettres, le 9 juillet dernier, était celui-ci :

Louis Racine écrit à son père qu'il est allé visiter Boileau dans sa maison d'Auteuil, qu'il y a rencontré La Bruyère, qu'il a fait part aux deux écrivains de l'intention qu'il avait de se vouer à la poésie, et que ceux-ci ont bien voulu lui donner des avertissements et des conseils.

Louis Racine est né en 1692. La Bruyère est mort en 1696. Donc Louis Racine avait moins de quatre ans quand il fit cette visite et l'on doit se demander ce qu'un enfant de trois ans et demi pouvait bien penser sur la littérature et sur la versification et ce que ce môme à peine sevré a dû écrire à son immortel papa...

Ils vont bien en Sorbonne !

∴

Admiré, 111, rue Montmartre, cette annonce :

A vendre nouvelle machine brevetée pour empêcher les escargots de baver sur la salade.

— !!!

Noël CHANDEY.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

M. A. *Vierzon*. — Aurez cliché à l'heure où lirez ces lignes. ∿ **E. Z. M.** *Montréal* (Canada). — Hélas ! votre cas est le nôtre. Mille regrets... ∿ **E. L.** *St-Sulpice*. — Reçu. Cordialités. ∿ **S.** *Moulins*. — Envoyé. Merci pour sommaire. ∿ **M. D.** *Rouen*. — Reçu. ∿ **A. C.** *La Mésangerie*. — Expédié. ∿ **J. B.** *Lombez*. — Tout ce qu'avez demandé est expédié à l'heure présente. ∿ **E. P.** *Rouen*. — Impossible, mille regrets. ∿ **P. R** — Merci, pour bonne lettre. — **J. R.** *Loublande*. — C'est fait. — **Y.** à *Colmar*. = Entendu et merci. ∿ **C' D.** *Nantes*. — Tout sera fait. Amitiés. ∿ **L. D.** *Villentrois*. — Vol. expédié. Vers acceptés. ∿ **M. W.** *Nantes*. — Très prochainement. ∿ **G. B.** *Condom*. — Puisque vous nous restez avec votre talent, cela tempère mes regrets. Cordialités. ∿ **F. R.** *Genève*. — Merci ! ∿ **G. B.** *Neufchâtel*. — Par relations, seulement. Penserai. Amitiés. ∿ **F. L.** *Valence*. — Vos vers sont bien ; mais nous en recevons tant ! ∿ **Princesse N.** *Saint-Pétersbourg*. — Entendu et merci. ∿ **C. de Ste C.** *Paris*. — L'intention vaut le fait en la circonstance. Mille cordialités. ∿ **P. H.** *Échauffour*. — Mes meilleurs vœux pour chez vous.

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER

TROISIÈME ANNÉE — N° 57

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

1er Septembre 1891

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Sauf dans ses Numéros exceptionnel)

La Plume

Revue Sociale de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Numéro exceptionnel, consacré aux

PEINTRES NOVATEURS

(Chromo-luminaristes, néo-traditionnistes, indépendants)

TEXTE par

Jules **ANTOINE**, G.-Albert **AURIER**, Emile **BERNARD**, Paterne **BERRICHON**, Jules **CHRISTOPHE**, Fernand **CLERGET**, Georges **DARIEN**, E. **DEMAN**, Félix **FÉNÉON**, Alphonse **GERMAIN**, Joris-Karl **HUYSMANS**, Jean **JULLIEN**, Georges **LECOMTE**, Léon **MAILLARD**, Adolphe **RETTÉ**, Georges **ROUSSEL**, Pierre **VALIN** et Paul **VERLAINE**.

ILLUSTRATIONS par

Maurice **DENIS**, **DUBOIS-PILLET**, Paul **GAUGUIN**, Maximilien **LUCE**, Alexandre **SÉON**, Georges **SEURAT**, Paul **SIGNAC**, et Lucien **PISSARRO**.

ARTISTES COMPRIS DANS CE NUMÉRO :

CHROMO-LUMINARISTES : Georges Seurat, Paul Signac, Dubois-Pillet, Maximilien Luce, Lucien Pissarro et Charles Angrand. — **NÉO-TRADITIONNISTES** : Paul Gauguin, Vincent Van Gogh, Maurice Denis, Seruzier, Emile Bernard et Paul Bonnard. — **INDÉPENDANTS** : Paul Cézanne, Alexandre Séon, Anquetin, Camille Pissarro et Schuffenecker.

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, Rue Bonaparte, 31

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

Nous tenons à remercier ici M. Alphonse Germain, notre savant et si aimable critique d'art, pour le dévouement qu'il nous a apporté dans la composition de ce numéro. Si honneur il y a pour l'accomplissement de la tâche entreprise, cet honneur revient en grande partie à notre ami.

L. D.

LES LIVRES

Ont paru dans la quinzaine, chez :

Paul Lacomblez, (Bruxelles) : *Chansons d'amant*, Gustave Kahn (3 fr.). — *Contes d'Yperdamme*, par Eugène Demolder (3 fr.)

A la **Librairie des Bibliophiles :** *Marguerite*, poème, par Edouard Perrée (1 fr. 50).

Chez **Abel Cariage** (Besançon) : *Le premier amour de Pierrot*, comédie en un acte, par Eugène Tavernier (1 fr.)

Librairie de l'Art indépendant : *Il ne faut pas mourir*, dialogue, par Jules Bois (1 fr)

Hors commerce : *Chantefable un peu naïve*, (sans nom d'auteur) par Albert Mockel — 200 ex. (sans prix).

LES THÉATRES

Rien.

LES REVUES

On nous prie d'annoncer que **Chimère** va signaler son original début par une bonne action. La Rédaction de cette Revue, d'accord avec son fondateur, a résolu, dès la nouvelle de la mort de Jean Lombard, de venir en aide à la veuve et à ses trois enfants, dignement, comme il convient à la famille de ce poète de grand talent.

Chimère va rééditer luxueusement le poème *Adel*. Il ne sera tiré de cette édition que le nombre d'exemplaires destiné aux souscripteurs. Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à s'associer à cette œuvre de haute charité littéraire. Ils feront une bonne action et acquerront un bon livre. Les sommes — deduction faite du prix d'impression — seront intégralement versées entre les mains de la veuve du tant regretté poète.

Chimère donnera les noms de tous les souscripteurs. Prix du volume : **3** fr. Il sera tiré des exemplaires sur papier de luxe, pour les souscripteurs qui le demanderont. Prix : **6** fr. Envoyer demandes et mandats au Directeur de **Chimère,** 52, Cours Gambetta, Montpellier.

×

Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs le *numéro exceptionnel* d'août de la **Revue du Siecle,** consacré à *André Theuriet*. Notre confrère M. Henri Corbel y définit habilement, en des citations admirablement choisies, le talent délicat du « poète des bois ». Un portrait en photogravure artistique et exact de MM. Lumière ajoute encore à l'intérêt de cette remarquable publication.

Echos d'Art et de Littérature

C'est le *Petit Parisien* qui publiera inédit *La Guerre*, le prochain roman d'Emile Zola : voilà une initiative heureuse et un rude coup porté aux Richebourg, Montepin et autres abrutisseurs patentés.

×

La Direction de *Ba-ta-Clan* vient de recevoir une pièce en un acte, toute d'actualité, *A Cronstadt*, de MM. E. Blédort et F. Sérigne, sur laquelle M. G. Maquis, le compositeur bien connu, a écrit une musique charmante. Cette pièce doit passer incessamment.

La librairie Deman, à Bruxelles, acquerrait les 1res éditions de Zola, Flaubert, Maupassant, Corbière, Verlaine, Mallarmé, Haraucourt (Légende des sexes) : Huysmans (A Rebours) ; collection du *Courrier Français ;* dessins et eaux-fortes de F. Rops.

×

Adolphe Retté s'empresse de faire savoir à Ernest Raynaud que la « prise d'armes du félibrige » ne l'apeure pas du tout — oh ! pas du tout ; ça l'amuse, rien de plus.

×

Le même Adolphe Retté fait savoir à la *Jeune-Belgique* qu'il n'est pas « un Français du Nord » étant né à Paris de parents franc-comtois.

×

Au prochain numéro : *La Femme-Enfant*, étude littéraire, par Alexandre Boutique, sur le dernier roman de Catulle Mendès.

BULLETIN FINANCIER

En dépit des achats au comptant, qui soutiennent les cours de nos rentes, sans les empêcher de clôturer à des cours inférieurs, toute la cote à de rares exceptions près, est en réaction.

Il est bon de dire aussi que malgré le bas prix de l'argent à Londres et une liquidation très facile, le fonds des marchés internationaux sur cette place est toujours à la baisse.

Quant à Berlin, par suite de la hausse persistante du prix des blés, la séance de ce jour a été toute à la hauteur : le rédouble a de nouveau et fortement baissé. On inscrit plus de 3 points d'écart entre les cours d'hier et ceux d'aujourd'hui. Dernier cours : 209 environ.

Sur le marché de nos fonds publics, le 3 0/0 Ancien perd 10 c. à 95 12 1/2 ; l'emprunt nouveau 5 c. à 95 70 ; l'Amortissable regagne 5 c. à 96 10 et le 4 1/2 0/0 est en baisse de 5 c. à 105 50.

Les fonds étrangers ont suivi le mouvement et on a coté en baisse : l'Italien à 89 82 1/2 ; l'Extérieure espagnole à 70 50 ; le Portugais, à 38 15 ; l'Egypte unifiée, à 487 50.

Du côté des valeurs, le Suez perd, par suite de quelques réalisations, le cours de 2,792 50 et cloture à 2,782 50 ; le Rio-Tinto tombe à 541 87 1/2 ; De Beers remonte à 502 50.

Les Chemins Portugais sont en dépréciation continue à 112 50 ; les Chemins espagnols, comme les Chemins lombards et les Chemins autrichiens, loin de se relever, sont de plus en plus lourds.

RUD'ŒIL.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

A. B. *Alger.* — Merci. Accepté. Tout sera fait. ∾ **L. L.** *Bayonne.* — Envoyez-nous article proposé. Hélas, cette année pas de Biarritz : trop occupé pour m'absenter un seul jour. Amitiés. ∾ **A. D.** *Champel-les-Bains* (Suisse). — Merci toujours pour bonne lettre. N'avez-vous pas quelque copie à notre intention ? ∾ **A. D.** *Mareuil.* — Merci. ∾ **E. S.** *Cannes.* — Recevons une moyenne de 150 vers *par jour* ; il n'en faudrait jamais plus de 100 par an — soit 100 vers à insérer sur 2.250. Concluez. Les vôtres sont excellents, d'ailleurs ; mais laissez-nous le temps. Il faut faire la Revue pour tous les lecteurs et non pour quelques-uns. ∾ **J.-K. H.** — Merci affectueusement. ∾ **S. M.** *Bayreuth.* — Lettres parties en même temps. Donc réponse inutile, pas ? Mille amitiés et merci pour votre appréciation sur les faits ridicules que savez. ∾ **R. L.** *Poitiers.* — Entendu. Mille amitiés. ∾ **M. J.** *Clamart.* — Vous attends. ∾ **L. D.** *Belle-Ile-en-mer.* — C'est fait, balladeur. ∾ **J. St. C.** Merci, merci. ∾ **P. V.** *Clarens-Montreux.* — Ça ira ; ne vous inquiétez pas pour espèces, avons le temps. ∾ **J. R** *Gand.* — Encaissé, merci. ∾ **F. R.** *Genève.* — Entendu. Mille amitiés. — **M. K.** *Neuilly.* — Pris en note. ∾ **T. G.** *Grange-Batelière.* — Vous attendons. ∾ **E. B.** *rue d'Offemont.* — Merci très cordialement. Cependant oubliez que charité bien ordonnée.., etc. ∾ **E. A.** *Charleville.* — A la bonne heure voilà de très beaux vers. Aussi passeront-ils le plus tôt possible. ∾ **L. T.** *Lannemezan.* — J'attends chose promise. Nos expédiés.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 57 — 1er SEPTEMBRE 1891

Théorie chromo-luminariste

EXPOSÉ ET CRITIQUE

La hantise des peintres contemporains, c'est, on ne l'ignore plus, la Lumière : Puvis de Chavannes, décorateur inné, la chercha par le *clair diffus ;* Manet, plus *peintre*, tenta, — après Delacroix, — d'obtenir par une rudimentaire division du ton la *couleur dans la lumière*. Son héritage, les impressionnistes de la première heure, — G. Monet, Renoir, Pissarro père, Sisley, — le recueillirent, mais plus épris de *tacher* devant nature que de raisonner spéculativement, ces artistes ne poussèrent pas plus loin les investigations. Vint Seurat qui, très frappé par les résultats des précédentes tentatives, érigea la division du ton en système et l'assujettit à la loi des complémentaires. L'essai causa dans le monde peintre un émoi non encore calmé et valut à son courageux auteur plus de détracteurs que de prosélytes. Combien logique pourtant le nouveau manifeste !

Cet aphorisme d'Héraclite : la conciliation des contraires est une harmonie, — Chevreul l'avait reconnu des plus applicables aux couleurs ; Seurat partit de ce principe pour édifier sa théorie, —qui devint celle du cénacle,(1)—sur le contraste simultané des tons et des teintes. (Le *ton* étant défini : une somme d'intensité lumineuse, ou telle modification qu'une couleur peut subir pour produire le clair et le sombre ; *la teinte* : toute couleur spectrale et sa complémentaire, ou plus doctement : le degré de réfrangibilité, la longueur d'onde de la lumière.) Un peu plus tard, Seurat et Signac, très séduits par le *Rapporteur esthétique* de Ch. Henry, ajoutèrent à ces contrastes de colorations, — afin d'en renforcer les sensations, — le contraste des directions de lignes.

Si les Jeunes novateurs se passionnèrent pour les observations scientifiques, ce fut surtout dans le but d'arriver méthodiquement à l'Harmonie picturale par la lumière colorée, aussi l'épithète de *chromo-luminariste* m'a-t-elle paru leur convenir mieux que toute autre. Quant à l'application de la théorie, elle a déjà subi maintes modifications, maints perfectionnements, et en subira certainement d'autres, les chefs de l'école se vouant à l'expérimentation. Pour plus de clarté, examinons de suite les différents phénomènes qui servirent à l'établissement des principes, la technie s'en déduira logiquement.

La loi des complémentaires, découverte par Newton en 1672 et présentée à notre institut en 1812 par Ch. Bourgeois, se comprend aisément par ces quelques lignes de Ch. Blanc : « La lumière blanche contenant les trois couleurs élémentaires et génératrices, le jaune, le rouge et le bleu, chacune de ces couleurs sert de *complément* aux deux autres pour former l'équivalent de la lumière blanche. On a donc appelé *complémentaire* chacune des trois couleurs primitives, par rapport à la couleur binaire qui lui correspond. »

Chevreul qui poussa plus loin ses investigations, nous apprend que :

Le rouge est complémenté par *le bleu vert ;*
Le vermillon par *le bleu très vert ;*
Le Carmin par *le bleu très vert ;*
L'orangé par *le bleu cyané ;*
Le jaune pur par *le bleu d'outremer naturel ;*
L'outremer artificiel par *le jaune verdâtre ;*
Le jaune verdâtre par *le violet ;*
Le vert par *le pourpre ;*

A ce tableau, Rood ajoute :

Le jaune légèrement orangé complémenté par le *Cobalt*.

L'indigo ou bleu de Prusse par le *jaune de chrôme un peu orangé*.

Et si la loi des complémentaires est insuffisamment prouvée, ainsi que le soutiennent quelques savants, malgré le *shistoscope* de Brucke, qu'importe aux artistes, puisque cette loi cause réellement l'harmonie pour notre œil ; considérons la comme un postulat, voilà tout, l'esthète doit s'aider de la science, ne s'en rendre esclave.

« Or, déclare Chevreul, qu'apprend *la loi du contraste simultané des couleurs ?* C'est que dès que l'on voit avec quelque attention deux objets colorés en même temps, chacun d'eux apparaît non de la couleur qui lui est propre, c'est-à-dire tel qu'il paraîtrait s'il était vu isolément, mais d'une teinte résultante de la couleur complémentaire de la couleur de l'autre objet. D'un autre côté, si les couleurs des objets ne sont pas au même ton, le ton de la plus claire s'abaissera, et le ton de la plus foncée s'élèvera. En définitive, elles paraîtront, par la juxtaposition, différentes de ce qu'elles sont réellement. »

Avant lui, Gœthe avait expliqué, en sa théorie des couleurs, l'action du contraste simultané sur les valeurs de tons, en ce qui concerne le clair et le sombre : « Que l'on prenne, énonce-t-il, des bandes de papier gris de nuances différentes, mais se suivant immédiatement en hauteur de ton, que l'on colle ces bandes les unes à côté des autres, d'après l'ordre de leurs teintes, et qu'on les dispose suivant une position verticale, on trouvera que chaque bande paraît plus foncée dans les points par lesquels elle touche à une

(1) Signac, le regretté Dubois-Pillet, Luce, Angrand, Lucien Pissarro, se groupèrent les premiers autour de Seurat ; parmi ceux qui s'appliquèrent ensuite à la division du ton, il convient de citer : Edmond Cros, Van-Rysselberghe, Lemmen ; et parmi ceux qui s'inspirent seulement des principes de la théorie : Eliot, Osbert, Petitjean, Léo Gausson, Schufenecker, Guillaumin, et une nouvelle recrue, Henri Martin.

bande plus claire, et plus claire dans les points par lesquels elle touche à une bande plus foncée. Cet ensemble de bandes rappelle très exactement l'image d'une colonne cannelée, éclairée par un de ses côtés. »

Rien de plus juste, seulement en appliquant à toutes les formes cette action du contraste simultané spéciale aux figures rectilignes, en négligeant l'étude de cette action sur la *sphère*, les chromo-luminaristes arrivèrent à détruire la perspective de certains plans. N'y peut-on remédier, comme le prétend Séon, qu'en diminuant la dimension de la tache à mesure que se dégrade une teinte ? Suffit-il de l'impeccable observation des valeurs de tons, ainsi que l'affirme Signac après Seurat ? La question ne me parait résoluble que par les prochains travaux de ces artistes.

—o—

Mais, rouvrons Chevreul :

« Le peintre sachant que l'impression d'une couleur vue à côté d'une autre est le résultat du mélange de la première avec la complémentaire de la seconde, n'a plus qu'à évaluer mentalement l'intensité de l'influence de cette complémentaire pour reproduire fidèlement, dans son imitation, l'effet complexe qu'il a sous les yeux. »

Le raisonnement, judicieux d'ailleurs, est d'un chimiste qui n'a étudié le contraste des couleurs qu'au point de vue *teinture ;* il ne saurait suffire, par conséquent, au peintre qui doit tenir compte et du ton local, et des reflets accidentels, et de la lumière éclairante. Fénéon l'expose lucidement : « Ce mélange de la couleur locale d'un objet avec les diverses lumières colorées qui y affluent (lumière solaire, normales irradiations de complémentaires et reflets accidentels), mélange qui constitue la teinte sous laquelle nous percevons cet objet, est un MÉLANGE OPTIQUE. »

Toutefois, mélange optique n'implique pas fatalement coloration, puisque sur une surface blanche, autour d'une intensive luminosité, se dégage une dégradation lumineuse subissant l'influence de tout entourage *non coloré*. Des effets photogéniquement dégradés en blanc et noir causent donc aussi mélange optique. (Exemple : les gravures de Rembrandt).

Mais, si les couleurs complémentaires s'exaltent par leur *juxtaposition*, elles s'annihilent par leur *mélange*, distribuées en égale quantité, elles ne produisent qu'un gris terne et incolore ; la division du ton s'imposait donc pour conserver aux taches leur pureté, leur éclat (luminosité). Et comme la pureté est l'absence de lumière blanche ou de la sensation du blanc, les novateurs résolurent de n'employer que les couleurs données par le spectre solaire. Argument non moindre d'importance, Rood fait remarquer qu'en de nombreux cas, les peintres ne peuvent appliquer, directement ce que leur palette leur a enseigné à l'interprétation des effets chromatiques produits par la nature puisque ceux-ci dépendent souvent en grande partie du mélange de faisceaux de *lumières* de couleurs différentes. Or, toujours selon le savant américain, la seule manière pratique de mêler réellement en peinture, non pas des matières colorantes, mais des *faisceaux de lumière colorée*, c'est la *division du ton*, moyen précieux se prêtant bien à l'expression de la forme, à condition toutefois de ne le pas trop régulariser.

—o—

Ptolémée avait entrevu un mode rudimentaire de mêler les faisceaux de lumieres, les peintres de l'antiquité en ont-ils tiré parti ? aucun auteur n'en parle et, sur les fresques retrouvées à Herculanum et à Pompéi, on remarque autant d'indications par masses que par hachures(*incisurae)*. En revanche le souci des complémentaires s'y reconnait ; on peut même conjecturer que les anciens en connaissaient les différentes propriétés, car Pline nous apprend que, sous leurs fonds pourpre ils mettaient toujours une couche de vert foncé ; or, comme ils peignaient les figures après le fond, évidemment usaient-ils du vert pour neutraliser la violence de leur pourpre, afin de ne pas tuer les chairs.

Chez nous, l'emploi des tons fragmentés n'apparait manifeste que dans les dernières fresques de Delacroix. Relativement aux méthodes, il n'en existe pas d'antérieure à celle de Mile (1839) qui recommandait de diviser le ton au moyen de lignes parallèles ténues ; les chromo-luminaristes, après plusieurs expériences, ont adopté le pointillage, parce qu'au recul, toute facture disparaît en quelque sorte et l'œil ne perçoit plus que de la lumière colorée. Le difficile est de faire sentir, avec un tel procédé, les reliefs et le modelé.

« Parmi les caractères les plus importants de la couleur, dans la nature, — lisons-nous dans Rood, — il faut ranger la dégradation pour ainsi dire infinie qui l'accompagne toujours... Même lorsque la surface que l'on considère est plate et blanche, certaines de ses parties sont toujours plus éclairées que d'autres, ce qui les fait nécessairement paraître plus jaunâtres ou moins grises ; et, outre cette cause de changements, la surface blanche reçoit sans cesse de la lumière colorée de tous les objets colorés qui l'avoisinent, et la réfléchit à son tour de mille façons diverses. »

Ruskin, l'admirable auteur des éléments de dessin, fait dépendre de la dégradation des teintes l'éclat des couleurs, la force de la lumière, et même les effets de transparence des ombres ; aussi, la dureté, la froideur et l'opacité lui paraissent-elles résulter bien plus encore de l'*égalité* d'une couleur que de sa nature.

Les chromo-luminaristes dégradent les teintes en ajoutant plus ou moins de blanc aux tons purs, — seule mixture restant lumineuse, — c'est le dosage des tons, et son maniement exige une accomplie virtuosité servie par un œil très doué. Quant à y joindre l'emploi *rigoureusement* scientifique du contraste simultané des tons, afin d'atteindre à la vérité physique absolue, Jules Antoine en a dialectiquement démontré l'impraticabilité ; dès leurs primes essais, d'ailleurs, Seurat et ses amis s'en rendant compte, s'imposaient le but plus artiste de dresser une syntaxe de l'harmonisation picturale.

—o—

Il nous reste à parler des directions de lignes, lesquelles concourent pour une large part à l'har-

monie du tableau : ces directions se ramènent à trois principales : l'horizontale, facteur du calme ; l'ascendante, facteur de gaieté ; la descendante, facteur de la tristesse. Les chromo-luminaristes les indiquent toujours avec leurs directions complémentaires, car il est écrit en Ch. Henry : « L'arrêt impliquant la direction contraire, toute direction arrêtée dans un sens évoque la direction contraire. Cette direction peut s'appeler *complémentaire*. C'est la loi du contraste successif. On arrive facilement à cette loi du contraste simultané : étant données deux directions simultanées, chacune évoque la complémentaire de l'autre. Ces lois combinées avec les déterminations des sections de la circonférence qui représentent les maxima et les minima des contrastes successif et simultané,... nous conduisent à préciser la forme sous laquelle apparaît l'unité réalisée par un seul côté, à la fois successivement et simultanément. » Ce moyen intensément et décorativement expressif, les directions linéaires, quel artiste ne s'en inquiéta ? Ch. Henry en a établi les lois dans quelques ouvrages précieux à consulter, et l'on peut d'autant mieux ajouter créance à sa théorie que les œuvres de Michel-Ange — merveilleuse intuition du génie ! — en réalisent la parfaite adaptation plastique.

Telles sont, compendieusement tracées, les causes efficientes d'une théorie qui exerce déjà une salutaire influence sur la vision des peintres contemporains. Ceux-ci auraient tort de ne pas prêter attention à des tentatives fécondes en enseignements, tort de se désintéresser de l'étude des faits essentiels dont dépend l'emploi artistique des couleurs. (*Réflexion et transmission de la lumière, couleurs des milieux opalescents, effet produit sur les couleurs par le changement de luminosité, par le mélange avec la lumière blanche ; contraste, dégradation, combinaisons binaires et ternaires des couleurs etc.*) Le savoir procure une assurance dans le travail dont le plus beau don de nature se passe malaisément, et il n'est pas à dédaigner le moyen qui permet d'apprendre en quelques mois ce que nos pères ne possédaient qu'après de longues années d'observations. Elle a été trop discutée pour ne point contenir des germes excellents, cette théorie fraîche éclose ; l'obstacle à son développement vient de ce que certains la supposent inapplicable sans le système en vigueur. Eh ! d'où ceux-là ont-ils inféré l'immutabilité dudit système ? Comment n'ont-ils pas remarqué que, d'un criterium commun, les principaux diviseurs du ton après une marche parallèle, avaient tiré une technie subtilement différente ?

Seurat en était arrivé à donner aux directions linéaires une plus grande importance *expressive*, tandis que, afin de mieux écrire une dominante, il renonçait *par places* au contraste *simultané* des tons pour s'en tenir à leur contraste *successif* (luminosité et sa seule réaction complémentaire : l'ombre). Sa théorie (l'harmonie par l'analogie, la conciliation des contraires) se pouvait, en dernier lieu, schématiser en le ternaire suivant :

Enfin, dominante du tableau accentuée par cadre en opposition de teintes, de tons et, si possible, de lignes.

Signac, au contraire, reste fidèle au contraste simultané des tons, non toutefois sans en modérer l'usage (ainsi ne fait-il plus réactionner le solide sur le fluide, les arbres sur le ciel, par exemple) ; — mais il en tire des concertos de dégradations rythmiques de teintes chantant entre des combinaisons rythmiques de lignes parmi lesquelles jouent les angles un important rôle harmonique.

Rien n'empêche donc un artiste d'interpréter la théorie nouvelle selon son tempérament, ses aspirations ; ainsi le comprirent Camille Pissarro, Alexandre Séon, et leur talent si délicat y a gagné en puissance et en charme.

—o—

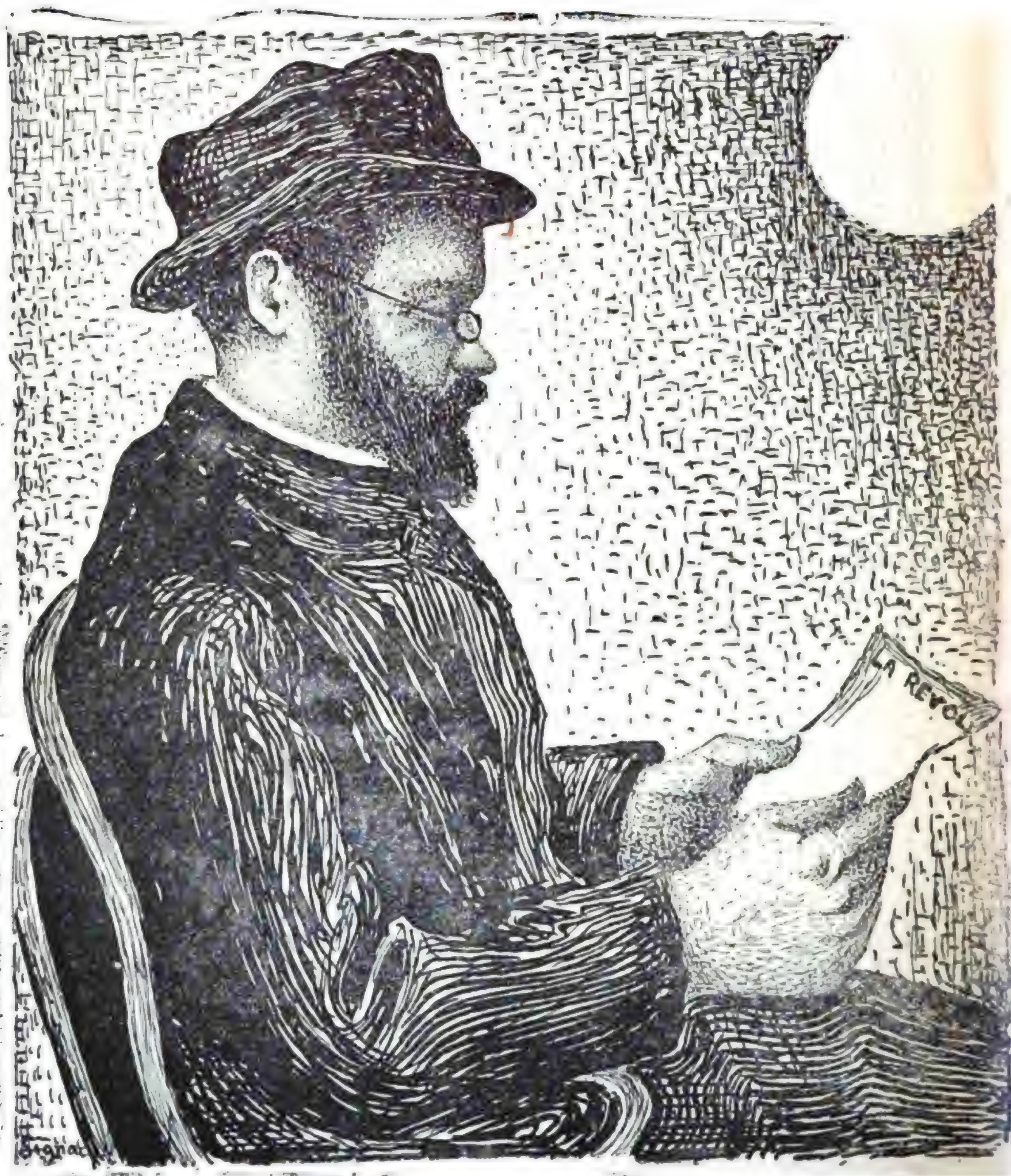
Grâce aux patients efforts des chromo-luminaristes, que de tâtonnements évités désormais ! leurs toiles, autant de documents ! La lumière ! agent prestigieux de transfiguration ! c'est grâce à leur opiniâtre labeur qu'on arrive à la fixer sur la toile. Alors que tant de peintres se bornaient à démarquer les tableaux connus, eux, au risque de compromettre leur avenir, et malgré les clameurs niaises, se jetèrent crânement dans la voie des innovations : pionniers convaincus, ils persévèrent dans leur œuvre, dédaigneux d'officielle notoriété et des succès de foule, — ce sont des braves, ces chercheurs d'Harmonie.

Mais si leur théorie se peut, sans restrictions, louer quant à l'esprit, non de même de l'art qu'ils en tirent, art suggéreur de sensations exclusivement oculaires, art inémotionnel autant que formule algébrique, trop conséquent corollaire de leur théorémisation à outrance. Élire une belle lumière, de belles colorations ! et dédaigner la belle forme, le bel arrangement ! quel illogisme ! Elle vient de là l'erreur de nos trop ardents exégètes de physismes. De crainte de paraître littéraires, il ne faudrait pourtant pas qu'ils tombassent en le mathématisme. Les rythmes impressionnants dans un paysage heureusement choisi perdent de leur intérêt appliqués à une ornementation sèchement tracée en problème ; et, plutôt, d'autre part, renoncer aux directions de lignes qu'en abuser au détriment du galbe, car alors elles ne soulignent ni ne renforcent un effet, elles l'exagèrent et l'harmonie en souffre.

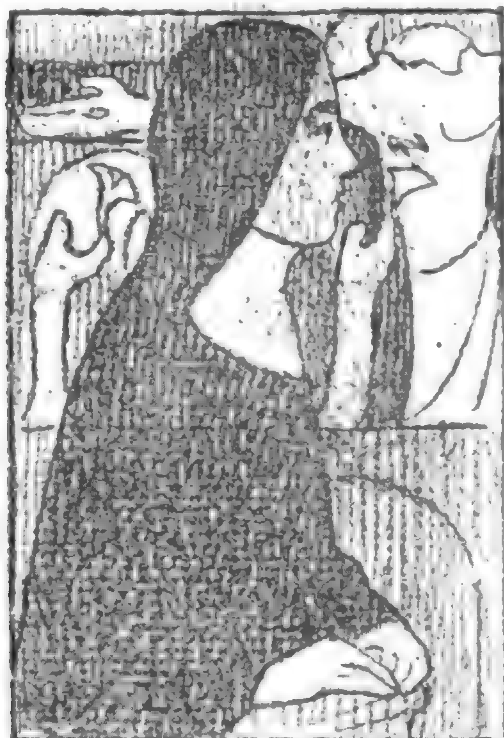
L'opposition des complémentaires n'est qu'une merveilleuse lyre, tout dépend de la façon dont on en joue, et l'orchestration chromatique ne constitue pas l'art, mais seulement *un* de ses moyens expressifs ; s'en tenir là, c'est entasser des matériaux pour les autres, rien de plus. Enfin : « Mettre en harmonie la couleur propre de l'objet et celle de l'espace dans lequel il est placé, tel est sans doute le but que l'artiste doit poursuivre ; mais une autre connaissance lui est également nécessaire, celle du rapport des couleurs avec le sentiment. » Ces paroles de Gœthe le grand, ils ne sauraient trop les méditer.

Alphonse GERMAIN.

	TONS		TEINTES		LIGNES	
Harmonie de calme, produite par	clair et sombre en égale proportion	et leurs tons complémentaires	chaude et froide en égale proportion	et leurs teintes complémentaires	horizontale	et leurs directions complémentaires
— gaieté.........	dominante lumineuse		dominante chaude		ascendante	
— tristesse.........	dominante sombre		dominante froide		descendante	



Portrait de Maximilien LUCE (dessin de Signac)



SAGESSE, dessin inédit de Maurice DENIS.

SAGESSE

—

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante,
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

O mon Dieu, votre crainte m'a frappé
Et la brûlure est encore là qui tonne,
O mon Dieu, votre crainte m'a frappé.

O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil
Et votre gloire en moi s'est installée,
O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil.

Noyez mon âme aux flots de votre vin
Fondez ma vie au pain de votre table,
Noyez mon âme aux flots de votre vin,

Voici mon sang que je n'ai pas versé,
Voici ma chair indigne de souffrance,
Voici mon sang que je n'ai pas versé.

Voici mon front qui n'a pu que rougir,
Pour l'escabeau de vos pieds adorables,
Voici mon front qui n'a pu que rougir.

Voici mes mains qui n'ont pas travaillé,
Pour les charbons ardents et l'encens rare,
Voici mes mains qui n'ont pas travaillé.

Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain,
Pour palpiter aux ronces du Calvaire,
Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain.

Voici mes pieds, frivoles voyageurs,
Pour accourir au cri de votre grâce,
Voici mes pieds, frivoles voyageurs.

Voici ma voix, bruit maussade et menteur,
Pour les reproches de la Pénitence,
Voici ma voix, bruit maussade et menteur.

Voici mes yeux, luminaires d'erreur,
Pour être éteints aux pleurs de la prière,
Voici mes yeux luminaires d'erreur.

Hélas, vous, Dieu d'offrande et de pardon,
Quel est le puits de mon ingratitude !
Hélas, vous, Dieu d'offrande et de pardon.

Dieu de terreur et Dieu de sainteté,
Hélas ! ce noir abîme de mon crime,
Dieu de terreur et Dieu de sainteté.

Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,
Toutes mes peurs, toutes mes ignorances,
Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur.

Vous connaissez tout cela, tout cela,
Et que je suis plus pauvre que personne,
Vous connaissez tout cela, tout cela.

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

Paul VERLAINE.

THÉORIE DES DÉFORMATEURS

—

Exposé et réfutation

—

Le désir de créer un art de toutes pièces, de ne sensationnaliser qu'animalement, certains jeunes s'en désintéressent, ils décrètent le retour à la tradition, aux sources de la tradition, — à la simplesse des exotiques. Leur but : conserver pieusement la sensation originale et la rendre par des lignes et des couleurs bellement rares et harmonieuses, mais par des moyens *primitifs* et une liberté d'interprétation allant jusqu'à l'étrange, jusqu'à la déformation : un contour abrégé, peu ou point de modelé, des tonalités étendues sans dégradations, voire sans rapports de valeurs. « Le néo-traditionnisme (1), a défini Pierre Louis, ne peut s'attarder aux psychologies savantes et fébriles, aux sentimentalités littéraires appelant la légende, toutes choses qui ne sont point de son domaine émotionnel. Il arrive aux synthèses définitives. En la beauté de l'œuvre, tout est contenu. »

S'ils appliquaient de tels principes pour réagir *artistement* contre les complexités techniques et l'importance excessive que prend le procédé, ces nouveaux venus mériteraient un accueil enthousiaste ; par malheur, ils s'en tiennent à des impressions embryonnaires et leur parti-pris de déformer, qu'excuse mal le désir de rendre un état esthétique d'âme en face d'un effet de nature, — et leur parti-pris les ramène à la skiagraphie de Saurias. C'est comme si, en littérature, on supprimait toute syntaxe sous prétexte de conserver aux images plus de naturel et de saveur.

(1) C'est le titre qu'adoptèrent d'abord les admirateurs de Gauguin : Maurice Denis, Sérusier, Bernard, P. Bonnard, Vuillard, on peut voir en ce moment quelques-unes de leurs recherches à l'exposition de St-Germain-en-Laye.

Rien ne justifie l'exclusion de la perspective et la suppression des reliefs, rien, pas même cette recherche de haute tapisserie chère aux traditionnistes ; recherche que l'expressive effigie exposée par Anquetin au Champ-de-Mars exprimait bien mieux que les équations de Bernard et les kakémonos de Bonnard. Un œil occidental vraiment sain sentira toujours la nécessité des dégradations, d'elles Ruskin fait avec raison dépendre la valeur et la beauté d'une couleur : « La dégradation, expose-t-il, est aux couleurs ce que la courbure est aux lignes ; l'une et l'autre paraissent belles à l'esprit humain guidé par son seul instinct, et l'une et l'autre, considérées comme types, expriment la loi du changement et du progrès graduel de l'âme humaine elle-même. »

Quant au galbe, n'en plus tenir compte afin de fuir la mesquinerie du trompe l'œil, c'est sauter d'une hyperbole à l'autre. Pourquoi pas nous ramener aux traits rudimentaires de l'époque du renne ? Pour obéir à l'anatomie, la forme en est-elle moins *animiquement* expressive chez les vrais Maîtres ? Quelle tête dégage plus de mystère que celle de la Joconde ? Quelle tête est plus « le triomphe du beau sur le mensonge naturaliste ? » Quelle plus *sculpturalement* construite, plus *perspectivement* modelée ? Il est anormal l'œil qui ne le perçoit.

Parbleu, les Byzantins, les précurseurs de Giotto ou de Memling ont gauchi les formes, équipollé les teintes, — *par ignorance*. Ils étaient de leur temps, soyons du nôtre ; les imperfections ne sont touchantes qu'autant que le Divin en émane, que la Foi a guidé la main ; et, d'autre part, pasticher des impérities de barbares, c'est carrément renoncer à la civilisation — pour aboutir à quoi ? à un art décoratif inférieur puisque sans rapports avec notre race et notre modernité.

Gauguin, halluciné de conceptions simplistes, grossières selon ma sensitivité, comprend l'art en sauvage, au moins est-il logique d'aller peindre à Tahiti ; en terre latine, les coloriages de ses continuateurs détonnent et manquent leur but. La supériorité des icones de Maurice Denis vient de ce qu'elles éveillent le sentiment de l'infini, perdraient-elles cette faculté, mieux établies ? assurément non. Ni la naïveté, ni la simplicité n'excluent le savoir ; Fra Giovanni savait dessiner et qui, mieux que Puvis de Chavannes, subordonne la matière à son idéal ?

Lorsque les Hellènes parallélisaient, dans certaines figures, la physionomie humaine et des formes d'animaux, (tête de Zeus à configuration léonine, Hérakles à cou de taureau, etc.) leur déformation ne violait pas la Norme harmonique, parce qu'ils obéissaient aux lois de nature. En se donnant pour tâche une déformation antiphysique, nos Jeunes déformateurs semblent les interprètes d'une nature marcescente, les rôpographes d'une race dégénérée, agonisante ; autant pourtraire des fœtus ou illustrer des atlas tératologiques.

—o—

Enfin, en adaptant au tableau ce qui paraît créé pour le vitrail ou la mosaïque, ils manquent de sentiment déontologique. Tout ne fait pas bien sur tout, le choix de la matière ! — importance capitale en art ! Se représente-t-on sur toile des enluminures de missel, des fantaisies de culs-de-lampe ? un Chéret monté à la fresque ? des figurines de vases transportées sur haut-relief ? Les peintures mystiques de Maurice Denis anagogisent ainsi que celle de l'Angelico, devant elles, plus de surexcitation optique : le rêve, l'envol vers l'au-delà ! Mais combien le papier se prête mieux à ces archaïsmes ? Les trouvailles d'une imagination primesautière, la fugacité des extatismes, le crayon les indique avec une sveltesse, les confie avec une grâce que n'atteindra jamais le pinceau. Aussi, plusieurs des dessins inspirés à Denis par *Sagesse* de Verlaine, — si ingénument *décoration du livre*, — atteignent-ils à l'altissime émotion.

En résumé, si la théorie traditionniste reflète vraiment l'esthésie de ses adeptes, ceux-ci auraient dû s'inspirer des décorateurs étrusques et grecs ; ils ont pris les Japonais pour modèles, — paralogisme. La plus aristique synthèse de la plastique se trouve en le dessin d'Ingres et de Puvis de Chavannes, — nos synthesophiles déformateurs recoururent à des technies préhistoriques ; au peintre du *pauvre pêcheur* ils préférèrent Cézanne, Gauguin, Van-Gogh, tempéraments intensifs, mais déséquilibrés et nullement latins, — sophisme.

Cézanne peina en dysphorien ; Gauguin a l'âme d'un artiste, mais la cérébralité malade, ou la main trahit son concept ; Van-Gogh, à l'hypertrophiante vision, restera l'irréfutable démonstration de l'inutilité du ton de peindre sans la connaissance du dessin. L'erreur de leurs admirateurs fut de déduire une théorie de cas très particuliers d'idiosynchrasie ; au très saint nom de l'Art, qu'ils y réfléchissent, tandis qu'ils en sont encore à la période d'études. Car, tant qu'ils confondront le simple avec le déformé, tant qu'ils s'écarteront des lois naturelles, toute beauté décorative leur échappera et, au lieu d'enfanter quelque œuvre originale, ils risqueront de se faire avorter.

Un dessin à la mesure inviolée, à la structure des plans indiquée sans détail nuisible à l'ensemble, voilà la simplicité. Mais préférer rebalbutier ! alors qu'il leur reste tant à apprendre ! Ces primitifs à rebours me font l'effet de blasés ayant — avant terme — vécu tous les âges antérieurs, épuisé toutes les déliquescences... préférer rebalbutier !... Eh ! quoi ! ne plus respecter la forme parce que l'art n'est pas la réalité ! Tout ce qui s'est chef-d'œuvré depuis la Renaissance ne serait qu'une magnifique aberration ?...

Alphonse GERMAIN.

Portrait de **DUBOIS-PILLET** (dessin de Dubois-Pillet)

MADAME LA MORT (dessin de Paul Gauguin) Extrait du *Théâtre* de Rachilde, chez Savine.

CHROMO-LUMINARISTES

—

Georges SEURAT

—

Un mort. Né et décédé à Paris : 2 Décembre 1859-29 Mars 1891. Quatre ans élève à l'école des Beaux-Arts sous Henri Lehmann Début, en 1883, au salon officiel du Palais de l'Industrie : un portrait au crayon, grandeur naturelle, de son très ami Aman Jean, par le livret cocassement intitulé *Broderie*, titre exact d'un autre crayon, refusé. Au baraquement de la rue des Tuileries, le 25 Mai 1884 grande toile, *Une Baignade (Asnières)*. A la huitième exposition des Impressionnistes, rue Laffitte n° 1, 15 Mai 1886, neuf peintures ou dessins et, enfin, Soixante, exhibés aux sept manifestations de la Société des Artistes Indépendants, du 10 Décembre 1884 au 20 Mars 1891. Parmi quoi : *Un Dimanche à la Grande-Jatte, Poseuses, Chahut, Cirque*, où cinquante hommes ou femmes se promènent, s'étendent, posent, dansent, contemplent assis, applaudissent, rient, courent, s'élancent à cheval, sillonnent l'espace, extraient des sons — avec sérénité, dans la lumière jaune. (Peints dans leur réelle dimension). .

Ce chromatiste wagnérien avait un idéal : l'Harmonie. L'Art, pour lui, c'était l'Harmonie, et l'Harmonie, l'analogie des contraires, l'analogie des semblables — de ton, de teinte, de ligne. Comme moyen d'expression de cette technique : le mélange optique des tons, des teintes et de leurs réactions (ombres) suivant des lois très fixes. Et Georges Seurat fut le véritable initiateur de la division du ton, il le faut redire. A sa dernière exposition, nouvelle innovation, il avait substitué au cadre blanc ou neutre le cadre peint, opposé aux tons, teintes et lignes du motif.

Comme Maximilien Robespierre, Georges Seurat croyait à ce qu'il disait (rarement), donc à ce qu'il exécutait. Il était silencieux, obstiné et pur. De même qu'il conférait aux êtres une austérité hiératique, il attribuait à la Nature le calme endormeur de l'extase : et c'est ainsi qu'il peignit des paysages de la Basse-Normandie, de la Picardie, de la Seine.

Une stupide et subite maladie l'emportait en quelques heures, au milieu du triomphe : j'insulte la Providence et la Mort.

Jules CHRISTOPHE.

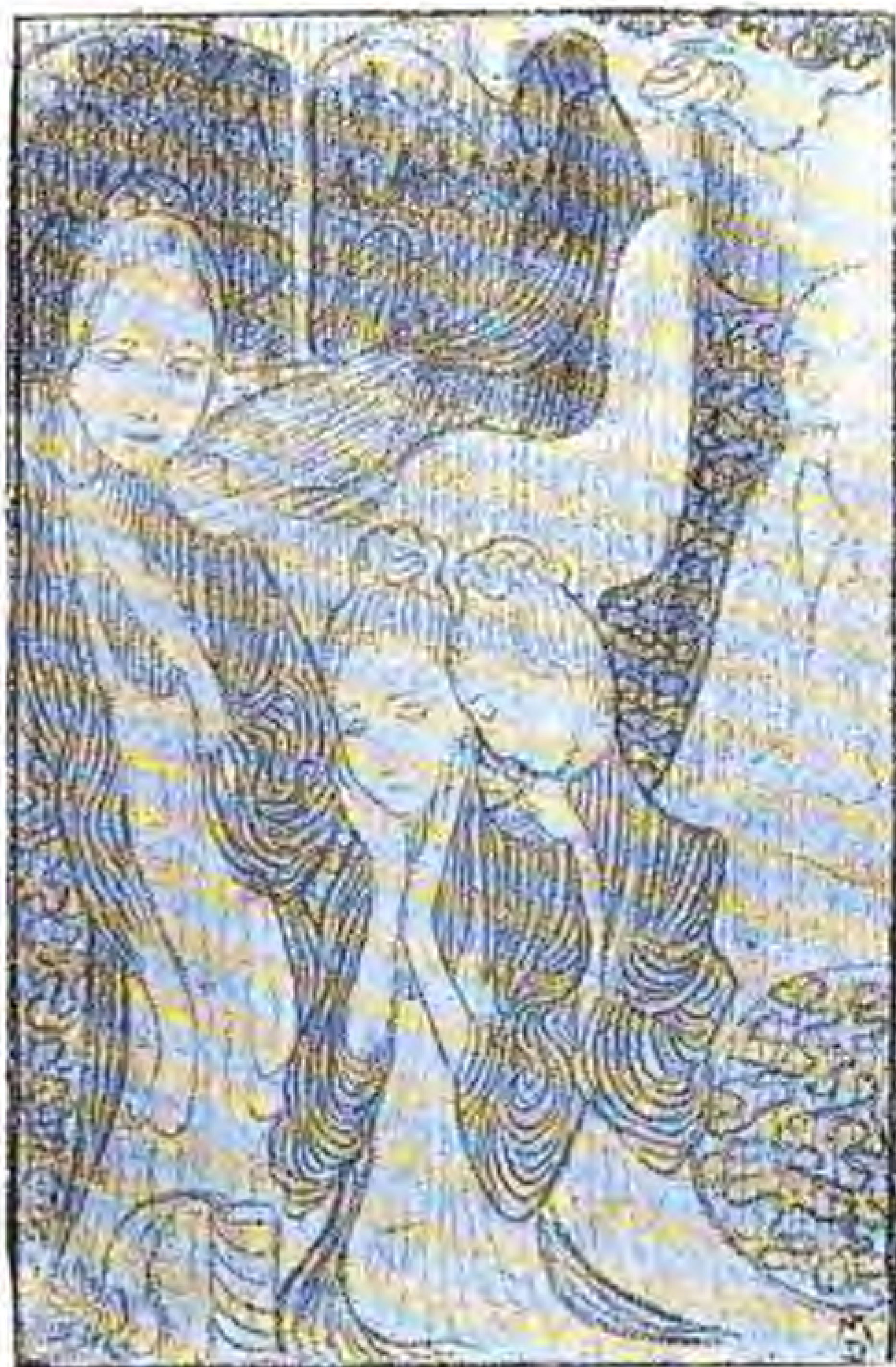
×

Paul SIGNAC

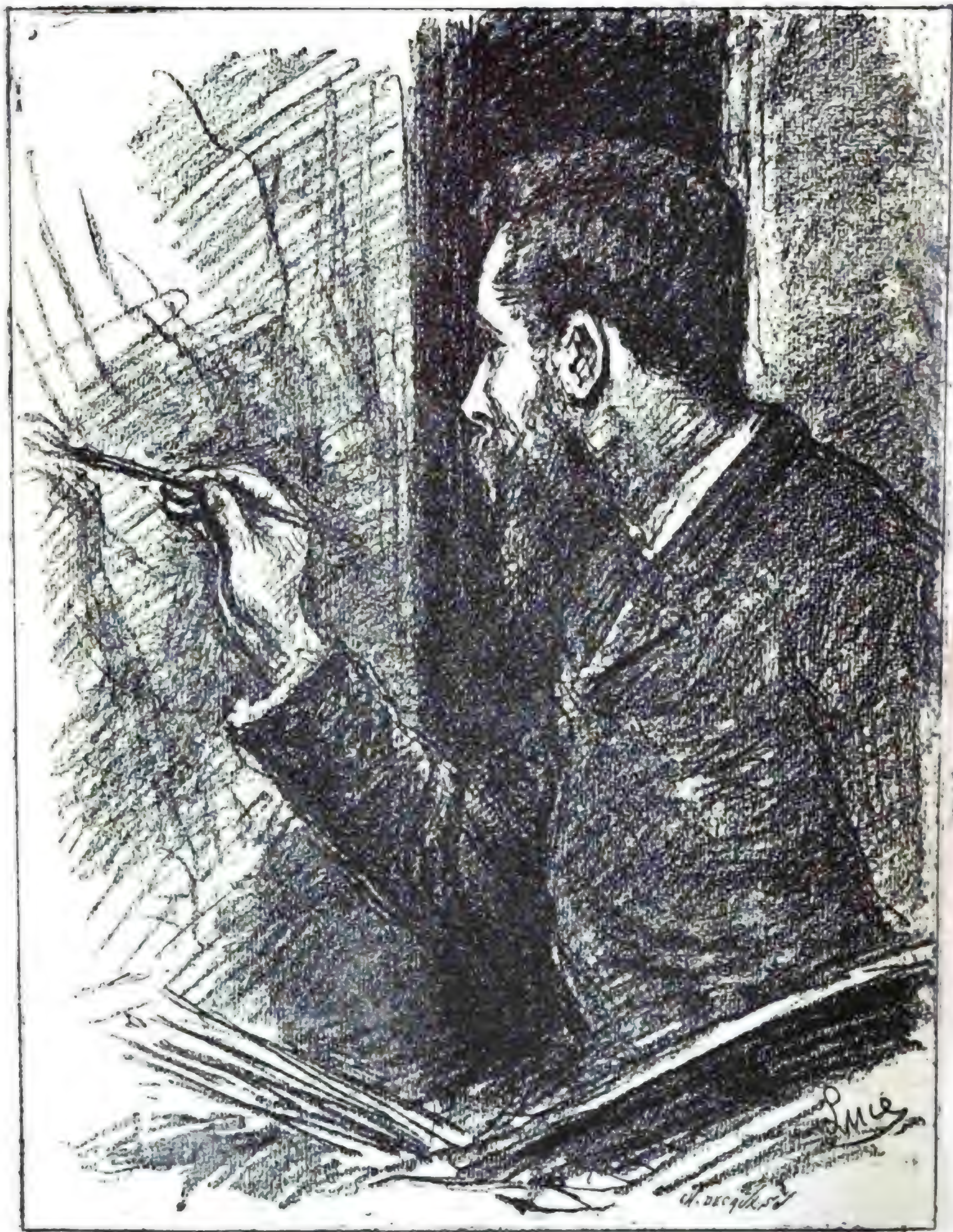
—

M. Signac n'a rien de méridional que son nom : c'est un parisien de vingt-sept à vingt-huit ans, d'une parfaite élégance intellectuelle, insoucieux de toute gloriole, parlant plus volontiers des toiles d'Angrand, Luce, Seurat, Van Gogh que des siennes et attribuant à Prioul les succès d'OLYMPIA aux régates bretonnes. Il se sert des couleurs au succin dissous de Jacques Blockx, pour leur permanence ; et, dans l'exercice de son art, il peut se définir : un œil en avance sur l'évolution de la sensibilité visuelle, prêt à s'acclimater dans l'ultra-violet et à resserrer les « minima perceptibles ». A quelles préoccupations obéit sa technie, voici :

Dans un ensemble, la coloration d'une surface même monochrome et plane, varie continûment par le dégradé des contrastes dus aux surfaces voisines. Escompter le phénomène qui se manifeste dans la réalité, — c'est-à-dire, ayant, sur la toile, reproduit avec sa couleur propre la coloration de chacune des surfaces de cet ensemble, laisser aux surfaces contiguës le soin de perturber cette coloration, — serait décevant : les



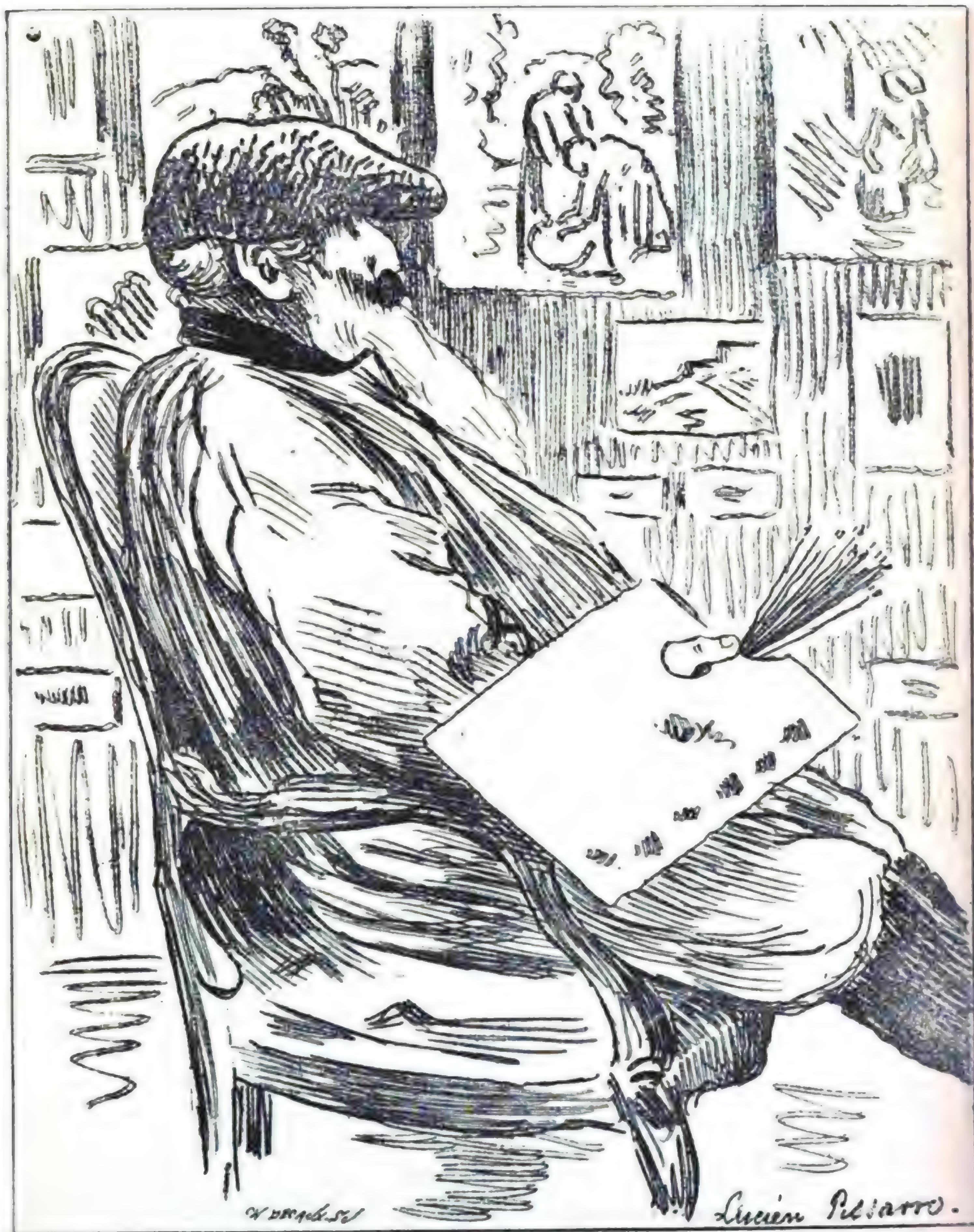
L'INTRUSE (Dessin inédit de Maurice Denis)



Georges SEURAT (dessin de Maximilien Luce)

Dessin inédit d'Alexandre Séon.

Supplément à ***LA PLUME*** *du 1er Septembre* 18[illegible]



Camile PISSARRO (dessin de Lucien Pissarro)

Paul SIGNAC (dessin de Georges Seurat)

contrastes, que favorisent une lumière claire et des couleurs brillantes et saturées, ne se produiraient guère entre nos ternes matières colorantes, dans le pauvre éclairage d'une galerie. Le peintre objectivera donc ses sensations : il peindra les contrastes (comme aussi les effets de l'irradiation). S'il prépare sur sa palette, par mélange pigmentaire, la coloration correspondant à celle qu'il veut restituer : (*a* il échouera à figurer, sur sa toile, un dégradé, un modelé délicats ; (*b* tout mélange de pigments aspirant au noir, il peindra avec de la boue, quand l'idéal serait de peindre avec le spectre. Mais s'il dissocie les éléments de la coloration, exprime chacun d'eux par une menue tache pullulante et échantillonne en cohue les taches des diverses séries, ces taches se comporteront comme font les secteurs rotatifs coloriés des plateaux-Muschenbroeck du physicien : et l'œil, à trois pas, percevra leur mélange OPTIQUE. De cette division, vers laquelle s'acheminait l'impressionnisme et dont Seurat précipita la codification, résultent : (*a* constant changement, possible point à point, de la surface peinte ; (*b* luminosité du mélange si nombreuses qu'en soient les composantes, — puisque la somme des couleurs-lumières donnerait du blanc.

Les couleurs du peintre sont destinées à être vues à la clarté diurne d'une galerie. Ces couleurs, dont les plus claires sont à peine cent fois plus claires que les plus foncées, peuvent avoir à représenter le disque même du soleil, un corps éclairé par le soleil, un corps éclairé par la lune..., « objets » dont Lambert, Wollaston, etc. ont déterminé les clartés comparatives. Si l'on considère l'énormité des nombres établis par ces physiciens, on dira (et on a dit) que le gain de luminosité réalisé par le procédé optique est incapable de rehausser même infinitésimalement la misérable condition conventionnelle de la peinture. A quoi il suffit de répondre que, pratiquement, leurs chiffres à l'emphatique queue de zéros sont fantasmagorie, ne correspondent à rien dans notre organisaton (la loi de Fechner n'est exacte que pour les lumières moyennes et que l'œil perd tout contrôle sur la gradation des très intenses et des très faibles). Au grand soleil, les oppositions de couleurs, à la lune, les oppositions d'ombres s'affaiblissent ; dans le premier cas, les rayons jaunes et rouges, dans le second, les rayons bleus deviennent prépondérants : il suffit au peintre de spéculer sur ces constatations pour traduire les extrêmes de l'intensité de la lumière. — Que le peintre ait des moyens d'expression point trop inférieurs à ceux de la nature quand celle-ci est dans les limites de la loi de Fechner, cela seul importe, et cela n'est pas irréalisable. Le problème étant ainsi restreint, il n'est pas douteux que l'effort des impressionnistes et de M. Signac ait sensiblement élargi le champ d'action de la peinture. — Et comme M. Signac évite d'étouffer couleur locale et orangé solaire sous les reflets, luminosité n'a pas, dans ses œuvres, eu pour conséquence décoloration.

Dès le début il a subordonné chacune de ses compositions au caractère d'une direction dominante et accusé la suprématie de celle ci par l'opposition des lignes accessoires : plus par intuition que par principe. Certes, ayant collaboré à l'ÉDUCATION DU SENS DES FORMES (s. pr.) et à l'ÉDUCATION DU SENS DES COULEURS (s. pr.), il est au fait de l'efflorescente théorie des réactions vivantes, et connaît, comme tout le monde, le cher lien qui unit les angles et mesures rythmiques aux nombres 2^n, aux nombres premiers de la forme 2^n+1 et aux produits de ces nombres. Mais il ne s'est pas asservi à cette mathématique gracieuse : il sait bien qu'une œuvre d'art est inextricable. Au surplus nulle part Henry n'a prétendu fournir aux artistes le moyen de créer mécaniquement de la beauté un peu complexe ; il a dit : toute direction est symbolique : — même sans escorte scientifique, cette idée aurait pu ruiner en M. Signac la foi au hasard et cantonner ce peintre dans un empirisme lucide, sur le seuil de la conscience.

L'homme, l'animal, et même le végétal et le nuage sont rares dans ses toiles. Il se plaît à la géométrie des jetées et des sémaphores ; il est l'imagier de la physionomie et de l'allance des barques. De Concarneau il rapportera, cet automne, deux toiles de 25 (un Soleil couchant et un Calme du matin : là fuient, là s'immobilisent cent voiles) et une de 10 (un sardinier côtoie, par temps gris, de vieux murs). Maître aux jeux de la perspective aérienne, il enfle jusqu'à des horizons à jamais distants les nappes firmamentales où faire lentement se dégrader, se confondre, se muer d'inquiètes teintes ; ses œuvres, de quiddité intacte, épanouissent un harmonieux et nostalgique rêve dans de la lumière, et ses destins seraient révolus s'il passait, quelques années dans l'Afrique saharienne, entre sable et ciel.

Félix FÉNÉON

×

DUBOIS-PILLET

—

Ce peintre est une des pertes déjà si nombreuses de la jeune génération artistique. Il mourut le 18 août 1890 au Puy où son grade de commandant de gendarmerie l'avait amené depuis peu.

Son rôle dans le mouvement impressionniste fut beaucoup celui d'organisateur ; c'est en effet à ses efforts que les jeunes artistes doivent l'existence de la *Société des Artistes Indépendants*, première et unique application de la liberté en art.

La nature, toujours bizarre, avait fait de cet officier, un artiste révolutionnaire, ardent et convaincu. Ses premiers essais de peinture marchèrent de suite dans la voie ouverte par Manet.

Plus tard, il adopta dès le début la division du ton et le mélange optique, appliqués et préconisés par Georges Seurat, un autre mort. Il arriva même à y ajouter une nouvelle théorie qu'il dénommait *la théorie des Passages* et que M. Jules Christophe, son biographe et son ami, a développée, dans la biographie parue chez Vanier peu de temps avant la mort de Dubois-Pillet.

Comme artiste, Dubois-Pillet n'a pas réalisé l'œuvre espérée. Ainsi que beaucoup de ceux qui appliquèrent cette nouvelle manière de peindre, il la pratiqua d'une façon peut-être trop systématique. Plusieurs de ses toiles comportent des parties peintes par touches, sans que le mélange optique justifie le procédé.

Quelle que soit la valeur artistique de son œuvre, que sa mort prématurée (il n'avait que 43 ans) lui a interdit d'achever, la mémoire de Dubois-Pillet n'est pas moins liée d'une façon indissoluble à l'histoire du mouvement néo-impressionniste, tant par ses œuvres que par les qualités d'organisateur qu'il mit au service de la *Société des Indépendants.*

Jules ANTOINE.

×

Maximillien LUCE

—

Pas un *artiste-peintre.* Un peintre. Rien chez lui du cabotin, du faiseur, du metteur en scène qui sait faire valoir ses toiles avec la roublardise d'une patronne de mauvais lieu exhibant ses pensionnaires. Il ignore les habiletés des malins qui savent faire l'article et qui battent un quart majestueux devant l'étalage de leur

gloire. Le manque d'adresse dont il fait preuve dans l'exposition de ses œuvres, il l'apporte encore dans le choix des passages qu'il évoque, dans la façon dont il les traite. Il a le mépris du *sujet*, de l'illustration anecdotique ; il a trop d'estime pour les fabricants de chromos pour leur faire une concurrence déloyale; il ne laisse pas de place sur sa palette pour le macaroni littéraire.

Seulement, ses tableaux vous empoignent tout de même. Peut-être parce qu'il y met de la vie, à défaut des sentimentaleries spirituelles et bêbêtes, la vie des choses et la vie des hommes, la vie âpre, crispée et railleuse — douce aussi. — Ce qu'ils représentent, ces tableaux ? Des choses très simples : des coins de Paris, de la Banlieue ; la Bièvre, la Butte aux Cailles, Gentilly et St-Ouen, Montmartre et le Pont-Neuf, le Pont-Neuf encore et la rue Mouffetard. Des intérieurs aussi ; oh ! des intérieurs pas chics : des mansardes de pauvres, des logements d'ouvriers — d'ouvriers que Luce nous fait voir au travail encore, nègres blancs rageusement courbés sous le bâton de l'exploitation, esclaves du Salariat, esclaves frémissants, par exemple, et pas résignés pour un sou.

Superbes, quelques-unes de ces toiles. Une, surtout, que le peintre achève : un ouvrier, chez lui, aidé de sa femme, procède aux dernières ablutions. Oui, la bête humaine se décrasse. Et ce n'est pas ridicule, allez ! ni banal. Et ça vaut mieux que les porcheries élégantes des foires aux navets officielles... C'est un peu ça, les toiles de Luce : Les affiches des spectacles qu'on ne veut pas voir...

Et c'est dessiné, et c'est peint. Car Maximilien Luce n'est pas un de ces ignorants prétentieux qui retranchent leur nullité derrière l'audace imbécile de théories pillées. Il sait. Sa technique, celle des néo-impressionnistes, il l'applique sans rigueur, violant les dogmes et se laissant aller à ses instincts, quand il lui plait, révolutionnaire anarchiste — là comme ailleurs.

Sa peinture violente, crue, brutale, sait évoquer l'âme saignante du peuple, la vie des foules angoissées et exaspérées par la souffrance et les rancœurs, pliées en deux sous la malédiction sociale, le grouillement navré des parias haletant sous des ciels orageux et bas, chargés de colères, pleins de menaces. Mais elle sait évoquer, enfin, les joies du printemps et le calme de la nature, l'éternelle douceur des choses. Et c'est poignant, cette anthithèse entre la paix profonde de certaines toiles et l'amère brutalité de certaines autres — cette anthithèse qui donne toute l'âme de plébéien, âme d'enfant, douce et gaie, qu'une société mauvaise a barbouillée de fiel.

Elle vibre bien, cette âme-là, dans cet homme de grand talent, simple et courageux, consciencieux et convaincu, dans ce révolté aux lèvres railleuses et aux yeux bons qui doit s'imposer et qui s'imposera, soyez en sûrs, dans Maximilien Luce — peintre ordinaire du Pauvre.

Georges DARIEN.

NÉO-TRADITIONNISTES

Paul GAUGUIN

Son œuvre, merveilleuse déjà, je ne puis la décrire ni l'analyser ici. Il me suffit d'avoir essayé de caractériser et de légitimer la conception très louable d'esthétique qui paraît guider ce grand artiste. Comment, en effet, suggérer avec des mots tout l'inexprimable, tout l'océan d'idées que l'œil clairvoyant peut entrevoir dans ces magistrales toiles : *Le Calvaire*, *La Lutte de Jacob avec l'Ange*, *Le Christ Jaune*, dans ces merveilleux paysages de la Martinique et de Bretagne, où toute ligne, toute forme, toute couleur est le verbe d'une idée, dans ce sublime *Jardin des Oliviers* où un Christ aux cheveux incarnadins, assis dans un site de désolation, semble pleurer les douleurs ineffables du rêve, l'agonie des chimères, la trahison des contingences, la vanité du réel et de la vie et, peut-être de l'au-delà...

Comment dire la philosophie sculptée dans ce bas-relief ironiquement libellé : *Soyez amoureuses et vous serez heureuses*, où toute la luxure, toute la lutte de la chair et de la pensée, toute la douleur des voluptés sexuelles se tordent et, pour ainsi dire, grincent des dents ? Comment évoquer cet autre bois sculpté : *Soyez mystérieuses*, qui célèbre les pures joies de l'ésotérisme, les troublants caressements de l'énigme, les fantastiques ombrages des forêts du problème ? Comment raconter enfin ces étranges et barbares et sauvages céramiques où, sublime potier, il a pétri plus d'âme que d'argile ?...

Et pourtant, qu'on y songe, si troublante, si magistrale et si merveilleuse que soit cette œuvre, elle n'est que peu, comparée à celle que Gauguin eût pu produire, placé dans une civilisation autre, Gauguin, il faut le répéter, de même que tous les peintres idéistes, est, avant tout, un décorateur. Ses compositions se trouvent à l'étroit dans le champ restreint des toiles. On serait tenté parfois de les prendre pour des fragments d'immenses fresques, et presque toujours elles semblent prêtes à faire éclater les cadres qui les bornent indûment !...

Eh quoi ! nous n'avons, en notre siècle agonisant, qu'un grand décorateur, deux peut-être, en comptant Puvis de Chavannes, et notre imbécile société de banquiers et de polytechniciens refuse de donner à ce rare artiste le moindre palais, la plus infime masure nationale où accrocher les somptueux manteaux de ses rêves !

G.-A. AURIER.

X

Vincent Van GOGH

Roux de poil (barbiche de bouc, moustache rude, toque capillaire rase), le regard d'aigle et la bouche incisive comme pour ainsi parler ; la taille moyenne, trapu sans toutefois d'excès commun, le geste vif, la marche saccadée, tel Van Gogh avec, toujours, sa pipe, une toile ou une gravure, ou un carton. Véhément dans le discours, interminablement explicatif et développeur d'idées, peu prêt à la controverse, encor lui tout cela ; et des rêves, ah ! des rêves ! expositions géantes, phalanstères philanthropiques d'artistes, fondations de colonnes dans le Midi, et ailleurs, envahissement progressif des milieux publics pour la fameuse rééducation des masses qui ont pourtant connu l'art dans le Passé....

Hollandais, protestant, fils de pasteur, Van Gogh sembla destiné de prime mouvement aux ordres ; mais quoique s'y étant engagé, il les quitta pour la peinture. Excessif en tout, il froissa sans doute l'étroite doctrine de ses maitres ! Epris d'art, il connut Israëls et en fit son premier modèle. Rembrandt ensuite. Puis il vint en France, chez Goupil, où, bientôt, son frère Théodore Van Gogh le remplaça. Grâce à ce frère, le voilà alors libre de peindre. Il court chez Cormon duquel il se dégoûte vite, essaye les procédés complémentaires du pointillé sur lesquels il s'agace, et commence enfin son libre vol après l'inspection des Monticelli, Manet, Gauguin, etc... Certes il ne tient d'aucun d'eux. Van Gogh est personnel plus qu'aucun. Amoureux des Japonais, des Indiens, des Chinois, de tout

ce qui chante, rit, vibre, il trouva chez ces artistes innés les surprenantes techniques de ses harmonies, les extraordinaires envolées de son dessin, comme au fond de lui-même les délirants cauchemars dont il nous opprime sans relâche...

E. BERNARD.

×

Maurice DENIS

Des jeunes peintres nouveaux-venus qui retinrent l'attention devant leurs toiles à la dernière exposition des *Indépendants*, M. Maurice Denis s'est révélé le plus personnel. C'est que cet artiste possède, à un haut degré déjà, la faculté de transposition dans le Rêve pur, plus loin et plus haut que la sensation, des motifs élus par lui. Entendez que se refusant à cette doctrine chère à maints impressionnistes : tout est bon à peindre, il *compose* ses tableaux et qu'il en élimine les eléments qui ne concourent pas directement à en faire des décors symboliques représentatifs d'une émotion tout intellectuelle. Son œuvre est donc essentiellement d'un idéaliste pour qui l'impression directe s'abolit au profit de la suggestion.

Ajoutez un sentiment religieux presque douloureux à force d'être intense comme dans le *Mystère catholique* et les *Vêpres à l'hôpital*, une mélancolie précieuse, un deuil tranquille comme dans les *Souvenirs de soir*, une jeunesse et une fraîcheur attendries comme dans le *Motif romanesque* où les lignes languides et les couleurs printanières chantent, pareilles à d'attristées flûtes aprilines, vous aurez l'ensemble des qualités propres à un esprit grave, amoureux du mystère et dont les préoccupations d'art iront surtout vers les drames de la vie intérieure — tel M. Maurice Denis.

Mais c'est dans les *Dessins pour Sagesse* que s'est affirmée de la façon la plus capitale, le talent de cet artiste. *Sagesse* ! le chef-d'œuvre de M. Paul Verlaine, combien auraient osé l'entreprise d'en transposer le blanc mysticisme, la volupté triste et l'irréparable calenture? Comment trouver des lignes assez simples et assez complexes à la fois pour expliquer cette âme orageuse etnaïve, pleine d'ombre ardente et de rêves d'étoiles ? Cette audace M. Denis l'a eue et l'on peut affirmer qu'il n'a pas eté vaincu dans sa course à l'Idéal,en concurrence avec les plus beaux vers de la fin du XIXe siècle. Ses dessins ne sont pas de l'illustration mais bien une interprétation très exquise que seule pouvait *inventer* une âme parallèle à celle du poète. Au point de vue de la technique beaucoup sont excellents ; à contempler tels encadrements, tels culs-de-lampe, on se reporte irrésistiblement à certains missels du moyen-âge, chefs-d'œuvre d'imagiers inconnus. Il faut citer notamment les dessins pour : *les chères mains... l'espoir luit... les faux beaux jours... voix de l'orgueil...* ce dernier, un thème décoratif admirablement développé.

Les dessins pour Sagesse, ses toiles aux *Indépendants* et les tableaux qu'il expose en ce moment à St-Germain veulent qu'on prédise à M. Denis une des premières places parmi les jeunes peintres idéalistes qui préparent une école de peinture d'une esthétique pareille à la nôtre et produisant des œuvres où le rêve prend sa revanche des aberrations scientifiques qui dévièrent le néo-impressionnisme et des miasmes produits par la décomposition de feu le naturalisme. Que M. Denis persiste dans sa voie — il sera un Maître.

Adolphe RETTÉ.

INDÉPENDANTS

Paul CÉZANNE

En pleine lumière, dans les compotiers de porcelaine ou sur de blanches nappes, des poires et des pommes brutales, frustes, maçonnées avec une truelle, rebroussées par des roulis de pouce. De près un hourdage furieux de vermillon et de jaune, de vert et de bleu ; à l'écart, au point, des fruits destinés aux vitrines des Chéret, des fruits pléthoriques et savoureux, enviables.

Et des vérités jusqu'alors omises s'aperçoivent, des tons étranges et réels, des tahces d'une authenticité singulière, des nuances de linge, vassales des ombres épandues du tournant des fruits et éparses en des bleutés possibles et charmants, qui font de ces toiles des œuvres initiatrices, alors que l'on se réfère aux habituelles natures-mortes enlevées en des repoussoirs de bitume, sur d'inintelligibles fonds.

Puis des exquisses de paysages en plein air, des tentatives demeurées dans les limbes, des essais aux fraîcheurs gâtées par des retouches, des ébauches enfantines et barbares, enfin, de désarçonnants déséquilibres : des maisons penchées d'un côté, comme pochardes ; des fruits de guingois dans des poteries saoûles ; des baigneuses nues, cernées par des lignes insanes mais emballées, pour la gloire des yeux, avec la fougue d'un Delacroix, sans raffinement de vision et sans doigts fins, fouettées par une fièvre de couleurs gâchées, hurlant, en relief, sur la toile appesantie qui courbe !

En somme, un coloriste révélateur, qui contribua plus que feu Manet au mouvement impressionniste, un artiste aux rétines malades, qui, dans l'aperception exaspérée de sa vue,découvrit les prodromes d'un nouvel art, tel semble pouvoir être résumé, ce peintre trop oublié, M. Cézanne.

Il n'a plus exposé depuis 1877, où il exhiba, rue Le Pelletier, seize toiles dont la parfaite probité d'art servit à longuement égayer la foule.

J.-K. HUYSMANS.

×

M. Camille PISSARRO

Sa vie s'écoule, sereine et laborieuse, au milieu des champs, dans la paix des vastes horizons dont le soleil méridien estompe l'infini, que rosissent les joies aurorales et que le limpide silence des crépuscules rend si troublants. Son œil doux, grandement ouvert sur les immensités, sur la quiétude de ce splendide décor, en apprit tous les aspects et toutes les teintes, en saisit l'harmonie rassénréante.

Surtout la belle âme de cet homme simple s'est identifiée à l'âme de la nature qui bien vite, en cette communion perpétuelle, se dégagea pour lui de la variété des détails et de l'accessoire. Un arbrisseau, une haie, des plantes, peints par lui en des atmosphères pures et immatériellement enveloppantes, sous des ciels en délicieux accord avec le paysage qu'ils éclairent, dépassent toujours l'extériorité exacte et caractéristique. Non seulement ces objets vivent, révèlent l'heure du jour et la température ; surtout ils évoquent les lointaines rumeurs ou le silence de la campagne, sa joie tranquille, la voix et le souffle des étendues. Cette sensation est donnée, soit que des ruminants

lentement pâturent en des prairies, soit que des paysannes agenouillées ou infléchies vers le sol cueillent des herbages, emplissent des sacs, que des bouvières circulent, que de turbulents canards émeuvent la limpidité des nappes.

Car, l'art de M. Pissarro est infiniment varié. Si le peintre exprime puissamment la fécondité du sol, les germinations et les pousses luxuriantes, puis l'ampleur très noble des mouvements de terrain, toujours il peuple ses champs fertiles, ses prairies, de paysans actifs, d'animaux vivants. Les êtres et les choses surgissent en de vibrantes clartés ; l'air circule autour d'eux ; d'éblouissantes vapeurs d'or les nimbent. C'est la glorieuse allégresse de la nature parée, ou le roux frisson de l'automne, ou l'âpre brise qui gerce les couches profondes de neige, mais toujours c'est l'espace calme, silencieux, sans autre turbulence que celle, si purement harmonieuse, de l'astre jetant ses feux, c'est l'essence de la campagne, l'âme des champs que ses symphonies mélodieusement redisent.

Cet art, très intellectuel par l'au-delà qu'il suggère, l'est plus encore par son mode d'expression. Nul plus que M. Pissarro ne sait dégager de la nature le Beau qu'elle contient. Son talent n'est point réaliste. L'imitation servile, irréfléchie ne le satisfait pas. Il choisit ses motifs ou les recrée personnellement, en vue d'un maximum décoratif. Il élague et synthétise ; il compose, il interprète. Sensiblement il est l'*homo additus naturæ* de Bacon. Pour se rendre compte de son efficace intervention personnelle dans l'arrangement de ses études, point n'est besoin de connaître sa méthode de travail. Mais elle corrobore ce qu'au simple examen d'une toile le visiteur expérimenté peut pressentir : M. Pissarro fixe au pastel ou à l'aquarelle les effets transitoires observés ; puis, loin du site, rentré chez lui, il se livre à un travail de synthèse philosophique au cours duquel les fugaces relativités et les détails superflus disparaissent. Seuls, les caractères durables subsistent.

Sa vision est juste, fraîche, autant que son âme est réfléchie. Le raisonnement sans cesse étaye l'instinct qui est délicat et puissant. Sa tendance manifeste aux méditations, aux recherches techniques, à la philosophie des choses, autant que sa haute conscience artistique, explique les permanents efforts tentés par ce peintre vers un mode d'expression susceptible de rendre plus précisément et plus complètement la ténuité de ses visions. Comme ses contemporains, il eût pu s'en tenir aux procédés de l'Ecole de Fontainebleau. Point. Il fut un des fervents initiateurs de l'évolution impressionniste, se fit, avec M. Claude Monet, l'exégète de la division du ton, à la suite d'un voyage commun en Angleterre ; puis, après vingt ans de luttes, alors que sa réputation, assise solidement sur de belles œuvres enfin acceptées, grandissait superbe, le peintre insatisfait encore, s'inquiéta de mieux, par pure loyauté artistique, quand son intérêt lui commandait tout au contraire de garder la manière qui l'avait illustré. Sans se soucier des avantages matériels qu'il pouvait compromettre, patriarche chargé d'ans et d'enfants, il se disciplina à la technique de Seurat, plus savante, plus méthodique. Naguère, il s'en est départi, craignant qu'un métier si lent et si méticuleux ne nuisît à la vivacité de ses émotions et n'en refroidît l'expression, mais non sans avoir fructueusement emprunté à cette méthode sa précision et sa logique.

Il semble que de chacune de ces transformations le talent de M. Camille Pissarro s'essore plus jeune et plus radieux. Depuis quatre ans, de nombreuses expositions, partielles ou d'ensemble, ont montré la vigueur et la science de son dessin, la splendeur harmonique de son coloris. L'ascension grandiose qu'a faite cet artiste aisément se mesure. Le caractère de Permanente Beauté auquel atteignent ses dernières œuvres peut induire à croire que son génie est parvenu au sommet glorieux de sa parabole. Mais l'inaltérable jeunesse d'âme de M. Pissarro, sa foi, la délicatesse de sa vision nous réservent peut-être encore des évolutions plus étonnantes. Il est de la race de ces artistes de la Renaissance qui, vivants dans leur rêve et loin descendus déjà sur l'autre versant de la vie, stupéfient par les transformations et la virilité féconde de leurs talents ignorants des sénilités.

Par sa conscience artistique, qu'aucun bas souci, qu'aucune injustice n'altérèrent, par la loyauté de son caractère et la sérénité de son âme, M. Pissaro les rappelle. Sa tête aussi est de ce temps-là. Le regard vif sourit, avec tout le charme d'une bonté bien tendre et bien sincère, dans une longue, longue barbe sur laquelle les ans ont neigé. C'est un visage d'ancêtre resté jeune homme. Ce sourire a la douceur d'une caresse, tel le un clair rayon illuminant un paysage d'hiver.

Le cœur et la vaillance persistent autant que l'habileté de main et la perspicace vision ; c'est avec la foi ardente d'un toujours nouveau croyant que le vénérable artiste continue son haut labeur.

Et ce me sera toujours une joie de dire la Beauté de ce rare talent, la grandeur de cette vie, la Noblesse de ce caractère.

Georges LECOMTE.

N. B. — On trouverait des détails biographiques et une étude technique plus approfondie sur M. Camille Pissarro, peintre et eau-fortiste, dans une biographie que j'eus l'honneur d'écrire pour la collection des *Hommes d'Aujourd'hui*, (Vanier, éditeur, 19, quai St-Michel).

×

Louis ANQUETIN

—

Contempteur de l'indépendance statuée des *Indépendants*, il crut faire œuvre de libération totale en instituant le *Salon du Palais des Arts libéraux* : si honorable de naïveté qu'ait été l'intention, le fait accompli, non sans hélas ! je ne sais quel caractère de spéculation blâmable, en a proclamé l'erreur... Aussi, devons-nous chercher autre part la raison du titre de « novateur » ici justement dévolu à ce peintre.

Au regard de son seul talent, mon sentiment est que — en dépit du cloisonnisme, du japonisme, du fumisme et autres... exotismes où sa curiosité a fréquenté — Anquetin continue la tradition de l'Art français robuste et sain, lequel, en son atavisme, s'enorgueillit d'Ingres et de Courbet. Ne plus, ne moins. Et, suivre tout bonnement les impulsions de sa nature sensationnelle en les évolutifs milieux adéquats, n'est-ce pas pour l'individu artiste le plus décisif moyen d'être neuf ? Or, les essais derniers qu'on put voir d'Anquetin aux *Arts Libéraux* comme au *Champ-de-Mars* et comme aux *Indépendants* n'attestent autre dominante tendance que celle-là. Bravo donc à ceux dont ces toiles ont délecté la vision.

Paterne BERRICHON.

×

SCHUFFENECKER

—

Schuffenecker ! je dois avouer que quelques jours avant 1889 son nom ne m'était guère plus familier que son esthétique. Depuis je me suis acharné à regarder les trop rares œuvres que je connaisse sorties de son pinceau, et à en pénétrer le sens mystérieux. Car je ne puis le dissimuler, dans la simplesse apparente des motifs, dans l'apposition de la couleur, sans enveloppement et sans atmosphère, il y a une unique et intense perception de lumière. Le peintre, ou plutôt le synthétiste, très blasé sur la pratique habituelle des lignes trop savantes, des modèles coutumiers, des glacis et des empâtements, a cherché pour lui, pour lui seul, une forme qui laissât une sensation nouvelle, ou particulière, à son sens artistique. L'a-t-il trouvée en son en ier ? Lui seul pourrait le dire.

Nous qui regardons toute émanation d'art avec une ferveur sans limite nous avons cherché en Schuffenecker les motifs et les antécédents, et si nous n'avons pas été pleinement satisfait de notre intime analyse, c'est que nous n'avons pu encore pénétrer dans le secret complet de sa conception. Nous nous trouvons devant toutes les créations du peintre, en face de morceaux où la vision, et surtout la figuration du rêve longtemps poursuivi, tient peu de compte des systèmes de reproduction ayant cours habituel. La coloration vive, abrupte, ne se déformant ni ne se prismant sous l'effort de l'éclairage, y tient une place essentielle : nous sommes donc en présence d'un fixateur de la lumière idéale, lumière dont la déflagration ne se produira pas, par suite de la suspension visuelle à laquelle s'est volontairement arrêté l'artiste ; *il n'a voulu voir que le rayon pur* et il est parvenu à nous en fournir la notation.

Que l'on regarde les paysages de Schuffenecker, ses fleurs, ou ses scènes d'existence, on y trouve la même, la seule continuation d'un désir exaspéré d'artiste trop savant qui cherche dans les primordiales ondes lumineuses ses raisons de reproduction, où la théorie en impose victorieusement à la science picturale.

Léon MAILLARD.

×

Alexandre SÉON

—

Né à Chazelles-sur-Lyon (Loire), seul artiste de la région dont le musée de St-Étienne ne possède rien ; — des décorateurs ayant travaillé pour le département de la Seine, le seul qui n'ait pas obtenu quelque mur à l'Hôtel-de-Ville. Ceci dit non pour récriminer, mais pour servir de document à l'histoire des peintres de ce temps.

Disciple enthousiaste de Puvis de Chavannes, dont l'influence est manifeste en ses premiers tableaux, Alexandre Séon débuta au salon de 1881 par *la chasse* et *la pêche*, deux panneaux décoratifs qui le signalèrent à l'attention des épris d'art. Depuis exposa régulièrement toiles, pastels et dessins, cherchant sans cesse à varier sa manière. Œuvres à rappeler : *les genêts fleuris* (1882) ; — *le crépuscule* (1884), acquis par le musée de Carcassonne ; *la fête* et *le travail* (1885), panneaux destinés à la mairie de Courbevoie, essai d'application du symbolisme des teintes (1) ; *l'étoile* (même année) où son ipséité commence à s'affirmer ; — *Soir d'été* (1888, aux Champs-Elysées), *les feuilles mortes* (id. aux Indépendants) ; — *l'été* et *l'automne* (1889, à l'exposition universelle) partie importante du plafond de la mairie de Courbevoie ; — *les fleurs* (1890, au Champ-de-Mars), application du costume moderne à la fresque ; — *la chimère, la mer*, (1891) et trois frontispices (pour des romans de Péladan) arabesqués expressivement et photogéniquement dégradés en blanc et noir.

Artiste Rose-Croix, Séon vit en ermite et travaille en bénédictin.

Au moral : une grande et belle âme.

Au cérébral : un esprit clair, intuitif-déductif, didascalique remarquablement.

A l'astral : un Solaire-Mercure premier monde.

Porte les signatures — du Soleil sur la partie supérieure du visage qu'encadre une brune crinière filigranée d'un peu d'argent, de Vénus lunaire sur la partie inférieure qu'envahit une barbe zeusique. Il tient du Soleil sa vaste arcade sourcilière, de Mercure sa cornée transparente plate aux scintillantes prunelles. A pour planètes principales : un Soleil nettement tri-sillonné et dont l'heureux développement s'attire Mercure, autant de Lune que de Vénus et un Jupiter important ; ses monts, le Soleil les domine tous et Jupiter les favorise.

Au Soleil, il doit le sentiment du Beau et le style, le don de pureté, l'amour de la lumière et de la belle forme ; ses aptitudes pour l'Abstrait, son goût pour la perspective et l'étude des arcanes du métier lui viennent de Mercure. Son sentiment poétique, sa propension à la tonalité argentine, cette harmonie de colorations et de lignes qui caractérise ses moindres esquisses, autant de dons sélénites ; Vénus lui vaut l'élégance de son dessin, la délicatesse de ses nuances ; Jupiter son culte pour la Nature. La double influence du Soleil et de la Lune lui donne la science de la composition, celle de la Lune et de Vénus, la fécondité.

Par la dimension de sa paume qui l'emporte de beaucoup sur la longueur de ses doigts, il est poussé à la synthèse. Les croix mystiques sigillent ses quadrangles, mais la forme carrée de ses doigts, un pouce riche en logique autant qu'en volonté, sauvent son originalité de l'hyperbole et maintiennent son rêve dans la mesure. Signe particulier, grâce auquel l'Inspiration lui arrive plus directe, les deux premières phalanges de ses doigts d'Apollon ne se plient point.

Bref, au moral comme au physique : un équilibré.

Enfin, un des rares peintres lisant, un des très rares aimant la littérature, un des plus rares encore comprenant l'Esthétique.

Alphonse GERMAIN.

(1) Voir l'explication de cette théorie dans le numéro de *la Plume* du 15 mai.

Dessin inédit de Maximilien LUCE.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Le Procédé

Les artistes de la Comédie-Française ont joué récemment une pièce de mince valeur et qui ne vaudrait pas qu'on s'y arrêtât, n'était le côté particulièrement intéressant du procédé. — En ces sortes de vaudevilles l'art ne peut entrer en discussion, on est donc obligé de se rabattre sur les questions de métier. — Ceux que l'on gratifie du titre de « maîtres de la science », à défaut de sentiments artistiques, possèdent généralement assez d'habileté, de tour de main, voire de talent, pour dissimuler la charpente de leurs œuvres ; (ainsi dans nos fêtes les échafaudages des arcs de triomphe disparaissent sous le carton découpé ou la toile peinte). Leurs élèves ne prennent point tant de peine ; dans leurs ouvrages le procédé est à vif, il crève les yeux, quelquefois même il n'y a que des procédés ; il est donc bon de savoir ce qu'il vaut.

Vous connaissez cette définition : pour fabriquer un canon on prend un trou et l'on met du bronze autour ; le vaudeville en question me semble fabriqué d'après une méthode analogue, l'auteur a pris un article du code (le vide) et il a mis des scènes autour. Nous avons le code en vers, nous l'aurons bientôt tout entier en pièces ; ses articles ont cela de commun avec les numéros de sapins et les heures de trains qu'ils sont pour les auteurs dramatiques et autres, une source intarrissable de titres, ils ont de plus l'avantage de mettre d'avance le spectateur au courant du sujet. Le tout est de trouver un bon article, après la pièce vient toute seule.

*
* *

Exemple : — Vous ouvrez un code, le feuilletez et vous arrêtez, je suppose, sur un article ainsi conçu ; Les époux pourront *réciproquement* demander le divorce pour excès, sévices ou injures graves de l'un d'eux envers l'autre. « Tiens, vous dites-vous, il y a là une idée de comédie, de vaudeville plutôt, le *réciproquement* placé là par le législateur est une invitation au quiproquo ; j'y vois trois actes très gais. »

Le point de départ ainsi trouvé, vous prenez une plume et vous jetez pêle-mêle vos idées sur le papier : Ménage uni, discussion futile — Madame s'impatiente et Monsieur réciproquement — V'lan, une gifle — Madame court chez avoué, bénéfice article 231 et Monsieur réciproquement — Elle abandonne domicile conjugal pour réfugier dans famille, il fait de même — Aucun ne veut convenir tort, conciliation impossible — (on verra à corser tout cela d'épisodiques) — Poussée à bout (comment ? c'est à chercher) madame, par une réciprocité touchante, gifle son mari ; ils sont quittes, réconciliation finale et obligatoire.

Il ne reste plus qu'à développer ce plan, à le partager en actes et à préparer les quiproquos ; rien n'est plus simple. Pour corser la pièce vous faites entrer en scène les deux avoués (les hommes de loi sont toujours comiques à la scène et fournissent quantité de mots faciles) puis les domestiques classiques : le larbin raisonneur et la soubrette vénale. Ajoutez un amoureux pour le mauvais motif et qui veut profiterde la crise. Un quiproquo de femme est indispensable, mettez à la poursuite de l'amoureux une veuve à laquelle ce don Juan comique aura vaguement promis le mariage, ce sera très amusant. La famille sera avantageusement représentée par le beau-père veuf qui fait la noce. Au premier acte exposition et préparation, pour faciliter l'intelligence de la pièce vous faites répéter la même scène par les personnages qui se font opposition ou pendant, il faut que dès les premiers mots le public soit dans la confidence et sache à quoi s'en tenir sur le dénouement. Aux deux, tout le monde se retrouvera chez le beau-père. — Comment cela ? arrangez vous, il le faut — Le beau-père je suppose, attend des petites femmes il reçoit sa fille, son gendre etc.... bouquet de quiproquos. Une provocation entre le mari et l'amoureux ne fera pas mal non plus dans ce deuxième acte que vous terminez sur un air de bastringue — Au trois, la provocation vous servira à faire naître un quiproquo entre les témoins et les avoués convoqués pour un conseil de famille. Devant ce conseil comparaîtront les époux ; vous ferez reconstituer la scène de l'offense, discussion, le mari recevra sa gifle et tout le monde sera content.

Vos personnages, même les épisodiques sont tous très théâtre, rentrant tous dans les types courants dont vous trouverez de nombreux modèles dans les vaudevilles connus. Si vous êtes courageux et n'avez pas une mémoire complaisante, relisez quelques-unes de ces pièces, écrivez la vôtre et présentez la avec assurance au Comité du Théâtre Français, elle sera reçue d'emblée.

*
* *

Le procédé que nous venons d'indiquer pour bâtir une pièce sur un article du code est exactement celui qu'emploient nos maîtres pour établir une comédie de mœurs d'après une thèse, ou d'après l'énoncé d'un problème mondain. L'auteur ne sait pas, à priori, quels seront les faits et gestes de ses personnages, il

a une idée, un point de départ, un dénouement (pas toujours) ; il ne lui reste plus qu'à faire developper par des types-théâtre, déformes selon les besoins de la cause, une action qu'il fournira d'incidents plus ou moins vraisemblables, mais propres à faire valoir la thèse. A ces combinaisons la raison humaine est étrangère ; ce ne sont pas en effet des créatures vivantes que doivent représenter des acteurs, pourtant en chair et en os, ce sont les êtres complaisants d'un monde fictif. Tout bons ou tout mauvais, ils sont d'une grandeur héroïque ou d'une bassesse odieuse, l'un d'eux sera obligatoirement ridicule et la sensiblerie sera réservée aux amoureux sympathiques. Peu importe que ces marionnettes mettent de la logique dans leurs mouvements sur la scène, ou expriment des sentiments sincères dans la marche de l'action ; ils ne sont rien par eux-mêmes et n'ont pas plus de valeur que les pièces d'un échiquier. Ainsi en employant le procédé réservé à la tragédie et au théâtre lyrique, sans leur emprunter toutefois : ni les conceptions générales, ni la forme hautement littéraire, on a imaginé pour la comédie de mœurs, une vie outrancière arbitraire et factice dont il semble que le public soit aujourd'hui un peu rassasié.

A ce procédé primitif quelques auteurs en ont opposé un dérivant d'une méthode inverse. Au lieu d'adopter à une idée philosophique, à un problème de sociologie un monde d'invention, ils ont tiré de la vie réelle la philosophie de leur pièce et la solution du problème. La base philosophique de l'art dramatique ne doit pas, selon eux, reposer sur la fiction ; mais, sur l'observation, ils veulent que la comédie s'élève, comme on dit en philosophie, du particulier au général et non qu'elle descende du général au particulier. C'est, en parler didactique, la *méthode d'induction* opposée à la *méthode de déduction*. Entre ces deux manières il y a donc toute la différence qui sépare deux systèmes philosophiques, les méthodes de Bacon, de Descartes fondées sur l'observation et le raisonnement opposés au péripatisme et à la scholastique.

***

La révolution qui lentement s'accomplit dans le genre de la Comédie de mœurs, n'est donc pas une simple querelle d'écoles littéraires, comme certains veulent le donner à entendre ; il ne s'agit pas d'une modification superficielle dans la forme, le dialogue où la mise en scène, mais d'une révolution profonde qui change la base même de la méthode dramatique. L'art dramatique ne peut consister simplement dans l'arrangement heureux de phrases harmonieuses et de périodes redondantes s'enchaînant sur une traîne d'idée habilement associées ; le livre, en ce cas, est un interprète plus sûr que le meilleur des comédiens. La raison d'être du théâtre qui fait monter l'homme tel qu'il est sur les planches, sans le peplum tragique ou ou le masque de pierrot, c'est de nous représenter la vie. De même qu'ils sont en chair et en os les personnages doivent avoir un cœur et une âme, ils doivent être mobiles et fluctueux comme l'est la nature humaine et non découpés à l'emporte-pièce, ils doivent être présentés dans leur milieu physique aussi bien que psychique avec leurs défaillances et leurs élans. ils doivent être, en un mot, tels que nous les observons, vivants, conduits par l'aimable logique de la nature. Comme une chimie rassemblant les éléments fournis par l'analyse pour reconstituer un corps, que l'art dramatique rassemble les éléments fournis par l'observation en une synthèse de vie, et : de cette représentation, émanera logiquement l'idée générale ou la solution cherchée.

Jean JULLIEN.

TRIBUNE LIBRE

—

Nous recevons la lettre suivante :

Bruxelles, ce 24 juin 1891.

Monsieur Léon Deschamps,
à Paris.

Je vois, au dernier numéro de « La Plume », en votre cordial commentaire sur la « Renaissance Belge », deux ou trois détails que votre annonce de couverture (3e page) pourrait rendre tout au moins un peu confus.

Les vers d'Ivan Gilkin (La damnation de l'Artiste) et les trois cahiers de poésies de Verhaeren (Soirs, — Debacles, — Flambeaux noirs) ont été publiés « chez l'éditeur E. Deman », en éditions de choix d'un tirage restreint et personne autre ne possède ces livres « en fonds ou en nombre » pas plus que la traduction des Poèmes de Poe ou le « Pages » de Stéphane Mallarmé et quelques autres publications de Odilon Redon, A. Saint-Paul, J. Destrée.

Votre article affirmant, avec renvoi à votre page d'annonces, que celle-ci note le seul parterre littéraire qui soit en Belgique, permettez-moi de revendiquer les quelques fleurs (ce ne sont les plus mauvaises ni les plus mal cultivées) enlevées à mon jardinet.

Croyez, cher Monsieur, que la particulière occasion a seule motivé la « réclame » involontaire que je me fais en votre *très hospitalière* Revue.

Et veuillez agréer toutes mes salutations.

E. DEMAN.

***

23 août 1891.

Mon cher Deschamps,

Voulez-vous me permettre de répondre quelques mots aux observations aussi intéressantes que courtoises qui me sont présentées par M. Louis Dumur, dans votre numéro du 15 août, à propos de mon article sur le *Rythme expressif*.

D'accord d'une manière générale, avec le poète de la *Neva*, sur les idées qu'il émet dans sa lettre, je persiste à croire qu'il se trompe en ne faisant pas une importante distinction de l'emphatique césurale et de la forte, et en pensant que les principes exposés dans mon article du 15 juillet sont précisément ceux qui ont déterminé son travail du 30 juin 1890 dans le *Mercure* Dans ce dernier point gît une question de propriété d'idées : M. Dumur l'a effleurée avec beaucoup de délicatesse. J'insiste seulement pour mieux limiter ma pensée :

Le rédacteur du *Mercure* a le premier songé à une versification basée sur la hauteur des syllabes (toniques et atones) régulièrement disposées en iambes, anapestes, etc. : dans le *R. expr.*, j'ai voulu donner quelques moyens d'expression symbolique sonore basée sur : 1° *la césure*, 2° *les emphases*, 3° la *hauteur des syllabes* (employée auparavant par M. Dumur pour le rythme général du vers) ; dans mes notes du 1er août sur le *R. poétique*, je disais déjà que le rythme n'existe pas sans régularité ou alternance, et je donnais pour causes à la cadence ordinaire des vers : les *repos nombreux*, l'*allitération* et l'*assonnance* méthodiquement disposées, bien plus que les atones et les toniques qui ont cependant, elles aussi, une valeur rythmique.

Enfin tous les principes que j'ai essayé de déduire de l'examen des choses, je les considère non comme

des règles, mais comme des moyens dont on peut parfois se dispenser de se servir.

A vous cordialement.

Pierre VALIN.

ERRATUM

Dans l'article de Pierre Valin sur le *Rythme poètique et l'allitèration,* paru dans le numéro du 1er août, lire ligne 24, au lieu de : « par suite de son inégalité d'allure », « par suite de son égalité d'allure ».

CRITIQUE LITTÉRAIRE

La Peur de la Mort, par François de Nion, chez Savine.

« Le thème ? Un passant en silhouette sur des foules, une image très-nette et découpée de civilisé, d'être nerveux et fin, d'homme de race en valeur sur des fonds de vie usuelle, des horizontalités quotidiennes.. Puis, cette figure grise se colore, des lineaments se dessinent, les dessous affleurent : c'est le moût d'un sang rèche, la pétulance des sens, le dédommagement des nubilites tardives. A travers des fraîcheurs provinciales, ce sont aussi des lumières d'enfance, des ondées vives, jaillissantes de sensations, les pulsations d'une intellectualité qui travaille. De là les divergences de la double nature, l'instinct rue aux boucheries roses. aimante à l'animalité, quand petit à petit l'Esprit bifurque, aspire aux idéalités....

L'écrivain prend son temps, rien ne presse : la mort à peine a frôle son homme. C'est une première rencontre devant un berceau... Voila les trois coups frappés... La rencontre, si brève qu'elle fut, a suffi : le Mystère tout-à-l'heure va le récupérer, il sentira la Loi, la Mort sera sa visiteuse ponctuelle. C'est elle, en effet qui le libère de la vie vaine, mais pour le cloitrer dans l'idée de l'Inconjurable... Vivant, il s'écoute sombrer aux cycles obscurs... Il s'est assigné un tertre dans un coin du parc ; la Mort, un jour que par avance il s'y couche, l'intègre et le résoud...

Sur une page lyrique, sur le cantique des fermentations du charnier, se clôt l'etrange et nostalgique histoire...

J'en connais peu d'une note d'art plus moderne. »

J'emprunte ces lignes à la très admirable préface qu'écrivit M. Camille Lemonnier pour la *Peur de la Mort.*

Jamais je n'ai plus souffert vraiment de cette impossibilité : en une trentaine de lignes dire d'un roman tel que celui de M. de Nion, notre excellent confrère de la *Revue Indépendante*, tout ce qu'il en faudrait dire.

Quant à cette préface de M. Lemonnier, nulle critique ne pourrait l'égaler.

Le talent de M. de Nion est incontestable, son roman très significatif. L'observation y est adroite, minutieuse, jamais puérile ni banale. Son héros, toujours conscient et parfois ironique, est surtout bien vivant, bien vrai.

L'étude de la vie mondaine tout extérieure, parrallèlement avec celle du progrès insensible que fait dans son cerveau, cette effroyable maladie mentale : *la Peur de la Mort*, est conduite avec une sûreté d'analyse et de goût parfaite, dans une langue très chatiée, très personnelle, avivée de néologismes presque toujours heureux, mis à part un certain : *polichinellesque*, qui, sous la plume de M. de Nion, m'étonna.

Mon seul vœu, ces lignes banales rapidement écrites, c'est d'avoir dit à M. de Nion, toute l'admiration durable que j'ai pour son œuvre, et d'avoir inspiré à quelques-uns le désir de lire *la Peur de la Mort.*

Georges ROUSSEL.

×

Vers l'Absolu, par Bénoni Glador.

Les abstractions s'empressent, de toutes parts, à la ruine de nos littératures d'hier. Et voici à chaque page de ce livre, malgré des fraîcheurs et des ardeurs qui font regretter de n'être pas seules, et des images simples qui ne sont pas toujours de cette horreur de symbolisme qui court les brasseries depuis six mois et qui a déjà vécu, — voici des impressions contournées et stérilisées par une poursuite abstraite de la vérité par une marche toute cérébrale *vers l'Absolu.* Comment se fait-il que des poètes, dédaignant la vie qui les a produits et qui serait leur plus grande force, préfèrent célébrer des *théories* ? L'art d'écrire est rien moins que poétique, et la prose est faite pour ces abstractions. Et puis, quoique l'ensemble de ce livre vaille parmi les meilleurs de ce que *la poésie artistique* (et non humaine) nous donne depuis des années, nous nous souvenons encore que, voici longtemps, M. de Balzac est parti lui-même à *la recherche de l'Absolu* : n'avons-nous donc pas fait un pas de plus, M. Glador, et l'absolu ne serait-il pas plus près de nous ? Il y en a tant qui sont déjà revenus, brisés, de ces voyages trop spirituels vers le rêve de vivre, qu'ils étaient allés chercher trop loin.

F. CLERGET.

Au journal « Le Temps »

Le Journal « Le Temps » auquel la cessation de sa campagne contre la *Compagnie Transatlantique* laisse quelques colonnes à remplir, profite de ses loisirs pour morigéner Monsieur le Ministre, garde des sceaux et ses subordonnés des Cours et des Parquets sur leur coupable négligence à poursuivre et à condamner les recueils qui, au dire de ce gros pataud, offensent sa morale. Il crie fort, il se met en grande colère, votre journal, M. Hébrard, il admoneste MM. les substituts et sous peine de voir leur avancement retardé, il leur enjoint de mettre plus de rigueur dans leurs relations avec la littérature légère ou gracieuse.

Savez-vous, grand confrère, que c'est un vilain métier que vous exercez là, et que les termes de raccoleur et de mouchard font mal sur quelqu'un d'aussi pondéré que vous. Vous vous plaignez de trop de mansuétude dans la répression : Permettez-moi de vous dire que sur une dénonciation, pouvant venir de votre Exchange-Office, « La Plume » a été condamnée, pour un sonnet, à deux mille francs d'amende et quinze jours d'emprisonnement. Et si vous ne trouvez pas cela suffisant pour votre morale, O Temps ! c'est que le jésuitisme protestant peut rendre des points au piétisme catholique.

Je comprends votre colère, triste hibou, contre notre rire et notre fantaisie, mais croyez vous que nous ne serions pas dans notre rôle en demandant des poursuites contre ceux qui, comme vous, attentent constamment à la vérité et à l'intelligence.

L. M.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Typ. et lith. Joseph ROYER.

La Revue Encyclopédique est appelée à rendre les mêmes services que le *Grand Dictionnaire Larousse*, dont elle est la continuation. Les divers articles (Littérature, Sciences, Théâtres, Politique, Beaux-Arts, etc) y sont traités par les specialistes les plus compétents. Illustrée de nombreuses et magnifiques gravures, cette Revue est la plus complete, la plus nouvelle et la moins chère.

Abonnements, France : Un an, 20 fr. ; six mois, 11 fr. ; trois mois, 6 fr. — Etranger : Un an 25 fr. ; 6 mois, 13 fr. ; trois mois, 7 fr. ; le numéro 1 fr. — Librairie Larousse, 19, rue Montparnasse, Paris, chez tous les libraires et dans les gares des chemins de fer.

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix :

25 fr. pour **100** coupures.

LIVRE D'OR DE LA PLUME

POITIERS — *Grand Hôtel du Palais*, Jacomella et Cie, propriétaires.

BOULOGNE-SUR-MER — *Hôtel du Cygne*, 6 fr. par jour, tout compris.

BORDEAUX. — *Hôtel Français*, rue du Temple, 5 fr. 50 par jour. Maurice Aupin, propriétaire.

LIBRAIRES CORRESPONDANTS DE LA REVUE :

PARIS :

Léon Vanier, 19, quai St-Michel. — **Brasseur**, galerie de l'Odéon. — **Paul Sévin**, 8, boul. des Italiens. — **Albert Savine**, 12, rue des Pyramides. — **Demay**, 21, rue de Châteaudun. — **Bailly**, 11, Chaussée-d'Antin. — **Dentu**, avenue de l'Opéra. — **Mme Clément**, kiosque 113, en face no 7, boul. St-Michel. — **Mme Martin**, kiosque 117, en face Cluny. — **Mme Denas**, kiosque 246, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel. — **Mme Brevet**, kiosque 207, place St-Germain-des-Prés. — **Tresse et Stock**, galerie du Théâtre-Français.

PROVINCE :

Bordeaux : *Graby*. — **Lille** : *Librairie Centrale*. — **Limoges**, *Librairie Moderne*, 1, rue St-Martial. — **Lyon** : *Mme Vve Cantal ; Bernoux et Cumin*. — **Marseille** : *H. Blancard*. — **Montpellier** : *Estellé*, 3, place de l'Observatoire. — **Nancy** : *Garot*, rue Gambetta. — **Niort** : *Clouzat*.

ÉTRANGER :

Bruxelles : *Paul Lacomblez*, (concessionnaire général en Belgique et Hollande pour la vente au no et l'abt). — **Genève** : *Agence des Journaux*. — **Londres** : *Hachette et Cie*. — **Port-Saïd** : *Horn*.

(**La Plume** *est en vente dans toutes les gares.*)

BULLIER BAL : SAMEDIS & DIMANCHES
JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

CASINO de BOULOGNE sur MER

—o—

SAISON D'ÉTÉ

—o—

Jeux — Bals — Spectacles — Restaurant

—o—

La plage la plus renommée de France

En vente aux bureaux de LA PLUME

BIBLIOTHEQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de la Revue

I. *Dédicaces*, poésies, par Paul Verlaine, 50 ex à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr. .... épuisé

II. *A Winter night's dream (Le Songe d'une Nuit d'Hiver)*, poème lunatique, par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr., et 200 à 3f. épuisé

III. *Albert*, roman, par Louis Dumur. 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 ex. à......... 3 fr.

IV. *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud. 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à.......................... 3 fr.

V. *Le Fi-Balonet*, proses, par Jacques Renaud, 12 ex. sur Japon, à 20 fr. et 200 ex. simili-Japon.......................... 3 fr.

(Il paraît un volume par trimestre. — Cette édition n'est pas réimprimée)

Léon Deschamps. — *A la Gueule du Monstre*, poésies, in-18 Jésus, vélin teinté ; *Contes à Sylvie*, nouvelles ; *Le Village*, roman de mœurs paysannes. chaque volume .... 3 fr. 50

Léon Bloy. — *Le Désespéré*, 1 vol. ; *Un brelan d'Excommuniés* (2 fr.) ; *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, 1 vol. ; *Le Pal*, pamphlet (tres rare) (les 4 nos 2 fr.) ; *Christophe Colomb devant les Taureaux*, 1 vol. Chaque vol.............. 3 fr. 50

Maurice Maeterlinck. — *Serres Chaudes*, poésies ; *L'Intruse ; Les Aveugles ; La Princesse Maleine*, drame. Chaque vol.................. 3 fr. 50

Jean Jullien. — *L'Echéance*, un acte en prose, précédé d'un *Essai sur le Théâtre vivant*.... 1 fr. 25

Paul Redonnel. — *La Mort du Vieillard*, poème (épuisé). *Liminaires*, poésies, (vient de paraître).

Henri Bossanne. — *Les Ephémérides* (3 fr. 50), *Fleurs Sauvages*, poésies.................... 1 fr. 50

Henry Cormeau. — *Le temps d'amour* (3 fr. 50) : *Les Lundis de la Campagnarde*, poésies..... 1 fr.

ART & CRITIQUE, collection complète (84 Nos) 50 fr.
LA PLUME, année 1889, un beau vol. broché, 20 fr.
— année 1890, » » 20 fr.
LA VOGUE, 3 ex. sur hollande............. 10 fr.
EAU-FORTE de C. Cain (21X16) tirée sur Japon laminé, sujet : *La Plume*............... 2 fr.

(Envoi franco contre mandat ou timbres)

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE & LITHOGRAPHIQUE

J. ROYER

Labeurs de Luxe, Brochures, Publications périodiques, Circulaires, etc.

PARFAITE EXÉCUTION — CÉLÉRITÉ — PRIX MODÉRÉS

Rue de la Recluzière, 11, ANNONAY (Ardèche)

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER

TROISIÈME ANNÉE — N° 58

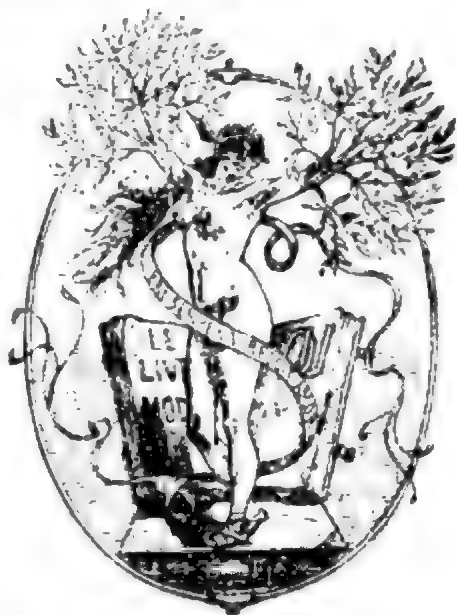
ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

15 Septembre 1891

Le Numéro : **50** cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Sauf dans ses Numéros exceptionnels)



LA PLUME

Revue Littéraire & Artistique

BI-MENSUELLE

NUMÉRO EXCEPTIONNEL

CONSACRÉ AU

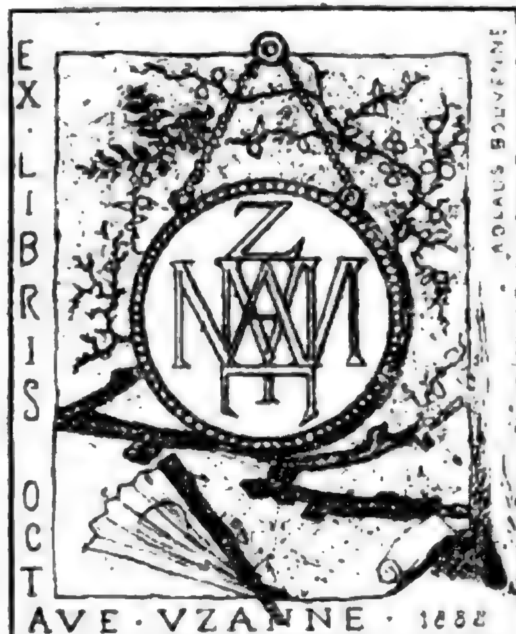
Livre Moderne

et à la

CURIOSITÉ LITTÉRAIRE

Rédacteur en chef de ce Numéro : OCTAVE UZANNE

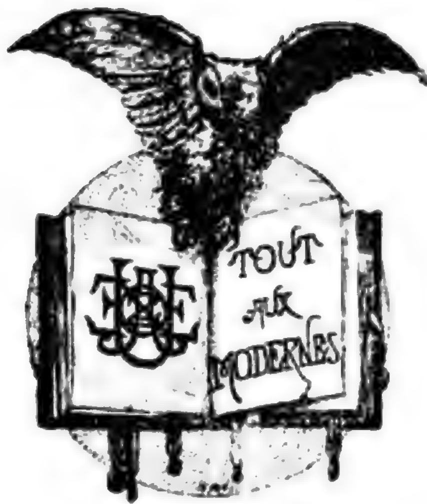
SOMMAIRE



PARIS

— 31, Rue Bonaparte, 31 —

Directeur de la Revue : Léon DESCHAMPS



LE
LIVRE MODERNE

Revue du Monde littéraire et des Bibliophiles contemporains

PUBLIÉE PAR

Octave UZANNE

Direction

17, QUAI VOLTAIRE, PARIS

Administration : M. ELPHÈGE GUILLEMINOT

ANCIENNE MAISON QUANTIN, 7, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

PARIS et PROVINCE. . . . . *Un an :* **40** fr.
ÉTRANGER. . . . . *Un an :* **45** fr.

Il a été imprimé en outre, la Première Année, Cinquante Exemplaires de luxe (papier du Japon, Chine et Whatman) qui tous ont été souscrits. On n'a tiré la seconde année que les exemplaires dont *les souscriptions ont été maintenues par renouvellement avant le 31 décembre 1890*. Il ne sera donc accepté *aucune nouvelle souscription pour les papiers de luxe*.

Le LIVRE MODERNE, afin de ne pas engager trop longtemps la sympathie de ses Abonnés et pour demeurer plus solidement, à titre original, sur les rayons des bibliothèques peu nombreuses, mais choisies, cessera de paraître à la fin de l'année 1891, pour faire place à une autre publication de même nature, mais entièrement différente de physionomie, d'allure et de format.

Cette revue future sera une merveille en son genre, une vraie thébaïde des lettres et des arts, relatant tout ce qui intéresse notre monde. Son titre définitif n'est pas encore fixé. Nous en aviserons nos lecteurs aussitôt que cela nous sera possible. Quand nous aurons dit qu'une partie du texte et **tous** les clichés illustrant le présent numéro appartiennent au *Livre Moderne* (même les **inédits**), nous aurons indiqué ce que sera la future publication, supérieure encore au *Livre Moderne*.

Le Samedi 3 Octobre, réouverture des Soirées de « LA PLUME », 1, place St-Michel, au « SOLEIL D'OR ».

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Bibliothèque Artistique et Littéraire : *Les Tourmentes*, poésies, par Fernand Clerget (10 ex. Japon à 20 fr. et 200 ex. simili-Hollande à 3 fr.). Chaque ex. contient le portrait de l'auteur par R. Lotthé.

Savine : *Histoire d'un trente sous*, par Sutter-Laumann (3 fr. 50).

LES THÉATRES

Gymnase : *Madame Agnès*, comédie en 3 actes, par Julien Terre de Bourrique (*alias* : Berr de Turrique). Madame aime Monsieur. Ce dernier flirte ailleurs. Renan (Ernest) est mis sur le tapis, ce qui fait que l'on trouve une lettre dans un bouquin quelconque. Conclusion : Ils seront heureux, pas Renan, ni Ernest, les époux — et... la toile tombe et la pièce *itou*.

Déjazet est un théâtre qui fait salle comble tous les soirs — si on consulte les petits papiers remis à la presse et si l'on s'en rapporte à la parole du directeur. Malheureusement, la lettre ci-dessous, affichée dans nos bureaux, prouve la bonne foi de ce directeur :

« Madame. — Nous vous remettons sous ce pli quelques billets de faveur que nous vous prions de bien vouloir distribuer à vos locataires. Comptant sur votre obligeance, nous vous offrons, pour ce dérangement, *deux fauteuils de Balcon* **entièrement gratuits**. »

Cette lettre circulaire a été adressée à tous les concierges de Paris. La nôtre (servant d'entrée gratuite à Déjazet) a été trouvée dans les waters-closets. Voilà le cas fait par Monsieur Pipelet des invitations *gracieuses* de M. Boscher. Chat échaudé...

LES REVUES

Dans **Vendémiaire :** *Rafales*, vers remarquables de F. Clerget et des articles de nos camarades Paul Adam, André Veidaux et H. Cholin. — Au **Mercure**, de nouvelles ballades de Tailhade (pour compléter le volume : *Au pays du Mufle*). — L'**Ermitage** commence un nouveau drame de Henri Mazel. Avis aux purs artistes. — Pas reçu encore les **Entretiens**. — **Chimère**, notre jeune sœur, tient toutes ses promesses. De par nos numéros exceptionnels, a été retardée chez nous l'apparition d'une *Chanson pour elle* que Verlaine a aussi donnée à **Chimère** — qui la publie. Evidemment, notre précieux ami et maître Verlaine ayant vendu à **La Plume** le droit de publier inédite cette chanson (elle devait paraître, avec une autre, dans le n° du 1er septembre), a été trompé par notre numéro des Peintres, ce qui explique son autorisation donnée au camarade Redonnel. Ceci pour prévenir tout malentendu. — Nouvelles feuilles : **Beautés Parisiennes** (Dir. : Arno Mayer, réd. en chef : Marc Legrand) ; **La Libre Critique**, hebdomadaire, 37, rue Souveraine, à Bruxelles. — La **Lorraine Artiste** donne un très beau portrait de Paul Crampel l'explorateur.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 58 15 SEPTEMBRE 1891

LE « LIVRE MODERNE »

JAMAIS, en cette revue, ne fut insérée une ligne de réclame payée ; jamais nous n'accepterons de rémunération pour les services que, dans l'avenir, nous pourrons rendre à l'art, notre seigneur et maître.

Quand une cause nous paraîtra juste, nous la défendrons avec toute la force de la conviction ; si, au contraire, elle nous semble détestable et, pour l'art, redoutable, nous emploierons la même ardeur pour la combattre.

Trop de publications n'ayant qu'un but : *gagner de l'argent*, existent déjà pour que nous soyions tenté d'aller en grossir le nombre. Il est bon que notre indépendance reste complète. C'est un gage de sincérité et, qui sait ? peut-être un moyen de vaincre.

∴

Ces lignes préliminaires étaient nécessaires pour éclairer le lecteur sur notre pensée. Il existe un art très complexe qui tendait de plus en plus à disparaître, l'art du Livre ; quelqu'un est venu, a renouvelé cet art, l'a vivifié, lui a consacré ses loisirs, sa vie, a renoncé pour lui à tout espoir de lucre et, modeste, a parachevé son œuvre en créant la plus littéraire et la mieux comprise des revues : *Le Livre moderne*.

La Plume se devait à elle-même de présenter ce grand confrère à tous ses fidèles — du moins à ceux qui l'ignorent encore, car *Le Livre* est la plus réputée des publications artistiques. Nous n'avons point failli au devoir tracé ; ce numéro est la justification d'une tâche achevée.

∴

C'est le 1er janvier 1890 que parut la première livraison du *Livre Moderne*, fils régulièrement déclaré du *Livre*, publication ayant atteint sa dixième année et qui, pour ne faiblir à l'œuvre, pour n'être point atteinte par la Routine aveulissant les meilleures dispositions, abdiqua en faveur de son enfant — posthume.

Octave Uzanne directeur-rédacteur en chef des deux publications, présentait ainsi le nouveau venu :

« ... un tempérament héréditaire et des qualités congénitales, une grande et rare force morale qui n'est point traditionnelle : l'*Originalité*. »

Puis, au nouveau-né, le parrain conseillait :

« Détourne tes regards du passé, qui jamais ne revient ; domine le présent, *qui est à toi* et que tu peux améliorer ; marche sans crainte vers l'avenir, avec un cœur droit, un esprit subtil et plaisant, une bravoure des sincérités poussée jusqu'à la témérité, et surtout sois plein de diversité de grâce et de gaîté. Enfin, sois personnel, *individualise* tout ce que tu feras... »

Grâce au parrain, le filleul a obéi et fait sa route !

∴

La collection de cet exquis recueil est édifiante à parcourir.

Au point de vue purement littéraire, on y trouve de précieux et nombreux documents de la plus haute importance. Lettres d'écrivains à travers lesquelles se rencontre la genèse de livres tels que *La Terre* (E. Zola), l'exposé sincère de la vie d'un débutant dans les lettres (Ch. Monselet) et les tribulations d'un artiste mûr (Barbey d'Aurevilly) ;

les rapports dressés par les comités du Théâtre-Français et de l'Odéon, lors de la présentation d'*Hernani* à l'aréopage de la rue Richelieu et d'*André del Sarte* au fonctionnaire qui sévit près le Luxembourg ; des vers curieux, des listes de parodies suscitées par les chefs-d'œuvres dramatiques parus en ce siècle du fer, etc., etc.

Au point de vue bibliophilie ou collection en général : de savantes recherches sur des livres rares, des comptes-rendus de ventes artistiques, l'énumération complète de toutes les affiches que l'on doit collectionner, des dissertations sur tout ce qui a trait aux arts appliqués à l'industrie, des études sur la pénurie des arts en général et en particulier sur le « krach du livre », des conseils aux éditeurs — et aussi de sanglants reproches qui ne furent jamais pardonnés...

Comme illustrations, rien que des merveilles : croquis à la plume, pointes sèches, eaux-fortes, chromo-lithographies et gravures en taille-douce, tout vaudrait la peine d'être mentionné : lettres ornées, vignettes, culs-de-lampe, etc., etc.

Et le papier et les couleurs des encres mises en rapport avec les nuances des couvertures et... re-etc., etc.

.˙.

Mais Octave Uzanne travaille pour la gloire ; il ne veut pas s'endormir sur son premier triomphe, ni être tenté de continuer sa revue comme un écolier son cahier de narrations : au premier janvier prochain, changement à vue du *Livre Moderne* qui deviendra... on ne sait encore le titre, une *Thébaïde des Lettres et des Arts*, j'en suis certain. Ce que sera cette revue, nous le dirons plus tard. Contentons-nous de féliciter hautement et cordialement l'artiste infatigable qui dota les lettres de tour à tour si savantes, si spirituelles, si mordantes pages d'esthétique, et l'art du Livre de merveilles que feront bien de consulter nos arrière-neveux. Et, puisque nous en sommes à la minute des félicitations, signalons le lieutenant que M. Uzanne a délégué à la critique des œuvres nouvelles, notre excellent et si distingué confrère B. H. Gausseron.

SAINTE-CLAIRE

PHYSIOLOGIE DU LECTEUR

L'ancienne mode des Physiologies. — On n'a jamais écrit la Physiologie du Lecteur. — Des attitudes, selon la nature des livres ingérés. — Parallèle de l'expression externe de la Lectrice et du Lecteur. — Des différents Lecteurs. — Des Lecteurs professionnels. — De la conception de la vie moderne forçant à la lecture en tout et partout.

ON a certes écrit des centaines de Physiologies. Il fut naguère un temps heureux où il en paraissait plusieurs par semaine ; elles formaient des brochurettes aimables, piquantes, souvent très spirituelles et toujours fort abondamment illustrées par ces fins et charmants vignettistes de la génération de 1840 qui excellaient à camper ingénieusement sur bois des croquis, ainsi que des lettrines ou des culs-de-lampe d'une exécution fantaisiste et élégamment prime-sautière. — La mode a disparu de cet art des jolis badinages de plume qui eut ses virtuoses parmi lesquels on compte les plus grands noms de notre littérature romantique. Il suffit de revoir *Les Français peints par eux-mêmes*, *Le Prisme* et la collection de ces mignons volumes in-16, publiés par Aubert pour se convaincre de la brillante rédaction que parvint à réunir ce genre littéraire, aujourd'hui abandonné par tous les hommes de l'école réaliste. — Cette manière mériterait de revivre, car je ne sache pas qu'elle puisse blaser aisément les lettrés. L'art de la physiologie ne peut être obsédant, c'est un art léger, subtil, ironique et dégagé, qu'on peut à peine fixer et qui montre toute la mobilité des êtres qu'il s'applique à décrire. En littérature, la physiologie est un Article de Paris, la province n'y peut prétendre. On ne connait aucune *Physiologie du Lecteur* et cela surprend. Je viens de bouleverser toute une bibliothèque, de piocher Quérard et Lorenz. Ces oracles bibliographiques sont muets sur cette question : on n'a jamais écrit la *Physiologie du Lecteur*. — Est-il une physiologie plus séduisante, cependant, plus variée, mieux appropriée à la verve des analystes et à l'humour des illustrateurs ? — La *Physiologie du Lecteur*, mais ce serait une futilité immense comme la vie humaine ! — L'observation n'aurait-elle pas à suivre le lecteur depuis son apprentissage, à ces premiers débuts de l'enfance où nous gaminons de l'œil sur nos livres à gros caractères, jamais correctement assis pour lire, moitié accroupis, torturés par des poses incroyables, amoureux des gravures et irrespectueux des textes jusqu'à l'extrême vieillesse où nous lisons presque cassés en deux !

A mesure que nous grandissons, notre regard se pondère, s'équilibre sur le papier imprimé ; nous sentons déjà la griserie dont s'imboit notre imagination au récit d'aventures extraordinaires, et nous venons chaque jour plus béatement humer avec voracité de l'œil ces fictions que notre rêve

colore et agrandit encore dans les mirages phosphorescents de notre cerveau enfiévré par tous les sublimes au delà du réel.

Avec la coutume que nous prenons peu à peu de l'étude, notre corps se ploie aux attitudes de la lecture, il se met en formes particulières selon la nature des ouvrages sur lesquels nous nous appliquons ou inclinons. S'il s'agit de sciences positives, d'histoire ou de philologie, nous nous accoudons volontiers sur la tabble dans une situation arc-boutée, méditative et résignée, les épaules arrondies en portefaix, car nous avons la sensation du plomb qui va descendre en notre crâne et nous courbons la nuque en avant comme Atlas pour soutenir le poids du monde.

Remarquez les lecteurs de nos Bibliothèques publiques, surtout dans le monde des écoles ; leur tête roule comme une sphère sur la concavité de leurs épaules ; on pourrait croire qu'ils dorment dans un ronronnement scientifique ou jurisprudent ; ils sont bien éveillés cependant, mais engourdis comme le boa qui digère, car ils s'assimilent lentement des connaissances copieuses dont sont gorgées toutes les cases de leur cervelle.

Une lecture littéraire égayée et agrémentée par la forme, enrichie par le style, nous fait au contraire souvent plus allègres et modifie totalement notre attitude physique. Notre corps plus abandonné, plus assoupli semble alors mû par la béatitude interne, par le délassement intellectuel dont nous jouissons. Captivés par le livre ébauché, nous ne le pouvons abandonner et nous le trainons avec nous pour en poursuivre la lecture dans toutes les fonctions de notre vie intime. — C'est presque toujours une œuvre de fiction que nous portons sur notre table, pendant notre repas solitaire, soumettant le plaisir gourmand de la mastication aux joies plus affinées, plus pénétrantes de la dégustation cérébrale si exquise et si enveloppante.

La lecture chez soi, dans la solitude animée du rêve, berce nos mouvements en des langoureux nonchaloirs curieux. Sans que nous nous en doutions seulement, nous exprimons, dans ces tête-à-tête avec nos livres au coin du feu, une multiplicité extraordinaire de mimiques qui traduisent nos sensations intérieures et interprètent étrangement tous nos successifs états d'âme.

Avez-vous jamais employé attentivement une quinzaine de minutes à épier les tics, les gestes, les contractions de lèvres, les frémissements de narines, les alanguissements de bras, les demi-sourires, les plis du front d'un lecteur qui ne se sent pas surveillé ? — Si le sujet est nerveux, démonstratif, exubérant, l'observation peut être d'un délicieux comique ; s'il est rassis, placide, flegmatique, ses subites transfigurations n'en seront pas moins notables et sa prosopographie amusante à conserver. — Essayez plutôt sur un de vos proches, habilement, sans divulguer

vos intentions et sans vous laisser surprendre. Choisissez votre heure, ses dispositions et l'ouvrage qui servira de pile agissante, et je vous assure que cette comédie de la lecture d'un visage de liseur vous séduira profondément si vous êtes déductif !

Les femmes sont, le croirait-on, moins expressives que les hommes au cours des lectures qui travaillent leur essence morale. Faut-il en conclure qu'elles lisent plus légèrement ou bien qu'elles sont par habitude plus maîtresses de la mobilité de leurs traits? — je ne sais! — Je penserais plutôt que ces gentilles liseuses, si séduisantes à contempler dans leurs attitudes attentives au salon ou au lit sont moins aisément troublées que les hommes par les visions du merveilleux et de l'héroïque. La femme vit cérébralement dans l'irréel et dans l'invraisemblable ; le roman est son domaine et elle est plus difficile à naturaliser dans la vie bourgeoise que dans l'existence fantastique. Quoi qu'elle lise d'abracadabrant, en matière d'amour, ne l'émeut pas apparemment ; c'est pourquoi son minois ne se bouleverse pas aussi complètement que celui des lecteurs plus agissants d'âme et qui vivent, luttent, aiment et s'héroïsent avec les personnages surhumains qui se meuvent en leurs milieux romanesques.

La *Phisiologie du lecteur !* quel singulier *physionorama*, cela fournirait! — concevez-vous l'innombrable série de types baroques qu'on y ferait défiler à la parade avec la caractéristique spéciale de leurs manières et de leur profession.

On y verrait le lecteur jurisconsulte en son milieu froid, méthodique et rectiligne, le lecteur physiologiste ou le médecin, dans son intérieur un peu macabre de docteur Faust avec le squelette antique et le désordre voulu et pittoresque du cabinet, puis le lecteur ecclésiastique non moins *physiologiable* agitant sempiternellement ses lèvres sur un bréviaire que l'usage a racorni, brillanté et sali, le lecteur de club, et enfin cette grande série de lecteurs professionnels, à savoir : les conférenciers, les professeurs, les auteurs dramatiques, les bibliophiles, les bouquinistes, les éditeurs, les correcteurs, les typographes, les hommes de lettres, les savants, les académiciens, les employés des postes, les municipaux... Je m'arrête, car je ferais passer sur ma liste toutes les conditions administratives et tous les états consignés dans l'*Almanach des cent mille adresses*.

C'est peut-être en raison de la difficulté de borner un sujet si illimitable qu'il ne s'est rencontré aucun écrivain assez audacieux pour entreprendre la *Physiologie du Lecteur*. — Songez à quelle compilation formidable l'infortuné monographe aurait dû se livrer ! Que d'ouvrages remués, annotés, fourragés pour parvenir à nous présenter les lecteurs d'autrefois, ceux des inscriptions égyptiennes, babyloniennes et assyriennes, puis les Grecs et les Romains, ces avides mangeurs de tablettes cireuses et ces lecteurs de longs manuscrits qui se déployaient comme d'infinis Kakemonos entre les mains des lettrés. — Peignot seul aurait eu l'ardeur, la constance et l'ingénu plaisir de mener à bien une si prodigieuse corvée et encore n'eût-il pas suffi à sa tâche pour la partie ingénieuse, fantaisiste et humoristique qui aurait été le complément nécessaire de l'ouvrage.

Car je vous prie avec bienveillance de remarquer que le lecteur est protéiforme et ubiquiste. — On

croit l'avoir concentré dans son logis et parmi ses livres, et le voici qui erre à la promenade, sous les frondaisons des jardins publics. Le lecteur est insaisissable pour le physiologiste ; il est à la fois sédentaire et ambulant. Il exerce son action verticalement et horizontalement, perpendiculairement et ambulatoirement. Le lecteur ambulant est même une des variétés les plus observées ; il appartient à la grande tradition, et Don Quichotte en est le prototype.

Peut-être faut-il attribuer de telles dispositions perambulantes, évoluantes et allantes à cette opinion de Jean-Jacques Rousseau qui disait que les jambes sont les roues de l'intelligence et que marcher et lire sont des causes notables de double renouveau pour la pensée.

Toujours est-il que l'amateur de lecture est devenu aujourd'hui hygiéniste, c'est-à-dire très extérieur, et avec la fièvre de connaissances à acquérir et l'économie rationnelle du temps auquel sont contraints les hommes de ce siècle qui nous fait tous haletants, oppressés, hâtifs et toujours courants, il est nécessaire de lire en agissant et d'agir en lisant.

Les liseurs pullulent dans les rues et avenues de Paris ; on les rencontre sur les quais, parcourant, au hasard des boîtes, cette littérature cosmopolite et hétérogène que le hasard apporte sur les parapets de la Seine ; on les voit huchés sur l'impériale des omnibus, ou stationnant devant les kiosques des journaux, on les coudoie surtout fuyant à travers la foule comme des visionnaires, le nez dans un livre, hypnotisés par des suggestions intimes, inconscients des bruits des boulevards et des bousculades dont ils sont atteints.

Notre civilisation a multiplié les lecteurs à un tel point que lire est devenu une fonction indispensable à tous ceux qui se piquent d'être au courant de la vie moderne. — Il est utile de connaître tant de petits faits divers et de si nombreux ouvrages et articles littéraires que l'on n'attend point sa commodité et ses loisirs pour absorber toutes les lectures urgentes.

Dans ces coupés qui roulent emportés par des trotteurs fringants, vous remarquez un docteur qui lit une thèse récente ou un des derniers rapports à l'Académie de médecine, plus loin, dans ce landau, une mondaine en courses de visites déflore l'un des livres les plus vantés du jour, dans ce wagon qui file en rapide, tous les voyageurs étendent sur leurs genoux du papier imprimé, et tout le long du chemin, insensibles aux paysages, ces liseurs forcenés ne laisseront tomber le livre ou le journal que pour s'étirer et dormir, c'est-à-dire pour lire encore les hiéroglyphes de leurs songes.

Le lecteur à la campagne mériterait une physiologie à lui seul, car il est assez généralement idyllique, débonnaire, placide, vaudevillesque et plus facile encore à observer qu'à la ville. La nature a détenu jusqu'à l'hypocrisie de ses traits, et l'enfant, qui demeure en tout homme, réapparaît alors en sa nature saturée de renouveau avec bonhomie, douceur et espiéglerie marquant ses sourires sur cette face naguère

sévère, soigneusement masquée ou dressée aux passivités sociales.

Le lecteur au château ou bien sur la plage formerait un chapitre qui pourrait être illustré par une des plus curieuses estampes en couleur du regretté aquarelliste Eugène Lami.— Les Iconophiles connaissent la planche dont j'entends parler ici.

Car, dans cette *Physiologie du Lecteur*, telle que je rêverais de la voir exécuter par un lettré artiste ou un bibliophile humoriste doublé d'un bibliognoste, il me semble qu'il serait curieux au possible de faire défiler successivement dans la partie vraiment historique toutes les silhouettes de lecteurs, depuis les anciennes figures de la Bible des fous, jusqu'aux plus modernes conceptions de nos illustrateurs *fin de siècle.*

Quelle revue cela fournirait — songez-y — d'Abraham Bosse à Gravelot, d'Eisen à Déveria, de Johannot à Daumier, de Gavarni à Louis Morin ou à Caran d'Ache. — Ce serait unique. — Les modes ont évidemment influé sur les attitudes familières des lecteurs depuis le moyen âge à nos jours ; les poses qui nous sont révélees par la successiou des estampes depuis plus de trois siècles, nous prouvent que les mouvements de l'être humain les ont changées selon la nature des costumes qui ont toujours facilité ou diminué le jeu de certaines parties de notre corps.

Aujourd'hui même, selon notre liberté d'allure au logis ou en public, nous adoptons malgré nous, en lisant, des manières qui sont assez conformes à l'état guindé ou relâché de notre vêtement, et la délicieuse robe de chambre ou le veston de molleton de la campagne nous invitent à des morbidesses d'attitudes que nous ne saurions retrouver dans la rigidité de la redingote moderne.

Physiologie du Lecteur! physiologie amusante, documentée, curieuse et variée, une physiologie philosophique et historique, sérieuse et fantaisiste à la fois, une physiologie brillantée à l'extrême, qui donc nous la donnera dans toute son intégrité ?

En ces quelques pages sans poids, l'ai-je seulement suggérée dans l'esprit d'un seul de mes lecteurs ?

Ayant désencagé quelques aperçus, puis-je seulement espérer avoir formulé ce que pourrait être ce transcendant traité de la lecture.

Je reste incertain entre le *peut-être!* et le *que sais-je?* Toujours est-il que je ne désespère pas de voir paraître quelque prochain jour un élégant volume digne de la sympathie de tous les Bibliophiles sous le titre de : *La Physiologie du Lecteur* et telle est la puissance de notre imagination pour tout ce qui touche à la magie de nos désirs que je me plais déjà à le feuilleter page à page, image à image, voyant très nettement, avec une rare lucidité, tout ce qu'il saurait contenir de curieux, d'original et de piquant.

Il n'y a pas à se dissimuler cependant qu'il y a loin d'une œuvre rêvée à l'impression de cette œuvre, et je ne saurais m'illusionner sur les tracas, les fatigues, la constante recherche que ferait naître une telle

publication, mais toutes les monographies présentent les mêmes épines et ceux qui les savent franchir superbement ont seuls le beau dédain des obstacles qui caractérise tous les croyants de littérature et tous les chercheurs et historiographes de notre grande République des Lettres.

Allons, Amis, qui de vous deviendra le Physiologiste de la lecture ?

OCTAVE UZANNE.

UN ARTISTE

ctave Uzanne !

Des analystes subtils qui se sont voués à la pénétration des textes imprimés, à l'éclaircissement des interprétations graphiques de la pensée humaine, aucun ne m'a tant captivé, et même, pour être franc, autant inquiété que l'auteur du *Miroir du Monde*, de *l'Eventail*, de *La Française, du Siècle* et de tant d'œuvres où la raison le dispute à l'art dans de curieuses recherches.

Je l'ai connu, il y a quelque dix années, cet exégète, par les yeux de la pensée, grands ouverts à en devenir invisuels ; et je suivais alors ses travaux, se critiquess, ses productions plus personnelles avec un zele très ardent ainsi qu'il appartient à un néophyte, encore éloigné du maitre, et qui ne perçoit que par fragments les éclats de son verbe éloigné.

Quel disciple il a eu en moi, jamais il n'a pu le savoir : je ne le lui ai jamais dit, — Mais en raison de cet exorde vous me permettrez de parler d'Octave Uzanne en grande franchise et belle sincérité.

I

Notre siècle finissant, bousculé entre l'idéalisme de ses commencements et les bouillonnements plus physiquement exprimés de nos époques contemporaines, ne suit plus de ligne nettement marquée. — Faut-il noter ici la propension mystique qui n'est qu'un affolement sensoriel ? — Il s'est abreuvé à maintes sources d'un abord philosophique, et en a gardé une ivresse bizarre plus faite de malaises successifs que de mouvements hardis et fantaisistes. — A ce moment sans équilibre, il a fallu des historiens ; docteurs rigoureux et rationnels, au sûr et rapide diagnostic, qui pussent scruter dans leurs moindres déchéances les perversités littéraires mais ayant assez de netteté de perception pour ne point se méprendre aux afflux de santé, caractérisés par l'effort vers l'idéal. C'est que nous allons, détraqués, sans pitié des beautés passées, sans souci de la Beauté future, vers des ivresses de phrases intrèsèques et mal nourries ; tels les anciens qui fréquentaient encore les temples alors que la Divinité leur était devenue indifférente, nous adorons les creuses idoles auxquelles nous ne croyons plus.

II

Dans ce fatras perpétuel, dans cet amoncellement du livre, dans cette bousculade du concept intellectuel, il est nécessaire pour garder son autonomie de posséder une sûreté de méthode, une variété d'acquisitions, dont sont aptes peu de critiques. Avec Uzanne, je suis toujours sans crainte, car même si le jugement doit être différentiel le sien est toujours appuyé sur les bases les plus réelles du savoir et de l'effort permanent.

Je me rappelle de lui avec cette joie profonde que l'on met à regarder, à travers le tain du Souvenir, tout ce qui a participé aux douceurs sans rivales de la puberté artistique. Et je m'étais, en ce temps, fait de lui un portrait dont les lignes se sont sans doute brunies, mais qui n'a pas bougé dans son ensemble. De la longue étude de son œuvre diverse, il s'était dégagé une pénétrante image de Brummel littéraire, à l'allure dilettante, ouvrier impeccable de la phrase et... travailleur acharné.

Et ma sympathie s'est accrue quand, devant des signes indéniables, j'ai constaté que l'artiste était tel, avec l'agrandissement du fictif passé dans la réalité de l'existence, que mon cerveau l'avait conçu. Je l'ai lu presque en entier et je puis causer de l'impression ineffaçable que j'en ai reçue : Il est avant tout un artiste, et il est un savant, en ce qu'il est un connaisseur. Ainsi que disait le grand Théophile, *il a la Bosse ;* et cela est pour Uzanne un manomètre infaillible ; il sent le point qu'il ne peut dépasser, mais il sait le point qu'il peut atteindre. Sa force productive est considérable et liée par une unité sans conteste. Le père des *Zigzags d'un curieux* n'a rien à reprendre au bibliophile du *Livre*, il y a de l'homme à l'homme, cette conscience et cette perfection du labeur si rares parmi les normaliens qui ont envahi la carrière des Lettres. Aucun détail technique ne lui est indifférent, parce qu'il lui est familier, et s'il voulait procéder de Balzac, en tant qu'imprimeur, il ne sortirait de ses presses que des chefs-d'œuvre, successeurs nés des Adde et des Plantier, donnant ainsi au Tourangeau la satisfaction de se voir revivre dans un de ses rêves les plus chers.

L'hommme de lettres est équivalent à l'artiste chez Uzanne, et les deux si parfaits soient-ils sont égalés par le bibliophile. Il en est certainement de plus riches ; beaucoup ont des bibliothèques plus complètes et des éditions plus rares dans leurs vitrines, mais il n'en est pas qui aient pénétré comme lui ce qui fait la cherté du livre, et surtout ce qui en établit la beauté harmonique. Là, son arrêt est sans appel car c'est en lui une faculté intuitive, développée par l'étude : c'est le Génie. Qu'il s'agisse du caractère à employer pour l'édition des poëtes, et il ne prendrait pas le même *œil* pour Beaudelaire que pour Glatigny, ou de la lettre à lever pour le romancier ou le psychologue, il le dit avec netteté, avec précision. Il sait le rapport des marges avec la longueur des lignes et leur espacement, et il n'ignore point le grain et l'épair du papier à employer, qu'il soit de Hollande, du Japon, ou des vieilles fabriques de l'Isère. Il vous démontrera que l'illustration est incompatible avec tel genre littéraire, et que certain dessinateur et graveur connu n'est qu'une illustration à éviter. La reliure n'a pas de mystère pour son œil exercé, et il marquerait d'une ligne l'espace entre Lortic et Derôme. Au résumé tout ce qui constitue l'apanage de connaissances libresques, il le possède en propre.

Cette perception si ardue de l'enveloppe n'est guère comprise que d'une élite, aussi, même près d'amateurs délicats ne porterait-elle pas avec son ampleur entière ; mais je trouve en regardant dans le portefeuille d'Uzanne des épreuves avant la lettre : — Quand l'indifférence s'exerçait à l'égard des romantiques, il fut un des patients et tenaces lutteurs qui firent observer combien cette froideur était de mauvais aloi : et pour mieux prouver il donnait l'hospitalité à Champfleury décrié, et pourtant celui-ci ne pouvait parler de la période de 1830 que par ouï-dire. Il fit valoir egalement l'intérêt graphique qui s'attachait aux affiches murales... qui depuis !

Je suis resté en communion avec le lettré, l'artiste, le critique et le bibliophile : et nous sommes en intelligence cérébrale avec des auteurs qu'il aime comme je les aime, plus savamment peut-être, mais non avec plus de cœur. Il a pour Barbey d'Aurevilly une large affection, et il parle de Delvau en termes qui m'émeuvent. Ce besoin de vérité qu'il se doit à lui-même il l'épanche lumineusement dans sa publication *Le Livre Moderne*, où chaque page recèle l'affirmation de son désir.

Avec Octave Uzanne, la littérature n'a pas à craindre les traîtrises auxquelles l'ont accoutumée ceux qu'elle a le plus choyés. Il est la sincérité permanente, et parle presque sans rancune, des écrivains omnipotents qui ont oublié leurs débuts. Donc, je suis heureux d'avoir été amené à dire, encore que bien faiblement, une partie de l'estime en laquelle je le tiens.

LÉON MAILLARD.

PETITS PORTRAITS

OCTAVE UZANNE

'artiste impeccable ; l'inquiétant sourire personnifiés. Ironie, bienveillance, ou, plus simplement, joie intérieure d'une âme consciente ? Mystère ! Sous d'admirables cheveux noirs bouclés, à travers la plus soyeuse des barbes annelées, une lumière ensorcelante brûlant en dedans, vous attirant, répandue sur ce fin visage, vous captivant lentement, insensiblement, sûrement.

Et, phénomène bizarre, ce sourire qui charme et ce verbe qui captive n'ont d'effet sur les médiocres : « c'est un ours », clament les uns ; « l'être insociable ! » hurlent les autres : — point, c'est l'homme supérieur vers lequel on doit monter *et non la brute qui vous oblige à* descendre.

Artiste ! il l'est jusqu'au bout des ongles — sans pour cela cesser d'être homme. Lettré tout autant. Friand de gourmandises littéraires, rares et curieuses. Providence des bibliophiles : sait tout, voit tout, connait tout. A toujours refusé de travailler à l'aune ; un esprit d'artiste Renaissance logé dans

une cervelle de contemporain. Ses livres? des merveilles de style, de, grâce à lui, typographie, d'illustration, de forme et de goût, des œuvres précieuses — si en ces temps de bicyclette, d'hymne russe et de jean-foutres, les princes n'étaient palefreniers, pignoufs et mufles comme tous les autres !

Homme? Demandez-lui ce qu'il pense du mandarinat! Raison saine? Ecoutez-le traiter des questions d'art : « Les uns ont des rayons dans leur atelier ou des compartiments dans leurs coffres à manuscrits; ils tiennent, bonnetiers soigneux, l'article de vente courante et, avant de savoir s'ils sont artisans finis, commencent par vouloir être innovateurs; les autres se regardent le nombril, font des œuvres médiocres et croiraient déchoir s'ils nous ciselaient des boutons de porte qui n'en seraient pas moins des chefs-d'œuvre — peut-être. »

Avec ça, méprise l'argent, les bâteleurs et la réclame. Aime son coin, orné de tant d'œuvres rares : céramique, dessins, livres, vieux bois et vieux cuivres, parce qu'il s'y trouve isolé et libre de travailler à sa guise.

Bref, l'un de ceux auxquels, trois siècles après leur mort, on élève des statues !

Léon DESCHAMPS.

VERS CURIEUX

La Muse des « chers Maîtres »

L'ANGE DOMESTIQUE

De charmes orgueilleux je ne suis point parée ;
Je n'ai pas d'une vierge, aux prunelles d'azur,
La délicate joue et la tresse dorée,
Ni le front blanc et pur ;
Jamais je n'ai compris de louange indiscrète,
Et celui qui sur moi fixe un distrait regard,
Jamais pour me revoir ne détourne la tête,
Rendant grâce au hasard.
Mais au logis on m'aime et je suis assurée
De faire une âme heureuse et la nuit et le jour,
Et de plaire à toute heure et d'être bien pleurée,
Si, quittant ce séjour,
J'allais au ciel, d'où je fus envoyée,
Pour offrir ici-bas le type de l'amour.

Honoré de BALZAC.

Paris, 1846

Portrait-charge de Balzac.

Portrait-rébus de Victor Hugo, (d'après Dantan).

AVE, DEA, MORITURUS TE SALUTAT !

La mort et la beauté sont deux choses profondes
Qui contiennent tant d'ombre et d'azur, qu'on dirait
Deux sœurs également terribles et fécondes,
Ayant la même énigme et le même secret.

O femme, voix, regards, cheveux noirs, tresses blondes,
Vivez, je meurs ! Ayez l'éclat, l'amour, l'attrait,
O perles que la mer mêle à ses grandes ondes,
O lumineux oiseaux de la sombre forêt !

Judith, nos deux destins sont plus près l'un de l'autre
Qu'on ne croirait à voir mon visage et le vôtre ;
Tout le divin abîme apparaît dans vos yeux.

Et moi je sens le gouffre étoilé de mon âme ;
Nous sommes tous les deux voisins du ciel, Madame,
Puisque vous êtes belle et puisque je suis vieux.

Victor HUGO.

LA PLUME, supplément du **15** *Septembre* **1891**

Digitized by Google

CHANSON

Dans le chef-lieu d'Alençon
On imprime, on imprime,
Dans le chef-lieu d'Alençon
On imprime tout au long.

Montégut à sa lucarne ;
Et Babou, son belvéder,
L'un semble M. de Carne,
Et l'autre Fanny Ellsler.

Dans le chef-lieu d'Alençon, etc.

Asselineau va voir traire
Les vaches de Sennery,
Et Weil fait, pour le distraire,
Des bedits gonddes rentis.

Dans le chef-lieu d'Alençon, etc.

Ch. MONSELET.

M. Nestor Roqueplan fait arrêter M. Jules Janin par sa garde Warangienne (dessin de Cham)

Portrait-charge de Jules Barbey d'Aurevilly (1865)

SUR UN EXEMPLAIRE
DES ŒUVRES D'HORACE

Mon confrère Joliet !
Voici mon petit Horace ;
Il est gai, joli et
Tout rempli de bonne grâce.

Jules JANIN.

INVOCATION A L'AMOUR

Viens, aurore,
Je t'implore !
Je suis gai quand je te voi :
La bergère
Qui m'est chère
Est merveille comme toi.

D'ambroisie
Bien choisie
Hébé la nourrit à part,
Et sa bouche
Quand j'y touche,
Me parfume de nectar.

Elle est blonde,
Sans seconde ;
Elle a la taille à la main.
Sa prunelle
Etincelle
Comme l'astre du matin.

Pour entendre
Sa voix tendre
On déserte le hameau ;
Et Tityre
Qui soupire
Fait taire son chalumeau.

Les trois Grâces,
Sur ses traces,
Font naître un essaim d'amours.
La sagesse,
La justesse
Accompagnent ses discours.

HENRI IV.

ALEXANDRE DUMAS, par GILL

EPITAPHE

pour

TRISTAN JOACHIM - EDOUARD CORBIÈRE,
philosophe

ÉPAVE, MORT-NÉ

Mélange adultère de tout :
De la fortune et pas le sou,
De l'énergie et pas de force,
La liberté, mais une entorse.
Du cœur, du cœur ! de l'âme, non,
Des amis, pas un compagnon.
De l'idée et pas une idée,
De l'amour et pas une aimée,
La paresse et pas le repos.
Vertus chez lui furent défaut,
Ame blasée inassouvie.
Mort, mais pas guéri de la vie,
Gâcheur de vie hors de propos
Le corps à sec et la tête ivre,
Espérant, niant l'avenir,
Il mourut en s'attendant vivre
Et vécut s'attendant mourir.

(Variante)

ÉCRIT SUR UN PORTRAIT DE MÉAULLE

(D'ILLE-ET-VILAINE)

Cette image dont j'ai l'étrenne
Représente Méaulle au regard incertain.
On lit en haut ; Ille-et-Vilaine,
On devrait dire : « Il est vilain. »

Alexandre DUMAS père.

A QUI RELIE MON LIVRE & LIE MON CŒUR

Un jour, racontent les chroniques,
Et ce trait m'a toujours semblé touchant et beau,
Sur deux amants, hardis comme mes Diaboliques,
Et qui faisaient l'amour au fond des basiliques,
Un saint roi jeta son manteau !
C'était le temps des rois et non des Républiques !
Mais toi, tu n'es pas Leffemberg...
Toi tu te moques bien des morales publiques !
Et tu vas me couvrir mes pauvres sataniques
D'un manteau des plus magnifiques...
Chase, tu m'es le Roi Robert !

Jules BARBEY d'AURÉVILLY.

Si jamais j'étais un margrave,
J'aurais un antique Castel
Où logeraient Spuller le brave,
Castagnary, Floquet, Cladel
Rrranc !!!

Léon GAMBETTA.

LETTRE DE LÉON D'AURÉVILLY A SON FRERE JULES BARBEY D'AURÉVILLY

— Attention !... je vais rimer en ac !
Je te croyais feu le baron de Crac,
Ou tout au plus vrai comme un almanach.
Tu nous faisais le plus brillant flic-flac
De ton paquet tout plein de bric-à-brac...
Mais tu gardais le tout au fond du sac
Et tu semblais dormir dans ton hamac.
Dès qu'arrivait le coche et non le bac,
Tous nos trois cœurs ne faisaient qu'un tic-tac,
Et nous disions et ab hoc *et* ab hac,
Est-il parti dans son cher Armagnac,
Et nous tendions en vain notre bissac.
Papa trompé flairait son makoubac.
C'est un remède à tout que le tabac.
Voici pourtant notre paquet... Clic clac !
Qu'on donne à George un verre de Cognac...
Et le paquet est mis sur le tric-trac.
Depuis longtemps nos cœurs étaient dans la détraque.
Etions-nous par hasard victime d'un cosaque,
Ou Jules, tout épris de sa belle Andromaque,
Voulait-il s'en tirer, hélas ! par une craque ?
Oh ! non ! enfin voici le trésor qu'on attrape.
Tout se fond et tout craque.
Ce n'est point du hareng qui gît dans cette caque ;
Mais sous mille papiers, très utile mic-mac,
Sont des bustes chéris, des boîtes à tabac.
Un voyage en Russie armé de son colbac,
Puis les écrits d'un saint qui pour rimer en aque
Devrait changer de nom et se nommer saint Jacques.
Bravo ! dis-je. Barbey n'est pas monsieur de Crac.
Un homme comme lui, grand cœur, riche estomac,
N'a pas reçu le jour dans les murs de Moissac.

Abbé Léon d'AURÉVILLY.

A UN VIEUX CASTEL

Salut !... ô vieux manoir de nos antiques preux,
Fantastique séjour où régnaient nos aïeux !...
Quoi ! tes murs forts, jadis, des foudres de la guerre,
Tes remparts, la terreur du reste de la terre,
Sont couchés là, plongés dans un morne sommeil,
Sommeil des monuments... qui n'a pas de réveil.

Où sont, ô vieux castel, tes graves chatelaines ?
Où sont tes nobles fils qui couraient dans les plaines ?
Où sont tes noirs canons, et tes larges fossés,
Et les boulets mortels dans tes murs entassés ?

Plus !... dit le vent qui siffle à travers la ruine,
Rien !... me hurle en craquant chaque os de ta poitrine,
Mort !... semble s'écrier ton squelette effrayant,
Hélas !... dit chaque mur qui tombe en s'écroulant.

Edmond ABOUT.

SONNET A LA VIERGE

Toi qui n'osas frapper le premier anathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fit voir le jour,
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et vierge avec l'amour,

Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime :
Car tu conquis ta place au céleste séjour,
Car le sang de ton fils fut ton divin baptême,
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière ;
Le genre humain courbé t'invoque la première,
Ton sceptre est de rayons, ta couronne est de fleurs ;

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme,
Tout te chante, o Marie... Et, pourtant, quelle femme,
Même aux prix de ta gloire, eût bravé tes douleurs ?

Henri ROCHEFORT.

SONNET D'ARVERS

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère :
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans remède : aussi j'ai su le taire ;
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ai faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, tranquille, sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas ;

A l'autères devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme » ? — et ne comprendra pas.

Félix ARVERS.

AUX PARISIENS

O vous, fiers Athéniens du boulevard de Gand,
Vous que l'esprit français et le monde élégant
Adoptèrent pour rois, conseillers et ministres,
De la Bourse et du Turf, qui réglez les sinistres,
Dont le caprice a fait un succès infini
Tantôt au Grain de Sable *et tantôt à* Fanny,
Salut !... Je veux, ce soir, mon vieux Paris, mon maître,
T'adresser mes adieux et me faire connaître
Puisque, donnant en plein dans un affreux panneau,
Tu pris au sérieux Madame Charbonneau !!!

Moins jeune, moins fringant, moins beau qu'Alcibiade,
Mon pauvre chien, d'ailleurs, étant vieux et malade,
Du fond de ma cellule et de mon clair-obscur,
Je mettais tristement ma verve au pied du mur...

« Dans cettte ville immense et sans cesse distraite,
Qui ne nous donne pas deux secondes, par tête ;
Dans ce Paris-géant, dédaigneux et blasé,
Où notre pied s'efface aussitôt que posé,
Entre tes grosses dents, minotaure de pierre,
Sous tes sombres cyprès, dévorant cimetière,
Qu'a bâti Pharamond et que Haussmann détruit,
Comment avoir mon jour de succès et de bruit ?
Voyons, si j'essayais de dire à mes confrères
Ce qu'eux-mêmes, jadis, en des temps moins *prospères*

Disaient si vertement aux rois, aux orateurs,
Aux pairs, aux députés, au pape, aux empereurs ?!
Ils ont les nerfs si prompts, l'épiderme si tendre,
Leur courroux tapageur forcerait de m'entendre
Ce rebelle public qui fait à mes romans
Le procès en deux mots : ennuyeux ! endormants !
Mon nom, voué par eux aux pâles euménides,
S'emparerait bientôt de tous les cerveaux vides,
Et peut-être on verrait en un même festin,
Hugo le grand Burgrave et le long Pontmartin ! »

Aussitôt fait que dit : de mon baril de poudre
J'approche hardiment mon cigare... la foudre
Est moins prompte ; mon livre, ô sophisme inhumain !
Court du faubourg Montmartre au faubourg St-Germain :
Carjat et Disdéri, — c'est la vérité pure, —
Pour leurs collections réclament ma figure,
Et Dantan, oui, Dantan, si je l'en priais bien,
Dantan ferait ma charge, — hélas ! sans charger rien !
Du canal Saint-Martin, dramatique naïade,
Des bocages d'Auteuil romanesque dryade,
Muse qui présidez, entre deux becs de gaz,
Aux bels esprits — ruolz, au comique de Strass,
Vestales de Bréda, dont la flamme païenne
Consent bien à payer mais veut qu'on l'entretienne,
Rosieres dont le front sous la fleur d'oranger,
Semble un hôte d'un jour sous un toit étranger,
Rajustez votre voile et défripez vos jupes :
D'un vieux provincial vous avez été dupes !

Armand de PONTMARTIN.

Paris, 29 mai 1862.

A MADAME X...

Un pauvre bouquet de deux sous
Vous souhaite la bonne année.
De quel œil accueillerez-vous
Mon pauvre bouquet de deux sous !
Puisse-t-il vous être plus doux
Que ne vaut la chose donnée !
Mon pauvre bouquet de deux sous
Vous souhaite la bonne année.

Francisque SARCEY.

1er Janvier 1867.

LA COUPE DE FAUST

Coupe que mes aïeux se passaient dans la Fête,
Je te hais. Ils avaient la joie en leur festin,
Ils chantaient, librement, buvaient à flots ton vin ;
De roses, en riant, ils couronnaient leur tête.

Je te hais : car j'envie en ma sombre retraite
Le rire des aïeux. Ils ne redoutaient rien,
Croyaient à Dieu le fils ; honnêtes, vivant bien,
Ils ignoraient mes pleurs et ma terreur secrète.

Moi, j'ai tout désiré savoir, j'ai tout appris ;
Sur mon front amaigri le doute s'est assis,
Et je m'en vais mourir, car je ne puis rien croire.

Et si je te reprends, ma belle coupe d'or,
Dans ton sein ciselé, c'est pour verser la mort ;
Pour la première fois je souris avant boire.

Henry FOUQUIER.

(aliàs : Nestor, Colomba, *etc.)*

Portrait-charge de Monselet, par lui-même.

Vers de Grands Seigneurs ou d'Hommes Politiques

Souvent femme varie :
Bien fol est qui s'y fie.

FRANÇOIS Ier.

A RONSARD

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner ;
Tous deux, également, nous portons des couronnes :
Mais, roi, je les reçois ; poète, tu les donnes.

CHARLES IX.

A CHLORIS

Je veux être un guerrier farouche et surhumain
Et quand je reviendrai, tout labouré d'entailles,
J'irai, tout ruisselant du sang noir des batailles,
Me mettre à deux genoux pour vous baiser la main.

Je veux être, Chloris, un chevalier fidèle,
Un paladin errant combattant pour le bien
Et je tuerai, sur mon passage, comme un chien
Qui soutiendra que vous n'êtes pas la plus belle.

Je veux être un berger fleuri comme Tircis ;
Nous aurons des moutons enrubannés et roses,
Nous les paîtrons tous deux par les lys et les roses
Et vous serez alors ma bergère, Chloris !

LOUIS XVI.

EN SORTANT D'UNE REPRÉSENTATION DE **DIDON**

Romains qui vous vantez d'une illustre origine,
Voyez d'où dépendait votre empire naissant :
Didon n'eut pas de charme assez puissant
Pour arrêter la fuite où son amant s'obstine.
Mais si l'autre Didon, ornement de ces lieux,
Eût été reine de Carthage,
Il eût, pour la servir, abandonné ses dieux
Et notre beau pays serait encore sauvage.

NAPOLÉON Ier.

SUR LE DÉPART DE FÉLICITÉ GLAIROZ POUR PARIS

Félicité nous est ravie ;
Mon cœur en est déconcerté :
Les Ris, les Grâces l'ont suivie :
Pour nous plus de félicité.

Que le tendre amour l'accompagne,
O Dieu des cœurs, par charité,
Ramène nous notre compagne
Rends-nous notre Félicité.

Général CARNOT.

Magdebourg, 5 mai 1816.

PARODIE D'UNE **NUIT**, DE MUSSET

Comme il fait noir dans la vallée !
J'avais rêvé d'une assemblée
Démolissant un Cabinet :
Elle semblait fort en colère,
Son pied foulait un ministère
Qui, sans rien laisser sur la terre,
Pâlit, s'efface et disparaît.

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite
Dont je me sens épouvanté ?
Huissiers, calfeutrez bien ma porte,
Car le vent qui passe m'apporte
Un bruit qui manque de gaîté :
Dieu ! c'est la France qui réclame
Et se lasse de sa bonté :
Je suis seul, lisons mon programme :
O solitude ! ô pauvreté !

Paul BERT.

A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Mon devoir et mon droit seraient de résister.

Jules GRÉVY.

(C'est maigre !)

A NAPOLÉON

...Poursuis César, poursuis ta marche triomphante
Et des vils meurtriers que l'anarchie enfante
Dieu détournera la fureur ;
Ce Dieu qui t'a marqué pour restaurer l'empire,
Contre quiconque s'arme ou s'insurge ou conspire,
Saura protéger l'empereur.

Mais sois le plus ardent à veiller sur toi-même ;
Défends, pour notre honneur, défends ton diadème
Avec le glaive de la loi.
Frappe les ennemis qui sont ceux de la France,
Sois terrible. Les bons connaissent l'espérance
Les pervers connaîtront l'effroi.

MARTIN-FEUILLÉE
(ancien ministre républicain).

A UN RÉPUBLICAIN

Oui, que l'égalité soit complète, absolue,
Que celui qui conduit le soc de la charrue,
L'ouvrier, l'écrivain, le peintre ou le sculpteur,
Soient égaux par les droits comme par le bonheur,
De la fraternité faisons notre devise !
Et, chassant de nos cœurs le froid qui nous divise,
Fermons le gouffre affreux des révolutions,
En ne livrant combat qu'avec nos passions ;
Enfin pour compléter ton immortel ouvrage,
Fais un dernier effort digne d'un grand courage,
Au règne des tyrans porte le coup de mort.

Eugène ROUHER
1848 *(ancien ministre bonapartiste).*

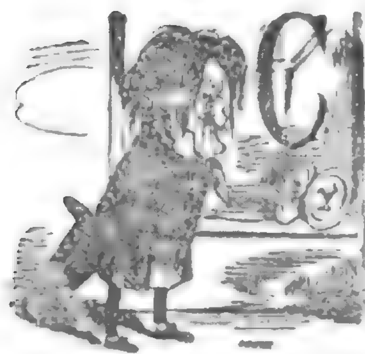
POÉSIE GYMNASTIQUE

Une, deux, Mesdemoiselles,
Trois, quatre, cinq,
Levez la jambe,
etc., etc.

Barthélemy ST-HILAIRE.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

LE NOUVEAU ROMAN
DE
CATULLE MENDÈS



atulle Mendès, né poète, est devenu romancier. Et, par un cumul qui tient du prodige, son génie poétique — j'en atteste les délicats, friands de lyrisme et comtempteurs des partis-pris d'écoles — n'a rien perdu de son élévation et de sa grâce, n'a point alourdi ses ailes aux fanges inévitables du terre-à-terre en ce passage du Rêve à la Réalité, en ces descentes des hauteurs impolluées de l'Idéal.

Prodige ? Non. Phénomène parfaitement explicable.

D'abord, le vrai poète n'est pas seulement né tel, il reste tel.

Puis, en ce qui concerne Catulle Mendès, une saine nostalgie des sommets où l'air est très pur fait prendre à la Poésie son vol, de temps en temps, loin, bien loin des contaminations, secouées alors d'un vigoureux éploiement. Et ce sont, écrits de la même plume qui signa *Hespérus*, des vers magnifiques et sonores où chante l'âme des immortelles héroïnes de la Grèce legendaire ou de l'histoire biblique ; ce sont de jolis vers aussi, érotiques et tendres, où pleure et sourit l'âme de l'Amant parisien, rival en immortalité des Tibulle, des Catulle ; ce sont des vers en lesquels la perfection de la facture, dénotant la science absolue, qui s'acquierts des mots évocateurs et des rhythmes charmeurs, s'est faite l'égale de l'inspiration, qui ne s'acquiert pas, que le poète reçut en don à sa naissance et dont il garde le noble privilège.

Enfin, — ceci touche au vif de notre sujet, — Catulle Mendès même quand il se fait romancier reste poète.

Et, voilà où il est surprenant, il réussit à opérer une fusion si intime de la vraisemblance, sans quoi il n'est point de bon roman, et de l'irréel des consolantes fictions poétiques ; il conçoit et il exécute des romans où l'idéalisme et le réalisme sont si parfaitement conciliés, sinon réconciliés, qu'il est en train de devenir, que dis-je ! il est devenu l'un des maîtres du roman contemporain. Et cela, en narguant, sûr de le vaincre, le danger qui menace presque tous les poètes, généralement désarmés par l'exquise ivresse du hors-terre, lorsqu'ils s'aventurent dans les ruelles et les carrefours du positif et de l'observation, où il faut avoir moins des ailes que bon pied et bon œil.

C'est que, arrivé à cette maturité intellectuelle où le cerveau de l'écrivain s'épanouit dans sa toute-puissance, Catulle Mendès entre dans le roman — je remonte à cinq ou six ans déjà — solidement armé, de longue date aguerri : avec une langue qu'il a faite sienne et enrichie par l'incessante étude, avec une expérience de la vie et une connaissance de l'humanité qui ne s'acquièrent qu'en vivant, — et il a su, tout en rêvant, vivre et regarder vivre.

Que les enfants de troupe de l'armée des Lettres, qui à vingt ans — c'est l'enfance en littérature — vous annoncent sans modestie embarrassante leur prochain roman psychologique et documentaire, que les apprentis moralistes retiennent bien ceci : on ne naît pas romancier ; il faut, même doué, voir la vie d'abord, puis travailler pour le devenir.

Dans « La Femme-Enfant », l'auteur de « Zo'har » et de « Méphistophéla » a peut-être plus que dans aucun de ses romans antérieurs affirmé sa double nature d'observateur et de poète.

L'histoire est simple, et sa fabulation pourrait tenir en quelques lignes.

Liliane Forli, la femme-enfant, fut élevée en province par un père imprévoyant et une mère romanesque. Mme Forli, mégalomane par procuration, rêvait les plus hautes destinées pour sa fille. A dix ans, la fillette possède ou pourrait posséder tous les brevets (supérieurs, madame !) tant enviés par le snobisme de l'instruction à outrance qui sévit depuis dix ans dans les familles, et fournit de bachelières les... brasseries et autres lieux plus avérés. Liliane est un petit prodige de savoir, sa mémoire est une serinette à la fois simple et compliquée dont on peut obtenir, débités avec précision et inconscience, tous les airs. Mais elle est aussi un petit monstre, frêle victime de la compression de son âme enfantine : en ce surmenage, elle n'a pas eu le loisir d'être, ce qu'il faut être d'abord, un enfant.

Un marquis de Monpoul s'est retiré dans la ville

provinciale après une équipée criminelle où, satyre sexagénaire se réveillant seulement à la vue des jupes cou.tes et à l'odeur de la chair enfantine, il risquait la cour d'assises et le bagne, s'il n'avait été d'une très haute et très puissante famille...

Le marquis remarque Liliane.

Il s'introduit dans l'intimité des Forli, où vont le servir la naïveté aveugle du père et la bêtise ambitieuse de la mère.

Un marquis de Monpoul ! Les magnifiques destinées de Liliane doivent s'accomplir !

Madame Forli tombe bientôt des hauteurs de ce rêve dans la plus épouvantable réalité : le marquis de Monpoul a souillé Liliane ; il l'a faite femme à onze ans.

C'est devant l'énigme que doit produire ce combiné d'innocence persistante et d'iniation prématurée que se trouvera, perplexe, le peintre Faustin Laveleyne, mal préparé aux perverses légèretés de conscience et de cœur de la vie parisienne, par une existence emmitouflée dans la tendresse maternelle d'une maîtresse à cheveux blancs.

Faustin, amoureux de Liliane, (elle a seize ou dix-sept ans), ne voit, ne veut voir en elle que l'enfant candide restée en la petite danseuse qu'elle est devenue.

Il l'a rencontrée dans les coulisses ; mais elle a de telles ingénuités, impossibles à feindre...

Il lui connaît d'inquiétantes fréqnentations d'artistes, mâles et femelles ; mais en la femme-enfant c'est si incontestablement l'enfant qui domine...

Faustin s'y trompe. Liliane, à ses yeux, n'est bien qu'une enfant. Il respecte en elle la pureté qu'il croit physique, comme elle est en effet morale.

Il a raison, Faustin Laveleyne : l'enfance, ajournée, étouffée, jadis, prend à présent sa revanche et s'affirme triomphalement sur l'inconscience de la souillure...

Mais ils ont raison aussi, pratiquement, les amis de Faustin, quand ils se moquent de cet amour pour une petite qui a roulé, insensible aux plaisirs de l'amour il est vrai, dans tous les lits, sur tous les divans.

Quand Faustin apprend cela, il veut tuer son rêve : il possède à son tour Liliane.

La femme-enfant, la pitoyable et mignonne victime des fatalités de sa vie et des monstruosités d'une civilisation corrompue et corruptrice, n'a plus qu'à mourir lorsqu'en elle, après un temps de faux-ménage, l'enfant disparaît pour ne laisser plus que la femme, — la femme qui aime Faustin et comprend : pour elle il n'y a de purification que dans la mort.

C'est sur cette donnée que Catulle Mendès, en des développements où domine l'émotion d'une profonde pitié, a fait le plus curieux livre de psychologie minutieuse, de réalisme parisien et de lyrique foi en la bonté humaine, opposée aux turpitudes humaines.

Combien, sur la corde raide de ce sujet, périlleuse, tendue à de telles hauteurs, avec, au-dessous de soi, le grondement d'un Niagara de fausses pudeurs effarouchées, d'hypocrisies de vertu niant la possibilité de pareilles hontes morales, combien auraient été pris de vertige, se seraient cassé les reins !

Ce livre, écrit par un pur du document, serait malsain ou fastidieux ; écrit par cet être double qu'est Mendès, inqniet analyste du Mal et fervent confesseur du Bien, il effraye et console tout ensemble, il est attrayant et douloureux.

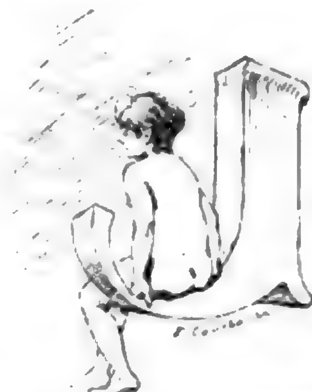
Et rien que dans les lignes secondaires, dans ses personnages de deuxième plan, il est rempli de scènes d'un réalisme précieux pour l'histoire de nos mœurs, il fourmille de bonshommes types qui ont chance de rester. Tel le monde des cabots faméliques des théâtricules, des bouibouis ; tel le poète Chênevolle, « génie incomplet, trop peu stupide, trop peu sublime... » tel surtout, oh ! surtout ! Cahuzac, le directeur de petit théâtre — hum ! qui sait ? peut-être simplement **Le Directeur** : celui-là, sûrement, restera.

Il fallait, pour de tels tableaux et de tels portraits, la plume du moraliste parisien mêlé à tant d'aventures, et théâtrales et parisiennes, la plume aussi qui écrivit les *Monstres Parisiens*. Il fallait, pour que ce livre fût ce qu'il est : une œuvre de probité artistique, la plume du poète en qui survit, malgré la vie, ce qui fait qu'il est poète : la croyance au Bien.

Alexandre BOUTIQUE.

×

Chansons d'Amant, *par Gustave Kahn* (Lacomblez, Bruxelles).



E ne sais si vous avez lu le livre de M. Jules Huret : *Enquête sur l'évolution littéraire ?*

Il est entendu aujourd'hui que parler de M. Gustave Kahn c'est parler du vers libre dont il est devenu le grand-prêtre incontestable et incontesté. Le premier, en effet, il réalisa dans cette voie des découvertes notoires — et ces découvertes on pourrait avancer qu'elles ne furent pas dépassées. L'idée aussi s'est chez lui de bonne heure localisée. Entre les deux volumes qu'il nous a donnés jusqu'ici, il y a des relations très nettes — l'un et l'autre dérivant d'une unique entente de la joie et de la douleur. Peut-être même sont-ils souvent, sous ce rapport, d'une désenchantante conviction. Il semblerait, en plus d'un point, que la vie n'est pour ce poète que l'allance fastidieuse d'une âme vouée sans cesse aux mêmes horizons, d'une âme pour qui la vivifiante floraison de la vallée et l'aride vastitude des steppes apparaissent sous le même, l'éternellement même jour équivoque. Ce pèlerinage vers le bonheur — auquel, malgré tous les sophismes, il est écrit que nous tendrons — quelles douceurs il suscite qui s'éparpillent en fraîches trilles aux églantines du chemin ! Pourquoi alors la Belle continue-t-elle de dormir lorsque le chevalier qu'une bonne étoile guida la veut réveiller ?...

En réalité cependant les *Chansons d'Amant* ne s'affligent plus du dolent « à quoi bon », du douloureux « que faire » dont s'endeuillaient *les Palais Nomades*. Ceux-ci aboutissaient à la quasi négation d'eux-mêmes tandis que les nouveaux poëmes de M. Kahn — étant admis que d'aventure quelque mélancolie les embrume — s'auréolent plutôt d'une consciente félicité prometteuse d'un ainsi durable avenir. Le personnage qui précédemment recensait ses blessures, après l'inutile poursuite de ce qui était à peine un mirage, le voici revenu et l'on sent qu'un meilleur sort le favorise à présent. Celle qu'il cherchait il l'a trouvée et, s'il n'ose croire d'abord à son bonheur, déjà il ne désespère plus. Il dit :

... Détournons nos yeux de la lande larvée
regardons plus sereine que la fête de la cité
notre fête en nos cœurs et nos jours arrivés
au décor l'immobile et natal, à ma cité...

Ecoutez encore ; voici que timide s'élance, tel le murmure d'un invisible jet d'eau, la louange de l'Aimée ! Elle est celle qui est tout, celle à qui

...dire le syllabaire
des grands mots d'amour des soirs

elle est le baiser sur les lèvres et l'aurore en liesse dans le cœur ; et les rêves c'est elle, et les réalités

c'est elle encore parmi cette nuit d'été victorieuse — qui « rit de toutes ses étoiles » — où les voix se répondent du haut des minarets du Destin !...

La discrétion du dire est ce par quoi ces vers-ci se haussent le plus. Ils ne sont pas le direct et toujours oseur madrigal mais un mélange d'amour profond — nous ajouterions : imbu de légende — et d'insigne respect. On ne sait où commence l'un ni où l'autre finit. Et qui dira s'il n'y a pas là comme l'égoïsme d'un cœur trop longtemps fermé à lui-même et qui désormais voudrait rester seul à s'ouïr ? Quoi qu'il en soit, la forme des *Chansons d'Amant* n'a pas la franche expansion de celles des *Palais Nomades* ; elle ne s'entr'ouvre pas fréquemment au lecteur pressé, seulement celui qui la veut fixer quelque peu comprend pourquoi elle est ainsi — et l'approuve.

Les *Chansons d'Amant* décèlent-elles des origines... tangibles ? Oui, quoique la sérieuse érudition de M. Kahn — ceux qui l'ont approché la connaissent — le préserverait seule de trop frappantes similitudes. Il est nonobstant certain que sa pensée se vêt de préférence de la splendeur imaginée des poésies orientales ; elle aime en ses psychés à se voir fastueuse et rayonnante mais elle est, au fond, comme une fleur très simple issue, on croirait, des parterres du sentimentalisme allemand. Et l'œuvre évoque dans sa complexité — car ellle ne cesse d'être évidemment française — une sérénade d'Uhland ou une page de Heine écrite par un Gérard de Nerval plus lucide, avec la richesse d'expressions par où nous séduiront toujours le *Cantique des Cantiques* et le *Chant du berger*. Nos préférences ? A dire vrai nous n'en avons pas ; toutes les pièces du livre ont la même santé. Mais notre mémoire nous reporte volontiers aux *Eventails*, aux *Lieds* et à ce certes magnifique *Reyam* dont les strophes inédites couronnent noblement le volume.

Albert ARNAY.

×

Marguerite, *par M. Edmond Perrée.*

AH ! que voici un beau livre, M. Perrée ! Ah ! que voici un livre qui est beau ! Dire que j'y ai trouvé du génie ! ce serait exagéré. — Du talent ? — C'est un bien gros mot ! — De l'habileté ? — Je n'irai pas jusqu'à cette injure. — Alors ?...— Eh bien ! le mérite de ce petit livre, c'est d'être d'un drôlatique dont ne peuvent se faire une idée ceux-même qui suivent lescontes du Chat-Noir. C'est à en mouiller quatre chemises de rire et à en trouver fades après les chroniques de Raoul Ponchon. Je sais bien que M. Edmond Perrée ne pensait pas nous dilater si intensément la rate et qu'il montrait plutôt des velléités de nous attendrir, mais qu'importe ! ne savons-nous pas que les poëtessont des inconscients, des inspirés qui ne se rendent aucun compte des paroles que leur a soufflées le Dieu.

M. Perrée, lui, a dépassé Scarron, aussi dans mon admiration, je lui veux donner ce conseil d'envoyer son poème à M. Sarcey. C'est un charmant homme qui aime bien à rire et qui a beaucoup d'estime pour M. Gandillot dont la manière ne manque pas d'analogie avec celle de M. Perrée. Je ne doute pas que M. Sarcey ne persuade à un directeur intelligent qu'il y a un vaudeville désopilant à tirer de la plaquette qui s'appelle *Marguerite* sans doute pour faire penser au *Petit Faust*.

En tête du volume cette dédicace à la mère de l'auteur :

A toi la dédicace
Où je mets tout mon cœur,
En priant qu'elle efface
Un peu de ta douleur.

Ces sentiments filiaux honorent M. Perrée et je les respecte, mais je ne puis m'empêcher de penser que ces vers ont dû autrefois rôder autour de mirlitons peu gais ou tenir compagnie à des bonbons fondants sentimentaux.

N'allez pas croire à un parti-pris de citer ce que j'ai trouvé de plus mauvais. Au reste, voici d'autres échantillons de la poésie de M. Perrée :

Marguerite au teint jamais blême
Possède pied agile et court.

(Belle qualité pour une chinoise.)

Aussi Pierre, son voisin, l'aime.

(Y a de quoi !)

Plus loin nous apprenons avec peine qu'une aussi jolie fille est loin d'être vêtue avec tout le confortable qu'elle mérite, car elle porte des *corsets tremblotants*. (C'est pourtant si simple de remplacer les buscs cassés !)

Très curieux ceci :

Jamais son paysan ne chôme
Dans les grands sillons découverts
Ni *sous* les épais toits de chaume
Où croissent les glaieuls verts.

(Où croissent-ils, dites-vous, les glaieuls verts ?)

Je pourrais continuer ces citations amusantes, mais il me faudrait presque copier ici le poème qui a 50 pages et cela est au-dessus de mes forces. Je ne puis résister cependant au plaisir de citer les quatre derniers vers du volume. Plusieurs gens de talents m'ont avoué secrètement qu'ils voudraient bien les avoir commis :

Mais nulle, nulle âme empressée
Ne donne à leurs sépulcres froids
L'aumône d'une humble pensée
Ni trace de signe de croix.

(Donner une trace de signe de croix à un sépulcre, difficile aussi ça !)

M. Perrée va m'accuser de partialité dans le choix des citations. Afin qu'il ne puisse me faire ce reproche, je veux écrire ici quatre vers (les seuls que j'aie pu relever dans le poème) un peu moins mauvais que les autres :

...Que la claire Seine engourdie
Frôle d'un filet de miroir.

...Une fraiche nuit est allée
Rejoindre les défuntes nuits.

Pas miraculeux encore, mais c'est honnête. Et dire qu'il n'y a que ces quatre-là !

Y. RAMBOSSON.

CRITIQUE DRAMATIQUE

—

La Curiosité dramatique

—

Le Théâtre moderne branle sur ses assises pourries, et de Goncourt, qui est pour sa part dans cette pourriture et dans cette branlade, de Goncourt, le père de *Germinie Lacerteux* et le grand père de la *Fille Elisa*, se frotte les mains en répétant : « Je l'ai bien dit ! je l'ai bien dit : le livre tuera le Théâtre. Seulement, comme il semble, au dire du moins des éditeurs, qu'après ce fratricide, le livre expire à son tour, mais lui, de sa bonne mort, il faut croire que de Goncourt s'est trompé dans son diagnostique et que le roman et le drame ont été simplement assassinés par les auteurs, comme Crédit par les Mauvais Payeurs.

Pourtant, Phénix toujours prêt à renaître, le Théâtre ne saurait évidemment finir avec les œuvres des Valabrègue, des Ancey et des Ajalbert : ce sont là les cendres d'où surgira le Théâtre nouveau, et, dans les ateliers des *faiseurs* d'hier, les *artistes* de demain pourront trouver, comme héritage, la tendance à l'effet et les habiletés de métier qui manquent si souvent à ceux que l'art pur préoccupe seul.

En effet, ces derniers, uniquement anxieux de concevoir une action une, simple, harmonieuse en ses parties ; des caractères vrais, hauts, vigoureusement ou nettement marqués, concordant avec les milieux dans lesquels ils se meuvent et avec les événements qu'ils causent ou subissent, les dramaturges artistes, dis-je, par suite même de leur but, se placent exclusivement dans leurs créatures — les personnages — qu'ils font craindre et espérer, pleurer, rire et jouir selon leur mode particulier, sans songer à causer la même émotion dans les spectateurs. Les habiles, au contraire, dont la seule fin est *l'effet*, s'inquiètent peu de la beauté intrinsèque de leurs œuvres, et, persuadés qu'il ne faut pas jeter de perles aux pourceaux, étudient uniquement la psychologie du public et les circonstances propres à exciter en lui — non en les *dramatis personnæ* — la crainte, l'espoir, le plaisir ; ils se mettent à la place de leurs auditeurs, et apprennent à les faire grimacer à leur gré comme un pantin dont ils tirent les cordes. Ils sont spectateurs en composant, les vrais artistes sont acteurs.

Cependant, quelque inférieur que soit le *métier* à *l'art*, si l'on considère que le plus puissant dramaturge de tous les temps — c'est Shakespeare que je veux dire, et non Sardou, certains pourraient s'y tromper peut-être — s'est servi de tous les moyens du faiseur sans s'éloigner pourtant de la beauté, on ne peut empêcher de penser que ces moyens sont utiles à étudier et que leur connaissance peut être d'un grand service à tout auteur désireux des succès scéniques.

La curiosité, le charme, l'émotion (— tragique, dramatique, comique — et qui comprend la *crainte*, l'*espoir* et l'*imprévu* sous leurs différentes formes d'*horreur*, d'*effroi*, d'*attendrissement*, de *désolation*, d'*indignation*, de *progression*, d'*obsession*, d'*opposition*, d'*exagération*, etc) sont les seuls pensers, sentiments et sensations qu'on puisse suggérer en un spectateur. Le premier de ces effets, le plus durable, sinon le plus intense : la *curiosité*, doit présider à la construction générale de l'œuvre, alors que le *charme* et l'*émotion* ne peuvent être suscités que dans des cas particuliers.

Il est donc nécessaire avant tout de bien établir la monographie du curieux.

Celui qui regarde passer les gens sans se demander où ils vont, ce qu'ils sont, ni, satisfait de leur vue, former aucune conjecture sur leur caractère, leur genre de vie, etc., est un *curieux passif* : il est ainsi par une disposition naturelle, parce que ce qu'il voit n'appelle pas vivement son attention, ou par suite de l'impossibilité, vu les circonstances données, d'établir la moindre hypothèse. (Public des féeries et des revues de fin d'année).

Celui qui, selon le mot de Hugo, s'attarde auprès d'un mur derrière lequel se passe quelque chose, et espère, par un cri ou un mot s'expliquer ce qu'il ne voit pas ; celui qui se demande ce que feront dans quelques heures le jeune homme et la jeune fille qu'il aperçoit, au crépuscule, à l'orée d'un bois, ou, sur le visage d'un passant, cherche à deviner son caractère et la cause de son expression au moment présent est un *curieux actif* : il est ainsi par sa nature, son état d'esprit à l'instant donné, la manière plus ou moins favorable à l'attention dont les choses se sont présentées à ses sens, ou parce qu'il trouve dans ce qu'il observe assez d'éléments pour faire des conjectures dont il est désireux de connaître la justesse (Public des comédies).

Enfin, celui qui voit avec plaisir tel joueur gagner, tel autre perdre ; celui qui prit parti pour ou contre ceux-ci ou ceux-là dans cette batrachomyomachie de littérateurs dont quelques journaux furent le théâtre et qui fit entrer dans la lice le voluptueux Parnassien Mendès ; celui qui palpite dans l'espoir que ce nageur en détresse atteindra la côte, malgré le vent violent qui oblige les voiliers à prendre un riz, est un *curieux sympathique ;* il *s'intéresse* à l'action parce que deux facteurs, dont l'un lui plaît plus que l'autre, sont en présence. (Public des drames).

Cela dit, remarquons que la nature vive, sensible, l'esprit prompt, agissant du public français le disposent surtout à l'intérêt et à la curiosité active. La passive le lasse vite, et les spectateurs des revues n'y sont attirés que par le charme, — dans ce cas tout matériel, — que dégagent ces exhibitions de chairs et de costumes, et l'émotion comique.

L'anxiété de connaître est donc due :

1) à l'état d'esprit du spectateur à un moment donné,
2) à certaines circonstances qui appellent l'attention,
3) à la possibilité de conjecturer.

Ces principes que Calderon, le grand auteur des pièces d'aventures, a totalement ignorés, et d'où Shakespeare a déduit tous ses ouvrages les mieux construits, comportent quelques importantes déductions :

1) L'homme préoccupé par un problème dont il cherche la solution n'écoute que distraitement l'énoncé d'une autre proposition, mais si, au contraire, on lui promet de nouvelles données pour ce qu'il veut résoudre il les attendra et les recevra avidement. Tel est l'état d'esprit dans lequel le spectateur est le plus susceptible de curiosité : lui offrir de nouveaux imbroglios, de nouvelles combinaisons lorsqu'il a peine à

suivre l'action, c'est un crime de lèse-curiosité.

2) L'attention est attirée par la *lutte* entre deux acteurs : (êtres, ou fatalité), par l'*insolite* qui comprend le mystérieux, l'inexpliqué, l'extraordinaire, *tout ce qui détonne avec son milieu*, elle est maintenue par le *doute* sur l'issue de la lutte, et sur la cause de l'insolite. Le voile déchiré, la fin ou le principe découverts, elle cesse.

3° Enfin, la possibilité de conjecturer est la conséquence de données claires, simples, suffisantes, permettant au spectateur d'entrevoir, dès le commencement, le but à atteindre, les moyens à employer, les obstacles que doit rencontrer le héros, — de deviner, au moins vaguement, la puissance des éléments positifs et négatifs de la lutte, — de pressentir la fin. Cette possibilité de conjecturer, n'existe jamais sans l'avidité de recevoir de nouveaux éléments desquels la solution doit dépendre, jamais sans le désir de *connaître la suite*.

Ces principes, faciles à déduire de l'étude de la nature humaine, du décarcassement attentif de tous les dramaturges, de l'observation du public (surtout populaire) aux représentations attachantes, montrent assez que, au contraire de l'intérêt, du charme, de l'émotion causés par l'arrangement et la préparation des scènes, la curiosité gît toute entière dans la conception générale de l'œuvre, la création et la présentation des caractères.

Théoriquement, elle ne doit jamais languir, et, même alors que le dramatique ou le comique remuent les entrailles du spectateur, elle doit tenir son esprit en éveil, sans le lasser par trop d'échecs dans les conjectures qu'il a faites.

Pour cela, il faut la lancer sur toute l'œuvre, dès le commencement ; — identifier avec l'action les suppositions du public dont on appelle d'abord l'attention par une scène au caractère insolite (comme la 1re d'Hamlet ou de Macbeth), et dans laquelle, d'ailleurs, on peut exposer le milieu où l'action se déroulera, et, symboliquement, suggérer l'horreur, la gaîté ou la gravité de l'ensemble de l'œuvre ; — présenter les personnages seulement au moment où, pour son développement, l'action demande leur intervention, et alors les montrer, eux aussi, sous leur aspect général en laissant quelque doute, cependant, sur leur caractère ; énoncer le problème à résoudre, faire voir la fin à atteindre, aussi rapidement, s'il se peut que les sorcières de Macbeth exposant en deux lignes toute la trame du drame : « Salut à toi, Thane de Cawdor ! salut à toi, Macbeth, qui seras roi plus tard... — Salut, Banquo, toi qui engendreras des rois », ou que le spectre criant à Hamlet : « Venge-moi sur mon meurtrier impur et dénaturé... ne laisse pas la couche royale de Danemark être un lit de luxure et d'inceste » ; — dans la suite, faire surgir les obstacles prévus ; même, peut-être, dans le nœud, d'imprévus ; mais ne jamais placer plus d'un obstacle principal dans un acte ou un tableau, ne jamais fixer à la pièce une autre fin que celle que l'on a fait prévoir, ne jamais, alors que toutes les données nécessaires à la solution ont été fournies par le déroulement de l'œuvre, brouiller les cartes de nouveau, greffer une seconde action sur la première, comme firent, sacrifiant à l'émotion l'art et la curiosité, les habiles maladroits de l'école espagnole et celle de Scribe.

En résumé, l'unité de curiosité ; la vision distincte du but, vague des moyens, accompagnée du doute de la fin (conséquences de la connaissance générale, mais non précise, des situations prochaines et des caractères) ; la préparation du public à l'anxiété de connaître par le calme de l'action à un moment donné, ou par le besoin d'un nouveau facteur dans le problème ; la présentation constante de l'insolite sous ses formes si diverses et rendues si sensibles par le contraste ; la rapidité du dénouement quand toutes les données attendues ont été fournies, sont les principes, dont les applications sont aisées à déduire, de cet intérêt tout intellectuel qui, bien que moins vif que la sympathie ou l'émotion dramatique et comique, n'a pas moins la puissance de retenir invinciblement sur son fauteuil le spectateur irrité de ne rire, pleurer et trembler.

Pierre VALIN.

CRITIQUE D'ART

J.-F. RAFFAELLI

Ce n'est pas de la crême, ce n'est pas du bitume que ce crâne artiste étale sur la toile — selon la formule des apothicaires de l'école. La tradition, ah zut ! ce qu'il s'en moque, le peintre des pauvres bougres de la rue et de la banlieue ! Aussi fut-il durant de longues années, conspué par les fabricants qui accaparent les salons ; les bourgeois qui aiment les mièvreries : *Enfin seuls ; La Cinquantaine*, les soldes de nymphes et les déballages de mythologies, n'achèteront point les vigoureuses études, mélancoliques comme la vie, de cet indépendant qui se refusait à travailler pour le petit commerce et n'avait qu'un but : la vérité dans l'art et par l'art.

Aux heures dures de la lutte, Raffaëlli trouva cependant un Mécène qui lui octroya, dit-on, quarante francs par semaine et qui depuis a fait fortune en revendant pour la forte somme les essais qu'il avait achetés contre une croûte de pain.

Le robuste artiste a vaincu les obstacles, écrasé les jalousies. Il a pris place aux premiers rangs de l'art moderne.

Comment, en quelques lignes, synthétiser son œuvre ? Raffaëlli est avant tout le peintre des types de Paris, et plus particulièrement des humbles, artisans fantasques, bohêmes, buveurs d'absinthe, révoltés, marchands des rues. Il comprend l'âpre poésie des guenilles et des loques ; comme Richepin, il aime les parias, les tire-la langue, les va-nu-pieds, les rôdeurs des maigres et anémiques paysages de misère. Son dessin, d'une originalité parfois déconcertante, évoque puissamment les pâles physionomies émaciées, criblées de rides, et

fixe sur les rudes traits de parias, des sentiments, des sensations — en un mot la Vie. Et non seulement ses personnages, mais encore ses *Vieux arbres*, chlorotiques et décharnés, ses haies poudreuses, ses pauvres chiens maigres de chiffonniers — tout cela vit, tout cela palpite, tout cela souffre...

René EMERY.

Au Hameau

Là, nous nous assoirons, et causerons temps et changement, sans que nous changions nous-mêmes.

(SHELLEY.)

I

Me reconnaissez-vous, profonde Solitude,
Forêts où retentit parfois le son du cor,
Horizon plein de joie et de mansuétude,
Fraîcheurs dont je m'enivre avec béatitude
Plaine immense où le vent courbe les épis d'or ?

En Juillet, près de vous, je reviens, chaque année !
Prisonnier échappé des murs de la cité,
J'oublie, à votre aspect, la ville abandonnée,
Et je retrouve, heureux, la rive fortunée
Où rayonne et fleurit votre calme beauté !

Me reconnaissez-vous ? — C'est moi votre Poète,
Votre fidèle Ami, le paisible rêveur
Qui ne se souvient plus de sa vie inquiète,
Quand son regard lassé vous contemple, et s'arrête
Dans ce cadre choisi d'amour et de bonheur !

C'est moi qui, tant de fois déjà, belle Nature
Suis venu raviver, en ton sein maternel,
Ma haine et mon mépris profond de l'imposture,
Mon courage hardi, ma force, ma droiture...
Je renais, quand je vois ton sourire éternel !

II

C'est pour ces lieux, remplis de naïve allégresse,
C'est pour cet horizon, si tranquille et si beau,
Qui livre à tout venant sa vue enchanteresse,
Qu'avec toi, je voudrais, ô belle Charmeresse,
Par un matin d'été débarquer au hameau !

Là, mieux qu'en un salon, j'aurais, pour te séduire,
Des complices discrets dans les hôtes des bois !
Là, mes tremblants aveux sauraient mieux te traduire
Où mon baiser fougueux veut enfin te conduire,
Et ton cœur attendri céderait à ma voix !

Je te dirais : Amie, écoute ces bruits d'ailes,
Et ce roucoulement, tendre comme un soupir !
— Et tu me répondrais : Ce sont les tourterelles
Qui fêtent le retour de leurs ramiers fidèles,
Et qui saluent le jour, avant de s'endormir !

Je te dirais encor : N'entends-tu pas, ma Chère,
Le symbolique écho d'un amoureux refrain ?
— Oui, me répondrais-tu, c'est un chant de bergère,
Apporté jusqu'à nous par la brise légère,
Et qui monte, et se perd au fond du ciel serein !

Je te demanderais : Quelles fleurs odorantes
Répandent ces parfums et cette volupté ?
— Ce sont, me dirais-tu, les muguets et les menthes,
C'est l'odeur des forêts, c'est le parfum des plantes...
Je me trouble et m'enivre en ce bois enchanté !

Alors, tu comprendrais l'ardeur qui me dévore,
Quand je contemple seul ces lieux hospitaliers,
Et ton amour bientôt serait forcé d'éclore !
Et tu voudrais ici que nous venions encore,
A l'heure où retentit le doux chant des ramiers !

Hippolyte BUFFENOIR.

PORTAIL

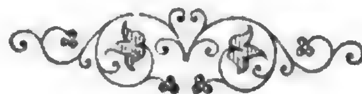
Mon âme est une mer aux Flotilles de rêves,
Une mer joyeuse et dolente, dont les Flots
Sont aujourd'hui du rire et demain des sanglots...
— Et les Pensers vont miroitant dans l'or des grèves.

Mon âme est un harem, où les Fièvres, Sultanes
Délirantes sous la Floraison des joyaux,
Ont le rêve pâmé d'attouchements royaux.
Tandis qu'au large, là-bas, passent les tartanes.

Mon âme est une nef que les Chimères voûtent,
Dont les piliers sont les Dédains et les Orgueils...
O Passions ! pour vous les tentures de deuils,
Et le noir catafalque où mes larmes s'égouttent !

Emile ANTOINE.

(Notre-Dame la Chair)



Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Typ. et lith. Joseph ROYER.

Echos d'Art et de Littérature

Très sérieux???...

On demande : Une Mimi Pinson — s'il en reste — de vingt à trente ans ; taille : un mètre soixante environ — en hauteur bien entendu — sachant un peu faire la cuisine et mettre en bonne prose les mauvais alexandrins.

Nourrie, couchée, blanchie et le...... reste à volonté ! hum !... hum !!... Gages ?????? au Mont-de-Piété. Se présenter de 4 à 6 heures du soir — c'est plus commode — chez G. P., fumiste, 55, rue Liancourt, Paris.

N. B. — Un cadeau — littéraire s'entend — avec dédicace suivant aptitude, sera remis à toute visiteuse comme très amical remerciement.

Les demoiselles non affranchies seront rigoureusement refusées.

×

Notre camarade Jacques Renaud devient secrétaire de la Rédaction de *Nos Tablettes*, l'excellente revue melloise. A propos de cette revue, nous trouvons dans son dernier numéro la gaffe suivante, signée Alphonse Daudet (*Tartarin sur les Alpes*) :

« *Muet*, les bras croisés, Tartarin regarde, juge des coups, *critique tout haut*... »

S'il est muet, cependant ?

×

Que le Sâr (*sieur en persan*) Joséphin Péladan soit devenu correspondant et rédacteur des *Petites-Affiches*, il n'y a là rien qui doive étonner ; mais que des poètes sérieux et honnêtes s'occupent de l'association des Rose-Croix, il y a de quoi surprendre. — Laissez faire ; laissez notre vieux Nestor s'escrimer de sa plume branlante, sur la *fécondité*, l'*érudition* de l'associé du descendant des *Maximes*.

×

En préparation, de nos collaborateurs :

Camille Soubise : *Rimes d'autan — Lunes bleues — Mélodies et Chansons* (poésies).

Sutter-Laumann : *Bonheur perdu*, roman.

×

Emile Bergerat et Henry Bauër se prennent aux cheveux. Zola et Courteline ont joué du Croquemitaine contre la *Révolte*. De Goncourt prépare un satire (destinée au Théâtre) : *A bas le progrès !* Les mitrons et les déroulédistes ont sauvé la France en manifestant devant *Lohengrin*, à l'Opéra, aux cris de : *Vive la Russie* !!! Jean Jullien et Paul Harel font répéter chacun une pièce à l'Odéon. Alexandre Boutique publie un grand roman dans l'*Echo de Paris*. Roussel travaille, Sainte-Claire bûche et Bailliot... se repose : à part ça, rien de nouveau dans la capitale.

×

Bizarreries de rimeurs. De Charles Cros, ces *Rimes totalistes* :

Dans ces meubles laqués, rideaux et dais moroses,
Ou, dure, Eve d'efforts sa langue irrite, erreur !
Ou du Rêve des forts alanguis rit, terreur !
Danse, aime, bleu laquais, ris d'oser des mots roses.

Et maintenant Léon Valade a écrit cet alexandrin solitaire qu'on peut lire à rebours :

Léon, émir cornu d'un roc, rime Noël.

BULLETIN FINANCIER

La bourse de ce jour est une bourse de sagesse.

Par suite des réalisations de bénéfice, nombre de fonds ont perdu les hauts cours d'hier, les autres se tassent et marquent le pas.

Ce mouvement d'arrêt n'a rien pour nous déplaire, bien au contraire, il redonnera une élasticité au marché, qui lui permettra à la veille des émissions annoncées, de gravir de plus hauts cours.

⁂

Du reste, après un début des plus brillants et en hausse assez sérieuse, nos Rentes, comme toujours, ont continué à faire bonne figure et ont clôturé à des cours en différence insignifiante sur hier. A peine 2 1/2 sur nos deux 3 0/0. L'Ancien à 96.45 ; l'Emprunt nouveau à 94.55. L'Amortissable à 97.20 ; le 4 1/2 0/0 à 105.85.

Les fonds internationaux ont été moins résistants au courant des réalisations. Aussi l'Italien termine à 90.60, perdant 15 centimes sur hier ; l'Extérieur d'Espagne à 72.05 ; le Portugais à 38.05 ; l'un en baisse de 20 et l'autre de 70 centimes.

Les fonds russes or se montrent très fermes.

Les valeurs suivent l'allure du marché, hors le Suez immobile à 2,882 50 se préparant à la conquête de 2,900.

Nos grandes banques se montrent peu impressionnées par les ventes sur les fonds et valeurs, moins défendus et gardent leur avance avec une fermeté remarquable.

BUD'ŒIL.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

J. L. *Vieray.* — Recevrez médaille prochainement. ∽ **C. P.** *Senonches.* — C'est que V. a changé d'idée... J'ignorais, merci. ∽ **F. M.** *rue Polireau* Reçu ∽ **A. N. G.** *Aigrefeuille.* — Merci affectueusement. ∽ **L. T.** *Evreux.* — Ce que peux, vaut ce que dois. Vives sympathies. ∽ **G. P.** *rue Liancourt.* — Venez donc nous serrer la main. ∽ **J. L.** *Montbrehain.* — Possible sera fait. — **C. S.** *boul. Picpus.* — Merci et vœux sincères de prompt rétablissement complet.

LIVRE D'OR DE LA PLUME

POITIERS — *Grand Hôtel du Palais*, Jacomella et Cie, propriétaires.

BOULOGNE-SUR-MER — *Hôtel du Cygne*, 6 fr. par jour, tout compris.

BORDEAUX. — *Hôtel Français*, rue du Temple, 5 fr. 50 par jour. Maurice Aupin, propriétaire.

LIBRAIRES CORRESPONDANTS DE LA REVUE :

PARIS :

Léon Vanier, 19, quai St-Michel. — **Brasseur,** galerie de l'Odéon. — **Paul Sévin,** 8, boul. des Italiens. — **Albert Savine**, 12, rue des Pyramides. — **Demay,** 21, rue de Châteaudun. — **Bailly**, 11, Chaussée-d'Antin. — **Dentu,** avenue de l'Opéra. — **Mme Clément,** kiosque 113, en face no 7, boul. St-Michel. — **Mme Martin,** kiosque 117, en face Cluny. — **Mme Denas,** kiosque 246, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel. — **Mme Brevet**, kiosque 207, place St-Germain-des-Prés. — **Tresse et Stock**, galerie du Théâtre-Français.

PROVINCE :

Bordeaux : *Graby*. — **Lille** : *Librairie Centrale*. — **Limoges**, *Librairie Moderne*, 1, rue St-Martial. — **Lyon** : *Mme Vve Cantal ; Bernoux et Cumin*. — **Marseille** : *H. Blancard*. — **Montpellier** : *Estellé*, 3, place de l'Observatoire. — **Nancy** : *Garot*, rue Gambetta. — **Niort** : *Clouzot*.

ÉTRANGER :

Bruxelles : *Paul Lacombles*, (concessionnaire général en Belgique et Hollande pour la vente au no et l'abt). — **Genève** : *Agence des Journaux*. — **Londres** : *Hachette et Cie*. — **Port-Saïd** : *Horn*.

(**La Plume** *est en vente dans toutes les gares.*)

En vente aux bureaux de LA PLUME

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de la Revue

—

I. *Dédicaces*, poésies, par Paul Verlaine, 50 ex à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr. .... épuisé

II. *A Winter night's dream* (*Le Songe d'une Nuit d'Hiver*), poème lunatique, par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr., et 200 à 3f. épuisé

III. *Albert*, roman, par Louis Dumur. 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 ex. a.......... 3 fr.

IV. *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud. 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à.......... 3 fr.

V. *Le Fi-Bâlouët*, proses, par Jacques Renaud, 12 ex. sur Japon, à 20 fr. et 200 ex. simili-Japon.......... 3 fr.

VI. *Les Tourmentes*, poésies, par Fernand Clerget, 10 ex. Japon a 20 fr. et 150 ex. à.......... 3 fr.

(Il parait un volume par trimestre. — Cette édition n'est pas réimprimée)

—

Léon Deschamps. — *A la Gueule du Monstre*, poésies, in-18 Jésus, vélin teinté; *Contes à Sylvie*, nouvelles ; *Le Village*, roman de mœurs paysannes. chaque volume .... 3 fr. 50

Léon Bloy. — *Le Désespéré*, 1 vol. ; *Un brelan d'Excommuniés* (2 fr.) ; *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, 1 vol. ; *Le Pal*, pamphlet (très rare) (les 4 nos 2 fr.) ; *Christophe Colomb devant les Taureaux*, 1 vol. Chaque vol.......... 3 fr. 50

Maurice Maeterlinck. — *Serres Chaudes*, poésies ; *L'Intruse ; Les Aveugles ; La Princesse Maleine*, drame. Chaque vol.......... 3 fr. 50

Jean Jullien. — *L'Echéance*, un acte en prose, précédé d'un *Essai sur le Théâtre vivant*.... 1 fr. 25

Stuart Merrill. — *Les Fastes*, poésies.. ..... 3 fr.

Marcel Bailliot. — *Fanfares du cœur*, proses 3 fr. 50

Paul Redonnel. — *La Mort du Vieillard*, poème (épuisé). *Liminaires*, poésies, (vient de paraître).

Henri Bossanne. — *Les Ephémérides* (3 fr. 50), *Fleurs Sauvages*, poésies.......... 1 fr. 50

Henry Cormeau. — *Le temps d'amour* (3 fr. 50) : *Les Lundis de la Campagnarde*, poésies..... 1 fr.

—

ART & CRITIQUE, collection complète (84 Nos) 50 fr.
LA PLUME, année 1889, un beau vol. broché, 20 fr.
— année 1890, » » 20 fr.
LA VOGUE, 3 ex. sur hollande.......... 10 fr.
EAU-FORTE de C. Cain (21X16) tirée sur Japon laminé, sujet : *La Plume*.......... 2 fr.

(Envoi franco contre mandat ou timbres)

Annonay — Imprimerie et Lithographie J. ROYER

TROISIÈME ANNÉE — N° 59

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

1er Octobre 1891

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Sauf dans ses Numéros exceptionnels)

La Plume

Revue Sociale de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL
Secrétaire de la Direction : Leon DEQUILLEBECQ
Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

Texte :

Illustration :

Portrait et signature autographe de **Adolphe RETTÉ**
(d'après une eau-forte de E.-H. Meyer)

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, Rue Bonaparte, 31

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

AVIS DIVERS

Aussitôt la Société constituée (il ne reste plus que trente actions à souscrire), nous ferons un numéro type de la Revue qui sera tiré à vingt mille exemplaires ; ce numéro sera adressé comme spécimen à toutes les personnes susceptibles de s'abonner. Prière à nos actionnaires et amis de nous envoyer *dès maintenant* les listes d'adresses qu'ils peuvent posséder, nous leur en serons très vivement reconnaissants.

Samedi, 3 octobre, réouverture des Soirées de *La Plume*, au café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel. Pour être admis, il suffit d'être abonné à la revue, d'avoir publié quelque chose ou d'être présenté par un des habitués. Les dames sont reçues si elles sont accompagnées.

L'administration de *La Plume* se charge, à titre gracieux, de tous achats de livres et de gravures. Envoi *franco* dans tous les pays d'union postale, et sans augmentation de prix.

Ce nouveau service est créé sur la demande d'un grand nombre de lecteurs. Nous prions nos abonnés de nous réserver leurs ordres et de toujours joindre le montant de l'achat à la lettre de demande, ce qui simplifiera notre comptabilité.

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Ont paru dans la quinzaine :

Chez **Vanier** : *Les Amours Jaunes*, poésies, par Tristan Corbière (203 p. 3 fr. 50).

Chez **Havard** : *Le Cabinet de Toilette*, conseils intimes aux femmes, par la baronne Staffe (3 fr. 50).

Chez **Savine** : *A toute volée*, récits et nouvelles, par Marc Stéphane (in-18, 285 p., 3 fr. 50). — *Hedda Gabler*, drame en 4 actes, de Henrik Ibsen, traduit par M. Prozor (in-12, 261 p. 3 fr. 50). — *Ægyptiacque*, rêves vecus et vies rêvées, cycle, par William Ritter (317 pages in-18, 3.50).

LES THÉATRES

Cluny. — *Le Procès-verbal*, vaudeville en trois actes, de M. Albert Barré. — *Monsieur Joseph*, vaudeville en un acte, de M. Delilia.

Vaudeville. — *Hélène*, drame en quatre actes et cinq tableaux, de M. Paul Delair, accompagnement de musique de M. André Messager.

Ambigu-Comique. — *Le Médecin des Folles*, pièce en cinq actes et treize tableaux de MM. de Montépin et Dornay.

Menus-Plaisirs. — *Compère Guilleri*, opéra-comique en trois actes de MM. Burany et Cavalier, musique de M. Perry.

Opéra. — *Lohengrin*, drame lyrique en trois actes et quatre tableaux, traduit de l'allemand de Richard Wagner, par Ch. de Nuitter. Immense succès.

Odéon. — *L'Herbager*, trois actes en vers par Paul Harel.

Renaissance. — *Les Marionnettes de l'année*, revue de M. Clairville.

LES REVUES

Une exquise poésie de Louis Le Cardonnel, dans l'**Ermitage**, et dans le **Livre Moderne** une iconographie très complète de Honoré de Balzac, avec des lettres inédites d'Emile Zola, touchant l'*Œuvre*. — La **Fortnightly review**, revue d'Outre-Manche, est, comme toujours mieux renseignée sur les Jeunes Lettres françaises que la plupart de nos grands périodiques : lire dans sa dernière livraison une très belle étude sur Maurice Barrès, signée Edward Delille. — Mallarmé écope en Belgique : Arnold Goffin le malmène fort dans la **Société Nouvelle** — et l'article vaut, *par sa forme*, d'être mentionné. — Notre ami Pierre Trimouillat nous prie d'annoncer qu'il ne fait plus partie de la rédaction de **Paris-Chanson**. A partir de ce mois il fera le courrier théâtral de la **Revue Européenne**. — Lire dans le **Parisien** les chroniques de Fridolin (??) qui nous ont paru très remarquables. — Au **Mercure** article important de G. A. Aurier sur Henri de Groux, le jeune peintre belge si fêté à la dernière exposition des Arts Libéraux (salon des Refusés). — Notre si savant et si aimable confrère du **Temps** (l'affreux journal), Anatole France, publie dans cette feuille d'intéressantes études sur les jeunes poètes et de non-moins intéressants extraits de leurs œuvres. — Très amusant parfois l'**Echo de Paris** : récemment un journaleux qui chroniquaille dans cette feuille, M. A. D. (pas de réclame) se plaignait amèrement de n'être pas attaqué par les Jeunes et il tendait le flanc très gentiment. Vous repasserez plus tard, jeune homme : notre poudre n'est pas faite pour vous. — Le **Fin de Siècle** sera décidément le **Gil Blas** de la nouvelle génération : son intelligent directeur et son rédacteur en chef, le camarade René Emery en font la publication ouverte aux Jeunes (même la caisse !) la plus intéressante qui soit à Paris. Lire dans le dernier numéro : *Un drame dans les étoiles*, fantaisie inédite signée par notre rédacteur en chef, Léon Deschamps.

LES EXPOSITIONS

Evreux. — Concours de gravure. Envoi avant le 1er novembre 1891.

Nancy. — Exposition de l'Association des Artistes lorrains. Salle Poirel, du 15 octobre au 15 novembre. Date d'envoi expirée.

Rouen. — Exposition des Beaux-Arts, du 15 octobre au 30 novembre.

Paris. — Exposition de *La Plume*. Par invitations. Date à fixer.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 59 — 1er OCTOBRE 1891

Rêverie sur les Pauvres Anges

—

à Jean Richepin
(auteur de « Un Fou », *Gil Blas*, 4 août.)

Comme les anges à l'œil fauve,
Je reviendrai dans ton alcôve
Et vers toi glisserai sans bruit
Avec les ombres de la nuit.

Baudelaire.

— Monsieur, vous êtes beau comme un ange ! — Madame, vous avez de l'esprit comme un démon !

S'il y eut jamais un champ de manœuvres où se soient exercés avec ampleur les instincts de prostitution particuliers à la race humaine, c'est assurément le royaume des esprits célestes ou le sombre empire des intelligences réprouvées.

On a tellement compris que l'habitacle cellulaire de la Désobéissance est rempli de compagnons invisibles, qu'on a voulu, dans tous les temps, les associer en quelque manière aux actes visibles qui s'accomplissaient dans les divers cabanons.

Alors, on s'est appelé : mon Chérubin ! ou : mon petit Satan ! et toutes les cochonneries sublunaires, aussi bien que les sottises les plus triomphales, ont été pratiquées sous d'arbitraires invocations qui déshonoraient à la fois le ciel et l'enfer. Et, pour assouvir les cœurs en travail de démangeaisons sublimes, la poésie et l'imagerie plastique se sont évertuées aux apothéoses.

Ils sont Sept, — ô mon tendre Amour ! — qui vous regardent curieusement des sept encoignures de l'Eternité. On les croirait sur le point de coller leurs bouches aux épouvantables Olifants du rappel des morts et leurs indicibles mains que n'inventerait aucun délire, sont déjà crispées autour des sept Coupes de la fureur.

Que la petite lampe qui brûle devant le plus humble autel de la Chrétienté leur fasse un signe, et les habitants du globe voudront sauter dans les planètes pour échapper à la plaie de la terre, à la plaie de la mer, à la plaie des fleuves, à l'hostilité du soleil, aux immigrations affreuses de l'Abîme, à l'effarante cavalerie des Incendiaires et surtout à l'universel regard du Juge !

En vérité, ce sont les « Sept qui se tiennent en la présence de Dieu », nous dit l'Apocalypse et c'est tout ce qu'on en peut savoir. Mais il n'est pas défendu de supposer, — comme pour les étoiles, — qu'il y en a des millions d'autres dont le moindre est capable d'exterminer en une seule nuit les cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens de Sennachérib ; sans parler de ceux-là qu'on nomme précisément les démons et qui sont, au fond des puits du chaos, l'image renversée de tous ces flambeaux crépitants du ciel.

Si la vie est un festin, voilà nos convives ; si elle est une comédie, voilà nos comparses ; et tels sont les formidables Visiteurs de notre sommeil, si elle n'est qu'un rêve.

Lorsqu'un entremetteur d'idéal barytonne les splendeurs *angéliques* de Célimène, sa sottise a pour témoins les Neuf multitudes, les Neuf cataractes spirituelles que Platon ne connaissait pas : Séraphins, Chérubins, Trônes, Dominations, Vertus, Puissances, Principautés, Archanges et Anges, parmi lesquels il faudrait peut-être choisir... Si c'est l'enfer qu'on invoque, c'est, — à l'autre pôle, — exactement la même aventure.

∴

Et pourtant, ils sont nos très proches, les Voyageurs perpétuels de la lumineuse Echelle du Patriarche, et nous sommes avertis que chacun de nous est avaricieusement gardé par l'un d'entre eux, comme un inestimable trésor, contre les saccages de l'autre abîme, — ce qui donne la plus confondante idée du genre humain.

Le plus sordide chenapan est si précieux qu'il a, pour veiller exclusivement sur sa personne, quelqu'un de semblable à Celui qui précédait le camp d'Israël dans la colonne de nuées et dans la colonne de feu et le Séraphin qui brûla les lèvres du plus immense de tous les prophètes est peut-être le convoyeur, aussi grand que tous les mondes, chargé d'escorter la très ignoble cargaison d'une vieille âme de pédagogue ou de magistrat.

Un ange réconforte Elie dans son épouvante fameuse ; un autre accompagne dans leur fournaise les Enfants Hébreux ; un troisième ferme la gueule des lions de Daniel

un quatrième enfin, qui se nomme « le grand Prince », disputant avec le Diable, ne se trouve pas encore assez colossal pour le maudire, et l'Esprit Saint est représenté comme le seul miroir où ces acolytes inimaginables de l'homme puissent avoir le désir de se contempler.

Qui donc sommes-nous, *en réalité*, pour que de tels défenseurs nous soient préposés et surtout, qui sont-ils eux-mêmes, ces enchaînés à notre destin dont *il n'est pas dit* que Dieu les ait faits, comme nous, à sa Ressemblance et qui n'ont ni corps ni figure ?

C'est à leur sujet qu'il fut écrit de ne jamais « oublier l'hospitalité », de peur qu'il ne s'en cachât quelques uns parmi les nécessiteux étrangers.

Si tel vagabond criait tout à coup : « Je suis Raphaël ! Je paraissais boire et manger avec vous ; mais ma nourriture est invisible et ce que je bois ne saurait apparaître aux hommes » ; qui sait si la terreur du pauvre bourgeois ne s'étendrait pas aux constellations ?

Fumant de peur, il découvrirait que chacun vit à tâtons dans son alvéole de ténèbres, sans rien savoir de ceux qui sont à sa droite et de ceux qui sont à sa gauche, sans pouvoir deviner le « nom » véritable de ceux qui pleurent en haut ni de ceux qui souffrent en bas, sans pressentir *ce qu'il est lui-même*, et sans comprendre jamais les murmures ou les clameurs qui se propagent indéfiniment le long des couloirs sonores...

LÉON BLOY.

Elseneur, 3 septembre.

CHANSONS POUR ELLE

VI

La saison qui s'avance
Nous baille la défense
D'user des us d'été.
Le frisson de l'automne
Déjà nous pelotonne
Dans le lit trop fêté.

Fi de l'été morose !
Toujours la même chose :
J'ai chaud, t'as chaud, dormons !
Dormir au lieu de vivre,
S'ennuyer comme un livre...
Voici l'automne. Aimons !

L'un dans l'autre, à notre aise,
Soyons pires que braise,
Puisque s'en vient l'hiver ;
Tous les deux, corps et âme,
Soyons pires que flamme,
Soyons pires que chair.

août 1891.

XX

Tu crois au marc de café,
Aux présages, aux grands jeux :
Moi, je ne crois qu'en tes grands yeux.

Tu crois aux contes de fées,
Aux jours néfastes, aux songes :
Moi, je ne crois qu'en tes mensonges.

Tu crois en un vague Dieu,
En quelque saint spécial,
En tel Ave contre tel mal :

Je ne crois qu'aux heures bleues
Et roses que tu m'épanches
Dans la volupté des nuits blanches.

Et si profonde est ma foi
Envers tout ce que je croi,
Que je ne vis plus que pour toi !

Paul VERLAINE.

28 août 1891.

ADOLPHE RETTÉ

Le Gilles de Watteau, binoclé, ayant oublié de raser sa moustache, et vaguant, en costume sombre, dans un décor nocturne de quai séquanais ou de taverne exotique, tel apparait Adolphe Retté.

De grands silences, interrompus soudain par la vaticination d'héroïques paradoxes, voire aussi par l'harmonieuse mélopée de strophes serpentines — pépiements de flûtes ou rugissements de cuivres ! — et ce leitmotif : « La vie, c'est des ombres chinoises », voilà sa conversation.

*
* *

Il naquit à la vie littéraire en 1888, d'un article que publia la *Revue Moderne*. Il s'y campait en adversaire féroce du naturalisme et se réclamait de l'esthétique symboliste, avec intrépidité.

A l'appui de ses doctrines, après six mois de silence, il fit tirer à 170 exemplaires *les Cloches en la Nuit*, un premier livre de vers.

Ce n'était point un recueil de pièces écrites au hasard de l'inspiration, et rassemblées sous un titre à effet ; c'était une œuvre de rigoureuse unité.

Un poème initial pose une série de motifs psychiques, exprimant les différents aspects d'un même état d'âme, plutôt dolent. Chacun des motifs est ensuite développé dans une forme souvent dramatique, comme dans le fragment reproduit plus loin, et, dans un morceau final, la conclusion philosophique et sentimentale : « la seule réalité du *Moi* sur l'inanité des contingences », surgit.

Quant à l'écriture, elle assume toutes les ondoyances du sujet.

Chacun des thèmes psychiques est exprimé par un thème verbal qui lui est adéquat, le blasonne pour ainsi dire, et en enserre le complet développement dans un vêtement de sonorités correspondantes.

Pour rendre les moindres nuances, les attitudes les plus fugitives de la pensée, M. Retté a cru devoir adopter le vers et la strophe libres, basés sur des valeurs rythmiques, où domine l'allitération.

Je n'ai point à critiquer ici le procédé en lui-même. J'ai à remarquer simplement que le poète, en voulant écrire un poème wagnérien, a oublié que l'une des principales causes de l'émotion esthétique procurée par le drame lyrique, était la variété et l'opposition des divers leitmotifs. Or, dans *les Cloches en la Nuit*, pas une seule fois les leitmotifs ne sont en antagonisme ; des nuances seulement, et des plus ténues, les séparent ; ils rendent seulement les différents aspects d'un seul état d'âme, de telle sorte que tout l'art déployé à profusion dans l'œuvre ne la sauve point d'une certaine monotonie. M. Retté convient d'ailleurs avec bonne grâce que le résultat n'a pas répondu complètement à ses désirs. Quand on lui parle aujourd'hui des *Cloches en la Nuit*, il répond volontiers avec cet air détaché de toutes choses qui le caractérise :

— « Peuh ! je ferai mieux ! »

***

Son volume de début ouvrit à M. Retté les revues qui combattaient alors pour l'esthétique nouvelle. A la seconde *Vogue*, dirigée par Gustave Kahn, il fit, en qualité de secrétaire de rédaction, un passage remarquable à côté de MM. Fénéon, Adam, H. de Régner, Albert St-Paul... Il y révéla de longs fragments de la *Forêt bruissante*, un poème de plus de mille vers, qu'une conscience artistique trop sévèrement hautaine lui ordonna depuis de jeter au feu.

La *Wallonie* a publié aussi nombre de ses productions. L'an dernier, elle lui consacra tout un numéro, aujourd'hui introuvable, où se rencontrent quelques morceaux de *Thulé des Brumes*, une nouvelle œuvre, en prose, que la *Bibliothèque artistique et littéraire* va publier sous peu. On lisait dans le même fascicule, un superbe poème : *Soir Trinitaire*, où, en une forme absolue, chantent des phrases mystérieuses d'un ésotérisme transcendant, que le peintre Maurice Denis a merveilleusement exprimé dans un tableau exposé aujourd'hui à St-Germain.

***

Thulé des Brumes n'a pas, à ma connaissance, son équivalent parmi les langues latines ou germaniques. C'est véritablement l'expression la plus parfaite de la littérature exaspérée. Sa prose, d'un éblouissement et d'une phosphorescence sans exemple, avec des langueurs et des violences inimaginables, y donne à chaque instant l'illusion du vers, tout en maintenant rigoureusement sa qualité de prose. Le style a partout la fièvre, et souvent la fièvre chaude. C'est, comme le concept du livre, une création superbement monstrueuse, qui use et abuse de toutes les ressources de la musique et de la poésie.

L'ordonnance de *Thulé des Brumes* est encore wagnérienne, mais, cette fois, les principales incarnations de la pensée ont chacune une allure, un costume, un langage personnels, et, lorsque elles entrent en scène, c'est toujours pour le triomphe d'une fantasmagorique diversité.

Une analyse de l'œuvre est impossible : à peine est-il permis de traduire vaguement les sensations qu'on éprouve à lire M. Retté.

Entre un prestigieux prologue et un mélancolique épilogue en vers, apparaît de l'empire du rêve puis s'efface *Thulé des Brumes*, site enchanté qu'émane, pour y vivre ou y mourir un peu, une âme en tristesse. Les causes, surtout passionnelles, de cette tristesse et les effets qu'elle engendre sont exprimés par un long cortège de visions — dirai-je d'hallucinations ? — symboliques : féeries ruisselantes de lumière, qui aveugle ; drames joués dans la nuit par des fantômes d'ombre ; orients fastueux, d'une volupté âcre et navrée, où le sadisme flamboie en rubacelles de sang... et, venus on ne sait d'où, des princes charmants, des pauvres sinistres... mille marionnettes effarantes, aux gestes falots.

Faut-il croire que l'auteur a écrit parfois sous l'empire d'excitants terribles, décuplant la puissance créatrice du sentiment passionnel qui l'a envahi ? Est-il permis d'affirmer la domination d'herbes magiques, telles que le haschisch, dans certains spectacles qui semblent l'avoir plus spécialement hanté ? — Il serait difficile de se prononcer, et cependant, si l'on voulait bien étudier *Thulé des Brumes*, aux seules lumières de l'occultisme, peut-être y découvrirait-on les traces d'une véritable possession.

Il est inutile, après cet aperçu bien imparfait, de proclamer la nouveauté absolue de l'œuvre de M. Retté, et d'insister davantage. Tout ce que je pourrais ajouter n'apprendrait rien de plus au lecteur. Je l'avertis simplement, pour finir, que *Thulé des Brumes* est, en vérité, le grimoire évocateur d'un monde captivant et terrifiant, mais avide d'âmes, qu'ont exploré à peine de rares adeptes, et dont plusieurs ne sont pas revenus.

Edouard DUBUS.

Le Carillonneur

Le carillonneur se penche
Et regarde en bas vers la ville —
Les cloches ont de lourdes cadences
Et pleuvent en cris noirs sur la ville.

Sans apparat, s'en va là-bas un cercueil escorté de spectres. —

« Sonnez cloches ! » Elles se taisent...
Une seule s'essouffle en tintements fébriles.

Le carillonneur se penche
Et regarde en bas vers la ville :
« Qui donc emportez-vous là-bas ? »

C'est Toi...

Ame

—

Quelque âme venait, quelque âme passait,
— Une barque éperdue sur la mer oscillait —
Et le vent, cette nuit, se meurt en grand deuil
Vers une plage où des fleurs et des arbres s'effeuillent.

« Ame, tu fus la statue saignante à la proue du navire,
Tes yeux cherchaient des terres ensoleillées ;
Espérante, des flots changeants caressée ou cinglée
Tu sillais les mers d'un infini désir.

Mais ces souvenirs aux retours ? — douceur souffrante,
ô souvenirs :
Envols bruissant-doux passés au plus là bas des lassés,
Vagues alenties venues mourir
Sur la grève de la baie des trépassés —
Trace à peine marquée et bientôt effacée... »

C'était là-bas, ah ! si là-bas, un soir suprême,
Le port en les fleurs mortes qu'évitent les goëlands
craintifs ;
C'était la si vieille histoire — ô toujours même :
Quelque âme venait, quelque âme passait...
Une eau pâle s'endort sous des arbres plaintifs.

Extrait de **Cloches en la Nuit**, 1889.

Frontispice de Rêve

—

Or se baigner au fleuve irradié d'un astre !
C'est le mien — je le veux striant les âges pâles,
A lui, le fier courant vers la cité qu'encastre
Un rempart bruissant d'allégresses florales.

Garde à la tour sonnante, archer, darde tes flèches :
Ma meute, en abois rouges, s'agriffe aux créneaux —
Mais fuis plutot : déjà, mes hautes flammes lèchent
Ton mur veule où tournoie un vol fou de corbeaux.

Cependant que, très doux, — aux musiques des palmes ! —
Amoureux seulement de la tulipe noire,
J'arrose le jardin de mes floraisons calmes
Et le mire en un flot d'or où voltent des moires.

Qu'il combatte bien loin mon bon fleuve de guerre :
J'évoque mon ciel tendre en triomphes d'étoiles...
Pour captiver le rêve frêle d'éphémeres,
L'araignée incomprise a tendu là ses toiles.

1890.

Aubade mélancolique

—

Le matin, comme un enfant de lumière,
Le matin, comme un enfant de pardon,
Descend des cimes coutumières
Poser ses mains fraiches sur nos deux fronts.

Le matin rit un rire d'Avril
Dans le ciel clair — rose et verte ironie ! —
Oh ! vois s'ouvrir cette porte, ô magie,
Vers un pays de soleil puéril.

Toi si blanche, et moi si pâle, partons.....
Entends tu pas quelle oraison :
Le matin chante en la chanson des brises —
Et voici les coteaux de la Terre promise.

Mais ta blancheur est d'une morte,
Mais ma pâleur est d'un mort :...
Doux matin d'or ferme la porte,
Puisque elle et moi nous sommes morts.

Avril 1891.

Préface pour Thulé des Brumes

—

« Les réalités du monde m'affectaient comme des visions, et seulement comme des visions, pendant que les idées folles du pays des songes devenaient en revanche, non la pâture de mon existence de tous les jours, mais positivement, mon unique et entière existence elle-même..... » *Qui dit cela ? Egæus le Métaphysicien.*

Pour certaines âmes complexes de ce temps, il est des jours où la vie se fait si hostile, l'ambiance si asphyxiante, qu'elles se réfugient éperduement dans le rêve. Alors — parfois pendant des mois et des mois — l'âme vit une existence anormale et grandiose ; les idées s'exaspèrent et se déforment ; les sentiments prennent une intensité formidable ; les sensations s'imprègnent de souffrance voluptueuse ; le Moi, qu'abandonne son principe divin : la volonté n'est plus qu'un Océan orageux où tanguent des galères folles. Si, durant une telle période — gloire du Démon — la Fatalité veut qu'une idée fixe s'empare de l'âme ainsi désorbitée ; si, par exemple, le désir passionné d'une Apparence féminine s'y implante et la domine au point d'incarner *cette idée fixe, il éclate une ivresse* solitaire *qui va presque jusqu'à la démence. Mais le Moi chérit sa folie ; pour la décupler et la perpétuer, il pénètre dans l'empire lumineux et criminel que lui ouvrent les excitants — il s'y oublie et* ne veut pas être guéri. *Il faut un hasard violent — plusieurs diront un miracle — pour que l'âme reprenne son équilibre et soit sauvée.*

Tel est le sens de ce livre. Quelques-uns le condamneront, surtout à cause des joies défendues qui l'enfièvrent et de la spéciale sensualité qu'il recèle. D'autres l'aimeront pour son Art triste et parce qu'il est : LES MÉMOIRES DU RÊVE.

Adolphe RETTÉ.

Fraternité Douloureuse

—

Tu souffres ! Pauvre âme ! Dis leur
Ton mal, aux impassibles foules...
— Mais chaque pavé que tu foules
Est une éternelle Douleur !

La Joie est absente des rues;
Le rire est un masque et du fard.
Il ressemble au plâtre blafard
Qui recouvre les pierres crues.

Va ! le monde entier pleure
Et souffre en lui même tout bas !
Prends patience, pas à pas
La Mort vient qui n est point un leurre.

Rodolphe DARZENS.

L'oiseau s'envole...

—

« Les rêves, bleus ou noirs, me rendent malheureux ;
« Mais ton desir est là, o ma plus douce dame.
« Ton désir de ce rêve où les corbeaux s'acclament,
«- De ce rêve, augurant féal de corps et d'âme
« Le plus infortuné de tous les songe-creux.
« Les rêves, bleus ou noirs, me rendent malheureux
« Et pourtant j'aime vivre à cause d eux, par Eux.

« Oui ! Evoquons l'Esprit, le Verbe, le Symbole !
« Et qu'en notre âme viennent les bonnes paroles.
« Nous châtierons la Brute qui mange et se meut,
« Par qui lutte Satan envahisseur de Dieu,
« Pour qu'en mon corps séduit par le tien qui le veut,
« Suave de l'Esprit, du Verbe, du Symbole,
« Naisse l'Exquisité chantante, sans paroles.

« De l'ineffable Hier, *où butent nos pensées*
« Bornerons-nous nos souvenirs et le Passé ?
« Notre amour ira t il plus loin que Tout à l'heure *?*
« Et s'il advient qu'il vive — advienne aussi qu il meure?
« Nulles comparaisons n'ayant su le briser,
« De l'ineffable Hier, *où butent nos pensées,*
« Nous bornerons nos souvenirs et le Passé.

« Mais peut-être veux-tu, ô ma dame, apaiser
« Un dernier baillement d appétence charnelle ;
« Et que je sois le nid posé sur l'arbre frêle
« Que caresse la Brise, et que l'Autan morcelle ;
« Le nid, moelleux le plus, dont tu serais l'oiselle ;
« Où, des jours, tu viendrais te tapir, où tes ailes
« Battraient, pour nos soulas, les suaves baisers ? »

Paul REDONNEL.

L' « Albertlambertpérisme »

—

Les épidémies sans trêve sévissent.

Nous avons eu l'influenza et puis le boulangisme, le choléra, les fièvres typhoïde et muqueuse, les grèves, et plus récemment l'hymne russe.

Mais l'autre soir qu'entre gens de théâtre, nous déplorions combien manque de naturel la diction de certains artistes, sociétaires même de la Comédie-Française, nos conclusions rapprochées furent qu'il y avait là une épidémie dangereuse et funeste.

Croyant faire œuvre saine, nous nous bornerons à la constater, à la signaler, laissant au public, à la critique, le soin de prescrire les remèdes.

En effet, à l'heure où nous mettons sous presse, quatre ou cinq comédiens à peine sont-ils capables de dire chez Molière :

« Dieu ! que c'est embêtant une soirée au Théâtre-français ! »

ou à peu près.

Tous les autres, il faut avoir le courage de le dire, sont atteints de l'*Albertlambertpérisme.*

Cette maladie, endémique d'abord, de nom barbare, est née sur la rive gauche, celle où l'on s'ennuie, au théâtre de l'Odéon.

Elle tire son nom d'un artiste qui l'a pour ainsi dire créée en même temps que de nombreux rôles : Alceste, Tartufe, Chérubin, qu'il joue tous de temps immémorial avec un talent égal, et même supérieur (!)

A part ça, le meilleur père du monde.

Dans le dernier rôle, le mal était angoissant. Chérubin, voulant dire : « Ah ! Suzon, qu'elle est est noble et belle, mais qu'elle est imposante ! » disait :

« Aôh Suzon ! qu'ellô est noblô et bellô, mais qu'ellô est imposantô ! »

et levait les deux bras au-dessus de sa tête pour marquer qu'elle en imposait.

Le mal fit d'étranges ravages. Le sympathique directeur de l'Odéon fut bientôt hanté de cette idée que toute lettre ou syllabe muette devait se prononcer ou gutturalement ou nasardement ; il decréta d'ajouter même un *e* ouvert ou muet à la fin de chaque mot, en le prononçant *o*.

Dans sa folie douce, il contraignit ses pensionnaires à dire : Porelo, Marcko, pour Porel et Marck, etc...

Le mal hélas ! franchit les ponts avec certaine émigration et bientôt tout le Théâtre-français fut infesté. Il se subdivisa en d'infinies variétés :

Nous avons l'*Albertlambertpérisme* distingué qui s'exhale sur une tyrolienne fort curieuse ; vous pouvez transposer le morceau pour violon, vielle ou biniou. La jeune troupe, classe Delaunay, lui paye de nombreux tributs.

Le jeune comique Chose, vous savez, l'espoir de la vieille critique, pratique l'*Albertlambertpérisme* à temps sur chaque syllabe, ce qui nous fait coucher tard quand il joue.

L'éminent professeur Machin vibre trop tard après chaque mot encotonné.

Etc., etc.

Tous, je vous dis.

Les exemples se multiplieraient, sur la manière de dire cette phrase, si simple en sa correction :

« Dieu ! que c'est embêtant une soirée au Théâtre-français ».

Ou toute autre d'ailleurs.

L'épidémie est perfide, car si vous l'évitez, vous courez les risques de tomber dans : l'*Albertlambertfylis.*

Celle-ci mériterait une étude spéciale, mais elle n'a pas lieu d'être distinguée de celle qu'on nomme *bafouillage*.

Georges ROUSSEL.

P.-S. Un épanchement d'*Allertlambertpérisme* est mortel à cette époque.

PETITS POÈMES EN PROSE

—o—

DANS LE CIEL

O nuages ! ô nuées ! voiles du ciel bleu d'automne, vous qui passez majestueux sans jamais sembler las et sans rien que n'arrête, ô nuages, o nuées, voudriez-vous bien me dire d'où vous venez ?

O nuages ! ô nuées ! immenses toisons noires, blanches, dorées, d'innombrables agnelles des plaines étoilées, vous qui toujours passez, courez, allez, allez, sans jamais vous heurter aux cailloux du chemin, ô nuages, ô nuées, me direz-vous d'où vous venez ?

O nuages ! ô nuées ! adorables caméléons de l'espace, nuages gris, nuages bleutés, nuées de joies, sombres nuées, nuages blancs, blanches nuées, nuages rouges, phosphorescents, voiles superbes des constellations, ô nuages, o nuées, me direz-vous d'où vous venez ?

O nuages ! ô nuées ! monstres superbes, aimés, que l'on envie, quels sourires divins de vierges devez-vous nous cacher ? quels visages de grandes désespérées, femmes, amantes, épouses, mères, devez-vous nous masquer ? ô nuages, ô nuées, me direz-vous d'où vous venez ?

O nuages ! ô nuées ! attractivité, puissance, vous si pleins d'insolente fierté, vous qui ne vous êtes jamais sentis las ni découragés, vous qui ne connaissez pas l'assassine désespérance, vous qui n'avez jamais ensenglanté votre route, en passant, vous, les heureux, qui ne vivez pas chez l'homme méprisable, ô nuages, o nuées, moi, je veux savoir d'où vous venez !

— Les nuages, les nuées, viennent, sans s'être jamais arrêtés — malheur à qui s'arrête — des profondeurs nocturnes, ensoleillées les beaux nuages et les belles nuées.

— O nuages ! ô nuées ! saints nuages, saintes nuées, maintenant dites-moi, voulez-vous bien me dire, maintenant que je sais d'où vous venez, ô nuages, ô nuées, voulez-vous bien me dire où vous allez ?

— Les nuages, les nuées, sans jamais s'arrêter — malheur à qui s'arrête — vont aux immensités, les saints nuages et les saintes nuées.

— O nuages ! ô nuées ! divins nuages et divines nuées, maintenant que je sais d'où vous venez, et maintenant qu'aussi je sais où vous courez, ô nuages ! ô nuées ! par pitié, prenez-moi, je veux aller où vous allez !

— Par les nuages et les nuées, enfant des profondeurs et des immensités, sache donc, fils de l'homme, que ton chemin te mène où tu voudrais aller, là-bas, vers les immensités, et sois content — ô toi qui viens aussi des profondeurs, comme les beaux nuages et les belles nuées.

Pierre OCÉAN.

LA PÊCHE

—

O pêche fendue au milieu,
Comme un Philippe de Grandlieu,
En te cueillant je me pourlèche,
Fruit polisson, divine pêche !

Satin que le soleil revêt
D'un fol et provoquant duvet,
On croirait ton parfum pubère
Emané de la Parabère !

O mont de Vénus Astarté,
Tu n'étais pas plus velouté
Quand, rose des baisers de l'onde,
S'offrit ta chair à toison blonde !

Camille SOUBISE.

(Extrait des *Rimes d'Antan*).

LA MORT DU SOLEIL

—

Quand le soleil se couche, et lorsque, sur la terre,
La Nuit tombe, pareille au manteau d'un grison,
Quand le sol et le ciel obscurcis se resserrent
Et semblent devenir les murs d'une prison,

Parfois, je me sens triste à perdre la raison,
Je crois le soleil mort, bien mort. Je désespère
De le revoir jamais paraître à l'horizon.
— Quand l'amour me quitta jadis, en ma misère

Je crus ma vie usée et flétrie à jamais.
Mon cœur me parut mort, bien mort. — Je blasphémais,
Le cœur de l homme est grand comme le ciel, vivace

Autant que le soleil qui renaît chaque jour,
L'avenir resplendit, et le passé s'efface.
Le soleil ne meurt pas, Madame, ni l'amour.

Em. SOINET.

SUPPLICATION

—

Sur mon front qu'ont flétri les mornes insomnies,
Oh ! viens sans bruit poser ton front pur et vermeil !
Toi, l'amante des nuits qui troubles mon sommeil
Durant les songes bleus des heures embrunies.

Sur mes yeux qu'ont ternis les espoirs sans réveil,
Appuie en frissonnant tes frêles mains bénies
Pour chasser les sanglots des lentes agonies
Et ramener l'éclat du radieux soleil.

Sur mes lèvres enfin, presse tes pourpres lèvres,
Enlaçons nos deux corps pleins d'amoureuses fièvres,
Effeuillons les blancs lys de l'éternel amour.

Et dans tes bras d'albâtre, ô vierge délirante,
Je m'endormirai las d'une étreinte enivrante
Quand, au loin flamberont les premiers feux du jour.

Paul ROUGET.

AMOUR

Pareille à la Vierge Marie
Vous régnez, car vous êtes reine,
De beauté voire de tendresse.
Vos cheveux d'or qu'un rayon dore

Scintillent, leur touffe se dresse,
Amoureusement se marie
Avecque la couleur sereine
De vos yeux et je vous adore :

Car comme un enfant qui s'endort
Dans un bercelonet tout rose,
Noyé dedans vos cheveux d'or,

Ma lèvre à vos lèvres de rose,
Enivré des baisers sans fin,
Je ferai mon somme divin.

Joseph LOUBET.

PAROS...

A Léon Deschamps.

Parce qu'un jour, o femme ! insouciante et belle,
En jouant il te plut de me briser le cœur,
Méritais-tu vraiment qu'elle fut éternelle,
A mon premier matin, ma première douleur ?

J'avais vingt ans ! Pourtant j'aurais donné ma vie
Pour qu'un frisson de toi me payât de retour !
Tu m'as fait entrevoir le bonheur qu'on envie,
Pour rendre inconsolable un inutile amour.

En modelant ton corps Dieu ne t'a pas fait d'âme
Je me croyais assez brûlant pour ta froideur !
Je croyais t'échauffer, toi, marbre, à mon ardeur.

Mais lorsque calcinés à la divine flamme
Mes ongles ont fouillé ta poitrine de femme,
Ils n'ont trouvé qu'un roc à la place du cœur.

René TARDY.

VARIATIONS SUR LE COCUAGE

A l'auteur de « Paris-Cocu. »

I.

« Dites, voisin, sans vous compter,
Combien est-il, dans notre rue,
De maris qui doivent porter
Des bois d'une belle venue ? »

A cette apostrophe incongrue
Le voisin — qui n'est pas content —
« Sans me compter ? vous voulez rire ! »
« C'est vrai, voisin, j'aurais dû dire :
Combien sont-ils... en vous comptant. »

II.

L'époux est, avec sa femme,
Assis au coin de son feu ;
Tout en regardant la flamme
On cause de tout un peu.
« Quel désordre en ce village
Il n'est — dit-il — qu'un ménage
Où l'homme ne soit co...ntent !

Elle — de l'air innocent
De l'enfant qui vient de naître —
« Qui diable ça peut-il être ? »

Jules VACOUTAT.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Causerie

Chantefable un peu naïve, quel délicieux titre pour un Perrault moderne qui serait poète plus que rimeur, quelles évocations à peine perceptibles, tant elles devraient être douces et enveloppantes et ensorcelantes !... M. Albert Mockel a préféré nous donner une preuve de son savoir-faire, — nous eussions mieux aimé un morceau de son cœur, l'épanouissement abandonné d'une âme simple et... naïve.

Rompu à toutes les roueries, à toutes les ficelles du métier, l'auteur de *Chantefable* nous apparaît comme un artiste sûr de lui-même, mais trop enclin au désir de trouver quelque chose, de dépasser les camarades par quelque audace... et il a inventé ceci : « fixer l'atmosphère du drame, suggérer la vie antérieure du sujet analysé « au moyen de croches, doubles croches et triples croches, de noires et de blanches » dans lesquelles « bien qu'une instrumentation ait été rudimentairement indiquée, il va de soi qu'il s'agit d'un orchestre idéal, et qu'il faut lire des yeux ». Donc, grâce à M. Mockel, existera désormais la poésie en clé de *fa* ou clé de *sol*... sans un de ces affreux mots avec lesquels les Verlaine et les Villiers écrivirent des chefs-d'œuvre : rien que des notes et des instruments !

Si jamais art fut décadent, c'est bien celui-là. Ni Stendhal, ni Barbey n'avaient trouvé ce procédé d'analyse ou de restitution artistique : la musique. L'invention est en propre à M. Mockel. Pourtant, un certain Wagner fit quelque chose, jadis ; seulement il s'adressait au sens auditif et non au sens visuel, ce n'était pas un poète. Nous avons changé tout cela. De ces rayures noires encombrées de signes musicaux, telles des hirondelles perchées sur des fils télégraphiques, voici ce que nous écrit un compositeur très connu :

« Cette musique contient des combinaisons mélodiques et harmonieuses que tous nos grands compositeurs modernes seraient incapables d'analyser. Les accords sont composés de notes hétérogènes ; l'oreille humaine ne peut les tolérer. Si le compositeur qui est l'auteur de cette musique en supporte l'audition, son organe auditif mérite d'être sérieusement étudié par les anatomistes... »

M. Mockel nous pardonnera cette insistance : nous ne nous attaquons pas aux faibles... Le jour où il lui plaira de nous apporter un livre dans lequel on ne trouvera plus de « baisers rectilignes », fussent-ils des frôlements de flots, ni de *vierges pensives* qui se révoltent au contact de ces baisers en criant, révoltées : C'est ignoble... lâche (donc elles savent et ne sont point naïves ?), ce jour-là nous serons des premiers à applaudir le poète.

La poésie est un art complet ; elle ne doit être ni géométrie, ni peinture, ni musique, ni parfum, mais tout cela à la fois : des voix d'âmes se parlant en rêve dans un pays idéal créé par elles.

Par notre avant-dernière livraison, les lecteurs de cette revue ont pu juger du genre de talent de feu

Edouard-Tristan Corbière. Ses œuvres complètes viennent de paraître en un volume : *Les Amours Jaunes* (encore un titre qui ment). Quelle que soit notre admiration pour Verlaine, nous ne partageons pas absolument son enthousiasme. Ce « poète maudit », Corbière, est un aimable écrivain de troisième ordre révélé jadis par l'ami Trézenik dans *Lutèce*. Depuis, de nombreux esprits, par snobisme, se sont plû à louanger l'auteur des *Amours jaunes*. Il est temps qu'une voix crie à tous : Il y a erreur ! Si Corbière fit de jolies choses, de très jolies et de très recommandables, son livre contient bien du fatras et son style petit-nègre, la cabriole perpétuelle de sa phrase, étonnent d'abord, fatiguent ensuite. Il y a plus de plaisir que de joie à la lecture de ce livre.

L'histoire d'un trente sous, par M. Sutter-Laumann, est un de ces volumes que l'on lit aussi avec beaucoup de plaisir, que l'on relit encore et que l'on place au meilleur coin de sa bibliothèque. Voir un grand mouvement populaire, le dépeindre exactement est chose matériellement impossible. Tout ce que l'on peut faire (ainsi agit M. Sutter-Laumann), c'est de prendre un petit personnage; de le suivre pas à pas, d'éclairer par en dessous, si nous osons nous exprimer de la sorte, les grands faits. Et si cet humble personnage, cet acteur du drame est l'auteur du livre lui-même, il y a beaucoup à préjuger que l'œuvre sera intéressante..

L'*histoire d un trente sous* ne dément pas cette prévision.

M. Louis Lévesque a besoin de beaucoup travailler encore s'il veut avoir un style impeccable... Publier en volume des nouvelles, fantaisies, variétés, contes, écrits au jour-le jour pour des publications plus ou moins pénétrées d'esprit littéraire, est toujours une mauvaise opération. L'une ce ces nouvelles est dédiée à M. Emile Blain, le rédacteur d'un canard spécial, très spécial, comme certaines maladies. Cela explique bien des choses. Loin de Paris, il est difficile de sentir juste à moins d'être un génie. Nous ne décocherons point cette injure à l'auteur de *Amour va-t-en guerre*.

Pour terminer, signalons l'intéressant catalogue, dressé par M. H. Buffenoir, de l'exposition à Paris des collections ethnologiques rapportées de l'Asie centrale par Henri Moser et un dialogue spirituellement et intelligemment rimé : *Il ne faut pas mourir*, par Jules Bois. C'est une délicate fleur d'idéalisme que nous recommandons fort.

SAINTE-CLAIRE.

CRITIQUE MUSICALE

Opéra. — *Lohengrin*, drame lyrique en 3 actes, et 4 tableaux poème et musique de Richard Wagner, traduction française de Ch. Nuitter.

L'Opéra nous a donné comme suprême nouveauté, cette quinzaine, ce *Lohengrin*, qui est joué depuis des années dans toute l'Europe et qu'a même essayé la province française. Pour cela il a fallu Cronstadt, le mirage d'une alliance russe, et le stimulant dépit de directeurs évincés faisant blanc de leur dernière épée

Et cette audace n'a point été sans soulever, comme on a vu trop, des oppositions nombreuses. Nombreuses et patriotiques, bien entendu. Nous possédons, incontesté, ce titre de gloire d'avoir inventé un système subtil de naturalisation des œuvres musicales, en vertu de quoi Beethoven, Weber, Mozart et Meyerbeer sont français, et tutti quanti, mais Wagner, sous le régime de l'expulsion permanente. Les gens qui ont adopté la carrière lucrative (ils l'espèrent,et M. Rochefort en est sûr) d'agitateurs publics, ont ramassé avec enthousiasme la vieille théorie du *leit-motiv*, antipatriotique, et la revoilà neuve pour huit jours encore. Il eût été au reste surprenant que les prétendus socialistes anarchistes eussent laissé passer une occasion de démontrer la nécessité d'un gouvernement autoritaire et balayeur de niais ou d'intrigants.

Mais laissons ces politiques absurdités. Et surtout ne disons mot de cette fameuse *Capitulation* de 1870 tant reprochée à Wagner : nous savons bien que l'homme du plus pur et du plus large génie peut se montrer un simple imbécile, quand il sort de la sphère de ses œuvres, et descend à la caricature afin de chercher une basse réclame à sa gloire.

Lohengrin est l'ouvrage le plus *clair* de Wagner, hors mis ceux qu'il a tout à fait désavoués, comme *Rienzi*, et les essais de jeunesse tels que *les Fées*, par exemple. C'est certainement l'opéra du maître que le public français pourra le mieux pénétrer. Est-ce le meilleur ? Je sais bien que *Parsifal* a été déclaré l'œuvre maîtresse par la presque unanimité des Wagnériens, d'accord avec l'auteur lui-même ; leur opinion a une grande valeur, mais ne saurait suffire à résoudre une question aussi complexe.

Parsifal est une œuvre plus *haute* et moins *humaine* que *Lohengrin*, au sens immédiat du mot humain. Toutes deux procèdent du même mythe légendaire et elles ont entre elles des liens étroits, jusqu'à des parentés mélodiques. (Je parle ici de la musique autant que du poème, puisque, chez Wagner l'un donne toujours exactement la mesure de l'autre, qu'ils sont faits de la même substance.) Mais, évidemment, *Lohengrin* est plus près de nos actes journaliers, de l'Histoire, que *Parsifal*, qui élève l'action humaine vers le divin, qui transpose les passions des hommes dans un âge mystique inconnu. Les deux poèmes et les deux drames musicaux sont symboliques, mais inégalement. Ainsi que toutes les grandes œuvres des vrais maîtres, elles présentent deux sortes de sens : l'un apparent, matériel en quelque sorte, figurant des évènements, des mouvements, des sentiments, de la vie ordinaire, l'autre, ou les autres, sens latents, moralités religieuses ou philosophiques. Ces derniers dans *Parsifal* infiniment plus élevés que dans *Lohengrin*. Ce serait presque à dire que le sens apparent, matériel du drame de *Parsifal* se réduit aux seules formes d'hommes, à leurs mimiques, costumes, verbalisme, et aux décors. Dès lors la question de précellence s'identifie à l'esthétique admettant plus ou moins de matérialité.

Il est évident que, prétentions et poses mises de côté, le plus grand nombre ira à *Lohengrin* de préférence. Je serais tenté de faire comme le plus grand nombre en ce cas, estimant que les ouvrages de cette nature, qui s'avancent dans le domaine de l'esprit pur, risquent de perdre forme, c'est-à-dire existence et beauté, si elles devêtent par trop les esprits des corps. *Parsifal* a des joies périlleuses, des gloires qui font peur, tout près de la chute. C'est l'art tentateur, celui de l'avenir ; on l'a dit, non dans ce sens-ci.

Puisque la vieille histoire de *Lohengrin* est devenue publique cette semaine, racontons-la un peu.

Elsa — une jeune fille — accusée faussement d'un crime capital et déshonorant par des parents cupides, invoque le secours d'un héros qu'elle n'a jamais vu mais dont l'amour pour elle lui a été révélé par de mystérieuses et intimes inspirations. Lohengrin paraît sur le lac, dans une nacelle qu'amène un cygne ; il débarque, et devant le roi, les seigneurs et le peuple assemblés, il provoque au combat de Dieu le chevalier calomniateur d'Elsa, le combat, le terrasse, et épouse celle qu'il a sauvée.

Qui est Lohengrin ? Un être humain dans un état d'évolution supérieure à la nôtre, à celle d'Elsa, un chevalier du Graal, c'est-à-dire un des soldats-prêtres commis à la garde d'Espèces divines conservées dans un temple, *au sommet d'un mont inaccessible*, depuis les temps où le précieux Sang coula. La légende

LA PLUME, supplément du 1er Octobre **1891**

Digitized by Google

de Graal, que nous retrouvons développée dans *Parsifal*, répète les nombreux épisodes du paganisme où les Dieux s'énamourent de mortelles. Wagner restitue ce mythe dans un sens chrétien, d'un christianisme agrandi au souffle des religions du Nord et augmenté de l'idée de la beauté, association d'éléments grecs, chrétiens et scandinaves qui est, remarquons-le, une des caractéristiques de la poésie wagnérienne et de la poésie allemande en général.

Lohengrin est chevalier du Graal, en tant que personnage ; au sens philosophique, son amour pour Elsa, simple fille des hommes, femme, signifie une ardente tentative de l'intangible vers le tangible, un essai d'alliance impossible de l'inconnaissable avec le connu humain. De même l'amour d'Elsa pour Lohengrin symbolise la tendance de l'humanité à étreindre l'abstrait et son refus de l'admettre sans le comprendre. Elsa a promis d'aimer, de recevoir Lohengrin sans jamais chercher à pénétrer son origine, son essence, sa science ; Lohengrin lui a imposé cette condition nécessaire. *Elle ne peut pas* ne point manquer à son serment. Elle est prise de crainte, d'angoisse, au bord du lit nuptial, elle veut posséder *tout* de l'aimé, et elle l'interroge dans un cri suprême. Dès lors la fiction est détruite, à l'abri de laquelle ces deux êtres semblaient se rapprocher : Lohengrin ne peut qu'indiquer, non *s'expliquer*, et il s'évanouit, aux yeux d'Elsa, dans l'absence.

Il faut admirer comment le génie du poète a su rendre malléable la matière d'une telle abstraction, en maintenir l'expression sans cesse à la même hauteur et l'incorporer vivante dans une action dramatique naïve. Le public des deux premières représentations — et la critique, à notre étonnement — ont paru recevoir cette pièce comme si elle était nouvelle pour eux, et ont manifesté une admiration qui semble promettre la levée définitive du veto qui nous a si longtemps privés d'entendre ici exécuter les œuvres du plus grand musicien moderne. Il est probable que le succès auprès du grand public, que les déploiements de merveilleux spectacle et la fable héroïque prendront et retiendront, sera plus grand encore, quand les curiosités, les petites inquiétudes des ridicules incidents suscités dans la rue auront disparu.

Je parlerai plus tard, avec plus de loisir, de la musique elle-même de *Lohengrin* et de la façon dont elle est chantée et jouée à l'Opéra. M. Lamoureux a obtenu de son orchestre ce qu'il en obtient en exigeant beaucoup, à son ordinaire. Les décors sont fort beaux, la pièce paraît avoir été montée avec un soin et un luxe *désespérés*.

Adrien REMACLE.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre du Vaudeville. — *Hélène*, drame en quatre actes et cinq tableaux, de M. Paul Delair, musique de M. Messager.

Il est des auteurs dramatiques, — peu soucieux de la vérité dans les caractères et ne comptant pour rien les déformations modernes, — qui prennent une pièce du théâtre grec et en transportent l'action et les personnages dans un milieu contemporain ; ce procédé remplace à la fois l'imagination, l'observation, et il est à la portée de toutes les intelligences. Sans remonter si loin, M. Paul Delair a tout simplement emprunté à Shakespeare un de ses héros les moins connus : Hamlet ! Faire une adaptation d'Hamlet n'est pas chose nouvelle, direz-vous, non certes ? aussi n'est-ce pas purement une adaptation, et, c'est là qu'éclate le génie de M. Paul Delair. Le vieux Will (vieux pompier, comme disait feu Besson) avait fait d'Hamlet un homme et un prince ; l'auteur d'Hélène en fait une femme et une paysanne, voilà qui est moderne au moins ! Il est vrai que les noms des deux héros commencent par la même lettre, mais c'est la seule similitude qu'il y ait entre le chef-d'œuvre du maître et la pièce du Vaudeville. Ce serait plutôt une parodie qui gagnerait à être jouée en grosse farce, comme la *Belle Hélène* et l'on se demande pourquoi M. Messager, au lieu de mettre de lugubres trémolos à l'orchestre, n'a pas intercalé de cette musique brillante et légère qu'il écrit si bien.

Jamais je n'ai mieux compris, la distance qui séparait les princes danois des filles de ferme, et une œuvre de génie d'une pièce uniquement théâtre. Car, Hamlet n'a pas suffi à M. Delair pour remplir ses cinq tableaux, il est allé chercher encore l'innocent de l'*Arlésienne*, puis un maître d'école, proche parent de l'*Abbé Constantin* et cette macédoine de personnages sympathiques, — extraits du répertoire à succès et plus conventionnels que ceux des mélos, — il nous la présente dans un cadre vrai ! Les décors et la mise en scène témoignent, en effet, d'une certaine recherche de vérité, les paysans de second plan sont bien observés, bien rendus et ce cadre vivant fait paraître encore plus grotesques les fantoches qui se devinent au premier plan. Inutile de vous dire, n'est-ce pas, qu'Hélène, à la suite d'un aveu fait par sa mère endormie, court au cimetière, jure vengeance sur la tombe de son père et au quatrième acte empoisonne son beau-père et s'empoisonne elle-même pour apaiser les mânes du père Cœurderoy ; c'est classique.

Par exemple, à chaque instant on retrouve dans le drame, un côté métier curieux, une préoccupation de comédien pour l'effet et la tirade, un effort constant vers la sensiblerie ; M. Coquelin, directeur *in partibus* du Vaudeville, n'aurait-il pas quelque peu collaboré ? Cette importante donnée aux effets d'interprétation, en l'absence d'un fond solide, indique assez la patte d'un comédien. A part les premiers rôles qui, mal conçus, — les sentiments ne concordant pas avec les personnages — sont naturellement mal joués ; je ne puis que féliciter MM. Mayer, Deroy et Béjuy. Le premier a dessiné en très grand artiste et avec une sincérité parfaite le maître d'école Moreau, les autres dans Paincuit et L'Alouette ont été excellents.

L'année passée je m'étais élevé, dans cette Revue, contre les Loges qui ornaient la scène du Vaudeville : j'ai eu le plaisir de ne les plus voir, elles sont fort habilement masquées par des toiles métalliques. Il faut en savoir d'autant plus de gré à M. Carré que ces loges étaient d'un excellent rapport.

×

Châtelet. — *Cendrillon.*

Pour sa réouverture le Châtelet a repris *Cendrillon*. Je ne saurais que déplorer une fois de plus la dépense de tant d'argent pour monter une chose si peu artistique. Quand on veut mettre le rêve sur la scène, pourquoi ne pas le donner exquis !... Manquons-nous de poètes, de musiciens, de peintres : idéalistes, symbolistes et rêveurs ? Pourquoi alors ces calembredaines bêtes, assaisonnées de ponts-neufs et débitées dans des décors lamentables ? On a eu, pour rajeunir cette féerie le bon goût de faire chanter à Mme Simon Girard une chanson d'Yvette Guilbert ; l'idée n'est pas heureuse, si la direction tient absolument à ce rajeunissement, qu'elle renouvelle donc les figurantes, choristes et ballerines bien désagréables à regarder.

Jean JULLIEN.

×

Théâtre de l'Ambigu : *Le Médecin des Folles*, par Xavier de Montépin et Jules Dornay.

D'où sortez-vous avec cet air hébété ? — De chez Zulma. — Bouffar ? — Celle-là même qui dirige à l'**Ambigu**. — Qu'y joue-t-on ? — Le médecin des

Maboulṡ avec la ronde des folles et le baptême. — Contez-moi ça. — Avez-vous lu le feuilleton ? — Non ! — M. Kerst l'a lu ; c'est pour ça qu'il a compris ; il est le seul. — Ah ? — Oui ! Jouez-vous aux boules ? — Non. — C'est indispensable pour faire de la critique ! — Ah ? — Oui ! — Mais narrez donc ! — Je narre : Frédéric Baltus a été assassiné par Fabrice Leclère qui voulait chiper un chèque qui était dans le porte-feuille qu'il a donné avec les 15.000 balles à Pierre qu'il a rencontré et qui a été guillotiné à sa place — Ah ? — Oui ! Alors l'oncle de Fabrice arrive à Melun parce que sa femme Jeanne, qui est la sœur de Pierre, a le mal de mer en chemin de fer, et il raconte à son neveu que sa femme n'est pas sa femme, c'est pourquoi sa fille n'est pas sa fille, sa fille Edmée qui aime le docteur Vernier parce qu'elle a eu la fièvre typhoïde. — Ah ? — Oui ! Alors M. Delarivière dit à son neveu qu'il a douze millions, divisés en trois parts ça fait un million pour Fabrice qui dit : C'est pas assez, je veux les douze. Alors je vais empoisonner avec du *datura stramonium* mon oncle Delarivière et sa femme et sa fille Edmée qui n'est pas sa fille. — Ah ? — Oui ! Alors Claude Marteau qui est un très honnête homme parce qu'il a volé un pain et qu'il est sous la surveillance de la police, a trouvé un écusson détaché du revolver qui a servi à assassiner Baltus Alors Jeanne Delarivière prenant le frais à sa fenêtre voit guillotiner Pierre, et se dit que ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de devenir folle. Alors on l'enferme chez le docteur Ritner qui est, avec Jancelyn, le complice de Fabrice. — Ah ? — Oui ! Alors Paula Baltus, la sœur de l'assassiné, se dit : Je jure de venger mon frère, et elle aime Fabrice qui devient son fiancé. Alors les Mabouls arrivent en canotiers et crient à tue-tête : Vive la rigolade ! — Ah ? — Oui ! Alors le docteur Vernier se dit : Je jure de sauver Mme Delarivière, et Claude engage comme moussaillon Petit-Pierre qui est le fils de Pierre, l'exécuté. Alors Fabrice qui a tué son oncle, revient et jette son revolver, l'arme du crime, mais Claude jette son épervier et repêche à la ligne le revolver. Alors il grimpe dans l'arbre et Fabrice brûle le testament de son oncle. Mais Claude descend par la corniche et ramasse le testament qui n'était pas brûlé. Alors il dit à Petit-Pierre : Si Jancelyn fait un pas, tu le tueras. Alors Petit-Pierre tue Jancelyn. — Ah ? — Oui ! Alors le marin Pot-à-l'Eau fait un tour de bicyclette sur la scène et se déguise en nègre. Alors Fabrice se faufile dans la maison de santé par la porte du boulevard Montmorency, mais on le pince et on le guillotine ce qui fait que Mme Delarivière retrouve la raison, sa fille, son mari qu'on avait tué mais qui n'était pas mort, son neveu Petit-Pierre, et sa belle-sœur, la femme de Pierre ; alors le docteur Vernier épouse Edmée et Mlle Baltus, dont on a guillotiné le fiancé qui était Fabrice, reste bien seule. — Ah ? — Oui !.....

...Notre collaborateur n'a pu en tracer davantage, le *datura strammium* opérait déjà ses mortels ravages ; depuis, il n'a cessé de délirer ; il porte ses mains à son front en murmurant : « Zut — ma boule, ma boule, joueur de boules, maboul »... je signe donc en son lieu et place à Charenton.

Georges ROUSSEL.

×

Odéon : *L'Herbager*, 3 actes en vers, par Paul Harel.

Notre collaborateur Sainte-Claire donne, autre part, une définition de la poésie qu'aurait bien fait de méditer Paul Harel (un collaborateur aussi celui là) avant d'écrire sa pièce. Pourquoi diable employer le vers pour décrire des scènes de la vie terre à terre, sans jeu de mots ! et risquer de tomber dans des phrases comme celles-ci :

La poudre qui, ma foi, se nomme d'escampette...
Des fonds de roulement, il paya la moitié...

Ce serait peut-être de l'excellent Coppée dernière manière, mais à coup sûr c'est de mauvaise poésie.

Ce fut le premier tort de Paul Harel — et non le moins grave. Les autres torts les voici :

1° traiter de filous les juifs de la Bourse — et le prouver ;

2° ridiculiser un méridional ;

3° n'avoir pas tenu bon contre certains conseils : il fallait que le père la Hanterie ne pardonnât pas à son fils et que celui-ci se suicidât. La logique pure le voulait ainsi.

Les critiques dramatiques se divisent comme suit :

1° Cinquante pour cent de juifs, des crétins qui font de la critique pour se faire ouvrir les portes des théâtres et approcher les directeurs afin de leur faire prendre leurs petites insanités dialoguées qui peuvent leur rapporter beaucoup *dé bédits archents*. Parlez poésie à ces gens-là et surtout attaquez-les !

2° Vingt-cinq pour cent de méridionaux, beaux parleurs, fats, incompétents et terribles pour ceux qui commirent le crime de naître au nord de la Loire. Paris leur appartient ; n'y touchez pas, et surtout, malheureux, ne nous montrez point ces grotesques sur la scène !

3° Quinze pour cent de braves gens, des besoigneux qui n'ont que cela comme gagne-pain et qui, pour le garder, font les moutons, suivent les premiers, docilement.

4° Dix pour cent de vrais critiques. Mais ceux-là, on les laisse à la porte du théâtre et les journaux refusent leur copie, *pour ne pas s'attirer d'histoires* ! Parfois, ils paient leur place et reviennent écœurés par ce qu'ils ont vu... N'est-ce pas, Henri Becque ? N'est-ce pas, Jean Jullien ? que c'est beau, la critique et l'art dramatique contemporains ?

Montrez à ce ramassis-là une œuvre forte, ils réclameront aussitôt les nuances de forme poétique ridiculisées par eux le jour même dans leur journal (sous un pseudonyme) ; donnez-leur l'*Intruse* : ils en feront des gorges-chaudes et s'en iront applaudir à tout rompre : *les Marionnettes de l'année*.

Des femmes en maillot, des mollets, des cuisses, des seins et des hanches, voilà ce qu'il faut à ces tartarins et à ces youtres. Voilà le grand art — lard ! —, l'avenir du théâtre.

Maintenant, camarades, lisez la nouvelle en prose de Paul Harel : *La Hanterie*, de laquelle est tiré l'*Herbager*.

×

Cluny : *Le Procès-Verbal*, 3 actes, en prose, par Barré.

L'auteur commence ainsi sa pièce :

— Est-ce que Mlle Amélie, *la sœur de Madame*...

La phrase qui précède est adressée par un domestique à une femme de chambre. Croyez-vous que, dans la réalité, Messieurs les larbins, lorsqu'ils parlent entre eux de leurs maîtres, leur donnent tous leurs titres et indiquent les liens de parenté ? C'est douteux.

Nous savons bien le but de l'auteur, indiquer au spectateur quels sont les personnages de la pièce. Ce but eût été atteint quand même si, à la réplique, au lieu de faire répondre :

— Oui, *elle*... il eût mis : — *La sœur de Madame*, etc.

O la vérité et la poésie au Théâtre !

Nous avons pris cette première phrase au hasard, toute la pièce fourmille de pareilles invraisemblances et l'auteur, un esprit gai, qualité précieuse, n'a pas su tirer tout le parti désirable de son sujet. Grâce à ses interprètes, il amuse tout de même : on rit si l'on ne désarme pas — et l'on pardonne volontiers.

Léon Marx et M. Barré ont une revanche à prendre, ils sont hommes à nous la donner, n'en doutez pas.

INTÉRIM.

CRITIQUE D'ART

—

Les Impressionnistes symbolistes
à l'Exposition de Saint-Germain

—

Risquer une exégèse de ces œuvres de novateurs, si courte et exotérique qu'elle soit, peut n'être pas inutile.

Je sais (jusqu'en Seine-et-Oise) des gens qui s'osent dire sympathiques et d'intelligentes femmes qui admirent : aussi bien je dédie ces lignes à *Celles qui n'ont pas ri.*

Pour ce qui est des intensités chromatiques, mélanges optique et pointillé, je renvoie aux ouvrages spéciaux de Chevreul, Helmholtz, Rood et Charles Henry.

Il est plus urgent de rappeler qu'il existe un Musée du Louvre où se peut constater la grande tradition des décorateurs de style depuis les Assyriens jusqu'à nos jours : maîtres d'Italie et maîtres du Japon, Delacroix et Manet, tous les beaux artistes de ce siècle, conspués en leur temps comme les symbolistes d'aujourd'hui, s'y rattachent, tous ceux qui s'efforcèrent d'infirmer ce sot préjugé : « l'Art est l'imitation de la Nature. »

L'Art qui n'exprime que des états subjectifs et des réalités supérieures, l'Art évocateur des beautés inconnues, l'Art sanctificateur de la Nature, de cette Nature de tout le monde qui se contente de vivre !

La nature, on peut la définir : le total des sensations optiques. Mais les habitudes cérébrales influent sur la vision. On peut, par effort de volonté, voir la nature dans ses tableaux ; la réciproque d'ailleurs est vraie. Les peintres inéluctablement, ramènent les aspects perçus dans la nature aux aspects de peinture déjà vus. Aussi la nature conventionnelle se modifie-t-elle indéfiniment : affaire de mode.

L'habitude exclusive d'interpréter les sensations optiques constitue l'ipséité de peintre.

Ce qui nous plaît chez ces jeunes peintres ? Le souci de répudier toute vision impersonnelle, le rendu sincère, l'amour du rêve et des poétiques synthèses, l'ambition, en somme, d'être plus que d'infaillibles appareils photographiques.

On ne peut nier que les œuvres de la jeune école exposées à Saint-Germain ne soient les meilleures, et la critique intelligente a déjà dit son estime lors du Salon des Indépendants dont le succès fut incontesté.

Nous y avons admiré déjà le paysage véritablement dantesque de M. Gausson, qui semble « vu à travers des morceaux de vitraux ».

M. Ibels, le dessinateur du *Messager français*, expose de très belles eaux-fortes et un chaud paysage tout flamboyant.

Nous retrouvons M. Pierre Bonnard, le maître décorateur, peintre au talent jeune et charmeur, vibrant, exquis.

Les œuvres de M. Maurice Denis, ont été définies par M. Mirbeau : « d'une enveloppe mystique si tendre ». Peintre archaïque, il rappelle le moyen-âge, poète harmonieux, rêveur troublant, il incite au prosternement en des sanctuaires silencieux et sait aussi être moderne avec infiniment de douceur ; il expose à Saint-Germain un superbe morceau de peinture ornementale sur le thème de *Soir trinitaire* d'Ad. Retté. Il faut en croire M. Geffroy : « On peut attendre de M. Denis des œuvres subtiles et profondes. »

M. Ed. Vuillard se révèle vraiment peintre avec deux peintures et deux pastels d'un haute distinction. Son *Intruse* accable par la sensation d'opprimante terreur qui semble immobiliser les acteurs du drame de M. Maeterlinck ; c'est une vision grandiose qu'on n'oublie pas. M. Vuillard peint largement, avec une puissante simplicité : il faut admirer sa sincérité.

M. C. Peduzzi est un pointilliste consciencieux et raffiné. Nous déplorons que soit si restreinte l'intéressante exposition de M. Sérusier, qui rappelle Paul Gauguin.

Enfin, deux nouveaux venus d'un grand espoir. M. Jean Verkade, aux nature-morte puissantes ; M. Paul Ranson, l'occultiste aux mystérieux décors, bizarres et hiératiques.

Inattentifs aux incompréhensions effarées, guidés par l'amour de l'Art et de.... *Celles qui n'ont pas ri*, tels je vous souhaite, novateurs !

Georges ROUSSEL.

CHANSONS DE « LA PLUME »

—

Symbolistes & Décadents

—

A Jules Huret.

Les Symbolistes
Font bien du boucan d'puis qu'y a plus d'boulangistes ;
Mais les Décadents
Font bien parler d'eux d'puis qu'y a plus d'prétendants.

Les Symbolistes
Prétend'nt êtr' les seuls, les véritabl's artistes ;
Mais les Décadents
Croient que l'Art Pur n'a qu'eux pour défenseurs ardents.

Les Symbolistes
Sont bien désolés quand y n'se sent'nt pas tristes ;
Mais les Décadents
S' figur'ent qu'être en joie est l' pir' des accidents.

Les Symbolistes
Retap'nt de vieux mots et s' pos'nt en progressistes ;
Mais les Décadents
Dout'nt qu'on sût écrir' dans les siècl's précédents.

Les Symbolistes
Au lieu d'êtr' poet's essay'nt d'êtr' symphonistes ;
Mais les Décadents
Prenn'nt pour d' l'harmonie un tas d'sons discordants.

Les Symbolistes
Font d' jolis placag's, ce n'sont que des ébénistes ;
Mais les Décadents
Donn'nt d'affreux rébus pour des vers transcendants.

Les Symbolistes,
S'ils n'étaient obscurs n' se croiraient pas stylistes ;
Mais les Décadents dants.
Trait'nt ceux qu' l'on comprend de bourgeois et d' pè-

Les Symbolistes
Sont plus ennuyeux que des économistes ;
Mais les Décadents
Font bailler l' lecteur à s' décrocher les dents.

Les Symbolistes
Dans les Décadents ne voient que des puffistes :
Mais les Décadents
Dans les Symbolist's n' voient qu' des fous obsédants.

...Les Symbolistes
Ne sont p't'êtr', au fond, que d'aimables fumistes ;
Mais les Décadents
De certains gobeurs doiv'nt bien rire en dedans !...

Pierre TRIMOUILLAT.

Juin 1891.

BONJOUR, BÉBÉ !

—

Sa naissance emplit la maison de bonheur, de suavité : le père marche en relevant la tête, fier et content ; la mère, près du berceau enrubanné, se laisse aller à de longues et douces rêveries ; elle contemple le visage pur du nouveau-né, pendant son sommeil, dont rien ne trouble la sérénité ; elle admire la fine bouche rose qui sourit à l'on ne sait quelles radieuses visions, et elle se prend à souhaiter pour son fils un avenir clément et glorieux ; les idées perdues dans le vague des songes, elle se demande ce qu'il deviendra : sera-ce un fringant officier, un orateur illustre, un écrivain célèbre ? Sans doute la bonté, l'intelligence, la générosité animeront ses actions ; elle se défend même de supposer qu'il pourrait être en butte aux déboires, au chagrin ; elle essaie de réagir contre l'émotion qui la gagne à cette pensée, et contre le frisson qui la secoue ; non ! la joie, rien que la joie, la félicité suprême pour le petit bien-aimé !

Le frère aîné, lui, saute et bondit dans le logis, comme fou d'allégresse ; ah, qu'il va le choyer, ce nouvel hôte ! c'est à peine s'il ose baiser ses menottes frêles ; à l'entour du lit blanc et coquet, il se promène sur la pointe du pied, il retient ses mouvements pour ne pas l'effrayer ; puis, tout-à-coup, il se frappe le front ; avec une expression inspirée et des allures mystérieuses, il sort de la chambre, va prendre le perroquet, son favori, qui s'ennuie, délaissé, sur son perchoir doré, l'introduit dans une cage qu'il couvre d'un rideau, et, patiemment, lui répète à voix haute et claire ces syllabes :

— Bonjour, Bébé !

Longtemps, longtemps la leçon dure ; enfin, l'oiseau, entendant résonner sans cesse les mêmes mots, lance avec un accent de vieux nasillard :

— Bonjour, Bébé !

Il recommence encore, cela lui plaît, le charme, il ne veut plus prononcer d'autres paroles. Et, lorsqu'on se réunit, le soir, pour le repas, qu'on apporte l'enfant emmailloté, Jacquot se dresse sur ses pattes, puis, d'un air vainqueur, il salue triomphalement son tout jeune maître. La famille entière applaudit et le grand frère se réjouit bien fort.

Charles grandit entre papa et maman, Henri et le perroquet, dans une atmosphère de calme, de douce affection ; maintenant, c'est un personnage de sept ans, il suit des cours ; très raisonnable il rentre chez lui, après la classe, embrasse ses parents, passe la main sur le dos de son ami emplumé qui l'accueille toujours avec son exclamation habituelle, et se met à ses devoirs, à ses thèmes, à ses versions. Il devient un charmant adolescent, un peu sérieux, un peu grave même, et comme aux concours il remporte de nombreux prix, des palmes, des nominations, qu'il a l'esprit juste, logique, sans être transcendant, on le destine au barreau, il étudie le droit ; quelquefois cependant, le code lui paraît bien sec et bien aride ; il s'imagine qu'il aurait préféré l'activité déployée par Henri, soldat, au loin, là-bas, en Afrique ; la fatigue l'accable ; alors, il vient se reposer sur l'épaule de sa mère qui vieillit, hélas ! son père le réconforte par de légères remontrances et il offre des noix à Jacquot qui appelle toujours « Bébé » l'homme de vingt-cinq ans. Plus que jamais ses plumes étincellent de vives couleurs : le rouge s'y marie merveilleusement au vert ; il étend avec orgueil ses ailes soyeuses et incarnadines, redresse sa tete surmontée d'une houppe semblable à un bouquet d'émeraudes ; il ouvre son bec noir et recourbé à la langue épaisse et charnue pour happer vite ce qu'on lui présente, le gourmand ! Il ne regrette pas d'être enfermé en plein Paris, puisqu'on l'y comble de caresses et de friandises ; il paraît aussi bien s'accommoder des tuyaux de cheminée qui s'étagent à perte de vue, sur les toits, que des arbres majestueux, des enchevêtrements de lianes gigantesques, dans les forêts immenses où ses pareils voltigent en liberté !

Charles reprend courage en cette tendre intimité...

Mais, quel écrasement subit ! Comment vit-il encore après la douleur que lui inflige la mort des siens ? Quelle angoisse l'étreint quand il s'assure que c'est fini ; que jamais plus, oh non, jamais ! il ne verra leur cher sourire ! Se peut-il que son cœur résiste à cette torture ? Quel froid brusque l'enveloppe ? Qu'il se sent abandonné, qu'il se trouve esseulé dans le tourbillon de l'existence ! Adieu le tranquille intérieur où il était tant gâté ; adieu pour toujours aux tendres causeries près du foyer ! Il n'a plus autour de lui personne à chérir ; son égoïsme d'abord à l'état latent s'accroît ; petit à petit son âme se dessèche ; son métier, il ne l'aime pas assez pour être absorbé par lui, par le labeur continu ; ses plaidoieries sont peu remarquables ; la fièvre prodigieuse du talent, du génie ne le tourmente pas ; il n'a point la puissance d'éloquence qui soulève les foules, ni l'ambition sainte et démesurée qui illumine une vie, qui rompt la monotonie des jours ; il ne se jette pas dans les grandes batailles politiques et artistiques d'où l'on sort abîmé, brisé, déchiqueté ou bien victorieux et altier. Le cours de ses ans s'écoule, uniforme, ignorant des fracas du torrent comme de l'ampleur et de la mansuétude des larges fleuves.

Pourtant, il croit que, de nouveau, le bonheur vient hanter sa demeure : il va se marier ; aujourd'hui, même, il doit demander la main de celle qu'il aime, une gracieuse demoiselle, fille d'un magistrat qui porte un nom bien connu, alliance flatteuse pour la vanité de l'avocat ; il s'imagine retrouver les gais printemps de la vingtième année dans les prunelles bleues de sa blonde fiancée. Avant de sortir, il jette un coup-d'œil dans la glace pour regarder encore si sa cravate est bien ajustée sur son plastron d'une blancheur éblouissante ; il est satisfait de la correction de son gilet de la coupe élégante de son habit.

Dehors, un joli soleil plaque de tons d'or les feuilles des arbres, s'amuse à réveiller les monuments plongés dans leur sommeil solennel et séculaire, irise les vitres des maisons aux pierres noircies ; Charles longe les rues, bourdonnantes

des cris des marchands, il aspire l'air parfumé par les violettes ; il réfléchit à sa démarche. Soudain il s'assombrit, il lui a semblé, à maintes reprises, que sa future épouse montrait quelque froideur envers lui, et se laissait toucher par les prévenances d'un petit rédacteur qui fréquente l'hôtel du Bâtonnier, mais il murmure : « Je me trompe » et sa confiance renaît.

Le sang se presse à coups précipités dans ses artères quand on l'introduit auprès du magistrat ; des impressions torturantes l'empoignent en voyant l'attitude embarrassée du vieillard, puis son refus poli, mais très net ; et quelle rage le saisit, mêlée de honte, de jalousie, d'orgueil déçu lorsque la porte du jardin s'ouvre, et, tout que éclairée de rayons qui glissent dans sa chevelure, la jeune fille paraît sur le seuil, s'appuyant tendrement au bras de son cavalier, le journaliste. Aimable, elle salue l'infortuné atterré, sourit à son père et se retire.

— Croyez bien que je regrette vivement, cher Monsieur, de ne pouvoir complaire à vos vœux, mais depuis des mois, ces enfants s'aiment ; grâce à un héritage, le fiancé de Louise peut quitter son journal...

Charles ne veut pas en entendre davantage ; il part, il s'enfuit, avec une sensation d'étranglement qui le serre, là, à la gorge. Oh, cet homme ! le bourreau ! avec ses phrases doucereuses, mais déchirantes, quel mal il lui a fait ! « Ces enfants s'aiment depuis des mois... le fiancé de Louise », et ce n'était pas à lui, Charles, que s'appliquaient ces mots ; le fiancé de Louise ! Encore s'il avait trouvé, à son retour chez lui, quelqu'un pour le consoler délicatement, pour atténuer sa peine avec tact ; mais quelle ironie ! dès qu'il le vit paraître, Jacquot, goguenard, lui cria :

— Bonjour, Bébé !

et continua ses sifflements irritants comme des sarcasmes. Charles eut un moment de fureur : il se jeta sur l'oiseau, lui comprima le gosier entre ses doigts nerveux ; son pauvre compagnon était déjà presque étouffé, lorsque, confus de sa cruauté, l'homme le lâcha.

La déception fut trop amère. Jamais plus il ne voulut entendre parler de mariage. L'automne de sa vie fut triste et sa vieillesse morose : si peu de choses l'attachait au monde.

Et voilà qu'au déclin d'un jour terne et glacial de novembre, il pénètre dans sa chambre, d'aspect austère, presque administratif, sans bien-être aucun.

— Bonjour, Bébé !

s'exclame l'antique Jacquot.

Un rictus désabusé distend les lèvres de l'avocat. Bébé ! et il observe dans le miroir son image, ses cheveux gris. Le froid, terrible, l'a pris aux moëlles ; il ne parvient pas à se réchauffer ; un ennui, un spleen affreux l'envahit, identique à ce sombre temps d'hiver, et lui noie le cœur de désespérance ; ah, comme il est transi ! cependant il a le crâne en feu. Il compare ce qui l'entoure au doux nid familial d'autrefois ; qu'en reste-t-il ? Lui, cette épave ! Dans la cour un orgue se lamente, chante avec ses notes grêles de métal, le *Miserere* du *Trouvère*. Il se souvient d'avoir écouté cet opéra dans une salle étincelante d'ors et de clartés ; la cantatrice s'exprimait avec toute son âme, comme auréolée de génie et d'inspiration. Pourquoi, lui, n'avait-il pas possédé l'envergure nécessaire pour atteindre aux altitudes extrêmes de l'art ? Il s'en ira donc sans laisser derrière lui l'œuvre immortelle qui console du néant ? Il expirera éternellement ignoré, il n'aura connu que l'ombre et non le rayonnement ! Au lointain, atrocement mélancolique s'éteint le *Miserere*.

La pièce est plongée dans une obscurité complète, ses coins se peuplent des fantômes inquiétants de la solitude. Lui, ne bouge pas de son fauteuil, fatigué par la fièvre qui martèle ses tempes ; ne vaudrait-il pas mieux, pense-t-il, aller rejoindre les parents sous la dalle du caveau ? Tout de suite cette idée de la mort l'épouvante : il entrevoit sous un ciel gris, dans les rues boueuses, un convoi qui passe, des fleurs ; puis les gens en deuil qui pataugent sur le sol gluant, le long des tombes, les unes pauvres et nues ; les autres somptueuses, ornées de plantes qui adoucissent la rigidité du marbre. Des hommes tout noirs, descendent une boite oblongue dans un hideux trou, plein d'eau ; les cordes grincent lugubrement contre le bois ; quelques pelletées de terre, jetées par les amis du défunt roulent sur la bière qui rend un son sinistre. Le cortège s'est dispersé ; les fossoyeurs ont terminé leur ouvrage et.... Quoi ? Est-ce là tout, ô mon Dieu ? Effaré, il veut chasser l'hallucination, dissiper l'horreur de ce cauchemar ; des lambeaux de prière lui montent aux lèvres ; mais il ne croit pas sincèrement, et la foi ne vient pas apaiser son trouble ni calmer sa détresse. Qu'y aura-t-il après l'ensevelissement ? Il a, au cou, la sensation d'un carcan de fer rouge qui se rétrécirait de minute en minute, et des bourdonnements continus lui tintent aux oreilles. La bise aigre l'a pénétré quand il est sorti du bureau : ce passage d'une température élevée au brouillard malsain est dangereux, et dans la poitrine, une souffrance le dévore, mais non ! c'est impossible ! il ne va pas mourir là tout seul, il ne veut pas ; le cimetière, le cercueil, les croque-morts, c'est pour lui... ah !... Il tente de se lever, dans un effort, il se dresse sur ses pieds, mais, les veines gonflées, les yeux hagards, la face congestionnée, avec un râle, il s'abat sur le plancher.

Au bruit du corps qui tombe le perroquet a frémi ; les pupilles dilatées, les plumes hérissées, il secoue frénétiquement ses ailes ; puis, comme tout rentre dans le silence que seule, trouble la rumeur de la ville, sa frayeur disparaît, et presque bas il dit :

— Bonjour, Bébé !

Judith CLADEL.

21 Août 1891.

MUSIQUETTE A LA NUIT

—

Toi qui t'habilles toujours
De velours
Bleu sombre,
O nuit, bonne aux amoureux,
Mets sur eux
Ton ombre !

Peu de lune. Qu'un croissant
Caressant
Effleure
Les fins gazons argentés,
Veloutés
Puis meure.

Je n'y veux voir que très peu
Tout ce que
Je touche ;
Ses seins fermes et ses yeux
Sérieux,
Sa bouche...

Son corps frais qui s'enhardit
Et bondit,
J'atteste
Que c'est tout ce qu'il me faut,
Peu me chaut
Du reste !

Jacques TELLIER.

LES VANDALES

—

Non, non, ce ne sont pas les tristes et les gueux,
Les parias sans espérance
Qu'un bateleur excite à des transports fougueux
Et dont le crime est l'ignorance !

Tous ces déshérités, je les aime et les plains
Autant qu'un Crésus les redoute :
A leurs clameurs, je sens que nos frères sont pleins
De l'ivresse affreuse du doute...

Puisqu'on leur a tué leur Dieu juste et vengeur
Puisque rien de bon ne leur reste,
Je comprends que, parfois, sous leur crâne songeur,
Eclate un désespoir funeste.

Non, tous ces révoltés sinistres ne sont pas
Les canailles et les Vandales :
Nos petits-maîtres font des « glissés » pour des pas,
Ils titubent dans leurs sandales...

Les gandins ont pitié des chevaux et des chiens ;
Ils méprisent les pleurs de l'homme.
Le proverbe a raison : « chacun va vers les siens »
Et le pauvre a ce droit en somme.

Ils ont craché sur tout, sur le pauvre et sur Dieu,
Nos petits-maîtres, les Vandales ;
A la foire, en habit, ils font le coup de feu ;
Mais ailleurs ils ont peur des balles !

Le monocle dans l'œil, toujours gantés de frais,
Ces eunuques auprès des filles
Discutent politique — Et le peuple en progrès
Est las de laver leurs guenilles.

On en voit qui, traînant un nom dans le ruisseau,
Trahissent des siècles de gloire,
Et tel « beau-fils » barbotte et se roule en pourceau
Dans sa honte puante et noire ;

D'autres, dont les aïeux ont sué tout leur sang
Pour le triomphe d'une idée,
Ont un rire idiot sur leur masque en passant
Devant la croix vilipendée.

Il est des avortons que n'émeut même point
Le nom sacré de la Patrie :
Il ne leur manque plus que bracelet au poing ;
L'âme est lâche, la chair pourrie.

Car, des rêves naïfs que faisaient les aïeux,
Rien ne reste en ce siècle impie,
Il tuera les héros, ayant tué les dieux ;
Il faut que son rire s'expie...

C'est ainsi qu'un matin le marbre qu'ébaucha
Un Angelo pour un Virgile
Pour s'éveiller couvert de boue et de crachat ;
Des ruffians ont sali la ville !

Ah ! si l'on n'avait peur de s'empester les mains,
On prendrait drôles et drôlesses,
On vous les planterait, nus, au bord des chemins
Pour leur cingler les fesses !

Léon-L. BERTHAUT.

26 Septembre 1891.

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

—

A BERLIN

Assemblée des écrivains allemands (12 14 septembre)

Fiasco complet. Les auteurs connus se sont dispensés de la corvée. Parmi les autres, bien peu se félicitent de s'être dérangés Ils ont eu à subir l'apologie offensante des écrivains berlinois pour qui les confrères du sud n'existent pas. Cette attitude des littérateurs prussiens a tout gâté. Rien de plus glacial que la première soirée. Un déluge de discours aussi ennuyeux que la décoration de la salle. Avec le pathos solennel du vieux président de l'Association il a fallu avaler une bière médiocre. Quelques mots de bienvenue de M de Forckenbeck, premier bourgmestre de Berlin ont seuls indiqué qu'il y avait dans la salle d'autres plumitifs que ceux de la Prusse. Un orateur, M. Schweichel, attaque directement la Saxe en exprimant son dédain pour la fondation de la *Société des écrivains* qui y fut établie l'an passé. A l'entendre, l'assemblée de Berlin témoigne seule de l'existence de cette Société. Pour renchérir, M. Neumann prétend qu'il n'y a qu'à Berlin des écrivains et des poetes dignes de ce nom. « Gniak Berlin » dirait Fourier. Furieux de ces insolentes apologies, un Sttuttgardtois s'est rebiffé

Les journaux de Munich, de Francfort de Dresde et de Stuttgart protestent contre l'esprit de cette assemblée où, disent ils, il y avait fort peu d'esprit. Par une coïncidence curieuse, les écoliers de Berlin qui mendient aux portes frappèrent à celle de la Société des écrivains en chantant : *Esprit saint descendez en nous !* Ce vœu n'a pas été exaucé. Le dimanche il y a eu banquet suivi de bal. Une représentation de *Tannhaeuser* fut offerte aux écrivains le lundi soir. Le mauvais temps fit échouer l'excursion projetée pour le Wannsee Vous voyez que la touchante harmonie des littérateurs allemands ne le cède pas à celle des écrivains français.

L. M.

ŒIL POUR ŒIL

« Cayeux-s/-Mer, hôtel d'Abbeville.

« Mon cher Hector, cours chez Gustave. Prenez deux paires d'épées de combat, deux paires de pistolets de tir, et arrivez par le premier train. J'ai, ou plutôt je vais avoir une affaire, à vider sur place sans retard.

« Je compte sur vous, mes amis.

Louis GRANDIER »

***

J'avais fermé ma lettre. Je la rouvris, après réflexion, pour ajouter ce post-scriptum :

« Je vous dois une explication. Autant vous la » donner tout de suite. Voici ce qui arrive.

« Mon père, vous le savez, est mort en duel, » non pas tué loyalement, mais bel et bien assas- » siné. Il y a quelque vingt-cinq ans de cela ; » j'étais tout enfant. Un certain comte des » Barres, dont mes parents avaient eu le mal- » heur de faire la connaissance aux eaux de » Vichy, poursuivait ma mère de ses obsessions. » Elle dut le faire jeter à la porte. Il se vengea » en la calomniant. Traîné par mon père sur le » terrain, il s'y comporta en traître. Avant que » les épées fussent engagées, dès qu'il eut la » sienne en main, il fondit à l'improviste sur son » adversaire, et le perça.

« Il passa en cour d'assises. Cette bonne jus- » tice ! Malgré l'accablant procès-verbal de la » rencontre, malgré les dépositions indignées de » ses propres témoins, il fut, sous le larmoiement » de son avocat, acquitté par un jury imbécile. » Comme il était d'ailleurs perdu de dettes, taré, » décrié au possible, ce scandale acheva de lui » rendre la France inhabitable. Il s'embarqua » pour les climats d'où essaiment les rastaquouè- » res, et disparut.

« Ma mère ne s'est pas consolée ; elle n'a ja- » mais voulu se remarier, ni quitter le deuil. Moi, » je n'ai pour ainsi dire pas connu mon père ; les » images qu'elle a de lui ne me rappellent rien. » Mais, depuis que j'ai l'âge d'homme, je ne » m'éveille pas sans songer qu'un misérable a » pu impunément égorger un honnête homme, » faire une veuve et un orphelin; qu'il vit sans » doute encore, qu'il prospère peut-être en sa » qualité de coquin, — et cette idée me dévore. » Ce qui est douleur chez ma mère est colère » chez moi. Chez tous deux, c'est une pensée fixe, » mais toujours muette ; une plaie vive, que nous » n'osons toucher de la parole.

« Or, la semaine dernière, je suis venu avec » la chère femme à Cayeux, pour y passer la » quinzaine de vacances que mon chef de bureau » m'a octroyée cette année, le plus malgracieu- » sement du monde, comme il convient. Le sur- » lendemain de notre arrivée, vers cinq heures » du soir, nous étions à la fenêtre, quand revient » de la gare l'omnibus de l'hôtel. Deux voya- » geurs en descendirent : un grand monsieur sec, » plutôt usé que vieux, mis avec une élégance » excessive, et un jeune homme de taille avan- » tageuse, qui lui ressemblait comme un fils peut » seul ressembler à son père. A cette vue, ma » mère étoufla un cri, se recula, palpitante et » pâle, jusqu'au fond de sa chambre.

« — Ce n'est rien, Louis, répondit-elle à la » question de mon regard.... Je crois que l'air de » Cayeux est trop vif décidément pour moi.

« Elle suffoquait. Elle essaya de me sourire.

« Cela me donnait à penser. J'eus un soupçon. » Ce vieux monsieur..... Quand on a une idée » fixe que n'y rattache-t-on pas ? Je feignis, à » tout hasard, de prendre le change. Je fermai la » croisée ; je parlai, comme négligemment, de » quitter Cayeux. Ma mère réclama, mais d'un » tel air que je compris combien j'entrais dans » son désir.

« J'en voulus avoir le cœur net. Prétextant un » livre à rendre au cabinet de lecture, je sortis. » Dans le vestibule une pancarte, appendue au » mur, portait la liste des voyageurs. Deux noms, » tout fraîchement inscrits, les derniers, me sail- » lirent aux yeux : *Comte des Barres*, *Vicomte des* » *Barres*.

« Un frisson me prit, frisson de haine. C'était » bien lui, lui et son fils. Je les tenais. Car je ne » les séparais pas dans ma vengeance : le père » était trop vieux, et le fils ressemblait trop au » père. Je les tenais, enfin !

« Pauvre mère ! elle venait de reconnaître le » meurtrier de son mari ; et, outre l'horreur de » l'avoir revu, de le savoir là tout auprès, d'être » en risque perpétuel de le remontrer, elle trem- » blait que je ne découvrisse ou ne devinasse la » cause de cette horreur.

« Je ne fis que sortir et rentrer, pour lui épar- » gner une angoisse. Je le retrouvai pâmée en- » core d'émotion. Elle sonna, demanda qu'on » nous servît à dîner dans sa chambre, s'excu- » sant de ce « caprice » sur une grande lassitude. » A mon tour, je fis préparer notre note et rete- » nir deux places dans l'omnibus, pour le train » du soir.

« — Oui, maman, nous partons ; je le veux. » Tiens, allons à Pierrefonds. Tu t'y porteras » mieux qu'ici, et je ne m'y plairai pas moins. » Tu sais combien j'aime les bois ! Le lieu est » charmant ; et nous ferons un tel plaisir à nos » amis, les F...., qui nous y appellent vainement » depuis tant d'années !

« — Puisque tu le veux, mon Louis....

« Si vous aviez vu quelle joie elle crut dissi- » muler !

« Nous passâmes la nuit à rouler, à descendre » de wagon, à attendre dans des gares, à remon- » ter dans d'autres trains. Les F..., dont le prin- » cipal passe-temps est d'aller trois fois par jour » à la gare, pour voir qui arrive, qui part, nous » accueillirent avec des cris de surprise et de » bienvenue. Ils nous enlevèrent dans leur belle » belle propriété.

« Vous pensez que je ne tenais pas en place. » Mais ma mère était à peine rassurée ; il fallait » prendre garde de réveiller ses alarmes. J'eus la » constance de remettre au lendemain un pré- » tendu pèlerinage littéraire à la Ferté-Milon, » puis à Château-Thierry, d'où je pousserais peut- » être jusqu'en Lorraine. Je partis ostensible-

» ment pour Villers-Coterets. Le soir j'étais de » retour à Cayeux. Pourvu que mes hommes y » fussent encore ! Ils y étaient. Ils avaient même » loué pour un mois une *villa* sans autre om- » brage que l'ombre portée de ses quatre murs, » avec un jardin d'ajoncs et un parc de sapins » hauts comme des enfants, le tout abusivement » sablé par le vent. D'une de mes fenêtres je » plonge sur cet aimable carré de désert.

« M'y voici donc. *Ils* ne m'échapperont pas. » Quand tu liras ceci, mon cher Hector, je les » aurai mortellement insultés. *Il n'y aura pas » d'erreur*, comme parle Gustave ; et votre venue » avec les *outils* sera urgente. A demain !

« LOUIS. »

∴

Je portai cette lettre au bureau de poste, où je m'assurai qu'elle arriverait à Paris dans l'après-midi. Puis je me rendis sur la plage.

La matinée était delicieuse. Par le ciel d'un bleu tendre couraient des nuées légères. Une vive haleine saline tempérait les morsures d'un soleil d'août, dardant déjà de haut, qui, sur la droite, éclairait crûment le glauque estuaire de la Somme et ses dunes ocrées. La mer, étale, scintillante au large, léchait le rivage de petites vagues, presque sans écume. Une flottile de barques de pêche cinglait vers l'échouage, où attendaient, avec des mannes et des hottes, une vingtaine de femmes, aussi brunes que leurs haillons, prêtes à porter au marché, récemment reconstruit en halle, le butin de leurs hommes.

Je m'assis, à quelques mètres du bord, sur le sable qui s'étageait onduleusement, et je songeai.

Ainsi moi, doux et pacifique entre tous, moi l'ennemi déclaré de la violence par instinct et par raison, j'allais délibérément provoquer une sanglante aventure, en appeler à l'aveugle brutalité des armes ! J'allais, après avoir si souvent attaqué, comme inique et sauvage, la théorie de la resposabilité héréditaire, poursuivre sur le fils, innocent de fait, la punition du père ! J'allais, en dépit de mes idées sur le duel, demander au hasard une réparation problématique.

Oui. Et j'étais parfaitement calme. Les dés, que j'avais encore en main, j'attendais, sans fièvre comme sans hésitation, l'instant de les jeter. Pourtant l'enjeu était gros. Mes souvenirs, mes réflexions auraient bien pu me troubler. Mon père avait péri en duel. J'avais vu tomber sur le terrain un de mes plus chers camarades. Je ne m'étais jamais battu. Je tirais mal le pistolet, mal le fleuret.

N'importe. Je me sentais beau joueur. — « Bah ! quitte ou double ! » Mais je pensais à ma mère, et je me disais : — « Il faut que ce soit quitte ».

∴

On commençait à se baigner. Les cabines, qui alignaient derrière moi leur double rang de guérites boiteuses, étaient envahies. Tout un égrènement de bipèdes affublés descendait à la mer.

Obliquement, sous mes yeux un jeune baigneur passa, d'une maigreur musculeuse, bien découplé dans son maillot, — mon vicomte. Le comte l'accompagnait, vêtu de flanelle bleue, béret blanc sur la tête, vert encore d'apparence, quoique très émacié, tel que serait le fils trente ans plus tard..... si je le laissais vieillir. Je jetais machinalement devant moi des poignées de sable. Quelques grains atteignirent les jambes nues du jeune homme. Il se retourna ; nos regards se croisèrent ; mais, comme le mien n'accusait aucune provocation, il poussa au rivage.

Il avait le même air faux et insolent que son père. Tant mieux ! Cela dissipait mes derniers scrupules par la substitution qui s'imposait à ma vengeance. Parbleu ! en frappant le passé dans le présent, j'ôterais de la circulation un chenapan probable.

Je le voyais qui peinait à nager, brassant avec une précipitation désordonnée, gonflant les joues ridiculement.... C'est égal, ce serait un gaillard de belle venue à descendre.

Son père s'était rapproché du bord, l'invitant à ne pas rester à l'eau trop longtemps, s'apprêtant à lui tendre le peignoir. Le vieux bandit aimait son rejeton. Tant mieux encore ! Sa cuirasse de coquin avait un défaut par où le meurtrir.

Ils s'éloignèrent vers les cabines. Puis le jeune rhabillé, ils revinrent se promener le long du rivage. Ils passaient et repassaient devant moi, sans paraître remarquer la persistance, au moins indiscrète, de mon attention.

Ils semblaient en affectueux accord, comme on ne l'est souvent pas, dans les lignées honnêtes, entre père et fils. Le comte ricanait fréquemment, avec cette fatuité des fripons à qui leurs infamies ont réussi. Il avait dû ricaner ainsi sur le terrain, après sa félonne estocade, ricaner ainsi à la cour d'assises, quand il s'était entendu acquitter. A moi d'arrêter pour toujours ce ricanement. Je me levai.

Mais il allait être midi ; l'appel des cloches dépeuplait la plage. Et je voulais un affront public.

Je ralliai mon hôtel. Après déjeuner, comme il faisait une accablante chaleur, je me jetai sur mon lit. Je ne pus même pas m'assoupir. Les heures, les demies tintaient à d'infinis intervalles. Ma tempe brûlait et mouillait mon oreiller. Mes nerfs tressaillaient ainsi que des fibres qui se detordent et se retordent sous une traction. Et pourtant je gisais pesamment, sans force pour me remettre sur pieds.

Maurice JOUANNIN.

(A Suivre)

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay — Typ. et lith. Joseph ROYER.

Echos d'Art et de Littérature

—

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

—

On raconte partout des faits extraordinaires : ici, c'est l'entrainement de la suggestion ou la vue à distance sans le secours des yeux ; là, le compte-rendu officiel d'une opération chirurgicale faite sans douleur dans le somnambulisme ou de maladies réputées incurables guéries par le Magnétisme. Né hier encore, le **Magnétisme** est affirmé aujourd'hui par les savants et tout le monde veut être renseigné sur sa valeur.

Ne reculant devant aucun sacrifice quand il s'agit d'être agréable à nos lecteurs, nous venons de nous entendre avec le *Journal du Magnétisme*, organe bimensuel de la *Société magnétique de France*, dont l'abonnement est de 10 fr. par an, pour que cet intéressant journal soit servi à titre de

PRIME ENTIÈREMENT GRATUITE

à tous nos abonnés nouveaux et à nos réabonnés,

pendant la durée de leur abonnement.

Pour recevoir cette prime, en faire la demande à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris, en y joignant sa quittance d'abonnement.

×

Etant donné la violence de certaines polémiques contenues dans ce numéro, nous croyons utile de rappeler que les articles n'engagent que leurs auteurs et non la Revue... laquelle entend rester indépendante et libre.

L. D.

×

On a beaucoup remarqué récemment les tableaux d'un jeune peintre belge, Henri de Groux. Ils ont soulevé des colères exaspérées et des enthousiasmes enflammés. A ceux qui seraient tentés de mieux connaître ce très intéressant artiste, nous nous plaisons à signaler l'étude que lui a consacrée notre ami Jules Destrée dans le *Magasin Littéraire* de Gand (Siffer éditeur) (Livraisons de Décembre 1890 et Janvier 1891.) Ils y trouveront un examen complet et critique de l'œuvre déjà important du jeune peintre.

×

Parce que nous avons très violemment défendu le droit d'entendre *Lohengrin* à l'Opéra, il ne s'ensuit pas que nous devions laisser passer sous silence l'ignoble procédé qui consiste à envoyer au Dépôt les personnes qui, très modérément, manifestent leur réprobation pour la divine musique de Wagner. Si j'ai le droit d'applaudir — et dans mon enthousiasme, j'en abuse! — je veux que par contre, mon voisin ait le droit de réprouver ; pourvu que, ni par lui, ni par moi, le spectacle ne soit troublé.

Avec le procédé actuel nous allons tout droit à l'abominable littérature officielle imposée par les argousins sur nos premières scènes subventionnées. Et Dieu sait comme cela paraîtrait alors abusif à certains confrères aujourd'hui aveuglés par le triomphe !

×

Sommaire de la *Normandie-Artiste* (Fécamp, Seine-Inférieure) :

H. Barbé, *Le Buste de Frédéric Bérat*. — Rouen-Théâtre, *Théâtre-des-Arts*, (Lettre de M. Duriez) ; Ebrab, *Théâtre-Français* ; Le Bouillant, *Folies-Bergère*. — Amélie Villetard, *Retour des Plages* (poésie). — E. H., *M. Jules Mary* (bibliographie). — *Echos, Petite Correspondance, Jeux d'esprit, Programmes des Théâtres et Concerts*, etc. — Roman : *Duchesse !* par Carolus d'Harrans et Jeanne France (Deuxième partie, suite). — Illustration : Portrait de *M. Jules Mary* (dessin de E. Morel).

×

Les gaffes de la quinzaine :

L'agence *Havas* communique à la presse, à l'occasion d'un banquet politique, à Carpentras :

M. Félix Gras, juge de paix d'Avignon, et M. Capoulée, du félibrige, portent un toast a la France « aimée par-dessus tout ».

Est-ce que ce M. Capoulée et M. Félix Gras, *capoulié* du félibrige, ne feraient pas qu'un ? Toujours le Pirée, pour un homme !

Entendu à la seconde de *Lohengrin* :

— Pourquoi diable appelle-t-on ça l'*Onguent gris* ? J'avais cru à une insulte aux soldats français, et je ne vois pas...

— (!!!)

Deux amusantes coquilles relevées dans *La Femme*, organe du sexe faible qui se pique d'art :

— M. Jules Gerbaud est accusé d'avoir voulu dérober à M^{lle} X... le bénéfice de ses *dimanches* (démarches)... Notre collaboratrice préfère le *savon* (savoir) à l'ignorance...

BULLETIN FINANCIER

—

Les fermes dispositions du marché ne se démentent pas et les cours sont encore plus élevés. Les valeurs ont profité de ces tendances dans des proportions plus marquées que nos rentes, et l'amélioration réalisée par elle est très sensible.

Les bourses étrangères nous répondent par des cotes indiquant une grande fermeté.

Le 3 0/0 a fait 96,40, pour revenir à 96,03. Le comptant a coté 96 et 96,40. Le nouveau se traite a 94,37 et 94,35 ; le 4 1/2 au comptant a monté à 106 rond ; à terme, il reste à 105 80.

Parmi les fonds étrangers, les valeurs russes sont fermement tenues : l'emprunt d'Orient 1879 se fait surtout remarquer par un mouvement de hausse qui le porte à 70 ; la hausse du rouble à Berlin, a favorisé cette reprise. L'emprunt 1860 vaut 97.75 et les Consolidés 97.12.

L'Italien a touché au cours rond de 91, en nouveau progrès de 27 centimes.

L'Extérieure regagne le cours de 72.

Le Hongrois à 90,25, a gagné 25 centimes.

Le Turc s'est élevé à 18,82, pour revenir à 18,75.

Le marché des établissements de crédit s'est ressenti des bruits mis en circulation au sujet des émissions annoncées ; les affaires ont été plus nombreuses et les cours sont en progrès.

Le Suez accentue sa reprise et monte de 17 fr. à 2,847.

RUD'ŒIL.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

—

L. T. *av. St André, Marseille.* — Le soleil est donc bien chaud, pour que vous nous adressiez de semblables folies ? ∽ **A. L.** *rue d'Assas.* — Entendu, mais envoyez-nous numéros. ∽ **J. D.** *Charleroi.* — Merci pour avoir accompli mon devoir ? plaisantez ! **C. M.** *rue Cujas.* — Entre trois et cinq, me trouverez toujours à mon cabinet. ∽ **A. M.** *Meaux.* — Vous serions obligés d'envoyer plusieurs pièces à choisir. ∽ **L. M.** *Allemagne.* — Merci. ∽ **P. M.** *Charlottenlund* (Danemark). — Seriez bien aimable de nous envoyer correspondances danoises régulières. ∽ **L. B.** *Rennes.* — Merci, merci. ∽ **E. B. L.** — Au moins vous voterez avec nous ??? Cordialités et merci. ∽ **H. B.** *rue de l'Université.* — Regrettons fort.

La Revue Encyclopédique est appelée à rendre les mêmes services que le *Grand Dictionnaire Larousse*, dont elle est la continuation. Les divers articles (Littérature, Sciences, Théâtres, Politique, Beaux-Arts, etc.) y sont traités par les spécialistes les plus compétents. Illustrée de nombreuses et magnifiques gravures, cette Revue est la plus complète, la plus nouvelle et la moins chère.

Abonnements. France : Un an, 20 fr. ; six mois, 11 fr. ; trois mois, 6 fr. — Etranger : Un an 25 fr. ; 6 mois, 13 fr. ; trois mois, 7 fr. ; le numéro 1 fr. — Librairie Larousse, 19, rue Montparnasse, Paris, chez tous les libraires et dans les gares des chemins de fer.

LE COURRIER DE LA PRESSE Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte.

A. GALLOIS, D^r

19, B^d Montmartre, Paris

Prix : **25** fr. pour **100** coupures.

LIVRE D'OR DE LA PLUME

POITIERS — *Grand Hôtel du Palais*, Jacomella et Cie, propriétaires.

BOULOGNE-SUR-MER — *Hôtel du Cygne*, 6 fr. par jour, tout compris.

BORDEAUX. — *Hôtel Français*, rue du Temple, 5 fr. 50 par jour. Maurice Aupin, propriétaire.

LIBRAIRES CORRESPONDANTS DE LA REVUE :

PARIS :

Léon Vanier, 19, quai St-Michel. — **Brasseur**, galerie de l'Odéon. — **Paul Sévin**, 8, boul. des Italiens. — **Albert Savine**, 12, rue des Pyramides. — **Demay**, 21, rue de Châteaudun. — **Bailly**, 11, Chaussée-d'Antin. — **Dentu**, avenue de l'Opéra. — **M^me Clément**, kiosque 113, en face n° 7, boul. St-Michel. — **M^me Martin**, kiosque 117, en face Cluny. — **M^me Denas**, kiosque 246, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel. — **M^me Brevet**, kiosque 297, place St-Germain-des-Prés. — **Tresse et Stock**, galerie du Théâtre-Français.

PROVINCE :

Bordeaux : *Graby*. — **Lille** : *Librairie Centrale*. — **Limoges**, *Librairie Moderne*, 1, rue St-Martial. — **Lyon** : *M^me Vve Cantal ; Bernoux et Cumin*. — **Marseille** : *H. Blancard*. — **Montpellier** : *Estellé*, 3, place de l'Observatoire. — **Nancy** : *Garot*, rue Gambetta. — **Niort** : *Clouzat*.

ÉTRANGER :

Bruxelles : *Paul Lacomblez*, (concessionnaire général en Belgique et Hollande pour la vente au n^o et l'ab^t). — **Genève** : *Agence des Journaux*. — **Londres** : *Hachette et C^ie*. — **Port-Saïd** : *Horn*.

(**La Plume** *est en vente dans toutes les gares*.)

BULLIER BAL : SAMEDIS & DIMANCHES — JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Font^es lumineuses)

En vente aux bureaux de LA PLUME

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de la Revue

—

I. *Dédicaces*, poésies, par Paul Verlaine, 50 ex à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr. .... épuisé

II. *A Winter night's dream (Le Songe d'une Nuit d'Hiver)*, poème lunatique, par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr., et 200 à 3f. épuisé

III. *Albert*, roman, par Louis Dumur. 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 ex. à......... 3 fr.

IV. *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud. 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à............................ 3 fr.

V. *Le Fi-Baloüet*, proses, par Jacques Renaud, 12 ex. sur Japon, à 20 fr. et 200 ex. simili-Japon.......................... 3 fr.

VI. *Les Tourmentes*, poésies, par Fernand Clerget, 10 ex. Japon à 20 fr. et 150 ex. à.................................... 3 fr.

(Il paraît un volume par trimestre. — Cette édition n'est pas réimprimée)

—

Léon Deschamps. — *A la Gueule du Monstre*, poésies, in-18 Jésus, vélin teinté; *Contes à Sylvie*, nouvelles; *Le Village*, roman de mœurs paysannes. chaque volume .... 3 fr. 50

Léon Bloy. — *Le Désespéré*, 1 vol.; *Un brelan d'Excommuniés* (2 fr.); *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, 1 vol.; *Le Pal*, pamphlet (très rare) (les 4 n^os 2 fr.); *Christophe Colomb devant les Taureaux*, 1 vol. Chaque vol............... 3 fr. 50

Maurice Maeterlinck. — *Serres Chaudes*, poésies; *L'Intruse*; *Les Aveugles*; *La Princesse Maleine*, drame. Chaque vol..................... 3 fr. 50

Jean Jullien. — *L'Echéance*, un acte en prose, précédé d'un *Essai sur le Théâtre vivant*.... 1 fr. 25

Stuart Merrill. — *Les Fastes*, poésies.. ..... 3 fr.

Marcel Bailliot. — *Fanfares du cœur*, proses 3 fr. 50

Paul Redonnel. — *La Mort du Vieillard*, poème (épuisé). *Liminaires*, poésies, (vient de paraître).

Henri Bossanne. — *Les Ephémérides* (3 fr. 50), *Fleurs Sauvages*, poésies.................... 1 fr. 50

Henry Corneau. — *Le temps d'amour* (3 fr. 50); *Les Lundis de la Campagnarde*, poésies..... 1 fr.

—

ART & CRITIQUE, collection complète (84 N^os) 50 fr.

LA PLUME, année 1889, un beau vol. broché, 20 fr.

— année 1890, » » 20 fr.

LA VOGUE, 3 ex. sur hollande.............. 10 fr.

EAU-FORTE de C. Cain (21X16) tirée sur Japon laminé, sujet : *La Plume*................ 2 fr.

(Envoi franco contre mandat ou timbres)

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE & LITHOGRAPHIQUE

J. ROYER

Labeurs de Luxe, Brochures, Publications périodiques, Circulaires, etc.

PARFAITE EXÉCUTION — CÉLÉRITÉ — PRIX MODÉRÉS

Rue de la Recluzière, 11, ANNONAY (Ardèche)

Annonay — Imprimerie et Lithographie J. ROYER

TROISIÈME ANNÉE — N° 60

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

15 Octobre 1891

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Sauf dans ses Numéros exceptionnels)

La Plume

Revue Sociale de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL
Secrétaire de la Direction : Léon DEQUILLEBECQ
Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

Texte :

Illustration :

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, Rue Bonaparte, 31

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Ont paru dans la quinzaine :

Paul Lacomblez (Bruxelles). — *Pierrot-Narcisse*, par Albert Giraud (2 fr.) ; *Loth et ses filles*, drame biblique, par Paul Lacomblez (3 fr.)

Genonceaux. — *Henry Pivert*, roman, par Fernand Clerget (3 fr. 50).

Grande Imprimerie (Blois). — *Echos d'amour*, plaquette de vers, par L. Berlaut. (Sans prix marqué).

Vanier. — *Fleurs de Caprice*, poésies, par Henry Fuzeré. (2 fr. 50).

Savine. — *A toute volée*, nouvelles, par Marc Stéphane (3 fr. 50).

Dentu. — *La paix du Cœur*, roman, par Jean Blaize (3 fr. 50).

LES THÉATRES

Folies Dramatiques. — *Le Mitron*, vaudeville-opérette de MM. Boucheron et Mars, musique de M. Martinet.

Comédie-Française. — *L'ami de la Maison*, comédie en trois actes, de MM. Boucheron et Raymond.

Odéon. — *La Mer*, pièce en trois actes, en prose, de Jean Jullien.

LES REVUES

Le **Figaro** a publié récemment un article manifeste de Jean Moréas défendant l'école romane française. — Dans le **Magasin** (Gand), excellente étude de H. Bordeaux sur Villiers de l'Isle-Adam. — Une violente querelle s'est élevée entre deux rédacteurs de la **Libre Critique** au sujet des Décadents et plus particulièrement de Verlaine : articles à lire. — Jacques Français affirme, dans les **Annales Gauloises**, que le Sar le rase. Et nous, donc ! Au sommaire de la même livraison : H. Corbel, Joseph Loubet, Achille Grisard, et H. de Braisne. — Nous tenons à remercier ici le **Temps**, la **Revue Encyclopédique**, la **Bataille littéraire**, l'**Univers illustré**, l'**Eclair**, le **Fin de Siècle** et tous ceux qui, ces jours derniers, ont bien voulu se servir de **La Plume** pour documenter leurs articles. C'est le plus affectueux témoignage d'estime littéraire et le meilleur encouragement qu'ils puissent nous donner.

NOS SOIRÉES LITTÉRAIRES

1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.

RÉOUVERTURE

Soirée du 3 octobre 1891. — Compte-rendu : Verne (du *Théâtre-Libre*) : *Plus de Cors !* (Nac-Nab)— Adolphe Gensse : *Danse du Ventre*, poésie. — Jules Laloue : *Les Vieux Châteaux*, poésie. — Franck Vincent : *Brow-Séquart*, chanson. — Denis Caron : *Les Pommes*, chanson.—Léon Durocher : *Ceux de la Cause*, poésie. — Suzanne Will-Ham (des *Décadents*) : *Confidence*, chanson inédite (A.-F. Cazals). — Henry Degron : *Ritournelle douce*, poésie. — Mlle Montcharmont (des *Menus - Plaisirs*) : *l'Amour*, chant. — Dauphin-Meunier : *Eglogue à elle encore* (Jean Moréas) — Adolphe Retté : *Aubade mélancolique*, poésie. — Eugène Heros : *la Ballade du Ventre*.—A.-F. Cazals : *Les Maquereaux*, chanson ; *Vitrail*, sonnet. — Mlle Montcharmont : *La Reine de Saba*, *Ave Maria*, chants. — Léon Durocher : *Le Caporal immobilisé*, chanson de marche (musique de Dihaut). — Yann Nibor : *Le vœu du mousse*, récit ; *l'Aumônier*, chanson. — Mlle Texier: *Le sixième étage*, chanson. — Eugène Héros : *Les pauv' p'tits fieux*, poésie en argot. — Suzanne Will-Ham : *Les Ephèbes* (Cazals). — Denis Caron : *Le nœud du mariage*, chanson. — Yann Nibor : *Le Mathurin passionné*, poésie.

Piano tenu par nos amis le peintre Sterner (auteur du portrait de Stuart Merrill paru dans cette livraison) Paul Cohen, Agostini, Mlle Texier.

Assistaient à la Soirée : Jean Moréas, Stuart Merrill, Adolphe Retté, Dauphin Meunier, Léon Durocher, Maurice du Plessys, Charles Maurras, Louis Le Cardonnel, Henry Degron, Louis Bannières, Mlles Montcharmont et Texier, dr Louis Agostini, A.-F. Cazals, Suzanne Will-Ham, Henri Cholin, Julien Baral, Alexandre Boutique, Léon Dequillebecq, Franck Vincent, Eugène Longuet, Adolphe Gensse, Denis Caron, Albert Delvaille (D. Trebla), Jules Laloue, Georges Lessinge, baron Ohl, Paul Cohen, Albert Sterner, Raymond Louthé, Wintzebert, Léonard, G. Pebeyre, Jean Simart, Paul Gaillard, Vital de Cock, André Veidaux, Ed. Degeorges, Emile Ysabeau, M. et Mme Alphonse de Bévylle, M. et Mme Léon Maillard, Jules Benoit-Lévy, Alphonse Demare, M.-A. Rochas, Elisée Cavaillon, Armand Dennery, Albert Faure, Verne (du *Théâtre-Libre*), Yann Nibor, Peyrot des Gâchons, Fosser, Hyppolite Leneau, Michel Nour, etc., etc.

Présidence de Léon Deschamps.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 60 — 15 OCTOBRE 1891

Lire plus loin la critique de notre excellent collaborateur Jules Christophe, sur la MER, la nouvelle pièce de notre si affectueux ami Jean Jullien, critique dramatique de « LA PLUME ».

STUART MERRILL

Avril a ri dans les lilas ;
Qui nous rendra ton rire, Avril ?
Avril ! son rire tu rendras,
O Parsifal nommé Merrill.

ANONYME.

*
* *

Sur un haut décor d'Alpes éternelles et de plateaux neigeux, le ciel plane immaculé, frissonnant d'astres sans nombre — le ciel « pareil à un grand rêve bleu et or. » Un cor lointain s'attriste dans la nuit et meurt. Et voici gazouiller avec des rires de Syrinx, l'envol estival des brises. Lors, soudain gronde, triomphal, aux échos veloutés de l'ombre, l'orage symphonique, clamé par des buccins de bronze, qui annonce l'advenue d'un héros... Casque d'argent, drapé de pourpre violette où luisent des gemmes inconnues, il surgit, sous le mystère sacré de la lune, le beau chevalier aux yeux de diamant noir, purs comme des lacs, au rire adorablement enfantin — Siegfried fait pour des amours de Walkyrie, Parsifal dans le jardin des Filles-fleurs : Stuart Merrill.

*
* *

L'œuvre de M. Stuart Merrill n'évoque, parmi quelles musiques prestigieuses, que des idées d'orgueil, de gloire et de beauté. Dès ses premiers poèmes, qu'influençait pourtant encore un peu le Parnasse, dans cette première série des *Ecrits pour l'Art* (la bonne), où se rencontrent à côté du sien, les noms de Villiers de l'Isle-Adam, et de MM. Stéphane Mallarmé, Henri de Régnier, etc., il révélait un talent fièrement personnel, aujourd'hui parvenu à son complet développement.

La plupart des jeunes revues eurent sa collaboration ; notamment la *Vogue* qui publia de lui *Flute*, exquis sonnet où murmure tout le printemps, le *Scapin*, *la Wallonie*, etc. En 1887, il réunit ses vers dans un volume, LES GAMMES, qui fit quelque bruit et lui attira un article aigre-doux de la *Nouvelle Revue*. LES GAMMES, c'étaient des harmonies graves que prolongent, jusqu'à en mourir, des sonorités profondes dont le rythme évoque les songes légendaires d'un contemplatif panthéiste épris d'aspects larges et calmes reflétant, sans les troubler, ses mélancolies juvéniles. Deux poèmes sont surtout à retenir : *le Ménétrier* et *la douleur de la Princesse*

La Princesse aux yeux pers, sœur nubile des fleurs.

M. Stuart Merrill ne veut pas qu'on lui parle des GAMMES.« Oh, dit-il avec ce tantinet d'accent anglais si attrayant chez lui, ôh, je n'aime pas cette chose !... »

Il a tort ; nous autres, nous aimons beaucoup cette chose.

*
* *

Après un silence de près de quatre ans, au mois de février 1891, il publia LES FASTES. Ce recueil se divise en trois parties : *Thyrses, Sceptres, Torches* présentant chacune des attitudes d'âme différentes. *Thyrses*, ce sont des fêtes nocturnes où se jouent des folies de flûtes et de hautbois effarant

Les ramiers assoupis sur les balustres d'or...

des fleuves stellés de feux clairs où passent des gondoles chanteuses ; des princesses tristes d'avoir été trop gaies ; c'est enfin la chambre d'amour et sa langueur ancienne, la chambre *où s'aimèrent tant de morts !... Sceptres*, c'est le réveil du héros las de voluptés décevantes, les aventures merveilleuses, les combats au grand soleil et les palais déserts, illuminés d'or et de pierreries, les magiques palais que fuit, désespéré, « un roi crépusculaire. » C'est encore ces trois miracles restituant les polyphonies wagnériennes : *Lohengrin, Parsifal, la Chevauchée*. Dans les *Torches*, l'âme du poète s'est assombrie ; quelque influence maligne pèse sur lui ; il a rencontré *la Mauvaise Reine*, la fille de lune experte aux maléfices, et voici que des rêves sinistres l'assaillent. Il maudit la cité d'amour de jadis et contemple, avec effroi, grandir à l'horizon sulfureux la Cité rouge du péché. Un poème, évoquant une farouche Idole mystérieuse, qu'adulent des poètes fous, clot le livre.

*
* *

La technique de M. Stuart Merrill obéit, pour le dessin extérieur, aux us anciens. Jusqu'à présent, contrairement à la plupart des poètes symbolistes, il n'a pas adopté le vers libre. De là, quelque monotonie qu'aggrave encore une préoccupation parfois excessive du décor. Lui-même sent ses rêves fulgurants et tumultueux un peu à l'étroit dans cette armature rigoureuse. Aussi, son prochain livre : SOLILOQUES LYRIQUES sera-t-il écrit selon des rythmes libres.

Ces réserves faites, il faut louer sans restriction le parti admirable qu'il a tiré de son métier. Mieux que quiconque il pratique la musique du

Verbe. Certains de ses vers, où l'allitération règne absolue et belle, sont célèbres. Les lire, c'est une joie et une surprise continuelles. Ils rutilent et ils grisent comme un vin du pays des fées.

Les Gammes et les Fastes classent M. Stuart Merrill au premier rang des poetes de ce temps. Par la noblesse de ses concepts, par son souci d'écarter toute contingence basse, par son sens parfait des correspondances, par son amour des gestes sculpturaux et des formes impeccables, par la symphonie de ses strophes où l'onduleuse inquiétude des forêts se mêle à la grande clameur des océans, il mérite la gloire qui lui vient.

Il est nécessaire d'observer qu'il fut le premier de notre génération à symboliser ses émotions en des poèmes héroïques et légendaires. Ceci soit dit pour répondre à quelques uns — mal informés sans doute — qui lui ont reproché de suivre tel et tel connus pour avoir usé, et même abusé, de thèmes chevaleresques. M. Stuart Merrill est lui-même ; il n'imite personne.

∴

Un mot sur l'homme. Au rebours de la plupart des écrivains contemporains qui, dans leurs rapports avec leur confreres, ont tout juste l'affabilité de la hyène et la franchise de.... qui vous voudrez (voir l'enquête Huret, *passim*), M. Stuart Merrill est d'une charmante bonté. Il a la mansuétude divine. Parsifal dans la vie — oui ! Siegfried et le Chevalier au cygne, dans son œuvre.

Adolphe RETTÉ.

LA FLUTE

Au temps du gazouillis des feuilles, en Avril,
La voix du divin Pan s'avive de folie.
Et son souffle qui siffle en la flûte polie
Eveille les désirs du renouveau viril.

Comme un appel strident de naïade en péril
L'hymne vibre en le vert de la forêt pâlie
D'où répond, note à note, écho qui se délie,
L'ironique pipeau d'un sylvain puéril.

Le fol effroi des vents avec des frous-frous frêles
Se propage en remous criblés de rayons grêles
Du smaragdin de l'herbe au plus glauque des bois :

Et de tes trous, Syrinx, jaillissent les surprises
Du grave et de l'aigu, du fifre et du hautbois :
Et le rire et le rire et le rire des brises.

Extrait des *Gammes* 1887.

LOHENGRIN

Tandis que les hérauts déferlent avec faste
L'écarlate splendeur des étendards du roi
Le peuple des seigneurs, en somptueux arroi,
S'écrase autour du clos que le soleil dévaste.

Au bord du fleuve en pleurs s'éplore Elsa la chaste
Espérant un miracle en réponse à sa foi ;
Mais le houleux tumulte insulte à son effroi.
Et les trompettes d'or hurlent vers le ciel vaste.

Soudain silence et la terreur dans tous les yeux :
Car comme un songe issu des ondes et des cieux,
Voici, mu vers la grève au gré d'une bourrasque,

Par la nage et le vol de son Cygne idéal,
Surgir, sous la clarté que réfracte son casque,
Lohengrin, le héros grave du Saint-Graal.

La Mauvaise Reine

Au bord du fleuve noir où stagne l'or des astres,
La Reine, le corps roide en sa gone de fer,
S'en va, les nuits sans lune, à l'heure des désastres,
Cueillir la belladone et l'euphorbe d'enfer.

L'âme de Satanas n'est lasse de la suivre :
Ses maigres bras sont durs du geste des combats,
Et ses yeux hyalins sous sa toison de cuivre
Brûlent du doux désir des sinistres sabbats.

Ses chants ont assoupi l'essor de la Tarasque
Lors qu'elle couvait l'or sous ses squames rampants ;
Puis la flûte aigre aux dents et sur sa face un masque
Elle a ravi, tout bas, leurs secrets aux serpents.

L'eau verdoie. Et ses doigts virides d'émeraudes
Pillent les fleurs de deuil dont à l'aube du jour
Elle distillera, lourde de ses maraudes,
Les philtres de la Fée endormeuse d'amour.

Dans la fange où parfois une épée étincelle,
Des cadavres de rois aux casques de taureaux
Révulsent leurs yeux verts au passage de celle
Dont l'étreinte étrangla leur orgueil de héros.

Au nocturne manoir les étendards en loques
Claquent. Mais elle, calme et le front souverain,
A pas qui font tinter l'or de ses pendeloques
Sur les chrysobéryls de son lourd gorgerin,

S'en va, vaticinant d'après un rite occulte,
Vers la Grand Forêt close aux rêves de retour,
Où les monstres du mal hurlent en noir tumulte
Sur les chairs d'enfants fous perdus au carrefour.

Extrait des *Fastes*, 1891.

LASSITUDE

A Adolphe Retté.

L'enchanteresse de Thulé
A ravi mon âme en son île,
Où meurt, tel un souffle exhalé,
Le regret de l'heure inutile.

Je crois qu'on pleure autour de moi,
Prince dont la magique épée
Par la main des femmes sans foi
Se brisa, vierge d'épopée.

C'est la fuite des étendards
Le long de la mauvaise route
Aux cris des barbares hagards
Traquant mon armée en déroute.

Qu'importe ? — Alors qu'au seuil des cieux
Je pourrais conquérir la Lance,
Posez vos doigts lourds sur mes yeux
O vous, les trois Sœurs du Silence !

L'encens des jours s'est exhalé :
Pourquoi pleurer l'heure inutile ?
L'enchanteresse de Thulé
A ravi mon âme en son île.

LES NOYÉES

Blonde en sa robe violette chamarrée de licornes d'or, la Princesse est venue, par cet augural crépuscule dont s'ensanglantent les bannières de toutes les tours, s'accouder au parapet du pont qui relie d'un arc de basalte, par-dessus le Fleuve des Pleurs, la cour des bêtes fabuleuses à la prison des captifs de son amour.

Et tandis qu'à gestes hiératiques elle avive du sang du soleil les gemmes magiques de ses bagues voici qu'éclatent, du fond des cours semées d'ossements, l'ululement des Chimères dont ses dompteurs arrachèrent les ailes, et de l'ombre des lucarnes où se tendent des faces vertes, la lamentation à mille voix de ceux que la trop charmante enchanta.

Mais elle, impassible sous le poids des joyaux qui furent le tribut de son épouvantable beauté, se mire, ailée d'un éventail dont les plumes en essor frôlèrent jadis les astres, au fleuve où semblent incessamment passer, indécis en le tremblement de l'onde, des cadavres de princesses aux robes violettes chamarrées de licornes d'or.

STUART MERRILL.

Lannemezan, lundi 5-10-91.

Mon cher Directeur,

Je réclame de vous l'hospitalité de La Plume *pour le poème que voici d'un ami qui m'est cher. M. Jean Bergé, auteur d'un remarquable volume de début :* Les Extases *(Lemerre 1888), fait paraître à la fin du mois chez le [illegible] du passage Choiseul un volume de rhythmes en prose du plus curieux effet. Bergé s'efforce de rajeunir la métrique française par un emploi nouveau de la rime dans le verset en prose remplaçant la strophe. Vous seriez très aimable de dire tout cela en une brève note indiquant l'apparition des* « Voix nocturnes » *et qui précèderait le poème de Bergé dans votre prochain numéro, n'est-ce pas ?*

Mille mercis et cordialités,

Laurent TAILHADE.

RÉPONSE : *Vous parlez trop bien, mon cher ami, pour que je prenne la parole après vous.*

L. D.

LES VOIX NOCTURNES

DANS L'OMBRE, SUR L'EAU

Dans le frêle canot nous sommes deux ; * le frêle canot volant sur les eaux, au gré des rames agiles.

Nous sommes deux ; toi : pilote à la barre, moi : rameur, * et pourtant, chargé par ce poids léger, le petit bateau jusqu'aux « plats-bords » enfonce sa coque fragile.

Il file au ras de l'eau, laissant, derrière, un sillon blanc vite refermé, * tandis que les derniers rayons du soleil plaquent d'or son bois d'acajou. Le canot file.

—o—

Le long des quais, près du port, et plus loin, sur les rochers, * toute la cohorte des désœuvrés nous suit de regards placides,

Nous rappelant que nous ne sommes pas seuls et qu'il est partout des importuns... * Que peut leur faire la structure fine du canot et sa célérité sur les eaux sans rides ?

Nous aussi nous nous regardons, les yeux dans les yeux, l'âme pénétrant l'âme en le vol vers l'inconnu, * vers ce pays où l'assouvissement fuira les cœurs toujours plus avides.

—o—

Mais le ciel sourit aux tendresses, le crépuscule doux et propice s'étend : * très proche, la côte semble s'éloigner dans l'ombre qui la voile.

Nous ne sommes déjà qu'un point confus sur les flots, défiant les regards gêneurs * et que ne poursuivent pas les yeux encore fermés des étoiles.

Comme des bras lassés, les rames pendent sur les flancs du barreau. * Nos genoux se sont rapprochés, nos mains jointes ; la brise, le long des corps souples, fait frémir nos fins vêtements de toile.

—o—

Comment nous nous aimons ? Nul mot des langues humaines pour l'exprimer, * mais notre amour n'est point soumis aux lois fatales de l'espèce :

Je n'ai pas été vers toi comme le mâle vers la femelle, dans la brute nécessité des accouplements. * En toi, ce n'est pas le sexe que j'aime, âme de la mienne maîtresse.

C'est toi, toi seulement, mais en entier, voulant, * qu'à travers la forme palpable de ton corps, le mirage de ton âme impalpable transparaisse.

—o—

Toi, dans la joie innocente de tes seize ans, tu te grises de la douceur première des étreintes et des baisers, * comme l'âme emportée en l'essor soudain d'une musique céleste.

Peu t'importe comme l'on t'aime ni pourquoi ! * Ne te sens-tu pas engourdir au balancement uniforme de la barque, tandis que dans ma main close ta main s'attiédit et reste ?

Ah ! tu bois à mes lèvres le premier enivrement de la vie. Hélas ! * sur quelles lèvres trouveras-tu l'amertume que rencontrèrent souvent mes baisers fous parmi les désillusions funestes ?

—o—

Mais où sont les souffrances d'antan ? Le bonheur que tu me donnes surpasse tous les cieux par moi rêvés : * je crois à l'amour que je ressens, je crois à celui que tu me voues :

Toutes mes soifs s'apaisent sur ta bouche aux suaves fraîcheurs, * toutes mes faims se repaissent aux fermetés douces de tes joues ;

Aussi ne me reste-t-il plus rien à vouloir, et, comme

Siméon le prêtre, après la naissance de l'Enfant, pourrais-je chanter le « Nunc dimittis », je te l'avoue.

—o—

Mais non, j'aime mieux te garder encore et toujours, • je veux oublier le monde et narguer la mort, dans l'alme tiédeur de tes caresses chéries.

Et je suis bien heureux de ne pas te voir d'ailes, ô mon bel ange aux yeux irradiés ; • sûr désormais que tu ne t'envoleras point vers le ciel, ta seule patrie...

...Oh ! prends garde... Tu vois..., le canot instable vacille et penche à tout mouvement.... • ... Soyons immobiles, mon amour, immobiles sur le flot berceur de la mer assombrie.

—o—

Comme nous sommes à nous, ce soir, loin de tous et de tout, • sur cette eau clémente où la barque, à la dérive, vogue et s'égare !

Je ne vois rien dans la nuit, rien sinon le regard lumineux que nulles ténèbres ne sauraient obscurcir pour moi ; • je ne vois que tes yeux. Oh ! le doux phare !

Je n'entends rien dans le silence, rien que l'unisson de nos deux cœurs battant ensemble, ô bonheur !... • N'est-ce pas la meilleure et la plus triomphale fanfare ?

Jean BERGE.

LES VIEUX CHATEAUX

Pour Armand Dennery.

Comme une odeur d'ennui flotte dans les châteaux
Dont on visite encor les splendeurs surannées ;
Et leurs salles, parmi les plis lourds des rideaux,
Gardent comme un relent de royautés fanées.

Les lustres de cent feux sont éteints pour toujours ;
Et dans les chambres où dormirent maintes reines,
Les grands lits, les doux lits de soie et de velours,
Sont veufs à tout jamais des corps de souveraines.

Dorment depuis longtemps les clavecins muets
Où coururent des doigts légers et des mains fines,
Et qui firent jadis danser des menuets
A de jeunes infants et de jeunes dauphines.

Avec eux se sont tus les salons de concerts
Où paradaient les ducs et les marquis frivoles ;
Les marquis sont défunts ; et les châteaux déserts
Ont le calme troublant de vastes nécropoles.

Aussi, dans les boudoirs silencieux et froids,
Le visiteur, pris d'un malaise étrange, passe
— Craignant de réveiller des fantômes de rois —
Sur la pointe des pieds, et parlant à voix basse.

Et le même air de deuil vague au fond des grands parcs,
Sous les berceaux touffus, dans les longues allées.
Les Amours oubliés n'y tendent plus leurs arcs ;
Les Niobés y sont encor plus désolées.

Les oiseaux familiers désertent leurs massifs
Et les fleurs de printemps meurent dans les parterres ;
Mais des corbeaux ont fait leurs nids parmi les ifs,
Et les jardins sont pleins de dahlias austères.

O souvenirs des temps heureux évanouis !
Où sont les fastes et les splendeurs du Grand Règne,
Où le bon roi François et le grand roi Louis,
Ames de ton cadavre admirable, ô Compiègne !

Flotte dans les châteaux comme une odeur d'ennui.
. . . .

O mon cœur, n'es-tu pas pareil à ces demeures,
Toi si riche en trésors d'amour, vains aujourd'hui
Que tes espoirs s'en sont allés — et que tu pleures !

Jules LALOUE.

Septembre 1891.

Sonnet de Chérubin

Un geste m'interdit, un regard me retient,
Vous venez, je m'enfuis, vous partez, je reviens,
Je n'ose vous parler et je ne puis me taire,
Cruelle, dites-moi ce que je devrais faire ?

Devrais-je respecter le doigt qui me contient,
Ou sous votre balcon chanter pour vous distraire ?
Comme le soir où vous pleuriez — je me souviens —
Cruelle, dites-moi ce qu'il faut pour vous plaire ?

Si te... Si vous parler était vous faire injure,
J'aimerais mieux mourir en silence, ignoré...
Et pourtant dans le fond de mon cœur je murmure

Un aveu si touchant que s'il fut déclaré,
Si j'eus dit... — Ah, tout seul je n'aurais pas pleuré,
Car moi, je vous aimais... bien vrai, je te le jure !

CHIDE-ALBERT.

Septembre 91.

VIEILLES IMAGES

SONNET

Depuis longtemps déjà, j'ai constante coutume,
Sur les quais, au soleil et même par la brume
D'aller choisir l'estampe ancienne, au coin fané ;
De savourer en paix ce plaisir suranné.

Certains jours, en mon cœur je me sens étonné
Du bonheur ressenti lorsque soudain j'exhume
Vernet ou Fragonard, ou Goya le damné :
Ou malice sans fiel, ou marteau sur l'enclume.

Ce passé porte en soi le charme exquis et doux
Que nous offre souvent (nous l'avons goûté tous)
Un vieux refrain, chanson naïve et monotone,

Célébrant le Zéphyr, Pomone ou les Autans...
Ou celui de trouver, aux premiers froids d'automne,
Un vieux bouquet, qui garde un parfum de printemps.

Emile YSABEAU.

Si tu Voulais

Si tu voulais, tu serais celle
Qu'espère mon cœur altéré ;
Tu ferais jaillir l'étincelle
Qui rend le poète inspiré ;
De ton souffle attirant ma flamme,
Le baume que tu verserais
Viendrait ranimer ma pauvre âme,
Si tu voulais.

Si tu voulais, quand la nuit pose
Au ciel bleu les étoiles d'or,
Lorsque dans l'ombre tout repose
Et que la nature s'endort,
Tous deux pleins de folles ivresses,
Seuls, oh bien seuls, je te ferais
D'ardentes et douces caresses,
Si tu voulais.

Si tu voulais, sur l'herbe douce,
Humble tapis de nos prés verts,
Nous ferions un nid dans la mousse
Pour s'aimer et dire des vers.
Dans cette couche énamourée
Que pour nous deux tu fleurirais
Que de bonheur ! chère adorée,
Si tu voulais.

Si tu voulais, la même fièvre
Brulerait nos cœurs embrasés ;
Ma lèvre fermerait ta lèvre
En se pâmant sous les baisers.
O moment de suprême joie,
Quand dans mes bras j'enlacerais
Ton beau corps qui tressaille et ploie...
Si tu voulais !!!

Aristide ESTIENNE.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Causerie

Les Tourmentes, poésies, par Fernand Clerget.

Ces lignes, écrites en épigraphe à *Vendémiaire*, vont faire surgir devant les yeux du lecteur la personnalité intellectuelle du poete des « Tourmentes » :

Au-dessus des politiciens de toutes les nuances, des moralistes et législateurs de toutes les soumissions, au-dessus des pontifes et des rois, et plus haut que les poètes, il y a les paysans, les ouvriers, qu'ils soient ouvriers de la matière ou du verbe : il y a les hommes.
Tout homme *est ici chez lui, qui, nettement et librement, veut s'affirmer sans aucune direction, avec et pour les foules.*

Fières paroles qui furent dignement appliquées ! *Vendémiaire* n'est plus, mais l'idée reste, féconde et belle.

Elle subsiste, cette idée, en l'œuvre de l'écrivain ; c'est un homme qui a souffert, aimé, vécu, pleuré et chanté, c'est un homme qui a été *tourmenté* et qui, naturel et simple, a écrit ce livre, sa plume trempée dans ses propres larmes, dans le sang de son cœur. S'il rime, ce n'est point seulement pour rimer ; s'il possède une langue souple, ce n'est point pour faire une parade ; si la forme, sous son inspiration, affecte parfois d'irrégulières allures, c'est parce que la pensée le commande ainsi.

Le livre débute par un cri de l'âme : *Chanson d'avril*. Après une jeunesse troublée, des irrésolutions d'un faible ne sachant pas encore, mais cherchant à savoir, à lui un jour, devant ces yeux avides de contempler, un idéal de primitif, un idéal encore tout imprégné des senteurs de la Femme, apparue dans l'éloignement du rêve :

Les hivernales sont passées,
Emportant leurs amours frileuses...

Un regret de cet éloignement apparaît en la contemplation des nuées derrière lesquelles ont disparu « les rondeurs molles de hanches » :

Formidable et proche linceul
Ou ma prime illusion sombre...

Mais la prière est là, (*Satisfaction*) pour consoler :

La coûte s'ouvre, il pleut des roses...

La fin de cette partie du livre : Instincts, oscille toute entre l'admiration pour la femme et l'amour de l'art, ce sont les pieces d'extrême jeunesse et non les plus mauvaises : *Élégie :*

J'ai passé sans te voir hier sous ta fenêtre...

soupirée dans bien des cénacles et redemandée vingt fois aux soirées de *La Plume*, *Complainte*, *Indulgence plénière*, *Rouille*, *Phthisie* (une très belle pièce à signaler toute) et enfin *Neiges d'avril* :

Sonne au beffroi
Le glas des amours si gentilles...

Après les choses d'instinct, les Discordances, l'âme qui croit voir et épelle et s'interroge :

Mon Dieu ! n'est-u donc possible ?

Et du doute naissent : *Rêverie*, *Spleen*, *Tranquillité*, *Las ! Cimetière*, *Séparation*, *Défaillance*, les meilleures pièces de Dépression.

C'est là que commence, avec Amour l'œuvre véritable du poète ; il possède désormais la science divine, il prend les choses de nature et de rêve, il nous en donne le sens caché. *La Revenante*, bien que les trois premières strophes aient l'apparence d'avoir été écrites après lecture ou sur un ressouvenir du *Colloque sentimental* de Paul Verlaine, est un petit chef-d'œuvre, la page la plus personnelle de Fernand Clerget, peut-être. Désormais maître de sa plume, il chante l'hymne à la nature (*Renaissance*) et sa douleur (l'*Inoubliable*, *Résignation*) puis se console du mieux qu'il peut (*Prière*, *Un frisson de l'au-delà* :

Et les fils brisés de nos amours,
Nous savons comme la solitude
Les relie à la mansuétude
De Celui qui sait aimer toujours.)

Puis l'homme disparaît complétement, laissant le champ libre à l'artiste. Malgré la beauté de certaines pièces, cette partie du volume, quoique aussi personnelle, est moins vibrante, moins humaine. *Notre-Dame de la Pensée*, l'adoration raisonnée et voulue et choisie de la pure Beauté, dévêtue de ses voiles d'or et de pourpre qui la cachaient, la masquaient si complètement aux yeux des fidèles, sera probablement la pièce élue par les rhétoriciens ou les esthètes (ne pas lire les prophètes !) : ce sera la juste punition de celui qui, poète, oublia de ne pas toujours rester un homme.

Léon DESCHAMPS.

×

LES TOURMENTES devant la Presse.

Un élégant petit volume dont les vers sont en effet un peu tourmentés et torturés, mais qui restent néanmoins harmonieux et agréables.

Judith Gauthier (*Le Rappel*).

....des pièces intéressantes et de fort jolis détails, à côté de bizarreries cherchées et d'étrangetés voulues.

Edmond Lepelletier (*L'Echo de Paris*).

Une plaquette de vers d'un sentiment à la fois très moderne et très personnel. Comme la plupart des jeunes poètes de l'époque actuelle, l'auteur est en proie à une indéfinissable angoisse et à une tourmente inquiète. *(sic)*

(*Le Gaulois.*)

Beaucoup de ces morceaux témoignent d'une étude personnelle et ingénieuse des rythmes, comme *Rafales, Remords, Neiges d'Avril, Las*, etc., etc. Mais je leur préfère infiniment pour le sincère accent et la touchante expression mélancolique les poésies moins festonnées comme l'*Inoubliable*.

C'est, je crois, là, la vraie belle note de M. Fernand Clerget, et j'en ai peu rencontré d'aussi réellement impressionnante, vibrant aussi juste.

Camille de Sainte-Croix (*La Bataille*).

Fernand Clerget n'est pas de ces inquisiteurs du verbe, qui torturent avec d'âpres acharnements les syllabes, les disloquent, les obligent à signifier des couleurs, des tons, des nuances ; qui, sous prétexte de réforme littéraire, font simplement de l'acrobatie grammaticale. Ses rimes seront comprises, elles évoqueront, chez les artistes, des souvenirs d'heures moroses, des rêves, des angoisses, en un mot, *les Tourmentes* de l'âme humaine.

René Emery (*Fin de Siècle*).

Ce sont des pages d'une poésie douce ou intense, toujours passionnée.

(*Le Parisien*).

Ce volume très soigneusement édité par la Bibliothèque artistique de la *Plume* est d'atmosphère et de jeunesse très actuelles. Le but atteint, dans la douceur d'un charme graduel, la dernière pièce : *Notre-Dame de la Pensée*, est un élancement de jolie basilique robustement délicate qui couronne d'une très argentante et dorante lumière le sommet du côteau insensiblement gravi.

Paul Roinard (*L'En-dehors*).

Ce qui est vrai d'une pièce ne l'est plus de l'autre, la poésie chez l'auteur prend toutes les formes. Je lui garde une dent pour son *Remords*. .

Eugène Longuet (*Les Abeilles*).

Le livre se tient, et chacune de ses parties est le développement graduel et la conséquence de la partie précédente. C'est, si l'on veut, l'étude des sentiments d'une âme qu'influencent les angoisses d'un corps de jour en jour plus navré.

Eugène Tavernier (*Les Annales Gauloises*).

...Les joyeux enthousiasmes des premiers refrains, les profondes mélancolies de certaines complaintes, allant au lyrisme plus sage de *l'Amour* où s'achève le livre entier.

(*Caprice-Revue*).

Ne pouviez-vous cacher ce que vous êtes, ce que vous pensez, sous un masque de fine raillerie ou une prétention de bouleverser toutes les écoles ? Il n'est pas trois de vos poésies qui soient faites d'après un moule uniforme ! vous vous permettez ici les plus grandes licences de rhythme et de rime, et là des règles absolument sévères !... Oui ou non, êtes-vous un poète avec une formule, ou un homme qui se moque de toutes les formules même des siennes propres ?

S. Barouchine (*Vendémiaire*).

J'ai trouvé dans ce volume, à côté de pièces maniérées que j'ai peu goûtées, des vers absolument délicieux.

Adrien Chevalier (*Journal de Die*).

C'est une œuvre de jeune, mais remplie de qualités essentielles.

Jacques Renaud (*Nos Tablettes*).

Certaines pièces, vers la fin du recueil, s'élèvent jusqu'au symbole, et nous n'en souffrons pas, car ici le symbole est à sa place ; on y est parvenu graduellement, naturellement, sans effort, sans avoir enjambé des galettes d'adjectifs, circulé par la nuit des archaïsmes et les complications niaises qu'affectionnent tant de petits bonshommes. M. Fernand Clerget sait le frisson et la caresse des paroles. — Je trouve bizarre, dès lors, qu'il ait émaillé plusieurs de ses poèmes de vers indigents, d'une inharmonie choquante.

Ch. Merki (*Mercure de France*).

Fidèle à la simplicité de la forme, surtout en quelques vers de jeunesse, M. Clerget n'en est ni moins délicat, ni moins attendri, ni moins pur au sens propre de l'art.

Il ne faudrait point supposer par cet éloge, qu'il est un traînard de la cohorte poétique ; il marche au contraire d'un pas allègre avec les plus hardis (*voyez Las, Tranquillité, Renaissance*), mais en principe il écrit pour être entendu, ce poète — et ce n'est pas tout à fait un mal.

G. Montorgueil (*L'Eclair*).

×

CŒUR DOUBLE

« Rien de plus beau que le lieu commun ! » s'écrie Baudelaire quelque part dans ses *Fusées*. Cette affirmation surprendra, certes, seulement les superficiels qui n'ont retenu des écrits du poète que l'apparente *exception*, la décevante armature des gemmes phosphorescentes dont il pare ses motifs favoris. Mais les penseurs, les rêveurs, ceux que ne saurait tout à fait satisfaire, tant accomplie soit-elle, cette vêture sombrement chatoyante, n'ont-ils pas découverts que sous les reflets orageux, sous la musique plaintive des strophes et des phrases, l'essence même de l'œuvre Baudelairienne se constituait d'émotions si représentatives des mobiles primordiaux de l'âme, d'idées *tellement simples* que la foule des « esprits pondérés », la cohue d'obscurs pour qui le **Gnôti Seauton** ne sera jamais qu'une formule vide, ne pourra jamais concevoir cette essence — et s'en plaint.

Ce reproche d'étrangeté, d'exception, d'obscurité encouru par Baudelaire au dire des médiocres, aujourd'hui encore on le jette à la face de quelques-uns qui, méprisant les barbottages peu scientifiques du réalisme (ancien ou néo) nullement soucieux de faire tonitruer à nouveau les gongs parnassiens, s'efforcent à des œuvres basées sur des idées très simples, *fondamentalement* simples — en un mot sur ce qu'on est convenu d'appeler des lieux communs.

Conçu selon ce principe se révèle le livre de M. Marcel Schwob. Aussi — et sans doute à tort — désirant expliquer son intention, l'auteur de **Cœur double** s'est-il risqué à une excellente et inutile préface. Excellente, parce qu'elle se réclame d'une esthétique qui nous est chère et que nous prônons dès longtemps ; inutile, parce que ceux qui appliquent, des théories analogues à celles de M. Schwob, avec des nuances plus ou moins déterminées, ne sont et ne seront jamais légion et que les *autres* ceux qu'on étiquetterait volontiers les *Engravés* n'y comprendront goutte ; de sorte que personne ne sera converti.

Cœur double, nous dit donc cette préface, se déduit d'une proposition d'Aristote : en substance, ceci : « le drame veut que la terreur soit purgée par la pitié. » Un parfait lieu commun comme vous voyez. Mais l'Aristote de M. Schwob n'est pas celui mis en lambeaux aux disputes de la rue du Fouare ni celui dont s'autorisait cet extraordinaire abbé d'Aubignac pour édicter les préceptes draconiens qui encolèraient Pierre Corneille ; ce n'est ni le syllogiste ni le critique mais bien le moraliste.

La terreur, extérieure ou intérieure à l'homme, est d'abord et avant tout un sentiment égoïste. L'homme oppressé par l'ambiance mystérieuse, par ce « Tout effrayant » cher à Maurice Maeterlinck ou en proie aux sombres suggestions du rêve que murmurèrent à son âme les légendes et les traditions et parfois la fatalité d'une habitude de pensée natalement mélancolique, l'homme hanté par la terreur se replie sur lui-même ; son cœur s'endurcit ; l'idée *solitaire* le circonvient et l'étouffe ; il se heurte désespérément à ce mur de nuit et ne peut plus s'échapper de son Moi tombé malade. Mais les circonstances se modifiant, l'intelligence devenue plus éclairée ou l'âme plus forte, l'homme peu à peu discute sa terreur et s'efforce de la plaisanter, sans parvenir cependant à la dissiper entièrement : elle demeure un orage suspendu qui éclatera peut être encore bien que lutte déjà pour le vaincre, un rire enrayons d'aube blanchissante à l'horizon de la pensée.

Puis la terreur s'objective ; d'autres ont peur, d'autres souffrent... S'effrayer à plusieurs est moins sinistre que de s'effrayer tout seul. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » dit la Sainte Écriture. Alors la Pitié apparaît : « Homme, parmi ceux qui tremblent comme toi — autour de toi contemple ces faibles, ces misérables plus cinglés par une vie atroce que toi-même. Éloignant de toi les fantômes, tu les écarteras d'eux ; haussant ton cœur à la compassion tu les consoleras et les sauveras du rêve mauvais qui vous persécutait tous et tu feras une œuvre bonne d'où ton âme sera pacifiée. » Par ainsi puisque la terreur et la pitié se partagent le cœur humain, il faut que la pitié chasse la terreur.

Voilà, brièvement résumée, l'idée fondamentale de **Cœur double**. Hautement nous affirmons qu'il n'en est pas de plus belle.

Dans l'application, M. Marcel Schwob a en général parfaitement réussi. Les différents contes du volume, soit qu'ils déduisent minutieusement les conséquences d'un fait douloureux, soit qu'ils closent d'une inattendue catastrophe l'exposé d'une situation effrayante concourent presque tous, on ne peut mieux à l'effet total ; à peine s'il est une ou deux pages peut-être superflues. M. Schwob doue ses personnages d'une vie intense et supérieure ; plusieurs (voir *l'homme voilé, le Dom, Lilith, Fleur de cinq pierres*, etc.) sont des entités tragiques, nimbées d'un halo d'irréel, des êtres résumant une part de vie intérieure si grande qu'ils deviennent des **symboles** c'est-à-dire la plus haute expression d'art qui puisse s'obtenir. Il y a aussi cette « Pitié suprême » qui termine le livre, cette *Terreur future* ou des égorgeurs, des justiciers armés d'engins effroyables — et futurs procèdent méthodiquement au massacre de toute une population mais s'arrêtent, reculent, puis s'enfuient enfin, éperdus et sanglotants, devant le sourire de deux enfants épargnés par hasard. C'est d'un grand effet.

Quelques contes où l'ironie se mêle à la terreur sont également à retenir. Des individus falots et macabres, d'allure oblique et sentant la fièvre s'y profilent dans une pénombre où grimacent des formes louches. On pense, devant eux aux habitants de Wondervotteimis, au vicomte Allamistakéo, à la famille du roi Peste, à Ebenezer Scrogg des *Contes de Noël*, à M. Tulkinghorn de *Bleak-house*. Ce rapprochement s'impose : M. Schwob a l'outrance méthodique de la plaisanterie anglaise, le *fun* coupant et froid comme de l'acier. On rit et l'on éprouve un malaise, un frisson bizarre qui ne manque pas de charme. Lisez notamment *les portes de l'Opium*. Ceux qui ont usé de la drogue sublime et mortelle retrouveront dans ce conte leurs hallucinations faites d'effroi voluptueux et de plaisir ténébreux. C'est par où M. Schwob se rattache à Mark Twain, à Dickens (le bon : pas celui des tasses de thé avec beaucoup de rôties), à Edgar Poe — surtout à Edgar Poe. Ce qui n'implique d'ailleurs pas que M. Schwob imite ces écrivains mais qu'il est d'une classe d'esprit pareille à la leur. Il les a, sans doute aussi, fort pratiqués et a su merveilleusement s'assimiler la quintessence de certaines de leurs qualités.

L'écriture de **Cœur double** est parfaite car tout a fait appropriée aux sujets traités, sans soubresauts de phrases ni problèmes de rhétorique et surtout sans trop de points d'exclamations — ce qui était difficile à éviter, étant donnée la couleur horrifique de la plupart des contes. En somme, **Cœur double** est un livre de qui l'on peut dire, avec M. Jules Renard, que « ceux qui *doivent* le lire, le liront. »

Adolphe RETTÉ.

×

Contes d'Yperdamme, *par Eugène Demolder.* (Paul Lacomblez, éditeur, Bruxelles).

Voici, sans conteste, un des meilleurs livres de prose qui aient paru en ces derniers mois, un vrai livre d'art, un livre savoureux et original. Ces contes de M. Eugène Demolder, déjà connu par de remarquables critiques d'art et de suggestives transpositions, en littérature, de maîtres flamands ; ces contes, au nombre de six, se passent à Yperdamme, ville chimérique du littoral flamand où l'auteur transporte Jésus-Christ et où se déroulent dans un cadre flamand, avec un accompagnement de mœurs flamandes, quelques scènes racontées par les Évangélistes : le *Massacre des Innocents*, la *Pêche miraculeuse*, le *Reniement de Saint Pierre* la *Fille de Jaïre*. Certains de ces contes allient à la naïveté, à la bonhomie, à la verve et au mouvement d'un Breughel à la richesse du coloris, à la charnure sanguine d'un Jordaens ou d'un Rubens, le profond sentiment mystique, la poésie intense et poignante des primitifs, d'un Memlinck ou d'un Van Eyck. Dans la *Pêche miraculeuse* et dans la *Fille de Jaïre* notamment, règne une émotion profonde. La phrase très montée de ton, a des vibrations argentines, des délicatesses caressantes ; il s'en dégage un fluide subtil, elle s'élève au plus suave lyrisme des visionnaires et des illuminés.

Je citerai de la *Pêche miraculeuse* cette description de Vlissingen et des bouches du Schelde transfigurés au reflet de la splendeur de Jésus :

« Oh ! la douce ville que c'était ! Au bord de l'eau apaisée, des tourelles toutes claires, avec des toits d'ardoises, et des clochers blancs qui appelaient des vols de colombes ! O Cité onctueuse comme une châsse, derrière des murailles à créneaux ! Je distinguais très bien des personnages qui venaient contempler la mer, en grand équipage, et des femmes, vêtues chastement ainsi que des saintes, processionnant le long des remparts. Au dessus des pignons roses on devinait des sons d'angélus, et les maisons et les édifices étaient décorés précieusement par quelque architecte maître aussi en l'art des orfèvres. Des bois de lauriers et de buis ornaient le pays aux alentours, des allées de roses conduisaient à des chapelles dressées sur des prés d'un velours caressant, et, par des sentiers que je voyais fuir sur une pente, des seigneurs aux pourpoints de brocart devisaient, portants chiffrés à leur poitrine, des aigles héraldiques

« Les bateaux du port dressaient une forêt de mâts noirs et quelques grands navires se dirigeaient vers le chenal. Ils avaient des voiles latines, blanches, des croix rouges brodées dessus, et ils voguaient avec une douce majesté. Leur poupe et leur proue paraissaient en vieil or, et leur cargaison était composée sans doute, de myrrhe, d'encens et de cire. Un souffle d'un héroïsme mystique enflait leur voilure comme s'ils fussent allés vers une pieuse croisade. »

Ailleurs les intentions tragiques échouent — tant est aveuglant, pléthorique, le luxe et le faste des images — dans on ne sait quelle matérielle et païenne volupté. Dans les martyres de l'école flamande les bourreaux et les happe-chair ont l'air de bouchers virtuoses dépeçant et habillant les viandes de choix ; et les victimes potelées

distillent un sang si riche et d'un ton si admirable que ce serait presque criminel de ne pas le faire couler !

Heureux auteur auquel on ne peut reprocher que cette débauche, que cette prodigalité de couleurs et de métaphores !

G. E.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Odéon. — *La Mer*, pièce en trois actes, en prose, de M. Jean Jullien.

Parmi les travailleurs de l'Amer (bonjour, M. Willy), il n'en est pas, au Théâtre, de plus sincère et de plus honnête que Jean Jullien, l'auteur de la *Sérénade*, de l'*Echéance* et du *Maître* : des bourgeois de Paris et des paysans du Perche. — Aujourd'hui ce sont des pêcheurs bretons. Tels, cet auteur obstiné avait copié, dans la vérité de leur âme et de leur costume, ces bourgeois et ces paysans, tels il nous montre aujourd'hui ses armoricains de la côte. Tous ces gens, il les a vus, il les a observés ; il dit ce qu'il sait de son mieux. Quoi de plus ? Mais, réplique, avec une belle sincérité, le *Figaro* (M. Albert Wolff) « il les a vus, ainsi que la mode l'exige, par les vilains côtés ; il leur a donné des costumes authentiques, pleins de goudron et de graisse, et il nous les a présentés ainsi après avoir mis la saleté des vêtements d'accord avec la pourriture des âmes. Le tableau *pourrait* paraître vrai sans le cadre où la mer immobile est un morceau de toile peinte qui proteste avec éloquence contre la possibilité de faire triompher la vérité dans tous les points au théâtre. » D'où il suit que tout y *doit* être faux, sentiments, costumes, et même langage, car « quel agacement produisent une douzaine d'acteurs qui, tous, parlent le français avec un fort accent breton ». A quoi, il est facile de répondre (sur ce dernier grief), comment s'expriment, dans Molière (un Saint, je pense), Pierrot, Charlotte et Mathurine (*Don Juan*), Thibaut et Perrier (*le Médecin malgré lui*), Nérine et Lucette (M *de Pourceaugnac*), Martine (*les Femmes savantes*) ? Chacun dans l'accent de son terroir, il me semble. Et les divers Sbrigani et Suisses du susdit Jean Poquelin, comment ? Et tous les « clowns » de Shakespeare ? Ils abondent, les exemples *consacrés*. — Sur les autres points, est-il besoin d'objecter ? Est-il quelque tempérament entre la Vérité et la Féerie, le Réel et le Rêve ? — Réalisme ou *Songe d'une nuit d'été* : il n'y a pas que ces deux formules, au Théâtre. La honte, l'abjection, c'est de n'y être supérieur ni sincère dans l'une ou l'autre. — Quant à l'argument de la toile peinte, il s'en faudrait prendre à M. Jambon, le décorateur. Ce qui serait, d'ailleurs, fort injuste, et à moins d'amener la mer à Paris, ce à quoi nous songeons fort sérieusement, on ne peut rien de mieux, de plus illusionniste. La dernière scène, du drame est après le coucher du soleil et, naturellement, « l'astre argenté » de la nuit est figuré par la lumière électrique ; alors, après avoir réclamé la Mer, l'éminent critique du *Figaro* demande la Lune : cet homme est exigeant, vraiment. — L'auteur, dit-il, a quelquefois atteint « à une émotion passagère, mais indiscutable ; tout le premier acte est vraiment d'un bon mouvement : l'exposition est faite réellement avec beaucoup de talent » ; mais tout cela ne rachète pas « le lourd ennui, l'un des plus formidables que j'aie subis dans une salle de spectacle. »

Le *Figaro* représente le Boulevard, voici le gros Commerce (la rue du Sentier), c'est le bon balourd de père Sarcey (le *Temps*). Même thème : « la toile de fond, qui représente la mer, changera de coloration à chaque acte, grâce à des artifices d'éclairage ; mais les flots en resteront immobiles. On a beau faire, il y aura toujours une limite où... », etc. « L'auteur a mis dans la bouche de ses personnages, le patois du pays... nous ne *comprenons que le quart* de ce qu'il nous est permis d'entendre. » (Ça, cela ne m'étonne pas ; mais quelle belle sincérité, celui là : admirons.) Comme Wolff, Sarcey ne « sait rien de plus insupportable ni de plus agaçant » que ce langage. Et il ne s'est intéressé qu'à ce qu'il croit ressembler à du Dennery, le reste l'a « prodigieusement ennuyé ». — Lourd ennui de Wolf, prodigieux ennui de Sarcey : se seraient-ils entendus entre eux ? Est-ce un mot d'ordre ? O Francisque, je viens de parler de votre sincérité. Seriez-vous les deux augures qui ne peuvent se regarder sans rire ?

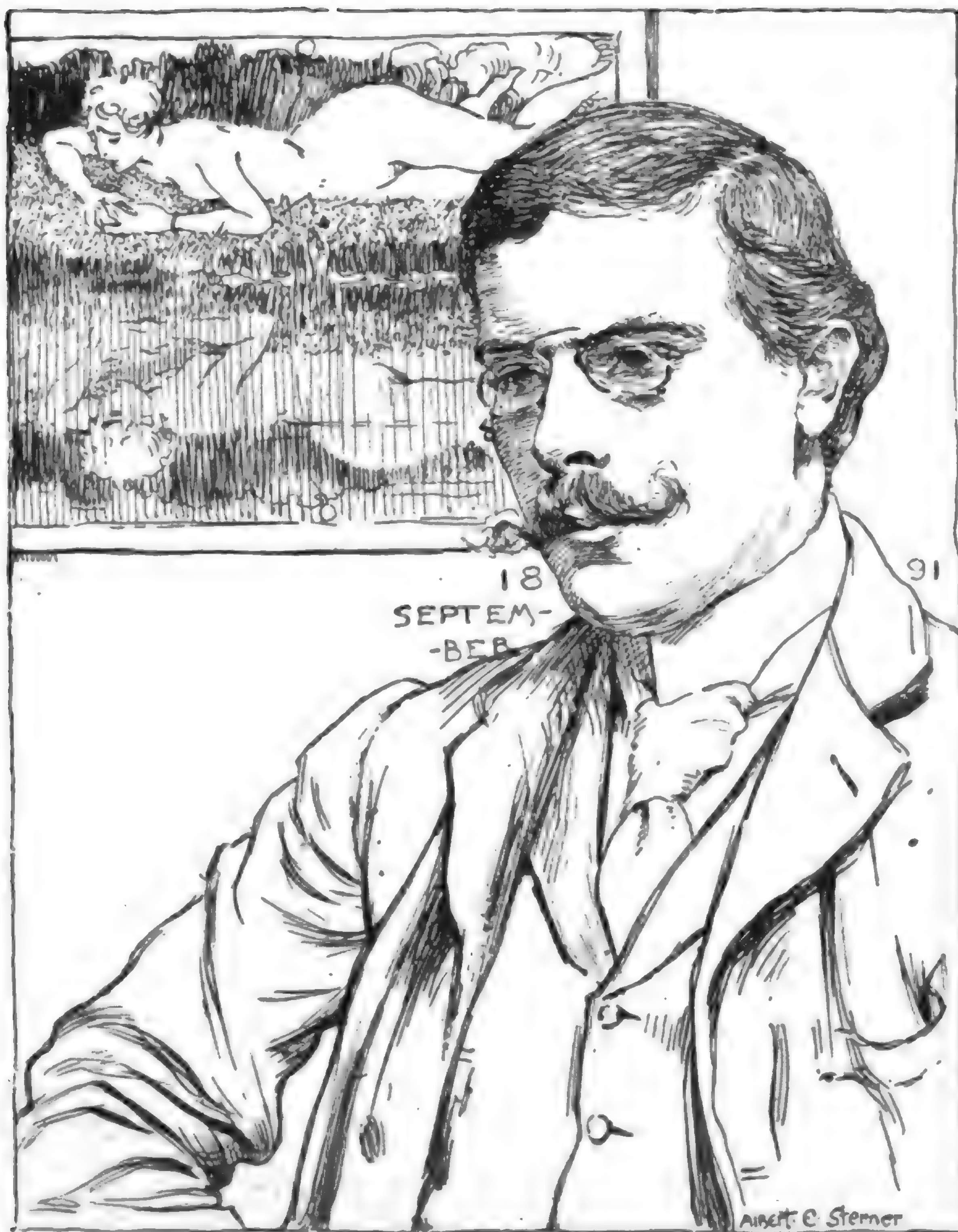
Maintenant, voyons ce que pensent ou affectent de penser la Magistrature et le Professorat ; c'est les Débats (M. Jules Lemaître) : « L'œuvre est vraiment belle, et nous pouvons jouir alors d'une vérité de transcription qui n'a guère été dépassée. » Oh ! oh ! la *Plume* n'a plus rien à dire — alors. Déduisons toujours, d'après cet entier jugement, que les deux Institutions dont il s'agit sont supérieures au Boulevard et à la rue du Sentier : ce qui est admissible.

La vérité est que le drame de Jean Jullien, bien exposé, se poursuit logiquement, dans un langage austèrement vrai (pas d'esprit, pas de « mots », puisque les personnages n'en ont pas, n'en font pas chez eux), vers un dénouement simple, tragique, admirable — et *poétique*. Sous le silence placide de la lune, que cette Jeanne Mary jette un beau cri dans la nuit : « Yves ! Yves ! » — Bravo, bravo, Lucienne Dorsy ; on a vraiment pleuré avec vous. — La dernière scène est celle-ci : les gens du village sont sur le bord de la mer et ils regardent au loin un bateau sur lequel sont deux hommes qui se sont embarqués le matin, François (le mari d'Elisabeth) et Yves (le mari de Jeanne). Ces deux femmes, des belles-sœurs ennemies, sont également là ; le bateau s'est engagé entre deux rochers ; quand il reparaît, il n'y a plus qu'un homme à bord, il indique de loin par un grand signe de croix qu'un malheur est arrivé. L'un des deux est mort, mais lequel ? (J'emprunte cette nette analyse à M. de Suttières). C'est François. — Mon cher Jean Jullien, c'est exactement la dernière scène de *Marie Tudor*, drame en trois journées (Porte Saint-Martin, 6 novembre 1833), de feu Victor Hugo. Savez-vous ? La tour de Londres, en 1553, la reine et Jane regardant au-dehors : un homme est mené au supplice, est-ce Fabiani, l'amant de Marie ou Gilbert, l'amant de Jane ; l'éloignement les empêche de se rendre compte. l'homme est d'ailleurs couvert d'un voile noir ; un dernier coup de canon annonce l'exécution. Elles poussent toutes deux le même cri. « Il n'y en a plus qu'un de vivant, dit la reine ; dans un instant nous saurons lequel. Mon Dieu, celui qui va entrer, faites que ce soit Fabiani. » — Quelques instants s'écoulent et c'est Gilbert qui paraît. Jane : « Gilbert ! » — Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.

Ce qui suit, dans le drame actuel, est vraiment grand Le trouble de François, assassin hypocrite d'Yves, est profond : sa femme comprend tout à son attitude, rien qu'à son attitude et l'entraîne rapidement, effrayée, l'aimant toujours, sans dire mot. C'est alors que Jeanne, restée seule, se lamente dans la nuit, mais sans phrase aucune, un cri seulement. Oh ! c'est émouvant. — Jean Jullien je me jette dans vos bras, n'ayant pas osé le faire à la répétition générale, et je suis fier de me dire votre ami.

Jules CHRISTOPHE.

P. S. — L'unique décor (de M. Jambon, je l'ai dit) est admirable : une lande, des rochers, des genêts en fleur, un calvaire, un cabaret, aux diverses heures du jour, et la mer immuable au loin. La mise en scène est bien remarquable, l'interprétation ne l'est pas moins : Mme Lerou (la profonde Agrippine de *Britannicus*), Mlle Lucienne Dorsy, MM. Paul Reney, Mar-



STUART MERRILL

LA PLUME, *supplément du 13 Octobre 1891*

quais et Cornaglia se sont particulièrement distingués.

Maintenant, mon cher Jean Jullien, j'ai, pourtant, un reproche à vous faire, mais ce n'est pas à propos de votre drame ; c'est à propos du drame de M. Paul Delair, *Hélène*, si rapidement tombé au Vaudeville ; vous en avez rendu compte trop durement dans ce périodique ci (nº 59, 1er octobre) : la donnée est assez fausse, concedo, mais, pour la poésie que cela dégageait, il y avait lieu d'être un peu indulgent. Ce cimetière de village, sous ces éclairs, sous cette pluie, cette jeune fille sur cette tombe renversée de son père, et le matin gris venant éclairer tristement la scène désolée... Il y avait quelque chose-là d'assez beau, et que je regrette tout de même. — J. CH.

×

Comédie-Française. — *L'Ami de la maison*, par Maxime Boucheron et Raymond.

Pourrait-on m'expliquer la cause occulte des réprobations indignées sous lesquelles nos grands confrères en critique dramatique ensevelirent ces jours derniers la nouvelle pièce de notre excellent Bicoquet et de son copain Raymond.

« C'est un vaudeville » a prononcé M. Wolff, l'austère du *Figaro*, et nul ne l'a démenti ; moi non plus.

« Donc, sa place n'est pas sur la scène de la Comédie-Française. »

C'est ici que l'auteur sent ses idées s'embrouiller.

Tiens ! et l'*Article 231*, et *Camille*, etc., etc., est-ce du vaudeville, dites, Albert, ou n'en est-ce pas ?

Pourtant vous leur fûtes clément, en avez-vous souvenance ?

L'Ami de la maison est un amusant vaudeville. Certaines scènes du premier acte entre la femme et l'ami sont finement observées, le mari est adroitement silhouetté ; c'est seulement la coupe de la pièce qui m'a déplu, avec la répétition de scènes un peu naïves entre la jeune fille de la maison et l'ami qu'elle épousera au dernier tableau, et puis les types banals de l'Américain, de sa femme et du domestique raisonneur.

L'interprétation est médiocre : M. Le Bargy arbore des cravates que j'admire, M. Prudhon a une affreuse perruque, M. Coquelin cadet est ahuri à souhait. Mlle Ludwig est une exquise mistress, mais de Féraudy bien assommant. Et voilà.

Georges ROUSSEL.

CRITIQUE D'ART

EUGÈNE CARRIÈRE

La Plume a eu la bonne idée, il y a quinze jours, de consacrer son numéro entier à l'étude d'un certain nombre de peintres que particularisent et rendent spécialement intéressants des tendances hardies et leurs *manières*, pratiques appropriées à des techniques.

A cette sorte de revue, nous avons vu figurer avec plaisir, auprès de jeunes talents nouveaux, les noms de plusieurs artistes, comme par exemple MM Cézanne et Seurat, dont les œuvres nous avaient attiré depuis nombre d'années. Les uns et les autres y sont groupés sous plusieurs appellations, sans doute excellentes, les *chromo-luminaristes*, les *néo-traditionnistes*, surtout celle de : *Indépendants*, (mais alors les autres groupes seraient donc formés d'artistes *dépendants*?...) et qualifiés : *Peintres novateurs*.

Etant donnée cette qualité qu'on énonçait — la qualité créatrice par excellence —, j'ai lu très attentivement et avec grand intérêt les articles de ce numéro exceptionnel, et je croyais être sûr d'y rencontrer parmi les novateurs, le nom d'un des artistes les plus *nouveaux* qui soient, le nom d'Eugène Carrière. Je ne l'y ai pas trouvé. Dès lors, puisqu'on a omis de lui donner la place à laquelle il a droit, je demande à la lui faire ici en quelques lignes très insuffisantes et au-dessous de leur objet.

Il faudrait en effet consacrer une véritable étude à l'œuvre de Carrière composée d'un nombre énorme de dessins essentiels et de toiles en progression continuelle vers la vie pure, c'est-à-dire dégagée autant que possible des contingences indifférentes qu'on a coutume de nommer la réalité. L'émouvant peintre est novateur à un haut degré : il a inventé un trouble nouveau, le trouble d'une pitié intimement liée à une beauté. Il n'a pas inventé, *il a* une vision du spectre humain nouvelle par une vérité qui participe de l'absolu. Il convoque la figure humaine dans ses cadres, tout illuminée du resplendissement intérieur des âmes.

Il ne me plairait point de supposer ici un instant que des artistes, jeunes ou non, voulussent mentir à leurs impartiales jouissances et cesser de les affirmer pour le seul motif que le peintre qui les leur donne serait ce que l'on appelle un *arrivé*. Un artiste ne saurait devenir suspect aux yeux d'aucun artiste *réel* par le seul fait qu'après une longue pauvreté noblement portée, il a touché la gloire qu'il mérite, et vu l'or couler de ses tubes quand les marottes, sinon les goûts d'un certain public restreint se sont affinés. Soyez sûr d'ailleurs que cet or demeure toujours ennemi, et que ce n'est pas sans dégoût qu'un créateur conscient de son œuvre l'échange contre cet or, et la voit s'en aller en exode chez des philistins. Soyez sûr que Carrière préfère *sentir* ses toiles chez des amis, dans la précieuse collection d'un délicat artiste écrivain tel que Jean Dolent, ou sous les yeux d'un *intelligent* comme Gustave Geffroy.

Une faible partie de l'œuvre de Carrière est connue du public. Des toiles ont figuré aux divers salons, à des expositions particulières de Georges Petit, et tout dernièrement la maison Goupil en a réuni quelques-unes Bd Montmartre, où tout le monde est allé les voir. Cette œuvre réclamerait une étude particulière, aussi par sa signification actuelle, si l'on considère une époque intellectuelle comme menée par une centaine d'âmes, Eugène Carrière doit être dit le peintre de ce temps-ci : il excelle à traduire les attitudes simples de la vie pensive et consciente. En présence de l'une quelconque de ses toiles, nous nous sentons pénétrés d'une sorte de respect nouveau pour la race humaine, tant d'humanité y afflue sainte et grave. Et d'autant plus royale et sereine, cette humanité, que les actes représentés appartiennent à la vie ordinaire, familiale, et sont agis évidemment dans les milieux restreints et pauvres de l'habitation démocratique moderne : une mère allaite, la tête, le regard penchés sur son nourrisson, un enfant manie un objet de ménage, une fillette écrit, une autre, les yeux baissés, passe un peigne dans ses cheveux, une femme appuie un linge à son épaule... Toutes ces figures, jetées sur des toiles ou sur des bouts de papier, avec la prodigalité d'un artiste dont la pensée, l'existence elle même se tracent et s'expriment par des lignes et des tons, toutes ces figures sont d'aujourd'hui, ces êtres vivent dans la maison voisine ; pourtant ils ont toujours vécu, ils pourraient aussi bien avoir eu lieu dans une civilisation antique. Quand un artiste imprime à ses types un tel caractère de pérennité, il est novateur, et de ceux qui resteront. Transposer la vie de manière à suggérer l'idée des origines, mettre en reflet ce qui demeure immanent en nous, c'est le grand art.

Le côté le plus spécialement contemporain de l'œuvre de Carrière est la psychologie, pour employer un mot assez impropre dont la mode s'est emparée. Carrière

détermine des milieux d'âmes en les faisant passer par lui-même et en leur prêtant de sa propre intensité. Chez lui, les milieux intimes des êtres les débordent et viennent constituer aux milieux extérieurs une vitalité propre, qu'ordonnent des colorations idoines et une admirable science des valeurs. « Je n'ai jamais vu ailleurs le spectateur et des personnages de tableaux *obligés de se pénétrer ainsi réciproquement* », nous disait une femme arrêtée pour la première fois devant une toile de Carrière. Rien de plus juste. Il s'agirait d'un phénomène connu comme celui-ci : l'attirance d'un miroir qui réfléchirait les éléments psychiques de nous-mêmes, purs, idéalisés. Les états de conscience, en nombre infini et indéfiniment divisibles, par où nous passons, rencontrent dans ce peintre un traducteur de la plus troublante véracité et d'une pénétration surprenante. La moindre inflexion de ligne, un écart de ton à peine perceptible le conduisent, et nous entraînent après lui, dans le plus vivant de nos secrètes nuances de pensées et de sentiments. Tristesses ou hilarités, leurs dégradations sans nombre, sont là dites, posées, si je puis dire, sur l'extrême bord de leur particularité de l'instant. Toute une gamme, depuis cette figure de jeune fille, vue de face, dont le sourire est comme un éclat de joie, jusqu'à ces femmes prostrées dans un sommeil que hantent les soucis de la veille, ou sous la souffrance de vivre. Les lignes des visages, les attitudes des corps, concourent toutes, bien entendu, à cette superacuité d'expression, mais surtout les mains, ainsi que l'a remarqué et si bien dit M. Gustave Geffroy, des mains plus que parfaites, explicites, souffrantes, gaies, agitées, énervées, ou lasses de repos, pensantes et racontant les cœurs ; et aussi, et beaucoup les yeux, significatifs, ardents, perçants, tendres, suprêmement mélancoliques, toujours effrayants de compréhension. Ce sont là des visages de gens qui savent, pressentent ou se souviennent. Je suis hanté, en écrivant ceci, par un certain profil de mère (Exposition Boussod et Valadon) qui se tend à l'embrassement passionné de son enfant et cherche dans ce baiser impérieux des compensations désespérées.

L'idée de la maternité, il faut le remarquer, domine dans l'œuvre si variée et si abondante d'Eugène Carrière. Il nous donne aussi des maturités, des vieillesses, des hommes enfin, (témoins les merveilleux portraits de Paul Verlaine et de M. Alphonse Daudet, qui ont figuré au dernier salon du Champ-de-Mars, un Daudet rêvé à un état d'évolution qu'il ne saurait atteindre), mais les mères et les enfants attirent plus souvent ce peintre de la vie spirituelle, et il en devait être ainsi. La mère et l'enfant sont les deux termes qui révèlent le plus directement les vérités humaines, l'enfant parce que ses traits expriment ses pensées sans mensonge, la mère, parce que, solitaire auprès de l'enfant, elle peut songer *au reste* sans crainte d'être vue, traduite, trahie. Enfin, entre eux deux se joue le drame où s'enclosent tous les drames, où se fondent toutes les angoisses. Nous savons bien, il est vrai, qu'un seul fragment de membre, un peu de chair vivante, rendus avec l'énergie de la vérité, en racontent autant, et le peintre dont nous parlons sait cela mieux que personne, mais on va volontiers aux principales sources.

Les mères de Carrière sont très divines. Elles nous apparaissent fréquemment penchées en des attentions réfléchies, méditatives, religieuses, suggérant de futures âmes à leurs enfants aux yeux clos, aux pâles visages qui reflètent d'inconscience la gravité des choses. Maternités austères, augustes. Ailleurs, des maternités emportées, sauvages de passion, revendiquantes ; plus loin, affaissées dans des repos encore courageux. Et les enfants se dressent comme des vases de mystère, les adolescentes, austères aussi quelquefois, (la jeune fille au verre) révèlent d'inquiétants atavismes ou de précoces compréhensions. *L'enfant à l'assiette* se préoccupe d'un reflet qu'il voit sur l'émail comme s'il y recherchait une parcelle de la lumière inconnue. Ces figures, toutes modernes, bien que précises et d'un irréprochable modèle, tour à tour se rapprochent et s'éloignent, voilées en une atmosphère de rêve, spectrales en une vision d'immatérialité.

Je ne dirai mot ici du métier, des moyens matériels du peintre. Cela ne me regarde pas et ne regarde jamais personne que lui. Je ne parlerai pas non plus des ineptes lieux communs répétés à satiété touchant *le brouillard* de sa peinture : il suffirait de rappeler que l'ombre et la lumière existent dans un certain rapport et que, dès le moment que ce rapport est observé, peu importe le degré de transposition. A propos du métier, je tiens toutefois à faire remarquer que Carrière n'emprunte rien aux Japonais, qu'il ne doit rien à la Mangwa de Hokousaï, ce qui est bien rare aujourd'hui, et rien à l'Académie sinon le fonds commun des généralités. Il est notable aussi et très particulier que, à ce point *animiste*, l'art de ce maître *novateur* puisse exister sans le secours du grossissement, du *sailli*, dont vivent la caricature et les peintures les plus expressives. Pour rendre expressif, Carrière ne déforme pas, n'exagère point ; il fait simplement sortir de lui-même les formes imprégnées de la qualité de sa propre passion.

Tous les échos, banals ou autres, nous renvoient à cette heure que le pendule de l'esprit moderne s'écarterait vers le spiritualisme et même vers au delà, vers *pis*. Admettons-le, bien que nous soyons persuadés que le spiritualisme n'a jamais perdu dans les esprits à aucune époque, et qu'au surplus, à force d'avoir trop voulu contenir, les mots spiritualisme et matérialisme n'offrent plus de sens aujourd'hui. Mais si le spiritualisme avait encore le sens étymologique qu'il eût toujours dû garder, Eugène Carrière en serait une haute expression picturale. Je disais plus haut qu'il est en progrès incessant, j'ajoute qu'il avance avec une vitesse parfois inquiétante. Tel visage d'enfant, symbolique, en surhumaine souffrance, sous *le jour* qui tombe d'une lucarne presque indistincte, me reste devant les yeux comme une question d'agrandissant, sans fin.

Eugène Carrière est un de ces maîtres par qui on sent, souverainement, que si la forme vaut un art par la forme, elle serait insuffisante sans ce qu'elle emporte avec elle et suggère d'émanations de la pensée.

Adrien REMACLE.

CRITIQUE MUSICALE

Le Collier de Saphirs. Figurez-vous une chose délicate, exquise, un rêve de poète, un poème parfumé, chantant l'Amour comme Catulle Mendès sait le chanter, et cette fois non pas avec des mots, mais avec des gestes — des gestes qui sont des mots, et qui en ont la grâce, l'éloquence et le rythme ; — et figurez-vous cette éloquence et cette grâce des gestes, doublée de l'éloquence et de la grâce d'une musique toute pleine de tendresse, de caresses et de charme. Telle est la pantomime de MM. Catulle Mendès et Gabriel Pierné.

Cette ravissante fantaisie, cette « symbolisation » expressive et légère, a remporté un succès énorme, auquel la musique de M. Gabriel Pierné, de forme très moderniste, chaude, enveloppante, tour à tour spirituelle, émue et passionnée, et le talent de Mme Pepa Invernizzy, de l'Opéra de Paris, qui s'est révélée même de premier ordre, ont contribué largement. Auteurs et interprètes ont été acclamés, rappelés, traînés sur la scène, couverts de fleurs. C'est tout ce que je puis vous dire, en ce rapide bulletin de victoire, qui ne saurait avoir la prétention d'indiquer les mérites de cette œuvrette charmante et dont il faut nous contenter de signaler l'éclatante réussite.

Ainsi s'exprime, en meilleurs termes que je n'aurais su faire, le très distingué Lucien Solvay.

X

M. Adolphe Jullien encombre les journaux de petites reclames éhontées pour son *Wagner*, comptant, à la faveur de *Lohengrin*, écouler ce rossignol Pour peu qu'il y tienne, je pourrai signaler dans ce bouquin massif une demi-douzaine de gaffes, non des insuffisances d'appréciations, sur lesquelles il pourrait ergoter, mais de bonnes grosses erreurs matérielles. C'est si dangereux de juger Wagner sans savoir l'allemand; on en arrive à parler du suicide d'Elisabeth, dans *Tannhaüser*, trouvaille qui aurait fort égayé les wagnériens documentés s'ils l'avaient connue ; heureusement pour M. Adolphe Jullien, on ne regarde dans son livre que les images.

Tout de même, dire que j'ai cru à la science de ce grincheux inexact ! Est-on bête, quand on est jeune !

WILLY.

CHANSONS DE « LA PLUME »

ADIEU LA GAITÉ !

Notre siècle devient gâteux,
Funeste présage,
La gaité, chère à nos aïeux,
Est mise en servage.
Cette aimable divinité
Chez nous, pour cause de santé,
A plié bagage ;
Adieu la gaité !

La chanson prend un air chagrin
La joyeuse folle
Met un crêpe à son tambourin
Et change d'école.
La politique a tout gâté ;
Apollon s'est fait député ;
Le rire s'envole :
Adieu la gaité !

Adieu le raisin noir ou blond,
Je crois, Dieu me damne,
Qu'en maître chez nous le houblon
Entre et se pavane.
Avec son nez déculotté,
Le gras Bacchus est embêté
D'être à la tisane ;
Adieu la gaité !

Nos romans, vrais salmigondis,
N'ont plus rien qui vaille
Ce ne sont qu'exploits de bandits
Et bruits de ferraille
Esprit, bon goût, simplicité,
Paul de Kock a tout emporté ;
Zola s'encanaille ;
Adieu la gaité !

Des amours du quartier latin
Tarie est la source.
Clara n'aime plus qu'en catin,
A l heure, à la course.
Cupidon, marchand éhonté,
Tient son article haut coté
Et joue à la Bourse...
Adieu la gaité !

Tout dégénère en notre temps,
Hélas, triste chose !
Nos jeunes gens, vieux à vingt ans,
Le font à la pose,
Jeune, être de tout dégoûté,
C'est idiot... mais bien porté,
Bonjour la névrose !
Adieu la gaité !

Vieille gaité, va, prends ton vol,
Bon vent, bonne chance !
Puisses-tu sur un autre sol
Trouver assistance.
Mais non, pour toi, tout bien compté,
Il n'est qu'un pays enchanté...
Reste donc en France,
O vieille gaité!

Ernest CHEBROUX.

HENRY PIVERT [1]

...« Nous vous aurons ce soir ?

— Certainement...

— Vous ne verrez pas de ces gens qui communient avec les foules... mais toute l'aristocratie de l'âge mûr et de la jeunesse...

— Qui donc ?

— Eh ! Paul Montretout, le divin psychologue ; Sarkis, son disciple dangereux ; puis le précieux Astraté, et Raphens, Mornas-Larus, Siméon Rouet, dont les lamentations sont du meilleur Jérémie, et Mérédok le mage, et peut-être Messade...

— J'y serai, madame, j'y serai ! »

Et Pivert s'en alla fort ému. Il allait donc les voir tous, tous ensemble, ses maîtres et précurseurs en réveil du catholicisme, pour les nouvelles fiançailles de l'Art et de la Religion. Ses oreilles s'écartaient, d'impatience et d'aise. Et des noms enviés, des titres de plaquettes sifflaient entre ses dents, avec des choses à lui qui ruminaient.

« On dira sans doute des vers... il faudra que j'en emporte. »

On n'en dit pas. Ce fut dans les complicités des fauteuils du grand salon, un duel courtois, où chacun ne livra que des agressions prudentes. Il y eut cependant un cliquetis, et des flamboiments de prunelles, entre trois de ces augures : Mérédock, sa tête chevelue et noire de méridional rejetée en arrière, et les yeux brillants comme on dit de la Sybille, reprochait aigrement à Ladislas Pailla de vulgariser les sciences qu'eux seuls, mages, avaient le droit de connaître et d'exploiter, et Ladislas, avec sa grosse figure grasse de chérubin ou d'interne à qui la médecine et surtout l'hôpital — n'a jamais rien appris, ripostait doucement, flatté de cette jalousie de Joseph Mérédock ; ils trouvaient des phrases sereines et tranchantes, pour défendre leur hareng, et leurs petits vices ; et comme à la longue ils

(1) Fragment inédit d'un roman que publiera Fernand Clerget dans la seconde quinzaine d'octobre, chez Genonceaux.

retombaient dans les boniments et les symboles de leur métier, ne pouvant plus de cinq minutes causer en hommes, ils luttaient à qui prononcerait le plus de formules et de mots cabalistiques, et se regardaient avec persistance, ne fermant plus les yeux, dans l'espoir que l'un des deux, hypnotisé, plierait sous l'autre. — quand Mornas-Larus, qui les écoutait depuis le début de leur querelle, tout brûlant du désir d'y entrer, leur dit :

« Tout cela ne vaut pas une bonne page symboliste... vous causez presque avec la voix de tout le monde... on ne sent pas une méthode... Je cuide que vous pourrez ratiociner, meme d'un tant ! courtois son, pendant des ans, avant de fondre vos palyphonies, si vous n'êtes symbolistes. »

Du coup, les deux autres firent alliance, et tombèrent dru comme grêle sur ce profane qui leur donnait des conseils !

Etienne Astraté intervint, causeur délicat et vif, et ce fut une mêlée générale d'un instant, où des mots se croisaient, des mots isolés dits avec énergie, parce que toutes les phrases ne servaient qu'à les placer en vedette, ces mots à niche où l'apôtre ne souffre aucun voisinage : « Cosmopolite... Synthèse... Décadence...Mysticisme...Wagner... Funambule... Symbolisme... Psychologie... »

Il y eut un silence. C'était Paul Montretout, entré depuis quelques instants, qui venait de conclure.

« Les souffrances de l'artiste moderne... ce besoin que vous venez d'exprimer tous...

— D'épreindre ! rectifia, dans un coin, Siméon Rouet.

— ... de fouiller au plus profond de notre moi. et de ciseler et de façonner avec entêtement un seul joyaux, l'infiniment petite nuance qui marque notre tempérament, n'est-ce pas le dernier mot du psychologue ! Je le disais encore dans la soirée à Monsieur le Barbais de Sinzillon, et le magistral romancier que vous honorez tous (ils hochèrent la tête gravement : tels les canards avant d'entrer dans la mare aux grenouilles) ne me désapprouvait pas... A propos, il ne viendra pas, monsieur le Barbais, et je vous apporte, madame, tous ses regrets de gentilhomme de la bonne race...

— En effet, tout est là, cher maître, appuya Ignace Sarkis qui fit semblant d'oublier les autres. Sauf peut-être à y ajouter l'expectative des événements qui ne peuvent manquer de survenir et de réclamer notre individu.

— Toujours votre manie de politique ! reprit Montretout. Les foules sont trop loin de nous, et Lamartine lui-même s'y est fourvoyé.

— Oh ! Lamartine !... fit Raphens dédaigneusement.

— Tiens ! vous le glorifiez d'ordinaire ? dit Sarkis vivement.

— Des gens ont vu des similitudes entre cet homme de génie et quelques-unes de mes pages médiocres. »

Sarkis et Raphens se sourirent, eux qui d'habitude se démolissaient, l'un, parmi son troupeau de brebis maigres, l'autre en des insinuations où Raphens se profilait en don Quichotte.

Berthe s'amusait à les écouter, et, multiple, notait l'effarement et la mélancolie de Henry Pivert, assis loin d'elle ; elle semblait suivre avec un vif intérêt les mièvres dithyrambes du cotonneux et précieux Florent Panade, ce qui tenait Pivert à distance. Un moment, elle s'intéressa aux banalités grossières que Siméon Rouet distillait pour la confusion de Dajis, son voisin.

« Ce n'est pas cela qu'il faut, disait Rouet. Vous avez mis Sodome et Ze-Boïm au-dessus des turpitudes avilissantes, alors qu'il eût fallu l'épée flamboyante au travers de ces chairs pourries de l'infect Paris. Je sais la Bible, Jérémie était un ignare, mais s'il eut vécu dans notre modernité de cabotinages triturés par des moucherons, où les groins des pources aspirent les moelles définitives de nos cerveaux bégueules...

— Ah ! monsieur Rouet, comme c'est bien dit ! Je regrette que monsieur Jérémie ne soit pas là, pour vous serrer la main... mais voici la mienne, qui la remplacera... mal ! »

C'était Louis Messade qui venait d'entrer, avec son bâton, et un individu d'étrange aspect, un gaillard solide, vêtu très sobrement, et coiffé d'un vieux chapeau gris ; le chapeau sous le bras, l'homme resta en arrière, payant d'audace, mais gêné pourtant. Car les invités, à demi levés et brusquement silencieux, timides même, non sans rancune, à l'entrée de Messade, considéraient, pour sauver leurs attitudes, ce nouveau venu que personne ne connaissait. Vingt-cinq ans au plus, la figure jeune : sans doute un débutant, qu'on aurait vite fait d'exécuter. Il fallait voir ce qu'en dirait Messade. Malicieusement, ce dernier salua t avec des phrases jolies madame Ridière, puis son mari.

« Je vous présente, dit-il enfin, Arthus Verlerin... le poète de génie dont vous connaissez les livres illuminés... lumineux...

Déjà Mornas-Larus, Raphens, Pivert et Dajis entouraient l'enfant sublime, se faisant connaître et se réclamant d'une évidente parenté. Ils le firent asseoir près d'eux, l'accaparant, l'accablant de tant de paroles qu'il n'eut pas le temps de répondre. Messade souriait.

« Mon cher Ridière, dit-il tout à coup, la voix basse, vous ne m'en voudrez pas... mais je dois vous faire un aveu : vous ne direz rien ? Arthur Verlerin, c'est un garçon boucher, que j'avais à l'hôpital, comme voisin de lit. Nous sommes sortis ensemble aujourd'hui... et, vous savez, l'absinthe, les vieux souvenirs : je ne pouvais pas l'abandonner pour venir ici. Il avait une vieille casquette, je lui ai prêté un de mes chapeaux, et, vous voyez : ils avaient tous besoin de faire sa connaissance...

— Toujours le même ! fit en souriant Ridière, complice bénévole.

— Qu'est-ce qu'ils deviendraient, sans ces amusettes !... »

Montretout et Sarkis, très graves depuis la venue de Messade, se levèrent enfin et partirent.

« Allons, bon, reprit Messade, je vous brouille avec vos amis.

— Ça ne fait rien, tant que je vous garde. »

Mérédoc, à cet instant, avait à moitié endormi Lanislas Pailla, et il essayait de magnétiser aussi Pol Raphens, qui le raillait, furieux au fond que

d'autres se fussent servi de la magie, dont il aurait tant abusé, sans eux... Mornas-Larus les blaguait tous les deux.

Dajis et Siméon Rouet fraternisaient en un gargouillis de morales.

Il y eut un incident. Pivert, dans l'obsession d'avoir Berthe et d'écarter les obstacles quels qu'ils fussent, adressa quelques mots à Pol Raphens; il rêvait de le faire causer pour lui seul : peut-être saurait-il enfin jusqu'à quel point le mysticisme aigu de l'esthète reléguait la jolie blonde au-delà de ses efforts... mais Raphens le regarda, d'un œil de condor, qui fit rentrer sous terre Henry, non sans murmurer :

« J'en dirai deux mots à Morel : je crois que c'est le moment. »

Là-bas, Messade avait, selon sa coutume, accordé quelques gestes et quelques mots aux importuns accrochés à lui,puis s'était mis à bavarder pour Ridière, qui, dans le vide où ses tentatives sociologiques le traînaient désormais, cherchait en son vieil ami des encouragements.

« Qu'est-ce que vous voulez qu'on devienne parmi tous ces gens-là ? murmurait Charles. Rien que des escargots : ce qu'ils défendent leur maison ridicule ! Bâtissez donc quelque chose avec ces fénéants : le moindre vers de douze pieds les préoccupe davantage que l'avenir des foules. Et cependant, Messade, vous aussi,vous vivez quand même parmi les littérateurs !...

— Oh ! je m'y oublie. Je n'ai jamais su vivre dans une tour, fut-elle d'ivoire ; il y aurait la lune, mais Musset l'a déjà prise... Alors, ne trouvant pas d'hommes, je me suis contenté de femmes : c'en est,tout cela. Un besoin de ne pas boire seul, comme un Suisse... »

Il se tut, allant dire des choses qu'il avait pris la triste habitude de garder pour lui. Puis, dans une sincérité soudaine :

« On n'a plus le courage de chercher les abeilles perdues dans ces essaim de frelons... Parbleu, oui, si je vais quelquefois dans les faubourgs, où du soleil lèche les fenêtres grises et les gamines maigres, c'est qu'il y a là-bas un rêve nouveau que je sais bien, et qu'ils ignorent tous... Un beau rêve, que j'ai eu aussi dans les temps...mais les temps n'étaient pas venus ! C'était la marche bon enfant, de l'humanité vers un ciel accessible, qui n'aurait plus d'autre décadence que la fin du monde... un rêve tentateur, mais on est si seul ! Il y a quelques jeunes gens, des presqu'inconnus, qui font semblant, je le sais encore, de faire de l'art, de la littérature, afin qu'on ne les dérange pas : parce qu'ils sondent l'homme et la vie, prudemment pour en refaire une foule vigoureuse... ils vivent encore à l'écart l'un de l'autre... une de ces années, ils se joindront, et leur fusion s'achèvera dans une création robuste, j'en suis sûr, Or, on est d'un autre âge : j'irai simplement leur dire bonjour, comme un vieux brave homme qui se lève un jour de bon matin, pour voir une dernière fois le soleil levant, — cette aube toute fraiche que j'aimais trop, pour ne pas deviner, malgré les gens et la littérature, qu'elle reparaitrait dans un coin des faubourgs où je vais quelquefois. »

Fernand CLERGET.

ŒIL POUR ŒIL

—

(*suite et fin*)

—

Enfin un souffle du large poussa les battants mal fermés de ma fenêtre, soulevant les rideaux, m'apportant la rumeur légère du dehors : murmure confus de voix lointaines et espacées, cris plus aigus d'enfants, rythmiques soupirs de la marée remontante. Le soleil s'abaissait. Tout Cayeux s'épandait sur la plage.

J'y courus. Du premier coup d'œil, comme s'ils eussent magnétiquement attiré mon regard, je découvris mes hommes.

A une trentaine de pas vers le bord, le fils, coquettement équipé, le béret blanc sur l'oreille, une fleur rouge à la boutonnière, faisait l'important et le beau dans un groupe de jolis cœurs. Plus haut, tout près de moi, seul, assis sur un pliant, le pére lorgnait avec une jumelle le large, où croisaient des voiles blanches, des voiles rousses. J'allai à lui, et, sans me découvrir, l'interpellai brusquement :

— Vous êtes bien le comte des Barres ?

— Hein ? fit-il en abaissant sa jumelle ; et, me dévisageant : — Si je suis le comte des Barres ? Lui-même. Que me voulez-vous ?

— Je suis moi, le fils d'Edouard Grandier, l'homme que vous avez tué en duel.

— Grandier ? Ah ! oui. Ah ! bah ? Vieille histoire.

— Tué traîtreusement, comme un lâche que vous êtes.

Il se leva, interdit, du venin aux yeux et aux lèvres.

— Vous n'êtes, repris-je, qu'un vieux coquin. Mais l'impunité n'a qu'un temps. Puisque vous avez eu l'impudence et l'imprudence de revenir en France, me voici qui vais vous châtier.

— Ah ! ah ! voyons un peu cela, bégaya-t-il pâle de rage et, je crois aussi, de peur.

— D'un revers de main je vous jetterais à terre. Mais je ne suis pas un lâche, moi. Je ne veux que vous outrager selon vos mérites. Vous avez un fils qui vous ressemble odieusement, ce fat là-bas. C'est lui qui répondra pour vous.

Et je clamai très haut :

— Holà ? le petit vicomte à l'œillet, venez donc un peu.

Le jeune homme tourna la tête, chercha des yeux.

— Par ici, lui criai-je.

Il me vit, se détacha de son groupe ; et, le menton haut, sous la convergence des regards attirés par mon apostrophe, s'avança vers moi.

Le comte, livide, me cracha ces paroles :

— Il vous fera votre affaire, comme j'ai fait

la sienne à....

— Non pas; car moi je serai en garde contre les traitrises.

Le vicomte n'était plus qu'à deux pas.

— Tenez, dis-je au comte.

Et légèrement, mais très apparemment, je lui détachai une nasarde.

Sa face se décomposa. Il fit un geste de représailles; mais d'une tape je lui rabattis le bras. Au même instant, je fus violemment frappé au visage par le jeune homme.

— Fort bien, lui dis-je. Voilà qui met tout de suite les choses au point.... Monsieur ici présent vous dira qui je suis et pourquoi je l'ai insulté. J'attends demain deux amis qui vous iront trouver. ...Oh! je vous tiens pour l'offensé, et vos conditions seront les miennes. Seulement, comme vous devez chasser de race, mes témoins veilleront à prévenir toute félonie de votre part.

— Insolent! Vous paierez cher...

— A demain, monsieur.

Je soulevai mon chapeau; et, m'adressant au comte :

— Vous avez tué mon père; je tuerai votre fils. Ce sera quitte.

— Ou double, répliqua-t-il d'une voix sifflante, avec un rictus de haine.

Le bruit de la querelle avait électriquement couru la plage. La curiosité ramassait en petits attroupements la foule éparse des flâneurs.

J'aurais voulu me baigner. La mer, bleue, pleine, tranquille, par cette ardente fin d'après-midi, me tentait comme jamais. Et puis ce serait peut-être mon dernier bain. Mais, après cet éclat, je craignis paraître m'exhiber. Je rentrai à l'hôtel.

J'attendais impatiemment le télégramme de mes amis. Pourvu que ma lettre fût bien parvenue! qu'ils fussent à Paris! qu'ils pussent venir demain!

Quand je m'assis à table d'hôte, j'eus l'ennui d'attirer les regards et de provoquer des chuchotements. J'étais placé à côté d'une dame en deuil, assez belle, jeune encore, très langoureuse, que nous avions trouvée, ma mère et moi, à l'hôtel en arrivant, et avec qui nous échangions quelques paroles aux repas. Je ne l'avais pas retrouvée le matin à déjeuner, et je pensais qu'elle était partie pendant ma courte absence.

— Monsieur, me dit-elle d'une voix émue, il parait que vous avez une affaire,... que vous allez vous battre.

— Oui, Madame.

Je détournai l'entretien. Elle ne me parla plus que par monosyllabes. Elle mangeait avec effort.

Quand on se leva de table, je la saluai. Mais elle me suivit dehors. Dans la petite rue qui mène de l'hôtel à la plage, elle s'arrêta et me dit :

— Monsieur, je ne suis qu'une femme, qu'une étrangère pour vous; et vous trouverez sans doute bizarre..... Je vous en prie (elle haletait), traitez moi en amie, en homme... C'est demain que vous vous battez?

— Je le suppose, Madame.

— Et à Cayeux?

— Probablement.

Je me demandai à qui j'avais affaire: à une aventurière de style? à une veuve sentimentale?...

— Votre mère, reprit-elle, ne sera pas là....

Elle rougit, hésita, se tut. Je compris sa pensée. Elle voulait, sans trop l'oser, me faire entendre que, s'il m'arrivait malheur, elle, serait là, elle, qui, blessé, me soignerait; tué, me veillerait.

— Tous mes vœux, Monsieur, vous accompagneront.....

Elle me tendit sa main non regantée, et s'éloigna.

Je la regardais s'en aller dans le crépuscule avec cette raideur de nuque d'une personne qui résiste à l'envie de se retourner.

Quelqu'un venait à moi, un garçon de l'hôtel, porteur d'un pli bleu.

« *Arriverons demain onze heures. Hector.* »

Je lus ce télégramme en frissonnant. Au diable cette femme! Qu'avait-elle besoin de m'attendrir?

Je m'étais remis à marcher; j'allais, j'allais devant moi. J'avais dépassé le sémaphore, New-Brighton. La route se perdait dans des vagues de galet. Je rebroussai chemin. La nuit était close, sans lune, mais fourmillante d'astres palpitants, auxquels semblaient répondre, en leur mystérieux langage de lumière, les rares feux terrestres, diamants ou escarboucles, espacés au long de la côte. Dans l'obscurité, sous l'immense et douce haleine de l'espace, la mer bruyait.

Je rentrai, rompu, énervé. Il n'était pas dix heures. Après avoir longtemps piétiné dans ma chambre, j'allumai mon flambeau, et m'assis pour écrire. Je fis une longue lettre, destinée à ma mère au cas où je succomberais. Je m'ammollissais à consoler la pauvre femme; je me pleurais. Superstitieusement, sous l'impression que cela était de mauvais présage, je déchirai la lettre. Je me couchai, soufflai le flambeau, fermai les yeux. Presque aussitôt une lueur soudaine força mes paupières. Celle de mes fenêtres qui donnait à l'opposite de la mer s'éclairait vivement en rose. Elle redevint sombre, puis s'éclaira en vert. Je me levai. On brûlait des feux de Bengale en face, à la villa louée par les des Barres. J'ouvris la croisée pour clore les persiennes. J'entendis des rires, des chants, des cris, tout un bruyant désordre de fête. Par l'hiatus des lames je voyais parader, parmi une douzaine d'invités, le comte et le vicomte. Sur le perron un garçon à képi, quelque lycéen, en vacances, faisait partir des artifices alternative-

ment verts et rouges. Cherchait-on à s'étourdir ?... ou voulait-on me narguer ? Escomptait-on ma défaite ou ma mort ? Une lâcheté me dissolvait. Je me pris à regretter d'avoir provoqué cette querelle. Si, derisoirement, elle tournait à ma perte, quelle liesse insolente n'éclaterait pas demain soir dans cette villa, pour insulter au cadavre que je serais là, étendu sur ce lit, à la lueur de deux bougies....!

Oh; le tuer ce fat, fils d'assasin, le coucher sur le pré, vider de sang ses artères!

La haine me remonta le cœur. Je restai derrière les persiennes, à frémir, à gronder, à suivre mes ennemis, le jeune et le vieux, d'un regard fixe d'envoûteur. Enfin les illuminations cessèrent, les voix se turent. Je me recouchai.

⁂

A l'aube, j'étais sur pieds. J'avais la poitrine toute de glace. Je m'habillai ; je sortis.

La plage était déserte, la mer froide à regarder dans la pâleur et les frissons du matin: Peu à peu le levant sourit, l'air s'attiedit, l'espace s'ensoleilla. Je tournai derrière Cayeux, et par la plaine aride et basse j'errai... des heures.

Je me revois arpentant le quai de la gare. Le train arriva. Hector et Gustave, l'air faussement dégagé, descendirent de wagon. Ils apportaient, aussi dissimulés que possible, les *outils*. Je les emmenai à l'hôtel, où nous déjeunâmes à part dans une salle réservée. J'avais des nouvelles et des instructions à leur donner. Il paraît qu'il leur fallut m'arracher les paroles une à une. Au sortir de table, je leur indiquai le chemin de la villa. Je montai à ma chambre, et m'assoupis sur le canapé.

J'étais frappé d'une sorte d'inconscience somnambulique. Toute cette fin de journée m'a laissé le souvenir d'un rêve.

Mes amis revinrent au bout d'un assez long temps. Ils s'assirent, me parlèrent. Gustave tirait fréquemment sa montre. Enfin il se leva, et dit : « Partons. »

Nous partîmes. Je les guidais vers un endroit qu'ils m'avaient nommé, et il me semblait les suivre.

Passé le sémaphore, il y a une sapinière naine. C'était là, Nous y trouvâmes quatre messieurs, dont l'un à large chapeau, à longue redingote, décoré, une trousse sous le bras. Hector et Gustave s'abouchèrent avec deux autres de ces messieurs, de jeunes figures à petites moustaches, déjà entrevues... oui, cette nuit, dans le poudroiement lumineux des feux de Bengale. Le quatrième restait en face de moi, debout, à quelques pas. Je le reconnaissais bien, quoique il me parût irréel et flottant ainsi qu'un fantasme de songe. C'était celui qui voulait me tuer, qui allait me tuer peut-être ; j'en avais l'idée nette ; et je n'éprouvais ni peur ni haine.

Les quatre témoins n'en finissaient pas de tâter du pied le terrain, une petite lacune sablonneuse dans la sapinière, de jeter en l'air des pièces, de mesurer et d'éprouver les épées. Enfin ils vinrent à nous. Je vis mon adversaire ôter son chapeau, sa redingote, son gilet. Je fis de même, répétant ses gestes. On nous déplaça, on nous rapprocha. Je sentis qu'on me mettait au poing une garde à coquille Et : « Allez, messieurs. »

J'avais dans les yeux le soleil couchant, un regard homicide, la pointe menaçante d'une lame qui se dardait contre moi comme un reptile raidi de colère. Il y eut un ferraillement confus. Mon ennemi était sur moi, son souffle me brûlait la face. On releva nos épées, on le fit reculer à juste distance. Le ferraillement recommença, plus acharné. A un moment, chargé de trop près, je rompis, puis tandis le bras.

Le regard homicide avait disparu, et la menaçante pointe d'acier, et le soleil, qui plongeait derrière les sapins. A travers un éblouissement, j'entrevis qu'on s'empressait auprès de quelqu'un qui chancelait, la chemise ensanglantée. J'entendis, parmi des exclamations et des jurements étouffés, une voix froide dire :

— Rien à faire. Il est mort.

Mort !... une stupeur me clouait sur place. Je considérais avec hébètement l'épée que je tenais encore, la pointe posant sur le sable, qui en buvait l'egouttement rouge. Mes amis me l'ôtèrent de la main, me firent remettre mon gilet et ma redingote, que je ne songeais même pas à ramasser, et m'emmenèrent.

— Tu voulais donc te faire tuer ? me dirent-ils A peine t'es tu défendu ; et, si ce forcené ne s'était pas enferré...

Ah ! il s'était enferré ! J'en fus comme soulagé : cela le faisait plus sa propre victime que la m enne.

En detournant de la sapinière, nous rencontrâmes le comte qui accourait blême, trébuchant, hors d'haleine. A notre vue, il comprit tout. Il me fit pitié. Mais, sous le regard atrocement venimeux qu'il me jeta, une colère mauvaise s'émut en moi, et j'eus la cruauté de lui crier :

— Quitte !

— Tu es fou, me dit Hector.

Et Gustave, me saisissant par le bras, m'entraîna rudement.

Aux premières maisons de Cayeux, nous nous séparâmes. Ils avaient rendez-vous au café de la Gare avec les témoins adressés, pour établir le procès-verbal de la rencontre. Je regagnai l'hôtel.

Je m'empressai d'écrire au Procureur général de la Somme pour lui faire connaître où je me tiendrais à sa dispos tion.

Je payai ma note, fis mes paquets. Comme je fermais ma valise, on frappa. C'était ma sentimentale voisine de table.

— Ah ! Dieu soit loué, monsieur !... J'ai eu si peur ! J'ai tant prié pour vous !

Cela me choqua, loin de me toucher, Dieu mêlé à un meurtre ! Des prières pour que tel sang fut versé !

— Merci, Madame, répondis-je sèchement.

Je saluai, j'empoignai ma valise et courus à la gare.

J'y retrouvai mes amis. Mon état d'esprit les souciait. Ils voulurent, au prix, d'un ennuyeux détour, m'accompagner jusqu'à Compiègne.

***

A Pierrefonds, mon si prompt retour surprit. Comme je ne faisais pas mine de conter spontanément mes impressions de pèlerin littéraire, on me questionna. Mais l'excellent M. F... intervint :

— Les jeunes gens ont leurs affaires, prononça-t-il avec un sourire entendu. Soyons discrets ; ne les obligeons pas, Mesdames, à mentir par bienséance.

Au premier tête à tête que je pus avoir avec ma mère, je lui dis tout.

Son émotion fut extrême. La douce chrétienne abhorra douloureusement la souillure dont ce duel me couvrait ; la mère frémit d'une affre rétrospective, en songeant au péril de mort que j'avais couru ; peut-etre la veuve ne put elle se défendre d'une secrète satisfaction à l'idée que son mari, tant aimé, tant pleuré, était vengé enfin, vengé par *leur* fils.

Les journaux du département mentionnèrent « *le duel tragique de Cayeux* » ; mais, soit discrétion invraisemblable, soit plutôt insuffisance d'information, ils ne publ èrent pas les noms des combattants et ne donnèrent aucun déta l.

— Tiens, à Cayeux ! émit M. F... Si vous étiez restés là, vous auriez su la chose de première main... Quelque histoire de femme naturellement... Ah ! jeune homme, méfiez-vous des femmes.

Mon congé finissait. Le vendredi, veille du jour fixé pour notre départ, je fus mandé a Amiens. Le juge d'instruction me fit subir un minutieux interrogatoire, ainsi qu'aux quatre témoins également appelés. Il nous laissa en liberté, et la cause fut inscrite au rôle des assises de la Somme pour la fin de novembre.

***

Le lundi matin, à dix heures sonnantes, j'entrais dans le bureau de mon chef. Les journaux de Paris avaient été moins discrets que ceux de l'Oise. Tout le ministère, du Ministre au dernier garçon de bureau, savait ma prouesse. Mon chef me dit avec sévérité :

— Eh bien, monsieur Grandier, c'est ainsi que vous faites parler de vous !

Mais cette sévérité se nuançait très sensiblement de considération. En me parlant, il se renversait au dossier du fauteuil comme si je lui eusse paru grandi.

Mes collègues, qui me traitaient volontiers en *nouveau*, parce que j'étais plus jeune qu'eux, mieux élevé et trop bon enfant peut-être, se prirent pour moi d'un respect subit.

Je passai aux assises le 26 novembre. Je fus acquitté. Le jury déclara (ou ce fut tout comme) que je n'avais pas voulu tuer le vicomte des Barres. — O miracles des verdicts !

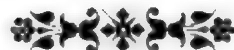
Au mois de janvier j'eus mon avancement.

***

Il m'arrive de repenser à l'étrange femme qui avait paru tant s'émouvoir de mon aventure. Parfois, aux heures ou battent fiévreusement mes tempes, elle m'apparait, énigmatique et alliciante. Elle s'offrait ; je n'avais qu'à la prendre. J'étais froid de mon meurtre. Elle m'eût réchauffé sous ses baisers. C'eût été infâme et délicieux.

Je ne l'ai jamais revue.

Maurice JOUANNIN.



Le Directeur Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay. — Typ. et lith. Joseph ROYER.

Echos d'Art et de Littérature

—

M. Anatole France, dans l'*Univers illustré*, nous signale ce vers latin qui peut se lire à rebours :

Roma tibi subito motibus ibit amor.

×

45.000 ex. invendus de l'*Immortel*, roman d'Alphonse Daudet, viennent d'être retournés au sympathique Lemerre, qui les solde à dix centimes l'ex. C'est encore trop cher ! Attendons la vente au poids.

×

La mort de l'acteur Marais évoque un souvenir : c'est Mlle Hélène Petit, première femme du défunt, qui offrit jadis à Francuistre Sarcey le fameux canapé rouge dont,.. depuis... hélas ! Vous le connaissez, débutantes, ce canapé du cabinet de *travail* ? Il parait même que le « moelleux des ressorts » ne tarda pas à être éprouvé par la donatrice, laquelle voulut s'asseoir dessus la première !

×

D'Ernest Renan, dans *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* :

« Moi, je n'ai jamais obligé personne... pour ne pas faire d'ingrats. »

Sans commentaires !

×

Un mot de Jules Vallès (Edouard Rod s'approche de Vallès pour lui serrer la main ; ce dernier, paternel :)

« — Est-ce que votre maladie de matrice va mieux ? »

×

Toujours les bons procédés :

Nous avons reçu ces jours derniers, du *Théâtre des Débutants*, une invitation (pour quatre personnes) à assister à la représentation donnée salle X... rue Charras. Nous envoyons des amis pour rendre compte de la matinée et on leur a réclamé 0.25 par personne. De plus, au cours de la représentation, une quête a été faite...

— Alors, pourquoi les invitations aux confrères ?

×

Il parait que Daudet n'est pas encore mort, puisque nous allons avoir de lui des pièces sur diverses scènes du boulevard. Ce vieillard au si beau caractère n'a donc pas cédé son fonds à son héritier Léon ! Nous recommandons fort la lecture des *Mœurs littéraires*, par Sainte-Croix, à ceux qui ont encore quelques illusions sur ce bandagiste de lettres.

×

La Commission chargée de conférer, tous les trois ans, une récompense aux jeunes littérateurs belges avait, comme on sait, accordé le prix à M. Maurice Maeterlinck. L'auteur de la *Princesse Maleine* estime que, quoique « jeune », il a passé l'âge des distributions de prix. Il écrit à l'un de ses amis :

« Je reviens de voyage, et j'apprends qu'on a profité de mon absence pour m'infliger le prix triennal de littérature dramatique. Je n'ai pas encore reçu avis officiel de ce malheur ; mais vous pouvez annoncer, dès à present, que je refuse cette couronne imprévue. »

×

M. Mévisto, l'artiste original et puissant si souvent applaudi au Théâtre-Libre, à l'Odéon, à la Porte St-Martin, etc..., vient de débuter à la *Scala*, avec un grand succès, dans une scène mimée, jouée et chantée de MM. Byl, Marsolleau, et Paul Vidal.

Espérons et souhaitons que le talent de M. Mévisto sera apprécié par les habitués de café-concert et qu'il leur fera goûter le grand art.

La tâche n'est pas mince.

G. R.

×

Voulez-vous des perles ? En voici que j'ai cueillies dans un roman signé Louis Noir, en cours de publication dans le *Petit Nord* :

« Le chasseur portait une blouse de chasse tachée de sang, et un pantalon de même étoffe. »

(*Feuilleton du 1er octobre 1891.*)

« Il portait la barbe inculte et les cheveux longs qu'il tranchait lui-même par mèches, sans miroir, avec son couteau. Son épaisse tignasse présentait l'aspect d'une armée battant en retraite par bataillons, en échelons et dans un beau désordre : les différentes meches montaient et descendaient en escaliers. »

(*Feuilleton du 2 octobre 1891.*)

Et cela continue !

BULLETIN FINANCIER

—

Le marché est bien tenu, et suffisamment ferme sans grande animation.

La rente qui clôturait hier à 96,17 ouvre aujourd'hui à 96.30, puis descend à 96,22, prix auquel elle clôture. Les fonds étrangers sont fermes en général. L'Italien fait 90.55 au comptant, le Portugais est en reprise à 37.85, l'Extérieure fait 71.80.

Les sociétés financières font preuve d'une suffisante fermeté, Crédit Lyonnais en tête, Banque de Paris et des Pays-Bas, etc.

Il faut excepter de cette généralité d'attitude, le Crédit Mobilier, dont la baisse persistante depuis assez longtemps, s'est singulierement aggravée cette semaine, puisque l'action compensée à 300 fr. en liquidation dernière, est tombée aujourd'hui à 265, soit une perte de 35 fr.

Nouvelle dégringolade de l'action Crédit foncier.

Voilà où un établissement qui fut de premier ordre, peut en arriver lorsqu'il a fait tendre la corde au point de la briser, en ne respectant pas ses statuts. Le public est méfiant, il a certes mille fois raison.

C'est un fait acquis que, malgré une réclame et une publicité insensée, la souscription aux nouvelles obligations du Crédit foncier a piteusement échoué. L'on fait dire, par la presse a la solde de la maison que l'émission est quatre fois couverte, n'en croyez pas un mot, car, si les titres étaient véritablement placés, ce n'est pas quatre fois que l'on ferait dire que l'émission est couverte, mais quarante.

L'emprunt Russe n'a pas eu le su ces désiré, mais on peut dire que les établissements *émetteurs*, le Crédit foncier en tête, ont fait tout ce qu'il fallait pour qu'il en soit ainsi.

Quand l'on fait appel au patriotisme, l'on devrait commencer par en avoir un peu soi-même, et le véritable patriotisme, en cette circonstance, eût été de ne pas majorer le prix de cession du dit emprunt d'une façon aussi scandaleuse. En plus la participation du Crédit Foucier dans cette affaire, participation contraire a ses statuts, a été pour beaucoup dans cet échec.

BUD'ŒIL.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

—

H. L. *Paris.* — Reçu vos deux sonnets. ∿ **Ch. B.** *rue Ordener.* — Merci pour invitation. ∿ **S.** *Tulle.* — Votre ab' finit le 1er janvier 1893. ∿ **H. B.** *Turin.* — Le cliché 12 fr. (d'après photographie), moitié prix d'après dessin. Je suis un peu étonné par le reste de votre lettre... ∿ **J. V.** *St-Etienne.* — Prière à l'avenir de nous laisser publier avant toute autre revue ce que vous nous adresserez... Les nos paraissent en même temps, heureusement. ∿ **A. R.** *rue St-Gilles* (Liège). — Transmis à Paul L... Merci. Merrill vous envoie ses sympathies. ∿ **A. E.** *Landreville.* — Votre idée sera acceptée probablement, Merci et amitiés. *Tourmentes* expédié. ∿ **A. A.** *rue Kessels.* (Bruxelles). — J'accepte avec plaisir. Changement a été nécessité pour... lettre ornée. Pardonnez au metteur en page ? ∿ **C. de B.** *Liège.* — Envoyez. Annoncerons. — **P. C.** *Lille.* — Remis nos chez K. Merci pour Mlle E... Vous écrirai proch'. Je suis soldat !!! ∿ **A. Z.** *Moulins.* — J'ignore cette adresse. No envoyé. ∿ **F. D.** *Besançon.* — Reçu. ∿ **D.** *Bédarrieux.* — Inscrit. ∿ **H. C.** *Neuilly.* — Je suis militaire, mon cher, et je n'ai pas une heure à moi — d'où retard. ∿ **G. B.** *Condom.* — Merci affectueusement. ∿ **E. B.** *St-Mars-la-Jaille*, **A. B.** *Thiberville.* — Est-ce sérieux ?

Annonay — Imprimerie et Lithographie J. ROYER

TROISIÈME ANNÉE — N° 61

1er Novembre 1891

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Le Numéro : 50 cent.

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Sauf dans ses Numéros exceptionnels)

La Plume

Revue bi-mensuelle illustrée

DIRECTEUR : **Léon DESCHAMPS**

Numéro exceptionnel consacré à la

CHANSON MODERNE

RÉDACTEUR EN CHEF DE CE NUMÉRO : **MARCEL BAILLIOT**

SOMMAIRE

TEXTE : Georges Montorgueil : *La Chanson Zutiste.* — Léon Deschamps : [illegible] — [illegible] Bruant : [illegible] *Bois de Boulogne* [illegible] — Jules Jouy : [illegible] — Victor Meusy : *Ô Sacré Cœur de Jésus* — Xanrof : *Aubade parisienne.* — Georges AURIOL & Paul Delmet : *Tourne, mon moulin !* — Georges AURIOL & Marcel Legay : *La Chanson des* [illegible] *(avec musique).* — Jacques Ferny : [illegible] — Léon Durocher : [illegible] — Mostoja : *Les Veuves du Luxembourg.* — Eugène Lemercier : *Les* [illegible] *(avec musique).* — A.-F. Cazals : *Marins chantez !* — Pierre Trimouillat : *À la Brasserie (avec musique).* — Marsolleau : *Les Vieux.* — Yann Nibor : *Les* [illegible] — J.-B. Lacayorne : [illegible] — [illegible] : [illegible] — Jules Oudot : *Les* [illegible] — Claude Lauzanne : *Bâtard.* — E. Didier : *Au Conservatoire.* — Octave Pradels : *Ce que dit la chanson.* — E. Herbel : *La* [illegible] — Balthard : *Le marché aux* [illegible] — Trebla : [illegible] — Saulgreen : *La main dans la main.* — Denis Caron : *Les Pommes.* — Marcel Bailliot : *À Lourcine (avec musique).*

PARTIE LITTÉRAIRE ET CRITIQUE : [illegible] *de Cœur* (Jean Blaize). — N. C. : *Hedda Gabler* (H. Ibsen). — Georges [illegible] : [illegible] — Georges [illegible] : [illegible] — [illegible] : [illegible] — *Notes diverses.*

ILLUSTRATIONS : Steinlen : *Au bois de Boulogne* (couverture) ; *La* [illegible] — Albert Bens : *Portrait-charge de Marcel Bailliot (hors texte).* — Ch. Bailliot : *À Lourcine.* — (Illustrations dans le texte).

PARIS
31 — Rue Bonaparte — 31

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Ont paru dans la quinzaine :

Vanier : *Les Echos*, poésies. par Edouard de Perrodil (3 fr.).

Paul Lacomblez : *Vers de l'Espoir*, proses, par Maurice Desombiaux (2 fr.).

Comptoir d'édition : *Petits poèmes*, par Louis Rolland, avec préface de Catulle Mendès (2 fr.).

Lemerre : *Sensations d'Italie*, par Paul Bourget (3.50).

Charpentier : *Les Cabots*, par O. Méténier (3.50).

LES THÉATRES

Nouveau-Théâtre (rue Blanche) : *Scaramouche*, pantomime par Maurice Lefèvre et Vuagneux.

Théâtre-Libre. — *Le père Goriot*, adaptation par A. Tabarant.

LES REVUES

Le **Livre-Moderne** nous reproche d'avoir dépassé la mesure en lui consacrant notre avant-dernier nº : nous avons agi d'après notre conscience artistique ; le mot *réd^r en chef*, en ledit nº, n'est qu'une étiquette, notre ami Uzanne nous la pardonnera sans doute ? — **Rouen-Artiste** donne comme « phalange d'honneur » suivant Verlaine à ses promenades : Edouard Chantalat (?) J. Urbain-Coste (??) Octave Pagés et Jean Moréas ! — Réapparition des **Echos de l'Anjou**, de la **France Moderne**, (avec L. Taillis) et de la **Revue Blanche**. — Le Yoghi de l'**Ermitage** (Paul Masson) nous donne un très bon article, dans la dernière livraison de l'excellente revue d'Henry Mazel, sur *Lohengrin*. — Lire la dernière **Bataille** de Sainte-Croix. — Exquis article de Mockel, dans la **Wallonie**, sur *Fastes*, par Stuart Merrill. — **Fin-de-Siècle** ! *relisez* **Fin-de-Siècle** : articles de René Emery et de Marcel Bailliot. — L'**Echo de Paris** affirme que nos collaborateurs Carolus Tenib et Henri Corbel viennent d'obtenir de brillants succès au Caveau lyonnais. Lire dans ce journal le magistral article de Jean Jullien : *Après les Autres*. — La **Revue moderne** devient meilleure de jour en jour : nos compliments. — Très bien aussi, maintenant, **La Revue de la littérature moderne**, avec Chauvigné, Guérin, Le Cardonnel, Rambosson, Louis Boulé, etc. — Nouvelles feuilles : **Le Mirabeau, Le Bluet** ; ce dernier publie le portrait de Gyp de Nixo, directeur de l'hilarant **Phare littéraire** — qui annonce une... fumisterie (?) de l'ami Tinchant. — L'universel Mazade, de toutes les revues, est enfin détrôné : Charles Fuster, *de toutes les autres* ! obtient encore plus de succès. Pourvu que Fernand ne se suicide pas, mon dieu ! — A signaler : tout le nº de la dernière **Jeune Belgique**.

LA MUSIQUE

Joie de vivre, polka ; musique de Jack Oël (lisez Octave Encoignard) chez Em. Dhondt, à Roubaix (Nord), 5 fr. — *Le bouquet de cerises*, poésie de Camille Soubise, musique de F. Vargues : piano 5 fr., petit format 1 fr. — chez E. Meuriot, 25 boul. de Strasbourg. — *Les Pauv' p'tits fieux*, paroles de E. Héros, musique de Paul Marcelles (dessin de Steinlen) : piano 5 fr., petit format 1 fr. — A la *Société Le Clavecin*, 35, rue d'Hauteville.

Toutes les chansons, contenues en ce numéro sont éditées ou peuvent être procurées, sauf les inédites, par Ondet, 83, faub. St-Denis à Paris, l'aimable éditeur des jeunes chansonniers, auquel nous devons tous nos remerciments pour la bonne grâce mise à notre disposition.

NOS SOIRÉES LITTÉRAIRES

(1^er et 3^e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.)

SOIRÉE DU 17 OCTOBRE

COMPTE-RENDU. — **Pièces dites :** Adolphe Gensse : *Remembrance*, poésie. — Maurice Dumont : *Printemps des garces*, poésie. — Jacques Ferny : *L'alibi*, chanson. — Jules Laloue : *Psaume*, poésie. — Yvanhoë Rambosson : *Attente*, poésie. — Montoja : *Le Macchabée*, chanson. — Edouard Dubus : *Liberté*. — Marcel Bailliot : *La famille Coquelin*, chanson. — *Les gratte-culs m'ont dit* .. (parodie de Jean Moréas). — Georges Proteau : *Désir posthume*, sonnet. — Denis Caron : *La Censure*, chanson. — A.-F. Cazals : *Moréas chante !* chanson. — Gaston Dubreuilh : *Madrid*, (poésie d A. Musset, musique de G. Dubreuilh). — Jacques Ferny : *La visite présidentielle* ; *L'Accident*, chansons. — Edouard Dubus : *Romance*, poésie. — Montoja : *Ballade des femmes enceintes*, poesie ; *La Mort du propre à rien*, chanson. — Léon Durocher : *La Nature* ; *La chosette*, poésies. — Marcel Bailliot : *Enquête sur l'évolution littéraire* par un poseur de robinets. — Watin : *La forêt de gloire*, poésie. — E. Héros : *Les pauv' p'tits fieux*. — Baroux : *Ce qu'on fait au régiment*, chanson. — Dauphin-Meunier : *Madrigal pour la dame d'un pompier* (fumisterie courte).

Parmi les signatures *lisibles* apposées à l'entrée de la salle sur la feuille à ce destinée relevons celles des personnes suivantes : Prince Alexandre Ourousof (de Moscou), Léon Bloy, Alexandre Boutique, Jean Moréas, Stuart Merrill, Adolphe Retté, le peintre Henry de Groux, le compositeur Dubreuilh, très fêté pour le morceau exécuté par lui, Tausserat, les dessinateurs Fernand Fau, Gaston Noury, Albert Brière, Argus, la pléiade des chansonniers de la *Plume* : Marcel Bailliot, Jacques Ferny (dont la *Visite présidentielle*, publiée en ce nº, a obtenu un réel succès), Montoja et Durocher, surtout poètes, D. Trebla, Denis Caron, le fumiste Dubus, Pierre Valin, A. Maluski, Julien Barral, L. Cordier, Paul Melain, Eugène Longuet, E. Robineau, Emile Watin, Alphonse Thiriey, M. Fournier, M. Wolff, Louis Bannières, Mlle Montcharmont, Georges Proteau, Léon Maillard, A. Boogaerts, Jules Laloue, Mme Suzanne Gay, Charles Maurras, Paul Thoraval, Albert René, l'auteur du portrait-charge publié en ce fascicule, Dauphin Meunier, Ad. Gensse, Y. Rambosson, Maurice Dumont, G. Dayrmont, Henri Cholin, Prévaudeau, Ch. Gautier, Paul Tissier, Albert Faure, Baroux, Marchand, officier d'administration, H. Fuzeré, A. de Niederhausen, le poète-chansonnier Eugène Héros, Maurice du Plessys, G Le Rouge, Hippolyte Lançon, Vital de Cock, Louis Miot et Alphonse de Bèvylle.

Présidence de Léon Deschamps.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 61 — 1er NOVEMBRE 1891

La Chanson Zutiste

—

Nous avons eu la querelle des anciens et des modernes, à propos de chansons.

Nous avons agité le « grelot de Collé », et bu l'ivresse des nobles disputes littéraires dans le « verre de Panard ». On en a dit de très dures à Béranger, qui fut un lettré exquis et un brave homme ; on n'a que tout juste épargné Dupont et le charmant Anacréon qu'est Nadaud n'a rappelé à ses détracteurs qu'un huitain injuste par Lamartine désavoué.

C'étaient les nouveaux qui menaient la campagne — fils ingrats — contre leurs pères. Car on les défie bien d'établir que leurs chansons n'ont point dans les veines un peu du sang de leurs belles aïeules.

Les anciens, mal abrités dans ces forteresses, battues en brèche, démantelées, qui sont la *Lice* et le *Caveau*, ripostaient faiblement sur des airs surannés et dans la facture banale. Ils imitaient des lieux communs qui traduisaient surtout l'aigreur de leurs défaites ; ils avaient, au nom des succès d'antan, à deux sous le recueil, les succès d'aujourd'hui, ils accusaient les fantaisistes poètes qui se sont mis aux couplets d'ignorer la poésie et ses règles, parce que les libres esprits de Montmartre ou du Quartier, en usent avec la prosodie comme avec certains préjugés et nombre de lieux communs. La prosodie ne s'en fâchait point : elle aime ses façons délibérées et gaillardes et volontiers lorsqu'au cabaret chatno resque on la lutine, elle parait dire comme la fille d'opéra de Béranger :

> Je ris de tout
> Tant je suis bonne fille.

Ce reproche adressé par les classiques pontneufs, aux airs en vogue, à ces chansons que Marcel Bailliot baptise Zutistes, n'est pas plus neuf que les ponts.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'au nom d'un idéal qu'il est outrecuidant de définir, on a vu à la fois et la jeune chanson se moquer des aînées, et les aînées la traiter avec sincérité et injustice.

La chanson Zutiste, née au cabaret littéraire et dans la salle de garde des hôpitaux, où les internes s'égaient de quelques drôlesses soumises, et à la sortie de l'école de Droit, quand il est nécessaire de ranger ce qu'ont d'assommant les Pandectes, la chanson zutiste, très outrée aujourd'hui, n'était à l'époque de l'Empire que débraillée et canotière. La nôtre sait encore sourire ; elle ne s'applique qu'à rigoler. Elle était bétarde et chahuteuse avec Thérésa tout en gueule, musclée, solide, hanchée crânement, vivandière du dernier bataillon impérial. Elle est d'un macabre plaisant, mièvre, et affligée en manière de démon, candide et rouée avec Yvette Guilbert, la Thérésa de ce temps, mince, pâle, point gesticulante et engaînée en scène dans une robe à la Besnard.

Or, tendez l'oreille vers le clan réduit des pontifes de la tradition et les débitants de toutes les vertus, et vous entendrez, inspirées par ces mêmes causes, des doléances dont nous retrouverons la formule, où, devinez ? A la cour impériale, en villégiature, à Compiègne. Et qui les exprimera ? qui lancera l'anathème à la chanson zutiste, qui la dénoncera corruptrice sans art, ni style, ni mœurs : Mme de Metternich.

Nous sommes en 1868. On donne une revue de l'année les *Commentaires de César*, du marquis de Marsa. Un peu avant neuf heures le rideau s'ouvre, sur un décor qui représente le Champ de Mars. Le compère M. Prudhomme c'est le baron Lambert. Le clou était une parodie de la diva de l'Alcazar. C'était M. Bloum qui s'en chargeait. Il imitait Thérésa. Il chantait dans la coulisse, on applaudissait à tout rompre. Du reste, voici la scène :

LA DIVA, *pour expliquer les bravos*

« C'est mon public qui me redemande. Vous permettez ?

L'INDUSTRIE

« Certes, nous ne vous retenons pas.

M. PRUDHOMME

« Oh ! on en redemande. Eh bien pas moi.

L'INDUSTRIE (Mme de Gallifet)

« Ni moi. »

Tout ceci n'est que pour amener la Chanson.

La *vraie !* car il paraît qu'il y a une vraie chanson.

La Chanson entre, se lamentant.

M. PRUD'OMME

« Oh ! mon Dieu, qu'est-ce que l'on vous a fait ? Qui êtes-vous ?

LA CHANSON

« Ce qu'on m'a fait ? Demandez à celle qui » sort d'ici. Qui je suis ? La Chanson, celle que » vous regardiez tout à l'heure ; la Chanson d'au» trefois, la vraie, la bonne ! »

L'actrice de circonstance qui tenait l'emploi de la bonne chanson, habillée de blanc, la jupe brodée de signes musicaux, c'était Mme de Metternich qui précisément avait pris sous son patronage à la cour, la diva de l'Alcazar. Mais si l'on n'avait pas dû se servir de l'hypocrisie il eût été bien inutile de l'inventer. Sur l'invitation de M.

Prud'homme, la Chanson — la vraie — chante un rondeau naturellement et non moins naturellement celui de Doche.

Les lamentations sont de l'heure actuelle — vous avez pu entendre quelque chose comme cela au Café-concert l'an passé.

Moi, la chanson sœur du gai vaudeville
Enfants tous deux du Français né malin.
Moi qui régnais sur la cour et la ville,
Pauvre chanson je touche à mon déclin.
Mon art se meurt et ma muse grossière,
Chante à grands cris sur un rythme nouveau...

C'était la traditionnelle revue des gloires chansonnières, sans excepter Rouget de l'Isle. Il était amené par les ficelles chauvines si connues :

Sûre de moi, la liberté française
Trouve une sœur au moment du danger ;
Mon nom devient... souffrez que je le taise,
Car la terreur m'empêche d'y songer.

C'était une prophétie. Le moment du danger qui devait rouvrir les portes à la proscrite n'était pas loin. Les désastres de 1870 allaient appeler la *Marseillaise*, tenue jusque là pour séditieuse à la cour, où « la terreur empêchait d'y songer.»

Enfin on priait la chanson de rester, de dire encore quelque chose.

« Je suis capable de tout, c'est vrai, répondit-» elle... excepté pourtant de chanter les trivialités » à la mode devant vos 500 buveurs de bière ? » Autrefois à la bonne heure, j'étais gaie, j'étais » folle : mais banale jamais ! Tout m'était permis » à condition d'avoir de l'esprit et comme j'en avais beaucoup je ne ménageais pas grand chose.»

Ce petit discours a été replacé bien souvent, surtout pendant la querelle qui nous préoccupe. Des deux parts l'injustice était flagrante : nier les mérites de la vieille chanson, c'est manquer d'équité. Il a suffi à l'Eden-Concert de composer un répertoire de couplets philosophiques aimables et familiers pour amener la foule pendant cinq ans tous les vendredis. Et vraiment il est permis de goûter quelque plaisir à l'audition de ces airs guillerets ou sentimentaux qui tiennent la clef de la porte d'or de nos meilleurs et de nos plus lointains souvenirs.

La sottise c'est de battre le passé avec le présent. A chaque temps sa chanson, camarades, voilà, ne vous semble-t-il point, la morale de l'incident. — On ne fait que les chansons que l'on peut, puisque la chanson est l'expression de la tournure que nous donnons à notre esprit.

Qu'au café-concert elle ait été et soit encore le plus souvent inepte, c'est indéniable, mais le café-concert a des exigences de mise en scène, d'effets soulignés, de cabotinage dont la goguette ou la table de famille se passaient. Cette philosophie à fleur de peau, cet esprit facile, cette équivoque discrète, toutes qualités qui caractérisaient la chanson au temps de Béranger sont noyées dans le fracas des cuivres, l'ampleur du cadre, l'inattention d'un public somnolent qui cherche moins à écouter qu'à voir, qui fait plus fête à une piquante exhibition qu'à une belle diction.

Certes oui, la chanson fut dépaysée au café-concert, la *chanson traditionnelle*, comme on est dépaysé quand on n'est pas chez soi, mais elle s'accoutuma, modifia son allure, et avec Thérésa trouva sa voie, c'était la jeune gaité de parade, à laquelle l'empire se plaisait, — quoi que nous chantât Mme de Metternich — l'art de saltimbanque ronflant et gueulard ; tout le chahut d'une nation qui s'amuse, insoucieuse des proches liquidations.

C'est une chose curieuse qu'à vingt-cinq ans d'intervalle, ce soit le poète initiateur de Thérésa qui soit devenu le poète initiateur d'Yvette Guilbert. C'est l'auteur de *Rien n'est sacré pour un sapeur* qui forme les premiers éléments du répertoire de la diva à la mode.

Mais il était nécessaire que de plus jeunes vinssent (encore qu'Houssot n'était pas un faiseur médiocre). Le triomphe fabuleux d'Yvette Guilbert est fait de deux parts : son propre talent si en dehors, sa voix mordante, son entente du costume, son goût pour le macabre qui est devenu une forme de notre gaité ; l'autre part, c'est son répertoire. Elle a chanté autrement et elle a chanté autre chose. Elle s'est faite la muse des Zutistes, les pince sans rire de ce temps-ci, d'une humour très singulière, spleenitique et immorale ingénuement.

Mais on s'est habitué à la voir telle, et l'autre soir, comme elle interprétait une chanson de Jouy, d'un patriotisme concentré :

Va, mon ami, va, la France t'appelle

la salle, stupéfaite, s'est refusée à ratifier cette outrecuidance de la chanteuse. Le public par là, a spécifié qu'il attend la chanson Zutiste, rien que Zutiste. Il l'attend au café-concert, il l'attend au salon, il l'attend chez le ministre où il n'est programme complet sans Mac-Nab, Xanrof, Bruant, Auriol, Delmet, Cazals, Marsalleau, Meusy, Lemercier, Oudot, Ferny, Trimouillat, Montoja, Héros, Jouy, Bailliot, et tous ceux dont les noms sont plus loin ; il l'attend chez le préfet de police où Jouy chante les *Sergots* ; il l'attend chez le maître des censeurs où Yvette interprète les chansons que la censure condamne.

Les attardés qui errent autour de ce caveau — méchamment nommé caveau de famille — rappellent les moroses critiques qui les critiquaient par la bouche de Mme de Metternich sur les planches impériales de Compiègne. Et Gustave Nadaud ne s'y est point trompé longtemps. Un peu surpris par la sortie d'Ajalbert (un dédaigneux, en ce jeu de dominos qu'est la chanson à tiroirs) il a jeté l'anathème au *Chat-Noir*, à vos réunions de *La Plume*, suite heureuse des goguettes défuntes. Puis, à son tour, philosophe indulgent et gai, conquis par cette grâce si persuasive, ce scepticisme si aigu, cette fantaisie si ingénieuse, en un quatrain à l'étoile fin de siècle il a tiré devant la chanson Zutiste le chapeau de Petit Bonhomme qui vit encore.

Georges MONTORGUEIL.

PETITS PORTRAITS

Marcel BAILLIOT.

Un nuage de fumée au-dessus d'un gourdin; peu plus loin ni plus haut, un chapeau; guère plus bas, une paire de bras; au milieu des volutes bleues, plein de caporal et signé Gambier, un fourneau culotté, suant, luisant, brûlant, fumant — de la fumée, de la fumée, de la fumée.

Faisons le tour. Derrière le nuage des apparences: riant et chantant, brun, barbu, moustachu, la gaieté, la bonté, la beauté, la santé; au geste rare et à la voix musicale, sympathique, un Roger-Bontemps poète, un rimeur faisant des vers à la Maupassant ou des chansons à la Bruant — bref, le contraire d'un sot, c'est à dire Marcel Bailliot.

Arrière petit neveu, par les demoiselles, du colosse de Rhodes. En un seul type, deux bons enfants; un optimiste sans raisonnement — lisez: par tempérament —; un bon vivant. Rabelais poitevin; ne le dit pas, mais est futur médecin. Fut même interne quelque part. Aussi déplore amèrement de voir ses traités spéciaux dépourvus de musique: trouve cela triste; se fâche quand il regarde leurs illustrations: pas une n'est de Steinlen — ni de Willette, ça manque de drôlerie! Ne prendra point la soutane — question d'abricots. D'ailleur, réincarne Rabelais autant que Verlaine, Villon — et Moréas, lord Byron...

A écrit « Fanfares du Cœur », *nouvelles et poèmes rapides en lesquels se révèle un artiste. Prépare* « Chansons Zutistes ». — *satiriques boutades qui (celles déjà composées) font la joie de nos Soirées Fut secrétaire d'* « Art et Critique » *avant de passer à* « La Plume ». *Chez nous, se repose, lit les revues, écrit une lettre — puis, ayant besoin de reprendre des forces, se lève, suit son thorax et sa pipe, lesquels le conduisent droit au d'Harcourt, où il affirme que « aujourd'hui il se repose, mais demain travaillera » —*

Sur l'air du tra-la-la-la,
Sur l'air du tra, déri, déra.

Voilà!

Léon DESCHAMPS.

Les Quat' Pattes

Les quat'patt's c'est les chiens d'Paris,
Les voyous, les clebs ed'barrière,
C'est les ceux qui sont jamais pris...
Qui va jamais à la fourriere.

Car c'est pas des toutous d'Agnès
Ni des cabots d'propriétaires;
C'est mêm' pas des chiens d'locataires,
I's sont lib's comm' Mossieu Barrès.

I's ont tous des gueul'à la flan:
C'est des croisés qui sont pas d'race
Vrai!... c'est pas eux qu'est des chiens d'chasse!
Mais pour leur mett', y a pas plan.

I's sont d'la ru', c'est des joyeux...
Oui... mais c'est des joyeux honnêtes,
Et malgré qu'ça soy' que des bêtes
I's ont d'la bonté plein les yeux.

Et pis i's trott'nt... et pis les v'là,
L'blaire au vent, la queue en trompette,
Avec leur trou du cul qui pète
Au museau d'celui qui s'trouv' là.

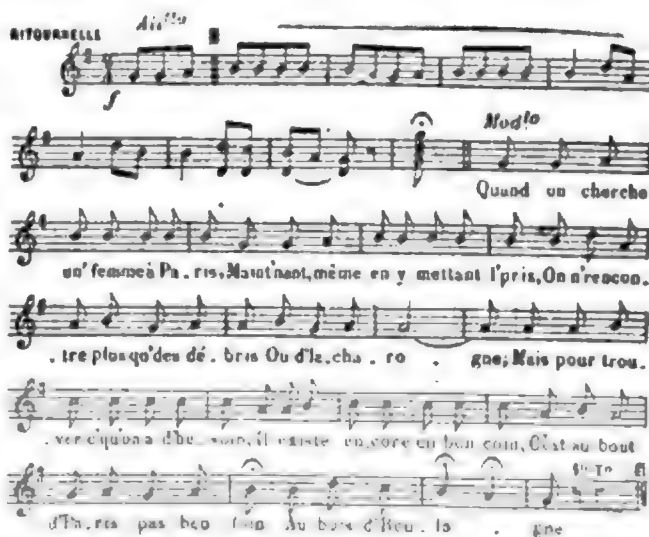
Et l'museau répond: « Ça va bien,
J'te r'merci... n'en v'là d'un' rencontre!...
Tourn'-toi donc un peu que j'te l'montre,
A mon tour... vas-y vieux, sens l'mien. »

Ya des fois qu'i's font du potin,
I's japp', i's piss', i's font des magnes...
Dam' les clebs i's ont pas des pagnes
Pour plumer avec leur putain.

Et comme en somme i's sont pas d'bois,
I'faut qu'i's fass'nt ça dans la rue;
Sous les yeux d'la foule accourue
Et des bons sergots aux abois.

Ça n'empêch' qu'i's sont jamais pris
Car c'est les clebs ed'la barrière,
Les quat' patt's quoi!... les chiens d'Paris...
Ceux qui va pas à la fourrière.

Aristide BRUANT.

AU BOIS DE BOULOGNE

Quand on cherche un' femme à Paris,
Maint'nant, même en y mettant l'prix,
On n'rencontre plus qu'des débris
Ou d'la charogne;
Mais pour trouver c'qu'on a d'besoin,
Il existe encore un bon coin,
C'est au bout d'Paris... pas ben loin:
Au bois d'Boulogne.

C'est un bois qu'est vraiment rupin :
Quand on veut faire un bon chopin,
On s'y fait traîner en sapin
Et sans vergogne,
On choisit tout le long du bois,
Car ya que d'la grenouill' de choix !
Et ya mêm' des gonzess's de rois !!
Au bois d'Boulogne.

Yen a des tas, yen a d'partout :
De la Bourgogne et du Poitou,
De Nanterre et de Montretout,
Et d'la Gascogne ;
De Pantin, de Montmorency,
De là, d'où d'ailleurs et d'ici,
Et tout ça vient fair' son persil,
Au bois d'Boulogne.

Ça poudroi', ça brille et ça r'luit,
Ça fait du train, ça fait du bruit,
Ça roul' ça passe et ça s'enfuit !
Ça cri' ça grogne !
Et tout ça va se r'miser, l'soir,
A l'écurie ou dans l'boudoir...
Puis la nuit tapiss' tout en noir...
Au bois d'Boulogne.

Alors c'est l'heur' du rendez-vous
Des purotins et des filous,
Et des escarp' et des marlous
Qu'ont pas d'besogne,
Et qui s'en vont, toujours par trois,
Derrièr' les vieux salauds d'bourgeois,
Leur fair' le coup du pèr' François,
Au bois d'Boulogne.

Aristide BRUANT.

Les accidents de chemins de fer

Air : *Le Pendu.*

Dans un wagon, deux philosophes,
Déploraient ensemble, avant-hier,
Les dégâts et les catastrophes
Causés par les chemins de fer.
Ils criaient comme des Furies,
Leurs dos l'un vers l'autre ployés ;
« — C'est la faute des Compagnies ! } Bis
— C'est la faute des employés !

— Moi, monsieur, je vous réitère
Que les seuls coupables sont ceux
Qui, des sueurs du prolétaire,
S'engraissent, banquiers paresseux !
— Monsieur, ce sont des calomnies ;
Et vous naïf, vous y croyez !
— C'est la faute des Compagnies ! } Bis
— C'est la faute des employés !

— La cause est ce travail sans trêve
Que l'on impose aux aiguilleurs !
— Non, monsieur, c'est ce vent de grève
Qui souffle sur les travailleurs !
— Tout ça, ce sont des menteries !
— On égare les ouvriers !
— C'est la faute des Compagnies ! } Bis
— C'est la faute des employés !

— Pour vêtir les « actionnaires »,
On prend votre laine, ô bestiaux !
— Laissez donc ! avec leurs salaires,
Ils mangent, eux et leurs petiots !
— Dame ! on fait des économies !
— Erreur ! ils sont très bien payés !
— C'est la faute des Compagnies ! } Bis
— C'est la faute des employés ! »

Un train, venant en sens inverse,
Heurta soudain les voyageurs,
Sans terminer la controverse
Des insupportables rageurs.
Par terre, les jambes meurtries,
Ils répétaient écrabouillés :
« — C'est la faute des Compagnies ! } Bis
— C'est la faute des employés ! »

Jules JOUY.

O Sacré Cœur de Jésus

CANTIQUE GAULOIS

I

Nous avons deux cathédrales,
L'une un monument
Dépassant le toit des halles,
Bien modestement ;
Mais l'autre est reine des reines
Si près d'l'Eternel
Qu'on fit ses tours souterraines,
Pour pas crever le ciel !

REFRAIN

Sur la butte en butte aux luttes
Des élus et des damnés ;
Les séraphins étonnés
Disent, soufflant dans leurs flûtes,
O sacré cœur de Jésus ;
Doux Jésus, doux Jésus ;
O sacré cœur de Jésus,
Qui donc t'a f...lanqué la d'ssus.

II

Sainte Marie Alacoque,
Au plus haut des cieux,
Chante en pleurant comme un phoque
Des cantiqu's joyeux.
Puis pensant guérir sa dartre,
Le bon pèlerin,
En geignant monte à Montmartre
La prier un brin.

Sur la butte, etc.

III

La concurrence est complète,
Ton temple est trop près
Du Moulin de la Galette,
A monsieur Debray ;
Jamais ton sacré cantique
Ne pourra lutter
Avec la folle musique
Qui fait chahuter.

Sur la butte, etc.

IV

Dans ta nef aux vents ouverte
Comme un reposoir,
On n'aura pas l'absinth' verte
Qu'on verse au Chat-Noir
Et quelque règle qu'observe
Ton prédicateur,
Il n'aura jamais la verve
D' Salis l'orateur !

Sur la butte, etc.

V

Sur ce vieux tertre de glaise
Pourquoi t'installer,
Quand tu t'croiras bien à l'aise
Tout va s'écrouler
Et quand tu seras par terre
Honteux et sali
T'entendras crier Voltaire :
A la chie-en-lit !!

Sur la butte, etc.

Victor MEUSY.

Aubade Parisienne

Paroles et musique de L. Xanrof.

—

Réveillez-vous, belle endormie,
Déjà la nuit a pris son vol ;
Ouvrez, ouvrez, ma belle amie,
Les rideaux de votre entre-sol —

Votre fenêtre reste close :
La portière a depuis longtemps
— Telle l'aurore aux doigts de rose —
Ouvert la porte à deux battants.

Le commis d'une épicerie,
Pour embêter ceux d'à côté,
D'une voix éclatante crie
Toute une comptabilité.

Les laitiers courent ventre à terre
Au galop de leurs chevaux lourds ;
On croirait entendre un tonnerre...
Cependant vous dormez toujours.

Se répondant de rue en rue
Les marchands des quatre-saisons
Lancent des notes suraigûes
A propos de bott's de cresson.

« Chand d'habits ! » — « La limand' tout'vive ! »
« A la moul' ! » — « P'tits pois au boisseau ! »
« V'la des bell's grenouill's ! » — « Il arrive ! »
« Du mouron pour les p'tits oiseaux ! »

Les garçons en bras de chemise
Otent les volets du café
D'où s'échappe une odeur exquise
De tabac et d'air étouffé.

O doux parfum de la nature !
O matins d'avril embaumé !
— Voici que passe une voiture
En forme de tonneau fermé. —

« D'mandez la *Lantern'*, cinq centimes ! » —
Votre petit cœur reste sourd
A l'offre allèchante des crimes
Et des trois feuilletons du jour.

Le bruit grandit et devient houle
Mais vos beaux yeux sont obstinés ;
Vous dormez aux cris de la foule
Et comme un chat vous ronronnez.

Je connais cependant un thème
Qui vous arrache à l'oreiller ;
En vous disant tout bas : « Je t'aime ! »
Je suis sûr de vous éveiller !

L. XANROF.

Tourne mon Moulin

Musique de Paul Delmet.

—

Le soleil viendra demain
Faire fleurir le jasmin ;
Moi, je chante une chanson
Pour bercer mon nourrisson :
Tourne, tourne mon moulin,
Et tourne jusqu'à demain !

Mon père était un marin
Et moi je file le lin ;
Pour endormir mon enfant,
Je chante tout en filant :
Tourne, tourne mon moulin,
Et tourne jusqu'à demain !

Un autre est marin aussi
Que je voudrais voir ici ;
Je pense à lui bien souvent
Quand j'entends souffler le vent...
Tourne, tourne mon moulin,
Et tourne jusqu'à demain !

J'ai de jolis bonnets blancs,
Des croix d'or à l'avenant ;
Mais mon cœur vogue sur l'eau
A la suite du bateau...
Tourne, tourne mon moulin,
Et tourne jusqu'à demain !

Je chante cette chanson
Pour bercer mon nourrisson ;
Quand mon ami reviendra,
Le curé nous mariera !
Tourne, tourne mon moulin,
Et tourne jusqu'à demain !

George AURIOL.

La Chanson des Adieux [1]

Musique de Marcel LEGAY. Texte de Georges AURIOL.

A Marcel Bailliot.

Google

Allegro.

PIANO.

mf

Moderato.

Le vent vient d'Est le temps est beau

Moderato.

FIN

Adieu ma mè - - re J'ai qua-tre plum' za mon cha-peau Adieu ma mè - re

retardez

a Tempo.

J'ai qua-tre plum' za mon cha-peau J'en aurai davanta - ge. Adieu ma

a Tempo.

retardez

dolce. louré.

mè - - re! Adieu ma mi - - e! Nous par-tons en voy-a - - ge.

dolce. louré.

II

Nous allons quitter le château,
Adieu Jeannette !
J'ai quatre fleurs à mon chapeau,
Adieu Jeannette !
J'ai quatre fleurs à mon chapeau,
Mets-les à ton corsage...
Adieu ma mère ! Adieu ma mie !
Nous partons en voyage !

III

Nous allons en pays nouveau,
Adieu ma mère !
Nous reviendrons pour le plus tôt,
Adieu ma mère !
J'ai quat' rubans à mon manteau
Quatre écus pour bagage...
Adieu ma mère ! Adieu ma mie !
Nous partons en voyage !

IV

Surtout ne languissez pas trop,
Adieu Jeannette !
Nous vous rapport'rons des cadeaux
Adieu Jeannette !
Le bonjour aux gens du hameau
Comme aux fill's du village !
Adieu ma mère, adieu ma mie !
Nous partons en voyage !

V

J'ai quatre plum'-z-à mon chapeau
Adieu ma mère !
J'ai quat' galons à mon manteau
Adieu Jeannette !
J'ai quatre frér's qui sont jumeaux,
Y demeurent dans l'voisinage...
Mais j'ai qu'un cœur qu'est pour ma mie,
Et je le laisse en gage !

Georges AURIOL.

(1) Extrait des *Rondes du Valet de Carreau*. Brandus, éditeur, rue Richelieu, 103.

La Visite Présidentielle

I

Quand un' ville orné' d'un préfet
R'çoit l' Président d' la République,
A la gar' ce préfet lui fait
Avoir un accueil magnifique.
Et l' Président dit avec la
Réserve constitutionnelle,
« Merci beaucoup de tant d'éclat,
Merci pour moi, merci pour *elle*.

En effet, messieurs, qui c'est-il
Qui vient voir votre capitale ?
C'est le gardien de la Consti-
tution gouvernementale. »

II

Puis il sourit, salue et sort
Pour se rendre à la Préfecture :
Là, dit aux juges du ressort :
« Ah ! c'est vous la magistrature ! »
Puis à l'évêqu' délicat'ment :
« Ah ! c'est vous le chef du diocèse ! »
Puis au mair' très spirituell'ment :
« Ah ! c'est vous l' maire ! j'en suis bien aise. »

Puis avec un' finess' parti-
culièrement transcendantale :
« Moi je suis l' gardien d' la Consti-
tution gouvernementale. »

III

Puis il sourit, salue et sort,
Va pour inaugurer l' Musée,
Mais là soudain sent qu'il s'endort
Et qu' sa laudative est usée.
Alors il se pinc' fortement,
Se fait souffrir pour la Patrie,
Ça l' réveill' momentanément
Et, d'un ton sublime, il s'écrie :

« Ce Musée est très bien bâti,
Sa façade est monumentale,
Et moi j' suis l' gardien d' la Consti-
tution gouvernementale. »

IV

Puis il sourit, salue et sort,
Va visiter les pensionnaires
Des hôpitaux ; il plaint leur sort,
Dit : « C'est r'grettable » aux poitrinaires,
« C'est triste » aux malad's de la peau,
« C'est fâcheux » aux paralytiques,
Aux hydropiqu's il dit : « C'est... d'l'eau »
Et « c'est rien » aux syphilitiques.

Pour les galeux même est gentil,
Leur dit : « Vous êt's quéqu'chos' de sale,
Moi je suis l' gardien d' la Consti-
tution gouvernementale. »

V

Puis il sourit, salue et sort,
Se rend au banquet, fait bombance,
Puis, au dessert, s' lève et, très fort
Crie : « Messieurs, rien n'va comme en France !
Notre commerce est... général,
Nos paysans cultivent leurs terres,
Nos ports gardent le littoral
Et nos soldats sont... militaires ! »

Et tout l' monde est anéanti
Des révélations capitales
Du bon gardien de la Consti-
tution gouvernementale.

VI

Puis il sourit, salue et sort
Suivi des bravos d' l'assistance,
Reprend l'train, s'allonge et s'endort
Brisé d'corps et d'intelligence.
Mais à renouv'ler cet effort
Trop fréquemment, Son Excellence,
Hélas ! sourit, salue et sort
Petit à p'tit de l'existence.

C'est fâcheux, parc'qu'un' fois parti
Dans la région firmamentale
Il n' s'ra plus l'gardien d'la Consti-
tution gouvernementale.

Jacques FERNY.

La marche des ronds-de-cuir

I

Il en est qui pour parvenir,
S'engageant dans l'infanterie,
Font des march's à n'en plus finir
A l'omb' du drapeau d'la patrie.
Pouss' cailloux jamais accablés,
Bien que l'sang rougiss' leurs semelles,
Pour l'amour des pas redoublés
Ils usent leurs plantes jumelles...

Quant à nous, ce que nous usons !...

Ayant nos chais's pour canassons,
C'est en usant notre derrière
Qu'nous avançons,
Qu'nous avançons,
Qu'nous avançons dans not' carrière.

II

D'aut's pour fair' plus vit' leur chemin
Prenn'nt des allur's de patriotes
Qu'ont toujours la bride à la main
Et des éperons à leurs bottes.
Des quatre fers de leurs chevaux
Jailliss'nt des gerbes d'étincelles,
Pendant que par monts et par vaux
Ils us'nt leurs cuiss's contre leurs selles...

Quant à nous, ce que nous usons !...

Ayant nos chais's pour canassons,
C'est en usant notre derrière
Qu'nous avançons,
Qu'nous avançons,
Qu'nous avançons dans not' carrière.

III

Certains, qui trouv'nt rud's les débuts,
Et qui se sent'nt tout feu tout flammes,
Pour mieux se rapprocher d'leurs buts,
Se laissent porter par les femmes.
C'est un véhicule charmant
Qu'un' gorg' qui mène à la fortune ;
Mais on s'us' le tempérament
En usant d'la blonde et d'la brune...

Quant à nous, ce que nons usons !...

Ayant nos chais's pour canassons,
C'est en usant notre derrière
Qu'nous avançons,
Qu'nous avançons,
Qu'nous avançons dans not' carrière.

IV

D'aucuns qu'ça démang' de rêver,
D'aucuns que l'Idéal embrase,
S'croient en posture d'arriver
Parç' qu'ils enfourchent leur Pégase.
Ces Don Quichottes au front vainqueur,
Qui se cuirassent de maximes,
S'usent la cervelle et le cœur
A courir sur les hautes cimes...

Quant à nous, ce que nous usons !...

C'est en usant notre derrière
Qu'nous avançons,
Qu'nous avançons,
Qu'nous avançons dans not' carrière.

Léon DUROCHER.

Les Veuves du Luxembourg

(Sur l'air des stances de Ronsard)

I

Le printemps revient des cieux
Pour nous faire les doux yeux
Sur le sable des allées ;
Et déjà le Luxembourg
Est peuplé comme un faubourg,
De dames inconsolées.

II

Elles vont, les yeux baissés,
Et marchent à pas pressés,
Un doigt soulevant la jupe
Et malgré le voile noir
Qui les cache, l'on peut voir
Qu'un désir les préoccupe.

III

A force de voir du Nu
Elles rêvent d'inconnu,
Et le marbre des statues
Les grise comme un encens,
Avec ses appels puissants
De formes demi-vêtues.

IV

Pour éloigner le désir,
Elles croient prendre plaisir
A regarder les fillettes,
Qui vont la main dans la main,
Sans se douter que demain
Les fera gentes grisettes.

V

Mais ni les bébés joufflus,
Qui comme un flux et reflux
Sur le sable vont et viennent,
Ni le bassin, ni les fleurs
Ne guérissent les douleurs
Des effluves qui les tiennent.

VI

Prends bien garde, ô Jouvenceau !
Toi dont l'âme de puceau
D'un sourire s'effarouche,
Prends bien garde, on ne sait pas
Où peut mener un faux pas,
Ni quel abîme est leur bouche.

VII

Peut-être les reins brisés
Par leurs terribles baisers,
Tu viendras, aux saisons neuves,
Promener au Luxembourg
Ton corps fatigué d'amour
Las de consoler des veuves.

20 février 1891. MONTOJA.

Les Vieux

Les vieux, les vieux
Sont trop amoureux,
Ils sont dangereux
Les vilains vieux !

Ils ont sous leurs barbes blanches
Des sourires encor verts :
Un désir de grêles hanches
Flambe en leurs rêves pervers.

Les vieux, les vieux,
Sont trop amoureux,
Ils sont dangereux
Les vilains vieux.

Ils suivent de regards louches,
Trottinant le long des murs
Les fillettes dont les bouches
Ont un goût de fruits pas mûrs.

Les vieux, les vieux
Sont trop amoureux,
Ils sont dangereux
Les vilains vieux,

Des sous pleins toutes leurs poches,
Et des bonbons et des noix
Ils savent les recoins proches
Déserts, obscurs et sournois.

Les vieux, les vieux
Sont trop amoureux,
Ils sont dangereux
Les vilains vieux.

Ils ont des paroles douces
Ainsi qu'un chatouillement
Et d'épouvantables pouces
Pour étrangler vivement.

Les vieux, les vieux,
Sont trop amoureux,
Ils sont dangereux
Les vilains vieux.

Petites sans peur ni morgue,
Nattes au dos, fronts sans plis,
Gare aux dalles de la Morgue...
Il fait moins froid dans vos lits.

Les vieux, les vieux
Sont trop amoureux,
Ils sont dangereux
Fuyez les vieux.

Louis MARSOLLEAU.

LES NICHONS

A Armand Silvestre.

> Seins élastiques et légers,
> Seins de la belle sans rivale,
> J'ai baisé dans votre intervalle
> L'oubli du deuil et des dangers.
>
> (CATULLE MENDÈS.)

Les ennemis de la Gauloiserie
Font la grimace à tout joyeux refrain,
Aux gais propos leur pudibonderie
Cherche querelle et voudrait mettre un frein.
Si vous suivez des maximes pareilles
A la pudeur de ces vrais ratichons,
Baissez les yeux, bouchez-vous les oreilles :
Je vais chanter la chanson des nichons.

Certains nichons faits en forme de poire
Lancent au ciel un orgueilleux tetin,
D'autres sont ronds, avec des tons d'ivoire,
Ou des reflets de soie et de satin.
D'autres encore, aussi doux que la plume,
Sont les coussins des ébats folichons.
Enfin, messieurs, il faudrait un volume
Pour détailler les grâces des nichons.

Que dites-vous ? bien des dames sont plates ;
A ce sujet, foin des propos blessants,
Car, s'il en est qui sont comme des lattes,
On ne doit pas médire des absents.
Pour compenser il en existe, en somme,
Offrant aux yeux de si gros baluchons,
Qu'elles pourraient vous étourdir un homme
En lui flanquant un coup de leurs nichons.

Oui, dans la femme, il est une merveille,
Mais je voudrais, pour lui voir plus d'attraits,
Que son beau corps devînt une bouteille,
Qu'on s'abreuvât à sa lèvre à longs traits.
Que dans les seins qu'en délire on caresse
Un dieu d'amour eût placé deux cruchons !
Quelle ineffable et langoureuse ivresse
Si l'on tétait du vin dans les nichons !

Mais, en son art, la nature subtile
Créant les seins, voluptueux joujoux,
A l'agréable à su joindre l'utile
Et mit du lait dans ces vivants bijoux.
Quand, sous nos toits, naissent les petits anges
Sur le berceau desquels nous nous penchons,
Les chers bébés, souriant dans leurs langes,
Sucent la vie aux fraises des nichons.

Eugène LEMERCIER.

Chanson tirée de *La Vie en Chansons* (Ondet, éditeur, 83, faub. Saint-Denis) et créée par l'auteur aux Soirées de *La Plume*.

LE BOIS

(Sonnet Rouge)

— Monstrueux, le soleil dans une apothéose
Occide emmi les ors, les pourpres et le sang.
Aux feuilles pendent des gouttes de clarté rose
Qui jettent sur les bois un manteau rubescent.

Du lointain horizon où l'incendie éclate
Jusqu'au zénith le ciel ardoie incandescent ;
Et des rayons tardifs de lumière écarlate
Luisent dans l'allée où déjà l'ombre descend.

Un homme, cependant, de mine triste et fière,
S'adosse au fût d'un arbre, en un coin de clairière
Que rougeoie une tache ultime de soleil ;

Très froid, il s'est tiré deux balles dans la bouche
Et sur le gazon roux où le trépas le couche
Ruisselle maintenant, dans l'ombre, un sang vermeil.

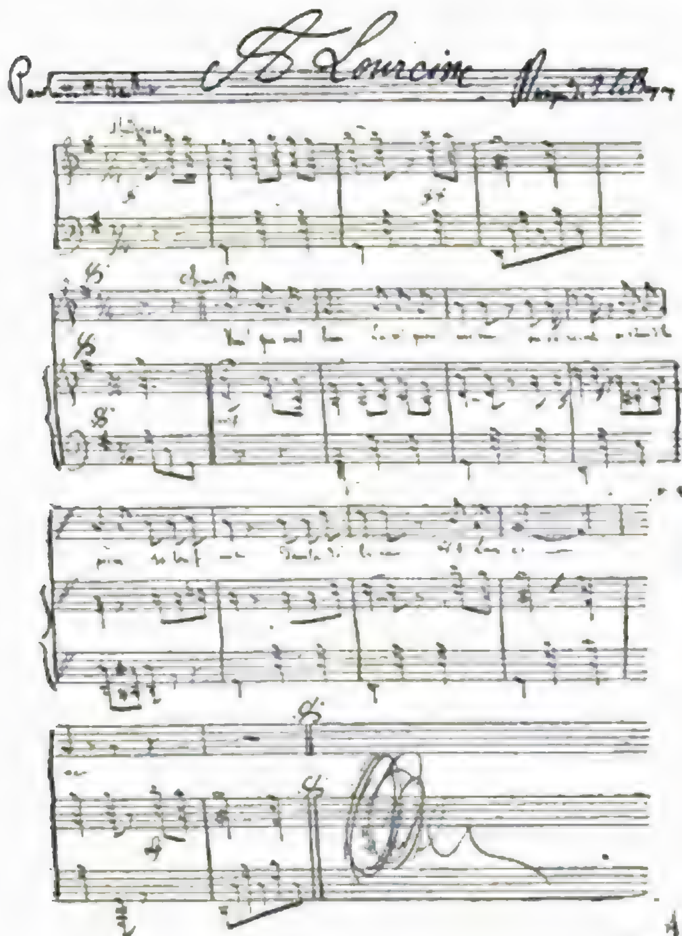
Georges FRAPPIER.

MARCEL BAILLIOT

(Dessin inédit d'Albert René)

A Lourcine

Paroles de M. BAILLIOT. *Musique de LE BAYON.*



I

Vrai qué malheur! la vi' qu'on mène,
On s'éreinte on s'donne d'la peine,
Et l'on finit dans la debine
A Lourcine.

II

Ma mer' qu'était un' blanchisseuse
De son vivant fut pas heureuse
Mais elle avait pris d'la vaccine
A Lourcine.

III

Moi, ça m'a pris voilà trois mois
J'étais alors avec François
Mant'nant on m'fourr' d'la vaseline
A Lourcine.

IV

Ça peut durer dix ans, vingt ans
Ça peut durer mêm' soixante ans
C'est c'que m'a dit ma voisine
A Lourcine.

V

Adieu la noce, adieu l'printemps
J'suis pt'êt là pour ben longtemps
J'verrai fleurir l'aubépine
A Lourcine.

VI

O mes pauv' sœurs, les pauv' catins
Toujours soucieus' des lendemains
Sans cesse faut qu'on turbine
Pour Lourcine.

VII

Ça prouve assez que sur la terre,
Qu'on soit d'la haute ou prolétaire,
Y a pas d'roses sans épine
A Lourcine.

Marcel BAILLIOT.

Créée par l'auteur aux Soirées de LA PLUME.

MORÉAS CHANTE...

A Marcel Bailliot.

—

AIR : *Si j'étais roi de Béotie.*
(OFFENBACH : *Orphée aux Enfers*)

I

Si j'avais une calvitie,
Je serais chauve, c'est certain ;
Or, tenez que je me soucie
De ma jeunesse et de mon teint.
Je sais bien que la chevelure
Est une erreur de ce temps-ci,
Mais elle sied à ma figure
Et je plais aux femmes ainsi :
Tous les goûts sont dans la nature *(bis)*
Dans la Nature !

II

Si je n'avais point de monocle,
J'y verrais clair tout aussi bien,
Aux temps d'Homère et de Sophocle
En portait-on ? Je n'en sais rien.
Je sais qu'une Romane allure
Est fort goûtée en ce temps-ci,
Ça vous éclaire une figure
Et l'on plait aux femmes ainsi :
Tous les goûts sont dans la nature *(bis)*
Dans la Nature !

III

Si je n'avais point la moustache
Noire comme aile de corbeau,
La pointe en mèche de cravache,
En serais-je pour ça moins beau ?
Chacun sait que la beauté pure
Est chose rare en ces temps-ci,
Mais on la voit sur ma figure
Et je plais aux femmes ainsi :
Tous les goûts sont dans la nature *(bis)*
Dans la Nature ?

IV

J'ai fait plus d'une Cantilène
Fouquier m'appelle : Décadent !
Je suis le seul — avec Verlaine —
A qui l'on donne du talent,
Je sais que la Littérature
Est une horreur en ce temps-ci,
Mais l'on peut voir sur ma figure
Que j'ai le don d'en faire aussi :
Tous les goûts sont dans la nature *(bis)*
Dans la Nature !

V

Phœbus est Dieu, je suis prophète :
Un grand poète vous est né !
Tous mes amis ont fait la fête
Au « Pèlerin Passionné »
Je sais fort bien que la roture
Ne lira point ce livre-ci,
Mais que m'importe leur censure
Si je suis lu par... *Duplessy !*
Tous les goûts sont dans la nature *(bis)*
Dans la Nature !

VI

J'ignore la langue espagnole
Mais je traduirai Calderon,
Je vous le dis sans gloriole,
D'après une traduction,
Le jour où j'en ferai lecture
N'est pas très loin de ce temps-ci
Mais voyez d'ici ma figure,
Si je suis lu par... *Clarèci !*
Tous les goûts sont dans la Nature *(bis)*
Dans la Nature !

VII

Et je chante au bord de la Route :
Je suis le pâle Voyageur !
Je n'ai qu'un seul cigare — en outre,
(Mais Galatée a tout mon cœur...)
Elu des Nymphes de la Seine,
Graciles sœurs des Nymphéas,
Je suis resté le bel Hellène :
Le bon Jean Matamoréas :
Tout le reste est Littérature *(bis)*
Littérature !

F.-A. CAZALS.

Créée par l'auteur aux Soirées de LA PLUME.

A LA BRASSERIE

A Jean Richepin.

Ben Moderato.

1er Couplet. Sa mèr' f'tait trent'six p'tits mé-tiers, Pas un d'pros-pè-re; C'est un tas d'gens d'tous les quar-tiers Qui fur'nt son pè-re. Ell' vit pen-dant trente ans en-tiers Pour in-dus-tri-e D'a-bru-tir des fils de ren-tiers A la Brass'-ri-e. De six à...

II

De six à douze ans, — d'peur des gnons,
Comm' tant d'fillettes —,
Ell' vendait très cher de mignons
Bouquets d'violette.
Vêtue avec des p'lur's d'oignons,
A pein' nourrie,
Elle apitoyait d'vieux grognons
A la Brass'rie.

III

A quinze ans plusieurs typ's calés
D'ma connaissance
Ach'tèr'nt (j'crois bien qu'tous fur'nt volés)
Son innocence...
A vingt, plus chouett', blond' comm' les blés,
Sans bégueul'rie,
Ell' servait d'tout aux gens mêlés
A la Brass'rie...

IV

Avec ses clients qu'ell' poussait
A la dépense,
C'est effrayant tout ce qu'ell' s'est
Mis dans la panse !
En s'gavant d'liqueurs ou d'Pousset
Et d'charcut'rie,
Comme ell' vidait vite un gousset
A la Brass'rie !

V

La noc', la bière et l'pernod pur
L'ont enlaidie ;
C'lui qui l'aim'rait en f'rait, pour sûr,
Un' maladie...
Le potach', las d'êtr' blagué sur
Sa gaucherie,
S'risque seul à cueillir c'fruit mûr
A la Brass'rie.

IV

Quand ell' n'pourra plus fair' c'métier,
Que d'viendra-t-elle ?
Faudra qu'à des b'sogn's de charr'tier
La pauvr' s'attelle,
Qu'à quêqu' biffin, quêqu' sal' portier,
Ell' se marie,
Ou bien qu'ell' revienn' pour mendier
A la Brass'rie !

Pierre TRIMOUILLAT.

(*Créée par l'auteur aux Soirées de* LA PLUME.)

LES MATELOTS CHAUFFEURS

MATHURINADE DE YANN NIBOR

REFRAIN

C'est nous les mat'lots chauffeurs,
Qui chauffons !
Qui chauffons !
C'est nous les mat'lots chauffeurs
Qui chauffons
L' p'us que j' pouvons.

I

J' somm's des limiers qu'ont d' la poigne,
Toujours la gueule en plein feu,
Quand on nous canule, on cogne,
Et chaqu' coup d'poing fait un bleu.
(au Refrain)

II

Si parfois on risque d' boire,
La mer su' son torpilleur,
A terr', vous pouvez m'en croire,
J'avalons d' l'amer meilleur.
(au Refrain)

III

Là j'esquintons les gendarmes,
Qui veul'nt fout' su' nous l' grappin,
Et j'emmerdons l' cap'tain' d'armes
Qui *rabiott'* nos quarts de vin.
(au Refrain)

IV

Si j'attrapons des ampoules
A trimer d'vant nos fourneaux,
J' pouvons avoir des gueul's soûles
P'us souvent qu' les autr's mat'lots.
(au refrain)

V

Si notr' carcasse est tout' noire,
A forc' de r'muer du charbon,
C'est pour lui gagner d' quoi boire,
Et d' quoi piquer à c' qu'est bon.
(au Refrain)

VI

Si tu veux, ma bonn' Mad'laine,
Décap'ler ton blanc jupon,
J' m'en vas fout' ma ch'mis' de laine
En dehors du pantalon.
(au Refrain)

VII

Si ton p'tit cœur est sensible
Et prend flamme à mon doux r'gard,
J'attis'rai ton combustible
Avec mon meilleur ringard.
(au Refrain)

VIII

Ma bell' si tu te déshabilles,
J' te jur' qu'avant qu'i' fass' jour,
Y aura beaucoup d'escarbilles
Sous l' feu vif de notre amour.
(au Refrain)

(Chansons et récits salés du Matelot Yann Nibor, en préparation).

Les lamentations d'Alphonse

Nous avions pris un p'tit commerce
Qui n'exigeait qu'un peu d'bagout,
Mais, v'là qu'tout-à-coup, ça s'renverse
Et que l'métier n'est plus d'ton goût ;
Tu veux, n'en prenant qu'à ton aise,
Choisir maint' nant l'heur' du turbin,
Tu t'gèn's pas d'm'envoyer au bain,
Quand j'te dis que j'la trouve mauvaise !

En vérité Félicité.
J'viens pas t'pousser un' sérénade,
Mais si tu m'avais écouté, *(bis)*.
Nous n'serions pas dans la panade.

T'étais nippée avec richesse
C'était rien urf ! et tout l'quartier
En t'voyant frimer la duchesse,
Me r'bonn'tait, moi, comme un rentier.
En c'temps-là, plus d'une gigolette
Disait en t'voyant sur l'trottoir
C'est un' gonzesse à remontoir
Un vrai moulin à la galette.
En vérité.

Alors, t'avais l'cœur à l'ouvrage
Et tu m'payais un tas douceurs,
Mais j'ai vu qu'tu manquais d'courage
Lorsque t'embauchas tes deux sœurs ;
C'est ell's qui servent la pratique
Et qui rabot'nt tout notr' poignon,
Et moi qu't'app'lais : « mon p'tit trognon ! »
J'fais l'poireau devant ta boutique...
En vérité.

Toi-même aujourd'hui tu t'limites
A deux heur's de truc ; c'est trop peu !
En connais-tu beaucoup d'marmites
Qui n'tienn'nt pas plus longtemps au feu ?
C' n'est pas avec ça qu'on éclaire
Chez l'proprio, ni chez l'mitron...
J'me r'tiens en t'collant un marron
De t'plaquer là pour la gross'Claire.
En vérité.

Quand elle est gironde est c'qu'un' môme
Renaud' pour quelqu's plomb's de trottin ?
Avec tout ça, c'est moi qui paume,
Car tu n'm'aboule plus un rotin.
Comme un' grenuche qui s'effare
Dès qu'on lui pousse un compliment,
Tu t'esbign's au moindr' boniment...
C'est un sal' coup pour la fanfare.
En vérité.

C'que par hasard tu t'imagines
Que si tu n'douill's plus, j'vais claquer ?
Est'c'que j'n'ai pas tes deux frangines
Qui n'se r'fus'nt jamais à casquer ?
Quant à toi qui veux fair' ta tête
Tu tournes mal et c'est certain
Qu'tu calench'ras un beau matin
Dans la peau d'une femme honnête !
En vérité.

J.-J. LA CAVORNE.

Berceuse Argotique

A Léon Durocher.

Roupill', roupill', mon p'tit salé,
Sans qu' tu t'arrêtes ;
Au loin ton dab s'en est allé :
Ferm' tes mirettes.

S'il a lingué un pant' rupin
Y a excuse ;
C'est qu'y avait pus un morceau d' pain
A la cambuse.

Un coup d'surin, pourquoi qu' c'est laid ?
Moi j' deviens rosse,
Quand j' crèv' de faim et qu' j' n'ai plus d'lait
Pour mon p'tit gosse.

Les sal' bourgeois qu'il fout à l'eau
C'est méritoire :
Car le lend'main j'ai du lolo
Pour te fair' boire.

Roupill', roupill', mon p'tit salé
Brid' ta paupière ;
Au loin ton dab s'en est allé,
J' fais un' prière.

Afin qu' cett' nuit ton vieux daron
Rencontr' du monde
Et qu'au matin nous ayons l' rond
Dans not' profonde.

Ton pauv' p'tit corps nu comme un ver
Faut qu' je l' frusquine ;
Et tu n'auras pas froid l'hiver
Quand il lansquine ;

Et puis j' t'ach't'rai un ch'nu bonnet
Pour ta cabiche
Afin qu' tu sois plus chouett' quo n'est
Un enfant d' riche !

Roupill', roupill', mon p'tit salé
Fais un beau rêve !
P't'êtr' que les flics l'ont emballé
Et qu' ton dab crève.

Dans un' cellule au grand Dépôt,
Sans qu' ça l'émeuve
En attendant qu'il laiss' sa peau
Sous l' coup d' la veuve ?

Mais l' Meg des megs lui pardonn'ra,
Pour toi, mon ange,

Et tout là-haut il s'en ira
Ousque l'on mange.

Roupill', roupill', mon p'tit salé,
Sans qu' tu t'arrêtes,
Au loin, ton dab s'en est allé ;
Ferm' tes mirettes !

Eugène HÉROS.

(dite par Félicia Mallet.)

Les lamentations de Jeanne d'Arc

Air : *L'Expulsion.*

On n'en finira donc jamais
De m faire ici-bas d la réclame !
Partout j'obtiens mon p'tit succès,
A propos de tout l'on m'acclame.
Je pensais, après mon trépas,
Jouir du r'pos... erreur amère ;
Tout ça parce que je n'ai pas
Egaré la croix de ma mère. } *Bis*

A tous les partis j'appartiens,
Je suis la femme universelle ;
Royalistes, republicains,
Se réclament de la Pucelle.
On avait même prétendu
En moi voir une socialisse ;
Pourtant, puisque j'nai rien perdu,
Je suis plutôt conservatrice. } *Bis*

On me plante droite à cheval
Sur la place des Pyramides ;
J'avou' que j'y suis assez mal.
Surtout quand les temps sont humides,
Je reste là, le bras en l'air,
Enfermé dans mes balustrades ;
Si seul'ment je pouvais m'abriterr,
En cas de plui' sous les arcades ! } *Bis*

Aux quatre coins des deux salons
On contempla ma portraicture ;
En bustes, petits, gros ou longs,
En toil's ousqu'y avait d'la peinture ;
Mon profil est assez coté
Dans la chromolithographie ;
C'est beau la popularite,
Mais d'puis Boulanger j'me méfie. } *Bis*

Monsieur Mermet, à l'Opéra,
Sur moi fit une œuvre rasante ;
Port' Saint-Martin, la grand' Sarah,
Incomplètement me représente ;
J'eus même un succès colossal
Sous les traits crispés de Lavigne :
Voir Jeann' d'Arc au Palais-Royal,
Ça c'est le comble de la guigne ! } *Bis*

Tandis que sur le livre d'or
Des saintes l'on m inscrit à Rome,
De son côté, Monsieur Widor
Me canonise à l'Hippodrome ;
On m'brûle à la f'te de Neuilly,
Puis, à Nancy, l'on m'inaugure ;
N'auront-ils pas bientôt fini
De s'payer ainsi ma figure ? } *Bis*

Jules OUDOT.

Batard

Air : *Alphonse du Gros-Caillou.*

Moi, je suis né d'une gardeus' de bêtes
qu'était mariée, mais trompait son époux
avec Monsieur le baron d'Epinettes
qui fut mon père ; et c'est flatteur pour nous.
Aussi je suis tout l'orgueil de ma mère
et d'son mari, papa qui n'est pas l'bon,
et ça m'consol' de rester prolétaire
d'être bâtard de Monsieur le baron. } *Bis*

Pourtant je sais que le mari d'ma mère
eut un enfant de la femm' du baron
et c'en est un qui s'gob' d'avoir un père
pour allonger sa galette et son nom.
C'est tout au plus s'i'm'dit : Salut ! Jean-Pierre,
Quand j'dis : Bonjour, monsieur l'comte Raymond.
Il est bâtard d'un pauvre prolétaire
et moi bâtard de Monsieur le baron. } *Bis*

Enfin tout çà, j'sais bien qu'ça s'fait dans l'monde,
qu'y a pas moyen de choisir ses parents.
Quand on l'leur dit, pas un qui n'vous réponde
sans vous d'mander *si vous n'êt's pas contents.*
Ah ! fichtre non ça n'me satisfait guère
d'voir les parents s'donner toujours raison
et de rester un pauvre prolétaire
moi le bâtard de Monsieur le baron. } *Bis*

Claude LAUZANNE.

Au Conservatoire

I

Il était un' fois un ménage
De concierg', sur la plac' Louvois,
Qu'avait un' fill', modeste et sage,
C'est très rar', mais ça s'voit quelq'fois ;
Et tous les deux, rêvant de gloire,
Disaient en voyant sa beauté :
« Faut qu'elle entre au Conservatoire
Pour dev'nir un' célébrité. »

II

Afin qu'elle ait toutes les chances,
Ils lui fir' apprendr' le violon ;
Et sans regarder aux dépenses
Lui donnèr' de l'*inducation.*
La p'tite avait beaucoup d'mémoire,
Chacun s'écriait épaté :
« Faut qu'elle entre au Conservatoire
Pour dev'nir un' célébrité. »

III

Pendant qu'son père ouvrait la porte,
Et qu'sa mèr' faisait l'escalier,
La belle enfant d'plus en plus forte
Allait suivr' des cours à Bullier.
A seize ans, c'est à n'pas y croire
Elle fut prête à tout affronter
Et s'en fut au Conservatoire
Pour dev'nir un' célébrité.

IV

Des messieurs d'un aspect farouche,
Lui fir' passer des examens ;
L'public voyant sa joli' bouche
Applaudit des pieds et des mains.
Ambrois' Thomas, criant : « Victoire »,
La r'çut à l'unanimité
Disant : « Faut qu'au Conservatoire
Ell' devienne un' célébrité. »

V

C'était un' travailleus' jeune fille,
Comme on n'en voit pas tous les jours ;
Ell' n'revint pas dans sa famille,
Afin de mieux suivre les cours.
Soupçonnant ce fait méritoire
Son pèr' dit sans plus s'inquiéter :
« Faut qu'ell' reste au Conservatoire
Pour dev'nir un' célébrité. »

VI

Mais, dans le faubourg Poissonnière,
Elle rencontra trois gommeux,
Qui s'mir' à la suivr' par derrière,
Et d'autres gommeux fir' comme eux ;
La pauvrette eut peur d'une histoire,
Et n'osa pas les écarter :
Dans la ru' du Conservatoire
Ell' devint un' célébrité.

Georges DIDIER.

Créée par l'auteur aux Soirées de LA PLUME.

Ce que dit la Chanson

I

La chanson a plus d'un langage
Consolant, sévère ou joyeux,
Qui sait charmer jeunes ou vieux
Avec des refrains de tout âge.
Elle se tient près du berceau...
Ecoutez, vous pouvez entendre
Murmurer sa voix douce et tendre :
« Do do, l'enfant do...
« Dors, mon bébé, je suis ta mère,
« C'est du cœur que part mon doux son...
« Je suis le rêve et la prière. »
Voilà ce que dit la chanson.

II

Aux jeunes cœurs, mettant l'ivresse
Elle suit pas à pas l'amour,
Et jour et nuit, et nuit et jour,
Elle habite avec la jeunesse.
C'est la compagne du printemps
Au jupon court, à la voix forte
Qui dit : « Aimez!... et puis qu'importe
« Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans
« Aimez! riez! que la folie
« Vous arrête à chaque buisson !
« Aimez ! car l'amour, c'est la vie. »
Voilà ce que dit la chanson.

III

La chanson d'essence française,
Grandit au milieu du danger :
Pour faire face à l'étranger
Elle nous guide en la fournaise.
Elle veille autour du drapeau
Pleine d'héroïsme et de flamme
Et met ce refrain dans notre âme :
« Mourir pour la patrie est le sort le plus beau !
« Combats et nargue la souffrance
« Allons ! donne ton sang, garçon !
« Meurs, s'il le faut, c'est pour la France. »
Voilà ce que dit la chanson.

IV

C'est l'automne et le froid commence...
Grand-père est au coin de son feu
Et sa voix qui chevrotte un peu
Entame une ancienne romance.
Grand'maman, les yeux tout émus,
Penche vers lui sa blanche tête
Et dans son cœur l'écho répète :
« Vous veillirez et je ne serai plus...
« Espoir... qui sait ? On doit renaître
« Dieu, quand on s'aime à l'unisson,
« Là-haut vous réunit peut-être. »
Voilà ce que dit la chanson.

Octave PRADELS.

Le Haleur

I

Tirant la corde du chaland,
Hâleur, tu vas le corps en nage,
D'un pas fatigué, lourd et lent,
Le long du chemin de hâlage.
Tu vas, suivi par les gamins,
Parfois, souffleté par un saule ;
La corde te coupe l'épaule,
La corde t'écorche les mains...

Sur l'eau calme, le chaland glisse,
Tire! hâle! ho! hisse !
Tu te reposeras tantôt ;
Hâle le bateau.

II

Tu vas, moderne Juif-Errant,
D'écluse en quai, de berge en grève,
Le long du fleuve murmurant,
Marchant, marchant, marchant sans trêve.
Il te faut hâler sans merci
Le lourd chaland, pour toi, galère...
Ah ! c'est la barque de misère
Que toujours tu hâles ainsi.

Sur l'eau calme, le chaland glisse,
Tire ! hâle ! ho ! hisse !
Tu te reposeras tantôt ;
Hâle le bateau.

III

Enfin, brisé, n'en pouvant plus,
Quand l'âge, doublant la fatigue.
Rend tes membres presque perclus,
Tu vas tomber sur quelque digue.
Mieux vaudrait pour toi qu'un faux pas
T'envoie au fond de la rivière
Chercher la couche hospitalière
D'où l'on ne se relève pas.

Sur l'eau calme, le chaland glisse,
Tire ! hâle ! ho ! hisse !
Tu te reposeras tantôt ;
Hâle le bateau.

E. HERBEL.

CROQUIS DU QUARTIER

—

LE MARCHÉ AUX VEAUX

AIR : *Les Filles Soumises.*

—

I

Lorsque Bullier ferme ses portes,
S'échappant de cet étouffoir,
On voit filer sur le trottoir
Des petits veaux de toutes sortes.
Ils trottinent sur le trottoir,
Quêtant leur foin de chaque soir.
Et doucement, cherchant pratique,
Ils passent, souriant à la force publique,
Bis De peur que le sergot,
Qui fume son mégot,
Ne les arrête avant la ru' Soufflot.

II

En arrivant dans cette rue,
Les bestiaux sont rassurés,
Car, devant leurs yeux apeurés,
Les acheteurs forment cohue.
Ils se sentent bien rassurés
Par les michés non écœurés
Pour s'abreuver et se refaire.
A l'étable voisine ils vont traiter l'affaire,
Bis Les produits ont le choix
De mener leurs bourgeois
Causer dans les étables un, deux, trois.

III

La première étable est française,
Possédant un local de prix,
Où les veaux de notre pays
Peuvent tous se tenir à l'aise,
On y discute force prix,
Hélas, bien peu de veaux sont pris
Et de peur que leur douce haleine
Ne salisse les murs, tout est en porcelaine
Bis On a mis dans le fond
Un salon peu profond
Où les marchés se font et se défont.

IV

La deuxième étable est flamande !
Sur les murs on mit des tissus
Qui singent les dessins cossus
Des Gobelins ; je recommande
De ne pas toucher ces tissus
Des cafards vous tombent dessus
Les petits veaux autour des tables, {bles
Errent en vous montrant des mufles peu sorta-
Bis Et sur l'un des côtés
On montre aux dégoûtés
Un box où sont les produits haut cotés.

V

La troisième étable est plus grande,
On y rencontre ce qu'on veut,
Car on n'a qu'à former un vœu,
L'offre répond à la demande ;
Mais prenez garde à votre vœu
On peut y trouver un cheveu.
Dans cet endroit, les marchandages
Se font dans un million de différents langages;
Bis On y parle roumain,
Turc, grec, américain,
Et quelquefois français plus ou moins bien.

VI

Quand l'acheteur se met en grève,
Le cœur navré, le front baissé,
On voit passer d'un pas cassé
Sur le trottoir le veau qui crève,
Il se traîne, le front baissé
Par les étables, harrassé
Et pour chasser sa peine amère
Il file se coucher avec un veau, son frère,
Bis On en a vu parfois
Y rester plusieurs mois.
Que voul'ez-vous, Messieurs, on n'est pas d'bois!

VI

La tour Eiffel dans les nuages,
Jetait sur ce coin merveilleux
Les plus éclatants de ses feux
Pour éclairer les pâturages ;
Elle jetait ses brillants feux
Sur des tableaux délicieux
Mais maintenant, elle est pudique
Et craint une atteinte à la morale publique
Bis Dans ce lieu corrupteur
Son phare protecteur
Nous montre un gros feu rouge indicateur.

Paris, 20 août 1891. Alfred DALIBARD.

SOUS LA PLUIE

Un monsieur su' l' boul'vard
Suivit un' petit' dame,
Un deuxièm', tout gaillard,
Suivit, l'amour dans l'âme,
Un troisièm' aussitôt
Par derrier' eux défile,
On prétend que bientôt
Il y en eut près d'un mille.

Vint à pleuvoir soudain
Et les suiveurs en bande,
Paraplui' à la main,
Tous en chœur, font la d'mande
D'abriter l' beau trottin
Qui, la chos' est fréquente,
N'avait pas son pépin
Dessous l'averss' battante.

« Grand merci d' l'empress'ment,
S' mit à crier la p'tite,
Moi, j' vis très honnêt'ment
Et j' veux pas qu'on m'abrite. »
Si furieus' ell' parut,
Que des suiveurs la horde
En un clin d'œil s'en fut :
Lorsqu'un passant l'aborde :

Il était séduisant,
Mais, par ce temps de pluie,
Voilà qu'est embêtant,
N'avait pas d' parapluie.
— Bien cruell' privation,
C'est un objet utile
A la conversation.
Au début d'un' idylle. —

Un moment il chercha
Quelque chos' à lui dire
Et, sitôt qu'il trouva,
Il dit dans un sourire :
« Mad'moisell', je suis fou
D' vos jolis yeux d'ébène,
Mad'moisell', voulez-vous
Accepter un' urbaine ?

D'abord ell' hésita,
— Ça s' fait, c'est en usage —
Puis ensuit' accepta,
— La femm' est si volage. —
Lorsque l'automédon,
Voulut s' fair' payer l'heure,
Son client dit : « Crènom !
Y'a-z-a pein' un quart d'heure ! »

Et la moralité,
C'est que, dessous la pluie,
Faut plus à un' beauté
Offrir un parapluie
Car i' s'rai'nt des malins,
Oui, messieurs j' vous assure,
Ceux qui sous des pépins
F'rai'nt c' qu'ils fir'nt en voiture !

TREBLA.

Créée par l'auteur aux Soirées de LA PLUME.

Faut s'y prendr' mieux qu' ça

Couplets Humoristiques

I

Un jeune auteur du meilleur ton
Tombe un jour par inadvertance,
Au cabaret du Mirliton
Et veut offrir une romance !
Le Maître du lieu, goguenard,
Lui dit : — Ce n'est pas mon affrire,
Tu peux porter, mon vieux canard,
Ton rêve au *Phare Littéraire* :

Fais une chanson,
Alerte et légère,
Bien à l'unisson,
Du goût populaire.
Alors mon garçon,
T'as quéqu'chanc' de plaire ;
Mais pour ce genr'là *(bis)*
Faut s'y prend' mieux qu'ça. *(bis)*

II

On veut, dit-on, canoniser
Jeanne, populaire héroïne,
Aussi, chacun de s'écrier :
Honte aux Anglais, race féline !
Pour casser l'inique procès
La France est en instance à Rome,
Mais ce désir de bon Français
Semble peu réussir en somme.

Le pape inquiet
A son secrétaire
Lui dit : — Sur ce fait
Voyons l' dictionnaire
Cherchons en secret
C' qu'il dit d' la bergère
J'connais pas c'nom-là *(bis)*
Faut s'y prendr' mieux qu'ça. *(bis)*

III

Vous voyez sur le boulevard
Une jeune et coquette dame,
Vous vous dites, nom d'un pétard
J'irai bien lui peindre ma flamme.
Une œillade, vous voilà pris :
Quand vient le temps de l'abordage
Si vous n'y mettez pas le prix,
La belle vous tient ce langage :

Vois-tu, mon mignon,
Je suis très coquette,
Pour m'avoir, garçon
As-tu de la galette,
Car sans picaillon
Souper d'ta binette
J' suis pas d' ces femm's-là *(bis)*
Faut s'y prendr' mieux que'ça. *(bis)*

IV

Certain soir aux *Ambassadeurs*
Je me porte, ayant vu la veille,
A l'*Horloge*, les spectateurs
Acclamer Guilbert la merveille !
On applaudissait bêtement
Ouvrard avec sa chansonnette
Quand j'entendis subitement
Une artiste aplatir Yvette !

La belle mimait,
La *Chère* rivale,
Le bourgeois riait
Comme un bucéphale.
Le commis s' tordait.
Moi, v'là qu' je m'embale !
Chiner c'te femm'-là *(bis)*
Faut s'y prendr' mieux qu' ça. *(bis)*

V

Nous avons vu tout récemment
L'accueil que nous fit la Russie.
Nos bons voisins fort décemment
Usèrent de diplomatie,
Mais le peuple avec son bon sens
N'est pas séduit par leur plumage,
Il dit aux Anglais : — Bonnes gens,
Nous connaissons votre ramage.

La main dans la main
Français et Cosaques
Peut-être demain
Feront aux canaques
La guerre sans fin.
Gare à vos baraques !
Pour berner c' peupl'-là *(bis)*
Faut s'y prend' mieux qu' ça. *(bis)*

SAULGRAIN.

Les Pommes

Un jour, la petit' Nicolette
Dit à son ami Nicolas :
« Un' drôl' d'idé' m' pass' par la tête,
« Allons au verger qu'est là-bas !
« Car tu n' peux pas t' figurer comme
« Je voudrais bien croquer d' la pomme ! »
— Nicolas répondit : Ça me va,
Oui da !
Nicolas répondit : Ça m' va ! »

Alors le gars riant d'un air drôle
Dans son grenier s'en fut quérir,
Pour abatt'e les pomm's un' grand' gaule
Qu'était longue à n'en plus finir.
« Qu'c'qu'tu dis d' cell'là, Nicolette ?
« — J'dis q' j'allions, saperlipopette,
« Rud'ment en abatt' avec ça.
Oui da !
« Rud'ment en abatt' avec ça ! »

La d'ssus, ils sortent du village
En s' tenant tous deux par la main,
Et puis ils prennent sous l' feuillage
Le sentier qu'ils connaissaient bien.

« La route à c't' heure est mieux tracée
« Dit Nicolas, q' l'anné' passée,
« On n'y entrait pas si bien q'ça
« Oui da,
« On n'y entrait pas si bien q'ça ! »

« Et comm' je suis v'nu pour des pommes
« Ajout't-il, d'un air malicieux.
« C'est sûr, pas pour des prun's et j' sommes
« Qu'un' bêt' si j'en voyons pas deux ;
« Ell's sont tout's deux dans ton corsage !
« — Mais la p'tit' dit : veux-tu êtr' sage,
« On ne parl' pas de ces deux-là,
« Oui da,
« On ne parl' pas de ces deux-là ! »

Comme il n'aimait pas la dispute,
Tenant toujours sa gaule en main,
Nicolas s'tait pour un' minute,
Et ils arriv'nt aux pomm's, enfin !
Ah ! qu'elles sont appétissantes,
Mignonnes, bien faites, tentantes,
Les belles pommes que voila
Oui da.
Les belles pommes que voilà !

Pendant que d'ais' saut' Nicolette,
Nicolas s' trémoussant d' plaisir,
Vous prend sa bonn' gaule et la jette
Dans le pommier sans coup férir.
Il tape, il tape, il tap' sans cesse,
Sans s'arrêter et sans faiblesse ;
« Tiens t'en veux, Nicolette, en v'là !
« Oui da,
« Tiens t'en veux Nicolette en v'la »

Et c' que ça f'sait rir' Nicolette
De voir s'emplir son p'tit panier !
Tout's les pomm's tomber'nt sur l'herbette
Y en eut bientôt plus sur l' pommier.
Et tous deux ils disaient : « ah comme
« C'est bon !... c'est bon de croquer d' la pomme
« Je n' savons rien d' meilleur que ça.
Oui da !
« Je n' savons rien d'meilleur que ça !

Alors ils rentrèr'nt au village
En baissant timid'ment les yeux,
Et l' Mair' par un mariage
Unit les deux p'tits amoureux.
Fillett's aux garçons montrez comme
Vous savez bien croquer la pomme
Pour se marier il ne faut q' ça,
Oui da.
Pour se marier il ne faut q' ça !

Denis CARON.

Paroles et musique de Denis Caron.

Ondet, éditeur.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

La Paix du Cœur, par *Jean Blaize*.

Enfin voici un livre. Déjà un premier roman, *Les Planches*, avait fait souligner le nom de Jean Blaize dans la mémoire des critiques qui lisent ; le nouveau venu classe définitivement son auteur. Nous avons un romancier de plus. Et il n'occupera pas le dernier rang parmi les quatre ou cinq d'aujourd'hui.

Taillons à même l'œuvre quelques échantillons des pensées et du style :

« Octave, je vous aime en Dieu. » page 92.

« Ah ! dites, combien est supérieure notre existence, à nous qui, sous l'existence apparente de tout, de nous-mêmes, en entrevoyons une autre plus réelle, qui ne croyons pas plus à la forme, à la couleur des objets les plus palpables, qu'en bleu, à la solidité de ce firmament. » p. 218.

« Octave il ne faut pas que notre amour ait les regrets de tant d'autres. Pour toi qui, des sommets de l'Idée, as vu la vanité relative de l'humaine existence, pour moi qui ai comme le souvenir de vies antérieures, qu'importe que nos êtres ne se soient pas rencontrés vierges en la période présente de l'Eternité. » p. 225.

« Cela me plaît, Mrs Thursnane, que nous ne soyons pas des enfants. Votre austérité de femme où demeure la jeunesse répond à ma complexité. J'admire votre science, et vos mèches impalpables me rendent fou. Vous êtes la vibration de la vie et la langueur du rêve. Et vos yeux, où se reflètent mes pensées avant que j'aie fini de les émettre !... Et tout !... » p. 229.

Après la mort courageuse de l'aimée, la conversion probable de l'athée, œuvre de l'amour : « Il ne *prie* peut-être pas : il *médite* en toute religion... Il espère en la mort pour l'accomplissement de ses vœux ; il espère en son reste de vie pour acquérir et transmettre les certitudes enviées. » p. 366.

Tout le livre est consacré à la description des pensées admirables de ces deux êtres : Mrs Thursnane, une pauvre fille à laquelle deux amours malheureuses ont appris à vivre, à souffrir, et qui, institutrice chez Mme de Najante, est prise d'un amour quasi immatériel pour l'aîné des fils, Octave, un pessimiste, un raffiné de sensations qui frôle le criminel. Au seul point de vue de son roman d'amour, Tolstoï et Barrès semblent surtout l'avoir instruit. Cette double étude fait songer à des fresques de Puvis de Chavannes ; les lignes ne répondent pas à une forme simplement comme en un Bouguereau quelconque, ce sont des pensées... A la cimaise du livre, largement, s'étale cette merveilleuse histoire de deux âmes ; les autres tableaux, le caractère de Mme de Najante, de ses jeunes enfants, le salon de Najante, les familiers, la vie aux bains de mer, sont accrochés un peu haut, embués à dessein.

Un seul reproche : il y a un peu trop d'anglais dans le livre ; il y a des *good morning* qui sont enfantins. Et puis, comme conséquence, des inversions dérobées à la langue d'outre-manche et qui semblent étranges chez nous. En compensation, des trouvailles de style, non pas de mots seulement, mais d'idées. Un seul exemple : « Oh ! sa bouche amère, trop fendue, qui doit donner comme des baisers de blessure. » p. 170.

J. des G.

Hedda Gabler, drame de Henrick Ibsen, traduit par le comte Prozor.

Lorsque parut ce drame, notre collaborateur Henri Albert en rendit compte dans *La Plume* (nº du 1er février 91). M. Albert avait lu dans le texte. La traduction de M. Prozor est excellente, cela va sans dire ; elle nous fournit même l'occasion de défendre Ibsen contre son traducteur ; ce dernier veut que *Hedda Gabler* soit une pièce à thèse ; Ibsen prétend le contraire. Notre impartialité nous oblige à dire que l'auteur doit avoir raison, sa pensée est à lui, bien à lui, lui seul peut en donner le sens. Il est assez étrange de voir un semblable conflit — tout amical et respectueux d'ailleurs. Pour l'analyse de l'œuvre, nous prions nos lecteurs de se reporter à l'article de M. Albert si remarquable en tous points.

N. C.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Odéon. — *Kean ou Désordre et Génie*, par Dumas père.

Le nom de Dumas fait toujours son effet sur l'affiche, s'est dit M. Porel ; songeons à la recette.

Nous ne voyons pas d'autre cause à la reprise de *Kean* ou *désordre et génie*.

Ce vieux drame milhuitcentrentesque, conventionnel naïvement, bourré de péripéties attendues, d'intrigues banales, garni de tirades prétentieuses et de scènes à effet (même dans la salle comme en une revue du **Palais-Royal**), nous a paru vide d'intérêt.

Le public littéraire (!) des premières représentations y a pris peu d'agrément.

La mise en scène est ordinaire, mais les costumes fort beaux.

M. Guitry, retour de Russie comme nos marins, n'a pas semblé de taille à incarner le rôle de *Kean* ou *désordre et génie*; il ne rend bien ni le côté cour ni le côté jardin, de ce personnage, je veux dire la face désordre, et la face génie. Mais c'est un artiste de grand talent, au jeu simple et personnel.

Une débutante, lauréate du Conciergeatoire, Mlle Hartmann, plus qu'insignifiante, nous a prodigieusement agacés.

Il convient de citer M. Paul Reney, d'une correction toute britannique en Prince de Galles, l'excellent Cornaglia en constable bonhomme, et M. Gauthier qui a remporté un joli succès dans une scène de gymnastique de chambre.

X

Château-d'eau. — *L'honneur de la maison.*

Le théâtre intermittent du Château d'Eau, sous une nouvelle direction, vient de nous convoquer à ouïr un mélodrame.

La pièce est montée avec soin, et convenablement jouée, surtout par M. Garay, un acteur au jeu sobre.

Je ne me souviens guère (non, vrai !) du thème de ce mélodrame, qui pourra passionner le quartier Popincourt.

Audaces fortuna...

X

Théâtre Réaliste. — *Paternité ! La crapule !! Rosse !!!* par M. de Chirac.

Ce n'est pas ouvrage de critique que de toucher à l'œuvre de M. de Chirac, mais de vidangeur. Nous ne nous en sentons pas les aptitudes.

Si les interpellations opportunes et les spirituels lazzis de notre collaborateur et ami Edouard Dubus avaient fait défaut, la fosse où M. de Chirac exhale ses émanations se serait rapidement vidée. Mais on prit le parti de rire, en se bouchant les oreilles et le nez et la soirée fut supportable.

M. de Chirac est directeur, auteur et acteur de ces matières-là, vilain métier. Il a trouvé des complices, et cela m'étonne. Pauvres gens résignés à vomir en scènes ces sales inepties !

Nous ne reparlerons plus du Théâtre Réaliste de M. de Chirac.

Georges ROUSSEL.

Chronique des Concerts - Colonne

A la bonne heure ! Voilà qui est infiniment plus sage de nous servir dans leur ordre toutes les symphonies de Beethoven.

Nous y aurons gagné cette année l'audition de la 9e (avec chœurs), mets rare dont on n'a pas abusé à l'Association artistique, étant donné les longues études qu'elle exige. En somme pour ces deux premières symphonies, exécution correcte. Le mouvement lent est en général bien pris, et le finale bien enlevé. Je n'en dirai pas autant des scherzo et menuet, qui manquent d'un certain équilibre, tandis que les premiers morceaux sont toujours d'une allure beaucoup trop vive. Malgré cela les qualités d'ensemble marquent un réel progrès.

La nouveauté réside dans une première audition de fragments symphoniques tirés d'*Esclarmonde*. Je croirais manquer à mon devoir de chroniqueur impartial, en ne les déclarant pas incompréhensibles d'un bout à l'autre. Nous sommes loin des suaves auditions de *Marie,-Magdeleine*, ou du *Sommeil de la Vierge*. La tonitruante *Evocation* du début, amène à la file vivants et morts. Ici nous reconnaissons Reyer revendiquant amèrement la paternité de *Sigurd* ; plus loin c'est Wagner lui-même, réclamant le privilège des procédés tannhausériens, tandis que le vieux César Franck gémit sur ses harmonies outragées.

Certes je ne louerai jamais un châlet dans l'*Ile Magique* ; ce plaisir sans nécessité serait aussi dépourvu de charmes, que l'*Hyménée* préhistorique du III. J'aime mieux, *Dans la Forêt*, dont la *Pastorale* reste davantage dans le genre de Massenet. L'idée d'aller quérir des thèmes originaux en Afrique ne manque pas d'une certaine saveur surtout après les terribles exemples qui précèdent. *Africa*, savamment interprétée par Me Roger-Miclos, me paraît une œuvre solide où le talent symphonique de Saint-Saëns s'y trouve marqué au sceau du meilleur goût.

Signalons encore en passant l'*Esclave* de Lalo, à laquelle je préfère certainement *Myrto* du regretté Léo Delibes. Mlle Berthe de Montalant qui interprétait également la ravissante *Villanelle* de Berlioz, et l'air d'*Etienne Marcel* s'y est montrée pleine de délicatesse : je ne lui reprocherais d'ailleurs qu'un léger tremblement de la voix. Je considère la *Nuit et l'Amour*, comme une des plus fidèles peintures d'Augusta Holmès. Je n'en veux pour preuve que ce chant de violoncelles, avec accompagnement de harpes, soutenu par les instruments à vent, et suivi d'une phrase de quatuor vraiment passionnée. Et ce frisson, ce frémissement qui tient l'orchestre entier après l'extase amoureuse, tandis que résonnent aux cuivres les notes : si *bémol*, sol, si *bémol* !...

Pour terminer, une sélection de Wagner : Les *Maîtres chanteurs*, et *Lohengrin*.

Excellente interprétation en tous points, particulièrement en ce qui concerne l'*Introduction symphonique du 3e acte*, dont le mouvement plus modéré, n'a pas été sans permettre une exécution irréprochable. Oh ! Ce prélude du 1er acte, avec tous les violons divisés en quatuor ! Leur thème est repris par les bois, puis par les cuivres, et enfin par tout l'orchestre sur un fortissimo énergique, pour revenir ensuite au point de départ des instruments à cordes. Le prélude du 3e acte des *Maîtres chanteurs*, paraît avoir inspiré Bizet. Nous y retrouvons en effet le *leitmotiv* de l'amour de Frédéri pour l'Arlésienne. On les voit aussi ces robustes paysannes lutinant sur les bords de la Pegnitz avec les écoliers, tandis qu'éclate au loin la fanfare annonçant l'entrée des Corporations.

J'estime César Gui, doué d'un certain sentiment dramatique dans les *Deux Ménétriers*, chantés par Auguez ; quant à la *Marche slave* de Tschaïkwosky, c'est un vaste mélange d'airs nationaux auxquels vient se mêler l'inévitable hymne russe. Comme facture, le morceau présente des particularités assez intéressantes, parmi lesquelles je signalerai à titre de curiosité, le motif de trompettes accompagnant en staccato, un chant soutenu d'instruments à cordes. Mais que de cymbales !

Entrevu dans la salle et au foyer : Augusta Holmès, Diémer, C. Lefebvre, Mackar, l'heureux éditeur de Tschaïkwosky, de Lapommeraye, R. Canivet, G. Lecomte, Henri Gauthier-Villars, Gaston Paulin, Ernst, Stoullig, Mangin, et autres amateurs d'art.

LÉLIO.

Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay. — Typ. et lith. Joseph ROYER.

Echos d'Art et de Littérature

L'affaire Péladan-Bloy-Deschamps est venue le 21 octobre devant la neuvième chambre du tribunal de la Seine. M. le prince Alexandre Ourousof assistait notre maître et ami Léon Bloy ; Me Fernand Labori, le très remarquable avocat parisien défendait notre Rédacteur en Chef ; M. Péladan était représenté par le député boulangiste Le Senne.

Après plaidoiries, l'affaire fut remise à huitaine. Enfin, le 28 octobre, sur conclusions conformes du ministère public, le Sâr Péladan a été débouté de sa demande et condamné aux dépens.

Au prochain numéro, le compte-rendu complet. Mais nous tenons à remercier dès à présent nos confrères de la grande presse qui, à **l'unanimité**, sauf un raté jaloux, ont été on ne peut plus aimables pour nous : le *Figaro*, le *Temps*, le *Gil Blas*, le *Paris*, la *France*, les *Débats*, l'*Echo de Paris*, l'*Evénement*, le *Voltaire*, le *Petit Journal*, la *République Française*, la *Gazette des Tribunaux*, la *Gazette du Palais*, le *Droit*, la *Loi*, le *Matin*, le *Siècle*, l'*Eclair*, la *Presse*, la *Liberté*, le *Jour*, l'*Autorité*, le *Rappel*, la *Petite Presse*, la *Lanterne*, le *Petit Parisien*, l'*Estafette*, le *Soleil*, la *Paix*, la *Justice*, le *XIXe Siècle*, le *Moniteur Universel*, le *Petit National*, le *Radical*, le *Petit Caporal*, le *Monde*, le *Mot d'Ordre*, l'*Intransigeant*, le *Parti National*, la *Bataille*, le *Soir*, la *Petite République*, le *Petit Moniteur*, le *National*, la *Cocarde*, la *Nation*, l'*Univers*, le *Monde Artiste*, le *Pays*, la *Patrie*, le *Journal de St-Pétersbourg*, le *Journal de Francfort*, le *Génevois*, le *Journal de Genève*, le *Courrier de Lyon*, le *Petit Lyonnais*, la *Gironde*, le *Phare du littoral*, le *Journal de Rouen*, le *Populaire* (Nantes), la *Chronique* (Bruxelles), l'*Union Républicaine* (Mâcon), la *Démocratie du Centre* (Moulins), le *Nouvelliste* (Rouen), le *Phare de Dunkerque*, etc., etc.

×

Une grande partie des chansons contenues en ce numéro ont été créées par leurs auteurs à nos Soirées Littéraires ; toutefois, à une réunion dont la date sera ultérieurement fixée, ces chansons seront toutes redites à nouveau, soit par l'auteur, soit par l'interprète préféré. Cette soirée sera absolument privée.

×

Notre rédacteur en chef ayant été diffamé à nouveau par deux personnages méprisés de tous les artistes et, pour ce, devenus fous-furieux, une assignation vient d'être lancée contre eux par M. Léon Deschamps. Ceci pour donner satisfaction à tous les écrivains qui depuis trop longtemps, ont eu à souffrir du voisinage de ces tristes sires.

×

Le poète Léon Durocher vient de publier chez Eveillard une chanson intitulée *Les Conscrits de Kerlor*, inspirée par la toile *Les Conscrits* de Dagnan-Bouveret, et dans laquelle il a exprimé avec beaucoup de bonheur la résignation tapageuse de ces paysans arrachés à la ferme. Le compositeur G. Goublier a écrit là-dessus une musique d'une couleur très originale, et bien en harmonie avec le poème. Cette chanson comptera parmi les meilleures de G. Goublier.

×

Dans la *Silhouette*, du samedi 17 octobre, notre excellent confrère Auguste Germain, de l'*Echo de Paris*, donne un joli portrait bien véridique du maître Henri de Lapommeraye, l'éminent et digne critique du *Paris*.

×

Dans son no 68, (portant la date du 24 octobre), *Fin de Siècle*, a commencé la publication d'un très étrange, très audacieux et très littéraire feuilleton de Rachilde : *Bestialités*. C'est l'histoire d'une hystérique et de ses fantasques passions.

Ce même numéro contient une grande composition due au crayon de : Paul Balluriau et une gravure, hors texte, tirée en couleur : *La Chute des Feuilles*, par Jehan Marmagne.

Les articles sont signés : Jean Richepin, Aurélien Scholl, Alphonse Daudet, Paul Verlaine et Réné Emery.

0.10 c. le numéro. Bureaux : 59, rue de Provence. — Paris.

×

Tribune du collectionneur :

On désire céder *Le Courrier de la Saison*, 2 numéros, et le *Paillason*, 3 numéros, le tout formant collection complète. Ces publications intégralement rédigées par M. Laurent Tailhade, contiennent des articles de haute polémique et des vers extrêmement curieux. Cette collection est absolument introuvable, on en désire 20 francs.

×

Les gaffes de la quinzaine :

De Guy de Maupassant, notre ami, ce petit morceau de littérature choisie :

« Après de pauvres études, il échoua au baccalauréat et ne sachant plus que faire, il épousa une jolie fille, car il avait de la fortune... »

(*Fin de Siècle*, 21 oct. 91.)

L'auteur de *Boule-de-Suif* est un trop exquis écrivain pour que nous négligions d'enregistrer sa défaillance passagère — l'occasion ne se représenterait peut-être plus !

BULLETIN FINANCIER

Il y a évidemment quelque chose qui ne va pas. Assister à une baisse d'ensemble comme celle qui a marqué cette séance, ce n'est pas tout à fait normal.

Le marché de la rente française a pourtant été bien défendu : le 3 0/0 Ancien n'a perdu que 10 c. à 96 10. Il est vrai que les escomptes ont encore continué, portant sur un chiffre de 195.000 fr. de rentes. Entre parenthèses, l'emploi de ce procédé n'est pas sans soulever quelques critiques.

Le mouvement rétrograde a forcément entraîné les titres de nos établissements de crédits, émetteurs de l'emprunt russe : Crédit foncier à 1250 ; Banque de Paris à 762 50 ; Crédit Lyonnais à 880.

L'action Banque de France a perdu 55 fr. à 4680.

En fonds étrangers, la baisse de l'Extérieure Espagnole à 68 18 et et du Portugais à 36 60 n'est pas encore considérée comme terminée. Italien à 90 28, Hongrois 90 3/4.

Sur le Suez les réalisations que nous avions fait prévoir ont redoublé au comptant et à terme : 2.837 50 dernier cours.

Le Crédit Foncier a encore baissé.

Il en est de même pour tous les établissements émetteurs de l'emprunt Russe.

Il y a là un fait qui porte à croire que le succès n'est pas, ainsi que nous l'avons dit, aussi grand qu'il aurait dû l'être et cela parce que les établissements émetteurs ont voulu par trop gagner sur le prix de cession.

RUD'ŒIL.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

F. C. *Panissière.* — *Tourmentez* quand voudrez ; reste, attendez réception. ∿∿ **L.** *Bruxelles.* — 12 pages. Correspondance une colonne, jamais plus. Reçu envoi. Amitiés. ∿∿ **J. V.** *St-Etienne.* — Rappelez-moi envoi après no de Moréas consacré à l'école romane. Amitiés. ∿∿ **Bledmur**. Ne pas confondre *lard* avec *l'Art.* ∿∿ **J. L. R.** *Rouen.* — Ferons nécessaire. ∿∿ **R. de la Vill.** *Thonon.* — Bien ! ∿∿ **L. L. B.** *Rennes.* — Un million de mercis. ∿∿ **G. L.** *Armentières.* — Merci. ∿∿ **J. B.** *Chaussée d'Antin.* — Volume remis au critique. ∿∿ **A. de C. F.** *Stockholm.* — Expédié. ∿∿ **A. G.** *Ekatérinoslaw.* — Reçu. ∿∿ **E. M.** *rue Condé.* — Ferons tout le possible. ∿∿ **H. C.** *Neuilly.* — Ce sera fait. ∿∿ **L. L.** *Beauvais.* — Rappelez-moi cela au moment voulu et je ferai. ∿∿ **G. V.** *Ambérieu-en-Bugey.* — Comment ?... Merci, au contraire — et recommencez souvent. ∿∿ **G. E.** *Arras.* — Oui, quand viendrez à Paris, serons heureux de vous connaître. Chr fait. ∿∿ **A. G.** *Ekaterinoslaw* (Russie). — Merci. ∿∿ **O. E.** *Falaise.* — Merci.

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER

TROISIÈME ANNÉE — N° 62

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

15 Novembre 1891

Le Numéro : **50** cent.

La Revue ne publie que de l'inédit
(Sauf dans ses Numéros exceptionnel)

La Plume

Revue Sociale de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL
Secrétaire de la Direction : Léon DEQUILLEBECQ
Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

Texte :

Illustrations hors texte :

Portraits de **MM. Alexandre OUROUSOF** et **Fernand LABORI**
Avocats de *La Plume.*

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, Rue Bonaparte, 31

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

BIBLIOTHÈQUE ARTISQUE ET LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de *La Plume*

—o—

THULÉ DES BRUMES

par ADOLPHE RETTÉ

(ex. à 20 fr. et à 3 fr. — Tirage à 312 ex. numérotés)

La Revue fait un chaleureux appel à tous les camarades pour que cette édition du livre de Adolphe Retté ne tombe pas tout entière dans les mains des bibliophiles qui guettent nos publications pour les garder, *sans être coupées*, dans leur bibliothèque.

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Ont paru dans la quinzaine :

Hetzel : *Le Japon pratique*, par Félix Régamey (avec cent dessins de l'auteur : 4 fr.).

Genonceaux : *Reliquaire*, poésies de Arthur Rimbaud, recueillies et préfacées par Rodolphe Darzens (3.50).

Perrin et Cie : *Les Agences dramatiques et lyriques*, par A. Germain (2 fr.) ; *Bonne-Dame*, roman, par Édouard Estaunié (3 50) ; *Une honnête femme*, roman, par Armand Charpentier (3 50).

Nadaud : *La Première Glane*, poésies, par Joseph Bouchard.

Savine : *Sociétaire*, mœurs de théâtre, par Paul Dollfus (3.50) ; *L'Intruse*, roman, d'Eugène Faivre (3.50).

Lacomblez : *Journal des Destrée*, mémoires de la vie littéraire (*à l'instar de Paris*), parodie du journal des Goncourt (1 fr.) ; *Loth et ses filles*, drame biblique (3 ex. Japon, 15 ex. Hollande et 330 ex. velin à 2 fr.) ; *Pierrot Narcisse*, poésies, d'Albert Giraud (2 fr.).

Fischbacher : *La Peine de l'Esprit*, drame philosophique, par Maurice Pottecher (sans prix marqué, belle édition).

Clouzot (Niort) : *Les Veillées vendéennes*, contes en vers, par J. Boisson (3.50).

J. Ventre et Cie (Nice) : *Les Exigences*, accommodement à la façon du titre de quelques phrases rebâchées partout et recueillies par Eugène Vivier (édition curieuse, sans prix marqué).

LES THÉATRES

Vaudeville : *Les Jobards*, comédie en 3 actes, par MM. Albert Guinon et Maurice Denier.

Nouveau-Théâtre : *Le Collier de Saphirs*, pantomime de Catulle Mendès, musique de Gabriel Pierné.

Gymnase : *Mon oncle Barbassou* (tiré du roman de Mario Uchard).

Nouveautés : *Norah la Dompteuse*, trois actes, par Bertal et Grenet-Dancourt.

Folies-Dramatiques : *La fille de Fanchon la Vielleuse*, opérette, de Liorat, Busnach et Fontenay; musique de Varney.

Ambigu : *Mlle Quinquina*, par Oswald (5 actes, 10 tabl.).

Menus-Plaisirs : *Le Coq*, opérette de Depret, musique de Victor Roger.

LES REVUES

Dans le **Chat-Noir**, l'un des meilleurs articles de G. Auriol : *Sagesse septentrionale*. — Très bien le premier numéro (série parisienne) de la **Revue Blanche** : une nouvelle sœur avec qui l'on devra compter : signalons les vers de Paul Leclercq et la *Chronique* de Lucien Muhlfeld. — M. Louis Taillis, duquel l'on avait annoncé trop prématurément la mort, est heureusement toujours en bonne santé ; il en profite pour nous témoigner sa réelle amitié en mettant sa conscience à nu devant nous : quelqu'un à qui cette rude franchise, cette belle honnêteté n'a pas dû plaire, c'est l'infirme cloué par lui au pilori dans le dernier nº de la **France Moderne**. — Transformation du **Passant**, de Marseille, en revue illustrée (9 pages de texte et dessins). Revue très luxueuse. — Nouvelle feuille : La **Revue Stéphanoise**, directeur Léon Merlin, à St-Etienne (Loire). Retrouvé quelques-uns de nos bons collaborateurs dans sa rédaction. — Dans l'**Echo de la Semaine** (la revue hebdomadaire si intelligemment dirigée par notre confrère Victor Tissot), le **Glaneur** (à Baugé), le **Magazine**, d'excellents vers signés Henri Corbel. — Notre aimable confrère Chauvigné trouve un peu faible l'avant-dernier numéro de **La Plume** ; nous le remercions de son avis et nous serions heureux de voir la **Revue de la littérature moderne**, réimprimer les *Aveugles*, de Maeterlinck ; ce serait de circonstance. Là-dessus une poignée de main — pour sceller les rapports d'amitié qui existent. — Déplorons certaine page — mauvaise — de Pierre Quillard parue dans le **Mercure**. Anatole France est le premier critique autorisé qui ait daigné nous entendre et parler de nous au grand public dans une feuille importante : *Le Temps*. Lui reprocher d'en avoir parlé *trop tard*, quand on paraît professer à l'égard de ce même public le plus souverain mépris, est une inconséquence et, de plus une ingratitude qui nous peine. Dans l'excellente revue de Valette, tout est à signaler. — Même inconséquence doit être reprochée aux **Entretiens politiques et littéraires**. — Dans le dernier numéro de la **Revue du Siècle** : l'*Ecole romane*, un bel article signé : Charles Le Goffic. — Réponse d'un barbare, dit Le Goffic à Charles Maurras qui nous charge de répliquer que la Bretagne est terre romane comme toute terre française et que la fée Viviane est la cousine très germaine de l'enchanteresse Circé. — Le prochain nº de **La Plume** sera consacré aux

BRETONS DE FRANCE

Rédacteur en chef du nº : Charles LE GOFFIC.

NOS SOIRÉES LITTÉRAIRES

(1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.)

SAMEDI 7 Nov. — Assistaient à la soirée, MM. Charles Buet et son fils, Charles Maurras, Louis Miot, Edouard Dubus, Marcel Bailliot, J. Le Bayon, l'aimable compositeur, Léon Maillard, Jean Moréas, Marcel Legay, très applaudi, Georges Proteau, Henri Maillard, Louis Dumur, Y. Rambosson, Stuart Merrill, Raymond de la Tailhède, Henri Welsch, Louis Le Dauphin, Adolphe Retté, A. Ollivier, Emile Barbier, Marius Rochas, Julien Baral, Louis Le Cardonnel, Fernand Vernhes, O. van Trimschall, Armand Masson, de Ménorval, A.-F. Cazals, D. Trebla, Ferdinand Duchesne (Cl. Lauzanne), Pierre Valin, Paterne Berrichon, Elias P. de Linchet, Léger de l'Halle, Schilt, Yann Nibor, Paul Gabillard, Robineau, Blanchet-Mazon, Delacour (Yvanoff), Jubier, R. Simon, René Tardiveau, Bruneau, docteur Jouon, Albert St-Paul, Henri Prulhières, Maurice Baud, Jacques Tellier, Maurice Dumont, Alphonse de Bévyle, Henri Quittard, Jacques Ferny, Jules Laloue, Eugène Longuet, A. Gensse, Jules Gerbaud, ex-secrétaire particulier de Paul Bert, Jules Lamore A. Chérié, dir. du *Moniteur des Arts*, Jean Surya, Octave Pagès, Letoux, Pierre Trimouillat, Alcide Guérin, Henri Leroy, Lucien Hubert, Montoja, Charles Gautier, Trachsel, Masseron, Bonnet, G. Juy-Guillot, docteur Bonnard, Salé (Henri), Maurice Wolff, Saulgrain, Lelong, Dauphin-Meunier, Jules Benoit-Lévy, artiste-peintre, Vivian, Arthur Boogaerts, Léon Dequillebecq, Fernand Fau, le dessinateur si connu, Henri Cholin, Godefroy Maurevert, vicomte de Lautrec, G. Le Rouge, Henri Mazel, Jean Carrère, Henry Bérenger, président de l'Association des Etudiants de Paris, etc., etc.

(Prière de pardonner les omissions au secrétaire de service ; devant la foule qui dès neuf heures avait envahi la salle, la scène et jusqu'aux coulisses, il a été impossible de faire circuler la feuille de présence.)

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 62 — 15 NOVEMBRE 1891

Pages Retrouvées

GALANTERIES

LES PROMESSES D'UN VISAGE

J'aime, ô pâle beauté, tes sourcils surbaissés,
D'où semblent couler des ténèbres ;
Tes yeux, quoique très noirs, m'inspirent des pensers
Qui ne sont pas du tout funèbres ;

Tes yeux, qui sont d'accord avec tes noirs cheveux,
Avec ta crinière élastique,
Tes yeux, languissamment, me disent : « Si tu veux,
Amant de la muse plastique,

Suivre l'espoir qu'en toi nous avons excité
Et tous les goûts que tu professes,
Tu pourras constater notre véracité
Depuis le nombril jusqu'aux fesses.

Tu trouveras au bout de deux beaux seins bien lourds,
Deux larges médailles de bronze,
Et sous un ventre uni, doux comme du velours,
Bistré comme la peau d'un bonze,

Une riche toison qui, vraiment, est la sœur
De cette énorme chevelure
Souple et frisée, et qui t'égale en épaisseur,
Nuit sans étoiles, nuit obscure ! »

LE MONSTRE

ou

LE PARANYMPHE D'UNE NYMPHE MACABRE

I

Tu n'es certes pas, ma très chère,
Ce que Veuillot nomme un tendron.
Le jeu, l'amour, la bonne chère,
Bouillonnent en toi, vieux chaudron !
Tu n'es plus fraiche, ma très chère,

Ma vieille infante ! Et cependant
Tes caravanes insensées
T'ont donné ce lustre abondant
Des choses qui sont très usées,
Mais qui séduisent cependant.

Je ne trouve pas monotone
La verdeur de tes quarante ans ;
Je préfère tes fruits, automne,
Aux fleurs banales du printemps !
Non, tu n'es jamais monotone.

Ta carcasse a des agréments
Et des grâces particulières ;
Je trouve d'étranges piments
Dans le creux de tes deux salières ;
Ta carcasse a des agréments !

Nargue des amants ridicules
Du melon et du giraumont !
Je préfère tes clavicules
A celles du roi Salomon.
Et je plains ces gens ridicules !

Tes cheveux comme un casque bleu,
Ombragent ton front de guerrière,
Qui ne pense et rougit que peu,
Et puis se sauvent par derrière,
Comme les crins d'un casque bleu.

Tes yeux qui semblent de la boue
Où scintille quelque fanal,
Ravivés au fard de ta joue,
Lancent un éclair infernal !
Tes yeux sont noirs comme de la boue !

Par sa luxure et son dédain
Ta lèvre amère nous provoque ;
Cette lèvre, c'est un Eden
Qui nous attire et qui nous choque.
Quelle luxure ! et quel dédain !

Ta jambe musculeuse et sèche
Sait gravir au haut des volcans,
Et malgré la neige et la dèche,
Danser les plus fougueux cancans.
Ta jambe est musculeuse et sèche.

Ta peau brûlante et sans douceur,
Comme celle des vieux gendarmes,
Ne connait pas plus la sueur
Que ton œil ne connait les larmes,
(Et pourtant elle a sa douceur !)

II

Sotte, tu t'en vas droit au diable !
Volontiers j'irais avec toi,
Si cette vitesse effroyable
Ne me causait pas quelque émoi
Va-t-en donc, toute seule, au diable !

Mon rein, mon poumon, mon jarret
Ne me laissent plus rendre hommage
A ce seigneur, comme il faudrait :
« Hélas ! c'est vraiment bien dommage ! »
Disent mon rein et mon jarret.

Oh ! très sincèrement je souffre
De ne pas aller aux sabbats,
Pour voir, quand il pète du soufre,
Comment tu lui baises son cas !
Oh ! très sincèrement je souffre.

Je suis diablement affligé
De ne pas être ta torchère,
Et de te demander congé,
Flambeau d'enfer ! juge, ma chère
Combien je dois être affligé,

Puisque depuis longtemps je t'aime,
Etant très logique ! En effet,
Voulant du mal chercher la crème
Et n'aimer qu'un monstre parfait,
Vraiment oui ! vieux monstre, je t'aime !

BOUFFONNERIES

SUR LES DÉBUTS DE M^lle AMINA BOSCHETTI

au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles

1864

Amina bondit, — fuit, puis voltige et sourit ;
Le Welche dit : « Tout ça, pour moi, c'est du prâcrit ;
Je ne connais, en fait de nymphes bocagères,
Que celles de Montagne-aux-Herbes-Potagères. »

Du bout de son pied fin et de son œil qui rit,
Amina verse à flots le délire et l'esprit ;
Le Welche dit : « Fuyez, délices mensongères !
Mon épouse n'a pas ces allures légères. »

Vous ignorez, sylphide au regard triomphant,
Qui voulez enseigner la valse à l'éléphant,
Au hibou la gaîté, le rire à la cigogne,

Que sur la grâce en feu le Welche dit : « Haro ! »
Et que le doux Bacchus lui versant le bourgogne,
Le monstre répondrait : « J'aime mieux le faro ! »

A M. EUGÈNE FROMENTIN

A PROPOS D'UN IMPORTUN

QUI SE DISAIT SON AMI

Il me dit qu'il était très riche,
Mais qu'il craignait le choléra :
— Que de son or il était chiche,
Mais qu'il goûtait fort l'Opéra ;

— Qu'il raffolait de la nature,
Ayant connu monsieur Corot ;
— Qu'il n'avait pas encor voiture,
Mais que cela viendrait bientôt ;

— Qu'il aimait le marbre et la brique,
Les bois noirs et les bois dorés ;
— Qu'il possédait dans sa fabrique
Trois contre-maîtres décorés ;

— Qu'il avait, sans compter le reste,
Vingt mille actions sur le Nord ;
— Qu'il avait trouvé, pour un zeste,
Des encadrements d'Oppenord ;

— Qu'il donnerait, (fût-ce à Luzarches !)
Dans le bric-à-brac jusqu'au cou,
Et qu'au marché des Patriarches
Il avait fait plus d'un bon coup ;

— Qu'il aimait pas beaucoup sa femme,
Ni sa mère ; — mais qu'il croyait
A l'immortalité de l'âme,
Et qu'il avait lu Niboyet !

— Qu'il penchait pour l'amour physique,
Et qu'à Rome, séjour d'ennui,
Une femme, d'ailleurs phthisique,
Etait morte d'amour pour lui.

— Pendant trois heures et demie,
Ce bavard, venu de Tournai,
M'a dégoisé toute sa vie :
J'en ai le cerveau consterné.

S'il fallait décrire ma peine,
Ce serait à n'en plus finir ;
Je me disais, domptant ma haine :
« Au moins, si je pouvais dormir ! »

Comme un homme mal à son aise,
Et qui n'ose pas s'en aller,
Je frottais de mon cul ma chaise,
Rêvant de me faire empaler.

Ce monstre se nomme Bastogne ;
Il fuyait devant le fléau.
Moi, je fuirai jusqu'en Gascogne,
Ou j'irai me jeter à l'eau,

Si dans ce Paris qu'il redoute,
Quand chacun sera retourné,
Je trouve encore sur ma route
Ce fléau, natif de Tournai !

Bruxelles, 1865.

UN CABARET FOLATRE

SUR LA ROUTE DE BRUXELLES A UCCLE

Vous qui raffolez des squelettes
Et des emblèmes détestés,
Pour épicer les voluptés,
« Fût-ce de simples omelettes ! »

Vieux Pharaon, ô Monselet !
Devant cette enseigne imprévue,
J'ai rêvé de vous : A la vue
Du cimetière, estaminet !

Charles BAUDELAIRE.

LETTRE

à Léon Deschamps,

Mon cher ami.

Vous voulez que je vous dise mes impressions de gibier de la police correctionnelle. Avec une insistance barbelée de cannibale inassouvi, vous exigez de moi cet effort.

Ne vous suffit-il pas, ô complice, de m'avoir contemplé vous-même sur le banc d'infamie où nous traîna la juste rage d'un mystagogue vilipendé ?

Ne devinâtes-vous point alors les émotions qui me ravageaient ou qui durent me ravager en présence de ce redoutable tribunal que des conclusions hyrcaniennes incitaient à me faire payer dix mille fois l'honneur pollué de notre adversaire ?

Ah ! je l'avoue, sans l'intervention de ce Prince téméraire qui n'avait pas eu peur de déshonorer toutes les Russies en assumant la défense d'un blasphémateur de Scaramouche, j'ignore vraiment où j'aurais puisé la force d'affronter la menace d'une si probable déconfiture. Vous étiez vous-même, avouez-le, dans de fort petits souliers.

On pouvait bien supposer, n'est-ce pas ? que nous allions être salés avec frénésie. On se devait à soi-même d'être absolument certain de notre condamnation. Les haruspices les moins mal gracieux lisaient d'avance

notre perdition dans nos intestins perturbés. A coup sûr, nous allions être conjointement ligottés dans les considérants d'airain du dispositif le plus implacable.

L'occasion n'était-elle pas exquise, en effet, d'en finir une bonne fois avec cet inécrasable Marchenoir que la balistique du silence n'a pu foudroyer et qui, depuis dix ans, promène la torche de ses colères sur les trois cents mufles ténébreux du journalisme dont il brave le néant ?

Mais que dis-je ? à l'instant même où l'avocat du « Fils des Anges » tendait l'arc d'Ulysse de ses récriminations ; à l'heure précise où, tremblants et pâles, nous entendions rouler le tonnerre des prosopopées de ce boulangiste législateur, un domestique de tout l'univers ne se reposait-il pas de frotter les reins avachis des souteneurs d'un quotidien matinal, en vidant sur nos tristes fronts les plus vieux pots de chambre de Nestor ou de Pandarus ?

Philosophiquement, nous nous épongeâmes aussi bien qu'il nous fut donné de le faire, en songeant à l'utilité des gargouilles et à l'innocence des boyaux d'égouts.

Je souhaite que le zèle de ce bon larbin ait reçu sa récompense, mais on m'a dit qu'il avait espéré de moi le pourboire d'une gratifiante raclée. Voyez, mon cher Deschamps, si vous pouvez faire quelque chose pour lui. Quant à moi, vous le savez, j'ai mes pauvres et ce serait une charité d'en avertir ce garçon. Vous pourriez même lui rappeler le mot de Châteaubriand qu'il comprendrait peut-être :

« Il est des époques où il faut savoir économiser le mépris, à cause du grand nombre des nécessiteux. »

Mais cela n'est qu'une digression assez vaine. Je disais donc que nous avions eu le trac. Il y avait de quoi. Donner notre argent pour le rétablissement de la Chaldée et les ornements sacerdotaux de son Roi-Pontife, c'eût été dur !

Pour nous arracher à cet horrible danger, il n'a pas fallu moins que l'attitude formidable de toute l'escadre française et la menace d'une rupture immédiate entre la France et la Russie.

J'ignore si les diplomates dont l'histoire universelle atteste l'inconscience, ont exactement saisi l'importance inexprimable de cette affaire, mais il est certain qu'elle a été le pivot de quelque chose d'effarant et nous avons le témoignage indiscutable du Sâr déclarant que le gouvernement de la République Française pouvant être déboulonné par son triomphe, de rigoureux ordres étaient descendus de l'Olympe exécutif pour qu'il fût Lui-même simoniaquement déconfit sur tous les points.

Cela, mon cher Directeur, est infiniment à considérer pour les abonnements futurs.

Mais, enfin, « le flambeau n'éclaire pas sa base » et nous ne pouvions pas savoir la terrassante grandeur de notre situation d'inculpés. Nous pensions avoir tout à craindre, mon cher Abner.

Il est vrai que les salves de Cronstadt dont la voix du Prince nous apportait les dernières vibrations, nous consolèrent un peu, mais le bon vautour de l'Espérance ne s'est décidément jeté sur nous qu'au moment où le défenseur de la Rose-Croix du Temple fit entendre une voix si douce que nous crûmes ouïr la musique des sphères.

Ici, par exemple, j'éprouve le besoin de protester avec la dernière énergie contre une imputation des plus noires qui n'irait à rien moins que le déshonneur de votre ami.

CE N'EST PAS MOI QUI AI CHOISI L'AVOCAT DE NOTRE ADVERSAIRE.

Quelqu'un m'a dit qu'on était tenté de le croire et je connais trop la malignité des hommes pour ne pas savoir que de tels potins circulent avec une facilité déplorable.

Il est malheureusement hors de doute que cette basse calomnie a des aspects qui la font paraître tout à fait plausible. Il est, hélas ! trop évident qu'on n'aurait jamais pu dénicher un avocat plus ingénieusement outillé pour faire perdre tous ses procès à un malheureux client et que la roublardise de certaines gaffes géniales a pu éveiller le soupçon de quelque manigance atroce dont je serais l'artisan.

J'espère, mon cher Deschamps, que vous démentirez généreusement et par tous les moyens possibles cette absurde et outrageante rumeur. Vous savez que je suis le moins tortueux, le moins souterrain de vos plumitifs et c'est surtout en vue de vous prémunir contre des bavardages odieux que j'ai décidé de vous écrire cette lettre fastidieuse qui vous vaudra sans doute quelques désabonnements si vous avez l'enfantillage de la publier.

Paris, 6 novembre.

Votre

Léon BLOY.

A Monsieur Léon Deschamps, rédacteur en chef de *La Plume*, à Paris.

CHER MONSIEUR,

Je voudrais pouvoir remercier toute la presse parisienne pour son excellent accueil à mon égard, pour sa courtoisie hospitalière, pour son

indulgence. Permettez-moi d'exprimer ce sentiment de reconnaissance en ces quelques lignes seulement, afin de ne pas prêter à croire que j'abuse de la situation en exploitant un fait divers.

Bien à vous,

A. OUROUSOF.

P. S.— Un mot encore avant de disparaître. Je trouve dans le *Journal des Débats* du 22 octobre, une gaffe de moi un peu forte : « le filon pornographique, assaisonné à la sauce, etc. etc. » Un filon assaisonné, c'est dur ! Et moi qui croyais avoir dit : « le sieur Péladan a découvert un filon nouveau : ses romans assaisonnés à la sauce mystique, magique et catholique, ne sont en somme que de la pornographie déguisée... »

A. O.

Moscou, 18/30 octobre 1891.

LE PROCÈS
Péladan-Bloy-Deschamps

En mai dernier, le journal *La France* publiait des attaque très vives dirigées contre Léon Bloy par le Sâr Joséphin Péladan. M. Léon Bloy était accusé « d'avoir barré de pugilat la chambre mortuaire de Jules Barbey d'Aurévilly et d'avoir ainsi empêché la prière agenouillée des plus vieux amis du mort de pénétrer jusqu'à lui, » « d'avoir, en paiement de ses repas, exhibé au Chat-Noir l'auteur des *Diaboliques*, » « d'avoir enfin, de concert avec Mlle Read, amie dévouée du Connétable des Lettres françaises, empêché un prêtre de recevoir l'ultime confession du Maître », ainsi que le voulait ledit Péladan.

Pour formuler ces accusations, le Sâr avait choisi le moment précis où M. Bloy était loin de Paris, occupé de répandre l'Art français dans les pays Scandinaves. L'auteur du *Désespéré* répondit dans *La Plume*, appuyé des témoignages de notre très sympathique poète François Coppée et du R. P. Sylvestre (le dernier confesseur de Barbey), fit justice des calomnies et convainquit le divin Sâr de mensonge.

Pour les lettrés, la cause était entendue, jugée. M. Péladan ne voulut point en rester là : arguant de certains passages de la lettre publiée par *La Plume*, il se prétendit diffamé et assigna le signataire de ces lignes et l'auteur de la lettre incriminée, MM. Léon Bloy et Léon Deschamps, devant le tribunal correctionnel de la Seine, leur réclamant la vét.lle de *dix mille francs* comme dommages-intérêts, le coût de l'insertion, dans dix journaux, du jugement à intervenir, soit une douzaine de mille francs, cela sans compter les mois de prison que pourrait réclamer le ministère public ni la condamnation à l'amende et aux dépens inévitable. Comme on le voit, il s'agissait de vingt-cinq mille francs à peu près : c'était estimer exagérément l'honneur d'un mage !

Remarquez en passant que M. Péladan avait répondu dans *La Plume* à la lettre de M. Bloy et que nous avions mis gracieusement la revue à la disposition des belligérants. Notre bonne foi était donc indiscutable.

Spontanément, un roi du barreau russe, quoique il n'ait que le titre nobiliaire de prince, Me Alexandre Ourousof, offrit le concours de sa haute et persuasive éloquence à son ami Marchenoir, le puissant écrivain. M. le prince Ourousof est en Russie l'équivalent de ce que fut Lachaud chez nous, avec cette différence que l'avocat moscovite plaide autant au civil qu'au criminel : il est des personnes haut placées qui ne peuvent prononcer son nom, celui de leur sauveur, sans se signer de reconnaissance, car toutes les nobles causes intéressent, passionnent ce maître de la parole et pour lui la Justice passe avant l'intérêt personnel. Léon Bloy qui avait écrit à son ami le prince pour lui demander un conseil accepta l'offre qui lui était faite. Cronstadt, l'alliance franco-russe,*événements qui survinrent plus tard*, devaient donner à la venue à Paris du prince un retentissement que personne n'avait pu prévoir.

De son côté, Péladan avait choisi Me Le Senne, député boulangiste de Paris — un défenseur qui « avait lu tout l'œuvre du Sâr, pendant les vacances ! ».

Enfin, Me Fernand Labori, avocat à la Cour de Paris, l'un des talents les plus personnels du barreau parisien, fut chargé des intérêts de *La Plume* et de son rédacteur en chef. C'était d'ailleurs la deuxième fois que pareil soin incombait à notre brillant ami.

Après diverses remises, la cause revenait le 21 octobre devant la neuvième chambre correctionnelle, présidée par M. de Bois l'Isle ; ministère public : M. le substitut Cabat. Les plaidoiries et le réquisitoire ont occupé deux audiences.

Dès l'ouverture des portes du Palais, la salle est occupée par les notabilités du monde littéraire, par les membres de la haute aristocratie russe, par les avocats parisiens désireux d'entendre leur renommé confrère Me Ourousof, que les curieux et les représentants de la presse se montrent du doigt, dans son costume national ; au banc des défendeurs : MM. Léon Bloy et Léon Deschamps, ce dernier sous l'habit militaire (réserviste). Le Sâr brillait par son absence.

Le greffier appelle l'affaire Péladan contre Bloy et Deschamps.

Me Le Senne, dans une plaidoirie qui a bien fait rire l'assistance, cela contre les prévisions et le désir du député boulangiste, s'efforce de présenter son client comme un « penseur profond », de justifier ses griefs, de faire accepter des conclusions draconiennes.

Après Me Le Senne, Me Fernand Labori se lève et de sa voix chaude et sympathique présente Me Ourousof au tribunal :

« Je ne me lève pas, messieurs, pour défendre « M. Léon Deschamps : il n'est dans ce débat, « qu'un prévenu de second rang. J'ai hâte d'ac« complir un devoir de courtoisie et de vous mé« nager un plaisir délicat en laissant la parole à « mon honorable confrère du barreau de Mos« cou, M. le prince Ourousof.

« Me Ourousof accomplit en se présentant de« vant vous, un véritable acte de dévouement

« amical et professionnel. M. Léon Bloy lui a « adressé un appel ému et Me Ourousof n'a pas « hésité à s'y rendre... Ce n'était pas assez pour « M. Bloy d'être assisté d'un défenseur, il lui « fallait un ami. Il ne pouvait mieux s'adresser « qu'à l'homme distingué qui a fait de Flaubert « le culte de sa vie, et Me Ourousof est venu, « comptant sur votre bienveillance et sur la sym- « pathie de ses confrères français.

« Il voit déjà qu'il ne s'est pas trompé.

« J'espère que Me Ourousof éprouvera qu'il est « ici chez lui et comme à la barre de l'une de ses « juridictions nationales. Il existe entre les hom- « mes cultivés de tous les pays une sorte de con- « citoyenneté de l'esprit et du cœur ; ne le sen- « tons-nous pas aujourd'hui quand nous accueil- « lons parmi nous un membre de ce barreau uni- « versel à qui ses traditions font un patrimoine « commun d'honneur et de désintéressement, « l'avocat du barreau de Moscou, l'ancien pro- « cureur de Varsovie et de St-Pétersbourg, le « citoyen de ces villes dont le nom résonne au- « jourd'hui comme le nom de véritables villes « françaises ? C'est un honneur pour moi de le « saluer ici en l'introduisant auprès de vous. « Vous avez hâte de l'entendre, et je lui laisse « la parole. »

Un vif mouvement de curiosité se produit. Me Ourousof se lève et commence une plaidoirie, très serrée, prononcée dans un français très pur, sans accent et émaillé de traits d'esprit : « Quand on est le Sâr, c'est-à-dire un être détenteur du pouvoir suprême, on ne poursuit pas ses adversaires en justice : on les envoulte ! » La loi ne nous permet pas de rendre compte du fond. Passons.

Me Labori, après une riposte de Me Le Senne, présente la défense du directeur de *La Plume*. Puis l'audience est remise à huitaine, pour les conclusions de Me Cabat, substitut.

A cette nouvelle audience, nouvelle absence du Sâr. M. Cabat conclut à l'acquittement des défendeurs, cela dans un langage très digne, très littéraire et fort remarqué. M. le Substitut doit être un lettré très délicat, si nous en jugeons par les aperçus de critique ébauchée dans son réquisitoire.

Enfin, après cinq minutes de délibération, le tribunal déboute le Sâr des fins de ses conclusions et le condamne aux dépens.

∴

Voici, au sujet de ce jugement, quelques extraits de la presse :

Le Gil Blas : A quoi sert-il d'avoir approfondi les sciences hermétiques et d'être un mage qui se respecte si l'on perd ses procès, comme le dernier des justiciables de feu M. le président Toutée ? Maintenant il faut s'attendre à l'envoûtement du Palais tout entier.

La Petite République : Nous regrettons ce temps perdu dans un procès aussi sot. Le tribunal a bien jugé...

La Paix : M. Péladan n'a pas été heureux dans ses affaires, le tribunal a écarté toutes ses demandes comme mal fondées.

Le Radical : Le Sâr Joséphin Péladan n'est pas fort heureux dans ses rapports avec la justice !

Paris : Le Sâr n'est pas heureux en procès !

Le Temps : On ne sait pas ce que la justice divine réserve au Sâr Péladan ; mais la justice humaine ne lui est pas propice !

Le Soir : M. Cabat, substitut, estime que la demande du Sâr Péladan n'est pas à retenir ; il pense, comme François Coppée qui a été interviewé à ce sujet, que le tribunal doit rester étranger à des querelles entre gens de lettres...

La France : Nous espérons que ce personnage encombrant va nous laisser tranquille maintenant.

Paris-Gaîté : Décidément la justice humaine n'a pas l'air de prendre au sérieux le pauvre Sâr !

Le Moniteur universel : Le tribunal a jugé qu'il y avait *figure* (assassinat) et non pas *diffamation*.

Echo de Paris : Le Sâr pourra se consoler en se disant que la justice humaine a toujours été dure aux fondateurs de religion.

Petit Journal : L'archi-mage Péladan, soi-disant diffamé et injurié a été débouté de sa demande. En voilà un qui n'a pas dû chanter l'*hymne russe* hier soir !

Le Jour : Bravo ! pour les éminents défenseurs de *La Plume*, Mes Ourousof et Labori. Mais vous, pauvres juges, quelle fantastique vengeance le *Mage* va-t-il tirer de vous ? Brr ! Vous voilà désormais en bien mauvaise posture.

Intransigeant : Nouveau Cadet-Roussel, M. Péladan avait trois procès. Il en a perdu deux hier, aujourd'hui il vient de perdre le troisième.

Estafette : Quel succès pour le Sâr !

Le Matin : C'est conformément aux conclusions de M. le substitut Cabat que la neuvième chambre correctionnelle a rendu ce jugement qui va tarir à tout jamais, dans le cœur du Mage, la confiance qu'il pouvait avoir dans la justice de son pays.

Le Figaro : C'est un succès pour Me Ourousof, l'avocat distingué du barreau de Moscou, que nous avons eu le plaisir d'entendre à la première audience.

République Française : M. Joséphin Péladan pourra prendre le temps de réfléchir si la réclame qu'il s'est attirée de cette manière, vaut le ridicule dont il s'est couvert.

La Lanterne : Le Mage ou le Sâr Péladan, comme il se fait appeler, a été bien mal conseillé par sa science en intentant la série de procès dont nous avons rendu compte. Ce singulier personnage avait déjà recueilli deux vestes magistrales, le tribunal vient de lui en octroyer une troisième.

Conclusion de *La Liberté* : Le jugement de la neuvième chambre nous parait avoir posé les vrais principes en désintéressant la justice de ces querelles de littérature. Il donne à qui de droit une leçon qui mérite de n'être pas perdue.

Léon DESCHAMPS.

Fernand LABORI

—

Comme nous entrions à la neuvième chambre correctionnelle où se plaidait l'affaire de *La Plume*, notre avocat, Me Fernand Labori, présentait au tribunal, le prince Ourousof, son illustre confrère du bareau de Moscou. L'attitude attentive du Président et de ses assesseurs, le recueillement du personnel judiciaire qui bondait la salle, montrait nettement que les périodes de l'orateur, encore que contenues par l'effacement discret et volontaire de la voix, éveillaient en eux cet émoi dont ne sont même pas préservés ceux-là que la longue pratique de l'entendement devraient laisser plus placides.

Et dans la chaleur contenue du débit, dans l'émotion humaine qu'on y ressentait, dans la rareté et l'ampleur du geste, dans le bonheur du style, je retrouvai grandie l'image de celui qui nous a apporté à si souventes reprises l'appui de son talent et l'aide de ses conseils : — qui nous a prêté son concours puissant, à nous, encore si peu glorieux à défendre et surtout si peu riches, si ce n'est de chimères. En cette atmosphère du Palais, où toutes les âpretés qui s'y sont débattues ont laissé des germes en suspens, j'éprouvai quelque surprise d'entendre ce plaidoyer dont le profit ne pourrait se marquer ni en renommée, ni en provisions formelles.

* * *

Le talent de Me Labori frappe par de certains côtés qui sont en dehors de la rhétorique habituelle du Palais Cet homme jeune, — il a eu le succès dès ses débuts, ce qui lui fait croire de l'âge, — bien découplé, grand, blond, à la figure vénitienne, presque romaine, au timbre de voix musical, sûr et étendu, fournit à toutes ses plaidoiries une recherche d'allure puisée aux auteurs les meilleurs : s'il fréquente Bossuet, il ne néglige pas Berryer, et Gambetta lui est aussi familier que Lacordaire ; il cherche d'allier le tempérament avec la science juridique, et l'art le plus discret avec le mouvement le plus fougueux. — Malgré la rapidité présente que portent les tribunaux et les cours à formuler leurs décisions, à ne juger qu'à coup *d'especes*, Me Labori essaie constamment de développer une plaidoirie complète, si courte doit-elle être ; et dans l'ardeur de la présentation ou de la réplique, il montre une vivacité particulière ; et quelque soin qu'il prenne de se maîtriser, son humanité supérieure reparaît, s'affirme dans l'énonciation plus pressée, plus colorée, plus vivante. — Alors, sans oublier aucunement l'objet de son discours, il augmente la cause défendue d'une valeur insoupçonnée, rendue plus tangible à l'oreille par le relief de cette enveloppe littéraire qu'il ne sacrifie jamais ; il extrait des moindres mots leur philosophie intime, et rattache le sens intrinseque des phrases à l'harmonie générale de la pensée déduite. Quand après avoir plané, il a spécifié l'ensemble des divers aspects de la cause ainsi vue de haut, tranquille, apaisé, il formule sa conclusion et l'enchaîne de savante et rigoureuse façon aux développements précédents.

Cette méthode, sa méthode, raréfiée, étriquée, dans la sécheresse voulue des nombreuses causes d'affaires qu'on lui confie et qu'il présente avec succès, se montre plus large et dans toute sa sincérité dans les procès criminels. Car en Me Labori, à côté de l'avocat, l'homme demeure indépendant. Si effacée que soit une des faces de cette dualité, l'union s'établit entre elles suivant les moments ; et c'est l'homme, l'homme moderne qui domine la profession et qui lui inculque ses tourments, son inquiétude, sa passion frémissante, qui l'empreint du vernis de ses systèmes et de ses philosophies, de sa psychologie en un mot ; revêtant l'avocat de la toge altière qui convient à la personnalité d'un enfant de ce siècle qui se meurt et qui va renaître. — Sous quelles formes ?

L'avocat sent brusquement que ses études anciennes ne l'ont pas préparé au rôle qu'il doit vivre, et il est rempli d'inquiétudes sur les choses à venir. — Pour la société présente, elle agonise et tantôt elle est défunte. Bourgeoisie, armée, finances, clergé, formules condamnées. Quelle force? quelle direction régira les gouvernements à peine futurs ? Qui le sait ? Mais lui, entend les codes vermoulus, s'effondrer sous leur amoncellement séculaire, se broyer sous leur juxtaposition consécutive : mais il voit les misérables entraînés et les os brisés sous la roue sociale ; et dans cet odieux affolement des jouisseurs surmenés, de calamités, de douleurs, de cris, de désespoirs, devant les progrès de la statique et de la mécanique, en face de l'érection de la Science balayant sans merci tous les incapables, les physiques et les intellectuels, il pense et alors se sent pris de grande pitié. De grande pitié en faveur de ces miséreux pour qui, dans les défaites sociales, il va trouver les paroles secourables, et les notes émouvantes, mots plus forts que le droit écrit, phrases attendries qui poignent les cœurs.

Qu'il s'agisse des fils Chevallerault qui font cent cinquante lieues sur leurs pieds saignants, pour supplier leur père de secourir leur mère, et qui terminent ses refus par un horrible meurtre ; qu'il faille sauver la tête de Duval, l'anarchiste incendiaire, ou éviter au révolutionnaire Pini les travaux forcés que la justice va lui infliger ; ou encore qu'un pharmacien-élève vienne lui montrer la déchéance où il tombera si une condamnation l'atteint ; ou qu'il aborde les tendances des tribunaux en ce qui concerne la morale, tant pour Vallet le bon dessinateur que pour nous-mêmes, dans tous ces cas, Me Labori a vu ce qui lui était confié, et il a vu au-delà ; et prenant corps à corps la jurisprudence, la question de fait, les éclairant, les stimulant, les doublant par son effort d'humanité, par son effort de penseur, il arrive à faire partager son optimisme rayonnant aux jurés et aux juges : Il entrevoit l'avenir.

La politique l'appellera-t-elle ? C'est probable. Mais la politique de groupes, d'agitations de couloirs, de personnes ne pourra certes le retenir. La stérilité dont elle est coutumière, la médiocre substance qu'elle fournit aux esprits énergiques, l'éloigneront de cette apparence. Mais si il se donne à la chose publique, il en verra un côté plus solide, en même temps que plus abstrait, et

l'inquiétude des causes de la vie sociale le ressaisira ; il se portera vers le socialisme, vers ce socialisme qui lui a procuré ses meilleures joies d'avocat.

Je suis certain qu'il sera attiré vers cet abîme. Il ira à l'immense inconnu.

Il me souvient, il y a plusieurs années, avant que l'aventurier Boulanger ne fît œuvre de dictateur, nombre de jeunes hommes, esprits en ébullition, épris de l'espérance des aboutissements de réformes, s'étaient mis en route pour stimuler l'inanité parlementaire. Entre eux, malgré de tous les brillantes qualités de conviction, de science, d'acquit, de volonté qui les distinguaient, un seul arrivait à mettre en pâmoison, en communion complète l'auditoire avec le conférencier, cela par la dépense de lui-même qu'il ajoutait à sa hardiesse, à sa liberté, à sa franchise d'énonciation ; et il en jaillissait une émotion qui le troublait lui-même : C'était Me Labori.

Les ans se sont succédés, l'avocat tout en s'attachant plus profondément chaque jour aux choses de sa profession, ne s'est pas désuni d'avec l'homme ancien.

L'avocat lettré et artiste d'hier, l'auteur du discours sur le *Procès du Collier de la Reine*, dont nous reproduisons un fragment, est resté l'ami, et plus aujourd'hui qu'hier, le défenseur des littérateurs et des artistes. Il trouve des instants à distraire à son labeur, il s'arrache à ses dossiers plus sévères, afin d'examiner les requêtes onéreuses que viennent lui présenter poètes et prosateurs de *La Plume*, lesquels, leur procès gagné ne lui présentent comme honoraires que leur affection.

Et chez tous ceux qu'il a défendus parmi nous, elle est sincère.

LÉON MAILLARD.

LES VACANCES
d'un Avocat-Député décadent (1)

ROMAN-FEUILLETON EN PLUSIEURS PARTIES, AUGMENTÉ DE DÉDICACE, ÉPIGRAPHE, NOTE, ETC.

Dédié à M. X. de Montépin.

(Envoûtes, Joséphin ! Sâr ! Mage ! Assyrien !)

PRINCE OUROUSOF.

I

A travers la lande fleurie d'ajoncs blondulants, à travers le verger piqué de pommes rougeoyantes, à travers le bois enchevêtré de feuillages verdissants, un homme jeune encore quoique mûr, au nez aigu, au regard perçant, aux favoris pointus, un homme, dis-je, lisait. Malgré le soleil et le vent, malgré la poussière et la rafale, nuit et jour, sans trêve, sans bailler, il lisait des livres aux couvertures bizarrement enluminées de magiques illustrations ; de d'autres livres pareils ses poches étaient gonflées et craquaient, il en lisait un grand nombre à la fois.

Des gens qui l'accompagnaient avec sollicitude, en comité, disaient : Laissez passer le boulangiste errant !

Cette scène se déroulait l'été dernier !

Et l'homme lisait toujours !

Voyons ce qui advint !

II

Le mercredi 21 octobre de cette même année, quelle bourrasque d'hilarité secouait de trépidations joyeuses, de protestations bouffonnes, de dénégations gesticulées MM. les Juges intègres, M. le Substitut bienveillant, MM. les Avocats véridiques, M. l'Huissier vigilant, M. le Garçon de salle aux boutons luisants, M. le Public trié sur le volet, de cette brave 9e chambre correctionnelle que le bon Dieu bénisse, et que le Sâr maudisse !..

....

— « Silence, Messieurs ! »

...et Me Le Senne continuait à plaider pour Joséphin Péladan :

— « car, Messieurs, j'ai lu les œuvres complètes de mon client, si, je les ai lues entières, pendant mes dernières vacances, je le jure ! »

Et dans Me Le Senne, avocat du plaignant, dans cet homme jeune encore quoique mûr, un observateur clairvoyant eût pu reconnaître l'homme de la lande, et du verger, et du bois... dont on fait les agrestes pipeaux.

Georges ROUSSEL.

Dernière heure. — Le bruit court avec persistance et vélocité, du rez-de-chaussée de la Rue Bonaparte au sous-sol du Soleil d'Or, que les journaux attaqués par ce pauv' Péladan et acquittés sans dépens, ouvriraient une souscription en faveur de leur adversaire démoralisé. En effet, il paraît certain que les frais de ces divers procès perdus l'ont mis sur la paille (encore si c'était du foin, ça se mange !) humide.

La Plume serait chargée d'organiser la souscription et de la mener à bonne fin, comme elle s'y entend.

On parle d'une représentation au Chat-Noir, extraordinaire, on compte sur des exhibitions sensationnelles, et certains même de nos collaborateurs ont promis..... sous toutes réserves.

G. R.

LE PROCÈS DU COLLIER (1)

....

A notre époque, Messieurs, le Palais de Paris reçoit, pour ainsi dire jour par jour, le contrecoup des mouvements de la politique. Pas de grand orage dans le conseil des gouvernements, à la tribune des assemblées, sur la place publique, qui n'ait ici son écho, et vous savez de quelle ardeur passionnée la foule s'attache aux questions émouvantes qui se décident dans ces enceintes. N'est-ce pas aussi bien pour la multitude, avide d'émotions et de scandales, une volupté incomparable qu'un débat solennel où elle se rue, dans le désir de voir s'étaler au jour les hontes mystérieuses qu'elle prête aux grands avec une libéralité inépuisable, dans la malsaine espérance d'avoir une fois en spectacle l'humilia-

(1) ... que si l'on me demande pourquoi je traite M. Le Senne de décadent, sans embarras je répondrai ceci : Je n'en sais rien, mais c'est de sa faute.

Je m'explique.

M. Le Senne a traité Léon Bloy d'écrivain décadent, la *Plume* de revue décadente. Je pense que, pas plus que qui que ce soit au monde, il ne sait la signification de cette épithète, mais comme il lui attribuait certes un sens très désobligeant, je la lui retourne...et l'en plastronne.

(1) Fragment d'un discours prononcé à l'ouverture de la conférence des avocats.

tion de ceux auxquels elle garde toujours quelque secrète rancune de leur élévation et de leur puissance ? Alors elle s'abandonne à sa fantaisie naïve et déréglée. Elle se fait des convictions rapides, mais profondes et extrêmes. Pour elle, point de mesure ; elle ne connaît que des héros ou des coupables ; le malheur n'a point de grâce devant elle, et, quand une fois elle a condamné, la répression est toujours, à son gré, ou trop lente ou trop faible. Elle ne distingue pas entre la morale et le droit ; le respect de la loi n'est rien pour elle qu'une subtilité de légiste, et bientôt la voilà pleine de défiance et d'inquiétude. Au delà de ce qu'elle sait, elle imagine ; partout elle soupçonne des machinations et des complots; l'appareil de la justice ne suffit plus à la rassurer, elle voit la magistrature enchaînée, l'accusation complice ; dans sa passion impatiente, elle dicterait des arrêts, si, comme le disait un de nos maîtres (Me Lenté) il y a quelque temps, dans un admirable mouvement d'éloquence, dont vous n'avez pas perdu le souvenir, « la clameur publique ne s'arrêtait aux pieds du juge comme le dernier murmure d'une vague épuisée. »

Tel est, n'est-il pas vrai, Messieurs, l'état de l'esprit populaire dans notre siècle, depuis que la procédure est publique, la défense libre, la loi souveraine, l'opinion maîtresse. Hé bien, il est permis de le dire, par l'émotion soulevée jusqu'aux extrémités de la nation tout entière, comme aussi par les susceptibilités, par les violences de la foule, le Procès du Collier fut un véritable procès moderne.

Jamais la passion publique ne fut plus violemment surexcitée qu'à l'occasion de ce grand débat. C'est qu'aussi bien il est comme le prologue du drame prochain ; il inaugure l'ordre nouveau et l'opinion a je ne sais quel sentiment vague que son règne commence. Ce fut dans toute la France comme un éclat de tonnerre : un vol de près de deux millions ; sur la sellette des accusés, un évêque, un cardinal, le grand aumônier de France, prince de la maison de Rohan ; à côté de lui, un charlatan, qu'il entoure de déférence, qu'il comble d'égards et de faveurs, plus près une femme, une intrigante, une courtisane de sang royal ; au second plan, un aventurier, une fille. C'était plus qu'il ne faut pour déchaîner la curiosité universelle. Au-dessus de tout cela, la majesté royale outragée, vilipendée, calomniée. Du premier coup la reine domine tout. Nul ne la nomme, elle est dans la pensée de tous. Pas une seule fois elle ne sera entendue, interrogée, confrontée, et à chaque pas, dans l'instruction, son abscence laisse un grand trou obscur. Qu'on l'appelle comme une accusée, ou comme un témoin ordinaire, tout s'éclaircit ; forcément on la tient éloignée, tout demeure incertain, et ainsi, avec ce long procès, la justice livre à la postérité une œuvre incomplète, à l'histoire un troublant problème.

. . . .

Fernand LABORI.

BALLADE

Las de vivre en la prison
De celle qui me tourmente,
J'ai dit bonsoir à Suzon
Et fait choix d'une autre amante.
Je veux qu'on la complimente ;
Le soir, près de son minet,
Elle lit, toute charmante,
Un roman de George Ohnet.

Cet auteur n'est point oison,
Qui l'osera me démente :
Jusqu'à la péroraison
L'intérêt toujours augmente,
Toujours la même eau dormante
Et le même robinet.
Oh ! la lecture calmante !
Un roman de George Ohnet !

Pour qui n'a pas grand'raison
L'existence est inclémente,
Pas un liard à la maison ;
Pour vivre il faut bien qu'on mente.
Sur des pastilles de menthe
Devrai-je écrire un sonnet ?
Voudrez-vous que je commente
Un roman de George Ohnet ?

ENVOI

Belle que j'expérimente,
Vous que j'aime un tantinet,
Que la vie est assommante !
Un roman de George Ohnet.

Gabriel VICAIRE.

(**A la bonne franquette**, *vol. sous presse.*)

LE SEUIL

O mon âme le mot de mystère est Musique.
Tel est le sens sacré de l'Univers serein
Et la douleur morale, et la douleur physique

Et le doute éternel qui te tient comme un frein,
L'horreur de voir mourir l'aimé d'amour unique,
De n'être dans le temps qu'un douteux pèlerin

Sur un morne chemin qu'on suit et qu'on ignore,
Découragé d'aller, allant, — humble orgueilleux —
Ces maux-là ne sont rien, tu dois rester encore,

Ferme en ta volonté dans l'Univers joyeux.

II

Et si tu n'es contente aux clartés de l'extase
Si tu veux le symbole où le verbe s'entend
Viens : la nature verte est une vaste phrase.

C'est l'heure. Blonde à peine une lueur s'épand,
Et frôlant l'air calmé de son aile câline
Le soir léger qui vient se déroule et s'étend.

Une odeur de langueur s'exhale des lilas ;
Allongeant lentement l'ombre de la colline
Le soleil à la mort se résigne et s'incline :

Ecoute alors : si tu veux tu comprendras.

III

N'avais-tu pas souffert aux bruits de la journée ?
Ces grands cris des désirs, des bonheurs, des remords,
Ces pauvres s'agitant contre la destinée,

Ces cloches dans l'Eglise où s'éplorent les morts,
Ces désespoirs de saint, ces triomphes d'homme ivre
Combien tristes ces cris, dis-le, combien discords !

Or, le soleil s'en va, clair en un ciel de cuivre
Les bruits mourants ici s'éveillent au couchant
Et lointains maintenant se mêlent en un chant

Le seul chant du vouloir invincible de vivre.

IV

Et le vouloir de vivre, ô mon âme, est l'Amour,
Et l'Amour est le nom humain de l'Harmonie.
Et tous ces mouvements vagues qui tour à tour

Du fond inconscient d'où tu sembles bannie
D'un vol mystérieux s'élèvent jusqu'au jour
Obéissent au Rhythme et font la symphonie.

Tout est ordre, joyeux rien n'est confusion
Et tu peux contempler, calme dans les souffrances
Libre du doute obscur et de l'illusion

L'Eternel qui demeure au sein des apparences.

V

Au fond, rien n'est réel de tout ce qui parait,
Reflet des yeux, échos du verbe, ombre du vrai,
Le monde est un effet affaibli de l'idée.

Toute chose est esprit par l'esprit possédée
L'Océan monstrueux et la claire forêt
Et l'invisible vent, et l'éternelle flamme

Ne sont que le manteau miraculeux d'une âme.
Tout est changeant, tout est vibrant, tout est mouvant,
Mais l'Etre tisse, étant à lui-même sa trame

Le dessin musical de l'Univers vivant.

Jacques TELLIER.

La Chanson du Néant

LE VIOLONCELLE

Il chante la douleur infernale et transcendante...
Sa large voix de basse au bourdon terrifiant,
Son souffle de stentor et son triomphal andante,
Font, comme à la vue, un spectacle pétrifiant.

Est-il un instrument dont la voix soit plus humaine
Qu'en ce violoncelle au vain squelette de bois,
Tendre et déchirant, doux, lacrymal, énergumène,
Oh ! chantre, et d'amours, et de haines, à la fois !

Mon égoïsme artiste est d'une âme messiaque !
Mon cœur ému se gonfle et geint des râles d'espoir...
Ce Néant obsesseur et palingénésiaque,
Comme le sang, le feu, la neige, et comme le soir !

Symboliques accents, vous êtes crépusculaires...
Mais c'est qu'il vibre en vous le bleu matin auroral
Qui prélude à la vie, et les gris déclins solaires
N'ont pu rêver qu'en vous l'interprète sépulcral !

Dans le concert petit, lorsqu'il accuse son Verbe,
Sa chaude expression brise les cris égarés
Du violon timide et même du cor superbe,
Et son thorax puissant trouble les chœurs effarés.

Mais aussi comme tous les preux forts de leur génie,
Il sait l'effort de l'humble, et, sans être importuné,
Grommelant sa gaîté rubiconde, il s'ingénie,
Honteux presque, à nourrir l'écho de l'infortuné...

C'est qu'il traduit les fonds angoisseux de l'âme humaine
Si bien dans sa pensée et tant dans ses passions !
Il explore si bien son prohibitif domaine
Dans ses blasphèmes verts et dans ses dévotions !

A l'entendre on dirait d'un vieillard octogénaire
Qui raconte aux enfants, dans sa tendre raucité,
L'histoire haletante et longue, mais vulnéraire,
De son lustre de rêve aux pleurs fous d'atrocité,

Cependant qui, le cœur ardent aux fois éternelles,
Ivre de visions que rien ne peut apaiser,
Envoie à l'avenir parqué d'amours fraternelles,
A cet âge, aux élus, l'imperturbable baiser !

Or, les honnêtes gens, au banal intraduisible,
Les charretiers de l'art, l'art les laissant abêtis,
Abuseront de leur nombre brutal et nuisible
A plomber des Erards de leurs pesants abatis.

André VEIDAUX.

VITRAIL

à Madame André Amiel.

Vous évoquez en moi, les Madones mystiques
Qu'emporte un vol doré d'archanges en surplis
Dans les Assomptions des grands vitraux gothiques.

Sur leurs souliers d'azur, poussent des fleurs de lys,
Leurs corps, harmonieux — sous la raideur des voiles —
Beaux à faire mourir les jeunes gens pâlis,

Ondulent ! Et leurs yeux divins sont d'étoiles !

*
* *

Et moi, je chanterai la Vierge du Missel
Aux austères beautés, aux formes apaisantes,
Et mon vers amical, et presque fraternel

Fera battre à vos pieds ses ailes frémissantes !

Béziers, mars 1891.

La Belle-aux-Lilas-Blancs

A mon cher ami, Paul Souchon.

De ses bras jaillissaient des gerbes de lilas ;
Des lilas, à ses seins, des lilas sur ses hanches !
Un air d'amour sonnait à ces clochettes blanches,
Des souffles endormeurs ridaient, seuls, les flots plats !

Les pieds éclaboussés par leurs neigeux éclats,
Toute rouge, sous le fardeau des lourdes branches,
Ses beaux bras nus perçaient l'ampleur douce des manches,
Sa taille avait des ondoiements divement las !

Moi, j'avais lu Catulle ; et frémissant encore
Des chansons de langueur qui chantent dans l'aurore
Je pris un air galant, quoique un peu polisson ;

Un gros baiser chanta sur sa peau fraîche et rose —
— Les cloches des lilas sonnaient l'apothéose,
— Et sur le fleuve ému courait un blanc frisson !

Emmanuel SIGNORET.

Ecrit sur le Pont Saint-Michel — Toulouse.

Obsession

Un coin perdu de plaine, une mare d'eau noire,
Deux rangs de peupliers escaladant le ciel ;
Un champ de genêt où les quêteuses de miel
S'ébattent, en l'enclos d'un pré, des bœufs à boire ;

Au fond du pré, sur l'herbe, un baiser fraternel
Aux lèvres, tous les deux se content leur histoire,
Leur amour, si longtemps blotti dans leur mémoire,
Et maintenant scellé d'un échange éternel.

Oh ! c'est bien loin, seize ans sonnaient à nos oreilles !
Eh bien ! je n'ai pu lors voir de plaines pareilles,
Sans que mon pauvre cœur n'évoquât ce tableau.

Pourtant tout est brisé ; rien ne m'approche d'elle ;
Son amour est parti si vite au fil de l'eau !
D'où vient donc que le cœur si vieux reste fidèle ?

Emile MÉTAIREAU.

Paris, 16 octobre 1891.

NUIT

A Mademoiselle A. P.

O Dieu, que cette nuit est sombre !...
Qui chante donc dans le feuillage ?
C'est sans doute un amant de l'ombre...
Peut-être va-t-on lui répondre ?
Comme il est triste, son langage !...

Oui, je comprends ce qu'il veut dire :
Ce soir, au ciel pas une étoile,
Et c'est pour cela qu'il délire !...
Pourquoi faut-il que je soupire ?...
Voici la Mort qui se dévoile :

Salut, déesse au blanc visage !
Donne ta main, je n'ai pas peur.
Tel que le Romain d'un autre âge,
Joyeux, je viens voir le rivage
Où l'on boit l'oubli du bonheur !

Léthé, ton onde je préfère
Aux vins tout pétillants d'ivresse !
Léthé, si ta source est amère,
Ta nymphe pourtant je révère
Plus que je n'aimai ma maîtresse !

Voici l'obole et le linceul...
Adieu, la Vie ! Adieu, l'Amour !
Sur terre, que ferais-je seul ?...
Oh non ! ne portez pas mon deuil !...
Cette nuit, c'est mon plus beau jour !

G. DESVEAUX.

8 octobre 1891.

Une Soirée au Quartier-Latin

Ah ! mes amis ! Quelle bonne soirée je viens de passer au *Soleil d'or*, un café du Quartier-Latin où nous étions cent, que dis-je ? cent cinquante, à emplir un petit café pas plus grand que ça ! Je crois bien que les « Epicuriens » ont fini de rire, que le « Caveau » est dans le troisième dessous, que la « Lice chansonnière » ne bat plus que d'une aile. L'élite des chansonniers était là, à l'exception de quelques uns : Jules Jouy, Aristide Bruant, Xanrof, Meusy et feu Mac-Nab. Qui donc m'a dit que la chanson était morte ? Celle de nos pères, oui. Quant à celle de nos grands pères, je vous défends bien d'y toucher ; pour avoir des cheveux blancs, elle n'en est pas moins respectable. Aussi bien, pourrais-je disserter une heure ou deux sur ce sujet ; mais, ce sera, si mes lecteurs le permettent l'objet d'une de mes prochaines conférences. Aujourd'hui, je me contenterai de vous faire part des diverses impressions que m'a laissées le spectacle offert hier soir par le jeune et encore sympathique directeur de *La Plume*, mon ami Léon Deschamps. Je n'étonnerai personne en disant que cette petite Revue, à laquelle je m'honore de collaborer de loin en loin, a le monopole de l'Art, tout comme Gandillot a eu jusqu'ici le monopole du Rire. Et je suis d'autant plus heureux de confirmer cette appréciation générale que j'étais personnellement un peu sceptique à l'endroit de ces jeunes gens, dont la plupart font partie de la société des Décadents et des Symbolistes. Quelle société, mes amis ! Je sais bien qu'il y a des honnêtes gens partout, que l'habit ne fait pas le moine, ni l'étiquette le flacon. Comme la lune, le Soleil d'or est peuplé d'êtres bizarres, comme on en voit peu, même à Montmartre et qui semblent échappés d'un conte d'Hoffmann ou d'Edgard Poë. Si vous n'avez jamais vu de têtes de rêve, je vous conseille d'aller aux soirées de *La Plume*.

J'en sors, il n'y a pas une heure et je suis heureux. Je dirai plus, je suis satisfait. Figurez-vous un parallélogramme flanqué à sa base d'un autre parallélogramme plus petit et formant coude avec le premier. On y accède par un petit escalier situé derrière le comptoir de la salle du haut, un escalier style escargotique. Au fond de ce sous-sol, un décor lunaire brossé, m'a-t-on dit, par l'impressionniste Gauguin (d'Haïti) et « qui n'est pas dans un sac » selon la pittoresque expression de ma voisine, une belle brune du nom d'Eliska. A gauche, tout contre la scène (j'avais oublié de vous parler de la scène) un piano qui me paraît être celui du pauvre, sa sonorité n'étant pas très riche. Et tout autour, collés aux murs, des portraits de célébrités de la plume ou du crayon ayant collaboré à l'estimable journal où paraîtront ces lignes. Nous ne sommes encore qu'une demi-douzaine, dont quelques jolies femmes et cela n'est point pour me fâcher.

Petit à petit, pourtant, les gens arrivent ; ils sont presque tous de la maison et mon aimable voisine veut bien, au fur et à mesure de leur entrée, me les nommer : le monsieur à lunettes, c'est Charles Buet, un catholique. Je respecte les catholiques, mais je ne les aime pas. Ah ! voici Marcel Legay, une façon de Christ auréolé d'un chapeau à bords plats, drapé d'un ample pardessus à taille comme en avaient les conventionnels. Tout n'est-il pas de convention ? Celui-là, c'est Marcel Bailliot (F.-A. Cazals) un grand, gros, monoclé, avec des airs de casseur. Tout de suite, ce monsieur a le don de me déplaire. Il est accompagné d'une demoiselle aux cheveux blonds, coiffée à la vierge et modestement, bien qu'élégamment vêtue, mais dotée d'une voix de crécelle, vraiment insupportable. M. F.-A. Cazals, (Marcel Bailliot) veut bien me faire hommage du dernier nº de *La Plume* consacré à la Chanson. J'en parlerai dans mon prochain feuilleton.

A son tour, mon ami Léon Deschamps paraît, suivi, entouré d'une grappe de jeunes poètes, prosateurs, musiciens et peintres qui forment la plus belle collection de têtes de rêve — j'y insiste — que j'aie jamais rencontrée. Tout ce monde-là cause, fume, se donne des poignées de main, s'interpelle en termes zutistes, quelques-uns s'asseoient gravement, semblent se re-

Prince ALEXANDRE OUROUSOF

Avocat du barreau de Moscou

Digitized by Google

FERNAND LABORI

Avocat à la Cour de Paris

Digitized by Google

[illegible] ment depuis si longtemps. Il entre, un cigare à la [illegible] [illegible] Charles Maurras [illegible] Adolphe Retté [illegible] Guillaume le Rouge [illegible] Vicomte de [illegible] [illegible] Merrill [illegible]

[illegible] Léon Deschamps [illegible] le silence se fait comme par enchantement.

[illegible] la *Chanson des Adieux* sont deux morceaux d'une rare valeur. La voix de ce chansonnier me paraît insuffisante [illegible] monologue d'un de ses amis, on l'applaudit pour le [illegible] Yann Nibor [illegible] *L'Écrasé !* et la *Visite Présidentielle* sont deux petites merveilles d'esprit et de savoir-faire. [illegible] Ferny.

[illegible] Marcel Bailliot [illegible] *La Plume* [illegible] *Moreas chante.* [illegible] sur cette puérilité.

Monsieur Montoya qui lui succède est véritablement [illegible] *Les Verrei du Luxembourg* sont charmantes et son [illegible] *Malade* dit par [illegible] est un petit chef-d'œuvre. [illegible] donc ! Qu'est-ce [illegible] ? C'est absolument [illegible] de ce Monsieur.

M. Ferny [illegible] dans la grande [illegible] parole. D'une voix [illegible] interprète les *Accidents de chemin de fer*, chanson de Jules Jouy. [illegible] M. Dumont et son [illegible] et notre Yann Nibor dans un [illegible] très honorablement [illegible] derrière moi, une dame que je ne [illegible], en me désignant [illegible] « Tu ne trouves pas que ce type [illegible] maigre ? » « Oui [illegible] spirituel. Le [illegible] énormément. Il se mange à la sauce blanche et à la sauce tartare. Certes je ne suis pas beau, mais tout de même, je me flatte de n'avoir pas une tête de poisson. Cela d'ailleurs est d'un [illegible] relatif.

Je le répète, [illegible] ma soirée : *Il faut [illegible]*

C'est [illegible] et je ne pouvais mieux terminer [illegible] une soirée qui sera le couronnement [illegible] le triomphe de la chanson artiste [illegible]

Francisque SARCEY.

Note — [illegible] éminent collaborateur [illegible] l'article qu'il a [illegible] nous. Le compte-rendu [illegible] par M. Albert Wolff, le très savant critique dramatique du ***Figaro***.

N. D. L. R.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Causerie

Je n'ai pas assez de doigts pour compter tous les livres reçus [illegible] et mon antichambre (elle n'est pas [illegible] vous êtes prévenus !) était trop petite pour recevoir les auteurs venant recommander [illegible] des sus-dits venant me prier de [illegible] polissons de neveux — les sœurs, hélas ! vont chez Sarcey...

Justement [illegible] *La Terre* [illegible] l'humeur chagrine : ma diable de pipe ne tire pas ! Je vais me venger [illegible] vous apprendra [illegible] pour me réserver vos neveux... Ah ! non...

[illegible]

M. Joseph [illegible] dans *Première Glane*, entre [illegible] « le printemps [illegible] » [illegible] présenter un *Pauvre* qui dit :

> Heureux lorsqu'on [illegible] de la main
> On lui dépose quelque chose.

— Oh ! [illegible] Joseph [illegible] si cela porte bonheur, c'est un peu [illegible] Mais continuons les citations.

SALUT A PARIS

> Paris, [illegible] Paris la ville immense,
> [illegible]
> [illegible] chercherait ailleurs,
> [illegible] la semence
> Des arts, [illegible] labeurs,
> [illegible] !
> — Mais [illegible] humble mandoline,
> [illegible] venu,
> [illegible] tout nu (!!)
> Je te l'avais [illegible] peut-être.

> — Quoiqu'ils ne tombent pas de la plume d'un maître....
> J'ai tenu, mon serment, et satisfait je pars
> D'avoir écrit ces vers non loin de tes remparts.

Sincèrement, il y a de quoi être satisfait ! Une excuse pour l'auteur, il est de Vatan-sur-le-Pô (Indre).

Si M. Stéphane avait eu des prétentions littéraires en écrivant le patois ou l'argot usités pour certaines nouvelles de son volume, il mériterait une semonce très vive, un éreintement de première classe. Mais il est à croire que, bien plutôt, il aura voulu écrire un livre gai — tout en ne renonçant point à la note sentimentale qui plaît aux lecteurs de province. Dès lors se pose cette question : l'auteur a-t-il atteint son but ? La réponse est quelque peu embarrassante. A notre sens, son livre est extrêmement jeune, plein d'inexpérience, puéril parfois. L'ingéniosité, cette qualité précieuse pour un conteur, manque absolument. Ce ne sont que des menus faits de la vie courante, des aventures plus ou moins drôles, suivant que le pantalon des fillettes est fendu par devant ou par derrière... Où l'auteur devient agaçant, c'est lorsqu'il nous raconte qu'il est possesseur d'une fine moustache (p. 44) ou lorsqu'il croit utile d'apprendre à son lecteur les démêlés qu'il a pu avoir avec sa bonne (toute de convention, celle-là !). M. Stéphane est riche et beau garçon, c'est entendu. Il est content de lui, ce qui tendrait à prouver le peu d'élévation de son idéal... Pour nous, qui n'avons point le même sujet de joie intérieure, nous lui conseillons très cordialement de ne plus écrire ceci : « Ma grande amie, en sa candeur naïve (v. *Mignon*) ne se refusait pas plus à mes *baisers brûlants* (cliché 2193), *que si j'eusse été son frère !* » Autrement il passerait pour n'avoir point à un très haut degré le sentiment de la famille — et cela pourrait lui nuire auprès des vieilles personnes à préjugés mesquins et à préoccupations futiles.

M. Rodolphe Darzens n'est pas moins drôle — mais dans une autre genre. Il attribue à Rimbaud (Le Reliquaire) une pièce qui figure déjà dans *Au Pays du Mufle* : « Le Limaçon ». Donc Tailhade serait un plagiaire ? C'est grave. Mais comme, quatre pages plus loin je retrouve dans *Reliquaire* une pièce de Ernest Raynaud et Maurice du Plessys, « Les Cornues », parue jadis dans le *Décadent*, j'en déduis que l'ami Darzens œuvre parfois un peu trop à la légère. Faut-il encore citer une autre pièce — de Du Plessys seul ? — Lisez *Doctrine*, et vous serez satisfait. Pauvre Rimbaud ! Il est juste d'ajouter que l'ami Darzens a fait saisir le volume parce que, prétend-il, la préface, signée Darzens, serait apocryphe. Alors... Genonceaux ce n'est pas bien !...

C'est un peintre, sans doute M. G. Boisson *(les Veillées Vendéennes)* :

> La cuisine, blanchie à la chaux, paraît sombre
> Avec son noir plafond aux poutres de noyer ;
> Car la résine éclaire à peine le foyer
> D'une lueur douteuse et le reste est dans l'ombre...

Pourquoi diable n'en est-il pas resté à cette peinture ?

> Du caillou qu'il rabâte ainsi...
> . . . .
> Vous le devinez maintenant,
> Ce caillou c'était le derrière
> De Marguerite ou de sa sœur...

Elle l'avait ferme, la demoiselle, d'Argis ne la connaissait pas — ni Dubus non plus !

Au moins si l'ami Eugène Vivier est drôle, c'est voulu. Si Prud'homme n'était pas sorti du cerveau — et du pardessus — d'Henry Monnier, Vivier eut créé ce personnage. Une pensée détachée de son nouveau livre : *Exigences* : « C'est un bon artiste, je me serais peut-être décidé à lui demander de faire le portrait de ma femme ; mais je trouve sa mise un peu trop excentrique par exemple ! »

Un coup d'aile. Là. C'est bien l'œuvre lyrique et haute qui convenait à l'épisode biblique de Loth et ses filles qu'a écrite M. Paul Lacomblez. Pour éditer les autres on n'en est pas moins poète soi-même. Bravo, cher ami.

Pierrot-Narcisse ne nous révèle rien de nouveau, sinon que M. Albert Giraud est en pleine possession d'un très beau et très pur talent de poète. A signaler : ...mais lisez donc et relisez encore, cela vaudra mieux.

Mettez-vous sur le derrière ; glissons et reprenons la rigolade : « *Journal des Destrée* — 12 nov. Nous venons de recevoir une lettre d'Huysmans nous notifiant cet évènement paradoxal : Tresse, l'éditeur qui préparait le *Désespéré* de Bloy, vient de s'épouvanter tout à coup et préfère perdre tous les frais d'impression que de mettre son étiquette sur un pamphlet prédestiné à d'insatiables rancunes.

Le livre est prêt, sauf la couverture et Bloy est à la lettre cette fois, désespéré. Huysmans nous demande d'intervenir, de chercher ici un inconscient ou un audacieux qui mette fin à ce supplice de Tantale. »

Pauvre Tresse, il en a eu un stock de frousse ! Vous voyez bien que l'on ne meurt pas de soutenir un artiste. Preuve : Bibi.

Du même journal, cette définition du bourgeois belge — ou français :

« *20 déc.* Nous retrouvons chez notre libraire un gros monsieur que nous avions déjà rencontré s'esclaffant et s'indignant au Salon des XX (serait-ce Sarcey ?). Il achète le dernier roman d'Ohnet et des contes scatologiques de Silvestre, repousse, avec un inexprimable dédain, quelques volumes belges que lui vante, pour nous complaire sans doute, le négociant ; puis avisant un livre dont on a récemment beaucoup parlé : « Eh ! eh ! en voilà un gaillard qui va gagner beaucoup d'argent avec cette petite machine ! » Nous le reverrons encore, ce monsieur. C'est un bourgeois belge ; non, c'est le bourgeois belge. »

Puisque nous rigolons, faisons-le en « nous instruisant » : feuilletons le *Japon pratique*, par Félix Régamey et admirons les jolis petites japonaises à moitié nues qui caracolent, cavales désirables, à travers le texte de ce beau livre. Et si, à la suite, nous avons du noir dans l'âme, consolons-nous, philosophiquement, avec le drame de M. Pottecher : *La Peine de l'Esprit*. Mon collabo Remacle vous parlera — en outre — plus longuement de ce livre.

Un qui ne doute de rien, c'est M. Faivre. Quand une œuvre a obtenu le retentissement de l'*Intruse*, de Maeterlinck, c'est osé de s'emparer de ce titre pour un roman. L'*inzératur* est d'ailleurs plein de modestie :

> « Voici une œuvre attrayante dont tous les mots portent. **L'INTRUSE** par Eugène FAIVRE, est un récit de la vie intime, un tableau d'intérieur bourgeois qui s'enlèvent en vigueur grâce à des procédés originaux et à une observation pénétrante. Aux lecteurs rebutés par tant d'œuvres banales, l'éditeur Savine, 12, rue des Pyramides, offre ce livre brillant, dont l'intérêt ne laisse qu'après coup le loisir d'apercevoir le mérite littéraire. Une fois de plus, l'auteur d'*Amants étranges*, de *Mariés*, des *Dessous du cœur*, etc., procure aux lettrés le plaisir de trouver de la pensée dans des phrases qui frappent. »

J'aime mieux cet autre *inzératur*. Du reste je pense beaucoup de bien de l'œuvre :

> M. Paul DOLLFUS publie chez Savine, éditeur, 12, rue des Pyramides, un très curieux roman, **SOCIÉTAIRE, Mœurs de Théâtre**. L'auteur de **Modèle d'Artiste**, met en scène, dans le déshabillé le plus piquant, les rois de la rampe. N. N. S. S. les Comédiens ordinaires du plus subventionné des théâtres. Toutes les petites vilenies, tous les vices malpropres, les haines jalouses, les ridicules platitudes, les âpres convoitises que cachent la morgue, le " comme il faut " bourgeois de ces queues-rouges, décorés qui ont élevé le cabotinisme à la hauteur d'un sacerdoce, sont mis en lumière en ce roman, bâti sur l'aventure d'une très séduisante femme et grande artiste dont la fausse entrée dans la maison... de Racine fit naguère tant de bruit.

M. Guy de Maupassant, jadis, nous conta *Une Vie*. Après lui arrive M. Armand Charpentier, mais il corse sa *Vie* (de femme) par une thèse sociale soutenue brillamment. Du style, de l'observation. Souhaitons

beaucoup de lecteurs à M. Charpentier.— il le mérite.

Reçu de M. Gabriel Mourey un acte, *Lawn-Tennis*, refusé au Théâtre-Libre.

Enfin, *Bonne Dame*, de M. Estaunié continue les succès de l'auteur. Je lirai ce livre et vous en reparlerai.

*
* *

Je suis très heureux de signaler à mes lecteurs, l'appreciation de M. Albert Jhouney, dans l'*Etoile*, du talent de Ch. Mauras :

« M. Charles Maurras a les aptitudes natives d'un métaphysicien, ce qui communique à ses theses une puissance systematique, une seve que la critique pure n'offre que trop rarement.

« A ces puissances de haute abstraction qu'il n'étale pas, mais qu'on sent fortement presentes, il joint, ce qui fait souvent defaut aux esprits abstraits, un goût de couleurs, de mouvements, un appétit de l'art, un instinct passionné des mystères du soleil, une énergie de mer brûlante et de vent africain.

« Aussi est il de ceux dont je suis les démarches morales et intellectuelles avec le plus d'intérêt, et meme la où le desaccord existe entre nous, je suis tente par la chaude magie qu'exhale cette raison ardente. J'attends avec impatience le livre que Charles Maurras consacrera uniquement à ses propres meditations, celui où il developpera toute sa force en liberté et dechainera ses audaces personnelles. Je ne partagerai peut-être pas toujours ses theories, mais j'en admirerai la vigueur consciente, la hauteur, les rayons violents, comme dardes par l'arc d'argent d'Apollon-Champion. »

SAINTE-CLAIRE.

X

Les Agences dramatiques et lyriques, par A.Germain (Perrin et Cie).

Notre vaillant confrère et ami Auguste Germain, le fameux *Capitaine Fracasse* de l'*Echo de Paris*, a publié dernièrement une élégante plaquette qu'il faut signaler à tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de notre Théâtre.

Elle contient les articles parus à l'*Echo de Paris* sous le titre : *Les dessous du Théâtre*, et expose éloquemment les méfaits des agences interlopes, dramatiques et lyriques, qui oppriment et grugent acteurs et directeurs.

Les faits piquants et précis que nous révèle cette lecture sont d'un intérêt capital, car les procédés cyniques de ces malandrins menacent de ruiner à jamais le théâtre, en province — c'est déjà fait —, puis à Paris, bientôt.

M. A. Germain propose deux solutions :

1° Développement du syndicat des artistes dramatiques et lyriques.

2° Assimilation de ces agences à de simples bureaux de placement, mis sous la surveillance administrative, conformément à la loi.

Souhaitons que la louable initiative de notre ami produise de favorables et prompts résultats, car la catastrophe est imminente.

Ne négligeons pas de dire que cette curieuse étude est précédée d'une spirituelle préface, signée Emile Bergerat.

G. R.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Vaudeville : *Les Jobards*, comédie en trois actes, en prose, de MM. Albert Guinon et Maurice Denier.

C'est une grande joie pour les fervents de l'art dramatique que de voir, sur la scène des *Toupinel* et des *Montgodin*, une vraie pièce de grand et beau théâtre. Il est bon d'ajouter que la représentation de cet ouvrage se fait en catimini, par un bel après midi d'automne ; il ne faut pas réveiller le public rare qui, chaque soir, somnole à *Nos intimes*, tandis qu'une claque renforcée s'évertue, mais en vain, de ranimer un genre défunt, très défunt. Espérons que ce premier succès encouragera M. Carré, qu'il donnera aux jeunes auteurs des *Jobards* une place digne d'eux sur l'affiche du soir, et qu'il réservera pour son spectacle intermittent les exhumations douloureuses.

Ces trois actes sont solidement bâtis sur cette idée, paradoxale pour le moraliste, et cependant d'une incontestable vérité, que : dans notre monde et plus particulièrement dans celui de la finance, les honnêtes gens sont des jobards, — Voici Gallois riche courtier d'assurance qui va signer le contrat de sa fille Aline, et dont le but unique est, tout en faisant sonner bien haut son honnêteté, de « rouler » son gendre. Voyez jusqu'où va cette honnêteté si vantée. Le futur apprend brusquement que, pour sauver sa fortune compromise dans une opération de bourse, son père a plaidé l'exception de jeu et mis sur la paille son agent. Une même pensée vient aussitôt au fils et à la mère : sauver l'honneur en rendant l'argent. Gallois n'est pas de cet avis ; pourquoi rendre puisqu'ils ont la loi pour eux ? Il ne peut admettre un seul instant qu'on puisse préférer l'honneur à la uine ; et, il reprend sa fille. Heureusement, la brave jeune fille ne pense pas ainsi, elle accourt et jure à Henri qu'elle l'aime ; elle fera des sommations à son père, renoncera à la dot, et saura se contenter d'une situation modeste. Une situation modeste ' elle se trompe, c'est la misère que son fiancé lui offre, il faudra qu'elle se résigne à habiter un galetas et à donner des leçons ; pour le coup, son grand amour n'y résiste pas et elle tourne les talons disant à Henri : qu'elle ne veut pas lui être à charge.

Par une symétrie un peu trop conventionnelle, qu'expliqueraient seules des coïncidences inadmissibles, le troisième acte commence, ainsi que le premier, par des discussions, le jour de la signature du contrat d'Aline avec un ami d'Henri. Un roublard, celui-là, qui ne se laisse pas entortiller par Gallois et qui discute clause par clause au grand ébahissement du courtier. Ah, il est dans le train ce fiancé ! Et comme ils s'accordent bien, lui et sa future, c'est charmant de les entendre faire leurs projets d'avenir : Monsieur continuera à aller au cercle, madame passera les soirées dans le monde, et, ils n'auront pas d'enfants. — Ces scènes d'une apposition facile et vieux jeu sentent un peu le métier et la ficelle. — Des importuns troublent les deux tourtereaux, ce sont naturellement les deux jobards. Dans la dernière misère et ne sachant plus à qui s'adresser, Henri vient demander au courtier, s'il ne connaitrait pas une place pour lui. Gallois songe que le mariage de sa fille va le laisser seul avec une nièce pauvre et répond : qu'il connaît, en effet, un poste en province, seulement pour l'occuper il faut être marié, et, tout carrement, il propose sa nièce à Henri. Le procédé employé là par les auteurs, paraîtra un peu gros, un peu près du vaudeville, il nous conduit à des scènes si puissantes et si neuves qu'on peut l'excuser.

Henri s'est indigné à l'idée de ce mariage mais sa mère est à bout de courage ; cette femme dont la misère a vaincu l'honnêteté et qui, aujourd'hui, se repent de la restitution faite, le raisonne et lui conseille d'accepter. Là se place entre le jeune homme et la nièce une scène de premier ordre, d'une simplicité, d'une délicatesse de touche et d'une émotion remarquables ; les deux résignés uniront leurs misères et le mariage se fera.

Certainement il reste dans la pièce bien des angles à adoucir, une « rosserie » par trop voulue qui n'est pas toujours dans le caractère des personnages, quelques effets trop près de la charge et quelques scènes qui détonnent, celles d'Aline particulièrement. Si le caractère de Gallois est merveilleusement dessiné, si ceux d'Henri et de sa mère ont quelques manques de touche, celui d'Aline, avec ses revirements brusques,

me semble trop théâtre, elle dit tout ce qu'elle pense et immédiatement ! Une femme, et une parisienne met plus d'hypocrisie, plus de formes, si vous voulez, dans l'expression de sa pensée et ne laisse pas aussi naïvement pénétrer son âme. C'est ce qui nuit, à mon avis, à la fin du deuxieme acte et à la conversation d'Aline avec son fiancé, au trois. Une remarque, c'est que la pièce, si originale de dialogue et d'écriture, ne porte pas en tant qu'œuvre dramatique, l'empreinte caractéristique d'une personnalité. On y entend comme des réminiscences du répertoire et un écho des principaux ouvrages du théâtre nouveau. On y trouve par exemple, une filiation directe avec *Les Corbeaux* de Becque, *Les Résignés*, la belle œuvre d'Henri Céard, *La Prose* de Gaston Salandri, on y sent l'influence de Georges Ancey et de ses traits concis et mordants ; on devine que les auteurs cherchent leur voie. Eh bien, ils l'ont trouvée : qu'ils soient eux-mêmes, avec leur franche simplicité, leur émotion sincère et qu'ils rompent carrément avec les procédés du vaudeville.

Les Jobards sont très bien joués M. Lagrange force un peu les effets de Gallois. M. Camis est excellent dans Henri, et M[lle] Thomsen a été tout-à-fait remarquable dans la scène du troisième acte. Je regrette la mise en scène vieux jeu avec les alignements d'opérette à la rampe. A part cela, bravo aux auteurs ! bravo aux interprètes ! et courage au directeur.

X

Le **Gymnase** nous a donné *Mon Oncle Barbassou*, les tentatives commerciales de M. Koning n'intéressant en rien les artistes, je n'en parlerai pas.

JEAN JULLIEN.

X

Théâtre-Libre. — *Le père Goriot*, drame en cinq actes, en prose, tiré du roman de **Balzac** par M. Adolphe Tabarant. (1)

Le 1er novembre 1834, dans la *Revue de Paris*, Il publiait une fort belle *Lettre aux écrivains français*, où lit-on ceci :

« A peine un de vous, après avoir étudié quinze ans, quinze ans gémi, pâli, souffert, pâti, après bien des peines et de l'argent dépensés, après avoir souvent pleuré des larmes, après avoir appris le monde et les hommes, appris les choses, voyagé dans tous les malheurs ; à peine un homme qui a sué sur ses phrases, payé des corrections comme en faisait Buffon ; à peine l'écrivain a-t-il publié un livre, créé des personnages, inventé des ressorts, dessiné un drame ; ce drame, ces ressorts, ces personnages, ce livre est pris et devient pièce de théâtre. (A cette époque, les dramatistes pouvaient emprunter aux romanciers sans leur consentement ; Balzac s'en indigne et continue :) Nous publions un livre pour qu'on le lise et non pour le voir *lithochromisé* en drame ou tamisé en vaudeville... L'auteur dramatique n'ignore pas qu'un livre, après avoir coûté de grands labeurs, après avoir exigé la patiente sculpture du style (et le style est tout un homme, ce sont ses impressions et sa substance), ne se paye pas quinze cents francs ; tandis que la pièce faite avec ce livre donne trois fois le prix du livre, quand la pièce tombe, et vaut la contribution foncière d'un village quand elle réussit... Nous publions notre pensée pour qu'elle soit connue. Quelque naïve que soit cette proposition, elle signifie que nous ne la publions pas pour qu'elle soit coupée, tirée, déshabillée, écartelée, mise sur le gril d'une rampe et servie aux habitués d'un théâtre comme un mets aux dandys du *Rocher de Cancale*... L'argent gagné par trois ou quatre personnes qui se mettent sur un ouvrage comme des équarisseurs sur un cheval, car souvent ils s'attaquent au cheval de Roland, n'est pas la plaie la plus douloureuse. Si nous étions pour quelque chose dans la question, nous dirions volontiers comme vous tous : *A moi la gloire ! à eux l'argent !* (2) Mais, messieurs, la pièce de théâtre entraîne bien d'autres maux. Quand notre enfantement est fini, nous avons, en dehors de ce travail, de fâcheuses suites de couches sur les théâtres. Notre œuvre peut y mériter des sifflets, au moment où quelques lecteurs l'admirent au fond d'une province. Vous êtes détestable rue de Chartres (ancien emplacement du théâtre du Vaudeville), vous êtes magnifique à Blois. — Un livre veut toute une vie ; une pièce de théâtre demande un mois. »

Et, plus loin, cette spirituelle remarque :

« Reconnaissons, d'ailleurs, que souvent les auteurs dramatiques se conduisent envers nous avec politesse, ils n'indiquent ni le livre ni l'auteur pillés. »

Ainsi, sans qu'il pût jamais s'y opposer, vivant ou mort, le pauvre grand homme fut couché vingt fois sur le lit de Procuste par d'infidèles, barbares, impitoyables, âpres, inhabiles, ignorants opérateurs de théâtre, dont les plus fameux furent Jacques Arago, Louis Lurine, Théaulon, Ancelot (un récidiviste, le pire), Bayard, Mélesville, Scribe, Clairville, Théodore Barrière, et M. Ferdinand Dugué. S'entend que, dans cette emphatique distribution d'épithètes, les chirurgiens cités et les innomés n'ont guère droit qu'à l'une d'elles ; parmi ces cuisiniers sanglants, il en fut même d'honnêtes dans le crime et de sincères, des goulus de littérature : il y en a (j'en connais assez intimement deux), il y en aura encore. Parbleu, c'est facile à comprendre, ce désir aigu, c'est tentant (quoique assez grossier) : dresser en pied ces figures colossales de la *Comédie humaine*, leur prêter une réelle existence, les *voir* aller et venir, parler, gémir, pleurer, rire, chanter, crier, souffrir, s'éjouir, tous ces colonel Chabert, Goriot, Grandet, Gobseck, Gaudissart, Hulot, Birotteau, Rastignac, Rubempré, Vautrin, et la Maufrigneuse et la Marneffe, Esther et la Fosseuse, Flore Brazier et Pierrette, la marquise d'Espars et la comtesse de Mortsauf, la duchesse de Langeais et la cousine Bette.

Par M. Henry Céard, on sait que le même Lundi 6 Avril 1835, un mois après la publication en librairie du *Pere Goriot* (qui avait déjà paru dans la *Revue de Paris*, Décembre 1834 à Février 1835), MM. Ancelot et Duport, au théâtre du Vaudeville, MM. Théaulon, Alexis de Comberousse et Ernest Jaime, aux Variétés, exhibèrent, ceux-là une comédie-vaudeville en deux actes, ceux-ci un drame-vaudeville en trois actes, tirés du roman. Par le même distingué et soigneux publiciste, on a eu (*Evènement* du 28 octobre dernier) l'analyse de ces deux pièces : pour dire le vrai, elles sont grotesques et impies, la première surtout ; celle d'Ancelot tomba à plat, n'eut que quatre représentations ; l'autre réussit, grâce au jeu de Vernet, acteur célèbre d'alors, qui figura Goriot ; Rastignac fut le séduisant Bressant et, particularité amusante, une Madame Vautrin interpréta Mademoiselle Michonneau. Comme on l'a vu plus haut, par les plaintes mêmes de Balzac, il n'eut pas à autoriser les infidèles adaptateurs ; M. Adolphe Tabarant l'avance erronément. « L'Etat construit la Madeleine, dit encore le grand Honoré dans sa *Lettre aux écrivains français* ; il livre le monument au public ; en France, l'Etat craint toujours le public, il met une grille pour empêcher les plaisants d'y charbonner des figures grotesques, pour empêcher Crèdeville d'y mettre son nom énigmatique. Pourquoi n'aurions nous pas de loi littéralement municipale qui dise à propos de beaux livres : *Il est défendu de déposer ici des pièces de théâtre*. Personne d'entre nous ne contestera l'analogie, nous croyons avoir le droit de mettre sur nos livres : *Exegi monumentum*. Palais ou bicoque, cathédrale ou chaumière, cette œuvre est à nous. »

Des deux pièces en question, la première ne fut pas imprimée ; j'ai sous les yeux celle de Théaulon and

(1) Mon excellent confrère, M. Marcel Baillot, veut bien me céder d'ailleurs pour cette fois seulement, le compte-rendu de ce drame, exclusivement balzacien.

(2) Maintenant, l'argent, c'est à MM. Calmann-Lévy, propriétaires de Balzac.

Cie. Oh ! mon Dieu ! Non, je ne reprocherai pas, moi, à ces gens, les couplets de leur vaudeville. Sachant, comme M. Aurélien Scholl, que l'Administration imposait alors l'interpolation de ces petites poésies dans les choses jouées aux théâtres des Variétés, du Vaudeville, du Gymnase et du Palais-Royal ; mais était-il loisible aux auteurs d'être spirituels de cette façon :

Air : *Et voilà comme tout s'arrange.*

DELPHINE.

Vous prenez pour gendre un baron.

ANASTASIE.

D'un comte, je serai la femme...
Vous auriez dû prendre le ton
Que ce nouvel état réclame.

GORIOT.

Mais je suis sans titre, sans nom..

DELPHINE.

Votre fortune est assez belle ..

GORIOT.

Par ma foi, vous avez raison,
Et je ferai sur mon blason
Peindre un potage au vermicelle.

(Acte I, scène IV.)

Ou :

Air *de l'Artiste.*

GORIOT.

N'ayant rien dans ma bourse
Pour payer ces trois mois,
En avant la ressource
Qui me sert quelquefois...
S'en priver, c'est folie
Dans un besoin urgent !
J'ai de l'argenterie,
C'est toujours de l'argent. } *Bis*

(Acte II, scène VI.)

Oh ! mon Dieu ! — Qu'il y aurait à ajouter sur ces deux immorales adaptations ! Mais le sujet est trop navrant ; non, non.

Balzac qui était, le soir de la « première » de la version du Théâtre-Libre, sur les genoux du père Sarcey, s'il en faut croire M. Boyer d'Agen, dut se montrer mieux satisfait ; car, il est honnête, sincère et pieux le « flanche » de M. Adolphe Tabarant — un jeune anarchiste (continuez, Monsieur, continuez !), auteur de *Virus d'Amour* (chez Kistemaekers — naguères), de *Les Mystères de Saône-et-Loire* (en un journal de Mâcon), et d'articles brutalistes. — En outre, qu'as-tu éprouvé hémiplégique baron de Suttières? Pas grand chose, dis ? Le « petit Jésus » pesa fort — en outre — sur les épaules de mon aïeul, le géant Saint Christophe. Dieux, qu'il est ladre, pourtant, l'homme du Temps ; comme à *la Mer*, il s'est encore cruellement ennuyé. Eh ! bien je lui assure que les vrais balzaciens étaient fortement émus, jusqu'aux larmes : dites Anatole Cerfberr ; Félix Fénéon le constata, si gentiment, avec reproche, au *Chat Noir* ; Henry Céard le fit sentir à l'*Evènement*, et ces deux seuls intelligents parlèrent bien du sujet, avec M. Arthur Byl à l'*En dehors* — en outre. Car, à l'indignation de M. François Oswald (dans le *Matin*), on n'y peut croire, mais plutôt qu'il n'a pas lu le roman ; hé, hé, c'est assez possible. « C'est une véritable profanation. On n'abîme pas un chef-d'œuvre avec une pareille désinvolture (dit-il), et je ne comprends pas que M. Tabarant ait trouvé un théâtre pour accueillir sa fâcheuse élucubration. » C'est ainsi qu'on s'offre des allures « littéraires » n'étant au fond, qu'un grossier feuilletoniste et un vulgaire dramatiste. Il paraît que la Morale s'est aussi, l'autre soir, trouvée offensée : « M. Antoine a-t-il été séduit par le rôle pornographique qui domine dans ce drame ? » — Mais, cher confrère (il y a frère), M. Adolphe Tabarant n'a ajouté aucune circonstance, fâcheuse ou non, à l'œuvre de Balzac, ni, pour ainsi dire, aucune parole (il n'y a peut-être pas cinquante lignes d'écriture nouvelle dans le drame d'aujourd'hui) ; l'adaptateur n'a fait qu'élaguer, rapprocher, coudre, assembler ; on ne peut lui reprocher que d'avoir été trop discret et d'avoir un peu étriqué le sujet, qui serait plutôt, pour moi, *Eugène de Rastignac*. Il semblait l'avoir compris le jeune auteur, en nous présentant, dès la première scène, très intelligemment, ce futur Ministre des Travaux publics, ce prédécesseur de M. Yves Guyot (sûr qu'il connaît Balzac, celui-là). Mais, tout de suite, Rastignac, tourné uniquement au bon jeune homme aimant bien sa mère, laisse toute la place à Goriot, dont les chagrins de famille et l'agonie occupent tout. Le colossal Vautrin ne fait qu'apparaître, Victorine Taillefer n'a pas lieu non plus que Claire de Bourgogne, ni la duchesse de Langeais, qui, dans le roman, sont si utiles à « l'éducation sentimentale » du jeune provincial : croyez-le, oui, le *Père Goriot*, c'est « l'éducation sentimentale » de Rastignac. Il fallait, alors, multiplier les tableaux, à la Shakespeare, au risque de paraître manquer d'unité, et terminer, carrément, par l'enterrement du bonhomme au Père-Lachaise, où Rastignac emprunta vingt sous au domestique Christophe (encore un ancêtre au signataire de ces lignes), pour donner aux croque-morts, menaça Paris, et d'où, comme premier acte de son défi à la société, il alla dîner chez Madame de Nucingen : l'exemple était à suivre de M. de Goncourt pour *Germinie Lacerteux*, drame.

Je conclus, bien volontiers, avec Henry Céard, que si M. Adolphe Tabarant « n'a pas mené son adaptation au succès que nous lui souhaitions, il lui reste du moins l'honneur incontestable de l'avoir entrepris. »

Jules CHRISTOPHE.

P.-S. — L'interprétation de ce drame fut presque parfaite : M. Antoine, quoique un peu chétif, dans l'espèce, rappella à un vieillard intelligent et savant Bouffé et Vernet ; M. Grand fut un exquis Rastignac ; M. Arquillière un Vautrin assez ample quoique un peu vulgaire ; Mlle Henriot une délicieuse Delphine ; Mesdames Sylviac, Garnieri et Barny figurèrent avec beaucoup de compréhension Anastasie de Restaud, Sylvie et Mademoiselle Michonneau. Enfin, Madame France fut une épique Madame Vauquer, née de Conflans.

×

Folies-Dramatiques : *La Fille de Fanchon-la-Vielleuse*, par MM. Busnach, Liorat et Fonteny, musique de M. L. Varney.

Aux aventures de la fille de Fanchon la Vielleuse, le public des **Folies-Dramatiques** a pris un plaisir extrême

L'ingéniosité et la verveuse fantaisie des librettistes, la tournoyante gaieté du musicien, la mise en scène luxueuse et soignée du directeur ont fixé le succès.

Quant à la fable, est il besoin de la conter ?

L'exquise Javotte, vielleuse comme sa mère, poursuivie et tentée par le notaire Bellavoine et résistant aux séductions du protecteur riche, la brave fille ! son sentiment brûlant pour Jacquot, fils de l'Auvergne, l'immorale liaison de Madame Bellavoine, femme légère quoique notaresse, avec le musicien Zéphyrin, expert en l'art de la petite flûte amoureuse, ces intrigues enchevêtrées, contrariées, promenées de la mansarde de Javotte aux ombrages de Tivoli, démêlées enfin sur le coup de minuit ; ces choses ne se racontent pas.

Il faut voir Mme Thuillier-Leloir, très pudique, très

crâne et très séduisante, sous la jupe rayée de la fille à sa mère, qui détaille spirituellement, d'une voix limpide et plaisante des couplets sans prétention.

M. Gobin est un notaire bien divertissant, M. Guyon fils joue avec un comique très sobre et très fin le musicien Zéphyrin, M. Larbaudière, en Jacquot, donne tendrement la réplique à Javotte.

Mme Zelo-Duran est d'une élégance parfaite.

Longue vie et brillante carrière à la jolie fille de Fanchon !

Georges ROUSSEL.

CRITIQUE MUSICALE

Peu de nouveautés chez Colonne ; point chez Lamoureux. Au Châtelet, quelques traits de piano perlés par Madame Roger-Miclos, un peu précieusement, ont été étouffés sous un intéressant fracas orchestral que M. Saint Saëns a cru devoir intituler *Africa*.

* * *

Mais voici qui vaut mieux : quelques mots de Charles Bonnier — un maître ès-Wagner — palpitant d'un indicible mépris pour le snobisme qui se guinde à la compréhension de *Lohengrin*, plus terrifiant cent fois que les bandits lapidateurs du Cygne :

LA JOLIE PHRASE

à Paul Bruck.

> C'est avec beaucoup d'art qu'elle a chanté la prière du 1er acte et qu'elle a dit au second acte la jolie phrase du balcon.
>
> *Journal des Débats.*

Foi pure, introublée encore, lueur d'auréole
planant, tremblent les paroles d'Elsa
légères comme l'air qu'elles remplissent,
l'air de la vision, l'air sonore.

En bas, la nuit sauvage de la vengeance roule
ses vagues conjuratrices
contre ceux qui se sont endormis
dans la croyance !

Dans le bazar doré, loin, éternellement loin
de l'œuvre, vague, impossible, des formes
se montrent, un public.

Faux comme les colonnes dorées, faux
comme le mouvement imprimé par
un chef d'orchestre,
bloc dans la compréhension,
rigide, à côté.

Un homme alors, qu'importe son nom ; il
fut ce jour-là la foule elle-même, un
public, le Paris énorme
que l'art n'a jamais effleuré —
un homme, un journaliste.

Ramassant en lui, éperdu, un monde
alla vers un journal, et écrivit
cette phrase, grande comme l'œuvre
elle-même, parallèle :
« Elle a dit avec beaucoup d'art
la jolie phrase du balcon ! »

Charles BONNIER.

* * *

Pour être complet, je signalerai, toujours chez Colonne l'infatigable, l'apparition des *Deux Ménétriers* que M. César Cui, général du génie russe écrivit avec autant de soin, et de charme, qu'un Traité de fortification permanente. Coups de timbale, pleurs de hautbois, pizzicati de violons, danse macabreuse, rien ne manque à ce petit travail « interprété » par Auguez, baryton rauque auquel il sera beaucoup pardonné pour ce qu'il est père d'une jolie personne adroite et fine, qui chante, aux Menus-Plaisirs, des opérettes bien parisiennes.

WILLY.

Chronique des Concerts – Colonne

Des dépêches de Russie nous annoncent que M. Colonne a été l'objet d'une ovation à St-Pétersbourg et à Moscou. On lui a offert des couronnes et les étudiants l'ont porté en triomphe. Donc, toutes nos félicitations à l'éminent président de l'Association Artistique.

Le programme s'est malheureusement ressenti de la fugue franco-russe. Réaudition des fragments de *Lohengrin*, d'*Africa* et d'*Esclarmonde*. (1)

O Hyménée ! Véritable euphémisme ! Que nous sommes loin des motifs passionnés de l'*Ouverture de Phèdre !*

Mlle Marcella Pregi a eu matière à succès, en chantant un *Lamento*, poésie de Th. Gautier, sur laquelle Fauré a brodé des accords touchants ; puis la délicieuse *Chanson Florentine* extraite d'*Ascanio*.

Haï Luli ! Hélas ! pour la Ballade de Coquard. A la manière dont il a traité musicalement cette exclamation, je ne crois pas que l'auteur ai atteint le but qu'il se proposait. Une harmonie moins banale, où l'on sentirait davantage le désespoir d'une amante abandonnée, serait, à mon avis, plus en rapport avec la phrase passionnée qui précède.

La *Symphonie héroïque* de Beethoven, pour laquelle j'aurais souhaité une plus grande sévérité de style, m'a paru pécher un peu d'ensemble. Elle n'en a pas moins été chaleureusement applaudie.

Entrevus au concert : Augusta Holmès, Diémer, Hasselmans, Rémi, Me Labori, de la *Gazette du Palais*, William Carl *(Courrier musical de New-York)*, Alexis Dorville *(Revue Internationale)*, Madame Flamen *(Musique Populaire)*, Imbert *(Guide musical)*, Vogel, etc., etc.

LÉLIO.

CRITIQUE D'ART

L'Education esthétique

> *C'est de l'état esthétique seulement, et non de l'état physique, que l'état moral peut se développer.*
>
> SCHILLER.

Il semble hyperbolique de soutenir que rarement fut époque plus défavorable à l'Art, l'Etat ne le protège-t-il ? et la gentry ne se presse-t-elle aux expositions ? On ne considère pas assez que la protection officielle limite ses faveurs en dépit de l'équité, et que la mode seule dicte l'engouement des gens du monde, ces cabotins de l'enthousiasme. A la vérité, le goût public est perverti, je n'en veux pour preuve que la manière dont nos contemporains ornent leurs foyers et leurs personnes. Assistons-nous à quelque crise de civilisation, à quelque ménopause sociale, ou à l'agonie d'une race, chose difficilement affirmable ; le certain, c'est que l'ambiance ne souffre pas du daltonisme sensitif par cause originelle mais parce qu'elle subit l'influence malement saturnienne du démocratisme. Pourquoi ne pas chercher quelque antipsorique ? Combat-on la gale par de fastidieuses plaintes ?

(1) Voir le no précédent.

L'idéal programme de culture esthétique par Schiller dressé, possiblement applicable aux artistes, comment conviendrait-il à la collectivité ? rien ne l'y a préparée. Le système éducatif en vigueur néglige trop ce qui peut élever l'âme, sous prétexte de former une génération pratique, on cultive la matérialité, on développe à l'excès le prosaïsme et, visant à produire des utilitaires, on récolte des incroyants et des égoïstes. Ils nous la baillent belle avec leur hygiène corporelle, labarum du brutisme moderne..... et la psychique ?

Si tout enseignement supérieur comportait l'étude esthétique, — et le respect, sinon l'amour, du Beau s'inculque comme celui du Bien — verrait-on des ingénieurs, des fonctionnaires publics commettre des actes d'iconoclastie ou de vandalisme au nom du progrès ? des prêtres, applaudir à la destruction d'un temple antique, parce que païen ? N'est-ce point une honte qu'un intellectif capable de logique et déhiscent à l'Abstrait disserte bourgeoisement sur les choses d'art, n'admire que par procuration, n'acquisitionne que les œuvres sigillées par l'âge ou admises par le bon ton !

Si la conversion du public actuel ne se peut espérer, reste l'enfance, — l'enfance ! argile tant malléable entre les mains d'éducateurs à la hauteur de leur mission ! Mais alors, puisque la famille ne saurait donner cette éducation réformatrice, voilà donc nécessaire l'intervention de l'Etat ; or, qu'attendre de bon de l'Etat, reflet de la société ? Un gouvernement autoritaire, — les mieux organisateurs jusqu'à présent — restituerait le goût à la race en recrutant parmi les Esthètes les professeur spéciaux en réglementant la coupe des vêtures, la fabrication des objets d'art industriel, la décoration des cités. Mais avec le bottomisme régnant, aux ineptes méthodes pédagogiques, un seul moyen se présente de tourner le dilemme : affiner le sensationnalisme par l'œil, provoquer le sens du goût par la contemplation du Beau.

Que dans tous les lycées, dans les moindres écoles, soient placées les reproductions des tableaux, des statues, des monuments magistraux ; que les livres d'études soient le plus possible illustrés, les murs fresqués idéographiquement ; bref, d'une geôle, transformez la classe en musée, rien d'éloquent comme une belle œuvre !

De même que l'être élevé dans le spectacle de la vertu nourrit l'horreur du vice, de même celui habitué aux formes pures insupporte la vue du banal ou du laid. Malgré le retour dans la famille, l'entrée dans la société, l'aspir et le respir des préjugés pollutionnels, il resterait des primes années vécues dans l'atmosphère purifiante et pacifiante du Beau une ineffaçable impression, dont l'influence s'exercerait notoire sur les descendants. Soutenir qu'une telle culture moraliserait, non sans doute, — et tout autre son rôle — mais elle inciterait à obéir aux lois d'Harmonie, ce qui ne fut jamais obstacle à l'anagogie et aux nobles penchants. Du moins augmenterait-elle le nombre des rares sachant discerner le distingué du joli et l'original du baroque.

* * *

Parallèlement, plutôt que de bourrer d'indigestes vulgarisations les fils des prolétaires, au lieu de les pousser à l'illusoire conquête du certificat d'études ; gratifiez-les de la dose d'esthétique qui corollarise tout enseignement technique. Eveillez, desenguanguez leur goût, plus tard, incontestablement, leur travail d'homme s'en ressentira. Ainsi aiderez vous à rendre au producteur manuel l'amour de son métier, ainsi palladierez-vous au périclitement de nos industries d'art.

Poussons la supposition jusqu'en ses dernières conséquences. Le jour où les fabricants ne trouveraient à employer que des artisans ainsi préparés, tout ouvrage ornemental ne s'élégantiserait-il ? et qui contestera qu'une telle transformation ne contribue puissamment à affiner la masse ?

La débarbarisation du peuple ! sans doute, une telle palingénésie sociale ne s'accomplit qu'avec les siècles, mais oser l'entreprendre suffirait à l'illustration d'une époque. Un peuple n'est civilisé que lorsqu'il croit au Saint et vibre au Beau; quoi qu'en objurguent les austères, on n'esthétisera jamais trop une nation, n'oublions pas cette haute pensée de Schiller : « quand le genre humain perd sa dignité, c'est l'art qui la sauve. »

* * *

Quant à l'esthésiculture des artistes et des amoureux d'art, il manque encore force institutions nécessaires à son perfectionnement, ne serait-ce pour la styliser, qu'un musée de reproductions.

D'abord, il n'appartient qu'à quelques-uns de pèleriner aux merveilles éparpillées à travers l'Europe ; ensuite, rien de plus incertain que la conservation des édifices et surtout des peintures ; que de fresques perdues par incurie administrative ! que de toiles gâtées, de marbres travestis par les calibans de la restauration, bourreaux dignes du dernier supplice. Comme en cette société maudite abonde l'illogisme ! un écrivain, par les bibliothèques, peut connaître gratis les philosophes, les historiens, les littérateurs de tous temps et de tous pays ; un artiste désireux d'érudition, s'il ne possède une grosse fortune, se trouve réduit aux galeries d'un musée. Or, quelle riche analection vaut, pour l'étude, une vue d'ensemble ?

Quelle navrance pour l'Esthète, en dévotions au Louvre, de ne pouvoir admirer des Eponymes préférés que quelques reliques. Savoir qu'il existe *la Cène* de Ste Marie des Grâces, et n'en point avoir d'épreuve à contempler après une oraison devant *la Joconde !* Oh ! voir réunis, pour notre piété, tout l'œuvre du Vinci, tout l'œuvre de Rembrandt ! *Connaître* enfin les Primitifs ! ne rien ignorer des Renaissants ! De Botticelli à Raphaël, de Memling à Rubens, suivre le développement du sens de la composition, passer en revue les moindres esquisses de ces trouveurs d'attitudes et de rythmes ! c'est en comparant les recherches des Maîtres qu'on assure son goût, qu'on apprend à marcher au Beau.

Le musée de copies rêvé par Charles Blanc ! et comment le créer ? Quelle main humaine a jamais reproduit fidèlement une peinture ; le travail des dessous joue un rôle trop considérable ; d'autre part, voyons-nous un seul tableau tel que son auteur le peignit ? le temps n'y a-t-il pas ajouté sa mystérieuse collaboration ? qui peut en dire les effets ? Dès lors, pourquoi s'évertuer à saisir des tonalités non initiales ? Et de quel droit ?

D'ailleurs, ce qui, dans une toile, suscite le respect ou la vénération, ce n'est pas la magie du coloris mais l'harmonie des formes, des valeurs et de l'arrangement. Ainsi s'éprouve la Maîtrise. De même qu'une femme ne se révèle vraiment belle que dépouillée de l'artifice des toilettes ; de même, la pulchritude de l'œuvre peinte ne se dévoile majestueuse que lorsque la séduction des teintes ne distrait plus, ne captive plus l'attention, combien alors l'esprit est frappé par tout ce que peut exprimer un geste ! comme l'âme saisit les émotionnantes ressources du langage des lignes ! comme l'Art du Dessin paraît superbe et suprême !

Les contours et les valeurs, on sait avec quelle scrupuleuse exactitude les traduit un cliché aux artistes retouches. Mais, quoique de moins onéreuses que les voyages, les reproductions ne se collectionnent pas aisément. On est mal pour les étudier devant les vitrines de Braun ou de la rue Bonaparte, plus mal, pour en jouir et les *retenir*. La création d'un musée de photographies et de gravures, corrélatif de celui des moulages du Trocadéro, (intéressant encore qu'incomplet) serait fort appréciée du monde artiste, voire du public, de plus en plus friand de documents.

Comme on réunit en bibliothèques les éditions des œuvres élevées à la gloire du Verbe ; de même il sied de colliger en pinacothèques les reproductions des pages géniales tracées à la gloire de l'Art.

Alphonse GERMAIN.

NOTES D'ART

Chez **Durand-Ruel** *(rue Laffitte)*, un grand nombre de toiles des plus remarquables qui valent une visite.

Une demi-douzaine de Puvis de Chavannes : *L'Eté*, ce tableau resplendissant de joie ensoleillée, de jeunesse et de calme antique, si lumineux qu'à la nuit tombante il éclaire encore la pièce où il est exposé ; une *Femme couchée* dont le repos morne trahit la pécheresse qui, harassée d'avoir couru ses passions, cherche maintenant le sommeil dompteur des remords; *La Pitié*, toile où se trouve un rocher élevé et nu d'une accablante mélancolie ; La *Décollation de St-Jean*, etc... Avant de quitter Puvis de Chavannes, disons qu'on peut voir de ses esquisses dans le couloir d'entrée, (notamment une qui lui a servi pour la *Décollation*) et contons une anecdote : On sait que le maître prépare pour l'Hôtel de Ville le pendant de *l'Eté : l'Hiver*. *L'Eté*, on le sait aussi, est désavantageusement coupé jusqu'à moitié par une porte. Comme le mur où doit se trouver *L'Hiver* est absolument uni, l'architecte de l'Hôtel de Ville, un monsieur qui se damnerait pour la symétrie, se demandait comment on pourrait bien s'y prendre pour perpétrer dans *L'Hiver* un trou semblable à celui dont la porte d'en face détériore *L'Eté*. Il a imaginé ceci qui est architecturalement monumental : couper *L'Hiver* par une glace qui aurait les dimensions de la porte !!!...

Ah ! quel malheur d'avoir un architecte !

chanterait ce bon Hôtel de Ville s'il lui était donné de déplorer ses malheurs. C'est en tout cas ce qu'a dû dire M. Puvis de Chavannes qui n'a triomphé qu'à grand peine des prétentions sinistrement cocasses du préposé à la construction et à la conservation (?) des monuments de la ville.

De Manet : *Le Christ aux Anges*, d'un aspect inattendu. Ce n'est pas le Christ banal, radieux dans sa résurrection, mais un Christ effrayant qui a souffert à lui seul plus qu'un quelconque des hommes, qui l'a senti plus cruellement parce qu'il était Dieu et qui continue de souffrir une énormité de souffrance, n'ayant pas encore dépouillé la forme humaine. Et les anges aussi sont mornes et inquiets de voir en tel état leur seigneur, le fils du Père. Plusieurs autres toiles de Manet : *portraits de Rouvière et de Faure* ; etc...

De Henry de Groux : *Le Pendu*. Je conseille à ceux qui ignorent encore ce peintre étrange d'aller voir son tableau. C'est tout le désespoir de la vie elle-même qu'ils verront. De quelle poignance est la vision de ce Pendu à la bouche ouverte et contournée, aux yeux révulsés, qui étale sa hideur douloureuse dans l'hostilité de végétations fantastiques, vertes, bleues et rouges, qui semblent grimacer à son cadavre, comme de son vivant lui grimaçait la vie !

Une certaine quantité de Renoir : Une *Femme assise au bord de la mer*, toute exquise et perfide ; une *Baigneuse* tremblante qui de sa main gauche retient ses seins dans son peignoir transparent et flou comme le Matin ; etc...

A voir aussi des œuvres de Courbet, Pissaro, Besnard Forain et autres.

J'oubliais un superbe Careno de Miranda : l'*Assomption de la Vierge* et à l'entrée un Claude Monet : Une Lune apocalyptique et rouge dans un paysage de désolation.

Chez **Bernheim jeune** (rue Laffite) : Plusieurs Ribot, dont : *Devant le Calvaire* et *Le bon Samaritain*.

Y. R.

Nous trouvons dans notre courrier, la lettre ci-dessous adressée au Prince Ourousof. Il s'agit de choses tellement invraisemblables, que nous ne pouvons que signaler les faits à l'attention de l'illustre avocat moscovite.

L. R.

Monsieur le Prince,

La Renommée m'aurait fait connaître votre illustre nom quand même je n'aurais pas déjà entendu parler de vous avec admiration à Moscou. Malgré cela, je ne me serais pas permis de solliciter le concours de votre ministère si je ne savais, dès il y a longtemps, que l'éminent avocat était doublé d'un homme de cœur et de bien ! J'ose donc espérer que vous trouverez en faveur de ma cause de ces mots heureux qui stigmatisent le méchant, comme « *le jeune sauvage aquatique* », qui est resté le surnom de ce M. Léon de Macromzaff, de Dankof qui avait importunément pour sa sœur Bibicof égaré des lettres de change appartenant à cette dame, et que vous daignerez m'accorder le puissant appui auquel l'abbesse Filimonoff de Karkof doit la restitution de ses quarante mille roubles, momentanément attribués *par erreur* au couple Iqualieff de Bossy-Brod !

Voici des années que je suivis en Russie la Princesse Dally Galitzyne, qui venait de donner par acte notarié — chez Jankine, — à son petit-fils une propriété, sise près de Bronnitzy, propriété qui « *serait la garantie de mes appointements* ». Mais deux heures avant sa mort commença la spoliation dont je me plains, bijoux, valeurs etc., tout fut emporté par la maîtresse du fils de la défunte ! J'ai une déclaration notariée (chez Ivanof Nevsky) des témoins de cet épisode, par lequel débuta la fille connue sous le nom d'Amalia Ivanovna, que le jeune Prince avait raccolér dans un cirque de la foire de Nijny, où cette personne faisait sa toilette sous la surveillance de la police des mœurs. Bientôt après, nous fûmes un beau matin expulsés de la propriété de l'enfant, le Prince l'ayant vendue pour 19.000 roubles, mais des excuses ayant suivi cette énormité devant témoins, le regretté Théophile Tolstay le compositeur bien connu et d'autres, je repris confiance, et arrachant mon élève de l'isbas où on nous avait relégués au fond des bois de la Finlande, je lui sacrifiai mes économies et ne négligeai rien pour sa santé, ses études avec un dévouement et une intelligence que tout le quartier peut attester. On s'y souvient encore de l'émotion produite par la première apparition du pape orthodoxe de l'Eglise Roumaine invité par moi pour le *Te Deum* des grandes fêtes. Cependant, le Prince cessa de répondre à mes lettres, devenues pressantes dès 1887 où il avait promis de remettre la propriété de Bronnitzy à son neveu, puis il s'empara d'un capital de 108.000 roubles, dû à l'enfant en vertu de l'article 121 du volume X du code, et cela avec la complicité du Maréchal Léonide Matvéevitz Mouromzoff de Dankof et de Monsieur Nébalsine de la Commission des Requêtes, enfin j'en suis encore à attendre neuf mille roubles, puisés par lui en ma présence dans la caisse de mon élève, contre reçu notarié (chez Gassel, Garskoe-Selo) et dont il m'avait annoncé l'envoi par la dame du Directeur de la Banque de la Noblesse Viastromitinaf, et par le vice-gouverneur Séverzoff !

A bout de forces et de ressources je m'adressai à des tantes de mon élève ; mais la dame Marie Sergeevna Soltykon mit pour condition de son concours que j'insulte aux cendres de la défunte Princesse et les dames Anna Matveevna Golilyme et sa fille Catherine Leonidovna Iqualieff ne cherchèrent qu'à colorer l'odieuse spoliation d'un semblant de légalité, faisant de la loi une pince-monseigneur au détriment d'un orphelin. Elles allèrent même jusqu'à troubler l'enfant dans ses chères études des langues orientales, secondèrent le parjure dans une tentative de livrer le garçon à un monsieur bien connu d'Elebz (Orel) M. Alexandrof et l'enfant ne s'étant pas prêté à leur injonction de fuir « sans payer » personne ces parents extraordinaires le firent attirer dans un guet-apens par la dame Laroche (bien connue par son rôle odieux dans l'enterrement de sa tante Mlle Wera Kagarinaf, l'élève de Liszt) et je me vis seule en butte aux accusations les plus blessantes.

Le Consul de France à Pétersbourg M. Jaconnet, intime du Prince, ne répondit pas non plus à mon cri de supplication et garde même les 3 francs envoyés pour la réponse.

Vous êtes mon espoir suprême, Monsieur le Prince, car vous saurez briser la résistance de ceux qui ont osé répondre au *doux, bon* et *juste* Empereur de Russie, qui avait daigné, en 188?, donner l'ordre d'examiner cette affaire scandaleuse « *qu'il n'y avait pas trace* du testament autographe de la grand'Mère dans les archives de la tutelle de Schlusselbourg » et n'ont pas craint d'envoyer aussitôt après un médecin-aliéniste chez la mère de mon élève, qui n'a échappé à la maison de santé que grâce à une dame d'honneur de S. M. l'Impératrice la Comtesse Blondoff et au témoignage officiel de 5 docteurs : Goldendach et Braun à Moscou et Kolodiznikof, Cherchinévitz et Alexeepsvuj à Pétersbourg.

C'est donc une œuvre utile et juste qu'ose soumettre à votre appréciation une française, originaire presque de ce Paris, où, Monsieur le Prince vous êtes si aimé et estimé.

Votre très humble servante,

J. CLÉMENT.

Paris, 12 rue Cortot, le 15 Novembre 91.

Correspondance Etrangère

LE THÉATRE ALLEMAND

(Notes)

A signaler, Wildenbruck.

Beyrouth l'a vu naître le 3 février 1845. Fils du consul prussien plus tard ambassadeur *à Athènes* et *à Constantinople*, il passe son enfance dans ces deux villes. Il se bat en 1866 et 1870, entre les deux campagnes, fait son droit à Berlin où il est nommé juge en 1876 et secrétaire aux Affaires étrangères en 1877.

Deux épopées verveuses le classent poète : *Vionville* (1874). *Sedan* (1875). A sa nouvelle, les *Maîtres de Tanagra*, éclate le premier coup de trompette d'un orchestre connu. Le dramaturge s'affirme avec *le Mennonite, le Roi Harald, les Carolingiens* (1882), *Pères et Fils, Sacrifice pour Sacrifice* (1883), *Marlou, Tamerlan, le Prince de Vérone* et *les Quitrow*. Au dernier de ces drames, le patriotisme berlinois a vibré. C'est la victoire de Frédéric, premier margrave de Brandebourg de la maison de Hohenzollern, sur deux chevaliers pillards, les frères Quitzow, lesquels se disputent la possession du Brandebourg.

Dans un ordre analogue d'idées, *le Nouveau Maître* a été représenté il y a quelques mois à Berlin. Modelée d'après le *Wallenstein* de Schiller, le drame de M. de Wildenbruck déroule l'histoire de Brandebourg. Un épisode de la guerre de *Trente ans*, les difficultés par l'avènement de Frédéric-Guillaume à l'électorat, conne prétexte à une suite de tableaux : rébellions d'officiers et soldats, sédition de magistrats, émeute populaire.

Le prologue est localisé au château de Rhena dans les Pays-Bas. A l'appel obligatoire nous voyons accourir les principaux personnages : Frédéric-Guillaume, son ennemi le colonel de Rochow et sa sœur Claudine de Rochow, leur page, la princesse Hollandine...

C'est à Berlin que se passent les six actes qui suivent. Deux traîtres, le comte de Schwartzenberg et Gallas général de l'empire détournent de leur devoir les capitaines du Brandebourg et leur imposent le serment en faveur de Ferdinand II. Le vieux Brugdorf proteste seul contre cette trahison — réminiscence des *Piccolomini* (4e acte) de Schiller.

En bon autrichien, Gallas enseigne aux Berlinois comment se trouvent les milliards. L'incendie des faubourgs est imminent. Il s'agit d'empêcher l'entrée des Suédois.

Une des maisons menacées est celle de l'aubergiste Blechschmidt. Le malheur accable ce vieillard. Sa fille lui a été enlevée par Rochow, son domestique vient de l'abandonner pour s'engager dans la révolte. Avec quelques soldats, ses camarades, ce domestique revient insulter son patron. Exaspéré, Blechschmidt le tue et se voit condamné à la pendaison.

Il en échappe. Frédéric-Guillaume, arrivé à Berlin le soir même, fait la fête chez le comte de Schwartzenberg lorsqu'un message de Kœnibœrg l'informe de la mort de son père. Son premier acte de souverain sera un acte de clémence. Il refuse de signer la condamnation de Blechschmidt.

Frédéric-Guillaume ne jouit guère de la reconnaissance du vieil aubergiste. On lui apprend la révolte de l'armée, la trahison des régiments, le projet d'attaque contre les Suédois, l'incendie imminent des faubourgs. Il court au plus pressé. Par un discours sublime, il écrase le comte de Schwartzenberg administrateur infidèle et la fermeté de son attitude contraint les officiers à une soumission immédiate.

Seuls, Rochow et deux autres traîtres résistent, fomentent une nouvelle sédition et s'efforcent d'entraîner l'électeur à attaquer les Suédois. Ils échouent. Le vieux Schwartzenberg qu'il voulaient enfermer à Spandau est frappé d'apoplexie. Les troupes restées fidèles ont le dessus et Rochow qui repousse toute réconciliation est fusillé. Au dénouement on assiste à l'apothéose du nouveau Maître qui reçoit l'hommage enthousiaste du peuple et de l'armée.

Les critiques allemands signalent l'absence d'unité et la prédominance épisodique. Ça ne manque pas de femme, disent-ils, mais d'amour. Ils disent encore que l'action politique ne saurait inspirer les mêmes sympathies que l'action de *Marie Stuart* ou celle de *Wallenstein*. La mise en œuvre est quelconque. Tous les personnages sont sacrifiés à celui du grand Electeur. L'effet scénique est détruit par le manque d'équilibre entre Rochow et Frédéric-Guillaume. Schwartzenberg est trop complaisamment écrasé par la majesté du grand Electeur et la fin pitoyable de Rochow ne s'accorde guère avec les actions héroïques que fait espérer le caractère de ce personnage. Il nous quitte, dit irrévérencieusement la critique allemande, sans tambour ni trompette.

On a mené grand bruit autour des représentations du *Nouveau Maître*. Mais le succès n'a été que local. L'enthousiasme militaire et le goût du style ronflant y trouvaient leur compte. Impossible, n'est-ce pas, de faire un accueil polaire à une pièce tripatrouillée par la Majesté qui en surveillait la mise en scène. Plusieurs villes d'Allemagne ont cependant interdit la représentation de ce drame romantique.

Si j'en apprends le pourquoi, je vous le conterai en suivant M. de Wildenbruck dans son évolution vers le naturalisme. A ce propos, voulez-vous un dernier écho sur l'enquête littéraire de M. Huret. Eh bien, elle ne profitera, dit-on, qu'à Zola et aux écrivains dont le nom a été tu haineusement. Rien n'est plus divertissant que de retrouver dans le *Roman expérimental* et dans le *Naturalisme au théâtre*, les ambitieuses théories parnassiennes, psychologistes, réalistes et symbolistes. Comme si le naturalisme n'était pas fait de tout cela, et même de l'école académique.

IMBERT. (1)

LA ROSE+CROIX (1)

Ah ! ça ! est-ce qu'on ne va pas bientôt nous laisser la paix avec ces fumisteries ?

Quelques quarterons de jeunes gens à prétentions littéraires, fatigués d'attendre une popularité qui se fait désirer, avaient imaginé de trouver quelque chose qui frappât l'imagination, qui attirât l'attention, et ont inventé ce fatras incompréhensible qu'ils ont appelé Décadisme ou Décadentisme, qui se subdivisa bientôt en un tas de petits clans : Symbolisme, Instrumentisme, etc. Cette tentative n'ayant, malgré le beau tapage et la réclame faits autour d'elle, donné qu'un résultat insignifiant, ils se sont de nouveau transformés.

C'est en «Occultistes» qu'ils se sont déguisés et pour créer du nouveau ; ils n'ont rien trouvé de mieux que de ressusciter une société secrète fondée par un certain Rosenkreuz vers 1400 — appelée confrérie de la Rose-Croix.

On n'a jamais été bien fixé sur le secret de cette association mais on croit qu'il portait sur ces points : Transmutation des métaux, art de prolonger la vie, connaissance de ce qui se passe dans les lieux éloignés, application de la Kabbale et de la science des nombres à la découverte des choses les plus cachées, et quelques autres niaisies de même force.

Comme cette ancienne association paraissait surannée à la fin du XIXe siècle, on donna à la nouvelle une allure plus moderne, on la fit en commandite.

(1) Notre éminent correspondant, le professeur M., pour n'être pas inquiété, signera désormais de ce pseudonyme.

(1) — Nous rappelons ici que le fond et la forme n'engagent que l'auteur, rédacteur à la *Revue Européenne*, laquelle annonce une campagne contre les Décadents (?) et Symbolistes. N. D. L. R.

Joséphin Péladan, un grotesque, qui a pondu un tas de bouquins plus incompréhensibles les uns que les autres, le mage, le Sâr Péladan est en tête, c'est lui qui lance l'affaire dans un manifeste qu'il faut déguster :

« Ce qui est patricien, ce qui est mystique n'a rien à espérer ni de Carolus Duran, ni de Bouguereau, officiellement l'idéal est vaincu, comme le chevalier Waltner fut repoussé par les Beckmeser ; mais, au printemps prochain, ce souffle qui ouvre les cœurs et les portes du temple d'Adonis *verra j'espère une manifestation de l'art contre les arts, de l'idéal contre le laid, du rêve contre le réel, du passé contre le présent infâme, de la tradition contre la blague.*

« Si le divin Jésus bénit nos efforts et ceux de nos pairs, cette fête de l'idéal réjouira les cœurs angéliques et réconfortera ceux qui peinent pour beauté et rêve maintenir. »

Et les « *Petites Affiches* », tout comme s'il s'agissait d'un mastroquet enregistraient les statuts du « Salon de la Rose-Croix qui doit régénérer l'Art. »

Le Sâr Péladan s'ouvre lui-même sur son projet dans une page suggestive au « Figaro » : « Le Salon de la Rose-Croix sera un temple dédié à l'Art-Dieu, avec les chefs-d'œuvre pour dogmes et pour saints les génies.

« L'ordre procède par invitations, et les invités n'ont qu'à observer la règle d'idéalité.

« Elle bannit toute représentation contemporaine, rustique, militaire, les fleurs, les animaux, le genre comme l'histoire, et le portrait comme le paysage.

« Mais accueille toute allégorie, légende, le mysticisme et le mythe, et même la tête d'expression si elle est noble, et l'étude de nu s'il est beau.

« Car il faut faire *beau* pour entrer au Salon de la Rose-Croix.

« L'opinion devance nos préparatifs et nous force à des déclarations plus immédiates qu'on n'avait prévu, contrairement au dire d'un journal, aucune œuvre de femme ne sera acceptée, car dans notre rénovation des lois esthétiques nous observons fidèlement les lois magiques.

« En 1886 nous écrivions : « Les Mérodack, les Nebo, les Alba, ces figures orphiques, je les ai dressées en mon œuvre augurale, du jour solennel où la Rose-Croix désouillée des salissures maçonniques, purifiée de toute hérésie et bénie par le Pape, se soudra à la clef de Pierre *urbi et orbi.* »

« Ce jour solennel sera le 10 mars 1892, ce jour commenceront les fêtes intellectuelles aussi nobles que celles de Bayreuth célébrées ; ce jour l'idéal aura son temple et ses chevaliers, et nous, Macchabées du Beau nous irons apporter à Notre-Dame, ceux de notre suzerain Jésus, l'hommage du Temple et l'agenouillement des Rose-Croix.

« Nous ne croyons ni au progrès, ni au salut, à la race latine qui va mourir nous préparons une dernière splendeur, afin d'éblouir et d'adoucir les barbares qui vont venir.

« Nous voulons ajouter quelques statues et quelques fresques à la cathédrale latine avant qu'elle croule.

« Derniers enthousiastes, nous venons parmi les braiements de *Marseillaise* et les cabarets entonner un hymne suprême à la Beauté qui est Dieu et ainsi mériter de contempler un jour la Rose mystique par les mérites de la passion de Notre Seigneur. »

Ouf ! On ne discute pas ce long document mystico-clérical, du plus pur esprit rétrograde et réactionnaire, dont quelques extraits ci-dessus. On hausse les épaules et on passe.

Il est bon cependant de faire remarquer que ce charlatan - commerçant, tripatouillant l'art pictural comme celui du verbe, exclut de son salon la moitié du genre humain, et qu'il ne faut y envoyer que des sujets religieux, des têtes de bon Dieu et autres images *ejusdem farinæ* ; qu'il insulte la race latine, les républicains qui chantent la *Marseillaise*, les grands artistes de ce temps parce qu'ils ne sont plus bondieusards ; qu'il nie le Progrès et s'aplatit devant des fictions. Tel est l'avenir d'après ce bouffon.

Le Sâr cite parmi les artistes *choisis* pour alimenter leur Salon « le grand Puvis de Chavannes » L'idéaliste sans couleur et sans perspective entrerait admirablement dans leur combinaison, malheureusement il se récuse et bien d'autres, il faut l'espérer, imiteront son exemple.

En présence de cette incohérente manifestation qui n'est qu'une face de la réaction mystique qui cherche sa voie — mais ne la trouvera pas, car il est impossible d'admettre que la superstition du moyen-âge n'est pas morte, que les pratiques de la sorcellerie peuvent se renouveler en notre époque de progrès constant — en présence dis-je, de ces menées qui sont insensées si elles sont vicieuses et que je crois plutôt fallacieuses, mystificatrices ; qu'il soit permis à un partisan de l'École Socialiste en Économie comme en Littérature, de déclarer que tous ne se laisseront pas duper et que nous nous rions des charlatans de toutes les religions. Nous rions d'Appollonius, de Simon le Magicien, d'Averroès, de Paracelse, de Cagliostro, de Mesmer, de Swedenborg, et les mettons dans le même sac.

Nous nous moquons autant des Thaumaturges que des Mythes, des Mythes que des Mages, des Mages que des Saints, des Saints que des Anges, des Anges que des farfadets, des farfadets que des sorciers, des sorciers que des alchimistes, des alchimistes que des Occultistes, des Occultistes que des Templiers, des Templiers que des Francs-Maçons, des Francs-Maçons que des illuminés, des illuminés que des convulsionnaires, des convulsionnaires que des Alexandrins, des Alexandrins que des Orphistes et de tous les fumistes de tous les siècles.

Nous raillons les tables tournantes, l'hypnotisme, le spiritisme et autres empirismes.

Nous avons supprimé Zoroastre, Boudha, Allah, Dieu, le Pape, le grand Lama et toute la séquelle, et rien ne les fera revivre.

Nous nous tordons devant l'envoûtement.

Nous n'avons qu'une foi, La foi révolutionnaire dont le souffle ardent nous réserve un avenir brillant et conforme aux grandes découvertes modernes. Ce temps viendra, il aura sa littérature, son art, ils seront vraiment beaux parce qu'ils seront vrais, ayant rejeté bien loin l'érotisme mystique et l'obscure métaphysique du névrosé Péladan — le descendant du chef chaldéen Baladan, le chef des Magnifiques, le fils des Anges comme il aime à se faire appeler.

En attendant nous rirons bien le 10 mars 1892 en visitant dans la galerie Durand-Ruel le produit des cerveaux malades qui se figurent qu'on peut remonter le cours du Progrès, enliser l'avenir, mettre un éteignoir au soleil et la lumière sous le boisseau. Nous verrons si ces novateurs sont de taille à soutenir le choc des railleries qui ne manqueront pas de surgir sur leur compte ; nous examinerons de près ces « Machabées du Beau » nous sonderons leur œuvre, l'analyserons, et au besoin l'écraserons sous notre profond mépris, car il n'y a pas à s'y tromper, ce n'est pas une tentative d'art nouveau qu'ils entreprennent, ils veulent refaire celui qui est tombé sous l'indifférence universelle, c'est une déclaration de guerre, une croisade contre l'esprit moderne. L'idéalisme chrétien ne repose sur rien, leur art ne sera que de la fiction sans utilité.

L'art inutile est nuisible. Nous sommes donc tranquilles sur la victoire définitive, mais afin que le public ne s'y laisse surprendre, nous le guiderons dans ces débris d'un autre âge, et nous verrons bien que ni l'idéal, ni le rêve, ni le passé, ni la tradition, dont se réclament les partisans de la Rose-Croix, ne sont plus de saison.

E. MUSEUX.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Typ. et lith. Joseph ROYER

COMPTE-RENDU. — Salé : *Dernières paroles d'un brigadier de Sergots*, chanson. — Edouard Dubus : *Déclaration*, poésie. — Marcel Legay : *La Mort de Jésus*, chant : *La Chanson des Adieux*. — Lelong : *Les Vingt-huit jours de Vertuchoux*, monologue, M. Wolff. — Yann Nibor : *Les Mat'lots chauffeurs*, chanson ; *Le Mathurin passionné*, récit. — Jacques Ferny : *L'Ecrasé*, chanson. — Pierre Trimouillat : *A la Brasserie !* chanson. — Armand Masson : *Les litanies des seins*, poésie. — A.-F. Cazals : *Moréas chante !* chanson. — Montoja : *Les Veuves du Luxembourg*, mélodie moderne ; *La Morgue*, chanson. — Jacques Ferny : *La Visite présidentielle*. — Marcel Bailliot : *A Lourcine ; A la Wallace*. — Yvanoff : *Le Vieux Modèle* (Montoja). — Jacques Ferny : *Le Missel explosible*, chanson. — Mlle Elias : *Les Accidents de chemin de fer* (Jules Jouy) : *Un mac décavé*, monologue argotique. — Maurice Dumont : *Le Syndicat*. — Y. Rambosson : *Quatorzain du Muséum*. — Yann Nibor : *Les Tahïtiennes*. — Trebla : *La grève des Omnibus*.

Présidence de Léon Deschamps.

Echos d'Art et de Littérature

Laujol (Henri) *aliàs* Ursus de la *Revue bleue*, c'est-à dire Henri Roujon, vient d'être nommé directeur des Beaux-Arts. Celui-là ou un autre...

×

De nos collaborateurs, en répétition :
Georges Roussel : *Anachronisme*, parodie en un acte (Théâtre d'Application). — André Duval et D. Trebla : *Trois francs la ligne*, vaudeville en un acte (Pépinière). — Adolphe Retté : *Berthe au grand pié*, adaptation ; Stuart Merrill : *La Chanson de Roland*, adaptation ; Maurice Maeterlinck : *Les Aveugles* ; P.-N. Roinard : *Le Cantique des Cantiques*, adaptation à la scène (Théatre d'Art). — En préparation :
Y. Rambosson : *L'Ame des Watteaux*, poésies ; Adolphe Retté : *Une belle dame passa*, poésies ; Jean Jullien : *La Mer*, (avec préface, chez Charpentier).

×

M. Abel Ballet vient d'inaugurer son nouveau théâtre Moncey par un drame de Henri Demesse : le *Maréchal-ferrant*. La salle est très belle et sera bientôt connue de tout Paris. Tailhade, le grand artiste, est là, toujours en talent. Nous attendons, à ce théâtre, le drame de MM. Chapeyroux et Bernard : *Le Grillon*.

×

Jeudi 5 novembre a été fondé le dîner mensuel des... *Petits Cochons* ! Des poètes, des peintres, des sculpteurs, des dilettantes. Assistaient à ce petit banquet : Marcel Bailliot (naturellement), Ernest Raynaud, Edouard Degeorges, Jules Benoit-Leyy (frère de l'autre), Henri Cerf, Marius Borrel, Léon Oulmann, Georges Dreyfus, Eli Erlanger, Em. Deboulet, ...et quelques autres ...mais leurs dames sont jalouses.

×

Le Rédacteur en chef de *La Plume* reçoit tous les jeudis, à son cabinet, les jeunes poètes désireux de collaborer à la Revue.

×

Drame conjugal, poème coloriste de Pierre Trimouillat :

Vieux blanc, vert encor, pas noir gris bleu d'être jaune !
Blanche au fond, rose objet du litige, aune.

L'auteur n'est pas encore fou, mais patience !
D'autres citations :

Oh ! les tardifs attraits des tétons d'un têtard !

Jacques TELLIER.

Si ceci se sait, ses soins sont sans succès.

***

Ces cyprès sont si près qu'on ne sait si c'en sont !

***

Nounous, à vos genoux, nous, nous nous nourrissons !

***

Tu tentais ton tuteur, ton tuteur te tentait,
Tes traits trop tentatifs, tentaient ton tentateur !

***

Et maintenant, en avant l'allitérature !

Edouard DUBUS.

×

...La justice informe : on a trouvé un cadavre sans tête... qui avait *les pieds noirs*. Ce ne serait pas celui de Peladan ?

×

On offre pour 50 fr. un ex. très propre de *Quatre poèmes d'opéra, par Richard Wagner*, Paris, Bourdillat 1861. Demi rel. maroq. rouge, tranches dorées ; avec la couv. mais rogné.

×

Les gaffes de la quinzaine :

De Henry Céard (*Evènement* du 1er novembre 1891) :

...Mais à côté de ces saynètes bourgeoises, de moralité et d'écriture prétentieuses, le *Chandelier*, *On ne badine pas avec l'amour*, *les Caprices de Marianne*, éclatent superbement comme deux lumineux chefs-d'œuvre.

— Prenez vos doigts, confrère, et vous verrez qu'il y en a trois !

De Bergerat (Emile), relevée par le *Mercredi médical* :

...Elle était atteinte d'une méningite *abdominale*...

— et de coliques de cerveau, sans doute ?

De Catulle Mendès :

.. L'aconit aux ombelles *blanches*...

— Comme les bleuets !

BULLETIN FINANCIER

Un mieux sensible et d'ailleurs prévu s'est produit.

La rente française a regagné 42 c. 1/2 à terme, dernier cour 94 92 1/2 ; mais il est à noter que le comptant a été supérieur à 95,15.

Cela ne change malheureusement pas le fond des choses et ce fond des choses n'offre d'améliorations ni en Russie, ni en Espagne, ni en Portugal.

L'état des valeurs internationales comporte donc aujourd'hui comme hier la réserve la plus attentive, et il ne faut pas encore considérer la reprise de ce jour, occasionnée en plus grande partie par les rachats de vendeurs en bénéfices, comme un terrain absolument solide.

Le marché des fonds d'Etat étrangers, n'a pas été, il s'en faut, aussi brillant, exception faite pour l'Italien qui a gagné plus d'un demi-point, grâce aux déclarations de M. di Rudini.

L'Extérieure Espagnole a eu encore un marché très mouvementé pour rester en clôture à 64,50. Les négociations de la Banque d'Espagne pour l'ouverture d'un nouveau crédit de 30 millions, seraient indéfiniment suspendues, l'accord sur les conditions et garanties n'ayant pas abouti. Cet établissement devra se procurer l'or et l'argent nécessaire par une autre combinaison avec les maisons de banque Espagnoles, tout en préparant une émission de 50 millions de francs, 4 0/0 amortissable pour le mois de décembre, si l'état du marché le permet.

Le Portugais à 32.90 sans changement

Toutes les valeurs ont dû plus ou moins améliorer leurs cours, comparativement à ceux de la veille.

RUD'ŒIL.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

L. E. *Léon*. — Inscrit. Reçu mandat. ∾ **G. K.** *Bruxelles*. — Entendu. ∾ **A. E.** *Landreville*. — Nos expédiés ; devez 1 fr. 50. Faut-il vous réserver *Thulé* ? ∾ **E. M.** *Semur*. — Il y a trois numéros qui valent 0 50 chacun — très rares. ∾ **C. P.** *Tunis*. — Envoyez par mandat et donnez adresse pour imprimer les bandes. ∾ **E. B. L.** *17, boul. St-Martin*. — Reçu 25. ∾ **E. G.** *Bruxelles*. — Etes régulièrement inscrit. Réclamez poste. ∾ **A. C.** *Neuilly*. — Accepté. ∾ **P. V.** *Clarens*. — Entendu. ∾ **F. V.** *Nice*. — Reçu. Merci. ∾ **J. de M.** *boul. Clichy*. — C'est ce qu'a dit Christophe. Il y a eu erreur ! Amitiés.

LIVRE D'OR DE LA PLUME

POITIERS — *Grand Hôtel du Palais*, Jacomella et Cie, propriétaires.

BOULOGNE-SUR-MER — *Hôtel du Cygne*, 6 fr. par jour, tout compris.

BORDEAUX. — *Hôtel Français*, rue du Temple, Maurice Aupin, propriétaire.

LIBRAIRES CORRESPONDANTS DE LA REVUE :

PARIS :

Léon Vanier, 19, quai St-Michel. — **Brasseur,** galerie de l'Odeon. — **Paul Sévin**, 8, boul. des Italiens. — **Albert Savine**, 12, rue des Pyramides. — **Demay**, 21, rue de Châteaudun. — **Bailly**, 11, Chaussée-d'Antin. — **Dentu,** avenue de l'Opéra. — **Mme Clément**, kiosque 113, en face no 7, boul. St-Michel. — **Mme Martin,** kiosque 117, en face Cluny. — **Mme Denas**, kiosque 246, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel. — **Mme Brevet**, kiosque 297, place St-Germain-des-Prés. — **Tresse et Stock**, galerie du Théâtre-Français.

PROVINCE :

Bordeaux : *Graby*. — **Lille** : *Librairie Centrale*. — **Lyon**: *Mme Vve Cantal ; Bernoux et Cumin*. — **Marseille** · *H. Blancard*.— **Montpellier** : *Estellé*, 3, place de l'Observatoire. — **Nancy** : *Garot*, rue Gambetta. — **Niort** : *Clousot*. — **St-Etienne :** *A la Publicité Nouvelle*, 4, cours Jorin-Bouchard.

ÉTRANGER :

Bruxelles : *Paul Lacomblez*, (concessionnaire général en Belgique et Hollande pour la vente au no et l'abt). — **Genève** : *Agence des Journaux*. — **Londres** : *Hachette et Cie*. — **Port-Saïd:** *Horn*.

(**La Plume** *est en vente dans toutes les gares.*)

En vente aux bureaux de LA PLUME

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de la Revue

I. *Dédicaces*, poésies, par Paul Verlaine, 50 ex à 20 fr. 50 a 5 fr., 250 à 3 fr. .... épuisé

II. *A Winter night's dream (Le Songe d'une Nuit d'Hiver)*, poème lunatique, par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr., et 200 à 3f. épuisé

III. *Albert*, roman, par Louis Dumur. 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 ex. a......... 3 fr.

IV. *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud. 12 ex. sur Japon a 20 fr. et 150 ex. à..................... 3 fr.

V. *Le Fi-Bâlouët*, proses, par Jacques Renaud. 12 ex. sur Japon, à 20 fr. et 200 ex. simili-Japon..................... 3 fr.

VI. *Les Tourmentes*, poésies, par Fernand Clerget, 10 ex. Japon à 20 fr. et 150 ex. à..................... 3 fr.

VII. *Thulé des Brumes*, légende Moderne en prose, d'Adolphe Retté. 12 ex. Japon à 20 fr. et 300 ex. à................ 3 fr.

(Il parait un volume par trimestre. — Cette édition n'est pas réimprimée)

Léon Deschamps. — *A la Gueule du Monstre*, poésies, in-18 Jésus, vélin teinté ; *Contes à Sylvie*, nouvelles ; *Le Village*, roman de mœurs paysannes. chaque volume .... 3 fr. 50

Léon Bloy. — *Le Désespéré*, 1 vol. ; *Un brelan d'Excommuniés* (2 fr.) ; *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, 1 vol. ; *Le Pal*, pamphlet (très rare) (les 4 nos 2 fr.) ; *Christophe Colomb devant les Taureaux*, 1 vol. Chaque vol.............. 3 fr. 50

Jean Jullien. — *L'Échéance*, un acte en prose, précédé d'un *Essai sur le Théâtre vivant*.... 1 fr. 25

Stuart Merrill. — *Les Fastes*, poésies....... 3 fr.

Marcel Bailliot. — *Fanfares du cœur*, proses 3 fr. 50

Paul Redonnel. — *Liminaires*, poésies....... 2 fr.

Albert St-Paul. — *Pétales de Nacre*, poésies. 3 fr.

ART & CRITIQUE, collection complète (84 Nos) 50 fr.

LA PLUME, année 1889, un beau vol. broché, 20 fr.

— année 1890, » » 20 fr.

LA VOGUE, 3 ex. sur hollande............ 10 fr.

EAU-FORTE de C. Cain (21X16) tirée sur Japon laminé, sujet : *La Plume*.............. 2 fr.

(Envoi franco contre mandat ou timbres)

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

Dix francs par an TROISIÈME ANNÉE 50 centimes le N°

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 63 1er DÉCEMBRE 1891

(Dessin de Louis Vallet)

LES BRETONS DE FRANCE

Numéro exceptionnel composé sous la direction de

Charles LE GOFFIC

SOMMAIRE :

*** .... *Ernest Renan en Bretagne.*
Olivier de GOURCUFF...... *Jules Simon.*
Charles LE GOFFIC......... *Les Lettres.*
A. TAUSSERAT .... *Les Artistes bretons.*
Gaston DUBREUILH......... *La musique populaire en Bretagne*
Anatole FRANCE.... .... *Charles Le Goffic.*
Armand DAYOT............ *Au pays de Misère.*
Paul SÉBILLOT............. *Conte de la Haute-Bretagne.*

POÉSIES DE

Robert de la Villehervé, Ary Renan, Guy Ropartz Louis Tiercelin, Eugene Le Mouël, Léon Durocher. Olivier de Gourcuff, Léon Dequillebecq, Edouard Beaufils, Dominique Caillé, Albert Clouard. Ludovic Jan, Gaston Jollivet, Anatole Le Braz, Louis Marsolleau, Frédéric Plessis, Charles Le Coz, G. Bonneron, Vicomte de Colleville, Léon Escalus.

TRIBUNE LIBRE : Alphonse Allais, Ernest Raynaud. — **CRITIQUE LITTÉRAIRE** : Sainte-Claire. — **CRITIQUE DRAMATIQUE** : Jean Jullien, Georges Roussel, Marcel Bailliot. — **CRITIQUE MUSICALE** : Willy, Lélio. — **CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE** : Imbert. — **Auguste BLANC** : *Types d'Alger.* — **LA QUINZAINE** : *Les Livres, les Théâtres, les Revues, les Expositions, Echos d'art et de littérature, Nos Soirées littéraires, Petit Courrier.*

Illustration hors texte :

Portrait en lithographie de **Charles LE GOFFIC**

Par Charles Lhuilier.

Directeur de la Revue : LÉON DESCHAMPS

PARIS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

31, rue Bonaparte, 31

(Dessin de Cazals

(Les manuscrits insérés ou non ne sont jamais rendus).

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Ont paru dans la quinzaine, chez :

Vanier : *Chansons pour Elle* et *Mes Hôpitaux*, deux vol. de Paul Verlaine (chaque vol. 3 fr.) — *Vitraux*, poésies, par Laurent Tailhade (3 fr.) — *Sanglots d'Extase*, poésies, par Michel Abadie, (3 fr.).

Lacomblez : *Les Sept Princesses*, drame, par Maurice Maeterlinck (2 fr.).

Savine : *Les Amours d'un Provincial*, roman, par Albert Cim (3 fr. 50). — *René Piersor*, roman, par Henri Monet (3 fr. 50). — *La Maîtresse Adjointe*, roman, par Georges Aragon, (3 fr. 50). — *L'Action et le Rêve*, par Georges Servières (3 fr. 50).

Perrin : *Sous l'Œil des Barbares*, par Maurice Barrès, nouvelle édition augmentée d'un Examen des trois volumes (3 fr. 50). — *Lassitudes*, poésies, par Louis Dumur.

Firmin-Didot : *Louki-Laras*, de D. Bikélas, traduction du marquis de Queux de St-Hilaire (avec dessins de M. Ralli) belle éd. (7 fr. 50).

Lemerre : *Pour la Gloire*, poésies, par H. Buffenoir (3 fr.).

Tresse et Stock : *Les Ventres*, mœurs d'artistes, par Paul Pourot (3 fr. 50).

Henri Jouve : *Au Vent*, nouvelles, contes, légendes, par Léon-L. Berthaut (3 fr.)

Genonceaux : *Premiers Poèmes*, par Georges Suzanne, avec une préface de Paul Verlaine (2 fr.)

Au **Comptoir d'édition :** *Petits Poèmes*, par Louis Rolland (2 fr.) — *Les trains Eperons*, dernière fumisterie de Paul Masson (2 fr.).

Strauss : *Almanach de la Question Sociale*, sous la direction de P. Argyriadès (1 fr. 50).

Cagniard (Rouen) : *Scapin commissaire*, pièce en un acte, en vers, par Catulle Blée (Jules Le Roy), sans prix.

LES THÉATRES

Chat-Noir : *Une Affaire d'Honneur*, de Jules Jouy et Fernand Fau ; *Le Carnaval de Venise*, de MM. Maurice Vaucaire et Louis Morin : *Ailleurs*, revue symbolique, poème de Maurice Donnay, dessins de H. Rivière.

Variétés : *Pincés !* comédie en 3 actes, d'Albert Millaud.

Comédie-Française : *La Mégère apprivoisée*, adaptation de M. Paul Delair.

LES REVUES

Un nouveau journal, **Le Spartiate,** mensuel, 87, rue Lafayette, s'annonce comme anti-symboliste et, pour cause, sans doute, nous donne des vers plats, désespérants de banalité. — Pauvre Corbière ! après **La Plume**, la **Jeune Belgique** : éreintement de première classe, signé Albert Giraud. — Trouve-t-elle un public, cette **Libre Critique** de Bruxelles ? Nous le lui souhaitons sans trop oser l'espérer. Pas assez de noms et d'articles marquants, trop de bibliographie. — J. Meghy (J. Renaud) consacre, dans **Nos Tablettes**, un maître article du livre de Clerget, *Henry Pivert*. Revue à recommander aux artistes et aux bibliophiles. — Très important poème philosophique d'A. Jhouney, dans l'**Etoile**. — Nous avons donc parfois des idées pratiques, chez nous ? la **Revue Encyclopédique** va, elle aussi, faire des numéros exceptionnels consacrés entièrement à une question ; le premier traitera de la Russie politique, artistique et littéraire. — Recommandons aux amateurs d'art, l'**Album des Musées,** belle publication reproduisant des œuvres de maîtres ; bureaux : 40, rue Milton. — Bon portrait du poète Jean Lahor par Cazals, dans les **Hommes d'aujourd'hui.** — **Le Passant** tient toutes ses promesses ; beau numéro, avec un sommaire : A. Retté, Paul Adam et Emile Goudeau. — Le meilleur article de la **Revue Blanche** est sûrement **L'An-archie**, de Ludovic Malquin. Une fois, par hasard, Merrill n'est pas lui-même ; nous n'aimons point *Pour celle qui filait*... Un ami sincère. — Dans la **Conque**, vers de Moréas, Henry Bérenger, Paul Valéry et Pierre Louys. — Portrait de Jean Jullien et article sympathique de Léo Claretie dans la **Revue Encyclopédique.** — **Le Gueux** c'est très rigolo,..c'est bien joli! (opinion de E. Dubus). — Nouveaux canards : **La Soirée Normande**, rue de la Prison, à Rouen ; **Psyché**, revue littéraire ésotique, dr Emile Michelet ; l'**Art Social**, 64, rue de Turenne, Paris. — Le **Livre Moderne** annonce sa prochaine transformation en une nouvelle revue : **L'Art et l'Idée** (tirage restreint). Bonne chance à notre sympathique collaborateur O. Uzanne. — La **France Moderne** est acerbe et spirituelle (combien !) avec P.-M. André (Altotas), un parisien exilé, hélas ! poétique et musicale avec des vers de l'excellent poète sus-nommé, artistique avec Taillis, notre aimable confrère. — A lire : *tout le* **Mercure**, *tout* ; *Livres et Revues*, d'Adolphe Brisson, dans les **Annales** ; le *Malthusianisme en Angleterre*, de Jacques Tellier, un que nous vole la **Revue des Deux-Mondes**, pour cette fois ; les vers de H. Degron, dans la **Revue de la Littérature Moderne** ; un bylieux article d'Arthur, dans l'**En-dehors**, article précédé d'un bel éreintement de A. D. par Tabarant : *les idées modernes dans les livres de M. de Vogüé*, d'Henry Bérenger, dans la **Revue Bleue** ; Critique de *Sixtine*, d'Adolphe Retté, dans le très excellent dernier **Ermitage** ; *Les dessous de « Là-Bas »*, de G. Vitoux, dans l'**Initiation** et *La dernière du Sâr*, dans la **Revue Moderne**.

LES EXPOSITIONS

Chicago. — du 1er avril au 30 octobre 1893.

Paris. — Salon de 1892. — Société des Artistes français : 1er mai au 30 juin. — Salon de la Rose-Croix (chez Durand-Ruel) à partir du 10 mars 1892. — Indépendants (au pavillon de la Ville de Paris) mars et avril 1892.

Prague. — du 15 mai au 15 octobre 1892.

NOS SOIRÉES LITTÉRAIRES

(1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.)

—

On s'écrase dans la salle, on s'empile dans les coulisses et sur la scène et quand il n'y a plus une place inoccupée, on s'étage dans l'escalier et la foule reflue dans la salle du haut. Après 9 heures, les arrivants ont été obligés de partir sans pouvoir entrer. Chambrée superbe, comme toujours, et séance absolument hors de pair : poètes, musiciens et chansonniers ont rivalisé d'entrain de foi artistique. Aussi le succès a-t-il été énorme !

Dans la salle, au hasard du monocle (nous ne pouvons citer tous les noms), Albert Mérat, le délicat poète, J. Uzanne, docteur Gérard, Charles Buet, l'école Romane au grand complet : Jean Moréas, Ernest Raynaud, Maurice du Plessys, Raymond de la Tailhède et Charles Maurras ; les poètes symbolistes : Stuart Merrill, Adolphe Retté, Albert St-Paul, Edouard Dubus, Louis Dumur (accompagné de S. A. la princesse Nadedja) et Y. Rambosson ; les autres poètes : Léon Dequillebecq, Pierre Valin, Jules Court, Canqueteau, André Veidaux, Henri Delcourt, Jean Surya, Charles Delacour, St-Servant, Montoja, Maurice Kreutzberger, Georges Beaujon, Eugène Longuet, H. Fuzeré, Lucien Hubert, Franck Vincent, Paul Paillette, A. Demare, Claude Lauzanne, Yann Nibor, Gabriel de la Salle ; les compositeurs de musique : Gaston Dubreuilh, Marcel Legay, Le Bayon, Emile Baudot : les dessinateurs ou peintres : Gaston Noury, A.-F. Cazals, Albert Brière, Ed. Degeorges ; les chansonniers : Ivanoff, Montoja (déjà cité), Cazals (d. c.), Prierre Trimouillat, Yann Nibor (d. c.), Emile Duval, St-Servant, H. Sallé, F. Duchenne, Marcel Bailliot, Saulgrain, Maurice Dumont, et enfin ceux que nous n'osons classer : Vicomte de Lautrec, Ed. Robineau, Lucien Aviot, et L. Escan, E. de Ménorval, Thomassi,

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 63 — 1er DÉCEMBRE 1891

Nous avons le triste devoir d'annoncer au monde littéraire la mort d'Arthur Rimbaud. Il a été enterré ces jours derniers à Charleville. Son corps a été ramené de Marseille. Sa mère et sa sœur suivaient SEULES *le convoi funèbre.*

Au prochain numéro, détails complets.

Messieurs les Actionnaires de LA PLUME sont convoqués en assemblée générale constitutive pour le dimanche 13 décembre 1891, au siège social, 31, rue Bonaparte, Paris. Un avis personnel sera incessamment adressé aux souscripteurs.

Le premier janvier prochain, La Plume *commencera la publication d'une importante nouvelle inédite :*

LE SECRET DE MONSIEUR

PÉRÉGRIN GERMINAL

par

LÉON BLOY

l'éminent auteur du *Désespéré*, de la *Chevalière de la Mort* et de tant d'études si justement remarquées ici-même.

Le même numéro contiendra un

SONNET INÉDIT

par

LÉON CLADEL

Lire au prochain Numéro :

ODE A BACCHUS

par

ERNEST RAYNAUD

et la Critique habituelle de MM. JEAN JULLIEN, ADRIEN REMACLE, WILLY, ALPHONSE GERMAIN, SAINTE-CLAIRE, CHARLES SAUNIER, LELIO et LÉON DESCHAMPS.

RENAN en Bretagne

—

Que dire du Maître qui n'ait point été dit ? La vénération profonde dont nous entourons ici cette grande gloire, le sentiment de notre humilité parfaite, c'était pour décourager toute critique de l'homme et de son œuvre. Nous avons préféré demander à un de nos amis, qui traversait la Bretagne, quelques notes sur les séjours de Renan dans le pays des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.* On les trouvera ci-après dans un décousu dont l'auteur nous prie de l'excuser :

* * *

Au mois d'été, dans la saison blanche, comme on dit ici, M. Renan habite, entre Perros et Louanec, sa petite villa de Rosmaphamon (un nom celtique qui signifie proprement *Colline du fils Hamon*). Remontez sur la droite la baie de Perros. La route est jolie, bordée tout du long par la mer ; vous vous guiderez sur cette flèche de clocher qu'on aperçoit au haut de la montée prochaine, dans les sapins et les ormes : Rosmaphamon est au pied de la montée.

Mais la villa est si bien noyée dans la verdure que vous passerez devant elle sans la voir, si vous n'y prenez garde. Elle n'est point tout à fait sur le bord de la route, dont un champ de blé la sépare ; on y accède par une manière d'allée latérale plantée de gros bons arbres quelconques, lourds, trapus, indisciplinés — de vrais Bretons, ces arbres ! — qui ont poussé là un peu à l'aventure et qui sont les plus pittoresques du monde. La maison est blanche, à perron ; elle n'a qu'un étage et des mansardes. La pelouse de face descend en pente douce vers la mer, qu'on voit par échappées. Au loin, coupant la ligne grise de l'horizon, l'île Tomé allonge sa rugueuse échine de granit. Des goëlands passent en criant ; leurs ailes mouillées d'embrun battent lourdement le long des vagues. En haut courent de gros nuages de pluie. Et c'est le ciel de Bretagne...

Il n'y a guère plus de cinq ou six années que M. Renan s'est décidé à venir habiter au pays des *Souvenirs d'enfance*. L'appartement du maître est au premier étage ; il reçoit dans la bibliothèque du rez-de-chaussée ou bien sur la terrasse, quand le vent est sec. Il ne sort guère de Rosmaphamon, préférant le petit bois de châtaigniers qui accote la villa, où l'ombre est tiède et la mousse délicate. Il nous disait un jour, en souriant : « C'est ainsi que je voudrais imaginer le purgatoire. On y vivrait dans un air doux comme celui-ci, dans de sages entretiens où l'âme s'épurerait. Je n'aspire point au paradis : tant de lumière, cet éclat perpétuel, sont lourds à des yeux qui se sont longtemps baissé sur la vie. »

Les visiteurs abondent chez M. Renan. Point seulement de ses collègues de l'Institut, comme M. Berthelot et M. Perrot, ou des littérateurs de passage qui tiennent à honneur de venir saluer le maître, comme M. Anatole France, M. Edmond Haraucourt ou M. Henry Houssaye. Il y a peut-être une classe de visiteurs plus intéressante et qu'on connaît moins : les anciens condisciples de M. Renan au séminaire de Tréguier et à l'école des frères de Lannion.

J'en ai interrogé deux ou trois : ce sont des puits d'anecdotes. On bien ils ont connu le Père Système, dont parlent les *Souvenirs d'enfance*, et qui portait le même nom qu'un poète de nos amis, Guigou. Le Père Système, vous vous souvenez, était un vieux bonhomme à lubies qui passait communément pour sorcier ; M. Renan ne dit point au juste pourquoi ; eux prétendent qu'il devait cette méchante réputation au commerce des masques qu'il avait inauguré dans le pays. Ou bien ils ont joué dans leur enfance avec Noémie, et ils ne tarissent point sur sa grâce délicate et son air de fleur penchée. Ou bien ils rappellent qu'au séminaire le petit Ernest avait maille à partir avec un grand diable de garçon qui se nommait Géneslay et qui « très fort sur la toupie et la galoche » n'en disputait pas moins à Renan les premiers prix de la classe. Renan, lui, ne quittait point sa mère. C'était « l'enfant modèle » ; il ne jouait point, et il demeurait des demi-journées entières à songer dans le cloître de la cathédrale. Mais Géneslay menait le branle de toute la classe ; s'il ne fréquentait point les églises on le voyait souvent sur les quais qui bataillait avec les gamins de la ville, et ses culottes étaient toujours en loques. Il quitta Tréguier pour le collège royal de Rennes ; il y fit sa philosophie sous M. Zévort père et eut le prix d'honneur. Mais, à la distribution, quand on appela Géneslay pour recevoir son prix des mains du duc de Nemours, Géneslay jouait au billard.... Ce Géneslay, que j'avais cru mort, a eu, me dit-on, une destinée moins tragique ; il serait devenu, dans ses vieux jours, adjoint au maire de Laval. M. Renan se souvient-il encore de Géneslay ?...

L'illustre écrivain s'enferme toute la matinée dans son cabinet de travail ; on ne l'y dérange point. Ses fenêtres regardent vers la mer ; la pièce, comme au reste toutes les autres de la maison, est garnie de tableaux signés des deux frères Scheffer, le père et l'oncle de Mme Renan. C'est là, à une petite table, que le maître travaille. Quand je l'ai vu l'année dernière, la goutte le tourmentait. — « Pourtant, je ne lui en veux pas trop, me disait-il ; elle m'a forcé à beaucoup écrire ; je ne suis sorti qu'une fois encore depuis mon arrivée à Rosmaphamon. » Ses études d'exégèse l'occupaient presque entièrement. La goutte n'avait aucunement dérangé la belle tranquillité de son visage : il avait toujours, sous ses longues mèches tombantes qu'il ramène en causant, les yeux fins, à demi-clos, et le sourire de Joconde que vous lui connaissez. Cette année-ci sa santé était meilleure. On l'a bien vu à Bréhat, à la fête que lui ont donnée ses compatriotes. Mais vous avez déjà lu cela dans les gazettes...

***

Jules SIMON

Le merveilleux tempérament que celui de M. Jules Simon ! Toujours en éveil, toujours sur la brèche, il est de toutes les fêtes de l'esprit et de la charité, il les préside, il les anime de sa parole éloquente. Entre une assemblée et une inauguration, il élabore avec un zèle qui ne se ralentit jamais l'article d'aujourd'hui, le livre de demain. Il ne connait ni repos, ni défaillance. A soixante-seize ans il est plus alerte qu'un jeune homme : sous son apparence délicate il cache une santé d'athlète et des muscles d'acier.

Dans cette lutte victorieuse de l'âme contre son enveloppe, l'origine bretonne du philosophe est bien pour quelque chose. On sait que M. Jules Simon est né à Lorient, et Brizeux, le cher compatriote dont il se plait à évoquer l'image, a dit :

Dans notre Lorient tout est clair dès qu'on entre,
De la Porte de Ville on va droit jusqu'au centre :
Ainsi marchent ses fils au sentier du devoir.

Ainsi le modeste professeur devenu académicien illustre a marché obstinément dans la rue droite au bout de laquelle rayonnait la déesse Liberté. Ce sera son immortel honneur d'avoir aimé passionnément la liberté, d'avoir flétri ceux qui l'attaquent et ceux qui la compromettent.

Plus il va et plus il se sent fier d'être Breton. Un jour, il retrouve au fond de sa mémoire quelques syllabes du rude idiome qui est la plus ancienne des langues parlées aujourd'hui, et, dans sa nostalgie soudaine, il voudrait n'avoir jamais perdu de vue la lande, la grève, le clocher natal ; une autre fois il salue la procession des preux bardés de fer, des saints patrons de la vieille Armorique et souhaite une petite place parmi les clercs qui leur font cortège.

Ce sont aussi des souvenirs d'enfance qui assaillent le glorieux vieillard ; il se revoit écolier, achetant des tartelettes chez le pâtissier Colasse (elles coûtaient un sou, mais on en avait pour son argent) ou lisant en maraude — quelle saveur de fruit défendu ! — un roman de sir Walter Scott, sa première admiration littéraire.

Ne croyez pas, pour cela, que M. Jules Simon se confesse, se raconte volontiers : un trait rapide, une allusion, il ne livre pas plus de lui au public. Les *Mémoires* qu'il écrit sont les *Mémoires des autres* ; quand il s'y montre, il joue les Tiberge mais il aime mieux tenir les fils des marionnettes dans la coulisse.

D'ailleurs, s'il traversa un demi-siècle de luttes et d'orages, s'il fut le témoin des agitations stériles de ses contemporains, que pourrait-il dire de lui-même ? Sa vie est droite et unie comme la rue de Lorient ; son histoire est celle de ses travaux.

Ses débuts furent âpres ; le grand maître de l'Université commença par être *le petit Chose*, maître répétiteur au collège de Rennes. Mais à peine a-t-il débarqué à Paris par la diligence et touché le seuil de cette Ecole Normale où il vient de se faire recevoir brillamment, que Victor Cousin, à l'affût des jeunes philosophes d'avenir, l'a remarqué : il le traite en bourru bienfaisant, et, après un court stage dans deux lycées de province, le fait nommer maître de conférences, à l'Ecole, puis son propre suppléant en Sorbonne. Le Celte de vingt-cinq ans brûlait toutes les étapes.

Dès lors le philosophe est né, le professeur fait dans sa chaire l'apprentissage de la parole et du style.

A quelle époque précise commit-il un péché de jeunesse, je veux dire un recueil de rimes printanières qui s'appelait *Feuilles au vent*? Il était alors sans doute tout frais émoulu de sa province. La chose vaut qu'on la signale. Car la légende dit qu'il raccourcit son nom sur les conseils du libraire. Mais quel bibliophile intrépide retrouvera jamais les *Feuilles au vent* — de Jules-Simon Suisse?

Sa vie politique date de 1849, de son entrée à la Constituante. Comment ne pas rappeler qu'elle compte au moins deux pages sublimes, sa résistance au Coup d'Etat, en 1851, et sa résistance à l'émeute, en 1870? Tout l'homme public se résume là-dedans.

Il faut citer aussi les titres des beaux livres aux pensées tres nobles et à la forme très pure, écrits dans les loisirs forcés que lui laissait l'Empire : *le Devoir, la Religion naturelle, l'Ouvrière, l'Ecole, la Liberté de conscience.*

Mais M. Jules Simon est surtout un merveilleux orateur. On peut rapprocher des plus grandes éloquences cette parole qui, d'abord faible et voilée, s'échauffe et s'anime bientôt pour tenir enfin les auditeurs sous le charme d'une véritable fascination. Aux Parlements, aux Académies, devant les statues de Brizeux ou de Lamartine, c'est une fête de l'entendre. Il ravit et il entraine, il séduit aussi, causeur exquis et plein d'aménité.

Au faîte des honneurs, il a vu souvent reproduire par les artistes ses traits fins et rêveurs, où se retrouvent encore les airs penchés du normalien de 1835. Sa physionomie est une des plus connues de Paris. Mais l'autre jour, au Salon, une dame, contemplant son portrait peint par Jean Gigoux, le prenait pour le duc de Broglie. Il aurait ri de bon cœur, car il a trop d'esprit pour avoir de la rancune et son ancien rival n'est plus que son cher collègue.

Olivier de GOURCUFF.

LES LETTRES

On n'a groupé, dans les brèves notes ci-après, que les romanciers, les journalistes et les poetes. Aussi bien les erudits purs, philosophes, historiens, savants, etc., echappaient par trop de côtés au cadre qui nous est fait; c'est un soin dont s'acquittera pour nous l'excellent biographe René Kerviler : il a toute qualité pour parler comme il convient des La Borderie, des Théodule Ribot, des Yves Guyot, des Henri Delaborde, des Paul Girard, des Crie La Grasserie, Loth, Ernault, du Cleuziou, Joubert, Albert Macé, Félix Le Dantec, etc., digne lignée de tant de grandes intelligences scientifiques qui honorèrent notre race dans le passé.

Même restreinte aux poètes, aux romanciers et aux journalistes, la nomenclature qui suit demeurera encore bien incomplete et vague. Il faudrait s'arrêter surtout chez les poetes à Eugene Le Mouël, Louis Marsolleau, Emile Michelet, Emile Peyrefort, Frederic Plessis, Ary Renan, Louis Tiercelin et Robert de la Villeherve, qui sont les plus connus ; j'y désirerais joindre Anatole Le Braz et Ludovic Jan qui mériteraient de l'être. — **Eugène Le Mouël** a publié trois livres de vers dont le second (*Bonnes gens de Bretagne*) a été couronné par l'Académie. « Ce Livre, dit M. O. de Gourcuff, classe son auteur parmi les premiers poetes de notre pays. *Le père Jan* (publié dans la *Revue des Deux-Mondes*), *Amour de Pauvre, Les Vieux, La Veuve*, sont autant de pièces admirables imprégnées du double sentiment breton et humain. » — **Louis Marsolleau** est l'auteur des *Baisers perdus* et l'on annonce de lui un prochain volume : *L'amour de la vie* ; chansonnier, il a une place à part entre Jouy et Ponchon ; poète, il est tout caresse et l'on ne saurait entendre de musicien plus délicat et d'une sentimentalite plus troublante. Antoine doit jouer incessamment de lui *Son petit cœur*, un acte en vers — **Emile Michelet** n'a pas encore publié de recueil ; ses vers sont épars dans la *Jeune-France*, la *Revue contemporaine*, la *Revue indépendante*, etc., où ils ont frappé de longue date par la savante recherche de leur forme et la beauté de la pensée. Michelet collabore régulièrement au *Gaulois* et au *Siècle* ; l'occultisme semble l'avoir attiré dans ces derniers temps. — **Emile Peyrefort** est, comme Le Mouël, un lauréat de l'Académie. « Les grandes strophes de quatre hexamètres, qui se succèdent avec une régularité solennelle, conviennent à son inspiration, dit M. André Bellessort... Les plus beaux vers de son livre (*Vision*) sont ceux où il nous représente l'homme luttant au milieu du travail sourd de la terre et des bois et recevant du milieu qui l'entoure une poussée de désirs ou d'instincts : ainsi ses admirables pièces du *Faucheur*, du *Chevrier*, des *Carriers*, et particulièrement *la Pastoure*. » — **Frédéric Plessis**, une des fortes têtes de l'érudition contemporaine, professeur à la Faculté de Lyon (cf. sa thèse sur *Properce* et son *Essai sur Calvus*) : poète, un des plus humains, des plus noblement réfléchis qui soient. « Ce qui donne à son livre (*La lampe d'argile*) le plus grand prix, dit Anatole France, ce qui le met à côté des meilleurs, ce sont les onze poèmes de *La Muse nouvelle*. Là est la vraie flamme de la *Lampe d'argile* ; c'est une flamme amoureuse, et combien forte et paisible et douce ! » Complétons cet éloge du maître-critique par les lignes suivantes du dernier article qu'ait écrit Jules Tellier : « M. Plessis a cette originalité d'être en poésie néo-latin, comme d'autres furent ou sont encore des néo-grecs. On parle toujours de la force romaine. Il a, lui, un sens exquis de la douceur latine. » — **Ary Renan**, sonnettiste, rien que sonnettiste : mais vous connaissez les vers de Nicolas... et Ary Renan est un sonnettiste impeccable. Quand donc se résoudra-t-il à les recueillir en volume, ces merveilleux sonnets de pensée et de sentiment? C'est le vœu que formulait l'autre jour M. Camille Guy, dans la *Semaine politique et littéraire* et nous ne pouvons que nous y associer. — **Louis Tiercelin**. Fixé aujourd'hui à Rennes, Tiercelin s'est fait applaudir préalablement à la Comédie Française et à l'Odéon où il a donné des pièces et des à-propos fort remarqués ; comme poète, on a de lui les *Asphodèles*, l'*Oasis*, *Primevère*, *Les Anniversaires*, les *Cloches*, son dernier-né ; il met la main, en ce moment, à un livret d'opéra tiré de *Pecheurs d'Islande* et que Ropartz doit orchestrer : mais sa grande affaire, c'est l'*Hermine*, une excellente revue, un tantinet curé à dire vrai (mais en Bretagne !...) et qui a groupé autour d'elle les forces bien dispersées de nos litterateurs et de nos artistes. C'est là un réel service et dont il faut être reconnaissant à Tiercelin. Sa maîtrise, très réelle aussi, s'exerce sur ce terrain d'une façon singulièrement efficace ; on peut dire qu'il a contribué à former une excellente école de littérateurs bretons dont il n'est point sûr que, sans lui, nous eussions eu de si riches prémices : ainsi **Ludovic Jan**, une âme profonde et tourmentée de la melancolie du sol natal (cf. *Dans les Bruyères*) : ainsi **Guy Ropartz**, le poète d'*Adagiettos*, dont nous détachons une page toute colorée et vivante, l'auteur applaudi de la *Batte* (chez Bodinier), le critique si délicat et fin des *Notations artistiques* ; ainsi **Édouard Beaufils** (*Les Chrysantèmes*), **Thomas Victor** (*Par la lande*), **Le Lasseur de Ransay** (*Les Mouettes*), **Thomas Maisonneuve** (*Rimes blondes et chansons noires*), etc., etc. N'oublions pas, pour terminer

avec Tiercelin, qu'on lui doit un charmant volume de nouvelles (*Amourettes*) et un roman de mœurs extrêmement fouillé et piquant (*La comtesse gendelettre*). — **Robert de La Villehervé**. Celui-là est du Havre, mais breton quand même, Le Havre n'étant à bien prendre qu'une annexe du quartier St-François ou vivotent quinze mille bretons bretonnants, et sa famille ayant pied quelque part en Goelo. Il a publié plusieurs livres de vers : les deux plus récents et les deux plus beaux sont : *La Chanson des roses* et *Toute la comédie*. C'est un pur lyrique ; on tient pour incomparable son *Ode à la nuit* et il est vrai que c'est une superbe chose ; dans le roman son *Gars Perrier* et sa *Princesse pâle* n'ont pas passé inaperçus. — **Anatole Le Braz** s'est revélé surtout dans le *Parnasse breton* et l'*Hermine*, où il a donné des poèmes d'une langue vigoureuse et d'un localisme très pénétrant ; il a écrit une magistrale préface au dernier volume des *Gwerziou* de F.-M. Luzel dont il a recueilli lui-même une part considérable. — **Léon Durocher** débuta par *Clairons et Binious*, qui lui valurent cet éloge de Philippe Gille : « On sent à chaque page de ce livre le parfum de la Bretagne, le désespoir sincère de la défaite, l'espoir patriotique de la revanche... Je serais bien étonné si ce livre ne nous annonçait pas un vrai poète. » Durocher a publié depuis lors *Raisinsec et Strophasur* et un certain nombre de jolies chansons qui ont paru ici même et dans le *Chat-Noir* ; il a, de plus, fait jouer à Déjazet un petit acte très amusant. — Resterait à parler enfin de M. **Olivier de Gourcuff**, l'auteur de *Le rêve et la vie*, un volume de vers fort remarquable, romancier aussi (*Les Noces sanglantes*), mais critique surtout, et, l'on peut dire, le plus érudit et le plus pénétrant de nos critiques locaux ; de M. **Emile Chevé**, dont les vers ont de l'emportement et de la force ; de M. **Dominique Caillé**, qui tient, au contraire, des poètes du foyer, talent pondéré et charmant ; de M. **Joseph Rousse**, un véritable « penseur » et un excellent artiste, de M. **Léon Dequillebecq**, esprit raffiné, d'une culture originale et soutenue ; de M. **Emile Grimaud**, l'auteur trop oublié des *Vendéennes*, de M. **Albert Clouard**, un des bardes préférés du Diner celtique, de M. **Henry Mauger**, qui eut des rencontres délicieuses dans tel de ses petits poèmes de M. **Frédéric Fontenelle**, de Mme **Riom**, de M. **Charles Le Goz**, à qui Tellier trouvait « un don curieux de vision nette et directe », de M. **Stanislas Millet**, dont on attend un beau livre (*Les berceuses*) et de M. **Berthaut**, et de M. de **La Grasserie**, et de Mme **Hue** et de M **Droniou** et de M. **Leroux** et de M. **Blin** et de M. **Philippe** et de M. **Métaireau**... songez qu'il y en avait quatre-vingt-dix comme cela dans le *Parnasse breton* !

Les romanciers sont singulièrement plus rares. Je note l'excellent **Pierre Zaconne**, une imagination excessive et l'âme la plus douce du monde, **Bertrand Robidou**, un vieux maître qui garde toute sa verdeur (cf. *La dame de Coetquem*, *Les Mériahs*) ; plus près de nous **Armand Dayot**, un des princes de la critique d'art, nouvelliste exquis à ses heures, **N. Quellien**, **Francis Melvil**, **Tiercelin**, déjà nommé, **de Gourcuff**, idem, **Robert de la Villehervé**, **Emile Taboureux**, **Louis Le Cornec**, **Jacques Frébel**, **Léon Dequillebecq** et, parmi les conteurs non d'invention, mais dont l'art, plus subtil peut-être, doit se plier à la naïveté et à la bonhommie du langage populaire, le chef des traditionnistes de France, **Paul Sébillot** — un maître.

Restent les journalistes : ils ne sont point très nombreux non plus, mais ils sont de premier ordre et il suffirait de citer leurs noms. Qui n'a lu, dans le *Figaro* et le *Gaulois*, ces fines et mordantes chroniques de la vie parisienne signées **Gaston Jollivet** (Le père de M. Jollivet, député de Rennes, fut tué le 24 février 1848, en se rendant à la Chambre. L'enfant, élevé au lycée Napoléon, obtenait en 1860 le 2e prix d'honneur de philosophie au Concours général. Secrétaire de Weiss aux Beaux-Arts, blessé lui-même au 18 mars, il commençait dans la presse conservatrice une campagne qui ne fut point sans gloire) ? Et qui n'a lu, à la *Justice*, les belles critiques littéraires de M. **Gustave Geffroy** ? Passionné de naturalisme, il a attaché son nom à cette manifestation puissante, au point qu'on a pu dire justement que le naturalisme n'eut pas d'autre critique. Enfin **Emile Michelet**, **O. de Gourcuff** (*Le National*, *l'Etendard*), **Armand Dayot** (*Le Figaro*, *l'Illustration*), **H. Durand-Tahier** (*La Revue encyclopédique*), d'autres encore, ont fait voir, après Jules Simon, tout ce qu'il y avait de souplesse, d'ironie et de pénétration, dans la race bretonne.

Charles LE GOFFIC.

LES ARTISTES BRETONS

Il est bien peu d'artistes bretons dont les noms nous aient été conservés dans l'histoire, avant les temps modernes. Leurs œuvres, comme tout ce qui émane de l'inspiration populaire, sont restées anonymes pour la plupart ; entreprises collectivement, par ces innombrables associations de maîtres maçons ou imagiers qui bâtissaient et décoraient les églises et les manoirs, elles nous ont bien rarement transmis, avant la Renaissance, les noms de leurs auteurs, modestes artisans effacés dans l'éclat même de leur triomphe. Nous connaissons cependant, comme architectes, à côte de Mathurin Rodier, qui reconstruisit la cathédrale de Nantes au XVe siècle, Jean Danièlo, breton, archidiacre de l'église de Vannes, et longtemps attaché par un office à la cour pontificale, qui s'inspira des palais romains dans la construction du prieuré de Péaule (1532) et de la chapelle du St-Sacrement, à Vannes (1537) ; Jean Moal, architecte de Notre-Dame de Guingamp, après l'écroulement de 1535 ; Gilles le Nouézec, Jean le Cozic et Yves Aufret, qui continuèrent son œuvre jusqu'au complet achèvement en 1581 ; Yves Croazec, premier architecte de la tour Saint-Mathieu de Morlaix (1548) ; Fouquet Jehannou, maître de l'œuvre du clocher (1530) et de la sacristie (1552) de Bulat ; Thomas Pihourt, chargé en 1527 de la réfection du chœur de la cathédrale de Rennes, qui menaçait ruine ; « Jehan Morel, maistre machon du chasteau de Nantes » d'après un titre de 1534. Il y eut en outre, bien avant le XVe siècle, de florissantes corporations d'enlumineurs, de brodeurs, d'imagiers de toute sorte travaillant à la fois pour les églises, les monastères, les châteaux ; les comptes d'archives, parfois les monuments eux-mêmes, nous ont gardé la mention inespérée de quelqu'un de ces habiles artistes. Le talent des imagiers s'exerçait concurremment, avec un égal succès, sur la pierre, le bois, la toile, le verre, les étoffes précieuses. Le mobilier des églises, dans la proportion des œuvres qui ont survécu à l'action destructive du temps et des hommes, nous fournira cette intéressante nomenclature. En 1520, Jean Mauger, peintre d'images et de tableaux, concourt avec Jean Bodan à la décoration intérieure de l'église de Notre-Dame de Piré, près Rennes. Nous ignorons, malheureusement, les auteurs des curieuses peintures qui couvraient, jusqu'à ces derniers temps, les lambris de la chapelle de Kermaria (XIVe siècle), de Notre-Dame du Tertre, à Châtelaudren (XVe siècle), de la chapelle seigneuriale de Runfao, ainsi que ceux des danses macabres de Josselin et de Kermaria, déroulant en fresques le long de la nef leurs piquants tableaux agrémentés de gothiques légendes.

La vitrerie jouit en Bretagne d'une longue et légitime renommée. On y comptait, au XVIe siècle, trois centres principaux de fabrication : Rennes, Tréguier et Quimper, qui furent autant d'écoles où se formèrent des praticiens remarquables : Jean Adrien, Clément Poyrier, Jean le Bornic, Jean Mace, etc. En 1531, Jean

Mauger et Jean le Breton travaillent tous les deux pour la cathédrale de Rennes ; Olivier le Coq et Jean le Venan exécutent, entre 1455 et 1465, le beau vitrail de Notre-Dame de la Cour, à Lantic, puis, en 1468, la maîtresse vitre, aujourd'hui détruite, de la cathédrale de Tréguier. Il faut attribuer sans doute à Guillaume Michel, de Tréguier, les merveilles, accomplies de 1537 à 1538, qui se voient encore à St-Mathurin de Montcontour ; à Orson Lesec, la vitre de l'Apocalypse, malheureusement perdue, qui fut peinte en 1545 pour l'église Saint-Germain de Rennes. Les admirables verrières de Saint-Magloire et de Notre-Dame du Tertre à Chatelaudren furent réparées, en 1578, par Pierre Le Saulx ; d'autres artistes verriers, dont les noms étaient également dignes de mémoire, ont le mérite impersonnel des ouvrages que nous pouvons contempler à Saint-Mathieu de Quimper, à la Roche-Maurice, à la Martyre, à Ploërmel, à Malestroit, etc., etc.

La sculpture sur bois, dans les églises fut longtemps aussi des plus prospères. Le plus ancien *jubé* de Bretagne, celui de Saint Fiacre du Faouët, dans le Morbihan, de style ogival fleuri, porte une inscription qui nous donne la date de 1480 et le nom d'Olivier de Loergan. Viennent ensuite ceux de Lambader (1481), de Kerfons (1520 environ), de Saint-Herbot du Huelgoat (1556), de Sainte-Avoye en Pluneret (entre 1554 et 1560), œuvre des frères Henri et Jean Le Meilleur ; de Notre-Dame du Folgoët, de la Roche-Maurice, à une date voisine du XVII^e siècle. L'ancienne cathédrale de Saint-Samson de Dol conserve un trône épiscopal et des stalles canoniales du XV^e siècle qui présentent encore, quoique très mutilés, des panneaux de menuiserie du plus beau travail. Les *sillerias* de Saint-Paul de Léon et de Tréguier, pareillement datées de 1512 et comptant l'une 62, l'autre 48 sièges ; celles enfin de la collégiale de Saint-Trémeur à Carhaix, avec leurs accoudoirs et leurs miséricordes sculptées, ne sont pas moins intéressantes. La même collégiale possède encore une fort belle porte, — hélas ! trop vermoulue, — sur les vantaux de laquelle sont représentés les divers épisodes de la vie du saint patron, Trémeur, mis à mort par son père, le farouche Komor, héros du poème de Leconte de Lisle.

A Locronan, on admire une chaire, sculptée au XVIII^e siècle, dont les personnages, figurant la légende de Saint-Ronan ou Renan, ont des costumes du temps de Louis XIV. Les retables de Châtelaudren (1589) et de Notre-Dame des Cieux du Huelgoat (XVI^e siècle) se recommandent à leur tour par la délicatesse et le fini de leurs découpures. La jolie église de Bodilis, chef-d'œuvre de la Renaissance, est ornée à l'intérieur d'un monument très rare en son genre, baptistère en pierre, composé de deux étages d'arcades en retraite, sur plan polygonal, séparés et couronnés par des dômes, abritant dans des niches les statues des Apôtres et des Pères de l'Eglise.

Un dernier élément important de la décoration intérieure des églises, et qui a fourni certainement à la statuaire bretonne ses plus sublimes inspirations, c'est la sculpture funéraire, dont le grand artiste breton Michel Colombe nous a laissé, entr'autres, un si merveilleux modèle. Originaire de l'évêché de Saint-Pol de Léon, il étudia de bonne heure à Dijon les œuvres de Claux Sluter, puis vint s'établir à Tours vers 1460 ou 1461. Louis XI lui commanda en 1472 un bas-relief pour l'abbaye de Saint-Michel en l'Herm. Huit années plus tard, à l'apogée de son talent, il sculpte le tombeau de Louis Rohault, évêque de Maillezais. Enfin, la reine Anne, en novembre 1501, à la suite d'un voyage à Tours, lui confie l'exécution du mausolée de son père, le duc François II, pour l'église des Carmes de Nantes. Jérôme de Fiésole concourut à la décoration de l'œuvre, ainsi que plusieurs autres tailleurs d'images, français, parmi lesquels nous savons que figurait Guillaume Regnault. Le célèbre Jean Perréal eut la direction du plan général de ce monument qui, terminé en 1507, fut alors apporté de Tours à Nantes.

Après avoir été violé et mutilé pendant la Révolution, il fut restauré en 1817 et placé dans la cathédrale de Nantes, où il garde désormais les cendres d'Arthur III, duc de Bretagne et connétable de France. Composé d'un massif rectangulaire de marbre blanc, établi sur un socle de même matière et recouvert d'une table de marbre noir sur laquelle reposent les statues couchées du duc et de sa seconde femme, Marguerite de Foix, le tombeau est orné aux angles de quatre grandes statues debout symbolisant les vertus du prince ; l'une d'elles, la *Justice*, a les traits de la reine Anne. Les niches des côtés latéraux sont occupées par des statuettes d'apôtres et de saints au dessous desquelles sont autant de figurines représentant des pleureuses en marbre vert, dont les mains et les pieds sont en marbre blanc. La même cathédrale renferme aussi la tombe de l'évêque Guillaume Guéguen, mort en 1508, placée dans un enfeu dont la partie supérieure est richement sculptée dans le meilleur goût de la Renaissance. A la cathédrale de Dol, se voit la sépulture de l'évêque Thomas James, mort en 1503, et de ses frères Joseph et François James, morts tous deux chanoines de Dol. Elle est due à Antoine Juste le Florentin (né en 1479), frère aîné de Jean Juste (né en 1485), artistes toscans renommés. Il fut exécuté en 1507. Mentionnons encore le tombeau de Guy d'Epinay, dans l'ancienne collégiale de Champeaux, sculpté par un maître inconnu, de 1551 à 1553 ; et, dans l'église Notre-Dame de Josselin, celui d'Olivier de Clisson et de Marguerite de Rohan sa femme, qui remonte au siècle précédent.

Après la puissante envolée vers un idéal d'art qui marqua l'ère prolongée de la Renaissance en Bretagne, le mouvement s'arrête court et la décadence se fait sentir. Le XVII^e siècle ne nous fournit guère en peinture que le nom de Charles Errard, né à Nantes en 1606, mort à Rome en 1689. Directeur de l'Académie de peinture à Paris, il fut envoyé par Colbert comme premier directeur de l'Académie des Beaux-Arts qui venait d'être fondée à Rome, en 1666, et qui fut le berceau de notre brillante Ecole française. Le musée de Rennes possède une belle toile allégorique de ce peintre : *la Prudence et la Vérité*. Les ornements en plomb de la belle fontaine de Guingamp, construite en 1743, sont dus au sculpteur Corlay, de Châtelaudren, qui, dans ce mélange de sacré et de profane, dut s'inspirer de l'ancienne fontaine de la Renaissance, qui avait remplacé en 1588 celle édifiée par le duc Pierre dès le XV^e siècle. Au XVIII^e siècle nous trouvons les frères Nicolas (1728-1811) et Pierre (1737-1813) Ozanne, distingués peintres de marines, tous deux nés à Brest ; le musée conserve d'eux un grand nombre d'études : fusains, aquarelles, lavis, dessins à la plume, etc. Comme paysagiste, on peut rappeler le nom du marquis de Robien, président au Parlement de Rennes, qui avait rassemblé avec un goût éclairé des dessins de toutes les écoles, dont une notable partie provenait de la vente du cabinet de Crozat, le célèbre financier et amateur : le musée de Rennes a eu la bonne fortune de recueillir en presque totalité cette collection. Celui de Nantes a vu son fonds principal constitué d'une façon analogue par les soins de Pierre-René Cacault, frère cadet du diplomate, né à Nantes en 1744, mort à Clisson en 1810. Elève de Vien, ancien pensionnaire de l'Ecole de Rome, il a laissé quelques toiles académiques ; mais son véritable titre à la reconnaissance de ses concitoyens est dans le legs des collections artistiques formées par son aîné, François Cacault, au cours de ses négociations diplomatiques en Italie, dans des circonstances exceptionnelles. Après avoir essayé vainement de constituer avec ces richesses un musée national à Clisson, où il s'était retiré, René Cacault en fit don par contrat à la ville de Nantes. A la même époque et à la même cité appartiennent encore René-Louis-Maurice Béguyer de Chancourtois, peintre, architecte et graveur (1757-1817), élève de C. Peyre, qui a laissé de nombreux travaux à Nantes, en Italie, où il étudia longtemps, à Paris, où il est mort ; les architectes J.-B. Ceineray et Mathurin Crucy

(1749-1826). Elève de Ceineray, qui avait embelli sa ville natale de plusieurs monuments, il restaura la cathédrale de Rennes en 1784, traça, de 1780 à 1789, les vues, places et édifices principaux du quartier Graslin, à Nantes, y construisit le théâtre, terminé en 1788, et la Bourse, inaugurée en 1792.

A mesure qu'on se rapproche de la période contemporaine, les noms se pressent de plus en plus nombreux sous la plume, et il devient tout à coup impossible de les grouper tous, dans une esquisse aussi rapide que celle-ci. Ce sont, pour la première moitié de ce siècle, des peintres d'histoire comme Du Vautenet, de Rennes (1786-1863); Belloc, de Nantes (1786-1866), élève de Gros; des portraitistes comme Boyer, de Quimperlé, mort prématurément; Perrin, né à Rostrenen en 1761, mort à Quimper; des peintres de genre, comme Bedert, de Nantes, premier conservateur du musée, de 1830 à 1851, date de sa mort; des peintres de marine, comme Gilbert (1783-1860). Léopold Le Guen, Alexis Crouan, Henri Collot-Béranger, Auguste Mayer, Louis Caradec, tous brestois; Ferdinand Perrot, de Paimbœuf (1801-1841), élève de Gudin; des paysagistes comme Jules et Louis Noel (1808-1881), de Quimper, élève de Chariou, de Brest; Léopold Beau, de Morlaix (1810-1866); Félix Thomas, de Nantes (1815-1875), élève de Lebas, à la fois peintre, architecte, graveur et sculpteur; des dessinateurs et lithographes comme Alfred Guesdon, de Nantes (1808-1876); Edouard Puyo, de Morlaix, élève de Charlet; des statuaires comme Edouard Suc (1802-1855), élève de Hubac, à Lorient; Barré (1807-1877); Ducommun du Locle, né en 1804, élève de Bosio et de Cortot; Joseph de Bay (1802-1862) et Jean de Bay son fils; Amédée Ménard, né en 1812, tous les cinq nantais; Aimé Lanno, de Rennes (1800-1871), prix de Rome en 1827, etc.

Un peu plus tard nous rencontrons, issus de l'école nantaise, toujours florissante, Hippolyte Dubois, élève de Gleyre; l'éminent Paul Baudry, né en 1828 à la Roche-sur-Yon, mort à Paris en 1886; Charles Olivier Merson, père du peintre contemporain, élève de Cogniet; Bouchaud, né en 1817, élève de Drolling et de Marilhat; Hamon, de Plouha (1821-1874), élève de Paul Delaroche et de Gleyre, un des restaurateurs avec Picou, son compatriote, du genre néo pompéien; Chenantai, Lebourg, élève de Rude; Blin, né et mort à Rennes (1827-1866); V. Roussin, né à Quimper en 1812; Michel Bouquet, Jean-Edouard Glaize, de Lorient, et Legoff, statuaire, ces deux derniers morts récemment. Une autre perte cruelle pour l'art breton a été, l'an passé, celle du sculpteur rennais Léofanti, émule distingué de Pierre et Julien Gourdel, de Julien Dubois, de Paul Thubert, d'Emmanuel Dolivet, de Toulmouche, d'Eugène Quinton, tous sortis de l'école de Rennes leur ville natale.

Saint-Brieuc a des représentants non moins illustres dans la statuaire, à ne citer que Paul Guibe, Ludovic Durand et Pierre Ogé, l'auteur de la poétique figure de *Brizeux*, inaugurée à Lorient en 1888, et du buste allégorique de la Bretagne, commandé la même année par la ville de Vannes. Nantes revendique encore l'éminent Caillé, élève de Duvert et de Guillaume, à qui l'on doit le *Voltaire* du quai Malaquais, à Paris; Groothaers, élève de son père, de David d'Angers et de Pradier, qui a décoré les frontons du Muséum et de la bibliothèque municipale, et Guilbaud, dont la belle statue équestre d'*Etienne Marcel* garde les abords de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Une mention doit être accordée à Joseph Nayel, de Lorient, ainsi qu'à Jean Valentin, de Bourg-des-Comptes, auteur des statues qui ornent le somptueux édicule gothique édifié l'autre année dans la vieille cathédrale de Tréguier, sur l'emplacement présumé du vénéré tombeau de Saint-Yves. N'oublions pas en terminant cette liste, déjà longue, d'habiles praticiens, Caravanniez, de Saint-Suliac-sur-Rance, l'audacieux entrepreneur du monument colossal du comte de Chambord à Auray, où la difficulté de la tâche avait de quoi rebuter le courage du jeune artiste.

Nous touchons presque au terme de notre enquête, et pourtant que de noms encore, à coup sûr dignes de louanges, oubliés ou délaissés! Dans la peinture religieuse, Alexis Douillard, de Nantes; dans l'histoire et le genre, Yan Dargent, de Saint-Servais, dont le magique crayon pouvait rivaliser avec celui de Doré; le vicomte Henri de la Borde, de l'Institut, rennais; Ch. de Beaumont, né à Lannion, décédé; A. de Beaulieu, parisien de naissance, mais naturalisé breton par ses stations réitérées dans le Morbihan et le Finistère, mort vers 1885: talent original, dont les toiles étranges, mais toujours intéressantes à étudier, faisaient sensation à chaque Salon; Evariste Luminais, de Nantes, l'évocateur inspiré des grands ancêtres; Le Roux, Chantron, Cornillier, etc.; dans le portrait, un autre nantais illustre, le regretté Elie Delaunay, un mort d'hier; dans le paysage, toute une généreuse pléiade de jeunes hommes: Ernest Baillet, de Brest; Léon Joubert, de Quimper; Le Sénéchal de Kerdréoret, de Hennebont; Le Marié des Landelles, de Pontorson; Tancrède Abraham, de Vitré; Edouard Riou, de Saint-Servan; Emmanuel Lansyer, de l'Ile Bouin; Léon de Bellée, de Ploërmel; Cabié, de Dol; Tanguy, de Vannes; Sebillot, absorbé depuis par le folklore; Boucher, Maufra, Philippon, Jousset, Chénard, tous les cinq nantais.

Chose assez singulière! l'art breton semble avoir concentré désormais tout le meilleur de ses facultés natives sur un genre, le plus moderne assurément de tous, et non le moins attrayant: l'étude du paysage. Les qualités de mâle énergie, de fierté sauvage, de rêveuse et mélancolique poésie qui caractérisent la vieille race celtique se reflètent avec une étonnante vérité dans ces différentes écoles de paysagistes. Du spectacle éternellement changeant de la nature, ceux-ci ne veulent guère voir, en effet, que les aspects assombris et farouches, ou doucement attendris. Neiges d'hiver, brumes vaporeuses aux feuillages rouillés d'automne, fureur de l'Océan entre les écueils de la côte: tels sont leurs motifs généralement préférés.

Les orientalistes sont rares. Joubert cependant, après avoir délicieusement exprimé les pâles cieux de la Bretagne, de la Normandie et de l'Ile-de-France, avec leur plaintive douceur et leur calme harmonieux, s'est décidé un beau jour à franchir la Méditerranée, et nous a rapporté des côtes barbaresques, des études neuves qui nous révèlent une autre face de son talent. Ary Renan, de Rosmapamon avait déjà pris l'avance sur ce terrain séduisant de l'exotisme. En art, la distinction de sa palette ne le cède aucunement à l'élégance de son style comme écrivain. On a pu voir de lui, aux expositions, de jolis *euxdros* et des pastels inspirés par des sites d'Algérie, de Provence et d'Italie; mais ce qu'il excelle surtout à rendre, c'est le caractère de mélancolie sereine et de solitude résignée des paysages palestiniens: Génézareth, la mer Morte et ces eaux limoneuses du Jourdain, glissant entre deux rives ombragées de pâles verdures, et se perdant en sinueux replis, sous un ciel d'argent nuancé de rose.

Michelet a dit que de toutes les côtes de l'Océan, celles de Bretagne donnaient la plus forte impression, « spécialement aux sauvages et sublimes promontoires de granit qui finissent l'ancien monde, à cette pointe hardie qui défie les tempêtes, domine l'Atlantique », le Raz de Penmarch. Aussi les artistes de cette région se sont-ils attachés avec ferveur à peindre le merveilleux spectacle, incessamment varié, que présente cette mer, tour à tour caressante et féline, féminine et traîtresse, qui fait qu'on s'endort mollement à son mouvement berceur, pour se réveiller tout à coup au fracas de ses vagues mugissantes. M. Vail, de Saint-Malo, est de ceux qui se plaisent à nous retracer les poignants épisodes de la vie aventureuse des marins d'Arvor.

Quant aux scènes familières du pays natal, elles sont interprétées souvent avec un rare bonheur, un senti-

ment délicat par Alfred Guillou, de Concarneau ; Labitte, de Quimper ; Peslin, de Brest ; Beau, de Morlaix ; Narcisse Chaillou, de Nantes ; Baader, de Lannion, et Mme Marie Cazin, de Paimbœuf. Les sujets militaires sont traités de préférence par W. Beauquesne, de Rennes; les natures mortes par Jaouen, de Lesneven, Guilbault, de Brest, Mlles Crouan et Toulmouche, élèves de leurs pères. L'éloge n'est plus à faire des frères Maurice et Paul Chabas, deux nantais de talent, momentanément séparés sur la route de l'art par le schisme de nos Salons annuels, et qui ont, eux aussi, cherché et rencontré en Tunisie, l'an passé, des impressions vives et une fraîcheur nouvelle de coloris. Enfin, Eugène de Vuillefroy, à Quimper, et Boursin, à Ploërmel, peuvent compter certainement parmi nos meilleurs animaliers.

Un autre Quimpérois, Marcel Rouillard, s'est acquis une juste réputation par ses adroites restaurations d'anciennes verrières ; Léonce Petit, de Dinan, comme caricaturiste, en croquant sur le vif les traits les plus piquants de nos mœurs rurales ; Jules Lavée, de Morlaix, comme dessinateur lithographe et graveur en médailles. J'allais omettre le bon poète Le Mouël, dont les albums humoristiques font une rude concurrence aux Caran d'Ache et aux Boutet de Monvel. A côté de Lavée se placent Daniel Mordant, de Quimper ; Litoux de Nantes ; Rivoalen, de Morlaix ; Mme Corduan, de Saint-Brieuc ; Théophile Salaün, de Lannion. Nous retrouvons encore dans la gravure les noms de Tancrède Abraham et de Léon de Bellée, qui traduisent volontiers par l'eau-forte leurs compositions originales

En architecture, les Nantais se recommandent de rechef par leurs curieuses restitutions archéologiques, leurs pittoresques notes de voyages à travers la France : nous citerons par exemple les documents recueillis par Libaudière pour l'étude dn roman dans la région poitevine ; la construction du musée de Laval par Ridel, les divers travaux d'Ambroise Baudry, le frère de Paul, de la Roche-sur-Yon ; ceux de Félix Ollivier, de Guingamp ; de Lucien Roy, de Charier, de Morice, etc. ,etc.

Nous aurions à montrer, dans la Bretagne actuelle, la persistance obstinée des antiques usages s'affirmant une fois de plus dans ces beaux calvaires, en granit de Kersanton, dont MM. Hernot et Le Merrer, de Lannion, ont doté tant de villes et de villages (ainsi le calvaire du cimetière Saint-Michel, à Saint-Brieuc) ; dans les sculptures sur bois exécutées de nos jours par M. Otrou, de Quimper, pour l'ornementation des églises ; dans les anciens modèles de meubles : lits clos à un ou deux étages, armoires et bahuts à rouelles, rinceaux, figurines variées, qui continuent à être fabriqués pour les campagnes ; dans les vieilles faïences de Quimper, imitées, copiées avec succès par les manufactures qui longent les rives de l'Odet (Tanquerey, etc.)

Un mot ultime nous reste à dire de l'influence générale exercée encore aujourd'hui par l'Armorique sur les artistes du monde entier. Nombreux en effet sont ceux qui, dès longtemps, ont pris « chez nous », comme dirait Quellien, leurs sujets de peinture. Quelques uns ont conquis à ce noble jeu leurs grandes lettres de naturalisation. Nous rappellerons parmi les plus anciens Antigna, élève de Delaroche ; Ch. Fortin, mort en 1865, qui habita Nantes de 1847 à 1852, et peignit surtout des intérieurs bretons ; parmi les récents, Bouguereau, Dagnan-Bouveret, à Quimper ; Théophile Deyrolle, Renouf, Mlle Herland, à Concarneau ; Lehoux à Quiberon. Chacun de ces artistes a signé là-bas plus d'une page charmante, et fait revivre sur la toile la physionomie des pêcheurs et des terriens. Les *Bretonnes au pardon*, de Dagnan, ont pour nous la franche saveur et la haute portée d'un document historique.

C'est en plein pays breton que Jules Girardet, Le Blant, Bloch et Grolleron conçoivent et exécutent leurs émouvantes scènes de la Chouannerie ; mais ce sont surtout les paysagistes qui se sont partagés le sol, y formant autant de colonies des plus prospères. Auguste Anastasi, devenu aveugle sur ses vieux jours, vint des premiers s'établir à Douarnenez et à Tréboul ; l'Américain Picknell fonda à son tour, un peu plus tard, la colonie de Pont-Aven, où ses compatriotes Hovenden, Wylie, Harrison, le hollandais Van den Anker, les danois Kroyer et Zacho apparurent successivement : quelques uns d'entre eux s'y fixèrent même et y moururent. Le pauvre Pelouse y séjourna fréquemment, ainsi qu'à Rochefort-en-Terre, avec Emile Vernier, Dufour, Jourdeuil, Foubert, Dameron, de Vergèzes, etc. Meunier choisit pour résidence le Huelgoat, Bernier Bannalec, Damoye Carnac, Saintin Erquy et Pontréant ; d'autres Pontscorff, Vitré, le Faouët et le Pouldu. Depuis peu, Renan, Mezzara et Joseph Savart ont élu domicile dans la petite île de Bréhat, où le flot montant de la peinture menace déjà de troubler leur aimable solitude. Ils y ont pour commensaux Lucien Monod, Landelle, de Haenen, le Suédois Osterlind, et trois jeunes Japonais, MM. Koumé, Kouroda et Kawakita, dont les prochains Salons nous révèleront probablement les impressions pittoresques.

Hâtons-nous de conclure, mais non pas avec le pessimisme de notre ami Quellien qui juge les Bretons trop vieux pour avoir encore quelque chose à exprimer en ce bas monde. Cela est bel à dire en son langage imagé de barde, qui enveloppe sa pensée de voiles mystérieux et auquel une certaine mélancolie ne messied pas : ce sont caprices de poète, et nous avons trop confiance en la proverbiale ténacité de la race celtique, qui nourrit en elle un art si vigoureux et si fécond, pour croire qu'elle puisse céder le pas devant des influences étrangères, et abdiquer jamais complètement sa personnalité.

A. TAUSSERAT.

LA MUSIQUE POPULAIRE
EN BRETAGNE

On trouvera dans la lettre suivante une judicieuse appréciation de la musique populaire bretonne. Il eût été à désirer que notre collaborateur eût la place nécessaire pour nous entretenir aussi des musiciens, et en particulier de MM. Burgault-Ducoudray, Guy-Ropartz, Emile Durand et Thielmans. Ajoutons que le signataire est lui-même un musicien d'une rare valeur et dont les compositions s'affirment davantage tous les jours.

Mon cher Le Goffic,

Vous me demandez quelques lignes de critique musicale pour le nº de La Plume *consacré spécialement à la littérature et aux arts Bretons. S'il y a réellement en musique un art Breton, il ne se distingue guère, je crois, que dans les mélodies populaires dont je n'ai point suffisamment étudié les caractéristiques pour en parler ici comme il convient. Je crois d'ailleurs que les ouvrages spéciaux de M. Quellien renferment tous les renseignements désirables sur cette question.*

*Au sujet des mélodies recueillies et harmonisées par M. Bourgault-Ducoudray, je dirai que l'*harmonie *est un moyen d'expression musicale si supérieurement intense, que la plupart des musiciens ne se contentent guère de l'expression toujours fort limitée d'un simple chant, d'une seule ligne mélodique, et qu'ils sont tentés d'harmoniser même des chants populaires dont le caractère ne comporte pas toujours ce revêtement, bien plutôt fait pour des mélodies d'une tout autre contexture et d'un domaine très différent d'idées musicales. Il y a même des chants populaires qui ne pourraient se*

noter ni dans nos gammes actuelles ni dans les anciens modes ; il m'a bien semblé que certains de ces airs, tels qu'ils se chantent au pays, renferment des intonations qui se trouvent entre deux tons consécutifs de notre gamme chromatique, et dont la notation exacte nécessiterait l'intervention des commas. De même pour le rythme qui n'est parfois ni à 2 (ni à 3, 4, 5 ou 7 temps), car, malgré toutes les combinaisons possibles avec ces mesures, la carrure ou la pondération rhythmique y demeure incompatible avec le respect absolu du rŷthme exact. Toutefois M. Bourgault-Ducoudray a sans doute choisi les chants qu'il a harmonisés, ou bien les quelques mélodies qui auraient pu perdre à cette harmonisation une imperceptible parcelle de leur saveur première (ou plutôt de leur authenticité) y ont pu gagner beaucoup, d'un autre côté, grâce à la toute puissance d'expression de l'harmonie, sans laquelle tous ceux qui comprennent le vrai sens de l'expression musicale ne sauraient éprouver aucune émotion intense ; et personne ne pouvait s'acquitter avec plus de bonheur de cette tâche délicate, à laquelle M. Bourgault-Ducoudray a apporté tous ses soins, son goût et sa maîtrise impeccables.

Gaston DUBREUILH.

Charles LE GOFFIC

M. Charles Le Goffic n'a pas encore vingt-huit ans révolus, et pourtant il touche par son origine au temps jadis, il naquit contemporain des vieux âges, car il vit le jour et fut nourri dans la petite ville de Lannion, qui était encore, il y a un quart de siècle, une ville du moyen âge. Il coula de longues heures à voir, sur les quais, les eaux paresseuses du Léguer caresser mollement les coques noires des côtres et des chasse-marée. Il mena ses premiers jeux dans les rues montueuses, à l'ombre de ces vieilles maisons aux poutres sculptées et peintes en rouge, aux murs que les ardoises revêtent comme d'une cotte d'armes, azurée et sombre. Il courut sur le pont à dos d'âne et à éperons qui, près du moulin, ouvre la route de Plouaret. D'origine italienne par sa mère, l'enfant était, par Jean-François, son père, de vieille souche bretonne. Le Goffic veut dire, en celtique, petit forgeron. Jean-François Le Goffic était libraire à Lannion, mais c'était un libraire d'une espèce rare et singulière, c'était le libraire-éditeur des bardes. Dans ce pays, où, dit François-Marie Luzel, « le barde chante sur le seuil de sa porte », où, dit Emile Souvestre, « les couplets se répondent de roche en roche ; les vers voltigent dans l'air comme les insectes du soir ; le vent vous les fouette au visage par bouffées, avec les parfums du blé noir et du serpolet », Jean-François Le Goffic imprimait en têtes de clous les gwerz héroïques et les sônes gracieux, et sans doute il avait beaucoup à faire, étant l'éditeur attitré des disciples de Taliesin et de Hyvarnion, des modernes Kloers et de toute la confrérie du bon saint Hervé. M. Charles Maurras nous apprend que laïques et clercs, mendiants et lettrés, tous les jouglars du pays se réunissaient une fois l'an dans la maison de Jean-François à un banquet où l'on chantait toute la nuit sur vingt tonneaux de cidre défoncés. Conçu dans ces fêtes de la poésie populaire, Charles Le Goffic naquit poète. Par la suite, il étudia, il alla faire ses classes à Rennes et devint un monsieur. En bon Breton qu'il était, il eut un duel à dix-huit ans. Destiné au professorat, il vint achever ses études à Paris. Mais là, au pied du Panthéon, il lui souvint des fêtes paternelles et des femmes de Lannion. Sous leur coiffe blanche et dans leur robe noire, les femmes de Lannion sont d'une exquise beauté. Leur teint pâle, leur démarche austère, le bandeau qui couvre à demi leurs cheveux les font ressembler à des nonnes, mais, brunes aux yeux bleus, elles ont aux lèvres un sourire mystérieux qui prend le cœur. Au sortir des études, Charles Le Goffic fit des vers, et ils parlaient d'amour, et cet amour était breton. Il était tout breton, puisque celle qui l'inspirait avait grandi dans la lande, et que celui qui l'éprouvait y mêlait du vague et le goût de la mort. Le poète nous apprend que sa bien-aimée, paysanne comme la Marie de Brizeux, avait dix-huit ans et se nommait Anne-Marie :

Elle est née en pays de lande,
A Lomikel, où débarqua,
Dans une belle auge en mica,
Monsieur saint Efflam, roi d'Irlande.

C'était, en effet, la coutume des vieux saints irlandais d'aborder la côte armoricaine dans une auge, et Charles Le Goffic devait connaître par le menu l'histoire de saint Efflam et de son épouse Enora, pour l'avoir vu jouer en mystère, dans son enfance, à la Saint-Michel, à Lannion.

Elle est sous l'invocation
De madame Marie et d'Anne,
Lis de candeur, urnes de manne,
Double vaisseau d'élection.

Elle aura dix-huit ans le jour,
Le jour de la fête votive
Du bienheureux monsieur saint Yve,
Patron des juges sans détour.

Or, la fête de saint Yves Hélouri tombe le 17 mai. Et le poète lui-même nous dit ailleurs que Anne-Marie est née « un joli dimanche de printemps » et que, selon l'usage, sainte Anne et la Vierge en personne se tenaient

l'une au lit de la mère, l'autre sur le berceau de l'enfant.

Le poète ne nous a pas conté ses amours par le menu. Il nous apprend seulement qu'il a retrouvé sa payse à Paris, sauvage encore, naïvement jolie, ayant gardé sa grâce rustique, sa voix lente; mais on peut la soupçonner égarée et déchue.

Hélas, tu n'es plus une paysanne :
Le mal des cités a pâli ton front ;
Mais tu peux aller de Paimpol à Vanne,
Les gens du pays te reconnaîtront.

Car ton corps n'a point de grâces serviles,
Tu n'as pas changé ton pas nonchalant,
Et ta voix rebelle, au parler des villes,
A gardé son timbre augural et lent.

Et je ne sais quoi dans ton amour même,
Un geste fuyant, des regards gênés,
Evoque en mon cœur le pays que j'aime,
Le pays très chaste où nous sommes nés.

Qu'est devenue Anne-Marie à Paris? Nous l'ignorons, et cela ne laisse pas de nous inquiéter. On ne peut s'empêcher de voir vaguement, dans l'ombre du soir, tourner sur la tête de la jeune Bretonne les ailes enflammées du Moulin-Rouge, tandis que l'étudiant rêveur lui arrange des triolets avec une infinie douceur d'âme :

Puisque je sais que vous m'aimez,
Je n'ai pas besoin d'autre chose.
Mes maux seront bientôt calmés,
Puisque je sais que vous m'aimez
Et que j'aurai les yeux fermés
Par vos doigts de lis et de rose.
Puisque je sais que vous m'aimez,
Je n'ai pas besoin d'autre chose.

Je voudrais mourir à présent,
Pour vous avoir près de ma couche,
Allant, venant, riant, causant.
Je voudrais mourir à présent,
Pour sentir en agonisant
Le souffle exquis de votre bouche.
Je voudrais mourir à présent
Pour vous avoir près de ma couche.

. . . .

Jasmins d'Aden, œillets d'Hydra,
Ou roses blanches de l'Ecosse,
Fleurs d'églantier, fleur de cédrat,
Jasmins d'Aden, œillets d'Hydra,
Dites-moi les fleurs qu'il faudra,
Les fleurs qu'il faut pour notre noce,
Jasmins d'Aden, œillets d'Hydra,
Ou roses blanches de l'Ecosse.

Sur les lacs et dans les forêts,
Pieds nus, la nuit, coûte que coûte,
J'irais les cueillir tout exprès,
Sur les lacs et dans les forêts,
Hélas ! et peut-être j'aurais
Le bonheur de mourir en route.
Sur les lacs et dans les forêts,
Pieds nus, la nuit, coûte que coûte...

Le poète semble bien croire là que, si l'amour est bon, la mort est meilleure. Il est sincère, mais il se ravise presque aussitôt pour nous dire sur un ton leste avec Jean-Paul que « l'amour, comme les cailles, vient et s'en va aux temps chauds ». Au reste, je n'essayerai pas de chercher l'ordre et la suite de ces petites pièces détachées qui composent l'*Amour breton* ni de rétablir le lien que le poète a volontairement rompu. C'est à dessein qu'il a mêlé l'ironie à la tendresse, la brutalité à l'idéalisme. Il a voulu qu'on devinât le joyeux garçon à côté du rêveur et le buveur auprès de l'amant. Il en est de l'amour breton, comme de ces fêtes que Jean-François donnait aux bardes bretons ; on y conviait Viviane et Myrdinn, les enchanteurs et les fées, mais on y défonçait des foudres de cidre. *Amour breton* embarrassait déjà les commentateurs qui, comme Jules Tellier, vivaient dans l'intimité du poète. L'un d'eux, ayant interrogé M. Quellien, qui est barde, en tira cette réponse précieuse : « Nous autres Bretons, nous aimons que dans un livre il y ait de l'âme. Pour ce qui est du cœur, nous nous en passons. » Pourtant il y a aussi du cœur dans *Amour breton*. On sent une vraie douleur, de vrais troubles, de vraies larmes dans le poème du *Premier Soir*.

. . . .

Toi qui fuis à pas inquiets,
Je t'avais pardonné ta faute.
Pourquoi t'en vas-tu? Je croyais
Qu'on devait vivre côte à côte.

O nuits, ô douces nuits d'antan,
Où sont nos haltes et nos courses,
Le vieux saule près de l'étang,
Et les genêts au bord des sources?

Mais, pour la bien sentir, il faudrait citer la pièce tout entière. Comme art, le poème de M. Le Goffic est rare, pur, achevé. « Ces vers, a dit M. Paul Bourget, donnent une impression unique de grâce triste et souffrante. Cela est à la fois très simple et très savant... Il n'y a que Gabriel Vicaire et lui à toucher certaines cordes de cet archet-là, celui d'un ménétrier de campagne qui serait un grand violoniste aussi. » On ne saurait mieux dire, et si, en effet, le jeune poète breton rappelle un autre poète, c'est celui de la Bresse, c'est Gabriel Vicaire et sa rusticité exquise.

M. Jules Simon, qui est resté Breton à Paris au milieu de sa gloire, disait un jour bien joliment : « Je ne sors jamais de l'Opéra sans penser que je serais bien heureux d'entendre un air de biniou. »

Je ne suis pas breton, et je n'ai vu la Bretagne que dans ces promenades rapides et étonnées qui ressemblent à de beaux rêves. Mais en entendant le biniou de Le Goffic, je crois revoir la grève désolée, la fleur d'or de la lande, les chênes plantés dans le granit,

la sombre verdure qui borde les rivières et sur les chemins bordés d'ajoncs, au pied des calvaires, des paysannes graves comme des religieuses.

Anatole FRANCE.

AU PAYS DE LA MISÈRE

(Notes détachées)

....

Je date ces lignes de Loguivy, en Ploubazlanec, petit port de pêcheurs situé sur la rive droite de l'estuaire du Trieux, rivière profonde et bleue, pleine de courants et d'écueils, et qui s'enfonce assez loin dans les terres en faisant de capricieux zigzags entre de hautes falaises aux sommets arrondis, sur lesquels foisonnent de véritables forêts de pins minuscules et de fougères. Pendant que j'écris, ma cuisine, qui est aussi ma chambre à coucher, mon cabinet de travail et mon salon, s'emplit peu à peu d'animaux de toutes sortes. Des cochons familiers grognent en fouillant du groin le sol humide et gras de la pièce. Des canards s'étranglent en avalant des peaux d'anguilles jetées dans un coin et des poules éparpillent à coups de pattes, en caquetant, des épluchures de crevettes et des débris de crabes. Trois chats étiques, nourris de têtes de poisson, s'avancent sournoisement, l'œil mi-clos, en se frottant l'échine aux barreaux des chaises vers l'armoire entr'ouverte où luit comme un bloc d'or un superbe pain de beurre frais.

Mais ma cuisinière improvisée, la brave Fantick, encore une pauvre veuve dont le mari fut enlevé au large par un coup de mer, veille au grain tout en soignant sa soupe de congre et, faisant brusquement face à l'invasion, elle pousse un si formidable *jurement* que je bondis sur ma chaise et que les bêtes affolées fuient vers la porte en se cognant de tous côtés avec des airs ahuris.

Ah ! certes non, mon installation n'est guère confortable, mais la nature qui m'entoure est si belle !

Hélas ! pourquoi faut-il que ce merveilleux pays, qu'un reflet rose venu de l'Orient caresse parfois comme un sourire fait de chaleur et de lumière, puisse être aussi appelé le pays de la misère ! Sur aucun point du littoral français le nombre des veuves et des orphelins n'est aussi considérable que dans ce pays de Paimpol où la plupart des hommes font les dangereuses pêches de la morue dans les mers d'Islande, et du homard dans les parages de l'île de Sein, l'antique Enez toujours environnée de houles formidables et d'écueils sinistres, comme aux temps fabuleux des neufs vierges blondes.

....

Je ne suis pas le seul locataire de l'immeuble dont je viens de décrire rapidement la pièce principale. J'ai pour voisin le plus fin pêcheur de homards de tout Loguivy. Un vieux dur à cuir que le père Jean-Marie le Floch. Il aura bientôt quatre-vingts ans et, malgré son grand âge, il *embarque* encore ses douze casiers, même par un gros temps, comme un jeune homme. Je le crois sans peine lorsqu'il me raconte, en fumant sa pipe sur le seuil commun de notre demeure, ses anciennes prouesses de baleinier, ses bordées héroïques et ses succès galants auprès des belles Havanises.

Il habite la pièce contiguë à la mienne, avec sa fille Marijob (Marie-Josèphe), la veuve de François-Marie Piou, « décédé il y a deux ans dans un coup de vent » au pied du rocher *le Moisi* « la plus rosse des roches de la mer », par delà le phare des Heaux.

Mes deux voisins sont aujourd'hui dans la joie, le facteur vient de leur remettre un pli timbré de l'auguste profil de la reine Victoria. Une lettre du fils ! Ni l'un ni l'autre ne sachant lire, je me suis chargé de la mission assez difficile de leur traduire les hiéroglyphiques caractères de la chère missive. Comme la plupart des lettres de matelot et de soldat, elle était vide de nouvelles, pleine d'inutiles redites et conforme, dans sa rédaction obscure et naïve, au type classique si connu. Avec l'autorisation de mes amis, j'ai pu la transcrire et la voici dans toute sa simplicité primitive, avec ses divisions étranges et son orthographe étourdissante :

Aliffax, le 19 Juin 1887.

« Cher parent

« Je mais la plume à la main pour vous Donné de mais nouvelle qui sont trai Bien Dieu mersi, et je Dessire que le présent de ma lettre tè trouve Dé meme Desposition quelle me quitte pour ma plus grande joie et Bonnhur en se monde.

« Cher parent

« Je répond votre aimable lettre en vous disans que je me porte Bien et que je dessire que ma lettre vous trouve De même cher parent vous me dîte que che nous il fait Bien froid mais par ici je vous fou mon billai qui ne fait pas chau non plus je vous dit cher parent que je fini ma lettre parce que je nes pas le tans De vous écrire De pui que nous sont parti de Brest nous sont si malheureux que nous ne reposons ne nuit né jour.

« Je fini Ma lettre en vous Brassan de toute mon cœur.

« Monsieur le le Floch Jean-Louis à
« Bor de *la Clorinde* Division naval
« de terre neuf, voi anclais. »

....

Il est vraiment grandiose et unique au monde, le spectacle dont on jouit lorsqu'on a escaladé la montagne de granit rose derrière laquelle s'abritent des vents de l'Est et du Nord les maisonnettes des pêcheurs de Loguivy, serrées frileusement les unes contre les autres comme pour mieux résister aux coups de la tempête. D'un côté c'est l'embouchure du Trieux toute parsemée d'îles boisées et de rochers noirs où rêvent les hérons et les cormorans. Plus au large, au delà des innombrables écueils où tant de barques se sont brisées et qui portent des noms sinistres, s'allonge, désert de sable et de galets où ne pousse pas une herbe, le fameux sillon de Thalberg, à quelques milles duquel le magnifique phare des Heaux s'élance vers le ciel du milieu d'un banc de récifs toujours ruisselants d'écume. Puis c'est l'infini des flots.

A droite la baie de Paimpol fermée aussi par des écueils sans nombre, puis, plus près, à deux lieues au large, l'île de Bréhat avec sa végétation exotique et ses côtes déchirées.

Bréhat, qui fut sans doute détachée jadis du continent dans une terrible convulsion géologique, est séparée de la terre ferme par un bras de mer très profond. Sur toute la côte aride et nue, qui fait face à l'île et qui s'étend de l'entrée de la baie de Paimpol à Loguivy, sont disséminées parmi les landes et les bruyères des maisonnettes en chaume presque toutes à moitié détruites par les assauts furieux des vents d'hiver. C'est dans ces abris tremblants et froids que nichent les familles des courageux pêcheurs, qui vont chercher, pour leurs femmes et leurs petits, le pauvre pain noir de la vie dans les glaces des mers sombres et sur les côtes terribles de l'île de Sein. Que de misères j'ai entrevues dans ces tristes demeures où vivent ensemble, presque toujours dans un dénuement lugubre, attendant anxieusement l'absent ou ne l'attendant plus, l'aïeul, la mère et les enfants ! Faut-il plaindre davantage celles dont le cœur s'angoisse lorsque hurle la tempête, ou celles qui vont lentement courbées sous leurs lourds capuchons de deuil à travers les petits sentiers de Ploubazlanec, déposer des couronnes de buis ou de fleurs des champs sur les croix de pierre

Ch. le Goffic

du cimetière de Perros. Là des tombes toujours vides attendent les dépouilles des noyés que la mer roule éternellement dans la nuit de ses rocheuses Thébaïdes et de ses mystérieux déserts. Hélas ! à presque toutes la destinée est implacablement dure, et les vieux marins comme le père Jean-Marie, que la mer peut encore dévorer demain, sont rares dans ce pays de misère et de deuil. A chacune son tour. Aussi la vie des plus heureuses n'est-elle guère qu'un long frisson d'épouvante qui ne s'arrête que lorsque, vieillies et brisées par les souffrances, elles s'agenouillent vêtues de noir au bord d'une tombe vide...

Armand DAYOT.

Les deux Diots (1)

Il y avait une fois deux frères qui n'étaient pas trop fins ; ils mirent sans le vouloir le feu à leur maison, et tout ce qu'ils possédaient fut brûlé. Ils prirent chacun un bissac et allèrent de tous côtés quêter pour la fortune du feu (2). Ils finirent par ramasser de quoi construire une autre maison ; mais quand ils voyaient le feu flamber trop fort dans leur foyer, ils se mettaient à l'injurier, et parfois à le frapper.

Un jour qu'il flambait plus fort que de coutume, un des frères prit son bâton et se mit à cogner dessus en criant :

— Ah ! coquin de feu, je vais te tuer !

Mais les tisons ne s'éteignaient point, de sorte que le garçon s'écria :

— Ah ! je ne peux te tuer, mais je vais t'étouffer !

Il prit le linge des armoires pour étouffer le feu, et comme il n'y parvenait pas encore, il jeta dessus les couettes en disant :

— Cette fois tu seras étouffé, ou tu as la vie dure.

Mais le feu consuma les draps et les couettes, et il brûla encore la maison.

Alors les deux frères se réfugièrent chez une cousine qui était plus fine qu'eux, et ils mirent encore un bissac sur leur dos pour aller quêter. Sur leur route ils rencontrèrent une église dont la porte était ouverte ; ils y entrèrent en disant :

— Bonjour, charité pour la fortune du feu.

Mais il n'y avait dans l'église que des saints de bois qui ne pouvaient leur répondre.

— Que vas-tu me donner pour la fortune du feu ? demanda un des diots au saint le plus près.

— Ah ! dit l'autre diot, il ne répond rien, et on lui fait des honnêtetés. Il faut l'assommer puisqu'il a le cœur si dur, et son camarade aussi, qui ne dit rien et ne vaut pas mieux que lui.

Ils se mirent à frapper les saints à grands coups de bâton ; les saints tombèrent à terre ; l'un d'eux avait dans la tête un trésor, et le recteur avait caché sa bourse dans la mitre de l'autre — c'était un évêque.

Les deux diots ramassèrent la bourse, ils étaient bien contents.

— Il paraît, se disaient-ils, que c'est dans leur tête que les vieux bonshommes cachent leur argent.

Sur leur route ils rencontrèrent un homme occupé à réparer un talus ; ils prirent sa bêche qui était à côté de lui et l'assommèrent, pensant trouver un trésor dans sa tête ; mais, quand ils virent qu'il n'y avait rien, ils le jetèrent dans un puits et vinrent raconter à leur cousine ce qu'ils avaient fait...

Celle-ci, qui avait plus de finesse dans son petit doigt que les deux diots réunis, ramassa l'argent, et, pensant que la gendarmerie viendrait savoir ce qu'était devenu le bonhomme, elle le tira du puits et y jeta un vieux bouc.

Les petits-enfants du vieux bonhomme ne le voyant pas revenir s'informèrent de lui de tous côtés, et ils dirent aux denx diots :

— Vous n'avez pas vu notre grand'père ?

— Si, il était à relever un talus.

— Ne l'avez-vous pas vu depuis ?

— Non, nous l'avons tué pour lui prendre un trésor qu'il avait dans la tête ; mais il n'avait rien, le vieil avare, et nous l'avons jeté dans notre puits.

Les petits-enfants du bonhomme vinrent avec les gendarmes à la maison de la cousine, et dirent aux deux diots de leur montrer le puits.

— Le voilà, dirent-ils.

— Maintenant, dirent les gendarmes, il faut que l'un de vous descende dedans pour tirer le pauvre bonhomme.

On attacha un des diots avec une corde, et quand il fut descendu, il s'écria :

— Votre grand'père avait-il de la barbe ?

— Oui.

— Avait-il des cornes ?

— Non.

— Avait-il quatre pieds ?

— Non ; au surplus, dirent les gendarmes, remontez le cadavre.

Le diot remonta avec le vieux bouc, et la cousine qui était là leur dit :

— Vous voyez bien, messieurs, qu'ils sont fous tous les deux.

Les gendarmes menèrent les deux diots aux Bas-Foins (1), et la cousine garda la bourse du recteur et le trésor que le vieux saint avait dans la tête.

(Conté en 1880 par François-Marquès de Saint-Cast, mousse, âgé de 13 ans.)

Paul SÉBILLOT.

(1) Sots.

(2) C'est un usage encore répandu en Haute-Bretagne.

(1) Etablissement d'aliénés situé à côté de Dinan, au lieu dit les Bas-Foins.

La Chanson des Roses

Charme des yeux extasiés,
Les rosiers divins, les rosiers,
Ne donneraient pas tant de roses,
S'ils n'étaient la jeunesse en fleur
Qui, brisée, après la douleur,
Renaît et revit dans les choses.

Les roses de pourpre ou d'argent,
Que Juin, artiste diligent,
Revêt des couleurs de la vie,
Dans leur éclat, dans leur pâleur,
Sont la métamorphose en fleur
D'une enfant par la mort ravie.

Et c'est pourquoi, dans les replis
De ses pétales assouplis,
Obstinément la Rose cache,
Comme les vierges font du leur,
Son cœur d'or, gloire de la fleur,
Son cœur invisible, sans tache.

Et c'est pourquoi, dans les rayons,
Près d'elle, les bleus papillons
Volètent, lui cherchant querelle ;
Ils l'aimaient femme, ils l'aiment fleur,
Et le clair essaim cajoleur
Voudrait encor mourir pour elle.

Et c'est pourquoi le frais matin,
Sur la soie et sur le satin
Dont sa pudeur ferme le voile,
Fait, pour parer la chère fleur,
Une perle de chaque pleur
Et de chaque perle une étoile.

Robert de la VILLEHERVÉ.

Le Voyage

Je sens sourdre en mon cœur, parfois, la nostalgie
De continents trop beaux que j'ai vus en rêvant ;
Il me semble être alors l'unique survivant
Des âges d'or contés par la mythologie.

Il est des golfes ronds où je me réfugie ;
Sur leur flot familier j'ouvre la voile au vent :
Car je les reconnais ;...je les ai vus *avant*,
...Et j'en sors tout brisé, comme on sort d'une orgie.

Laissez dormir en paix le triste passager ;
Son sommeil le ramène à l'idéal verger
Où chaque arbre paraît une caryatide

Qui porte sans fléchir le fardeau fabuleux
De mille fruits vermeils et de mille oiseaux bleus...
Hélas ! j'aurai vécu dans l'antique Atlantide.

Tourmente

Quand le grand vent du Nord entonne sa fanfare
Et racle sans pitié les âpres Groënlands,
Les lourds cormorans noirs et les blancs goëlands
Font fête à l'ouragan dont l'assaut les effare.

Ils partent avec lui, car son souffle barbare
Est maître de leur vol, et viennent, pantelants,
Briser leurs gros becs d'ambre et leurs beaux fronts san-
Contre le dur cristal d'un fantastique phare. [glants

Tel notre cœur, le soir, pauvre cygne affolé,
Cherchant dans la tempête une verte Thulé,
Croit voir poindre l'aurore au fond de la détresse ;

Il va vers le point d'or qui brille à l'horizon
Et fracasse son aile au choc de la Raison,
Colonne de granit qui dans la nuit se dresse.

Rose des Vents

Doux soupirs de la terre, inspirateurs du rêve,
Ou chant du ciel qui flotte en mille accords divers,
Sons de harpe vibrant dans les pins toujours verts
Ou rafales de mort qui hurlez sur la grève ;

Murmures caressants, longs sanglots, clameur brève
Haleine parfumée ou tourbillons pervers,
Vents des étés fleuris, vents des tristes hivers,
J'entends eu moi l'écho de vos luttes sans trêve :

Car je porte en mon cœur, pareil à l'Océan,
Un vase de mystère, un calice béant
Qui répand tour à tour le deuil et l'allégresse ;

D'où venez-vous, chargés d'espoirs ou de douleurs,
Souffles gros de colère ou gonflés de tendresse,
Mousson d'amour, mousson d'oubli, mousson de pleurs ?

Ary RENAN.

Isle de Bréhat, 1890-1891.

Pèlerins bretons

A Eugène le Mouël.

Sous l'ardent soleil d'Août flamboyant aux cieux bleus,
Les pèlerins bretons cheminent par la lande
Que la floraison d'or des genêts enguirlande,
Égrenant le rosaire entre leurs doigts calleux.

D'autres suivent la route étroite qui serpente
Au caprice des caps et des golfes, le long
Des falaises et des dunes de sable blond,
Où croissent les ajoncs et la mauve rampante.

Les gars portent l'habit de laine, des galons
Aux tons voyants ornant le devant et les manches ;
Les pennhérez ont mis la robe des dimanches,
Le grand châle frangé pendant jusqu'aux talons.

Ils vont ainsi vers l'humble église de Marie,
Accrochée au rocher sauvage, comme un nid :
Ex-voto des marins taillé dans le granit,
Où la robuste foi de l'Arvor chante et prie.

Et la nef peu à peu s'emplit ; sous les arceaux
Les vieux chants celtes, fiers comme des coups d'épées,
Retentissent, ou bien les lentes mélopées
Traînent languissamment leurs longs decrescendos.

Rudes, comme la pierre où leur foi s'agenouille,
Simples, comme la fleur éclose dans leur pré,
Ils portent leur offrande au temple vénéré,
Les hommes, le blé mûr, les femmes, la quenouille.

Le blé — pour qu'en leurs champs fertiles, les épis
S'emplissent de beaux grains serrés et que les gerbes,
Le jour de la moisson, dressent leurs tas superbes
Au clair soleil, planant par les cieux assoupis.

Le lin — pour que la Vierge en tisse de fins langes
A son fils et qu'au temps de la fécondité,
Se souvenant du don des mères, à l'été,
Elle garde, du haut du ciel, leurs petits anges.

J. Guy ROPARTZ.

Aux petits-fils de Raymond

Petits-fils de ce fils unique qui m'est cher,
Vous qui devez garder mon nom et faire vivre
Un peu de mon esprit encore et de ma chair,
C'est à vous que je pense en achevant ce livre.

Hélas ! ce nom, qui peut en prévoir les destins ?
Mon fils l'aura-t-il fait plus brillant ou plus sombre ?
Vous qui le porterez en ces jours très lointains,
Quelle part aurez-vous ou de lumière ou d'ombre ?

Serez-vous des soldats, des prêtres, des marchands ?
Riches, Pauvres ? Quelqu'un de vous, fils de ma race,
Berçant une tristesse au rythme de ses chants
Aura-t-il le souci de poursuivre ma trace ?

Comprendra-t-on les vers ? Même en écrira-t-on ?
Peut-être rirez-vous de ces enfantillages,
Comme rit un blasé du paysan Breton
Qui croit ouïr la mer au creux des coquillages ?

Lorsque vers le couchant qui s'embrume, nos yeux
Se fixent, l'Avenir parait gros de tempêtes,
Nous entendons maudire un Idéal trop vieux
Et menacer le Ciel qui protégeait nos têtes.

Le Vieux Monde a des bruits de volcan sous nos pas.
Mais, quand le Siècle meurt dans une nuit profonde,
Le Soleil espéré va-t-il monter là-bas,
Illuminant pour vous l'aube d'un Nouveau Monde ?

Et ce monde nouveau, quel sera-t-il ? Le temps
Aura-t-il châtié l'orgueil et la démence ?
Revenus au Passé, revivrez-vous contents
Dans le ravissement de ce qui recommence ?

Chrétiens, Bretons, croyants comme mon père et moi,
Aurez-vous reconquis la bonne paix des Ames,
Dont le bonheur est fait d'Espérance et de Foi ?
Aimerez-vous encor Tout ce que nous aimâmes ?

Ah ! je vous plains, enfants, si vous ne savez plus
Vous emparadiser de ces Divines Choses !
L'Art et la Foi de leurs Dévots font des Elus
Et les Martyrs étaient heureux des Saintes Choses !

Si ne fleurissent plus toutes ces Fleurs pour vous,
Mes enfants, je vous plains d'habiter une terre
Où les Faits sont plus forts que les Mots ne sont doux,
Où les Réalités ont tué le Mystère !

Si vous vivez parmi des hommes sans espoir,
Dont les yeux à jamais sont clos à ce qui brille,
Vous, du moins, pour marcher calmes sous le ciel noir,
Dans vos maisons, gardez la Lampe de Famille.

Fils d'ancêtres Bretons pieux, braves, rêveurs,
Sachez rêver, sachez aimer, et sachez croire ;
Mon livre doit le peu qu'il vaut à ces ferveurs ;
Les rallumer en vous suffirait à sa gloire !

Louis TIERCELIN.

Le vieux Kakouz

A Charles Le Goffic.

Le vieux Kakouz, ceint d'un long écheveau
De chanvre fin, va cordant sa cordelle,
Que le rouet tord aux dents du râteau.
Triste, en se berçant d'une villanelle,
Dans la neige il va, pieds nus, sans manteau.

Misère le broie en son dur étau :
Les petiots ont faim, morte est la femelle,
Et c'est en vain qu'il se crève la peau
Le vieux kakouz.

— Dis-moi, cordier, que sera ce cordeau,
Trait de charrue ou mèche de chandelle,
Corde de cloche ou câble de bateau ?
— Il pendra demain aux clous du linteau,
Tel un hibou dont on a brisé l'aile,
Le vieux kakouz.

Albert CLOUARD.

(Extrait de *Faïences Bretonnes,* en préparation).

CHANSON DES BONS AMIS

Les canards sur l'eau d'émeraude
Ont un plumage d'or bronzé ;
Les poulets, au dos ardoisé,
Sur le fumier vont en maraude ;
Un petit cochon rose rôde
Suivi d'un petit gars frisé
Qui marche la mine faraude
En gardant le cochon rosé !

Les poulets sont ravis de vivre,
Ta ri ti dibi do,
Le cochon de soleil est ivre
Et les canards sont ivres d'eau,
Dibi do.
Le gars est heureux de les suivre,
Ta ri ti dibi do !

Tout ce monde fait bon ménage,
Chacun, au gré de ses penchants.
Le petit gars avec ses chants
Enchante tout le voisinage ;
Les canards glissent à la nage,
Et les poulets aux becs tranchants
De vermisseaux font grand carnage,
Et le cochon fouit les champs.

(Refrain).

Petit gars, c'est avec les bêtes,
Vois-tu bien, qu'on s'entend le mieux ;
Le cochon n'est pas soucieux,
Les canards font fi des conquêtes,
Et les poulets, malgré leurs crêtes,
Ne sont pas des ambitieux ;
Nul orgueil n'agite leurs têtes,
Ce sont des amis précieux !

(Refrain).

Eugène le MOUEL.

Sonnet nostalgique

Comme nous emportons toujours à la semelle
Que l'on pourrait tirer de nos cuirs chevelus
Un peu de cette terre aux contours résolus
Dont nos rêves d'enfants ont sucé la mamelle !

Il me semble qu'à l'air de Montmartre se mêle
L'âme des rocs lointains, des chênes, des talus,
L'âme des genêts d'or, des clochers vermoulus,
De la Bretagne, et de la mer, vieille comme elle !...

Et je voudrais soudain m'enfuir au fond des bois,
Des bruyères, où la musette, le hautbois
Nasillent des chansons divinement vieillottes...

Et je voudrais, ainsi qu'un simple végétal,
Vivre, pousser là-bas, en plein pays natal...
S'il y fleurissait moins de vieux compatriotes !

Léon DUROCHER.

CÆRULEUM MARE

A Charles Le Goffic.

Je voudrais t'imprégner au fond de ma pensée,
Spectacle merveilleux et troublant de la mer ;
Mais, pour peindre ton charme exquisement amer,
La parole impuissante à ma lèvre est glacée.

Impassible, tu suis ta course accoutumée,
Caressant notre espoir, meurtrissant notre chair.
N'es-tu pas la coquette au cœur froid, à l'œil clair,
Toujours plus décevante et toujours plus aimée ?

Parfois ton flot menteur, que ride un doux zéphyr,
Bleu pâle de turquoise ou sombre de saphir,
Semble un lac transparent ; mais soudain l'émeraude

Dans ce paisible azur met son glauque reflet :
La vague arrive, ainsi qu'un voleur en maraude :
La mer, enfant terrible, a l'homme pour jouet.

Olivier de GOURCUFF.

ANGOISSES

Belle à ravir alors, rivale de l'Aurore,
Adorable en l'azur de ses yeux, la splendeur
Divine de son front où paraissait éclore
Quelque rêve lointain d'un Eden enchanteur !

Quel attrait vous parait de grâces souveraines :
Blancheur de lys et la fleur pourpre de ce sang
Des femmes de Paris où les belles sont reines.
Mais où sont aujourd'hui ces délices d'antan ?

Mon espoir a croulé sous le poids des années,
Les affres du passé me voilent l'avenir,
Les roses en nos cœurs se sont toutes fanées :
Un charme reste encor à nous en souvenir.

Et triste comme un Roi banni, je te contemple,
Tandis que dans la nuit sanglottent mes douleurs,
Chère Ame qui n'es plus la déesse du Temple
En le deuil des Amours découronnés de fleurs.

Léon DEQUILLEBECQ.

LE KREISKER

Impassible troueur d'azur, o Kreisker, tel
Dans ton effort vers l'espérance
Qu'un grand geste de Christ érigé sur le ciel
Comme un symbole de souffrance,
Roi des clochers à jour qui dominent l'Armor,
Et qui portent dans leurs spirales
Le mépris glorieux de l'homme et de la mort
Jusqu'au faîte des cathédrales...
. . . .
. . . .
Le soir tombait dans la langueur des fins d'été,
Sur la plaine et sur la montagne,
Un soir couleur de rêve et d'automne attristé,
Comme il n'en tombe qu'en Bretagne.
Le ciel était d'un rose exquis ; la mer, là-bas,
Frissonnait sous des baisers roses,
Et des feux s'allumaient sur le phare de Batz,
Dans le crépuscule des choses.
Du côté de Saint Jean du Doigt, dans les vallons,
Flottait une vapeur lointaine ;
Et la chapelle où les dévots en cheveux longs
Trempent leurs yeux dans la fontaine,
La chapelle de Saint Jean émergeait un peu,
Toute blanche, de la verdure,
Et vers le sud, les monts d'Arré, sur un fond bleu
Profilaient leur échine dure !
Et, tandis que venant du pays de Tréguer,
J'allais, Saint Pol, vers ton église,
Au détour d'un chemin, devant moi, le Kreisker
Soudain dressa sa masse grise....

Edouard BEAUFILS.

La Cinquantaine

Ils avaient, unissant leurs jeunes destinées,
Echangé leurs anneaux et leurs cœurs, au grand jour.
Devant les saints autels — voilà cinquante années !

Ils avaient vu le temps emporter sans retour
Leurs plaisirs enivrants et leurs soucis moroses :
Leur jeunesse avait fui, mais non pas leur amour.

L'air était embaumé par les dernières roses ;
Et je voyais les vieux Epoux comme autrefois
Marcher en se disant tout bas de douces choses.

L'émotion faisait alors trembler leurs voix :
Ils se sentaient bénis du ciel qui nous contemple ;
En les voyant, l'oiseau chantait dans les grands bois.

Ils allaient tous les deux s'agenouiller au temple
Et de leur long bonheur rendre grâces à Dieu,
Donnant au monde un rare et magnifique exemple,

Au temps où les serments d'amour durent si peu !

Dominique CAILLÉ.

Dernier Rendez-Vous

Si tu veux t'offrir, ô ma reine,
Une émotion d'un moment,
Dis que tu vas chez ta marraine,
Ce soir, à ton nouvel amant.

Mets-toi très simplement, ma blonde,
Pour dérouter les curieux,
En sombre, à la femme du monde,
Avec un voile sérieux.

Et viens dans ma maison déserte
Discrètement, vers les minuit,
La porte sera grande ouverte :
Entre dans ma chambre sans bruit.

La lèvre à tout jamais glacée,
Crispé par le suprême effort,
Sur son cou la tête affaissée,
Raide, immobile au lit de mort,

Tu verras en pleine lumière
Ton ex-amant, bébé moqueur,
— Cela vaut bien une première —
Avec un poignard dans le cœur.

Le pistolet c'est trop farouche,
Et, ma foi, je n'ai pas osé
Faire en lambeaux voler la bouche
Où ton souffle ardent s'est posé.

Je serai très bien dans ma mise ;
Rasé, peigné, lisse et coquet,
Je vais passer à ma chemise
Les fleurs de ton dernier bouquet.

Avec mes paupières mi-closes
J'aurai l'air de dormir gaîment.
On fait mal aujourd'hui les choses.
J'ai voulu mourir proprement.

Voici ma prière suprême
— Tant pis pour l'amant de ton choix !
Un baiser sur ma lèvre blême,
Un long baiser comme autrefois.

Je n'ai plus rien, mais pour ta peine,
— Peut-être joueras-tu ce soir —

Je crois que ça donne la veine,
Trempe dans mon sang ton mouchoir.

Et si demain dans quelque fête,
Des femmes, ayant tous les torts,
Te jettent encore à la tête
Leurs bijoux et leurs huit-ressorts,

Dis-leur sans te troubler : « En somme,
Me voici posée à mon tour,
Hier au soir mon petit homme
S'est tué pour moi par amour. »

Gaston JOLLIVET.

LE PATRE

—

A Théophile Lemonnier.

Enfant, j'eus pour ami, dans ma chère Bretagne,
Un pâtre de mon âge, un gars pensif et doux,
Qui, par les nuits d'été, debout sur la montagne,
Chantait d'un ton très lent, comme on chante chez nous.

Toujours sur le même air, d'une voix triste et tendre,
Longuement il berçait son monotone ennui ;
Et les rares passants s'arrêtaient pour entendre
Cette plainte mêlée aux plaintes de la nuit.

Il avait tout le jour couru dans les bruyères,
Sifflant les geais moqueurs et dérobant les nids ;
Mais sitôt que le soir éteignait ses lumières
Il s'arrêtait, rêveur sous les cieux infinis.

Des villages lointains, déjà noyés par l'ombre,
Les angelus montaient vers la mort du soleil :
Et la prière ailée allait du clocher sombre
Perdre ses notes d'or dans l'horizon vermeil.

Le pâtre se tenait debout, la tête nue :
Et le signe de croix qu'il traçait largement,
Prenait dans l'ombre vague une ampleur inconnue
Sur la sérénité du profond firmament.

Puis, quand tout s'effaçait, clochers et clartés roses,
Quand le silence énorme endormait l'horizon
Dans le rayonnement mystérieux des choses,
Il entendait venir le nocturne frisson...

Soudain, les bois heurtaient leurs pensives ramures ;
Les ajoncs, les genêts, le chêne frémissant,
S'inclinaient vers la terre avec de sourds murmures,
Comme s'ils avaient peur lorsque la nuit descend.

Alors, mon compagnon s'asseyait sur la pierre :
Ses moutons, effrayés par la fuite du jour,
Bêlaient lugubrement, le nez sur la bruyère,
Et flairaient un danger dans le murmure sourd.

Lui, sans plus de souci, confiant dans sa force,
Il gourmandait son chien, rudoyait le troupeau ;
D'un arbuste naissant il arrachait l'écorce,
Et, rustique ouvrier, se taillait un pipeau.

La nuit s'épaississait ; et les étoiles douces
Semaient de blanches fleurs le velours bleu du ciel ;
Leur tremblante clarté venait frôler les mousses,
Comme les pieds divins de Mab et d'Ariel.

C'était l'heure où les morts qu'évoquent les légendes,
Sous la lune blafarde errent, les bras tendus ;
Où les menhirs géants, allongés sur les landes,
Semblent poursuivre au loin les passants éperdus.

Le pastour entonnait une chanson bretonne :
Oh ! qu'il est triste et doux d'écouter cette voix,
Qui, sur un rythme lent, plaintif et monotone,
Mêle l'âme de l'homme aux murmures des bois !

LUDOVIC JAN.

LE CHANT DES NUAGES

—

Breton, je chante les nuages,
Aventuriers du ciel profond.
Leur mer est la mer sans rivages :
Sans atterrir jamais, ils vont.

Jadis mes nomades pensées
Rêvaient de monter à leur bord,
Pour ces divines traversées
Qu'on fait peut-être après la mort.

A les voir voguer dans l'espace,
On dirait qu'indéfiniment
C'est l'escadre de Dieu qui passe
Tout au large du firmament.

Ils ont pour fanaux les étoiles.
Le soir descendu, le jour clos,
On entend chanter dans leurs voiles
De mystérieux matelots...

*
* *

Parfois aussi, formes étranges
D'un monde qui toujours nous fuit,
Ils semblent un chœur de beaux anges
Agenouillés devant la Nuit.

Ils doivent connaître des psaumes
Qui font s'entrouvrir à leurs pas
Les Cités d'en haut, les Royaumes
Où nos cœurs aspirent d'en-bas.

Et, comme un temple de silence,
Le ciel s'agrandit dans le soir ;
Et la lune au vent se balance
Avec des lenteurs d'encensoir.

*
* *

Cœurs changeants, épris de voyages,
Les Bretons, ce peuple banni,
Se sont faits, comme leurs nuages,
Les pèlerins de l'Infini !

Anatole Le BRAZ.

LE SOUVENIR

(Fragment)

—

Mon enfance fut triste et ma jeunesse amère :
Sans être un orphelin, je n'ai pas eu de mère ;
Les haines des parents sont un crime profond,
Les fils ne vivent plus quand les mères s'en vont.

Toujours, l'instinct naïf de leur tendresse avide
S'agite éperdûment, tend les bras dans le vide,
Cherchant le seul baiser, l'amour essentiel,
Comme un germe enterré s'efforce vers le ciel.
Car le père est l'ami, le protecteur, le maître :
On l'aime. Mais la mère est l'être de votre être,
Elle est Vous ; ce que vous sentez, elle le sent,
Sa chair est votre chair, votre sang est son sang,
Et le cœur des petits ne s'égaie et ne s'ouvre
Que quand l'aile en émoi de leur mère les couvre.

Moi, j'ai grandi tout seul, et j'ai pleuré souvent.

Brest est sombre. Toujours de la pluie et du vent.
Le ciel épais et bas pèse sur les toits mornes.
Les pavés ont de l'herbe, et les portes, des bornes.
Le pas sinistrement y sonne. Les maisons
Noirâtres, volets clos, prennent l'air de prisons.
Et des arbres, très vieux et très mélancoliques,
Languissent sur le Cours et les places publiques

Depuis, toutes les fois que je suis retourné
Dans cette ville obscure et froide où je suis né,
Que j'ai vu du wagon le large, blanc d'écume,
La rade, Plougastel enveloppé de brume,
Le port, et la forêt de mâts drus et mêlés
Et les quais allongés et les remparts pelés
Où passe l'âcre odeur de la brise marine,
J'ai senti se serrer mon cœur dans ma poitrine.

C'est là que j'ai langui dix ans. Oui, j'ai pleuré.

Le logis était noir. Le quartier retiré.
Mon père vivait triste et ne voyait personne.
Un chariot qui passe, une cloche qui sonne,
Le chant d'un matelot ivre, dans le lointain,
C'était tout. J'étais seul toujours. Dès le matin,
Je m'asseyais, liseur précoce, à mon pupitre,
Ou bien, collant mon front maladif à la vitre,
Je regardais, cachant ma douleur qui crevait
Passer de gais enfants que leur mère suivait...

Louis MARSOLLEAU.

SONNET A LA BRETAGNE

Bretagne, ce que j'aime en toi, mon cher pays,
Ce n'est pas seulement la grâce avec la force,
Le sol âpre et les fleurs douces, la rude écorce
Des chênes et la molle épaisseur des taillis ;

Ni qu'au brusque tournant d'une côte sauvage
S'ouvre un golfe où des pins se mirent dans l'azur ;
Ou qu'un frais vallon vert, à midi même obscur,
Pende au versant d'un mont que le soleil ravage ;

Ce n'est pas l'Atlantique et ton ciel tempéré,
Les chemins creux coulant sous un talus doré,
Les vergers clos d'épine et qu'empourpre la pomme :

C'est que, sur ta falaise ou ta grève, souvent,
Déjà triste et blessé lorsque j'étais enfant,
J'ai passé tout un jour sans voir paraître un homme.

Frédéric PLESSIS.

BRANLE BRETON

(Fragment)

... Or, l'âme doucement bercée,
Yvonne écoute deux galants
A la démarche balancée
Qui l'escortent les bras balants.

Kergorec, se penchant vers elle,
Dit : « Les champs font plaisir à voir.
Sûr, la récolte sera belle,
On battra de brave blé noir. »

Quant à Dourdu, l'œil tout en flamme,
« Yvonne, a-t-il dit, près de vous,
Un grand trouble me remplit l'âme,
Et je sens manquer mes genoux ! »

Muette, Yvonne, en fille sage,
Fixe les yeux sur ses sabots,
Pendant que les binious font rage
Et sonnent leurs cris les plus beaux.

« Voulez-vous point danser, Yvonne ! »
Yvonne n'a point répondu ;
Mais sans rien dire, elle abandonne
Son parapluie au grand Dourdu.

Ils s'en vont rejoindre la chaîne
Et s'éloignent de Kergorec,
Mal habile à cacher la gêne
Qu'il éprouve de son échec...

Dans les trémoussements des groupes,
Comme poissons pris au filet,
On voit frétiller sur les croupes
Les jupes formant bourrelet ;

Parfois un gars en courte veste,
Et chapeau rond aux larges bords,
Bondit très haut farouche et leste,
Les bras raidis le long du corps.

Il sort de sa poitrine nue
Un cri sauvage : « Hou ! hou ! hou ! »
Qui domine la voix tenue
De la bombarde et du biniou...

Charles LE COZ.

TRIBUNE LIBRE

A Monsieur Léon Deschamps, Directeur-Rédacteur en chef du journal La Plume.

Monsieur,

Dans le dernier numéro de La Plume, *je relève un article signé Sarcey, lequel article, après enquête, me paraît apocryphe.*

Je ne saurais trop vous engager à ne pas renouveler cette petite plaisanterie littéraire. Deux personnes seulement à Paris, ont le droit de signer Sarcey, *moi d'abord, et ensuite M. Francisque Sarcey lui-même.*

Dans l'espoir que ce simple avertissement vous suffira, j'ai bien l'honneur, monsieur et cher confrère, de vous prier de croire à mes meilleurs sentiments.

Alphonse ALLAIS.

Bonjour, tout de même, à Marcel Bailliot.

F. S.

Paris, ce 21 novembre 1891.

Mon cher Deschamps,

La Plume *du 15 novembre m'apporte une grande stupéfaction. J'y lis que le sonnet des* Cornues *faussement attribué à Rimbaud est de mon ami Maurice du Plessys et de moi. Je ne sais qui a pu donner cours à cette allégation. J'ai en effet commis jadis de faux sonnets de Rimbaud de complicité avec Laurent Tailhade et Maurice du Plessys ; le* Decadent *en publia quelques-uns, mais le sonnet des* Cornues *comme celui de* Doctrine *est de du Plessys seul. Il est aisé d'ailleurs d'y reconnaître sa main sans seconde. C'est pourquoi je m'étonne que la sûreté de votre goût s'y soit méprise.*

Bien à vous.

Ernest RAYNAUD.

Correspondance Etrangère

Berlin, 12 Novembre 91.

Pour obtenir main-levée de l'interdiction qui, dans plusieurs villes, pèse sur Nouveau-maître *de Wildenbruck, l'empereur a ordonné le remaniement de ce drame. Cette censure rétrospective a émondé l'œuvre des mots et des situations réalistes. Vendredi soir Sa Majesté assistait à la première du nouveau... drame.*

Trois pièces nouvelles de Hans de Hopfen vont être représentées sur les scènes berlinoises : La Déesse de la Raison, Pelga et Circé contre Volonté. *La troisième de ces pièces est un drame dit moderne qui sera joué pour la première fois, le 16 nov., au théâtre municipal de Hambourg.*

La Société du théâtre-populaire organise, pour le 15 nov., une représentation de Marie-Madeleine, *drame de Hebbel. Prechtler, le réputé comédien du Théâtre-Lessing, interprètera le rôle de Carl.*

⁂

On a suivi avec un intérêt très vif le procès de Léon Bloy et celui de la Plume *contre le mage-chroniqueur. L'éloquence grave et incisive de S. A. Me Ourousof a des admirateurs à Berlin. Il a prouvé une fois de plus que le Sâr ment.*

⁂

A propos de la représentation du Père Goriot, *un de vos lecteurs berlinois me signale le virulent article de Barbey d'Aurevilly (3 janv. 1886). Il s'agissait alors des* Treize. *« Je demande la gendarmerie ! » s'écrie d'Aurevilly...*

IMBERT.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Causerie

De Broussais, son Hôpital, le maitre Verlaine nous envoie deux nouvelles œuvres : *Mes Hopitaux*, prose et *Chansons pour Elle*, poesies. Le premier est une sorte de Memoires ecrit avec le style nerveux habituel, coupé de *que* et de *combien* exclamatifs, agrémenté de phrases en lame de couteau ; il est d'ailleurs plein d'intérêt, Verlaine étant l'une de ces âmes d'élite qui savent le mot a employer pour être compri-ses... des initiés. Ses *Chansons* nous racontent, avec beaucoup de naivetés voulues, l'histoire d'un amour subi a l'automne de la vie. C'est drôle, preste, enrubanné et... alcoolisé, émouvant parfois et amusant toujours. Mais n'y cherchez point l'auteur de *Sagesse* ! hélas !... Le premier volume est orné d'un portrait de l'auteur, par Cazals, d'après le bois gravé paru en tête de *Dédicaces* le volume publie par *La Plume* et introuvable aujourd'hui.

Je ne voudrais point, à propos de *Lassitudes*, rouvrir les polemiques suscitées jadis par la publication dans cette revue (no 17 — 15 déc. 1889) de la préface du volume. M. Louis Dumur est un poète qui demande à être jugé comme poète plutôt que comme théoricien. Un article détaillé lui donnera satisfaction.

La première dedicace, prise dans *Sanglots d'Extase*, de notre collaborateur Michel Abadie, s'adresse a Stuart Merrill, la seconde, à Verlaine, la troisieme, à Ernest Raynaud : or, c'est exactement, et par gradation, la genealogie spirituelle du poète des *Sanglots*. La richesse d'images de l'un se mêle à la subtile et douce perversité de l'autre pour attendrir la force et la couleur poétique du dernier. Cela, c'est le poète complet. Quand il est moins personnel, Merrill ou Raynaud pourraient signer sa pièce — jamais Verlaine, car Abadie ne lui prend que ses nuances d'idée et non sa forme En somme, ce livre est fort au-dessus de la moyenne et donne à son auteur une honorable place dans la Poésie contemporaine.

Ce titre : *l'Action et le Rêve* met en regard les deux pôles entre lesquels, alternativement, est sollicitée l'âme du personnage si minutieusement analysé par M. G. Servières ; mais la tendance souveraine qui domine son caractère est particulièrement définie dans l'épigraphe, empruntée à la Correspondance de G. Flaubert. En cette tendance au pessimisme qui ravage, tyrannise et achemine au néant du Rêve un cerveau naturellement bien doué, on retrouvera peut-être rétrospectivement certains symptômes d'une crise intellectuelle et morale qui, dans ces dernières années, a sévi parmi la jeunesse contemporaine.

Voici encore de jolis vers : *Scapin commissaire*, un acte de M. Catulle Blée, *Premiers Poèmes*, par Georges Suzanne (avec préface de Paul Verlaine). Dans cette préface, Verlaine rompt avec le Symbolisme et les Romanitas. Etait-ce nécessaire ?

L'ami Maurice Barrès nous donne aujourd'hui une réédition de *Sous l'Œil des Barbares*, le premier volume de sa trilogie philosophique. Je vous en reparlerai plus longuement. Boutique, de son côté, vous fera une critique des *Ventres*, le dernier roman de Paul Pourot. Enfin Léon Dequillebecq vous fera une critique du dernier volume de M. Buffenoir et Adrien Remacle traitera du *Japon pratique*, de Félix Régamey.

Au Vent ! tel est le titre d'un exquis volume de M. Léon-L. Berthaud. Comme tous les artistes, M. Berthaud travaille pour rien, pour la gloire — et ce n'est point si banal par ce temps de *Maître de Forges* et de *Crocodile !*

Vous n'avez point oublié *Bas-Bleus* le très excellent volume de M. Albert Cim ? *Les Amours d'un provincial*, dans une autre note, feront battre les cœurs et charmeront les amateurs de sensations rares.

René Pierson, d'Henry Monet, est un livre à thèse. Thèse certes fort intéressante et qui ne peut manquer de passionner le public. Il s'agit là d'un enfant naturel reconnu par un homme qui n'est pas son père. Le père réel apparait un jour et réclame ses droits. Ce poignant récit deborde d'humanité et de passion généreuse. Ajoutons que l'aride de la thèse y est soigneusement évité. Écrit dans un style simple et clair, souvent pittoresque, il ne fatigue pas par l'abus des descriptions et ne scandalise point par la liberté des peintures.

La Maitresse adjointe, est une œuvre aussi étrange que hardie. L'homme absolument dominé par les sens, la femme n'en subissant qu'exceptionnellement l'empire, telle est l'idée generale que l'auteur développe dans un récit très émouvant, avec une audace parfois brutale et souvent agressive, opposant aux exagérations de la psychologie et du sentimentalisme littéraire convenu, des arguments de fait, peut-être trop complaisamment étalés. Mais si toutes ses scènes sont poussées jusqu'au bout et s'il dit beaucoup, on doit reconnaitre qu'il serait difficile de mieux dire, sous une forme plus captivente, dans un langage plus sobre et plus coloré à la fois, et avec une netteté et une sincérité plus grande dans l'observation et dans l'analyse des faits.

L'*Almanach de la question sociale* sous la direction de P. Argyriades est une œuvre de propagande socialiste. A ce titre, seulement, recommandons-là à ceux que cette question intéresse. *Louki-Laras* est un livre qui s'adresse à un plus grand nombre. Depuis quelques années, la maison Firmin-Didot produit des chefs-d'œuvre d'edition... *Louki-Laras* est de ce nombre.

Aux derniers les bons : *Les Sept Princesses*, drame en un acte, par Maurice Maeterlinck. Ce serait excellent, divin, si *La Princesse Maleine*, l'*Intruse* et les *Aveugles* n'avaient pris les devants... C'est une critique trop sérieuse, helas ! Maeterlinck va-t-il continuer ? En attendant *Sur Champ d'or*, dans notre Bibliothèque, voici des extraits : *Vitraux*. Ce livre est le chef-d'œuvre paru cette quinzaine. *Vitrail* publié par cette revue, jadis, vous donnera, chers lecteurs attitrés, le ton de ce merveilleux volume Laurent Tailhade est non pas un poète, mais le Poete. On ne critique pas cela, on admire et l'on félicite, et l'on aime l'auteur autant comme artiste que comme frère !

SAINTE-CLAIRE.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Comédie-Française. — *La Mégère apprivoisée*, comédie en quatre actes, en prose d'après Shakespeare, par Paul Delair.

Quand les auteurs dramatiques, renonçant aux adap-

tations, consentiront-ils à être eux-mêmes ? Quand cesseront-ils de s'acharner sur le théâtre de Shakespeare ? Quand comprendront-ils, qu'il est odieux de tirer leurs petites pièces des grandes œuvres et de se tailler une réclame mensongère dans la gloire des génies ? Il est certain que, si les jappements des roquets et des mâtins de la critique avaient quelque importance artistique, on pourrait déplorer que cette adaptation eût valu, au grand Will, une aussi mauvaise presse. On a, en effet, assez malmené sa pièce, on l'a traitée de farce de tréteaux, pour un peu on l'eût appelée scie d'atelier ; et, ce devant quoi l'on s'est pâmé, ce n'est pas tant le talent de Paul Delair, que le génie, l'incomparable génie de Coquelin. Ah, c'est qu'on le voit lui, et il est si gentil, plein de complaisance et d'attention pour le public, il cause avec la salle plutôt qu'avec ses camarades ; a-t-il à dire une phrase à effet, sans affectation, il vient bien en face des spectateurs et vous les regarde dans les yeux, tant pis pour ses partenaires ; a-t-il un mot à lancer, (et il excelle dans cet art qui consiste à souligner les insignifiances déclamatoires et à ne tenir aucun compte de la pensée qui se cache sous les mots ; il vous jette un coup d'œil comme pour vous dire : « attention, écoutez-moi ça ! » et après il vous regarde : « hein, est-ce dit ? est-ce distillé ? il faut que ce soit moi qui mette en valeur ce texte falot ». Une pièce n'est plus une pièce, un personnage n'est plus lui-même, les caractères n'existent plus, quand Coquelin est en scène il n'y a plus : ni Batista, ni Hortensio, ni Catarina, ni même Petruccio, il n'y a que Coquelin, dont vous devez admirer : les effets personnels, le jeu tellement en dehors qu'il n'est plus sur la scène mais dans la salle, et jusqu'à la voix aux intonations de trompe de tramway. Que si vous n'avez pas assez d'un Coquelin, vous pourrez en admirer un autre en Grumio et un troisième en cuisinier ; ils ont tous du génie dans cette famille.

Ce polisson de Shakespeare n'a pas songé un seul instant, quand il créait le personnage de Petruccio, qu'il faisait un rôle pour Coquelin, et il a eu la singulière idée de donner à cet être de fantaisie, une logique, une âme, une individualité ; à la Comédie, il ne doit y avoir d'autre individualité que celle des comédiens, et Paul Delair l'a parfaitement compris. Que Petruccio soit un rêveur plutôt qu'un plaisantin et qu'il cherche par amour à résoudre le problème de la méchanceté féminine, que Catarina exaspérée par les préférences de son père pour Bianca, ait cette humeur déplaisante et violente de la femme éperonnée par les désirs qui se voit devenir vieille fille, peu importe ; ce que l'on veut à la Comédie, c'est un Coquelin jovial et dominateur, une Marsy plus excitante que jamais dans un rôle uniforme de furie souriante : quelle belle dentition elle a !

Ah oui certes, cet art se rapproche des tréteaux et des parades, mais la faute n'en est pas à Shakespeare, elle en est aux insupportable fats qui dans une pièce quelle qu'elle soit veulent tout ramener à leur encombrante personnalité, et aux baladins qui la mettent en scène. Petruccio et Catarina n'arrivent pas à nous intéresser, dans la recherche, intéressante pourtant, de la solution du problème, parce que nous n'avons constamment devant les yeux que Coquelin et Marsy, intéressants seulement l'un par ses grimaces, l'autre par ses formes. S'il s'agissait d'une pièce de M. Delair et que la *Mégère* fut ainsi jouée dans un théâtre de genre, nous ne trouverions rien à redire ; il s'agit d'une pièce de Shakespeare jouée à la Comédie-Française. Il serait temps pour ceux qui s'intitulent modestement les premiers comédiens de France de comprendre enfin que le théâtre n'est pas simplement un gymnase de déclamation et que les mots ne sont rien, que les rôles ne sont pas de pures silhouettes et que les auteurs y mettent quelquefois des dessous philosophiques, qu'une pièce est un ensemble et qu'ils doivent s'annihiler dans leurs personnages pour les vivre sur la scène. Mais sociétaires et pensionnaires revenus d'une excursion malheureuse dans le vaudeville complètement déroutés, jouent aujourd'hui le classique à la moderne et le moderne en dépit de bon sens. Où êtes-vous Dumas, Sardou, Pailleron, vous seuls, maîtres faiseurs, étiez capables de confectionner des rôles à la taille de ces maîtres cabots ; où êtes-vous Dumas, Sardou, Pailleron ? Le flot grondant de la révolution monte, il frappe avec furie les murs de la Maison, et des jeunes, qui sait, pourraient peut-être tenter l'assaut. A nous Dumas, Sardou, Pailleron.

Jean JULLIEN.

×

Aux **Variétés :** *Pincés*, par Albert Millaud, du *Figaro*.

Au **Palais-Royal :** *Monsieur l'Abbé*, par Henri Meilhac, de l'*Académie Française*.

Ce n'est pas sans une légitime émotion que je m'attaque à ces grands noms.

Je n'insiste pas, on appréciera ma réserve !

Et puis, leurs œuvres sont si fines, si délicates qu'à l'analyse, il n'y reste rien, mais rien du tout.

Qu'il vous suffise de savoir qu'aux *Variétés*, on s'est amusé à s'en décrocher la mâchoire, et que Baron a de plus en plus de talent. Il s'agit dans cette pièce d'adultères et de divorces projetés mais non mis à exécution ; ça m'a rappelé... non, c'est une autre... Enfin, la morale est sauve. C'est le principal parce que, vous savez, la morale c'est comme la religion, on a beau ne pas pratiquer, c'est toujours respectable.

Aussi quand j'ai su que Daubray — qui a de plus en plus de talent ainsi que Mme Chaumont — s'exhiberait en abbé, ça m'a inquiété. Mais le maître Meilhac s'en est tiré avec son tact habituel.

Il s'agit dans cette pièce d'adultères et de divorces projetés mais non mis à exécution, ça m'a rappelé... non, pas celle-là... Enfin, la morale e t sauve. C'est le principal parce que, vous savez, la morale...

Georges ROUSSEL.

×

La *Société littéraire et artistique de Paris* a donné le 16 novembre une intéressante soirée. Après une partie de Concert suffisamment attrayante on a joué, pour la première fois *Ce bon Lafontaine*, comédie en un acte en vers, de notre confrère Arthur Bernède. Cette saynète parsemée de vers frais, jeunes et bien tournés mérite de sincères bravos. Pourtant, nous ne pouvons nous empêcher, dans l'intérêt de l'auteur, de signaler l'inopportunité d'une tirade, patriotique et revancharde, difficilement explicable.

M. A. Bernede qui remplaçait au pied levé un de ses interprètes indisposé s'est fort convenablement tiré de son rôle, mais M. Marius Jalin a été uniformément mauvais.

Marcel BAILLIOT.

CRITIQUE MUSICALE

L'Ami Fritz, opéra de Mascagni.

Au commencement de novembre, les Romains qui fréquentent le Théâtre Costanzi ont eu l'heur d'applaudir l'*Amico Fritz* de l'illustrissime Mascagni.

On parle peu du librettiste, M. Daspuro — un mâle de Naples — qui, Dieu merci ! a tiré le moins possible de sa cervelle et s'est contenté de rimailler, sur la scène, la pièce si connue d'Erckmann-Chatrian.

En revanche, si les compatriotes de Mascagni n'ont pas fait éclater en l'honneur du jeune musicien de *Cavalleria rusticana* les cent trompettes de la Renommée, c'est que cette déesse possède des cuivres so...

des. En vain ils tapagent ; Mascagni reste un garçon, peut-être bien doué, mais original comme un copie lettres.

« Il prendra malgré tout ! » jurent ses séides ; parbleu, il a déjà commencé, prenant des motifs à Verdi, des trucs d'orchestration à Massenet, de la couleur à Bizet, sans même dédaigner de prendre chez le maëstrino Offenbach. Son œuvre de début, c'est une carte d'échantillon, colportée, pour aguicher le client et provoquer les commandes, par un commis-voyageur malin, espoir de la grande maison de confections musicales : *Au rendez-vous de tous les styles*.

Certes, l'*Amico Fritz* fait fanatisme ; à de Lucia, Lhérie et Mlle Calvé, on prodigue plus de bravos, de rappels et de couronnes en un soir, que n'en ont reçu, pendant cent représentations, dans les mêmes rôles, Febvre, Got et Mlle Reichenberg. Le télégraphe joue aux frais de l'éditeur Sonzogno, un jeu d'enfer, inondant la presse parisienne de depêches triomphales. Et pour peu que la mode s'en mêle, le filet Chateaubriand sera détrôné par l'entrecôte Mascagni, entourée de pommes de terre... fritz.

Les claqueurs — les Romains — affirment que la personnalité du maestro s'est dégagée ; complaisamment, ils répètent, faisant allusion à la rivalité qui sépare les deux grands éditeurs de musique : « *Cavalleria rusticana* e l'Opéra di *Ricordi*, non di Sonzogno. » « Ricordi » signifiant « réminiscences », comme ne l'ignore point M. Vittorio Pica, ce concetto tendrait à prouver que, dans son second opéra, Mascagni a montré plus d'originalité que dans le premier. Il n'aura pas eu de peine.

Son esthétique, ah ! son esthétique, elle s'inspire de celle d'Hervé, délicieusement. Exemple : le prélude de l'*Amico Fritz* est coupé par un chœur chanté derrière la toile, un « Hymne au Printemps » : j'admets le procédé, mais, s'il a un sens précis dans le prologue de *Roméo et Juliette* ou dans l'ouverture du « Pardon de Ploërmel », comment le justifier ici ? Cet « Hymne au Printemps », qui n'a pas plus de rapports avec l'action que moi avec la maison Rothschild, n'indique pas non plus le lieu de la scène, puisque le rideau se lève sur la salle à manger de Fritz dont les convives — ce serait pourtant une excuse — ne mangent même pas de potage... printonier !

Il y a mieux : le second tableau se passant à la campagne, l' « Hymne au Printemps » aurait pu trouver sa place, logiquement, pendant l'ent'acte, n'est-ce pas ? Vous ne devineriez jamais ce que lui a préféré la fantaisie du compositeur : un boléro ! Cadix en Alsace ! Est-ce que Mascagni compterait sur les séductions de ce boléro pour faire entrer l'Espagne dans la Triplice ?

Je penche (comme la tour de Pise) à croire que ce doit être une concession à l'éditeur. Cet homme pratique — tous les éditeurs sont pratiques — se sera dit : « Au cas où l'opéra tomberait, j'utiliserai du moins le boléro pour les bals. Si la musique de l'*Amico Fritz* ne fait pas recette, elle fera danser ».

Italia fara danser !

WILLY.

Chronique des Concerts – Colonne

Certes, je n'hésite pas un seul instant à reconnaître à Ch.-M. Widor un talent fin et délicat, ainsi qu'une réputation de compositeur consacrée d'ailleurs par de nombreux succès. Et pourtant, le lecteur me permettra de le dire, l'audition de *Conte d'Avril* m'a causé d'équivoques impressions.

Le début de l'*Ouverture* est formé à dessein d'accords bizarres ; d'autre part, le change de rythme fréquent compliqué d'un véritable abus de retards harmoniques, donne à l'ensemble un caractère capricieux. Joignez à cela des pirouettes mélodiques étranges, et de violentes altercations d'instruments, ce sera suffisant pour vous convaincre de l'idée que l'auteur a voulu dépeindre, non point le printemps des nuits étoilées, mais bien l'époque des giboulées intempestives. Aussi, lorsque la flûte accompagnée de harpes, vient délicieusement soupirer le *Nocturne* qui suit, éprouve-t-on un réel soulagement. Mais pourquoi l'*Appassionato* vient-il gâter cette excellente impression ? Je préfère aussi l'aubade du *Clair de Lune*, à la *Sérénade Illyrienne* bâtie comme le Carnaval de la symphonie *Roma* de Bizet, et qui ressemble d'ailleurs plus à une figure de ballet qu'à une sérénade.

Rien à dire de l'*Allegro Gioc**o**so* : par contre le *Mélodrame* n'est qu'une réédition du ravissant *Adagietto* de l'*Arlésienne*. Enfin pour terminer : une *Guitare*, et une *Marche Nuptiale*, vrai morceau d'orgue, qui présente une fin assez brillante.

Le *Concerto* de Lalo, interprété par Diemer avec le talent qu'on lui connaît, est une œuvre qui ne manque pas d'un certain tempérament. Je ne reprocherais à l'auteur du *Roi d'Ys* qu'une seule chose : d'abandonner la forme classique du concerto pour tomber dans le domaine de la fantaisie : le genre symphonique y règne en maître ; peu ou point de solo qui mette en relief les qualités du pianiste, en un mot, c'est un dialogue continu de piano et d'orchestre.

Mlle Marcella Pregi a la voix un peu lourde pour des morceaux tels que le *Lamento*, et la *Chanson d'Ascanio* ; on lui a fait en revanche un succès avec la *Sicilienne* de Pergolèse orchestrée par Weckerlin. De son côté Auguez a dit avec talent l'*Angelus*, mélodie bretonne originale harmonisée par Bourgault-Ducoudray, et les *Deux Ménétriers* de César Cui. Cette dernière œuvre déjà citée en une précédente chronique gagne à une seconde audition. Il y a de beaux élans mais... un peu trop de tam-tam. La voix disparaît sous une texture symphonique compliquée ; toutefois l'ensemble présente un côté dramatique intéressant.

La *Chevauchée des Walkyries* m'a paru souffrir un peu de l'absence des cris sauvages des jeunes vierges guerrières, en revanche un coup de sifflet pour l'interprétation du Prélude de *Tristan et Yseult*. Cette page admirable construite toute entière sur un thème chromatique, redit par tous les instruments de l'orchestre, et aboutissant à un fortissimo énergique, en lequel M. Colonne exagère l'accélération de mouvement, est une merveilleuse description de l'amour intense qui unit Tristan à la fiancée du roi Marke.

Un mot des symphonies de Beethoven. Je ne puis m'expliquer la réplique bourrue des violons, dans le trio du Scherzo de la 4e symphonie ; ce passage est d'une délicatesse extrême, et le comprendre autrement est une hérésie musicale. Par contre la 5e en ut mineur, a été exécutée dans la perfection, et c'est à mon avis, la meilleure audition qui en ait été donnée à l'Association Artistique.

Assistaient à ces derniers concerts : A. Holmès, Ed. Lalo, Delsart, Lefebvre, Weckerlin, G. Pfeiffer, Durand et Schœnerwerk, Bernardel, Mackar, G. Paulin, G. Lecomte, Tiersot, Philipp, Willy, Léon Deschamps, Marcel Bailliot etc., etc...

LÉLIO.

AUTOMNE

Pour Une.

Dans ton jardin paré de mièvres fleurs encor
Je regardais tomber les feuilles en allées,
Et le vent les chassait, les pauvres feuilles d'or,
En déroute éplorée au hasard des allées...

Le vert de la pelouse et l'eau verte qui dort,
Pensive, en le ruisseau où tu te mirais, Chère,
Tout ce fond de jardin avait un air de mort,
Et de navrance énorme et d'angoissant mystère...

De longs vols de corbeaux s'épendaient dans le ciel,
Croassant, enroués, de plaintives nénies,
Tels des prêtres d'un culte occulte *et irréel*,
Graves, perpétrant de vagues cérémonies.

Triste le vent pleurait un lent de profundis
Dans les grands peupliers et les marronniers sombres,
En ces lieux que, tu sais, tu me fis paradis
Des soirs d'été passés pleins d'étoiles et d'ombres.

Ici, tu me fus douce au temps que je t'aimais ;
— Oh ! comme je t'aimais s'il t'en souvient, mignonne ! —
Tu me faisais jurer de n'oublier jamais :
Je me souviens, c'est là que tu me fus tant bonne...

Et je croyais trouver un reste de senteur,
Ton parfum, sur le banc, dans la mousse et les choses
Que tu touchais ces soirs, quand ta chair en moiteur
Faisait rêver l'étoile et embaumait les roses !...

....

C'était, s'il t'en souvient, du temps que je t'aimais !...
Mais, notre été fini, vois-tu ce que l'automne
A fait de ce jardin, du coin où tu venais !...
— Oh ! va-t-en, cache-toi, car le vent qui chantonne

Est si froid maintenant ! Et tes chers petits pieds,
Si petits qu'ils tenaient tout entiers sous ma bouche,
Ne retrouveraient plus les chemins oubliés
Et s'en iraient transis, pauvres, sur cette couche

De feuilles abolies !... Et puis *tu aurais* peur,
Car il semble qu'on soit ici près d'une morte.
Et j'écoute des glas ré-ombler en mon cœur,
Les glas des jours heureux fuis en pâle cohorte...

....

Au fond de ton jardin paré de fleurs encor
Je regardais tomber les feuilles en allées,
Et le vent les chassait, les pauvres feuilles d'or
En déroute éplorée au hasard des allées..

Geo. BONNERON.

Octobre 91.

Dolcissime

Doucement chantez, quand les jouvencelles,
Dormant dans la nuit, font des rêves d'or :
Pour les bien bercer, à des tourterelles
Empruntez la voix indécise encor.

A vos accents doux comme une caresse,
Croyez-moi, bientôt s'ouvrira leur cœur,
Pour s'épanouir sous votre tendresse
Comme aux purs rayons un bouton de fleur.

Sans les éveiller, laissez l'harmonie
Dans leur âme entrer ainsi que le miel,
Et le rêve éteint, et la nuit finie,
Vous verrez pour vous ce qu'a fait le ciel.

Et vous comprendrez, aux yeux pleins de flamme,
Aux rougeurs soudain empourprant le front,
Aux seins oppressés d'une qui se pâme,
Ce que fit l'amour par votre chanson.

Doucement chantez, quand les jouvencelles,
Dormant dans la nuit, font des rêves d'or :
Pour les bien bercer, à des tourterelles
Empruntez la voix indécise encor.

Vicomte de COLLEVILLE.

LES TZIGANES

Dans l'océan des Nuits aux fabuleux murmures,
Je ne veux que ton île aux féeriques palais,
Et je ne veux que tes visions pour Armures,
Et je ne veux que tes longs baisers pour Relais.

Je ne veux que ta Vue errant sous les Ramures,
O Reine, et rien que tes bras blancs pour bracelets,
Et de ta bouche rien que la fraicheur des mûres,
Et je ne veux que tes colliers pour chapelets.

Mais tu ceindras, ô ma Tzigane, sous tes dagues
Ton pagne aux rouges grains, ton pagne aux formes vagues,
Et ton rire disant les héraldiques lais.

Et tes chairs d'aube, avec l'orgueil de blondes vagues,
Rouleront, sous les ors, les joyaux et les bagues,
Les flux et les reflux des roses et des laits.

Léon ESCALUS.

Biarritz — 1891.

TYPES D'ALGER

NEGRO BONO !

— Anaïvallah !
— Bonjou Moussu, Madama !
— Anaïvallah !

Quelle est cette voix rauque, accompagnée d'un grincement sourd et monotone comme celui que produirait un doigt frotté contre du bois ?

Cette voix rauque et gutturale sort de dessous une souquenille grise, rayée de noir, qui flageolle sur des pieds d'ébène se trémoussant avec des grâces inédites d'éléphant africain sur le trottoir algérien, tandis que deux prunelles pétillantes de luxure ou d'avarice — on ne sait trop lequel des deux — roulent dans un cristallin d'une blancheur laiteuse, semblables à deux billes de plâtre qu'on aurait tachées d'encre, au milieu d'un masque grimaçant passé au cirage le plus éblouissant.

— Anaïvallah ! anaïvallah !

Crin-crin ! crin-crin ! La bouche continue à se fendre en un sourire épaté qu'accentue encore un nez aplati comme une tomate ; la *derbouka*, violon arabe primitif à une ou deux cordes de boyaux, continue à hurler sa sauvage mélopée sans une variante, sans un haussement de ton, et lui, l'artiste, continue à l'être, nègre.

— Anaïvallah !

Et le négro, avec sa bonne tête de potiche, encapuchonnée et où le rire large, qui semble y être figé à jamais, rappelle l'Homme-qui-rit de Victor Hugo, notre négro sautille, chahute, se contorsionne, imite vaguement une monstrueuse danse du ventre et du derrière, où des gibbosités difformes remplacent, au grand dam des spectateurs, les rotondités gracieuses et charnues que les servantes de Mahom, houris terrestres, savent si bien faire valoir quand un brin de malice, de libertinage allié de sadisme commence à pointer en fugitifs éclairs dans les yeux qui les couvent.

— Anaïvallah ! Oundjik, oundjik, allelia ! Anaïvallah !

Auguste BLANC.

Le Directeur-Gérant : Léon DESCHAMPS

Annonay. — Typ. et lith. Joseph ROYER

Elysée Cavaillon, V. Tardieu, H. Valentin, de la Thomassière, Bruneau, Julien Baral, A. J. Zébeaume, Pierre Nettan, Vivian, J. Favier, Paterne Berrichon, Caïn, Martinet, Ch. Gautier, F. Vernhes, Pierre Chateau, Vital de Cock, H. Cambet, Guillaume Boogaerts, Albert Tournier, Gaston Bordas, Marius Rochas, Paul Chubard, Paul Gabillard, etc., etc.

Notre éminent maître et ami, François Coppée, qui devait présider la réunion, s'est excusé au dernier moment, pour cause d'absence forcée. Jean Rameau, Georges Montorgueil et Laurent Tailhade nous ont également prié de les excuser. Aristide Bruant n'a pu, malgré son désir, quitter son cabaret et nous l'avons tous regretté...

Compte-Rendu. — Stéphane Servant : *L'Algue*, poésie. — Salle : *Les remords d'un Coupable*, chanson. — Duval : *Le Sacristain fin de siècles ; Bavardages*, chansons. — Claude Lauzanne : *Les Fils de Madame; Mac-Nab*, poésies. — Yann Nibor : *Les Requins*, poésie ; *La Chanson du Maître-Coq* — André Veidaux : *Les Résignés*, poésie. — Montoja : *Le vieux Modèle ; Les Veuves du Luxembourg*, chansons. — Le Bayon : *Les Trottins*, chanson inédite (Marcel Bailliot) ; *A la Wallace*, chanson (Marcel Baillot). — Yvanoff : *La Mort du propre à rien*, chanson (Montoja) ; *Les Camarades*, chanson. — A.-F. Cazals : *Chanson de Maurice Barrès ; Les Pieds de Péladan*, chanson. — Marcel Legay : *L'heureux Vagabond* (lied de Catulle Mendès musique de Marcel Legay) ; *La Chanson du Semeur*, (musique de Marcel Legay) ; *La Chanson des Adieux*. — Saulgrain : *Faut s'y prendre mieux que ça* (chanson). — Canqueteau : *La naissance de Marcel Bailliot*, (sonnet). — Marcel Bailliot : *Enquête sur l'évolution littéraire* (chanson). — Canqueteau : *M. Poubelle à l'Hôtel-de-Ville* (chanson). — Gérès : *Les Elus*, poésie (Charles Delacour) ; *Les Parisiennes*, poésie (Louis Le Dauphin). — Edouard Dubus : *Sonnet* (Charles Morice) : *Méditation*, poésie. — Yvanhoé Rambosson : *Lassitude* (Stuart Merrill). — Léon Dequillebecq : *Hostia*, poésie. — Adolphe Retté : *Soir Trinitaire*, poésie. — Albert-St-Paul : *A Stuart Merrill*, poésie. — Charles Delacour : *Sonnet*. — Louis Dumur : *Pensée du Chêne*, poésie. — Montoja : *Le Cauchemar du fou par amour*, poésie. — Pierre Trimouillat : *Le Bègue*, monologue ; *A mon Septième*, chanson. — Maurice Dumont : *Rue Monsieur le Prince*, chanson. — Yann Nibor : *La Chanteuse et le Pilote ; Les Mat'lots chauffeurs*, chanson. — Stéphane Servant : *A Montmartre*, chanson. — Salé : *Vers libres*. — Montoja : *Un Monstre*, poésie ; *La Morgue*, chanson. — Emile Baudot : *Marche Orientale* (marche, musique de Emile Baudot). — Franck Vincent : *Les Morphinomanes*. — Yvanoff : *Mimi* (Montoja). — Marcel Bailliot : *L'Abricot*, chanson.

Piano tenu par M. Arthur Bernède.

Présidence de Léon Deschamps.

Echos d'Art et de Littérature

—

Le présent numéro sera suivi d'un fascicule ultérieur : *Les Bretons bretonnants* ; articles de MM. André Bellessort, Léon Durocher, Gustave Geffroy, Anatole Le Braz, J.-M. Luzel, N. Quellien, A. Tausserat, etc. ; dessins de Théophile Salaün.

×

Par délibération du 9 de ce mois, le Conseil municipal a accordé, comme les années précédentes, à la Société des Artistes Indépendants, le Pavillon de la Ville de Paris, aux Champs-Elysées, pour y installer son Exposition annuelle, en mars et avril 1892.

×

Notre confrère Henry Lapauze prie instamment les personnes qui possèdent des vers du maître Léon Cladel, de bien vouloir les lui communiquer : M. Lapauze est autorisé par l'auteur du *Bouscassié* à réunir ces vers en un volume — qu'espèrent déjà tous les lettrés.

×

Puisque nous parlons de Léon Cladel, annonçons que notre éminent collaborateur achève en ce moment une œuvre en prose de la plus haute importance, un roman ou plutôt une satire (sous forme de roman) contre la société bourgeoise actuelle. Avec I. N. R. I., cette nouvelle œuvre sera probablement publiée plus tard, pour des raisons que nous ferons connaître.

×

Notre excellent confrère Raoul Ponchon vient d'être condamné à mille francs d'amende et quinze jours de prison pour une artistique satire en vers. A quand la décoration pour Vaissier (du Congo) ? Car si l'on condamne les artistes, on doit le ruban rouge aux Paul Delair, Jean Aicard, et autres rimeurs de même acabit.

×

Aristide Bruant, *présenté par François Coppée*, vient d'être reçu membre de la Société des Gens de lettres. Ceci pour répondre aux personnes qui ont protesté contre notre numéro de la *Chanson Moderne*.

Autre réponse, aux mêmes : le numéro sus-indiqué a été épuisé en trois jours, malgré le tirage élevé, et les bienheureux libraires qui ont eu la pensée de racheter ce numéro *au prix fort*, dans les kiosques, le vendent maintenant deux francs !!! Inutile de rappeler que nous ne réimprimons jamais nos numéros et que MM. Paul Sévin et Vanier ont eu là une idée géniale.

×

Dès maintenant, la collection complète de l'année 1891 n'est plus cédée à moins de vingt francs, deux numéros de cette année étant épuisés. Nous n'avons plus que le strict nécessaire pour les collections brochées.

La Société de réintégration des Alsaciens-Lorrains, qui a rendu tant de services à notre pays et à la grande cause patriotique, donnera son bal annuel dans les salons du Grand-Orient de France, rue Cadet, 16, le samedi 12 Décembre prochain. Ce bal promet d'être des plus brillants et nombre de personnalités marquantes ont promis d'y assister.

Le prix du billet est de 5 francs, pour un cavalier et sa dame, et les billets peuvent être demandés soit à M. Berger, président de la Société, 65, faubourg Poissonnière, soit à M. Alphonse Benoît-Levy, secrétaire de la Commission du bal, 8 *bis*, rue Turbigo, soit encore au siège de la Société, 14 *bis*, rue Sainte-Apolline, à Paris, (Brasserie Grüber).

Une particularité : on y donnera, à grand orchestre, la primeur du *Chant de France*, paroles de notre ami et collaborateur Alphonse de Bévylle, musique du compositeur Durlacher, œuvre inédite dont on dit le plus grand bien.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

—

P. D. *Antibes*. — C'est fait. ∾ **P. M.** (*Yeghi*). — Venez donc nous voir. ∾ **A. C.** *Clichy*. — C'est fait, tout. Voyez. ∾ **A. H.** *Heidelberg*. — Merci pour votre bonne lettre. ∾ **P. D.** *Pontoux-s-Adour*. — Vous ignorez que les chansons incriminées ont *toutes* été chantées dans les salons parisiens les plus haut cotés ! Affaire d'appréciation du reste : il faut l'air de Paris pour comprendre cela. Amitiés. (B. M. est 96, rue Ordener.) ∾ **J. L. B.** *St-Etienne*. — Merci. ∾ **C. T.** *Lyon*. — Accepté. ∾ **C. P.** *Senonches*. — Rien n'est décidé encore. Si le faisons, vous préviendrons, ∾ **H. Lap** *Paris*. — Merci. ∾ **S. L.** *Bourges*. ∾ — Inédite ! vous préviendrons en temps opportun pour cette musique. ∾ **H. C.** *Neuilly*. — Hôpital Broussais.

La Revue Encyclopédique est appelée à rendre les mêmes services que le *Grand Dictionnaire Larousse*, dont elle est la continuation. Les divers articles (Littérature, Sciences, Théâtres, Politique, Beaux-Arts, etc.) y sont traités par les spécialistes les plus compétents. Illustrée de nombreuses et magnifiques gravures, cette Revue est la plus complète, la plus nouvelle et la moins chère.

Abonnements, France : Un an, 20 fr. ; six mois, 11 fr. ; trois mois, 6 fr. — Étranger : Un an 25 fr. ; 6 mois, 13 fr. ; trois mois, 7 fr. ; le numéro 1 fr. — Librairie Larousse, 19, rue Montparnasse, Paris, chez tous les libraires et dans les gares des chemins de fer.

LE COURRIER DE LA PRESSE

A. GALLOIS, Dr

19, Bd Montmartre, Paris

Lit et découpe tous les journaux français et étrangers, fournit des extraits sur n'importe quel sujet, tient les artistes au courant de ce qui s'imprime sur leur compte. Prix : **25 fr. pour 100 coupures.**

LIVRE D'OR DE LA PLUME

POITIERS — *Grand Hôtel du Palais*, Jacomella et Cie, propriétaires.

BOULOGNE-SUR-MER — *Hôtel du Cygne*, 6 fr. par jour, tout compris.

BORDEAUX. — *Hôtel Français*, rue du Temple, Maurice Aupin, propriétaire.

LIBRAIRES CORRESPONDANTS DE LA REVUE :

PARIS :

Léon Vanier, 19, quai St-Michel. — **Brasseur**, galerie de l'Odéon. — **Paul Sévin**, 8, boul. des Italiens. — **Albert Savine**, 12, rue des Pyramides. — **Demay**, 21, rue de Châteaudun. — **Bailly**, 11, Chaussée-d'Antin. — **Dentu**, avenue de l'Opéra. — **Mme Clément**, kiosque 113, en face no 7, boul. St-Michel. — **Mme Martin**, kiosque 117, en face Cluny. — **Mme Denas**, kiosque 246, boul. des Capucines, en face Grand-Hôtel. — **Mme Brevet**, kiosque 297, place St-Germain-des-Prés. — **Tresse et Stock**, galerie du Théâtre-Français.

PROVINCE :

Bordeaux : *Graby*. — **Lille** : *Librairie Centrale*. — **Lyon** : *Mme Vve Cantal ; Bernoux et Cumin*. — **Marseille** : *H. Blancard*. — **Montpellier** : *Estellé*, 3, place de l'Observatoire. — **Nancy** : *Garot*, rue Gambetta. — **Niort** : *Clouzot*. — **St-Etienne** : *A la Publicité Nouvelle*, 4, cours Jorin-Bouchard.

ÉTRANGER :

Bruxelles : *Paul Lacomblez*, (concessionnaire général en Belgique et Hollande pour la vente au no et l'abt). — **Genève** : *Agence des Journaux*. — **Londres** : *Hachette et Cie*. — **Port-Saïd** : *Horn*.

(**La Plume** *est en vente dans toutes les gares.*)

BULLIER BAL : SAMEDIS & DIMANCHES — JEUDIS : FÊTE DE NUIT (Fontes lumineuses)

En vente aux bureaux de LA PLUME

BIBLIOTHÈQUE ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

Collection d'Art éditée sous le patronage de la Revue

I. *Dédicaces*, poésies, par Paul Verlaine, 50 ex à 20 fr. 50 à 5 fr., 250 à 3 fr. .... épuisé

II. *A Winter night's dream* (*Le Songe d'une Nuit d'Hiver*), poème lunatique, par MM. Gaston et Jules Couturat, 25 ex. sur Japon 20 fr., 25 à 5 fr., et 200 à 3f. épuisé

III. *Albert*, roman, par Louis Dumur. 25 ex. sur Japon à 20 fr. et 350 ex. à......... 3 fr.

IV. *Les Cornes du Faune*, poésies, par Ernest Raynaud. 12 ex. sur Japon à 20 fr. et 150 ex. à.......... 3 fr.

V. *Le Fi-Bâlouët*, proses, par Jacques Renaud. 12 ex. sur Japon, à 20 fr. et 200 ex. simili-Japon........................ 3 fr.

VI. *Les Tourmentes*, poésies, par Fernand Clerget, 10 ex. Japon à 20 fr. et 150 ex. à............................ 3 fr.

VII. *Thulé des Brumes*, légende Moderne en prose, d'Adolphe Retté. 12 ex. Japon à 20 fr. et 300 ex. à................ 3 fr.

(Il paraît un volume par trimestre. — Cette édition n'est pas réimprimée)

Léon Deschamps. — *A la Gueule du Monstre*, poésies, in-18 Jésus, vélin teinté ; *Contes à Sylvie*, nouvelles ; *Le Village*, roman de mœurs paysannes. chaque volume .... 3 fr. 50

Léon Bloy. — *Le Désespéré*, 1 vol. ; *Un brelan d'Excommuniés* (2 fr.) ; *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions*, 1 vol. ; *Le Pal*, pamphlet (très rare) (les 4 nos 2 fr.) ; *Christophe Colomb devant les Taureaux*, 1 vol. Chaque vol.............. 3 fr. 50

Jean Jullien. — *L'Échéance*, un acte en prose, précédé d'un *Essai sur le Théâtre vivant*.... 1 fr. 25

Stuart Merrill. — *Les Fastes*, poésies.......... 3 fr.

Marcel Bailliot. — *Fanfares du cœur*, proses 3 fr. 50

Paul Redonnel. — *Liminaires*, poésies........ 2 fr.

Albert St-Paul. — *Pétales de Nacre*, poésies. 3 fr.

ART & CRITIQUE, collection complète (84 Nos) 50 fr.

LA PLUME, année 1889, un beau vol. broché, 20 fr.

— année 1890, » » 20 fr.

LA VOGUE, 3 ex. sur hollande............ 10 fr.

EAU-FORTE de C. Cain (21X16) tirée sur Japon laminé, sujet : *La Plume*................ 2 fr.

(Envoi franco contre mandat ou timbres)

MOULIN-ROUGE Tous les soirs, spectacle-concert-bal ; mercredis et samedis : fête de nuit ; dim. et fêtes à 2 h. matinées-kermesses.

Casino de Paris rue Blanche. — Tous les soirs, concert-spectacle. — NOUVEAU-THÉATRE.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE & LITHOGRAPHIQUE

J. ROYER

Labeurs de Luxe, Brochures, Publications périodiques, Circulaires, etc.

PARFAITE EXÉCUTION — CÉLÉRITÉ — PRIX MODÉRÉS

Rue de la Recluzière, 11, ANNONAY (Ardèche)

Annonay. — Imprimerie et Lithographie J. ROYER

TROISIÈME ANNÉE — N° 64

ABONNEMENTS 10 FR. PAR AN

Les abonnements partent du 1er Janvier 1er avril, 1er juillet, 1er octobre et ne sont acceptés que pour un an.

15 Décembre 1891

Le Numéro : 50 cent.

La Revue ne publie que de l'inédit *(Sauf dans ses Numéros exceptionnels)*

La Plume

Revue Sociale de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

BI-MENSUELLE

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

Secrétaires de la Rédaction : Marcel BAILLIOT et Georges ROUSSEL
Secrétaire de la Direction : Léon DEQUILLEBECQ
Administrateur général : Louis MIOT

SOMMAIRE

Texte :

PARIS
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
31, Rue Bonaparte, 31

Les manuscrits ne sont pas rendus. — Tout ce qui concerne la Revue doit être adressé au Directeur.

L'échéance de 1er janvier étant l'une des plus chargées, nous prions instamment les personnes dont l'abonnement prend fin à cette date de bien vouloir adresser de suite à M. l'Administrateur-général de la revue le montant de leur renouvellement d'abonnement, si elles désirent n'éprouver aucun retard dans la réception de LA PLUME.

LA QUINZAINE

LES LIVRES

Ont paru dans la quinzaine, chez :

Lemerre : *A la Bonne franquette*, poésies, par Gabriel Vicaire (3 fr.) ; *l'Amour chemine*, contes, par Marie Krysinska (3 fr. 50).

Savine : *Autour du Mystère*, roman, par Gaston Dujarric (3 fr. 50) ; *Le Voyageur enchanté*, roman, traduit du russe de Nicolas Lieskoff, par Victor Derély, (3 fr. 50).

Ferreyrol : *La Pieuvre*, roman, par Sophie Harley, (3 fr. 50).

Bibliothèque Normande : *Histoires Moroses et Contes Roses*, par Carolus d'Harrans (2 fr. 50).

(Le 18 décembre, au Cirque d'Eté, grand assaut d'armes donné sous le patronage de la Société d'Escrime française au bénéfice d'une veuve. Fauteuil numéroté : 20 fr. — Premières : 10 fr. — Loges (6 pl.) : 30 fr.— Promenoir : 3 fr. — Seconde : 1 fr. — Billets à la Société d'Escrime, 14, rue St-Marc).

LES THÉATRES

Porte-St-Martin. — *Voyages dans Paris*, pièce en cinq actes et quinze tableaux, de MM. Blum et Toche. (21 nov.)

Théâtre Beaumarchais. — *Famille et Patrie*, drame en 3 actes, de M. Burdeau, avec musique de scène par M. Toulmouche (21 nov.)

Renaissance. — *Mlle Asmodée*, opéra-comique en trois actes, de MM. Ferrier et Clairville ; musique de MM. Lacome et Roger (24 nov.)

Château-d'Eau. — *Le Maréchal-Ferrant*, drame en cinq actes et 6 tableaux, de M. Henri Demesse (1er déc.)

Ambigu. — *L'Auberge des Mariniers*, drame en cinq actes et neuf tableaux de M. Emile Moreau. (4 déc.)

Théâtre-Moderne. — *Mon Nom*, comédie en trois actes, par MM. Janvier et Ballot. (7 déc.)

LES REVUES

La **Normandie-Artiste** annonce sa fin prochaine — et sa renaissance probable. — Très important article de Guillaume de Baëtz, dans le **Magasin Littéraire** (Gand), sur le Socialisme et, dans la **Libre Critique**, (Bruxelles), une page pleine de bonnes intentions, *Idéal et Banalité*, par Edgard Baès. — **Le Passant** (Marseille) mérite tous les éloges pour sa transformation, tandis que la **Société Nouvelle** devient par trop... Revue des D. M.— **L'En-Dehors** (Paris) contient une verte riposte, signée A. Tabarant à certain ignominieux article de l'anodin A. D. — Nous avons une nouvelle sœur... en Colombie : **La Pluma**, direct. Senor Guillermo R. Calderon à Bucaramanga. C'est si loin, que nous ne réclamerons point contre cette contrefaçon. — **Le Fin de Siècle** vient d'inaugurer une série de matinées qui seront courues du Tout-Paris littéraire et mondain : à la première, beaucoup de jolies « frôleuses » et nos confrères : Léon Deschamps, Alex. Boutique, Marcel Bailliot, E. Baudot, etc. — Dans la **Revue Méridionale**, très intéressante chronique de A. Rouquet. — Nouvelle publication : **Paris-Piano**, revue de musique (20 fr. par an, 11, rue d'Hauteville, Paris) ; collaborateurs : E. Pessard, J. Bordier, Colonne, Luigini, Sudessi, Fontbonne, etc., etc. — Notre collaborateur Adolphe Retté, l'auteur de *Thulé des Brumes*, vient d'être élu par l'assemblée générale membre du Comité de lecture de l'**Ermitage**.

LES EXPOSITIONS

Nantes. — 3e Exposition annuelle de la Société des amis des Arts, du 1er au 31 mars 1892.

Dépôt chez M. Toussaint, rue du Dragon, n° 13, à Paris, du 4 au 9 février.

Paris. — Salon de 1892. — Société des Artistes français. Palais des Champs-Elysées. 1er mai 1892 au 30 juin.

Paris. — Salon de la Rose-Croix, Galerie Durand Ruel, rue Laffite, à partir du 10 mars.

NOS SOIRÉES LITTÉRAIRES

(1er et 3e samedi de chaque mois, café du Soleil d'Or, 1, place St-Michel.)

—

Samedi, 5 décembre. — Assistaient à la soirée, MM. Jean Moréas, Albert Mérat, J. Uzanne, Ernest Raynaud, Adolphe Retté, Duval, R. de la Tailhède, Maurice du Plessys, Albert Saint-Paul, Henri Degron, Paterne Berrichon, Maurice Kreutzberger, Charles Maurras, Julien Baral, Raymond Lotthé, Fernand Clerget, André Thérence, Léon Maillard, Georges Leger de l'Halle, A. Chebance, Maurice Baud, Henry Quittard, Julien Leclercq, Saulgrain, Paillète, etc., et tous les camarades dont les noms figurent au compte rendu.

(Etant donné la foule qui maintenant accourt à nos soirées, nous allons être obligés de prendre une mesure énergique si nous voulons n'être point étouffés ni écrasés : prochainement, on ne sera admis qu'avec une carte personnelle délivrée par *La Plume*. Cette carte sera remise aux auteurs agréés par la direction ainsi qu'aux abonnés qui en feront la demande.)

Compte-Rendu : Gerès : *Les Parisiennes*, poésie (Louis Le Dauphin). — Stéphane Servant : *Pluie de Faubourg*, poésie. — Le Bayon : *Conseils aux trottins*, chanson (Montoja). — Sallé : *Le Témoin* ; *les Remords d'un coupable*, chansons. — Canqueteau : *La Naissance de Marcel Bailliot* (sonnet) : *Monseigneur Gouthe-Soulard* (chanson).—Jacques Tellier : *Phryné* ; *Chère amie*, poésies. — Yann Nibor : *Les Tahitiennes*, poésie ; *Le Mait'Coq*, chanson. — André Veidaux *Veulerie*, poésie. — Montoja : *Premier Début*, sonnet *Le Vieux Modèle*, chanson. — Albert Brière : *A des Nichons*, poésie.—Marcel Bailliot : *Mgr Gouthe-Soulard* *Imitations* (Jean Moréas, Montoja, Ivanoff, Yann Nibor Marcel Legay, Marcel Bailliot).— *Le cauchemar du fou par amour*, de Montoja, musique de M. d'Ul-Onga, avec accompagnement de violon. — Jules Oudot : *Lamentations de Jeanne d'Arc* ; *Le Reporter*, chansons. — Edouard Dubus : *Sonnet*. — Cazals : *La Nouvelle Héloïse* ; *L'Influenza*, chansons (1re audition).— Baudot : *Plaidoyer pour les poètes*. — Fortin : Imitation de Baron dans *Le Banquet des Maires*. — Henry Lesseteur : *Va turbiner*, monologue. — Ivanoff : *Sonnet* (Claude Lauzanne). — Jacques Ferny : *Le Missel explosible* ; *L'Alibi*, chansons. — Claude Lauzanne : *La Marche des Jacques*, poésie. — Mme Montcharmont : *Sous la brise fraîche* (Xanrof) ; *Valse*. — Yann Nibor : *Disparus*, poésie ; *Les Mat'lots chauffeurs*, chanson. — Jules Oudot : *La Grâce*, chanson. — Pierre Trimouillat : *Le Bègue* ; *A vue de nez*, chanson. — Montoja : *La mort du propre à rien*, chanson ; *Fantaisie sur la Guillotine*, poésie. — Jacques Ferny : *La Visite Présidentielle* ; *L'Ecrasé*, chansons.

Piano tenu par MM. Le Bayon, Arthur Bernède, Jules Oudot et Louis Bannières.

Présidence de Léon Deschamps.

LA PLUME

Revue de Littérature, de Critique & d'Art indépendants

NUMÉRO 64 15 DÉCEMBRE 1891

ODE A BACCHUS

Que ma voix ait crédit chez vous races futures !
J'ai vu Bacchus au fond d'un antre reblié ;
Les nymphes lui faisaient une belle ceinture,
Son chant tenait droite l'oreille au chèvre-pied.

Le cerveau me débat encore d'épouvante,
Evoé ! tout le dieu m'agite encor le sein.
Si ma vue a souillé ta demeure éloquente,
Sois-moi clément, Toi, dont le thyrse est trois fois saint !

Mon luc résonnera de tes Thyades saoules
Et je dirai sur les septs cordes comme il sied
Les fontaines de vin et les fleuves, où soule
Errer en lieu d'eau vive un pur lait nourricier !

Je dirai, si ton los se concède au profane,
La creuse écorce au long de quoi pleure un doux miel,
Et je composerai la gloire d'Ariane,
Dont l'éclatant bijou fait l'ornement du Ciel !

Je dirai comme, prompt à punir l'imposture,
Tu dédias Penthée à la grêle des traits,
Ayant mué d'humaine en fauve sa nature,
Et fis de son trépas retentir les forêts,

Le dirai comme aussi, l'âme désordonnée,
Lycurgue, sur soi-même, a son ire conduit,
Et l'épouvantement des filles de Minée,
A se voir pousser des ailes d'oiseau de nuit !

Tu fléchis les ruisseaux et les mers écumantes ;
Ma voix a salué le sauvage horizon,
Où c'est que ta main noue, aux tresses des Bacchantes,
Les vipères dont la morsure est sans poison !

Du Temps que des Géants la troupe sacrilège
Sur le Toit de ton père osa porter la main,
Qu'on vit ces forcenés, pour ébranler son siège,
Par l'air, en tourbillons, se frayer un chemin,

Toi ! justement fidèle aux paternelles voutes,
Demeuré, sous la peau menteuse d'un lion,
D'un ongle impérieux tu mis Rhœte en déroute
Portant le coup de grâce à leur rébellion.

On te réputait l'un pour, au bruit des musiques,
Baller, et pour vider la coupe des festins,
Et pour ce, on crut ton cœur imbelle, et l'héroïque
Alumelle trop lourde à ton poing incertain,

Mais contre ce vain bruit, qui te suivait naguère,
On vit que tu faisais deux parts de ta vigueur,
Et qu'aux jeux de la paix comme aux jeux de la guerre,
Tu portais la même âme et le même grand cœur,

O Toi ! qui soumets tout à ton rude courage
Et dont Cerbère même a senti la vertu
Puisqu'il te vint lécher la Cuisse à ton passage
Et courber à tes pieds ses trois fronts abattus !

Ernest RAYNAUD.

Dans son numéro prochain, La Plume *commencera la publication d'une importante nouvelle inédite :*

LE SECRET DE MONSIEUR

PÉRÉGRIN GERMINAL

par

LÉON BLOY

l'éminent auteur du *Désespéré*, de la *Chevalière de la Mort* et de tant d'études si justement remarquées ici-même.

Le même numéro contiendra un **Sonnet inédit** *du maître LÉON CLADEL et sera consacré aux*

ÉTRENNES LITTÉRAIRES

Il sera rédigé en chef par M. Léon Maillard et l'impression et le tirage des illustrations ont été confiés à la plus célèbre maison de Paris : **Quantin et Cie**. Nous ne négligerons aucun sacrifice, pour mériter l'énorme succès acquis par *La Plume*.

La Mort d'Arthur RIMBAUD

De par l'organisation de notre service d'informations artistiques et littéraires nous avons été les premiers à annoncer la mort et les obsèques d'Arthur Rimbaud, le poète des *Illuminations*.

Nous pensions pouvoir donner en ce fascicule tous les renseignements désirables sur les mystérieux derniers jours de l'auteur du *Sonnet des Voyelles* : mais notre correspondant de Charleville nous demande quelques jours encore pour compléter son enquête. Nos lecteurs ne perdront rien pour attendre.

Lire, pour biographie, le volume de Rimbaud : *Poésies* que publie aujourd'hui-même notre ami Léon Vanier. En tête de ce volume, des notes fort intéressantes sur la jeunesse et les aventures du célèbre poète qui vient de succomber si malheureusement à Marseille, des suites d'une fracture à la jambe, fracture qui nécessita l'amputation du membre atteint.

LA DIRECTION

Le Bal

Qui, dans sa vie, jeune ou vieux, n'a pas désiré d'assister au moins à un bal, et qui n'y a pas assisté? Homme ou femme, personne. Si le bal est le passe-temps, l'occupation principale même de la jeunesse et de la population riche, il est également un délassement, une source de plaisirs souvent purs pour les paysans. En effet, les premiers — jeunes et riches — vont au bal par entraînement, par désœuvrement ; les seconds — les gens des campagnes — s'y rendent avec le seul espoir d'oublier dans une gaie sauterie les fatigues quotidiennes.

Si chez les uns le bal n'est que la résultante des émotions sans arrière-pensées, sans taches, chez les autres il est le moyen facile, certain, d'obtenir les jouissances bestiales, — bien que naturelles, — exigées par la passion ou par le désœuvrement. La passion comme le désœuvrement, ne naît ordinairement chez les hommes et chez les femmes que par insouciance de l'avenir, s'ils sont riches. Ne faut-il pas tuer le temps? disent ceux-ci, à qui la fortune amassée par leurs pères fait un sort envié mais souvent peu enviable ; ne faut-il pas s'amuser? disent ceux-là. Le pauvre, le paysan, l'ouvrier, tous en général sont à l'abri des vices qu'engendre une vie inutile et non remplie par l'excès même du travail auquel ils sont assujettis. Le seul objectif de ces derniers est celui-ci : travailler et avoir du travail pour vivre. D'où l'on doit conclure que la plus grande somme de vice a pour cause le bien être excessif, tandis que la vertu fleurit plus spécialement dans les classes secondaires.

Toute règle souffrant au moins une exception, nous ne pouvons ici nous placer qu'au point de vue général, car il est malheureusement notoire que parmi les grandes agglomérations populaires, que dans les vastes centres industriels, la promiscuité des logements et le contact journalier, diurne et souvent nocturne dans les ateliers, joint au défaut d'éducation, (cause du relâchement des mœurs d'une partie de la population ouvrière), le vice s'étale, impudique, cynique, inconscient, sans faire rougir aucun front si jeune soit-il. Les passionnels, qui sont aussi des névrophates, appartiennent aussi bien à cette partie du monde ouvrier qu'à la classe riche et oisive. Ils ne sont pas un produit spécial à notre époque, mais le résultat des mêmes causes dans tous les temps. On peut donc en arguer que le vice est indispensable à *l'existence même de la vie*, et c'est peut-être une consolation.

Mais ce que je veux prouver ici, ce n'est pas que le vice, la passion, immodérée, la lubricité existent à l'état permanent, on le sait trop. Je veux prouver que toujours, du moins neuf fois sur dix, parmi la jeunesse des villes ou les inactifs du grand monde, le bal est la cause principale, l'espoir, le but, le moyen d'arriver à la satisfaction charnelle, à la perpétration du coït animal commandé par l'ennui et par habitude, plus peut-être que par le besoin. Puis il y a bien aussi ce bête orgueil de la *pose* : madame est aimée, monsieur a de bonnes fortunes! Cela, croit-on, ne fait pas ombre au tableau mais lui donne un reflet lumineux qui le rend plus enviable, c'est-à-dire que madame est plus désirée et monsieur plus bombardé d'œillades provocantes.

On ne va pas au bal comme on va à la promenade ou en visite, c'est-à-dire vêtu avec élégance, bon goût, modestie ; il semble au contraire que, pour les femmes du moins, le bal veuille si peu de costume qu'elles s'ingénient à s'habiller le moins possible. La partie la plus provocante — et tolérée — du corps de la femme, c'est-à-dire la gorge, les épaules et les bras, sont nus comme pour mieux attirer le regard toujours lascif des hommes ; c'est tout juste si un nœud de dentelle, attaché par un diamant, lorsque la fortune le permet, retient le court corsage à l'épaule pour l'empêcher de glisser complètement.

Tout cela ne serait rien encore si ce beau corps demi-nu, dont parfois un très léger duvet estompe la carnation, se bornait à se laisser admirer ; mais la femme, par certains mouvements gracieux, étudiés de bête féline, sait répandre autour d'elle une odeur *sui generis* qui aiguise les désirs de l'homme. Elle ne se contente même pas de ce parfum naturel, elle y ajoute toujours d'autres parfums capiteux que des chimistes ont composés à force de travail à son intention. La femme, selon qu'elle veut être admirée de tel ou tel homme, se parfume selon le goût qu'elle croit lui connaître : de musc, opoponax, violette, tubéreuse, héliotrope, verveine et d'autres.

Je ne parle pas des mères qui conduisent leurs filles au bal dans l'espoir qu'elles y rencontreront un mari, car il en faudrait conclure que la jeune fille ne sait séduire si elle n'offre aux regards publics les trésors de ses charmes vierges.

Vraiment, on dirait que la femme, comme la chèvre en chaleur, lascive à tout moment, cherche à s'environner d'odeurs qui attirent l'homme — le bouc — et brûlent sa chair déjà frémissante de désirs. Celui-ci, quel que soit son âge, résiste rarement à ces émanations suaves d'un corps admirablement modelé et dont un corsage, savamment taillé, sait relever les formes en les accusant davantage et en leur donnant la rondeur et une fermeté marmoréenne.

Et comment résister à l'aiguillon de la chair dans cette atmosphère surchauffée et embaumée des bals, quand, dans le tournoiement de la valse, ce beau corps s'abandonne, ces grands yeux noirs ou bleus vous brûlent du regard : quand ces lèvres rouges et chaudes laissent échapper des sons harmonieux ; quand ces bras blancs et grassouillets, nus, s'appuient sur votre épaule, entourant presque votre cou?

Est-ce que la femme ignore le danger qu'elle court en s'abandonnant ainsi? non ; elle le brave en cherchant, en forçant la réponse ou la déclaration qui lui sera faite. Souvent elle n'a pas d'arrière-pensée et il lui suffit que son orgueil de jolie femme adulée, entourée, choyée, soit satisfait, mais tôt ou tard, si cela se renouvelle tous les jours, elle succombe, se donne et se laisse posséder, avec prudence d'abord, par amour, ensuite par une habitude qu'elle a peu à peu con-

tractée par lassitude, et qui devient une chose indispensable à son existence vaporeuse. Tel le papillon qui se brûle en s'approchant trop de la lumière artificielle qu'il prend pour le soleil. »

Quant à l'homme, créé pour faire l'amour à toute heure, ce qui le distingue des animaux, a dit un homme d'esprit, il se laisse d'autant plus entraîner que ses sens sont plus caressés. Il ne va même au bal que pour cela et si, beau cavalier, sa situation de mondain ou de personnage officiel lui fait un devoir d'y assister, il s'applique encore, après les formules de politesse, les usages habituels de son milieu, à plaire à ces femmes qui l'entourent, plein d'espoir qu'il est qu'un jour ou l'autre il en obtiendra les faveurs intimes. Les maris souvent le savent, mais bah ! n'est-ce pas un moyen d'arriver, d'obtenir une situation plus haute, plus enviée ? Je me rappellerai toujours cette réponse d'un chef de bureau de ministère à sa femme qui, pour le faire nommer chef de division, lui dit : — Comment dois-je m'habiller pour aller voir ton ministre ? — Le moins possible, répondit-il. Et c'était vrai : la peau chaude, parfumée et presque nue d'une femme est un talisman.

Mais à côté de ces hommes hardis qui savent habilement profiter d'une situation et en tirer parti, il en est d'autres plus timides, esprits timorés, qui ne cherchent dans l'accolement de la danse que des sensations particulières qui, quelques heures plus tard, aideront puissamment, seuls chez eux, à des pratiques particulières et jésuitesques. Vous les voyez, ces hommes, l'œil ouvert démesurément, palpitants, ne dormant guère, mais cherchant sans cesse à se rapprocher le plus possible des femmes, se pencher, quand ils croient n'être pas vus, sur leurs épaules pour en aspirer le parfum. Ils vont même jusqu'à leur voler, à défaut d'autre vêtement plus intime, leur mouchoir de poche qu'ils cachent furtivement dans leur habit en s'éloignant rapidement, tant ils ont hâte de respirer dans un *à parte* honteux les parfums féminins dont ces mouchoirs sont encore imprégnés ; et, dans leurs pratiques solitaires, ces pauvres détraqués croient posséder la femme !

Est-ce que souvent vous ne les avez pas remarqués, ces malheureux, dans la rue, lorsqu'ils suivent par un temps de pluie, des femmes qui relèvent légèrement leurs jupes et laissent à découvert l'attache d'une jambe tentatrice ? Est-ce que vous ne les avez pas vus, en passant près d'une femme, faire un mouvement incliné, de droite ou de gauche, de manière à rapprocher le plus possible leur odorat de l'épaule de cette femme, comme pour en aspirer avidement les émanations subtiles ? Ces hommes-là souvent passent leur vie sans connaître la femme comme on doit la connaître, c'est-à-dire sans l'avoir possédée. Ils finissent même par la détester comme un être inutile et par s'user les moëlles bêtement, croyant avoir vécu, croyant connaître la vie dont ils n'ont aperçu que la silhouette vague et estompée par des brouillards parfumés dont les émanations lancinent constamment leur sang appauvri.

Oui, le bal, qui doit remonter bien loin dans la nuit des temps, (puisque Salomon, entouré de femmes, dansait devant l'arche), est l'école du vice et de la débauche, quand il pourrait n'être que le moyen de délassements permis. Il est certes la cause principale, l'atrophiement des jeunes générations, de la désunion des ménages autrefois unis, et, par suite, la ruine et la dispersion de fortunes difficilement acquises. Et à ce titre, les honnêtes gens devraient le proscrire impitoyablement, car les sensations de plaisirs et de bonheurs momentanés qu'il procure, sont largement compensées par les ruines qu'il accumule et les santés qu'il altère.

Th. GESLAIN.

FRONTISPICE

Jésus, le Dieu clément et doux comme pas un
— Les cheveux ceints du nimbe où la croix s'irradie,
Sourit, dans le vitrail, humant la mélodie
De sanglots, qui vers lui, monte tel qu'un parfum.

Car le Rêve obstiné de la Femme accroupie
Siècle à siècle a vaincu le Passé décevant :
Et le Crucifié semble soudain vivant
Sous la main sacrilège et sous la bouche impie.

La Pécheresse baise et mord les Pieds divins
Pétrissant cette chair sainte d'âpres caresses
Tandis que vers sa lèvre où saignent les ivresses
Ruisselle tout le sang du Christ, ce Vin des Vins !

Rodolphe DARZENS.

Janvier 1889.

UNE AGONIE

SONNETS ACCOUPLÉS

I

Oh ! dis-moi qu'il n'est pas possible
Que notre cœur soit une cible
Où tout baiser fait un trou noir !

Oh ! Dis-moi que la lèvre lasse
Peut toujours, à la même place,
Venir s'ébattre chaque soir !

Dis-moi que le baiser vibrant
Qui fait palpiter notre bouche
Ne peut s'enfuir, indifférent
Comme un pied jettant sa babouche.

Dis-moi que l'amour est en nous ;
Dis-moi que l'amour, c'est nous-mêmes ;
Oh ! je t'en supplie à genoux,
Dis-moi que c'est bien toi qui m'aimes,

Que notre amour n'est pas errant
Ainsi que les doigts sur la touche
Et qu'il n'est pas le chant mourant
De l'air vagabond qui nous touche !

O mon beau Ciel étoilé d'où
Mon cœur tire tout ce qu'il sème,
Loin de qui les chants les plus doux
M'ont l'air d'un grinçant anathème,

Affirme-*moi*, répète-*moi*,
Qu'auprès de moi seul un *émoi*
Peut faire tressaillir tes fibres,

Qu'air et parfums sont impuissants
A faire bouillonner ton sang ;
Dis-moi qu'avec moi seul tu vibres !

II

Au parterre en fleur de nos rêves,
Hélas ! que de branches jaunies !
Que d'émotions furent brèves,
Que nous supposions infinies !

Le cœur, quel poussiéreux chemin !
Les empreintes n'y restent pas :
Hier s'efface sans demain,
Le pas s'efface sous le pas !

C'est un piétinement sans trêve !
Lèvres unies et désunies,
Et flux et reflux sur la grève :
Ce que j'affirme et que tu nies,

Jeu d'Océans et de gamins !
Tendre amie, ô dis-moi tout bas
Si, quand mes mains pressent tes mains
Ainsi que jadis ton cœur bat !

Retrouves tu le même spasme
Et tombes-tu dans le marasme
Quand quelque hasard nous sépare ?

Belles fleurs aux reflets vainqueurs
Dont s'arc-en-ciélesaient nos cœurs,
Hélas ! combien vous êtes loin !

Fleurs d'amour, ô baisers suaves
Ames brûlantes et fronts hâves,
Rires dont la lèvre se pare,

Riant présent, morne avenir,
Au ratelier du souvenir,
Vous n'êtes plus qu'un *triste foin !*

III

Hélas ! au lieu d'être la fleur,
Mieux vaudrait être la matière ;
Au lieu d'être la pelle pleur,
Mieux vaudrait être la paupière !

Que le printemps jaunisse et meure,
Qu'importe au dur sol qui demeure,
Qu'importe à l'éternité l'heure,
Au granit le vent qui l'effleure ?

Heure, printemps ou brise ou pleur,
Tout ce qui brille et vit s'altère ;
A quoi servent joie et malheur ?
Mieux vaudrait être un peu de terre !

Ah ! puisque tout trahit et leurre,
Puisque quand on aime l'on pleure,
Puisque tout baiser se défleure
Que tout hymen se désaffleure,

Puisque l'aigle qui fend les airs
Ne laisse dans les bleus déserts
Aucune trace de son aile ;

Puisque ce que le cœur vit naître,
Que ce qui fut peut ne plus être,
Qu'as-tu donc créé, Dieu béant ?

Dans l'abîme encor sans prunelles,
Au lieu de façonner des cœurs
Sous tes doigts cruels et moqueurs,

Dédaignant ce maigre poëme,
Que ne l'as-tu détruit toi-même
Pour ne plus troubler le néant.

Paul VÉROLA.

La Complainte des Vierges Noyées

—

A Edmond Renauld.

I

Le Dieu du lac à l'eau vague,
Voit des vierges aux pieds blancs
Dont chaque ongle est une bague
Qui brille en les flots tremblants,
Sur la rive où meurt la vague...
Au fond du lac à l'eau vague
Voici que le dieu divague
Pour les vierges aux pieds blancs...

II

Les vierges sont endormies
Sous l'eau bleue au fond du lac.
Les vagues aux voix amies
Les prirent dans le ressac.
Les frêles vierges blêmies,
Faibles, se sont endormies
Aux stagnantes accalmies
De l'eau bleue, au fond du lac.

III

Toutes étaient innocentes
Et n'avaient d'amour encor.
Le Dieu les prit frémissantes
Pour en orner son trésor.
Hier encor, bondissantes,
Elles couraient innocentes
Par les vals et par les sentes
Et n'avaient d'amour encor.

IV

Les vierges sont réveillées
Et clament après l'amour.
« Dieu du lac, aux désolées
Laisse vivre encor un jour,
Afin qu'elles soient brulées
Par les flammes éveillées
En leurs âmes affolées
D'être mortes sans amour !... »

V

Le Dieu fut inexorable :
Les fillettes au corps blond,
Mortes, en file effroyable,
Reposent tout de leur long
Au fond de l'eau lamentable.
Le Dieu fixe inexorable
De son rire épouvantable
Les fillettes au corps blond...

Yvanhoë RAMBOSSON.

Extrait de *Genèse*, en préparation.

A L'AIMÉE....

—

Pour Valentine.

Je sais, là-bas, une île, au fond des bois sauvages,
Où sous les berceaux verts, inconnus des oiseaux,
Les amoureux épris parlent de doux langages
Que le vent des soirs mêle aux soupirs des roseaux.

Les fleurs n'y fleurent pas, tant est fraîche son ombre.
La mousse y croît, timide, à l'abri du soleil,
Et dans les coins perdus de cette fraîcheur sombre,
Jadis un nid chantait des couplets de réveil !

C'étaient aussi, la Nuit, des voix mystérieuses
Montant au firmament lamé d'argent et d'or :
Mais ces chants ont cessé pour les âmes peureuses
Qui s'en venaient pleurer le soir aux sons d'un cor...

Là, nous irons, sais-tu, couverts par la ramée,
Doucement dans la sente et doucement sous bois,
Prendre avec des baisers la menthe parfumée
Qui fleurira ton sein pressé souventes fois !

Les lointains se tairont d'un immense silence.
Quand, à genoux, sur l'herbe, et ma lèvre à tes yeux,
Je dirai, tout tremblant, ma dolente romance :
Villanelle d'amant à faire envie aux cieux...

Et, fatigués d'amour, nous irons sous un saule,
Rêver longtemps tout bas, en écoutant nos cœurs,
Ou, sans émoi, dormir, mon front sur ton épaule,
Dans le canot bercé par les grands joncs en fleurs...

Mais la Nuit étendant son long manteau de reine
Bénira pour toujours nos cœurs en leurs vingt ans,
Car, tu sais, qu'il leur faut une Paix souveraine,
Que seule peut donner la Nuit d'un beau Printemps !

Henry DEGRON.

AMOUR OU HAINE

—

Comme un philtre subtil qui répand dans les veines
Une fièvre que rien ne saurait apaiser,
Tu me verses avec le miel de ton baiser
L'inextinguible feu des amours et des haines.

Je le sens qui me brûle et circule en mes sens,
Ne me laissant jamais aucun repos ni trêve,
Et faisant fermenter dans mon âme le rêve
Des désirs effrénés et toujours renaissants.

Que nous ayons la joie au cœur ou la souffrance,
Que de toi je sois loin ou bien à tes genoux,
Un sentiment profond doit régner entre nous,
Plus fort que le dédain et que l'indifférence.

Nous ne devons jamais connaître la douceur
De l'amitié qui suit les passions charnelles,
Ni le charme pur des étreintes fraternelles
Où l'on s'embrasse ainsi que le frère et la sœur.

La haine ou bien l'amour ! Dilemme inéluctable !
Tourment créé par mon orgueil et ta beauté,
Que ne pourrait noyer ce flot noir du Léthé
Et dont il faut subir la puissance implacable.

Eh bien, soit ! Aussi bien, c'est un affront trop grand,
Pour deux âmes s'étant l'une à l'autre données,
De vouloir sans regret briser leurs destinées
Et de les séparer d'un air indifférent !

Pour lors, quand tu rompras le charme qui m'attire,
Je ne parlerai pas d'oubli ni de pardon ;
Loin de me consoler de ton lâche abandon,
J'irai criant partout ma peine et mon martyre.

Je les dirai la nuit aux étoiles des cieux ;
Afin de raviver mon désespoir farouche
Ton nom voltigera sans cesse sur ma bouche
Et tes beaux traits seront présents devant mes yeux.

Tes regards lumineux brillants comme des astres,
Éclipseront pour moi la clarté du soleil ;
Leur flamme me suivra jusque dans mon sommeil,
De mes nuits comme un phare éclairant les désastres.

Je me condamnerai jusqu'au seuil de la mort
A garder dans mon cœur le souvenir vivace
De ta fière beauté, que nulle autre n'efface,
Et de tes doux baisers qui chassent le Remord.

Marius DILLARD.

PANTOUM

—

Nous étions *treize*, à Uri,
à table d'hôte ;
quoique ce ne fut pas de ma faute,
j'en étais très ahuri.
Une dame à son mari,
— nous étions *treize* à Uri,
chantait *la Mascotte* ;
j'en étais très ahuri
à table d'hôte !
— Quoique ce ne fut pas de ma faute.
Un anglais dit « Saperlotte,
nous étions *treize* à Uri ! »
Or on mangea de la lotte
et du bœuf en papillotte ;
à table d'hôte.
Mais le bœuf était pourri ;
j'en étais très ahuri
quoique ce ne soit pas de ma faute !
— On passa de la vieille botte
sous le nom de « *poule au carry.* »
Une dame à son mari
chantait *la Mascotte.*
Je pris de la ravigotte,
mais le bœuf était pourri.
Nous étions *Treize* à Uri,
à table d'hôte !

Pierre de St-JEAN.

Novembre 1891,

VIEILLES LUNES

BALLADE

—

Vieilles lunes, couleur citron,
De sorcière ou de merlifiche,
Dignes d'éclairer l'Achéron,
Nonobstant verrue et pois chiche ;
Vieux coings du temps de Cicéron,
Plus ridés que d'anciennes gloses,
Je vous le dis en vrai huron :
Je n'aime que les lunes roses.

Se signant au nom de Piron,
Que dans son alarme godiche
Ferrouillat, ce nouveau Néron,
Vous mette une barbe postiche ;
Coursiers rétifs à l'éperon,
Lunes revêches et moroses,
Allez vous montrer chez Goron :
Je n'aime que les lunes roses.

Emules de feu Panseron,
Tristes comme une vieille affiche ;
Régal qu'eut dédaigné Scarron
Et dont Silvestre aussi se fiche ;
Vous qui tournant au potiron
Vous torchez des plus molles proses,
Ah ! cachez-moi votre œil vairon :
Je n'aime que les lunes roses !

ENVOI

Joyeux poète et franc luron,
En ce temps de pâles névroses,
J'ai le dandysme de Byron :
Je n'aime que les lunes roses !

Camille SOUBISE.

(Extrait des *Rimes d'Antan*)

Les villanelles de la Reine

—

Je rêve une jeune Reine,
La Reine aux larges yeux noirs,
O ma Sœur blanche et sereine !

Et, dans mes stances, j'égrène
Le psautier des longs espoirs...
Je rêve une jeune Reine.

Elle est sans amour, sans haine ;
Et trop seule en les beaux soirs,
O ma Sœur blanche et sereine !

Son temple est mon âme en peine
Où clairent les reposoirs...
Je rêve une jeune Reine.

Votre âme monte, lointaine,
Priante, des encensoirs,
O ma Sœur blanche et sereine !

Je rêve une jeune Reine.

II

J'ai bu l'amour infinie,
Et mon âme, ô calme Sœur,
Chuchote sa litanie...

Sa dolente symphonie
N'a plus des cris de douleur :
J'ai bu l'amour infinie.

Elle est à la mienne unie,
Votre âme et l'extase leur
Chuchote sa litanie...

Ma peine est à l'agonie,
Oh ! je suis fou de bonheur !
J'ai bu l'amour infinie.

Reine, c'est l'heure bénie
Où le Rêve ensorceleur
Chuchote sa litanie...

J'ai bu l'amour infinie.

Georges BEAUJON.

à Gabriel Montoja.

Poète ne vis pas pour toi —
Donne ton cœur et ton génie —
Sois doux même à qui te renie..
Et porte une éternelle foi !

Ne te demande pas pourquoi
Ta douleur n'est jamais finie —
Seuls — ceux dont la route est bénie
Subissent la divine loi !

Il faut souffrir — souffrir sans trêve —
Et ne pas avoir d'autre rêve —
Et s'abandonner tellement

— Que souffrir devienne une ivresse !
Et que dans le torturement
Il semble que Dieu nous caresse...

à Claude Lausanne.

Aime — sans vouloir être aimé —
Pour la gloire d'aimer quand même !
Tu promèneras un front blême —
Mais ton cœur sera parfumé !

N'attends pas qu'il se soit fermé —
Vivre deviendrait un blasphème !
N'aime pas seulement qui t'aime...
Aime surtout qui t'a blâmé.

Ta vie — ineffablement triste —
Se colorera d'améthyste
Et tu pourras devenir vieux !

Ne t'auréole point d'apôtres...
Garde pur le clair de tes yeux
Pour sourire au bonheur des autres...

à G. de Lautrec.

Et quand l'heure du grand sommeil
Tintera solennellement —
Tu verras au dernier moment
Tout un paysage vermeil —

Il n'en est pas un de pareil !
C'est le prix du renoncement —
Tu n'auras pas rêvé — dormant —
De plus magnifique réveil !

La mort est à peine servie
Qu'elle fait tomber sur la vie
Le parfum qu'on n'a pas connu —

Et toujours le poète expire
Avant qu'il lui soit parvenu...
Mais l'humanité le respire !

Charle DELACOUR.

Le Sommeil de Brunehild

SONNET BARBARE

A Mme Rose Caron.

—

La Vierge Brunehild, du lourd sommeil des âmes,
Dors sous le vêtement tissé de pourpre et d'or ;
Tout est silencieux dans son palais de flammes ;
Tout dort à l'unisson de la vierge qui dort.

Le Griffon dont la langue a pour pointes deux lames
Las de se reposer, à la longue s'endort,
Et les dragons ailés couverts d'écailles d'or,
Ferment leurs yeux troublants dont s'éteignent les flammes

Cependant que Sigurd aux portes du Palais,
Longuement combattu par les Esprits ailés
S'avance, dague au poing et visière baissée,

Puis contemple aux reflets des lampadaires d'or.
Les traits enamourés de la vierge qui dort
Grande et belle, malgré sa couche délaissée.

G. MONTOJA.

CLOCHER DU CŒUR

Ils tressautent parfois au linceul des pensées
Les plus lointains amours les mieux ensevelis.
Masques d'Impéria, profils de fiancées,
Rouges comme le sang, pâles comme les lys.

Car rien ne doit mourir de ce qu'éprouva l'âme
Nessus dont la tunique a nom le Souvenir,
Et chaque adagio de chaque épithalame
Garde des sons ténus qui ne sauraient finir.

Le cœur est un clocher au creux de la vallée.
Quand le vent s'échevèle il emporte au lointain
La méta lique voix des pierres envolée
Glas mortuaire, avés du soir ou du matin.

Mais si dans les ciels bleus vibre la fauve-flèche.
Du flamboyant soleil qui calcine les prés
A l'heure où le taureau beugle, plaintif, et lèche
Ses flancs que l'aiguillon des mouches a pourprés,

La campagne s'emplit de notes cristallines
Que les échos amis éparpillent dans l'air
Et des vallons profonds aux cimes des collines
Le rire ou le sanglot du bronze monte clair.

Ainsi le cœur ! le vent des passions l'emporte
Loin des désirs et des chimères d'autrefois
La souvenance en lui se cache et fait la morte
Le vent des passions en a couvert la voix !

Puis, qu'après l'ouragan survienne l'accalmie,
Et que l'apaisement soit à son tour vainqueur,
Le rêve qui fit mal, ou la romance amie
Résonnent à nouveau dans le clocher du cœur.

Ils tressautent parfois au linceul des pensées
Les plus lointains amours, les mieux ensevelis
Masques d'Impéria, profils de fiancées,
Rouges comme le sang, pâles comme les lis.

Gaston de RAIMES.

La Naissance de Marcel Bailliot

Un jour qu'il s'embêtait, le Chimiste suprême,
Mit dans une cornue avec un soin extrême,
Le grelot de Collé, le rictus de Grassot,
Le verre de Panard ; il en sortit Bailliot.

Le diable était présent, et faisait la grimace,
En regardant bouger cet atôme vivace :
« Qu'en ferons-nous ? dit-il, un savant ? un rhéteur ?
« Un auteur dramatique ? un fumiste ? un docteur ? »

Dieu ne répondit pas : il avait son idée.
Pendant que Satan fuit à travers la nuée,
Il souffla par trois fois : Zut ! au nez du gamin ;

Il lui mit dans la bouche une pipe en écume,
Et prenant l'avorton dans sa puissante main,
Il le laissa glisser aux bureaux de La Plume.

Joseph CANQUETEAU.

L'AME TRISTE

C'est un très vieux moutier de pur style roman,
Perdu dans un grand bois de sapins et de chênes,
Poussant ses arbres tristement
Sur les bords de la mer dont les vagues hautaines
Exhalent nuit et jour leur sourd mugissement.

Les ronces, l'églantier, le lierre, sont les maitres
Dans l'enclos du moutier de pur style roman,
Etreignant les vieux murs et fermant les fenêtres
Aux joyeuses clartés de l'ensoleillement.

De sinistres oiseaux ont fait là leur retraite ;
Dans la nef du moutier de pur style roman
Leurs cris ont remplacé les chants des jours de fête
Emplissant le Saint-Lieu d'un doux susurrement...
Qu'ils sont loin ! Qu'ils sont loin, les chants des jours de fête !

Oh ! combien triste il est le vieux moutier roman !

Philippe LARLAT.

REBELLION

A Louis Lemaire.

J'ai vu se tordre sur le sable
Le fauve géant Sahara,
En cette Afrique infranchissable
Que seul le Seigneur mesura.

Il est là par l'horrible plaine,
Aux feux dévorants du soleil :
Et les damnés, dans la géhenne,
Brûlent sous un baiser pareil.

Pourtant l'Astre à la fin se couche ;
La nuit brève suit les longs jours
Et leurre le Titan farouche,
— Car le Soleil revient toujours,

Toujours le ronger en silence...
Lui s'exaspère et, rugissant,
Insulte le ciel et lui lance
Ses entrailles couleur de sang !

Mais, sous l'inextinguible flamme,
Le Monstre ne peut que souffrir,
Car, hélas ! il ressemble à l'âme :
Son destin n'est pas de mourir !

Louis BOULÉ.

Douceur de mâles qui ment

Pour les petites vierges que je fréquente.

Doux, (ah ! la douceur d'une fillette qui se meurt et qui vous sourit) et comme craintif, le pauvre gris soleil d'octobre – finissant lèche par petites touches, moelleux baisers, tièdes à peine, les blanches dames de marbre au Bois-Luxembourg et les bébés vermillons, jà emmitouflés par les prudentes mamans.

A peine si la force lui reste de dessiner d'ombre pâle les troncs, barreaux de son hori-

zon. A peine s'il enlumine d'ors multiteintés les feuilles que la tristesse lourde et lasse d'avoir vécu un printemps, un été jaunit çà, là. A peine s'il a humé par places l'eau de la dernière averse, l'eau blondie où se noient les mortes...

—

L'eau blondie où se noient les mortes : — feuilles à la palme quintuple du maronnier d'Inde et du platane — pauvres mortes d'hier qui baisent le sol, amèrement fondues pour l'Inconnu, comme pour voir – outre et jouir en la fraîcheur rêvée de l'au-delà.

Ah ! la tristesse des feuilles en la boue...

Ah ! la cruauté du balai qui froisse et macule...

Ah ! l'horreur des cadavres en monceaux...

Ah ! l'oppression du demain : la mort des mourantes...

Là haut, au-dessus de ma tête (faut-il oser voir), là-haut des malades se cramponnent aux branches, par peur de la mort-qui-salit... Ah ! ce dernier sourire, — si lâche, si pardonné — des mourantes victimes, au Soleil, leur bourreau...

—

Le Soleil, leur bourreau... Par Lui, pour Lui, a germé la graine, fleuri la fleur, mûri le fruit. Lui a répandu la semence inexorable (celle d'hier, celle pour demain). Puis dès l'adolescence du vert épandu sous le bleu, il a sucé la sève docile, il a tué de ses baisers de brute.

En octobre, le fauve se fait petit chat (œil calin en sa mi-mort, patte velourée) : jouisseur infâme : il caresse des mortes. Hier, en Juillet, il avait ses griffes toutes longues tirées, et il aimait sans vergogne, sans choix : immondément.

—

Immondément... Et ses airs de petite fille malade cachent pour demain (le Mai qui vient) la fermentation de ses fureurs de mâle, de maître. Il se repose ou plutôt, (en le gris-branche-morte), ses victimes se reposent, — ne le sachant, — pour les amours dont le bourreau s'assoiffe. Car, Lui, — toujours vert — s'attable en ce moment pour d'exotiques souleries...

—

Sur un banc, humide encore et sali par les menottes comme confiturées des faiseurs de pâtés en sable, ils sont là, quasi muets, Elle, la petite vierge timide et blanche au sourire mignon qui ignore des choses (ah ! les choses qu'ignore la petite vierge timide et blanche au sourire mignon) et Lui, le mâle pas joli mais trapu qui, ce matin après le déjeuner familial a fait la demande en règle... Près d'eux, fière à la fois et indéffinissablement attristée, la mère de la petite Elle.

—

La petite Elle qu'il se destine, comme il la regarde doucement, comme il lui sourit peureusement, d'air inoffensif, Lui, le mâle pas joli mais trapu !... Et, ce n'est point hypocrisie, ce retour à l'innocence d'antan, né dans l'atmosphère de l'innocente qui purifie de ses regards.

Pour des heures, la bête somnole, ignorante de ses trop habituels sujets de charnelles rêveries, oublieuse de ses orgies en les soirs d'hier et comme inconsciente des matrimoniales vilenies, pour demain préparées...

Ah ! le douloureux réveil qui se prépare...

Pauvres mignonnes pousses vertes, pauvres mignonnes fillettes roses, prenez-garde, la douceur des mâles ment.

Jacques des GACHONS.

Au Luxembourg, 28 octobre 1891.

LA MER

—

J'avance rapidement, horriblement secoué dans la cahotante carriole d'un paysan, dont le petit cheval noir endiablé martèle d'un trot furieux le rouge cailloutis de la route sèche. Soudain la route tourne : là-bas, tout au lointain de l'horizon, jaillit une aveuglante clarté d'argent scintillant ; un murmure immense, grave, solennel, qui depuis quelques minutes bourdonnait confusement à mes oreilles, devient plus fort et tout autre bruit est dominé par cette sourde plainte éternelle. C'est la Mer ! La Mer ! c'est-à dire l'immensité infinie, stupéfiante, qui nous écrase et nous jette dans la torpeur et l'anéantissement d'une profonde rêverie mélancolique, où nous comparons notre petitesse extrême à cette masse brutalement grandiose.......

— Plus, en effet, que l'infini des cieux auquel nous sommes habitués dès nos jeunes années, celui de l'Océan nous donne le vertige de l'espace illimité. Au delà de la plage très-large et sablée d'or par les feux du soleil, la vue est bornée par une surface courbe se continuant, sans limite précise, avec le ciel ruisselant de lumière. Nul accident de configuration, comme sur les horizons terrestres, n'y arrête le regard bientôt ébloui et fatigué de tant de clarté et de monotonie. A peine, de loin en loin, un faible bateau blanc de voile et brun de coque se balance mollement sur le flot, et ce n'est qu'en le regardant longtemps qu'on s'aperçoit qu'il change de place. Qu'il paraît bien perdu sur la nappe chatoyante, l'esquif, qui cependant vogue à coup sûr vers le port prochain, car ce soir l'abîme est paisible et ne réclame pas de proie.

Il semble en contemplant cette immensité que par delà il ne doive rien y avoir que des flots semblables toujours, toujours, et que ce soit ici la fin de la terre comme disaient les Anciens. Pourtant quelques heures seulement de navigation nous séparent d'une race fière, audacieuce et forte, qui règne sur les mers.

Je m'arrache difficilement à ce spectacle en me promettant d'y bientôt revenir. Deux heures plus tard, e

ARTHUR RIMBAUD

effet, je me promène sur la plage qu'envahit lentement la marée montante. Contre le rivage, depuis tant de siècles, opposé à ses empiétements, le flot éternellement querelleur murmure son antique rancune. Rumeur étrange. Que de voix sont elles confondues ! On dirait entendre, dans un lointain prodigieux, le fracas des carènes, le grincement des crabes sur les rocs, le cliquetis des squelettes, le souffle des monstres, le râle des agonisants, les sanglots des veuves et des orphelins.

Cependant les vagues en roulant s'ourlent de blanche écume et toujours montent murmurantes sur la grève, puis la nuit lentement tombe, l'eau phosphorescente déferle en jaillissements d'argent liquide, et la grande voix dans les ténèbres est plus lugubre........

Julien BARAL.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

Causerie

Des Muses, sur le mont Hymette
Il ne fut jamais nourrisson.

Il est, affirme-t-il, un oisillon de France, cet exquis poète. Son dernier recueil le prouve surabondamment. Au risque de me faire arracher les yeux par d'aimables confrères (furieux d'avoir retrouvé dans les boites du quai leurs livres offerts *admirativement* à Gabriel Vicaire, dédicace non arrachée), je veux chanter la gloire du rimeur.

A la bonne franquette ! le titre donne le ton de l'œuvre ; des choses légères, ailées, immatérielles ; de prestes ballades moqueuses et gentiment espiègles :

J'ai l'âme tendre et simplette
Et ne suis pas trop fendant.
Par le monde, à l'aveuglette,
Humble, je m'en vais rôdant.
Nulle épate. — Et cependant
Si je pouvais être mage,
Comme le Sar Péladan !
Pas moyen ? — Ah ! c'est dommage !
Que ne suis-je décadent !
....
Ah ! Dieu, le buisson ardent,
Papus, la Mome Fromage !
Que ne suis-je décadent !
....
Quant au Parnasse, oh ! tordant !

Mais vous en avez bien pour cinquante centimes et je serais désolé de vous gâter le plaisir d'une lecture complète du poète

Très goûté d'Anatole France.

Vous n'êtes point, je suppose, sans avoir apprécié les très pures mélodies composées par Mme Krysinska : pour une personne ayant le goût si affiné, la mandoline voulait un pendant : *Rhythmes pittoresques* parût et le luth fit opposition (amicale) à la mandoline. Les mains blanches redouteraient-elles le « mâle outil », la prose ? car les *Rhythmes*, malgré leurs libertés typographiques, sont de la poésie ; aujourd'hui nous savons que non. *L'Amour chemine* contient dix-sept contes ou nouvelles et forme un volume important. Le style est net ; l'imagination très riche et souvent originale. Je me fais un devoir d'en convenir et de recommander ce livre.

Les Histoires moroses de M. Carolus d'Harrans sont de gracieux récits dosés à souhait de ce je ne sais quoi qui prend le lecteur. L'édition est fort gracieuse : rien ne manque pour le succès.

La Pieuvre est un roman écrit par un femme. Nos confrères en jupons savent d'ordinaire mettre dans leurs œuvres une savante perversité qui émoustille ; puis, quand on croit tenir une scène scabreuse, elles l'escamotent habilement avec des façons de plume qui disent, entre les lignes : « Pour qui me prenez-vous ? » Madame Sophie Harley possède toutes ces séductions, par Satan départies à son sexe ; elle est artiste — mais je lui reproche un peu son laisser-aller dans le style, des phrases comme celles-ci : « la rue la plus *passagère* de l'endroit ». Ces réserves faites, j'avoue avoir pris plaisir à la lecture de *La Pieuvre*.

Sainte Paresse, aide moi !

Le *Voyageur enchanté* compte parmi les meilleures productions du célèbre romancier Lieskoff. Ce livre, si le traducteur n'avait cru devoir en conserver le titre original, pourrait être intitulé *Mémoires d'un cocher*. Empressons-nous d'ajouter qu'il s'agit ici d'un automédon fort différent de ses confrères parisiens. Ivan Sévérianitch est un moujik qu'une destinée bizarre promène à travers les aventures les plus étranges pour le faire échouer finalement au cloître. Cette odyssée tragi-comique, coupée par une touchante histoire d'amour, est narrée avec une bonhomie naïve que relève une pointe d'humour sans prétention ; elle sera lue, nous en sommes sûrs, avec un vif intérêt d'un bout à l'autre.

Les hantises de l'*au-delà*, du *déjà vu*, ont sans doute inspiré *Autour du Mystère* dont les envolées au pays du rêve dégagent tout à la fois un charme étrange et une intense poésie.

Sans procéder en rien dans les nouvelles qui le composent, des deux maîtres que furent Poë et Hoffmann, *Autour du Mystère* justifie son titre en, çà et là, éveillant à fleur de chair, ce frisson appréhensif que porte en lui le fantastique présenté sous les espèces d'un réalisme conventionnel mais saisissant.

Mais quoi qu'il en soit et, en admettant même que M. Gaston Dujarric soit un fervent de l'occultisme, il faut admettre que ses qualités de styliste n'ont rien d'occulte.

Je n'en veux pour preuve que la nouvelle qu'il place en tête de son volume. Cette reconstitution d'une vie antérieure, aux temps des monarchies assyriennes, comporte des pages magistrales où se meuvent, flambent, rougeoient, au soleil d'Asie, les êtres et les choses avec une telle intensité de vision suraiguë que l'on ne sait à qui donner la palme, du peintre ou de l'écrivain.

Sur ce, à l'année prochaine !

SAINTE-CLAIRE.

×

Ægyptiacque, *par William Ritter, chez Savine.*

Voici, — et cette appréciation est en dehors de toute camaraderie puisque je n'ai jamais eu l'heur de rencontrer M. Ritter, — voici, dis-je, un des livres les plus personnels, les plus remplis d'Art et du culte de l'Art, les plus palpitants de vie puissante, de passsion extraordinaire qui ait paru depuis cinq ou six ans.

C'est un véritable Etna que l'âme de M. Ritter, un Etna qui halète effrayamment d'amour, qui rugit éperdument toutes les musiques et qui lance au vieil azur quotidien, parmi des tourmentes, les flammes échevelées des enthousiasmes et la lave rouge des désirs inassouvis. *Ægyptiacque* est un roman d'une spécifique saveur, riche en impressions inéprouvées, écrit par un poète superbe qui a pris leur âme aux Wagner, aux Listz, aux Rubinstein pour en faire passer les fabuleux frissons dans la nôtre. De la joie d'artiste qu'il m'a donnée je le remercie.

Y. R.

×

Une honnête femme, *par Armand Charpentier.*

Une thèse en faveur de l'amour libre et une vie de femme, — fillette, jeune fille, épouse, mère, amante — racontée dans une forme très littéraire.

D'abord une synthèse de la vie de pension, émaillée de délicieux propos d'enfant; puis l'anatomie d'une union bourgeoise mal assortie : la femme encore jeune fille presque et le mari sensuel et commun. D'où une désagrégation lente de la vie conjugale, non arrêtée par la venue des enfants : un ingénieur, Paul Vincent, un godelureau, Guy de Trèvecœur, un cabotin Ernest Nogalier, enfin René Lancel, un égoïste aggravé de littérature, — et chaque fois, l'héroïne, Hélène, est sincère. Si sincère que ruinée, séparée de son mari, vivant misérablement, elle se laisse exploiter par Ernest Nogalier et préfère mourir de privations, plutôt que de demander l'aide de René Lancel, jeune bourgeois à l'aise, cachant un profond égoïsme sous des paradoxes sentimentaux qui lui permettent de trouver naturelle la gêne navrante de sa maîtresse.

Malgré ce René Lancel, pour lequel l'auteur semble avoir quelque sympathie et certains détails triviaux qui évoquent le souvenir de trop prônés romans naturalistes, ce livre reste une œuvre de premier ordre par sa belle forme littéraire et ses qualités d'observation. Il complète l'œuvre du jeune écrivain à qui l'on doit déjà *Le Bonheur à trois* et *L'Enfance d'un Homme*, roman où se trouvent plusieurs belles pages et des aperçus hardis, notamment sur le chauvinisme, ce ridicule de notre époque.

Charles SAUNIER.

×

L'Orgue, *poésie de Charles Cros, musique de Gabriel Fabre,* (Lemoine et fils, éditeurs, 17, rue Pigalle).

Pour la belle poésie de Charles Cros, M. Gabriel Fabre a composé un accompagnement étrange qui se lie intimement au rythme des vers.

D'abord une mélancolie de ballade allemande, un murmure harmonieux de vent, puis des accords qui, toujours plus sonores à mesure que la conception du poëte se dramatise, persistent doucement tristes lorsque la voix s'est tue· ainsi une fumée de cierge s'élève bleue dans la cathédrale abandonnée.

Pour cette mélodie le peintre Paul Signac a composé une curieuse lithographie rehaussée de couleurs : des roses, un vitrail, des cierges éclairant un cercueil.

Ch. S.

×

Chansons pour Elle, par Paul Verlaine.

Un volume de poèmes courts d'un rythme alerte où Paul Verlaine célèbre l'amour sensuel en des vers dont la simplicité apparente ne trompe pas les connaisseurs: elle cache un violent effort d'art. Le livre est par sa forme gauloise et sa bonne humeur mis à la portée des intelligences les moins capables d'abstraction ; c'est le gage de son succès auprès du public. Le poète s'inspire des sensations les plus vulgaires de l'amour pour chanter sur deux ou trois cordes de sa lyre tels enivrements dont malgré la gaillardise de l accent on sent au fond la décevante tristesse et l'atroce insuffisance — chose simple puisque la beauté physique d'une ensorceleuse en fait les frais. N'importe, c'est heureux encore. N'apporte-t-elle pas le rire à cette âme lasse et quelque peu désabusée. Paul Verlaine l'en remercie par cette strophe charmante :

Ton rire éclaire mon vieux cœur
Comme une lanterne une cave
Où mûrirait tel cru vainqueur
Aï, Beaune Sauterne ou Grave
Ton rire éclaire mon vieux cœur.

Tout est à lire d'ailleurs et vous ne regretterez pas trop, tant la manière est jolie, ce ballon crevé des pudeurs du monde d'où la vertu fait la nique aux gueux qui s'en passent quand ils ne peuvent autrement.

×

Pour la Gloire, par Hippolyte Buffenoir.

Des vers très reposants, ceux-là. L'auteur a le culte de la Liberté! C'est l'essentiel. Sa muse a des velléités de lyrisme; elle est décente et les nobles sentiment lui sont familiers. Elle ne fréquente pas en mauvais lieu ; elle est de bonne compagnie et préfère les élégances banales aux périls des routes sombres. Elle a raison d'être sage ou d'en avoir l'air. Elle ne m'a étonné qu'une fois avec ce vers, un oubli sans doute :

Nous aurions fait l'amour sous les rameaux des bois.

Ces poètes sont incorrigibles ! C'est très vilain cela, Monsieur.

Léon DEQUILLEBECQ.

×

A la bonne franquette, par Gabriel Vicaire.

M. Gabriel Vicaire est bien apparenté en littérature: Rutebeuf et Villon comptent parmi ses ancêtres ; il tient à Voltaire par de certains liens de cousinage ; on m'assure que le vénérable Ponchon l'appelle « vieux frère », en lui tapant sur le ventre. Ce sont la façon familière, si l'on veut. Mais Vicaire n'aime pas la pose. Là dessus, le titre de son livre en dit suffisamment. Il a des goûts simples, des usages à l'avenant. Il n'entend rien à nos psychologies entortillées, non plus qu'à nos inquiétudes de « cochons tristes ». Il n'entend la vie que divertissante et facile. Il est poète parce que cela lui est venu ainsi. Avec un autre poète, auquel il ne ressemble d'ailleurs que par ce seul côté, il doit penser « qu'aucun but ne vaut aucun effort. » Ses aises lui sont chères. Il sait deux choses estimables au monde : le vin et la bagatelle, et il les chante — *à la bonne franquette*. Vous le voyez d'ici, je présume, à la fin d'un repas, moins élégant que copieux et solide, où il a été parlé de tout, fors de choses sérieuses, entre garçons qui ont le coude léger comme le propos et le rire : la serviette lui flotte au cou ; il a le gilet qui se débraille ; mais il ne se pique pas de tenue ; il entonne de petits couplets gaillards, frivoles et alertes ; de temps en temps il s'interrompt pour vider un plein verre de ce joli vin de France qui lui chauffe le cœur et lui fait pétiller au cerveau la mousse claire, piquante, subtile et sonore de rimes Ainsi procédaient nos pères. Il se trouve bien de s'en tenir à leur exemple, puisque, du coup, il en parait tout original, tout neuf. Cette nouveauté du ton d'esprit, de la langue et des mœurs, que les écoles, pour les vouloir trop, ne réalisent qu'à peine, il les a, lui, du fait qu'il s'abandonne à sa nature. J'accorde bien qu'il y ajoute quelque chose, faute de quoi elle semblerait un peu nue. Mais que faut-il à Margot, pour être tout-à-fait charmante ? Un brin de ruban dans les cheveux, une fleur au corsage, et, quand on sait s'y prendre, le comble de l'art est atteint. Vicaire sait s'y prendre. Ses chansons ont la perfection absolue et la grâce exquise. Je ne me risquerais pas à choisir entre les vingt-cinq ballades de son livre : ce sont, toutes, des modèles d'esprit, de finesse, de gaîté, de rondeur et de malice. Que si vous m'interrogez sur la morale qu'elles professent, je vous avouerai qu'elles se passent de morale et n'en vont pas plus mal. Or plutôt, elles enseignent qu'ici bas il n'est que fariboles et que le secret de la vie est d'aller sans remords de Lise à Javotte. Je ne vous donne pas cette opinion pour très catholique : on est libre de l'avoir, du moment qu'elle ne nuit à personne. Soyez tranquille : le jour où, comme son héroïne Rosette, Vicaire se présentera à la porte du Paradis, il faudra peut-être parlementer avec Saint-Pierre ; mais celui-ci, qui est un brave homme, le laissera bien entrer, en fin de compte. Et il ira s'asseoir dans la compagnie des élus, à côté de cette Rosette dont il a si gentiment narré l'histoire : car si, d'abord, il fut suspect de libertinage, ce libertinage savait rire, et il n'était, par conséquent, ni profond, ni pervers, ni damnable.

Louis LABAT.

CRITIQUE DRAMATIQUE

Théâtre Libre ; *La Rançon*, comédie en trois actes en prose de G. Salandri. *Un beau soir*, comédie en un acte en vers, de M. Vaucaire. L'*Abbé Pierre*, pièce en un acte en prose, de M. Prevost.

La seconde représentation du Théâtre-Libre, avec trois jeunes auteurs de tendances diverses prouve au moins que M. Antoine n'est inféodé à aucune école et qu'il fait appel à tous les litterateurs ayant quelque souci de l'art.

La première pièce par ordre de mérite est assurément *La Rançon* comédie de M. Salandri, qui ne manque que de peu de choses pour être parfaite, et qui dénote chez l'auteur un esprit d'observation vraiment remarquable. Quelques critiques se croyant très-malins, après avoir couvert de fleurs M. Salandri pour son premier acte, déclarent que les deux suivants sont ratés et s'en réjouissent d'une façon vraiment surprenante. Dans les cafés de province on a coutume de vaticiner, à l'écarté, que celui qui par trois débute bien souvent fait la culbute. De même un soiriste qui ne signe pas s'écrie magistralement : « Avez-vous remarqué combien il est rare qu'une piece trop bien commencée, reste bonne jusqu'a la fin ? »

C'est simplement idiot, mais passons tout en regrettant dans l'occasion qu'on ait semblé obéir à un mot d'ordre. Le second acte de *La Rançon* vaut autant que le premier, et le troisième un peu deparé par quelques audaces voulues n'empêche la pièce de se tenir parfaitement dans l'ensemble.

Dès la première scène on s'aperçoit, dans la famille Godot, que le torchon brûle. Henriette, fille du premier lit aime le bal et les soirées, tandis que sa belle-mère, Mme Godot, seconde du nom, fait tous ses efforts pour éviter à son mari ces corvées qui le fatiguent. Henriette en enfant gatée et mal élevée se répand en jérémiades et décide qu'il est temps de sortir de là par le mariage.

Elle empaume aussitôt un jeune homme, naïf et honnête, Jean Guéret, employé au Crédit Lyonnais qui tombe avec entrain dans le piège qui lui est tendu et demande la main de la rouée. Le ménage va cahin-caha pendant quelque temps, mais le mauvais caractère de la dame prend le dessus. D'ailleurs, la jeune femme qui avait rêvé de s'affranchir par le mariage et de mener joyeuse vie s'aperçoit bientôt qu'il faut en rabattre de ses prétentions et que le traitement de son mari suffit à peine à ses toilettes.

Mais voilà qu'une ancienne amie de pension, revient tout exprès de l'Amérique pour lui donner de mauvais conseils. Son mari ayant fait fortune dans de vagues entreprises elle ne rêve que falbalas, que parties de plaisir, et finit par persuader à Henriette Guéret qu'il est indispensable qu'elle aille passer, en sa compagnie, la saison à Trouville. Le pauvre employé en songeant à quelles privations il sera obligé de se plier, y consent avec regret. C'est la rançon exigée pour sa tranquillité.

Là-bas Henriette a fait connaissance d'un séduisant rasta, M. Brion, qui a fait quelque impression sur elle. L'amie, un peu procureuse de sa nature, à son retour à Paris le lui jette dans les jambes et la jeune évaporée qui développe devant le bellâtre des théories assez osées sur l'amour, finit par accepter une proposition très nette d'aller visiter sa garçonnière.

Le reste se devine. Jean Guéret, qui croit avoir maté son épouse par un acte d'autorité maritale appartiendra à la confrérie des cornards si nombreux dans la bourgeoisie où M. Salandri nous semble avoir pris des photographies très-bien venues.

A part M. Grand qui est un comédien d'un grand talent et Antoine dans un rôle très-effacé, l'interprétation n'a été que passable. Mlle Theven qui nous avait donné de grandes espérances a bafouillé d'une façon désespérante et M. Christian a été légèrement insupportable.

Un beau soir de M. Vaucaire est une bluette, amusante pour certains, mais qui ne mérite pas le titre de comédie. Un jeune critique, que je ne crois pas nécessaire de nommer, disait devant moi les rapprochements faciles à établir entre *Un beau soir* et *Les Uns et les Autres* de P. Verlaine, mais il ne cachait pas ses préférences pour les vers si musicaux du maître. La vérité est que ni la pièce de M. Vaucaire ni celle de Verlaine ne sont faites pour la scène. C'est du théâtre de paravents.

J'aurais mauvaise grâce à nier le succès obtenu par l'auteur, à cause de ses vers faciles, gais, bien tournés, légèrement narquois, mais il serait injuste que Rivière avec un décor si suggestif ne prenne sa grande part des applaudissements.

Quant à M. Marcel Prévost, si jeune et déjà chef d'école je n'hésite pas à croire qu'il s'est étrangement trompé. Ce drame familial, *L'abbé Pierre*, est d'une fausseté presque choquante et l'on voit trop que l'auteur comptait sur des effets de pure convention. Voici d'ailleurs le sujet.

Une veuve Mme Ledru qui tenait une auberge de campagne fut un jour violée par un voyageur de commerce ivre et devenue enceinte fut la risée de ses voisins. On ne lui épargna aucun affront et la malheureuse fit venir son fils, l'abbé Pierre pour la défendre contre les méchancetés des galopins du village. A la vue de son fils, Mme Ledru se trouble et n'ose avouer son malheur elle se prosterne à ses pieds et le prêtre dit froidement : « Agenouillez-vous, ma sœur, et confessez-vous ». La veuve défaillante obéit et consent à appeler « mon père » celui qui est sorti de ses entrailles et qu'elle a bercé sur ses genoux. L'abbé impassible et hautain, ne voyant en sa mère qu'une pénitente exige davantage avant d'accorder le pardon, il la force à avouer qu'elle a été consentante au viol, et qu'elle en a même éprouvé quelque plaisir. On voit ce que cette situation a de pénible, et quelques faibles protestations s'élevèrent dans la salle. Enfin l'abbé Pierre redevenant humain, fond en larmes et dans les bras de sa mère lui donne le pardon filial si attendu. Ce trait final d'une émotion vraie sauve la pièce et nous fait espérer que M. Marcel Prévost tiendra sa bonne place parmi les dramaturges de l'avenir.

Antoine dans ce rôle si difficile est digne d'éloges, il a été parfait d'un bout à l'autre et a été secondé par Mme Barny (Mme Ledru) et par la gente Luce Colas (Solange).

Théâtre-Cluny. — *L'Année Franco-Russe*. Revue en trois actes, sept tableaux de MM. Milher et Numès.

M. Léon Marx avait jusqu'alors la réputation, assez justifiée, d'avoir l'œil pour découvrir, pour ces revues, de belles filles quelquefois insuffisantes de talent mais toujours bien en forme, cette année nos regards ont été attristés par des échalas informes et des gélatines citrouillardes. Il serait injuste de ne pas signaler quelques consolantes exceptions.

Quant au sujet de la revue, qui a pour pères ces intrépides revuistes, MM. Milher et Numès il est assez ingénieux. Le compère (M. Veret) et la commère (Mme Aciana) pour obéir aux gents du jour veulent dire leurs rôles en langue russe et comme on trouve ça rasant, ils résilient et sont remplacés par un couple de fetards. Ceux-ci ayant accepté une tâche au-dessus de leurs forces sont obligés d'aller chercher l'ancien compère et de le forcer à reprendre ses importantes fonctions, alors commence le défilé obligatoire des nouveautés de l'année.

Le premier acte est amusant, le second faible avec des lenteurs, le troisième simplement passable.

A citer le rondeau très-leste des « petits trous pas chers », le funiculaire à « Belleville montant » les petites manœuvres de l'Est, le juge automatique, le bataillon des bicyclistes féminins, bien monté, et enfin les succès de l'année théâtrale avec l'inévitable *Lohengrin*. M. Leroux nous a rendu avec une amusante fa-

cilité les traits si populaires de la Dyvette Guilbert. Pas trop de couplets patriotiques, heureusement

Et maintenant parmi ceux et celles qui obtiennent chaque soir, comme récompense, les bravos du public n'oublions pas M. Veret, le Daubray de la rive gauche, M. Allart, M. Dorgat qui inaugure tout le temps, MM. Numas, Lureau, Le Gallo, Muffat, Leroux et MMmes Aciana, Luce Colas, Denise Peyral (c'est la lune) Doriel, Dupré, Deroche etc., etc.

Le crucifère Péladan n'est pas épargné en des couplets bien troussés, et l'allusion aux journaux poursuivis et même acquittés n'a pas été pour nous déplaire.

Messieurs les grands-ducs ne peuvent décemment se dispenser de rendre visite à M. Léon Marx. On jouera l'hymne russe.

×

La seconde conférence de O. Pradels sur *La Chanson* a obtenu autant de succès que la première. Notre aimable confrère qui a fait un peu fi de la chanson moderne, bien qu'il ait perpétré des monologues d'un réalisme amusant, est un conférencier à la bonne franquette qui sait intéresser au plus haut point son public.

Boudouresque avec sa voix chaude et vibrante a largement contribué à la réussite de la causerie. Il a chanté successivement. *Les Sapins*, *Les Bœufs* de Pierre Dupont, *Les deux Grenadiers* de Schumann, *La Barque volée* de Ponsard, *La Toussaint* de Lacome, et l'*Air de la folie* de la *Jolie fille de Perth* (Bizet).

Marcel BAILLIOT.

×

M. le Secrétaire général de *La Renaissance* n'ayant pas daigné répondre à notre demande de places pour la seconde représentation de *Mademoiselle Asmodée* nous l'informons que nous avons été insensibles à son impolitesse bien que peu habitués à pareille façon d'agir.

M. B.

×

Porte Saint-Martin : — *Voyages dans Paris*, pièce à grand spectacle, par MM. Jambon, Bianchini, Courbois, Rossi, Péricaud, Blum et Toché.

Dirai-je l'étincellement des ors sur fond bleu et chaudron, ou le confortable des fauteuils, ou la distinction des ouvreuses, ou la fraicheur du jardin d'hiver, ou quoi encore, le lavatory ?

Car tout cela est de la pièce, comme en sont les décorateurs et les costumiers, les machinistes et les danseuses, et, parait il, Blum et Toché, gens d'esprit dont la verve s'est égarée dans une intrigue sombre et ennuyeuse de mélo sentimental.

Il faut signaler le décor de la Madeleine, planté d'intéressante façon, mais l'affreux panorama de Paris, combien raté !

Il faut louer la rondeur du compère Dailly, et la grâce de Mlle Leconte, et la bonne tenue de M. Deval, et se taire sur les autres, par indulgence.

... S'il en est temps encore, M. Rochard, éloignez de nous ce calice : *Les deux Orphelines !*

Georges ROUSSEL.

CRITIQUE MUSICALE

Je ne sais où trouver l'Ouvreuse du Cirque d'Été ; à l'*Écho de Paris* on ignore son adresse ; M. Alfred Ernst, que j'aurais cru mieux informé, prétend ne pas la connaître non plus. Il me faut donc recourir « à la voie du journal » pour transmettre à cette volage fonctionnaire la prose de Queen Mab.

Malgré les ailes de mon nom, je ne saurais vous dire : à vous, la Terre, à moi, le Ciel !

A tous les parisiens qui raffolent de votre clairvoyante ironie, je craindrais de ménager un désappointement trop vif : sous votre bonnet rose, — si rose et si blonde ! — vous êtes, pour nous conduire à travers le labyrinthe musical, un très affriolant Virgile en jupe noire. L'Alighieri lui-même a mieux réussi l'Enfer ; et tous les Dantes empoignés par la « Comédie Humaine » du 1er chant, risquent fort de bailler au seuil de l'Idylle divine : c'est un peu bien monochrome, le Paradis !

Mais l'on ne se refait pas : vouée au bleu, je défends l'azur. Et quand murmure en la pénombre de l'Andante, l'immortel quatuor de cors de *Freischütz*, je suis toujours à Brocelyande, avec Viviane, j'oublie le modernisme de mes voisines et le frisselis de leurs programmes !

Déception : Dimanche dernier, Chez Lamoureux, pas d'*ouverture* de Weber ! Mais qui ne serait poète en écoutant Beethoven paysagiste ?...

La poésie, c'est un triomphe de l'âme sur l'habitude ; être Beethoven, c'est toujours sentir comme inédite la révélation des feuillées vertes et des grands cieux clairs : au Champ-de-Mars, le peintre belge Léon Frédéric a été inspiré en « dédiant » son *Ruisseau* à ce contemporain de l'abbé Delille ; et cet onduleux torrent de chairs enfantines symbolisait l'imperdable jeunesse qui gazouille amoureusement sous les branches : l'*Andante* de la *Pastorale*, ma page de dilection, est rempli d'accords étrangement poignants dans leur simplicité naïve, de timbres fluides plus caressants qu'un demi-jour, d'harmonieux sanglots qui disent le bonheur des choses. Beethoven orchestre avec de l'air pur et qui chante : sans rides comme l'antique Lumière !

Et après un *Don Juan* décadent, germanique et wagnérien, qui a pris ses grades au « Vénusberg », — après le ténébreux supplice de *Manfred* mort de sa pensée, *væ soli !* .. — quelle antithèse au suave Paysage musical que l'amer *Prélude de Tristan et Yseult !* Le « philtre » par excellence ! la plus vivante strophe de la désespérance contemporaine.

Après l'heureuse nature, la plainte blême du Nord.

L'entendre, souffrir exquisément de ces rhythmes accablés où pleurent l'âme et la brise, de ces âpres harmonies sombres comme la subtile amertume du désir, de ces enlacements sonores qui aspirent à l'abîme, avec, au-delà du néant, la transfiguration extasiée qui s'enfle comme un soupir dans l'émoi des petits crescendos extatiques, et la tenue dernière, si longue et si triste !... c'est éprouver l'Amour musicalement :

Toute âme pour Yseult a les yeux de Wagner !

Et ensuite, quand le concert se termine par la *Marche militaire française* (1 suite Algérienne ») de votre ami Gallus, ô Virgile ! d'instinct je vois, dans la rougeur mouvante de nos petits soldats, l'Algérie ensoleillée où wagnerisait Chambige.

Ah ! si ce robuste orchestre pouvait donc nous rendre la *Symphonie avec chœurs !!*

Votre terrible Patron est un grand bienfaiteur d'âmes, ma chère ouvreuse.

QUEEN MAB.

Transmis à l'Ouvreuse du Cirque d'Été par
Son dévoué,
WILLY.

Chronique des Concerts – Colonne

Parmi les prix de Rome dont les œuvres figuraient au programme des derniers concerts, Gabriel Pierné me parait seul avoir produit quelque impression sur le public. Ce n'est point que le *Collier de Saphirs* pré-

sente des qualités exceptionnellement brillantes. Loin de là : cette musique légère et caressante où dominent encore quelques formules puisées aux meilleures sources, ne peut être considérée comme un produit d'originalité pure. Meilleurs seraient à ce point de vue le *Ravissement* et le *Message* de Paul Pinget, plus sévères de style. Néanmoins la partition du ballet de Catulle Mendès est intéressante et dénote chez son auteur un réel souci de grand art. Je n'en dirais pas autant de la *Polonaise* de P. Vidal, œuvre tapageuse, aux sonorités excessives et qui n'aurait pas dû sortir du répertoire des musiques militaires. Godard sait au moins garder une juste mesure Sa *Kermesse*, exubérante de vie et de mouvement, est un tableau pittoresque d'une grande richesse de couleurs, et d'une sincérité absolue. L'orchestration est peut-être un peu compliquée, mais la grande variété de timbres que l'auteur en a tirée donne à son œuvre le caractère d'une scène prise sur le vif.

La poésie de G. Boyer m'a semblé peu faite pour une adaptation musicale. En tout cas je ne considère pas l'*Homme* comme une des plus belles inspirations de Reyer. *Erostate*, quoique renfermant des formules très vieillies me plaît davantage : M. Delmas les a détaillés l'un et l'autre d'une voix juste et sympathique, que l'habitude de la scène rend cependant un peu déclamatoire.

Le *Ballet d'Ascanio* restera toujours un modèle de goût et d'originalité. L'*Introduction* large et majestueuse, la *Danse Ancienne*, la *Bacchanale* si envieuse avec cet accompagnement de symboles antiques sont dignes du plus haut intérêt La *Scène de l'Amour et Psyché* est un petit chef-d'œuvre : quant à la *Variation* c'est le triomphe de Cantie. Le *Final* seul conserve quelque bizarrerie avec son rythme boiteux qui ramène à trois temps le motif de la *Scène de l'Amour*.

En ce qui concerne Wagner, une honnête exécution de l'*Ouverture de Tannhauser*, un admirable *Prélude de Parsifal*, et une échevelée *Chevauchée des Valkyries*.

Décidément Colonne est en progrès avec les symphonies de Beethoven. Un bon point pour la Pastorale et même deux, pour la Symphonie en la. Berlioz parlant du rythme de l'Allegretto le compare à un dactyle suivi d'un spondée, rythme qu'il a d'ailleurs suivi dans sa *Marche funèbre pour la dernière scène d'Hamlet*. Entrevu : Marcella Pregi, G. Pfeiffer, Ed. Schuré, G. Cerfberr, Tiersot, G. Hüe. Georges Servières (de la *Revue Indépendante*). Me Labori (de la *Gazette du Palais*), Imbert, etc., etc.

—

Un sinistre farceur, sous le coup d'une wagnérise aiguë, a imaginé de dénaturer le texte de ma précédente chronique. Le lecteur est donc prié de voir (p. 431, 2e col., l. 42) le mot *bravo* à la place du *coup de sifflet*, seule musique que ce profane comprenne peut-être, et dont il n'a cessé de jouer pendant le Prélude de Tristan et Yseult.

Je n'aurais même pas excusé un typographe. Malappris, va !

LÉLIO.

CRITIQUE D'ART

Nous recevons la lettre suivante :

Asnières, 1891. Novembre.

Monsieur,

Dans votre numéro des peintres novateurs vous avez omis — et je me repens bien de ne l'avoir point remarqué de suite — un jeune artiste de grand talent, voire de génie, dont l'art essentiellement d'âme apporte en ce siècle une note des plus imprévues et des plus mystérieuses : non seulement en essence mais dans sa forme même l'art de Charles Filliger (c'est le nom de l'artiste oublié) est essentiellement novateur : mystique surtout, rare toujours et fort aussi.

Qu'il m'est heureux de songer que vous allez pouvoir révéler le nom de ce modeste qui a déjà fait son chef-d'œuvre et qui, malgré les luttes de l'entraille, a toujours vécu avec amour une solitude absolue.

Charles Filliger a environ vingt-sept ans. J'ignore comment et pourquoi il vint à Paris. Je le crois de l'Est, mais je ne sais de quelle localité. Il a étudié librement, chez Colarossi et a toujours vécu très pauvre, non soucieux de se révéler entre sa mandoline et les primitifs très naïfs. Il a peint peu, à la gouache, et ce n'est qu'il y a 2 ans qu'il s'est révélé, aux Indépendants, avec la *Sainte-Endormie*, vrai rêve giottesque, l'*Italien*, visage d'une impression noble, et la *Bergère en prière* qui fut remarquée. Depuis, c'est surtout dans une *Vierge* que je sais et qui sera montrée en temps voulu qu'il a dit son grand mot. Que j'en parle donc : Dans des rochers, non loin d'une plage battue par une mer sauvage la Vierge, énorme, tient sur ses genoux Jésus, d'une éloquente ligne, enseignant des enfants. Le motif est simple et certes cela n'est point neuf. Eh bien, Filliger par les proportions suggestives, la disposition arabesquement décorative, l'âme qu'il a pu (et lui seul le peut à cette heure) mettre aux yeux de ses personnages, a fait un chef-d'œuvre de foi, de pureté, d'âme et d'art.

Voilà, cher Monsieur Deschamps, tout ce que je vous puis conter de cet artiste. J'espère que, comme moi, vous ne consentirez pas à oublier un des jeunes les plus novateurs et les plus remarquables. Je vous saurai donc gré d'insérer ma lettre au journal que vous dirigez et pour lequel vous avez déjà fait appel à ma collaboration.

Recevez les marques de ma sympathie et de ma considération artistiques.

E. BERNARD.

Exposition de Charles JACQUE

(Galerie Durand-Ruel)

La galerie Durand-Ruel vient de recueillir pour un mois, quelque soixante-quinze œuvres, tant peintures que dessins, eaux-fortes et pointes-sèches du maître Charles Jacque resté, quoique très vieux, peintre robuste et aquafortiste hors-ligne. Au milieu des tendances nouvelles, il rappelle seul par l'austérité du talent, ce groupe de maîtres puissants à la vision sincère, qui imprégnèrent d'une poésie si intense les scènes de la vie des champs : Millet, Rousseau, Troyon. — Morts mais inoubliés.

Cette exposition permettra donc aux jeunes d'étudier dans son ensemble l'œuvre d'un maître dont ils avaient admiré çà et là les eaux-fortes, vu chez les marchands de petits tableaux, mais dont ils ne pouvaient guère connaître les toiles importantes : M. Charles Jacque s'étant abstenu pendant vingt ans de mêler ses productions à la cohue des salons annuels. — Il y réapparut cependant en 1888, en 1889 et depuis.

* * *

Ce qui frappe d'abord ce sont de magistraux dessins au crayon noir, balafré de craie blanche, exécutés sur papier bleu, gris ou rosé : magie d'un rayon de soleil allant se perdre dans l'ombre d'une étable, ou d'un clair de lune transperçant l'opacité d'une nuit sombre. Ainsi le no 3 « Intérieur de bergerie », les nos 7 et 8 « Abreuvoir aux moutons ». — De moindre importance, mais d'un égal intérêt, d'autres « Scènes d'abreuvoir », d'autres « Intérieurs de bergerie » et de

spirituels dessins de coqs, de poules, de porcs ou des fantaisies comme les « Tapirs dansant ».

*
* *

Mais l'attention se concentre bientôt sur les eaux-fortes et les pointes-sèches. Le clair-obscur des dessins est encore accru ; la morsure de l'acide et le sillon du burin rendent plus mystérieux les taillis découpés sur un lumineux ciel crépusculaire, plus profondes les mares où se mire un rayon de lune intercepté par le mufle des bœufs altérés.

Conséquence, rien de grandiose comme ce « Troupeau de cochons », cadre n° 3, gravé à la rèche pointe-sèche : un soleil couchant irradie ses rayons dans un ciel sombre, illumine la croupe des porcs et enveloppe leur conducteur dans une auréole de lumière. Après cette belle planche, il faut citer : « Bœufs à l'abreuvoir », « Troupeau de moutons », cadre 14, un « Effet de neige en forêt » et çà et là des évocations de Rembrandt : Chaumières dans la verdure, rémouleur, cavalier à la porte d'une auberge.

*
* *

En peinture, la technique de Charles Jacque est facilement reconnaissable : une facture solide avec des empâtements habilement distribués qui éclairent d'une façon spéciale la mousse et les rugosités d'un tronc d'arbre, la croupe des moutons ou des bœufs ; comme localité générale, le plus souvent, une tonalité vert-bouteille dans laquelle se joue un rayon de soleil et que diversifie la limousine bleue d'un berger ou le bonnet rose d'une pastoure. Tels les nos 10 « Pastorale », 13 et 23 « Moutons à l'abreuvoir », 24 « Paysage, — Environs de Fontainebleau » et nombre d'autres.

Dans cette manière, mais hors de pair par l'austérité et le grand caractère de l'œuvre, « Le grand troupeau » — angoisse de l'homme et des bêtes sous les menaces du ciel d'orage —; puis, « L'Enfant prodigue », « Chevaux de hâlage » (n° 34) qui font songer à un Decamps qui ne truquerait pas ; « Moutons dans un intérieur de bois, — bouleaux et rochers », d'une tonalité soleilleuse, presque impressionniste ; enfin, exceptionnelle de charme, cette toile où une bergère en bleu et son troupeau vaguent dans l'ambiance indigo d'une forêt — un indigo d'eau profonde.

Pour rendre les impressions nocturnes, la couleur de M. Charles Jacque se fait plus légère, plus transparente, l'effet obtenu se rapproche davantage de celui des extraordinaires eaux-fortes de l'artiste. Ainsi, « Les chevaux à l'abreuvoir », « Le retour du troupeau » (nos 2, 6 et 15), « L'Étoile » : du ciel sombre et bleu, elle se reflète en comète dans l'eau glauque d'un lac sur lequel se découpe un vol d'oiseaux.

Dans les bergeries, porcheries, poulaillers, la lune disparaît pour donner passage à la magie d'un rayon de soleil qui se glisse par la porte laissée entrouverte par la servante et va incendier d'or la paille de l'étable, rutiler sur le plumage des coqs et des poules, ou caresser la soie de quelque cochon. Tel « L'intérieur de porcherie », où de viles bêtes sont baignées d'une lumière jaune citron qui évoque les analogues tonalités des féeries orientales de Fragonard.

Ces différentes œuvres permettront donc à tous ceux que l'art sincère intéresse, d'étudier l'un des animaliers les plus puissants du siècle, celui dont les toiles sont le plus éloignées des berquinades de M. Jules Breton et de ses imitateurs qui, par amour pour le blanc et le factice, ne peignent que des moutons dont la toison est lessivée, que des bœufs artificiels et des porcs à faveur rose et à surprise.

Charles SAUNIER.

En dehors de cette exposition, la galerie Durand-Ruel montre, aux épris d'art, ces toiles qui arrêtent longuement :

De Puvis de Chavannes : une réduction de sa belle composition « L'Eté », une étude de nu à mi-corps « Femme rousse lisant », et une harmonieuse composition où, sur une terre méridionale, illuminée et baignée par un ciel et une mer bleus, un sculptural pêcheur vient retrouver une marchande de pastèques, d'oranges et de citrons ;

De Camille Pissarro : de très belles « Faneuses » exécutées au blanc d'œuf avec des couleurs en poudre, — d'où une légèreté de pastel —, et deux « Coins de village » d'un charme argenté ;

De Claude Monet : un « Soleil saignant » dans un brouillard vert ;

De Boudin : une « Rue à Caudebec », une des toiles les plus complètes de cet artiste ;

Enfin de prestigieuses coulées de couleur du grand Daumier : « Amateurs de gravures ».

Ch. S.

CHANSONS DE « LA PLUME »

L'ÉCRASÉ

I

Un pauvr' cocher rentrant son fiacre
Pour caus' d'un accident sérieux
Dans les ru' chantait comme un diacre
Ayant l'embêt'ment mélodieux :
« Si mon pur-sang march' comme un âne
S'il n'a qu' trois fers et plus d' brancards
C'est qu'un sal' piéton que Dieu damne
Vient d' m'écraser sur les boul'vards.
Hue cocotte !

II

Prudemment j'allais ventre à terre
Il faisait semblant de n'pas m'voir
Même il avait bien soin de s' taire
Ah ! pour sûr il d'vait m'en vouloir.
En tout cas, il avait, la rosse
Dans l'idé' de m' causer du tort,
Car il s'est j'té su' mon carrosse
Si brutal'ment qu'il en est mort.
Hue cocotte !

III

Mon ch'val y a broyé la tête
Avec ses pieds contre l' trottoir,
Mais pas sans peine, ah ! la pauvr' bête !
J'ai cru qu'elle allait pas pouvoir !
Tous ces écraseurs de voitures
Pour embêter vos animaux,
Font exprès d'avoir des têt' dures
Faut-il qu'y soy' assez chameaux !
Hue cocotte !

IV

Sa mort m' fiche dans la purée,
V'la deux heur' que j'perds à r'layer ;
Ma roulante est bien assurée,
Mais on n' m'assur' pas de m' payer.
J'aurais du lui broyer qu'un' cuisse,

C'est moins mauvais pour la santé,
Il vivrait assez pour que j'puisse
Lui d'mander une indemnité.
Hue cocotte !

V

Faut qu'avec ses membr' il s'en aille,
Tandis que j' cass' deux brancards,
Ah ! y a d' vein' que pour la canaille,
Les honnêt' gens sont pas chancards !
Il crèv' là sans pousser un' plainte
Moi mon sort est moins rigolo :
Pendant huit jours dans mon absinthe
Il va falloir que j' mett' de l'eau,
Hue cocotte !

VI

Mais un' chose' me venge et m' console,
C'est que même si l' drôle était pieux
Le pain qu'il a voulu qu' j'y colle
Va lui fermer l'entré' des cieux.
Va, mon vieux, prends ton air bégueule
T'es orné d'un si chouett' pruneau
Que Saint-Pierre, en voyant ta gueule
T' répondra : « Va donc hé fourneau ! »
Hue cocotte !
Eh ! hue donc, carne !

Jacques FERNY.

LES CAMARADES

*(Air de l'*Associé, *de Xanrof)*

—

Aux Etudiants.

Quand les camarad's caus'nt entre eux...
Ils vous dénigr' à qui mieux mieux !
S'il en est un qui veuill' défendre
L'absent que l'on vient d'attaquer —
Tous les aut's le trouv'nt à claquer !
C'est une justice à leur rendre
!

Quand les camarad's vienn'nt vous voir —
C'est pas pour vous donner d' l'espoir !
Mais pour une tout autre cause...
Ils ont un vif besoin d'argent —
Et s'enfuient d'un pas diligent...
Dès qu'on leur a donné quéqu' chose.
..

Quand les camarad's ont des sous !
Ils ne vous donn'ent plus d' rendez-vous
On n' peut constater qu' leurs absences...
Vous vous demandez — stupéfait !
Le mal que vous leur avez fait...
Ils font de nouvell's connaissances.
!!

Quand les camarad's n'ont plus rien —
Ils devienn'nt fidèl's comme un chien ;
Vous ne leur êt's plus inutile...
Comme ils ne sont pas les plus forts...
Ils avouent humblement leurs torts...
Et vers'nt des larm's de crocodile.
..

Quand vous avez conquis l'atout !
Ils s'attendrissent tout à coup !
On croirait la lutte finie...
Ils prennent des airs convaincus...
En un mot — on n' peut pas l'êt' plus...
Et vous trouv'nt alors du Génie.
!

Quand par hasard vous êt's aimé...
Chez vous — tenez-vous enfermé !
Pour ne pas éteindre la flamme...
Et si vous voulez qu' vos amours
Durent un peu plus que huit jours...
Ne leur montrez jamais la dame.
!..

Quand vous êtes très embêté...
Au lieu d'aller au Mont-d'-Piété —
Vous leur vendez vos p'tit's affaires —
Ils ne vous payent pas comptant...
Quand ils vous payent — c'est étonnant !
Que ces rimes leur soient légères

YVANOF.

Pourvu qu'on rigole

AIR : *La p'tit' Chopine.*

—

A l'ami Chopinette.

I

J' comprends qu'on vous pousse un' chanson :
Y a pas qu' ça d' chouette en poésie.
Pour le sujet, j' suis bon garçon :
Q' chacun rime à sa fantaisie.
Chantez, si vous voulez, l' Pomard,
L' pur amour ou la Gaudriole,
Même un' ballade au bois d' Clamart !
Quèqu' ça m' fait pourvu qu'on rigole ! *(bis)*

II

Un ami, très collet monté
M' dit : — Mon cher, dans un mois j'épouse
La fille uniqu' d'un député
Et d'une douairière, à Toulouse !
A ma noce y aura des marquis,
Des barons... plein le *Capitole !*
Y veux-tu venir ? — Moi j' dis : — J'en suis,
Quèqu' ça m' fait, pourvu qu'on rigole. *(bis)*

III

Au convoi de sa bell' maman
Arthur me dit, plein de tristesse :
— J' suis bien fâché d' ton dérangement
J' n'attendais pas moins d' ta tendresse.

J' réponds, en essuyant mes yeux :
— D' perdre un' bell'-mère on s'en console,
J' mèn'rais la mienn' même à Bagneux,
Quèqu'ça m' fait, pourvu qu'on rigole ! *(bis)*

IV

Y a des gens qui voient tout en noir
Estimant ça très-patriote.
Ils vont, passant au laminoir
L' Gouvernement, l' trouvant despote.
J' sais qu' le braillard n'est pas content
Quand Lozé lui f... la torgniole,
Mais Pierre ou Paul, ou bien *Constant?*
Quèqu' ça m' fait pourvu qu'on rigole ! *(bis)*

V

Le riche en ses appartements
Mieux qu' moi, sans doute use d' la vie.
Mais je m' tords, voyant ses tourments
Quand l' cours de la Bourse varie.
J'aime autant mon quartier Mouff'tard
Oùs qu'avec ma femme j' batifole.
A m' donn' chaque année un moutard,
Quèqu' ça m' fait, pourvu qu'on rigole ! *(bis)*.

VI

Quand on veut prendre un brin d' gaîté
L' soir en fumant sa cigarette
Ru' d' Renn's en fac' le Mont d' Piété
On va voir l'ami Chopinette.
Ses chansons d'un grivois refrain
Font tourner l' sang d' la vieille école.
Du coup Saint-Sulpice est dans l' train
Moi ça m' va, faut qu' tout l' monde rigole ! *(bis)*

SAULGRAIN.

TYPES D'ALGER

(Suite et fin)

NEGRO BONO !

Sa bouche prend des proportions formidables et difformes. Elle se distend, se distend... tant et tant qu'elle menace de bientôt rejoindre les deux oreilles velues sous le capuchon crasseux.

— Anaïvallah !

On se prend, au moment de donner les deux sous qu'attend impatiemment le noir bouffon, à faire le geste inconscient de les glisser entre ses deux lèvres lippues, entre l'écartement lacté de ses dents, comme si l'on avait devant soi quelqu'une de ces grotesques, énormes, phénoménales tire-lires qui sont la terreur des petits enfants et la tranquillité des parents.

— Anaïvallah !

Et le bonhomme poursuit de sa rauque musique, de ses appels de crécelle enrouée, de ses cancans et de ses chahuts simiesques, l'étranger, l'étrangère que ce spectacle inattendu, inouï, bizarre et supérieurement exotique, arrête, étonne, intimide, déconcerte un peu et finit par amuser lorsqu'ils en ont pris l'accoutumance.

— Anaïvallah !

Et les gros sous pleuvent dans la paume rose de la noire main du *negro bono*. Avec un de ces gestes crochus, que lui envierait Harpagon ou Gobsek, il les fourre un à un tintinnabulant par le trou unique de sa *derbouka*, sa tire-lire à lui.

— Anaïvallah ! Merci, Moussu, Madama ! Anaïvallah !

Il est de toutes les fêtes, de toutes les manifestations. Il sort du pavé comme par enchantement devant tout nouveau débarqué. Quel est l'Algérien qui n'a dans l'œil sa silhouette grotesque et grimaçante. Il ne mériterait pas de vivre en Alger, celui-là !

— Anaïvallah !

Pour toute marque de fabrique s. g. d. g. toujours ce burnous gris à raies noires, agrémenté de pièces en long, en large, en travers comme un manteau d'arlequin monochrome et sous le capuchon duquel il enfonce sa tête laineuse hiver comme été, toujours son cri familier, caractéristique qui le ferait reconnaître entre mille :

— Anaïvallah !

Car il a des imitateurs le vieux bonze ; mais aucun ne l'atteint, aucun n'a réussi jusqu'à présent à le dégommer dans la faveur du public. Ils ont beau s'affubler d'oripeaux éclatants et cliquetants, ils ont beau baragouiner : « Ah ! il a des bottes, Tien, Tien, Tien ! » ou « Le voilà, Nicolas, ah ! ah ! ah ! »

Non.

Eh bien ! le public algérien n'a d'yeux que pour lui, pour son original accoutrement, le ronflement monotone et plaintif de son boyau qu'accompagne par intervalles ses Anaïvallah ! et les entrechats follement folichons qu'il fait presqu'accroupi sur le bas des reins en gigottant des jambes.

Voilà !

On est habitué à lui. On l'a portraicturé, photographié, peint, dessiné, décrit, photographuré même, si bien que tout étranger, sans être Tartarin, s'en irait d'Alger la mort dans l'âme s'il n'avait vu le *negro bono* et entendu son :

— Anaïvallah !

AUGUSTE BLANC.

Le Directeur-Gérant : LÉON DESCHAMPS

Annonay. — Typ. et lith. Joseph ROYER

Echos d'Art et de Littérature

—

Voici le mirifique préambule des statuts de la Rose-Croix :

Sous le Tau, la Croix grecque, la Croix latine ; devant le Graal, le Beauséant et la Rose Crucifère ; en communion catholique romaine avec Joseph d'Arimathie, Hugues des Païens et Dante, et Septenaire des commandeurs assemblé. Nous, par la miséricorde divine et l'assentiment de nos frères, Grand-Maître de la Rose-Croix du Temple, très humble serviteur de l'IDÉAL DIEU.

Commandons : 1° Une exposition des Beaux-Arts annuelle aura lieu à Paris dès 1892, au titre de : *Salon de la Rose-Croix.*

Et à cet effet instaurons pour nous suppléer avec pleins pouvoirs le Grand Prieur de Paris, Archonte des Beaux-Arts, comte Antoine de LAROCHEFOUCAULD.

Donné à Paris sous la Rose-Crucifère en ce second dimanche après la Pentecôte en l'année 1891 de la Rédemption, de notre Maîtrise la troisième.

Sar PELADAN.

L'hospice de Charenton est-il au complet ?

×

Le musée du Luxembourg vient de s'enrichir d'une œuvre de Wisthler : *Portrait de vieille femme.* Bravo !

×

Brandes, l'auteur danois, disciple d'Ibsen, va probablement être joué à Paris : le vicomte de Colleville et M. Fritz de Zepelin viennent de traduire *Une visite,* du dramaturge sus-nommé. Le succès obtenu par le maître avec ses chefs-d'œuvre nous fait penser que le disciple aura même accueil du public lettré.

×

On désire acheter les nos 20 et 26 de *La Plume.* On les paierait 1 fr. pièce. Écrire aux bureaux de la Revue. Voici, pour mémoire, les numéros épuisés : 4, 10, 20, 26, 35, 36, 41, 43 et 91.

×

Il nous reste, de l'année écoulée, cent mille vers, au minimum, n'ayant pu être insérés, faute de place. Chaque jour nous recevons une moyenne de dix sonnets, trois odes, deux ballades, un rondel et quelques douzaines de stances. Prière à nos correspondants de ne point nous taxer de négligence : la lecture de tout cela est un travail considérable ; il ne faut, au maximum, que trois ou quatre pièces de vers dans un numéro bien fait ; autrement, la revue n'est intéressante que pour ceux qui ont concouru à la rédaction du fascicule. Le public des Revues veut des études, des critiques, des nouvelles, des fantaisies, des curiosités bibliographiques ou littéraires. Il nous faut, sous peine de mort, le contenter. C'est ainsi que nous pourrons faire une œuvre forte et donner à la Revue l'importance qu'elle mérite. Mais, que nos nombreux collaborateurs-poètes ne s'inquiètent pas : désormais nous publierons des *Suppléments* qui leur seront exclusivement réservés. De cette façon, auteurs et acheteurs auront tous satisfaction.

×

Encore trois vers allitérés (et cacophoniques), pour faire suite à la série :

Graves gagas gâtés de galette gâtée.
Un rare rastaquouère arrivé de Rio.
Tu tâtais tes tétons, hottentote authentique.

(Envoi du Club des Haschichins.)

×

Les gaffes de la quinzaine :

Copié dans les statuts de la carnavalesque Rose-Croix, art. XXVI :

...La carte *jaune*... permettant d'amener une dame (!!!) (Prix cinq louis).

La carte ? ou la dame ? Et puis du *jaune* pour ceux qui veulent amener des dames, c'est on ne peut plus symboliquement mystiqueficateur !

Coupé dans la pièce de vers du vicomte de Borelli, 1er prix de poésie à l'Académie Française :

Et ces faits sont certains, mieux que certains : notoires.
...On allait l'y trouver, c'était indubitable.
...C'est un métier mauvais que d'être saltimbanque.

Quel lyrisme ! quelle poésie ! Aussi Doucet lui-même est navré ; il avoue que *concours* doit se traduire par *comparaison.* Alors j'aime mieux la folie des Verlaine, des Baudelaire et des Villon !

De Marcel Hirsch (*Gaulois* du 3 décembre) :

Lorsque je me présente chez l'illustre auteur de *Faust,* j'ai le regret de le trouver... souffrant d'une violente *sciatique du bras droit...*

La sciatique au bras droit ! Et la Faculté de médecine qui prétend que ce mal est occasionné par certain nerf... de la jambe ?

Extrait du *Journal des Goncourt* (néologismes, archaïsmes, gagaïsmes) :

Dimanche 22 juin. — C'est le dernier dimanche de Flaubert. Daudet... nous dit avoir vômi, une nuit, sans souffrance, un gros caillot de sang... que les uns disent venir des bronches, *les autres du cœur.*

— « Quand on est malade, n'est-ce pas qu'on a besoin de lire des *livres distingués,* » dit ce soir Madame Daudet...

— Rien n'est plus rare qu'un *derrière* (!!!) chez une Française.

Mon frère et moi... mon frère et moi... Et encore... mon frère !

D'où la parodie amusante, signée Destrée :

« Faire avec cette donnée, une nouvelle de l'accent des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly, mais plus belle !!! »

Noël CHANDEY.

PETIT COURRIER

Joindre timbre pour avoir réponse par lettre particulière

—

M. D. *Rouen.* — Entendu. — **A. E.** *Landreville.* — Merci cher ami ; votre lettre est excellente, sauf sur un point qui sera résolu mieux que pensez... ∿ **E. M.** *Semur.* — Manque *Catholiques,* vous envoie les autres. ∿ **R. B.** *Lausanne.* — Merci pour vos sympathies ; 3e vers contient tache, malheureusement. ∿ **E. M.** *Semur.* — Reçu. ∿ **T. T.** *Yokohama.* — Ne pouvons faire remonter abt à janvier : les nos 41, 43 et 61 sont épuisés et valent (chez les libraires qui les ont conservés) 2 fr. pièce ; l'année 91 vaut désormais 20 fr., comme les précédentes. Abt part de Janvier 92. ∿ **Mlle M.** *St-Denys.* — Sarcey, comme les autres, est libre chez nous. ∿ **M. A.** *Vierzon.* — Merci, cher ami. Adressez-vous donc à Galbois pour recevoir les articles sur vous (v. couv. p. 4.). ∿ **L. A.** *av. Bois de Boulogne.* — Merci. ∿ **C. T.** *Lyon.* — Entendu. ∿ **C. d'H.** *Fécamp.* — Entendu pour vol. Pouvez-vous communiquer liste des ab. ? ∿ **A. G.** *Poitiers.* — Ai bien regretté mon absence. ∿ **Général L.** — Changez 4e vers du 1er sonnet et accepterons les quatre. ∿ **E. B.** *Asnières.* — Accepté. Regrettons même de ne pouvoir le faire plus souvent. ∿ **J. C.** *108, rue de Charenton.* — Nous sommes d'accord. Ne craignez rien. ∿ **Dr C.** *Rouen.* — Expédié. — **A. E.** *Landreville.* — Merci. Accepté. Est-ce qu'il n'y a pas 3 ou 5 ex. en arrière ? l'Adm. ne sait plus ! ∿ **F. R.** *Genève.* — Voulais vous envoyer autographe en même temps, d'où retard. Cordialités. ∿ **P. L.** *Cours du Jardin-Public, Bordeaux.* — Trop tard ! C'était déjà fait. ∿ **L.-L. B.** *Rennes.* — Bailliot et moi vous envoyons nos amitiés. ∿ **L. B.** *Tonkin.* — Et les courriers promis ? J'ai bien reçu vers, mais pas ce que je vous avais demandé. Accepté. — **A. d'H.** *Alger.* — C'est entendu. ∿ **L. L.** *Bayonne.* — Reçu. ∿ **A. H.** *av. de Clichy.* — Ecrivez donc tout cela à Le Goffic, s. v. p. ∿ **Gyp de Nixo.** — Le directeur et les rédacteurs de *La Plume* se tiennent à votre disposition, tous les jours, de 2 à 6 heures. ∿ **H. C.** — Le portrait est retenu par Labat ; ne pouvons parler d'une revue qui ne fait pas l'échange. Amitiés. ∿ **M. A.** *Vierzon.* — Ce sera fait au prochain. ∿ **C.** *Beyrouth* (Syrie). — Reçu.

Annonay.— Imprimerie et Lithographie J. ROYER

TABLE

NOTA. — Les chiffres ordinaires indiquent les pages du texte ; les chiffres gras, les numéros de la Revue, et les chiffres en italique les pages de la Couverture.

INDEX DE LA TABLE

I

PORTRAITS-ÉTUDES

II

ÉTUDES LITTÉRAIRES

III

PRÉFACES & MANIFESTES

(C. f. Maurras, Peladan, du Plessys et Retté ci-dessus)

IV

ÉTUDES DRAMATIQUES

V

ÉTUDES D'ART

(C. f. Félix Fénéon p. 292 ; Germain p. 285 et 289)

VI

ÉTUDES D'HISTOIRE

et de Sociologie

VII

POÉSIES

(Voir VIII, IX, X, XI, XII, XIII.)

VIII

POÈMES EN PROSE

IX

CARNET DU CURIEUX

X

CHANSONS

XI

MONOLOGUES

XII

PARODIES

XIII

THÉATRE

XIV

LÉGENDES, ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

XV

MÉLANGES

LITTÉRAIRES & FANTAISIES

XVI

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

XVII

POLÉMIQUES, LETTRES

XVIII

PHILOSOPHIE

XIX

MAXIMES & PENSÉES

XX

CORRESPONDANCE ÉTRANGÈRE

ALLEMAGNE

XXI

MONOGRAPHIES

XXII

NUMÉROS EXCEPTIONNELS

XXIII

DIVERS

XXIV

MUSIQUE

XXV

CRITIQUE LITTÉRAIRE

XXVI

BIBLIOGRAPHIE

XXVII

CRITIQUE DRAMATIQUE

XXVIII

CRITIQUE D'ART

XXIX

CRITIQUE MUSICALE

XXX

ILLUSTRATIONS

I

II

PHOTOTYPIE

III

AUTOGRAPHES

INDEX ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS CITÉS DANS LE TEXTE

(couvertures non comprises)

A

C

H

I

J

K

L

M

N

S

T

U

V

W

X

Y

Z

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

NOTA : Les chiffres en italique renvoient aux pages de l'intérieur des couvertures

(Voir, pages 22 et 32, deux Listes d'Ouvrages extraits des catologues de Paul Lacomblez, éditeur à Bruxelles, et du *Bibliopole* Léon Vanier)

Théâtres, Concerts, Spectacles

M

N

P

Q

R

S

T

U

V

W

Z

Journaux et Revues

S

T

U

V

W

Michel MOURLEVAT.

Annonay. — Imp. J. Royer.

LA PLUME

Paraît tous les quinze jours en livraisons de seize à vingt-huit pages (56 colonnes de texte) sous couverture illustrée ; elle contient dans chacun de ses numéros un supplément hors texte, portrait et autographe d'écrivain ou d'artiste, et des illustrations signées de nos meilleurs dessinateurs

LA REVUE NE PUBLIE QUE DE L'INÉDIT

ONT COLLABORÉ A CE VOLUME :

(POUR LE TEXTE :)

MM.

Michel ABADIE, Ed. ABOUT, Léo d'AGENI, Henri ALBERT, Alphonse ALLAIS, J. ALLEMANE, Michel d'AMBUR, Frédéric AMOURETTI, Marius ANDRÉ, P. Marius ANDRÉ, Emile ANTOINE, Jules ANTOINE, St-ANTOINE, Jean ARDISSON, Paul ARÈNE, Albert ARNAY, F. ARVERS, Théodore AUBANEL, Léon d'AUREVILLY, G. ALBERT AURIER, Georges AURIOL, Ad. BADIN, Marcel BAILLIOT, BALZAC, Julien BARRAL, Maurice BARRÈS, Léon BARTHOU, Gaston BASTID, Charles BEAUDELAIRE, Georges BEAUJON, Edouard BEAUFILS, Jean BERGE, Jean BERRI, Paterne BERRICHON, Emile BERNARD, P. BERT, Léon-L. BERTHAUT, Alphonse de BEVYLE, Auguste BLANC, Emile BLANDEL, Alcide BLAVET, Catulle BLÉE, Emile BLÉMONT, Léon BLOY, Jean BOELS, Albert BOISSIÈRE, G BONNERON, Ch. BONNIER, Henri BOSSANNE, Alphonse BOUBERT, Louis BOULÉ, Alexandre BOUTIQUE, Anatole Le BRAZ, Ach. BRISSAC, Aristide BRUANT, Hippolyte BUFFENOIR, Raoul BULOZ, Dominique CAILLÉ, Joseph CANQUETEAU, Denis CARON, Général CARNOT, Jean CASIER, A.-F. CAZALS, Eugène CHATELAIN, A. CHAUVIGNE, Ernest CHEBROUX, CHIDE Albert, Jules CHRISTOPHE, Judith CLADEL, Léon CLADEL, J.-B. CLÉMENT, Fernand CLERGET, Albert CLOUARD, Vicomte de COLLEVILLE, Henri CORBEL, Tristan CORBIÈRE, Henri CORMEAU, Gaston COUTANT, A. DALIBARD, J. DANIAUX, Georges DARIEN, Dauphine MEUNIER, Rodolphe DARZENS, Armand DAYOT, Henri DEGRON, Charle DELACOUR, Achille DELAROCHE, Louis DELATTRE, E. DEMAN, E. DEMOLDER, Léon DEQUILLEBECQ, Léon DESCHAMPS, Maurice DESOMBIAUX, Jules DESTRÉE, G. DESVAUX, E. DIDIER, Marius DILLARD, Gaston DUBREUILH, E. DUBUS, Pierre DUFAY, DUMAS père, Louis DUMUR, H. DURAND-TAHIER, Léon DUROCHER, Georges ECKOUD, Eugène ELLEAU, René EMERY, Léon ESCALUS, Aristide ESTIENNE, Louis FABRE, Emile FAUBERT, Félix FÉNÉON, Jacques FERNY, André FONTAINAS, Henry FOUQUIER, Auguste FOURÈS, Anatole FRANCE, Georges FRAPPIER, Georges GARNIR, Alfred GAUCHE, J. des GASCHONS, B.-H. GAUSSERON, Judith GAUTHIER, Henry GEOFFRION, Alphonse GERMAIN, Th. GESLAIN, P. GIAT, Iwan GILKIN, Philippe GILLE, Valère GILLE, Albert GIRAUD, Arnold GOFFIN, Olivier de GOURCUF, Félix GRAS, Jules GRÉVY, Achille GRISARD, Alcide GUÉRIN, Jules GUESDE, A. HAUG, E. HERBEL, Eugène HÉROS, HUGO, SULLY HAUTLEY, Joris-Karl HUYSMANS, IMBERT, IVANOFF, Ludovic JAN, Jules JANIN, Jules JEANNIN, Auguste JENART, Gaston JOLLIVET, Maurice JOUANNIN, Jules JOUY, Jean JULLIEN, Georges KELLER, Hubert KRAINS, Maurice KREUTZBERGER, Louis LABAT, Fernand LABORI, Joseph LABORIE, J.-J. LACAYORNE, Paul LACOMBLEZ, Jules LALOUE, Joseph LARIBAU, Claude LAUZANNE, Louis Le CARDONNEL, Georges LECOMTE, Charles Le COZ, Ed. LEGENTIL, Charles Le GOFFIC, Marc LEGRAND, LÉLIO, Eugène LEMERCIER, Eugène Le MOUEL, Charles Van LENBERGHE, Jean LEPICARD, Achille Le ROY, Grégoire Le ROY, Henry LESSERTEUR, G. LOTHÉ, Joseph LOUBET, Queen MAB, Maurice MÆTERLINCK, Léon MAILLARD, Charles MALATO, Stéphane MALLARMÉ, Félix MALTERRE, L. MARSOLLEAU, J. de MARTHOLD, Armand MASSON, Charles MAURRAS, STUART-MERRILL, Emile METAIREAU, Oscar METENIER, Vitor MEUSY, Louise MICHEL, O. MIRBEAU, Frédéric MISTRAL, Albert MOCKEL, MONTOJA, Georges MONTORGUEIL, Jean MORÉAS, Edouard MORIN, E. MUSEUX, Yann NIBOR, Pierre OCÉAN, P. M OLIN, Jules OUDOT, Prince Alexandre OUROUSOF, Paul PAGE, Joséphin PÉLADAN, Abel PELLETIER, Manuel PERIER, Edouard PERRÉE, Charles PITOU, Frédéric PLESSIS, Maurice du PLESSYS, René PONSARD, Edmond PORCHER, Eugène POTTIER, Alfred POUSSIN, Octave PRADELS, Gaston de RAIMES, Y RAMBOSSON, Paul REDONNEL, Adrien REMACLE, Severin RÉMY, Ary RENAN, Jacques RENAUD, Adolphe RETTÉ, Xavier de RICARD, Stéphane RICHELLE, Jean RICHEPIN, P.-N. ROINARD, Guy ROPARTZ, Paul ROUGET, Joseph ROUMANILLE, Georges ROUSSEL, SAINTE-CLAIRE, Gabriel de la SALLE, SAULGRAIN, Charles SAUNIER, Paul SÉBILLOT, Fernand SEVERIN, Emmanuel SIGNORET, Charles SLAYTS, Olivier SOUÊTRE, Emile SOINET, Camille SOUBISE, Paul SOUCHON, Pierre de St-JEAN, René de St-PONS, Jean SURYA, René TARDY, Jacques TELLIER, Louis TIERCELIN, D. TREBLA, Raoul TREMBLAY, Léo TREZENIK, Pierre TRIMOUILLAT, Gustave TUAL, Octave UZANNE, Jules VACOUTAT, Pierre VALIN, Emile VERHAEREN, Paul VERLAINE, Paul VÉROLA, Gabriel VICAIRE, Auguste VIERSOT, Robert de la VILLEHERVÉ, Eugène VIVIER, Max WALLER, WILLY, XANROF, Emile YSABEAU.

(POUR LES ILLUSTRATIONS :)

MM.

Caran d'ACHE, Fernand L'ANGLOIS, G. AURIOL, Maurice BAUD, F. BESNIER, F. CAYEUX, A.-F. CAZALS, Jules CHÉRET, F. DESMOULINS, Louis DUPUIS, Fernand FAU, Eugène FAVIER, FRAIPONT, Paul GAUGUIN, GRASSET, HENRIOT, Léon LEFEBVRE, Paul LEONNEC, Raymond LOTTHÉ, M. LUCE, LUNEL, LAUTREC, MESPLÉS, V. MEUREIN, Gaston NOURY, POIRSON, Albert RENÉ, Henry RIVIERE, ROBIDA, Emmanuel ROUSSEAU, STEINLEN, Alcide SAUVAIRE, Norbert SCHMITZ, Louis TRILLAT, UZÈS, Adolphe WILLETTE.

Digitized by Google